Balzac

Illusions perdues

Présentation
par Philippe Berthier



INTERVIEW
Catherine Cusset, pourquoi aimez-vous Illusions perdues ?

GF

HONORÇ DE BALZAC

ILLUSIONS PERDUES

Introduction, notes
et bibliographie mise à jour (2007)
par
Philippe BERTHIER
Chronologie par Andrç LORANT

Flammarion

Honorç de Balzac

Illusions perdues

Flammarion

Collection : GF Flammarion
Maison dʔçdition : Flammarion

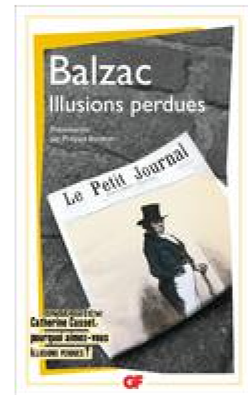
Dçpòt lçgal : mars 2010

ISBN numçrique : 978-2-0812-6106-8
N®dʔçdition numçrique : N.01EHPN000261.N001
ISBN du PDF web : 978-2-0812-6107-5
N®dʔçdition du PDF web :N.01EHPN000262.N001

Le livre a çtç imprimç sous les rçfçrences :
ISBN : 978-2-0812-3807-7
N®dʔçdition : L.01EHPN000380.N001

Le format ePub a çtç prçparç par Isako (www.isako.com)

Présentation de l’éditeur :



Virginie Berthemet ¨ Flammarion

Illusions perdues intimide dʔabord par ses proportions, par lʔimportance aussi que lui attribuait Balzac lui-même au sein de la Comçdie humaine : ce roman, çcrit-il, est ª lʔoeuvre capitale dans lʔoeuvre ¹ . Mettant en scæne çcrivains, actrices, libraires et imprimeurs, il propose une analyse cinglante du milieu de la presse ¢ ª ce cancer qui dçvorera peut-être le pays ¹ (Prçface de 1839) ¢ et dʔun monde o÷ seuls les plus cyniques tirent leur çpingle du jeu.

Dans ce rçcit dʔapprentissage, Balzac trace de maniære exemplaire le parcours nçgatif qui avait çtç, depuis Chateaubriand, et sera encore, jusquʔÞ Flaubert et Zola au moins, celui dʔun certain XIXe siæcle : lʔinitiation, par la souffrance et lʔçchec, Þ la dure loi du rçel. Pour Lucien de Rubemprç, çchappç de son Angoumois natal, la leåon passe par Paris. Et Paris, rçvçlateur impitoyable, dissipera les mirages provinciaux, offrant Þ Lucien, en guise de gloire rêvçe, le sentiment de son nçant et de sa solitude : cela sʔappelle devenir adulte.

Table des matières

Couverture

Titre

Copyright

Table des matières

INTERVIEW

INTRODUCTION

HISTOIRE DU TEXTE

- Première partie
- Deuxième partie
- Troisième partie

ILLUSIONS PERDUES

- Première partie - PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION 1837
- Deuxième partie - PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION 1839
- Troisième partie - PRÉFACE DE L'ÉDITION DUMONT 1843
- ILLUSIONS PERDUES
- PREMIÈRE PARTIE - LES DEUX POÈTES
- DEUXIÈME PARTIE - UN GRAND HOMME DE PROVINCE À PARIS
- TROISIÈME PARTIE - LES SOUFFRANCES DE L'INVENTEUR

ANTHOLOGIE CRITIQUE

BIBLIOGRAPHIE

- I. – Éditions
- II. – Ouvrages
- III. -Articles

CHRONOLOGIE

ILLUSIONS PERDUES

INTERVIEW

« Catherine Cusset,

Pourquoi aimez-vous *Illusions perdues ?* »



Parce que la littérature d'aujourd'hui se nourrit de celle d'hier, la GF a interrogé des écrivains contemporains sur leur « classique » préféré. À travers l'évocation intime de leurs souvenirs et de leur expérience de lecture, ils nous font partager leur amour des lettres, et nous laissent entrevoir ce que la littérature leur a apporté. Ce qu'elle peut apporter à chacun de nous, au quotidien.

Catherine Cusset est née à Paris en 1963. Elle est l'auteur de neuf romans parus chez Gallimard, dont En toute innocence (*1995*), Le Problæme avec Jane (*2000*), La Haine de la famille (*2001*), Confessions d'une radine (*2003), et* Un brillant avenir (*2008), ainsi que d'un récit paru au Mercure de France*, New York. Journal d'un cycle (*2009). Elle a accepté de nous parler* d'Illusions perdues *et nous l'en remercions.*

Quand avez-vous lu ce livre pour la première fois ? Racontez-nous les circonstances de cette lecture.

J'ai lu *Illusions perdues* quand j'avais treize ans. ¾ la maison, il n'y avait pas le droit de regarder la tçlçvision, sauf en de træs rares occasions, pour voir, par exemple, une version cinçmatographique d'un chef d'őuvre littçraire. Ma mære m'a autorisçe Þ regarder un tçlçfilm basç sur *Splendeurs et misères des courtisanes*. J'ai çtç fascinçe par l'histoire, ses multiples rebondissements, par ce monde de grandes dames et d'ambitieux, par Lucien de Rubemprç. Je suis tout de suite allçe emprunter le livre Þ la bibliothæque pour rester dans cet univers, et j'ai commencç par le premier volume : *Illusions perdues*. VoilÞ comment je suis entrçe chez Balzac. Ensuite j'ai lu presque tous ses livres les uns apræs les autres. Mais *Illusions perdues* reste mon prçfçrç.

Votre « coup de foudre » a-t-il eu lieu dès le début du livre ou après ?

Je ne suis pas sùre d'avoir pu çprouver un coup de foudre en lisant, pendant trente pages, la description minutieuse des imprimeries d'Angoulème ! Voici la premiære phrase du livre : ª ¾ l'çpoque o÷ commence cette histoire, la presse de Stanhope et les rouleaux Þ distribuer l'encre ne fonctionnaient pas encore dans les petites imprimeries de province. ¹ C'est rçbarbatif ! Mais mème dans cette longue introduction technique, quelque chose m'a plu : la clartç et la prçcision de la description, qui rendent familier au lecteur un monde industriel qui lui est inconnu ; et l'entrçe en scæne du personnage balzacien type, le pære Sçchard, le vieil avare qui roule son propre fils.

Quant Þ Lucien, du moment o÷ il est apparu dans le roman, je n'ai plus eu envie de le quitter. Pas parce que c'est un hçros. Au contraire ! Dæs le dçpart Balzac critique implicitement son personnage et nous fait trembler pour lui Þ cause de ses faiblesses. Il nous fait partager la passion de Lucien, qui est l'ambition.

Relisez-vous ce livre parfois ? À quelle occasion ?

Je l'ai relu Þ vingt-trois ans, par plaisir, et pour çcrire un article qui a paru dans la revue *L'infini* au printemps 1987, et qui s'intitule ª Illusion et Ambition. Entre l'homme sadien et l'homme romantique : l'homme balzacien. ¹ Pour rçpondre Þ ce questionnaire je viens de le relire maintenant, vingt-deux ans apræs, avec le mème plaisir. J'ai çtç frappçe de

constater Þ quel point certaines scænes ¢ celles dont je parle plus bas ¢ s'çtaient inscrites dans ma mçmoire.

Est-ce que cette œuvre a marqué vos livres ou votre vie ?

Oui. Je n'çcris pas comme Balzac, son univers n'est pas le mien : je suis beaucoup plus aveugle Þ la sociçtç qui m'entoure et me rçfugie davantage dans l'intime. Mais il me semble qu'il y a une continuitç directe entre Laclos, Balzac et Proust, trois çcrivains qui excellent Þ dçmonter les rouages du jeu social. Je leur læve mon chapeau.

Illusions perdues est un roman Þ plusieurs intrigues, plusieurs scænes, plusieurs dimensions, multiples personnages. Je n'ai jamais çcrit un roman qui ait une telle ambition. Je ne pense pas en ètre capable. Si ce roman me fascine, c'est sans doute parce que son ampleur me dçpasse, mais aussi parce que je me sens proche du personnage de Lucien. Il y a chez Lucien Þ la fois la grandeur poçtique et la veulerie de l'ambition. Il commet des erreurs mais apprend sa leåon et comprend vite le fonctionnement du monde. Il n'hçsite pas Þ trahir pour aller de l'avant.

Cette trahison m'intçresse parce que, d'une certaine maniære, je m'en sens capable. Trahir est peut-ètre un mot trop fort, mais il a pu m'arriver de me mettre en avant au dçtriment des autres pour obtenir quelque chose, par exemple professionnellement, et c'est le principe de la trahison. On pourrait aussi appeler cela du rçalisme. C'est le rçalisme qui rægne dans un monde du travail compçtitif. Mais la luciditç du rçalisme (balzacien, pragmatique) s'accompagne souvent d'une fçrocitç animale. Il s'agit de dçvorer pour ne pas ètre dçvorç.

En tant que narrateur, Balzac a une position multiple. Il formule un jugement de valeur quand il nomme Lucien ª l'ambitieux ¹, ª le pauvre enfant ¹ et montre ses làchetçs et ses vilenies. Il a l'air d'opposer Þ la vçnalitç de Lucien la force morale des amis du Cçnacle. Mais en mème temps il ne cesse de faire tomber comme des çcailles les illusions de Lucien et de montrer que sa naívetç premiære ne peut qu'ètre corrompue dans le monde. Balzac ne porte pas de jugement de valeur sur la sociçtç qu'il dçcrit. Il se contente d'en montrer le fonctionnement : c'est la rçalitç du monde, par rapport Þ laquelle la puretç et la rigueur du Cçnacle apparaissent comme trop idçalistes.

Quelles sont vos scènes préférées ?

Trois scænes, que je me rappelais avec prçcision vingt-deux ans apræs :

1. La scæne o÷ Lucien, sortant de chez Madame de Bargeton Þ Angoulème, retrouve sa ső ur Æve et David Sçchard au bord de l'eau le soir o÷ David demande Þ Æve de l'çpouser. En entendant la nouvelle, Lucien est incapable de dire un mot, et Æve prend le silence de son frære pour l'çmotion et la dçlicatesse d'une belle àme, alors que la pensçe qui lui traverse l'esprit est la suivante : si Madame de Bargeton devient veuve, elle ne voudra jamais ètre la belle-ső ur de David Sçchard. Ainsi, le bonheur de sa ső ur compromet son avenir. Le malentendu illumine le contraste entre la gçnçrositç d'Æve et de David, qui pensent autant Þ Lucien qu'Þ eux-mèmes, et la mesquinerie calculatrice de Lucien, dont il a conscience. C'est la premiære scæne o÷ Balzac utilise l'ambition pour montrer au lecteur la faiblesse morale de son personnage.

2. La scæne o÷ Lucien, peu apræs son arrivçe Þ Paris avec Madame de Bargeton, se promæne et constate qu'il est habillç comme un garåon de courses. Il entre aussitòt chez un tailleur et dçpense la moitiç de la somme avec laquelle il devait vivre Þ Paris pendant deux ans ! Mais quand il se rend Þ l'Opçra o÷ il doit retrouver Madame de Bargeton et sa cousine la marquise d'Espard, on ne veut pas le laisser entrer parce qu'il a l'air d'un garåon de noce endimanchç. Quand l'ouvreur jette un coup d'ő il moqueur Þ son compagnon, on se croirait chez Proust. C'est la scæne typique de l'arrivçe du provincial Þ Paris, çcrite avec tant de rebondissements que l'on y dçgringole de dçsillusion en dçsillusion. Madame de Bargeton, qui trouve Lucien træs beau dans son nouveau costume, s'aperåoit que sa cousine prète peu d'attention au poæte, et se demande soudain si elle pourrait s'aveugler. Quant Þ Lucien, qui n'est pas conscient du ridicule qu'il produit, il trouve sa Louise bien laide et mal fagotçe par rapport Þ toutes les çlçgantes Parisiennes, et il est prèt Þ tomber amoureux de Madame d'Espard. Non seulement il a l'air ridicule par rapport aux nobles dandys qui viennent saluer la marquise, mais en plus il perd la sympathie du lecteur par son manque de fidçlitç.

3. La scæne o÷ Lucien, journaliste nouvellement embauchç, s'indigne quand on lui demande, pour le mettre Þ l'çpreuve, de ª casser ¹ le roman de Nathan, pour lequel il çprouve une sincære admiration. Il ne comprend pas comment on peut critiquer une belle ő uvre. Son ami Lousteau lui apprend que le journaliste est un acrobate capable de changer les beautçs en dçfauts. Un peu plus loin Lucien, travaillant pour un autre journal, doit maintenant

çcrire un article en faveur du livre de Nathan. Il s'en dçclare incapable car il pense, en fin de compte, tout le mal qu'il en a çcrit. ª Ah, mon petit, je te croyais plus fort ! ¹ s'exclame un autre journaliste, Blondet, qui rçvæle Þ Lucien qu'ª en littçrature, chaque idçe a son envers et son endroit ¹, et qu'un journaliste n'est rien d'autre qu'un marchand de phrases : croire Þ ce qu'on çcrit, c'est se montrer naíf et stupide. En un tour de main, il lui compose un article renversant tous les arguments du premier, et aussi vrai, aussi fort, aussi juste. C'est une scæne dont le cynisme m'a frappçe quand j'avais treize ans : j'ai çtç fascinçe par l'idçe qu'il n'y avait pas de vçritç, qu'on pouvait dire d'une chose tout et son contraire, et que l'unique vainqueur çtait, en fin de compte, le pouvoir de la rhçtorique.

Y a-t-il selon vous des passages « ratés » ?

Il y a parfois des longueurs ¢ surtout sur les techniques de la fabrication du papier, ou les procçdçs de l'escompte Þ la fin du roman. Mais tous les çpisodes du roman s'emboìtent parfaitement. Apræs nous avoir entraìnçs dans le tourbillon de la vie parisienne, Balzac nous ramæne dans la triste Angoulème et rçussit Þ nous passionner autant pour les difficultçs de l'inventeur et les pçrils financiers de la famille Sçchard que pour les amours, les rèves et les succæs de Lucien.

Il y a un çpisode que je trouve plus faible que les autres : celui de l'histoire d'amour de Lucien et de Coralie. Coralie sacrifie tout Þ Lucien qu'elle aime passionnçment et se dçvoue Þ lui jusqu'Þ la mort, mais son personnage n'a guære de consistance. Il ne laisse pas d'image forte, comme les autres personnages fçminins du roman : Louise de Bargeton, Æve, Madame Chardon. On dirait que Balzac a çcrit cet çpisode sans vraiment croire Þ son personnage et Þ sa passion. Autant l'amour entre David et Æve Sçchard, la dçlicatesse et le dçvouement fraternel d'Æve paraissent nobles, autant les sacrifices de Coralie et sa mort tragique Þ dix-neuf ans semblent ètre la consçquence logique de son destin d'actrice, comme si le prçjugç social contre la courtisane l'emportait sur la rçalitç du sentiment amoureux.

Rien de ratç, donc, mais parfois je regrette que Balzac soit si balzacien. Que Lucien soit si falot, que Balzac ne croie pas davantage en lui, que le cynisme triomphe alors mème que l'auteur semble le condamner moralement.

Cette œuvre reste-t-elle pour vous, par certains aspects, obscure ou mystérieuse ?

Non. Ce que j'aime chez Balzac c'est justement sa clartç, sa faåon d'çclairer au nçon les secrets de la fabrication du papier, les dangers de l'escompte, les rouages de la sociçtç et les sentiments de ses personnages.

Quelle est pour vous la phrase ou la formule « culte » de cette œuvre ?

ª LÞ o÷ l'ambition commence, les naífs sentiments cessent. ¹ Ou : ª Tout est bilatçral dans le domaine de la pensçe. ¹

Si vous deviez présenter ce livre à un adolescent d'aujourd'hui, que lui diriez-vous ?

C'est un roman træs moderne, sur le pouvoir de la mode, de l'argent, et de la presse. Un grand roman d'aventures, qui apprend comment marche le monde, et qui donne d'innombrables leåons de vie. L'histoire se passe il y a deux siæcles : le monde a changç, ainsi que la faåon de s'habiller, de communiquer et de se dçplacer, mais pas les sentiments et les dçsirs que dçcrit Balzac, ni le pouvoir des medias. Tu te reconnaìtras dans Lucien, poæte au cő ur tendre et plein d'ambition, qui se bat pour y arriver, qui subit des humiliations et cherche Þ se venger, qui comprend que l'argent est la clef du pouvoir, et qui cherche les moyens les plus rapides d'en gagner ; qui perd tout, parce qu'il a visç trop haut et n'a pas su s'arrèter.

*

Avez-vous un personnage « fétiche » dans cette œuvre ? Qu'est-ce qui vous frappe, séduit (ou déplaît) chez lui ?

Lucien, bien sùr. C'est le seul personnage vraiment complexe du roman. Les autres sont presque tous unidimensionnels dans le bien ou dans le mal.

Ce qui frappe, c'est la beautç de Lucien, sur laquelle s'attarde longuement Balzac. Mais cette beautç, Balzac la dçcrit si fçminine, si fine, que je ne pense pas que Lucien serait mon type physiquement ! J'aime toutefois l'idçe que cette beautç aristocratique permette Þ Lucien de franchir l'obstacle de sa naissance roturiære et de sa pauvretç. C'est l'histoire des contes de fçe de mon enfance. Sauf que le conte de fçe, ici, se termine mal. Parfois j'en veux

Þ Balzac d'avoir si sadiquement malmenç Lucien, de ne lui avoir permis aucune rçdemption.

Ce qui dçplaìt, çvidemment, chez Lucien, c'est sa vanitç ¢ plus que son ambition : cette vanitç qui le perd parce qu'il ne peut rçsister au dçsir de briller, de se venger, de rçussir vite, et que, dans son dçsir de reconquçrir le nom noble de sa mære, il ne voit pas les piæges qui lui sont tendus : ª Le diplomate et ces deux femmes avaient bien devinç l'endroit sensible chez Lucien. Ce poæte, ravi des splendeurs aristocratiques, ressentait des mortifications indicibles Þ s'entendre appeler Chardon. ¹ Sa vanitç, c'est sa faiblesse morale. C'est ainsi qu'a choisi de le reprçsenter Balzac tout au long du roman : comme un personnage dont la beautç et les talents exceptionnels auraient pu le vouer Þ une grande destinçe, mais qui manque de force morale et de luciditç calculatrice et qui, pour cette raison, court Þ sa perte.

Ce personnage commet-il selon vous des erreurs au cours de sa vie de personnage ?

Ce n'est pas selon moi que Lucien commet des erreurs au cours de sa vie de personnage : c'est selon Balzac ! Le personnage n'existant pas en dehors de sa vie de personnage, il n'aurait pu ètre autre que n'a choisi de le faire son auteur pour la logique et la cohçrence du rçcit. Mais il vient un moment o÷ on est tellement pris par le rçcit, par l'illusion de sa rçalitç, tellement attachç au personnage principal auquel on s'identifie, qu'on ne peut s'empècher de s'exclamer : ª Oh non ! Lucien, ne fais pas åa ! ¹

J'ai eu cette rçaction deux fois au cours du roman, lors de deux petites scænes longuement prçparçes par Balzac, et toutes deux dans le dernier tiers. L'une a lieu quand Lucien, devenu journaliste puissant et craint, se croyant un homme fort, accepte de se rçconcilier avec Louise de Bargeton, qu'il a attaquçe avec le baron du Chàtelet dans un article de journal. Quand les deux anciens amants se retrouvent dans le salon de Madame de Montcornet, l'çmotion et l'intimitç ressurgissent entre eux. Malgrç le mal qu'ils se sont fait l'un Þ l'autre, on sent alors que tout serait possible. Mais Balzac ne donne pas Þ Lucien ce facile çchappatoire. Lucien commet une erreur grave, de tact et de psychologie. Quand Louise lui demande s'il est heureux, au lieu de rçpondre par ª un non mçlancolique ¹ qui ª eùt fait sa fortune ¹ , il se met Þ vanter les qualitçs d'une autre femme, l'actrice Coralie avec qui il vit : ª Il se dit aimç pour lui-mème, enfin toutes les bètises de l'homme çpris. Madame de Bargeton se mordit les lævres : tout fut dit. ¹

C'est une erreur qu'une femme ne pardonne pas. Il est rageur pour le lecteur de se dire que Lucien, par ce manque de tact, rate l'accæs Þ la fortune qu'il convoite. Mais ce qui m'intçresse, c'est le cynisme de Balzac qui nous donne Þ penser que Lucien commet une erreur stupide, par manque de tact, fatuitç d'homme aimç, et aveuglement psychologique, alors qu'il aurait pu tout aussi bien prçsenter la rçaction de Lucien comme une fiære rçsistance, la marque d'une puretç et d'une noblesse morales, un tçmoignage de vraie fidçlitç Þ la femme qu'il aime, le refus de se laisser corrompre par l'ambition et la fortune. Le fait que Balzac condamne ici son personnage rçvæle sa vision du monde : c'est un monde qui n'est pas gouvernç par des lois morales mais plutòt par celles du calcul, des rapports de force et du jeu mondain.

La deuxiæme ª erreur ¹ de Lucien, celle qui va vçritablement le perdre en le ruinant aupræs de ceux-lÞ mèmes qui l'aiment pour lui-mème, sa mære, sa ső ur et son beau-frære, a lieu un peu plus tard dans le roman quand Lucien, terriblement endettç, ayant perdu ses alliçs de tous bords, ayant mème dù se battre en duel apræs avoir attaquç dans un article le livre du seul homme qu'il respectait vraiment, Daniel d'Arthez, ayant tout perdu, se retrouvant seul au chevet de Coralie malade et mourante, commet un crime de forgerie. ª De l'argent ! lui criait une voix. Il fit lui-mème, Þ son ordre, trois billets de mille francs (...) en y imitant avec une admirable perfection la signature de David Sçchard. ¹

En lisant cette phrase j'ai pensç : ª Oh mon Dieu ! ¹ car j'ai senti que Balzac prçparait quelque chose de terrible, et n'acquitterait pas facilement Lucien de cette petite ª erreur ¹ .

Quand Lucien se rend coupable de ce crime, il n'est pas perdu moralement : il avertit son beau-frære par une lettre, en promettant de rçgler le problæme avec le premier argent qu'il aura gagnç. Et il n'oublie pas sa famille : il accepte que Coralie mourante se compromette aupræs du nçgociant Camusot, son ancien amant, pour qu'il rachæte ses billets.

Mais ici encore, ª l'erreur ¹ de Lucien a mis en branle un engrenage qui dçpasse et çcrase l'ordre de la culpabilitç, du remords et de la loi morale. Ce qui triomphe en fin de compte, c'est le calcul, le froid calcul sans sentiment et sans humanitç, incarnç par les fræres Cointet, imprimeurs d'Angoulème. Ils sont lÞ, comme des rapaces perchçs sur un mur, observant tranquillement la souffrance des Sçchard et attendant le bon moment pour profiter de l'erreur de Lucien, faire emprisonner David Sçchard endettç, et s'emparer de

son brevet d'inventeur afin de gagner des millions. Le pire, c'est qu'ils parviennent Þ leurs fins ¢ et ne sont jamais punis !

Pire encore : ils y arrivent par le crime, pas seulement par l'utilisation intelligente et calculçe des erreurs de Lucien. ¾ la fin du roman, Balzac offre soudain la possibilitç d'un nouveau retournement. Lucien, ayant rçussi gràce Þ ses amis de Paris Þ rçcupçrer de beaux habits, est invitç Þ dìner chez Mme de Bargeton, devenue baronne du Chàtelet : par sa beautç et son esprit, il retrouve son ancien pouvoir. Il est dçterminç Þ reconquçrir Louise afin de sauver son beau-fræe de la prison et des piæges des Cointet. ¾ la derniære minute Balzac utilise le *deus ex machina* de la forgerie ¢ est-ce parce que la forgerie de Lucien, en dçrangeant l'ordre moral, a ouvert la porte aux crimes de la mème sorte ? L'ouvrier Cerizet imite parfaitement l'çcriture de Lucien pour rçdiger une lettre qui fait sortir David Sçchard de sa cachette et qui permet de l'arrèter juste avant qu'il soit sauvç. ª Qui donc t'a pu faire sortir ? demanda Lucien. ¢ C'est ta lettre, rçpondit David pàle et blème. ¢ J'en çtais sùre, dit Æve qui tomba roide çvanouie. ¹ Maudit par sa mære et sa sœ ur, se croyant l'auteur de leur malheur, Lucien n'a plus qu'une solution : le suicide.

Quel conseil lui donneriez-vous si vous le rencontriez ?

Il ne faut pas oublier que je suis l'auteur de *Confessions d'une radine* ! Je conseillerais Þ Lucien, bien sùr, de penser Þ l'avenir, d'çconomiser ses sous, de ne pas jouer, et de travailler !

Mais il n'y aurait plus de roman et ce serait bien dommage.

Si vous deviez réécrire l'histoire de ce personnage aujourd'hui, que lui arriverait-il ?

En lisant cette question un nom a tout Þ coup surgi dans mon esprit, celui de Christophe Rocancourt, le Franåais qui a rçussi Þ arnaquer de riches Amçricains des Hamptons et de Los Angeles en se faisant passer ici pour un Rockefeller, lÞ pour le fils de Sophia Loren... Il y a dans son histoire le còtç rocambolesque du renversement rapide de destinçe qu'on trouve dans *Illusions perdues*. Mais Rocancourt n'a pas le talent littçraire de Lucien, qui rçussit sur la scæne parisienne par sa plume.

Le film qui, pour moi, est d'une certaine maniære l'çquivalent cinçmatographique et contemporain d'*Illusions perdues*, c'est *Le Parrain*. Alors peut-ètre rççcrirais-je *Illusions perdues* dans le milieu de la mafia ?

*

Le mot de la fin ?

Je le laisse Þ Daniel d'Arthez, le seul personnage qui me rassure dans ce roman dont m'angoisse infiniment la spirale de perte.

> ª Qui veut s'çlever au dessus des hommes doit se prçparer Þ une lutte, ne reculer devant aucune difficultç. Un grand çcrivain est un martyr qui ne mourra pas, voilÞ tout. Vous avez au front le seau du gçnie, dit d'Arthez Þ Lucien en lui jetant un regard qui l'enveloppa : si vous n'en avez pas au cő ur la volontç, si vous n'en avez pas la patience angçlique, si Þ quelque distance du but que vous mettent les bizarreries de la destinçe vous ne reprenez pas, comme les tortues en quelque pays qu'elles soient, le chemin de votre infini, comme elles prennent celui de leur cher ocçan, renoncez dæs aujourd'hui. ¹

Mais, puisque toute idçe a son envers et son endroit, sans doute faut-il aussi donner la parole Þ l'abbç Herrera, *alias* Vautrin, qui sauve Lucien du suicide Þ la fin du roman, avant de l'entraìner dans les nouvelles aventures de *Splendeurs et misères des courtisanes :*

> ª Que devez-vous donc mettre dans cette belle tète ?... Uniquement le thæme que voici : Se donner un but çclatant et cacher ses moyens d'arriver, tout en cachant sa marche. (...) Observez la loi suprème ! le secret. (...) Il faut tout oser pour tout avoir. ¹

¾ toi, lecteur ou lectrice, de choisir ta voie ¢ celle des tortues ou celle des parvenus.



INTRODUCTION

Pour Victor-Henry Debidour ∉.

Trois romans en un seul, dont la rçdaction s'çtale sur sept ans (1836-1843), et que continuera une suite d'çgale ampleur (*Splendeurs et Misères des courtisanes) : Illusions perdues* intimide d'abord par ses proportions, par l'importance aussi que lui attribuait Balzac lui-mème au sein de *La Comédie humaine* (ª l'ő uvre capitale dans l'ő uvre[1] ¹), par le nombre et le poids des enjeux soulevçs (confrontation morale de la province et de Paris, çtude d'un couple, analyse du fonctionnement de la librairie et de la presse, exposç technique de problæmes industriels, mçditation sur les obstacles auxquels se heurte le gçnie, dçnonciation de certains abus juridiques, et bien d'autres aspects encore, qui veinent la pàte romanesque, tour Þ tour ou en mème temps, de psychologie, philosophie, poçsie, sociologie, çconomie, politique, droit financier...), au point que certains ont çprouvç quelque peine Þ en ressentir l'unitç, pourtant rçelle, mais donnçe dans l'enchevètrement mouvant, ou la complexitç prismatique, d'un morceau d'univers saisi, çcrit, offert Þ lire dans une fondamentale multidimensionnalitç. Rçcit d'un apprentissage du monde tel qu'il est, dont le titre, suffisamment çloquent, induit d'emblçe la trajectoire gçnçrale, *Illusions perdues*, qui va du picaresque au mçtaphysique, double sans cesse l'observation par le symbole et enracine le constat dans le mythe, çchappe au compartimentage çtroit du ª genre ¹ et Þ la dçfinition prçcise d'un ª sujet ¹ ; trilogie faite de beaucoup plus de trois romans ¢ roman d'un ou de plusieurs amours, roman d'une amitiç, roman d'une ou de multiples ambitions, roman du journalisme, roman d'une invention, roman d'Angoulème Þ Paris et de Paris Þ Angoulème, roman du pur et de l'impur ¢ qui, Þ partir d'un protagoniste situç dans certaines conditions concrætes, dçcrit tout simplement (si l'on ose dire) la dçcouverte des mçcanismes sinon de ª la ¹ vie (quoique), d'une

certaine vie du moins, ici et maintenant, c'est bien une ő uvre archçtypique, traåant de maniære exemplaire le parcours nçgatif qui avait çtç, depuis Chateaubriand, et sera encore, jusqu'Þ Flaubert et Zola au moins, celui d'un certain XIXe siæcle : l'initiation, par la souffrance et l'çchec, Þ la dure loi du rçel. ª Dçsinitiation ¹ serait sans doute plus juste, puisque, contrairement Þ l'augmentation d'ètre produite par l'çpiphanie initiatique, Balzac montre que la rçvçlation du sens moderne ne s'accomplit que sur le mode de la perte. Savoir, c'est tuer l'innocence de la foi en la justesse et l'efficacitç des dçsirs ; la connaissance ne s'acquiert qu'au prix de la ruine de ce qu'on avait rèvç de soi et pour soi, et seuls les cyniques tirent leur çpingle du jeu : Balzac se propose bien dçjÞ ce que voudra *L'Éducation sentimentale*, dçmoraliser, crever les baudruches, rappeler Þ l'ordre cruel de la vçritç contemporaine, dçniaiser et prendre acte de la dçsertion des valeurs.

Le plus immçdiat, le plus çvident, ce qui a vectorisç le projet initial, une fois de plus chez Balzac, c'est l'intention de revenir Þ ce qui constitue l'une des lignes de force les plus nettes (et les plus dçcisivement neuves) de son entreprise : le tableau systçmatiquement comparç, dialectiquement articulç en deux volets non moins puissamment contrastçs que solidaires, de la vie en province et de la vie Þ Paris. Tel çtait d'abord, ainsi qu'en fait foi la Prçface de ce qui n'çtait pas encore la premiære partie, le propos de l'ouvrage : l'existence provinciale, par son immuabilitç, sa routine, son entropie, sa nçcrose, son incapacitç congçnitale Þ rafraìchir son stock d'idçes, son enkystement dans des rçflexes de non-pensçe, aboutit Þ une sorte de myopie et de racornissement de l'esprit, incapable de bousculer des certitudes automatiques. Prisonnier d'une monade o÷ ne pçnætre pas l'oxygæne d'un air nouveau, l'ètre de province est le plus dogmatique qui soit, parce que jamais visitç par le doute, qui naìt de la comparaison, et c'est aussi celui qui se repaìt le plus d'illusions, parce qu'aucun çlçment extçrieur ne vient jamais menacer l'image commode qu'il a besoin de se faire des autres et de lui-mème. Le concept de dçpart est donc simple : montrer comment Paris, rçvçlateur sans pitiç, çtalon et pierre de touche des capacitçs rçelles, parce qu'Þ chaque instant tout y bouge, s'y mesure et s'y reclasse, dissipe les mirages provinciaux et remet chacun Þ sa place, en çlargissant brusquement un horizon bornç. Changeant de site, les ètres vont brutalement changer de visage, de mème qu'ils verront autrui autrement.

Soumis d'un seul coup Þ des influx aussi intenses qu'inçdits, le paysage qui semblait fixç *ne varietur* subira d'irrçparables modifications. Se ª dçsangoulèmer ¹ Þ Paris, et par Paris, c'est se dçsintoxiquer des habitudes qu'on prenait pour une nature, creuser d'un seul coup des perspectives dont on n'avait pas l'idçe, rçtablir les proportions et le mouvement dans un systæme caractçrisç par son monolithisme suffisant et sa compacte inertie. C'est introduire en toutes choses un principe ravageur de critique et de relativitç, s'apercevoir ¢ et d'abord Þ ses dçpens ¢ que le terrible saut qualitatif, la formidable mutation non pas seulement topographique, mais ontologique, opçrçe en venant s'installer Þ Paris, bouleverse de fond en comble le cadastre social et moral sur lequel on avait vçcu. Ce qu'on prenait pour imposant se rçvæle minuscule ; ce qu'on avait pris pour une essence intemporelle, Paris le remet en jeu et le rend distanciç, dçformç, dçvaluç. Dessillç, le regard du souriceau comprend avec stupeur et amertume que les Olympes qui bornent son Çtat n'çtaient que taupiniæres. Cela s'appelle devenir adulte. Dçpucelage çprouvant : le refuser, comme la plupart, c'est se vouer Þ demeurer toute sa vie dans l'infantilisme et l'ignorance ; l'affronter, c'est se promettre Þ des sçismes intçrieurs qui, de la *Weltanschauung* angoumoisine, ne laisseront plus rien subsister.

L'Angoulème d'*Illusions perdues* est çvidemment emblçmatique de la province balzacienne en ce que c'est la gçologie mème qui manifeste sa stratification constitutive. Peu importent les vçrifications sur le terrain ; l'Angoulème rçelle, comme on l'a suggçrç plausiblement[2], s'est vue peut-ètre ici contaminçe de Sancerre. Ce qui compte, c'est que le roman impose une structure en çtagement, une superposition d'espaces çtanches, la domination d'une ville haute o÷ se coagule jusqu'Þ saturation l'çlixir immobile du sens monarchiste, religieux, administratif et judiciaire ¢ l'Acropole des Pouvoirs ¢ sur une ville basse pçjorativement ravalçe Þ l'indignitç d'un faubourg, mais qui a pour elle l'avenir parce que c'est lÞ que passent les voies de circulation et que se dçveloppent l'industrie et le commerce (en mème temps, malheureusement, que les funestes maximes du libçralisme). Dispositif presque didactique, tant il est typique d'un bçtonnage de la sociçtç en cercles sans porositç ni sas assurant les çchanges ou passages de l'un Þ l'autre, o÷ chacun est dçfini une fois pour toutes et a priori par son lieu de naissance sans possibilitç d'en sortir. Balzac souligne avec une force exceptionnelle le sourcilleux embastionnement de la ª Casbah ¹ supçrieure, et observe en ethnologue tous les moyens, massifs

ou subtils, par lesquels elle s'acharne Þ prçserver l'intouchable puretç de sa substance. Son idçal est au fond d'arrèter la durçe, dans la contemplation narcissique de sa primautç, en bouchant toutes les issues par o÷ pourrait fuir la prçcieuse quintessence, s'infiltrer aussi le ferment exogæne qui la compromettrait. Surplombant superbement l'Histoire, la Ville Haute se claquemure pour se maintenir *entre soi*, sans comprendre qu'elle se condamne par lÞ mème Þ la stagnation endogamique et donc au dçclin. Les forces vives, mçprisçes, s'activent dans les rçgions basses : les sublimitçs de l'empyrçe n'entendent pas cette rumeur si vulgaire, qui travaille pour le temps (et pour qui le temps travaille) ; dans les nuages, une Jçrusalem cçleste s'arrime au roc inactuel de la vçritç ¢ et des profits ¢ du Tròne et de l'Autel. Balzac dçnonce vigoureusement le ª royalisme inintelligent ¹, dont l'esprit de caste exacerbe les envies qui exploseront en juillet 1830, et la cascade de mçpris qui rebondit Þ tous les niveaux d'un univers paralysç. La Restauration, c'est d'abord ce refus du mixte, ce hçrissement de chicanes et de ponts-levis pour dçcourager les approches, le suicidaire isolement dans sa diffçrence, la conviction que s'ouvrir c'est dçchoir, l'implacable logique de l'exclusion. Entre ª les diffçrents mondes du monde ¹ qui s'anathçmatisent mutuellement, aucune fluiditç ni compçnçtration, mais la juxtaposition, extçrieurement paisible, sourdement hostile, de blocs incompatibles. Passer de la ville haute Þ la ville basse ou rçciproquement, c'est franchir d'invisibles ª abìmes moraux ¹ dont une loi immçmoriale semble maintenir la bçance : Þ chacun son ghetto. Malheur aux ª ilotes ¹, aux ª parias ¹, qui, placçs par le sort dans une position subalterne et mortifiante pour leur ambition, aspirent Þ ètre accueillis au sein de la sphære suprème ! Ce dçsir d'çlçvation, qui est aussi dçsir de mçtissage, est contre nature, et c'est ce que se chargera bientòt de leur faire comprendre la ª chimie des milieux ¹, en les expulsant, comme par une rçaction d'autodçfense instinctive qui çlimine les corps çtrangers et renforce les barrages immunitaires du groupe menacç dans son identitç.

Tel Lucien qui, dans la pçtrification d'Angoulème, va introduire un principe de trouble et de dçsorganisation, c'est-Þ-dire de vie, de risque et d'imprçvu. Par son origine mème, il est aberrant, au confluent contradictoire de deux lignçes qui s'excluent : entre son pære, ancien chirurgien-major des armçes rçpublicaines (on songe au premier mentor de Julien Sorel) et sa noble mære, le mariage est impensable, il a pourtant lieu, Þ la faveur des circonstances troublçes, et le fruit de cette union paradoxale ne se remettra

jamais de ce dçsçquilibre fondateur qui le voue Þ l'insatisfaction et Þ la dissonance. Mçcontent d'ètre Chardon, rèvant Þ recouvrer sa gloire de Rubemprç, Lucien vçgæte dans les fonds de l'Houmeau et se vit d'emblçe comme dçchu. Sa place naturelle est avec l'çlite sommitale, mais pour la rejoindre, il lui faut raturer la moitiç de sa filiation, faire oublier l'apothicairerie paternelle. Une lecture d'*Illusions perdues* Þ partir des scçnarios du ª roman familial ¹ n'aurait aucune peine Þ montrer comment, apræs avoir reniç son pære biologique, avec les encouragements successifs de Louise de Bargeton (qui professe complaisamment la thçorie des droits imprescriptibles, de l'çgoísme sacrç du gçnie s'auto-engendrant, splendidement libre de tous liens familiaux), puis de ses ª amis ¹ parisiens, et Þ la diffçrence de David Sçchard (lequel, malgrç le calvaire que lui fait endurer son gçniteur, restera jusqu'au bout un fils comme on n'en voit plus), Lucien s'acharne Þ tout miser sur le Nom de la Mære, jusqu'Þ solliciter du Roi qu'il lui permette de le porter, le monarque devenant ainsi son Pære symbolique. Toute sa carriære, et son çchec, pourrait s'expliquer par un fantasme de parthçnogenæse, comme si sa mære n'avait pas eu besoin d'un homme ¢ et surtout de cet homme-lÞ, roturier ¢ pour le concevoir. Rentrç abattu Þ Angoulème, il ne peut se dçfendre encore d'un pincement de plaisir Þ constater que le patronyme abhorrç a çtç effacç par le successeur au fronton de la pharmacie : mème en ce moment o÷ il a tout perdu, il reste incurablement parricide. Et nul doute que cette nçgativitç originaire de l'instance paternelle ne soit dçcisive pour expliquer, sur un certain plan (non exclusif d'autres influences), la dçfaillance en lui de la masculinitç : fils d'une vierge Þ laquelle il s'identifie imaginairement, il sera toujours en quète d'un pære de substitution ; malheureusement pour lui, plutòt que Louis XVIII, ce sera Vautrin, qui, lui, a de la virilitç Þ revendre et, en toute logique, de cette femme sans homme, fera aussi sa maìtresse.

Mais Þ ce premier dçcalage susceptible de perturber l'ordre des espaces, Þ cette claudication entre deux rçgions sans contact, s'ajoute une autre semence dangereuse, dont le dçveloppement va en effet se rçvçler catastrophique : la poçsie est çclose en ce sein qu'une injustice des dieux condamne Þ respirer dans un morne faubourg. Un rayon d'En-Haut, de bien plus haut que les hauts d'Angoulème, s'est posç sur la tète de cet exclu, en proie au mal ètre, et qui ne professe des idçes subversives que pour se consoler de ce que la sociçtç o÷ il serait reconnu ne lui rçserve pas de place : dæs qu'elle fera mine de s'intçresser Þ lui, son pseudo-rçpublicanisme

fondra au soleil des espçrances nobiliaires offertes aux patriciens de l'esprit. En attendant, Lucien pàtit, victime d'une maldonne, et c'est le ª gçnie ¹, transcendant par dçfinition Þ tout prçjugç social (ne souffle-t-il pas o÷ il veut ?), qui va lui servir de passeport et de talisman pour arriver comme par enchantement au saint des saints o÷ l'attend la Fçe du Poæte. A sa maniære, Louise est aussi une dçclassçe, elle ne se sent pas faite pour son lieu de vie, et c'est fondamentalement ce qui, par-delÞ les gouffres sociaux, la rapproche de Lucien, amoråant l'esquisse de ce qui pourrait ètre une redistribution des valeurs d'apræs des critæres qui ne seraient plus ceux de la naissance. Çpouse mùrissante d'un imbçcile qui a vingt ans de plus qu'elle et ne l'a sans doute jamais touchçe (et pour cause : M. de Bargeton est ª endommagç par ses dissipations amoureuses ¹), cultivant le souvenir, qui la rend ò combien intçressante, d'un grand sentiment chevaleresque et chaste, prçmaturçment fauchç par la mort, Louise glisse sur la pente du prç-bovarysme et, incontestablement douçe, rçellement cultivçe et tout Þ fait frustrçe, investit dans un enthousiasme logomachique pour la Beautç toute l'çnergie dont elle se sent encore bouillonnante, et que comprime la mesquinerie du cadre provincial. Træs entourçe mais plus encore solitaire, cherchant autour d'elle sans le trouver un interlocuteur Þ son altitude, elle vit dans le mariage et dans le monde comme dans un monastære, Þ la fois ridicule par son affectation et authentique par son dçdain des conventions, son goùt et son besoin de l'esthçtique, tout ce qui l'çlæve d'emblçe au-dessus des misçrables prçoccupations de ses commensaux, au nom d'une certaine idçe de la vie. ª Bel arbre gàtç par le gui ¹, Louise a çvidemment le tort de se prendre pour Mme de Staél, Þ qui elle emprunte ses poses de Sibylle et ses turbans, et de projeter sur la rçalitç, pour la transfigurer, des stçrçotypes littçraires, ou des ròles en toc parce que trop grands pour elle : on ne convoque pas impunçment, dans un salon de prçfecture, les figures obsçdantes de Corinne, de Bçatrix ou de Laure, et il arrive que, derriære elles, ce soit plutòt la comtesse d'Escarbagnas qu'on voie se profiler[3].

Mais il n'empèche : malgrç le phçbus træs ª annçes vingt ¹ dont elle se gargarise, Louise n'est pas Philaminte, ni mème Mme Verdurin. Si la couleur de ses bas tire assez nettement sur l'indigo, son exagçration tient Þ son paysage : il est si plat qu'elle en rajoute dans le lyrisme, et surtout elle tombe dans l'excæs parce qu'elle s'çpanche dans le vide, en l'absence de partenaires qui, en lui renvoyant la balle, rçguleraient ses ferveurs, les rendraient signifiantes et productives. Victime elle aussi, elle est prçdestinçe

Þ flamber pour Lucien, sur qui elle cristallise aussitòt la vignette romantique du poæte inconnu non moins que gçnial ¢ et incarnç, ce qui ne gàte rien, dans la plus sçduisante enveloppe ¢, image si gratifiante par les prestigieux *exempla* dont elle peuple et orne la mçmoire de ceux Þ qui la littçrature importe (seule de son espæce Þ Angoulème, Louise lit, vit de lire, et cela ne lui sera pas òtç) : il sera pèle-mèle et tour Þ tour Hugo, Chateaubriand, Chatterton, Byron, Scott, Pçtrarque et Dante ¢ pourquoi lçsiner ? ¢ et quant Þ elle, Muse et Madone, reposant sur ses genoux un front lourd de chefs-d'ő uvre futurs, elle veillera maternellement, angçliquement, amoureusement sur les travaux de son protçgç, qu'elle fçcondera de sa prçsence, de sa foi en lui et de sa noble tendresse. Quelle plus glorieuse et ª courtoise ¹ assomption ? Quelle plus comblante imitation de l'art par la vie ? Louise et Lucien, le couple impossible pour le monde, s'arrachent aux sottises du monde pour planer ensemble dans l'azur extatique o÷ baignent les cimes de l'humanitç. On peut (on doit) en rire, et Balzac ne se prive pas d'instiller dans les rhapsodies du sublime dçpartemental le vinaigre de quelques fortes gouttes d'ironie ; mais il n'en reste pas moins que, dans cet çlan d'une femme sçparçe de son contexte par une indiscutable supçrioritç, et qui, spontançment et profondçment aimantçe par l'exercice gratuit de la pensçe, brave l'opinion en s'instituant (avec toute la mauvaise foi et les alibis qu'on voudra, camouflant un intçrèt moins idçaliste) celle par qui le triomphe d'un artiste pauvre et obscur adviendra, il y a le mouvement assez pathçtique, malgrç le pathos, d'une personne qui tente de saisir sa derniære chance d'çchapper Þ l'onanisme spirituel auquel la voue la mçdiocritç ambiante et, au-delÞ de certains traits indubitablement comiques, tçmoigne ¢ maladroitement ¢ pour un sens transcendant qui, dans ce monde-lÞ, ne reåoit pas le moindre droit de citç. Mme de Bargeton est sans doute emphatique, mais dans le Sahara culturel charentais, elle fait tout de mème sourdre une source, dans un environnement disgraciç elle mæne le bon combat. Plus tard, Þ Paris, elle abandonnera l'esprit pour la mondanitç, elle trahira. ¾ Angoulème, elle sauve l'honneur.

Nulle part n'est plus sensible ce double aspect de Louise, indissociable (son exaltation rhçtorique, qui fait sourire, çmane d'un besoin existentiel de signification qui, lui, n'a rien de risible et lui confære une marque de vçritable distinction) que dans la mçmorable grand-messe poçtique organisçe chez elle pour prçsenter Lucien, en snobant magnifiquement le qu'en dira-t-on[4]. Balzac y rend Þ merveille l'ambivalence des deux

protagonistes, bien sùr entachçs l'un et l'autre des petitesses ou naívetçs insçparables du milieu o÷ ils vivent, mais l'un et l'autre communiant en certaines hautes valeurs dont ils professent, Þ leurs dçpens, l'urgence et la nçcessitç. Parmi une assemblçe symbolique de ganaches, o÷ semble s'ètre donnç rendez-vous un çchantillonnage complet du zoo provincial, la mçnagerie de toutes ses envieuses nullitçs, on assiste vraiment Þ la mise Þ mort rituelle du Poæte jetç aux bètes, sagittç comme saint Sçbastien sous les dards envenimçs d'une mçchancetç obtuse, pantelant des traits que la bètise çpaisse lui dçcoche pour se venger de ce don qu'elle pressent obscurçment et ne lui pardonne pas. Angoulème n'a pas besoin de poætes (surtout quand ils viennent de l'Houmeau). Refus Þ triple dçtente, puisque, par une rçaction en chaìne, il atteint non seulement Andrç Chçnier rçcemment redçcouvert, mais Lucien et, au-delÞ, Balzac lui-mème, qui a prètç sa propre plume aux amoureux çmois de son hçros : on saisit lÞ admirablement le mçlange, difficile Þ doser, de distance amusçe et de connivence dçfinitive entre l'auteur et son personnage, car certes Balzac se moque de l'amphigouri collçgien auquel il a non moins que Lucien succombç, mais rien ne peut occulter le fait que Lucien, en se faisant le truchement d'un crçateur oubliç, en essayant Þ son tour de tirer les premiers accords d'une lyre novice, incarne, face aux çternels Philistins, l'çternel martyre de l'Esprit en exil dans un monde qui n'en a cure : l'albatros, dçjÞ et toujours... Littçralement, avec sa poçsie ª standard ¹, ni meilleure ni pire que celle que produit l'air du temps, avec celle de Chçnier surtout, qui, elle, porte le sceau du gçnie, Lucien parle une langue que le gratin charentais n'entend pas et ne veut pas entendre, sourd Þ tout ce qui troue l'opacitç utilitaire de l'ètre-lÞ pour y ouvrir la bræche ª inutile ¹ de l'ètre-ailleurs, de l'ètre-davantage ou de l'ètre-autrement. L'artiste est un parasite, un gèneur, il n'a pas *lieu d'être* dans une sociçtç o÷ l'avoir rægne en maìtre : ses chimæres ne font pas sens quand les seuls enjeux sont ceux, tangibles, d'une politique et d'une morale des intçrèts. Il dçtonne, il se dçsolidarise et, par lÞ mème, disqualifie et invalide un ª ordre ¹ dont son abstention manifeste sur quel dçsordre essentiel il s'est fondç. On le lui fait payer : curare et cigué. Thæme inçpuisable du romantisme, et vçcu par Lucien non pas cette fois sur le mode suspect de l'attitude littçraire, mais vçritablement comme un supplice o÷ saignent les fibres les plus prçcieuses de son ètre, les plus intimes, en proie Þ l'agression idiote de la non-pensçe. Il y a, sans forcer la note, quelque chose de religieux et mème de christique dans cette çlimination par le monde de celui

qui est venu lui apporter la lumiære, et qui n'en a pas çtç reåu ; et que ce soit l'çvèque, le seul (avec les Rastignac) Þ avoir çcoutç Lucien, et mieux, Þ l'avoir compris ¢ il n'est pas milieu si dçshçritç qui n'ait tout de mème ses *happy few* ¢ qui, touchant le front du jeune homme o÷ il lit comme une fatalitç de couronnes d'çpines, le sacre poæte, c'est-Þ-dire saint et souffrant, est un signe. Tout ce qui monte converge. Zizine et Lolotte (on se croirait chez Mme de Guermantes, et d'ailleurs on y est) resteront toujours Þ barboter dans leur mare. Les grandioses couplets successifs de Lucien et de Louise, orchestrant, et avec quel vibrato, ce que c'est qu'ètre poæte, dçfinissant la vocation et le terrible labeur du gçnie, compatissant aux douleurs des malheureux nçs ª avec quelque chose *là* ¹ , qui meurent Þ petit feu, asphyxiçs, empèchçs par la basse-cour provinciale de dçployer l'immense envergure de leurs ailes, tout cela est fort ampoulç sans doute, mais aussi parfaitement juste et parfaitement beau, Balzac y adhære absolument. Dans leur dçfense et illustration des droits sacrçs de l'art, la gaucherie de Lucien, la prçtention de Louise s'estompent, transfigurçes par la noblesse et l'authenticitç de la cause qu'elles servent. *Margaritas ante porcos :* ª voilÞ le monde ! ¹ Premiære illusion perdue par Lucien, qui, d'une certaine maniære, contient dçjÞ la promesse de toutes celles qui suivront.

Il est donc clair, apræs l'çchec de l'ordalie poçtique, le meurtre de l'individu dçviant par le groupe, qu'Angoulème et tout ce qui lui ressemble (c'est-Þ-dire tout ce qui n'est pas Paris) est mortel Þ l'activitç de l'esprit. S'enfuir est une question de simple survie ¢ Þ quoi s'ajoute, sans qu'on en parle, le besoin de coucher, impossible Þ satisfaire au milieu de l'espionnage mçticuleux de la province ; quoique ¢ ou parce que ¢ platonisant Þ outrance, Lucien et sa Nais adorçe en sont au point de nouer des liens plus concrets. Mais il s'agit de tout autre chose (du moins veut-on se le faire croire) que d'une banale fuite d'amants, avec son romanesque pour femmes de chambre. Il y va de beaucoup plus : de l'çclosion du talent, qui ne peut se produire que sous l'influence du ª soleil moral ¹ de la capitale. Il faut s'y exposer si l'on veut devenir qui l'on est, çpanouir ses virtualitçs, entrer dans la marche du siæcle, prendre sa place parmi les cçlçbritçs de la France d'aujourd'hui. Rève increvable, inusable miroir aux alouettes o÷ s'inscrit magiquement une vision Þ l'efficacitç garantie : Paris sera toujours Paris, le mythe fonctionne Þ plein, et c'est seulement Þ Paris, centre actif de tous les pouvoirs et de tous les talents, plexus frçmissant de toutes les çnergies nationales, qu'on peut

dçcisivement s'imposer Þ l'attention du pays, de l'Europe et du monde. Pour quelqu'un qui a des ambitions un peu hautes, et se sent incompris dans son village, l'appel d'air vers le thçàtre de toutes les gloires est irrçsistible. En montrant Þ Lucien, du fond du trou arriçrç o÷ ils piçtinent et s'ennuient, la *fata morgana* lumineuse, tantalisante, de la Ville absolue, creuset de tous les possibles, Louise est la siræne mème de la modernitç. Tous les chemins des provinces profondes n'en finiront pas de drainer vers Paris tous ceux qui, modelçs par une sçculaire attraction centralisatrice et fascinçs par l'exemple admirable et mortel de Napolçon, viendront y tenter leur chance, y triompher ou sombrer. Phçnomæne clç de *La Comédie humaine* et qui est au cő ur d'*Illusions perdues*, que cette permanente anabase, cette saignçe annuelle de mille jeunes hommes qui paient tribut au minotaure parisien, montent de leurs vieux terroirs, laissent leur famille (qui mise tout sur eux, Þ quitte ou double), et plongent hardiment dans le maelstrôm, o÷ la plupart seront engloutis. Les consçquences politiques, çconomiques, sociales, morales de ce vampirisme de la capitale, qui suce implacablement les moelles vives de la nation (et singuliærement en sa moitiç mçridionale, restçe en marge ou en retard), sont incalculables : une tète monstrueusement hypertrophiçe ne cesse de se dçvelopper en appauvrissant le corps qui l'engraisse. Tout se passe comme si une loi de l'çpoque, impossible Þ maìtriser, amenait inçluctablement, comme une pompe aspirante, mais jamais refoulante, le flux de tous ceux qui sont douçs, ou croient l'ètre, tous ceux qui ressentent le besoin de faire quelque chose de leur cerveau ou de leur nom, Þ Paris comme unique champ possible et pensable de leur activitç. Ce tropisme de l'çlite gçnære aux yeux de Balzac d'effrayants dçsçquilibres qui ne vont cesser de s'aggraver, et dont l'histoire de Lucien va montrer, dans l'ordre intellectuel, les ravages. Les historiens ont confirmç de reste la luciditç du diagnostic sur une situation qui est bien l'un des traits structurants de la France contemporaine : et si l'on commence seulement Þ tàcher prudemment d'y remçdier, c'est que presque Þ la fin du XXe, le XIXe siæcle est toujours lÞ et a mème encore de beaux jours devant lui.

ª ¾ Paris ! ¹ Tel est donc bien le soupir tchçkhovien, avant d'ètre le cri de conquistador, de ceux qui veulent agir, faire et se faire, ne prennent pas leur parti de mourir sans avoir vçcu. La vraie vie est absente : elle est Þ Paris. Le

seul nom de Paris, prononcç par Louise, donne Þ Lucien l'impression que son cerveau a grandi de moitiç ; diastole immçdiate, par quoi se gonfle, se rçchauffe et s'çclaire l'çnorme vouloir-vivre d'une jeunesse morfondue dans le systæme amoindrissant, coercitif de la province, et Þ qui, depuis 1815, la gçrontocratie au pouvoir n'a rien Þ proposer. Toute la deuxiæme partie du roman va s'attacher cruellement Þ faire retomber ce soufflç imaginaire, Þ illustrer le mensonge et la facticitç de cette dilatation. Ètre parisien, selon un mot connu, ce n'est pas y ètre, c'est *en* ètre : et c'est bien lÞ toute la question.

On verrait volontiers un symbole dans le fait que les deux fugitifs descendent dans un hòtel situç rue de l'Çchelle : convocation ascensionnelle, bien sùr, mais aussi rappel de ce qui diffçrencie essentiellement la province de Paris, le changement complet de proportions. Il va falloir rçviser l'çchelle des valeurs, s'adapter Þ des mesures dont on n'avait pas idçe. Mesures topographiques : on s'y çgare, les distances sont telles qu'il faut recourir Þ des transports dispendieux. Mesures pçcuniaires : un dìner au restaurant peut coùter un mois d'existence Þ Angoulème. Mesures de la mode : une simple promenade aux Tuileries fait comprendre Þ l'Apollon local qu'il est mis comme un porteur d'eau ; Þ peine a-t-il tàchç d'y remçdier que, gaupç dans une fausse çlçgance (l'idçe de l'çlçgance parisienne telle qu'on la fantasme Þ Angoulème), il arbore les gràces d'un garåon de noces. Mesures des maniæres, les plus subtiles et les plus dirimantes peut-ètre : il y a un art pour une femme de porter son mouchoir en montant un escalier, pour un homme de se tenir dans une loge de thçàtre, et malheur Þ celui qui enfreint le code non çcrit rçgissant, dans ses moindres nuances, le comportement en sociçtç ; pas d'indulgence propçdeutique pour les solçcismes ou barbarismes de conduite commis par le Huron rçcemment dçbarquç dans ce ª singulier pays ¹ dont il lui faut apprendre la langue. Montrer du doigt quelqu'un en public, comme le fait Lucien, c'est du suicide : cette immense minuscule chose lui vaut immçdiatement sentence d'exclusion. Ignorant les lois d'une science dont tous les articles sont rigoureusement spçcifiçs, il accumule sans s'en douter les bçvues impardonnables, et ne comprend pas pourquoi on l'abandonne. Dçpourvu du mode d'emploi de la machine çnorme dans laquelle il est venu se jeter, il reste hors jeu, sans pouvoir pçnçtrer ce qui se passe autour de lui, en proie Þ ce malaise ¢ qui sera celui d'Alice, autre exploratrice dçsorientçe ¢ de vertigineuses distorsions, comme dans un labyrinthe de miroirs

dçformants : ce qui se trouvait gçant Þ Angoulème rapetisse en un çclair, tandis que dçcor et enjeux grandissent incroyablement. L'impression dominante est celle d'une cauchemardesque diminution de soi-mème, allant jusqu'au sentiment de l'ançantissement. Cornaquçe par le baron du Chàtelet et Mme d'Espard (laquelle, par un effet typique de dçboìtement tçlescopique, est aussi supçrieure Þ Paris que l'çtait Þ Angoulème Mme de Bargeton), Louise, dotçe de fines antennes et de moyens financiers que Lucien n'a pas, s'en tirera vite et bien, et parviendra avec une enviable aisance Þ manier cet idiolecte particulier qu'un Chardon de la Charente, ou du Danube, aussi ª poæte ¹ soit-il, aura toujours du mal Þ maìtriser. On n'est pas pour rien Nægrepelisse : bas bleu peut-ètre, sang bleu certainement. L'effet de cette çducation Þ deux vitesses ne tarde pas Þ se faire sentir sur le couple, et d'autant plus que, prudente sous ses airs çmancipçs, Nais n'avait encore rien accordç d'irrçparable au sigisbçe : ayant rapidement compris que ce nigaud lyrique, dont la beautç et les alexandrins ne rachætent pas la roture, sera pour elle un boulet dans la brillante carriære o÷ elle brùle de s'çlancer, elle le plante lÞ, et tel çtait bien l'aboutissement du premier projet balzacien, montrer comment Paris vient semer le trouble entre des ètres que la vie provinciale maintenait en pleine illusion sur eux-mèmes. Louise dçcristallise sur Lucien, Lucien dçcristallise sur Louise : d'abord dans l'anonymat de cette chambre d'hòtel o÷ son charisme angoumoisin semble avoir çventç son parfum, ensuite aupræs de sa cousine, dont l'çclat fait pàlir les atours rçputçs parisiens qui ornaient l'Arthçnice de la rue du Minage. Tous deux se renient silencieusement, abjurent l'image idçalisçe qu'ils avaient entretenue l'un de l'autre. Pour la premiære fois relativisçs, abìmçs, et ce n'est pas seulement l'amour qui ne s'en remet pas, mais bien sùr aussi l'amour-propre, dans la rçvçlation effarçe qu'on a pu si sottement s'abuser par une construction dçlirante, Þ laquelle le besoin de se donner de soi-mème un reflet flatteur a activement participç. Dure pçdagogie que celle de Paris : l'autosatisfaction et le narcissisme n'y rçsistent pas parce que, pour qui arrive de sa campagne, la capitale inflige le premier vçritable choc avec l'Autre.

L'çvidence de son infçrioritç, qui lui çclate au visage avec d'autant plus de violence que jusqu'alors tout avait conspirç Þ cultiver son complexe de supçrioritç, dçstabilise profondçment Lucien, plus exactement le dçtruit, le ramæne Þ une sorte de *tabula rasa* Þ partir de laquelle il devra tout rebàtir autour de lui et en lui, tout redçfinir, et pour commencer l'idçe qu'il se fait

de lui-mème, de sa situation, de ses potentialitçs. Il s'aperåoit qu'il avait follement çchafaudç des nuages, que la donne n'est pas du tout ce qu'il avait cru. Paris lui administre donc l'expçrience d'un retour Þ un nçant originel, d'o÷ il pourra peut-ètre faire sortir quelque chose qui, cette fois, sera fondç. Angoulème est laissç derriære soi, sans esprit de retour, comme le lieu d'une fantasmagorie infantile, le temps d'un jeu prçpubertaire que la rçalitç n'avait pas encore perturbç de ses intimations. Paris dçchire en quelques jours ces vapeurs et rçvæle leur imposture : disloquçs ces beaux chàteaux insubstantiels, il ne reste plus que la difficile nçcessitç de se faire adulte, Þ partir de ce qu'on a et de ce qu'on est, dans l'àpretç du chacun pour soi. Dçpouillç, dçnudç comme apræs un naufrage, Lucien, au cő ur de la grouillante mçgalopole, en dçcouvre le noyau de solitude : apræs Renç, avant bien d'autres, il va lui falloir traverser ces steppes, y errer en quète de sens. La soirçe Þ l'Opçra a valeur emblçmatique : apothçose de la liturgie sociale, elle rçunit bien sùr ª tout Paris ¹ (c'est-Þ-dire les quelques centaines de personnes qui sont Paris), pour mieux mettre Þ la porte l'intrus, qui subit ici sa seconde exçcution, beaucoup plus radicale encore que la premiære, lors de la solennitç littçraire de l'hòtel de Bargeton. ª Tout Angoulème ¹ l'avait ostracisç ; il y avait possibilitç d'appel Þ Paris. Cette fois, c'est l'instance suprème qui prononce contre lui, et le verdict de cette brillante assemblçe, fleur et tribunal de la socialitç, le rejette dçfinitivement dans les tçnæbres extçrieures du ª vaste dçsert d'hommes ¹ auquel font ironiquement allusion les thçàtrales retrouvailles de Chàtelet et de Montriveau, jadis perdus ensemble dans les sables de l'Arabie... Le plus aride n'est pas toujours o÷ l'on croit. Ainsi, Balzac annonce, derriære les enivrantes giclçes de lumiære, de luxe, de plaisir et d'esprit, sous la merveilleuse musique des apparences, ce qui se creuse de froid, d'implacable, d'inhumain dans le sourire de ce monde. Le point extrème de cette rçduction ontologique opçrçe sur lui par Paris, Lucien l'atteint aux Champs-Çlysçes (!), lorsque, congçdiç par Louise, marchant sans but et contemplant la parade des beaux çquipages (en une scæne qui, de *L'Éducation sentimentale* Þ *La Curée*, n'a pas fini de faire des petits), il reste saisi, et foudroyç sur son trottoir, non seulement par la feinte indiffçrence de son ex-Muse, mais surtout par le non-regard de Mme d'Espard, qui ne l'çvite pas, simplement lui refuse la consistance, le traverse comme s'il çtait transparent : il comprend que pour elle et ses pairs, il n'existe plus, il n'a jamais existç. Nçantisç, volatilisç,

rçexpçdiç aux limbes d'o÷ il n'aurait jamais dù essayer de sortir, le prodige du Sud-Ouest va devoir (se) recommencer Þ zçro.

Ce qui signe la singularitç de Lucien par rapport Þ son compatriote Rastignac qui l'a prçcçdç Þ Paris et dont le destin accompagne le sien en contrepoint dissonant, c'est que pour lui Paris est avant tout la Mecque de l'ambition littçraire. La gloire, l'amour, bien sùr ¢ banalement si l'on peut dire ¢, mais avec et par l'çcriture. Le sacre de l'çcrivain ne saurait avoir lieu que lÞ o÷ sont concentrçs ceux qui donnent Þ la plume (et Þ qui elle donne) *lettres de noblesse :* et l'on sait combien cette thçmatique est sensible au ci-devant Chardon. Arriver donc (obsession unanime), mais, plus que par le lit des duchesses, par du noir sur du blanc. En cela, Lucien rçsume toute cette classe de jeunes intellectuels qui se dçversent intarissablement sur la capitale dans l'espoir que la production de leurs mçninges y ª percera ¹ , font confiance Þ la poçsie et au roman pour qu'adviennent leurs rèves de fortune. La littçrature se monnaiera, avec le succæs, en reconnaissance sociale, en aisance çconomique et donc en pouvoir, mais c'est le saint dçsir du Beau, la vocation Þ concevoir et çcrire des chefs-d'ő uvre, qui sont premiers et dçsintçressçs. Plus dure sera la chute, lorsque, des hauteurs pçrennes o÷ il s'imaginait qu'il allait dignement travailler, en attendant la rçcompense due au labeur exigeant de sa conscience d'artiste, Lucien va se trouver prçcipitç dans la quotidiennetç du plumitif besogneux, obligç de se vendre pour survivre. Toute la seconde partie d'*Illusions perdues* radiographie cette prostitution, parfois brillante, fondamentalement sordide, mais c'est l'ensemble du roman qui, d'une certaine maniære, peut ètre considçrç comme l'odyssçe de l'imprimç.

La pensçe n'est rien, en effet, elle n'existe tout simplement pas sans le support qui l'objective et la diffuse, et lÞ est sans doute ce qui assure l'unitç profonde d'une ő uvre o÷ l'on ne voit pas toujours immçdiatement, surtout dans la troisiæme partie, au-delÞ des dçterminations psychologiques et des pçripçties de l'action, ce qui articule les recherches techniques de David Sçchard et les tribulations d'çcrivain ratç de son beau-fræe. En fait, elles sont puissamment solidaires. En s'acharnant Þ dçcouvrir le moyen de fabriquer du papier d'excellente qualitç Þ moitiç coùt, l'inventeur a conscience de rçpondre Þ une rçquisition spçcifiquement contemporaine : on peut trouver longuette, et surtout dçplacçe en pleine oaristys champètre,

la digression historico-industrielle dans laquelle il se lance, mais elle est justifiçe car elle souligne que, pour rçpondre aux besoins prodigieusement multipliçs de la discussion des idçes dans la civilisation actuelle, il est de nçcessitç vitale que l'ª Esprit du Siæcle ¹, caractçrisç par l'explosion de l'opinion, la fringale de l'expression individuelle, trouve Þ sa disposition des moyens matçriels pour s'exprimer et se rçpandre. La modernitç est de plus en plus papyrophage, comme le curieux Biren dont Carlos Herrera narrera l'histoire Þ Lucien[5] : il faut pouvoir la nourrir, ce Þ quoi, chacun dans son ordre, David et Lucien s'emploient çgalement. Leur double activitç est complçmentaire : l'un çcrit, l'autre s'occupe de ce qui permettra Þ l'çcrit de rayonner davantage. Et Balzac de glisser quelques signes qui indiquent combien les deux amis, apparemment si opposçs, travaillent au fond Þ la mème cause, en soulignant le lien entre le problæme d'imprimerie auquel s'affronte David et celui, mçdical, auquel s'intçressa jadis le pære de Lucien ; c'est donc ce dernier, originellement destinç aux sciences, qui mettra David sur la voie de la rçussite, non seulement eu lui suggçrant une idçe qu'avait eue son pære, mais en entrant lui-mème dans la composition du nouveau papier, sous les espæces ironiques de ce *chardon* dont il essaie en vain de se dçbarrasser, mais qui est en lui, qui est lui. De mème et inversement, loin d'ètre un spçcialiste enfermç dans son savoir et ses prçoccupations çtroitement techniciennes, David est un homme cultivç, prçdisposç Þ la poçsie ¢ c'est lui qui apporte Chçnier Þ Lucien ¢, un artiste refoulç, ou dçcalç, qui ne se contente pas de faire du papier, mais se montre profondçment pçnçtrç de l'importance ou de la beautç de ce que ce papier vçhicule. Ainsi, Balzac çtablit le rapport entre ses deux pòles romanesques, le ª còtç de chez David ¹ et le ª còtç de chez Lucien ¹, Angoulème et Paris, deux faces d'une unique question, qui est celle de la circulation culturelle, de la propagation et de la commercialisation des produits intellectuels. Ce qui induit un effet de mise en abyme, puisque *Illusions perdues* reprçsente en somme les conditions de sa propre existence[6]. C'est ici le lieu de rappeler une fois pour toutes de quel poids d'expçrience autobiographique tout cela est lestç : entre 1825 et 1828, Balzac a lui-mème ª traversç tous les mçtiers du livre[7] ¹ ; çditeur, imprimeur, fondeur de caractæres, il a tàtç de præs (et jusqu'Þ la faillite) de ce que signifie et suppose transformer la pensçe d'un homme en objet pour qu'elle aille insçminer la pensçe des autres. Le reportage sur le fonctionnement de l'atelier Sçchard ne relæve pas de l'exotisme sociologique, il çmane d'un professionnel qui sait de quoi il parle

et connaìt mieux que quiconque par quelles voies concrætes s'incarnent et vont Þ la rencontre du public les conceptions de l'esprit. Et puisque nous çvoquons d'un mot les sources personnelles qui irriguent *Illusions perdues*, sources çvidentes et bien dçgagçes par la critique[8], qu'il suffise de redire ici que tout l'itinçraire que Lucien va effectuer Þ travers les mçandres compliquçs de ce qui s'imprime Þ Paris, Balzac l'a parcouru avant lu1[9], et que tout, absolument tout, depuis le restaurant pour jeunes bohæmes, la vache enragçe dans les chambres mal chauffçes o÷ l'on mçdite l'ő uvre gçniale, les journçes studieuses, fiçvreuses, Þ la Bibliothæque, les sollicitations vaines et les nçgociations pour vendre sa prose, jusqu'Þ l'organisation complexe de la librairie et de la presse, dans ses rçseaux qui se voient et surtout ceux qui ne se voient pas, tout ce qui fait l'implacable rægle du jeu mais aussi le folklore de ce topos dçsormais bien çtabli (et dçfinitivement consacrç par *Illusions perdues) : les-débuts-littéraires-à-Paris*, Balzac l'a vçcu pour son compte, mème s'il ne l'a pas vçcu comme Lucien, çtant, lui, arrivç dans la capitale dæs l'àge de quinze ans ; et s'il s'est ingçniç Þ brouiller les pistes, dçmarquer le linge, condenser ou mixer les modæles, les allusions, les rçfçrences, pour donner Þ son propos valeur synthçtique, portçe gçnçrale, çviter de le ravaler Þ un simple rçpertoire ª Þ clefs ¹ , le minutieux dçmontage du grand appareil n'en repose pas moins sur une auscultation directe, de l'intçrieur, gràce Þ quoi Balzac offre ici un document formidable, et de premiære main (par-delÞ l'indice de rçfraction et la transposition propres Þ une çcriture qui accomplit la rçalitç en mythe) sur ce que c'est, tout simplement, Þ Paris, sous la Restauration, et mème plus tard, que d'ètre admis au privilæge de dçposer sa pensçe sur des feuilles imprimçes, et de gagner sa vie avec åa.

Pour le guider dans son tortueux voyage, et selon les rægles les mieux çprouvçes des scçnarios d'aventures initiatiques, Lucien rencontre un mentor auquel il s'attache et qui l'adjure en vain de renoncer Þ la terrible expçdition : il sait ce qu'il en coùte de la tenter, mais sait aussi que pareils avertissements ne sont jamais çcoutçs. Lousteau a çtç ce qu'est Lucien aujourd'hui ; Lucien deviendra ce qu'est devenu Lousteau, et lorsque engagç par le petit journal, il verra arriver timidement un jeune homme inconnu qui sollicite Þ son tour son admission, il se verra en lui tel qu'il çtait lui-mème avant de recevoir son sçsame. Eternel retour, processus fatal, qui jette inçvitablement les phalænes Þ la flamme qui les dçtruira. Il ne s'agit donc pas pour Balzac, en crçant Lousteau[10], d'une simple facilitç d'exposition,

d'un fil commode pour faire prçsenter par quelqu'un qui sait Þ quelqu'un qui ne sait pas les divers milieux de la littçrature parisienne successivement parcourus, mais d'un diagnostic pessimiste et de fond sur le gàchis de toute une gçnçration. L'exemple d'autrui ne sert Þ rien. Plus fort que toutes les dissuasions est le besoin puçril d'essayer ses forces, la conviction absurde de rçussir lÞ o÷ tant d'autres se sont fracassçs : mouvement qui n'est pas seulement celui de mirages individuels, mais le vouloir-vivre, transcendant Þ toutes les dçceptions et tous les çchecs, d'une jeunesse qui demande Þ la plume, puisqu'elle ne peut plus le demander Þ l'çpçe, de lui forger un destin. La grande leåon de Lousteau au Luxembourg sera perdue ; elle trace Þ l'avance, avec une clairvoyance prophçtique, l'entier programme rçservç au Cortæs que Lucien se flatte d'ètre, et sera suivie point par point. Lucien va repasser partout o÷ son camarade l'a prçcçdç, prçcçdant d'autres Lucien qu'il essaiera Þ son tour inutilement de convaincre de retourner Þ leur Angoulème : on ne peut rien contre un phçnomæne toujours recommencç, dont la nçcessitç semble si impçrieuse qu'elle ressortit Þ l'instinct. Lousteau avait pourtant loyalement (ou pour çcarter un possible concurrent) essayç de dçcourager le novice, en lui reprçsentant la mçcanique pirançsienne de rouages, pivots, chaìnes et volants par laquelle il serait forcçment broyç s'il s'aventurait dans le dçdale : *ad augusta per angusta*, et l'allçe de l'Observatoire prend nettement des airs de Pære-Lachaise[11] pour un Lucien que la tombçe de neige des admonitions de Lousteau n'a pu refroidir et qui, fouettç par ª l'horrible poçsie des difficultçs ¹, jette lui aussi son gant au monstre parisien qu'il se jure de dompter.

C'est peut-ètre la dçcouverte du thçàtre qui, matçriellement, vçrifie au plus præs les prçdictions ª machinistes ¹ de Lousteau : et fort logiquement, puisqu'il n'existe que par et pour la fabrication d'une illusion. Accueilli dans les coulisses du Panorama-Dramatique, Lucien y surprend le dçsordre, la grossiæretç, la saletç qui se cachent derriære les dçcors les plus somptueux ; apræs le spectacle, les actrices, ª comme des papillons rentrçs dans leurs larves ¹, redeviennent ce qu'elles sont, de pauvres filles toujours en chasse du prince russe ou du marchand de cirage anglais Þ ª faire ¹ pour pouvoir mener la vie dçlicieuse ; la fçerie, dçsenchantçe, avoue ses dessous hideux : le froid, l'obscuritç, le vide, voilÞ ce qui se donne Þ voir quand la magie de la scæne a cessç d'opçrer. La fascination du thçàtre, comme celle du monde, est un beau mensonge entretenu par un savant systæme de treuils, de poulies, de contrepoids et de trompe-l'ő il, et c'est cet envers brusquement

rçvçlç, cette sinistre cuisine, dont le triomphe est son abolition dans une apparence merveilleusement dçsincarnçe et gratuite, que Lucien va expçrimenter systçmatiquement dans les sphæres de l'activitç de l'esprit Þ Paris. Accessoirement, le thçàtre, avec ses trafics d'influence ou d'argent autour des piæces, des ròles, des billets, ses succæs comme ses fours artificiellement achetçs, apparaìt, mème si ce n'est pas sur ce milieu que Balzac fait porter ses analyses les plus approfondies (parce que, semble-t-il, il le connaìt moins bien), comme quelque chose de radicalement faussç, de gangrenç par des intçrèts qui n'ont rien Þ voir avec ceux de l'art. La valeur intrinsæque des ő uvres, le talent ª objectif ¹ des interprætes sont totalement pervertis, parce que situçs sur un çchiquier de pouvoirs, pris dans un lacis d'enjeux çconomiques, politiques, çrotiques qui en fait de simples instruments au service de causes çtrangæres Þ l'esthçtique. Premier exemple d'une *dénaturation* qui est la marque distinctive, le sceau mème de la pratique intellectuelle Þ Paris.

Beaucoup plus fouillçe et Þ peu præs exhaustive, l'enquète sur les diverses variçtçs de libraires, dont on voit clairement qu'elle se dçveloppe selon les meilleurs principes balzaciens de la ª physiologie ¹ , avec ses catçgories, ses classes et ses familles hçritçes de la taxinomie des sciences naturelles. Les diffçrents spçcimens, des plus prestigieux aux plus misçrables, en passant par les plus douteux, tour Þ tour examinçs par l'impçtrant en mal d'çditeur, dessinent un paysage complet de la spçcialitç et ramænent violemment au rçel, au concret des fourches caudines par quoi il faut inçvitablement passer pour voir ses chefs-d'ő uvre s'çlancer au-devant des lecteurs. Entre l'effusion solitaire, divinement libre, de la pensçe sur le vierge papier, et sa circulation sous forme de produits manufacturçs que des amateurs se procureront en y mettant le prix, il y a ces intermçdiaires obligçs, tout-puissants puisqu'ils peuvent refuser ou accorder l'existence aux livres, les tuer dans l'ő uf ou leur assurer l'envol. Ces gens, qui ne crçent rien par eux-mèmes, deviennent, par leur position stratçgique, les arbitres de la crçation, et comme leur souci primordial n'est çvidemment pas d'offrir de la beautç, ou de la vçritç, Þ l'humanitç, mais beaucoup plus immçdiatement, de faire la plus grande et la plus rapide fortune possible avec leurs publications, on comprend træs vite que les considçrations qui dçterminent leurs choix çditoriaux relævent avant tout de calculs commerciaux. Aussi Lucien tombe-t-il des nues lorsque, avec la modeste fiertç du Walter Scott franåais, il pousse la porte de ses premiers libraires et, au lieu des hauts dçbats sur les

tendances actuelles du roman qu'il espære sans doute trouver lÞ comme dans leur heu naturel, il n'entend qu'une litanie de chiffres, impitoyablement scandçs comme l'*ultima ratio* du mçtier : elle lui fait comprendre sans mçnagement qu'un ouvrage est avant tout une marchandise, Þ acheter bon marchç et Þ vendre le plus cher possible, ce que Dauriat, le libraire fashionable, vçritable ª ministre de la littçrature ¹, confirmera avec toute son autoritç Þ Lucien, en lui expliquant qu'un livre, c'est essentiellement une affaire ; or, plus un livre est beau, moins il se vend tout de suite, et quand on a risquç des capitaux, il est impossible d'attendre les consolations d'une lointaine postçritç. On ne peut pas sortir du thçoræme fort simple, d'apræs lequel une rame de papier blanc, qui vaut quinze francs, vaut, imprimçe, selon le succæs, ou cent sous, ou cent çcus ; et voilÞ pourquoi un manuscrit a d'autant plus de chances d'ètre publiç qu'il est mçdiocre, et donc susceptible de plaire Þ une masse de lecteurs peu exigeants, ou bien l'ő uvre d'un homme activement soutenu par une clique de journalistes qui la ª pufferont ¹ adroitement et sauront la faire vendre. Non seulement le mçrite ne fait donc rien Þ la chose, mais il constitue un træs sçrieux handicap. On dçcide de publier ou de ne pas publier pour des raisons qui n'ont rien Þ voir avec la valeur de textes que d'ailleurs on lit en diagonale, ou pas du tout. Dauriat achætera *Les Marguerites* Þ Lucien sans les avoir effeuillçes, uniquement pour le dçsarmer, l'empècher de nuire dans les journaux au succæs du livre de Nathan ; il s'empressera de les serrer dans son herbier secret parce que la poçsie est invendable. Quant Þ *L'Archer de Charles IX*, il verra le jour pour la seule raison que son auteur est journaliste (cela facilitera la rçclame dans la presse), et parce que ses çditeurs vçreux comptent sur la premiære vente pour passer le cap d'une fin de mois difficile. On est fort loin des splendides dçsincarnations de la pensçe pure. Que Dauriat, le pacha de la profession, ait son officine au Palais-Royal, c'est-Þ-dire en plein souk, est d'ailleurs suffisamment çloquent.

Mais c'est bien çvidemment la presse qui, dans la seconde partie d'*Illusions perdues*, focalise sur elle l'essentiel du propos balzacien ¢ la presse, intimement liçe au sort du thçàtre et de la librairie par la puissance de la critique, qui s'exerce quotidiennement dans ses colonnes et dçcide souverainement du succæs ou de l'çchec, et donc en dçfinitive de l'argent Þ gagner ou Þ perdre : l'Argent, le fond de la langue ici comme partout. LÞ est vraiment le terrain crucial sur lequel Balzac entend se placer, et d'emblçe en position polçmique ; Lucien n'est plus ¢ la Prçface en 1839 en tçmoigne ¢

un individu vivant des mçsaventures singuliæres, mais un type en proie Þ un phçnomæne exemplaire : le jeune homme du XIXe siæcle face Þ ª la grande plaie de ce siæcle, le journalisme ¹ . Et de revendiquer la primautç dans la dçnonciation des mőurs ª horriblement comiques ¹ d'une presse qui, dçtenant le pouvoir, a les moyens de se venger de ses dçtracteurs, et s'en sert. On le vit de reste Þ l'accueil que certains organes rçserværent *à Un grand homme de province à Paris*[12]. Balzac salue la Prçface pionniære de *Mademoiselle de Maupin* de Gautier (1834), o÷ celui-ci, proposant de faire ª la critique des critiques ¹ , dçfinissait les journaux comme ª des espæces de courtiers et de maquignons qui s'interposent entre les artistes et le public ¹ , et s'en prenait Þ l'hypocrisie et Þ l'envie des journalistes, envisagçs comme des ratçs le plus souvent malhonnètes. Mais Gautier ne relæve pas vraiment les trafics de tous ordres qui fleurissent Þ l'intçrieur des journaux, et c'est bien lÞ-dessus que Balzac, excipant de son indçpendance Þ l'çgard d'un systæme auquel il n'aurait rien demandç (et il est persuadç d'en avoir payç le prix), entend faire porter l'essentiel de son çtude au vitriol.

Lorsqu'il entre pour la premiære fois au ª petit journal ¹ , Lucien, qui croit pçnçtrer dans le temple o÷ officient, avec une sçrçnitç supçrieure, les prètres de la ª sainte critique ¹ , est tout de suite dçgrisç : dçsordre, improvisation, rçcriminations sordides et corruption, dans une espæce de fuite en avant au jour le jour, soumise aux incessants alças et aux impçratifs de *ccmbinazioni* çconomico-politiques plus ou moins clandestines. Avant le Maupassant de *Bel-Ami*, Balzac est le premier Þ montrer la quotidiennetç d'une rçdaction. Dans ce monde d'un cynisme thçorisç, les idçes ne valent que par ce qu'on peut en tirer d'avantages concrets, et il s'agit donc en prioritç, non pas de croire en quoi que ce soit, mais de se mçnager partout des appuis efficaces : Finot ignore encore si son journal sera ultra, mais veut rester bien en sous-main avec les libçraux ; mieux, ou pire, il prçvoit dçjÞ de se faire racheter par le gouvernement. Impossible de montrer plus clairement que le lancement de ce nouveau titre est une opçration purement spçculative, montçe non pas pour dçfendre des idçes quelconques, mais uniquement pour faire des bçnçfices. Tel est d'ailleurs le fond (sans fond) du journalisme selon Balzac : les idçes sont interchangeables, parce qu'elles ne sont rien, elles n'ont pas de rapport organique et vivant Þ la vçritç, elles sont de simples instruments au grç des circonstances. LÞ est sans doute le vice suprème de la presse qui, par mercantilisme, vend chaque jour son àme, en dispose selon les nőuds d'intçrèts toujours mouvants qui s'y emmèlent, dans

un complet insouci de la substance et du sens, soumis aux plus impudentes trahisons. Lousteau se voit lui-mème comme ª un acrobate ¹, capable de contorsionner sa pensçe avec d'autant plus de virtuositç qu'il n'a pas de pensçe propre, mais seulement les pensçes qu'il faut avoir, tactiquement, dans un certain contexte, Þ un certain moment, en vue d'un certain but Þ atteindre, toujours çtranger au sujet. La dçmonstration la plus magistrale de la plasticitç requise du journaliste, homme Þ toutes mains, est administrçe Þ Lucien successivement par Lousteau et Blondet, sous les espæces des deux prodigieuses tartines symçtriques et opposçes qu'ils lui proposent d'çcrire sur le livre de Nathan : Þ la charge proclassique, libçrale, en faveur de l'idçe et du style contre l'image, rçpond en diptyque la dçfense de l'image, le plaidoyer royaliste et romantique, l'un et l'autre volets çtant brossçs avec autant d'çtourdissant panache et s'annulant rçciproquement par une çgale force de conviction. Effet strictement rhçtorique, puisque la conviction est prçcisçment la grande absente de ce cliquetis de phrases, qui n'ont pour seul critære que le prix dont on les paiera. Possçdant toutes les ficelles lui permettant de soutenir avec un semblable aplomb et une chaleur aussi factice le pour et le contre, le journaliste peut mème s'offrir le luxe d'un troisiæme article, ő cumçnique celui-lÞ, o÷ il mèlera les deux points de vue antagonistes. Bilan : quatre cents francs dans la semaine, et le plaisir d'avoir çcrit la vçritç quelque part ! Faut-il en rire ? Faut-il en pleurer ? Ce que Balzac dçnonce, c'est qu'Þ travers cet automatisme journalistique, cette machine Þ mots qui ne sont plus que des mots, et qui se met d'elle-mème Þ tourner pour dire n'importe quoi sur n'importe quoi (automatisme træs sensible chez un Lousteau, lequel ª article ¹ oralement Þ la demande, part au quart de tour et ne tombe jamais en panne), ce n'est plus le grain de la vçritç qui est moulu, mais le vent du sophisme. La thçorie ò combien ingçnieuse de Blondet, selon laquelle il faudrait tout considçrer sous sa forme binaire, chaque idçe ayant son envers et son endroit, autorise de changer de certitude comme on change de dçfroque, tout s'çquivalant dans une insignifiance gçnçralisçe sous les travestissements intçressçs de ces Fregoli de la signification. Si tout est çgalement vrai et faux, c'est que rien n'est vrai, la vçritç est devenue une balle dont on joue et non plus le repære intangible auquel on s'attache. Et comme la tentation est grande de raffiner dans l'exploit, le numçro de cirque, de s'abandonner Þ la surenchære pour vçrifier l'çtendue de ses pouvoirs, on en arrive bientòt naturellement ¢ si l'on ose dire, s'agissant d'une activitç si fondamentalement artificieuse et

contre-nature ¢ Þ tenter la gageure non plus seulement de mettre sur le même plan, comme rçversibles et indiffçremment pertinents, le vrai et le faux, mais de piçtiner sciemment le vrai au profit du faux, de faire dçlibçrçment passer le faux pour le vrai : ce que Lucien, qui apprend vite, rçussira lorsque, ayant vu Þ l'Ambigu une piæce qu'il juge rçellement bonne, il s'amusera Þ l'çreinter pour çprouver la souplesse de sa plume ; lÞ est le fin du fin du renversement sophistique : dçtruire une belle ő uvre, en faire rçussir une mauvaise. Malheureusement (lÞ encore, si l'on peut dire), l'Ambigu ayant pris la sage prçcaution de souscrire vingt abonnements au journal, lequel est donc tenu Þ beaucoup d'indulgence, le compte rendu de Lucien sera træs çdulcorç : la justice passe un peu, mais encore par d'çtranges chemins... Les dçgàts intimes et publics seront autrement dçvastateurs lorsque, pris au piæge de sa versatilitç, Lucien *devra*, pour complaire Þ ses ª amis ¹ politiques, dire du mal du chef-d'ő uvre de d'Arthez[13]. Il paiera cher alors sa frivolitç.

Il y a donc pour Balzac une pathologie de la pensçe contaminçe par l'exercice d'un journalisme soumis Þ toutes les pressions, lieu de toutes les provocations et des plus çhontçs tripotages. Plus Lucien avance dans le labyrinthe minç de la presse, plus il s'enfonce dans ce brillant marçcage, plus il est ligotç, çtranglç par l'çcheveau qui s'y enchevètre jusqu'au vertige : Finot, Lousteau, Florine, Matifat, Nathan et tous les autres sont finalement pris dans les horreurs d'un chantage mutuel, et Balzac dçchaìne jusqu'Þ l'çcő urement la chorçgraphie compliquçe de ces manő uvres o÷ le sexe, l'argent, l'ambition s'imbriquent dans une fiçvreuse bacchanale, implacable sous les sourires carthaginois de la camaraderie. Mais les sçductions de la puissance sont si irrçsistibles ! Cette chose lçgære, avec laquelle on trace des caractæres inconsistants sur un morceau de papier, est si ravageuse... Comment s'çtonner qu'on ne puisse se retenir d'en user, d'en mçsuser ? Car s'il est quelque chose dont Balzac est intimement persuadç, c'est que la presse, avec ses effroyables abus, est une forme nouvelle, inçluctable, typiquement contemporaine, du pouvoir, dont il faut prendre acte et contre laquelle on ne peut rien : la *Préface* insiste sur l'absurditç des poursuites (le feu grçgeois du journal renaìtra toujours de ses cendres), on ne peut endiguer avec des interdictions ce dçbordement permanent, cette inondation mercurielle de la pensçe imprimçe, qui est l'un des traits spçcifiques de la modernitç. L'ª çlectricitç sociale ¹ dont parlera Chateaubriand est un phçnomæne dçfinitif, contre lequel on ne peut rien. La

presse est un *corps conducteur* d'une efficacitç redoutable dont Balzac, Þ proportion mème des pçrils qu'il y distingue, ressent d'çvidence la fascinatrice attraction.

DçjÞ Lucien, chez Dauriat, n'en çtait pas revenu de voir Nathan, auteur d'un chef-d'ő uvre, se dçcouvrir et s'humilier devant Blondet, qui n'a rien publiç mais dispose d'une tribune o÷ il pourra prononcer sur le livre de Nathan : il garde donc son chapeau sur la tète. Lousteau devient lyrique lorsque, pour çblouir le nçophyte, il çvoque les cent personnes qui imposent des opinions Þ la France, et tiennent Þ leur merci l'ensemble de la vie intellectuelle du pays. Encore n'est-on qu'Þ l'aurore de dçveloppements insoupåonnçs : dans dix ans, vaticine Finot avec enthousiasme, tout sera soumis Þ la publicitç, c'est-Þ-dire que ª la pensçe çclairera tout... ¹ Est-on jamais allç aussi loin que Balzac, par ce propos d'une terrifiante ironie, et par toute la deuxiæme partie d'*Illusions perdues* (dont Maurice Bardæche dit træs justement que depuis un siæcle et demi, non seulement on ne l'a pas dçpassçe, mais on n'a mème pas rçussi Þ la refaire[14]), pour dçnoncer la faillite d'une mission ? Au dìner chez Florine, il nourrit de sa propre vision l'amære tirade de Claude Vignon : la presse est devenue un moyen pour les partis, un grenouillage sans foi ni loi. Il ne s'agit pas d'aider Þ comprendre, mais simplement de flatter juteusement des opinions ; les journaux seront dirigçs par des gens de plus en plus mçdiocres et cyniques ; et les talents, de plus en plus làches et hypocrites, se vautreront Þ l'encan d'actionnaires imbçciles Þ qui ils serviront la soupe. On croirait entendre Fellini parler de la tçlçvision, et d'ailleurs n'est-ce pas le mème problæme mçdiatique ? ª La plaie est incurable, elle sera de plus en plus maligne et insolente, et plus le mal sera grand, plus il sera tolçrç... ¹ Idçes que Balzac reprendra encore dans sa *Monographie de la presse parisienne* (1842), o÷ il l'accuse d'avoir choisi ª l'argent Þ empocher ¹ plutòt que ª le gouvernement de la plus belle partie de l'intelligence[15] ¹. Telles sont les consçquences perverses d'une conquète qui aurait pu ètre libçratrice, et qu'on a dçvoyçe en outil de mensonge et de lucre. Phçnomæne typiquement parisien (tous les journaux sont Þ Paris, et quand ils n'y sont pas, ils ne valent pas mieux que ceux qui y sont : Þ preuve les magouilles de Petit-Claud autour du journal libçral d'Angoulème), et au-delÞ, typiquement franåais, parce qu'organiquement hç Þ l'effervescence intellectuelle, au jet mousseux des idçes qui est l'un des traits caractçristiques de la nation. Chez Florine, le ministre de Prusse se fçlicite que l'Allemagne n'ait pas de journaux, mais c'est la ranåon de la

lourdeur teutonne, congçnitalement incapable de vivacitç et de saillie spirituelle, engonccçe dans son effroyable sçrieux. L'une des choses qui çtourdissent d'abord Lucien (et o÷ il va bientòt jouer sa partie avec une remarquable facilitç), c'est le luxe, la rapiditç, le pçtillement des trouvailles et des reparties, la pyrotechnie des paradoxes et des formules ¢ derriære laquelle (toujours l'envers du dçcor) Balzac dçsigne les carcasses toujours hideuses[16] ¢, le plaisir, auquel nul ne sait rçsister, du bon mot. Un verre de xçræs est dçclarç prçfçrable au gçnie de d'Arthez, un article joliment troussç rçvæle un ª homme de cő ur ¹ , etc. Bulles d'un logos irresponsable qui ne sait plus ce que penser veut dire, et d'o÷ le lest du vrai s'est absentç. Les chansons Þ boire dont Lucien, au chevet de Coralie, paiera le salaire de la mort, marqueront la terrible vengeance des mots quand ils ont, par jeu, çtç dçnoyautçs de leur sens.

Prestiges faisandçs de l'ª esprit ¹ , spçcialitç nationale, comme on sait de reste. Et c'est pourquoi toute rçpression est vaine : comme la vapeur dans une machine Þ soupape, l'esprit franåais trouvera toujours Þ s'exprimer. Face Þ la presse, le pouvoir a toujours tout Þ perdre, et la France est annulçe jusqu'au jour o÷ le journal sera mis hors la loi : point de vue d'autant plus autorisç qu'exprimç par les journalistes eux-mèmes, qui s'çtonnent qu'ª un gouvernement abandonne la direction des idçes Þ des dròles comme eux ! ¹ C'est cela qui est tragique, au fond, sous les arabesques dçlicieuses ou l'invention enragçe d'un esprit jamais en repos : c'est que, par sa critique permanente, il rend tout gouvernement impossible. Balzac y reviendra dans la *Monographie* : ª Cet *Hoax* perpçtuel contre les hommes et les choses se continue depuis dix ans avec autant de verve que d'effronterie. Il n'çpargne ni l'àge, ni le sexe, ni les royautçs, ni les femmes, ni les ő uvres de talent, ni les hommes de gçnie. Il amoindrit le pouvoir, les conspirations, les actes les plus graves ; il çbrçcherait le granit, il entame les diamants ! [...]. Relisez ces citations prises au hasard, mais qui sont des chefs-d'ő uvre de plaisanterie... et frçmissez[17] ! ¹ La ª maladie chronique ¹ a, de proche en proche, gagnç l'ensemble du corps social : ª Elle a soumis la royautç, l'industrie privçe, la famille, les intçrèts ; enfin, elle a fait de la France entiære une petite ville o÷ l'on s'inquiæte plus du qu'*en dira-t-on* que des intçrèts du pays[18] ¹ . Entretenant volontairement Þ leur profit une cacophonie babçlique, les journaux paralysent toute action Þ long terme, empèchent tout consensus autour d'un dessein cohçrent. Au heu d'analyser lucidement les problæmes, de dçgager les moyens d'y remçdier, ils ne se prçoccupent que

de contredire et d'amuser, et le salubre esprit critique s'abàtardit dans le stçrile esprit de critique. Au lieu de rassembler la substance, de contribuer Þ l'homogçnçiser, pour la rendre plus solide et plus vivante, la presse l'çmiette, la dissout dans la pulvçrulence de l'ironie. Ainsi les journaux apparaissent-ils comme des vampires qui dçvoreront tout. La mçtaphore du chancre s'impose. Blúcher l'avait prçdit, en contemplant la tumeur fuligineuse qui respire au pied de Montmartre : ª la France ne mourra que de *ça* ¹. Balzac ausculte lÞ non seulement les mçfaits de l'hydrocçphalie parisienne, mais l'aboutissement de ce progressif dçmusæ lement des appçtits du moi en quoi se rçsume d'apræs lui (comme pour toute la pensçe rçactionnaire) l'histoire moderne depuis le XVIIIe siæcle au moins, et devenu sans remæde avec la Rçvolution. Lorsque Merlin proclame burlesquement : ª Bossuet aujourd'hui serait journaliste ! ¹, au-delÞ de l'hçnaurmitç scandaleuse, il çnonce lÞ une profonde vçritç ; l'irrçligion de la presse (le principe de non-respect qui l'anime) est bien devenue la Religion de la modernitç, et le grotesque baptème journalistique, reåu par Lucien des mains pontificales de Finot, est bien le sacrement du non-sens en quoi s'affirme le sens contemporain. ¾ une çpoque o÷, comme le dit Balzac dans sa *Préface*, le souverain est partout, exceptç sur le tròne, la presse est donc dçsignçe comme l'instrument privilçgiç de la maìtrise et du pouvoir ; il y a dçcidçment quelque chose de pourri au royaume de la Pensçe, dont le sceptre est tombç dans les tentacules de cette hydre multiple, dont rien ne semble devoir arrèter la prolifçration.

Au soir de la longue et folle journçe o÷ il a surpris tous ces arcanes, Lucien a eu au fond la seule rçaction saine : il a vomi. Dans une formule classique, LukÞcs a dçfini *Illusions perdues* comme ª l'çpopçe tragi-comique de la *capitalisation de l'esprit*[19] ¹, de la transformation en marchandise de la littçrature, et avec elle de toute idçologie ; et l'on n'a çvidemment pas manquç de remarquer que Balzac a illustrç le processus de ª monçtisation des mots ¹ juste avant que Marx ne commence Þ le thçoriser[20]. Les convergences sont çvidentes, irrçfutables. Mais il ne faut pas oublier que si le XIXe siæcle en est lÞ, ce n'est pas seulement Þ cause des banquiers, mais d'abord Þ cause de Voltaire, et surtout il faut faire sa part, essentielle chez Balzac, Þ la nostalgie (qu'on sait inutile) d'un monde encore en ordre o÷ le Beau, le Vrai seraient sources de communion, o÷ l'Unitç n'aurait çtç ni lacçrçe ni profançe. C'est le sentiment poignant de cet exil, de cette fatalitç moderne de la compromission et des mains sales, qui arrache Þ

Lousteau, le loustic pourtant bronzç, cette larme qui peut-ètre le rachæte et par laquelle Pierre Barbçris a raison de le voir rejoindre fraternellement Lorenzaccio[21] ¢ ª et j'çtais bon ! J'avais le cő ur pur... ¹ Cette larme, Lucien la versera plus tard, Þ son tour, le calice bu jusqu'Þ la lie. En attendant, son camarade lui livre l'axiome de base qui explique tout du monde o÷ il ne rçussira pas Þ le dçtourner de s'çlancer : chacun y est ou corrupteur ou corrompu. Toute rçputation est une putain couronnçe, et dans cette ª cuve en fermentation ¹ que, du mème geste que Blúcher, il lui montre fumant au dçclin du jour ¢ avec un sentiment dçjÞ si baudelairien de la monstruositç de la Ville-Lçviathan, ses abysses infinis d'horreur et de merveilles, de saintetçs et de souillures ¢, tout s'achæte et se vend, les degrçs de gloire sont mesurçs par les degrçs de prostitution. Le Palais-Royal est bien le lieu qui rçsume l'universel racolage : dans le fabuleux morceau de bravoure o÷ il çvoque ce coin d'un Paris disparu, Balzac ne se borne pas Þ faire ő uvre d'archçologue ou d'historien, il dresse les trçteaux, dans l'obscæne et gai capharnaúm des dçsirs, du troc o÷ la Pensçe est contrainte Þ s'encanailler. Rien de plus tristement dròle que Lucien, emportç par le torrent humain des Galeries de Bois, accrochç par les crçatures, noyç dans le bazar o÷ s'exhibent dans leur chaos bigarrç les objets et les ètres, tous d'une çgale vçnalitç, et serrant frileusement contre lui, de peur qu'on ne le lui vole, comme une innocence, le manuscrit de ses candides *Marguerites* qu'il va proposer Þ Dauriat : en ce temple de la dçfloration, la Muse florale comprendra vite ce qu'on attend d'elle ; si elle n'accepte pas d'entrer au lupanar, elle n'aura qu'Þ remonter Þ tire-d'aile au Parnasse, intacte mais inconnue Þ jamais et fleurissant dçserte. Ce monde ne sait plus ce que c'est que la virginitç, et la vieille Bçrçnice, dont le nom est pourtant tout un programme de grandeur littçraire, se mue en pçripatçticienne d'occasion pour procurer Þ son maìtre les vingt francs qui lui permettront de ne pas regagner Þ pied Angoulème : boucle bouclçe, du bordel au bordel, sinistrement. Le fantastique du Palais-Royal, avec son *chiaroscuro* de bivouac bohçmien ou de coupe-gorge napolitain, est celui d'une caverne infernale o÷ les tçnæbres se trouent de folles lueurs, o÷ l'or brasille dans l'ombre. Le luminisme dçchiquetç du tableau manifeste l'incohçrence luxurieuse d'un monde en charpie, achemine aussi vers l'entrevision des prestiges maudits de Walpurgis. Faust reviendra hanter la fin du roman, mais il est dçjÞ lÞ, regardant, fascinç, avec Dante.

Lucien, on s'en souvient, avait, il n'y a pas si longtemps, rèvç du Paradis poçtique o÷ il cçlçbrerait, extasiç, le culte d'une Bçatrix. La rçfçrence avait beaucoup servi Þ Angoulème, pour dçdouaner de son insoupåonnable spiritualisme des çlans plus profanes. Mais Þ Paris *La Divine Comédie* se venge, et rappelle qu'avant l'ascension dans les çthers il faut affronter la traversçe des infernaux palus. Fulgence Ridal avait prçvenu l'aspirant journaliste : la presse est un abìme d'iniquitçs, on ne peut le franchir que comme Dante protçgç par Virgile : le psychopompe de Lucien sera Lousteau ¢ on a les Virgile qu'on peut. Mais Virgile çtait prçmuni par la puretç de son gçnie contre la contagion des miasmes ambiants, tandis que Lousteau, contaminç dans les moelles, est partie prenante, souffrante, des tourments infligçs aux damnçs, et son ª effroyable lamentation ¹ du Luxembourg est celle du suppliciç attachç pour toujours Þ la fatalitç du chàtiment. Rien de plus çmouvant que l'çvocation ¢ dans laquelle Balzac se projette intensçment ¢ de ces personnages imaginaires (Adolphe, Corinne, Manon... ajoutons-y Lucien), de ces mondes crççs par l'çcrivain en s'arrachant les viscæres, en faisant, par un prodigieux effort, ª concurrence Þ l'çtat civil ¹ , et que le milieu littçraire, par jalousie, incurie, bètise, ignore, oublie ou tue : telle est la torture spçciale de Lousteau dans sa *bolge*, d'ètre vouç Þ exççuter ces basses ő uvres en n'oubliant jamais qu'elles le sont. Il se dçfinit lui-mème comme un ª dçmon ¹ , et bien sùr son Enfer est un enfer qui n'a rien de mçtaphysique, c'est un Enfer du rçel, de l'ici-et-maintenant, la gçhenne du Systæme, mais Balzac lui donne des prolongements mçtaphoriques, qui l'inscrivent dans un horizon plus vaste, dçpassant celui des simples conditions matçrielles o÷ il est endurç : et c'est pourquoi *Un grand homme de province à Paris* n'est pas seulement un dossier sur l'aliçnation de la pensçe par le capitalisme bourgeois, mais aussi (d'aucuns diront : surtout) un poæme. Lors de la soirçe de son exclusion inaugurale Þ l'Opçra, contemplant les logettes pourpre et or o÷ la ruche aristocratique çtale son miel savoureux, tout en çcoutant sans comprendre l'Enfer de Salieri (car ce soir-lÞ, comme par hasard, on joue *Les Danaïdes*, et Lucien, naívement, de se laisser absorber par la splendeur du cinquiæme acte : lui aussi aura un cinquiæme acte, non moins infernal, quoique moins dçcoratif ¢ ª heureux ceux qui trouvent l'Enfer ici-bas ! ¹ ¢, et ª l'çtrange gouffre ¹ parisien n'aura rien Þ envier pour lui au supplice du barathre sans fond imparti sur la scæne aux filles de Danaos), il s'çtait çcriç : ª VoilÞ donc mon royaume ! VoilÞ le monde que je dois dompter ! ¹ , c'est-Þ-dire qu'il avait

cçdç sans partage au vertige auquel, sur la montagne o÷ le Malin le tentait, Jçsus s'çtait arrachç. Plus tard, prètant l'oreille au perfide conseil du duc de Rhçtorç (ª ne soyez libçral que pour vendre avec avantage votre royalisme ¹), uniquement prçoccupç de redevenir Rubemprç, il s'abandonnera une autre fois, pour sa perte, au magnifique spectacle des grandeurs de ce monde. Comme sur les images d'Çpinal destinçes Þ l'çdification, sa trajectoire s'accomplit au long d'une succession de carrefours symboliques o÷ il choisira toujours la voie descendante, plus fleurie, plus immçdiatement ª payante ¹ : toujours çcartelç entre les appels divergents du haut et du bas, de la facilitç et de la sublimitç, il finira immanquablement par succomber et tomber du còtç o÷ il penche. La tentation de saint Lucien sera sans suspense, rçsistance ni lutte vçritable. Æve le dira : son fræe est un ange ª qu'il ne faut pas tenter ¹ ¢ un de ces anges dont l'Enfer est pavç.

Ce n'est pas que des puissances tutçlaires n'essaient d'arracher leur proie aux agents du malheur : l'àme de Lucien est un enjeu qu'on se dispute entre deux registres antagonistes, comme dans un mystære mçdiçval. Dans ce paysage manichçen, Coralie occupe une position ambigué : fleur du bourbier, elle participe Þ l'abjection gçnçrale, puisque thçàtreuse et donc impure par dçfinition, mais elle y çchappe par les trçsors d'amour vrai et d'abnçgation qu'elle rçpand sur son adorç avec une abondance de Madeleine ; avec sa fin chrçtienne sur fond de chant d'oiseau, ils lui vaudront sans doute le pardon du Seigneur. Selon les plus sùres traditions de sa corporation, le sentiment lui a refait une virginitç, et Balzac fait bonne (trop bonne ?) mesure pour nous çmouvoir avec le clichç romantique de la fille au grand cő ur, rçdimçe par les sacrifices auxquels la conduit un total dçvouement. Coralie est Þ la fois prostituçe, sainte et martyre, et l'on avouerait sa perplexitç devant cette improbable assomption si elle ne gardait certains traits qui la maintiennent vivante : son extrème jeunesse, sa frivolitç, sa sensualitç ophidienne surtout, par laquelle elle dçtruit Lucien autant qu'elle le console. Lui offrant chaque soir les peu rçsistibles blandices d'une sexualitç experte transcendçe par la sincçritç d'un attachement passionnç, Coralie contribue Þ le fixer dans sa vocation au plaisir le plus immçdiat. Simple, gçnçreuse, hçroíque mème autant qu'on voudra (car engager son amant Þ devenir ministçriel, se dire prète Þ se

donner Þ des Lupeaulx pour qu'il reåoive son ordonnance, et finalement accepter pour le sauver de revenir en secret Þ Camusot sont autant de modes du suicide), il n'en reste pas moins que c'est Þ cause d'elle, des voluptçs dçsintçressçes qu'elle lui prodigue, et devant lesquelles il est toujours sans dçfense, que Lucien manquera sa chance historique de rentrer en gràce aupræs de Mme de Bargeton et d'çchapper dçfinitivement Þ la bohæme dorçe dans laquelle il croupit. En un sens, la pauvrette n'y est certes pour rien, et l'impossibilitç qu'il çprouve de rompre avec elle fait leur çloge Þ tous deux, mais cet ètre amphibie, qui navigue entre l'ange et la Fornarina, n'a sans doute, malgrç ses vertus paradoxales et ses admirables intentions, pas çtç son meilleur adjuvant.

Intensçment et plçniærement positive, quoiqu'au bout du compte prenant acte de son impuissance, l'influence qu'aurait pu exercer sur un ètre moins flou que Lucien le Cçnacle groupç autour de ce d'Arthez que Balzac ¢ en lui prètant certains de ses propres travaux et certaines de ses propres idçes ¢ charge, au milieu du pandçmonium, de tçmoigner pour la beautç et surtout la puretç d'une Idçe qui a su ne pas se laisser çclabousser. On ne prçcise pas comment d'Arthez a rçussi Þ publier son grand livre, mais apparemment en refusant toute compromission, en se maintenant sourcilleusement en dehors de tous les rçseaux du marchç intellocrate. Contrairement Þ la foule des agitçs, qu'affole la prçoccupation du succæs çphçmære, avec les profits qu'il entraine, il professe la nçcessitç de la dure et fertile patience, de l'austære rçclusion o÷ s'investissent Þ long terme et sçdimentent dans la solitude, le face-Þ-face rigoureux avec soi, les donnçes d'ő uvres fortes qui arriveront Þ la postçritç : au kalçidoscope enfiçvrç de la foire, il oppose le chaste silence, la fidçlitç Þ elle-mème de la petite lumiære qui veille Þ sa fenètre, travailleuse, dans la nuit o÷ d'autres se dissipent au heu de crçer. Il y a un moment o÷ Lucien, Þ la croisçe des chemins, hçsite comme un Hercule (qu'il n'est guære) entre la voie ardue du labeur ascçtique et les amçnitçs du dçsir, entre d'Arthez et Lousteau. Pour entrer en contact avec celui-ci, Lucien ª reniera ¹ celui-lÞ, comme il a reniç David pour suivre Mme de Bargeton, comme il rira en entendant Coralie traiter de *jobards* les gens du Cçnacle, que pourtant il aime et admire, mais dont le ª puritanisme ¹ le gène, parce qu'il condamne le mode de vie qu'il a embrassç. Ce n'est çvidemment pas un hasard si l'un des buts majeurs du groupe est la crçation d'un journal qui prendrait pour devise : justice et vçritç, et consacrerait ses efforts Þ enrichir la rçflexion de fond sur les grands problæmes, en les

examinant du point de vue le plus çlevç et le plus impartial. Cette moralisation du journalisme, qui, au lieu d'ètre la pire des choses, pourrait ètre la meilleure, conåu comme un sacerdoce et non plus l'çbrouement carnassier dans une jungle d'intçrèts parasites, invalide complætement ª l'usage fatal ¹ que Lucien est jugç faire de son esprit. Un idçal de concentration et de gravitç s'oppose Þ une pratique de gaspillage et de superficialitç, et le crachat qu'au terme, ou presque, de son chemin de croix Lucien essuiera du doux Michel Chrestien (trompç peut-ètre sur le dçtail, mais non sur le sens gçnçral de son activitç), pour avoir indignement abusç de cet instrument au service du bien et du vrai que devrait ètre une plume, exprime avec toute l'intransigeance et le mçpris possibles le rejet sans appel de celui qui a failli. Il est d'ailleurs frappant que, dæs le dçbut, Lucien ait çtç jaugç par le Cçnacle comme manquant d'assiette et tendre Þ toutes les sçductions.

Le Cçnacle est fait d'apports extrèmement hçtçrogænes (l'intçrèt pour le saint-simonisme et le socialisme[22] s'y mèle Þ la fascination rçcurrente pour la sociçtç secræte, la franc-maåonnerie fraternelle d'initiçs inconnus remuant dans l'ombre d'immenses enjeux), et on serait fort en peine, au-delÞ de la ª spçcialitç ¹ que Balzac a pris soin d'attribuer Þ chacun de ses membres, comme pour offrir et couvrir le paradigme complet de l'Intelligence, de dçgager la cohçrence d'une doctrine. Quoi de commun entre le monarchisme de d'Arthez et le rçpublicanisme de Chrestien ? Et pourtant, ils ne s'excluent pas (contrairement Þ ce qui se passe chaque jour sur l'estrade politique, o÷ les adversaires aboient leurs slogans et s'anathçmatisent Þ qui mieux mieux), mais ils partagent la confiance, la tolçrance d'une *sodalitas* qui, sans abolir les divergences d'opinions, manifeste en acte qu'elles sont peu de chose si la bonne foi de chacun sait s'ouvrir Þ l'autre, dans l'çchange d'une estime et d'une affection rçciproques. On a dit træs justement[23] que le Cçnacle çtait l'expression de la volontç de synthæse de Balzac, et en ce sens il rejoint bien un mythe philosophique comme celui de *Séraphîta*, mais vçcu au quotidien, Þ Paris, aujourd'hui, dans les gestes træs simples d'amis qui s'entraident et se savent d'accord sur l'essentiel. Ce qui cimente la fratrie du *Bund* est infiniment plus fort que ce qui pourrait la diviser, et c'est une certaine rçquisition de vertu, doublçe d'un certain nombre de refus. Balzac en rajoute quelque peu dans l'angçlisme, et souligne, d'un trait qu'on peut trouver indiscret, le caractære sublime de l'existence mençe par la plçiade de ces neuf esprits que rien de bas ne vient

jamais effleurer : c'est qu'il s'agit d'indiquer que, comme des apòtres, tout en çtant dans le monde, en quelque sorte ils ne sont pas du monde. Il y a çvidemment, et explicitement, dans ce roman o÷ Dieu brille par son absence, quelque chose d'çvangçlique dans leur faåon de ne pas se compromettre avec les procçdçs du troupeau, d'affirmer une diffçrence, de poser d'autres valeurs et d'ő uvrer pour qu'elles adviennent. La connotation religieuse du nom qu'ils se sont choisi en dit assez du reste sur leur volontç de convertir (et l'on daubera, bien sùr, chez Coralie ou en d'autres lieux de ce genre, sur l'extravagance çsotçrique de leurs prçoccupations). Il ne s'agit nullement de fonder un culte quelconque, ni d'çtablir on ne sait quel dogme, mais si convertir le monde signifie le dçtourner des idoles auxquelles il se consacre pour lui rçvçler des horizons plus profonds et plus justes, c'est bien de conversion qu'il faut parler pour qualifier l'ambition du Cçnacle.

Tous ces talents si divers se reconnaissent dans la communautç d'une utopie qu'il serait vain d'essayer de situer sur l'çchiquier des partis. Le Cçnacle n'est pas un phalanstære idçologique ni un club de militants ; il n'est ni de droite ni de gauche, il est ailleurs et surtout au-dessus : au-dessus du marigot hors duquel il voudrait contribuer Þ extirper la sociçtç moderne, en la rappelant Þ l'ordre des hautes vocations dont elle çtouffe la voix, en lui rendant de l'àme. Et c'est pourquoi la question du comment est secondaire : il est tout Þ fait loisible, comme d'ailleurs Balzac ne s'en prive pas, de trouver ª sans bases ¹ l'immense entreprise saint-simonienne, de juger difficilement praticable l'humanitarisme de Lçon Giraud ou le projet de fçdçration europçenne Þ la Michel Chrestien. Mais ce qui compte, c'est le mouvement par lequel tous ces esprits s'arrachent ensemble Þ ce que le monde contemporain assigne de matçriel Þ l'ambition et Þ l'activitç humaines, leur protestation contre la rçduction de la vie Þ l'assouvissement des appçtits, leur dçsignation d'un sens supçrieur, ontologiquement plus comblant, Þ trouver. Grands entre ces grands, deux membres du Cçnacle se dçtachent des autres et s'inscrivent en figures symboliques des extrèmes o÷ peut conduire ce dçgoùt de la mçdiocritç, cette soif de l'absolu : Louis Lambert, l'absent si prçsent, abìmç dans la folie (qui guette toujours, aux confins calcinçs du gçnie), et Michel Chrestien, le pur rèveur çgalitaire, dont le nom appelle Þ l'amour universel, et que Balzac le royaliste, au-delÞ de tout ce qui les sçpare, aime pour sa non-violence, sa mort de martyr au service d'une noble idçe, sous les balles de ª quelque nçgociant ¹ : encore et toujours l'Esprit contre les choses, la Pensçe contre les affaires. Penser

vçritablement (et non jouer Þ penser, comme font les journalistes) *engage*, et peut conduire lÞ o÷ Louis et Michel se sont engloutis, victimes d'une facultç Þ laquelle ils ont cru et se sont donnçs jusqu'au bout. Lucien, homme des demi-mesures, des demi-efforts et des demi-convictions, l'homme du ª tout tout de suite ¹ et surtout du ª tout pour moi ¹ , n'a pas sa place parmi ces Cçlestes, dont la charitç sans phrases d'abord le rçconforte, avant que leurs avertissements et leurs reproches ne viennent, comme les masques dans *Don Giovanni*, importuner ses fètes d'apostat. Ces Anges auront çchouç avec lui, comme ils çchoueront plus gçnçralement dans le monde. Mème s'ils y conquiærent une certaine influence et s'en font respecter, ils n'en rçformeront pas fondamentalement le fonctionnement dçtraquç. Le Cçnacle se dispersera. Ses membres agiront chacun dans sa sphære, certains træs çminemment, mais il n'y aura plus ce coude Þ coude juvçnile de bataillon sacrç. La pesanteur de la vie... Reste que la mansarde de d'Arthez est l'unique oasis de signification dans cette Arabie pçtrçe qu'on appelle Paris, et qu'elle n'aura pas en vain rassemblç, malgrç son inefficacitç relative, cette çlite spirituelle (car il s'agit au fond plus de spiritualitç que d'intellectualitç) qui, enfouie dans la pàte sociale, continue d'y veiller comme un levain riche de potentialitçs. Le Cçnacle n'est pas lÞ par besoin de symçtrie, ou pour çquilibrer du ª bon ¹ còtç les pulsions nçgatives. Dans le rapport de forces çtabli, il est clair qu'il ne fait pas le poids. Mais il marque la possibilitç inchoative, la nçcessitç de redçfinir complætement les relations entre les ètres, leurs moyens et leurs fins. Parti de l'exposç d'une poçtique, d'Arthez s'çlæve naturellement Þ un credo çthique, parce qu'çcrire (mais aussi peindre, exercer la mçdecine, etc.) est une responsabilitç, une question de conscience. *Conscience :* maìtre-mot du Cçnacle. Ainsi, de la technique de la fabrication du papier (dont David continue de s'occuper Þ Angoulème) aux attitudes existentielles par lesquelles une poignçe d'amis ont tous Þ cő ur de se situer et d'agir sans dçchoir, et jusqu'Þ ces rçgions terribles, indicibles, o÷ Lambert est aspirç par le feu de l'Esprit, il y a logique profonde et continuitç, dynamique ascensionnelle de la pensçe et de la lumiære. Dix justes eussent suffi Þ sauver Sodome. Neuf n'y parviendront certainement pas. Mais avec leur dixiæme compagnon, restç sur les bords de la Charente (car David eùt çtç Þ sa place au Cçnacle), ils ouvrent en pointillç la perspective optative d'un salut.

Tandis que le faux grand homme de province s'effrite Þ Paris, le vrai grand homme restç en province ne cesse d'y grandir, dans le combat o÷ il

affirme sans jamais la dçmentir l'opiniàtretç du travail au service d'une dçcouverte gçniale, et pratique tout l'çventail des vertus filiale, conjugale, fraternelle avec une dçcourageante exemplaritç, redoublçe par la prçsence Þ ses còtçs d'Æve, que Proust jugeait insignifiante[24] et qui ne l'est certes pas (ne serait-ce qu'au plan de sa seule activitç romanesque, dçcisive), mais dont on se contentera de dire qu'elle est dans toute sa perfection, peut-ètre en effet trop... parfaite, le modæle de la ª femme forte ¹ selon l'Çcriture : Þ eux deux, ces anges gardiens entendent protçger leur Lucien dans ses tribulations parisiennes, mais les deux univers sont çtanches et ne communiquent que par bræves bouffçes, celles qu'apportent les rares lettres circulant dans un sens ou dans l'autre. Le couple sublime fera davantage que le maximum pour sauver celui Þ qui il a tout donnç, mais la distance gçographique creuse une autre distance, irrçparablement : bientòt, ne se voyant plus, vivant des histoires de plus en plus divergentes dans des milieux qui n'ont plus rien en commun, on ne se *reconnaît* plus, on n'a plus rien Þ se dire. Pour pouvoir aider Lucien, ils sont trop loin, trop diffçrents de ce qu'il est devenu ; et en eux, lui ne se retrouve plus. Balzac ne nçglige rien pour renforcer le caractære dçmonstratif de l'opposition entre les principes dçsinvoltes de la dissipation Þ Paris et les ª religions de la province ¹, pieusement entretenues par une famille qui vit ses heures joyeuses (accordailles) ou douloureuses (malçdiction paternelle et harcælement judiciaire) sous le signe d'une sensibilitç dont l'humiditç emprunte beaucoup Þ Greuze et Þ sa dramaturgie domestique. DçjÞ la soirçe au bord de l'eau, o÷ les cő urs s'çpanchaient au sein de la vaste complicitç naturelle, illustrait çloquemment *a contrario* l'artificialitç Þ laquelle, au mème moment, Lucien sacrifiait par vanitç dans le salon Bargeton. Par la suite, le divorce ne cessera de s'aggraver, David et Æve toujours plus nobles dans leur amour face Þ un Lucien toujours plus douteux et instable. Air connu : lÞ o÷ la province enracine les forts (còtç positif de son immobilisme, par ailleurs funeste), Paris dissout les faibles. David, qui d'ailleurs n'est pas niaiseux, a, malgrç l'çcran de son admirative tendresse, tout Þ fait bien jugç son ami : ª Tu nous oublieras ¹. Et il connaìt Paris, il y a vu les gendelettres et pris leur mesure. Dans tous les sens du mot, il en est *revenu*. Rien de ce qui arrivera Þ Lucien ne l'çtonnera vraiment.

Nous savons que Balzac a rçdigç la troisiæme partie d'*Illusions perdues* dans une grande hàte, avec beaucoup de difficultçs et en proie Þ une çnorme fatigue. Certains critiques[25] trouvent qu'on y perd de vue l'enjeu du roman, Þ

savoir le lien possible ou non entre la Pensçe et le monde matçriel. Il est certain que le lecteur se trouve emportç dans l'embrouillamini d'un feuilleton juridico-financier dont il est peu de dire que Balzac n'abræge pas les pçripçties, sous prçtexte d'analyser Þ fond, et sur un cas concret, les absurdes ª atrocitçs ¹ auxquelles peut donner lieu l'application la plus stricte de la loi. Edmond de Goncourt disait Þ ce propos que Balzac çtait le premier Þ faire de la littçrature avec ce qui n'en est pas[26] : ces insupportables et interminables manőuvres, contre-manőuvres et roueries de chicaniers 8'entortillant autour de David Sçchard, entraìnçes par leur dynamique propre, se chargent d'un vouloir-exister autonome et prolifærent exponentiellement d'une maniære monstrueuse, qui serait comique si leur enjeu n'çtait pas prçcisçment de ligoter et d'ançantir, sous l'implacable et tatillon crescendo de leur persçcution, sous la multiplication çpique du papier timbrç, l'çlan du gçnie en marche vers sa trouvaille ¢ laquelle, rçpçtons-le, est en relation directe avec ce qui a çtç partout soulevç dans le reste du roman : le problæme de la diffusion intellectuelle. Bien que se jouant en des sphæres topographiquement çloignçes et moralement aux antipodes l'une de l'autre, la partie que livrent chacun de son còtç Lucien et David est bien fondamentalement *une*. LÞ est la cohçrence de la trilogie (et non pas seulement, comme le dit Balzac dans sa Prçface, parce qu'Þ la fin tout le personnel se retrouve, ayant chacun perdu assez d'illusions pour justifier le titre d'ensemble). L'çchec de Julien est patent. Beaucoup plus ambigu le sort de David.

Certes, c'est lui qui attire sur lui toute la lumiære, par la vigueur de son combat et son obstination visionnaire. Face Þ la coalition agressive des malins, il incarne la grandeur solitaire du Penseur, il est une sorte de d'Arthez technicien. Il ne quète pas la pierre philosophale comme Balthazar Claés (*La Recherche de l'Absolu*), et sa chimie n'a rien d'alchimique ni de mçtaphysique, mais le fait qu'il consacre ses efforts Þ une amçlioration industrielle ne compromet nullement le caractære intrinsæquement ª poçtique ¹ de sa dçmarche, que Balzac prend le plus grand soin d'expurger de toute aviditç mercantile, voire de simple habiletç gestionnaire. La main adroite de David est au service de l'Idçe, non du profit. *Les Deux Poètes* Lucien et David poursuivent la mème Poçsie par des chemins diffçrents, l'un et l'autre seront victimes au fond sinon des mèmes calculateurs, du moins des mèmes calculs d'un monde qui courbe l'inspiration sous le joug de la ª Realpolitik ¹ . Le *naïf* (au nom prçdestinç)

s'affronte aux habiles : pur comme tout vçritable inventeur, David sera mis Þ mort symboliquement, apræs Lucien chez Bargeton et pour les mèmes raisons, par une sociçtç qui ne supporte les poætes qu'Þ condition de les rçcupçrer, de les utiliser ou de les confisquer. Le dçchaìnement de l'hostilitç autour de lui ne s'explique pas seulement par le contexte circonstanciel dçfavorable o÷ l'a placç l'avarice de son pære, mais par la jalousie et la haine ª structurelles ¹ que suscite, dans un univers par dçfinition esclave des intçrèts, ce signe de contradiction intolçrable que constitue la prçsence d'un chercheur dçsintçressç. La fin bourgeoise et paisible de David, apræs tant de traverses, est çvidemment le contraire d'un triomphe. De mème que Lucien et Lousteau, qui avaient rèvç de vivre des amours sublimes et d'çcrire d'impçrissables chefs-d'ő uvre, se sont rabattus sur les petites actrices et les petits articles, lui qui a rçvolutionnç la fabrication du papier consacre dçsormais, au sein du bonheur familial, les loisirs que lui vaut son honnète aisance au passe-temps entomologique : ce n'est certes pas dçshonorant, mais il y a loin de cet estimable hobby au ª buisson d'Horeb ¹ de l'Invention, qui a failli le dçvorer ¢ on saisit lÞ tout ce qui rapproche le ª pratique ¹ David du ª mystique ¹ Louis Lambert ¢ et auquel il a renoncç, apræs avoir immensçment engraissç les Cointet. Balzac avoue dans la Prçface n'avoir pas voulu souligner la ª mçlancolie profonde ¹ de David dix ans apræs ¢ peut-ètre pour mieux diffçrencier son sort final de celui de Lucien, illustrer une fois de plus l'alternative de *La Peau de chagrin :* vivre intensçment, mais briævement, ou s'abstenir pour se prolonger ? Mais l'amertume est bien prçsente, chez celui qui ne peut apparaìtre que comme un vaincu[27]. Balzac prçtend (toujours dans la Prçface) que le sens gçnçral d'*Illusions perdues* n'est pas Þ chercher ailleurs que dans un plaidoyer pour la famille... Il est permis de douter, sinon de l'intention consciente, du moins de ses dessous subconscients (car les joies du foyer sont çvidemment moins productrices d'çcriture que les çgarements du fils prodigue), et surtout du rçsultat. David, engluç Þ Angoulème, ne fait pas rçellement envie, malgrç sa femme, ses enfants et son joli domaine (Þ cause d'eux ?), et Lucien, malgrç ses malheurs Þ Paris, reste aurçolç du magnçtisme des abìmes. Si David, celui qui ne part pas, ou plus, face Þ celui qui repartira toujours (un peu comme Seurel face au Grand Meaulnes), jouit matçriellement d'une relative *happy end,* il est clair que la captation dont son idçe a çtç l'objet, entraìnant l'abandon de sa vocation et la fermeture de toute perspective crçatrice dans son horizon (qui le coule dçfinitivement comme actant romanesque : il ne

peut plus rien lui arriver, rien ne peut plus arriver par lui), scelle pour lui, qui dæs le dçbut avait çtç dit assombri par un profond sentiment de ª nçant social ¹, une forme de mort douce et digne Þ laquelle, malgrç son indignitç (Þ cause d'elle ?), Lucien çchappe passionnçment. Dans l'çconomie de l'çnergie et de la fascination fictionnelles, la vertu provinciale paie dçcidçment beaucoup moins que les vices parisiens : moralitç immorale de l'art qui, quel que soit son propos çdifiant, trouve toujours meilleure pàture au fond limoneux des Enfers que dans l'insipiditç du Paradis.

Lucien n'est pas Antçe, la terre natale ne peut rien pour lui. Apræs une bræve flambçe d'espoir Þ l'occasion d'un second ª bal de tètes ¹, comme eùt dit Proust, Þ l'ex-hòtel de Bargeton, il ne lui reste plus qu'Þ se laisser boire par le gour maternel de la Charente, o÷ il abolira le sillage de son infçconditç. Mais, Þ la derniære minute, un *diabolus ex machina* choit comme un açrolithe pour l'arracher au destin d'Ophçlie : foudroyante pçripçtie qui relance Þ plein rçgime un moteur qu'on eùt dit extçnuç et præs de s'arrèter dans un dernier soupir, mais, au-delÞ du coup de thçàtre apparemment imprçvisible, est postulçe par les nçcessitçs du futur antçrieur auquel Balzac s'est lui-mème condamnç[28] ; mais rebondissement qui, une fois rçservçe la part de l'arbitraire providentiel du romancier faisant se croiser les chemins de Lucien et de Carlos exactement au lieu et au moment voulus pour remplir son dessein, çtait de longue main appelç et obçit Þ une logique psychologique et poçtique qu'il faut restituer.

ª Par qui serais-je aimç ? ¹ Ce cri de Lucien, restç seul au Pære-Lachaise apræs l'enterrement de Coralie, s'impose çvidemment en çcho Þ celui qu'ici mème avait poussç Rastignac (*Le Père Goriot*). Dans sa Prçface, Balzac invite Þ ª superposer ¹ Rastignac qui triomphe et Lucien qui çchoue : superposition explicite dans les derniæres pages, avec le pælerinage de Carlos *ad limina* de cette rçussite et d'un amour impossible, qu'il va essayer de recommencer avec un nouveau partenaire. LÞ o÷ Rastignac jette un dçfi et se jure offensivement de parvenir, en bandant tous les ressorts d'une ambition d'acier, Lucien abandonnç Þ son isolement s'imagine encore et toujours comme objet d'un amour, et non sujet d'une volontç. Incurablement passif, offert Þ l'affectivitç d'autrui et attendant qu'elle le prenne en charge, espçrant tout de l'extçrieur, dont le regard seul le fait exister. Le malheur de Lucien est venu prçcisçment d'avoir çtç trop aimç, de n'avoir eu qu'Þ

paraìtre pour susciter des attachements absolus. Celui d'abord de sa mære et de sa ső ur (mære *bis*), qui ne se proposent d'autre but dans l'existence que de favoriser celle de leur idole : non seulement elles ne sont pas choquçes que Lucien quitte Angoulème dans les malles d'une femme mariçe, mais elles en sont ravies, parce qu'elles l'ont ª çlevç pour elle ¹ (*sic*) ! On n'est pas plus gçnçreux. Elles recueilleront plus tard les fruits amers d'un çgocentrisme qu'elles ont aveuglçment encouragç, totalement abìmçes dans le culte inconsidçrç d'un ètre qu'elles n'ont jamais vu comme il çtait, mais comme elles avaient çperdument besoin qu'il fùt : dans le champ de ruines d'illusions qui jonchent la fin du roman, les lambeaux du fantasme qu'elles s'çtaient fabriquç ne sont pas les moins dçsolants. Habituç Þ la cajolerie de ces deux femmes Þ sa dçvotion, qui lui semble aller de soi et exigible comme de droit naturel, Lucien trouve en David, le robuste (en qui Balzac, se projetant nettement, accumule les signes de la force-virile), une troisiæme femme prète Þ tout pour le servir : le manuscrit de Sachç indique de maniære significative que David est devant Lucien comme Eugçnie Grandet devant son cousin, et le bő uf fait cause commune avec Æve et sa mære (lui-mème a des traits maternels) pour tout subordonner Þ l'envol du volatile chçri ¢ l'aigle, le cygne, qui se rçduiront Þ l'humble chardonneret. Le premier geste de cette amitiç ardente est d'offrir de l'argent : maillon inaugural d'une longue chaìne sacrificielle et oblative, qui amænera la catastrophe par amour mal placç, mal pensç. Avec cette triade soumise, adorante, Lucien commande ª en femme qui se sait aimçe ¹, usant et abusant du coquet despotisme auquel autorise la certitude de n'ètre jamais dçtrònç. A l'çgard de Louise, Lucien se trouve en situation d'immense infçrioritç d'àge, d'expçrience et de position, mais les flatteries dont il est l'objet caressent en lui l'espoir de la combler (privilæges du gçnie !), et son dçsir, maintenu dans les bornes de l'enthousiasme verbal, est empèchç de dçvelopper ses virtualitçs dynamiques, il est crçateur de phrases et non d'actions. C'est Mme de Bargeton qui arrache Lucien Þ Angoulème, le remorque Þ Paris : elle l'enlæve, comme Carlos l'enlævera ; Lucien ne dçcide pas, il se laisse embarquer. Dans la capitale, c'est lui qui est choisi par Coralie (et non l'inverse), lors de la fameuse soirçe du Panorama-Dramatique o÷ l'actrice manifeste publiquement qu'elle a jetç son dçvolu sur lui ; il se contente de ne pas rçsister, heureux d'avoir retrouvç, comme Þ Angoulème, deux femmes Þ ses pieds (Bçrçnice n'çtant pas en reste de dçvouement). Que Coralie, entretenue par Camusot, l'entretienne lui-mème,

en lui donnant de l'argent pour rçparer ses pertes de jeu, l'humilie træs fugacement, et il a vite fait d'en prendre son parti au nom de ª cet amour maternel que ces sortes de femmes mèlent Þ leurs passions... ¹. Problçmatique psychologie professionnelle, mais bien commode pour excuser Þ l'avance toutes les dçmissions... Ainsi, tout au long de son parcours, Lucien est caractçrisç Þ la fois par son incapacitç Þ sortir de lui-mème, la faiblesse de sa charpente et son manque d'autonomie : dans sa lettre d'adieu, il se dçfinira comme un ètre ª intermittent ¹, un zçro auquel il faut un chiffre devant lui pour valoir quelque chose. L'une des formes de son drame, c'est qu'il a toujours eu ª la chance ¹ de rencontrer des gens disposçs Þ s'amoindrir pour qu'il grandisse, au lieu d'ètre obligç de croìtre tout seul. Enfant, donc, inguçrissablement (et que le fils de David et Æve se prçnomme Lucien est un aveu terrible : l'autre Lucien a toujours çtç leur bçbç), avec tout ce que cette juvçnilitç dont il joue traìne apræs soi d'intuable gràce adolescente ¢ et c'est pourquoi, quels que soient ses manquements, Lucien reste aimable, sa beautç n'est pas achetçe comme celle de Dorian Gray par un assassinat de l'àme, mais tçmoigne pour une innocence, une fraìcheur dont ses faiblesses et son irresponsabilitç n'auront tout de mème pas eu complætement raison. Enfant dçbilitç par l'amour qu'on ne peut pas ne pas lui porter, comme tant d'autres par celui que nul ne leur aura donnç. Quant Þ Carlos, il lui prouvera sans rçplique qu'il ne sait rien, qu'il n'est rien, et qu'il ne commencera Þ ètre quelque chose que lorsqu'il aura çtç pris en main par quelqu'un. Ainsi l'abbç hçritera-t-il d'un ètre Þ asseoir sur de nouvelles fondations. Il va reprendre, sur d'autres bases et avec d'autres moyens, autrement plus màles et drastiques, la tàche de faire exister Lucien Þ laquelle, avant lui, s'çtait consacrçe une succession de femmes, prçparant ses voies sans le savoir.

Que Carlos ne paraisse pas *ex abruplo*, comme il semble, mais vienne en rçalitç de loin, obscurçment inscrit par des annonciateurs dont il prendra le relais en accomplissant leurs promesses, c'est ce qu'on constate encore Þ propos de deux thçories dont, dans sa grande homçlie pçdagogique, il se fera le hçraut convaincant. Thçorie de la procuration d'abord : lorsque Carlos, courbç dans la boue, trouvera sa joie Þ őuvrer incognito pour le bonheur çclatant de son protçgç, Þ qui il dçlægue toute la jouissance de sa vie ¢ ª j'aime Þ me dçvouer, j'ai ce vice-lÞ ¹ ¢, il a dçjÞ çtç prçcçdç par David qui, dans l'ombre, se rçserve de goùter, Þ travers son double idçal, la gloire et les honneurs qui l'attendent. Thçorie du scrupule ensuite : lorsque

la dçtergente dçmonstration du faux prètre exhorte le catçchumæne Þ considçrer le monde tel qu'il est, c'est-Þ-dire Þ constater la mort de la morale, Þ prendre acte des ræqles de la bouillotte sociale, et donc Þ ne respecter que la forme tout en ne voyant dans les hommes que des instruments, il tient lÞ un discours que Lucien a dçjÞ entendu dans la bouche de Lousteau ; si l'on veut ètre un ª aventurier intellectuel ¹, il faut en vouloir crànement les moyens, mçpriser les alarmes de la conscience, dçfinie comme ª un de ces bàtons que chacun prend pour battre son voisin et dont il ne se sert jamais pour lui ¹, et utiliser les autres comme des outils pour arriver au succæs, justification suprème et valeur absolue ; lÞ encore, le journaliste avait fait le lit du pseudo-ambassadeur, et renforcç les prçdispositions de l'intçressç (signalçes par Balzac dæs le dçbut) Þ cette ª dçpravation particuliære aux diplomates ¹, qui professent que, ª quelque honteux qu'ils soient ¹, tous les procçdçs sont lçgitimes pourvu qu'ils rçussissent. Plus secrætement, un semis de signes proleptiques mçnage la possibilitç, et creuse presque l'attente que Carlos viendra combler : Balzac, en situant d'emblçe Lucien entre l'infamie des bagnes et les palmes du gçnie, le Sinaí et Gomorrhe, profile dçjÞ sur lui l'ombre finale de la Conciergerie, Þ laquelle un foråat homosexuel çvadç, que Genet aurait pu inventer, essaiera en vain de l'arracher ; reprise et dçplacement, effrayante actualisation surtout de la mçtaphore de Claude Vignon pour dçsigner l'horreur de la presse o÷ il va traìner son boulet : ª je suis dans le bagne, et l'arrivçe d'un nouveau foråat me fait plaisir ¹. L'essai de suicide avec le chàle de Coralie pressent l'espagnolette o÷ Lucien se pendra, aboutissement prophçtisç dans la lettre de d'Arthez Þ Æve : pour quelques annçes de vie luxueuse, il signerait demain un pacte avec le dçmon, et si jamais il rencontre un mauvais ange, il ira jusqu'au bout de l'Enfer. Dans un ultime message aux siens, il regrettera de n'avoir pu contracter ª un mariage avec une volontç forte, impitoyable ¹, qui seul serait parvenu Þ le faire signifier. Il ne sait pas que, suscitç moins par un hasard de voyage que par les besoins d'une nature morale et tout un rçseau en suspension, insistant, d'idçes et d'images qui rendent son approche nçcessaire et comme fatale, vont prçcipiter et prendre corps, paraìtra bientòt devant lui, pour lui, celui qui de tout temps *devait* venir.

Il est venu. Et d'un regard sur ce jeune homme Þ la beautç surhumaine, avec ses fleurs d'amour et de mçlancolie, il comprend qu'il tient en lui sa derniære chance, comme lui-mème sera la derniære chance de Lucien.

L'çpoustouflant numçro qu'il lui sert, il l'a dçjÞ, dans une existence antçrieure, rodç avec Rastignac, chez maman Vauquer : sans succæs. Eugæne n'avait besoin de personne pour se mettre en orbite et conquçrir Paris, il avait foi en ses propres moyens. Lucien est la cire idçale : molle, prète Þ se laisser pçtrir ¢ et d'ailleurs il n'a plus le choix. Pècheur d'homme, Vautrin arrache au nçant de la noyade, Þ ce nçant au quotidien qu'est l'inconsistance dont il a vçcu, ou cru vivre, un ètre en pleine dçbàcle, qui n'a pas su faire fructifier ses dons, faute d'un point d'application, de l'ancrage dans un vouloir, d'une logistique matçrielle qu'il lui offre comme par magie (magie qui trouve, nous l'avons vu, un terrain tout ensemencç). Pour se rendre indispensable avec çvidence, il faut commencer par faire place nette dçfinitivement, en cet esprit encore entravç, des derniæres traces de prçjugçs provinciaux, dçcaper sa vision du monde de tous les empoissements idçalistes qui la dçforment encore, le mettre nu devant la machine nue. *Illusions perdues* qui, d'un bout Þ l'autre, a rçvçlç les rouages cachçs dont le jeu fait mouvoir dans les coulisses la flatteuse illusion qu'on prend pour la rçalitç, trouve son couronnement dans ce sermon sur la grand-route o÷ l'abbç Herrera ne laisse rien subsister des faux-semblants entretenus par les hommes pour (se) faire croire qu'ils sont vertueux. Les vçritables causes des çvçnements sont toujours scandaleuses, le seul carburant de l'Histoire est la passion de triompher Þ n'importe quel prix ; le veau d'or est le dieu de la sociçtç, l'çthique un leurre et les lois un paravent. Dans le maquis des intçrèts, l'individu n'a pour devoir que de tirer les marrons du feu, de se revancher autant qu'il le peut d'un systæme truquç jusque dans les moelles, sans ces misçrables restrictions mentales qui montrent simplement qu'il n'a rien compris. Anti-Bçatitudes, contre-Credo qui serait nihiliste s'il ne se doublait d'un violent appel Þ construire, au milieu des dçcombres des pseudo-valeurs, la cellule, double et unique, forte et radieuse, d'un couple masculin qui, dans le sarcastique non-sens universel, fera sens par sa prçgnance irrçfragable et son intense transfusion. LÞ est l'obsession qui fait encore bander le bandit vieillissant : le trouvera-t-il enfin, ce partenaire jeune et docile avec lequel il pourra crçer cette monade duelle o÷ s'çpanouirait, comme dans *Venise sauvée* (il a des lettres), l'çnergie d'une fraternitç amoureuse, conquçrante, vivant glorieusement sa morale inversçe, et invertie, sur les dçbris des fausses morales sociales dont elle dçnonce l'hypocrisie en la retournant ? Venise sauvçe, monde sauvç : il s'agit bien, en

pervertissant la perversion institutionnelle, d'arracher Þ la vie la possibilitç d'un monstrueux salut.

Comprenons bien que, dçcouvrant en Lucien ª une proie longtemps et inutilement cherchçe ¹, Carlos ne songe pas Þ lever un giton, mais Þ possçder un ètre. Possession totale qui doit commencer par celle du corps : Þ l'auberge de Poitiers, Lucien donnera la ª grande preuve d'obçissance ¹ exigçe, il s'abandonnera Þ l'çtreinte que sa morphologie gracile (et singuliærement ces hanches fçminines qui divertirent tant Jules Janin) semblait appeler, mais il n'est pas homosexuel, et lÞ sera d'ailleurs en partie l'çchec de Vautrin[29]. Possession spirituelle surtout, car Lucien est invitç Þ appartenir Þ son amant ª comme la crçature au crçateur, comme le corps Þ l'àme ¹, Þ se plonger dans un amour dçmiurgique qui le faåonnera et vivra de lui Þ travers lui. Ce pacte faustien, conclu ª d'homme Þ dçmon ¹, explicitement marquç de caínisme et de satanisme, et que Lucien accepte Þ la vue de l'or ¢ ª je suis Þ vous ! ¹ ¢ peut ètre lu comme la mçtaphore de celui du romancier lui-mème avec les enfants de son imaginaire[30] ; on y reconnaìt aussi, quètç par d'autres moyens, le grand rève unitaire de Balzac, l'utopie androgynique dont l'amitiç de David et Lucien portait dçjÞ quelques traits et que, dans sa mansarde, d'Arthez poursuivait Þ sa maniære en essayant de suturer les connaissances humaines. Mais Lucien cæde, magnçtisç, Þ l'immçdiat appàt de la sauvegarde pour lui (plus question de suicide) et pour les siens (qui recevront, d'ailleurs symboliquement trop tard, les quinze mille francs d'un ª sacrifice ¹ au fond inutile) ; a-t-il mesurç l'enjeu de complçtude ontologique auquel Carlos le convie ? Il est permis d'en douter. Vautrin, dans une solitude Þ deux, poursuivra l'idçal d'une çrotique intçgrale ¢ au sens philosophique ¢ que sa moitiç d'orange, beaucoup moins platonicienne, ne partagera jamais avec lui. Malentendu donc, et derniære illusion perdue, que cette rencontre qu'on dirait pourtant çcrite dans les astres, et dont Lucien semble avoir eu dæs l'origine un pressentiment, lisible dans son sourire, qui est celui des ª anges tristes ¹. Entraìnç par dçsespoir, faiblesse, ª dçlicatesse ¹ ¢ au sens rimbaldien ¢ dans une aventure lucifçrienne, c'est-Þ-dire au fond mystique, dont les donnçes le dçpassent, aspirç comme un fçtu par la trombe d'une subjugante volontç de puissance, il efface l'ardoise et repart sur nouveaux frais Þ l'assaut de Paris ¢ comme Vautrin lui-mème, qui, lui aussi, ª recommence ¹ ¢, ayant cette fois abdiquç toute ambition intellectuelle, uniquement captivç par la fortune et le pouvoir. *Illusions perdues*, du còtç

de Lucien mais non certes de Vautrin (en qui se rçfugie finalement la seule charge motrice de spiritualitç, fùt-elle dçvoyçe, incomprise de son destinataire et au bout du compte inefficace, lçguçe par le roman), signe la dçfaite de l'art et l'çlimination de la pensçe au profit de la simple convoitise du dçsir.

Ainsi cet çpisode final, loin d'ètre une piæce rapportçe, une sorte d'addendum invraisemblable et postiche, permettant Þ Balzac de faire le joint avec l'histoire, dçjÞ conåue et en partie rçdigçe, des aventures ultçrieures de Lucien, apparaìt-il bien comme le cerveau auquel aboutissent toutes les fibres de l'ő uvre[31]. En ce heu o÷ Mauriac, remuç par ª le dialogue horrible ¹ dont il subissait l'emprise corruptrice ª avec une virulence presque surnaturelle, dans une atmosphære de passion trouble et de rève que la poçsie perce de ces traits brùlants dont le roman seul est capable ¹ , voyait ª le plus haut lieu, en France, de la gçographie romanesque[32] ¹ , se nouent les fils complexes entretissçs au long d'une trilogie o÷, derriære le dessein de dçcrire les mő urs contemporaines en action et d'çclairer un pan de ª l'histoire tragique de la jeunesse depuis trente ans ¹ (Prçface de 1843), Balzac, en balayant un champ immense qui va de la sociologie la plus pratique Þ la mçtaphysique la plus rèveuse, pose et se pose une seule et mème question, celle de la possibilitç de la signification dans le monde moderne. Perdre ses illusions, c'est certainement une loi de la vie au XIXe siæcle, siæcle fondamentalement dçstabilisç, o÷ rien ne va plus de soi, o÷ l'on est bousculç entre les contradictions d'un sens çclatç, rongç par le soupåon et l'envie ; une loi de ª la vie ¹ tout court sans doute. Mais mettre cette perte en mots, c'est peut-ètre dçjÞ la rçparer : *Illusions perdues*, texte retrouvç, sens regagnç. En disant, et par le seul fait de dire, Þ la fois la vulgaire empoigne du rçel dans la France rçvolutionnçe et l'insatisfaction congçnitale (non moins que romantique) d'un ètre toujours trop grand pour lui, dont l'existence est vouçe Þ la dçception et qui ne trouvera pas l'incarnation des chimæres qu'il ne cessera pourtant jamais de s'inventer, Balzac conjure la nçgativitç du monde, substitue la prçsence et la joie de l'çcrivain Þ la tristesse des anges exilçs.

Philippe BERTHIER.

---

1 *Lettres à Mme Hanska*, çd. du Delta, t. II, p. 172 (2 mars 1843).
2 R. Chollet, Bibliothæque de la Plçiade, pp. 11-12.

3 Le nom de la propriçtç de son pære, l'Escarbas, n'est çvidemment pas choisi au hasard.

4 Cf. notre article *Homère aux cochons,* in *Hommage à la mémoire de Ernest Pascal, Cahiers des Études anciennes,* Quçbec, Universitç Laval, 1990.

5 On est tentç d'y lire un symbole retournç : dçvorer du papier, comme l'a fait jusqu'alors Lucien au sens figurç, est un vice que seule la beautç fait pardonner ; Carlos invite donc son disciple Þ rçpudier l'exercice de l'esprit, qui lui a mal rçussi, au profit de satisfactions plus incarnçes.

6 J. Neefs, *Illusions perdues : représentations de l'acte romanesque*, in *Le Roman de Balzac*. Çtudes rçunies par R. Le Huenen et P. Perron, Didier, 1980 (p. 119).

7 R. Chollet, *Balzac journaliste. Le tournant de 1830*, Klincksieck, 1983 (p. 30).

8 Cf. M. Bardæche, çdition du Club de l'Honnète homme (pp. 174 sq.) ; P. Barbçris, *Balzac et le mal du siècle*, Gallimard, 1970, t. I (pp. 412-413) ; R. Chollet, dans sa riche Introduction Þ l'çdition de la Bibliothæque de la Plçiade.

9 Plutòt *après*, si l'on considære la chronologie interne du roman. Lucien est censç travailler dans la presse en 1821-1822 ; l'activitç journalistique de Balzac se dçploie surtout en 1822, 1824, 1830 ; du moins le croyait-on jusqu'aux recherches rçcentes d'Annemarie Kleinert ¢ cf. en particulier *Die reale Entsprechung des « petit journal » in Balzacs Illusions perdues*, in *Lendemains*, 43-44, 1986 ¢ qui montre que Balzac aurait træs plausiblement collaborç au *Journal des Dames et des Modes* dæs 1819 et jusqu'en 1822. De toute maniære, les premiers essais littçraires d'Honorç remontent Þ 1820, et ses premiæres publications sous pseudonyme Þ 1822.

10 Cf. P. Barbçris, *Le Monde de Balzac*, Arthaud, 1973 (pp. 405-408).

11 Cf. la fin du *Père Goriot* et le dçfi de Rastignac.

12 Le compte rendu le plus caractçristique, parce que le plus indignç, fut celui de Jules Janin dans la *Revue de Paris* de juillet 1839. Il avait sans doute quelques motifs de se sentir visç... Conseillant Þ son lecteur d'emprunter les ª bottes impermçables des çgoutiers ¹ pour se hasarder dans la fange accumulçe Þ plaisir par Balzac, il proteste au nom de toute la corporation insultçe : ª ... lorsqu'on a eu pour son confrære M. de Chateaubriand lui-mème, M. Royer-Collard, M. Guizot, cet hçroíque Armand Carrel, M. Villemain et M. de Lamennais en personne ; lorsque cette grande magistrature de la presse est exercçe par les plus hautes intelligences, par les esprits les plus çlevçs, par les plumes les plus distinguçes de l'Europe ; lorsque, depuis 1789 seulement, tous les principes sur lesquels repose la sociçtç moderne ont çtç fondçs, dçfendus et sauvçs par le journal, cela est triste de voir sa noble et chære profession attaquçe, mème dans ses tçnæbres, mème dans ses accessoires les plus futiles et les plus inaperåus, et attaquçe par quoi je vous prie ? Par un livre sans style, sans mçrite et sans talent ! ¹ (p. 165). Baudelaire affirmera que ª jamais la critique franåaise n'a pardonnç Þ Balzac *Le grand Homme de province à Paris » (E.A. Poe, sa vie et ses ouvrages*, 1852 ; in E. Poe, *Œuvres en prose*, Bibliothæque de la Plçiade, 1951, p. 1019).

13 Cf. la lettre VIII dans les *Lettres d'un voyageur* de G. Sand, parue dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 novembre 1836.

14 *Une lecture de Balzac*, Les Sept Couleurs, 1964 (p. 142). Sur l'actualitç d'une analyse toujours valable du ª quatriæme pouvoir ¹, cf. l'çditorial de Jean Daniel dans *Le Nouvel Observateur* du 28 aoùt 1987.

15 T. 24 des *Œuvres complètes*, Club de l'Honnète homme, 1956 (p. 431).

16 *Ibid*. (p. 438).

17 *Ibid*. (pp. 453-454).

18 *Ibid*. (p. 457).

19 *Balzac et le réalisme français*, Maspero, 1967 (p. 50).

20 M. Kanes, *Balzac's Comedy of words*, Princeton University Press, 1975 (p. 244).

21 *Le Monde de Balzac*, *loc. cit*. (p. 404).

22 Cf. P. Barbçris, *Mythes balzaciens*, A. Colin, 1972 (pp. 82-85, 109-115, 217-221).

23 O. Nishio, *La Signification du Cénacle dans la Comédie humaine de Balzac*, Tokyo, France Tosho, 1980 (p. 175).

24 *Sainte-Beuve et Balzac*, in *Contre Sainte-Beuve*, Bibliothæque de la Plçiade (p. 278).
25 M. Kanes, *op. cit*. (p. 254).
26 *Journal*, Fasquelle, 1956, t. III, p. 39 (30 juillet 1879).
27 P. Nykrog, *La Pensée de Balzac dans La Comédie humaine*, Copenhague, Munksgaard, 1965 (p. 298).
28 N'oublions pas qu'il a publiç *La Torpille*, o÷ l'on assiste aux nouvelles aventures de Lucien revenu Þ Paris, riche et, semble-t-il, arrivç gràce Þ Carlos Herrera, dæs 1838, soit cinq ans avant que le dçsespçrç n'ait rencontrç son ª sauveur ¹ ! De mème, en 1843, Balzac çcrit Þ la fois *David Séchard*, o÷ Lucien est dçfait, et *Esther*, o÷ il triomphe derechef. Tout se passe donc comme si le prçsent du protagoniste n'çtait en fait que le *rattrapage* d'un avenir dçjÞ fixç.
29 Cf. notre çtude *Balzac du côté de Sodome*, in *L'Année balzacienne*, 1979.
30 Cf. Gaçtan Picon, prçface Þ l'çdition Folio, Gallimard, 1974 (p. 15) ; A. Bçguin, *Balzac lu et relu*, Seuil, 1965 (p. 175).
31 R. Chollet, Introduction Þ l'çdition de la Bibliothæque de La Plçiade (p. 104).
32 *Mémoires intérieurs*, Flammarion, 1959 (p. 148).

HISTOIRE DU TEXTE

Première partie

Les Deux Poètes ont paru en 1837 sous le titre d'*Illusions perdues*, dont on trouve la premiære mention Þ l'automne 1833 : l'ő uvre, jumelçe avec *Fragments d'histoire générale (Les Héritiers Boirouge*), doit constituer le tome IV des *Scènes de la vie de province*. Balzac songe donc Þ un texte court. Il prend du retard avec l'çditeur (Mme Bçchet), qui le met en demeure par huissier : le contrat a çtç signç le 20 octobre 1833, l'ouvrage devait sortir avant le 15 fçvrier 1836. Balzac se retire Þ Sachç le 20 juin 1836 et rçdige jusqu'Þ la fin de la promenade au bord de la Charente (ª manuscrit de Sachç ¹). Le 9 août, Mme Bçchet cæde ses droits Þ Werdet, qui donne un dçlai Þ Balzac (jusqu'au 10 dçcembre). Le volume est publiç le 2 fçvrier 1837.

Le manuscrit se trouve Þ la Bibliothæque de l'Institut (fonds Lovenjoul), avec des çpreuves corrigçes par Balzac.

Çdition originale, sous le titre *Illusions perdues*, dans la premiære çdition des *Scènes de la vie de province*, t. IV ; c'est le t. VIII des *Études de mœurs au XIXe siècle*, Werdet, in -8®

Seconde çdition, dans la Bibliothæque Charpentier, *Scènes de la vie de province*, nouvelle çdition revue et corrigçe, premiære sçrie (avec *Les Célibataires*, *La Femme abandonnée*), 1839, in-12. La Prçface est supprimçe, ainsi que la division en chapitres.

Troisiæme çdition, dans *La Comédie humaine*, t. VIII ; *Scènes de la vie de province*, t. IV. *Illusions perdues*. Premiære partie. *Les Deux Poètes*, Furne, 1843, in-8®

L'exemplaire dit ª Furne corrigç ¹ donne le dernier çtat des intentions de Balzac. C'est ce texte que nous reproduisons (pour les trois parties).

Dans les deux premiæres çditions, le texte de la Premiære partie allait jusqu'aux mots ª sans amis, sans protecteurs ¹ (cf. note 199). Furne dçcoupe autrement et fait passer dans la Deuxiæme partie la fin du texte de 1837 et 1839.

Deuxième partie

Balzac rçdige fin dçcembre 1836 la Prçface de la Premiære partie, avant même qu'elle ne soit achevçe. Mais il sait dçjÞ que le titre d'*Illusions perdues* coiffera un ensemble plus large, dont le roman publiç chez Werdet ne sera que le dçbut.

Le 12 novembre 1838, signature d'un contrat avec l'çditeur Souverain : le manuscrit devait être remis le 15 janvier 1839. Le 4 juin, *La Presse* publie le chapitre intitulç *Comment se font les petits journaux* et un grand fragment du suivant (*Le Souper*). L'ouvrage est mis en vente le 13.

Le manuscrit d'*Un grand homme de province à Paris* se trouve Þ la Bibliothæque de l'Institut (fonds Lovenjoul) avec des çpreuves corrigçes par Balzac.

Çdition originale, sous le titre *Un grand homme de province à Paris, Scènes de la vie de province*, chez Hippolyte Souverain, 2 vol. in-8®, 1839. Prçface en tête du t. I, et division en chapitres.

Seconde çdition dans *La Comédie humaine, Scènes de la vie de province*, t. IV, *Illusions perdues*. Deuxiæme partie. *Un grand homme de province à Paris*, Furne, 1843, in-8® La Prçface a disparu, ainsi que les chapitres.

Troisième partie

En avril-mai 1839, dans la Prçface d'*Un grand homme de province à Paris*, le dernier çpisode de la trilogie est dçsignç pour la premiære fois sous le titre *Les Souffrances de l'inventeur*. Balzac le propose par la suite en vain Þ plusieurs journaux.

Le 16 novembre 1842, un banquier nommç Loquin a achetç Þ Balzac *David Séchard*, pour le revendre Þ l'çditeur Dumont. En même temps, on compose le t. VIII de Furne, pour lequel Balzac utilise comme copie les bonnes feuilles de Dumont. Le 9 juin 1843, *David Séchard* commence Þ paraître en feuilleton dans *L'État*, tandis que Balzac peine encore sur la fin. Le t. VIII de *La Comédie humaine* paraìt en juillet 1843.

Le manuscrit a disparu.

Feuilleton de *L'Étal : David Séchard ou les Souffrances de l'inventeur*, du 9 au 19 juin 1843 (sauf le 15). *L'État* ayant sombrç, la publication est continuçe par *Le Parisien-L'État* du 27 juillet au 14 aoùt (texte divisç en chapitres et deux parties).

Çdition Dumont (composçe antçrieurement Þ l'çdition Furne, quoique publiçe postçrieurement) : *David Séchard, 2* vol. in-8®, 1844. Mèmes divisions et Prçface.

Çdition dans *La Comédie humaine*, t. VIII ; *Scènes de la vie de province*, t. IV, *Illusions perdues*. Troisiæme partie. *Ève et David*, Furne, 1843, in-8®. Prçface et chapitres ont disparu.

Furne corrigç : *Les Souffrances de l'inventeur*.

A la suite du dçcoupage Furne, les derniæres pages d'*Un grand homme de province à Paris* sont devenues les premiæres des *Souffrances de l'inventeur* (cf. note 533).

ILLUSIONS PERDUES

Première partie

PRÇFACE DE LA PREMIÆRE ÇDITION[1]
1837

En trois annçes, de dçcembre 1833 Þ dçcembre 1836, l'auteur aura publiç les douze volumes qui composent les trois premiæres sçries des *Etudes de mœurs au XIXe siècle*. En terminant cette premiære çdition, il lui sera pardonnç de faire observer que les ouvrages rçimprimçs et les inçdits ont nçcessitç un travail çgal, car de ceux-lÞ, la plupart ont çtç refaits ; il en est o÷ tout a çtç renouvelç, le sujet comme le style. Il est probable que les trois autres sçries, les *Scènes de la vie politique*, les *Scènes de la vie militaire* et les *Scènes de la vie de campagne*, ne demanderont pas un plus grand laps de temps ; ainsi, ceux qui s'intçressent Þ cette entreprise pourront bientòt voir toutes ses proportions, et comprendre par la seule exposition des cadres les immenses dçtails qu'elle comporte.

Si l'auteur revient sur la pensçe gçnçrale de son ő uvre, il y est en quelque sorte contraint par la maniære dont elle se prçsente, et qui subit des critiques immçritçes.

Quand un çcrivain a entrepris une description complæte de la sociçtç, vue sous toutes ses faces, saisie dans toutes ses phases, en partant de ce principe que l'çtat social adapte tellement les hommes Þ ses besoins et les dçforme si bien que nulle part les hommes n'y sont semblables Þ eux-mèmes, et qu'elle a crçç autant d'*espèces* que de *professions ;* qu'enfin l'Humanitç sociale prçsente autant de variçtçs que la Zoologie[2], ne doit-on pas faire crçdit Þ un auteur aussi courageux d'un peu d'attention et d'un peu de patience ? Ne saurait-il ètre admis au bçnçfice accordç Þ la science, Þ laquelle on permet, alors qu'elle fait ses monographies, un laps de temps en harmonie avec la grandeur de l'entreprise ? Ne peut-il avancer pied Þ pied dans son ő uvre, sans ètre tenu d'expliquer, Þ chaque nouveau pas, que le nouvel ouvrage est une pierre de l'çdifice, et que toutes les pierres doivent se tenir et former un

jour un vaste çdifice ? Enfin, n'y a-t-il pas de grands avantages Þ la faire connaìtre en dçtail, quand l'ensemble est aussi considçrable ? En effet, ici chaque roman n'est qu'un chapitre du grand roman de la sociçtç. Les personnages de chaque histoire se meuvent dans une sphære qui n'a d'autre circonscription que celle mème de la sociçtç. Quand un de ces personnages se trouve, comme *M. de Rastignac* dans *Le Père Goriot*, arrètç au milieu de sa carriære, c'est que vous devez le retrouver dans *Profil de marquise*, dans *L'Interdiction*, dans *La Haute Banque*, et enfin dans *La Peau de chagrin*[3], agissant dans son çpoque suivant le rang qu'il y a pris et touchant Þ tous les çvçnements auxquels les hommes qui ont une haute valeur participent en rçalitç. Cette observation s'applique Þ presque tous les personnages qui figurent dans cette longue histoire de la sociçtç : les personnages çminents d'une çpoque ne sont pas aussi nombreux qu'on peut le croire, et il n'y en aura pas moins de mille[4] dans cette ő uvre qui, au premier aperåu, doit avoir vingt-cinq volumes, dans sa partie la plus descriptive il est vrai ; ainsi, sous ce rapport, elle sera fidæle.

L'auteur avoue donc de bonne gràce qu'il lui est difficile de savoir o÷ doit s'arrèter un ouvrage, quand, par la maniære dont il se publie, il est impossible de le dçterminer en entier tout d'abord. Cette observation est nçcessaire en tète des *Illusions perdues*, dont ce volume ne contient que l'introduction. Le plan primitif n'allait pas plus loin ; mais quand Þ l'exçcution tout a changç, la tomaison inexorable çtait arrètçe, et la spçculation ne pouvait pas attendre ; il lui a donc fallu s'arrèter Þ la limite qu'il avait posçe lui-mème Þ l'ő uvre. Il ne s'agissait d'abord que d'une comparaison entre les mő urs de la province et les mő urs de la vie parisienne ; il avait attaquç ces illusions que l'on se forme les uns sur les autres en province par le dçfaut de comparaison, et qui produiraient des catastrophes rçelles si, pour leur bonheur, les gens de province ne s'habituaient pas tellement Þ leur atmosphære et aux heureux malheurs de leur vie qu'ils souffrent partout ailleurs, et que Paris surtout leur dçplaìt. Pour son compte, l'auteur a souvent admirç la bonne foi avec laquelle ces provinciaux vous prçsentent une femme assez sotte comme un bel esprit, et quelque laideron pour une femme ravissante... Mais en peignant avec complaisance l'intçrieur d'un mçnage et les rçvolutions d'une pauvre imprimerie de province ; en laissant prendre Þ ce tableau autant d'çtendue qu'il en a dans l'exposition, il est clair que le champ s'est agrandi malgrç l'auteur. Quand on copie la nature, il est des erreurs de bonne foi : souvent,

en apercevant un site, on n'en devine pas tout d'abord les vçritables dimensions ; telle route paraissait d'abord ètre un sentier, le vallon devient une vallçe, la montagne facile Þ franchir Þ l'ő il a voulu tout un jour de marche. Ainsi les *Illusions perdues* ne doivent plus seulement concerner un jeune homme qui se croit un grand poæte et la femme qui l'entretient dans sa croyance et le jette au milieu de Paris, pauvre et sans protection. Les rapports qui existent entre Paris et la province, sa funeste attraction, ont montrç Þ l'auteur le jeune homme du XIXe siæcle sous une face nouvelle : il a pensç soudain Þ la grande plaie de ce siæcle, au journalisme qui dçvore tant d'existences, tant de belles pensçes, et qui produit d'çpouvantables rçactions dans les modestes religions de la vie de province. Il a pensç surtout aux plus fatales illusions de cette çpoque, Þ celles que les familles se font sur les enfants qui possædent quelques-uns des dons du gçnie, sans avoir la volontç qui lui donne un sens, sans possçder les principes qui rçpriment ses çcarts. Le tableau s'est donc çtendu. Au lieu d'une face de la vie individuelle, il s'agit d'une des faces les plus curieuses de ce siæcle, d'une face prète Þ s'user, comme s'est usç l'Empire ; aussi faut-il se hàter de la peindre pour que ce qui est vivant ne devienne pas un cadavre sous les yeux mème du peintre. L'auteur croit qu'il y a lÞ une grande mais difficile tàche. En dçvoilant les mő urs intimes du journalisme, il fera rougir plus d'un front ; mais il expliquera peut-ètre bien des dçnouements inexpliquçs dans plus d'une existence littçraire qui donnait de belles espçrances et qui a mal fini. Puis les succæs honteux de quelques hommes mçdiocres se trouveront justifiçs aux dçpens de leurs protecteurs et peut-ètre aussi de la nature humaine. Quand l'auteur pourra-t-il achever sa toile ? il l'ignore, mais il l'achævera. DçjÞ cette difficultç s'est prçsentçe plusieurs fois, soit pour *Louis Lambert*, soit pour *L'Enfant maudit*, soit pour *Le Chef-d'œuvre inconnu*[5] ; et chaque fois sa patience n'a point çtç en dçfaut, mais bien celle du public Þ qui ces dçtails sont, disons-le, parfaitement indiffçrents ; il veut ses livres, sans s'inquiçter de la maniære dont ils se produisent.

Paris, 15 janvier 1837.

Deuxième partie

PRÇFACE DE LA PREMIÆRE ÇDITION[6]

1839

Un grand homme de province à Paris est la suite de *Illusions perdues*, l'introduction de cette scæne, la plus longue peut-ètre de toutes celles qui composeront les *Etudes de mœurs*. L'auteur çprouve encore une fois le dçplaisir d'annoncer que ce tableau n'est pas fini. Il reste une troisiæme partie de *Illusions perdues*. Le dçpart du hçros, son sçjour Þ Paris sont en quelque sorte les deux premiæres journçes d'une trilogie que complçtera le retour en province. Cette derniære partie aura pour titre *Les Souffrances de l'inventeur*, et paraìtra de maniære Þ ne pas laisser refroidir l'intçrèt que les personnages de ce drame ont pu faire naìtre. Les principaux acteurs se retrouveront d'ailleurs au dçnouement avec la ponctualitç classique en usage dans l'ancien thçàtre, ayant tous perdu assez d'illusions pour que le titre commun aux trois parties de l'ő uvre soit justifiç.

L'auteur a-t-il rempli les promesses de l'avertissement qui prçcæde *Illusions perdues ?* on en jugera. Les journalistes ne pouvaient pas plus que les autres professions çchapper Þ la juridiction de la comçdie. Pour eux, peut-ètre eùt-il fallu quelque nouvel Aristophane et non la plume d'un çcrivain peu satirique ; mais ils inspirent Þ la littçrature une si grande crainte, que ni le Thçàtre, ni l'Iambe[7], ni le Roman, ni le Poæme comique n'ont osç les traìner au tribunal o÷ le ridicule *castigat ridendo mores*[8]. Une seule fois M. Scribe essaya cette tàche dans sa petite piæce du *Charlatanisme*, qui fut moins un tableau qu'un portrait[9]. Le plaisir que causa cette spirituelle çbauche fit concevoir Þ l'auteur le mçrite d'une peinture plus ample. Une autre fois, M. de Latouche aborda la question des mő urs littçraires[10], mais il attaquait moins le journalisme qu'une de ces coalitions formçes au profit d'un systæme, et dont la durçe est subordonnçe Þ l'obscuritç des talents enrçgimentçs : une fois cçlæbres, les coalisçs ne peuvent plus s'entendre : disciplinçs pendant le combat, les Pçgases se battent au ràtelier de la gloire. Cet homme d'esprit ne fit d'ailleurs qu'un article çpigrammatique, et nçanmoins suffisant, il a eu la gloire de doter la langue d'un mot qui restera, celui de *Camaraderie*, devenu depuis le titre d'une comçdie en cinq actes[11]. Ainsi donc, l'auteur a le mçrite d'une action d'autant plus courageuse qu'elle a effrayç plus de monde. Comment, par un temps o÷ chacun va cherchant des sujets neufs, aucune plume n'ose-t-elle s'exercer sur les mő urs horriblement comiques de la Presse, les seules

originales de notre siæcle. L'auteur manquerait cependant Þ la justice, s'il oubliait de mentionner la magnifique prçface d'un livre magnifique, *Mademoiselle de Maupin*[12], o÷ M. Thçophile Gautier est entrç, fouet en main, çperonnç, bottç comme Louis XIV Þ son fameux lit de justice[13], au plein cő ur du journalisme. Cette ő uvre de verve comique, disons mieux, cet acte de courage a prouvç le danger de l'entreprise. Le livre, une des plus artistes, des plus verdoyantes, des plus pimpantes, des plus vigoureuses compositions de notre çpoque, d'une allure si vive, d'une tournure si contraire au commun de nos livres, a-t-il eu tout son succæs ? en a-t-on suffisamment parlç ? L'un des rares articles qui le fustigærent fut plutòt dirigç contre la parcimonie du libraire, qui refusait des exemplaires au journal, que contre le jeune et audacieux auteur. Le public ignore combien de maux accablent la littçrature dans sa transformation commerciale. Depuis l'çpoque Þ laquelle est pris le sujet de cette scæne, les malheurs que l'auteur a voulu peindre se sont aggravçs. Autrefois, le journalisme imposait la librairie en nature : il lui demandait une certaine quantitç d'exemplaires qui, d'apræs le nombre des feuilles pçriodiques, n'allait pas Þ moins d'*une centaine*, en outre du paiement des articles apræs lesquels courait indçfiniment le libraire, sans pouvoir souvent les voir paraìtre, et qui, multipliç par le total des journaux, faisait une somme considçrable. Aujourd'hui ce double impòt s'est augmentç du prix exorbitant des annonces, qui coùtent autant que la fabrication mème du livre, et qui profitent Þ la contrefaåon belge[14]. Or, comme rien n'est changç aux habitudes financiæres de certaines critiques, il en est deux ou trois, pas davantage, qui peuvent ètre partiales ou haineuses, mais qui sont dçsintçressçes, il s'ensuit que les journaux ne sont pas moins funestes Þ l'existence des çcrivains modernes que le vol permanent commis Þ leur prçjudice par la Belgique. Croyez-vous que de nobles esprits, que beaucoup d'àmes indignçes aient applaudi Þ la prçface de M. Thçophile Gautier ? Le monde a-t-il honorç, cçlçbrç la comique poçsie avec laquelle ce poæte a dçpeint la profonde corruption, l'immoralitç de ces sycophantes[15] qui se plaignent de la corruption, de l'immoralitç du pouvoir ? Quelle çpouvantable chose que la tiçdeur des honnètes gens, ils s'occupent de leurs blessures et traitent en ennemis les mçdecins ! Le monde regarde cette dçlicieuse arabesque comme dangereuse, quand il ne craint pas d'exposer aux regards quelque Lçda de Gçrard, quelque Bacchante de Girodet, qui est cependant en peinture ce qu'est le livre en poçsie.

Les mő urs du Journal constituent un de ces sujets immenses qui veulent plus d'un livre et plus d'une prçface. Ici, l'auteur a peint les commencements de la maladie, arrivçe aujourd'hui Þ tous ses dçveloppements. En 1821, le Journal çtait dans sa robe d'innocence, comparç Þ ce qu'il est en 1839[16]. Mais si l'auteur n'a pu embrasser la plaie dans toute son çtendue, il l'a, du moins, abordçe sans terreur. Il a usç des bçnçfices de sa position. Il appartient au traæs petit nombre de ceux qui n'ont point de remerciements Þ faire au journalisme : il ne lui a jamais rien demandç, il a fait son chemin sans s'appuyer sur ce bàton pestifçrç, l'un de ses avantages est d'avoir constamment mçprisç cette hypocrite tyrannie, de n'avoir implorç d'aucune plume aucun article, de n'avoir jamais immolç dans d'inutiles rçclames d'immortels çcrivains pour en faire le piçdestal d'un livre qui, par le temps actuel, n'a pas six semaines Þ vivre. Il a enfin le droit, chaærement achetç, de regarder en face ce cancer qui dçvorera peut-ètre le pays. Probablement, Þ propos de ceci, plusieurs diront que l'auteur simule des blessures pour attirer sur lui quelque intçrèt, et que pour lui tout est douceur. Eh bien, encore Þ son sujet, la calomnie et la diffamation çtaient telles que la police correctionnelle, saisie par un de ses libraires d'un article o÷ l'on attaquait une opçration utile Þ la littçrature contemporaine, un effort de la librairie franåaise qui regimbe contre la Belgique, dçployait toute la rigueur des lois Þ l'encontre d'un petit journa[17]. Les magistrats ont appris quelle est l'impuissance de la presse. Le libraire a prouvç l'existence de quatre çditions, imprimçes toutes en caractaæres et dans des imprimeries diffçrentes, du *Médecin de campagne*, livre qui ne compte pas une seule approbation dans quelque journal que ce soit, tandis que l'auteur attend encore une seconde çdition d'*Eugénie Grandet*, celle de ses ő uvres avec laquelle les critiques essayent d'çtouffer les autres par des louanges exagçrçes. Le journal a tout dit sur l'auteur. L'auteur a supportç, dans un procaæs assez connu[18], tout ce que pouvaient les auteurs contre un des leurs ; ainsi, quelle blessure nouvelle lui ferait-on apraæs avoir attaquç sans succaæs sa personne, son caractaære, sa bonne comme sa mauvaise fortune, ses mő urs et ses prçtendus ridicules ? Qu'on ne croie pas cependant que la passion, un dçsir de vengeance ou quelque sentiment mauvais l'ait inspirç dans l'exçcution de l'ő uvre prçsente. Il avait le droit de faire des portraits, il s'est tenu dans les gçnçralitçs. Le journalisme joue d'ailleurs un si grand ròle dans l'histoire des mő urs contemporaines, qu'il aurait peut-ètre çtç taxç plus tard de pusillanimitç, s'il avait omis cette scaæne du grand drame qui se joue en

France. ¾ beaucoup de lecteurs, ce tableau pourra paraìtre chargç ; mais qu'on le sache, tout est d'une rçalitç dçsespçrante, et tout nçanmoins a çtç adouci dans ce livre dont la portçe est d'ailleurs restreinte par la nature du sujet. Il ne s'agit ici que de l'influence dçpravante du journal sur des àmes jeunes et poçtiques, des difficultçs qui attendent les dçbutants et qui gisent plus dans l'ordre moral que dans l'ordre matçriel. Non seulement le journal tue beaucoup de jeunesse et de talents, mais il sait enterrer ses morts dans le plus profond secret, il ne jette jamais de fleurs sur leurs tombes, il ne verse de larmes que sur ses dçfunts abonnçs. Rçpçtons-le ! le sujet a l'çtendue de l'çpoque elle-mème. Le Turcaret de Lesage, le Philinte et le Tartuffe de Moliære, le Figaro de Beaumarchais et le Scapin du vieux thçàtre, tous ces types s'y trouveraient agrandis de la grandeur de notre siæcle o÷ le souverain est partout, exceptç sur le tròne, o÷ chacun traite en son nom, veut se faire centre sur un point de la circonfçrence, ou roi dans un coin obscur. Quelle belle peinture serait celle de ces hommes mçdiocres, engraissçs de trahisons, nourris de cervelles bues, ingrats envers leurs invalides, rçpondant aux souffrances qu'ils ont faites par d'affreuses railleries, Þ l'abri de toute attaque derriære leurs remparts de boue, et toujours prèts Þ jeter une part d'os Þ quelque màtin dont la gueule paraìt armçe de canines suffisantes, et dont la voix aboie en mesure ! L'auteur a dù nçgliger bien des dçtails, renoncer Þ plusieurs personnages : l'ő uvre eùt dçpassç les bornes, et d'ailleurs, sa position lui ordonnait d'çviter les personnalitçs. Mais ce livre empèchàt-il seulement un jeune poæte, une belle àme, vivant au fond de la province, au milieu d'une famille aimçe, de venir augmenter le nombre des damnçs de l'enfer parisien qui se battent Þ coups d'encrier, se jettent Þ la tète leurs ő uvres avortçes, et s'arrachent la fourche pour faner Þ l'envi l'un de l'autre les fleurs les plus dçlicates, ce livre aurait fait une bonne action. N'est-ce pas beaucoup pour un livre, aujourd'hui que les livres naissent, vivent et meurent comme ces insectes de l'Hypanis, dont les mő urs ont fourni peut-ètre le premier de tous les articles de journaux Þ je ne sais quel Grec[19] ? Cette ő uvre conservera-t-elle quelques illusions Þ des gens heureux, l'auteur en doute : la jeunesse a contre elle la jeunesse ; le talent de province a contre lui la vie de province dont la monotonie fait aspirer tout homme d'imagination aux dangers de la vie parisienne. Il en est de Paris pour eux comme de la bataille pour les soldats, tous se flattent le matin d'ètre en vie le soir, les morts ne se comptent que le lendemain. Les Lucien sont comme les fumeurs qui, dans une mine Þ mofettes[20], allument leur

pipe, malgrç les dçfenses. Les abìmes ont leur magnçtisme. Au moins apprendra-t-on ici que la constance et la rectitude sont encore plus nçcessaires peut-ètre que le talent pour conquçrir une noble et pure renommçe.

Paris, avril 1839.

Troisième partie

PRÇFACE DE L'ÇDITION DUMONT[21] 1843

L'ouvrage que voici est la troisiæme partie de *Illusions perdues :* la premiære a paru sous ce titre, la seconde s'est appelçe *Un grand homme de province à Paris*, cette derniære partie termine l'ő uvre assez longue o÷ la vie de province et la vie parisienne contrastent ensemble ; ce qui devait faire de ce livre la derniære scæne des *Scènes de la vie de province*.

Il y a trois causes, d'une action perpçtuelle, qui unissent la province Þ Paris : l'ambition du noble, l'ambition du nçgociant enrichi, l'ambition du poæte. L'esprit, l'argent et le grand nom viennent chercher la sphære qui leur est propre. *Le Cabinet des Antiques*[22] et *Illusions perdues* offrent l'histoire de l'ambition du jeune noble et du jeune poæte. Il reste Þ faire l'histoire du bourgeois enrichi Þ qui sa province dçplaìt, qui ne veut pas rester au milieu de tçmoins de ses commencements et espære ètre un personnage Þ Paris.

Quant au mouvement politique, Þ l'ambition du dçputç, c'est une Scæne qui appartient aux *Scènes de la vie politique*, et presque terminçe ; elle est intitulçe *Le Député à Paris*[23].

Une fois la peinture du bourgeois de province Þ l'çtroit chez lui faite, il ne manquera plus que peu de chose aux *Scènes de la vie de province* pour ètre complætes, et dæs Þ prçsent, il est facile d'apercevoir les lacunes Þ remplir. C'est d'abord le tableau d'une ville de garnison frontiære, celui d'un port de mer, celui d'une ville o÷ le thçàtre est une cause de dçsordre, et o÷ les comçdiens et comçdiennes de Paris viennent faire leur rçcolte[24]. Enfin, la province ne serait pas encore achevçe, si l'on ne montrait pas l'effet qu'y

produisent les Parisiens novateurs qui viennent s'y fixer avec le plan d'y faire du bien[25].

Ces quatre ou cinq Scænes ne sont que des dçtails, mais qui permettent de peindre quelques figures typiques oubliçes.

Dans cette longue entreprise, un oubli compromettrait les travaux dçjÞ faits. En voulant copier la sociçtç tout entiære et la reproduisant, si l'auteur nçgligeait un dçtail, on l'accuserait alors d'en avoir pris certains autres. Ainsi, certains critiques lui diraient : Vous avez une prçdilection pour les personnages immoraux, ou pour les tableaux scandaleux, puisque vous nous offrez telle ou telle figure, en oubliant le contraste que produirait Þ l'àme le portrait bienfaisant de telle ou telle autre.

Ce reproche ne peut s'adresser aujourd'hui Þ *Illusions perdues*, et la vie de David Sçchard et de sa femme, au fond de la province, est une opposition violente aux mő urs parisiennes.

Il n'est pas inutile de faire observer que *David Séchard*, quoique terminant un ouvrage qui comprend præs de six volumes, offre un tout en lui-mème, qui, bien que liç aux prçcçdents ouvrages, s'en dçtache entiærement de maniære Þ ne pas rendre indispensable la connaissance des çvçnements antçrieurs.

Il a fallu d'immenses efforts littçraires pour pouvoir encadrer le mouvement littçraire de la vie parisienne dans deux tableaux de la vie de province, celui qui commence et celui qui termine *Illusions perdues*. Mais peut-ètre l'intçrèt social y est-il puissant, car on voit, du moins l'auteur l'espære, comment vient l'expçrience dans la vie, et la soudure de la vie de province Þ la vie parisienne çtait bien la place o÷ devait se trouver ce grand enseignement. C'est de l'ensemble de cet ouvrage, jusqu'Þ prçsent le plus considçrable des *Études de mœurs*, que ressortent ses prçceptes et sa morale. Aussi ne peut-il ètre parfaitement jugç que sous sa forme, et lu dans son ender, comme il est dans *La Comédie humaine* dont il forme le tome V111[26].

La premiære partie, *Illusions perdues*, a paru en 1835[27], *Un grand homme de province* fut publiç en 1839, et c'est en 1843 que se publie le dernier fragment. Peu de personnes voudront croire que ces huit annçes aient çtç nçcessaires pour je ne dis pas exçcuter ce long ouvrage, mais en disposer les masses et en trouver les incidents. Aujourd'hui, entre ceux de l'auteur qui l'ont le plus occupç, celui-lÞ est dçjÞ le prçfçrç par quelques personnes ; mais maintenant on peut en reconnaìtre les difficultçs.

Il y aura, dans la superposition du caractære de Rastignac qui rçussit Þ celui de Lucien qui succombe, la peinture sur de grandes proportions d'un fait capital dans notre çpoque, l'ambition qui rçussit, l'ambition qui tombe, l'ambition jeune, l'ambition au dçbut de la vie.

Paris est comme la forteresse enchantçe Þ l'assaut de laquelle toutes les jeunesses de la province se prçparent ; aussi, dans cette histoire de nos mő urs en action, les personnages du jeune vicomte de Portenduære (*Ursule Mirouët*), du jeune comte d'Esgrignon[28] et celui de Lucien sont-ils les parallæles nçcessaires de ceux d'Emile Blondet, de Rastignac, de Lousteau, de d'Arthez, de Bianchon, etc. Dans la comparaison des moyens, des volontçs, du succæs, il y a l'histoire tragique de la jeunesse depuis trente ans. Aussi l'auteur n'a-t-il cessç de rçpçter qu'il s'agissait bien moins, relativement Þ la question morale, de la partie que du tout, de la figure que du groupe.

Il y a dans David Sçchard une mçlancolie profonde que l'auteur a nçgligç de faire sortir. Athanase Granson (dans *La Vieille Fille*) se jette Þ l'eau, il ne se rçsigne pas ; David Sçchard, aimç par une femme d'un caractære simple et fier, accepte la vie calme et pure de la province en relçguant le sceptre de ses espçrances, de sa fortune. L'auteur a hçsitç Þ le montrer, Þ dix ans de son abdication, ayant un regret au milieu de son avide bonheur ! Les gens intelligents achæveront cette figure dans leur pensçe, et les autres y auraient vu de l'ingratitude envers Æve Chardon. Il y a, dans la comparaison de ces deux figures des *Scènes de la vie de province*, un plaidoyer pour la famille. C'est d'ailleurs le sens gçnçral des *Illusions*.

Il n'y a que les esprits d'çlite, les gens d'une force herculçenne auxquels il soit permis de quitter le toit protecteur de la famille pour aller lutter dans l'immense aræne de Paris.

Si tant de stupides accusations ne se renouvelaient pas chaque jour, et ne trouvaient pas de dignes et vertueux bourgeois assez peu instruits pour les porter Þ la tribune, et Þ la face du pays[29], l'auteur se serait bien volontiers dispensç d'çcrire cette prçface.

L'çnergie de la protestation sera toujours ici çgale Þ la violence des attaques.

Il faut que les quatre cents lçgislateurs dont jouit la France sachent que la littçrature est au-dessus d'eux. Que la Terreur, que Napolçon, que Louis XIV, que Tibære, que les pouvoirs les plus violents, comme les institutions les plus fortes, disparaissent devant l'çcrivain qui se fait la voix de son

siæcle. Ce fait-lÞ s'appelle Tacite, s'appelle Luther, s'appelle Calvin, s'appelle Voltaire, Jean-Jacques, il s'appelle Chateaubriand, Benjamin Constant, Staél, il s'appelle aujourd'hui JOURNAL. Voltaire et les encyclopçdistes ont brisç les jçsuites qui recommenåaient les Templiers, et qui çtaient la plus grande puissance parasite des temps modernes. Si quinze hommes de talent se coalisaient en France, et avaient un chef qui pùt valoir Voltaire, la plaisanterie qu'on nomme le gouvernement constitutionnel, et qui a pour base la perpçtuelle intronisation de la mçdiocritç, cesserait bientòt.

Une des plus grandes erreurs de ce temps-ci, est la poursuite en matiære de presse. Vous pouvez supprimer, Þ grand-peine, un journal, vous ne supprimerez jamais l'çcrivain. Le mot *écrivain* est pris ici dans une acception collective (qu'on ne s'y trompe pas). Vous poursuivez les ő uvres, elles renaissent, l'çcrivain dçborde avec sa pensçe par mille publications. En d'autres termes, un gouvernement n'a que deux partis Þ prendre : accepter le combat ou le rendre impossible. La Charte de Louis-Philippe a crçç le combat.

Ces quelques mots sont une rçponse suffisante aux lçgislateurs qui, Þ propos de quelques piæces de cent sous, se sont amusçs Þ juger, du haut de la tribune, des livres qu'ils ne comprenaient pas, et Þ passer de l'çtat de lçgislateurs Þ celui infiniment plus amusant d'acadçmiciens. Que la parole leur soit maintenue dans l'intçrèt de nos plaisirs.

Un jour le sçnat romain discuta sur la grande question de savoir Þ quelle sauce on mettrait un turbot[30], constatons que dans sa sçance de... juin 1843, la Chambre des dçputçs a çtç saisie de la question de savoir si *Les Mystères de Paris*[31] çtaient ou non un aliment sain ou malsain pour les abonnçs du *Journal des Débats*.

Quand Charles Quint avait commis une faute, il envoyait une chaìne d'or au Voltaire de ce temps-lÞ, l'Arçtin, et un jour l'Arçtin dit en recevant une chaìne : ª Elle est bien lçgære pour une si lourde faute[32]. ¹ La littçrature a beaucoup perdu Þ l'çtablissement de deux Chambres ; il y a trop de souverains.

Nous rçpçterons ici Þ l'honorable dçputç qui a mis la littçrature en accusation Þ propos des deux cent mille francs que ce dçputç croit donner Þ la littçrature, que la littçrature n'en touche pas deux liards (ils ne sont pas encore supprimçs, malgrç la loi qui a la prçtention d'çtablir le systæme dçcimal), et que si la littçrature en touchait quelque chose, elle trouverait les

encouragements beaucoup trop chers, s'ils devaient ètre accompagnçs de discours en langue auvergnate. Et nous terminerons ces humbles remontrances par une simple observation dont la portçe est de nature Þ frapper le censeur austære de la littçrature contemporaine. Il est, lui comme ses quatre cents collægues, le produit immçdiat du *Contrat social* et de l'*Émile*, qui furent brùlçs par la main du bourreau en vertu d'un arrèt du Parlement de Paris[33].

---

1 Cette Prçface a disparu des çditions suivantes.
2 Idçe fondamentale de *La Comédie humaine* conåue comme un inventaire mçthodique des diverses ª classes ¹ (au sens des naturalistes) observables dans l'çtat actuel de la sociçtç.
3 *Profil de marquise* est le titre donnç Þ *Étude de femme* (1830), lors de sa publication dans les *Scènes de la vie parisienne* en 1835. *L'Interdiction* est de 1836. *La Haute Banque* paraìtra en 1838 sous le titre *La Maison Nucingen. La Peau de chagrin* avait çtç publiçe en 1831.
4 On en a comptabilisç, en fait, præs de deux mille cinq cents.
5 *Louis Lambert* (1832) avait çtç augmentç successivement en 1833 et 1835 ; Þ *L'Enfant maudit* (1831), Balzac ajouta en 1836 une deuxiæme partie ; *Le Chef-d'œuvre inconnu* (1831) a çtç refait en 1837.
6 Cette Prçface a disparu des çditions suivantes.
7 Piæce de vers violemment satirique, o÷ les alexandrins alternent avec les octosyllabes.
8 ª Corrige les mő urs en riant ¹ : devise de la comçdie, imaginçe au XVIIe siæcle par le poæte Santeul.
9 Cette piæce fut crççe en 1825.
10 Dans son article *De la camaraderie littéraire*, paru dans la *Revue de Paris* en octobre 1829, o÷ il vise le Cçnacle de Victor Hugo.
11 *La Camaraderie ou la courte échelle* de Scribe (1837).
12 Publiç en 1835-1836. Gautier avait 24 ans.
13 En 1661, apræs la mort de Mazarin. On appelle ª lit de justice ¹ le tròne du Roi lorsqu'il prçsidait une sçance solennelle du Parlement de Paris. C'est Þ cette occasion que le jeune monarque se serait çcriç : ª L'Çtat, c'est moi ! ¹
14 Des çditions pirates, gçnçralement fabriquçes en Belgique, mettaient en circulation des volumes composçs sur le texte prç-original publiç en feuilleton.
15 On appelait ainsi, Þ Athænes, ceux qui dçnonåaient les voleurs de figues. Par extension : dçnonciateurs hypocrites.
16 En 1836, l'apparition du roman-feuilleton dans *La Presse* d'Çmile de Girardin (*La Vieille Fille* de Balzac en est le premier exemple) a accentuç la dçpendance de la production intellectuelle Þ l'çgard des journaux et de ceux qui en disposent.
17 En mars 1839, *Le Corsaire* avait attaquç le libraire Charpentier qui, pour lutter contre la contrefaåon belge, republiait certains titres (dont *Le Médecin de campagne*) en format compact et bon marchç. Charpentier dçposa plainte et gagna son procæs.
18 Celui qu'en 1836 Balzac avait intentç Þ Buloz, coupable d'avoir communiquç Þ une revue russe les placards du *Lys dans la vallée*. Balzac le gagna, mais Buloz avait çtç soutenu par des ª confræres ¹ comme Dumas, Soulier, Sue, Janin...
19 L'Hypanis est un fleuve de Scythie. Cf. Aristote, *Histoire des animaux*, V, 19, relayç par Cicçron, *Tusculanes*, I, XXXIX, 94 (renseignement aimablement communiquç par Jacques Dupont).

20 Exhalaisons d'acide carbonique.
21 La Prçface n'existe que dans cette çdition.
22 Paru en 1839.
23 Il s'agit en dçfinitive du *Député d'Arcis*, publiç en 1847.
24 Aucun de ces projets ne fut rçalisç.
25 Gçrard dans *Le Curé de village* (1841).
26 Balzac contredit ce qu'il vient d'affirmer sur l'autonomie de sa troisiæme partie, peut-être pour complaire acrobatiquement Þ la fois aux lecteurs qui en ont pris connaissance dans le cadre gçnçral de *La Comédie humaine*, dans l'çdition Dumont et dans le feuilleton de *L'État*...
27 Lapsus : 1837.
28 Dans *Le Cabinet des Antiques*. *Ursule Mirouët* date de 1842.
29 Un dçputç de Saòne-et-Loire, Chapuys de Montlaville, dans un discours Þ la Chambre des dçputçs (13 juin 1843), avait reprochç au gouvernement la fiscalitç excessive qui obligeait les journaux Þ chercher des moyens supposçs immoraux pour racoler des lecteurs. Il avait en particulier clouç au pilori *Le Messager*, o÷ venait de paraìtre *La Muse du département*. Rçaction de Balzac Þ l'attaque de ce ª brave Auvergnat ¹ (sic) : ª Åa m'a fait rire ; la Chambre des dçputçs devenant juge des ő uvres littçraires est une de ces bouffonneries qui ne se voient qu'en France ¹ (lettre Þ Mme Hanska, 18 juin 1843).
30 Cf. la IVe Satire de Juvçnal.
31 D'Eugæne Sue, publiçs en feuilleton en 1842-1843.
32 On prçtend que Charles Quint dut acheter le silence de celui qu'on nommait ª le flçau des princes ¹ , et qui passe pour avoir inventç le chantage littçraire.
33 En 1762.

ILLUSIONS PERDUES

¾ MONSIEUR VICTOR HUGO[1]

Vous qui, par le privilège des Raphaël et des Pitt étiez déjà grand poète à l'âge où les hommes sont encore si petits[2]*, vous avez, comme Chateaubriand, comme tous les vrais talents, lutté contre les envieux embusqués derrière les colonnes, ou tapis dans les souterrains du Journal. Aussi désiré-je que votre nom victorieux aide à la victoire de cette œuvre que je vous dédie, et qui, selon certaines personnes, serait un acte de courage autant qu'une histoire pleine de vérité. Les journalistes n'eussent-ils donc pas appartenu, comme les marquis, les financiers, les médecins et les procureurs, à Molière et à son Théâtre ? Pourquoi donc* La Comçdie humaine, *qui* castigat ridendo mores, *excepterait-elle une puissance, quand la Presse parisienne n'en excepte aucune ?*

Je suis heureux, monsieur, de pouvoir me dire ainsi

Votre sincère admirateur et ami,

DE BALZAC.

---

1 Cette dçdicace n'apparaìt que dans l'çdition Furne. Balzac avait pensç dçdier son ő uvre successivement Þ Jean de Margonne (chez qui il l'avait commencçe, Þ Sachç, en 1837), puis Þ Berlioz (Þ qui il dçdiera finalement *Ferragus*). Balzac et Hugo se connaissaient au moins depuis 1828 ; les jugements de Balzac sur le poæte sont plus que nuancçs. D'apræs R. Bismut (*Illusions perdues et Ruy Blas, ou un aspect insoupçonné des relations entre Balzac et V. Hugo. Les Lettres romanes*, aoùt 1981), dans *Ruy Blas*, Hugo aurait transposç quelques dçtails venus des *Deux Poètes ;* Balzac dçpitç se serait vengç dans *Un grand homme de province à Paris* en faisant des emprunts Þ *Ruy Blas* (le hçron, le faux billet de Cçrizet, l'hispanisation de Vautrin).

2 C'est Þ 17 ans que Raphaél peignit le *Saint Nicolas de Tolentino* qui commenåa sa rçputation ; W. Pitt fut appelç au ministære Þ 23 ans (1782).

PREMIÈRE PARTIE

LES DEUX POÆTES

¾ l'çpoque o÷ commence cette histoire, la presse de Stanhope et les rouleaux Þ distribuer l'encre ne fonctionnaient pas encore dans les petites imprimeries de province[1]. Malgrç la spçcialitç qui la met en rapport avec la typographie parisienne, Angoulème[2] se servait toujours des presses en bois, auxquelles la langue est redevable du mot faire gçmir la presse, maintenant sans application. L'imprimerie arriçrçe y employait encore les balles en cuir frottçes d'encre, avec lesquelles l'un des pressiers tamponnait les caractæres. Le plateau mobile o÷ se place la *forme* pleine de lettres sur laquelle s'applique la feuille de papier çtait encore en pierre et justifiait son nom de *marbre*[3]. Les dçvorantes presses mçcaniques ont aujourd'hui si bien fait oublier ce mçcanisme[4], auquel nous devons, malgrç ses imperfections, les beaux livres des Elzçvir, des Plantin, des Alde et des Didot[5], qu'il est nçcessaire de mentionner les vieux outils auxquels Jçròme-Nicolas Sçchard portait une superstitieuse affection ; car ils jouent leur ròle dans cette grande petite histoire.

Ce Sçchard çtait un ancien compagnon pressier, que dans leur argot typographique les ouvriers chargçs d'assembler les lettres appellent un Ours. Le mouvement de va-et-vient, qui ressemble assez Þ celui d'un ours en cage, par lequel les pressiers se portent de l'encrier Þ la presse et de la presse Þ l'encrier, leur a sans doute valu ce sobriquet. En revanche, les Ours ont nommç les compositeurs des Singes, Þ cause du continuel exercice que font ces messieurs pour attraper les lettres dans les cent cinquante-deux petites cases o÷ elles sont contenues. ¾ la dçsastreuse çpoque de 1793, Sçchard, àgç d'environ cinquante ans, se trouva mariç. Son àge et son mariage le firent çchapper Þ la grande rçquisition qui emmena presque tous les ouvriers aux armçes. Le vieux pressier resta seul dans l'imprimerie dont

le maìtre, autrement dit le Naíf, venait de mourir en laissant une veuve sans enfant. L'çtablissement parut menacç d'une destruction immçdiate : l'Ours solitaire çtait incapable de se transformer en Singe ; car, en sa qualitç d'imprimeur, il ne sut jamais ni lire ni çcrire[6]. Sans avoir çgard Þ ses incapacitçs, un reprçsentant du peuple, pressç de rçpandre les beaux dçcrets de la Convention, investit le pressier du brevet de maìtre imprimeur, et mit sa typographie en rçquisition. Apræs avoir acceptç ce pçrilleux brevet, le citoyen Sçchard indemnisa la veuve de son maìtre en lui apportant les çconomies de sa femme, avec lesquelles il paya le matçriel de l'imprimerie Þ moitiç de la valeur. Ce n'çtait rien. Il fallait imprimer sans faute ni retard les dçcrets rçpublicains. En cette conjoncture difficile, Jçròme-Nicolas Sçchard eut le bonheur de rencontrer un noble Marseillais qui ne voulait ni çmigrer pour ne pas perdre ses terres, ni se montrer pour ne pas perdre sa tète, et qui ne pouvait trouver de pain que par un travail quelconque. M. le comte de Maucombe[7] endossa donc l'humble veste d'un prote[8] de province : il composa, lut et corrigea lui-mème les dçcrets qui portaient la peine de mort contre les citoyens qui cachaient des nobles ; l'Ours devenu Naíf les tira, les fit afficher ; et tous deux ils restærent sains et saufs. En 1795, le grain de la Terreur çtant passç, Nicolas Sçchard fut obligç de chercher un autre maìtre Jacques qui pùt ètre compositeur, correcteur et prote. Un abbç, depuis çvèque sous la Restauration et qui refusait alors de prèter le serment, remplaåa le comte de Maucombe jusqu'au jour o÷ le Premier Consul rçtablit la religion catholique. Le comte et l'çvèque se rencontrærent plus tard sur le mème banc de la Chambre des pairs. Si en 1802 Jçròme-Nicolas Sçchard ne savait pas mieux lire et çcrire qu'en 1793, il s'çtait mçnagç d'assez belles *étoffes*[9] pour pouvoir payer un prote. Le compagnon si insoucieux de son avenir çtait devenu træs redoutable Þ ses Singes et Þ ses Ours. L'avarice commence o÷ la pauvretç cesse. Le jour o÷ l'imprimeur entrevit la possibilitç de se faire une fortune, l'intçrèt dçveloppa chez lui une intelligence matçrielle de son çtat, mais avide, soupåonneuse et pçnçtrante. Sa pratique narguait la thçorie. Il avait fini par toiser d'un coup d'ő il le prix d'une page et d'une feuille selon chaque espæce de caractære. Il prouvait Þ ses ignares chalands que les grosses lettres coùtaient plus cher Þ remuer que les fines ; s'agissait-il des petites, il disait qu'elles çtaient plus difficiles Þ manier. La *composition* çtant la partie typographique Þ laquelle il ne comprenait rien, il avait si peur de se tromper qu'il ne faisait jamais que des marchçs lçonins. Si ses compositeurs travaillaient Þ l'heure, son ő il ne les

quittait jamais. S'il savait un fabricant dans la gène, il achetait ses papiers Þ vil prix et les emmagasinait. Aussi dæs ce temps possçdait-il dçjÞ la maison o÷ l'imprimerie çtait logçe depuis un temps immçmorial. Il eut toute espæce de bonheur : il devint veuf et n'eut qu'un fils ; il le mit au lycçe de la ville, moins pour lui donner de l'çducation que pour se prçparer un successeur ; il le traitait sçværement afin de prolonger la durçe de son pouvoir paternel ; aussi, les jours de congç, le faisait-il travailler Þ la casse[10] en lui disant d'apprendre Þ gagner sa vie pour pouvoir un jour rçcompenser son pauvre pære, qui se saignait pour l'çlever. Au dçpart de l'abbç, Sçchard choisit pour prote celui de ses quatre compositeurs que le futur çvèque lui signala comme ayant autant de probitç que d'intelligence. Far ainsi, le bonhomme fut en mesure d'atteindre le moment o÷ son fils pourrait diriger l'çtablissement, qui s'agrandirait alors sous des mains jeunes et habiles. David Sçchard fit au lycçe d'Angoulème les plus brillantes çtudes. Quoiqu'un Ours, parvenu sans connaissances ni çducation, mçprisàt considçrablement la science, le pære Sçchard envoya son fils Þ Paris pour y çtudier la haute typographie ; mais il lui fit une si violente recommandation d'amasser une bonne somme dans un pays qu'il appelait le paradis des ouvriers, en lui disant de ne pas compter sur la bourse paternelle, qu'il voyait sans doute un moyen d'arriver Þ ses fins dans ce sçjour *au pays de Sapience*. Tout en apprenant son mçtier, David acheva son çducation Þ Paris. Le prote des Didot devint un savant. Vers la fin de l'annçe 1819, David Sçchard quitta Paris sans y avoir coùtç un rouge liard[11] Þ son pære, qui le rappelait pour mettre entre ses mains le timon des affaires. L'imprimerie de Nicolas Sçchard possçdait alors le seul journal d'annonces judiciaires qui existàt dans le dçpartement, la pratique de la prçfecture et celle de l'çvèchç, trois clientæles qui devaient procurer une grande fortune Þ un jeune homme actif.

Prçcisçment Þ cette çpoque, les fræres Cointet, fabricants de papiers, achetærent le second brevet d'imprimeur Þ la rçsidence d'Angoulème, que jusqu'alors le vieux Sçchard avait su rçduire Þ la plus complæte inaction, Þ la faveur des crises militaires qui, sous l'Empire, comprimærent tout mouvement industriel ; par cette raison, il n'en avait point fait l'acquisition, et sa parcimonie fut une cause de ruine pour la vieille imprimerie. En apprenant cette nouvelle, le vieux Sçchard pensa joyeusement que la lutte qui s'çtablirait entre son çtablissement et les Cointet serait soutenue par son fils, et non par lui. ª J'y aurais succombç, se dit-il ; mais un jeune homme

çlevç chez MM. Didot s'en tirera. ¹ Le septuagçnaire soupirait apræs le moment o÷ il pourrait vivre Þ sa guise. S'il avait peu de connaissances en haute typographie, en revanche il passait pour ètre extrèmement fort dans un art que les ouvriers ont plaisamment nommç la soùlographie, art bien estimç par le divin auteur du *Pantagruel*, mais dont la culture, persçcutçe par les sociçtçs dites de *tempérance*, est de jour en jour plus abandonnçe. Jçròme-Nicolas Sçchard, fidæle Þ la destinçe que son nom lui avait faite[12], çtait douç d'une soif inextinguible. Sa femme avait pendant longtemps contenu dans de justes bornes cette passion pour le raisin pilç, goùt si naturel aux Ours que M. de Chateaubriand l'a remarquç chez les vçritables ours de l'Amçrique[13] ; mais les philosophes ont observç que les habitudes du jeune àge reviennent avec force dans la vieillesse de l'homme. Sçchard confirmait cette loi morale : plus il vieillissait, plus il aimait Þ boire. Sa passion laissait sur sa physionomie oursine des marques qui la rendaient originale ; son nez avait pris le dçveloppement et la forme d'un ¾ majuscule corps de triple canon[14], ses deux joues veinçes ressemblaient Þ ces feuilles de vigne pleines de gibbositçs violettes, purpurines et souvent panachçes ; vous eussiez dit d'une truffe monstrueuse enveloppçe par les pampres de l'automne. Cachçs sous deux gros sourcils pareils Þ deux buissons chargçs de neige, ses petits yeux gris, o÷ pçtillait la ruse d'une avarice qui tuait tout en lui, mème la paternitç, conservaient leur esprit jusque dans l'ivresse. Sa tète chauve et dçcouronnçe, mais ceinte de cheveux grisonnants qui frisottaient encore, rappelait Þ l'imagination les Cordeliers[15] des *Contes de La Fontaine*. Il çtait court et ventru comme beaucoup de ces vieux lampions qui consomment plus d'huile que de mæche ; car les excæs en toute chose poussent le corps dans la voie qui lui est propre. L'ivrognerie, comme l'çtude, engraisse encore l'homme gras et maigrit l'homme maigre. Jçròme-Nicolas Sçchard portait depuis trente ans le fameux tricorne municipal, qui dans quelques provinces se retrouve encore sur la tète du tambour de la ville. Son gilet et son pantalon çtaient en velours verdàtre. Enfin, il avait une vieille redingote brune, des bas de coton chinçs et des souliers Þ boucles d'argent. Ce costume o÷ l'ouvrier se retrouvait encore dans le bourgeois convenait si bien Þ ses vices et Þ ses habitudes, il exprimait si bien sa vie, que ce bonhomme semblait avoir çtç crçç tout habillç : vous ne l'auriez pas plus imaginç sans ses vètements qu'un oignon sans sa pelure. Si le vieil imprimeur n'eùt pas depuis longtemps donnç la mesure de son aveugle aviditç, son abdication suffirait Þ peindre son caractære. Malgrç les

connaissances que son fils devait rapporter de la grande çcole des Didot, il se proposa de faire avec lui la bonne affaire qu'il ruminait depuis longtemps. Si le pære en faisait une bonne, le fils devait en faire une mauvaise. Mais, pour le bonhomme, il n'y avait ni fils ni pære, en affaires. S'il avait d'abord vu dans David son unique enfant, plus tard il y vit un acquçreur naturel de qui les intçrèts çtaient opposçs aux siens : il voulait vendre cher, David devait acheter Þ bon marchç ; son fils devenait donc un ennemi Þ vaincre. Cette transformation du sentiment en intçrèt personnel, ordinairement lente, tortueuse et hypocrite chez les gens bien çlevçs, fut rapide et directe chez le vieil Ours, qui montra combien la soùlographie rusçe l'emportait sur la typographie instruite. Quand son fils arriva, le bonhomme lui tçmoigna la tendresse commerciale que les gens habiles ont pour leurs dupes : il s'occupa de lui comme un amant se serait occupç de sa maìtresse ; il lui donna le bras, il lui dit o÷ il fallait mettre les pieds pour ne pas se crotter ; il lui avait fait bassiner son lit, allumer du feu, prçparer un souper. Le lendemain, apræs avoir essayç de griser son fils durant un plantureux dìner, Jçròme-Nicolas Sçchard, fortement avinç, lui dit un : ª *Causons d'affaires ?* ¹ qui passa si singuliærement entre deux hoquets, que David le pria de remettre les affaires au lendemain. Le vieil Ours savait trop bien tirer parti de son ivresse pour abandonner une bataille prçparçe depuis si longtemps. D'ailleurs, apræs avoir portç son boulet pendant cinquante ans, il ne voulait pas, dit-il, le garder une heure de plus. Demain son fils serait le Naíf.

Ici peut-ètre est-il nçcessaire de dire un mot de l'çtablissement. L'imprimerie, situçe dans l'endroit o÷ la rue de Beaulieu dçbouche sur la place du Mùrier[16], s'çtait çtablie dans cette maison vers la fin du ræg ne de Louis XIV. Aussi depuis longtemps les lieux avaient-ils çtç disposçs pour l'exploitation de cette industrie. Le rez-de-chaussçe formait une immense piæce çclairçe sur la rue par un vieux vitrage, et par un grand chàssis sur une cour intçrieure. On pouvait d'ailleurs arriver au bureau du maìtre par une allçe. Mais en province les procçdçs de la typographie sont toujours l'objet d'une curiositç si vive, que les chalands aimaient mieux entrer par une porte vitrçe pratiquçe dans la devanture donnant sur la rue, quoiqu'il fallùt descendre quelques marches, le sol de l'atelier se trouvant au-dessous du niveau de la chaussçe. Les curieux, çbahis, ne prenaient jamais garde aux inconvçnients du passage Þ travers les dçfilçs de l'atelier. S'ils regardaient les berceaux formçs par les feuilles çtendues sur des cordes attachçes au

plancher[17], ils se heurtaient le long des rangs de casses, ou se faisaient dçcoiffer par les barres de fer qui maintenaient les presses. S'ils suivaient les agiles mouvements d'un compositeur grappillant ses lettres dans les cent cinquante-deux cassetins de sa casse, lisant sa copie, relisant sa ligne dans son composteur en y glissant une interligne, ils donnaient dans une rame de papier trempç chargçe de ses pavçs, ou s'attrapaient la hanche dans l'angle d'un banc ; le tout au grand amusement des Singes et des Ours. Jamais personne n'çtait arrivç sans accident jusqu'Þ deux grandes cages situçes au bout de cette caverne, qui formaient deux misçrables pavillons sur la cour, et o÷ trònaient d'un còtç le prote, de l'autre le maìtre imprimeur. Dans la cour, les murs çtaient agrçablement dçcorçs par des treilles qui, vu la rçputation du maìtre, avaient une appçtissante couleur locale. Au fond et adossç au noir mur mitoyen, s'çlevait un appentis en ruine o÷ se trempait et se faåonnait le papier. LÞ, çtait l'çvier sur lequel se lavaient avant et apræs le tirage les formes, ou, pour employer le langage vulgaire, les planches de caractæres ; il s'en çchappait une dçcoction d'encre mèlçe aux eaux mçnagæres de la maison, qui faisait croire aux paysans venus les jours de marchç que le diable se dçbarbouillait dans cette maison. Cet appentis çtait flanquç d'un còtç par la cuisine, de l'autre par un bùcher. Le premier çtage de cette maison, au-dessus duquel il n'y avait que deux chambres en mansardes, contenait trois piæces. La premiære, aussi longue que l'allçe, moins la cage du vieil escalier de bois, çclairçe sur la rue par une petite croisçe oblongue, et sur la cour par un ő il-de-bő uf, servait Þ la fois d'antichambre et de salle Þ manger. Purement et simplement blanchie Þ la chaux, elle se faisait remarquer par la cynique simplicitç de l'avarice commerciale : le carreau sale n'avait jamais çtç lavç ; le mobilier consistait en trois mauvaises chaises, une table ronde et un buffet situç entre deux portes qui donnaient entrçe dans une chambre Þ coucher et dans un salon ; les fenètres et la porte çtaient brunes de crasse ; des papiers blancs ou imprimçs l'encombraient la plupart du temps ; souvent le dessert, les bouteilles, les plats du dìner de Jçròme-Nicolas Sçchard se voyaient sur les ballots. La chambre Þ coucher, dont la croisçe avait un vitrage en plomb qui tirait son jour de la cour, çtait tendue de ces vieilles tapisseries que l'on voit en province le long des maisons au jour de la Fète-Dieu. Il s'y trouvait un grand lit Þ colonnes garni de rideaux, de bonnes gràces[18] et d'un couvre-pieds en serge rouge, deux fauteuils vermoulus, deux chaises en bois de noyer et en tapisserie, un vieux secrçtaire, et sur la cheminçe un cartel.

Cette chambre, o÷ se respirait une bonhomie patriarcale et pleine de teintes brunes, avait çtç arrangçe par le sieur Rouzeau, prçdçcesseur et maìtre de Jçròme-Nicolas Sçchard. Le salon, modernisç par feu Mme Sçchard, offrait d'çpouvantables boiseries peintes en bleu de perruquier ; les panneaux çtaient dçcorçs d'un papier Þ scænes orientales, coloriçes en bistre sur un fond blanc ; le meuble[19] consistait en six chaises garnies de basane bleue dont les dossiers reprçsentaient des lyres. Les deux fenètres grossiærement cintrçes, et par o÷ l'ő il embrassait la place du Mùrier, çtaient sans rideaux ; la cheminçe n'avait ni flambeaux, ni pendule, ni glace. Mme Sçchard çtait morte au milieu de ses projets d'embellissement, et l'Ours, ne devinant pas l'utilitç d'amçliorations qui ne rapportaient rien, les avait abandonnçes. Ce fut lÞ que, *pede titubante*, Jçròme-Nicolas Sçchard amena son fils, et lui montra sur la table ronde un çtat du matçriel de son imprimerie dressç sous sa direction par le prote.

ª Lis cela, mon garåon, dit Jçròme-Nicolas Sçchard en roulant ses yeux ivres du papier Þ son fils et de son fils au papier. Tu verras quel bijou d'imprimerie je te donne.

¢ Trois presses en bois maintenues par des barres en fer, Þ marbre en fonte...

¢ Une amçlioration que j'ai faite, dit le vieux Sçchard en interrompant son fils.

¢ Avec tous leurs ustensiles : encriers, balles et bancs, etc., seize cents francs ! Mais, mon pære, dit David Sçchard en laissant tomber l'inventaire, vos presses sont des sabots qui ne valent pas cent çcus, et dont il faut faire du feu.

¢ Des sabots ?... s'çcria le vieux Sçchard, des sabots ?... Prends l'inventaire et descendons ! Tu vas voir si vos inventions de mçchante serrurerie manő uvrent comme ces bons vieux outils çprouvçs. Apræs, tu n'auras pas le cő ur d'injurier d'honnètes presses qui roulent comme des voitures en poste, et qui iront encore pendant toute ta vie sans nçcessiter la moindre rçparation. Des sabots ! Oui, c'est des sabots o÷ tu trouveras du sel pour cuire des ő ufs ! des sabots que ton pære a manő uvrçs pendant vingt ans, et qui lui ont servi Þ te faire ce que tu es. ¹

Le pære dçgringola l'escalier raboteux, usç, tremblant, sans y chavirer ; il ouvrit la porte de l'allçe qui donnait dans l'atelier, se prçcipita sur la premiære de ses presses sournoisement huilçes et nettoyçes, il montra les fortes jumelles[20] en bois de chène frottç par son apprenti.

ª Est-ce lÞ un amour de presse ? ¹ dit-il.

Il s'y trouvait le *billet de faire-part* d'un mariage. Le vieil Ours abaissa la frisquette sur le tympan[21], le tympan sur le marbre qu'il fit rouler sous la presse ; il tira le barreau, dçroula la corde pour ramener le marbre, releva tympan et frisquette avec l'agilitç qu'aurait mise un jeune Ours. La presse ainsi manő uvrçe jeta un si joli cri que vous eussiez dit d'un oiseau qui serait venu heurter Þ une vitre et se serait enfui.

ª Y a-t-il une seule presse anglaise capable d'aller ce train-lÞ ? ¹ dit le pære Þ son fils çtonnç.

Le vieux Sçchard courut successivement Þ la seconde, Þ la troisiæme presse, sur chacune desquelles il fit la mème manő uvre avec une çgale habiletç. La derniære offrit Þ son ő il troublç de vin un endroit nçgligç par l'apprenti ; l'ivrogne, apræs avoir notablement jurç, prit le pan de sa redingote pour la frotter, comme un maquignon qui lustre le poil d'un cheval Þ vendre.

ª Avec ces trois presses-lÞ, sans prote, tu peux gagner tes neuf mille francs par an, David. Comme ton futur associç, je m'oppose Þ ce que tu les remplaces par ces maudites presses en fonte qui usent les caractæres. Vous avez criç miracle Þ Paris en voyant l'invention de ce maudit Anglais, un ennemi de la France, qui a voulu faire la fortune des fondeurs. Ah ! vous avez voulu des Stanhope ! merci de vos Stanhope qui coùtent chacune deux mille cinq cents francs, presque deux fois plus que valent mes trois bijoux ensemble, et qui vous çchinent la lettre par leur dçfaut d'çlasticitç. Je ne suis pas instruit comme toi, mais retiens bien ceci : la vie des Stanhope est la mort du caractære. Ces trois presses te feront un bon user[22], l'ouvrage sera proprement *tirée*, et les Angoumoisins ne t'en demanderont pas davantage. Imprime avec du fer ou avec du bois, avec de l'or ou de l'argent, ils ne t'en paieront pas un liard de plus.

– *Item*, dit David, cinq milliers de livres de caractæres, provenant de la fonderie de M. Vaflard[23]... ¹ ¾ ce nom, l'çlæve des Didot ne put s'empècher de sourire.

ª Ris, ris ! Apræs douze ans, les caractæres sont encore neufs. VoilÞ ce que j'appelle un fondeur ! M. Vaflard est un honnète homme qui fournit de la matiære dure ; et, pour moi, le meilleur fondeur est celui chez lequel on va le moins souvent.

¢ Estimçs dix mille francs, reprit David en continuant. Dix mille francs, mon pære ! mais c'est Þ quarante sous la livre, et MM. Didot ne vendent leur

cicçro[24] neuf que trente-six sous la livre. Vos tètes de clous[25] ne valent que le prix de la fonte, dix sous la livre.

¢ Tu donnes le nom de tètes de clous aux Bàtardes, aux Coulçes, aux Rondes[26] de M. Gillç[27], anciennement imprimeur de l'Empereur, des caractæres qui valent six francs la livre, des chefs-d'ő uvre de gravures achetçs il y a cinq ans, et dont plusieurs ont encore le blanc de la fonte, tiens ! ¹ Le vieux Sçchard attrapa quelques cornets pleins de *sortes*[28] qui n'avaient jamais servi et les montra.

ª Je ne suis pas savant, je ne sais ni lire ni çcrire, mais j'en sais encore assez pour deviner que les caractæres d'çcriture de la maison Gillç ont çtç les pæres des Anglaises de tes MM. Didot. Voici une *ronde*, dit-il en dçsignant une casse et y prenant un M, une *ronde* de cicçro qui n'a pas encore çtç dçgommçe. ¹

David s'aperåut qu'il n'y avait pas moyen de discuter avec son pære. Il fallait tout admettre ou tout refuser, il se trouvait entre un non et un oui. Le vieil Ours avait compris dans l'inventaire jusqu'aux cordes de l'çtendage. La plus petite ramette, les ais[29], les jattes, la pierre et les brosses Þ laver, tout çtait chiffrç avec le scrupule d'un avare. Le total allait Þ trente mille francs, y compris le brevet de maìtre imprimeur et l'achalandage[30]. David se demandait en lui-mème si l'affaire çtait ou non faisable. En voyant son fils muet sur le chiffre, le vieux Sçchard devint inquiet ; car il prçfçrait un dçbat violent Þ une acceptation silencieuse. En ces sortes de marchçs, le dçbat annonce un nçgociant capable qui dçfend ses intçrèts. ª *Qui tope à tout*, disait le vieux Sçchard, *ne paye rien*. ¹ Tout en çpiant la pensçe de son fils, il fit le dçnombrement des mçchants ustensiles nçcessaires Þ l'exploitation d'une imprimerie en province ; il amena successivement David devant une presse Þ satiner[31], une presse Þ rogner pour faire les ouvrages de ville[32], et lui en vanta l'usage et la soliditç.

ª Les vieux outils sont toujours les meilleurs, dit-il. On devrait en imprimerie les payer plus cher que les neufs, comme cela se fait chez les batteurs d'or. ¹

D'çpouvantables vignettes reprçsentant des Hymens, des Amours, des morts qui soulevaient la pierre de leurs sçpulcres en dçcrivant un V ou un M, d'çnormes cadres Þ masques pour les affiches de spectacles, devinrent, par l'effet de l'çloquence avinçe de Jçròme-Nicolas, des objets de la plus immense valeur. Il dit Þ son fils que les habitudes des gens de province çtaient si fortement enracinçes, qu'il essaierait en vain de leur donner de

plus belles choses. Lui, Jçròme-Nicolas Sçchard, avait tentç de leur vendre des almanachs meilleurs que *Le Double Liégeois*[33] imprimç sur du papier Þ sucre ! eh bien, le vrai *Double Liégeois* avait çtç prçfçrç aux plus magnifiques almanachs. David reconnaìtrait bientòt l'importance de ces vieilleries, en les vendant plus cher que les plus coùteuses nouveautçs.

ª Ha ! ha ! mon garåon, la province est la province, et Paris est Paris. Si un homme de l'Houmeau[34] t'arrive pour faire faire son billet de mariage, et que tu le lui imprimes sans un Amour avec des guirlandes, il ne se croira point mariç, et te le rapportera s'il n'y voit qu'un *M*, comme chez tes MM. Didot, qui sont la gloire de la typographie, mais dont les inventions ne seront pas adoptçes avant cent ans dans les provinces. Et voilÞ. ¹

Les gens gçnçreux font de mauvais commeråants. David çtait une de ces natures pudiques et tendres qui s'effraient d'une discussion, et qui cædent au moment o÷ l'adversaire leur pique un peu trop le cő ur. Ses sentiments çlevçs et l'empire que le vieil ivrogne avait conservç sur lui le rendaient encore plus impropre Þ soutenir un dçbat d'argent avec son pære, surtout quand il lui croyait les meilleures intentions ; car il attribua d'abord la voracitç de l'intçrèt Þ l'attachement que le pressier avait pour ses outils. Cependant, comme Jçròme-Nicolas Sçchard avait eu le tout de la veuve Rouzeau pour dix mille francs en assignats, et qu'en l'çtat actuel des choses trente mille francs çtaient un prix exorbitant, le fils s'çcria : ª Mon pære, vous m'çgorgez !

¢ Moi qui t'ai donnç la vie ?... dit le vieil ivrogne en levant la main vers l'çtendage. Mais, David, Þ quoi donc çvalues-tu le brevet ? Sais-tu ce que vaut le Journal d'Annonces Þ dix sous la ligne, privilæge qui, Þ lui seul, a rapportç cinq cents francs le mois dernier ? Mon gars, ouvre les livres, vois ce que produisent les affiches et les registres de la prçfecture, la pratique de la mairie et celle de l'çvèchç ! Tu es un fainçant qui ne veut pas faire sa fortune. Tu marchandes le cheval qui doit te conduire Þ quelque beau domaine comme celui de Marsac. ¹

¾ cet inventaire çtait joint un acte de sociçtç entre le pære et le fils. Le bon pære louait Þ la sociçtç sa maison pour une somme de douze cents francs, quoiqu'il ne l'eùt achetçe que six mille livres, et il s'y rçservait une des deux chambres pratiquçes dans les mansardes. Tant que David Sçchard n'aurait pas remboursç les trente mille francs, les bçnçfices se partageraient par moitiç ; le jour o÷ il aurait remboursç cette somme Þ son pære, il deviendrait seul et unique propriçtaire de l'imprimerie. David estima le

brevet, la clientæle et le journal, sans s'occuper des outils ; il crut pouvoir se libçrer et accepta ces conditions. Habituç aux finasseries de paysan, et ne connaissant rien aux larges calculs des Parisiens, le pære fut çtonnç d'une si prompte conclusion.

ª Mon fils se serait-il enrichi ? se dit-il, ou invente-t-il en ce moment de ne pas me payer ? ¹ Dans cette pensçe, il le questionna pour savoir s'il apportait de l'argent, afin de le lui prendre en acompte. La curiositç du pære çveilla la dçfiance du fils. David resta boutonnç jusqu'au menton. Le lendemain, le vieux Sçchard fit transporter par son apprenti dans la chambre au deuxiæme çtage ses meubles qu'il comptait faire apporter Þ sa campagne par les charrettes qui y reviendraient Þ vide. Il livra les trois chambres du premier çtage tout[35] nues Þ son fils, de mème qu'il le mit en possession de l'imprimerie sans lui donner un centime pour payer les ouvriers. Quand David pria son pære, en sa qualitç d'associç, de contribuer Þ la mise nçcessaire Þ l'exploitation commune, le vieux pressier fit l'ignorant. Il ne s'çtait pas obligç, dit-il, Þ donner de l'argent en donnant son imprimerie ; sa mise de fonds çtait faite. Pressç par la logique de son fils, il lui rçpondit que, quand il avait achetç l'imprimerie Þ la veuve Rouzeau, il s'çtait tirç d'affaire sans un sou. Si lui, pauvre ouvrier dçnuç de connaissances, avait rçussi, un çlæve de Didot ferait encore mieux. D'ailleurs David avait gagnç de l'argent qui provenait de l'çducation payçe Þ la sueur du front de son vieux pære, il pouvait bien l'employer aujourd'hui.

ª Qu'as-tu fait de tes *banques*[36] *?* lui dit-il en revenant Þ la charge afin d'çclaircir le problæme que le silence de son fils avait laissç la veille indçcis.

¢ Mais n'ai-je pas eu Þ vivre, n'ai-je pas achetç des livres ? rçpondit David indignç.

¢ Ah ! tu achetais des livres ? tu feras de mauvaises affaires. Les gens qui achætent des livres ne sont guære propres Þ en imprimer ¹ , rçpondit l'Ours.

David çprouva la plus horrible des humiliations, celle que cause l'abaissement d'un pære : il lui fallut subir le flux de raisons viles, pleureuses, làches, commerciales par lesquelles le vieil avare formula son refus. Il refoula ses douleurs dans son àme, en se voyant seul, sans appui, en trouvant un spçculateur dans son pære que, par curiositç philosophique, il voulut connaìtre Þ fond. Il lui fit observer qu'il ne lui avait jamais demandç compte de la fortune de sa mære. Si cette fortune ne pouvait entrer en compensation du prix de l'imprimerie, elle devait au moins servir Þ l'exploitation en commun.

ª La fortune de ta mære ? dit le vieux Sçchard, mais c'çtait son intelligence et sa beautç ! ¹

¾ cette rçponse, David devina son pære tout entier, et comprit que, pour en obtenir un compte, il faudrait lui intenter un procæs interminable, coùteux et dçshonorant. Ce noble cœ ur accepta le fardeau qui allait peser sur lui, car il savait avec combien de peines il acquitterait les engagements pris envers son pære.

ª Je travaillerai, se dit-il. Apræs tout, si j'ai du mal, ce bonhomme en a eu. Ne sera-ce pas d'ailleurs travailler pour moi-mème ? ¹

ª Je te laisse un trçsor ¹ , dit le pære inquiet du silence de son fils.

David demanda quel çtait ce trçsor.

ª Marion ¹ , dit le pære.

Marion çtait une grosse fille de campagne indispensable Þ l'exploitation de l'imprimerie : elle trempait le papier et le rognait, faisait les commissions et la cuisine, blanchissait le linge, dçchargeait les voitures de papier, allait toucher l'argent et nettoyait les tampons. Si Marion eùt su lire, le vieux Sçchard l'aurait mise Þ la composition.

Le pære partit Þ pied pour la campagne. Quoique træs heureux de sa vente, dçguisçe sous le nom d'association, il çtait inquiet de la maniære dont il serait payç. Apræs les angoisses de la vente, viennent toujours celles de la rçalisation. Toutes les passions sont essentiellement jçsuitiques. Cet homme, qui regardait l'instruction comme inutile, s'eforåa de croire Þ l'influence de l'instruction. Il hypothçquait ses trente mille francs sur les idçes d'honneur que l'çducation devait avoir dçveloppçes chez son fils. En jeune homme bien çlevç, David suerait sang et eau pour payer ses engagements, ses connaissances lui feraient trouver des ressources, il s'çtait montrç plein de beaux sentiments, il payerait ! Beaucoup de pæres, qui agissent ainsi, croient avoir agi paternellement, comme le vieux Sçchard avait fini par se le persuader en atteignant son vignoble situç Þ Marsac, petit village Þ quatre[37] lieues d'Angoulème. Ce domaine, o÷ le prçççdent propriçtaire avait bàti une jolie habitation, s'çtait augmentç d'annçe en annçe depuis 1809, çpoque o÷ le vieil Ours l'avait acquis. Il y çchangea les soins du pressoir contre ceux de la presse, et il çtait, comme il le disait, depuis trop longtemps dans les vignes pour ne pas s'y bien connaìtre. Fendant la premiære annçe de sa retraite Þ la campagne, le pære Sçchard montra une figure soucieuse au-dessus de ses çchalas ; car il çtait toujours dans son vignoble, comme jadis il demeurait au milieu de son atelier. Ces

trente mille francs inespçrçs le grisaient encore plus que la purçe septembrale[38], il les maniait idçalement entre ses pouces. Moins la somme çtait due, plus il dçsirait l'encaisser. Aussi, souvent accourait-il de Marsac Þ Angoulème, attirç par ses inquiçtudes. Il gravissait les rampes du rocher sur le haut duquel est assise la ville, il entrait dans l'atelier pour voir si son fils se tirait d'affaire. Or les presses çtaient Þ leurs places. L'unique apprenti, coiffç d'un bonnet de papier, dçcrassait les tampons. Le vieil Ours entendait crier une presse sur quelque billet de faire-part, il reconnaissait ses vieux caractæres, il apercevait son fils et le prote, chacun lisant dans sa cage un livre que l'Ours prenait pour des çpreuves. Apræs avoir dìnç avec David, il retournait alors Þ son domaine de Marsac en ruminant ses craintes. L'avarice a comme l'amour un don de seconde vue sur les futurs contingents, elle les flaire, elle les pressent. Loin de l'atelier o÷ l'aspect de ses outils le fascinait en le reportant aux jours o÷ il faisait fortune, le vigneron trouvait chez son fils d'inquiçtants symptòmes d'inactivitç. Le nom de *Cointet frères* l'effarouchait, il le voyait dominant celui de *Séchard et fils*. Enfin le vieillard sentait le vent du malheur. Ce pressentiment çtait juste : le malheur planait sur la maison Sçchard. Mais les avares ont un dieu. Par un concours de circonstances imprçvues, ce dieu devait faire trçbucher dans l'escarcelle de l'ivrogne le prix de sa vente usuraire. Voici pourquoi l'imprimerie Sçchard tombait, malgrç ses çlçments de prospçritç. Indiffçrent Þ la rçaction religieuse que produisait la Restauration dans le gouvernement, mais çgalement insouciant du Libçralisme, David gardait la plus nuisible des neutralitçs en matiære politique et religieuse. Il se trouvait dans un temps o÷ les commeråants de province devaient professer une opinion afin d'avoir des chalands, car il fallait opter entre la pratique des Libçraux et celle des Royalistes. Un amour qui vint au cő ur de David et ses prçoccupations scientifiques, son beau naturel l'empèchærent d'avoir cette àpretç au gain qui constitue le vrai commeråant, et qui lui eùt fait çtudier les diffçrences qui distinguent l'industrie provinciale de l'industrie parisienne. Les nuances si tranchçes dans les dçpartements disparaissent dans le grand mouvement de Paris. Les fræres Cointet se mirent Þ l'unisson des opinions monarchiques, ils firent ostensiblement maigre, hantærent la cathçdrale, cultiværent les prètres, et rçimprimærent les premiers livres religieux dont le besoin se fit sentir. Les Cointet prirent ainsi l'avance dans cette branche lucrative, et calomniærent David Sçchard en l'accusant de libçralisme et d'athçisme. Comment, disaient-ils, employer un homme qui avait pour pære

un septembriseur[39], un ivrogne, un bonapartiste, un vieil avare qui devait tòt ou tard laisser des monceaux d'or ? Ils çtaient pauvres, chargçs de famille, tandis que David çtait garåon et serait puissamment riche ; aussi n'en prenait-il qu'Þ son aise, etc. Influencçs par ces accusations portçes contre David, la Prçfecture et l'Çvèchç finirent par donner le privilæge de leurs impressions aux fræres Cointet. Bientòt ces avides antagonistes, enhardis par l'incurie de leur rival, crçærent un second Journal d'Annonces. La vieille imprimerie fut rçduite aux impressions de la ville, et le produit de sa feuille d'annonces diminua de moitiç. Riche de gains considçrables rçalisçs sur les livres d'çglise et de piçtç, la maison Cointet proposa bientòt aux Sçchard de leur acheter leur journal, afin d'avoir les annonces du dçpartement et les insertions judiciaires sans partage. Aussitòt que David eut transmis cette nouvelle Þ son pære, le vieux vigneron, çpouvantç dçjÞ par les progræs de la maison Cointet, fondit de Marsac sur la place du Mùrier avec la rapiditç du corbeau qui a flairç les cadavres d'un champ de bataille.

ª Laisse-moi manő uvrer les Cointet, ne te mèle pas de cette affaire ¹ , dit-il Þ son fils.

Le vieillard eut bientòt devinç l'intçrèt des Cointet, il les effraya par la sagacitç de ses aperåus. Son fils commettait une sottise qu'il venait empècher, disait-il. ª Sur quoi reposera notre clientæle, s'il cæde notre journal ? Les avouçs, les notaires, tous les nçgociants de l'Houmeau seront libçraux ; les Cointet ont voulu nuire aux Sçchard en les accusant de libçralisme, ils leur ont ainsi prçparç une planche de salut, les annonces des Libçraux resteront aux Sçchard ! Vendre le journal ?... mais autant vendre matçriel et brevet. ¹ Il demandait alors aux Cointet soixante mille francs de l'imprimerie pour ne pas ruiner son fils : il aimait son fils, il dçfendait son fils. Le vigneron se servit de son fils comme les paysans se servent de leurs femmes : son fils voulait ou ne voulait pas, selon les propositions qu'il arrachait une Þ une aux Cointet, et il les amena, non sans efforts, Þ donner une somme de vingt-deux mille francs pour le *Journal de la Charente*. Mais David dut s'engager Þ ne jamais imprimer quelque journal que ce fùt, sous peine de trente mille francs de dommages-intçrèts. Cette vente çtait le suicide de l'imprimerie Sçchard ; mais le vigneron ne s'en inquiçtait guære. Apræs le vol vient toujours l'assassinat. Le bonhomme comptait appliquer cette somme au payement de son fonds ; et, pour la palper, il aurait donnç David par-dessus le marchç, d'autant plus que ce gènant fils avait droit Þ la moitiç de ce trçsor inespçrç. En dçdommagement, le gçnçreux pære lui

abandonna l'imprimerie, mais en maintenant le loyer de la maison aux fameux douze cents francs. Depuis la vente du journal aux Cointet, le vieillard vint rarement en ville, il allçgua son grand àge ; mais la raison vçritable çtait le peu d'intçrèt qu'il portait Þ une imprimerie qui ne lui appartenait plus. Nçanmoins il ne put entiærement rçpudier la vieille affection qu'il portait Þ ses outils. Quand ses affaires l'amenaient Þ Angoulème, il eùt çtç træs difficile de dçcider qui l'attirait le plus dans sa maison, ou de ses presses en bois ou de son fils, auquel il venait par forme demander ses loyers. Son ancien prote, devenu celui des Cointet, savait Þ quoi s'en tenir sur cette gçnçrositç paternelle ; il disait que ce fin renard se mçnageait ainsi le droit d'intervenir dans les affaires de son fils, en devenant crçancier privilçgiç par l'accumulation des loyers.

L'incurie de David Sçchard avait des causes qui peindront le caractære de ce jeune homme. Quelques jours apræs son installation dans l'imprimerie paternelle, il avait rencontrç l'un de ses amis de collæge, alors en proie Þ la plus profonde misære. L'ami de David Sçchard çtait un jeune homme, alors àgç d'environ vingt et un ans, nommç Lucien Chardon, et fils d'un ancien chirurgien-major des armçes rçpublicaines mis hors de service par une blessure. La nature avait fait un chimiste de M. Chardon pære, et le hasard l'avait çtabli pharmacien Þ Angoulème. La mort le surprit au milieu des prçparatifs nçcessitçs par une lucrative dçcouverte Þ la recherche de laquelle il avait consumç plusieurs annçes d'çtudes scientifiques. Il voulait guçrir toute espæce de goutte. La goutte est la maladie des riches, et les riches payent cher la santç quand ils en sont privçs. Aussi le pharmacien avait-il choisi ce problæme Þ rçsoudre parmi tous ceux qui s'çtaient offerts Þ ses mçditations. Placç entre la science et l'empirisme, feu Chardon comprit que la science pouvait seule assurer sa fortune : il avait donc çtudiç les causes de la maladie, et basç son remæde sur un certain rçgime qui l'appropriait Þ chaque tempçrament. Il mourut pendant un sçjour Þ Paris, o÷ il sollicitait l'approbation de l'Acadçmie des sciences, et perdit ainsi le fruit de ses travaux. Pressentant sa fortune, le pharmacien n'avait rien nçgligç pour l'çducation de son fils et de sa fille, en sorte que l'entretien de sa famille dçvora constamment les produits de sa pharmacie. Ainsi non seulement il laissa ses enfants dans la misære, mais encore, pour leur malheur, il les avait çlevçs dans l'espçrance de destinçes brillantes qui s'çteignirent avec lui. L'illustre Desplein[40], qui lui donna des soins, le vit mourir dans des convulsions de rage. Cette ambition eut pour principe le

violent amour que l'ancien chirurgien portait Þ sa femme, dernier rejeton de la famille de Rubemprç[41], miraculeusement sauvçe par lui de l'çchafaud en 1793. Sans que la jeune fille eùt voulu consentir Þ ce mensonge, il avait gagnç du temps en la disant enceinte. Apræs s'ètre en quelque sorte crçç le droit de l'çpouser, il l'çpousa malgrç leur commune pauvretç. Ses enfants, comme tous les enfants de l'amour, eurent pour tout hçritage la merveilleuse beautç de leur mære, prçsent si souvent fatal quand la misære l'accompagne. Ces espçrances, ces travaux, ces dçsespoirs si vivement çpousçs avaient profondçment altçrç la beautç de Mme Chardon, de mème que les lentes dçgradations de l'indigence avaient changç ses mő urs ; mais son courage et celui de ses enfants çgala leur infortune. La pauvre veuve vendit la pharmacie, situçe dans la Grand-Rue de l'Houmeau[42], le principal faubourg d'Angoulème. Le prix de la pharmacie lui permit de se constituer trois cents francs de rente, somme insuffisante pour sa propre existence ; mais elle et sa fille acceptærent leur position sans en rougir, et se vouærent Þ des travaux mercenaires. La mære gardait les femmes en couches, et ses bonnes faåons la faisaient prçfçrer Þ toute autre dans les maisons riches, o÷ elle vivait sans rien coùter Þ ses enfants, tout en gagnant vingt sous par jour. Pour çviter Þ son fils le dçsagrçment de voir sa mære dans un pareil abaissement de condition, elle avait pris le nom de Mme Charlotte. Les personnes qui rçclamaient ses soins s'adressaient Þ M. Postel, le successeur de M. Chardon. La ső ur de Lucien travaillait chez une træs honnète femme, considçrçe Þ l'Houmeau, nommçe Mme Prieur, blanchisseuse de fin, sa voisine, et gagnait environ quinze sous par jour. Elle conduisait les ouvriæres, et jouissait dans l'atelier d'une espæce de suprçmatie qui la sortait un peu de la classe des grisettes. Les faibles produits de leur travail, joints aux trois cents livres de rente de Mme Chardon, arrivaient environ Þ huit cents francs par an, avec lesquels ces trois personnes devaient vivre, s'habiller et se loger. La stricte çconomie de ce mçnage rendait Þ peine suffisante cette somme, presque entiærement absorbçe par Lucien. Mme Chardon et sa fille Æve croyaient en Lucien comme la femme de Mahomet crut en son mar1[43] ; leur dçvouement Þ son avenir çtait sans bornes. Cette pauvre famille demeurait Þ l'Houmeau dans un logement louç pour une træs modique somme par le successeur de M. Chardon, et situç au fond d'une cour intçrieure, au-dessus du laboratoire. Lucien y occupait une misçrable chambre en mansarde. Stimulç par un pære qui, passionnç pour les sciences naturelles, l'avait d'abord poussç dans cette voie, Lucien fut un des plus

brillants çlæves du collæge d'Angoulème, o÷ il se trouvait en Troisiæme lorsque Sçchard y finissait ses çtudes.

Quand le hasard fit rencontrer les deux camarades de collæge, Lucien, fatiguç de boire Þ la grossiære coupe de la misære, çtait sur le point de prendre un de ces partis extrèmes auxquels on se dçcide Þ vingt ans. Quarante francs par mois que David donna gçnçreusement Þ Lucien en s'offrant Þ lui apprendre le mçtier de prote, quoiqu'un prote lui fùt parfaitement inutile, sauva[44] Lucien de son dçsespoir. Les liens de cette amitiç de collæge ainsi renouvelçs se resserrærent bientòt par les similitudes de leurs destinçes et par les diffçrences de leurs caractæres. Tous deux, l'esprit gros de plusieurs fortunes, ils possçdaient cette haute intelligence qui met l'homme de plain-pied avec toutes les sommitçs, et se voyaient jetçs au fond de la sociçtç. Cette injustice du sort fut un nő ud puissant. Puis tous deux çtaient arrivçs Þ la poçsie par une pente diffçrente. Quoique destinç aux spçculations les plus çlevçes des sciences naturelles, Lucien se portait avec ardeur vers la gloire littçraire ; tandis que David, que son gçnie mçditatif prçdisposait Þ la poçsie, inclinait par goùt vers les sciences exactes. Cette interposition[45] des ròles engendra comme une fraternitç spirituelle. Lucien communiqua bientòt Þ David les hautes vues qu'il tenait de son pære sur les applications de la Science Þ l'Industrie, et David fit apercevoir Þ Lucien les routes nouvelles o÷ il devait s'engager dans la littçrature pour s'y faire un nom et une fortune. L'amitiç de ces deux jeunes gens devint en peu de jours une de ces passions qui ne naissent qu'au sortir de l'adolescence. David entrevit bientòt la belle Æve, et s'en çprit, comme se prennent les esprits mçlancoliques et mçditatifs. *L'Et nunc et semper et in secula seculorum* de la liturgie[46] est la devise de ces sublimes poætes inconnus dont les ő uvres consistent en de magnifiques çpopçes enfantçes et perdues entre deux cő urs ! Quand l'amant eut pçnçtrç le secret des espçrances que la mære et la ső ur de Lucien mettaient en ce beau front de poæte, quand leur dçvouement aveugle lui fut connu, il trouva doux de se rapprocher de sa maìtresse en partageant ses immolations et ses espçrances. Lucien fut donc pour David un frære choisi. Comme les Ultras qui voulaient ètre plus royalistes que le Roi, David outra la foi que la mære et la ső ur de Lucien avaient en son gçnie, il le gàta comme une mære gàte son enfant. Durant une de ces conversations o÷, pressçs par le dçfaut d'argent qui leur liait les mains, ils ruminaient, comme tous les jeunes gens, les moyens de rçaliser une prompte fortune en secouant tous les arbres dçjÞ dçpouillçs par

les premiers venus sans en obtenir de fruits, Lucien se souvint de deux idçes çmises par son pære. M. Chardon avait parlç de rçduire de moitiç le prix du sucre par l'emploi d'un nouvel agent chimique, et de diminuer d'autant le prix du papier, en tirant de l'Amçrique certaines matiæres vçgçtales analogues Þ celles dont se servent les Chinois et qui coùtaient peu. David, qui connaissait l'importance de cette question agitçe dçjÞ chez les Didot, s'empara de cette idçe en y voyant une fortune, et considçra Lucien comme un bienfaiteur envers lequel il ne pourrait jamais s'acquitter.

Chacun devine combien les pensçes dominantes et la vie intçrieure des deux amis les rendaient impropres Þ gçrer une imprimerie. Loin de rapporter quinze Þ vingt mille francs, comme celle des fræres Cointet, imprimeurs-libraires de l'Çvèchç, propriçtaires du *Courrier de la Charente*, dçsormais le seul journal du dçpartement, l'imprimerie de Sçchard fils produisait Þ peine trois cents francs par mois, sur lesquels il fallait prçlever le traitement du prote, les gages de Marion, les impositions, le loyer ; ce qui rçduisait David Þ une centaine de francs par mois. Des hommes actifs et industrieux auraient renouvelç les caractæres, achetç des presses en fer, se seraient procurç dans la librairie parisienne des ouvrages qu'ils eussent imprimçs Þ bas prix ; mais le maìtre et le prote, perdus dans les absorbants travaux de l'intelligence, se contentaient des ouvrages que leur donnaient leurs derniers clients. Les fræres Cointet avaient fini par connaìtre le caractære et les mő urs de David, ils ne le calomniaient plus ; au contraire, une sage politique leur conseillait de laisser vivoter cette imprimerie, et de l'entretenir dans une honnète mçdiocritç, pour qu'elle ne tombàt point entre les mains de quelque redoutable antagoniste ; ils y envoyaient eux-mèmes les ouvrages dits de ville. Ainsi, sans le savoir, David Sçchard n'existait, commercialement parlant, que par un habile calcul de ses concurrents. Heureux de ce qu'ils nommaient sa manie, les Cointet avaient pour lui des procçdçs en apparence pleins de droiture et de loyautç ; mais ils agissaient, en rçalitç, comme l'administration des Messageries, lorsqu'elle simule une concurrence pour en çviter une vçritable.

L'extçrieur de la maison Sçchard çtait en harmonie avec la crasse avarice qui rçgnait Þ l'intçrieur, o÷ le vieil Ours n'avait jamais rien rçparç. La pluie, le soleil, les intempçries de chaque saison avaient donnç l'aspect d'un vieux tronc d'arbre Þ la porte de l'allçe, tant elle çtait sillonnçe de fentes inçgales. La faåade, mal bàtie en pierres et en briques mèlçes sans symçtrie, semblait plier sous le poids d'un toit vermoulu surchargç de ces tuiles creuses qui

composent toutes les toitures dans le midi de la France. Le vitrage vermoulu çtait garni de ces çnormes volets maintenus par les çpaisses traverses qu'exige la chaleur du climat. Il eùt çtç difficile de trouver dans tout Angoulème une maison aussi lçzardçe que celle-lÞ qui ne tenait plus que par la force du ciment. Imaginez cet atelier clair aux deux extrçmitçs, sombre au milieu, ses murs couverts d'affiches, brunis en bas par le contact des ouvriers qui y avaient roulç depuis trente ans, son attirail de cordes au plancher, ses piles de papier, ses vieilles presses, ses tas de pavçs Þ charger les papiers trempçs, ses rangs de casses, et au bout les deux cages o÷, chacun de leur còtç, se tenaient le maìtre et le prote ; vous comprendrez alors l'existence des deux amis.

En 1821, dans les premiers jours du mois de mai, David et Lucien çtaient præs du vitrage de la cour au moment o÷, vers deux heures, leurs quatre ou cinq ouvriers quittærent l'atelier pour aller dìner. Quand le maìtre vit son apprenti fermant la porte Þ sonnette qui donnait sur la rue, il emmena Lucien dans la cour, comme si la senteur des papiers, des encriers, des presses et des vieux bois lui eùt çtç insupportable. Tous deux s'assirent sous un berceau d'o÷ leurs yeux pouvaient voir quiconque entrerait dans l'atelier. Les rayons du soleil qui se jouaient dans les pampres de la treille caressærent les deux poætes en les enveloppant de sa lumiære comme d'une aurçole. Le contraste produit par l'opposition de ces deux caractæres et de ces deux figures fut alors si vigoureusement accusç, qu'il aurait sçduit la brosse d'un grand peintre. David avait les formes que donne la nature aux ètres destinçs Þ de grandes luttes, çclatantes ou secrætes. Son large buste çtait flanquç par de fortes çpaules en harmonie avec la plçnitude de toutes ses formes. Son visage, brun de ton, colorç, gras, supportç par un gros cou, enveloppç d'une abondante forèt de cheveux noirs, ressemblait au premier abord Þ celui des chanoines chantçs par Boileau[47] ; mais un second examen vous rçvçlait dans les sillons des lævres çpaisses, dans la fossette du menton, dans la tournure d'un nez carrç, fendu par un mçplat tourmentç, dans les yeux surtout ! le feu continu d'un unique amour, la sagacitç du penseur, l'ardente mçlancolie d'un esprit qui pouvait embrasser les deux extrçmitçs de l'horizon, en en pçnçtrant toutes les sinuositçs, et qui se dçgoùtait facilement des jouissances tout idçales en y portant les clartçs de l'analyse[48]. Si l'on devinait dans cette face les çclairs du gçnie qui s'çlance, on voyait aussi les cendres aupræs d'un volcan ; l'espçrance s'y çteignait dans un profond sentiment du nçant social o÷ la naissance obscure et le

dçfaut de fortune maintiennent tant d'esprits supçrieurs. Aupræs du pauvre imprimeur, Þ qui son çtat, quoique si voisin de l'intelligence, donnait des nausçes, aupræs de ce Silæne lourdement appuyç sur lui-mème qui buvait Þ longs traits dans la coupe de la science et de la poçsie, en s'enivrant afin d'oublier les malheurs de la vie de province, Lucien se tenait dans la pose gracieuse trouvçe par les sculpteurs pour le Bacchus indien[49]. Son visage avait la distinction des lignes de la beautç antique : c'çtait un front et un nez grecs, la blancheur veloutçe des femmes, des yeux noirs tant ils çtaient bleus, des yeux pleins d'amour, et dont le blanc le disputait en fraìcheur Þ celui d'un enfant. Ces beaux yeux çtaient surmontçs de sourcils comme tracçs par un pinceau chinois et bordçs de longs cils chàtains. Le long des joues brillait un duvet soyeux dont la couleur s'harmoniait Þ celle d'une blonde chevelure naturellement bouclçe. Une suavitç divine respirait dans ses tempes d'un blanc dorç. Une incomparable noblesse çtait empreinte dans son menton court, relevç sans brusquerie. Le sourire des anges tristes errait sur ses lævres de corail rehaussçes par de belles dents. Il avait les mains de l'homme bien nç, des mains çlçgantes, Þ un signe desquelles les hommes devaient obçir et que les femmes aiment Þ baiser. Lucien çtait mince et de taille moyenne. ¾ voir ses pieds, un homme aurait çtç d'autant plus tentç de le prendre pour une jeune fille dçguisçe, que, semblable Þ la plupart des hommes fins, pour ne pas dire astucieux, il avait les hanches conformçes comme celles d'une femme. Cet indice, rarement trompeur, çtait vrai chez Lucien, que la pente de son esprit remuant amenait souvent, quand il analysait l'çtat actuel de la sociçtç, sur le terrain de la dçpravation particuliære aux diplomates qui croient que le succæs est la justification de tous les moyens, quelque honteux qu'ils soient. L'un des malheurs auxquels sont soumises les grandes intelligences, c'est de comprendre forcçment toutes choses, les vices aussi bien que les vertus.

Ces deux jeunes gens jugeaient la sociçtç d'autant plus souverainement qu'ils s'y trouvaient placçs plus bas, car les hommes mçconnus se vengent de l'humilitç de leur position par la hauteur de leur coup d'ő il. Mais aussi leur dçsespoir çtait d'autant plus amer qu'ils allaient ainsi plus rapidement lÞ o÷ les portait leur vçritable destinçe. Lucien avait beaucoup lu, beaucoup comparç, David avait beaucoup pensç, beaucoup mçditç. Malgrç les apparences d'une santç vigoureuse et rustique, l'imprimeur çtait un gçnie mçlancolique et maladif, il doutait de lui-mème ; tandis que Lucien, douç d'un esprit entreprenant, mais mobile, avait une audace en dçsaccord avec

sa tournure molle, presque dçbile, mais pleine de gràces fçminines. Lucien avait au plus haut degrç le caractære gascon, hardi, brave, aventureux, qui s'exagære le bien et amoindrit le mal, qui ne recule point devant une faute s'il y a profit, et qui se moque du vice s'il s'en fait un marchepied. Ces dispositions d'ambitieux çtaient alors comprimçes par les belles illusions de la jeunesse, par l'ardeur qui le portait vers les nobles moyens que les hommes amoureux de gloire emploient avant tous les autres. Il n'çtait encore aux prises qu'avec ses dçsirs et non avec les difficultçs de la vie, avec sa propre puissance et non avec la làchetç des hommes, qui est d'un fatal exemple pour les esprits mobiles. Vivement sçduit par le brillant de l'esprit de Lucien, David l'admirait tout en rectifiant les erreurs dans lesquelles le jetait la furie franåaise. Cet homme juste avait un caractære timide en dçsaccord avec sa forte constitution, mais il ne manquait point de la persistance des hommes du Nord. S'il entrevoyait toutes les difficultçs, il se promettait de les vaincre sans se rebuter ; et, s'il avait la fermetç d'une vertu vraiment apostolique, il la tempçrait par les gràces d'une inçpuisable indulgence. Dans cette amitiç dçjÞ vieille, l'un des deux aimait avec idolàtrie, et c'çtait David. Aussi Lucien commandait-il en femme qui se sait aimçe. David obçissait avec plaisir. La beautç physique de son ami comportait une supçrioritç qu'il acceptait en se trouvant lourd et commun.

ª Au bő uf l'agriculture patiente, Þ l'oiseau la vie insouciante, se disait l'imprimeur. Je serai le bő uf, Lucien sera l'aigle. ¹

Depuis environ trois ans[50], les deux amis avaient donc confondu leurs destinçes si brillantes dans l'avenir. Ils lisaient les grandes ő uvres qui apparurent depuis la paix sur l'horizon littçraire et scientifique, les ouvrages de Schiller, de Goethe, de lord Byron, de Walter Scott, de Jean-Paul, de Berzçlius, de Davy[51], de Cuvier, de Lamartine, etc. Ils s'çchauffaient Þ ces grands foyers, ils s'essayaient en des ő uvres avortçes ou prises, quittçes et reprises avec ardeur. Ils travaillaient continuellement sans lasser les inçpuisables forces de la jeunesse. Çgalement pauvres, mais dçvorçs par l'amour de l'art et de la science, ils oubliaient la misære prçsente en s'occupant Þ jeter les fondements de leur renommçe.

ª Lucien, sais-tu ce que je viens de recevoir de Paris ? dit l'imprimeur en tirant de sa poche un petit volume in-18. Çcoute ! ¹

David lut, comme savent lire les poætes, l'idylle d'Andrç de Chçnier intitulçe *Néère*, puis celle du *Jeune Malade*, puis l'çlçgie sur le suicide, celle dans le goùt ancien, et les deux derniers íambes.

ª VoilÞ donc ce qu'est Andrç de Chçnier ? s'çcria Lucien Þ plusieurs reprises. Il est dçsespçrant ¹ , rçpçtait-il pour la troisiæme fois quand David trop çmu pour continuer lui laissa prendre le volume.

ª Un poæte retrouvç par un poæte ! ¹ dit-il en voyant la signature de la prçface[52].

ª Apræs avoir produit ce volume, reprit David, Chçnier croyait n'avoir rien fait qui fùt digne d'ètre publiç. ¹

Lucien lut Þ son tour l'çpique morceau de *L'Aveugle* et plusieurs çlçgies. Quand il tomba sur le fragment :

S'ils n'ont point de bonheur, en est-il sur la terre ?

il baisa le livre, et les deux amis pleurærent, car tous deux aimaient avec idolàtrie. Les pampres s'çtaient colorçs, les vieux murs de la maison, fendillçs, bossuçs, inçgalement traversçs par d'ignobles lçzardes, avaient çtç revètus de cannelures, de bossages, de bas-reliefs et des innombrables chefs-d'őuvre de je ne sais quelle architecture par les doigts d'une fçe. La Fantaisie avait secouç ses fleurs et ses rubis sur la petite cour obscure. La Camille d'Andrç Chçnier çtait devenue pour David son Æve adorçe, et pour Lucien une grande dame qu'il courtisait. La Poçsie avait secouç les pans majestueux de sa robe çtoilçe sur l'atelier o÷ grimaåaient les Singes et les Ours de la typographie. Cinq heures sonnaient, mais les deux amis n'avaient ni faim ni soif ; la vie leur çtait un rève d'or, ils avaient tous les trçsors de la terre Þ leurs pieds, ils apercevaient ce coin d'horizon bleuàtre indiquç du doigt par l'Espçrance Þ ceux dont la vie est orageuse, et auxquels sa voix de siræne dit : ª Allez, volez, vous çchapperez au malheur par cet espace d'or, d'argent ou d'azur. ¹ En ce moment un apprenti nommç Cçrizet, un gamin de Paris que David avait fait venir Þ Angoulème, ouvrit la petite porte vitrçe qui donnait de l'atelier dans la cour, et dçsigna les deux amis Þ un inconnu qui s'avanåa vers eux en les saluant.

ª Monsieur, dit-il Þ David en tirant de sa poche un çnorme cahier, voici un mçmoire que je dçsirerais faire imprimer, voudriez-vous çvaluer ce qu'il coùtera ?

¢ Monsieur, nous n'imprimons pas des manuscrits si considçrables, rçpondit David sans regarder le cahier, voyez MM. Cointet.

¢ Mais nous avons cependant un træs joli caractære qui pourrait convenir, reprit Lucien en prenant le manuscrit. Il faudrait que vous eussiez la

complaisance de revenir demain, et de nous laisser votre ouvrage pour estimer les frais d'impression.

¢ N'est-ce pas Þ monsieur Lucien Chardon que j'ai l'honneur...

¢ Oui, monsieur, rçpondit le prote.

¢ Je suis heureux, monsieur, dit l'auteur, d'avoir pu rencontrer un jeune poæte promis Þ de si belles destinçes. Je suis envoyç par Mme de Bargeton. ¹

En entendant ce nom, Lucien rougit et balbutia quelques mots pour exprimer sa reconnaissance de l'intçrèt que lui portait Mme de Bargeton. David remarqua la rougeur et l'embarras de son ami, qu'il laissa soutenant la conversation avec le gentilhomme campagnard, auteur d'un mçmoire sur la culture des vers Þ soie, et que la vanitç poussait Þ se faire imprimer pour pouvoir ètre lu par ses collægues de la Sociçtç d'agriculture.

ª Hç bien, Lucien, dit David quand le gentilhomme s'en alla, aimerais-tu Mme de Bargeton ?

¢ Çperdument !

¢ Mais vous ètes plus sçparçs l'un de l'autre par les prçjugçs que si vous çtiez, elle Þ Pçkin, toi dans le Groenland.

¢ La volontç de deux amants triomphe de tout, dit Lucien en baissant les yeux.

¢ Tu nous oublieras, rçpondit le craintif amant de la belle Æve.

¢ Peut-ètre t'ai-je, au contraire, sacrifiç ma maìtresse, s'çcria Lucien.

¢ Que veux-tu dire ?

¢ Malgrç mon amour, malgrç les divers intçrèts qui me portent Þ m'impatroniser chez elle, je lui ai dit que je n'y retournerais jamais si un homme de qui les talents çtaient supçrieurs aux miens, dont l'avenir devait ètre glorieux, si David Sçchard, mon frære, mon ami, n'y çtait reåu. Je dois trouver une rçponse Þ la maison. Mais quoique tous les aristocrates soient invitçs ce soir pour m'entendre lire des vers, si la rçponse est nçgative, je ne remettrai jamais les pieds chez Mme de Bargeton. ¹

David serra violemment la main de Lucien, apræs s'ètre essuyç les yeux. Six heures sonnærent.

ª Æve doit ètre inquiæte, adieu ¹ , dit brusquement Lucien.

Il s'çchappa, laissant David en proie Þ l'une de ces çmotions que l'on ne sent aussi complætement qu'Þ cet àge, surtout dans la situation o÷ se trouvaient ces deux jeunes cygnes auxquels la vie de province n'avait pas encore coupç les ailes.

ª Cőur d'or ! ¹ s'çcria David en accompagnant de l'őil Lucien qui traversait l'atelier.

Lucien descendit Þ l'Houmeau par la belle promenade de Beaulieu, par la rue du Minage et la Porte-Saint-Pierre. S'il prenait ainsi le chemin le plus long, dites-vous que la maison de Mme de Bargeton çtait situçe sur cette route. Il çprouvait tant de plaisir Þ passer sous les fenètres de cette femme, mème Þ son insu, que depuis deux mois il ne revenait plus Þ l'Houmeau par la Porte-Palet.

En arrivant sous les arbres de Beaulieu, il contempla la distance qui sçparait Angoulème de l'Houmeau. Les mőurs du pays avaient çlevç des barriæres morales bien autrement difficiles Þ franchir que les rampes par o÷ descendait Lucien. Le jeune ambitieux qui venait de s'introduire dans l'hòtel de Bargeton en jetant la gloire comme un pont volant entre la ville et le faubourg çtait inquiet de la dçcision de sa maìtresse comme un favori qui craint une disgràce apræs avoir essayç d'çtendre son pouvoir. Ces paroles doivent paraìtre obscures Þ ceux qui n'ont pas encore observç les mőurs particuliæres aux citçs divisçes en ville haute et ville basse ; mais il est d'autant plus nçcessaire d'entrer ici dans quelques explications sur Angoulème, qu'elles feront comprendre Mme de Bargeton, un des personnages les plus importants de cette histoire.

Angoulème est une vieille ville, bàtie au sommet d'une roche en pain de sucre qui domine les prairies o÷ se roule la Charente. Ce rocher tient vers le Pçrigord Þ une longue colline qu'il termine brusquement sur la route de Paris Þ Bordeaux, en formant une sorte de promontoire dessinç par trois pittoresques vallçes. L'importance qu'avait cette ville au temps des guerres religieuses est attestçe par ses remparts, par ses portes et par les restes d'une forteresse assise sur le piton du rocher. Sa situation en faisait jadis un point stratçgique çgalement prçcieux aux catholiques et aux calvinistes ; mais sa force d'autrefois constitue sa faiblesse aujourd'hui : en l'empèchant de s'çtaler sur la Charente, ses remparts et la pente trop rapide du rocher l'ont condamnçe Þ la plus funeste immobilitç. Vers le temps o÷ cette histoire s'y passa, le Gouvernement essayait de pousser la ville vers le Pçrigord en bàtissant le long de la colline le palais de la prçfecture, une çcole de marine, des çtablissements militaires, en prçparant des routes. Mais le Commerce avait pris les devants ailleurs. Depuis longtemps le bourg de l'Houmeau s'çtait agrandi comme une couche de champignons au pied du rocher et sur les bords de la riviære le long de laquelle passe la grande route de Paris Þ

Bordeaux. Personne n'ignore la cçlçbritç des papeteries d'Angoulème, qui, depuis trois siæcles, s'çtaient forcçment çtablies sur la Charente et sur ses affluents o÷ elles trouværent des chutes d'eau. L'Çtat avait fondç Þ Ruelle[53] sa plus considçrable fonderie de canons pour la marine. Le roulage, la poste, les auberges, le charronnage, les entreprises de voitures publiques, toutes les industries qui vivent par la route et par la riviære, se groupærent au bas d'Angoulème pour çviter les difficultçs que prçsentent ses abords. Naturellement les tanneries, les blanchisseries, tous les commerces aquatiques restærent Þ la portçe de la Charente ; puis les magasins d'eaux-de-vie, les dçpòts de toutes les matiæres premiæres voiturçes par la riviære, enfin tout le transit borda la Charente de ses çtablissements. Le faubourg de l'Houmeau devint donc une ville industrieuse et riche, une seconde Angoulème que jalousa la ville haute o÷ restærent le Gouvernement, l'Çvèchç, la Justice, l'aristocratie. Ainsi, l'Houmeau, malgrç son active et croissante puissance, ne fut qu'une annexe d'Angoulème. En haut la Noblesse et le Pouvoir, en bas le Commerce et l'Argent ; deux zones sociales constamment ennemies en tout lieu ; aussi est-il difficile de deviner qui des deux villes hait le plus sa rivale. La Restauration avait depuis neuf ans aggravç cet çtat de choses assez calme sous l'Empire. La plupart des maisons du haut Angoulème sont habitçes ou par des familles nobles ou par d'antiques familles bourgeoises qui vivent de leurs revenus, et composent une sorte de nation autochtone dans laquelle les çtrangers ne sont jamais reåus. ¾ peine si, apræs deux cents ans d'habitation, si apræs une alliance avec l'une des familles primordiales, une famille venue de quelque province voisine se voit adoptçe ; aux yeux des indigænes elle semble ètre arrivçe d'hier dans le pays. Les prçfets, les receveurs gçnçraux, les administrations qui se sont succçdç depuis quarante ans, ont tentç de civiliser ces vieilles familles perchçes sur leur roche comme des corbeaux dçfiants : les familles ont acceptç leurs fètes et leurs dìners ; mais quant Þ les admettre chez elles, elles s'y sont refusçes constamment[54]. Moqueuses, dçnigrantes, jalouses, avares, ces maisons se marient entre elles, se forment en bataillon serrç pour ne laisser ni sortir ni entrer personne ; les crçations du Luxe moderne, elles les ignorent ; pour elles, envoyer un enfant Þ Paris, c'est vouloir le perdre. Cette prudence peint les mő urs et les coutumes arriçrçes de ces familles atteintes d'un royalisme inintelligent, entichçes de dçvotion plutòt que religieuses, qui toutes vivent immobiles comme leur ville et son rocher. Angoulème jouit cependant d'une grande rçputation dans les provinces

adjacentes pour l'çducation qu'on y reåoit. Les villes voisines y envoient leurs filles dans les pensions et dans les couvents. Il est facile de concevoir combien l'esprit de caste influe sur les sentiments qui divisent Angoulème et l'Houmeau. Le Commerce est riche, la Noblesse est gçnçralement pauvre. L'une se venge de l'autre par un mçpris çgal des deux còtçs. La bourgeoisie d'Angoulème çpouse cette querelle. Le marchand de la haute ville dit d'un nçgociant du faubourg, avec un accent indçfinissable : ª C'est un homme de l'Houmeau ! ¹ En dessinant la position de la noblesse en France et lui donnant des espçrances qui ne pouvaient se rçaliser sans un bouleversement gçnçral, la Restauration çtendit la distance morale qui sçparait, encore plus fortement que la distance locale, Angoulème de l'Houmeau. La sociçtç noble, unie alors au gouvernement, devint lÞ plus exclusive qu'en tout autre endroit de la France. L'habitant de l'Houmeau ressemblait assez Þ un paria. De lÞ procçdaient ces haines sourdes et profondes qui donnærent une effroyable unanimitç Þ l'insurrection de 1830, et dçtruisirent les çlçments d'un durable Çtat social en France. La morgue de la noblesse de cour dçsaffectionna du tròne la noblesse de province, autant que celle-ci dçsaffectionnait la bourgeoisie en en froissant toutes les vanitçs. Un homme de l'Houmeau, fils d'un pharmacien, introduit chez Mme de Bargeton, çtait donc une petite rçvolution. Quels en çtaient les auteurs ? Lamartine et Victor Hugo, Casimir Delavigne et Canalis, Bçranger et Chateaubriand, Villemain et M. Aignan, Soumet et Tissot, Çtienne et d'Avrigny, Benjamin Constant et La Mennais, Cousin et Michaud[55], enfin les vieilles aussi bien que les jeunes illustrations littçraires, les Libçraux comme les Royalistes. Mme de Bargeton aimait les arts et les lettres, goùt extravagant, manie hautement dçplorçe dans Angoulème, mais qu'il est nçcessaire de justifier en esquissant la vie de cette femme nçe pour ètre cçlæbre, maintenue dans l'obscuritç par de fatales circonstances et dont l'influence dçtermina la destinçe de Lucien.

M. de Bargeton çtait l'arriære-petit-fils d'un Jurat[56] de Bordeaux, nommç Mirault, anobli sous Louis XIII par suite d'un long exercice en sa charge. Sous Louis XIV, son fils, devenu Mirault de Bargeton, fut officier dans les Gardes de la Porte, et fit un si grand mariage d'argent, que, sous Louis XV, son fils fut appelç purement et simplement M. de Bargeton. Ce M. de Bargeton, petit-fils de M. Mirault-le-Jurat, tint si fort Þ se conduire en parfait gentilhomme, qu'il mangea tous les biens de la famille, et en arrèta la fortune. Deux de ses fræres, grands-oncles du Bargeton actuel, redevinrent

nçgociants, en sorte qu'il se trouve des Mirault dans le commerce Þ Bordeaux. Comme la terre de Bargeton, situçe en Angoumois dans la mouvance du fief de La Rochefoucauld, çtait substituçe[57], ainsi qu'une maison d'Angoulème, appelçe l'hòtel de Bargeton, le petit-fils de M. de Bargeton-le-mangeur hçrita de ces deux biens. En 1789 il perdit ses droits utiles[58], et n'eut plus que le revenu de la terre, qui valait environ dix mille livres de rente. Si son grand-pære eùt suivi les glorieux exemples de Bargeton Ier et de Bargeton II, Bargeton V, qui peut se surnommer le Muet, aurait çtç marquis de Bargeton ; il se fùt alliç Þ quelque grande famille, se serait trouvç duc et pair comme tant d'autres ; tandis qu'en 1805, il fut træs flattç d'çpouser Mlle Marie-Louise-Anaís de Nægrepelisse[59], fille d'un gentilhomme oubliç depuis longtemps dans sa gentilhommiære, quoiqu'il appartint Þ la branche cadette d'une des plus antiques familles du midi de la France. Il y eut un Nægrepelisse parmi les otages de saint Louis ; mais le chef de la branche aìnçe porte l'illustre nom d'Espard, acquis sous Henri IV par un mariage avec l'hçritiære de cette famille. Ce gentilhomme, cadet d'un cadet, vivait sur le bien de sa femme, petite terre situçe præs de Barbezieux, qu'il exploitait Þ merveille en allant vendre son blç au marchç, brùlant lui-mème son vin[60], et se moquant des railleries pourvu qu'il entassàt des çcus, et que de temps en temps il pùt amplifier son domaine. Des circonstances assez rares au fond des provinces avaient inspirç Þ Mme de Bargeton le goùt de la musique et de la littçrature. Pendant la Rçvolution, un abbç Niollant, le meilleur çlæve de l'abbç Roze[61], se cacha dans le petit castel d'Escarbas, en y apportant son bagage de compositeur. Il avait largement payç l'hospitalitç du vieux gentilhomme en faisant l'çducation de sa fille, Anaís, nommçe Naís par abrçviation, et qui sans cette aventure eùt çtç abandonnçe Þ elle-mème ou, par un plus grand malheur, Þ quelque mauvaise femme de chambre. Non seulement l'abbç çtait musicien, mais il possçdait des connaissances çtendues en littçrature, il savait l'italien et l'allemand. Il enseigna donc ces deux langues et le contrepoint Þ Mlle de Nægrepelisse ; il lui expliqua les grandes őuvres littçraires de la France, de l'Italie et de l'Allemagne, en dçchiffrant avec elle la musique de tous les maìtres. Enfin, pour combattre le dçsőuvrement de la profonde solitude Þ laquelle les condamnaient les çvçnements politiques, il lui apprit le grec et le latin, et lui donna quelque teinture des sciences naturelles. La prçsence d'une mære ne modifia point cette màle çducation chez une jeune personne dçjÞ trop portçe Þ l'indçpendance par la vie champètre[62]. L'abbç Niollant, àme enthousiaste

et poçtique, çtait surtout remarquable par l'esprit particulier aux artistes qui comporte plusieurs prisables qualitçs, mais qui s'çlæve au-dessus des idçes bourgeoises par la libertç des jugements et par l'çtendue des aperåus. Si, dans le monde, cet esprit se fait pardonner ses tçmçritçs par son originale profondeur, il peut sembler nuisible dans la vie privçe par les çcarts qu'il inspire. L'abbç ne manquait point de cő ur, ses idçes furent donc contagieuses pour une jeune fille chez qui l'exaltation naturelle aux jeunes personnes se trouvait corroborçe par la solitude de la campagne. L'abbç Niollant communiqua sa hardiesse d'examen et sa facilitç de jugement Þ son çlæve, sans songer que ces qualitçs si nçcessaires Þ un homme deviennent des dçfauts chez une femme destinçe aux humbles occupations d'une mære de famille. Quoique l'abbç recommandàt continuellement Þ son çlæve d'ètre d'autant plus gracieuse et modeste que son savoir çtait plus çtendu, Mlle de Nægrepelisse prit une excellente opinion d'elle-mème, et conåut un robuste mçpris pour l'humanitç. Ne voyant autour d'elle que des infçrieurs et des gens empressçs de lui obçir, elle eut la hauteur des grandes dames, sans avoir les douces fourberies de leur politesse. Flattçe dans toutes ses vanitçs par un pauvre abbç qui s'admirait en elle comme un auteur dans son ő uvre, elle eut le malheur de ne rencontrer aucun point de comparaison qui l'aidàt Þ se juger. Le manque de compagnie est un des plus grands inconvçnients de la vie de campagne. Faute de rapporter aux autres les petits sacrifices exigçs par le maintien et la toilette, on perd l'habitude de se gèner pour autrui. Tout en nous se vicie alors, la forme et l'esprit. N'çtant pas rçprimçe par le commerce de la sociçtç, la hardiesse des idçes de Mlle de Nægrepelisse passa dans ses maniæres, dans son regard ; elle eut cet air cavalier qui paraìt au premier abord original, mais qui ne sied qu'aux femmes de vie aventureuse. Ainsi cette çducation, dont les aspçritçs se seraient polies dans les hautes rçgions sociales, devait la rendre ridicule Þ Angoulème, alors que ses adorateurs cesseraient de diviniser des erreurs, gracieuses pendant la jeunesse seulement. Quant Þ M. de Nægrepelisse, il aurait donnç tous les livres de sa fille pour sauver un bő uf malade ; car il çtait si avare qu'il ne lui aurait pas accordç deux liards au-delÞ du revenu auquel elle avait droit, quand mème il eùt çtç question de lui acheter la bagatelle la plus nçcessaire Þ son çducation. L'abbç mourut en 1802, avant le mariage de sa chære enfant, mariage qu'il aurait sans doute dçconseillç. Le vieux gentilhomme se trouva bien empèchç de sa fille quand l'abbç fut mort. Il se sentit trop faible pour soutenir la lutte qui allait çclater entre son avarice et l'esprit

indçpendant de sa fille inoccupçe. Comme toutes les jeunes personnes sorties de la route tracçe o÷ doivent cheminer les femmes, Naís avait jugç le mariage et s'en souciait peu. Elle rçpugnait Þ soumettre son intelligence et sa personne aux hommes sans valeur et sans grandeur personnelle qu'elle avait pu rencontrer. Elle voulait commander, et devait obçir. Entre obçir Þ des caprices grossiers, Þ des esprits sans indulgence pour ses goùts, et s'enfuir avec un amant qui lui plairait, elle n'aurait pas hçsitç. M. de Nægrepelisse çtait encore assez gentilhomme pour craindre une mçsalliance. Comme beaucoup de pæres, il se rçsolut Þ marier sa fille, moins pour elle que pour sa propre tranquillitç. Il lui fallait un noble ou un gentilhomme peu spirituel, incapable de chicaner sur le compte de tutelle qu'il voulait rendre Þ sa fille, assez nul d'esprit et de volontç pour que Naís pùt se conduire Þ sa fantaisie, assez dçsintçressç pour l'çpouser sans dot. Mais comment trouver un gendre qui convìnt çgalement au pære et Þ la fille ? Un pareil homme çtait le phçnix des gendres. Dans ce double intçrèt, M. de Nægrepelisse çtudia les hommes de la province, et M. de Bargeton lui parut ètre le seul qui rçpondìt Þ son programme. M. de Bargeton, quadragçnaire fort endommagç par les dissipations amoureuses de sa jeunesse, çtait accusç d'une remarquable impuissance d'esprit ; mais il lui restait prçcisçment assez de bon sens pour gçrer sa fortune, et assez de maniæres pour demeurer dans le monde d'Angoulème sans y commettre ni gaucheries ni sottises. M. de Nægrepelisse expliqua tout crùment Þ sa fille la valeur nçgative du mari modæle qu'il lui proposait, et lui fit apercevoir le parti qu'elle en pouvait tirer pour son propre bonheur : elle çpousait des armes dçjÞ vieilles de deux cents ans, les Bargeton *écartèlent d'or à trois massacres de cerf de gueules, deux et un croisés de trois rencontres de bœuf de sable, un et deux fascé d'azur et d'argent de six pièces, l'azur chargé de six coquilles d'or, trois, deux et un*. Munie d'un chaperon elle conduirait Þ son grç sa fortune Þ l'abri d'une raison sociale, et Þ l'aide des liaisons que son esprit et sa beautç lui procureraient Þ Paris. Naís fut sçduite par la perspective d'une semblable libertç. M. de Bargeton crut faire un brillant mariage, en estimant que son beau-pære ne tarderait pas Þ lui laisser la terre qu'il arrondissait avec amour ; mais en ce moment M. de Nægrepelisse paraissait devoir çcrire l'çpitaphe de son gendre.

Mme de Bargeton se trouvait alors àgçe de trente-six ans, et son mari en avait cinquante-huit. Cette disparitç choquait d'autant plus que M. de Bargeton semblait avoir soixante-dix ans, tandis que sa femme pouvait

impunçment jouer Þ la jeune fille, se mettre en rose, ou se coiffer Þ l'enfant. Quoique leur fortune n'excçdàt pas douze mille livres de rente, elle çtait classçe parmi les six fortunes les plus considçrables de la vieille ville, les nçgociants et les administrateurs exceptçs. La nçcessitç de cultiver leur pære, dont Mme de Bargeton attendait l'hçritage pour aller Þ Paris, et qui le fit si bien attendre que son gendre mourut avant lui, foråa M. et Mme de Bargeton d'habiter Angoulème, o÷ les brillantes qualitçs d'esprit et les richesses brutes cachçes dans le cő ur de Naís devaient se perdre sans fruit, et se changer avec le temps en ridicules. En effet, nos ridicules sont en grande partie causçs par un beau sentiment, par des vertus ou par des facultçs portçes Þ l'extrème. La fiertç que ne modifie pas l'usage du grand monde devient de la roideur en se dçployant sur de petites choses au lieu de s'agrandir dans un cercle de sentiments çlevçs. L'exaltation, cette vertu dans la vertu, qui engendre les saintes, qui inspire les dçvouements cachçs et les çclatantes poçsies, devient de l'exagçration en se prenant aux riens de la province. Loin du centre o÷ brillent les grands esprits, o÷ l'air est chargç de pensçes, o÷ tout se renouvelle, l'instruction vieillit, le goùt se dçnature comme une eau stagnante. Faute d'exercice, les passions se rapetissent en grandissant des choses minimes. LÞ est la raison de l'avarice et du commçrage qui empestent la vie de province. Bientòt, l'imitation des idçes çtroites et des maniæres mesquines gagne la personne la plus distinguçe. Ainsi pçrissent des hommes nçs grands, des femmes qui, redressçes par les enseignements du monde et formçes par des esprits supçrieurs, eussent çtç charmantes. Mme de Bargeton prenait la lyre Þ propos d'une bagatelle, sans distinguer les poçsies personnelles des poçsies publiques. Il est en effet des sensations incomprises qu'il faut garder pour soi-mème. Certes, un coucher de soleil est un grand poæme, mais une femme n'est-elle pas ridicule en le dçpeignant Þ grands mots devant des gens matçriels ? Il s'y rencontre de ces voluptçs qui ne peuvent se savourer qu'Þ deux, poæte Þ poæte, cő ur Þ cő ur. Elle avait le dçfaut d'employer de ces immenses phrases bardçes de mots emphatiques, si ingçnieusement nommçes des *tartines* dans l'argot du journalisme qui tous les matins en taille Þ ses abonnçs de fort peu digçrables, et que nçanmoins ils avalent. Elle prodiguait dçmesurçment des superlatifs qui chargeaient[63] sa conversation o÷ les moindres choses prenaient des proportions gigantesques. Dæs cette çpoque elle commenåait Þ tout *typiser, individualiser, synthétiser, dramatiser, supérioriser, analyser, poétiser, prosaïser, colossifier, angéliser, néologiser* et *tragiquer ;* car il faut

violer pour un moment la langue, afin de peindre des travers nouveaux que partagent quelques femmes. Son esprit s'enflammait d'ailleurs comme son langage. Le dithyrambe çtait dans son cő ur et sur ses læres. Elle palpitait, elle se pàmait, elle s'enthousiasmait pour tout çvçnement : pour le dçvouement d'une ső ur grise et l'exçcution des fræres Faucher, pour l'*Ipsiboé* de M. d'Arlincourt comme pour l'*Anaconda* de Lewis, pour l'çvasion de Lavalette[64] comme pour une de ses amies qui avait mis des voleurs en fuite en faisant la grosse voix. Pour elle, tout çtait sublime, extraordinaire, çtrange, divin, merveilleux. Elle s'animait, se courrouåait, s'abattait sur elle-mème, s'çlanåait, retombait, regardait le ciel ou la terre ; ses yeux se remplissaient de larmes. Elle usait sa vie en de perpçtuelles admirations et se consumait en d'çtranges dçdains. Elle concevait le pacha de Janina, elle aurait voulu lutter avec lui dans son sçrail, et trouvait quelque chose de grand Þ ètre cousue dans un sac et jetçe Þ l'eau[65]. Elle enviait lady Esther Stanhope, ce bas-bleu du dçsert[66]. Il lui prenait envie de se faire ső ur de Sainte-Camille et d'aller mourir de la fiævre jaune Þ Barcelone en soignant les malades[67] : c'çtait lÞ une grande, une noble destinçe ! Enfin, elle avait soif de tout ce qui n'çtait pas l'eau claire de sa vie, cachçe entre les herbes. Elle adorait lord Byron, Jean-Jacques Rousseau, toutes les existences poçtiques et dramatiques. Elle avait des larmes pour tous les malheurs et des fanfares pour toutes les victoires. Elle sympathisait avec Napolçon vaincu, elle sympathisait avec Mçhçmet-Ali massacrant les tyrans de l'Çgypte[68]. Enfin elle revètait les gens de gçnie d'une aurçole, et croyait qu'ils vivaient de parfums et de lumiære. ¾ beaucoup de personnes, elle paraissait une folle dont la folie çtait sans danger ; mais, certes, Þ quelque perspicace observateur, ces choses eussent semblç les dçbris d'un magnifique amour çcroulç aussitòt que bàti, les restes d'une Jçsusalem cçleste, enfin l'amour sans l'amant. Et c'çtait vrai. L'histoire des dix-huit premiæres annçes du mariage de Mme de Bargeton peut s'çcrire en peu de mots. Elle vçcut pendant quelque temps de sa propre substance et d'espçrances lointaines. Puis, apræs avoir reconnu que la vie de Paris, Þ laquelle elle aspirait, lui çtait interdite par la mçdiocritç de sa fortune, elle se prit Þ examiner les personnes qui l'entouraient, et frçmit de sa solitude. Il ne se trouvait autour d'elle aucun homme qui pùt lui inspirer une de ces folies auxquelles les femmes se livrent, poussçes par le dçsespoir que leur cause une vie sans issue, sans çvçnement, sans intçrèt. Elle ne pouvait compter sur rien, pas mème sur le hasard, car il y a des vies sans hasard. Au

temps o÷ l'Empire brillait de toute sa gloire, lors du passage de Napolçon en Espagne, o÷ il envoyait la fleur de ses troupes, les espçrances de cette femme, trompçes jusqu'alors, se rçveillærent. La curiositç la poussa naturellement Þ contempler ces hçros qui conquçraient l'Europe sur un mot mis Þ l'ordre du jour, et qui renouvelaient les fabuleux exploits de la chevalerie. Les villes les plus avaricieuses et les plus rçfractaires çtaient obligçes de fèter la Garde impçriale, au-devant de laquelle allaient les maires et les prçfets, une harangue en bouche, comme pour la Royautç. Mme de Bargeton, venue Þ une redoute[69] offerte par un rçgiment Þ la ville, s'çprit d'un gentilhomme, simple sous-lieutenant Þ qui le rusç Napolçon avait montrç le bàton de marçchal de France. Cette passion contenue, noble, grande, et qui contrastait avec les passions alors si facilement nouçes et dçnouçes, fut chastement consacrçe par la main de la mort. ¾ Wagram, un boulet de canon çcrasa sur le cő ur du marquis de Cante-Croix[70] le seul portrait qui attestàt la beautç de Mme de Bargeton. Elle pleura longtemps ce beau jeune homme, qui en deux campagnes çtait devenu colonel, çchauffç par la gloire, par l'amour, et qui mettait une lettre de Naís au-dessus des distinctions impçriales. La douleur jeta sur la figure de cette femme un voile de tristesse. Ce nuage ne se dissipa qu'Þ l'àge terrible o÷ la femme commence Þ regretter ses belles annçes passçes sans qu'elle en ait joui, o÷ elle voit ses roses se faner, o÷ les dçsirs d'amour renaissent avec l'envie de prolonger les derniers sourires de la jeunesse. Toutes ses supçrioritçs firent plaie dans son àme au moment o÷ le froid de la province la saisit. Comme l'hermine, elle serait morte de chagrin si, par hasard, elle se fùt souillçe au contact d'hommes qui ne pensaient qu'Þ jouer quelques sous, le soir, apræs avoir bien dìnç. Sa fiertç la prçserva des tristes amours de la province. Entre la nullitç des hommes qui l'entouraient et le nçant, une femme si supçrieure dut prçfçrer le nçant. Le mariage et le monde furent donc pour elle un monastære. Elle vçcut par la poçsie, comme la carmçlite vit par la religion. Les ouvrages des illustres çtrangers jusqu'alors inconnus qui se publiærent de 1815 Þ 1821, les grands traitçs de M. de Bonald et ceux de M. de Maistre[71], ces deux aigles penseurs, enfin les ő uvres moins grandioses de la littçrature franåaise qui poussa si vigoureusement ses premiers rameaux, lui embellirent sa solitude, mais n'assouplirent ni son esprit ni sa personne. Elle resta droite et forte comme un arbre qui a soutenu un coup de foudre sans en ètre abattu. Sa dignitç se guinda, sa royautç la rendit prçcieuse et quintessenciçe. Comme tous ceux qui se laissent adorer par des courtisans

quelconques, elle trònait avec ses dçfauts. Tel çtait le passç de Mme de Bargeton, froide histoire, nçcessaire Þ dire pour faire comprendre sa liaison avec Lucien, qui fut assez singuliærement introduit chez elle. Pendant ce dernier hiver, il çtait survenu dans la ville une personne qui avait animç la vie monotone que menait Mme de Bargeton. La place de directeur des contributions indirectes çtant venue Þ vaquer, M. de Barante[72] envoya pour l'occuper un homme de qui la destinçe aventureuse plaidait assez en sa faveur pour que la curiositç fçminine lui servìt de passeport chez la reine du pays.

M. du Chàtelet, venu au monde Sixte Chàtelet tout court, mais qui dæs 1806 avait eu le bon esprit de se qualifier, çtait un de ces agrçables jeunes gens qui, sous Napolçon, çchappærent Þ toutes les conscriptions en demeurant auppræs du soleil impçrial. Il avait commencç sa carriære par la place de secrçtaire des commandements d'une, princesse impçriale. M. du Chàtelet possçdait toutes les incapacitçs exigçes par sa place. Bien fait, joli homme, bon danseur, savant joueur de billard, adroit Þ tous les exercices, mçdiocre acteur de sociçtç, chanteur de romances, applaudisseur de bons mots, prèt Þ tout, souple, envieux, il savait et ignorait tout. Ignorant en musique, il accompagnait au piano tant bien que mal une femme qui voulait chanter par complaisance une romance apprise avec mille peines pendant un mois. Incapable de sentir la poçsie, il demandait hardiment la permission de se promener pendant dix minutes pour faire un impromptu, quelque quatrain plat comme un soufflet, et o÷ la rime remplaåait l'idçe. M. du Chàtelet çtait encore douç du talent de remplir la tapisserie dont les fleurs avaient çtç commencçes par la princesse ; il tenait avec une gràce infinie les çcheveaux de soie qu'elle dçvidait, en lui disant des riens o÷ la gravelure se cachait sous une gaze plus ou moins trouçe. Ignorant en peinture, il savait copier un paysage, crayonner un profil, croquer un costume et le colorier. Enfin il avait tous ces petits talents qui çtaient de si grands vçhicules de fortune dans un temps o÷ les femmes ont eu plus d'influence qu'on ne le croit sur les affaires. Il se prçtendait fort en diplomatie, la science de ceux qui n'en ont aucune et qui sont profonds par leur vide ; science d'ailleurs fort commode, en ce sens qu'elle se dçmontre par l'exercice mème de ses hauts emplois ; que voulant des hommes discrets, elle permet aux ignorants de ne rien dire, de se retrancher dans des hochements de tète mystçrieux ; et qu'enfin l'homme le plus fort en cette science est celui qui nage en tenant sa tète au-dessus du fleuve des çvçnements qu'il semble alors conduire, ce qui

devient une question de lçgæretç spçcifique. LÞ, comme dans les arts, il se rencontre mille mçdiocritçs pour un homme de gçnie. Malgrç son service ordinaire et extraordinaire aupræs de l'Altesse Impçriale, le crçdit de sa protectrice n'avait pu le placer au Conseil d'Çtat : non qu'il n'eùt fait un dçlicieux maìtre des requètes comme tant d'autres, mais la princesse le trouvait mieux placç præs d'elle que partout ailleurs. Cependant il fut nommç baron, vint Þ Cassel comme envoyç extraordinaire, et y parut en effet træs extraordinaire. En d'autres termes, Napolçon s'en servit au milieu d'une crise comme d'un courrier diplomatique. Au moment o÷ l'Empire tomba, le baron du Chàtelet avait la promesse d'ètre nommç ministre en Westphalie, præs de Jçròme. Apræs avoir manquç ce qu'il nommait une ambassade de famille, le dçsespoir le prit ; il fit un voyage en Çgypte avec le gçnçral Armand de Montriveau. Sçparç de son compagnon par des çvçnements bizarres, il avait errç pendant deux ans de dçsert en dçsert, de tribu en tribu, captif des Arabes qui se le revendaient les uns aux autres sans pouvoir tirer le moindre parti de ses talents. Enfin, il atteignit les possessions de l'imam de Mascate[73], pendant que Montriveau se dirigeait sur Tanger ; mais il eut le bonheur de trouver Þ Mascate un bàtiment anglais qui mettait Þ la voile, et put revenir Þ Paris un an avant son compagnon de voyage[74]. Ses malheurs rçcents, quelques liaisons d'ancienne date, des services rendus Þ des personnages alors en faveur, le recommandærent au prçsident du Conseil, qui le plaåa præs de M. de Barante, en attendant la premiære Direction libre. Le ròle rempli par M. du Chàtelet aupræs de l'Altesse Impçriale, sa rçputation d'homme Þ bonnes fortunes, les çvçnements singuliers de son voyage, ses souffrances, tout excita la curiositç des femmes d'Angoulème. Ayant appris les mő urs de la haute ville, M. le baron Sixte du Chàtelet se conduisit en consçquence. Il fit le malade, joua l'homme dçgoùtç, blasç. ¾ tout propos, il se prit la tète comme si ses souffrances ne lui laissaient pas un moment de relàche, petite manő uvre qui rappelait son voyage et le rendait intçressant. Il alla chez les autoritçs supçrieures, le gçnçral, le Prçfet, le receveur gçnçral et l'çvèque ; mais il se montra partout poli, froid, lçgærement dçdaigneux comme les hommes qui ne sont pas Þ leur place et qui attendent les faveurs du pouvoir. Il laissa deviner ses talents de sociçtç, qui gagnærent Þ ne pas ètre connus ; puis, apræs s'ètre fait dçsirer, sans avoir lassç la curiositç, apræs avoir reconnu la nullitç des hommes et savamment examinç les femmes pendant plusieurs dimanches Þ la cathçdrale, il reconnut en Mme de Bargeton la

personne dont l'intimitç lui convenait. Il compta sur la musique pour s'ouvrir les portes de cet hòtel impçnçtrable aux çtrangers. Il se procura secrætement une messe de Miroir[75], l'çtudia au piano ; puis, un beau dimanche o÷ toute la sociçtç d'Angoulème çtait Þ la messe, il extasia les ignorants en touchant l'orgue, et rçveilla l'intçrèt qui s'çtait attachç Þ sa personne en faisant indiscrætement circuler son nom par les gens du bas clergç. Au sortir de l'çglise, Mme de Bargeton le complimenta, regretta de ne pas avoir l'occasion de faire de la musique avec lui ; pendant cette rencontre cherchçe, il se fit naturellement offrir le passeport qu'il n'eùt pas obtenu s'il l'eùt demandç. L'adroit baron vint chez la reine d'Angoulème, Þ laquelle il rendit des soins compromettants. Ce vieux beau, car il avait quarante-cinq ans, reconnut dans cette femme toute une jeunesse Þ ranimer, des trçsors Þ faire valoir, peut-ètre une veuve riche en espçrances Þ çpouser, enfin une alliance avec la famille des Nægrepelisse, qui lui permettrait d'aborder Þ Paris la marquise d'Espard, dont le crçdit pouvait lui rouvrir la carriære politique. Malgrç le gui sombre et luxuriant qui gàtait ce bel arbre, il rçsolut de s'y attacher, de l'çmonder, de le cultiver, d'en obtenir de beaux fruits. L'Angoulème noble cria contre l'introduction d'un giaour[76] dans la Casbah, car le salon de Mme de Bargeton çtait le Cçnacle d'une sociçtç pure de tout alliage. L'çvèque seul y venait habituellement, le prçfet y çtait reåu deux ou trois fois dans l'an ; le receveur gçnçral n'y pçnçtrait point ; Mme de Bargeton allait Þ ses soirçes, Þ ses concerts, et ne dìnait jamais chez lui. Ne pas voir le receveur gçnçral et agrçer un simple directeur des contributions, ce renversement de la hiçrarchie parut inconcevable aux autoritçs dçdaignçes.

Ceux qui peuvent s'initier par la pensçe Þ des petitesses qui se retrouvent d'ailleurs dans chaque sphære sociale doivent comprendre combien l'hòtel de Bargeton çtait imposant dans la bourgeoisie d'Angoulème. Quant Þ l'Houmeau, les grandeurs de ce Louvre au petit pied, la gloire de cet hòtel de Rambouillet angoumoisin brillait Þ une distance solaire. Tous ceux qui s'y rassemblaient çtaient les plus pitoyables esprits, les plus mesquines intelligences, les plus pauvres sires Þ vingt lieues Þ la ronde. La politique se rçpandait en banalitçs verbeuses et passionnçes ; *La Quotidienne* y paraissait tiæde, Louis XVIII y çtait traitç de Jacobin[77]. Quant aux femmes, la plupart sottes et sans gràce se mettaient mal, toutes avaient quelque imperfection qui les faussait, rien n'y çtait complet, ni la conversation ni la toilette, ni l'esprit ni la chair. Sans ses projets sur Mme de Bargeton,

Chàtelet n'y eùt pas tenu. Nçanmoins, les maniæres et l'esprit de caste, l'air gentilhomme, la fiertç du noble au petit castel, la connaissance des lois de la politesse y couvraient tout ce vide. La noblesse des sentiments y çtait beaucoup plus rçelle que dans la sphære des grandeurs parisiennes ; il y çclatait un respectable attachement *quand même* aux Bourbons. Cette sociçtç pouvait se comparer, si cette image est admissible, Þ une argenterie de vieille forme, noircie, mais pesante. L'immobilitç de ses opinions politiques ressemblait Þ de la fidçlitç. L'espace mis entre elle et la bourgeoisie, la difficultç d'y parvenir simulaient une sorte d'çlçvation et lui donnaient une valeur de convention. Chacun de ces nobles avait son prix pour les habitants, comme le cauris reprçsente l'argent chez les nægres du Bambara[78]. Plusieurs femmes, flattçes par M. du Chàtelet et reconnaissant en lui des supçrioritçs qui manquaient aux hommes de leur sociçtç, calmærent l'insurrection des amours-propres : toutes espçraient s'approprier la succession de l'Altesse Impçriale. Les puristes pensærent qu'on verrait l'intrus chez Mme de Bargeton, mais qu'il ne serait reåu dans aucune autre maison. Du Chàtelet essuya plusieurs impertinences, mais il se maintint dans sa position en cultivant le clergç. Puis il caressa les dçfauts que le terroir avait donnçs Þ la reine d'Angoulème, il lui apporta tous les livres nouveaux, il lui lisait les poçsies qui paraissaient. Ils s'extasiaient ensemble sur les őuvres des jeunes poætes, elle de bonne foi, lui s'ennuyant, mais prenant en patience les poætes romantiques, qu'en homme de l'çcole impçriale il comprenait peu. Mme de Bargeton, enthousiasmçe de la renaissance due Þ l'influence des lys, aimait M. de Chateaubriand de ce qu'il avait nommç Victor Hugo un enfant sublime[79]. Triste de ne connaìtre le gçnie que de loin, elle soupirait apræs Paris, o÷ vivaient les grands hommes. M. du Chàtelet crut alors faire merveille en lui apprenant qu'il existait Þ Angoulème *un autre enfant sublime*, un jeune poæte qui, sans le savoir, surpassait en çclat le lever sidçral des constellations parisiennes[80]. Un grand homme futur çtait nç dans l'Houmeau ! Le proviseur du collæge avait montrç d'admirables piæces de vers au baron. Pauvre et modeste, l'enfant çtait un Chatterton sans làchetç politique, sans la haine fçroce contre les grandeurs sociales qui poussa le poæte anglais Þ çcrire des pamphlets contre ses bienfaiteurs[81]. Au milieu des cinq ou six personnes qui partageaient son goùt pour les arts et les lettres, celui-ci parce qu'il raclait un violon, celui-lÞ parce qu'il tachait plus ou moins le papier blanc de quelque sçpia, l'un en sa qualitç de prçsident de la Sociçtç d'agriculture, l'autre en vertu d'une voix de

basse qui lui permettait de chanter en maniære d'hallali le *Se fiato in corpo avete*[82] ; parmi ces figures fantasques, Mme de Bargeton se trouvait comme un affamç devant un dìner de thçàtre o÷ les mets sont en carton. Aussi rien ne pourrait-il peindre sa joie au moment o÷ elle apprit cette nouvelle. Elle voulut voir ce poæte, cet ange ! elle en raffola, elle s'enthousiasma, elle en parla pendant des heures entiæres[83]. Le surlendemain l'ancien courrier diplomatique avait nçgociç par le proviseur la prçsentation de Lucien chez Mme de Bargeton.

Vous seuls, pauvres ilotes de province pour qui les distances sociales sont plus longues Þ parcourir que pour les Parisiens aux yeux desquels elles se raccourcissent de jour en jour, vous sur qui pæsent si durement les grilles entre lesquelles chacun des diffçrents mondes du monde s'anathçmatise et se dit *Raca*[84], vous seuls comprendrez le bouleversement qui laboura la cervelle et le cő ur de Lucien Chardon, quand son imposant proviseur lui dit que les portes de l'hòtel de Bargeton allaient s'ouvrir devant lui ! la gloire les avait fait tourner sur leurs gonds ! il serait bien accueilli dans cette maison dont les vieux pignons attiraient son regard quand il se promenait le soir Þ Beaulieu avec David, en se disant que leurs noms ne parviendraient peut-ètre jamais Þ ces oreilles dures Þ la science lorsqu'elle partait de trop bas. Sa ső ur fut seule initiçe Þ ce secret. En bonne mçnagære, en divine devineresse, Æve sortit quelques louis du trçsor pour aller acheter Þ Lucien des souliers fins chez le meilleur bottier d'Angoulème, un habillement neuf chez le plus cçlæbre tailleur. Elle lui garnit sa meilleure chemise d'un jabot qu'elle blanchit et plissa elle-mème. Quelle joie, quand elle le vit ainsi vètu ! combien elle fut fiære de son frære ! combien de recommandations ! Elle devina mille petites niaiseries. L'entraìnement de la mçditation avait donnç Þ Lucien l'habitude de s'accouder aussitòt qu'il çtait assis, il allait jusqu'Þ attirer une table pour s'y appuyer ; Æve lui dçfendit de se laisser aller dans le sanctuaire aristocratique Þ des mouvements sans gène. Elle l'accompagna jusqu'Þ la porte Saint-Pierre, arriva presque en face de la cathçdrale, le regarda prenant par la rue de Beaulieu, pour aller sur la Promenade o÷ l'attendait M. du Chàtelet. Puis la pauvre fille demeura tout çmue comme si quelque grand çvçnement se fùt accompli. Lucien chez Mme de Bargeton, c'çtait pour Æve l'aurore de la fortune. La sainte crçature, elle ignorait que lÞ o÷ l'ambition commence, les naífs sentiments cessent. En arrivant dans la rue du Minage, les choses extçrieures n'çtonnærent point Lucien. Ce Louvre tant agrandi par ses idçes çtait une maison bàtie en

pierre tendre particuliære au pays, et dorçe par le temps. L'aspect, assez triste sur la rue, çtait intçrieurement fort simple : c'çtait la cour de province, froide et proprette ; une architecture sobre, quasi monastique, bien conservçe. Lucien monta par un vieil escalier Þ balustres de chàtaignier dont les marches cessaient d'ètre en pierre Þ partir du premier çtage. Apræs avoir traversç une antichambre mesquine, un grand salon peu çclairç, il trouva la souveraine dans un petit salon lambrissç de boiseries sculptçes dans le goùt du dernier siæcle et peintes en gris. Le dessus des portes çtait en camaíeu. Un vieux damas rouge, maigrement accompagnç, dçcorait les panneaux. Les meubles de vieille forme se cachaient piteusement sous des housses Þ carreaux rouges et blancs. Le poæte aperåut Mme de Bargeton assise sur un canapç Þ petit matelas piquç, devant une table ronde couverte d'un tapis vert, çclairçe par un flambeau de vieille forme, Þ deux bougies et Þ garde-vue[85]. La reine ne se leva point, elle se tortilla fort agrçablement sur son siæge, en souriant au poæte, que ce trçmoussement serpentin çmut beaucoup, il le trouva distinguç. L'excessive beautç de Lucien, la timiditç de ses maniæres, sa voix, tout en lui saisit Mme de Bargeton. Le poæte çtait dçjÞ la poçsie. Le jeune homme examina, par de discrætes ő illades, cette femme qui lui parut en harmonie avec son renom ; elle ne trompait aucune de ses idçes sur la grande dame. Mme de Bargeton portait, suivant une mode nouvelle, un bçret tailladç en velours noir. Cette coiffure comporte un souvenir du Moyen Àge, qui en impose Þ un jeune homme en amplifiant pour ainsi dire la femme ; il s'en çchappait une folle chevelure d'un blond rouge, dorçe Þ la lumiære, ardente au contour des boucles[86]. La noble dame avait le teint çclatant par lequel une femme rachæte les prçtendus inconvçnients de cette fauve couleur. Ses yeux gris çtincelaient, son front dçjÞ ridç les couronnait bien par sa masse blanche hardiment taillçe ; ils çtaient cernçs par une marge nacrçe o÷, de chaque còtç du nez, deux veines bleues faisaient ressortir la blancheur de ce dçlicat encadrement. Le nez offrait une courbure bourbonienne, qui ajoutait au feu d'un visage long en prçsentant comme un point brillant o÷ se peignait le royal entraìnement des Condç. Les cheveux ne cachaient pas entiærement le cou. La robe, nçgligemment croisçe, laissait voir une poitrine de neige, o÷ l'ő il devinait une gorge intacte et bien placçe. De ses doigts effilçs et soignçs, mais un peu secs[87] , Mme de Bargeton fit au jeune poæte un geste amical, pour lui indiquer la chaise qui çtait præs d'elle. M. du Chàtelet prit un fauteuil. Lucien s'aperåut alors qu'ils çtaient seuls. La conversation de Mme de

Bargeton enivra le poæte de l'Houmeau. Les trois heures passçes præs d'elle furent pour Lucien un de ces rèves que l'on voudrait rendre çternels. Il trouva cette femme plutòt maigrie que maigre, amoureuse sans amour, maladive malgrç sa force ; ses dçfauts, que ses maniæres exagçraient, lui plurent, car les jeunes gens commencent par aimer l'exagçration, ce mensonge des belles àmes. Il ne remarqua point la flçtrissure des joues couperosçes sur les pommettes, et auxquelles les ennuis et quelques souffrances avaient donnç des tons de brique. Son imagination s'empara d'abord de ces yeux de feu, de ces boucles çclatantes o÷ ruisselait la lumiære, de cette çclatante blancheur, points lumineux auxquels il se prit comme un papillon aux bougies. Puis cette àme parla trop Þ la sienne pour qu'il pùt juger la femme. L'entrain de cette exaltation fçminine, la verve des phrases un peu vieilles que rçpçtait depuis longtemps Mme de Bargeton, mais qui lui parurent neuves, le fascinærent d'autant mieux qu'il voulait trouver tout bien. Il n'avait point apportç de poçsie Þ lire ; mais il n'en fut pas question : il avait oubliç ses vers pour avoir le droit de revenir ; Mme de Bargeton n'en avait point parlç pour l'engager Þ lui faire quelque lecture un autre jour. N'çtait-ce pas une premiære entente ? M. Sixte du Chàtelet fut mçcontent de cette rçception. Il aperåut tardivement un rival dans ce beau jeune homme, qu'il reconduisit jusqu'au dçtour de la premiære rampe au-dessous de Beaulieu, dans le dessein de le soumettre Þ sa diplomatie. Lucien ne fut pas mçdiocrement çtonnç d'entendre le directeur des contributions indirectes se vantant de l'avoir introduit, et lui donnant Þ ce titre des conseils.

ª Plùt Þ Dieu qu'il fùt mieux traitç que lui, disait M. du Chàtelet. La cour çtait moins impertinente que cette sociçtç de ganaches. On y recevait des blessures mortelles, on y essuyait d'affreux dçdains. La rçvolution de 1789 recommencerait si ces gens-lÞ ne se rçformaient pas. Quant Þ lui, s'il continuait d'aller dans cette maison, c'çtait par goùt pour Mme de Bargeton, la seule femme un peu propre qu'il y eùt Þ Angoulème, Þ laquelle il avait fait la cour par dçső uvrement, et de laquelle il çtait devenu follement amoureux. Il allait bientòt la possçder, il çtait aimç, tout le lui prçsageait. La soumission de cette reine orgueilleuse serait la seule vengeance qu'il tirerait de cette sotte maisonnçe de hobereaux. [1]

Chàtelet exprima sa passion en homme capable de tuer un rival s'il en rencontrait un. Le vieux papillon impçrial tomba de tout son poids sur le pauvre poæte, en essayant de l'çcraser sous son importance et de lui faire

peur. Il se grandit en racontant les pçrils de son voyage grossis ; mais, s'il imposa Þ l'imagination du poæte, il n'effraya point l'amant.

Depuis cette soirçe, nonobstant le vieux fat, malgrç ses menaces et sa contenance de spadassin bourgeois, Lucien çtait revenu chez Mme de Bargeton, d'abord avec la discrçtion d'un homme de l'Houmeau ; puis il se familiarisa bientòt avec ce qui lui avait paru d'abord une çnorme faveur, et vint la voir de plus en plus souvent. Le fils d'un pharmacien fut pris, par les gens de cette sociçtç, pour un ètre sans consçquence. Dans les commencements, si quelque gentilhomme ou quelque femme venus en visite chez Naís rencontraient Lucien, tous avaient pour lui l'accablante politesse dont usent les gens comme il faut avec leurs infçrieurs. Lucien trouva d'abord ce monde fort gracieux ; mais, plus tard, il reconnut le sentiment d'o÷ procçdaient ces fallacieux çgards. Bientòt il surprit quelques airs protecteurs qui remuærent son fiel et le confirmærent dans les haineuses idçes rçpublicaines par lesquelles beaucoup de ces futurs Patriciens prçludent avec la haute sociçtç. Mais combien de souffrances n'aurait-il pas endurçes pour Naís qu'il entendait nommer ainsi, car entre eux les intimes de ce clan, de mème que les Grands d'Espagne et les personnages de la *Crème* Þ Vienne[88] s'appelaient, hommes et femmes, par leurs petits noms, derniære nuance inventçe pour mettre une distinction au cő ur de l'aristocratie angoumoisine.

Naís fut aimçe comme tout jeune homme aime la premiære femme qui le flatte, car Naís pronostiquait un grand avenir, une gloire immense Þ Lucien. Mme de Bargeton usa de toute son adresse pour çtablir chez elle son poæte : non seulement elle l'exaltait outre mesure, mais elle le reprçsentait comme un enfant sans fortune, qu'elle voulait placer ; elle le rapetissait pour le garder ; elle en faisait son lecteur, son secrçtaire ; mais elle l'aimait plus qu'elle ne croyait pouvoir aimer apræs l'affreux malheur qui lui çtait advenu. Elle se traitait fort mal intçrieurement, elle se disait que ce serait une folie d'aimer un jeune homme de vingt ans, qui par sa position çtait dçjÞ si loin d'elle. Ses familiaritçs çtaient capricieusement dçmenties par les fiertçs que lui inspiraient ses scrupules. Elle se montrait tour Þ tour altiære et protectrice, tendre et flatteuse. D'abord intimidç par le haut rang de cette femme, Lucien eut donc toutes les terreurs, les espoirs et les dçsespçrances qui martælent le premier amour et le mettent si avant dans le cő ur par les coups que frappent alternativement la douleur et le plaisir. Pendant deux mois il vit en elle une bienfaitrice qui allait s'occuper de lui maternellement.

Mais les confidences commencærent. Mme de Bargeton appela son poæte cher Lucien ; puis cher, tout court. Le poæte enhardi nomma cette grande dame Naís. En l'entendant lui donner ce nom, elle eut une de ces colæres qui sçduisent tant un enfant ; elle lui reprocha de prendre le nom dont se servait tout le monde. La fiære et noble Nægrepelisse offrit Þ ce bel ange celui de ses noms qui se trouvait encore neuf, elle voulut ètre Louise pour lui[89]. Lucien atteignit au troisiæme ciel de l'amour. Un soir, Lucien çtant entrç pendant que Louise contemplait un portrait qu'elle serra promptement, il voulut le voir. Pour calmer le dçsespoir d'un premier accæs de jalousie, Louise montra le portrait du jeune Cante-Croix et raconta, non sans larmes, la douloureuse histoire de ses amours, si purs et si cruellement çtouffçs. S'essayait-elle Þ quelque infidçlitç envers son mort, ou avait-elle inventç de faire Þ Lucien un rival de ce portrait ? Lucien çtait trop jeune pour analyser sa maìtresse, il se dçsespçra naívement car elle ouvrit la campagne pendant laquelle les femmes font battre en bræche des scrupules plus ou moins ingçnieusement fortifiçs. Leurs discussions sur les devoirs, sur les convenances, sur la religion, sont comme des places fortes qu'elles aiment Þ voir prendre d'assaut. L'innocent Lucien n'avait pas besoin de ces coquetteries, il eùt guerroyç tout naturellement.

ª Je ne mourrai pas, moi, je vivrai pour vous ¹ , dit audacieusement un soir Lucien qui voulut en finir avec M. de Cante-Croix et qui jeta sur Louise un regard o÷ se peignait une passion arrivçe Þ terme.

Effrayçe des progræs que ce nouvel amour faisait chez elle et chez son poæte, elle lui demanda les vers promis pour la premiære page de son album, en cherchant un sujet de querelle dans le retard qu'il mettait Þ les faire. Que devint-elle en lisant les deux stances suivantes, qu'elle trouva naturellement plus belles que les meilleures du poæte de l'aristocratie, Canalis ?

Le magique pinceau, les muses mensongères
N'orneront pas toujours de mes feuilles légères
Le fidèle vélin ;
Et le crayon furtif de ma belle maîtresse
Me confira souvent sa secrète allégresse
Ou son muet chagrin.

Ah ! quand ses doigts plus lourds à mes pages fanées
Demanderont raison des riches destinées
Que lui tient l'avenir,

Alors veuille l'Amour que de ce beau voyage
Le fécond souvenir
Soit doux à contempler comme un ciel sans nuage[90] *!*

ª Est-ce bien moi qui vous les ai dictçs ? ¹ dit-elle.

Ce soupåon, inspirç par la coquetterie d'une femme qui se plaisait Þ jouer avec le feu, fit venir une larme aux yeux de Lucien ; elle le calma en le baisant au front pour la premiære fois. Lucien fut dçcidçment un grand homme qu'elle voulut former ; elle imagina de lui apprendre l'italien et l'allemand, de perfectionner ses maniæres ; elle trouva lÞ des prçtextes pour l'avoir toujours chez elle, Þ la barbe de ses ennuyeux courtisans. Quel intçrèt dans sa vie ! Elle se remit Þ la musique pour son poæte Þ qui elle rçvçla le monde musical, elle lui joua quelques beaux morceaux de Beethoven et le ravit ; heureuse de sa joie, elle lui disait hypocritement en le voyant Þ demi pàmç : ª Ne peut-on pas se contenter de ce bonheur ? ¹ Le pauvre poæte avait la bètise de rçpondre : ª Oui. ¹

Enfin, les choses arriværent Þ un tel point que Louise avait fait dìner Lucien avec elle dans la semaine prçcçdente, en tiers avec M. de Bargeton. Malgrç cette prçcaution, toute la ville sut le fait et le tint pour si exorbitant que chacun se demanda s'il çtait vrai. Ce fut une rumeur affreuse. ¾ plusieurs, la Sociçtç parut Þ la veille d'un bouleversement. D'autres s'çcriærent : VoilÞ le fruit des doctrines libçrales. Le jaloux du Chàtelet apprit alors que Mme Charlotte, qui gardait les femmes en couches, çtait Mme Chardon, mære du Chateaubriand de l'Houmeau, disait-il. Cette expression passa pour un bon mot. Mme de Chandour accourut la premiære chez Mme de Bargeton.

ª Savez-vous, chære Naís, ce dont tout Angoulème parle ? lui dit-elle, ce petit poçtriau a pour mære Mme Charlotte qui gardait il y a deux mois ma belle-sœ ur en couches.

¢ Ma chære, dit Mme de Bargeton en prenant un air tout Þ fait royal, qu'y a-t-il d'extraordinaire Þ ceci ? n'est-elle pas la veuve d'un apothicaire ? une pauvre destinçe pour une demoiselle de Rubemprç. Supposons-nous sans un sou vaillant ?... que ferions-nous pour vivre, nous ? comment nourririez-vous vos enfants ? ¹

Le sang-froid de Mme de Bargeton tua les lamentations[91] de la noblesse. Les àmes grandes sont toujours disposçes Þ faire une vertu d'un malheur. Puis, dans la persistance Þ faire un bien qu'on incrimine, il se trouve

d'invincibles attraits : l'innocence a le piquant du vice. Dans la soirçe, le salon de Mme de Bargeton fut plein de ses amis, venus pour lui faire des remontrances. Elle dçploya toute la causticitç de son esprit : elle dit que si les gentilshommes ne pouvaient ètre ni Moliære, ni Racine, ni Rousseau, ni Voltaire, ni Massillon, ni Beaumarchais, ni Diderot, il fallait bien accepter les tapissiers, les horlogers, les couteliers dont les enfants devenaient des grands hommes[92]. Elle dit que le gçnie çtait toujours gentilhomme. Elle gourmanda les hobereaux sur le peu d'entente de leurs vrais intçrèts. Enfin elle dit beaucoup de bètises qui auraient çclairç des gens moins niais, mais ils en firent honneur Þ son originalitç. Elle conjura donc l'orage Þ coups de canon. Quand Lucien, mandç par elle, entra pour la premiære fois dans le vieux salon fanç o÷ l'on jouait au whist Þ quatre tables, elle lui fit un gracieux accueil, et le prçsenta en reine qui voulait ètre obçie. Elle appela le directeur des contributions M. Chàtelet, et le pçtrifia en lui faisant comprendre qu'elle connaissait l'illçgale superfçtation de sa particule. Lucien fut dæs ce soir violemment introduit dans la sociçtç de Mme de Bargeton ; mais il y fut acceptç comme une substance vçnçneuse que chacun se promit d'expulser en la soumettant aux rçactifs de l'impertinence. Malgrç ce triomphe, Naís perdit de son empire : il y eut des dissidents qui tentærent d'çmigrer. Par le conseil de M. Chàtelet, Amçlie, qui çtait Mme de Chandour, rçsolut d'çlever autel contre autel en recevant chez elle les mercredis. Mme de Bargeton ouvrait son salon tous les soirs, et les gens qui venaient chez elle çtaient si routiniers, si bien habituçs Þ se retrouver devant les mèmes tapis, Þ jouer aux mèmes trictracs, Þ voir les gens, les flambeaux, Þ mettre leurs manteaux, leurs doubles souliers, leur chapeaux dans le mème couloir, qu'ils aimaient les marches de l'escalier autant que la maìtresse de la maison. Tous se rçsignærent Þ subir le chardonneret du sacrç bocage, dit Alexandre de Brçbian, autre bon mot. Enfin le prçsident de la Sociçtç d'agriculture apaisa la sçdition par une observation magistrale.

[a] Avant la rçvolution, dit-il, les plus grands seigneurs recevaient Duclos, Grimm, Crçbillon, tous gens qui, comme ce petit poæte de l'Houmeau, çtaient sans consçquence ; mais ils n'admettaient point les receveurs des tailles, ce qu'est, apræs tout, Chàtelet. [1]

Du Chàtelet paya pour Chardon, chacun lui marqua de la froideur. En se sentant attaquç, le directeur des contributions, qui, depuis le moment o÷ elle l'avait appelç Chàtelet, s'çtait jurç Þ lui-mème de possçder Mme de Bargeton, entra dans les vues de la maìtresse du logis ; il soutint le jeune

poæte en se dçclarant son ami. Ce grand diplomate dont s'çtait si maladroitement privç l'Empereur caressa Lucien, il se dit son ami. Pour lancer le poæte, il donna un dìner o÷ se trouværent le prçfet, le receveur gçnçral, le colonel du rçgiment en garnison, le directeur de l'Çcole de Marine, le prçsident du tribunal, enfin toutes les sommitçs administratives. Le pauvre poæte fut fètç si grandement que tout autre qu'un jeune homme de vingt-deux ans aurait vçhçmentement soupåonnç de mystification les louanges au moyen desquelles on abusa de lui. Au dessert, Chàtelet fit rçciter Þ son rival une ode de Sardanapale mourant, le chef-d'ő uvre du moment. En l'entendant, le proviseur du collæge, homme flegmatique, battit des mains en disant que Jean-Baptiste Rousseau n'avait pas mieux fait[93]. Le baron Sixte Chàtelet pensa que le petit rimeur cræverait tòt ou tard dans la serre chaude des louanges, ou que, dans l'ivresse de sa gloire anticipçe, il se permettrait quelques impertinences qui le feraient rentrer dans son obscuritç primitive. En attendant le dçcæs de ce gçnie, il parut immoler ses prçtentions aux pieds de Mme de Bargeton ; mais, avec l'habiletç des rouçs, il avait arrètç son plan, et suivit avec une attention stratçgique la marche des deux amants en çpiant l'occasion d'exterminer Lucien. Il s'çleva dæs lors dans Angoulème et dans les environs un bruit sourd qui proclamait l'existence d'un grand homme en Angoumois. Mme de Bargeton çtait gçnçralement louçe pour les soins qu'elle prodiguait Þ ce jeune aigle. Une fois sa conduite approuvçe, elle voulut obtenir une sanction gçnçrale. Elle tambourina dans le dçpartement une soirçe Þ glaces, Þ gàteaux et Þ thç, grande innovation dans une ville o÷ le thç se vendait encore chez les apothicaires, comme une drogue employçe contre les indigestions. La fleur de l'aristocratie fut conviçe pour entendre une grande ő uvre que devait lire Lucien. Louise avait cachç les difficultçs vaincues Þ son ami, mais elle lui toucha quelques mots de la conjuration formçe contre lui par le monde ; car elle ne voulait pas lui laisser ignorer les dangers de la carriære que doivent parcourir les hommes de gçnie, et o÷ se rencontrent des obstacles infranchissables aux courages mçdiocres. Elle fit de cette victoire un enseignement. De ses blanches mains, elle lui montra la gloire achetçe par de continuels supplices, elle lui parla du bùcher des martyrs Þ traverser, elle lui beurra ses plus belles tartines et les panacha de ses plus pompeuses expressions. Ce fut une contrefaåon des improvisations qui dçparent le roman de *Corinne*[94]. Louise se trouva si grande par son çloquence, qu'elle aima davantage le Benjamin[95] qui la lui inspirait ; elle lui conseilla de

rçpudier audacieusement son pære en prenant le noble nom de Rubemprç, sans se soucier des criailleries soulevçes par un çchange que d'ailleurs le Roi lçgitimerait. Apparentçe Þ la marquise d'Espard, une demoiselle de Blamont-Chauvry, fort en crçdit Þ la cour, elle se chargeait d'obtenir cette faveur. ¾ ces mots, le Roi, la marquise d'Espard, la cour, Lucien vit comme un feu d'artifice, et la nçcessitç de ce baptème lui fut prouvçe.

ª Cher petit, lui dit Louise d'une voix tendrement moqueuse, plus tòt il se fera, plus vite il sera sanctionnç. ¹

Elle souleva l'une apræs l'autre les couches successives de l'Çtat social, et fit compter au poæte les çchelons qu'il franchissait soudain par cette habile dçtermination. En un instant, elle fit abjurer Þ Lucien ses idçes populaciæres sur la chimçrique çgalitç de 1793, elle rçveilla chez lui la soif des distinctions que la froide raison de David avait calmçe, elle lui montra la haute sociçtç comme le seul thçàtre sur lequel il devait se tenir. Le haineux libçral devint monarchique *in petto*. Lucien mordit Þ la pomme du luxe aristocratique et de la gloire. Il jura d'apporter aux pieds de sa dame une couronne, fùt-elle ensanglantçe ; il la conquerrait Þ tout prix, *quibuscumque viis*[96]. Pour prouver son courage, il raconta ses souffrances actuelles qu'il avait cachçes Þ Louise, conseillç par cette indçfinissable pudeur attachçe aux premiers sentiments, et qui dçfend au jeune homme d'çtaler ses grandeurs, tant il aime Þ voir apprçcier son àme dans son *incognito*. Il peignit les çtreintes d'une misære supportçe avec orgueil, ses travaux chez David, ses nuits employçes Þ l'çtude. Cette jeune ardeur rappela le colonel de vingt-six ans Þ Mme de Bargeton, dont le regard s'amollit. En voyant la faiblesse gagner son imposante maìtresse, Lucien prit une main qu'on lui laissa prendre, et la baisa avec la furie du poæte, du jeune homme, de l'amant. Louise alla jusqu'Þ permettre au fils de l'apothicaire d'atteindre Þ son front et d'y imprimer ses lævres palpitantes.

ª Enfant ! enfant ! si l'on nous voyait, je serais bien ridicule ¹ , dit-elle en se rçveillant d'une torpeur extatique.

Pendant cette soirçe, l'esprit de Mme de Bargeton fit de grands ravages dans ce qu'elle nommait les prçjugçs de Lucien. ¾ l'entendre, les hommes de gçnie n'avaient ni fræres ni ső urs, ni pæres ni mæres ; les grandes ő uvres qu'ils devaient çdifier leur imposaient un apparent çgoísme, en les obligeant de tout sacrifier Þ leur grandeur[97]. Si la famille souffrait d'abord des dçvorantes exactions peråues par un cerveau gigantesque, plus tard elle recevrait au centuple le prix des sacrifices de tout genre exigçs par les

premiæres luttes d'une royautç contrariçe, en partageant les fruits de la victoire. Le gçnie ne relevait que de lui-mème ; il çtait seul juge de ses moyens, car lui seul connaissait la fin : il devait donc se mettre au-dessus des lois, appelç qu'il çtait Þ les refaire ; d'ailleurs, qui s'empare de son siæcle peut tout prendre, tout risquer, car tout est Þ lui. Elle citait les commencements de la vie de Bernard de Palissy, de Louis XI, de Fox[98], de Napolçon, de Christophe Colomb, de Cçsar, de tous les illustres joueurs, d'abord criblçs de dettes ou misçrables, incompris, tenus pour fous, pour mauvais fils, mauvais pæres, mauvais fræres, mais qui plus tard devenaient l'orgueil de la famille, du pays, du monde. Ces raisonnements abondaient dans les vices secrets de Lucien et avanåaient la corruption de son cő ur ; car, dans l'ardeur de ses dçsirs, il admettait les moyens *a priori*. Mais ne pas rçussir est un crime de læse-majestç sociale. Un vaincu n'a-t-il pas alors assassinç toutes les vertus bourgeoises sur lesquelles repose la sociçtç, qui chasse avec horreur les Marius assis devant leurs ruines[99] ? Lucien, qui ne se savait pas entre l'infamie des bagnes et les palmes du gçnie, planait sur le Sinaí des prophætes sans voir, au bas, la mer Morte, l'horrible suaire de Gomorrhe.

Louise dçbrida si bien le cő ur et l'esprit de son poæte des langes dont les avait enveloppçs la vie de province, que Lucien voulut çprouver Mme de Bargeton afin de savoir s'il pouvait, sans çprouver la honte d'un refus, conquçrir cette haute proie. La soirçe annoncçe lui donna l'occasion de tenter cette çpreuve. L'ambition se mèlait Þ son amour. Il aimait et voulait s'çlever, double dçsir bien naturel chez les jeunes gens qui ont un cő ur Þ satisfaire et l'indigence Þ combattre. En conviant aujourd'hui tous ses enfants Þ un mème festin, la Sociçtç rçveille leurs ambitions dæs le matin de la vie. Elle destitue la jeunesse de ses gràces et vicie la plupart de ses sentiments gçnçreux en y mèlant des calculs. La poçsie voudrait qu'il en fùt autrement ; mais le fait vient trop souvent dçmentir la fiction Þ laquelle on voudrait croire, pour qu'on puisse se permettre de reprçsenter le jeune homme autrement qu'il est au dix-neuviæme siæcle. Le calcul de Lucien lui parut fait au profit d'un beau sentiment, de son amitiç pour David.

Lucien çcrivit une longue lettre Þ sa Louise, car il se trouva plus hardi la plume Þ la main que la parole Þ la bouche. En douze feuillets trois fois recopiçs, il raconta le gçnie de son pære, ses espçrances perdues, et la misære horrible Þ laquelle il çtait en proie. Il peignit sa chære ső ur comme un ange, David comme un Cuvier futur, qui, avant d'ètre un grand homme,

çtait un pære, un fræe, un ami pour lui ; il se croirait indigne d'ètre aimç de Louise, sa premiære gloire, s'il ne lui demandait pas de faire pour David ce qu'elle faisait pour lui-mème. Il renoncerait Þ tout plutòt que de trahir David Sçchard, il voulait que David assistàt Þ son succæs. Il çcrivit une de ces lettres folles o÷ les jeunes gens opposent le pistolet Þ un refus, o÷ tourne le casuisme[100] de l'enfance, ou parle la logique insensçe des belles àmes ; dçlicieux verbiage brodç de ces dçclarations naíves çchappçes du cő ur Þ l'insu de l'çcrivain, et que les femmes aiment tant. Apræs avoir remis cette lettre Þ la femme de chambre, Lucien çtait venu passer la journçe Þ corriger des çpreuves, Þ diriger quelques travaux, Þ mettre en ordre les petites affaires de l'imprimerie, sans rien dire Þ David. Dans les jours o÷ le cő ur est encore enfant, les jeunes gens ont de ces sublimes discrçtions. D'ailleurs peut-ètre Lucien commenåait-il Þ redouter la hache de Phocion[101], que savait manier David ; peut-ètre craignait-il la clartç d'un regard qui allait au fond de l'àme. Apræs la lecture de Chçnier, son secret avait passç de son cő ur sur ses lævres, atteint par un reproche qu'il sentit comme le doigt que pose un mçdecin sur une plaie.

Maintenant embrassez les pensçes qui durent assaillir Lucien pendant qu'il descendait d'Angoulème Þ l'Houmeau. Cette grande dame s'çtait-elle fàchçe ? allait-elle recevoir David chez elle ? l'ambitieux ne serait-il pas prçcipitç dans son trou Þ l'Houmeau ? Quoique avant de baiser Louise au front, Lucien eùt pu mesurer la distance qui sçpare une reine de son favori, il ne se disait pas que David ne pouvait franchir en un clin d'ő il l'espace qu'il avait mis cinq mois Þ parcourir. Ignorant combien çtait absolu l'ostracisme prononcç sur les petites gens, il ne savait pas qu'une seconde tentative de ce genre serait la perte de Mme de Bargeton. Atteinte et convaincue de s'ètre encanaillçe, Louise serait obligçe de quitter la ville, o÷ sa caste la fuirait comme au Moyen Àge on fuyait un lçpreux. Le clan de fine aristocratie et le clergç lui-mème dçfendraient Naís envers et contre tous, au cas o÷ elle se permettrait une faute ; mais le crime de voir mauvaise compagnie ne lui serait jamais remis ; car si l'on excuse les fautes du pouvoir, on le condamne apræs son abdication. Or, recevoir David, n'çtait-ce pas abdiquer ? Si Lucien n'embrassait pas ce còtç de la question, son instinct aristocratique lui faisait pressentir bien d'autres difficultçs qui l'çpouvantaient. La noblesse des sentiments ne donne pas inçvitablement la noblesse des maniæres. Si Racine avait l'air du plus noble courtisan, Corneille ressemblait fort Þ un marchand de bő ufs, Descartes avait la

tournure d'un bon nçgociant hollandais. Souvent, en rencontrant Montesquieu son ràteau sur l'çpaule, son bonnet de nuit sur la tète, les visiteurs de La Bræde le prirent pour un vulgaire jardinier. L'usage du monde, quand il n'est pas un don de haute naissance, une science succçe avec le lait ou transmise par le sang, constitue une çducation que le hasard doit seconder par une certaine çlçgance de formes, par une distinction dans les traits, par un timbre de voix. Toutes ces grandes petites choses manquaient Þ David, tandis que la nature en avait douç son ami. Gentilhomme par sa mære, Lucien avait jusqu'au pied haut courbç du Franc ; tandis que David Sçchard avait les pieds plats du Welche[102] et l'encolure de son pære le pressier. Lucien entendait les railleries qui pleuvraient sur David, il lui semblait voir le sourire que rçprimerait Mme de Bargeton. Enfin, sans avoir prçcisçment honte de son frære, il se promettait de ne plus çcouter ainsi son premier mouvement, et de le discuter Þ l'avenir. Donc, apræs l'heure de la poçsie et du dçvouement, apræs une lecture qui venait de montrer aux deux amis les campagnes littçraires çclairçes par un nouveau soleil, l'heure de la politique et des calculs sonnait pour Lucien. En rentrant dans l'Houmeau, il se repentait de sa lettre, il aurait voulu la reprendre ; car il apercevait par une çchappçe les impitoyables lois du monde. En devinant combien la fortune acquise favorisait l'ambition, il lui coùtait de retirer son pied du premier bàton de l'çchelle par laquelle il devait monter Þ l'assaut des grandeurs. Puis les images de sa vie simple et tranquille, parçe des plus vives fleurs du sentiment ; ce David plein de gçnie qui l'avait si noblement aidç, qui lui donnerait au besoin sa vie ; sa mære, si grande dame dans son abaissement, et qui le croyait aussi bon qu'il çtait spirituel ; sa sőur, cette fille si gracieuse dans sa rçsignation, son enfance si pure et sa conscience encore blanche ; ses espçrances, qu'aucune bise n'avait effeuillçes, tout refleurissait dans son souvenir. Il se disait alors qu'il çtait plus beau de percer les çpais bataillons de la tourbe aristocratique ou bourgeoise Þ coups de succæs que de parvenir par les faveurs d'une femme. Son gçnie luirait tòt ou tard comme celui de tant d'hommes, ses prçdçcesseurs, qui avaient domptç la sociçtç ; les femmes l'aimeraient alors ! L'exemple de Napolçon, si fatal au dix-neuviæme siæcle par les prçtentions qu'il inspire Þ tant de gens mçdiocres, apparut Þ Lucien qui jeta ses calculs au vent en se les reprochant. Ainsi çtait fait Lucien, il allait du mal au bien, du bien au mal avec une çgale facilitç. Au lieu de l'amour que le savant porte Þ sa retraite,

Lucien çprouvait depuis un mois une sorte de honte en apercevant la boutique o÷ se lisait en lettres jaunes sur un fond vert :

Pharmacie de POSTEL, *successeur de* CHARDON.

Le nom de son pære, çcrit ainsi dans un lieu par o÷ passaient toutes les voitures, lui blessait la vue. Le soir o÷ il franchit sa porte ornçe d'une petite grille Þ barreaux de mauvais goùt, pour se produire Þ Beaulieu, parmi les jeunes gens les plus çlçgants de la haute ville, en donnant le bras Þ Mme de Bargeton, il avait çtrangement dçplorç le dçsaccord qu'il reconnaissait entre cette habitation et sa bonne fortune.

ª Aimer Mme de Bargeton, la possçder bientòt peut-ètre, et loger dans ce nid Þ rats ! ¹ se disait-il en dçbouchant par l'allçe dans la petite cour o÷ plusieurs paquets d'herbes bouillies çtaient çtalçs le long des murs, o÷ l'apprenti rçcurait les chaudrons du laboratoire, o÷ M. Postel, ceint d'un tablier de prçparateur, une cornue Þ la main, examinait un produit chimique tout en jetant l'ő il sur sa boutique ; et s'il regardait trop attentivement sa drogue, il avait l'oreille Þ la sonnette. L'odeur des camomilles, des menthes, de plusieurs plantes distillçes, remplissait la cour et le modeste appartement o÷ l'on montait par un de ces escaliers droits appelçs des escaliers de meunier, sans autre rampe que deux cordes. Au-dessus çtait l'unique chambre en mansarde o÷ demeurait Lucien.

ª Bonjour, mon fiston, lui dit M. Postel, le vçritable type du boutiquier de province. Comment va notre petite santç ? Moi, je viens de faire une expçrience sur la mçlasse, mais il aurait fallu votre pære pour trouver ce que je cherche. C'çtait un fameux homme, celui-lÞ ! Si j'avais connu son secret contre la goutte, nous roulerions tous deux carrosse aujourd'hui ! ¹

Il ne se passait pas de semaine que le pharmacien, aussi bète qu'il çtait bon homme, ne donnàt un coup de poignard Þ Lucien, en lui parlant de la fatale discrçtion que son pære avait gardçe sur sa dçcouverte.

ª C'est un grand malheur ¹ , rçpondit briævement Lucien qui commenåait Þ trouver l'çlæve de son pære prodigieusement commun apræs l'avoir souvent bçni ; car plus d'une fois l'honnète Postel avait secouru la veuve et les enfants de son maìtre.

ª Qu'avez-vous donc ? demanda M. Postel en posant son çprouvette sur la table du laboratoire.

¢ Est-il venu quelque lettre pour moi ?

¢ Oui, une qui flaire comme baume ! elle est aupræs de mon pupitre sur le comptoir. ¹

La lettre de Mme de Bargeton mèlçe aux bocaux de la pharmacie ! Lucien s'çlanåa dans la boutique.

ª Dçpèche-toi, Lucien ! ton dìner t'attend depuis une heure, il sera froid, cria doucement une jolie voix Þ travers une fenètre entrouverte et que Lucien n'entendit pas.

¢ Il est toquç[103], votre frære, mademoiselle ¹ , dit Postel en levant le nez.

Ce cçlibataire, assez semblable Þ une petite tonne d'eau-de-vie sur laquelle la fantaisie d'un peintre aurait mis une grosse figure grèlçe de petite vçrole et rougeaude, prit en regardant Æve un air cçrçmonieux et agrçable qui prouvait qu'il pensait Þ çpouser la fille de son prçdçcesseur, sans pouvoir mettre fin au combat que l'amour et l'intçrèt se livraient dans son cő ur. Aussi disait-il souvent Þ Lucien en souriant la phrase qu'il lui redit quand le jeune homme repassa præs de lui : ª Elle est fameusement jolie, votre ső ur ! Vous n'ètes pas mal non plus ! Votre pære faisait tout bien. ¹

---

1 La presse en fonte de Stanhope, qui permettait d'imprimer la forme d'un seul coup, fut introduite d'Angleterre en France dans les premiæres annçes de la Restauration (en 1826, dans son activitç d'imprimeur, Balzac en a utilisç plusieurs). C'est en 1819 que Gannal remplaåa les *balles* (tampons de laine ou de crin couverts de cuir) par des rouleaux en matiære çlastique. L'imprimerie Sçchard n'est çvidemment pas Þ la pointe de l'innovation technologique.

2 O÷ l'on fabrique le papier depuis le XVIIe siæcle.

3 Dæs la fin du XVIIIe siæcle, le marbre fixe avait çtç remplacç par des plaques de fonte montçes sur des chariots mobiles. Balzac se contredira d'ailleurs plus loin : Sçchard possæde bien de telles plaques.

4 Ici comme partout, Balzac veut sauver le souvenir de quelque chose qui a disparu sous le choc du progræs : la presse mçcanique a çtç mise au point dæs 1813 par Frçdçric Koenig. Elle sera remplacçe par la rotative.

5 La famille Elzevir çtait çtablie Þ Leyde, La Haye, Utrecht et Amsterdam aux XVIe et XVIIe siæcles ; Christophe Plantin Þ Anvers au XVIe siæcle ; Alde Manuce, chef d'une dynastie d'imprimeurs vçnitiens, fonda en 1490 une imprimerie que rendirent cçlæbres ses çditions *princeps* des chefs-d'ő uvre grecs et latins ; le premier Didot fut Franåois (1689-1757), suivi de ses deux fils qui rendirent leur maison illustre : le manuscrit montre qu'ici Balzac songe Þ Firmin Didot, petit-fils du fondateur, dont les ateliers reprçsentent alors le *nec plus ultra* de la qualitç et de la technique.

6 *Imprimeur* signifie donc ici : pressier, dont le travail purement manuel s'accommode træs bien de l'analphabçtisme. A moins que Balzac ne veuille ironiquement faire allusion Þ l'ignorance des imprimeurs en gçnçral et de Sçchard en particulier.

7 Dans le manuscrit, comte de Granlieu ; en 1837 et 1839, comte de Marsay, originaire du pays de Foix. Dans l'çdition Furne, Balzac introduit le comte de Maucombe, qui vient des *Mémoires d'une jeune mariée* (o÷ il est le pære de Louise de l'Estorade). ¢ Dans la prçface du *Lys dans la vallée*,

Balzac çvoque certain futur ª çloquent dçputç de la Restauration ¹ , qui, devenu imprimeur sous la Rçvolution, ª gagnait trois francs en tirant le dçcret qui le condamnait Þ mort ¹ .

8 Celui qui surveille le travail dans l'imprimerie.

9 Au sens strict, tout ce qui s'ajoute aux frais de main-d'ő uvre ; plus largement : bçnçfices.

10 Boite divisçe en compartiments, o÷ sont rangçs les caractæres d'imprimerie.

11 Les liards (valant le quart d'un sou) çtaient en cuivre.

12 Balzac, qui a adoptç la ª cognomologie ¹ de Sterne, ne manque jamais de donner Þ ses personnages des noms significatifs ou symboliques, dans lesquels s'exprime une personnalitç ou un destin.

13 ª De l'extrçmitç des avenues, on aperåoit des ours enivrçs de raisins, qui chancellent sur les branches des ormeaux ¹ (prologue d'*Atala*).

14 L'un des plus gros caractæres d'imprimerie, utilisç pour le *canon* de la messe.

15 Moines que la tradition reprçsente comme volontiers paillards. Balzac avait indiquç, puis rayç sur les placards : ª frære Jean des Entomeures ¹ , qui confirme le caractære rabelaisien du personnage.

16 Dans le haut quartier d'Angoulème. Balzac avait çtç trois fois l'hòte Þ Angoulème de ses amis Carraud (1831, 1832, mai 1833). Il demanda Þ Zulma des renseignements topographiques pour se rafraìchir la mçmoire ; elle lui fit parvenir un plan, dont il complçta les indications en utilisant des guides.

17 Nous dirions aujourd'hui : *plafond*.

18 ª Çtoffes qu'on attache vers le chevet et vers les pieds du lit pour accompagner les grands rideaux ; il ne se dit plus qu'en parlant des lits Þ l'ancienne mode ¹ (Littrç).

19 Le mobilier.

20 Les montants qui soutiennent la presse.

21 Sur le tympan, un cadre de bois recouvert d'un morceau de parchemin ou de soie, on place la feuille Þ imprimer. La frisquette est un mince chàssis tendu d'une feuille de papier, dans laquelle est dçcoupçe une ouverture dçcouvrant seulement la surface Þ imprimer, et articulç avec le tympan.

22 Durçe d'usage.

23 Personnage rçel, installç rue Chanoinesse Þ Paris.

24 Ce caractære sert de mesure typographique.

25 Caractæres arrondis par un long usage.

26 La bàtarde est Þ jambages pleins, Þ liaisons arrondies ; la ronde a des caractæres courts, ronds et perpendiculaires ; la coulçe est liçe et penchçe.

27 Personnage rçel, installç Þ Paris rue Garanciære, et dont Balzac avait rachetç le fonds en 1827.

28 Les diverses familles de caractæres.

29 La ramette est un chàssis sans barre, pour composer les ouvrages d'une seule page (affiches, etc.). Ais : planches de bois.

30 La clientæle.

31 Apræs l'impression, on place les feuilles sous une presse qui lisse leur verso.

32 Petits travaux (prospectus, faire-part, çtiquettes...).

33 Type de l'almanach annuel (simple, double ou triple), destinç Þ un lectorat populaire. Il remonte au XVIIe siæcle et a continuç Þ ètre diffusç jusque dans le dernier quart du XIXe.

34 Faubourg industriel et commeråant d'Angoulème, au bord de la Charente, dans la ville basse.

35 Emploi adverbial. On en verra d'autres exemples.

36 Paies hebdomadaires.

37 Trois en rçalitç : douze kilomætres, que l'avare vieillard parcourt bien entendu Þ pied.

38 Le vin nouveau, chez Rabelais.

39 Participant aux massacres des dçtenus politiques dans les prisons de Paris, du 2 au 6 septembre 1792.

40 Le manuscrit porte : le Docteur Bianchon. Mais celui-ci ne soutiendra sa thæse qu'en fçvrier 1820... Il est le disciple prçfçrç de Desplein, ª le plus grand chirurgien des temps anciens et

modernes ¹ (*Pierrette*), chirurgien Þ l'Hòtel-Dieu, professeur Þ la Facultç, chirurgien du Roi ; on pense gçnçralement qu'en l'imaginant Balzac s'est inspirç de Dupuytren (mort en 1835).

41 Balzac a pu emprunter ce nom Þ Alberthe de Rubemprç, qui fut la maìtresse de Delacroix et de Stendhal.

42 Aujourd'hui rue de Paris. Il s'y trouvait, Þ l'çpoque o÷ Balzac visita Angoulème, la pharmacie Çvangçlista, qu'il a pu remarquer.

43 Le Prophæte disait de sa premiære femme Khadidja : ª Elle çtait vieille et aveugle, mais elle a cru en moi quand personne n'y croyait. ¹

44 On attendrait *sauvèrent*.

45 Ce mot semble signifier ici : interversion.

46 ª Maintenant et toujours et pour les siæcles des siæcles ¹ : clausule obligçe de nombreuses priæres de la messe.

47 Dans son çpopçe parodique *Le Lutrin*.

48 Balzac se peint çvidemment lui-mème ; comparer avec la description donnçe par Thçophile Gautier dans *Portraits contemporains*.

49 La rçfçrence semble plus fantasmatique qu'archçologique : le Bacchus indien est barbu...

50 Dans le manuscrit, David revenait de Paris en 1818. Balzac a oubliç qu'il a ensuite reculç ce retour Þ la fin 1819. Sur les nombreux flottements de la chronologie interne, cf. J. Gaulmier, *Monde balzacien et monde réel, Note sur Illusions perdues*, in *Balzac and the XIXth century, Studies presented to Herbert J. Hunt*, Leicester Univesity Press, 1972.

51 Berzçlius (1779-1848), chimiste suçdois, institua la notation chimique par symboles et dçveloppa la thçorie de l'çlectrolyse. Davy (1778-1829), chimiste anglais, inventa la lampe de sùretç pour les mineurs.

52 Chçnier, guillotinç en 1794, ne fut rçvçlç qu'en 1819 par H. de Latouche. Une seconde çdition des *Poésies* parut en 1820. Balzac admirait Chçnier, en qui il voyait le poæte de l'amour ; il l'a lu avec ferveur et çmoi, aussi bien avec Mme de Berny en 1822 qu'avec Mme Hanska en 1833.

53 A six kilomætres au nord d'Angoulème. Cet çtablissement fonctionna de 1750 jusqu'Þ la derniære guerre.

54 Balzac reprend dans ce dçveloppement des idçes dçjÞ çmises dans *La Fleur des pois et Les Jeunes Gens*, deux çbauches de 1834-1835, d'o÷ sortira La *Vieille Fille*.

55 Comme souvent, pour crçer un ª effet de rçel ¹, Balzac mèle Þ des personnages vivants un personnage fictif (Canalis, que nous retrouverons, substituç Þ Jouy dans le Furne corrigç). Aignan çtait acadçmicien et Soumet, auteur de *La Divine Épopée*, lui succçda ; Tissot, journaliste libçral de mème qu'Çtienne ; d'Avrigny, dramaturge ; Michaud, fondateur de la *Biographie universelle*.

56 Nom de certains magistrats municipaux, sous l'Ancien Rçgime, dans le midi de la France.

57 La *substitution*, abolie en 1792, consistait Þ dçsigner un hçritier Þ qui le lçgataire direct çtait tenu de transmettre la succession.

58 Sous l'Ancien Rçgime, droits Þ acquitter au seigneur chaque fois que se vendait une terre de sa mouvance.

59 Le manuscrit montre que Balzac l'avait appelçe successivement *Champ-d'ours, Chandour* et d'*Espard*. Le nom de *Chandour* passera Þ sa rivale.

60 C'est-Þ-dire fabriquant de l'eau-de-vie.

61 Maìtre de chapelle et pçdagogue connu (1745-1819).

62 Pour A. Adam, cette çducation rappelle de præs celle de G. Sand telle qu'elle l'çvoque dans *Histoire de ma vie* (p. X de son çdition).

63 Dans les çditions antçrieures Þ Furne, on lit : *pyramidalisaient*.

64 La Restauration avait fait fusiller, le 27 septembre 1815, les deux gçnçraux jumeaux Cçsar et Constantin Faucher, coupables d'avoir suivi Napolçon pendant les Cent-Jours. Le roman *Ipsiboé* ne sera publiç qu'en 1823 : Balzac anticipe ; de mème pour l'*Anaconda* (1822). Lavalette avait çtç

condamnç Þ mort pour la mème raison que les fræres Faucher : son çpouse rçussit Þ le faire çvader dçguisç en femme, la veille de son exçcution (20 dçcembre 1815).

65 Ali, pacha de Janina (Albanie), se rçvolta contre le sultan en 1821 ; il fut pris et tuç en 1822. Les sacs jetçs dans le Bosphore sont des çlçments obligçs du fantasme oriental des Romantiques depuis Byron (*Le Giaour*, traduit en 1820) et V. Hugo (*Clair de lune*, dans *Les Orientales*, 1829).

66 Lady Stanhope, niæce de Pitt, partit vers 1810 pour l'Orient, o÷ elle mena une existence d'aventure et de mystære. Lamartine ne manqua pas d'aller la voir.

67 L'ordre des ső urs de Sainte-Camille a çtç fondç sous l'Empire. La peste dçsola Barcelone en aoùt 1821.

68 C'est-Þ-dire les Mamelouks (en 1811). Sujet illustrç par Horace Vernet au Salon de 1819.

69 Fète donnçe dans un çtablissement public o÷ l'on danse.

70 Le manuscrit porte *Sainte-Croix :* c'çtait un aide de camp de Massçna. A. Adam (*éd. cit*. p. X) retrouve dans cette histoire une allusion Þ Victor de Metternich, dont la liaison avec Mme de Castries (le grand çchec sentimental de Balzac en 1833) avait çtç brisçe par la mort.

71 En 1819 avaient paru, du premier, *Recherches philosophiques* et, du second, *Du Pape*.

72 Ce prçfet de l'Empire avait çtç nommç directeur gçnçral des Contributions indirectes par la Restauration.

73 En Arabie, sur la mer Rouge. Balzac çcrit *imann*.

74 C'est-Þ-dire en 1817 (sur cette odyssçe, cf. *La Duchesse de Langeais*).

75 Peut-ètre Miroir aìnç, organiste mort en 1851.

76 Ce mot persan, popularisç par le poæme homonyme de Byron, signifie *païen* et servait aux Turcs Þ dçsigner tout homme non musulman, et en particulier chrçtien.

77 Parce qu'il avait octroyç la Charte. Quant Þ *La Quotidienne*, c'çtait pourtant l'organe des ultras.

78 Au sud-ouest du Sahara. Le cauris est un coquillage blanc servant de monnaie en Inde et en Afrique noire.

79 Chateaubriand, causant avec un dçputç, lui aurait parlç de l'*Ode sur la mort du duc de Berry* (1820) comme de l'ő uvre d'un ª enfant sublime ¹ . Mais il semble çtabli que Chateaubriand n'a çcrit ce mot nulle part, qu'il s'est dçfendu Þ plusieurs reprises de l'avoir prononcç, qu'il serait en rçalitç de Soumet, mais couramment attribuç Þ Chateaubriand par l'opinion publique en 1821-1822.

80 Le manuscrit çvoque ª *La Muse* journal poçtique de ce temps ¹ : *La Muse française*, fondç par E. Deschamps, Soumet, Hugo, Vigny, organe des jeunes poætes romantiques, monarchistes et religieux, ne commenåa Þ paraître qu'en juillet 1823.

81 Chatterton s'empoisonna Þ dix-sept ans (1770), en proie Þ la misære et ulcçrç de n'avoir pas çtç reconnu. Le drame homonyme de Vigny est de 1835.

82 Dans Il *Matrimonio segreto* de Cimarosa (1792).

83 Balzac peut songer Þ une Mme de Saint-Surin, çgçrie angoumoisine qu'il connaissait par les rçcits de ses amis Carraud : son mari, impuissant, avait un quart de siæcle de plus qu'elle. Venue Þ Paris, elle y tenait salon. On a d'elle une lettre de 1833 o÷ elle demande Þ Balzac de soutenir son protçgç, Lysias Moutardier (!), poæte quadragçnaire ¢ et mariç ¢, professeur au collæge d'Angoulème...

84 Çvangile selon saint Matthieu, V, 22 : ª ... quiconque dit Þ son fræe : crçtin, il en rçpondra au sanhçdrin ¹ . Ce mot aramçen signifie : tète vide, sans cervelle.

85 Abat-jour.

86 Dçtail qui renverrait encore Þ Mme de Castries, selon A. Adam.

87 ª Ces doigts nous obligent Þ prçvoir une trahison future ¹ (Jean-Pierre Richard, *Etudes sur le romantisme*, Seuil, 1970, p. 34).

88 Balzac avait pu entendre cette expression lors de son rçcent voyage Þ Vienne en mai-juin 1835.

89 Encore un dçtail renvoyant Þ Henriette de Castries, qui se faisait appeler Marie par Balzac.

90 Ces *Vers écrits sur un album* sont de Balzac et avaient paru dans les *Annales romantiques* de 1828.

91 Manuscrit : *prosopopées*.

92 Moliære çtait fils de tapissier ; Racine de contròleur de grenier Þ sel ; Rousseau et Beaumarchais, d'horlogers ; Voltaire et Massillon, de notaires ; Diderot, de coutelier. Le manuscrit ajoute apræs ces noms : ª elle parla des pilules qui se trouvaient dans les armes des Mçdicis ¹ .

93 Le nom de ce poæte (1671-1741) n'est peut-ètre pas choisi au hasard, car il çtait fils d'un cordonnier ; il tçmoigne en tout cas chez le proviseur d'un goùt surannç.

94 De Mme de Staél (1807).

95 Le dernier et le plus aimç des fils de Jacob.

96 Par n'importe quelle voie.

97 A. Adam cite (*loc. cit.*, p. X) un tçmoignage de 1836, selon lequel Balzac disait lui-mème : ª Je ne suis plus ni fræe, ni fils, ni ami, je suis un cerveau [...] Il faut que les autres existences concourent Þ la mienne. ¹

98 Homme politique, surnommç ª le Dçmosthæne de l'Angleterre ¹ (1748-1806).

99 Allusion Þ la scæne fameuse o÷ Marius, banni de Rome, erre en mçditant sur les ruines de Carthage (88 av. J.-C).

100 Nçologisme pour *la casuistique*.

101 Cet homme d'Çtat et gçnçral athçnien (400-317 av. J.-C.) combattait les projets belliqueux de Dçmosthæne, qui l'appelait ª la cognçe ¹ de ses discours.

102 C'est-Þ-dire du Celte, du Gaulois. Allusion Þ la thçorie d'Augustin Thierry, qu'on retrouve çvoquçe dans *Le Cabinet des Antiques*, selon laquelle le peuple de France descendrait des Gaulois, et la noblesse des envahisseurs francs.

103 Balzac avait pensç d'abord Þ des expressions plus ª techniques ¹ : ª tout concassç ¹ (manuscrit) ; ª son esprit est lçvigç par un pilon inconnu ¹ (premiæres çpreuves).

Æve çtait une grande brune, aux cheveux noirs, aux yeux bleus. Quoiqu'elle offrìt les symptòmes d'un caractære viril, elle çtait douce, tendre et dçvouçe. Sa candeur, sa naívetç, sa tranquille rçsignation Þ une vie laborieuse, sa sagesse que nulle mçdisance n'attaquait, avaient dù sçduire David Sçchard. Aussi, depuis leur premiære entrevue, une sourde et simple passion s'çtait-elle çmue entre eux, Þ l'allemande, sans manifestations bruyantes ni dçclarations empressçes. Chacun d'eux avait pensç secrætement Þ l'autre, comme s'ils eussent çtç sçparçs par quelque mari jaloux que ce sentiment aurait offensç. Tous deux se cachaient de Lucien, Þ qui peut-ètre ils croyaient porter quelque dommage. David avait peur de ne pas plaire Þ Æve, qui, de son còtç, se laissait aller aux timiditçs de l'indigence. Une vçritable ouvriære aurait eu de la hardiesse, mais une enfant bien çlevçe et dçchue se conformait Þ sa triste fortune. Modeste en apparence, fiære en rçalitç, Æve ne voulait pas courir sus au fils d'un homme qui passait pour riche. En ce moment, les gens au fait de la valeur croissante des propriçtçs estimaient Þ plus de quatre-vingt mille francs le domaine de Marsac, sans compter les terres que le vieux Sçchard, riche d'çconomies, heureux Þ la rçcolte, habile Þ la vente, devait y joindre en guettant les occasions. David çtait peut-ètre la seule personne qui ne sùt rien de la fortune de son pære. Pour lui, Marsac çtait une bicoque achetçe en 1810 quinze ou seize mille francs, o÷ il allait une fois par an au temps des vendanges, et o÷ son pære le promenait Þ travers les vignes, en lui vantant des rçcoltes que l'imprimeur ne voyait jamais, et dont il se souciait fort peu. L'amour d'un savant habituç Þ la solitude et qui agrandit encore les sentiments en s'en exagçrant les difficultçs voulait ètre encouragç ; car, pour David, Æve çtait une femme plus imposante que ne l'est une grande dame pour un simple clerc. Gauche et inquiet præs de son idole, aussi pressç de partir que d'arriver, l'imprimeur contenait sa passion au lieu de l'exprimer. Souvent, le soir, apræs avoir forgç quelque prçtexte pour consulter Lucien, il descendait de la place du Mùrier jusqu'Þ l'Houmeau, par la Porte-Palet ; mais en atteignant la porte verte Þ barreaux de fer, il s'enfuyait, craignant de venir trop tard ou de paraìtre importun Þ Æve qui sans doute çtait couchçe. Quoique ce grand amour ne se rçvçlàt que par de petites choses, Æve l'avait bien compris ; elle çtait flattçe sans orgueil de se voir l'objet du profond respect empreint dans les regards, dans les paroles, dans les maniæres de David ; mais la plus grande sçduction de l'imprimeur çtait son fanatisme pour Lucien : il avait devinç le meilleur moyen de plaire Þ Æve. Pour dire en quoi les muettes dçlices de cet amour

diffçraient des passions tumultueuses, il faudrait le comparer aux fleurs champètres opposçes aux çclatantes fleurs des parterres. C'çtait des regards doux et dçlicats comme les lotos[1] bleus qui nagent sur les eaux, des expressions fugitives comme les faibles parfums de l'çglantine, des mçlancolies tendres comme le velours des mousses ; fleurs de deux belles àmes qui naissaient d'une terre riche, fçconde, immuable[2]. Æve avait plusieurs fois dçjÞ devinç la force cachçe sous cette faiblesse ; elle tenait si bien compte Þ David de tout ce qu'il n'osait pas, que le plus lçger incident pouvait amener une plus intime union de leurs àmes.

Lucien trouva la porte ouverte par Æve, et s'assit, sans lui rien dire, Þ une petite table posçe sur un X, sans linge, o÷ son couvert çtait mis. Le pauvre petit mçnage ne possçdait que trois couverts d'argent, Æve les employait tous pour le fræe chçri.

ª Que lis-tu donc lÞ ? ¹ dit-elle apræs avoir mis sur la table un plat qu'elle retira du feu, et apræs avoir çteint son fourneau mobile en le couvrant de l'çtouffoir.

Lucien ne rçpondit pas. Æve prit une petite assiette coquettement arrangçe avec des feuilles de vigne, et la mit sur la table avec une jatte pleine de cræme.

ª Tiens, Lucien, je t'ai eu des fraises. ¹

Lucien prètait tant d'attention Þ sa lecture qu'il n'entendit point. Æve vint alors s'asseoir præs de lui, sans laisser çchapper un murmure ; car il entre dans le sentiment d'une sœ ur pour son fræe un plaisir immense Þ ètre traitçe sans faåon.

ª Mais qu'as-tu donc ? s'çcria-t-elle en voyant briller des larmes dans les yeux de son fræe.

¢ Rien, rien, Æve, dit-il en la prenant par la taille, l'attirant Þ lui, la baisant au front et sur les cheveux, puis sur le cou, avec une effervescence surprenante.

¢ Tu te caches de moi.

¢ Eh bien, elle m'aime !

¢ Je savais bien que ce n'çtait pas moi que tu embrassais, dit d'un ton boudeur la pauvre sœ ur en rougissant.

¢ Nous serons tous heureux, s'çcria Lucien en avalant son potage Þ grandes cuillerçes.

¢ Nous ? ¹ rçpçta Æve. Inspirçe par le mème pressentiment qui s'çtait emparç de David, elle ajouta : ª Tu vas nous aimer moins !

¢ Comment peux-tu croire cela, si tu me connais ? ¹

Æve lui tendit la main pour presser la sienne ; puis elle òta l'assiette vide, la soupiære en terre brune, et avanåa le plat qu'elle avait fait. Au lieu de manger, Lucien relut la lettre de Mme de Bargeton, que la discræte Æve ne demanda point Þ voir, tant elle avait de respect pour son fræe : s'il voulait la lui communiquer, elle devait attendre ; et s'il ne le voulait pas, pouvait-elle l'exiger ? Elle attendit. Voici cette lettre.

ª Mon ami, pourquoi refuserais-je Þ votre fræe en science l'appui que je vous ai prètç ? ¾ mes yeux, les talents ont des droits çgaux ; mais vous ignorez les prçjugçs des personnes qui composent ma sociçtç. Nous ne ferons pas reconnaìtre l'anoblissement de l'esprit Þ ceux qui sont l'aristocratie de l'ignorance. Si je ne suis pas assez puissante pour leur imposer M. David Sçchard, je vous ferai volontiers le sacrifice de ces pauvres gens. Ce sera comme une hçcatombe antique. Mais, cher ami, vous ne voulez sans doute pas me faire accepter la compagnie d'une personne dont l'esprit ou les maniæres pourraient ne pas me plaire. Vos flatteries m'ont appris combien l'amitiç s'aveugle facilement ! m'en voudrez-vous, si je mets Þ mon consentement une restriction ? Je veux voir votre ami, le juger, savoir par moi-mème, dans l'intçrèt de votre avenir, si vous ne vous abusez point. N'est-ce pas un de ces soins maternels que doit avoir pour vous, mon cher poæte,

ª LOUISE DE NÆGREPELISSE ? ¹

Lucien ignorait avec quel art le oui s'emploie dans le beau monde pour arriver au non, et le non pour amener un oui. Cette lettre fut un triomphe pour lui. David irait chez Mme de Bargeton, il y brillerait de la majestç du gçnie. Dans l'ivresse que lui causait une victoire qui lui fit croire Þ la puissance de son ascendant sur les hommes, il prit une attitude si fiære, tant d'espçrances se reflçtærent sur son visage en y produisant un çclat radieux, que sa ső ur ne put s'empècher de lui dire qu'il çtait beau.

ª Si elle a de l'esprit, elle doit bien t'aimer, cette femme ! Et alors ce soir elle sera chagrine, car toutes les femmes vont te faire mille coquetteries. Tu seras bien beau en lisant ton *Saint Jean dans Pathmos*[3] ! Je voudrais ètre souris pour me glisser lÞ ! Viens, j'ai apprètç la toilette dans la chambre de notre mære. ¹

Cette chambre çtait celle d'une misære dçcente. Il s'y trouvait un lit en noyer, garni de rideaux blancs, et au bas duquel s'çtendait un maigre tapis vert. Puis une commode Þ dessus de bois, ornçe d'un miroir, et des chaises en noyer complçtaient le mobilier. Sur la cheminçe, une pendule rappelait les jours de l'ancienne aisance disparue. La fenètre avait des rideaux blancs. Les murs çtaient tendus d'un papier gris Þ fleurs grises. Le carreau, mis en couleur et frottç par Æve, brillait de propretç. Au milieu de cette chambre çtait un guçridon o÷, sur un plateau rouge Þ rosaces dorçes, se voyaient trois tasses et un sucrier en porcelaine de Limoges. Æve couchait dans un cabinet contigu qui contenait un lit çtroit, une vieille bergære et une table Þ ouvrage præs de la fenètre. L'exiguítç de cette cabine de marin exigeait que la porte vitrçe restàt toujours ouverte, afin d'y donner de l'air. Malgrç la dçtresse qui se rçvçlait dans les choses, la modestie d'une vie studieuse respirait lÞ. Pour ceux qui connaissaient la mære et ses deux enfants, ce spectacle offrait d'attendrissantes harmonies.

Lucien mettait sa cravate quand le pas de David se fit entendre dans la petite cour, et l'imprimeur parut aussitòt avec la dçmarche et les faåons d'un homme pressç d'arriver.

ª Eh bien, David, s'çcria l'ambitieux, nous triomphons ! elle m'aime ! tu iras.

¢ Non, dit l'imprimeur d'un air confus, je viens te remercier de cette preuve d'amitiç qui m'a fait faire de sçrieuses rçflexions. Ma vie, Þ moi, Lucien, est arrètçe. Je suis David Sçchard, imprimeur du Roi Þ Angoulème, et dont le nom se lit sur tous les murs au bas des affiches. Pour les personnes de cette caste, je suis un artisan, un nçgociant, si tu veux, mais un industriel çtabli en boutique, rue de Beaulieu, au coin de la place du Mùrier. Je n'ai encore ni la fortune d'un Keller[4], ni le renom d'un Desplein, deux sortes de puissances que les nobles essaient encore de nier, mais qui, je suis d'accord avec eux en ceci, ne sont rien sans le savoir-vivre et les maniæres du gentilhomme. Par quoi puis-je lçgitimer cette subite çlçvation ? Je me ferais moquer de moi par les bourgeois autant que par les nobles. Toi, tu te trouves dans une situation diffçrente. Un prote n'est engagç Þ rien. Tu travailles Þ acquçrir des connaissances indispensables pour rçussir, tu peux expliquer tes occupations actuelles par ton avenir. D'ailleurs tu peux demain entreprendre autre chose, çtudier le droit, la diplomatie, entrer dans l'administration. Enfin tu n'es ni chiffrç ni casç. Profite de ta virginitç sociale, marche seul et mets la main sur les honneurs ! Savoure

joyeusement tous les plaisirs, mème ceux que procure la vanitç. Sois heureux, je jouirai de tes succæs, tu seras un second moi-mème. Oui, ma pensçe me permettra de vivre de ta vie. ¾ toi les fètes, l'çclat du monde et les rapides ressorts de ses intrigues. ¾ moi la vie sobre, laborieuse du commeråant, et les lentes occupations de la science. Tu seras notre aristocratie, dit-il en regardant Æve. Quand tu chancelleras, tu trouveras mon bras pour te soutenir. Si tu as Þ te plaindre de quelque trahison, tu pourras te rçfugier dans nos cő urs, tu y trouveras un amour inaltçrable. La protection, la faveur, le bon vouloir des gens, divisçs sur deux tètes, pourrait se lasser, nous nous nuirions Þ deux ; marche devant, tu me remorqueras s'il le faut. Loin de t'envier, je me consacre Þ toi. Ce que tu viens de faire pour moi, en risquant de perdre ta bienfaitrice, ta maìtresse peut-ètre, plutòt que de m'abandonner, que de me renier, cette simple chose, si grande, eh bien, Lucien, elle me lierait Þ jamais Þ toi, si nous n'çtions pas dçjÞ comme deux fræres. N'aie ni remords ni soucis de paraìtre prendre la plus forte part. Ce partage Þ la Montgommery[5] est dans mes goùts. Enfin, quand tu me causerais quelques tourments, qui sait si je ne serai pas toujours ton obligç ? ¹ *En* disant ces mots, il coula le plus timide des regards vers Æve, qui avait les yeux pleins de larmes, car elle devinait tout. ª Enfin, dit-il Þ Lucien çtonnç, tu es bien fait, tu as une jolie taille, tu portes bien tes habits, tu as l'air d'un gentilhomme dans ton habit bleu Þ boutons jaunes, avec un simple pantalon de nankin ; moi, j'aurais l'air d'un ouvrier au milieu de ce monde, je serais gauche, gènç, je dirais des sottises ou je ne dirais rien du tout : toi, tu peux, pour obçir au prçjugç des noms, prendre celui de ta mære, te faire appeler Lucien de Rubemprç ; moi, je suis et serai toujours David Sçchard. Tout te sert et tout me nuit dans le monde o÷ tu vas. Tu es fait pour y rçussir. Les femmes adoreront ta figure d'ange. N'est-ce pas, Æve ? ¹

Lucien sauta au cou de David et l'embrassa. Cette modestie coupait court Þ bien des doutes, Þ bien des difficultçs. Comment n'eùt-il pas redoublç de tendresse pour un homme qui arrivait Þ faire par amitiç les mèmes rçflexions qu'il venait de faire par ambition ? L'ambitieux et l'amoureux sentaient la route aplanie, le cő ur du jeune homme et de l'ami s'çpanouissait. Ce fut un de ces moments rares dans la vie o÷ toutes les forces sont doucement tendues, o÷ toutes les cordes vibrent en rendant des sons pleins. Mais cette sagesse d'une belle àme excitait encore en Lucien la tendance qui porte l'homme Þ tout rapporter Þ lui. Nous disons tous, plus ou moins, comme Louis XIV : l'Çtat, c'est moi ! L'exclusive tendresse de sa

mære et de sa sőur, le dçvouement de David, l'habitude qu'il avait de se voir l'objet des efforts secrets de ces trois ètres, lui donnaient les vices de l'enfant de famille, engendraient en lui cet çgoísme qui dçvore le noble, et que Mme de Bargeton caressait en l'incitant Þ oublier ses obligations envers sa sőur, sa mære et David. Il n'en çtait rien encore ; mais n'y avait-il pas Þ craindre qu'en çtendant autour de lui le cercle de son ambition, il fùt contraint de ne penser qu'Þ lui pour s'y maintenir ?

Cette çmotion passçe, David fit observer Þ Lucien que son poæme de *Saint Jean dans Pathmos* çtait peut-ètre trop biblique pour ètre lu devant un monde Þ qui la poçsie apocalyptique devait ètre peu familiære. Lucien, qui se produisait devant le public le plus difficile de la Charente, parut inquiet. David lui conseilla d'emporter Andrç de Chçnier, et de remplacer un plaisir douteux par un plaisir certain. Lucien lisait en perfection, il plairait nçcessairement et montrerait une modestie qui le servirait sans doute. Comme la plupart des jeunes gens, ils donnaient aux gens du monde leur intelligence et leurs vertus. Si la jeunesse, qui n'a pas encore failli, est sans indulgence pour les fautes des autres, elle leur prète aussi ses magnifiques croyances. Il faut en effet avoir bien expçrimentç la vie avant de reconnaìtre que, suivant un beau mot de Raphaél, comprendre c'est çgaler. En gçnçral, le sens nçcessaire Þ l'intelligence de la poçsie est rare en France, o÷ l'esprit dessæche promptement la source des saintes larmes de l'extase, o÷ personne ne veut prendre la peine de dçfricher le sublime, de le sonder pour en percevoir l'infini. Lucien allait faire sa premiære expçrience des ignorances et des froideurs mondaines ! Il passa chez David pour y prendre le volume de poçsie.

Quand les deux amants furent seuls, David se trouva plus embarrassç qu'en aucun moment de sa vie. En proie Þ mille terreurs, il voulait et redoutait un çloge, il dçsirait s'enfuir, car la pudeur a sa coquetterie aussi ! Le pauvre amant n'osait dire un mot qui aurait eu l'air de quèter un remerciement ; il trouvait toutes les paroles compromettantes, et se taisait en gardant une attitude de criminel. Æve, qui devinait les tortures de cette modestie, se plut Þ jouir de ce silence ; mais quand David tortilla son chapeau pour s'en aller, elle sourit.

ª Monsieur David, lui dit-elle, si vous ne passez pas la soirçe chez Mme de Bargeton, nous pouvons la passer ensemble. Il fait beau, voulez-vous aller nous promener le long de la Charente ? nous causerons de Lucien. ¹

David eut envie de se prosterner devant cette dçlicieuse-jeune fille. Æve avait mis dans le son de sa voix des rçcompenses inespçrçes ; elle avait, par la tendresse de l'accent, rçsolu les difficultçs de cette situation ; sa proposition çtait plus qu'un çloge, c'çtait la premiære faveur de l'amour.

ª Seulement, dit-elle Þ un geste que fit David, laissez-moi quelques instants pour m'habiller. ¹

David, qui de sa vie n'avait su ce qu'çtait un air, sortit en chanteronnant, ce qui surprit l'honnète Postel, et lui donna de violents soupåons sur les relations d'Æve et de l'imprimeur.

Les plus petites circonstances de cette soirçe agirent beaucoup sur Lucien, que son caractære portait Þ çcouter les premiæres impressions. Comme tous les amants inexpçrimentçs, il arriva de si bonne heure que Louise n'çtait pas encore au salon. M. de Bargeton s'y trouvait seul. Lucien avait dçjÞ commencç son apprentissage des petites làchetçs par lesquelles l'amant d'une femme mariçe achæte son bonheur, et qui donnent aux femmes la mesure de ce qu'elles peuvent exiger ; mais il ne s'çtait pas encore trouvç face Þ face avec M. de Bargeton.

Ce gentilhomme çtait un de ces petits esprits doucement çtablis entre l'inoffensive nullitç qui comprend encore et la fiære stupiditç qui ne veut ni rien accepter ni rien rendre. Pçnçtrç de ses devoirs envers le monde, et s'efforåant de lui ètre agrçable, il avait adoptç le sourire du danseur pour unique langage. Content ou mçcontent, il souriait. Il souriait Þ une nouvelle dçsastreuse aussi bien qu'Þ l'annonce d'un heureux çvçnement. Ce sourire rçpondait Þ tout par les expressions que lui donnait M. de Bargeton. S'il fallait absolument une approbation directe, il renforåait son sourire par un rire complaisant, en ne làchant une parole qu'Þ la derniære extrçmitç. Un tète-Þ-tète lui faisait çprouver le seul embarras qui compliquait sa vie vçgçtative, il çtait alors obligç de chercher quelque chose dans l'immensitç de son vide intçrieur. La plupart du temps il se tirait de peine en reprenant les naíves coutumes de son enfance : il pensait tout haut, il vous initiait aux moindres dçtails de sa vie ; il vous exprimait ses besoins, ses petites sensations qui, pour lui, ressemblaient Þ des idçes. Il ne parlait ni de la pluie ni du beau temps ; il ne donnait pas dans les lieux communs de la conversation par o÷ se sauvent les imbçciles, il s'adressait aux plus intimes intçrèts de la vie. ª Par complaisance pour Mme de Bargeton, j'ai mangç ce matin du veau qu'elle aime beaucoup, et mon estomac me fait bien souffrir, disait-il. Je sais cela, j'y suis toujours pris ! expliquez-moi cela ? ¹ Ou bien :

ª Je vais sonner pour demander un verre d'eau sucrçe, en voulez-vous un par la mème occasion ? ¹ Ou bien : ª Je monterai demain Þ cheval, et j'irai voir mon beau-pære. ¹ Ces petites phrases, qui ne supportaient pas la discussion, arrachaient un non ou un oui Þ l'interlocuteur, et la conversation tombait Þ plat. M. de Bargeton implorait alors l'assistance de son visiteur en mettant Þ l'ouest son nez de vieux carlin poussif ; il vous regardait de ses gros yeux vairons d'une faåon qui signifiait : *Vous dites ?* Les ennuyeux empressçs de parler d'eux-mèmes, il les chçrissait, il les çcoutait avec une probe et dçlicate attention qui le leur rendait si prçcieux que les bavards d'Angoulème lui accordaient une sournoise intelligence, et le prçtendaient mal jugç. Aussi, quand ils n'avaient plus d'auditeurs, ces gens venaient-ils achever leurs rçcits ou leurs raisonnements aupræs du gentilhomme, sùrs de trouver son sourire çlogieux. Le salon de sa femme çtant toujours plein, il s'y trouvait gçnçralement Þ l'aise. Il s'occupait des plus petits dçtails : il regardait qui entrait, saluait en souriant et conduisait Þ sa femme le nouvel arrivç ; il guettait ceux qui partaient, et leur faisait la conduite en accueillant leurs adieux par son çternel sourire. Quand la soirçe çtait animçe et qu'il voyait chacun Þ son affaire, l'heureux muet restait plantç sur ses deux hautes jambes comme une cigogne sur ses pattes, ayant l'air d'çcouter une conversation politique ; ou il venait çtudier les cartes d'un joueur sans y rien comprendre, car il ne savait aucun jeu ; ou il se promenait en humant son tabac et soufflant sa digestion. Anaís çtait le beau còtç de sa vie, elle lui donnait des jouissances infinies. Lorsqu'elle jouait son ròle de maìtresse de maison, il s'çtendait dans une bergære en l'admirant ; car elle parlait pour lui : puis il s'çtait fait un plaisir de chercher l'esprit de ses phrases ; et comme souvent il ne les comprenait que longtemps apræs qu'elles çtaient dites, il se permettait des sourires qui partaient comme des boulets enterrçs qui se rçveillent. Son respect pour elle allait d'ailleurs jusqu'Þ l'adoration. Une adoration quelconque ne suffit-elle pas au bonheur de la vie ? En personne spirituelle et gçnçreuse, Anaís n'avait pas abusç de ses avantages en reconnaissant chez son mari la nature facile d'un enfant qui ne demandait pas mieux que d'ètre gouvernç. Elle avait pris soin de lui comme on prend soin d'un manteau ; elle le tenait propre, le brossait, le serrait, le mçnageait ; et se sentant mçnagç, brossç, soignç, M. de Bargeton avait contractç pour sa femme une affection canine. Il est si facile de donner un bonheur qui ne coùte rien ! Mme de Bargeton, ne connaissant Þ son mari aucun autre plaisir que celui de la bonne chære, lui faisait faire d'excellents dìners ; elle avait

pitiç de lui ; jamais elle ne s'en çtait plainte ; et quelques personnes, ne comprenant pas le silence de sa fiertç, prètaient Þ M. de Bargeton des vertus cachçes. Elle l'avait d'ailleurs disciplinç militairement, et l'obçissance de cet homme aux volontçs de sa femme çtait passive. Elle lui disait : ª Faites une visite Þ monsieur ou Þ madame une telle ¹ , il y allait comme un soldat Þ sa faction. Aussi devant elle se tenait-il au port d'armes et immobile. Il çtait en ce moment question de nommer ce muet dçputç. Lucien ne pratiquait pas depuis assez longtemps la maison pour avoir soulevç le voile sous lequel se cachait ce caractære inimaginable. M. de Bargeton enseveli dans sa bergære, paraissant tout voir et tout comprendre, se faisant une dignitç de son silence, lui semblait prodigieusement imposant. Au lieu de le prendre pour une borne de granit, Lucien fit de ce gentilhomme un sphinx redoutable, par suite du penchant qui porte les hommes d'imagination Þ tout grandir ou Þ prèter une àme Þ toutes les formes, et il crut nçcessaire de le flatter.

ª J'arrive le premier, dit-il en le saluant avec un peu plus de respect que l'on n'en accordait Þ ce bonhomme.

¢ C'est assez naturel ¹ , rçpondit M. de Bargeton.

Lucien prit ce mot pour l'çpigramme d'un mari jaloux, il devint rouge, et se regarda dans la glace en cherchant une contenance.

ª Vous habitez l'Houmeau, dit M. de Bargeton, les personnes qui demeurent loin arrivent toujours plus tòt que celles qui demeurent præs.

¢ ¾ quoi cela tient-il ? dit Lucien en prenant un air agrçable.

¢ Je ne sais pas, rçpondit M. de Bargeton qui rentra dans son immobilitç.

¢ Vous n'avez pas voulu le chercher, reprit Lucien. Un homme capable de faire l'observation peut trouver la cause.

¢ Ah ! fit M. de Bargeton, les causes finales ! Hç ! hç !... ¹

Lucien se creusa la cervelle pour ranimer la conversation qui tomba lÞ.

ª Mme de Bargeton s'habille sans doute ? dit-il en frçmissant de la niaiserie de cette demande.

¢ Oui, elle s'habille ¹ , rçpondit naturellement le mari.

Lucien leva les yeux pour regarder les deux solives saillantes, peintes en gris, et dont les entre-deux çtaient plafonnçs, sans trouver une phrase de rentrçe ; mais il ne vit pas alors sans terreur le petit lustre Þ vieilles pendeloques de cristal, dçpouillç de sa gaze et garni de bougies. Les housses du meuble avaient çtç òtçes, et le lampas[6] rouge montrait ses fleurs fançes. Ces apprèts annonåaient une rçunion extraordinaire. Le poæte conåut des doutes sur la convenance de son costume, car il çtait en bottes. Il alla

regarder avec la stupeur de la crainte un vase du Japon qui ornait une console Þ guirlandes du temps de Louis XV ; puis il eut peur de dçplaire Þ ce mari en ne le courtisant pas, et il rçsolut de chercher si le bonhomme avait un dada que l'on pùt caresser.

ª Vous quittez rarement la ville, monsieur ? dit-il Þ M. de Bargeton vers lequel il revint.

¢ Rarement. ¹

Le silence recommenåa. M. de Bargeton çpia comme une chatte soupåonneuse les moindres mouvements de Lucien qui troublait son repos. Chacun d'eux avait peur de l'autre.

ª Aurait-il conåu des soupåons sur mes assiduitçs ? pensa Lucien, car il parait m'ètre bien hostile ! ¹

En ce moment, heureusement pour Lucien fort embarrassç de soutenir les regards inquiets avec lesquels M. de Bargeton l'examinait allant et venant, le vieux domestique, qui avait mis une livrçe, annonåa du Chàtelet. Le baron entra fort aisçment, salua son ami Bargeton, et fit Þ Lucien une petite inclination de tète qui çtait alors Þ la mode, mais que le poæte trouva financiærement impertinente. Sixte du Chàtelet portait un pantalon d'une blancheur çblouissante, Þ sous-pieds intçrieurs qui le maintenaient dans ses plis. Il avait des souliers fins et des bas de fil çcossais. Sur son gilet blanc flottait le ruban noir de son lorgnon. Enfin son habit noir se recommandait par une coupe et une forme parisiennes. C'çtait bien le bellàtre que ses antçççdents annonåaient ; mais l'àge l'avait dçjÞ dotç d'un petit ventre rond assez difficile Þ contenir dans les bornes de l'çlçgance. Il teignait ses cheveux et ses favoris blanchis par les souffrances de son voyage, ce qui lui donnait un air dur. Son teint autrefois træs dçlicat avait pris la couleur cuivrçe des gens qui reviennent des Indes ; mais sa tournure, quoique ridicule par les prçtentions qu'il conservait, rçvçlait nçanmoins l'agrçable Secrçtaire des Commandements d'une Altesse Impçriale. Il prit son lorgnon, regarda le pantalon de nankin, les bottes, l'habit bleu fait Þ Angoulème de Lucien, enfin tout son rival. Puis il remit froidement le lorgnon dans la poche de son gilet comme s'il eùt dit : ª Je suis content. ¹ Çcrasç dçjÞ par l'çlçgance du financier, Lucien pensa qu'il aurait sa revanche quand il montrerait Þ l'assemblçe son visage animç par la poçsie ; mais il n'en çprouva pas moins une vive souffrance qui continua le malaise intçrieur que la prçtendue hostilitç de M. de Bargeton lui avait donnç. Le baron semblait faire peser sur Lucien tout le poids de sa fortune pour mieux humilier cette

misære. M. de Bargeton, qui comptait n'avoir plus rien Þ dire, fut consternç du silence que gardærent les deux rivaux en s'examinant ; mais, quand il se trouvait au bout de ses efforts, il avait une question qu'il se rçservait comme une poire pour la soif, et il jugea nçcessaire de la làcher en prenant un air affairç.

ª Hç bien, monsieur, dit-il Þ du Chàtelet, qu'y a-t-il de nouveau ? dit-on quelque chose ?

¢ Mais, rçpondit mçchamment le directeur des contributions, le nouveau, c'est M. Chardon. Adressez-vous Þ lui. Nous apportez-vous quelque joli poæme ? demanda le sçmillant baron en redressant la boucle majeure d'une de ses faces[7] qui lui parut dçrangçe.

¢ Pour savoir si j'ai rçussi, j'aurais dù vous consulter, rçpondit Lucien. Vous avez pratiquç la poçsie avant moi.

¢ Bah ! quelques vaudevilles assez agrçables faits par complaisance, des chansons de circonstance, des romances que la musique a fait valoir, ma grande çpìtre Þ une ső ur de Buonaparte[8] (l'ingrat !) ne sont pas des titres Þ la postçritç ! [1]

En ce moment Mme de Bargeton se montra dans tout l'çclat d'une toilette çtudiçe. Elle portait un turban juif enrichi d'une agrafe orientale. Une çcharpe de gaze sous laquelle brillaient les camçes d'un collier çtait gracieusement tournçe Þ son cou. Sa robe de mousseline peinte, Þ manches courtes, lui permettait de montrer plusieurs bracelets çtagçs sur ses beaux bras blancs. Cette mise thçàtrale charma Lucien. M. du Chàtelet adressa galamment Þ cette reine des compliments nausçabonds qui la firent sourire de plaisir, tant elle fut heureuse d'ètre louçe devant Lucien. Elle n'çchangea qu'un regard avec son cher poæte, et rçpondit au directeur des contributions en le mortifiant par une politesse qui l'exceptait de son intimitç.

En ce moment, les personnes invitçes commencærent Þ venir. En premier lieu se produisirent l'çvèque et son grand vicaire, deux figures dignes et solennelles, mais qui formaient un violent contraste : monseigneur çtait grand et maigre, son acolyte çtait court et gras. Tous deux, ils avaient des yeux brillants, mais l'çvèque çtait pàle et son grand vicaire offrait un visage empourprç par la plus riche santç. Chez l'un et chez l'autre les gestes et les mouvements çtaient rares. Tous deux paraissaient prudents, leur rçserve et leur silence intimidaient, ils passaient pour avoir beaucoup d'esprit.

Les deux prètres furent suivis par Mme de Chandour et son mari, personnages extraordinaires que les gens auxquels la province est inconnue

seraient tentçs de croire une fantaisie. Le mari d'Amçlie, la femme qui se posait comme l'antagoniste de Mme de Bargeton, M. de Chandour, qu'on nommait Stanislas, çtait un ci-devant jeune homme, encore mince Þ quarante-cinq ans, et dont la figure ressemblait Þ un crible. Sa cravate çtait toujours nouçe de maniære Þ prçsenter deux pointes menaåantes, l'une Þ la hauteur de l'oreille droite, l'autre abaissçe vers le ruban rouge de sa croix. Les basques de son habit çtaient violemment renversçes. Son gilet træs ouvert laissait voir une chemise gonflçe, empesçe, fermçe par des çpingles surchargçes d'orfævrerie. Enfin tout son vètement avait un caractære exagçrç qui lui donnait une si grande ressemblance avec les caricatures qu'en le voyant les çtrangers ne pouvaient s'empècher de sourire. Stanislas se regardait continuellement avec une sorte de satisfaction de haut en bas, en vçrifiant le nombre des boutons de son gilet, en suivant les lignes onduleuses que dessinait son pantalon collant, en caressant ses jambes par un regard qui s'arrètait amoureusement sur les pointes de ses bottes. Quand il cessait de se contempler ainsi, ses yeux cherchaient une glace, il examinait si ses cheveux tenaient la frisure ; il interrogeait les femmes d'un ő il heureux en mettant un de ses doigts dans la poche de son gilet, se penchant en arriære et se posant de trois quarts, agaceries de coq qui lui rçussissaient dans la sociçtç aristocratique de laquelle il çtait le beau. La plupart du temps, ses discours comportaient des gravelures comme il s'en disait au dix-huitiæme siæcle. Ce dçtestable genre de conversation lui procurait quelques succæs aupræs des femmes, il les faisait rire. M. du Chàtelet commenåait Þ lui donner des inquiçtudes. En effet, intriguçes par le dçdain du fat des contributions indirectes, stimulçes par son affectation Þ prçtendre qu'il çtait impossible de le faire sortir de son marasme, et piquçes par son ton de sultan blasç, les femmes le recherchaient encore plus vivement qu'Þ son arrivçe depuis que Mme de Bargeton s'çtait çprise du Byron d'Angoulème. Amçlie çtait une petite femme maladroitement comçdienne, grasse, blanche, Þ cheveux noirs, outrant tout, parlant haut, faisant la roue avec sa tète chargçe de plumes en çtç, de fleurs en hiver ; belle parleuse, mais ne pouvant achever sa pçriode sans lui donner pour accompagnement les sifflements d'un asthme inavouç.

M. de Saintot, nommç Astolphe, le prçsident de la Sociçtç d'agriculture, homme haut en couleur, grand et gros, apparut remorquç par sa femme, espæce de figure assez semblable Þ une fougære dessçchçe, qu'on appelait Lili, abrçviation d'Elisa. Ce nom, qui supposait dans la personne quelque

chose d'enfantin, jurait avec le caractære et les maniæres de Mme de Saintot, femme solennelle, extrèmement pieuse, joueuse difficile et tracassiære. Astolphe passait pour ètre un savant du premier ordre. Ignorant comme une carpe, il n'en avait pas moins çcrit les articles Sucre et Eau-de-vie dans un dictionnaire d'agriculture, deux ő uvres pillçes en dçtail dans tous les articles des journaux et dans tous les anciens ouvrages o÷ il çtait question de ces deux produits. Tout le dçpartement le croyait occupç d'un traitç sur la culture moderne. Quoiqu'il restàt enfermç pendant toute la matinçe dans son cabinet, il n'avait pas encore çcrit deux pages depuis douze ans. Si quelqu'un venait le voir, il se laissait surprendre brouillant des papiers, cherchant une note çgarçe ou taillant sa plume ; mais il employait en niaiseries tout le temps qu'il demeurait dans son cabinet : il y lisait longuement le journal, il sculptait des bouchons avec son canif, il traåait des dessins fantastiques sur son garde-main, il feuilletait Cicçron pour y prendre Þ la volçe une phrase ou des passages dont le sens pouvait s'appliquer aux çvçnements du jour ; puis le soir il s'efforåait d'amener la conversation sur un sujet qui lui permìt de dire : ª Il se trouve dans Cicçron une page qui semble avoir çtç çcrite pour ce qui se passe de nos jours. ¹ Il rçcitait alors son passage au grand çtonnement des auditeurs, qui se redisaient entre eux : ª Vraiment Astolphe est un puits de science. ¹ Ce fait curieux se contait par toute la ville, et l'entretenait dans ses flatteuses croyances sur M. de Saintot[9].

Apræs ce couple, vint M. de Bartas, nommç Adrien, l'homme qui chantait les airs de basse-taille et qui avait d'çnormes prçtentions en musique. L'amour-propre l'avait assis sur le solfæge : il avait commencç par s'admirer lui-mème en chantant, puis il s'çtait mis Þ parler musique, et avait fini par s'en occuper exclusivement. L'art musical çtait devenu chez lui comme une monomanie ; il ne s'animait qu'en parlant de musique, il souffrait pendant une soirçe jusqu'Þ ce qu'on le priàt de chanter. Une fois qu'il avait beuglç un de ses airs, sa vie commenåait : il paradait, il se haussait sur ses talons en recevant des compliments, il faisait le modeste ; mais il allait nçanmoins de groupe en groupe pour y recueillir des çloges ; puis, quand tout çtait dit, il revenait Þ la musique en entamant une discussion Þ propos des difficultçs de son air ou en vantant le compositeur.

M. Alexandre de Brebian, le hçros de la sçpia, le dessinateur qui infestait les chambres de ses amis par des productions saugrenues et gàtait tous les albums du dçpartement, accompagnait M. de Bartas. Chacun d'eux donnait

le bras Þ la femme de l'autre. Au dire de la chronique scandaleuse, cette transposition çtait complæte. Les deux femmes, Lolotte (Mme Charlotte de Brebian) et Fifine (Mme Josçphine de Bartas), çgalement prçoccupçes d'un fichu, d'une garniture, de l'assortiment de quelques couleurs hçtçrogænes, çtaient dçvorçes du dçsir de paraìtre Parisiennes, et nçgligeaient leur maison o÷ tout allait Þ mal. Si les deux femmes, serrçes comme des poupçes dans des robes çconomiquement çtablies, offraient sur elles une exposition de couleurs outrageusement bizarres, les maris se permettaient, en leur qualitç d'artistes, un laisser-aller de province qui les rendait curieux Þ voir. Leurs habits fripçs leur donnaient l'air des comparses qui dans les petits thçàtres figurent la haute sociçtç invitçe aux noces.

Parmi les figures qui dçbarquærent dans le salon, l'une des plus originales fut celle de M. le comte de Sçnonches, aristocratiquement nommç Jacques, grand chasseur, hautain, sec, Þ figure hàlçe, aimable comme un sanglier, dçfiant comme un Vçnitien, jaloux comme un More, et vivant en træs bonne intelligence avec M. du Hautoy, autrement dit Francis, l'ami de la maison.

Mme de Sçnonches (Zçphirine) çtait grande et belle, mais couperosçe dçjÞ par une certaine ardeur de foie qui la faisait passer pour une femme exigeante. Sa taille fine, ses dçlicates proportions lui permettaient d'avoir des maniæres langoureuses qui sentaient l'affectation, mais qui peignaient la passion et les caprices toujours satisfaits d'une personne aimçe.

Francis çtait un homme assez distinguç, qui avait quittç le consulat de Valence et ses espçrances dans la diplomatie, pour venir vivre Þ Angoulème aupræs de Zçphirine, dite aussi Zizine. L'ancien consul prenait soin du mçnage, faisait l'çducation des enfants, leur apprenait les langues çtrangæres, et dirigeait la fortune de M. et de Mme de Sçnonches avec un entier dçvouement. L'Angoulème noble, l'Angoulème administratif, l'Angoulème bourgeois avaient longtemps glosç sur la parfaite unitç de ce mçnage en trois personnes ; mais, Þ la longue, ce mystære de trinitç conjugale parut si rare et si joli, que M. du Hautoy eùt semblç prodigieusement immoral s'il avait fait mine de se marier. D'ailleurs, on commenåait Þ soupåonner dans l'attachement excessif de Mme de Sçnonches pour une filleule appelçe Mlle de La Haye qui lui servait de demoiselle de compagnie, des mystæres inquiçtants ; et, malgrç quelques impossibilitçs apparentes offertes par des dates, on trouvait des ressemblances frappantes entre Franåoise de La Haye et Francis du Hautoy[10]. Quand Jacques chassait aux environs, chacun lui demandait des

nouvelles de Francis, et il racontait les petites indispositions de son intendant volontaire en lui donnant le pas sur sa femme. Cet aveuglement paraissait si curieux chez un homme jaloux, que ses meilleurs amis s'amusaient Þ le faire poser, et l'annonåaient Þ ceux qui ne connaissaient pas le mystære afin de les amuser. M. du Hautoy çtait un prçcieux dandy dont les petits soins personnels avaient tournç Þ la mignardise et Þ l'enfantillage. Il s'occupait de sa toux, de son sommeil, de sa digestion et de son manger. Zçphirine avait amenç son factotum Þ faire l'homme de petite santç : elle le ouatait, l'embçguinait[11], le mçdicinait ; elle l'empàtait de mets choisis comme un bichon de marquise ; elle lui ordonnait ou lui dçfendait tel ou tel aliment ; elle lui brodait des gilets, des bouts de cravates et des mouchoirs ; elle avait fini par l'habituer Þ porter de si jolies choses qu'elle le mçtamorphosait en une sorte d'idole japonaise. Leur entente çtait d'ailleurs sans mçcompte : Zizine regardait Þ tout propos Francis, et Francis semblait prendre ses idçes dans les yeux de Zizine. Ils blàmaient, ils souriaient ensemble, et semblaient se consulter pour dire le plus simple bonjour.

Le plus riche propriçtaire des environs, l'homme enviç de tous, M. le marquis de Pimentel et sa femme, qui rçunissaient Þ eux deux quarante mille livres de rente, et passaient l'hiver Þ Paris, vinrent de la campagne en calæche avec leurs voisins, M. le baron et Mme la baronne de Rastignac[12], accompagnçs de la tante de la baronne, et de leurs filles, deux charmantes jeunes personnes, bien çlevçes, pauvres, mais mises avec cette simplicitç qui fait tant valoir les beautçs naturelles. Ces personnes, qui certes çtaient l'çlite de la compagnie, furent reåues par un froid silence et par un respect plein de jalousie, surtout quand chacun vit la distinction de l'accueil que leur fit Mme de Bargeton. Ces deux familles appartenaient Þ ce petit nombre de gens qui, dans les provinces, se tiennent au-dessus des commçrages, ne se mèlent Þ aucune sociçtç, vivent dans une retraite silencieuse et gardent une imposante dignitç. M. de Pimentel et M. de Rastignac çtaient appelçs par leurs titres ; aucune familiaritç ne mèlait leurs femmes ni leurs filles Þ la haute coterie d'Angoulème, ils approchaient trop la noblesse de cour pour se commettre avec les niaiseries de la province.

Le prçfet et le gçnçral arriværent les derniers, accompagnçs du gentilhomme campagnard qui, le matin, avait apportç son mçmoire sur les vers Þ soie chez David. C'çtait sans doute quelque maire de canton recommandable par de belles propriçtçs ; mais sa tournure et sa mise trahissaient une dçsuçtude complæte de la sociçtç : il çtait gènç dans ses

habits, il ne savait o÷ mettre ses mains, il tournait autour de son interlocuteur en parlant, il se levait et se rasseyait pour rçpondre quand on lui parlait, il semblait prèt Þ rendre un service domestique ; il se montrait tour Þ tour obsçquieux, inquiet, grave, il s'empressait de rire d'une plaisanterie, il çcoutait d'une faåon servile, et parfois il prenait un air sournois en croyant qu'on se moquait de lui. Plusieurs fois dans la soirçe, oppressç par son mçmoire, il essaya de parler vers Þ soie ; mais l'infortunç M. de Sçverac tomba sur M. de Bartas qui lui rçpondit musique et sur M. de Saintot qui lui cita Ciccçron. Vers le milieu de la soirçe, le pauvre maire finit par s'entendre avec une veuve et sa fille, Mme et Mlle du Brossard, qui n'çtaient pas les deux figures les moins intçressantes de cette sociçtç. Un seul mot dira tout : elles çtaient aussi pauvres que nobles. Elles avaient dans leur mise cette prçtention Þ la parure qui rçvæle une secræte misære. Mme du Brossard vantait fort maladroitement et Þ tout propos sa grande et grosse fille, àgçe de vingt-sept ans, qui passait pour ètre forte sur le piano ; elle lui faisait officiellement partager tous les goùts des gens Þ marier, et, dans son dçsir d'çtablir sa chære Camille, elle avait dans une mème soirçe prçtendu que Camille aimait la vie errante des garnisons, et la vie tranquille des propriçtaires qui cultivent leur bien. Toutes deux, elles avaient la dignitç pincçe, aigre-douce des personnes que chacun est enchantç de plaindre, auxquelles on s'intçresse par çgoísme, et qui ont sondç le vide des phrases consolatrices par lesquelles le monde se fait un plaisir d'accueillir les malheureux. M. de Sçverac avait cinquante-neuf ans, il çtait veuf et sans enfants ; la mære et la fille çcoutærent donc avec une dçvotieuse admiration les dçtails qu'il leur donna sur ses magnaneries.

ª Ma fille a toujours aimç les animaux, dit la mære. Aussi, comme la soie que font ces petites bètes intçresse les femmes, je vous demanderai la permission d'aller Þ Sçverac montrer Þ ma Camille comment åa se rçcolte. Camille a tant d'intelligence qu'elle saisira sur-le-champ tout ce que vous lui direz. N'a-t-elle pas compris un jour la raison inverse du carrç des distances ? [1]

Cette phrase termina glorieusement la conversation entre M. de Sçverac et Mme du Brossard, apræs la lecture de Lucien.

Quelques habituçs se coulærent familiærement dans l'assemblçe, ainsi que deux ou trois fils de famille, timides, silencieux, parçs comme des chàsses, heureux d'avoir çtç conviçs Þ cette solennitç littçraire, et dont le plus hardi causa beaucoup avec Mlle de La Haye. Toutes les femmes se rangærent

sçrieusement en un cercle derriære lequel les hommes se tinrent debout. Cette assemblçe de personnages bizarres, aux costumes hçtçroclites, aux visages grimçs, devint træs imposante pour Lucien, dont le cőur palpita quand il se vit l'objet de tous les regards. Quelque hardi qu'il fùt, il ne soutint pas facilement cette premiære çpreuve, malgrç les encouragements de sa maìtresse, qui dçploya le faste de ses rçvçrences et ses plus prçcieuses gràces en recevant les illustres sommitçs de l'Angoumois. Le malaise auquel il çtait en proie fut continuç par une circonstance facile Þ prçvoir, mais qui devait effaroucher un jeune homme encore peu familiarisç avec la tactique du monde. Lucien, tout yeux et tout oreilles, s'entendait appeler M. de Rubemprç par Louise, par M. de Bargeton, par l'çvèque, par quelques complaisants de la maìtresse du logis, et M. Chardon par la majoritç de ce redoutç public. Intimidç par les őillades interrogatives des curieux, il pressentait son nom bourgeois au seul mouvement des lævres ; il devinait les jugements anticipçs que l'on portait sur lui avec cette franchise provinciale, souvent un peu trop præs de l'impolitesse. Ces continuels coups d'çpingle inattendus le mirent encore plus mal avec lui-mème. Il attendit avec impatience le moment de commencer sa lecture, afin de prendre une attitude qui fìt cesser son supplice intçrieur ; mais Jacques racontait sa derniære chasse Þ Mme de Pimentel ; Adrien s'entretenait du nouvel astre musical, de Rossini[13], avec Mlle Laure de Rastignac ; Astolphe qui avait appris par cőur dans un journal la description d'une nouvelle charrue en parlait au baron. Lucien ne savait pas, le pauvre poæte, qu'aucune de ces intelligences, exceptç celle de Mme de Bargeton, ne pouvait comprendre la poçsie. Toutes ces personnes, privçes d'çmotions, çtaient accourues en se trompant elles-mèmes sur la nature du spectacle qui les attendait. Il est des mots qui, semblables aux trompettes, aux cymbales, Þ la grosse caisse des saltimbanques, attirent toujours le public. Les mots beautç, gloire, poçsie, ont des sortilæges qui sçduisent les esprits les plus grossiers. Quand tout le monde fut arrivç, quand les causeries eurent cessç, non sans mille avertissements donnçs aux interrupteurs par M. de Bargeton, que sa femme envoya comme un suisse d'çglise qui fait retentir sa canne sur les dalles, Lucien se mit Þ la table ronde, præs de Mme de Bargeton, en çprouvant une violente secousse d'àme. Il annonåa d'une voix troublçe que, pour ne tromper l'attente de personne, il allait lire les chefs-d'őuvre rçcemment retrouvçs d'un grand poæte inconnu. Quoique les poçsies d'Andrç de Chçnier eussent çtç publiçes dæs 1819, personne, Þ Angoulème, n'avait

encore entendu parler d'Andrç de Chçnier. Chacun voulut voir, dans cette annonce, un biais trouvç par Mme de Bargeton pour mçnager l'amour-propre du poæte et mettre les auditeurs Þ l'aise. Lucien lut d'abord *Le Jeune Malade*, qui fut accueilli par des murmures flatteurs ; puis *L'Aveugle*, poæme que ces esprits mçdiocres trouværent long. Pendant sa lecture, Lucien fut en proie Þ l'une de ces souffrances infernales qui ne peuvent ètre parfaitement comprises que par d'çminents artistes, ou par ceux que l'enthousiasme et une haute intelligence mettent Þ leur niveau. Pour ètre traduite par la voix, comme pour ètre saisie, la poçsie exige une sainte attention. Il doit se faire entre le lecteur et l'auditoire une alliance intime, sans laquelle les çlectriques communications des sentiments n'ont plus heu. Cette cohçsion des àmes manque-t-elle, le poæte se trouve alors comme un ange essayant de chanter un hymne cçleste au milieu des ricanements de l'enfer. Or, dans la sphære o÷ se dçveloppent leurs facultçs, les hommes d'intelligence possædent la vue circumspective[14] du colimaåon, le flair du chien et l'oreille de la taupe ; ils voient, ils sentent, ils entendent tout autour d'eux. Le musicien et le poæte se savent aussi promptement admirçs ou incompris, qu'une plante se sæche ou se ravive dans une atmosphære amie ou ennemie. Les murmures des hommes, qui n'çtaient venus lÞ que pour leurs femmes, et qui se parlaient de leurs affaires, retentissaient Þ l'oreille de Lucien par les lois de cette acoustique particuliære ; de mème qu'il voyait les hiatus sympathiques[15] de quelques màchoires violemment entrebàillçes, et dont les dents le narguaient. Lorsque, semblable Þ la colombe du dçluge, il cherchait un coin favorable o÷ son regard pùt s'arrèter[16], il rencontrait les yeux impatientçs de gens qui pensaient çvidemment Þ profiter de cette rçunion pour s'interroger sur quelques intçrèts positifs. ¾ l'exception de Laure de Rastignac, de deux ou trois jeunes gens et de l'çvèque, tous les assistants s'ennuyaient. En effet, ceux qui comprennent la poçsie cherchent Þ dçvelopper dans leur àme ce que l'auteur a mis en germe dans ses vers ; mais ces auditeurs glacçs, loin d'aspirer l'àme du poæte, n'çcoutaient mème pas ses accents. Lucien çprouva donc un si profond dçcouragement qu'une sueur froide mouilla sa chemise. Un regard de feu lancç par Louise, vers laquelle il se tourna, lui donna le courage d'achever ; mais son cő ur de poæte saignait de mille blessures.

ª Trouvez-vous cela bien amusant, Fifine ? dit Þ sa voisine la sæche Lili qui s'attendait peut-ètre Þ des tours de force.

¢ Ne me demandez pas mon avis, ma chære, mes yeux se ferment aussitòt que j'entends lire.

¢ J'espære que Nais ne nous donnera pas souvent des vers le soir, dit Francis. Quand j'çcoute lire apræs mon dìner, l'attention que je suis forcç d'avoir trouble ma digestion.

¢ Pauvre chat, dit Zçphirine Þ voix basse, buvez un verre d'eau sucrçe.

¢ C'est fort bien dçclamç, dit Alexandre ; mais j'aime mieux le whist. ¹

En entendant cette rçponse, qui passa pour spirituelle Þ cause de la signification anglaise du mot[17], quelques joueuses prçtendirent que le lecteur avait besoin de repos. Sous ce prçtexte, un ou deux couples s'esquiværent dans le boudoir. Lucien, suppliç par Louise, par la charmante Laure de Rastignac et par l'çvèque, rçveilla l'attention, gràce Þ la verve contre-rçvolutionnaire des *Iambes*, que plusieurs personnes, entraìnçes par la chaleur du dçbit, applaudirent sans les comprendre. Ces sortes de gens sont influenåables par la vocifçration comme les palais grossiers sont excitçs par les liqueurs fortes. Pendant un moment o÷ l'on prit des glaces, Zçphirine envoya Francis voir le volume, et dit Þ sa voisine Amçlie que les vers lus par Lucien çtaient imprimçs.

ª Mais, rçpondit Amçlie avec un visible bonheur, c'est bien simple, M. de Rubemprç travaille chez un imprimeur. C'est, dit-elle en regardant Lolotte, comme si une jolie femme faisait elle-mème ses robes. ¹

ª Il a imprimç ses poçsies lui-mème ¹ , se dirent les femmes.

ª Pourquoi s'appelle-t-il donc alors M. de Rubemprç ? demanda Jacques. Quand il travaille de ses mains, un noble doit quitter son nom.

¢ Il a effectivement quittç le sien, qui çtait roturier, dit Zizine, mais pour prendre celui de sa mære, qui est noble.

¢ Puisque ses vers (en province on prononce *verse*) sont imprimçs, nous pouvons les lire nous-mèmes ¹ , dit Astolphe.

Cette stupiditç compliqua la question jusqu'Þ ce que Sixte du Chàtelet eùt daignç dire Þ cette ignorante assemblçe que l'annonce n'çtait pas une prçcaution oratoire, et que ces belles poçsies appartenaient Þ un frære royaliste du rçvolutionnaire Marie-Joseph Chçnier. La sociçtç d'Angoulème, Þ l'exception de l'çvèque, de Mme de Rastignac et de ses deux filles, que cette grande poçsie avait saisis, se crut mystifiçe et s'offensa de cette supercherie. Un sourd murmure s'çleva ; mais Lucien ne l'entendit pas. Isolç de ce monde odieux par l'enivrement que produisait une mçlodie intçrieure, il s'efforåait de la rçpçter, et voyait les figures comme Þ travers un nuage. Il

lut la sombre çlçgie sur le suicide, celle dans le goùt ancien o÷ respire une mçlancolie sublime ; puis celle o÷ est ce vers :

Tes vers sont doux, j'aime à les répéter[18].

Enfin, il termina par la suave idylle intitulçe *Néère*.

Plongçe dans une dçlicieuse rèverie, une main dans ses boucles, qu'elle avait dçfrisçes sans s'en apercevoir, l'autre pendant, les yeux distraits, seule au milieu de son salon, Mme de Bargeton se sentait pour la premiære fois de sa vie transportçe dans la sphære qui lui çtait propre. Jugez combien elle fut dçsagrçablement distraite par Amçlie, qui s'çtait chargçe de lui exprimer les vő ux publics.

ª Nais, nous çtions venues pour entendre les poçsies de M. Chardon, et vous nous donnez des vers (*verse*) imprimçs. Quoique ces morceaux soient fort jolis, par patriotisme ces dames aimeraient mieux le vin du cru.

¢ Ne trouvez-vous pas que la langue franåaise se prète peu Þ la poçsie ? dit Astolphe au directeur des contributions. Je trouve la prose de Cicçron mille fois plus poçtique.

¢ La vraie poçsie franåaise est la poçsie lçgære, la chanson, rçpondit du Chàtelet.

¢ La chanson prouve que notre langue est træs musicale, dit Adrien.

¢ Je voudrais bien connaìtre les vers (*verse*) qui ont causç la perte de Naís, dit Zçphirine ; mais d'apræs la maniære dont elle accueille la demande d'Amçlie, elle n'est pas disposçe Þ nous en donner un çchantillon.

¢ Elle se doit Þ elle-mème de les lui faire dire, rçpondit Francis, car le gçnie de ce petit bonhomme est sa justification.

¢ Vous qui avez çtç dans la diplomatie, obtenez-nous cela, dit Amçlie Þ M. du Chàtelet.

¢ Rien de plus aisç ¹ , dit le baron.

L'ancien secrçtaire des commandements, habituç Þ ces petits manæges, alla trouver l'çvèque et sut le mettre en avant. Priçe par Monseigneur, Naís fut obligçe de demander Þ Lucien quelque morceau qu'il sùt par cő ur. Le prompt succæs du baron dans cette nçgociation lui valut un langoureux sourire d'Amçlie.

ª Dçcidçment ce baron est bien spirituel ¹ , dit-elle Þ Lolotte.

Lolotte se souvenait du propos aigre-doux d'Amçlie sur les femmes qui faisaient elles-mèmes leurs robes.

ª Depuis quand reconnaissez-vous les barons de l'Empire ? ¹ lui rçpondit-elle en souriant.

Lucien avait essayç de dçifier sa maìtresse dans une ode qui lui çtait adressçe sous un titre inventç par tous les jeunes gens au sortir du collæge. Cette ode, si complaisamment caressçe, embellie de tout l'amour qu'il se sentait au cő ur, lui parut la seule ő uvre capable de lutter avec la poçsie de Chçnier. Il regarda d'un air passablement fat Mme de Bargeton, en disant : ¾ ELLE ! Puis il se posa fiærement pour dçrouler cette piæce ambitieuse, car son amour-propre d'auteur se sentit Þ l'aise derriære la jupe de Mme de Bargeton. En ce moment, Naís laissa çchapper son secret aux yeux des femmes. Malgrç l'habitude qu'elle avait de dominer ce monde de toute la hauteur de son intelligence, elle ne put s'empècher de trembler pour Lucien. Sa contenance fut gènçe, ses regards demandærent en quelque sorte l'indulgence ; puis elle fut obligçe de rester les yeux baissçs, et de cacher son contentement Þ mesure que se dçployærent les strophes suivantes.

¾ ELLE

Du sein de ces torrents de gloire et de lumière,
Où, sur des sistres d'or, les anges attentifs,
Aux pieds de Jéhova redisent la prière
De nos astres plaintifs,

Souvent un chérubin à chevelure blonde,
Voilant l'éclat de Dieu sur son front arrêté,
Laisse aux parvis des cieux son plumage argenté,
Et descend sur le monde.

Il a compris de Dieu le bienfaisant regard :
Du génie aux abois il endort la souffrance ;
Jeune fille adorée, il berce le vieillard
Dans les fleurs de l'enfance ;

Il inscrit des méchants les tardifs repentirs ;
À la mère inquiète, il dit en rêve : Espère !
Et, le cœur plein de joie, il compte les soupirs
Qu'on donne à la misère.

De ces beaux messagers un seul est parmi nous,
Que la terre amoureuse arrête dans sa roule ;

Mais il pleure, et poursuit d'un regard triste et doux
La paternelle voûte.

Ce n'est point de son front l'éclatante blancheur
Qui m'a dit le secret de sa noble origine,
Ni l'éclair de ses yeux, ni la féconde ardeur
De sa vertu divine.

Mais par tant de lueur mon amour ébloui
À tenté de s'unir à sa sainte nature,
Et du terrible archange il a heurté sur lui
L'impénétrable armure.

Ah ! gardez, gardez bien de lui laisser revoir
Le brillant séraphin qui vers les cieux revole ;
Trop tôt il en saurait la magique parole
Qui se chante le soir !

Vous les verriez alors, des nuits perçant les voiles,
Comme un point de l'aurore, atteindre les étoiles
Par un vol fraternel :
Et le marin qui veille, attendant un présage,
De leurs pieds lumineux montrerait le passage,
Comme un phare éternel[19].

ª Comprenez-vous ce calembour[20] ? dit Amçlie Þ M. du Chàtelet en lui adressant un regard de coquetterie.

¢ C'est des vers comme nous en avons tous plus ou moins fait au sortir du collæge, rçpondit le baron d'un air ennuyç pour obçir Þ son ròle de jugeur que rien n'çtonnait. Autrefois nous donnions dans les brumes ossianiques. C'çtait des Malvina, des Fingal, des apparitions nuageuses, des guerriers qui sortaient de leurs tombes avec des çtoiles au-dessus de leurs tètes[21]. Aujourd'hui, cette friperie poçtique est remplacçe par Jçhova, par les sistres, par les anges, par les plumes de sçraphins, par toute la garde-robe du paradis remise Þ neuf avec les mots immense, infini, solitude, intelligence. C'est des lacs, des paroles de Dieu, une espæce de panthçisme christianisç, enrichi de rimes rares, pçniblement cherchçes, comme çmeraude et fraude, aíeul et glaíeul, etc. Enfin, nous avons changç de latitude : au lieu d'ètre au nord, nous sommes dans l'orient ; mais les tçnæbres y sont tout aussi çpaisses.

¢ Si l'ode est obscure, dit Zçphirine, la dçclaration me semble træs claire.

¢ Et l'armure de l'archange est une robe de mousseline assez lçgære [1] , dit Francis.

Quoique la politesse voulùt que l'on trouvàt ostensiblement l'ode ravissante Þ cause de Mme de Bargeton, les femmes, furieuses de ne pas avoir de poæte Þ leur service pour les traiter d'anges, se leværent comme ennuyçes, en murmurant d'un air glacial : *très bien, joli, parfait*.

ª Si vous m'aimez, vous ne complimenterez ni l'auteur ni son ange, dit Lolotte Þ son cher Adrien d'un air despotique auquel il dut obçir.

¢ Apræs tout, c'est des phrases, dit Zçphirine Þ Francis, et l'amour est une poçsie en action.

¢ Vous avez dit lÞ, Zizine, une chose que je pensais, mais que je n'aurais pas aussi finement exprimçe, repartit Stanislas en s'çpluchant de la tète aux pieds par un regard caressant.

¢ Je ne sais pas ce que je donnerais, dit Amçlie Þ du Chàtelet, pour voir rabaisser la fiertç de Naís qui se fait traiter d'archange, comme si elle çtait plus que nous, et qui nous encanaille avec le fils d'un apothicaire et d'une garde-malade, dont la ső ur est une grisette, et qui travaille chez un imprimeur.

¢ Puisque le pære vendait des biscuits contre les vers, dit Jacques, il aurait dù en faire manger Þ son fils.

¢ Il continue le mçtier de son pære, car ce qu'il vient de nous donner me semble de la drogue, dit Stanislas en prenant une de ses poses les plus agaåantes. Drogue pour drogue, j'aime mieux autre chose. [1]

En un moment chacun s'entendit pour humilier Lucien par quelque mot d'ironie aristocratique. Lili, la femme pieuse, y vit une action charitable en disant qu'il çtait temps d'çclairer Naís, bien præs de faire une folie. Francis, le diplomate, se chargea de mener Þ bien cette sotte conspiration Þ laquelle tous ces petits esprits s'intçressærent comme au dçnouement d'un drame, et dans laquelle ils virent une aventure Þ raconter le lendemain. L'ancien consul, peu soucieux d'avoir Þ se battre avec un jeune poæte qui, sous les yeux de sa maìtresse, enragerait d'un mot insultant, comprit qu'il fallait assassiner Lucien avec un fer sacrç[22] contre lequel la vengeance fùt impossible. Il imita l'exemple que lui avait donnç l'adroit du Chàtelet quand il avait çtç question de faire dire des vers Þ Lucien. Il vint causer avec l'çvèque en feignant de partager l'enthousiasme que l'ode de Lucien avait inspirç Þ Sa Grandeur ; puis il le mystifia en lui faisant croire que la mære

de Lucien çtait une femme supçrieure et d'une excessive modestie, qui fournissait Þ son fils les sujets de toutes ses compositions. Le plus grand plaisir de Lucien çtait de voir rendre justice Þ sa mære qu'il adorait. Une fois cette idçe inculquçe Þ l'çvèque, Francis s'en remit sur les hasards de la conversation pour amener le mot blessant qu'il avait mçditç de faire dire par monseigneur. Quand Francis et l'çvèque revinrent dans le cercle au centre duquel çtait Lucien, l'attention redoubla parmi les personnes qui dçjÞ lui faisaient boire la cigué Þ petits coups. Tout Þ fait çtranger au manæge des salons, le pauvre poæte ne savait que regarder Mme de Barge ton, et rçpondre gauchement aux gauches questions qui lui çtaient adressçes. Il ignorait les noms et les qualitçs de la plupart des personnes prçsentes, et ne savait quelle conversation tenir avec des femmes qui lui disaient des niaiseries dont il avait honte. Il se sentait d'ailleurs Þ mille lieues de ces divinitçs angoumoisines en S'entendant nommer tantòt M. Chardon, tantòt M. de Rubemprç, tandis qu'elles s'appelaient Lolotte, Adrien, Astolphe, Lili, Fifine. Sa confusion fut extrème quand, ayant pris Lili pour un nom d'homme, il appela M. Lili le brutal M. de Sçnonches. Le Nemrod[23] interrompit Lucien par un ª M. Lulu ? ¹ qui fit rougir Mme de Bargeton jusqu'aux oreilles.

ª Il faut ètre bien aveuglçe pour admettre ici et nous prçsenter ce petit bonhomme, dit-il Þ demi-voix.

¢ Madame la marquise, dit Zçphirine Þ Mme de Pimentel Þ voix basse mais de maniære Þ se faire entendre, ne trouvez-vous pas une grande ressemblance entre M. Chardon et M. de Cante-Croix ?

¢ La ressemblance est idçale, rçpondit en souriant Mme de Pimentel.

¢ La gloire a des sçductions que l'on peut avouer, dit Mme de Bargeton Þ la marquise. Il est des femmes qui s'çprennent de la grandeur comme d'autres de la petitesse ¹ , ajouta-t-elle en regardant Francis.

Zçphirine ne comprit pas, car elle trouvait son consul træs grand ; mais la marquise se rangea du còtç de Naís en se mettant Þ rire.

ª Vous ètes bien heureux, monsieur, dit Þ Lucien M. de Pimentel qui se reprit pour le nommer M. de Rubemprç apræs l'avoir appelç Chardon, vous ne devez jamais vous ennuyer ?

¢ Travaillez-vous promptement ? ¹ lui demanda Lolotte de l'air dont elle eùt dit Þ un menuisier : Ètes-vous longtemps Þ faire une boìte ?

Lucien resta tout abasourdi sous ce coup d'assommoir ; mais il releva la tète en entendant Mme de Bargeton rçpondre en souriant : ª Ma chære, la

poçsie ne pousse pas dans la tète de M. de Rubemprç comme l'herbe dans nos cours.

¢ Madame, dit l'çvèque Þ Lolotte, nous ne saurions avoir trop de respect pour les nobles esprits en qui Dieu met un de ses rayons. Oui, la poçsie est chose sainte. Qui dit poçsie, dit souffrance. Combien de nuits silencieuses n'ont pas voulues les strophes que vous admirez ! Saluez avec amour le poæte qui mæne presque toujours une vie malheureuse, et Þ qui Dieu rçserve sans doute une place dans le ciel parmi ses prophætes. Ce jeune homme est un poæte, ajouta-t-il en posant la main sur la tète de Lucien, ne voyez-vous pas quelque fatalitç imprimçe sur ce beau front ? ¹

Heureux d'ètre si noblement dçfendu, Lucien salua l'çvèque par un regard suave, sans savoir que le digne prçlat allait ètre son bourreau. Mme de Bargeton lanåa sur le cercle ennemi des regards pleins de triomphe qui s'enfoncærent, comme autant de dards, dans le cő ur de ses rivales, dont la rage redoubla.

ª Ah ! Monseigneur, rçpondit le poæte en espçrant frapper ces tètes imbçciles de son sceptre d'or, le vulgaire n'a ni votre esprit, ni votre charitç. Nos douleurs sont ignorçes, personne ne sait nos travaux. Le mineur a moins de peine Þ extraire l'or de la mine que nous n'en avons Þ arracher nos images aux entrailles de la plus ingrate des langues. Si le but de la poçsie est de mettre les idçes au point prçcis o÷ tout le monde peut les voir et les sentir, le poæte doit incessamment parcourir l'çchelle des intelligences humaines afin de les satisfaire toutes ; il doit cacher sous les plus vives couleurs la logique et le sentiment, deux puissances ennemies ; il lui faut enfermer tout un monde de pensçes dans un mot, rçsumer des philosophies entiæres par une peinture ; enfin ses vers sont des graines dont les fleurs doivent çclore dans les cő urs, en y cherchant les sillons creusçs par les sentiments personnels. Ne faut-il pas avoir tout senti pour tout rendre ? Et sentir vivement, n'est-ce pas souffrir ? Aussi les poçsies ne s'enfantent-elles qu'apræs de pçnibles voyages entrepris dans les vastes rçgions de la pensçe et de la sociçtç. N'est-ce pas des travaux immortels que ceux auxquels nous devons des crçatures dont la vie devient plus authentique que celle des ètres qui ont vçritablement vçcu, comme la *Clarisse* de Richardson, la *Camille* de Chçnier, la *Délie* de Tibulle, l'*Angélique* de l'Arioste, la *Francesca* du Dante, l'*Alceste* de Moliære, le *Figaro* de Beaumarchais, la *Rébecca* de Walter Scott[24], le *Don Quichotte* de Cervantæs ?

¢ Et que nous crçerez-vous ? demanda du Chàtelet.

¢ Annoncer de telles conceptions, rçpondit Lucien, n'est-ce pas se donner un brevet d'homme de gçnie ? D'ailleurs ces enfantements sublimes veulent une longue expçrience du monde, une çtude des passions et des intçrèts humains que je ne saurais avoir faite ; mais je commence, dit-il avec amertume en jetant un regard vengeur sur ce cercle. Le cerveau porte longtemps...

¢ Votre accouchement sera laborieux, dit M. du Hautoy en l'interrompant.

¢ Votre excellente mære pourra vous aider [1] , dit l'çvèque.

Ce mot si habilement prçparç, cette vengeance attendue alluma dans tous les yeux un çclair de joie. Sur toutes les bouches il courut un sourire de satisfaction aristocratique, augmentç par l'imbçcillitç de M. de Bargeton qui se mit Þ rire apræs coup.

ª Monseigneur, vous ètes un peu trop spirituel pour nous en ce moment, ces dames ne vous comprennent pas, dit Mme de Bargeton qui par ce seul mot paralysa les rires et attira sur elle les regards çtonnçs. Un poæte qui prend toutes ses inspirations dans la Bible a dans l'Çglise une vçritable mære. M. de Rubemprç, dites-nous *Saint Jean dans Pathmos*, ou *Le Festin de Balthazar*, pour montrer Þ Monseigneur que Rome est toujours la *Magna parens* de Virgile[25]. [1]

Les femmes çchangærent un sourire en entendant Naís disant les deux mots latins.

Au dçbut de la vie, les plus fiers courages ne sont pas exempts d'abattement. Ce coup avait envoyç tout d'abord Lucien au fond de l'eau ; mais il frappa du pied, et revint Þ la surface, en se jurant de dominer ce monde. Comme le taureau piquç de mille flæches, il se releva furieux, et allait obçir Þ la voix de Louise en dçclamant *Saint Jean dans Pathmos ;* mais la plupart des tables de jeu avaient attirç leurs joueurs qui retombaient dans l'orniære de leurs habitudes en y trouvant un plaisir que la poçsie ne leur avait pas donnç. Puis la vengeance de tant d'amours-propres irritçs n'eùt pas çtç complæte sans le dçdain nçgatif que l'on tçmoigna pour la poçsie indigæne, en dçsertant Lucien et Mme de Bargeton. Chacun parut prçoccupç : celui-ci alla causer d'un chemin cantonal avec le prçfet, celle-lÞ parla de varier les plaisirs de la soirçe en faisant un peu de musique. La haute sociçtç d'Angoulème, se sentant mauvais juge en fait de poçsie, çtait surtout curieuse de connaître l'opinion des Rastignac, des Pimentel sur Lucien, et plusieurs personnes allærent autour d'eux. La haute influence que ces deux familles exerâaient dans le dçpartement çtait toujours reconnue

dans les grandes circonstances ; chacun les jalousait et les courtisait, car tout le monde prçvoyait avoir besoin de leur protection.

ª Comment trouvez-vous notre poæte et sa poçsie ? dit Jacques Þ la marquise chez laquelle il chassait.

¢ Mais pour des vers de province, dit-elle en souriant, ils ne sont pas mal ; d'ailleurs un si beau poæte ne peut rien faire mal. [1]

Chacun trouva l'arrèt adorable, et l'alla rçpçter en y mettant plus de mçchancetç que la marquise n'y en voulait mettre. Du Chàtelet fut alors requis d'accompagner M. de Bartas qui massacra le grand air de Figaro. Une fois la porte ouverte Þ la musique, il fallut çcouter la romance chevaleresque faite sous l'Empire par Chateaubriand[26], chantçe par Chàtelet. Puis vinrent les morceaux Þ quatre mains exçcutçs par des petites filles, et rçclamçs par Mme du Brossard qui voulait faire briller le talent de sa chære Camille aux yeux de M. de Sçverac.

Mme de Bargeton, blessçe du mçpris que chacun marquait Þ son poæte, rendit dçdain pour dçdain en s'en allant dans son boudoir pendant le temps que l'on fit de la musique. Elle fut suivie de l'çvèque Þ qui son grand vicaire avait expliquç la profonde ironie de son involontaire çpigramme, et qui voulait la racheter. Mlle de Rastignac, que la poçsie avait sçduite, se coula dans le boudoir Þ l'insu de sa mære. En s'asseyant sur son canapç Þ matelas piquç o÷ elle entraìna Lucien, Louise put, sans ètre entendue ni vue, lui dire Þ l'oreille : ª Cher ange, ils ne t'ont pas compris ! mais...

Tes vers sont doux, j'aime à les répéter. »

Lucien, consolç par cette flatterie, oublia pour un moment ses douleurs.

ª Il n'y a pas de gloire Þ bon marchç, lui dit Mme de Bargeton en lui prenant la main et la lui serrant. Souffrez, souffrez, mon ami, vous serez grand, vos douleurs sont le prix de votre immortalitç. Je voudrais bien avoir Þ supporter les travaux d'une lutte. Dieu vous garde d'une vie atone et sans combats, o÷ les ailes de l'aigle ne trouvent pas assez d'espace. J'envie vos souffrances, car vous vivez au moins, vous ! Vous dçploierez vos forces, vous espçrerez une victoire ! votre lutte sera glorieuse. Quand vous serez arrivç dans la sphære impçriale o÷ trònent les grandes intelligences, souvenez-vous des pauvres gens dçshçritçs par le sort, dont l'intelligence s'annihile sous l'oppression d'un azote moral et qui pçrissent apræs avoir constamment su ce qu'çtait la vie sans pouvoir vivre, qui ont eu des yeux peråants et n'ont rien vu, de qui l'odorat çtait dçlicat et qui n'ont senti que

des fleurs empestçes. Chantez alors la plante qui se dessæche au fond d'une forèt, çtouffçe par des lianes, par des vçgçtations gourmandes, touffues, sans avoir çtç aimçe par le soleil, et qui meurt sans avoir fleuri ! Ne serait-ce pas un poæme d'horrible mçlancolie, un sujet tout fantastique ? Quelle composition sublime que la peinture d'une jeune fille nçe sous les cieux de l'Asie, ou de quelque fille du dçsert transportçe dans quelque froid pays d'Occident, appelant son soleil bien-aimç, mourant de douleurs incomprises, çgalement accablçe de froid et d'amour ! Ce serait le type de beaucoup d'existences.

¢ Vous peindriez ainsi l'àme qui se souvient du ciel, dit l'çvèque, un poæme qui doit avoir çtç fait jadis, je me suis plu Þ en voir un fragment dans le *Cantique des Cantiques*.

¢ Entreprenez cela, dit Laure de Rastignac en exprimant une naíve croyance au gçnie de Lucien.

¢ Il manque Þ la France un grand poæme sacrç, dit l'çvèque. Croyez-moi ? la gloire et la fortune appartiendront Þ l'homme de talent qui travaillera pour la Religion.

¢ Il l'entreprendra, Monseigneur, dit Mme de Bargeton avec emphase. Ne voyez-vous pas l'idçe du poæme poindant[27] dçjÞ comme une flamme de l'aurore, dans ses yeux ? ¹

ª Naís nous traite bien mal, disait Fifine. Que fait-elle donc ?

¢ Ne l'entendez-vous pas ? rçpondit Stanislas. Elle est Þ cheval sur ses grands mots qui n'ont ni queue ni tète. ¹

Amçlie, Fifine, Adrien et Francis apparurent Þ la porte du boudoir, en accompagnant Mme de Rastignac qui venait chercher sa fille pour partir.

ª Naís, dirent les deux femmes enchantçes de troubler l'apartç du boudoir, vous seriez bien aimable de nous jouer quelque morceau.

¢ Ma chære enfant, rçpondit Mme de Bargeton, M. de Rubemprç va nous dire son *Saint Jean dans Pathmos*, un magnifique poæme biblique.

¢ Biblique ! ¹ rçpçta Fifine çtonnçe.

Amçlie et Fifine rentrærent dans le salon en y apportant ce mot comme une pàture Þ moquerie. Lucien s'excusa de dire le poæme en objectant son dçfaut de mçmoire. Quand il reparut, il n'excita plus le moindre intçrèt. Chacun causait ou jouait. Le poæte avait çtç dçpouillç de tous ses rayons, les propriçtaires ne voyaient en lui rien de bien utile, les gens Þ prçtentions le craignaient comme un pouvoir hostile Þ leur ignorance ; les femmes

jalouses de Mme de Bargeton, la Bçatrix de ce nouveau Dante, selon le vicaire gçnçral, lui jetaient des regards froidement dçdaigneux.

ª VoilÞ donc le monde ! ¹ se dit Lucien en descendant Þ l'Houmeau par les rampes de Beaulieu, car il est des instants dans la vie o÷ l'on aime Þ prendre le plus long, afin d'entretenir par la marche le mouvement d'idçes o÷ l'on se trouve, et au courant desquelles on veut se livrer. Loin de le dçcourager, la rage de l'ambitieux repoussç donnait Þ Lucien de nouvelles forces. Comme tous les gens emmençs par leur instinct dans une sphære çlevçe o÷ ils arrivent avant de pouvoir s'y soutenir, il se promettait de tout sacrifier pour demeurer dans la haute sociçtç. Chemin faisant, il òtait un Þ un les traits envenimçs qu'il avait reåus, il se parlait tout haut Þ lui-mème, il gourmandait les niais auxquels il avait eu affaire ; il trouvait des rçponses fines aux sottes demandes qu'on lui avait faites, et se dçsespçrait d'avoir ainsi de l'esprit apræs coup. En arrivant sur la route de Bordeaux qui serpente au bas de la montagne et còtoie les rives de la Charente, il crut voir, au clair de lune, Æve et David assis sur une solive au bord de la riviære, præs d'une fabrique, et descendit vers eux par un sentier.

Pendant que Lucien courait Þ sa torture chez Mme de Bargeton, sa ső ur avait pris une robe de percaline rose Þ mille raies, son chapeau de paille cousue, un petit chàle de soie ; mise simple qui faisait croire qu'elle çtait parçe, comme il arrive Þ toutes les personnes chez lesquelles une grandeur naturelle rehausse les moindres accessoires. Aussi, quand elle quittait son costume d'ouvriære, intimidait-elle prodigieusement David. Quoique l'imprimeur se fùt rçsolu Þ parler de lui-mème, il ne trouva plus rien Þ dire quand il donna le bras Þ la belle Æve pour traverser l'Houmeau. L'amour se plaìt dans ces respectueuses terreurs, semblables Þ celles que la gloire de Dieu cause aux fidæles. Les deux amants marchærent silencieusement vers le pont Sainte-Anne[28] afin de gagner la rive gauche de la Charente. Æve, qui trouva ce silence gènant, s'arrèta vers le milieu du pont pour contempler la riviære qui, de lÞ jusqu'Þ l'endroit o÷ se construisait la poudrerie, forme une longue nappe o÷ le soleil couchant jetait alors une joyeuse traìnçe de lumiære.

ª La belle soirçe ! dit-elle en cherchant un sujet de conversation, l'air est Þ la fois tiæde et frais, les fleurs embaument, le ciel est magnifique.

¢ Tout parle au cő ur, rçpondit David en essayant d'arriver Þ son amour par analogie. Il y a pour les gens aimants un plaisir infini Þ trouver dans les

accidents d'un paysage, dans la transparence de l'air, dans les parfums de la terre, la poçsie qu'ils ont dans l'àme. La nature parle pour eux.

¢ Et elle leur dçlie aussi la langue, dit Æve en riant. Vous çtiez bien silencieux en traversant l'Houmeau. Savez-vous que j'çtais embarrassçe...

¢ Je vous trouvais si belle que j'çtais saisi, rçpondit naívement David.

¢ Je suis donc moins belle en ce moment ? lui demanda-t-elle.

¢ Non ; mais je suis si heureux de me promener seul avec vous, que... [1]

Il s'arrèta tout interdit et regarda les collines par o÷ descend la route de Saintes.

ª Si vous trouvez quelque plaisir Þ cette promenade, j'en suis ravie, car je me crois obligçe Þ vous donner une soirçe en çchange de celle que vous m'avez sacrifiçe. En refusant d'aller chez Mme de Bargeton, vous avez çtç tout aussi gçnçreux que l'çtait Lucien en risquant de la fàcher par sa demande.

¢ Non pas gçnçreux, mais sage, rçpondit David. Puisque nous sommes seuls sous le ciel, sans autres tçmoins que les roseaux et les buissons qui bordent la Charente, permettez-moi, chære Æve, de vous exprimer quelques-unes des inquiçtudes que me cause la marche actuelle de Lucien. Apræs ce que je viens de lui dire, mes craintes vous paraìtront, je l'espære, un raffinement d'amitiç. Vous et votre mære, vous avez tout fait pour le mettre au-dessus de sa position ; mais en excitant son ambition, ne l'avez-vous pas imprudemment vouç Þ de grandes souffrances ? Comment se soutiendra-t-il dans le monde o÷ le portent ses goùts ? Je le connais ! il est de nature Þ aimer les rçcoltes sans le travail. Les devoirs de sociçtç lui dçvoreront son temps, et le temps est le seul capital des gens qui n'ont que leur intelligence pour fortune ; il aime Þ briller, le monde irritera ses dçsirs qu'aucune somme ne pourra satisfaire, il dçpensera de l'argent et n'en gagnera pas ; enfin, vous l'avez habituç Þ se croire grand ; mais avant de reconnaìtre une supçrioritç quelconque, le monde demande d'çclatants succæs. Or, les succæs littçraires ne se conquiærent que dans la solitude et par d'obstinçs travaux. Que donnera Mme de Bargeton Þ votre frære en retour de tant de journçes passçes Þ ses pieds ? Lucien est trop fier pour accepter ses secours, et nous le savons encore trop pauvre pour continuer Þ voir sa sociçtç, qui est doublement ruineuse. Tòt ou tard cette femme abandonnera notre cher frære apræs lui avoir fait perdre le goùt du travail, apræs avoir dçveloppç chez lui le goùt du luxe, le mçpris de notre vie sobre, l'amour des jouissances, son penchant Þ l'oisivetç, cette dçbauche des àmes poçtiques. Oui, je tremble

que cette grande dame ne s'amuse de Lucien comme d'un jouet : ou elle l'aime sincærement et lui fera tout oublier, ou elle ne l'aime pas et le rendra malheureux, car il en est fou.

¢ Vous me glacez le cő ur, dit Æve en s'arrètant au barrage de la Charente. Mais, tant que ma mære aura la force de faire son pçnible mçtier et tant que je vivrai, les produits de notre travail suffiront peut-ètre aux dçpenses de Lucien, et lui permettront d'attendre le moment o÷ sa fortune commencera. Je ne manquerai jamais de courage, car l'idçe de travailler pour une personne aimçe, dit Æve en s'animant, òte au travail toute son amertume et ses ennuis. Je suis heureuse en songeant pour qui je me donne tant de peine, si toutefois c'est de la peine. Oui, ne craignez rien, nous gagnerons assez d'argent pour que Lucien puisse aller dans le beau monde. LÞ est sa fortune.

¢ LÞ est aussi sa perte, reprit David. Çcoutez-moi, chære Æve. La lente exçcution des ő uvres du gçnie exige une fortune considçrable tout venue ou le sublime cynisme d'une vie pauvre. Croyez-moi ? Lucien a une si grande horreur des privations de la misære, il a si complaisamment savourç l'aròme des festins, la fumçe des succæs, son amour-propre a si bien grandi dans le boudoir de Mme de Bargeton, qu'il tentera tout plutòt que de dçchoir ; et les produits de votre travail ne seront jamais en rapport avec ses besoins.

¢ Vous n'ètes donc qu'un faux ami ! s'çcria Æve dçsespçrçe. Autrement vous ne nous dçcourageriez pas ainsi.

¢ Æve ! Æve ! rçpondit David, je voudrais ètre le fræe de Lucien. Vous seule pouvez me donner ce titre, qui lui permettrait de tout accepter de moi, qui me donnerait le droit de me dçvouer Þ lui avec le saint amour que vous mettez Þ vos sacrifices, mais en y portant le discernement du calculateur. Æve, chære enfant aimçe, faites que Lucien ait un trçsor o÷ il puisse puiser sans honte ? La bourse d'un fræe ne sera-t-elle pas comme la sienne ? Si vous saviez toutes les rçflexions que m'a suggçrçes la position nouvelle de Lucien ! S'il veut aller chez Mme de Bargeton, le pauvre garåon ne doit plus ètre mon prote, il ne doit plus loger Þ l'Houmeau, vous ne devez plus rester ouvriære, votre mære ne doit plus faire son mçtier. Si vous consentiez Þ devenir ma femme, tout s'aplanirait : Lucien pourrait demeurer au second chez moi pendant que je lui bàtirais un appartement au-dessus de l'appentis au fond de la cour, Þ moins que mon pære ne veuille çlever un second çtage. Nous lui arrangerions ainsi une vie sans soucis, une vie indçpendante. Mon dçsir de soutenir Lucien me donnera pour faire fortune un courage que je n'aurais pas s'il ne s'agissait que de moi ; mais il dçpend de vous d'autoriser

mon dçvouement. Peut-ètre un jour ira-t-il Þ Paris, le seul thçàtre o÷ il puisse se produire, et o÷ ses talents seront apprçciçs et rçtribuçs. La vie de Paris est chære, et nous ne serons pas trop de trois pour l'y entretenir. D'ailleurs, Þ vous comme Þ votre mære, ne faudra-t-il pas un appui ? Chære Æve, çpousez-moi par amour pour Lucien. Plus tard vous m'aimerez peut-ètre en voyant les efforts que je ferai pour le servir et pour vous rendre heureuse. Nous sommes tous deux çgalement modestes dans nos goùts, il nous faudra peu de chose ; le bonheur de Lucien sera notre grande affaire, et son cő ur sera le trçsor o÷ nous mettrons fortune, sentiments, sensations, tout !

¢ Les convenances nous sçparent, dit Æve çmue en voyant combien ce grand amour se faisait petit. Vous ètes riche et je suis pauvre. Il faut aimer beaucoup pour passer par-dessus une semblable difficultç.

¢ Vous ne m'aimez donc pas assez encore ? s'çcria David atterrç.

¢ Mais votre pære s'opposerait peut-ètre...

¢ Bien, bien, rçpondit David, s'il n'y a que mon pære Þ consulter, vous serez ma femme. Æve, ma chære Æve ! vous venez de me rendre la vie bien facile Þ porter en un moment. J'avais, hçlas ! le cő ur bien lourd de sentiments que je ne pouvais ni ne savais exprimer. Dites-moi seulement que vous m'aimez un peu, je prendrai le courage nçcessaire pour vous parler de tout le reste.

¢ En vçritç, dit-elle, vous me rendez toute honteuse ; mais, puisque nous nous confions nos sentiments, je vous dirai que je n'ai jamais de ma vie pensç Þ un autre qu'Þ vous. J'ai vu en vous un de ces hommes auxquels une femme peut se trouver fiære d'appartenir, et je n'osais espçrer pour moi, pauvre ouvriære sans avenir, une si grande destinçe.

¢ Assez, assez, dit-il en s'asseyant sur la traverse du barrage aupræs duquel ils çtaient revenus, car ils allaient et venaient comme des fous en parcourant le mème espace.

¢ Qu'avez-vous ? lui dit-elle en exprimant pour la premiære fois cette inquiçtude si gracieuse que les femmes çprouvent pour un ètre qui leur appartient.

¢ Rien que de bon, dit-il. En apercevant toute une vie heureuse, l'esprit est comme çbloui, l'àme est accablçe. Pourquoi suis-je le plus heureux ? dit-il avec une expression de mçlancolie. Mais je le sais. [1]

Æve regarda David d'un air coquet et douteur qui voulait une explication.

ª Chære Æve, je reåois plus que je ne donne. Aussi vous aimerai-je toujours mieux que vous ne m'aimerez, parce que j'ai plus de raisons de vous aimer : vous ètes un ange et je suis un homme.

¢ Je ne suis pas si savante, rçpondit Æve en souriant. Je vous aime bien...

¢ Autant que vous aimez Lucien ? dit-il en l'interrompant.

¢ Assez pour ètre votre femme, pour me consacrer Þ vous et tàcher de ne vous donner aucune peine dans la vie, d'abord un peu pçnible, que nous mænerons.

¢ Vous ètes-vous aperåue, chære Æve, que je vous ai aimçe depuis le premier jour o÷ je vous ai vue ?

¢ Quelle est la femme qui ne se sent pas aimçe ? demanda-t-elle.

¢ Laissez-moi donc dissiper les scrupules que vous cause ma prçtendue fortune. Je suis pauvre, ma chære Æve. Oui, mon pære a pris plaisir Þ me ruiner, il a spçculç sur mon travail, il a fait comme beaucoup de prçtendus bienfaiteurs avec leurs obligçs. Si je deviens riche, ce sera par vous. Ceci n'est pas une parole de l'amant, mais une rçflexion du penseur. Je dois vous faire connaìtre mes dçfauts, et ils sont çnormes chez un homme obligç de faire sa fortune. Mon caractære, mes habitudes, les occupations qui me plaisent me rendent impropre Þ tout ce qui est commerce et spçculation, et cependant nous ne pouvons devenir riches que par l'exercice de quelque industrie. Si je suis capable de dçcouvrir une mine d'or, je suis singuliærement inhabile Þ l'exploiter. Mais vous, qui, par amour pour votre fræe, ètes descendue aux plus petits dçtails, qui avez le gçnie de l'çconomie, la patiente attention du vrai commeråant, vous rçcolterez la moisson que j'aurai semçe. Notre situation, car depuis longtemps je me suis mis au sein de votre famille, m'oppresse si fort le cő ur que j'ai consumç mes jours et mes nuits Þ chercher une occasion de fortune. Mes connaissances en chimie et l'observation des besoins du commerce m'ont mis sur la voie d'une dçcouverte lucrative. Je ne puis vous en rien dire encore, je prçvois trop de lenteurs. Nous souffrirons pendant quelques annçes peut-ètre ; mais je finirai par trouver les procçdçs industriels Þ la piste desquels je ne suis pas seul, et qui, si j'arrive le premier, nous procureront une grande fortune. Je n'ai rien dit Þ Lucien, car son caractære ardent gàterait tout, il convertirait mes espçrances en rçalitçs, il vivrait en grand seigneur et s'endetterait peut-ètre. Ainsi gardez-moi le secret. Votre douce et chære compagnie pourra seule me consoler pendant ces longues çpreuves, comme le dçsir de vous enrichir vous et Lucien me donnera de la constance et de la tçnacitç...

¢ J'avais devinç aussi, lui dit Æve en l'interrompant, que vous çtiez un de ces inventeurs auxquels il faut, comme Þ mon pauvre pære, une femme qui prenne soin d'eux.

¢ Vous m'aimez donc ? Ah ! dites-le-moi sans crainte, Þ moi qui ai vu dans votre nom un symbole de mon amour. Æve çtait la seule femme qu'il y eùt dans le monde, et ce qui çtait matçriellement vrai pour Adam l'est moralement pour mo1[29]. Mon Dieu ! m'aimez-vous ?

¢ Oui, dit-elle en allongeant cette simple syllabe par la maniære dont elle la prononåa comme pour peindre l'çtendue de ses sentiments.

¢ Hç bien, asseyons-nous lÞ, dit-il en conduisant Æve par la main vers une longue poutre qui se trouvait au bas des roues d'une papeterie. Laissez-moi respirer l'air du soir, entendre les cris des rainettes, admirer les rayons de la lune qui tremblent sur les eaux ; laissez-moi m'emparer de cette nature o÷ je crois voir mon bonheur çcrit en toute chose, et qui m'apparaìt pour la premiære fois dans sa splendeur, çclairçe par l'amour, embellie par vous. Æve, chære aimçe ! voici le premier moment de joie sans mçlange que le sort m'ait donnç ! Je doute que Lucien soit aussi heureux que je le suis. ¹

En sentant la main d'Æve humide et tremblante dans la sienne, David y laissa tomber une larme[30].

ª Ne puis-je savoir le secret ?... dit Æve d'une voix càline.

¢ Vous y avez des droits, car votre pære s'est occupç de cette question qui va devenir grave. Voici pourquoi. La chute de l'Empire va rendre l'usage du linge de coton presque gçnçral, Þ cause du bon marchç de cette matiære relativement au linge de fil. En ce moment le papier se fait encore avec du chiffon de chanvre et de lin ; mais cet ingrçdient est cher, et sa chertç retarde le grand mouvement que la Presse franåaise acquerra nçcessairement.

ª Or, on ne force pas la production du chiffon. Le chiffon est le rçsultat de l'usage du linge, et la population d'un pays n'en donne qu'une quantitç dçterminçe. Cette quantitç ne peut s'accroìtre que par une augmentation dans le chiffre des naissances. Pour opçrer un changement sensible dans sa population, un pays veut un quart de siæcle et de grandes rçvolutions dans les mő urs, dans le commerce ou dans l'agriculture. Si donc les besoins de la papeterie deviennent supçrieurs Þ ce que la France produit de chiffon, soit du double soit du triple, il faut[31], pour maintenir le papier Þ bas prix, introduire dans la fabrication du papier un çlçment autre que le chiffon. Ce raisonnement repose sur un fait qui se passe ici. Les papeteries

d'Angoulème, les derniæres o÷ se fabriqueront des papiers avec du chiffon de fil, voient le coton envahissant la pàte dans une progression effrayante. [1]

¾ une question de la jeune ouvriære, qui ne savait pas ce que voulait dire ce nom de Pot[32], David lui donna sur la papeterie des renseignements qui ne seront point dçplacçs dans une ő uvre dont l'existence matçrielle est due autant au papier qu'Þ la presse ; mais cette longue parenthæse entre un amant et sa maìtresse gagnera sans doute Þ ètre d'abord rçsumçe[33].

Le papier, produit non moins merveilleux que l'impression Þ laquelle il sert de base, existait depuis longtemps en Chine quand, par les filiæres souterraines du commerce, il parvint dans l'Asie Mineure, o÷, vers l'an 750, selon quelques traditions, on faisait usage d'un papier de coton broyç et rçduit en bouillie. La nçcessitç de remplacer le parchemin, dont le prix çtait excessif, fit trouver, par une imitation du *papier bombycien* (tel fut le nom du papier de coton en Orient), le papier de chiffon, les uns disent Þ Bàle, en 1170, par des Grecs rçfugiçs ; les autres disent Þ Padoue, en 1301, par un Italien nommç Pax. Ainsi le papier se perfectionna lentement et obscurçment ; mais il est certain que dçjÞ sous Charles VI on fabriquait Þ Paris la pàte des cartes Þ jouer. Lorsque les immortels Faust, Coster[34] et Gutenberg eurent inventç LE LIVRE, des artisans, inconnus comme tant de grands artistes de cette çpoque, appropriærent la papeterie aux besoins de la typographie. Dans ce quinziæme siæcle, si vigoureux et si naíf, les noms des diffçrents formats de papier, de mème que les noms donnçs aux caractæres, portærent l'empreinte de la naívetç du temps. Ainsi le Raisin, le Jçsus, le Colombier, le papier Pot, l'Çcu, le Coquille, le Couronne, furent ainsi nommçs de la grappe, de l'image de Notre Seigneur, de la couronne, de l'çcu, du pot, enfin du filigrane marquç au milieu de la feuille, comme plus tard, sous Napolçon, on y mit un aigle : d'o÷ le papier dit Grand-Aigle. De mème, on appela les caractæres Cicçro, Saint-Augustin, Gros-Canon, des livres de liturgie, des ő uvres thçologiques et des traitçs de Cicçron auxquels ces caractæres furent d'abord employçs. *L'italique* fut inventç par les Alde, Þ Venise : de lÞ son nom. Avant l'invention du papier mçcanique, dont la longueur est sans limites, les plus grands formats çtaient le Grand-Jçsus ou le Grand-Colombier ; encore ce dernier ne servait-il guære que pour les atlas ou pour les gravures. En effet, les dimensions du papier d'impression çtaient soumises Þ celles des marbres de la presse. Au moment o÷ David parlait, l'existence du papier continu paraissait une chimære en France, quoique dçjÞ Denis Robert d'Essonnes eùt, vers 1799, inventç pour le fabriquer une

machine que depuis Didot-Saint-Lçger essaya de perfectionner. Le papier vçlin, inventç par Ambroise Didot, ne date que de 1780[35]. Ce rapide aperåu dçmontre invinciblement que toutes les grandes acquisitions de l'industrie et de l'intelligence se sont faites avec une excessive lenteur et par des agrçgations inaperåues, absolument comme procæde la Nature. Pour arriver Þ leur perfection, l'çcriture, le langage peut-ètre !... ont eu les mèmes tàtonnements que la typographie et la papeterie.

ª Des chiffonniers ramassent dans l'Europe entiære les chiffons, les vieux linges, et achætent les dçbris de toute espæce de tissus, dit l'imprimeur en terminant. Ces dçbris, triçs par sortes, s'emmagasinent chez les marchands de chiffons en gros, qui fournissent les papeteries. Pour vous donner une idçe de ce commerce, sachez, mademoiselle, qu'en 1814 le banquier Cardon, propriçtaire des cuves de Buges et de Langlçe, o÷ Lçorier de l'Isle essaya dæs 1776 la solution du problæme dont s'occupa votre pære, avait un procæs avec un sieur Proust Þ propos d'une erreur de deux millions pesant de chiffons dans un compte de dix millions de livres, environ quatre millions de francs. Le fabricant lave ses chiffons et les rçduit en une bouillie claire qui se passe, absolument comme une cuisiniære passe une sauce Þ son tamis, sur un chàssis en fer appelç *forme*, et dont l'intçrieur est rempli par une çtoffe mçtallique au milieu de laquelle se trouve le filigrane qui donne son nom au papier. De la grandeur de la *forme* dçpend alors la grandeur du papier. Dans le temps o÷ j'çtais chez MM. Didot, on s'occupait dçjÞ de cette question, et l'on s'en occupe encore ; car le perfectionnement cherchç par votre pære est l'une des nçcessitçs les plus impçrieuses de ce temps-ci. Voici pourquoi. Quoique la durçe du fil, comparçe Þ celle du coton, rende, en dçfinitive, le fil moins cher que le coton, comme il s'agit toujours pour les pauvres de sortir une somme quelconque de leurs poches, ils prçfærent donner moins que plus, et subissent, en vertu du *vae victis*[36] *!* des pertes çnormes. La classe bourgeoise agit comme le pauvre. Ainsi le linge de fil manque. En Angleterre, o÷ le coton a remplacç le fil chez les quatre cinquiæmes de la population, on ne fabrique dçjÞ plus que du papier de coton. Ce papier, qui d'abord a l'inconvçnient de se couper et de se casser, se dissout dans l'eau si facilement qu'un livre en papier de coton s'y mettrait en bouillie en y restant un quart d'heure, tandis qu'un vieux livre ne serait pas perdu en y restant deux heures. On ferait sçcher le vieux livre ; et, quoique jauni, passç, le texte en serait encore lisible, l'ő uvre ne serait pas dçtruite. Nous arrivons Þ un temps o÷, les fortunes diminuant par leur

çgalisation, tout s'appauvrira : nous voudrons du linge et des livres Þ bon marchç, comme on commence Þ vouloir de petits tableaux, faute d'espace pour en placer de grands. Les chemises et les livres ne dureront pas, voilÞ tout. La soliditç des produits s'en va de toutes parts. Aussi le problæme Þ rçsoudre est-il de la plus haute importance pour la littçrature, pour les sciences et pour la politique. Il y eut donc un jour dans mon cabinet une vive discussion sur les ingrçdients dont on se sert en Chine pour fabriquer le papier. LÞ, gràce aux matiæres premiæres, la papeterie a, dæs son origine, atteint une perfection qui manque Þ la nòtre. On s'occupait alors beaucoup du papier de Chine, que sa lçgæretç, sa finesse rendent bien supçrieur au nòtre, car ces prçcieuses qualitçs ne l'empèchent pas d'ètre consistant ; et, quelque mince qu'il soit, il n'offre aucune transparence. Un correcteur træs instruit (Þ Paris il se rencontre des savants parmi les correcteurs : Fourier et Pierre Leroux sont en ce moment correcteurs chez Lachevardiære !...), donc le comte de Saint-Simon, correcteur pour le moment, vint nous voir au milieu de la discussion[37]. Il nous dit alors que, selon Kempfer et Du Halde, le *broussonatia*[38] fournissait aux Chinois la matiære de leur papier tout vçgçtal, comme le nòtre d'ailleurs. Un autre correcteur soutint que le papier de Chine se fabriquait principalement avec une matiære animale, avec la soie, si abondante en Chine. Un pari se fit devant moi. Comme MM. Didot sont les imprimeurs de l'Institut, naturellement le dçbat fut soumis Þ des membres de cette assemblçe de savants. M. Marcel, ancien directeur de l'imprimerie impçriale, dçsignç comme arbitre, renvoya les deux correcteurs par-devant M. l'abbç Grosier, bibliothçcaire de l'Arsenal[39]. Au jugement de l'abbç Grosier, les correcteurs perdirent tous deux leur pari. Le papier de Chine ne se fabrique ni avec de la soie ni avec le *broussonatia ;* sa pàte provient des fibres du bambou triturçes. L'abbç Grosier possçdait un livre chinois, ouvrage Þ la fois iconographique et technologique, o÷ se trouvaient de nombreuses figures reprçsentant la fabrication du papier dans toutes ses phases, et il nous montra les tiges de bambou peintes en tas dans le coin d'un atelier Þ papier supçrieurement dessinç. Quand Lucien m'a dit que ton[40] pære, par une sorte d'intuition particuliære aux hommes de talent, avait entrevu le moyen de remplacer les dçbris du linge par une matiære vçgçtale excessivement commune, immçdiatement prise Þ la production territoriale, comme font les Chinois en se servant de tiges fibreuses, j'ai classç tous les essais tentçs par mes prçdçcesseurs, et je me suis mis enfin Þ çtudier la question. Le bambou est un roseau : j'ai naturellement pensç aux roseaux de

notre pays. La main-d'ő uvre n'est rien en Chine ; une journçe y vaut trois sous : aussi les Chinois peuvent-ils, au sortir de la forme, appliquer leur papier feuille entre des tables de porcelaine blanche chauffçes, au moyen desquelles ils le pressent et lui donnent ce lustre, cette consistance, cette lçgæretç, cette douceur de satin, qui en font le premier papier du monde. Eh bien, il faut remplacer les procçdçs du Chinois au moyen de quelque machine. On arrive par des machines Þ rçsoudre le problæme du bon marchç que procure Þ la Chine le bas prix de sa main-d'ő uvre. Si nous parvenions Þ fabriquer Þ bas prix du papier d'une qualitç semblable Þ celui de la Chine, nous diminuerions de plus de moitiç le poids et l'çpaisseur des livres. Un Voltaire reliç, qui, sur nos papiers vçlins, pæse deux cent cinquante livres, n'en pæserait pas cinquante sur papier de Chine. Et voilÞ, certes, une conquète. L'emplacement nçcessaire aux bibliothæques sera une question de plus en plus difficile Þ rçsoudre Þ une çpoque o÷ le rapetissement gçnçral des choses et des hommes atteint tout, jusqu'Þ leurs habitations. ¾ Paris, les grands hòtels, les grands appartements seront tòt ou tard dçmolis ; il n'y aura bientòt plus de fortunes en harmonie avec les constructions de nos pæres. Quelle honte pour notre çpoque de fabriquer des livres sans durçe ! Encore dix ans, et le papier de Hollande, c'est-Þ-dire le papier fait en chiffon de fil, sera complætement impossible. Or, votre gçnçreux frære m'a communiquç l'idçe qu'avait eue votre pære d'employer certaines plantes fibreuses Þ la fabrication du papier, vous voyez que si je rçussis, vous aurez droit Þ[41]... ¹

En ce moment Lucien aborda sa sőur et interrompit la gçnçreuse proposition de David.

ª Je ne sais pas, dit-il, si vous avez trouvç cette soirçe belle, mais elle a çtç cruelle pour moi.

¢ Mon pauvre Lucien, que t'est-il donc arrivç ? ¹ dit Æve en remarquant l'animation du visage de son frære.

Le poæte irritç raconta ses angoisses, en versant dans ces cőurs amis les flots de pensçes qui l'assaillaient. Æve et David çcoutærent Lucien en silence, affligçs de voir passer ce torrent de douleurs qui rçvçlait autant de grandeur que de petitesse.

ª M. de Bargeton, dit Lucien en terminant, est un vieillard qui sera sans doute bientòt emportç par quelque indigestion ; eh bien, je dominerai ce monde orgueilleux, j'çpouserai Mme de Bargeton ! J'ai lu dans ses yeux ce soir un amour çgal au mien. Oui, mes blessures, elle les a ressenties ; mes

souffrances, elle les a calmçes ; elle est aussi grande et noble qu'elle est belle et gracieuse ! Non, elle ne me trahira jamais ! ¹

ª N'est-il pas temps de lui faire une existence tranquille ? ¹ dit Þ voix basse David Þ Æve.

Æve pressa silencieusement le bras de David, qui, comprenant ses pensçes, s'empressa de raconter Þ Lucien les projets qu'il avait mçditçs. Les deux amants çtaient aussi pleins d'eux-mèmes que Lucien çtait plein de lui ; en sorte qu'Æve et David, empressçs de faire approuver leur bonheur, n'aperåurent point le mouvement de surprise que laissa çchapper l'amant de Mme de Bargeton en apprenant le mariage de sa ső ur et de David. Lucien, qui rèvait de faire faire Þ sa ső ur une belle alliance quand il aurait saisi quelque haute position, afin d'çtayer son ambition de l'intçrèt que lui porterait une puissante famille, fut dçsolç de voir dans cette union un obstacle de plus Þ ses succæs dans le monde.

ª Si Mme de Bargeton consent Þ devenir Mme de Rubemprç, jamais elle ne voudra se trouver ètre la belle-ső ur de David Sçchard ! ¹ Cette phrase est la formule nette et prçcise des idçes qui tenaillærent le cő ur de Lucien. ª Louise a raison ! les gens d'avenir ne sont jamais compris par leurs familles ¹ , pensa-t-il avec amertume.

Si cette union lui eùt çtç prçsentçe en un moment o÷ il n'eùt pas fantastiquement tuç M. de Bargeton, il aurait sans doute fait çclater la joie la plus vive. En rçflçchissant Þ sa situation actuelle, en interrogeant la destinçe d'une fille belle et sans fortune, d'Æve Chardon, il eùt regardç ce mariage comme un bonheur inespçrç. Mais il habitait un de ces rèves d'or o÷ les jeunes gens, montçs sur des *si*, franchissent toutes les barriæres. Il venait de se voir dominant la Sociçtç, le poæte souffrait de tomber si vite dans la rçalitç. Æve et David pensærent que leur frære accablç de tant de gçnçrositç se taisait. Pour ces deux belles àmes, une acceptation silencieuse prouvait une amitiç vraie. L'imprimeur se mit Þ peindre avec une çloquence douce et cordiale le bonheur qui les attendait tous quatre. Malgrç les interjections d'Æve, il meubla son premier çtage avec le luxe d'un amoureux ; il bàtit avec une ingçnue bonne foi le second pour Lucien et le dessus de l'appentis pour Mme Chardon, envers laquelle il voulait dçployer tous les soins d'une filiale sollicitude. Enfin il fit la famille si heureuse et son frære si indçpendant que Lucien, charmç par la voix de David et par les caresses d'Æve, oublia sous les ombrages de la route, le long de la Charente calme et brillante, sous la voùte çtoilçe et dans la tiæde atmosphære de la

nuit, la blessante couronne d'çpines que la Sociçtç lui avait enfoncçe sur la tète. M. de Rubemprç reconnut enfin David. La mobilitç de son caractære le rejeta bientòt dans la vie pure, travailleuse et bourgeoise qu'il avait mençe ; il la vit embellie et sans soucis. Le bruit du monde aristocratique s'çloigna de plus en plus. Enfin, quand il atteignit le pavç de l'Houmeau, l'ambitieux serra la main de son fræe et se mit Þ l'unisson des heureux amants.

ª Pourvu que ton pære ne contrarie pas ce mariage ? dit-il Þ David.

¢ Tu sais s'il s'inquiæte de moi ? le bonhomme vit pour lui ; mais j'irai demain le voir Þ Marsac, quand ce ne serait que pour obtenir de lui qu'il fasse les constructions dont nous avons besoin. ¹

David accompagna le fræe et la ső ur jusque chez Mme Chardon Þ laquelle il demanda la main d'Æve, avec l'empressement d'un homme qui ne voulait aucun retard. La mære prit la main de sa fille, la mit dans celle de David avec joie, et l'amant enhardi baisa au front sa belle promise, qui lui sourit en rougissant.

ª VoilÞ les accordailles des gens pauvres, dit la mære en levant les yeux comme pour implorer la bçnçdiction de Dieu. Vous avez du courage, mon enfant, dit-elle Þ David, car nous sommes dans le malheur, et je tremble qu'il ne soit contagieux.

¢ Nous serons riches et heureux, dit gravement David. Pour commencer, vous ne ferez plus votre mçtier de garde-malade, et vous viendrez demeurer avec votre fille et Lucien Þ Angoulème. ¹

Les trois enfants s'empressærent alors de raconter Þ leur mære çtonnçe leur charmant projet, en se livrant Þ l'une de ces folles causeries de famille o÷ l'on se plaìt Þ engranger toutes les semailles, Þ jouir par avance de toutes les joies. Il fallut mettre David Þ la porte ; il aurait voulu que cette soirçe fùt çternelle. Une heure du matin sonna quand Lucien reconduisit son futur beau-fræe jusqu'Þ la porte Palet. L'honnète Postel, inquiet de ces mouvements extraordinaires, çtait debout derriære sa persienne ; il avait ouvert la croisçe et se disait, en voyant de la lumiære Þ cette heure chez Æve : ª Que se passe-t-il donc chez les Chardon ?

¢ Mon fiston, dit-il en voyant revenir Lucien, que vous arrive-t-il donc ? Auriez-vous besoin de moi ?

¢ Non, monsieur, rçpondit le poæte ; mais comme vous ètes notre ami, je puis vous dire l'affaire : ma mære vient d'accorder la main de ma ső ur Þ David Sçchard. ¹

Pour toute rçponse, Postel ferma brusquement sa fenètre, au dçsespoir de n'avoir pas demandç Mlle Chardon.

Au lieu de rentrer Þ Angoulème, David prit la route de Marsac. Il alla tout en se promenant chez son pære, et arriva le long du clos attenant Þ la maison, au moment o÷ le soleil se levait. L'amoureux aperåut sous un amandier la tète du vieil Ours qui s'çlevait au-dessus d'une haie.

ª Bonjour, mon pære, lui dit David.

¢ Tiens, c'est toi, mon garåon ? par quel hasard te trouves-tu sur la route Þ cette heure ? Entre par lÞ, dit le vigneron en indiquant Þ son fils une petite porte Þ clairevoie. Mes vignes ont toutes passç fleur[42], pas un cep de gelç ! Il y aura plus de vingt poinåons[43] Þ l'arpent cette annçe ; mais aussi comme c'est fumç !

¢ Mon pære, je viens vous parler d'une affaire importante.

¢ Eh bien, comment vont nos presses ? tu dois gagner de l'argent gros comme toi ?

¢ J'en gagnerai, mon pære, mais pour le moment je ne suis pas riche.

¢ Ils me blàment tous ici de fumer Þ mort, rçpondit le pære. Les bourgeois, c'est-Þ-dire M. le marquis, M. le comte, messieurs ci et åa prçtendent que j'òte de la qualitç au vin. ¾ quoi sert l'çducation ? Þ vous brouiller l'entendement. Çcoute ! ces messieurs rçcoltent sept, quelquefois huit piæces Þ l'arpent, et les vendent soixante francs la piæce, ce qui fait au plus quatre cents francs par arpent dans les bonnes annçes. Moi, j'en rçcolte vingt piæces et les vends trente francs, total six cents francs ! O÷ sont les niais ? La qualitç ! la qualitç ! Qu'est-ce que åa me fait, la qualitç ? qu'il la gardent pour eux, la qualitç, MM. les marquis ! pour moi, la qualitç, c'est les çcus. Tu dis ?...

¢ Mon pære, je me marie, je viens vous demander...

¢ Me demander ? Quoi ! rien du tout, mon garåon. Marie-toi, j'y consens ; mais pour te donner quelque chose, je me trouve sans un sou. Les faåons[44] m'ont ruinç ! Depuix deux ans, j'avance des faåons, des impositions, des frais de toute nature ; le gouvernement prend tout, le plus clair va au gouvernement ! VoilÞ deux ans que les pauvres vignerons ne font rien. Cette annçe ne se prçsente pas mal, eh bien, mes gredins de poinåons valent dçjÞ onze francs ! On rçcoltera pour le tonnelier. Pourquoi te marier avant les vendanges ?...

¢ Mon pære, je ne viens vous demander que votre consentement.

¢ Ah ! c'est une autre affaire. ¾ l'encontre de qui te maries-tu, sans curiositç ?

¢ J'çpouse Mlle Æve Chardon.

¢ Qu'est ce que c'est que åa ? qu'est-ce qu'elle mange ?

¢ Elle est fille de feu M. Chardon, le pharmacien de l'Houmeau.

¢ Tu çpouses une fille de l'Houmeau, toi, un bourgeois ! toi, l'imprimeur du Roi Þ Angoulème ! VoilÞ les fruits de l'çducation ! Mettez donc vos enfants au collæge ! Ah ! åÞ, elle est donc bien riche, mon garåon ? dit le vieux vigneron en se rapprochant de son fils d'un air càlin ; car si tu çpouses une fille de l'Houmeau, elle doit en avoir des mille et des cent ! Bon ! tu me payeras mes loyers. Sais-tu, mon garåon, que voilÞ deux ans trois mois de loyers dus[45], ce qui fait deux mille sept cents francs, qui me viendraient bien Þ point pour payer le tonnelier. ¾ tout autre qu'Þ mon fils, je serais en droit de demander des intçrèts ; car, apræs tout, les affaires sont les affaires ; mais je te les remets. Hç bien, qu'a-t-elle ?

¢ Mais elle a ce qu'avait ma mære. ¹

Le vieux vigneron allait dire : ª Elle n'a que dix mille francs ! ¹ Mais il se souvint d'avoir refusç des comptes Þ son fils, et s'çcria : ª Elle n'a rien !

¢ La fortune de ma mære çtait son intelligence et sa beautç.

¢ Va donc au marchç avec åa, et tu verras ce qu'on te donnera dessus ! Nom d'une pipe, les pæres sont-ils malheureux dans leurs enfants ! David, quand je me suis mariç, j'avais sur la tète un bonnet de papier pour toute fortune et mes deux bras, j'çtais un pauvre Ours ; mais avec la belle imprimerie que je t'ai *donnée*, avec ton industrie et tes connaissances, tu dois çpouser une bourgeoise de la ville, une femme riche de trente Þ quarante mille francs. Laisse ta passion, et je te marierai, moi ! Nous avons Þ une lieue d'ici une veuve de trente-deux ans, meuniære, qui a cent mille francs de bien au soleil ; voilÞ ton affaire. Tu peux rçunir ses biens Þ ceux de Marsac, ils se touchent ! Ah ! le beau domaine que nous aurions, et comme je le gouvernerais ! On dit qu'elle va se marier avec Courtois, son premier garåon, tu vaux encore mieux que lui ! Je mænerais le moulin, tandis qu'elle ferait les beaux bras Þ Angoulème.

¢ Mon pære, je suis engagç...

¢ David, tu n'entends rien au commerce, je te vois ruinç. Oui, si tu te maries avec cette fille de l'Houmeau, je me mettrai en rægle vis-Þ-vis de toi, je t'assignerai pour me payer mes loyers, car je ne prçvois rien de bon. Ah ! mes pauvres presses ! mes presses ! il vous fallait de l'argent pour vous

huiler, vous entretenir et vous faire rouler. Il n'y a qu'une bonne annçe qui puisse me consoler de cela.

¢ Mon pære, il me semble que jusqu'Þ prçsent je vous ai causç peu de chagrin...

¢ Et træs peu payç de loyers, rçpondit le vigneron.

¢ Je venais vous demander, outre votre consentement Þ mon mariage, de me faire çlever le second çtage de votre maison et de construire un logement au-dessus de l'appentis.

¢ Bernique, je n'ai pas le sou, tu le sais bien. D'ailleurs, ce serait de l'argent jetç dans l'eau, car qu'est-ce que åa me rapporterait ? Ah ! tu te læves dæs le matin pour venir me demander des constructions Þ ruiner un roi. Quoiqu'on t'ait nommç David, je n'ai pas les trçsors de Salomon. Mais tu es fou ? On m'a changç mon enfant en nourrice. En voilÞ-t-il un qui aura du raisin ! dit-il en s'interrompant pour montrer un cep Þ David. VoilÞ des enfants qui ne trompent pas l'espoir de leurs parents : vous les fumez, ils vous rapportent. Moi, je t'ai mis au lycçe, j'ai payç des sommes çnormes pour faire de toi un savant, tu vas çtudier chez les Didot ; et toutes ces frimes aboutissent Þ me donner pour bru une fille de l'Houmeau, sans un sou de dot ! Si tu n'avais pas çtudiç, que tu fusses restç sous mes yeux, tu te serais conduit Þ ma fantaisie, et tu te marierais aujourd'hui avec une meuniære de cent mille francs, sans compter le moulin. Ah ! ton esprit te sert Þ croire que je te rçcompenserai de ce beau sentiment, en te faisant construire des palais ?... Mais ne dirait-on pas en vçritç que, depuis deux cents ans, la maison o÷ tu es n'a logç que des cochons, et que ta fille de l'Houmeau ne peut pas y coucher. Ah åÞ ! c'est donc la reine de France ?

¢ Eh bien, mon pære, je construirai le second çtage Þ mes frais, ce sera le fils qui enrichira le pære. Quoique ce soit le monde renversç, cela se voit quelquefois.

¢ Comment, mon gars, tu as de l'argent pour bàtir, et tu n'en as pas pour payer tes loyers ? Finaud, tu ruses avec ton pære ! [1]

La question ainsi posçe devint difficile Þ rçsoudre, car le bonhomme çtait enchantç de mettre son fils dans une position qui lui permìt de ne lui rien donner tout en paraissant paternel. Aussi David ne put-il obtenir de son pære qu'un consentement pur et simple au mariage et la permission de faire Þ ses frais, dans la maison paternelle, toutes les constructions dont il pouvait avoir besoin. Le vieil Ours, ce modæle des pæres conservateurs, fit Þ son fils la gràce de ne pas exiger ses loyers et de ne pas lui prendre les çconomies

qu'il avait eu l'imprudence de laisser voir. David revint triste : il comprit que dans le malheur il ne pourrait pas compter sur le secours de son pære.

Il ne fut question dans tout Angoulème que du mot de l'çvèque et de la rçponse de Mme de Bargeton. Les moindres çvçnements furent si bien dçnaturçs, augmentçs, embellis, que le poæte devint le hçros du moment. De la sphære supçrieure o÷ gronda cet orage de cancans, il en tomba quelques gouttes dans la bourgeoisie. Quand Lucien passa par Beaulieu pour aller chez Mme de Bargeton, il s'aperåut de l'attention envieuse avec laquelle plusieurs jeunes gens le regardærent, et saisit quelques phrases qui l'enorgueillirent.

ª VoilÞ un jeune homme heureux, disait un clerc d'avouç nommç Petit-Claud, le camarade de collæge de Lucien avec qui Lucien prenait de petits airs protecteurs et qui çtait laid.

¢ Oui, certes il est joli garåon, il a du talent, et Mme de Bargeton en est folle ! ¹ rçpondait un fils de famille qui avait assistç Þ la lecture.

Il avait impatiemment attendu l'heure o÷ il savait trouver Louise seule, il avait besoin de faire accepter le mariage de sa sőur Þ cette femme, devenue l'arbitre de ses destinçes. Apræs la soirçe de la veille, Louise serait peut-ètre plus tendre, et cette tendresse pouvait amener un moment de bonheur. Il ne s'çtait pas trompç : Mme de Bargeton le reåut avec une emphase de sentiment qui parut Þ ce novice en amour un touchant progræs de passion. Elle abandonna ses beaux cheveux d'or, ses mains, sa tète aux baisers enflammçs du poæte qui, la veille, avait tant souffert !

ª Si tu avais vu ton visage pendant que tu lisais, dit-elle, car ils çtaient arrivçs la veille au tutoiement, Þ cette caresse du langage, alors que sur le canapç Louise avait de sa blanche main essuyç les gouttes de sueur qui par avance mettaient des perles sur le front o÷ elle posait une couronne. Il s'çchappait des çtincelles de tes beaux yeux ! je voyais sortir de tes lævres les chaìnes d'or qui suspendent les cőurs Þ la bouche des poætes. Tu me liras tout Chçnier, c'est le poæte des amants. Tu ne souffriras plus, je ne le veux pas ! Oui, cher ange, je te ferai une oasis o÷ tu vivras toute ta vie de poæte, active, molle, indolente, laborieuse, pensive tour Þ tour ; mais n'oubliez jamais que vos lauriers me sont dus, que ce sera pour moi la noble indemnitç des souffrances qui m'adviendront. Pauvre cher, ce monde ne m'çpargnera pas plus qu'il ne t'çpargne, il se venge de tous les bonheurs qu'il ne partage pas. Oui, je serai toujours jalousçe, ne l'avez-vous pas vu hier ? Ces mouches buveuses de sang sont-elles accourues assez vite pour

s'abreuver dans les piqùres qu'elles ont faites ? Mais j'çtais heureuse ! je vivais ! Il y a si longtemps que toutes les cordes de mon cő ur n'ont rçsonnç ! ¹

Des larmes coulærent sur les joues de Louise, Lucien lui prit une main, et pour toute rçponse la baisa longtemps. Les vanitçs de ce poæte furent donc caressçes par cette femme comme elles l'avaient çtç par sa mære, par sa ső ur et par David. Chacun autour de lui continuait Þ exhausser le piçdestal imaginaire sur lequel il se mettait. Entretenu par tout le monde, par ses amis comme par la rage de ses ennemis dans ses croyances ambitieuses, il marchait dans une atmosphære pleine de mirages. Les jeunes imaginations sont si naturellement complices de ces louanges et de ces idçes, tout s'empresse tant Þ servir un jeune homme beau, plein d'avenir, qu'il faut plus d'une leåon amære et froide pour dissiper de tels prestiges.

ª Tu veux donc bien, ma belle Louise, ètre ma Bçatrix, mais une Bçatrix qui se laisse aimer ? ¹

Elle releva ses beaux yeux qu'elle avait tenus baissçs, et dit en dçmentant sa parole par un angçlique sourire : ª Si vous le mçritez... plus tard ! N'ètes-vous pas heureux ? avoir un cő ur Þ soi ! pouvoir tout dire avec la certitude d'ètre compris, n'est-ce pas le bonheur ?

¢ Oui, rçpondit-il en faisant une moue d'amoureux contrariç.

¢ Enfant ! dit-elle en se moquant. Allons, n'avez-vous pas quelque chose Þ me dire ? Tu es entrç tout prçoccupç, mon Lucien. ¹

Lucien confia timidement Þ sa bien-aimçe l'amour de David pour sa ső ur, celui de sa ső ur pour David, et le mariage projetç.

ª Pauvre Lucien, dit-elle, il a peur d'ètre battu, grondç, comme si c'çtait lui qui se mariàt ! Mais o÷ est le mal ? reprit-elle en passant ses mains dans les cheveux de Lucien. Que me fait ta famille, o÷ tu es une exception[46] ? Si mon pære çpousait sa servante, t'en inquiçterais-tu beaucoup ? Cher enfant, les amants sont Þ eux seuls toute leur famille. Ai-je dans le monde un autre intçrèt que mon Lucien ? Sois grand, sache conquçrir de la gloire, voilÞ nos affaires ! ¹

Lucien fut l'homme du monde le plus heureux de cette çgoíste rçponse. Au moment o÷ il çcoutait les folles raisons par lesquelles Louise lui prouva qu'ils çtaient seuls dans le monde, M. de Bargeton entra. Lucien fronåa le sourcil, et parut interdit, Louise lui fit un signe et le pria de rester dìner avec eux en lui demandant de lui lire Andrç Chçnier, jusqu'Þ ce que les joueurs et les habituçs vinssent.

ª Vous ne ferez pas seulement plaisir Þ elle, dit M. de Bargeton, mais Þ moi aussi. Rien ne m'arrange mieux que d'entendre lire apræs mon dìner. ¹

Càlinç par M. de Bargeton, càlinç par Louise, servi par les domestiques avec le respect qu'ils ont pour les favoris de leurs maìtres, Lucien resta dans l'hòtel de Bargeton en s'identifiant Þ toutes les jouissances d'une fortune dont l'usufruit lui çtait livrç. Quand le salon fut plein de monde, il se sentit si fort de la bètise de M. de Bargeton et de l'amour de Louise, qu'il prit un air dominateur que sa belle maìtresse encouragea. Il savoura les plaisirs du despotisme conquis par Naís et qu'elle aimait Þ lui faire partager. Enfin il s'essaya pendant cette soirçe Þ jouer le ròle d'un hçros de petite ville. En voyant la nouvelle attitude de Lucien, quelques personnes pensærent qu'il çtait, suivant une expression de l'ancien temps, du dernier bien avec Mme de Bargeton. Amçlie, venue avec M. du Chàtelet, affirmait ce grand malheur dans un coin du salon o÷ s'çtaient rçunis les jaloux et les envieux.

ª Ne rendez pas Naís comptable de la vanitç d'un petit jeune homme tout fier de se trouver dans un monde o÷ il ne croyait jamais pouvoir aller, dit Chàtelet. Ne voyez-vous pas que ce Chardon prend les phrases gracieuses d'une femme du monde pour des avances, il ne sait pas encore distinguer le silence que garde la passion vraie du langage protecteur que lui mçritent sa beautç, sa jeunesse et son talent ! Les femmes seraient trop Þ plaindre si elles çtaient coupables de tous les dçsirs qu'elles nous inspirent. Il est certainement amoureux, mais quant Þ Naís...

¢ Oh ! Naís, rçpçta la perfide Amçlie, Naís est træs heureuse de cette passion. ¾ son àge, l'amour d'un jeune homme offre tant de sçductions ! On redevient jeune aupræs de lui, l'on se fait jeune fille, on en prend les scrupules, les maniæres, et l'on ne songe pas au ridicule... Voyez donc ? le fils d'un pharmacien se donne des airs de maìtre chez Mme de Bargeton.

¢ L'amour ne connaìt pas ces distances-lÞ ¹ , chanteronna Adrien.

Le lendemain, il n'y eut pas une seule maison dans Angoulème o÷ l'on ne discutàt le degrç d'intimitç dans lequel se trouvaient M. Chardon, *alias* de Rubemprç, et Mme de Bargeton : Þ peine coupables de quelques baisers, le monde les accusait dçjÞ du plus criminel bonheur. Mme de Bargeton portait la peine de sa royautç. Parmi les bizarreries de la sociçtç, n'avez-vous pas remarquç les caprices de ses jugements et la folie de ses exigences ? Il est des personnes auxquelles tout est permis : elles peuvent faire les choses les plus dçraisonnables ; d'elles, tout est biensçant ; c'est Þ qui justifiera leurs actions. Mais il en est d'autres pour lesquelles le monde est d'une incroyable

sçvçritç ; celles-lÞ doivent faire tout bien, ne jamais ni se tromper, ni faillir, ni mème laisser çchapper une sottise ; vous diriez des statues admirçes que l'on òte de leur piçdestal dæs que l'hiver leur a fait tomber un doigt ou cassç le nez ; on ne leur permet rien d'humain, elles sont tenues d'ètre toujours divines et parfaites. Un seul regard de Mme de Bargeton Þ Lucien çquivalait aux douze annçes de bonheur de Zizine et de Francis. Un serrement de main entre les deux amants allait attirer sur eux toutes les foudres de la Charente.

David avait rapportç de Paris un pçcule secret qu'il destinait aux frais nçcessitçs par son mariage et par la construction du second çtage de la maison paternelle. Agrandir cette maison, n'çtait-ce pas travailler pour lui ? tòt ou tard elle lui reviendrait, son pære avait soixante-dix-huit ans. L'imprimeur fit donc construire en colombage l'appartement de Lucien, afin de ne pas surcharger les vieux murs de cette maison lçzardçe. Il se plut Þ dçcorer, Þ meubler galamment l'appartement du premier, o÷ la belle Æve devait passer sa vie. Ce fut un temps d'allçgresse et de bonheur sans mçlange pour les deux amis. Quoique las des chçtives proportions de l'existence en province, et fatiguç de cette sordide çconomie qui faisait d'une piæce de cent sous une somme çnorme, Lucien supporta sans se plaindre les calculs de la misære et ses privations. Sa sombre mçlancolie avait fait place Þ la radieuse expression de l'espçrance. Il voyait briller une çtoile au-dessus de sa tète ; il rèvait une belle existence en asseyant son bonheur sur la tombe de M. de Bargeton, lequel avait de temps en temps des digestions difficiles, et l'heureuse manie de regarder l'indigestion de son dìner comme une maladie qui devait se guçrir par celle du souper.

Vers le commencement du mois de septembre, Lucien n'çtait plus prote, il çtait M. de Rubemprç, logç magnifiquement en comparaison de la misçrable mansarde Þ lucarne o÷ le petit Chardon demeurait Þ l'Houmeau ; il n'çtait plus un homme de l'Houmeau, il habitait le haut Angoulème, et dìnait præs de quatre fois par semaine chez Mme de Bargeton. Pris en amitiç par Monseigneur, il çtait admis Þ l'çvèchç. Ses occupations le classaient parmi les personnes les plus çlevçes. Enfin il devait prendre place un jour parmi les illustrations de la France. Certes, en parcourant un joli salon, une charmante chambre Þ coucher et un cabinet plein de goùt, il pouvait se consoler de prçlever trente francs par mois sur les salaires si pçniblement gagnçs par sa sőur et par sa mære ; car il apercevait le jour o÷ le roman historique auquel il travaillait depuis deux ans, *L'Archer de Charles IX*[47], et un volume de poçsies intitulçes *Les Marguerites*, rçpandraient son nom

dans le monde littçraire, en lui donnant assez d'argent pour s'acquitter envers sa mære, sa ső ur et David. Aussi, se trouvant grandi, prètant l'oreille au retentissement de son nom dans l'avenir, acceptait-il maintenant ces sacrifices avec une noble assurance : il souriait de sa dçtresse, il jouissait de ses derniæres misæres. Æve et David avaient fait passer le bonheur de leur frære avant le leur. Le mariage çtait retardç par le temps que demandaient encore les ouvriers pour achever les meubles, les peintures, les papiers destinçs au premier çtage : car les affaires de Lucien avaient eu la primautç. Quiconque connaissait Lucien ne se serait pas çtonnç de ce dçvouement : il çtait si sçduisant ! ses maniæres çtaient si càlines ! son impatience et ses dçsirs, il les exprimait si gracieusement ! il avait toujours gagnç sa cause avant d'avoir parlç. Ce fatal privilæge perd plus de jeunes gens qu'il n'en sauve. Habituçs aux prçvenances qu'inspire une jolie jeunesse, heureux de cette çgoíste protection que le Monde accorde Þ un ètre qui lui plaìt, comme il fait l'aumòne au mendiant qui rçveille un sentiment et lui donne une çmotion, beaucoup de ces grands enfants jouissent de cette faveur au lieu de l'exploiter. Trompçs sur le sens et le mobile des relations sociales, ils croient toujours rencontrer de dçcevants sourires ; mais ils arrivent nus, chauves, dçpouillçs, sans valeur ni fortune, au moment o÷, comme de vieilles coquettes et de vieux haillons, le Monde les laisse Þ la porte d'un salon et au coin d'une borne. Æve avait d'ailleurs dçsirç ce retard, elle voulait çtablir çconomiquement les choses nçcessaires Þ un jeune mçnage. Que pouvaient refuser deux amants Þ un frære qui, voyant travailler sa ső ur, disait avec un accent parti du cő ur : ª Je voudrais savoir coudre ! ¹ Puis le grave et observateur David avait çtç complice de ce dçvouement. Nçanmoins, depuis le triomphe de Lucien chez Mme de Bargeton, il eut peur de la transformation qui s'opçrait chez Lucien ; il craignit de lui voir mçpriser les mő urs bourgeoises. Dans le dçsir d'çprouver son frære, David le mit quelquefois entre les joies patriarcales de la famille et les plaisirs du grand monde, et, voyant Lucien leur sacrifier ses vaniteuses jouissances, il s'çtait çcriç : ª On ne nous le corrompra point ! ¹ Plusieurs fois les trois amis et Mme Chardon firent des parties de plaisir, comme elles se font en province : ils allaient se promener dans les bois qui avoisinent Angoulème et longent la Charente ; ils dìnaient sur l'herbe avec des provisions que l'apprenti de David apportait Þ un certain endroit et Þ une heure convenue ; puis ils revenaient le soir, un peu fatiguçs, n'ayant pas dçpensç trois francs. Dans les grandes circonstances, quand ils dìnaient Þ ce qui se nomme un

restaurat, espæce de restaurant champètre qui tient le milieu entre le *bouchon* des provinces et la *guinguette* de Paris, ils allaient jusqu'Þ cent sous partagçs entre David et les Chardon. David savait un grç infini Þ Lucien d'oublier, dans ces champètres journçes, les satisfactions qu'il trouvait chez Mme de Bargeton et les somptueux dìners du monde. Chacun voulait alors fèter le grand homme d'Angoulème.

Dans ces conjonctures, au moment o÷ il ne manquait presque plus rien au futur mçnage, pendant un voyage que David fit Þ Marsac pour obtenir de son pære qu'il vìnt assister Þ son mariage, en espçrant que le bonhomme, sçduit par sa belle-fille, contribuerait aux çnormes dçpenses nçcessitçes par l'arrangement de la maison, il arriva l'un de ces çvçnements qui, dans une petite ville, changent entiærement la face des choses.

Lucien et Louise avaient dans du Chàtelet un espion intime qui guettait avec la persistance d'une haine mèlçe de passion et d'avarice l'occasion d'amener un çclat. Sixte voulait forcer Mme de Bargeton Þ si bien se prononcer pour Lucien, qu'elle fùt ce qu'on nomme *perdue*. Il s'çtait posç comme un humble confident de Mme de Bargeton ; mais s'il admirait Lucien rue du Minage, il le dçmolissait partout ailleurs. Il avait insensiblement conquis les petites entrçes chez Nais, qui ne se dçfiait plus de son vieil adorateur ; mais il avait trop prçsumç des deux amants dont l'amour restait platonique, au grand dçsespoir de Louise et de Lucien. Il y a en effet des passions qui s'embarquent mal ou bien, comme on voudra. Deux personnes se jettent dans la tactique du sentiment, parlent au lieu d'agir, et se battent en plein champ au lieu de faire un siæge. Elles se blasent ainsi souvent d'elles-mèmes en fatiguant leurs dçsirs dans le vide. Deux amants se donnent alors le temps de rçflçchir, de se juger. Souvent des passions qui çtaient entrçes en campagne, enseignes dçployçes, pimpantes, avec une ardeur Þ tout renverser, finissent alors par rentrer chez elles, sans victoire, honteuses, dçsarmçes, sottes de leur vain bruit. Ces fatalitçs sont parfois explicables par les timiditçs de la jeunesse et par les temporisations auxquelles se plaisent les femmes qui dçbutent, car ces sortes de tromperies mutuelles n'arrivent ni aux fats qui connaissent la pratique, ni aux coquettes habituçes aux manæges de la passion.

La vie de province est d'ailleurs singuliærement contraire aux contentements de l'amour, et favorise les dçbats intellectuels de la passion ; comme aussi les obstacles qu'elle oppose au doux commerce qui lie tant les amants prçcipitent[48] les àmes ardentes en des parties extrèmes. Cette vie est

basçe sur un espionnage si mçticuleux, sur une si grande transparence des intçrieurs, elle admet si peu l'intimitç qui console sans offenser la vertu, les relations les plus pures y sont si dçraisonnablement incriminçes, que beaucoup de femmes sont flçtries malgrç leur innocence. Certaines d'entre elles s'en veulent alors de ne pas goùter toutes les fçlicitçs d'une faute dont tous les malheurs les accablent. La sociçtç qui blàme ou critique sans aucun examen sçrieux les faits patents par lesquels se terminent de longues luttes secrætes, est ainsi primitivement complice de ces çclats ; mais la plupart des gens qui dçblatærent contre les prçtendus scandales offerts par quelques femmes calomniçes sans raison n'ont jamais pensç aux causes qui dçterminent chez elles une rçsolution publique. Mme de Bargeton allait se trouver dans cette bizarre situation o÷ se sont trouvçes beaucoup de femmes qui ne se sont perdues qu'apræs avoir çtç injustement accusçes.

Au dçbut de la passion, les obstacles effraient les gens inexpçrimentçs ; et ceux que rencontraient les deux amants ressemblaient fort aux liens par lesquels les Lilliputiens avaient garrottç Gulliver[49]. C'çtait des riens multipliçs qui rendaient tout mouvement impossible et annulaient les plus violents dçsirs. Ainsi, Mme de Bargeton devait rester toujours visible. Si elle avait fait fermer sa porte aux heures o÷ venait Lucien, tout eùt çtç dit, autant aurait valu s'enfuir avec lui. Elle le recevait Þ la vçritç dans ce boudoir auquel il s'çtait si bien accoutumç qu'il s'en croyait le maìtre ; mais les portes demeuraient consciencieusement ouvertes. Tout se passait le plus vertueusement du monde. M. de Bargeton se promenait chez lui comme un hanneton sans croire que sa femme voulùt ètre seule avec Lucien. S'il n'y avait eu d'autre obstacle que lui, Naís aurait træs bien pu le renvoyer ou l'occuper ; mais elle çtait accablçe de visites, et il y avait d'autant plus de visiteurs que la curiositç çtait plus çveillçe. Les gens de province sont naturellement taquins, ils aiment Þ contrarier les passions naissantes. Les domestiques allaient et venaient dans la maison sans ètre appelçs ni sans prçvenir de leur arrivçe, par suite de vieilles habitudes prises, et qu'une femme qui n'avait rien Þ cacher leur avait laissç prendre. Changer les mő urs intçrieures de sa maison, n'çtait-ce pas avouer l'amour dont doutait encore tout Angoulème ? Mme de Bargeton ne pouvait pas mettre le pied hors de chez elle sans que la ville sùt o÷ elle allait. Se promener seule avec Lucien hors de la ville çtait une dçmarche dçcisive : il aurait çtç moins dangereux de s'enfermer avec lui chez elle. Si Lucien çtait restç apræs minuit chez Mme de Bargeton, sans y ètre en compagnie, on en aurait glosç le

lendemain. Ainsi, au-dedans comme au-dehors, Mme de Bargeton vivait toujours en public. Ces dçtails peignent toute la province : les fautes y sont ou avouçes ou impossibles.

Louise, comme toutes les femmes entraìnçes par une passion sans en avoir l'expçrience, reconnaissait une Þ une les difficultçs de sa position ; elle s'en effrayait. Sa frayeur rçagissait alors sur ces amoureuses discussions qui prennent les plus belles heures o÷ deux amants se trouvent seuls. Mme de Bargeton n'avait pas de terre o÷ elle pùt emmener son cher poæte, comme font quelques femmes qui, sous un prçtexte habilement forgç, vont s'enterrer Þ la campagne. Fatiguçe de vivre en public, poussçe Þ bout par cette tyrannie dont le joug çtait plus dur que ses plaisirs n'çtaient doux, elle pensait Þ l'Escarbas, et mçditait d'y aller voir son vieux pære, tant elle s'irritait de ces misçrables obstacles.

Chàtelet ne croyait pas Þ tant d'innocence. Il guettait les heures auxquelles Lucien venait chez Mme de Bargeton, et s'y rendait quelques instants apræs, en se faisant toujours accompagner de M. de Chandour, l'homme le plus indiscret de la coterie, et auquel il cçdait le pas pour entrer, espçrant toujours une surprise en cherchant si opiniàtrement[50] un hasard. Son ròle et la rçussite de son plan çtaient d'autant plus difficiles, qu'il devait rester neutre, afin de diriger tous les acteurs du drame qu'il voulait faire jouer. Aussi, pour endormir Lucien qu'il caressait et Mme de Bargeton qui ne manquait pas de perspicacitç, s'çtait-il attachç par contenance Þ la jalouse Amçlie. Pour mieux faire espionner Louise et Lucien, il avait rçussi depuis quelques jours Þ çtablir entre M. de Chandour et lui une controverse au sujet des deux amoureux. Du Chàtelet prçtendait que Mme de Bargeton se moquait de Lucien, qu'elle çtait trop fiære, trop bien nçe pour descendre jusqu'au fils d'un pharmacien. Ce ròle d'incrçdule allait au plan qu'il s'çtait tracç, car il dçsirait passer pour le dçfenseur de Mme de Bargeton. Stanislas soutenait que Lucien n'çtait pas un amant malheureux. Amçlie aiguillonnait la discussion en souhaitant savoir la vçritç. Chacun donnait ses raisons. Comme il arrive dans les petites villes, souvent quelques intimes de la maison Chandour arrivaient au milieu d'une conversation o÷ du Chàtelet et Stanislas justifiaient Þ l'envi leur opinion par d'excellentes observations. Il çtait bien difficile que chaque adversaire ne cherchàt pas des partisans en demandant Þ son voisin : ª Et vous, quel est votre avis ? ¹ Cette controverse tenait Mme de Bargeton et Lucien constamment en vue. Enfin, un jour, du Chàtelet fit observer que toutes les fois que M. de Chandour et lui se

prçsentaient chez Mme de Bargeton et que Lucien s'y trouvait, aucun indice ne trahissait de relations suspectes : la porte du boudoir çtait ouverte, les gens allaient et venaient, rien de mystçrieux n'annonåait les jolis crimes de l'amour, etc. Stanislas, qui ne manquait pas d'une certaine dose de bètise, se promit d'arriver le lendemain sur la pointe du pied, ce Þ quoi la perfide Amçlie l'engagea fort.

Ce lendemain fut pour Lucien une de ces journçes o÷ les jeunes gens s'arrachent quelques cheveux en se jurant Þ eux-mèmes de ne pas continuer le sot mçtier de soupirant. Il s'çtait accoutumç Þ sa position. Le poæte qui avait si timidement pris une chaise dans le boudoir sacrç de la reine d'Angoulème s'çtait mçtamorphosç en amoureux exigeant. Six mois avaient suffi pour qu'il se crùt l'çgal de Louise, et il voulait alors en ètre le maìtre. Il partit de chez lui se promettant d'ètre træs dçraisonnable, de mettre sa vie en jeu, d'employer toutes les ressources d'une çloquence enflammçe, de dire qu'il avait la tète perdue, qu'il çtait incapable d'avoir une pensçe ni d'çcrire une ligne. Il existe chez certaines femmes une horreur des partis pris qui fait honneur Þ leur dçlicatesse, elles aiment Þ cçder Þ l'entraìnement, et non Þ des conventions. Gçnçralement, personne ne veut d'un plaisir imposç. Mme de Bargeton remarqua sur le front de Lucien, dans ses yeux, dans sa physionomie et dans ses maniæres, cet *air agité* qui trahit une rçsolution arrètçe : elle se proposa de la dçjouer, un peu par esprit de contradiction, mais aussi par une noble entente de l'amour. En femme exagçrçe, elle s'exagçrait la valeur de sa personne. ¾ ses yeux, Mme de Bargeton çtait une souveraine, une Bçatrix, une Laure[51]. Elle s'asseyait, comme au Moyen Àge, sous le dais du tournoi littçraire, et Lucien devait la mçriter apræs plusieurs victoires, il avait Þ effacer l'*enfant sublime*, Lamartine, Walter Scott, Byron. La noble crçature considçrait son amour comme un principe gçnçreux : les dçsirs qu'elle inspirait Þ Lucien devaient ètre une cause de gloire pour lui. Ce *don-quichottisme* fçminin est un sentiment qui donne Þ l'amour une consçcration respectable, elle l'utilise, elle l'agrandit, elle l'honore. Obstinçe Þ jouer le ròle de Dulcinçe dans la vie de Lucien pendant sept Þ huit ans, Mme de Bargeton voulait, comme beaucoup de femmes de province, faire acheter sa personne par une espæce de servage, par un temps de constance qui lui permìt de juger son ami.

Quand Lucien eut engagç la lutte par une de ces fortes bouderies dont se rient les femmes encore libres d'elles-mèmes, et qui n'attristent que les

femmes aimçes, Louise prit un air digne, et commenåa l'un de ses longs discours bardçs de mots pompeux.

ª Est-ce lÞ ce que vous m'aviez promis, Lucien ? dit-elle en finissant. Ne mettez pas dans un prçsent si doux des remords qui plus tard empoisonneraient ma vie. Ne gàtez pas l'avenir ! Et je le dis avec orgueil, ne gàtez pas le prçsent ! N'avez-vous pas tout mon cő ur ? Que vous faut-il donc ? votre amour se laisserait-il influencer par les sens, tandis que le plus beau privilæge d'une femme aimçe est de leur imposer silence ? Pour qui me prenez-vous donc ? ne suis-je donc plus votre Bçatrix ? Si je ne suis pas pour vous quelque chose de plus qu'une femme, je suis moins qu'une femme.

¢ Vous ne diriez pas autre chose Þ un homme que vous n'aimeriez pas, s'çcria Lucien furieux.

¢ Si vous ne sentez pas tout ce qu'il y a de vçritable amour dans mes idçes, vous ne serez jamais digne de moi.

¢ Vous mettez mon amour en doute pour vous dispenser d'y rçpondre ¹ , dit Lucien en se jetant Þ ses pieds et pleurant.

Le pauvre garåon pleura sçrieusement en se voyant pour si longtemps Þ la porte du paradis. Ce fut des larmes de poæte qui se croyait humiliç dans sa puissance, des larmes d'enfant au dçsespoir de se voir refuser le jouet qu'il demande.

ª Vous ne m'avez jamais aimç, s'çcria-t-il.

¢ Vous ne croyez pas ce que vous dites, rçpondit-elle flattçe de cette violence.

¢ Prouvez-moi donc que vous ètes Þ moi ¹ , dit Lucien çchevelç.

En ce moment, Stanislas arriva sans ètre entendu, vit Lucien Þ demi renversç, les larmes aux yeux et la tète appuyçe sur les genoux de Louise. Satisfait de ce tableau suffisamment suspect, Stanislas se replia brusquement sur du Chàtelet, qui se tenait Þ la porte du salon. Mme de Bargeton s'çlanåa vivement, mais elle n'atteignit pas les deux espions, qui s'çtaient prçcipitamment retirçs comme des gens importuns.

ª Qui donc est venu ? demanda-t-elle Þ ses gens.

¢ MM. de Chandour et du Chàtelet ¹ , rçpondit Gentil, son vieux valet de chambre.

Elle rentra dans son boudoir pàle et tremblant.

ª S'ils vous ont vu ainsi, je suis perdue, dit-elle Þ Lucien.

¢ Tant mieux ! ¹ s'çcria le poæte.

Elle sourit Þ ce cri d'çgoísme plein d'amour. En province, une semblable aventure s'aggrave par la maniære dont elle se raconte. En un moment, chacun sut que Lucien avait çtç surpris aux genoux de Nais. M. de Chandour, heureux de l'importance que lui donnait cette affaire, alla d'abord raconter le grand çvçnement au Cercle, puis de maison en maison. Du Chàtelet s'empressa de dire partout qu'il n'avait rien vu ; mais en se mettant ainsi en dehors du fait, il excitait Stanislas Þ parler, il lui faisait enchçrir sur les dçtails ; et Stanislas, se trouvant spirituel, en ajoutait de nouveaux Þ chaque rçcit. Le soir, la sociçtç afflua chez Amçlie ; car le soir les versions les plus exagçrçes circulaient dans l'Angoulème noble, o÷ chaque narrateur avait imitç Stanislas. Femmes et hommes çtaient impatients de connaìtre la vçritç. Les femmes qui se voilaient la face en criant le plus au scandale, Þ la perversitç, çtaient prçcisçment Amçlie, Zçphirine, Fifine, Lolotte, qui toutes çtaient plus ou moins grevçes de bonheurs illicites. Le cruel thæme se variait sur tous les tons.

ª Eh bien, disait l'une, cette pauvre Naís, vous savez ? Moi, je ne le crois pas, elle a devant elle toute une vie irrçprochable ; elle est beaucoup trop fiære pour ètre autre chose que la protectrice de M. Chardon. Mais si cela est, je la plains de tout mon cő ur.

¢ Elle est d'autant plus Þ plaindre, qu'elle se donne un ridicule affreux ; car elle pourrait ètre la mære de M. Lulu, comme l'appelait Jacques. Ce poçtriau a tout au plus vingt-deux ans, et Naís, entre nous soit dit, a bien quarante ans.

¢ Moi, disait Chàtelet, je trouve que la situation mème dans laquelle çtait M. de Rubemprç prouve l'innocence de Nais. On ne se met pas Þ genoux pour redemander ce qu'on a dçjÞ eu.

¢ C'est selon ! dit Francis, d'un air çgrillard qui lui valut de Zçphirine une ő illade improbative[52].

¢ Mais dites-nous donc bien ce qui en est ¹ , demandait-on Þ Stanislas en se formant en comitç secret dans un coin du salon.

Stanislas avait fini par composer un petit conte plein de gravelures, et l'accompagnait de gestes et de poses qui incriminaient prodigieusement la chose.

ª C'est incroyable, rçpçtait-on.

¢ ¾ midi, disait l'une.

¢ Nais aurait çtç la derniære que j'eusse soupåonnçe.

¢ Que va-t-elle faire ? ¹

Puis des commentaires, des suppositions infinies !... Du Chàtelet dçfendait Mme de Bargeton ; mais il la dçfendait si maladroitement qu'il attisait le feu du commçrage au heu de l'çteindre. Lili, dçsolçe de la chute du plus bel ange de l'olympe angoumoisin, alla tout en pleurs colporter la nouvelle Þ l'çvèchç. Quand la ville entiære fut bien certainement en rumeur, l'heureux du Chàtelet alla chez Mme de Bargeton, o÷ il n'y avait, hçlas ! qu'une seule table de whist ; il demanda diplomatiquement Þ Naís d'aller causer avec elle dans son boudoir. Tous deux s'assirent sur le petit canapç.

ª Vous savez sans doute, dit du Chàtelet Þ voix basse, ce dont tout Angoulème s'occupe...

¢ Non, dit-elle.

¢ Eh bien, reprit-il, je suis trop votre ami pour vous le laisser ignorer. Je dois vous mettre Þ mème de faire cesser des calomnies sans doute inventçes par Amçlie, qui a l'outrecuidance de se croire votre rivale. Je venais ce matin vous voir avec ce singe de Stanislas, qui me prçççdait de quelques pas, lorsqu'en arrivant lÞ, dit-il en montrant la porte du boudoir, il prçtend vous avoir *vue* avec M. de Rubemprç dans une situation qui ne lui permettait pas d'entrer ; il est revenu sur moi tout effarç en m'entraìnant, sans me laisser le temps de me reconnaìtre ; et nous çtions Þ Beaulieu, quand il me dit la raison de sa retraite. Si je l'avais connue, je n'aurais pas bougç de chez vous, afin d'çclaircir cette affaire Þ votre avantage ; mais revenir chez vous apræs en ètre sorti ne prouvait plus rien. Maintenant, que Stanislas ait vu de travers ou qu'il ait raison, *il doit avoir tort*. Chære Nais, ne laissez pas jouer votre vie, votre honneur, votre avenir par un sot ; imposez-lui silence Þ l'instant. Vous connaissez ma situation ici ? Quoique j'y aie besoin de tout le monde, je vous suis entiærement dçvouç. Disposez d'une vie qui vous appartient. Quoique vous ayez repoussç mes vő ux, mon cő ur sera toujours Þ vous, et en toute occasion je vous prouverai combien je vous aime. Oui, je veillerai sur vous comme un fidæle serviteur, sans espoir de rçcompense, uniquement pour le plaisir que je trouve Þ vous servir, mème Þ votre insu. Ce matin, j'ai partout dit que j'çtais Þ la porte du salon, et que je n'avais rien vu. Si l'on vous demande qui vous a instruite des propos tenus sur vous, servez-vous de moi. Je serais bien glorieux d'ètre votre dçfenseur avouç ; mais, entre nous, M. de Bargeton est le seul qui puisse demander raison Þ Stanislas... Quand ce petit Rubemprç aurait fait quelque folie, l'honneur d'une femme ne saurait ètre Þ la merci du premier çtourdi qui se met Þ ses pieds. VoilÞ ce que j'ai dit. [1]

Nais remercia du Chàtelet par une inclination de tète, et demeura pensive. Elle çtait fatiguçe, jusqu'au dçgoùt, de la vie de province. Au premier mot de du Chàtelet, elle avait jetç les yeux sur Paris. Le silence de Mme de Bargeton mettait son savant adorateur dans une situation gènante.

ª Disposez de moi, dit-il, je vous le rçpæte.

¢ Merci, rçpondit-elle.

¢ Que comptez-vous faire ?

¢ Je verrai. ¹

Long silence.

ª Aimez-vous donc tant ce petit Rubemprç ? ¹

Elle laissa çchapper un superbe sourire, et se croisa les bras en regardant les rideaux de son boudoir. Du Chàtelet sortit sans avoir pu dçchiffrer ce cő ur de femme altiære. Quand Lucien et les quatre fidæles vieillards qui çtaient venus faire leur partie sans s'çmouvoir de ces cancans problçmatiques furent partis, Mme de Bargeton arrèta son mari, qui se disposait Þ s'aller coucher, en ouvrant la bouche pour souhaiter une bonne nuit Þ sa femme.

ª Venez par ici, mon cher, j'ai Þ vous parler ¹ , dit-elle avec une sorte de solennitç.

M. de Bargeton suivit sa femme dans le boudoir.

ª Monsieur, lui dit-elle, j'ai peut-ètre eu tort de mettre dans mes soins protecteurs envers M. de Rubemprç une chaleur aussi mal comprise par les sottes gens de cette ville que par lui-mème. Ce matin, Lucien s'est jetç Þ mes pieds, lÞ, en me faisant une dçclaration d'amour. Stanislas est entrç dans le moment o÷ je relevais cet enfant. Au mçpris des devoirs que la courtoisie impose Þ un gentilhomme envers une femme en toute espæce de circonstance, il a prçtendu m'avoir surprise dans une situation çquivoque avec ce garåon, que je traitais alors comme il le mçrite. Si ce jeune çcervelç savait les calomnies auxquelles sa folie donne lieu, je le connais, il irait insulter Stanislas et le forcerait Þ se battre. Cette action serait comme un aveu public de son amour. Je n'ai pas besoin de vous dire que votre femme est pure ; mais vous penserez qu'il y a quelque chose de dçshonorant pour vous et pour moi Þ ce que ce soit M. de Rubemprç qui la dçfende. Allez Þ l'instant chez Stanislas, et demandez-lui sçrieusement raison des insultants propos qu'il a tenus sur moi ; songez que vous ne devez pas souffrir que l'affaire s'arrange, Þ moins qu'il ne se rçtracte en prçsence de tçmoins nombreux et importants. Vous conquerrez ainsi l'estime de tous les honnètes

gens ; vous vous conduirez en homme d'esprit, en galant homme, et vous aurez des droits Þ mon estime. Je vais faire partir Gentil Þ cheval pour l'Escarbas, mon pære doit ètre votre tçmoin ; malgrç son àge, je le sais homme Þ fouler aux pieds cette poupçe qui noircit la rçputation d'une Nægrepelisse. Vous avez le choix des armes, battez-vous au pistolet, vous tirez Þ merveille.

¢ J'y vais, reprit M. de Bargeton qui prit sa canne et son chapeau.

¢ Bien, mon ami, dit sa femme çmue ; voilÞ comme j'aime les hommes. Vous ètes un gentilhomme. ¹

Elle lui prçsenta son front Þ baiser, que le vieillard baisa tout heureux et fier. Cette femme, qui portait une espæce de sentiment maternel Þ ce grand enfant, ne put rçprimer une larme en entendant retentir la porte cochære quand elle se referma sur lui.

ª Comme il m'aime ! se dit-elle. Le pauvre homme tient Þ la vie, et cependant il la perdrait sans regret pour moi. ¹

M. de Bargeton ne s'inquiçtait pas d'avoir Þ s'aligner le lendemain devant un homme, Þ regarder froidement la bouche d'un pistolet dirigç sur lui ; non, il n'çtait embarrassç que d'une seule chose, et il en frçmissait tout en allant chez M. de Chandour. ª Que vais-je dire ? pensait-il. Naís aurait bien dù me faire un thæme ! ¹ Et il se creusait la cervelle afin de formuler quelques phrases qui ne fussent point ridicules.

Mais les gens qui vivent, comme vivait M. de Bargeton, dans un silence imposç par l'çtroitesse de leur esprit et leur peu de portçe, ont, dans les grandes circonstances de la vie, une solennitç toute faite. Parlant peu, il leur çchappe naturellement peu de sottises ; puis, rçflçchissant beaucoup Þ ce qu'ils doivent dire, leur extrème dçfiance d'eux-mèmes les porte Þ si bien çtudier leurs discours qu'ils s'expriment Þ merveille par un phçnomæne pareil Þ celui qui dçlia la langue Þ l'ànesse de Balaam[53]. Aussi M. de Bargeton se comporta-t-il comme un homme supçrieur. Il justifia l'opinion de ceux qui le regardaient comme un philosophe de l'çcole de Pythagore[54]. Il entra chez Stanislas Þ onze heures du soir, et y trouva nombreuse compagnie. Il alla saluer silencieusement Amçlie, et offrit Þ chacun son niais sourire, qui, dans les circonstances prçsentes, parut profondçment ironique. Il se fit alors un grand silence, comme dans la nature Þ l'approche d'un orage. Chàtelet, qui çtait revenu, regarda tour Þ tour d'une faåon træs significative M. de Bargeton et Stanislas, que le mari offensç aborda poliment.

Du Chàtelet comprit le sens d'une visite faite Þ une heure o÷ ce vieillard çtait toujours couchç : Nais agitait çvidemment ce bras dçbile ; et, comme sa position aupræs d'Amçlie lui donnait le droit de se mèler des affaires du mçnage, il se leva, prit M. de Bargeton Þ part et lui dit : ª Vous voulez parler Þ Stanislas ?

¢ Oui, dit le bonhomme heureux d'avoir un entremetteur qui peut-ètre prendrait la parole pour lui.

¢ Eh bien, allez dans la chambre Þ coucher d'Amçlie ¹ , lui rçpondit le directeur des contributions heureux de ce duel qui pouvait rendre Mme de Bargeton veuve en lui interdisant d'çpouser Lucien, la cause du duel.

ª Stanislas, dit du Chàtelet Þ M. de Chandour, Bargeton vient sans doute vous demander raison des propos que vous tenez sur Nais. Venez chez votre femme, et conduisez-vous tous deux en gentilshommes. Ne faites point de bruit, affectez beaucoup de politesse, ayez enfin toute la froideur d'une dignitç britannique. ¹

En un moment Stanislas et du Chàtelet vinrent trouver Bargeton.

ª Monsieur, dit le mari offensç, vous prçtendez avoir trouvç Mme de Bargeton dans une situation çquivoque avec M. de Rubemprç ?

¢ Avec M. Chardon, reprit ironiquement Stanislas qui ne croyait pas Bargeton un homme fort.

¢ Soit, reprit le mari. Si vous ne dçmentez pas ce propos en prçsence de la sociçtç qui est chez vous en ce moment, je vous prie de prendre un tçmoin. Mon beau-pære, M. de Nægrepelisse, viendra vous chercher Þ quatre heures du matin. Faisons chacun nos dispositions, car l'affaire ne peut s'arranger que de la maniære que je viens d'indiquer. Je choisis le pistolet, je suis l'offensç. ¹

Durant le chemin, M. de Bargeton avait ruminç ce discours, le plus long qu'il eùt fait en sa vie, il le dit sans passion et de l'air le plus simple du monde. Stanislas pàlit et se dit en lui-mème : ª Qu'ai-je vu, apræs tout ? ¹ Mais, entre la honte de dçmentir ses propos devant toute la ville, en prçsence de ce muet qui paraissait ne pas vouloir entendre raillerie, et la peur, la hideuse peur qui lui serrait le cou de ses mains brùlantes, il choisit le pçril le plus çloignç.

ª C'est bien. ¾ demain ¹ , dit-il Þ M. de Bargeton en pensant que l'affaire pourrait s'arranger.

Les trois hommes rentrærent, et chacun çtudia leur physionomie : du Chàtelet souriait, M. de Bargeton çtait absolument comme s'il se trouvait

chez lui ; mais Stanislas se montra blème. ¾ cet aspect quelques femmes devinærent l'objet de la confçrence. Ces mots : ª Ils se battent ! ¹ circulærent d'oreille en oreille. La moitiç de l'assemblçe pensa que Stanislas avait tort, sa pàleur et sa contenance accusaient un mensonge ; l'autre moitiç admira la tenue de M. de Bargeton. Du Chàtelet fit le grave et le mystçrieux. Apræs ètre restç quelques instants Þ examiner les visages, M. de Bargeton se retira.

ª Avez-vous des pistolets ? ¹ dit Chàtelet Þ l'oreille de Stanislas qui frissonna de la tète aux pieds.

Amçlie comprit tout et se trouva mal, les femmes s'empressærent de la porter dans sa chambre Þ coucher. Il y eut une rumeur affreuse, tout le monde parlait Þ la fois. Les hommes restærent dans le salon et dçclarærent d'une voix unanime que M. de Bargeton çtait dans son droit.

ª Auriez-vous cru le bonhomme capable de se conduire ainsi ? dit M. de Saintot.

¢ Mais, dit l'impitoyable Jacques, dans sa jeunesse il çtait un des plus forts sous les armes. Mon pære m'a souvent parlç des exploits de Bargeton.

¢ Bah ! vous les mettrez Þ vingt pas, et ils se manqueront si vous prenez des pistolets de cavalerie ¹ , dit Francis Þ Chàtelet.

Quand tout le monde fut parti, Chàtelet rassura Stanislas et sa femme en leur expliquant que tout irait bien, et que dans un duel entre un homme de soixante ans et un homme de trente-six, celui-ci avait tout l'avantage.

Le lendemain matin, au moment o÷ Lucien dçjeunait avec David, qui çtait revenu de Marsac sans son pære, Mme Chardon entra tout effarçe.

ª Hç bien, Lucien, sais-tu la nouvelle dont on parle jusque dans le marchç ? M. de Bargeton a presque tuç M. de Chandour, ce matin Þ cinq heures, dans le prç de M. Tulloye, un nom qui donne lieu Þ des calembours. Il paraìt que M. de Chandour a dit hier qu'il t'avait surpris avec Mme de Bargeton.

¢ C'est faux ! Mme de Bargeton est innocente, s'çcria Lucien.

¢ Un homme de la campagne Þ qui j'ai entendu raconter les dçtails avait tout vu de dessus sa charrette. M. de Nægrepelisse çtait venu dæs trois heures du matin pour assister M. de Bargeton ; il a dit Þ M. de Chandour que s'il arrivait malheur Þ son gendre, il se chargeait de le venger. Un officier du rçgiment de cavalerie a prètç ses pistolets, ils ont çtç essayçs Þ plusieurs reprises par M. de Nægrepelisse. M. du Chàtelet voulait s'opposer Þ ce qu'on exeråàt les pistolets ; mais l'officier que l'on avait pris pour arbitre a dit qu'Þ moins de se conduire comme des enfants, on devait se

servir d'armes en çtat. Les tçmoins ont placç les deux adversaires Þ vingt-cinq pas l'un de l'autre. M. de Bargeton, qui çtait lÞ comme s'il se promenait, a tirç le premier, et logç une balle dans le cou de M. de Chandour, qui est tombç sans pouvoir riposter. Le chirurgien de l'hòpital a dçclarç tout Þ l'heure que M. de Chandour aura le cou de travers pour le reste de ses jours. Je suis venue te dire l'issue de ce duel pour que tu n'ailles pas chez Mme de Bargeton, ou que tu ne te montres pas dans Angoulème, car quelques amis de M. de Chandour pourraient te provoquer. ¹

En ce moment, Gentil, le valet de chambre de M. de Bargeton, entra conduit par l'apprenti de l'imprimerie, et remit Þ Lucien une lettre de Louise.

ª Vous avez sans doute appris, mon ami, l'issue du duel entre Chandour et mon mari. Nous ne recevrons personne aujourd'hui ; soyez prudent, ne vous montrez pas, je vous le demande au nom de l'affection que vous avez pour moi. Ne trouvez-vous pas que le meilleur emploi de cette triste journçe est de venir çcouter votre Bçatrix, dont la vie est toute changçe par cet çvçnement et qui a mille choses Þ vous dire ? ¹

ª Heureusement, dit David, mon mariage est arrètç pour apræs-demain ; tu auras une occasion d'aller moins souvent cher Mme de Bargeton.

¢ Cher David, rçpondit Lucien, elle me demande de venir la voir aujourd'hui ; je crois qu'il faut lui obçir, elle saura mieux que nous comment je dois me conduire dans les circonstances actuelles.

¢ Tout est donc prèt ici ? demanda Mme Chardon.

¢ Venez voir ¹, s'çcria David heureux de montrer la transformation qu'avait subie l'appartement du premier çtage o÷ tout çtait frais et neuf.

LÞ respirait ce doux esprit qui rægne dans les jeunes mçnages o÷ les fleurs d'oranger, le voile de la mariçe couronnent encore la vie intçrieure, o÷ le printemps de l'amour se reflæte dans les choses, o÷ tout est blanc, propre et fleuri.

ª Æve sera comme une princesse, dit la mære ; mais vous avez dçpensç trop d'argent, vous avez fait des folies ! ¹

David sourit sans rien rçpondre, car Mme Chardon avait mis le doigt dans le vif d'une plaie secræte qui faisait cruellement souffrir le pauvre amant : ses prçvisions avaient çtç si grandement dçpassçes par l'exçcution qu'il lui çtait impossible de bàtir au-dessus de l'appentis. Sa belle-mære ne pouvait avoir de longtemps l'appartement qu'il voulait lui donner. Les esprits gçnçreux çprouvent les plus vives douleurs de manquer Þ ces sortes

de promesses qui sont en quelque sorte les petites vanitçs de la tendresse. David cachait soigneusement sa gène, afin de mçnager le cő ur de Lucien qui aurait pu se trouver accablç des sacrifices faits pour lui.

ª Æve et ses amies[55] ont bien travaillç de leur còtç, disait Mme Chardon. Le trousseau, le linge de mçnage, tout est prèt. Ces demoiselles l'aiment tant qu'elles lui ont, sans qu'elle en sùt rien, couvert les matelas en futaine blanche, bordçe de lisçrçs roses. C'est joli ! åa donne envie de se marier. ¹

La mære et la fille avaient employç toutes leurs çconomies Þ fournir la maison de David des choses auxquelles ne pensent jamais les jeunes gens. En sachant combien il dçployait de luxe, car il çtait question d'un service de porcelaine demandç Þ Limoges, elles avaient tàchç de mettre de l'harmonie entre les choses qu'elles apportaient et celles que s'achetait David. Cette petite lutte d'amour et de gçnçrositç devait amener les deux çpoux Þ se trouver gènçs dæs le commencement de leur mariage, au milieu de tous les symptòmes d'une aisance bourgeoise qui pouvait passer pour du luxe dans une ville arriçrçe comme l'çtait alors Angoulème. Au moment o÷ Lucien vit sa mære et David passant dans la chambre Þ coucher dont la tenture bleue et blanche, dont le joli mobilier lui çtait connu, il s'esquiva chez Mme de Bargeton. Il trouva Nais dçjeunant avec son mari, qui, mis en appçtit par sa promenade matinale, mangeait sans aucun souci de ce qui s'çtait passç. Le vieux gentilhomme campagnard, M. de Nægrepelisse, cette imposante figure, reste de la vieille noblesse franåaise, çtait aupræs de sa fille. Quand Gentil eut annoncç M. de Rubemprç, le vieillard Þ tète blanche lui jeta le regard inquisitif d'un pære empressç de juger l'homme que sa fille a distinguç. L'excessive beautç de Lucien le frappa si vivement, qu'il ne put retenir un regard d'approbation ; mais il semblait voir dans la liaison de sa fille une amourette plutòt qu'une passion, un caprice plutòt qu'un intçrèt durable[56]. Le dçjeuner finissait, Louise put se lever, laisser son pære et M. de Bargeton, en faisant signe Þ Lucien de la suivre.

ª Mon ami, dit-elle d'un son de voix triste et joyeux en mème temps, je vais Þ Paris, et mon pære emmæne Bargeton Þ l'Escarbas, o÷ il restera pendant mon absence. Mme d'Espard, une demoiselle de Blamont-Chauvry, Þ qui nous sommes alliçs par les d'Espard, les aìnçs de la famille des Nægrepelisse, est en ce moment træs influente par elle-mème et par ses parents. Si elle daigne nous reconnaìtre, je veux la cultiver beaucoup : elle peut nous obtenir par son crçdit une place pour Bargeton. Mes sollicitations pourront le faire dçsirer par la Cour pour dçputç de la Charente, ce qui

aidera sa nomination ici. La dçputation pourra plus tard favoriser mes dçmarches Þ Paris. C'est toi, mon enfant chçri, qui m'as inspirç ce changement d'existence. Le duel de ce matin me force Þ fermer ma maison pour quelque temps, car il y aura des gens qui prendront parti pour les Chandour contre nous. Dans la situation o÷ nous sommes, et dans une petite ville, une absence est toujours nçcessaire pour laisser aux haines le temps de s'assoupir. Mais ou je rçussirai et ne reverrai plus Angoulème, ou je ne rçussirai pas et veux attendre Þ Paris le moment o÷ je pourrai passer tous les çtçs Þ l'Escarbas et les hivers Þ Paris. C'est la seule vie d'une femme comme il faut, j'ai trop tardç Þ la prendre. La journçe suffira pour tous nos prçparatifs, je partirai demain dans la nuit et vous m'accompagnerez, n'est-ce pas ? Vous irez en avant. Entre Mansle et Ruffec[57], je vous prendrai dans ma voiture, et nous serons bientòt Þ Paris. LÞ, cher, est la vie des gens supçrieurs. On ne se trouve Þ l'aise qu'avec ses pairs, partout ailleurs on souffre. D'ailleurs Paris, capitale du monde intellectuel, est le thçàtre de vos succæs ! franchissez promptement l'espace qui vous en sçpare ! Ne laissez pas vos idçes se rancir en province, communiquez promptement avec les grands hommes qui reprçsenteront le dix-neuviæme siæcle. Rapprochez-vous de la cour et du pouvoir. Ni les distinctions ni les dignitçs ne viennent trouver le talent qui s'çtiole dans une petite ville. Nommez-moi d'ailleurs les belles őuvres exçcutçes en province ? Voyez au contraire le sublime et pauvre Jean-Jacques invinciblement attirç par ce soleil moral, qui crçe les gloires en çchauffant les esprits par le frottement des rivalitçs. Ne devez-vous pas vous hàter de prendre votre place dans la plçiade qui se produit Þ chaque çpoque ? Vous ne sauriez croire combien il est utile Þ un jeune talent d'ètre mis en lumiære par la haute sociçtç. Je vous ferai recevoir chez Mme d'Espard ; personne n'a facilement l'entrçe de son salon, o÷ vous trouverez tous les grands personnages, les ministres, les ambassadeurs, les orateurs de la chambre, les pairs les plus influents, des gens riches ou cçlæbres. Il faudrait ètre bien maladroit pour ne pas exciter leur intçrèt, quand on est beau, jeune et plein de gçnie. Les grands talents n'ont pas de petitesse, ils vous prèteront leur appui. Quand on vous saura haut placç, vos őuvres acquerront une immense valeur. Pour les artistes, le grand problæme Þ rçsoudre est de se mettre en vue. Il se rencontrera donc lÞ pour vous mille occasions de fortune, des sinçcures, une pension sur la cassette. Les Bourbons aiment tant Þ favoriser les lettres et les arts ! aussi soyez Þ la fois poæte religieux et poæte royaliste. Non seulement ce sera bien, mais vous

ferez fortune. Est-ce l'Opposition, est-ce le Libçralisme qui donne les places, les rçcompenses, et qui fait la fortune des çcrivains ? Ainsi prenez la bonne route et venez lÞ o÷ vont tous les hommes de gçnie. Vous avez mon secret, gardez le plus profond silence, et disposez-vous Þ me suivre. Ne le voulez-vous pas ? ¹ ajouta-t-elle çtonnçe de la silencieuse attitude de son amant.

Lucien, hçbçtç par le rapide coup d'ő il qu'il jeta sur Paris, en entendant ces sçduisantes paroles, crut n'avoir jusqu'alors joui que de la moitiç de son cerveau ; il lui sembla que l'autre moitiç se dçcouvrait, tant ses idçes s'agrandirent : il se vit, dans Angoulème, comme une grenouille sous sa pierre au fond d'un marçcage. Paris et ses splendeurs, Paris, qui se produit dans toutes les imaginations de province comme un Eldorado, lui apparut avec sa robe d'or, la tète ceinte de pierreries royales, les bras ouverts aux talents. Les gens illustres allaient lui donner l'accolade fraternelle. LÞ tout souriait au gçnie. LÞ ni gentillàtres jaloux qui lanåassent des mots piquants pour humilier l'çcrivain, ni sotte indiffçrence pour la poçsie. De lÞ jaillissaient les ő uvres des poætes, lÞ elles çtaient payçes et mises en lumiære. Apræs avoir lu les premiæres pages de *L'Archer de Charles IX*, les libraires ouvriraient leurs caisses et lui diraient : Combien voulez-vous ? Il comprenait d'ailleurs qu'apræs un voyage o÷ ils seraient mariçs par les circonstances, Mme de Bargeton serait Þ lui tout entiære, qu'ils vivraient ensemble.

¾ ces mots : ª Ne le voulez-vous pas ? ¹ il rçpondit par une larme, saisit Louise par la taille, la serra sur son cő ur et lui marbra le cou par de violents baisers. Puis il s'arrèta tout Þ coup comme frappç par un souvenir, et s'çcria : ª Mon Dieu, maső ur se marie apræs-demain ! ¹

Ce cri fut le dernier soupir de l'enfant noble et pur. Les liens si puissants qui attachent les jeunes cő urs Þ leur famille, Þ leur premier ami, Þ tous les sentiments primitifs, allaient recevoir un terrible coup de hache.

ª Hç bien, s'çcria l'altiære Nægrepelisse, qu'a de commun le mariage de votre ső ur et la marche de notre amour ? tenez-vous tant Þ ètre le coryphçe de cette noce de bourgeois et d'ouvriers que vous ne puissiez m'en sacrifier les nobles joies ? Le beau sacrifice ! dit-elle avec mçpris. J'ai envoyç ce matin mon mari se battre Þ cause de vous ! Allez, monsieur, quittez-moi ! je me suis trompçe. ¹

Elle tomba pàmçe sur son canapç. Lucien l'y suivit en demandant pardon, en maudissant sa famille, David et sa ső ur.

ª Je croyais tant en vous ! dit-elle. M. de Cante-Croix avait une mære qu'il idolàtrait, mais pour obtenir une lettre o÷ je lui disais : *Je suis contente !* il est mort au milieu du feu. Et vous, quand il s'agit de voyager avec moi, vous ne savez point renoncer Þ un repas de noces ! ¹

Lucien voulut se tuer, et son dçsespoir fut si vrai, si profond, que Louise pardonna, mais en faisant sentir Þ Lucien qu'il aurait Þ racheter cette faute.

ª Allez donc, dit-elle enfin, soyez discret, et trouvez-vous demain soir Þ minuit Þ une centaine de pas apræs Mansle. ¹

Lucien sentit la terre petite sous ses pieds, il revint chez David suivi de ses espçrances comme Oreste l'çtait par ses furies[58], car il entrevoyait mille difficultçs qui se comprenaient toutes dans ce mot terrible : ª Et de l'argent ? ¹ La perspicacitç de David l'çpouvantait si fort, qu'il s'enferma dans son joli cabinet pour se remettre de l'çtourdissement que lui causait sa nouvelle position. Il fallait donc quitter cet appartement si chærement çtabli, rendre inutiles tant de sacrifices. Lucien pensa que sa mære pourrait loger lÞ, David çconomiserait ainsi la coùteuse bàtisse qu'il avait projetç de faire au fond de la cour. Ce dçpart devait arranger sa famille, il trouva mille raisons pçremptoires Þ sa fuite, car il n'y a rien de jçsuite comme un dçsir. Aussitòt il courut Þ l'Houmeau chez sa ső ur, pour lui apprendre sa nouvelle destinçe et se concerter avec elle. En arrivant devant la boutique de Postel, il pensa que, s'il n'y avait pas d'autre moyen, il emprunterait au successeur de son pære la somme nçcessaire Þ son sçjour durant un an.

ª Si je vis avec Louise, un çcu par jour sera pour moi comme une fortune, et cela ne fait que mille francs pour un an, se dit-il. Or, dans six mois, je serai riche ! ¹

Æve et sa mære entendirent, sous la promesse d'un profond secret, les confidences de Lucien. Toutes deux pleurærent en çcoutant l'ambitieux ; et, quand il voulut savoir la cause de ce chagrin, elles lui apprirent que tout ce qu'elles possçdaient avait çtç absorbç par le linge de table et de maison, par le trousseau d'Æve, par une multitude d'acquisitions auxquelles n'avait pas pensç David, et qu'elles çtaient heureuses d'avoir faites, car l'imprimeur reconnaissait Þ Æve une dot de dix mille francs. Lucien leur fit alors part de son idçe d'emprunt, et Mme Chardon se chargea d'aller demander Þ M. Postel mille francs pour un an.

ª Mais, Lucien, dit Æve avec un serrement de cő ur, tu n'assisteras donc pas Þ mon mariage ? Oh ! reviens, j'attendrai quelques jours ! Elle te laissera bien revenir ici dans une quinzaine, une fois que tu l'auras

accompagnçe ! Elle nous accordera bien huit jours, Þ nous qui t'avons çlevç pour elle ! Notre union tournera mal si tu n'y es pas... Mais auras-tu assez de mille francs ? dit-elle en s'interrompant tout Þ coup. Quoique ton habit t'aille divinement, tu n'en as qu'un ! Tu n'as que deux chemises fines, et les six autres sont en grosse toile. Tu n'as que trois cravates de batiste, les trois autres sont en jaconas[59] commun ; et puis tes mouchoirs ne sont pas beaux. Trouveras-tu dans Paris une ső ur pour te blanchir ton linge dans la journçe o÷ tu en auras besoin ? il t'en faut bien davantage. Tu n'as qu'un pantalon de nankin fait cette annçe, ceux de l'annçe derniære te sont justes, il faudra donc te faire habiller Þ Paris, les prix de Paris ne sont pas ceux d'Angoulème. Tu n'as que deux gilets blancs de mettables, j'ai dçjÞ raccommodç les autres. Tiens, je te conseille d'emporter deux mille francs. ¹

En ce moment David, qui entrait, parut avoir entendu ces deux derniers mots, car il examina le frære et la ső ur en gardant le silence.

ª Ne me cachez rien, dit-il.

¢ Eh bien, s'çcria Æve, il part avec elle.

¢ Postel, dit Mme Chardon en entrant sans voir David, consent Þ prèter les mille francs, mais pour six mois seulement, et il veut une lettre de change de toi acceptçe par ton beau-frære, car il dit que tu n'offres aucune garantie. ¹

La mære se retourna, vit son gendre, et ces quatre personnes gardærent un profond silence. La famille Chardon sentait combien elle avait abusç de David. Tous çtaient honteux. Une larme coula dans les yeux de l'imprimeur.

ª Tu ne seras donc pas Þ mon mariage ? dit-il, tu ne resteras donc pas avec nous ? Et moi qui ai dissipç tout ce que j'avais ! Ah, Lucien, moi qui apportais Þ Æve ses pauvres petits bijoux de mariçe, je ne savais pas, dit-il en essuyant ses yeux et tirant des çcrins de sa poche, avoir Þ regretter de les avoir achetçs. ¹

Il posa plusieurs boìtes couvertes en maroquin sur la table, devant sa belle-mære.

ª Pourquoi pensez-vous tant Þ moi ? dit Æve avec un sourire d'ange qui corrigeait sa parole.

¢ Chære maman, dit l'imprimeur, allez dire Þ M. Postel que je consens Þ donner ma signature, car je vois sur ta figure, Lucien, que tu es bien dçcidç Þ partir. ¹

Lucien inclina mollement et tristement la tète en ajoutant un moment apræs : ª Ne me jugez pas mal, mes anges aimçs. ¹ Il prit Æve et David, les embrassa, les rapprocha de lui, les serra en disant : ª Attendez les rçsultats, et vous saurez combien je vous aime. David, Þ quoi servirait notre hauteur de pensçe, si elle ne nous permettait pas de faire abstraction des petites cçrçmonies dans lesquelles les lois entortillent les sentiments ? Malgrç la distance, mon àme ne sera-t-elle pas ici ? la pensçe ne nous rçunira-t-elle pas ? N'ai-je pas une destinçe Þ accomplir ? Les libraires viendront-ils chercher ici mon *Archer de Charles IX*, et *Les Marguerites ?* Un peu plus tòt, un peu plus tard, ne faut-il pas toujours faire ce que je fais aujourd'hui, puis-je jamais rencontrer des circonstances plus favorables ? N'est-ce pas toute ma fortune que d'entrer pour mon dçbut Þ Paris dans le salon de la marquise d'Espard ?

¢ Il a raison, dit Æve. Vous-mème ne me disiez-vous pas qu'il devait aller promptement Þ Paris ? ¹

David prit Æve par la main, l'emmena dans cet çtroit cabinet o÷ elle dormait depuis sept annçes, et lui dit Þ l'oreille : ª Il a besoin de deux mille francs, disais-tu, mon amour ? Postel n'en prète que mille. ¹

Æve regarda son prçtendu par un regard affreux qui disait toutes ses souffrances.

ª Çcoute, mon Æve adorçe, nous allons mal commencer la vie. Oui, mes dçpenses ont absorbç tout ce que je possçdais. Il ne me reste que deux mille francs, et la moitiç est indispensable pour faire aller l'imprimerie. Donner mille francs Þ ton frære, c'est donner notre pain, compromettre notre tranquillitç. Si j'çtais seul, je sais ce que je ferais ; mais nous sommes deux. Dçcide. ¹

Æve çperdue se jeta dans les bras de son amant, le baisa tendrement et lui dit Þ l'oreille, tout en pleurs : ª Fais comme si tu çtais seul, je travaillerai pour regagner cette somme ! ¹

Malgrç le plus ardent baiser que deux fiancçs aient jamais çchangç, David laissa Æve abattue, et revint trouver Lucien.

ª Ne te chagrine pas, lui dit-il, tu auras tes deux mille francs.

¢ Allez voir Postel, dit Mme Chardon, car vous devez signer tous deux le papier. ¹

Quand les deux amis remontærent, ils surprirent Æve et sa mære Þ genoux, qui priaient Dieu. Si elles savaient combien d'espçrances le retour devait rçaliser, elles sentaient en ce moment tout ce qu'elles perdaient dans cet

adieu ; car elles trouvaient le bonheur Þ venir payç trop cher par une absence qui allait briser leur vie, et les jeter dans mille craintes sur les destinçes de Lucien.

ª Si jamais tu oubliais cette scæne, dit David Þ l'oreille de Lucien, tu serais le dernier des hommes. ¹

L'imprimeur jugea sans doute ces graves paroles nçcessaires, l'influence de Mme de Bargeton ne l'çpouvantait pas moins que la funeste mobilitç de caractære qui pouvait tout aussi bien jeter Lucien dans une mauvaise comme dans une bonne voie. Æve eut bientòt fait le paquet de Lucien. Ce Fernand Cortæs[60] littçraire emportait peu de chose. Il garda sur lui sa meilleure redingote, son meilleur gilet et l'une de ses deux chemises fines. Tout son linge, son fameux habit, ses effets et ses manuscrits formærent un si mince paquet, que, pour le cacher aux regards de Mme de Bargeton, David proposa de l'envoyer par la diligence Þ son correspondant, un marchand de papier, auquel il çcrirait de le tenir Þ la disposition de Lucien.

Malgrç les prçcautions prises par Mme de Bargeton pour cacher son dçpart, M. du Chàtelet l'apprit et voulut savoir si elle ferait le voyage seule ou accompagnçe de Lucien ; il envoya son valet de chambre Þ Ruffec, avec la mission d'examiner toutes les voitures qui relaieraient Þ la poste.

ª Si elle enlæve son poæte, pensa-t-il, elle est Þ moi. ¹

Lucien partit le lendemain au petit jour, accompagnç de David qui s'çtait procurç un cabriolet et un cheval en annonåant qu'il allait traiter d'affaires avec son pære, petit mensonge qui dans les circonstances actuelles çtait probable. Les deux amis se rendirent Þ Marsac, o÷ ils passærent une partie de la journçe chez le vieil Ours ; puis le soir ils allærent au-delÞ de Mansle attendre Mme de Bargeton qui arriva vers le matin. En voyant la vieille calæche sexagçnaire qu'il avait tant de fois regardçe sous la remise, Lucien çprouva l'une des plus vives çmotions de sa vie, il se jeta dans les bras de David, qui lui dit : ª Dieu veuille que ce soit pour ton bien ! ¹

L'imprimeur remonta dans son mçchant cabriolet, et disparut le cő ur serrç, car il avait d'horribles pressentiments sur les destinçes de Lucien Þ Paris.

---

1 Indiffçremment *lotos* ou *lotus*.

2 Voir l'analyse de cette phrase dans L. Frappier-Mazur, *L'Expression métaphorique dans La Comédie humaine*, Klincksieck, 1976 (pp. 51-52).

3 Entre 1830 et 1836, Balzac a plusieurs fois notç le projet (non rçalisç) d'çcrire un texte sous ce titre.

4 Il y a dans *La Comédie humaine* deux fræres Keller, banquiers parisiens, qui reparaissent souvent. Leur nom remplace Þ partir de l'çdition Furne celui de *Chennessy*, o÷ R. Chollet reconnaìt en çcho le nçgociant en cognac Hennessy (couleur locale charentaise...).

5 C'est-Þ-dire inçgal. L'origine de l'expression est obscure et controversçe.

6 Çtoffe de soie chinoise. Balzac çcrit *lampasse*, phonçtiquement.

7 Tempes.

8 Mme Bacciochi (grande-duchesse de Toscane), d'apræs le manuscrit.

9 Chez Proust, le duc de Guermantes, lui aussi, repasse son carnet de bons mots avant les grands dìners.

10 Cette phrase a çtç ajoutçe dans le Furne corrigç, pour prçparer un çvçnement qui jouera occultement un ròle important dans *Les Souffrances d'un inventeur*.

11 Littçralement : le coiffait d'un bçguin (bonnet d'enfant).

12 Les parents d'Eugæne, qu'ils ont, en se saignant aux quatre veines, envoyç Þ Paris depuis trois ans (cf. *Le Père Goriot*).

13 Dont *Le Barbier de Séville* a çtç donnç Þ Paris fin 1819.

14 Latinisme : panoramique, Þ laquelle rien n'çchappe alentour.

15 C'est-Þ-dire les bàillements contagieux.

16 *Genèse* VIII, 8 : ª Alors Noç làcha d'auspræs de lui la colombe pour voir si les eaux avaient diminuç Þ la surface du sol. La colombe, ne trouvant pas un endroit o÷ poser ses panes, revint vers lui dans l'arche... ¹

17 C'est-Þ-dire *silence*.

18 Çlçgie Þ Fondat (2, v. 78).

19 Comme le prçcçdent, ce poæme est de Balzac et a paru dans les *Annales romantiques* de 1828. Il aurait çtç dçdiç Þ une fille de Mme de Berny, en 1824 : dçclaration Þ accueillir avec prudence, puisque adressçe Þ la jalouse Mme Hanska. Pour achever de la rassurer, Balzac çcrit Þ l'Çtrangære, en revoyant la dçdicataire vingt ans plus tard : ª ... c'est bien *illusions perdues !*... Une vraie pomme cuite Þ la place de la rose du Bengale ¹ (*Lettres à Mme Hanska*, çd. du Delta, t. II, p. 405).

20 C'est-Þ-dire cette çnigme. Le manuscrit porte : ª N'est-ce pas prodigieusement amphigourique... ¹

21 C'est en 1760, 1762 et 1763 que furent publiçs par Macpherson les prçtendus poæmes gaçliques d'Ossian, o÷ le romantisme naissant puisa Þ pleines mains.

22 Çcho de Moliære, *Tartuffe* (v. 380).

23 Petit-fils de Cham, fondateur de l'empire babylonien, ª fort chasseur devant le Seigneur ¹ (*Genèse*, X, 9).

24 Dans *Ivanhoé*.

25 Allusion au v. 173 du livre II des *Géorgiques* : ª Salve, magna parens frugum ¹ (Salut, grande mære des fruits...).

26 *Combien j'ai douce souvenance*... Cette romance parut en 1806 dans *Le Mercure* et fut reprise en 1826 dans *Les Aventures du dernier Abencérage*.

27 C'est bien ce que Balzac çcrit (et non *pointant*, comme on a cru bon parfois de le corriger).

28 En rçalitç Saint-Cybard.

29 Caresse Þ distance Þ *Ève* Hanska.

30 ¾ partir d'ici, le Furne corrigç insære dans *Les Deux Poètes*, sans le modifier pour l'essentiel, tout un dçveloppement technique primitivement placç dans *Les Souffrances de l'inventeur*.

31 Balzac çcrit *il fallait*, sans corriger l'imparfait exigç par le contexte des *Souffrances de l'inventeur*, mais impraticable ici.

32 Le lecteur non plus ! L'çdition Furne donne : *grand-raisin*, changç en *Pot* (nom d'un certain papier) sur le Furne corrigç. En dçplaåant ce passage de la IIIe Þ la Ire partie, Balzac oublie que le

ª papier Pot ¹ n'apparaìt que plus tard dans les explications de David.

33 L'exposç historico-technique qui suit est extrèmement documentç. Sur les sources de Balzac, cf. J.-H. Donnard, *La Vie économique et les classes sociales dans l'œuvre de Balzac*, A. Colin, 1961, pp. 262-268, et R. Chollet, *Introduction* Þ son çdition de la Bibliothæque de la Plçiade, pp. 95 sq.

34 Balzac mçlange le Dr Faust et Johannes Fust, un associç de Gutenberg Þ Mayence. Laurens Coster, de Haarlem (mort en 1484), aurait utilisç comme caractæres mobiles des lettres taillçes dans le bois.

35 De 1750, et inventç non par A. Didot, mais par Baskerville. Quant au papier continu, on en fabriquait en France dæs les annçes 1810.

36 ª Malheur aux vaincus ! ¹ Mot du Gaulois Brennus apræs le sac de Rome (388 av. J.-C).

37 Fourier ne semble pas avoir çtç correcteur ; mais Pierre Leroux fut bien correcteur, puis prote en 1822-1823, en particulier chez Didot. Saint-Simon connaissait træs bien les Didot.

38 Plutòt *broussonnetia*, d'apræs son ª inventeur ¹ le botaniste Broussonnet.

39 Personnages rçels. On retrouve le second dans *L'Interdiction.*

40 On attendait *votre*. *Ton* vient de la IIIe partie, o÷ David et Æve sont mariçs.

41 C'est ici que, dans le Furne corrigç, s'opære la suture avec le texte de l'çdition Furne, apræs le ª collage ¹ du long dçveloppement technique empruntç Þ la IIIe partie.

42 C'est-Þ-dire que les fleurs ont fait place sans encombre aux grains de raisin.

43 Balzac utilise ce terme comme synonyme de *pièces*, dont la contenance varie selon les rçgions.

44 La fabrication des tonneaux.

45 Le pære Sçchard, dans son avarice, ou Balzac, dans sa distraction, s'embrouillent dans la chronologie : David est rentrç de Paris fin 1819 ; et nous ne sommes ici qu'en çtç 1821. Nous ne relæverons plus par la suite les incohçrences de dçtail de ce type.

46 De mème, Mme de Berny disait Þ Honorç : ª Vous ètes une fleur venue sur du fumier... ¹

47 Dans une page du manuscrit de Sachç, rçutilisçe autrement et ailleurs, ce roman s'intitule *Le Prévôt de Paris*.

48 Toutes les çditions, et le Furne corrigç, donnent ici l'impossible *précipite*.

49 Dans le roman de Swift (*Les Voyages de Gulliver*, 1726).

50 Balzac çcrit : *opiniâtrément*, qui s'employa jusqu'Þ la fin du siæcle.

51 Laure de Noves, l'inspiratrice de Pçtrarque.

52 De reproche.

53 Dans la Bible (*Nombres*), le prophæte Balaam dispute avec son ànesse, qui voit un ange lui barrant le chemin, tandis que lui ne l'aperåoit pas.

54 Qui avait fondç Þ Sybaris un Institut dont les çlæves devaient commencer par observer un silence de plusieurs annçes.

55 Furne imprime *amis*, qui est visiblement une coquille.

56 Une erreur du typographe, jamais corrigçe, a rçpçtç ici dans toutes les çditions le mot *passion*, au lieu d'indiquer *intérêt*, comme Balzac l'avait expressçment voulu.

57 Respectivement Þ environ vingt-cinq et quarante-cinq kilomætres au nord d'Angoulème.

58 Apræs qu'il eut tuç Clytemnestre et Egisthe pour venger son pære Agamemnon.

59 Coton ordinaire.

60 Le conquistador espagnol (1485-1547), cçlæbre par ses campagnes du Mexique.

DEUXIÈME PARTIE

UN GRAND HOMME DE PROVINCE ¾ PARIS[1]

Ni Lucien, ni Mme de Bargeton, ni Gentil, ni Albertine, la femme de chambre, ne parlærent jamais des çvçnements de ce voyage ; mais il est Þ croire que la prçsence continuelle des gens le rendit fort maussade pour un amoureux qui s'attendait Þ tous les plaisirs d'un enlævement. Lucien, qui allait en poste pour la premiære fois de sa vie, fut træs çbahi de voir semer sur la route d'Angoulème Þ Paris presque toute la somme qu'il destinait Þ sa vie d'une annçe. Comme les hommes qui unissent les gràces de l'enfance Þ la force du talent, il eut le tort d'exprimer ses naífs çtonnements Þ l'aspect des choses nouvelles pour lui. Un homme doit bien çtudier une femme avant de lui laisser voir ses çmotions et ses pensçes comme elles se produisent. Une maìtresse aussi tendre que grande sourit aux enfantillages et les comprend ; mais pour peu qu'elle ait de la vanitç, elle ne pardonne pas Þ son amant de s'ètre montrç enfant, vain ou petit. Beaucoup de femmes portent une si grande exagçration dans leur culte, qu'elles veulent toujours trouver un dieu dans leur idole ; tandis que celles qui aiment un homme pour lui-mème avant de l'aimer pour elles adorent ses petitesses autant que ses grandeurs. Lucien n'avait pas encore devinç que chez Mme de Bargeton l'amour çtait greffç sur l'orgueil. Il eut le tort de ne pas s'expliquer certains sourires qui çchappærent Þ Louise durant ce voyage, quand, au lieu de les contenir, il se laissait aller Þ ses gentillesses de jeune rat sorti de son trou.

Les voyageurs dçbarquærent Þ l'hòtel du Gaillard-Bois, rue de l'Çchelle, avant le jour. Les deux amants çtaient si fatiguçs l'un et l'autre, qu'avant tout Louise voulut se coucher et se coucha, non sans avoir ordonnç Þ Lucien de demander une chambre au-dessus de l'appartement qu'elle prit. Lucien dormit jusqu'Þ quatre heures du soir. Mme de Bargeton le fit çveiller pour

dìner, il s'habilla prçcipitamment en apprenant l'heure, et trouva Louise dans une de ces ignobles chambres qui sont la honte de Paris, o÷, malgrç tant de prçtentions Þ l'çlçgance, il n'existe pas encore un seul hòtel o÷ tout voyageur riche puisse retrouver son chez soi. Quoiqu'il eùt sur les yeux ces nuages que laisse un brusque rçveil, Lucien ne reconnut pas sa Louise dans cette chambre froide, sans soleil, Þ rideaux passçs, dont le carreau frottç semblait misçrable, o÷ le meuble çtait usç, de mauvais goùt, vieux ou d'occasion. Il est en effet certaines personnes qui n'ont plus ni le mème aspect ni la mème valeur, une fois sçparçes des figures, des choses, des lieux qui leur servent de cadre. Les physionomies vivantes ont une sorte d'atmosphære qui leur est propre, comme le clair-obscur des tableaux flamands est nçcessaire Þ la vie des figures qu'y a placçes le gçnie des peintres. Les gens de province sont presque tous ainsi. Puis Mme de Bargeton parut plus digne, plus pensive qu'elle ne devait l'ètre en un moment o÷ commenåait un bonheur sans entraves. Lucien ne pouvait se plaindre : Gentil et Albertine les servaient. Le dìner n'avait plus ce caractære d'abondance et d'essentielle bontç qui distingue la vie en province. Les plats coupçs par la spçculation sortaient d'un restaurant voisin, ils çtaient maigrement servis, ils sentaient la portion congrue. Paris n'est pas beau dans ces petites choses auxquelles sont condamnçs les gens Þ fortune mçdiocre. Lucien attendit la fin du repas pour interroger Louise dont le changement lui semblait inexplicable. Il ne se trompait point. Un çvçnement grave, car les rçflexions sont les çvçnements de la vie morale, çtait survenu pendant son sommeil.

Sur les deux heures apræs midi, Sixte du Chàtelet s'çtait prçsentç Þ l'hòtel, avait fait çveiller Albertine, avait manifestç le dçsir de parler Þ sa maìtresse, et il çtait revenu apræs avoir Þ peine laissç le temps Þ Mme de Bargeton de faire sa toilette. Anaís, dont la curiositç fut excitçe par cette singuliære apparition de M. du Chàtelet, elle qui se croyait si bien cachçe, l'avait reåu vers trois heures.

ª Je vous ai suivie en risquant d'avoir une rçprimande Þ l'Administration, dit-il en la saluant, car je prçvoyais ce qui vous arrive. Mais dussç-je perdre ma place, au moins vous ne serez pas perdue, vous !

¢ Que voulez-vous dire ? s'çcria Mme de Bargeton.

¢ Je vois bien que vous aimez Lucien, reprit-il d'un air tendrement rçsignç, car il faut bien aimer un homme pour ne rçflçchir Þ rien, pour oublier toutes les convenances, vous qui les connaissez si bien ! Croyez-

vous donc, chære Naís adorçe, que vous serez reåue chez Mme d'Espard ou dans quelque salon de Paris que ce soit, du moment o÷ l'on saura que vous vous ètes comme enfuie d'Angoulème avec un jeune homme, et surtout apræs le duel de M. de Bargeton et de M. de Chandour ? Le sçjour de votre mari Þ l'Escarbas a l'air d'une sçparation. En un cas semblable, les gens comme il faut commencent par se battre pour leurs femmes, et les laissent libres apræs. Aimez M. de Rubemprç, protçgez-le, faites-en tout ce que vous voudrez, mais ne demeurez pas ensemble ! Si quelqu'un ici savait que vous avez fait le voyage dans la mème voiture, vous seriez mise Þ l'index par le monde que vous voulez voir. D'ailleurs, Naís, ne faites pas encore de ces sacrifices Þ un jeune homme que vous n'avez encore comparç Þ personne, qui n'a çtç soumis Þ aucune çpreuve, et qui peut vous oublier ici pour une Parisienne en la croyant plus nçcessaire que vous Þ ses ambitions. Je ne veux pas nuire Þ celui que vous aimez, mais vous me permettrez de faire passer vos intçrèts avant les siens, et de vous dire : ª Çtudiez-le ! Connaissez bien toute l'importance de votre dçmarche. ¹ Si vous trouvez les portes fermçes, si les femmes refusent de vous recevoir, au moins n'ayez aucun regret de tant de sacrifices, en songeant que celui auquel vous les faites en sera toujours digne, et les comprendra. Mme d'Espard est d'autant plus prude et sçvære qu'elle-mème est sçparçe de son mari, sans que le monde ait pu pçnçtrer la cause de leur dçsunion[2] ; mais les Navarreins, les Blamont-Chauvry, les Lenoncourt, tous ses parents l'ont entourçe, les femmes les plus collet-montç vont chez elle et l'accueillent avec respect, en sorte que le marquis d'Espard a tort. Dæs la premiære visite que vous lui ferez vous reconnaìtrez la justesse de mes avis. Certes, je puis vous le prçdire, moi qui connais Paris : en entrant chez la marquise vous seriez au dçsespoir qu'elle sùt que vous ètes Þ l'hòtel du Gaillard-Bois avec le fils d'un apothicaire, tout M. de Rubemprç qu'il veut ètre. Vous aurez ici des rivales bien autrement astucieuses et rusçes qu'Amçlie, elles ne manqueront pas de savoir qui vous ètes, o÷ vous ètes, d'o÷ vous venez, et ce que vous faites. Vous avez comptç sur l'incognito, je le vois ; mais vous ètes de ces personnes pour lesquelles l'incognito n'existe point. Ne rencontrerez-vous pas Angoulème partout ? c'est les dçputçs de la Charente qui viennent pour l'ouverture des Chambres ; c'est le gçnçral qui est Þ Paris en congç ; mais il suffira d'un seul habitant d'Angoulème qui vous aperåoive pour que votre vie soit arrètçe d'une çtrange maniære : vous ne seriez plus que la maìtresse de Lucien. Si vous avez besoin de moi pour quoi que ce soit, je suis chez le

receveur gçnçral, rue du Faubourg-Saint-Honorç, Þ deux pas de chez Mme d'Espard. Je connais assez la marçchale de Carigliano, Mme de Sçrizy et le prçsident du Conseil pour vous y prçsenter ; mais vous verrez tant de monde chez Mme d'Espard, que vous n'aurez pas besoin de moi. Loin d'avoir Þ dçsirer d'aller dans tel ou tel salon, vous serez dçsirçe dans tous les salons. ¹

Du Chàtelet put parler sans que Mme de Bargeton l'interrompìt : elle çtait saisie par la justesse de ces observations. La reine d'Angoulème avait en effet comptç sur l'incognito.

ª Vous avez raison, cher ami, dit-elle ; mais comment faire ?

¢ Laissez-moi, rçpondit Chàtelet, vous chercher un appartement tout meublç, convenable ; vous mænerez ainsi une vie moins chære que la vie des hòtels, et vous serez chez vous ; et, si vous m'en croyez, vous y coucherez ce soir.

¢ Mais comment avez-vous connu mon adresse ? dit-elle.

¢ Votre voiture çtait facile Þ reconnaìtre, et d'ailleurs je vous suivais. ¾ Sævres, le postillon qui vous a mençe a dit votre adresse au mien. Me permettrez-vous d'ètre votre marçchal-des-logis ? je vous çcrirai bientòt pour vous dire o÷ je vous aurai casçe.

¢ Hç bien, faites ¹ , dit-elle.

Ce mot ne semblait rien, et c'çtait tout. Le baron du Chàtelet avait parlç la langue du monde Þ une femme du monde. Il s'çtait montrç dans toute l'çlçgance d'une mise parisienne ; un joli cabriolet bien attelç l'avait amenç. Par hasard, Mme de Bargeton se mit Þ la croisçe pour rçflçchir Þ sa position, et vit partir le vieux dandy. Quelques instants apræs, Lucien, brusquement çveillç, brusquement habillç, se produisit Þ ses regards dans son pantalon de nankin de l'an dernier, avec sa mçchante petite redingote. Il çtait beau, mais ridiculement mis. Habillez l'Apollon du Belvçdære ou l'Antinoús en porteur d'eau, reconnaìtrez-vous alors la divine crçation du ciseau grec ou romain ? Les yeux comparent avant que le cő ur n'ait rectifiç ce rapide jugement machinal. Le contraste entre Lucien et Chàtelet fut trop brusque pour ne pas frapper les yeux de Louise. Lorsque vers six heures le dìner fut terminç, Mme de Bargeton fit signe Þ Lucien de venir præs d'elle sur un mçchant canapç de calicot rouge Þ fleurs jaunes, o÷ elle s'çtait assise.

ª Mon Lucien, dit-elle, n'es-tu pas d'avis que si nous avons fait une folie qui nous tue çgalement, il y a de la raison Þ la rçparer ? Nous ne devons, cher enfant, ni demeurer ensemble Þ Paris, ni laisser soupåonner que nous y

soyons venus de compagnie. Ton avenir dçpend beaucoup de ma position, et je ne dois la gàter d'aucune maniære. Ainsi, dæs ce soir, je vais aller me loger Þ quelques pas d'ici ; mais tu demeureras dans cet hòtel, et nous pourrons nous voir tous les jours sans que personne y trouve Þ redire. ¹

Louise expliqua les lois du monde Þ Lucien, qui ouvrit de grands yeux. Sans savoir que les femmes qui reviennent sur leurs folies reviennent sur leur amour, il comprit qu'il n'çtait plus le Lucien d'Angoulème. Louise ne lui parlait que d'elle, de ses intçrèts, de sa rçputation, du monde ; et pour excuser son çgoísme, elle essayait de lui faire croire qu'il s'agissait de lui-mème. Il n'avait aucun droit sur Louise, si promptement redevenue Mme de Bargeton ; et, chose plus grave ! il n'avait aucun pouvoir. Aussi ne put-il retenir de grosses larmes qui roulærent dans ses yeux.

ª Si je suis votre gloire, vous ètes encore plus pour moi, vous ètes ma seule espçrance et tout mon avenir. J'ai compris que si vous çpousiez mes succæs, vous deviez çpouser mon infortune, et voilÞ que dçjÞ nous nous sçparons.

¢ Vous jugez ma conduite, dit-elle, vous ne m'aimez pas. ¹ Lucien la regarda avec une expression si douloureuse qu'elle ne put s'empècher de lui dire : ª Cher petit, je resterai si tu veux, nous nous perdrons et resterons sans appui. Mais quand nous serons çgalement misçrables et tous deux repoussçs ; quand l'insuccæs, car il faut tout prçvoir, nous aura rejetçs Þ l'Escarbas, souviens-toi, mon amour, que j'aurai prçvu cette fin, et que je t'aurai proposç d'abord de parvenir selon les lois du monde en leur obçissant.

¢ Louise, rçpondit-il en l'embrassant, je suis effrayç de te voir si sage. Songe que je suis un enfant, que je me suis abandonnç tout entier Þ ta chære volontç. Moi, je voulais triompher des hommes et des choses de vive force ; mais si je puis arriver plus promptement par ton aide que seul, je serai bien heureux de te devoir toutes mes fortunes. Pardonne ! j'ai trop mis en toi pour ne pas tout craindre. Pour moi, une sçparation est l'avant-coureur de l'abandon ; et l'abandon, c'est la mort.

¢ Mais, cher enfant, le monde te demande peu de chose, rçpondit-elle. Il s'agit seulement de coucher ici, et tu demeureras tout le jour chez moi sans qu'on y trouve Þ redire. ¹

Quelques caresses acheværent de calmer Lucien. Une heure apræs, Gentil apporta un mot par lequel Chàtelet apprenait Þ Mme de Bargeton qu'il lui avait trouvç un appartement rue Neuve-du-Luxembourg[3]. Elle se fit

expliquer la situation de cette rue, qui n'çtait pas træs çloignçe de la rue de l'Çchelle, et dit Þ Lucien : ª Nous sommes voisins. ¹ Deux heures apræs, Louise monta dans une voiture que lui envoyait du Chàtelet pour se rendre chez elle. L'appartement, un de ceux o÷ les tapissiers mettent des meubles et qu'ils louent Þ de riches dçputçs ou Þ de grands personnages venus pour peu de temps Þ Paris, çtait somptueux, mais incommode. Lucien retourna sur les onze heures Þ son petit hòtel du Gaillard-Bois, n'ayant encore vu de Paris que la partie de la rue Saint-Honorç qui se trouve entre la rue Neuve-du-Luxembourg et la rue de l'Çchelle. Il se coucha dans sa misçrable petite chambre, qu'il ne put s'empècher de comparer au magnifique appartement de Louise. Au moment o÷ il sortit de chez Mme de Bargeton, le baron Chàtelet y arriva revenant de chez le ministre des Affaires çtrangæres, dans la splendeur d'une mise de bal. Il venait rendre compte de toutes les conventions qu'il avait faites pour Mme de Bargeton. Louise çtait inquiæte, ce luxe l'çpouvantait. Les mő urs de la province avaient fini par rçagir sur elle, elle çtait devenue mçticuleuse dans ses comptes ; elle avait tant d'ordre, qu'Þ Paris, elle allait passer pour avare. Elle avait emportç præs de vingt mille francs en un bon du receveur gçnçral, en destinant cette somme Þ couvrir l'excçdent de ses dçpenses pendant quatre annçes ; elle craignait dçjÞ de ne pas avoir assez et de faire des dettes. Chàtelet lui apprit que son appartement ne lui coùtait que six cents francs par mois.

ª Une misære, dit-il en voyant le haut-le-corps que fit Naís. Vous avez Þ vos ordres une voiture pour cinq cents francs par mois, ce qui fait en tout cinquante louis. Vous n'aurez plus qu'Þ penser Þ votre toilette. Une femme qui voit le grand monde ne saurait s'arranger autrement. Si vous voulez faire de M. de Bargeton un receveur gçnçral, ou lui obtenir une place dans la Maison du Roi, vous ne devez pas avoir un air misçrable. Ici l'on ne donne qu'aux riches. Il est fort heureux, dit-il, que vous ayez Gentil pour vous accompagner, et Albertine pour vous habiller, car les domestiques sont une ruine Þ Paris. Vous mangerez rarement chez vous, lancçe comme vous allez l'ètre. ¹

Mme de Bargeton et le baron causærent de Paris. Du Chàtelet raconta les nouvelles du jour, les mille riens qu'on doit savoir sous peine de ne pas ètre de Paris. Il donna bientòt Þ Naís des conseils sur les magasins o÷ elle devait se fournir : il lui indiqua Herbault pour les toques, Juliette pour les chapeaux et les bonnets ; il lui donna l'adresse de la couturiære qui pouvait

remplacer Victorine ; enfin il lui fit sentir la nçcessitç de se *désangoulêmer*. Puis il partit sur le dernier trait d'esprit qu'il eut le bonheur de trouver.

ª Demain, dit-il nçgligemment, j'aurai sans doute une loge Þ quelque spectacle, je viendrai vous prendre vous et M. de Rubemprç, car vous me permettrez de vous faire Þ vous deux les honneurs de Paris. ¹

ª Il a dans le caractære plus de gçnçrositç que je ne le pensais ¹ , se dit Mme de Bargeton en lui voyant inviter Lucien.

Au mois de juin, les ministres ne savent que faire de leurs loges aux thçàtres : les dçputçs ministçriels et leurs commettants font leurs vendanges[4] ou veillent Þ leurs moissons, leurs connaissances les plus exigeantes sont Þ la campagne ou en voyage ; aussi, vers cette çpoque les plus belles loges des thçàtres de Paris reåoivent-elles des hòtes hçtçroclites que les habituçs ne revoient plus et qui donnent au public l'air d'une tapisserie usçe. Du Chàtelet avait dçjÞ pensç que, gràce Þ cette circonstance, il pourrait, sans dçpenser beaucoup d'argent, procurer Þ Naís les amusements qui affriandent le plus les provinciaux. Le lendemain, pour la premiære fois qu'il venait, Lucien ne trouva pas Louise. Mme de Bargeton çtait sortie pour quelques emplettes indispensables. Elle çtait allçe tenir conseil avec les graves et illustres autoritçs en matiære de toilette fçminine que Chàtelet lui avait citçes, car elle avait çcrit son arrivçe Þ la marquise d'Espard. Quoique Mme de Bargeton eùt en elle-mème cette confiance que donne une longue domination, elle avait singuliærement peur de paraìtre provinciale. Elle avait assez de tact pour savoir combien les relations entre femmes dçpendent des premiæres impressions ; et, quoiqu'elle se sùt de force Þ se mettre promptement au niveau des femmes supçrieures comme Mme d'Espard, elle sentait avoir besoin de bienveillance Þ son dçbut, et voulait surtout ne manquer d'aucun çlçment de succæs. Aussi sut-elle Þ Chàtelet un grç infini de lui avoir indiquç les moyens de se mettre Þ l'unisson du beau monde parisien. Par un singulier hasard, la marquise se trouvait dans une situation Þ ètre enchantçe de rendre service Þ une personne de la famille de son mari. Sans cause apparente, le marquis d'Espard s'çtait retirç du monde ; il ne s'occupait ni de ses affaires, ni des affaires politiques, ni de sa famille, ni de sa femme. Devenue ainsi maìtresse d'elle-mème, la marquise sentait le besoin d'ètre approuvçe par le monde ; elle çtait donc heureuse de remplacer le marquis en cette circonstance en se faisant la protectrice de sa famille. Elle allait mettre de l'ostentation Þ son patronage afin de rendre les torts de son mari plus

çvidents. Dans la journçe mème, elle çcrivit Þ *Madame de Bargeton, née Nègrepelisse*, un de ces charmants billets o÷ la forme est si jolie, qu'il faut bien du temps avant d'y reconnaìtre le manque de fond :

ª Elle çtait heureuse d'une circonstance qui rapprochait de la famille une personne de qui elle avait entendu parler, et qu'elle souhaitait connaìtre, car les amitiçs de Paris n'çtaient pas si solides qu'elle ne dçsiràt avoir quelqu'un de plus Þ aimer sur la terre ; et si cela ne devait pas avoir lieu, ce ne serait qu'une illusion Þ ensevelir avec les autres. Elle se mettait tout entiære Þ la disposition de sa cousine, qu'elle serait allçe voir sans une indisposition qui la retenait chez elle ; mais elle se regardait dçjÞ comme son obligçe de ce qu'elle eùt songç Þ elle. ¹

Pendant sa premiære promenade vagabonde Þ travers les Boulevards et la rue de la Paix, Lucien, comme tous les nouveaux venus, s'occupa beaucoup plus des choses que des personnes. ¾ Paris, les masses s'emparent tout d'abord de l'attention : le luxe des boutiques, la hauteur des maisons, l'affluence des voitures, les constantes oppositions que prçsentent un extrème luxe et une extrème misære saisissent avant tout. Surpris de cette foule Þ laquelle il çtait çtranger, cet homme d'imagination çprouva comme une immense diminution de lui-mème. Les personnes qui jouissent en province d'une considçration quelconque, et qui y rencontrent Þ chaque pas une preuve de leur importance, ne s'accoutument point Þ cette perte totale et subite de leur valeur. Ètre quelque chose dans son pays et n'ètre rien Þ Paris, sont deux çtats qui veulent des transitions ; et ceux qui passent trop brusquement de l'un Þ l'autre tombent dans une espæce d'ançantissement. Pour un jeune poæte qui trouvait un çcho Þ tous ses sentiments, un confident pour toutes ses idçes, une àme pour partager ses moindres sensations, Paris allait ètre un affreux dçsert. Lucien n'çtait pas allç chercher son bel habit bleu, en sorte qu'il fut gènç par la mesquinerie, pour ne pas dire le dçlabrement de son costume en se rendant chez Mme de Bargeton Þ l'heure o÷ elle devait ètre rentrçe ; il y trouva le baron du Chàtelet, qui les emmena tous deux dìner au *Rocher de Cancale*[5]. Lucien, çtourdi de la rapiditç du tournoiement parisien, ne pouvait rien dire Þ Louise, ils çtaient tous les trois dans la voiture ; mais il lui pressa la main, elle rçpondit amicalement Þ toutes les pensçes qu'il exprimait ainsi. Apræs le dìner, Chàtelet conduisit ses deux convives au Vaudeville[6]. Lucien çprouvait un secret mçcontentement Þ l'aspect de du Chàtelet, il maudissait le hasard qui l'avait conduit Þ Paris. Le directeur des contributions mit le sujet de son voyage

sur le compte de son ambition : il espçrait ètre nommç secrçtaire gçnçral d'une administration, et entrer au Conseil d'Çtat comme maìtre des requètes ; il venait demander raison des promesses qui lui avaient çtç faites, car un homme comme lui ne pouvait pas rester directeur des contributions ; il aimait mieux ne rien ètre, devenir dçputç, rentrer dans la diplomatie. Il se grandissait, Lucien reconnaissait vaguement dans ce vieux beau la supçrioritç de l'homme du monde au fait de la vie parisienne ; il çtait surtout honteux de lui devoir ses jouissances. LÞ o÷ le poæte çtait inquiet et gènç, l'ancien secrçtaire des commandements se trouvait comme un poisson dans l'eau. Du Chàtelet souriait aux hçsitations, aux çtonnements, aux questions, aux petites fautes que le manque d'usage arrachait Þ son rival, comme les vieux loups de mer se moquent des novices qui n'ont pas le pied marin. Le plaisir qu'çprouvait Lucien, en voyant pour la premiære fois le spectacle Þ Paris, compensa le dçplaisir que lui causaient ses confusions. Cette soirçe fut remarquable par la rçpudiation secræte d'une grande quantitç de ses idçes sur la vie de province. Le cercle s'çlargissait, la sociçtç prenait d'autres proportions. Le voisinage de plusieurs jolies Parisiennes si çlçgamment, si fraìchement mises, lui fit remarquer la vieillerie de la toilette de Mme de Bargeton, quoiqu'elle fùt passablement ambitieuse : ni les çtoffes, ni les faåons, ni les couleurs n'çtaient de mode. La coiffure qui le sçduisait tant Þ Angoulème lui parut d'un goùt affreux comparçe aux dçlicates inventions par lesquelles se recommandait chaque femme. ª Va-t-elle rester comme åa ? se dit-il, sans savoir que la journçe avait çtç employçe Þ prçparer une transformation. En province il n'y a ni choix ni comparaison Þ faire : l'habitude de voir les physionomies leur donne une beautç conventionnelle. Transportçe Þ Paris, une femme qui passe pour jolie en province n'obtient pas la moindre attention, car elle n'est belle que par l'application du proverbe : *Dans le royaume des aveugles, les borgnes sont rois*. Les yeux de Lucien faisaient la comparaison que Mme de Bargeton avait faite la veille entre lui et Chàtelet. De son còtç, Mme de Bargeton se permettait d'çtranges rçflexions sur son amant. Malgrç son çtrange beautç, le pauvre poæte n'avait point de tournure. Sa redingote dont les manches çtaient trop courtes, ses mçchants gants de province, son gilet çtriquç, le rendaient prodigieusement ridicule auspræs des jeunes gens du balcon : Mme de Bargeton lui trouvait un air piteux. Chàtelet, occupç d'elle sans prçtention, veillant sur elle avec un soin qui trahissait une passion profonde ; Chàtelet, çlçgant et Þ son aise comme un acteur qui retrouve les planches de son thçàtre, regagnait en deux

jours tout le terrain qu'il avait perdu en six mois. Quoique le vulgaire n'admette pas que les sentiments changent brusquement, il est certain que deux amants se sçparent souvent plus vite qu'ils ne se sont liçs. Il se prçparait chez Mme de Bargeton et chez Lucien un dçsenchantement sur eux-mèmes dont la cause çtait Paris. La vie s'y agrandissait aux yeux du poæte, comme la sociçtç prenait une face nouvelle aux yeux de Louise. ¾ l'un et Þ l'autre, il ne fallait plus qu'un accident pour trancher les liens qui les unissaient. Ce coup de hache, terrible pour Lucien, ne se fit pas longtemps attendre. Mme de Bargeton mit le poæte Þ son hòtel, et retourna chez elle accompagnçe de du Chàtelet, ce qui dçplut horriblement au pauvre amoureux.

ª Que vont-ils dire de moi ? ¹ pensait-il en montant dans sa triste chambre.

ª Ce pauvre garåon est singuliærement ennuyeux, dit du Chàtelet en souriant quand la portiære fut refermçe.

¢ Il en est ainsi de tous ceux qui ont un monde de pensçes dans le cő ur et dans le cerveau. Les hommes qui ont tant de choses Þ exprimer en de belles ő uvres longtemps rèvçes professent un certain mçpris pour la conversation, commerce o÷ l'esprit s'amoindrit en se monnayant, dit la fiære Nægrepelisse qui eut encore le courage de dçfendre Lucien, moins pour Lucien que pour elle-mème.

¢ Je vous accorde volontiers ceci, reprit le baron, mais nous vivons avec les personnes et non avec les livres. Tenez, chære Naís, je le vois, il n'y a encore rien entre vous et lui, j'en suis ravi. Si vous vous dçcidez Þ mettre dans votre vie un intçrèt qui vous a manquç jusqu'Þ prçsent, je vous en supplie, que ce ne soit pas pour ce prçtendu homme de gçnie. Si vous vous trompez, si dans quelques jours, en le comparant aux vçritables talents, aux hommes sçrieusement remarquables que vous allez voir, vous reconnaissiez, chære belle siræne, avoir pris sur votre dos çblouissant et conduit au port, au heu d'un homme armç de la lyre, un petit singe[7], sans maniæres, sans portçe, sot et avantageux, qui peut avoir de l'esprit Þ l'Houmeau, mais qui devient Þ Paris un garåon extrèmement ordinaire ? Apræs tout, il se publie ici par semaine des volumes de vers dont le moindre vaut encore mieux que toute la poçsie de M. Chardon. De gràce, attendez et comparez ! Demain, vendredi, il y a opçra, dit-il en voyant la voiture entrant dans la rue Neuve-du-Luxembourg, Mme d'Espard dispose de la loge des Premiers Gentilshommes de la Chambre, et vous y mænera sans

doute. Pour vous voir dans votre gloire, j'irai dans la loge de Mme de Sçrizy. On donne *Les Danaïdes*[8].

¢ Adieu ¹ , dit-elle.

Le lendemain, Mme de Bargeton tàcha de se composer une mise du matin convenable pour aller voir sa cousine, Mme d'Espard. Il faisait lçgærement froid, elle ne trouva rien de mieux dans ses vieilleries d'Angoulème qu'une certaine robe de velours vert, garnie d'une maniære assez extravagante. De son còtç, Lucien sentit la nçcessitç d'aller chercher son fameux habit bleu, car il avait pris en horreur sa maigre redingote, et il voulait se montrer toujours bien mis en songeant qu'il pourrait rencontrer la marquise d'Espard, ou aller chez elle Þ l'improviste. Il monta dans un fiacre afin de rapporter immçdiatement son paquet. En deux heures de temps, il dçpensa trois ou quatre francs, ce qui lui donna beaucoup Þ penser sur les proportions financiæres de la vie parisienne. Apræs ètre arrivç au superlatif de sa toilette, il vint rue Neuve-du-Luxembourg, o÷, sur le pas de la porte, il rencontra Gentil en compagnie d'un chasseur magnifiquement emplumç.

ª J'allais chez vous, monsieur ; Madame m'envoie ce petit mot pour vous ¹ , dit Gentil qui ne connaissait pas les formules du respect parisien, habituç qu'il çtait Þ la bonhomie des mő urs provinciales.

Le chasseur prit le poæte pour un domestique. Lucien dçcacheta le billet, par lequel il apprit que Mme de Bargeton passait la journçe chez la marquise d'Espard et allait le soir Þ l'Opçra ; mais elle disait Þ Lucien de s'y trouver, sa cousine lui permettait de donner une place dans sa loge au jeune poæte, Þ qui la marquise çtait enchantçe de procurer ce plaisir.

ª Elle m'aime donc ! mes craintes sont folles, se dit Lucien, elle me prçsente Þ sa cousine dæs ce soir. ¹

Il bondit de joie, et voulut passer joyeusement le temps qui le sçparait de cette heureuse soirçe. Il s'çlanåa vers les Tuileries en rèvant de s'y promener jusqu'Þ l'heure o÷ il irait dìner cher Vçry[9]. VoilÞ Lucien gabant[10], sautillant, lçger de bonheur qui dçbouche sur la terrasse des Feuillants et la parcourt en examinant les promeneurs, les jolies femmes avec leurs adorateurs, les çlçgants, deux par deux, bras dessus bras dessous, se saluant les uns les autres par un coup d'ő il en passant. Quelle diffçrence de cette terrasse avec Beaulieu ! Les oiseaux de ce magnifique perchoir çtaient autrement jolis que ceux d'Angoulème ! C'çtait tout le luxe de couleurs qui brille sur les familles ornithologiques des Indes ou de l'Amçrique, comparç aux couleurs grises des oiseaux de l'Europe. Lucien passa deux cruelles heures dans les

Tuileries : il y fit un violent retour sur lui-mème et se jugea. D'abord il ne vit pas un seul habit Þ ces jeunes çlçgants. S'il apercevait un homme en habit, c'çtait un vieillard hors la loi, quelque pauvre diable, un rentier venu du Marais, ou quelque garåon de bureau. Apræs avoir reconnu qu'il y avait une mise du matin et une mise du soir, le poæte aux çmotions vives, au regard pçnçtrant, reconnut la laideur de sa dçfroque, les dçfectuositçs qui frappaient de ridicule son habit dont la coupe çtait passçe de mode, dont le bleu çtait faux, dont le collet çtait outrageusement disgracieux, dont les basques de devant, trop longtemps portçes, penchaient l'une vers l'autre ; les boutons avaient rougi, les plis dessinaient de fatales lignes blanches. Puis son gilet çtait trop court et la faåon si grotesquement provinciale que, pour le cacher, il boutonna brusquement son habit. Enfin il ne voyait de pantalon de nankin qu'aux gens communs. Les gens comme il faut portaient de dçlicieuses çtoffes de fantaisie ou le blanc toujours irrçprochable ! D'ailleurs tous les pantalons çtaient Þ sous-pieds, et le sien se mariait træs mal avec les talons de ses bottes, pour lesquels les bords de l'çtoffe recroquevillçe manifestaient une violente antipathie. Il avait une cravate blanche Þ bouts brodçs par sa ső ur, qui, apræs en avoir vu de semblables Þ M. du Hautoy, Þ M. de Chandour, s'çtait empressçe d'en faire de pareilles Þ son frære. Non seulement personne, exceptç les gens graves, quelques vieux financiers, quelques sçværes administrateurs, ne portait de cravate blanche le matin ; mais encore le pauvre Lucien vit passer de l'autre còtç de la grille, sur le trottoir de la rue de Rivoli, un garåon çpicier tenant un panier sur sa tète, et sur qui l'homme d'Angoulème surprit deux bouts de cravate brodçs par la main de quelque grisette adorçe. ¾ cet aspect, Lucien reåut un coup Þ la poitrine, Þ cet organe encore mal dçfini o÷ se rçfugie notre sensibilitç, o÷, depuis qu'il existe des sentiments, les hommes portent la main, dans les joies comme dans les douleurs excessives. Ne taxez pas ce rçcit de puçrilitç ! Certes, pour les riches qui n'ont jamais connu ces sortes de souffrances, il se trouve ici quelque chose de mesquin et d'incroyable ; mais les angoisses des malheureux ne mçritent pas moins d'attention que les crises qui rçvolutionnent la vie des puissants et des privilçgiçs de la terre. Puis ne se rencontre-t-il pas autant de douleur de part et d'autre ? La souffrance agrandit tout. Enfin, changez les termes : au lieu d'un costume plus ou moins beau, mettez un ruban, une distinction, un titre ? Ces apparentes petites choses n'ont-elles pas tourmentç de brillantes existences ? La question du costume est d'ailleurs çnorme chez ceux qui veulent paraìtre

avoir ce qu'ils n'ont pas, car c'est souvent le meilleur moyen de le possçder plus tard[11]. Lucien eut une sueur froide en pensant que le soir il allait comparaìtre ainsi vètu devant la marquise d'Espard, la parente d'un premier gentilhomme de la Chambre du Roi, devant une femme chez laquelle allaient les illustrations de tous les genres, des illustrations choisies.

[a] J'ai l'air du fils d'un apothicaire, d'un vrai courtaud[12] de boutique ! [1] se dit-il Þ lui-mème avec rage en voyant passer les gracieux, les coquets, les çlçgants jeunes gens des familles du faubourg Saint-Germain, qui tous avaient une maniære Þ eux qui les rendait tous semblables par la finesse des contours, par la noblesse de la tenue, par l'air du visage ; et tous diffçrents par le cadre que chacun s'çtait choisi pour se faire valoir. Tous faisaient ressortir leurs avantages par une espæce de mise en scæne que les jeunes gens entendent Þ Paris aussi bien que les femmes. Lucien tenait de sa mære les prçcieuses distinctions physiques dont les privilæges çclataient Þ ses yeux ; mais cet or çtait dans sa gangue, et non mis en ő uvre. Ses cheveux çtaient mal coupçs. Au lieu de maintenir sa figure haute par une souple baleine, il se sentait enseveli dans un vilain col de chemise ; et sa cravate, n'offrant pas de rçsistance, lui laissait pencher sa tète attristçe. Quelle femme eùt devinç ses jolis pieds dans la botte ignoble qu'il avait apportçe d'Angoulème ? Quel jeune homme eùt enviç sa jolie taille dçguisçe par le sac bleu qu'il avait cru jusqu'alors ètre un habit ? Il voyait de ravissants boutons sur des chemises çtincelantes de blancheur, la sienne çtait rousse ! Tous ces çlçgants gentilshommes çtaient merveilleusement gantçs, et il avait des gants de gendarme ! Celui-ci badinait avec une canne dçlicieusement montçe. Celui-lÞ portait une chemise Þ poignets retenus par de mignons boutons d'or. En parlant Þ une femme, l'un tordait une charmante cravache, et les plis abondants de son pantalon tachetç de quelques petites çclaboussures, ses çperons retentissants, sa petite redingote serrçe montraient qu'il allait remonter sur un des deux chevaux tenus par un tigre[13] gros comme le poing. Un autre tirait de la poche de son gilet une montre plate comme une piæce de cent sous, et regardait l'heure en homme qui avait avancç ou manquç l'heure d'un rendez-vous. En regardant ces jolies bagatelles que Lucien ne soupåonnait pas, le monde des superfluitçs nçcessaires lui apparut, et il frissonna en pensant qu'il fallait un capital çnorme pour exercer l'çtat de joli garåon ! Plus il admirait ces jeunes gens Þ l'air heureux et dçgagç, plus il avait conscience de son air çtrange, l'air d'un homme qui ignore o÷ aboutit le chemin qu'il suit, qui ne sait o÷ se trouve le

Palais-Royal quand il y touche, et qui demande o÷ est le Louvre Þ un passant qui rçpond : ª Vous y ètes. ¹ Lucien se voyait sçparç de ce monde par un abìme, il se demandait par quels moyens il pouvait le franchir, car il voulait ètre semblable Þ cette svelte et dçlicate jeunesse parisienne. Tous ces patriciens saluaient des femmes divinement mises et divinement belles, des femmes pour lesquelles Lucien se serait fait hacher pour prix d'un seul baiser, comme le page de la comtesse de Kőnigsmarck[14]. Dans les tçnæbres de sa mçmoire, Louise, comparçe Þ ces souveraines, se dessina comme une vieille femme. Il rencontra plusieurs de ces femmes dont on parlera dans l'histoire du dix-neuviæme siæcle, de qui l'esprit, la beautç, les amours ne seront pas moins cçlæbres que celles des reines du temps passç. Il vit passer une fille sublime, Mlle des Touches, si connue sous le nom de Camille Maupin, çcrivain çminent, aussi grande par sa beautç que par un esprit supçrieur, et dont le nom fut rçpçtç tout bas par les promeneurs et par les femmes[15].

ª Ha ! se dit-il, voilÞ la poçsie. ¹

Qu'çtait Mme de Bargeton aupræs de cet ange brillant de jeunesse, d'espoir, d'avenir, au doux sourire, et dont l'őil noir çtait vaste comme le ciel, ardent comme le soleil ! Elle riait en causant avec Mme Firmiani, l'une des plus charmantes femmes de Paris[16]. Une voix lui cria bien : ª L'intelligence est le levier avec lequel on remue le monde. ¹ Mais une autre voix lui cria que le point d'appui de l'intelligence çtait l'argent. Il ne voulut pas rester au milieu de ses ruines et sur le thçàtre de sa dçfaite, il prit la route du Palais-Royal, apræs l'avoir demandçe, car il ne connaissait pas encore la topographie de son quartier. Il entra chez Vçry, commanda, pour s'initier aux plaisirs de Paris, un dìner qui le consolàt de son dçsespoir. Une bouteille de vin de Bordeaux, des huìtres d'Ostende, un poisson, une perdrix, un macaroni, des fruits furent le *nec plus ultra* de ses dçsirs. Il savoura cette petite dçbauche en pensant Þ faire preuve d'esprit ce soir aupræs de la marquise d'Espard, et Þ racheter la mesquinerie de son bizarre accoutrement par le dçploiement de ses richesses intellectuelles. Il fut tirç de ses rèves par le total de la carte qui lui enleva les cinquante francs avec lesquels il croyait aller fort loin dans Paris. Ce dìner coùtait un mois de son existence d'Angoulème. Aussi ferma-t-il respectueusement la porte de ce palais, en pensant qu'il n'y remettrait jamais les pieds.

ª Æve avait raison, se dit-il en s'en allant par la galerie de pierre chez lui pour y reprendre de l'argent, les prix de Paris ne sont pas ceux de

l'Houmeau. ¹

Chemin faisant, il admira les boutiques des tailleurs, et songeant aux toilettes qu'il avait vues le matin : ª Non, s'çcria-t-il, je ne paraìtrai pas fagotç comme je le suis devant Mme d'Espard. ¹ Il courut avec une vçlocitç de cerf jusqu'Þ l'hòtel du Gaillard-Bois, monta dans sa chambre, y prit cent çcus, et redescendit au Palais-Royal pour s'y habiller de pied en cap. Il avait vu des bottiers, des lingers, des giletiers, des coiffeurs au Palais-Royal o÷ sa future çlçgance çtait çparse dans dix boutiques. Le premier tailleur chez lequel il entra lui fit essayer autant d'habits qu'il voulut en mettre, et lui persuada qu'ils çtaient tous de la derniære mode. Lucien sortit possçdant un habit vert, un pantalon blanc et un gilet de fantaisie pour la somme de deux cents francs. Il eut bientòt trouvç une paire de bottes fort çlçgante et Þ son pied. Enfin apræs avoir fait emplette de tout ce qui lui çtait nçcessaire, il demanda le coiffeur chez lui o÷ chaque fournisseur apporta sa marchandise. ¾ sept heures du soir, il monta dans un fiacre et se fit conduire Þ l'Opçra, frisç comme un saint Jean de procession, bien giletç, bien cravatç, mais un peu gènç dans cette espæce d'çtui o÷ il se trouvait pour la premiære fois. Suivant la recommandation de Mme de Bargeton, il demanda la loge des Premiers Gentilshommes de la Chambre. ¾ l'aspect d'un homme dont l'çlçgance empruntçe le faisait ressembler Þ un premier garåon de noces, le contròleur le pria de montrer son coupon.

ª Je n'en ai pas.

¢ Vous ne pouvez pas entrer, lui rçpondit-on sæchement.

¢ Mais je suis de la sociçtç de Mme d'Espard, dit-il.

¢ Nous ne sommes pas tenus de savoir cela ¹ , dit l'employç qui ne put s'empècher d'çchanger un imperceptible sourire avec ses collægues du contròle.

En ce moment une voiture s'arrèta sous le pçristyle. Un chasseur, que Lucien ne reconnut pas, dçplia le marchepied d'un coupç d'o÷ sortirent deux femmes parçes. Lucien, qui ne voulut pas recevoir du contròleur quelque impertinent avis pour se ranger, fit place aux deux femmes.

ª Mais cette dame est la marquise d'Espard que vous prçtendez connaìtre, monsieur ¹ , dit ironiquement le contròleur Þ Lucien.

Lucien fut d'autant plus abasourdi que Mme de Bargeton n'avait pas l'air de le reconnaìtre dans son nouveau plumage ; mais quand il l'aborda, elle lui sourit et lui dit : ª Cela se trouve Þ merveille, venez ! ¹

Les gens du contròle çtaient redevenus sçrieux. Lucien suivit Mme de Bargeton, qui, tout en montant le vaste escalier de l'Opçra, prçsenta son Rubemprç Þ sa cousine. La loge des Premiers Gentilshommes est celle qui se trouve dans l'un des deux pans coupçs au fond de la salle : on y est vu comme on y voit de tous còtçs. Lucien se mit derriære sa cousine, sur une chaise, heureux d'ètre dans l'ombre[17].

ª M. de Rubemprç, dit la marquise d'un ton de voix flatteur, vous venez pour la premiære fois Þ l'Opçra, ayez-en tout le coup d'ő il, prenez ce siæge, mettez-vous sur le devant, nous vous le permettons. ¹

Lucien obçit, le premier acte de l'opçra finissait.

ª Vous avez bien employç votre temps ¹ , lui dit Louise Þ l'oreille dans le premier moment de surprise que lui causa le changement de Lucien.

Louise çtait restçe la mème. Le voisinage d'une femme Þ la mode, de la marquise d'Espard, cette Mme de Bargeton de Paris, lui nuisait tant, la brillante Parisienne faisait si bien ressortir les imperfections de la femme de province, que Lucien, doublement çclairç par le beau monde de cette pompeuse salle et par cette femme çminente, vit enfin dans la pauvre Anaís de Nægrepelisse la femme rçelle, la femme que les gens de Paris voyaient : une femme grande, sæche, couperosçe, fançe, plus que rousse, anguleuse, guindçe, prçcieuse, prçtentieuse, provinciale dans son parler, mal arrangçe surtout ! En effet, les plis d'une vieille robe de Paris attestent encore du goùt, on se l'explique, on devine ce qu'elle fut, mais une vieille robe de province est inexplicable, elle est risible. La robe et la femme çtaient sans gràce ni fraìcheur, le velours çtait miroitç comme le teint. Lucien, honteux d'avoir aimç cet os de seiche, se promit de profiter du premier accæs de vertu de sa Louise pour la quitter. Son excellente vue lui permettait de voir les lorgnettes braquçes sur la loge aristocratique par excellence. Les femmes les plus çlçgantes examinaient certainement Mme de Bargeton, car elles souriaient toutes en se parlant. Si Mme d'Espard reconnut, aux gestes et aux sourires fçminins, la cause des sarcasmes, elle y fut tout Þ fait insensible. D'abord chacun devait reconnaìtre dans sa compagne la pauvre parente venue de province, de laquelle peut ètre affligçe toute famille parisienne. Puis sa cousine lui avait parlç toilette en lui manifestant quelque crainte ; elle l'avait rassurçe en s'apercevant qu'Anaís, une fois habillçe, aurait bientòt pris les maniæres parisiennes. Si Mme de Bargeton manquait d'usage, elle avait la hauteur native d'une femme noble et ce *je ne sais quoi* que l'on peut nommer la *race*. Le lundi suivant elle prendrait donc sa

revanche. D'ailleurs, une fois que le public aurait appris que cette femme çtait sa cousine, la marquise savait qu'il suspendrait le cours de ses railleries et attendrait un nouvel examen avant de la juger. Lucien ne devinait pas le changement que feraient dans la personne de Louise une çcharpe roulçe autour du cou, une jolie robe, une çlçgante coiffure et les conseils de Mme d'Espard. En montant l'escalier, la marquise avait dçjÞ dit Þ sa cousine de ne pas tenir son mouchoir dçpliç Þ la main. Le bon ou le mauvais goùt tiennent Þ mille petites nuances de ce genre, qu'une femme d'esprit saisit promptement, et que certaines femmes ne comprendront jamais. Mme de Bargeton, dçjÞ pleine de bon vouloir, çtait plus spirituelle qu'il ne le fallait pour reconnaìtre en quoi elle pçchait. Mme d'Espard, sùre que son çlæve lui ferait honneur, ne s'çtait pas refusçe Þ la former. Enfin il s'çtait fait entre ces deux femmes un pacte cimentç par leur mutuel intçrèt. Mme de Bargeton avait soudain vouç un culte Þ l'idole du jour, dont les maniæres, l'esprit et l'entourage l'avaient sçduite, çblouie, fascinçe. Elle avait reconnu chez Mme d'Espard l'occulte pouvoir de la grande dame ambitieuse, et s'çtait dit qu'elle parviendrait en se faisant le satellite de cet astre : elle l'avait donc franchement admirçe. La marquise avait çtç sensible Þ cette naíve conquète, elle s'çtait intçressçe Þ sa cousine en la trouvant faible et pauvre ; puis elle s'çtait assez bien arrangçe d'avoir une çlæve pour faire çcole, et ne demandait pas mieux que d'acquçrir en Mme de Bargeton une espæce de dame d'atour, une esclave qui chanterait ses louanges, trçsor encore plus rare parmi les femmes de Paris qu'un critique dçvouç dans la gent littçraire. Cependant le mouvement de curiositç devenait trop visible pour que la nouvelle dçbarquçe ne s'en aperåùt pas, et Mme d'Espard voulut poliment lui faire prendre le change sur cet çmoi.

ª S'il nous vient des visites, lui dit-elle, nous saurons peut-ètre Þ quoi nous devons l'honneur d'occuper ces dames...

¢ Je soupåonne fort ma vieille robe de velours et ma figure angoumoisine d'amuser les Parisiennes, dit en riant Mme de Bargeton.

¢ Non, ce n'est pas vous, il y a quelque chose que je ne m'explique pas, ajouta-t-elle en regardant le poæte qu'elle regarda pour la premiære fois et qu'elle parut trouver singuliærement mis.

¢ Voici M. du Chàtelet [1], dit en ce moment Lucien en levant le doigt pour montrer la loge de Mme de Sçrizy o÷ le vieux beau remis Þ neuf venait d'entrer.

¾ ce signe Mme de Bargeton se mordit les lævres de dçpit, car la marquise ne put retenir un regard et un sourire d'çtonnement, qui disait si dçdaigneusement : ª D'o÷ sort ce jeune homme ? ¹ que Louise se sentit humiliçe dans son amour, la sensation la plus piquante pour une Franåaise, et qu'elle ne pardonne pas Þ son amant de lui causer. Dans ce monde o÷ les petites choses deviennent grandes, un geste, un mot perdent un dçbutant. Le principal mçrite des belles maniæres et du ton de la haute compagnie est d'offrir un ensemble harmonieux o÷ tout est si bien fondu que rien ne choque. Ceux mèmes qui, soit par ignorance, soit par un emportement quelconque de la pensçe, n'observent pas les lois de cette science, comprendront tous qu'en cette matiære une seule dissonance est, comme en musique, une nçgation complæte de l'Art lui-mème, dont toutes les conditions doivent ètre exçcutçes dans la moindre chose sous peine de ne pas ètre.

ª Qui est ce monsieur ? demanda la marquise en montrant Chàtelet. Connaissez-vous donc dçjÞ Mme de Sçrizy ?

¢ Ah ! cette personne est la fameuse Mme de Sçrizy qui a eu tant d'aventures, et qui nçanmoins est reåue partout[18] !

¢ Une chose inouíe, ma chære, rçpondit la marquise, une chose inexplicable, mais inexpliquçe ! Les hommes les plus redoutables sont ses amis, et pourquoi ? Personne n'ose sonder ce mystære. Ce monsieur est-il donc le lion d'Angoulème ?

¢ Mais M. le baron du Chàtelet, dit Anaís qui par vanitç rendit Þ Paris le titre qu'elle contestait Þ son adorateur, est un homme qui a fait beaucoup parler de lui. C'est le compagnon de M. de Montriveau...

¢ Ah ! fit la marquise, je n'entends jamais ce nom sans penser Þ la pauvre duchesse de Langeais, qui a disparu comme une çtoile filante[19]. Voici, reprit-elle en montrant une loge, M. de Rastignac et Mme de Nucingen[20], la femme d'un fournisseur, banquier, homme d'affaires, brocanteur en grand, un homme qui s'impose au monde de Paris par sa fortune, et qu'on dit peu scrupuleux sur les moyens de l'augmenter ; il se donne mille peines pour faire croire Þ son dçvouement pour les Bourbons, il a dçjÞ tentç de venir chez moi. En prenant la loge de Mme de Langeais, sa femme a cru qu'elle en aurait les gràces, l'esprit et le succæs ! Toujours la fable du geai qui prend les plumes du paon !

¢ Comment font M. et Mme de Rastignac, Þ qui nous ne connaissons pas mille çcus de rente, pour soutenir leur fils Þ Paris ? dit Lucien Þ Mme de

Bargeton en s'çtonnant de l'çlçgance et du luxe que rçvçlait la mise de ce jeune homme.

¢ Il est facile de voir que vous venez d'Angoulème ¹, rçpondit la marquise assez ironiquement sans quitter sa lorgnette.

Lucien ne comprit pas, il çtait tout entier Þ l'aspect des loges o÷ il devinait les jugements qui s'y portaient sur Mme de Bargeton et la curiositç dont il çtait l'objet. De son còtç, Louise çtait singuliærement mortifiçe du peu d'estime que la marquise faisait de la beautç de Lucien. ª Il n'est donc pas si beau que je le croyais ! ¹ se disait-elle. De lÞ, Þ le trouver moins spirituel, il n'y avait qu'un pas. La toile çtait baissçe. Chàtelet, qui çtait venu faire une visite Þ la duchesse de Carigliano[21], dont la loge avoisinait celle de Mme d'Espard, y salua Mme de Bargeton qui rçpondit par une inclination de tète. Une femme du monde voit tout, et la marquise remarqua la tenue supçrieure de du Chàtelet. En ce moment quatre personnes entræent successivement dans la loge de la marquise, quatre cçlçbritçs parisiennes.

Le premier çtait M. de Marsay, homme fameux par les passions qu'il inspirait, remarquable surtout par une beautç de jeune fille, beautç molle, effçminçe, mais corrigçe par un regard fixe, calme, fauve et rigide comme celui d'un tigre : on l'aimait, et il effrayait. Lucien çtait aussi beau ; mais chez lui le regard çtait si doux, son őil bleu çtait si limpide, qu'il ne paraissait pas susceptible d'avoir cette force et cette puissance Þ laquelle s'attachent tant les femmes. D'ailleurs rien ne faisait encore valoir le poæte, tandis que de Marsay avait un entrain d'esprit, une certitude de plaire, une toilette appropriçe Þ sa nature qui çcrasait autour de lui tous ses rivaux. Jugez de ce que pouvait ètre dans ce voisinage Lucien, gourmç, gommç, roide et neuf comme ses habits. De Marsay avait conquis le droit de dire des impertinences par l'esprit qu'il leur donnait et par la gràce des maniæres dont il les accompagnait. L'accueil de la marquise indiqua soudain Þ Mme de Bargeton la puissance de ce personnage. Le second çtait l'un des deux Vandenesse, celui qui avait causç l'çclat de lady Dudley, un jeune homme doux, spirituel, modeste, qui rçussissait par des qualitçs tout opposçes Þ celles dont se glorifiait de Marsay et que la cousine de la marquise, Mme de Mortsauf, lui avait chaudement recommandç[22]. Le troisiæme çtait le gçnçral Montriveau, l'auteur de la perte de la duchesse de Langeais. Le quatriæme çtait M. de Canalis, un des plus illustres poætes de cette çpoque, un jeune homme encore Þ l'aube de sa gloire, et qui, plus fier d'ètre gentilhomme que de son talent, se posait comme l'*attentif* de Mme d'Espard pour cacher sa

passion pour la duchesse de Chaulieu. On devinait malgrç ses gràces entachçes dçjÞ d'affectation l'immense ambition qui plus tard le lanåa dans les orages de la vie politique. Sa beautç, presque mignarde, ses maniæres caressantes dçguisaient mal un profond çgoísme et les calculs perpçtuels d'une existence alors problçmatique, mais le choix qu'il avait fait de Mme de Chaulieu, femme de quarante ans passçs, lui valait alors les bienfaits de la Cour, les applaudissements du faubourg Saint-Germain et les injures des libçraux qui le nommaient un poæte de sacristie[23].

En voyant ces quatre figures si remarquables, Mme de Bargeton s'expliqua le peu d'attention de la marquise pour Lucien. Puis quand la conversation commenåa, quand chacun de ces esprits si fins, si dçlicats, se rçvçla par des traits qui avaient plus de sens, plus de profondeur que ce qu'Anaís entendait durant un mois en province ; quand surtout le grand poæte fit entendre une parole vibrante o÷ se retrouvait le positif de cette çpoque, mais dorç de poçsie, Louise comprit ce que du Chàtelet lui avait dit la veille : Lucien ne fut plus rien. Chacun regardait le pauvre inconnu avec une si cruelle indiffçrence, il çtait si bien lÞ comme un çtranger qui ne savait pas la langue, que la marquise en eut pitiç.

ª Permettez-moi, monsieur, dit-elle Þ Canalis, de vous prçsenter M. de Rubemprç. Vous occupez une position trop haute dans le monde littçraire pour ne pas accueillir un dçbutant. M. de Rubemprç arrive d'Angoulème, il aura sans doute besoin de votre protection aupræs de ceux qui mettent ici le gçnie en lumiære. Il n'a pas encore d'ennemis qui puissent faire sa fortune en l'attaquant. N'est-ce pas une entreprise assez originale pour la tenter, que de lui faire obtenir par l'amitiç ce que vous tenez de la haine ? ¹

Les quatre personnages regardærent alors Lucien pendant le temps que la marquise parla. Quoique Þ deux pas du nouveau venu, de Marsay prit son lorgnon pour le voir ; son regard allait de Lucien Þ Mme de Bargeton, et de Mme de Bargeton Þ Lucien, en les appareillant par une pensçe moqueuse qui les mortifia cruellement l'un et l'autre ; il les examinait comme deux bètes curieuses, et il souriait. Ce sourire fut un coup de poignard pour le grand homme de province. Fçlix de Vandenesse eut un air charitable. Montriveau jeta sur Lucien un regard pour le sonder jusqu'au tuf.

ª Madame, dit M. de Canalis en s'inclinant, je vous obçirai, malgrç l'intçrèt personnel qui nous porte Þ ne pas favoriser nos rivaux ; mais vous nous avez habituçs aux miracles.

¢ Hç bien, faites-moi le plaisir de venir dìner lundi chez moi avec M. de Rubemprç, vous causerez plus Þ l'aise qu'ici des affaires littçraires ; je tàcherai de racoler quelques-uns des tyrans de la littçrature et les cçlçbritçs qui la protægent, l'auteur d'*Ourika*[24] et quelques jeunes poætes bien-pensants.

¢ Madame la marquise, dit de Marsay, si vous patronnez monsieur pour son esprit, moi je le protçgerai pour sa beautç ; je lui donnerai des conseils qui en feront le plus heureux dandy de Paris. Apræs cela, il sera poæte s'il veut. ¹

Mme de Bargeton remercia sa cousine par un regard plein de reconnaissance.

ª Je ne vous savais pas jaloux des gens d'esprit, dit Montriveau Þ de Marsay. Le bonheur tue les poætes.

¢ Est-ce pour cela que monsieur cherche Þ se marier[25] ? ¹ reprit le dandy en s'adressant Þ Canalis afin de voir si Mme d'Espard serait atteinte par ce mot.

Canalis haussa les çpaules et Mme d'Espard, amie de Mme de Chaulieu, se mit Þ rire.

Lucien, qui se sentait dans ses habits comme une statue çgyptienne dans sa gaine, çtait honteux de ne rien rçpondre. Enfin il dit de sa voix tendre Þ la marquise : ª Vos bontçs, madame, me condamnent Þ n'avoir que des succæs. ¹

Du Chàtelet entra dans ce moment, en saisissant aux cheveux l'occasion de se faire appuyer aupræs de la marquise par Montriveau, un des rois de Paris. Il salua Mme de Bargeton, et pria Mme d'Espard de lui pardonner la libertç qu'il prenait d'envahir sa loge : il çtait sçparç depuis si longtemps de son compagnon de voyage ! Montriveau et lui se revoyaient pour la premiære fois apræs s'ètre quittçs au milieu du dçsert.

ª Se quitter dans le dçsert et se retrouver Þ l'Opçra ! dit Lucien.

¢ C'est une vçritable reconnaissance de thçàtre ¹ , dit Canalis.

Montriveau prçsenta le baron du Chàtelet Þ la marquise et la marquise fit Þ l'ancien secrçtaire des commandements de l'Altesse Impçriale un accueil d'autant plus flatteur, qu'elle l'avait dçjÞ vu bien reåu dans trois loges, que Mme de Sçrizy n'admettait que des gens bien posçs, et qu'enfin il çtait le compagnon de Montriveau. Ce dernier titre avait une si grande valeur, que Mme de Bargeton put remarquer dans le ton, dans les regards et dans les maniæres des quatre personnages, qu'ils reconnaissaient du Chàtelet pour un des leurs sans discussion. La conduite sultanesque tenue par Chàtelet en

province fut tout Þ coup expliquçe Þ Naís. Enfin du Chàtelet vit Lucien, et lui fit un de ces petits saluts secs et froids par lesquels un homme en dçconsidære un autre, en indiquant aux gens du monde la place infime qu'il occupe dans la sociçtç. Il accompagna son salut d'un air sardonique par lequel il semblait dire : Par quel hasard se trouve-t-il lÞ ? Du Chàtelet fut bien compris, car de Marsay se pencha vers Montriveau pour lui dire Þ l'oreille, de maniære Þ se faire entendre du baron : ª Demandez-lui donc quel est ce singulier jeune homme qui a l'air d'un mannequin habillç Þ la porte d'un tailleur. ¹

Du Chàtelet parla pendant un moment Þ l'oreille de son compagnon, en ayant l'air de renouveler connaissance, et sans doute il coupa son rival en quatre. Surpris par l'esprit d'Þ-propos, par la finesse avec laquelle ces hommes formulaient leurs rçponses, Lucien çtait çtourdi par ce qu'on nomme le trait, le mot, surtout par la dçsinvolture de la parole et l'aisance des maniæres. Le luxe qui l'avait çpouvantç le matin dans les choses, il le retrouvait dans les idçes. Il se demandait par quel mystære ces gens trouvaient Þ brùle-pourpoint des rçflexions piquantes, des reparties qu'il n'aurait imaginçes qu'apræs de longues mçditations. Puis, non seulement ces cinq hommes du monde çtaient Þ l'aise par la parole, mais ils l'çtaient dans leurs habits : ils n'avaient rien de neuf ni rien de vieux. En eux, rien ne brillait, et tout attirait le regard. Leur luxe d'aujourd'hui çtait celui d'hier, il devait ètre celui du lendemain. Lucien devina qu'il avait l'air d'un homme qui s'çtait habillç pour la premiære fois de sa vie.

ª Mon cher, disait de Marsay Þ Fçlix de Vandenesse, ce petit Rastignac se lance comme un cerf-volant ! le voilÞ chez la marquise de Listomære[26], il fait des progræs, il nous lorgne ! Il connaìt sans doute monsieur, reprit le dandy en s'adressant Þ Lucien mais sans le regarder.

¢ Il est difficile, rçpondit Mme de Bargeton, que le nom du grand homme dont nous sommes fiers ne soit pas venu jusqu'Þ lui ; sa sőur a entendu derniærement M. de Rubemprç nous lire de træs beaux vers. ¹

Fçlix de Vandenesse et de Marsay saluærent la marquise et se rendirent chez Mme de Listomære, la sőur des Vandenesse. Le second acte commenåa, et chacun laissa Mme d'Espard, sa cousine et Lucien seuls. Les uns allærent expliquer Mme de Bargeton aux femmes intriguçes de sa prçsence, les autres racontærent l'arrivçe du poæte et se moquærent de sa toilette, Canalis regagna la loge de la duchesse de Chaulieu et ne revint plus. Lucien fut heureux de la diversion que produisait le spectacle. Toutes

les craintes de Mme de Bargeton relativement Þ Lucien furent augmentçes par l'attention que sa cousine avait accordçe au baron du Chàtelet, et qui avait un tout autre caractære que celui de sa politesse protectrice envers Lucien. Pendant le second acte, la loge de Mme de Listomære resta pleine de monde, et parut agitçe par une conversation o÷ il s'agissait de Mme de Bargeton et de Lucien. Le jeune Rastignac çtait çvidemment l'*amuseur* de cette loge, il donnait le branle Þ ce rire parisien qui, se portant chaque jour sur une nouvelle pàture, s'empresse d'çpuiser le sujet prçsent en en faisant quelque chose de vieux et d'usç dans un seul moment. Mme d'Espard, inquiæte, savait qu'on ne laisse pas ignorer longtemps une mçdisance Þ ceux qu'elle blesse, elle attendit la fin de l'acte. Quand les sentiments se sont retournçs sur eux-mèmes comme chez Lucien et chez Mme de Bargeton, il se passe d'çtranges choses en peu de temps : les rçvolutions morales s'opærent par des lois d'un effet rapide. Louise avait prçsentes Þ la mçmoire les paroles sages et politiques que du Chàtelet lui avait dites sur Lucien en revenant du Vaudeville. Chaque phrase çtait une prophçtie, et Lucien prit Þ tàche de les accomplir toutes. En perdant ses illusions sur Mme de Bargeton, comme Mme de Bargeton perdait les siennes sur lui, le pauvre enfant, de qui la destinçe ressemblait un peu Þ celle de J.-J. Rousseau, l'imita en ce point qu'il fut fascinç par Mme d'Espard ; et il s'amouracha d'elle aussitòt. Les jeunes gens ou les hommes qui se souviennent de leurs çmotions de jeunesse comprendront que cette passion çtait extrèmement probable et naturelle. Les jolies petites maniæres, ce parler dçlicat, ce son de voix fin, cette femme fluette, si noble, si haut placçe, si enviçe, cette reine apparaissait au poæte comme Mme de Bargeton lui çtait apparue Þ Angoulème. La mobilitç de son caractære le poussa promptement Þ dçsirer cette haute protection ; le plus sùr moyen çtait de possçder la femme, il aurait tout alors ! Il avait rçussi Þ Angoulème, pourquoi ne rçussirait-il pas Þ Paris ? Involontairement et malgrç les magies de l'Opçra toutes nouvelles pour lui, son regard, attirç par cette magnifique Cçlimæne, se coulait Þ tout moment vers elle ; et plus il la voyait, plus il avait envie de la voir ! Mme de Bargeton surprit un des regards pçtillants de Lucien ; elle l'observa et le vit plus occupç de la marquise que du spectacle. Elle se serait de bonne gràce rçsignçe Þ ètre dçlaissçe pour les cinquante filles de Danaús ; mais quand un regard plus ambitieux, plus ardent, plus significatif que les autres lui expliqua ce qui se passait dans le cő ur de Lucien, elle devint jalouse, mais moins pour l'avenir que pour le passç. ª Il ne m'a jamais regardçe

ainsi, pensa-t-elle. Mon Dieu, Chàtelet avait raison ! ¹ Elle reconnut alors l'erreur de son amour. Quand une femme arrive Þ se repentir de ses faiblesses, elle passe comme une çponge sur sa vie, afin d'en effacer tout. Quoique chaque regard de Lucien la courrouåàt, elle demeura calme. De Marsay revint Þ l'entracte en amenant M. de Listomære. L'homme grave[27] et le jeune fat apprirent bientòt Þ l'altiære marquise que le garåon de noces endimanchç qu'elle avait le malheur d'admettre dans sa loge ne se nommait pas plus M. de Rubemprç qu'un juif n'a de nom de baptème. Lucien çtait le fils d'un apothicaire nommç Chardon. M. de Rastignac, træs au fait des affaires d'Angoulème, avait fait rire dçjÞ deux loges aux dçpens de cette espæce de momie que la marquise nommait sa cousine, et de la prçcaution que cette dame prenait d'avoir præs d'elle un pharmacien pour pouvoir sans doute entretenir par des drogues sa vie artificielle. Enfin de Marsay rapporta quelques-une des mille plaisanteries auxquelles se livrent en un instant les Parisiens, et qui sont aussi promptement oubliçes que dites, mais derriære lesquelles çtait Chàtelet, l'artisan de cette trahison carthaginoise.

ª Ma chære, dit sous l'çventail Mme d'Espard Þ Mme de Bargeton, de gràce, dites-moi si votre protçgç se nomme rçellement M. de Rubemprç ?

¢ Il a pris le nom de sa mære, dit Anaís embarrassçe.

¢ Mais quel est le nom de son pære ?

¢ Chardon.

¢ Et que faisait ce Chardon ?

¢ Il çtait pharmacien.

¢ J'çtais bien sùre, ma chære amie, que tout Paris ne pouvait se moquer d'une femme que j'adopte. Je ne me soucie pas de voir venir ici des plaisants enchantçs de me trouver avec le fils d'un apothicaire ; si vous m'en croyez, nous nous en irons ensemble, et Þ l'instant. ¹

Mme d'Espard prit un air assez impertinent, sans que Lucien pùt deviner en quoi il avait donnç lieu Þ ce changement de visage. Il pensa que son gilet çtait de mauvais goùt, ce qui çtait vrai ; que la faåon de son habit çtait d'une mode exagçrçe, ce qui çtait encore vrai. Il reconnut avec une secræte amertume qu'il fallait se faire habiller par un habile tailleur, et il se promit bien le lendemain d'aller chez le plus cçlæbre, afin de pouvoir, lundi prochain, rivaliser avec les hommes qu'il trouverait chez la marquise. Quoique perdu dans ses rçflexions, ses yeux, attentifs au troisiæme acte, ne quittaient pas la scæne. Tout en regardant les pompes de ce spectacle unique, il se livrait Þ son rève sur Mme d'Espard. Il fut au dçsespoir de cette subite

froideur qui contrariait çtrangement l'ardeur intellectuelle avec laquelle il attaquait ce nouvel amour, insouciant des difficultçs immenses qu'il apercevait, et qu'il se promettait de vaincre. Il sortit de sa profonde contemplation pour revoir sa nouvelle idole ; mais en tournant la tète, il se vit seul ; il avait entendu quelque lçger bruit, la porte se fermait, Mme d'Espard entraìnait sa cousine. Lucien fut surpris au dernier point de ce brusque abandon, mais il n'y pensa pas longtemps, prçcisçment parce qu'il le trouvait inexplicable.

Quand les deux femmes furent montçes dans leur voiture et qu'elle roula par la rue de Richelieu vers le faubourg Saint-Honorç, la marquise dit avec un ton de colære dçguisçe : ª Ma chære enfant, Þ quoi pensez-vous ? mais attendez donc que le fils d'un apothicaire soit rçellement cçlæbre avant de vous y intçresser. La duchesse de Chaulieu n'avoue pas encore Canalis. et il est cçlæbre, et il est gentilhomme. Ce garåon n'est ni votre fils ni votre amant, n'est-ce pas ? ¹ dit cette femme hautaine en jetant Þ sa cousine un regard inquisitif et clair.

ª Quel bonheur pour moi d'avoir tenu ce petit dròle Þ distance et de ne lui avoir rien accordç ! ¹ pensa Mme de Bargeton.

ª Eh bien, reprit la marquise qui prit l'expression des yeux de sa cousine pour une rçponse, laissez-le lÞ, je vous en conjure. S'arroger un nom illustre ?... mais c'est une audace que la sociçtç punit. J'admets que ce soit celui de sa mære ; mais songez donc, ma chære, qu'au Roi seul appartient le droit de confçrer, par une ordonnance, le nom des Rubemprç au fils d'une demoiselle de cette maison ; si elle s'est mçsalliçe, la faveur serait çnorme, et pour l'obtenir, il faut une immense fortune, des services rendus, de træs hautes protections. Cette mise de boutiquier endimanchç prouve que ce garåon n'est ni riche ni gentilhomme ; sa figure est belle, mais il me parait fort sot, il ne sait ni se tenir ni parler ; enfin il n'est pas *élevé*, par quel hasard le protçgez-vous ? ¹

Mme de Bargeton, qui renia Lucien, comme Lucien l'avait reniçe en lui-mème, eut une effroyable peur que sa cousine n'apprìt la vçritç sur son voyage.

ª Mais, chære cousine, je suis au dçsespoir de vous avoir compromise.

¢ On ne me compromet pas, dit en souriant Mme d'Espard. Je ne songe qu'Þ vous.

¢ Mais vous l'avez invitç Þ venir dìner lundi.

¢ Je serai malade, rçpondit vivement la marquise, vous l'en prçviendrez, et je le consignerai sous son double nom Þ ma porte. ¹

Lucien imagina de se promener pendant l'entracte dans le foyer en voyant que tout le monde y allait. D'abord aucune des personnes qui çtaient venues dans la loge de Mme d'Espard ne le salua ni ne parut faire attention Þ lui, ce qui sembla fort extraordinaire au poæte de province. Puis du Chàtelet, auquel il essaya de s'accrocher, le guettait du coin de l'ő il, et l'çvita constamment. Apræs s'ètre convaincu, en voyant les hommes qui vaguaient dans le foyer, que sa mise çtait assez ridicule, Lucien vint se replacer au coin de sa loge et demeura, pendant le reste de la reprçsentation, absorbç tour Þ tour par le pompeux spectacle du ballet du cinquiæme acte, si cçlæbre par son *Enfer*, par l'aspect de la salle dans laquelle son regard alla de loge en loge, et par ses propres rçflexions qui furent profondes en prçsence de la sociçtç parisienne. ª Voilà donc mon royaume ! se dit-il, voilà le monde que je dois dompter. ¹ Il retourna chez lui Þ pied en pensant Þ tout ce qu'avaient dit les personnages qui çtaient venus faire leur cour Þ Mme d'Espard ; leurs maniæres, leurs gestes, la faåon d'entrer et de sortir, tout revint Þ sa mçmoire avec une çtonnante fidçlitç. Le lendemain, vers midi, sa premiære occupation fut de se rendre chez Staub, le tailleur le plus cçlæbre de cette çpoque[28]. Il obtint, Þ force de priæres et par la vertu de l'argent comptant, que ses habits fussent faits pour le fameux lundi. Staub alla jusqu'Þ lui promettre une dçlicieuse redingote, un gilet et un pantalon pour le jour dçcisif. Lucien se commanda des chemises, des mouchoirs, enfin tout un petit trousseau, chez une lingære, et se fit prendre mesure de souliers et de bottes par un cordonnier cçlæbre. Il acheta une jolie canne chez Verdier, des gants et des boutons de chemise chez Mme Irlande[29] ; enfin il tàcha de se mettre Þ la hauteur des dandies. Quand il eut satisfait ses fantaisies, il alla rue Neuve-du-Luxembourg, et trouva Louise sortie.

ª Elle dìne chez Mme la marquise d'Espard, et reviendra tard ¹ , lui dit Albertine.

Lucien alla dìner dans un restaurant Þ quarante sous au Palais-Royal, et se coucha de bonne heure. Le dimanche, il alla dæs onze heures chez Louise ; elle n'çtait pas levçe. ¾ deux heures il revint.

ª Madame ne reåoit pas encore, lui dit Albertine, mais elle m'a donnç un petit mot pour vous.

¢ Elle ne reåoit pas encore, rçpçta Lucien ; mais je ne suis pas quelqu'un...

¢ Je ne sais pas ¹ , dit Albertine d'un air fort impertinent.

Lucien, moins surpris de la rçponse d'Albertine que de recevoir une lettre de Mme de Bargeton, prit le billet et lut dans la rue ces lignes dçsespçrantes :

ª Mme d'Espard est indisposçe, elle ne pourra pas vous recevoir lundi ; moi-mème je ne suis pas bien, et cependant je vais m'habiller pour aller lui tenir compagnie. Je suis dçsespçrçe de cette petite contrariçtç ; mais vos talents me rassurent, et vous percerez sans charlatanisme. ¹

ª Et pas de signature ! ¹ se dit Lucien, qui se trouva dans les Tuileries, sans croire avoir marchç. Le don de seconde vue que possædent les gens de talent lui fit soupåonner la catastrophe annoncçe par ce froid billet. Il allait perdu dans ses pensçes, il allait devant lui, regardant les monuments de la place Louis XV[30]. Il faisait beau. De belles voitures passaient incessamment sous ses yeux en se dirigeant vers la grande avenue des Champs-Çlysçes. Il suivit la foule des promeneurs et vit alors les trois ou quatre mille voitures qui, par une belle journçe, affluent en cet endroit le dimanche, et improvisent un Longchamp[31]. Çtourdi par le luxe des chevaux, des toilettes et des livrçes, il allait toujours, et arriva devant l'Arc de Triomphe commencç[32]. Que devint-il quand, en revenant, il vit venir Þ lui Mme d'Espard et Mme de Bargeton dans une calæche admirablement attelçe, et derriære laquelle ondulaient les plumes du chasseur dont l'habit vert brodç d'or les lui fit reconnaìtre. La file s'arrèta par suite d'un encombrement. Lucien put voir Louise dans sa transformation, elle n'çtait pas reconnaissable : les couleurs de sa toilette çtaient choisies de maniære Þ faire valoir son teint ; sa robe çtait dçlicieuse ; ses cheveux arrangçs gracieusement lui seyaient bien, et son chapeau d'un goùt exquis çtait remarquable Þ còtç de celui de Mme d'Espard, qui commandait Þ la mode. Il y a une indçfinissable faåon de porter un chapeau : mettez le chapeau un peu trop en arriære, vous avez l'air effrontç ; mettez-le trop en avant, vous avez l'air sournois ; de còtç, l'air devient cavalier ; les femmes comme il faut posent leurs chapeaux comme elles veulent et ont toujours bon air. Mme de Bargeton avait sur-le-champ rçsolu cet çtrange problæme. Une jolie ceinture dessinait sa taille svelte. Elle avait pris les gestes et les faåons de sa cousine ; assise comme elle, elle jouait avec une çlçgante cassolette attachçe Þ l'un des doigts de sa main droite par une petite chaìne, et montrait ainsi sa main fine et bien gantçe sans avoir l'air de vouloir la montrer. Enfin

elle s'çtait faite semblable Þ Mme d'Espard sans la singer ; elle çtait la digne cousine de la marquise, qui paraissait ètre fiære de son çlæve. Les femmes et les hommes qui se promenaient sur la chaussçe regardaient la brillante voiture aux armes des d'Espard et des Blamont-Chauvry, dont les deux çcussons çtaient adossçs. Lucien fut çtonnç du grand nombre de personnes qui saluaient les deux cousines ; il ignorait que tout ce Paris, qui consiste en vingt salons, savait dçjÞ la parentç de Mme de Bargeton et de Mme d'Espard. Des jeunes gens Þ cheval, parmi lesquels Lucien remarqua de Marsay et Rastignac, se joignirent Þ la calæche pour conduire les deux cousines au bois. Il fut facile Þ Lucien de voir, au geste des deux fats, qu'ils complimentaient Mme de Bargeton sur sa mçtamorphose. Mme d'Espard pçtillait de gràce et de santç : ainsi son indisposition çtait un prçtexte pour ne pas recevoir Lucien, puisqu'elle ne remettait pas son dìner Þ un autre jour. Le poæte furieux s'approcha de la calæche, alla lentement, et, quand il fut en vue des deux femmes, il les salua : Mme de Bargeton ne voulut pas le voir, la marquise le lorgna et ne rçpondit pas Þ son salut. La rçprobation de l'aristocratie parisienne n'çtait pas comme celle des souverains d'Angoulème : en s'efforåant de blesser Lucien, les hobereaux admettaient son pouvoir et le tenaient pour un homme ; tandis que, pour Mme d'Espard, il n'existait mème pas. Ce n'çtait pas un arrèt, mais un dçni de justice. Un froid mortel saisit le pauvre poæte quand de Marsay le lorgna ; le lion parisien laissa retomber son lorgnon si singuliærement qu'il semblait Þ Lucien que ce fùt le couteau de la guillotine. La calæche passa. La rage, le dçsir de la vengeance s'emparærent de cet homme dçdaignç : s'il avait tenu Mme de Bargeton, il l'aurait çgorgçe ; il se fit Fouquier-Tinville[33] pour se donner la jouissance d'envoyer Mme d'Espard Þ l'çchafaud, il aurait voulu pouvoir faire subir Þ de Marsay un de ces supplices raffinçs qu'ont inventçs les sauvages. Il vit passer Canalis Þ cheval, çlçgant comme devait l'ètre le plus càlin des poætes et saluant les femmes les plus jolies.

ª Mon Dieu ! de l'or Þ tout prix ! se disait Lucien, l'or est la seule puissance devant laquelle ce monde s'agenouille. Non ! lui cria sa conscience, mais la gloire, et la gloire c'est le travail ! Du travail ! c'est le mot de David. Mon Dieu ! pourquoi suis-je ici ? mais je triompherai ! je passerai dans cette avenue en calæche Þ chasseur ! j'aurai des marquises d'Espard ! ¹ En lanåant ces paroles enragçes, il dìnait chez Hurbain[34] Þ quarante sous. Le lendemain, Þ neuf heures, il alla chez Louise dans l'intention de lui reprocher sa barbarie : non seulement Mme de Bargeton

n'y çtait pas pour lui, mais encore le portier ne le laissa pas monter, il resta dans la rue, faisant le guet, jusqu'Þ midi. ¾ midi, du Chàtelet sortit de chez Mme de Bargeton, vit le poæte du coin de l'ő il et l'çvita. Lucien, piquç au vif, poursuivit son rival ; du Chàtelet, se sentant serrç, se retourna et le salua dans l'intention çvidente d'aller au large apræs cette politesse.

ª De gràce, monsieur, dit Lucien, accordez-moi une seconde, j'ai deux mots Þ vous dire. Vous m'avez tçmoignç de l'amitiç, je l'invoque pour vous demander le plus lçger des services. Vous sortez de chez Mme de Bargeton, expliquez-moi la cause de ma disgràce apræs d'elle et de Mme d'Espard ?

¢ M. Chardon, rçpondit du Chàtelet avec une fausse bonhomie, savez-vous pourquoi ces dames vous ont quittç Þ l'Opçra ?

¢ Non, dit le pauvre poæte.

¢ Eh bien, vous avez çtç desservi dæs votre dçbut par M. de Rastignac. Le jeune dandy, questionnç sur vous, a purement et simplement dit que vous vous nommiez M. Chardon et non M. de Rubemprç ; que votre mære gardait les femmes en couches, que votre pære çtait en son vivant apothicaire Þ l'Houmeau, faubourg d'Angoulème ; que votre ső ur çtait une charmante jeune fille qui repassait admirablement les chemises, et qu'elle allait çpouser un imprimeur d'Angoulème nommç Sçchard. VoilÞ le monde. Mettez-vous en vue ? il vous discute. M. de Marsay est venu rire de vous avec Mme d'Espard, et aussitòt ces deux dames se sont enfuies en se croyant compromises apræs de vous. N'essayez pas d'aller chez l'une ou chez l'autre. Mme de Bargeton ne serait pas reåue par sa cousine si elle continuait Þ vous voir. Vous avez du gçnie, tàchez de prendre votre revanche. Le monde vous dçdaigne, dçdaignez le monde. Rçfugiez-vous dans une mansarde, faites-y des chefs-d'ő uvre, saisissez un pouvoir quelconque, et vous verrez le monde Þ vos pieds ; vous lui rendrez alors les meurtrissures qu'il vous aura faites lÞ o÷ il vous les aura faites. Plus Mme de Bargeton vous a marquç d'amitiç, plus elle aura d'çloignement pour vous. Ainsi vont les sentiments fçminins. Mais il ne s'agit pas en ce moment de reconquçrir l'amitiç d'Anaís, il s'agit de ne pas l'avoir pour ennemie, et je vais vous en donner le moyen. Elle vous a çcrit, renvoyez-lui toutes ses lettres, elle sera sensible Þ ce procçdç de gentilhomme ; plus tard, si vous avez besoin d'elle, elle ne vous sera pas hostile. Quant Þ moi, j'ai une si haute opinion de votre avenir, que je vous ai partout dçfendu, et que dæs Þ prçsent, si je puis ici faire quelque chose pour vous, vous me trouverez toujours prèt Þ vous rendre service. ¹

Lucien çtait si morne, si pàle, si dçfait, qu'il ne rendit pas au vieux beau rajeuni par l'atmosphære parisienne le salut sæchement poli qu'il reåut de lui. Il revint Þ son hòtel, o÷ il trouva Staub lui-mème, venu moins pour lui essayer ses habits, qu'il lui essaya, que pour savoir de l'hòtesse du Gaillard-Bois ce qu'çtait sous le rapport financier sa pratique inconnue. Lucien çtait arrivç en poste, Mme de Bargeton l'avait ramenç du Vaudeville jeudi dernier en voiture. Ces renseignements çtaient bons. Staub nomma Lucien M. le comte, et lui fit voir avec quel talent il avait mis ses charmantes formes en lumiære.

ª Un jeune homme mis ainsi, lui dit-il, peut s'aller promener aux Tuileries, il çpousera une riche Anglaise au bout de quinze jours. ¹

Cette plaisanterie de tailleur allemand et la perfection de ses habits, la finesse du drap, la gràce qu'il se trouvait Þ lui-mème en se regardant dans la glace, ces petites choses rendirent Lucien moins triste. Il se dit vaguement que Paris çtait la capitale du hasard, et il crut au hasard pour un moment. N'avait-il pas un volume de poçsies et un magnifique roman, *L'Archer de Charles IX*, en manuscrit ? il espçra dans sa destinçe. Staub promit la redingote et le reste des habillements pour le lendemain. Le lendemain, le bottier, la lingære et le tailleur revinrent tous munis de leurs factures. Lucien ignorant la maniære de les congçdier, Lucien encore sous le charme des coutumes de province, les solda ; mais apræs les avoir payçs, il ne lui resta plus que trois cent soixante francs sur les deux mille francs qu'il avait apportçs Þ Paris : il y çtait depuis une semaine ! Nçanmoins il s'habilla et alla faire un tour sur la terrasse des Feuillants. Il y prit une revanche. Il çtait si bien mis, si gracieux, si beau, que plusieurs femmes le regardærent, et deux ou trois furent assez saisies par sa beautç pour se retourner. Lucien çtudia la dçmarche et les maniæres des jeunes gens, et fit son cours de belles maniæres tout en pensant Þ ses trois cent soixante francs. Le soir, seul dans sa chambre, il lui vint Þ l'idçe d'çclaircir le problæme de sa vie Þ l'hòtel du Gaillard-Bois, o÷ il dçjeunait des mets les plus simples, en croyant çconomiser. Il demanda son mçmoire en homme qui voulait dçmçnager, il se vit dçbiteur d'une centaine de francs. Le lendemain, il courut au pays latin, que David lui avait recommandç pour le bon marchç. Apræs avoir cherchç pendant longtemps, il finit par rencontrer rue de Cluny[35], præs de la Sorbonne, un misçrable hòtel garni, o÷ il eut une chambre pour le prix qu'il voulait y mettre. Aussitòt il paya son hòtesse du Gaillard-Bois, et vint

s'installer rue de Cluny dans la journçe. Son dçmçnagement ne lui coùta qu'une course de fiacre.

Apræs avoir pris possession de sa pauvre chambre, il rassembla toutes les lettres de Mme de Bargeton, en fit un paquet, le posa sur sa table, et avant de lui çcrire, il se mit Þ penser Þ cette fatale semaine. Il ne se dit pas qu'il avait, lui le premier, çtourdiment reniç son amour, sans savoir ce que deviendrait sa Louise Þ Paris ; il ne vit pas ses torts, il vit sa situation actuelle ; il accusa Mme de Bargeton : au lieu de l'çclairer, elle l'avait perdu. Il se courrouåa, il devint fier, et se mit Þ çcrire la lettre suivante dans le paroxysme de sa colære.

ª Que diriez-vous, madame, d'une femme Þ qui aurait plu quelque pauvre enfant timide, plein de ces croyances nobles que plus tard l'homme appelle des illusions, et qui aurait employç les gràces de la coquetterie, les finesses de son esprit, et les plus beaux semblants de l'amour maternel pour dçtourner cet enfant ? Ni les promesses les plus caressantes, ni les chàteaux de cartes dont il s'çmerveille ne lui coùtent ; elle l'emmæne, elle s'en empare, elle le gronde de son peu de confiance, elle le flatte tour Þ tour ; quand l'enfant abandonne sa famille, et la suit aveuglçment, elle le conduit au bord d'une mer immense, le fait entrer par un sourire dans un frèle esquif, et le lance seul, sans secours, Þ travers les orages ; puis, du rocher o÷ elle reste, elle se met Þ rire et lui souhaite bonne chance. Cette femme c'est vous, cet enfant c'est moi. Aux mains de cet enfant se trouve un souvenir qui pourrait trahir les crimes de votre bienfaisance et les faveurs de votre abandon. Vous pourriez avoir Þ rougir en rencontrant l'enfant aux prises avec les vagues, si vous songiez que vous l'avez tenu sur votre sein. Quand vous lirez cette lettre, vous aurez le souvenir en votre pouvoir. Libre Þ vous de tout oublier. Apræs les belles espçrances que votre doigt m'a montrçes dans le ciel, j'aperåois les rçalitçs de la misære dans la boue de Paris. Pendant que vous irez, brillante et adorçe, Þ travers les grandeurs de ce monde, sur le seuil duquel vous m'avez amenç, je grelotterai dans le misçrable grenier o÷ vous m'avez jetç. Mais peut-ètre un remords viendra-t-il vous saisir au sein des fètes et des plaisirs, peut-ètre penserez-vous Þ l'enfant que vous avez plongç dans un abìme. Eh bien, madame, pensez-y sans remords ! Du fond de sa misære, cet enfant vous offre la seule chose qui lui reste, son pardon dans un dernier regard. Oui, madame, gràce Þ vous, il ne me reste rien. Rien ! n'est-ce pas ce qui a servi Þ faire le monde ? le

gçnie doit imiter Dieu : je commence par avoir sa clçmence sans savoir si j'aurai sa force. Vous n'aurez Þ trembler que si j'allais Þ mal ; vous seriez complice de mes fautes. Hçlas ! je vous plains de ne pouvoir plus rien ètre Þ la gloire vers laquelle je vais tendre conduit par le travail. ¹

Apræs avoir çcrit cette lettre emphatique, mais pleine de cette sombre dignitç que l'artiste de vingt et un ans exagære souvent, Lucien se reporta par la pensçe au milieu de sa famille : il revit le joli appartement que David lui avait dçcorç en y sacrifiant une partie de sa fortune, il eut une vision des joies tranquilles, modestes, bourgeoises qu'il avait goùtçes ; les ombres de sa mære, de sa ső ur, de David vinrent autour de lui, il entendit de nouveau les larmes qu'ils avaient versçes au moment de son dçpart, et il pleura lui-mème, car il çtait seul dans Paris, sans amis, sans protecteurs[36].

Quelques jours apræs, voici ce que Lucien çcrivit Þ sa ső ur :

ª Ma chære Æve, les ső urs ont le triste privilæge d'çpouser plus de chagrins que de joies en partageant l'existence de fræres vouçs Þ l'Art, et je commence Þ craindre de te devenir bien Þ charge. N'ai-je pas abusç dçjÞ de vous tous, qui vous ètes sacrifiçs pour moi ? Ce souvenir de mon passç, si rempli par les joies de la famille, m'a soutenu contre la solitude de mon prçsent. Avec quelle rapiditç d'aigle, revenant Þ son nid, n'ai-je pas traversç la distance qui nous sçpare pour me trouver dans une sphære d'affections vraies, apræs avoir çprouvç les premiæres misæres et les premiæres dçceptions du monde parisien ! Vos lumiæres ont-elles pçtillç ? Les tisons de votre foyer ont-ils roulç ? Avez-vous entendu des bruissements dans vos oreilles ? Ma mære a-t-elle dit : ɄLucien pense Þ nous ?Λ David a-t-il rçpondu : ɄIl se dçbat avec les hommes et les choses ?ΛMon Æve, je n'çcris cette lettre qu'Þ toi seule. ¾ toi seule j'oserai confier le bien et le mal qui m'adviendront, en rougissant de l'un et de l'autre, car ici le bien est aussi rare que devrait l'ètre le mal. Tu vas apprendre beaucoup de choses en peu de mots : Mme de Bargeton a eu honte de moi, m'a reniç, congçdiç, rçpudiç le neuviæme jour de mon arrivçe. En me voyant, elle a dçtournç la tète, et moi, pour la suivre dans le monde o÷ elle voulait me lancer, j'avais dçpensç dix-sept cent soixante francs sur les deux mille emportçs d'Angoulème et si pçniblement trouvçs. ¾ quoi ? diras-tu. Ma pauvre ső ur, Paris est un çtrange gouffre : on y trouve Þ dìner pour dix-huit sous, et le plus simple dìner d'un *restaurat* çlçgant coùte cinquante francs ; il y a des gilets et des pantalons Þ quatre francs et quarante sous, les tailleurs Þ la mode ne vous

les font pas Þ moins de cent francs. On donne un sou pour passer les ruisseaux des rues quand il pleut. Enfin la moindre course en voiture vaut trente-deux sous. Apræs avoir habitç le beau quartier, je suis aujourd'hui hòtel de Cluny, rue de Cluny, dans l'une des plus pauvres et des plus sombres petites rues de Paris, serrçe entre trois çglises et les vieux bàtiments de la Sorbonne. J'occupe une chambre garnie au quatriæme çtage de cet hòtel, et, quoique bien sale et dçnuçe, je la paye encore quinze francs par mois. Je dçjeune d'un petit pain de deux sous et d'un sou de lait, maís je dìne træs bien pour vingt-deux sous au restaurat d'un nommç Flicoteaux, lequel est situç sur la place mème de la Sorbonne. Jusqu'Þ l'hiver ma dçpense n'excçdera pas soixante francs par mois, tout compris, du moins je l'espære. Ainsi mes deux cent quarante francs suffiront aux quatre premiers mois. D'ici lÞ, j'aurai sans doute vendu *L'Archer de Charles IX* et *Les Marguerites*. N'ayez donc aucune inquiçtude Þ mon sujet. Si le prçsent est froid, nu, mesquin, l'avenir est bleu, riche et splendide. La plupart des grands hommes ont çprouvç les vicissitudes qui m'affectent sans m'accabler. Plaute, un grand poæte comique, a çtç garåon de moulin. Machiavel çcrivait *Le Prince* le soir, apræs avoir çtç confondu parmi des ouvriers pendant la journçe. Enfin le grand Cervantæs, qui avait perdu le bras Þ la bataille de Lçpante en contribuant au gain de cette fameuse journçe, appelç *vieux et ignoble manchot* par les çcrivailleurs de son temps, mit, faute de libraire, dix ans d'intervalle entre la premiære et la seconde partie de son sublime *Don Quichotte*. Nous n'en sommes pas lÞ aujourd'hui. Les chagrins et la misære ne peuvent atteindre que les talents inconnus ; mais quand ils se sont fait jour, les çcrivains deviennent riches, et je serai riche. Je vis d'ailleurs par la pensçe, je passe la moitiç de la journçe Þ la bibliothæque Sainte-Geneviæve, o÷ j'acquiers l'instruction qui me manque, et sans laquelle je n'irais pas loin. Aujourd'hui je me trouve donc presque heureux. En quelques jours je me suis conformç joyeusement Þ ma position. Je me livre dæs le jour Þ un travail que j'aime ; la vie matçrielle est assurçe ; je mçdite beaucoup, j'çtudie, je ne vois pas o÷ je puis ètre maintenant blessç, apræs avoir renoncç au monde o÷ ma vanitç pouvait souffrir Þ tout moment. Les hommes illustres d'une çpoque sont tenus de vivre Þ l'çcart. Ne sont-ils pas les oiseaux de la forèt ? ils chantent, ils charment la nature, et nul ne doit les apercevoir. Ainsi ferai-je, si tant est que je puisse rçaliser les plans ambitieux de mon esprit. Je ne regrette pas Mme de Bargeton. Une femme qui se conduit ainsi ne mçrite pas un souvenir. Je ne regrette pas non plus

d'avoir quittç Angoulème. Cette femme avait raison de me jeter dans Paris en m'y abandonnant Þ mes propres forces. Ce pays est celui des çcrivains, des penseurs, des poætes. LÞ seulement se cultive la gloire, et je connais les belles rçcoltes qu'elle produit aujourd'hui. LÞ seulement les çcrivains peuvent trouver, dans les musçes et dans les collections, les vivantes ő uvres des gçnies du temps passç qui rçchauffent les imaginations et les stimulent. LÞ seulement d'immenses bibliothæques sans cesse ouvertes offrent Þ l'esprit des renseignements et une pàture. Enfin, Þ Paris, il y a dans l'air et dans les moindres dçtails un esprit qui se respire et s'empreint dans les crçations littçraires. On apprend plus de choses en conversant au cafç, au thçàtre pendant une demi-heure qu'en province en dix ans. Ici, vraiment, tout est spectacle, comparaison et instruction. Un excessif bon marchç, une chertç excessive, voilÞ Paris, o÷ toute abeille rencontre son alvçole, o÷ toute àme s'assimile ce qui lui est propre. Si donc je souffre en ce moment, je ne me repens de rien. Au contraire, un bel avenir se dçploie et rçjouit mon cő ur un moment endolori. Adieu, ma chære ső ur, ne t'attends pas Þ recevoir rçguliærement mes lettres : une des particularitçs de Paris est qu'on ne sait rçellement pas comment le temps passe. La vie y est d'une effrayante rapiditç. J'embrasse ma mære, David, et toi plus tendrement que jamais. ¹

Flicoteaux est un nom inscrit dans bien des mçmoires[37] Il est peu d'çtudiants logçs au quartier Latin pendant les douze premiæres annçes de la Restauration qui n'aient frçquentç ce temple de la faim et de la misære. Le dìner, composç de trois plats, coùtait dix-huit sous, avec un carafon de vin ou une bouteille de biære, et vingt-deux sous avec une bouteille de vin. Ce qui, sans doute, a empèchç cet ami de la jeunesse de faire une fortune colossale, est un article de son programme imprimç en grosses lettres dans les affiches de ses concurrents et ainsi conåu : PAIN ¾ DISCRÇTION, c'est-Þ-dire jusqu'Þ l'indiscrçtion. Bien des gloires ont eu Flicoteaux pour pære nourricier. Certes le cő ur de plus d'un homme cçlæbre doit çprouver les jouissances de mille souvenirs indicibles Þ l'aspect de la devanture Þ petits carreaux donnant sur la place de la Sorbonne et sur la rue Neuve-de-Richelieu[38], que Flicoteaux II ou III avait encore respectçe, avant les journçes de Juillet, en leur laissant ces teintes brunes, cet air ancien et respectable qui annonåait un profond dçdain pour le charlatanisme des dehors, espæce d'annonce faite pour les yeux aux dçpens du ventre par presque tous les restaurateurs d'aujourd'hui. Au lieu de ces tas de gibier

empaillç destinçs Þ ne pas cuire, au lieu de ces poissons fantastiques qui justifient le mot du saltimbanque : ª J'ai vu une belle carpe, je compte l'acheter dans huit jours ¹ ; au lieu de ces primeurs, qu'il faudrait appeler *postmeurs*, exposçes en de fallacieux çtalages pour le plaisir des caporaux et de leurs *payses*, l'honnète Flicoteaux exposait des saladiers ornçs de maint raccommodage, o÷ des tas de pruneaux cuits rçjouissaient le regard du consommateur, sùr que ce mot, trop prodiguç sur d'autres affiches, *dessert,* n'çtait pas une charte[39]. Les pains de six livres, coupçs en quatre tronåons, rassuraient sur la promesse du pain Þ discrçtion. Tel çtait le luxe d'un çtablissement que, de son temps, Moliære eùt cçlçbrç, tant est drolatique l'çpigramme du nom. Flicoteaux subsiste, il vivra tant que les çtudiants voudront vivre. On y mange, rien de moins, rien de plus ; mais on y mange comme on travaille, avec une activitç sombre ou joyeuse, selon les caractæres ou les circonstances. Cet çtablissement cçlæbre consistait alors en deux salles disposçes en çquerre, longues, çtroites et basses, çclairçes l'une sur la place de la Sorbonne, l'autre sur la rue Neuve-de-Richelieu ; toutes deux meublçes de tables venues de quelque rçfectoire abbatial, car leur longueur a quelque chose de monastique, et les couverts y sont prçparçs avec les serviettes des abonnçs passçes dans des coulants de moirç mçtallique numçrotçs. Flicoteaux Ier ne changeait ses nappes que tous les dimanches ; mais Flicoteaux II les a changçes, dit-on, deux fois par semaine dæs que la concurrence a menacç sa dynastie. Ce restaurant est un atelier avec ses ustensiles, et non la salle de festin avec son çlçgance et ses plaisirs : chacun en sort promptement. Au-dedans, les mouvements intçrieurs sont rapides. Les garåons y vont et viennent sans flàner, ils sont tous occupçs, tous nçcessaires. Les mets sont peu variçs. La pomme de terre y est çternelle, il n'y aurait pas une pomme de terre en Irlande, elle manquerait partout, qu'il s'en trouverait chez Flicoteaux. Elle s'y produit depuis trente ans sous cette couleur blonde affectionnçe par Titien, semçe de verdure hachçe, et jouit d'un privilæge enviç par les femmes : telle vous l'avez vue en 1814, telle vous la trouverez en 1840. Les còtelettes de mouton, le filet de bő uf sont Þ la carte de cet çtablissement ce que les coqs de bruyære, les filets d'esturgeon sont Þ celle de Vçry, des mets extraordinaires qui exigent la commande dæs le matin. Le femelle du bő uf y domine, et son fils y foisonne sous les aspects les plus ingçnieux. Quand le merlan, les maquereaux donnent sur les còtes de l'Ocçan, ils rebondissent chez Flicoteaux. LÞ, tout est en rapport avec les vicissitudes de l'agriculture

et les caprices des saisons franåaises. On y apprend des choses dont ne se doutent pas les riches, les oisifs, les indiffçrents aux phases de la nature. L'çtudiant parquç dans le quartier Latin y a la connaissance la plus exacte des Temps : il sait quand les haricots et les petits pois rçussissent, quand la Halle regorge de choux, quelle salade y abonde, et si la betterave a manquç. Une vieille calomnie, rçpçtçe au moment o÷ Lucien y venait, consistait Þ attribuer l'apparition des biftecks Þ quelque mortalitç sur les chevaux. Peu de restaurants parisiens offrent un si beau spectacle. LÞ vous ne trouvez que jeunesse et foi, que misære gaiement supportçe, quoique cependant les visages ardents et graves, sombres et inquiets n'y manquent pas. Les costumes sont gçnçralement nçgligçs. Aussi remarque-t-on les habituçs qui viennent bien mis. Chacun sait que cette tenue extraordinaire signifie : maìtresse attendue, partie de spectacle ou visite dans les sphæres supçrieures. Il s'y est, dit-on, formç quelques amitiçs entre plusieurs çtudiants devenus plus tard cçlæbres, comme on le verra dans cette histoire. Nçanmoins, exceptç les jeunes gens du mème pays rçunis au mème bout de table, gçnçralement les dìneurs ont une gravitç qui se dçride difficilement, peut-ètre Þ cause de la catholicitç du vin[40] qui s'oppose Þ toute expansion. Ceux qui ont cultivç Flicoteaux peuvent se rappeler plusieurs personnages sombres et mystçrieux, enveloppçs dans les brumes de la plus froide misære, qui ont pu dìner lÞ pendant deux ans, et disparaìtre sans qu'aucune lumiære ait çclairç ces farfadets parisiens aux yeux des plus curieux habituçs. Les amitiçs çbauchçes chez Flicoteaux se scellaient dans les cafçs voisins aux flammes d'un punch liquoreux, ou Þ la chaleur d'une demi-tasse de cafç bçnie par un *gloria*[41] quelconque.

Pendant les premiers jours de son installation Þ l'hòtel de Cluny, Lucien, comme tout nçophyte, eut des allures timides et rçguliæres. Apræs la triste çpreuve de la vie çlçgante qui venait d'absorber ses capitaux, il se jeta dans le travail avec cette premiære ardeur que dissipent si vite les difficultçs et les amusements que Paris offre Þ toutes les existences, aux plus luxueuses comme aux plus pauvres, et qui, pour ètre domptçs, exigent la sauvage çnergie du vrai talent ou le sombre vouloir de l'ambition. Lucien tombait chez Flicoteaux vers quatre heures et demie, apræs avoir remarquç l'avantage d'y arriver des premiers ; les mets çtaient alors plus variçs, celui qu'on prçfçrait s'y trouvait encore. Comme tous les esprits poçtiques, il avait affectionnç une place, et son choix annonåait assez de discernement. Dæs le premier jour de son entrçe chez Flicoteaux, il avait distinguç, præs du

comptoir, une table o÷ les physionomies des dìneurs, autant que leurs discours saisis Þ la volçe, lui dçnoncærent des compagnons littçraires. D'ailleurs, une sorte d'instinct lui fit deviner qu'en se plaåant præs du comptoir il pourrait parlementer avec les maìtres du restaurant. ¾ la longue la connaissance s'çtablirait, et au jour des dçtresses financiæres il obtiendrait sans doute un crçdit nçcessaire. Il s'çtait donc assis Þ une petite table carrçe Þ còtç du comptoir, o÷ il ne vit que deux couverts ornçs de deux serviettes blanches sans coulant, et destinçes probablement aux allants et venants. Le vis-Þ-vis de Lucien çtait un maigre et pàle jeune homme, vraisemblablement aussi pauvre que lui, dont le beau visage dçjÞ flçtri annonåait que des espçrances envolçes avaient fatiguç son front et laissç dans son àme des sillons o÷ les graines ensemencçes ne germaient point. Lucien se sentit poussç vers l'inconnu par ces vestiges de poçsie et par un irrçsistible çlan de sympathie.

Ce jeune homme, le premier avec lequel le poæte d'Angoulème put çchanger quelques paroles, au bout d'une semaine de petits soins, de paroles et d'observations çchangçes, se nommait Çtienne Lousteau[42]. Comme Lucien, Çtienne avait quittç sa province, une ville du Berry, depuis deux ans. Son geste animç, son regard brillant, sa parole bræve par moments, trahissaient une amære connaissance de la vie littçraire. Çtienne çtait venu de Sancerre[43], sa tragçdie en poche, attirç par ce qui poignait Lucien : la gloire, le pouvoir et l'argent. Ce jeune homme, qui dìna d'abord quelques jours de suite, ne se montra bientòt plus que de loin en loin. Apræs cinq ou six jours d'absence, en retrouvant une fois son poæte, Lucien espçrait le revoir le lendemain ; mais le lendemain la place çtait prise par un inconnu. Quand, entre jeunes gens, on s'est vu la veille, le feu de la conversation d'hier se reflæte sur celle d'aujourd'hui ; mais ces intervalles obligeaient Lucien Þ rompre chaque fois la glace, et retardaient d'autant une intimitç qui, durant les premiæres semaines, fit peu de progræs. Apræs avoir interrogç la dame du comptoir, Lucien apprit que son ami futur çtait rçdacteur d'un petit journal, o÷ il faisait des articles sur les livres nouveaux, et rendait compte des piæces jouçes Þ l'Ambigu-Comique, Þ la Gaìtç, au Panorama-Dramatique. Ce jeune homme devint tout Þ coup un personnage aux yeux de Lucien, qui compta bien engager la conversation avec lui d'une maniære un peu plus intime, et faire quelques sacrifices pour obtenir une amitiç si nçcessaire Þ un dçbutant. Le journaliste resta quinze jours absent. Lucien ne savait pas encore qu'Çtienne ne dìnait chez Flicoteaux que quand il çtait

sans argent, ce qui lui donnait cet air sombre et dçsenchantç, cette froideur Þ laquelle Lucien opposait de flatteurs sourires et de douces paroles. Nçanmoins cette liaison exigeait de mùres rçflexions, car ce journaliste obscur paraissait mener une vie coùteuse, mçlangçe de petits verres, de tasses de cafç, de bols de punch, de spectacles et de soupers. Or, pendant les premiers jours de son installation dans le quartier, la conduite de Lucien fut celle d'un pauvre enfant çtourdi par sa premiære expçrience de la vie parisienne. Aussi, apræs avoir çtudiç le prix des consommations et soupesç sa bourse, Lucien n'osa-t-il pas prendre les allures d'Çtienne, en craignant de recommencer les bçvues dont il se repentait encore. Toujours sous le joug des religions de la province, ses deux anges gardiens, Æve et David, se dressaient Þ la moindre pensçe mauvaise, et lui rappelaient les espçrances mises en lui, le bonheur dont il çtait comptable Þ sa vieille mære, et toutes les promesses de son gçnie. Il passait ses matinçes Þ la bibliothæque Sainte-Geneviæve Þ çtudier l'histoire. Ses premiæres recherches lui avaient fait apercevoir d'effroyables erreurs dans son roman de *L'Archer de Charles IX*. La bibliothæque fermçe, il venait dans sa chambre humide et froide corriger son ouvrage, y recoudre, y supprimer des chapitres entiers. Apræs avoir dìnç chez Flicoteaux, il descendait au passage du Commerce[44], lisait au cabinet littçraire de Blosse les ő uvres de la littçrature contemporaine, les journaux, les recueils pçriodiques, les livres de poçsie pour se mettre au courant du mouvement de l'intelligence, et regagnait son misçrable hòtel vers minuit sans avoir usç de bois ni de lumiære. Ces lectures changeaient si çnormçment ses idçes, qu'il revit son recueil de sonnets sur les fleurs, ses chæres *Marguerites*, et les retravailla si bien qu'il n'y eut pas cent vers de conservçs. Ainsi, d'abord, Lucien mena la vie innocente et pure des pauvres enfants de la province qui trouvent du luxe chez Flicoteaux en le comparant Þ l'ordinaire de la maison paternelle, qui se rçcrçent par de lentes promenades sous les allçes du Luxembourg en y regardant les jolies femmes d'un ő il oblique et le cő ur gros de sang, qui ne sortent pas du quartier, et s'adonnent saintement au travail en songeant Þ leur avenir. Mais Lucien, nç poæte, soumis bientòt Þ d'immenses dçsirs, se trouva sans force contre les sçductions des affiches de spectacle. Le Thçàtre-Franåais, le Vaudeville, les Variçtçs, l'Opçra-Comique, o÷ il allait au parterre, lui enleværeent une soixantaine de francs. Quel çtudiant pouvait rçsister au bonheur de voir Talma dans les ròles qu'il a illustrçs ? Le thçàtre, ce premier amour de tous les esprits poçtiques, fascina Lucien. Les acteurs et les

actrices lui semblaient des personnages imposants ; il ne croyait pas Þ la possibilitç de franchir la rampe et de les voir familiærement. Ces auteurs de ses plaisirs çtaient pour lui des ètres merveilleux que les journaux traitaient comme les grands intçrèts de l'Çtat. Ètre auteur dramatique, se faire jouer, quel rève caressç ! Ce rève, quelques audacieux, comme Casimir Delavigne[45], le rçalisaient ! Ces fçcondes pensçes, ces moments de croyance en soi suivis de dçsespoir agitærent Lucien et le maintinrent dans la sainte voie du travail et de l'çconomie, malgrç les grondements sourds de plus d'un fanatique dçsir. Par excæs de sagesse, il se dçfendit de pçnçtrer dans le Palais-Royal, ce lieu de perdition o÷, pendant une seule journçe, il avait dçpensç cinquante francs chez Vçry, et præs de cinq cents francs en habits. Aussi quand il cçdait Þ la tentation de voir Fleury, Talma, les deux Baptiste, ou Michot[46], n'allait-il pas plus loin que l'obscure galerie o÷ l'on faisait queue dæs cinq heures et demie, et o÷ les retardataires çtaient obligçs d'acheter pour dix sous une place aupræs du bureau. Souvent, apræs ètre restç lÞ pendant deux heures, ces mots : ª Il n'*y a plus de billets !* ¹ retentissaient Þ l'oreille de plus d'un çtudiant dçsappointç. Apræs le spectacle, Lucien revenait les yeux baissçs, ne regardant point dans les rues alors meublçes de sçductions vivantes. Peut-être lui arriva-t-il quelques-unes de ces aventures d'une excessive simplicitç, mais qui prennent une place immense dans les jeunes imaginations timorçes. Effrayç de la baisse de ses capitaux, un jour o÷ il compta ses çcus, Lucien eut des sueurs froides en songeant Þ la nçcessitç de s'enquçrir d'un libraire et de chercher quelques travaux payçs. Le jeune journaliste dont il s'çtait fait, Þ lui seul, un ami, ne venait plus chez Flicoteaux. Lucien attendait un hasard qui ne se prçsentait pas. ¾ Paris, il n'y a de hasard que pour les gens extrèmement rçpandus ; le nombre des relations y augmente les chances du succæs en tout genre, et le hasard aussi est du còtç des gros bataillons. En homme chez qui la prçvoyance des gens de la province subsistait encore, Lucien ne voulut pas arriver au moment o÷ il n'aurait plus que quelques çcus : il rçsolut d'affronter les libraires.

Par une assez froide matinçe du mois de septembre, il descendit la rue de La Harpe, ses deux manuscrits sous le bras. Il chemina jusqu'au quai des Augustins, se promena le long du trottoir en regardant alternativement l'eau de la Seine et les boutiques des libraires, comme si un bon gçnie lui conseillait de se jeter Þ l'eau plutòt que de se jeter dans la littçrature. Apræs des hçsitations poignantes, apræs un examen approfondi des figures plus ou

moins tendres, rçcrçatives, refrognçes, joyeuses ou tristes qu'il observait Þ travers les vitres ou sur le seuil des portes, il avisa une maison devant laquelle des commis empressçs emballaient des livres. Il s'y faisait des expçditions, les murs çtaient couverts d'affiches. *En vente :* LE SOLITAIRE, *par M. le vicomte d'Arlincourt. Troisième édition.* LÇONIDE, *par Victor Ducange ; cinq volumes in-12 imprimés sur papier fin. Prix, 12 francs,* INDUCTIONS MORALES, *par Kératry*[47].

ª Ils sont heureux, ceux-lÞ ! ¹ s'çcria Lucien.

L'affiche, crçation neuve et originale du fameux Ladvocat, florissait alors pour la premiære fois sur les murs[48]. Paris fut bientòt bariolç par les imitateurs de ce procçdç d'annonce, la source d'un des revenus publics. Enfin, le cő ur gonflç de sang et d'inquiçtude, Lucien, si grand naguære Þ Angoulème et Þ Paris si petit, se coula le long des maisons et rassembla son courage pour entrer dans cette boutique encombrçe de commis, de chalands, de libraires ! ª Et peut-ètre d'auteurs ¹ , pensa Lucien.

ª Je voudrais parler Þ M. Vidal ou Þ M. Porchon ¹ , dit-il Þ un commis.

Il avait lu sur l'enseigne en grosses lettres : VIDAL ET PORCHON, *libraires-commissionnaires pour la France et l'étranger*.

ª Ces messieurs sont tous les deux en affaires, lui rçpondit un commis affairç.

¢ J'attendrai. ¹

On laissa le poæte dans la boutique o÷ il examina les ballots ; il resta deux heures occupç Þ regarder les titres, Þ ouvrir les livres, Þ lire des pages åÞ et lÞ. Lucien finit par s'appuyer l'çpaule Þ un vitrage garni de petits rideaux verts, derriære lequel il soupåonna que se tenait ou Vidal ou Porchon, et il entendit la conversation suivante.

ª Voulez-vous m'en prendre cinq cents exemplaires ? je vous les passe alors Þ cinq francs et vous donne double treiziæme.

¢ ¾ quel prix åa les mettrait-il ?

¢ ¾ seize sous de moins.

¢ Quatre francs quatre sous, dit Vidal ou Porchon Þ celui qui offrait ses livres.

¢ Oui, rçpondit le vendeur.

¢ En compte ? demanda l'acheteur.

¢ Vieux farceur ! et vous me rçgleriez dans dix-huit mois, en billets Þ un an ?

¢ Non, rçglçs immçdiatement, rçpondit Vidal ou Porchon.

¢ ¾ quel terme, neuf mois ? demanda le libraire ou l'auteur qui offrait sans doute un livre.

¢ Non, mon cher, Þ un an ¹, rçpondit l'un des deux libraires-commissionnaires.

Il y eut un moment de silence.

ª Vous m'çgorgez ! s'çcria l'inconnu.

¢ Mais, aurons-nous placç dans un an cinq cents exemplaires de *Léonide* ! rçpondit le libraire-commissionnaire Þ l'çditeur de Victor Ducange. Si les livres allaient au grç des çditeurs, nous serions millionnaires, mon cher maìtre ; mais ils vont au grç du public. On donne les romans de Walter Scott Þ dix-huit sous le volume, trois livres douze sous l'exemplaire, et vous voulez que je vende vos bouquins plus cher ? Si vous voulez que je vous pousse ce roman-lÞ, faites-moi des avantages[49]. ¹ ª Vidal ! ¹

Un gros homme quitta la caisse et vint, une plume passçe entre son oreille et sa tète.

ª Dans ton dernier voyage, combien as-tu placç de Ducange ? lui demanda Porchon.

¢ J'ai fait deux cents *Petit Vieillard de Calais*[50] ; mais il a fallu, pour les placer, dçprçcier deux autres ouvrages sur lesquels on ne nous faisait pas de si fortes remises, et qui sont devenus de fort jolis *rossignols*. »

Plus tard Lucien apprit que ce sobriquet de rossignol çtait donnç par les libraires aux ouvrages qui restent perchçs sur les casiers dans les profondes solitudes de leurs magasins.

ª Tu sais, d'ailleurs, reprit Vidal, que Picard prçpare des romans[51]. On nous promet vingt pour cent de remise sur le prix ordinaire de librairie, afin d'organiser un succæs.

¢ Hç bien, Þ un an, rçpondit piteusement l'çditeur foudroyç par la derniære observation confidentielle de Vidal Þ Porchon.

¢ Est-ce dit ? demanda nettement Porchon Þ l'inconnu.

¢ Oui. ¹

Le libraire sortit. Lucien entendit Porchon disant Þ Vidal : ª Nous en avons trois cents exemplaires de demandçs, nous lui allongerons son ræglement, nous vendrons les *Léonide* cent sous Þ l'unitç, nous nous les ferons rçgler Þ six mois, et...

¢ Et, dit Vidal, voilÞ quinze cents francs de gagnçs.

¢ Oh ! j'ai bien vu qu'il çtait gènç.

¢ Il s'enfonce ! il paye quatre mille francs Þ Ducange pour deux mille exemplaires[52] . ¹

Lucien arrèta Vidal en bouchant la petite porte de cette cage.

ª Messieurs, dit-il aux deux associçs, j'ai l'honneur de vous saluer. ¹

Les libraires le saluærent Þ peine.

ª Je suis auteur d'un roman sur l'histoire de France, Þ la maniære de Walter Scott et qui a pour titre *L'Archer de Charles IX ;* je vous propose d'en faire l'acquisition ? ¹

Porchon jeta sur Lucien un regard sans chaleur en posant sa plume sur son pupitre. Vidal, lui, regarda l'auteur d'un air brutal, et lui rçpondit : ª Monsieur, nous ne sommes pas libraires-çditeurs, nous sommes libraires-commissionnaires. Quand nous faisons des livres pour notre compte, ils constituent des opçrations que nous entreprenons alors avec des *noms faits*. Nous n'achetons d'ailleurs que des livres sçrieux, des histoires, des rçsumçs.

¢ Mais mon livre est træs sçrieux, il s'agit de peindre sous son vrai jour la lutte des catholiques qui tenaient pour le gouvernement absolu, et des protestants qui voulaient çtablir la rçpublique. ¹

ª Monsieur Vidal ! ¹ cria un commis.

Vidal s'esquiva.

ª Je ne vous dis pas, monsieur, que votre livre ne soit pas un chef-d'ő uvre, reprit Porchon en faisant un geste assez impoli, mais nous ne nous occupons que des livres fabriquçs. Allez voir ceux qui achætent des manuscrits, le pære Doguereau[53], rue du Coq, aupræs du Louvre, il est un de ceux qui font le roman. Si vous aviez parlç plus tòt, vous venez de voir Pollet, le concurrent de Doguereau, et des libraires des Galeries-de-Bois.

¢ Monsieur, j'ai un recueil de poçsie...

¢ Monsieur Porchon ! cria-t-on.

¢ De la poçsie, s'çcria Porchon en colære. Et pour qui me prenez-vous ? ¹ ajouta-t-il en lui riant au nez et disparaissant dans son arriære-boutique.

Lucien traversa le Pont-Neuf en proie Þ mille rçflexions. Ce qu'il avait compris de cet argot commercial lui fit deviner que, pour ces libraires, les livres çtaient comme des bonnets de coton pour des bonnetiers, une marchandise Þ vendre cher, Þ acheter bon marchç.

ª Je me suis trompç ¹ , se dit-il, frappç nçanmoins du brutal et matçriel aspect que prenait la littçrature. Il avisa rue du Coq une boutique modeste devant laquelle il avait dçjÞ passç, sur laquelle çtaient peints en lettres jaunes, sur un fond vert, ces mots : DOGUEREAU, LIBRAIRE. Il se souvint

d'avoir vu ces mots rçpçtçs au bas du frontispice de plusieurs des romans qu'il avait lus au cabinet littçraire de Blosse. Il entra non sans cette trçpidation intçrieure que cause Þ tous les hommes d'imagination la certitude d'une lutte. Il trouva dans la boutique un singulier vieillard, l'une des figures originales de la librairie sous l'Empire. Doguereau portait un habit noir Þ grandes basques carrçes, et la mode taillait alors les fracs en queue de morue. Il avait un gilet d'çtoffe commune Þ carreaux de diverses couleurs d'o÷ pendaient, Þ l'endroit du gousset, une chaìne d'acier et une clef de cuivre qui jouaient sur une vaste culotte noire. La montre devait avoir la grosseur d'un oignon. Ce costume çtait complçtç par des bas drapçs, couleur gris de fer, et par des souliers ornçs de boucles en argent. Le vieillard avait la tète nue, dçcorçe de cheveux grisonnants, et assez poçtiquement çpars. Le pære Doguereau, comme l'avait surnommç Porchon, tenait par l'habit, par la culotte et par les souliers au professeur de belles-lettres[54], et au marchand par le gilet, la montre et les bas. Sa physionomie ne dçmentait point cette singuliære alliance : il avait l'air magistral, dogmatique, la figure creusçe du maìtre de rhçtorique, et les yeux vifs, la bouche soupåonneuse, l'inquiçtude vague du libraire.

ª Monsieur Doguereau ? dit Lucien.

¢ C'est moi, monsieur...

¢ Je suis auteur d'un roman, dit Lucien.

¢ Vous ètes bien jeune, dit le libraire.

¢ Mais, monsieur, mon àge ne fait rien Þ l'affaire.

¢ C'est juste, dit le vieux libraire en prenant le manuscrit. Ah, diantre ! *L'Archer de Charles IX*, un bon titre. Voyons, jeune homme, dites-moi votre sujet en deux mots.

¢ Monsieur, c'est une ő uvre historique dans le genre de Walter Scott, o÷ le caractære de la lutte entre les protestants et les catholiques est prçsentç comme un combat entre deux systæmes de gouvernement, et o÷ le tròne çtait sçrieusement menacç. J'ai pris parti pour les catholiques[55].

¢ Hç ! mais, jeune homme, voilÞ des idçes. Eh bien, je lirai votre ouvrage, je vous le promets. J'aurais mieux aimç un roman dans le genre de Mme Radcliffe[56] ; mais si vous ètes travailleur, si vous avez un peu de style, de la conception, des idçes, l'art de la mise en scæne, je ne demande pas mieux que de vous ètre utile. Que nous faut-il ?... de bons manuscrits.

¢ Quand pourrai-je venir ?

¢ Je vais ce soir Þ la campagne, je serai de retour apræs-demain, j'aurai lu votre ouvrage, et s'il me va, nous pourrons traiter le jour mème. ¹

Lucien, le voyant si bonhomme, eut la fatale idçe de sortir le manuscrit des *Marguerites*.

ª Monsieur, j'ai fait aussi un recueil de vers...

¢ Ah ! vous ètes poæte, je ne veux plus de votre roman, dit le vieillard en lui tendant le manuscrit. Les rimailleurs çchouent quand ils veulent faire de la prose. En prose, il n'y a pas de chevilles, il faut absolument dire quelque chose.

¢ Mais, monsieur, Walter Scott a fait des vers aussi...

¢ C'est vrai, dit Doguereau qui se radoucit, devina la pçnurie du jeune homme, et garda le manuscrit. O÷ demeurez-vous ? j'irai vous voir. ¹

Lucien donna son adresse, sans soupåonner chez ce vieillard la moindre arriære-pensçe, il ne reconnaissait pas en lui le libraire de la vieille çcole, un homme du temps o÷ les libraires souhaitaient tenir dans un grenier et sous clef Voltaire et Montesquieu mourant de faim.

ª Je reviens prçcisçment par le quartier Latin ¹, lui dit le vieux libraire apræs avoir lu l'adresse.

ª Le brave homme ! pensa Lucien en saluant le libraire. J'ai donc rencontrç un ami de la jeunesse, un connaisseur qui sait quelque chose. Parlez-moi de celui-lÞ ! Je le disais bien Þ David : le talent parvient facilement Þ Paris. ¹ Lucien revint heureux et lçger, il rèvait la gloire. Sans plus songer aux sinistres paroles qui venaient de frapper son oreille dans le comptoir de Vidal et Porchon, il se voyait riche d'au moins douze cents francs. Douze cents francs reprçsentaient une annçe de sçjour Þ Paris, une annçe pendant laquelle il prçparerait de nouveaux ouvrages. Combien de projets bàtis sur cette espçrance ? Combien de douces rèveries en voyant sa vie assise sur le travail ? Il se casa, s'arrangea, peu s'en fallut qu'il ne fìt quelques acquisitions. Il ne trompa son impatience que par des lectures constantes au cabinet de Blosse. Deux jours apræs, le vieux Doguereau, surpris du style que Lucien avait dçpensç dans sa premiære ő uvre, enchantç de l'exagçration des caractæres qu'admettait l'çpoque o÷ se dçveloppait le drame, frappç de la fougue d'imagination avec laquelle un jeune auteur dessine toujours son premier plan, il n'çtait pas gàtç, le pære Doguereau ! vint Þ l'hòtel o÷ demeurait son Walter Scott en herbe. Il çtait dçcidç Þ payer mille francs la propriçtç entiære de *L'Archer de Charles IX*, et Þ lier Lucien par un traitç pour plusieurs ouvrages. En voyant l'hòtel, le vieux renard se

ravisa. ª Un jeune homme logç lÞ n'a que des goùts modestes, il aime l'çtude, le travail ; je peux ne lui donner que huit cents francs. ¹ L'hòtesse, Þ laquelle il demanda M. Lucien de Rubemprç, lui rçpondit : ª Au quatriæme ! ¹ Le libraire leva le nez, et n'aperåut que le ciel au-dessus du quatriæme. ª Ce jeune homme, pensa-t-il, est joli garåon, il est mème træs beau ; s'il gagnait trop d'argent, il se dissiperait, il ne travaillerait plus. Dans notre intçrèt commun, je lui offrirai six cents francs ; mais en argent, pas de billets. ¹ Il monta l'escalier, frappa trois coups Þ la porte de Lucien, qui vint ouvrir. La chambre çtait d'une nuditç dçsespçrante. Il y avait sur la table un bol de lait et une flùte de deux sous. Ce dçnuement du gçnie frappa le bonhomme Doguereau.

ª Qu'il conserve, pensa-t-il, ces mőurs simples, cette frugalitç, ces modestes besoins. ¹ ª J'çprouve du plaisir Þ vous voir, dit-il Þ Lucien. VoilÞ, monsieur, comment vivait Jean-Jacques, avec qui vous aurez plus d'un rapport. Dans ces logements-ci brille le feu du gçnie et se composent les bons ouvrages. VoilÞ comment devraient vivre les gens de lettres, au lieu de faire ripaille dans les cafçs, dans les restaurants, d'y perdre leur temps, leur talent et notre argent. ¹ Il s'assit. ª Jeune homme, votre roman n'est pas mal. J'ai çtç professeur de rhçtorique, je connais l'histoire de France ; il y a d'excellentes choses. Enfin vous avez de l'avenir.

¢ Ah ! monsieur.

¢ Non, je vous le dis, nous pourrons faire des affaires ensemble. Je vous achæte votre roman... ¹

Le cőur de Lucien s'çpanouit, il palpitait d'aise, il allait entrer dans le monde littçraire, il serait enfin imprimç.

ª Je vous l'achæte quatre cents francs, dit Doguereau d'un ton mielleux et en regardant Lucien d'un air qui semblait annoncer un effort de gçnçrositç[57].

¢ Le volume ? dit Lucien.

¢ Le roman, dit Doguereau sans s'çtonner de la surprise de Lucien. Mais, ajouta-t-il, ce sera comptant. Vous vous engagerez Þ m'en faire deux par an pendant six ans. Si le premier s'çpuise en six mois, je vous payerai les suivants six cents francs. Ainsi, Þ deux par an, vous aurez cent francs par mois, vous aurez votre vie assurçe, vous serez heureux. J'ai des auteurs que je ne paye que trois cents francs par roman. Je donne deux cents francs pour une traduction de l'anglais. Autrefois, ce prix eùt çtç exorbitant.

¢ Monsieur, nous ne pourrons pas nous entendre, je vous prie de me rendre mon manuscrit, dit Lucien glacç.

¢ Le voilÞ, dit le vieux libraire. Vous ne connaissez pas les affaires, monsieur. En publiant le premier roman d'un auteur, un çditeur doit risquer seize cents francs d'impression et de papier. Il est plus facile de faire un roman que de trouver une pareille somme. J'ai cent manuscrits de romans chez moi, et n'ai pas cent soixante mille francs dans ma caisse. Hçlas ! je n'ai pas gagnç cette somme depuis vingt ans que je suis libraire. On ne fait donc pas fortune au mçtier d'imprimer des romans. Vidal et Porchon ne nous les prennent qu'Þ des conditions qui deviennent de jour en jour plus onçreuses pour nous. LÞ o÷ vous risquez votre temps, je dois, moi, dçbourser deux mille francs. Si nous sommes trompçs, car *habent sua fata libe111*[58], je perds deux mille francs ; quant Þ vous, vous n'avez qu'Þ lancer une ode contre la stupiditç publique. Apræs avoir mçditç sur ce que j'ai l'honneur de vous dire, vous viendrez me revoir. ¢ Vous reviendrez Þ moi, rçpçta le libraire avec autoritç pour rçpondre Þ un geste plein de superbe que Lucien laissa çchapper. Loin de trouver un libraire qui veuille risquer deux mille francs pour un jeune inconnu, vous ne trouverez pas un commis qui se donne la peine de lire votre griffonnage. Moi, qui l'ai lu, je puis vous y signaler plusieurs fautes de franåais. Vous avez mis *observer* pour *faire observer*, et *malgré que*. Malgrç veut un rçgime direct. ¹ Lucien parut humiliç. ª Quand je vous reverrai, vous aurez perdu cent francs, ajouta-t-il, je ne vous donnerai plus alors que cent çcus. ¹ Il se leva, salua, mais sur le pas de la porte il dit : ª Si vous n'aviez pas du talent, de l'avenir, si je ne m'intçressais pas aux jeunes gens studieux, je ne vous aurais pas proposç de si belles conditions. Cent francs par mois ! Songez-y. Apræs tout, un roman dans un tiroir, ce n'est pas comme un cheval Þ l'çcurie, åa ne mange pas de pain. ¾ la vçritç, åa n'en donne pas non plus ! ¹

Lucien prit son manuscrit, le jeta par terre en s'çcriant : ª J'aime mieux le brùler, monsieur !

¢ Vous avez une tète de poæte ¹ , dit le vieillard[59].

Lucien dçvora sa flùte, lappa son lait et descendit. Sa chambre n'çtait pas assez vaste, il y aurait tournç sur lui-mème comme un lion dans sa cage au Jardin des Plantes. ¾ la bibliothæque Sainte-Geneviæve, o÷ Lucien comptait aller, il avait toujours aperåu dans le mème coin un jeune homme d'environ vingt-cinq ans qui travaillait avec cette application soutenue que rien ne distrait ni dçrange, et Þ laquelle se reconnaissent les vçritables ouvriers littçraires. Ce jeune homme y venait sans doute depuis longtemps, les employçs et le bibliothçcaire lui-mème avaient pour lui des complaisances ;

le bibliothçcaire lui laissait emporter des livres que Lucien voyait rapporter le lendemain par le studieux inconnu, dans lequel le poæte reconnaissait un fræe de misære et d'espçrance. Petit, maigre et pàle, ce travailleur cachait un beau front sous une çpaisse chevelure noire assez mal tenue, il avait de belles mains, il attirait le regard des indiffçrents par une vague ressemblance avec le portrait de Bonaparte gravç d'apræs Robert Lefebvre[60]. Cette gravure est tout un poæme de mçlancolie ardente, d'ambition contenue, d'activitç cachçe. Examinez-la bien ? Vous y trouverez du gçnie et de la discrçtion, de la finesse et de la grandeur. Les yeux ont de l'esprit comme des yeux de femme. Le coup d'ő il est avide de l'espace et dçsireux de difficultçs Þ vaincre. Le nom de Bonaparte ne serait pas çcrit au-dessous, vous le contempleriez tout aussi longtemps. Le jeune homme qui rçalisait cette gravure avait ordinairement un pantalon Þ pied dans des souliers Þ grosses semelles, une redingote de drap commun, une cravate noire, un gilet de drap gris, mçlangç de blanc, boutonnç jusqu'en haut, et un chapeau Þ bon marchç. Son dçdain pour toute toilette inutile çtait visible. Ce mystçrieux inconnu, marquç du sceau que le gçnie imprime au front de ses esclaves, Lucien le retrouvait chez Flicoteaux le plus rçgulier de tous les habituçs ; il y mangeait pour vivre, sans faire attention Þ des aliments avec lesquels il paraissait familiarisç, il buvait de l'eau. Soit Þ la bibliothæque, soit chez Flicoteaux, il dçployait en tout une sorte de dignitç qui venait sans doute de la conscience d'une vie occupçe par quelque chose de grand, et qui le rendait inabordable. Son regard çtait penseur. La mçditation habitait sur son beau front noblement coupç. Ses yeux noirs et vifs, qui voyaient bien et promptement, annonåaient une habitude d'aller au fond des choses. Simple en ses gestes, il avait une contenance grave. Lucien çprouvait un respect involontaire pour lui. DçjÞ plusieurs fois, l'un et l'autre ils s'çtaient mutuellement regardçs comme pour se parler Þ l'entrçe ou Þ la sortie de la bibliothæque ou du restaurant, mais ni l'un ni l'autre ils n'avaient osç. Ce silencieux jeune homme allait au fond de la salle, dans la partie situçe en retour sur la place de la Sorbonne. Lucien n'avait donc pu se lier avec lui, quoiqu'il se sentìt portç vers ce jeune travailleur en qui se trahissaient les indicibles symptòmes de la supçrioritç. L'un et l'autre, ainsi qu'ils le reconnurent plus tard, ils çtaient deux natures vierges et timides, adonnçes Þ toutes les peurs dont les çmotions plaisent aux hommes solitaires. Sans leur subite rencontre au moment du dçsastre qui venait d'arriver Þ Lucien, peut-ètre ne se seraient-ils jamais mis en communication. Mais en entrant dans la

rue des Græs[61], Lucien aperåut le jeune inconnu qui revenait de Sainte-Geneviæve.

ª La bibliothæque est fermçe, je ne sais pourquoi, monsieur ¹ , lui dit-il.

En ce moment Lucien avait des larmes dans les yeux, il remercia l'inconnu par un de ces gestes qui sont plus çloquents que le discours, et qui, de jeune homme Þ jeune homme, ouvrent aussitòt les cő urs. Tous deux descendirent la rue des Græs en se dirigeant vers la rue de La Harpe.

ª Je vais alors me promener au Luxembourg, dit Lucien. Quand on est sorti, il est difficile de revenir travailler.

¢ On n'est plus dans le courant d'idçes nçcessaires, reprit l'inconnu. Vous paraissez chagrin, monsieur ?

¢ Il vient de m'arriver une singuliære aventure ¹ , dit Lucien.

Il raconta sa visite sur le quai, puis celle au vieux libraire et les propositions qu'il venait de recevoir ; il se nomma, et dit quelques mots de sa situation. Depuis un mois environ, il avait dçpensç soixante francs pour vivre, trente francs Þ l'hòtel, vingt francs au spectacle, dix francs au cabinet littçraire, en tout cent vingt francs ; il ne lui restait plus que cent vingt francs.

ª Monsieur, lui dit l'inconnu, votre histoire est la mienne et celle de mille Þ douze cents jeunes gens qui, tous les ans, viennent de la province Þ Paris. Nous ne sommes pas encore les plus malheureux. Voyez-vous ce thçàtre ? dit-il en lui montrant les cimes de l'Odçon. Un jour vint se loger, dans une des maisons qui sont sur la place, un homme de talent qui avait roulç dans des abìmes de misære ; mariç, surcroìt de malheur qui ne nous afflige encore ni l'un ni l'autre, Þ une femme qu'il aimait ; pauvre ou riche, comme vous voudrez, de deux enfants ; criblç de dettes, mais confiant dans sa plume. Il prçsente Þ l'Odçon une comçdie en cinq actes, elle est reåue, elle obtient un tour de faveur, les comçdiens la rçpætent, et le directeur active les rçpçtitions. Ces cinq bonheurs constituent cinq drames encore plus difficiles Þ rçaliser que cinq actes Þ çcrire. Le pauvre auteur, logç dans un grenier que vous pouvez voir d'ici, çpuise ses derniæres ressources pour vivre pendant la mise en scæne de sa piæce, sa femme met ses vètements au Mont-de-Piçtç, la famille ne mange que du pain. Le jour de la derniære rçpçtition, la veille de la reprçsentation, le mçnage devait cinquante francs dans le quartier, au boulanger, Þ la laitiære, au portier. Le poæte avait conservç le strict nçcessaire : un habit, une chemise, un pantalon, un gilet et des bottes. Sùr du succæs, il vient embrasser sa femme, il lui annonce la fin de leurs

infortunes. ŒEnfin il n'y a plus rien contre nous ! s'çcrie-t-il. ¢ Il y a le feu, dit la femme, regarde, l'Odçon brùle.ΛMonsieur, l'Odçon brùlait[62]. Ne vous plaignez donc pas. Vous avez des vètements, vous n'avez ni femme ni enfants, vous avez pour cent vingt francs de hasard dans votre poche, et vous ne devez rien Þ personne. La piæce a eu cent cinquante reprçsentations au thçàtre Louvois. Le Roi a fait une pension Þ l'auteur. Buffon l'a dit, le gçnie, c'est la patience[63]. La patience est en effet ce qui, chez l'homme, ressemble le plus au procçdç que la nature emploie dans ses crçations. Qu'est-ce que l'Art, monsieur ? c'est la Nature concentrçe. ¹

Les deux jeunes gens arpentaient alors le Luxembourg. Lucien apprit bientòt le nom, devenu depuis cçlæbre, de l'inconnu qui s'efforåait de le consoler. Ce jeune homme çtait Daniel d'Arthez, aujourd'hui l'un des plus illustres çcrivains de notre çpoque, et l'un des gens rares qui, selon la belle pensçe d'un poæte, offrent ª l'accord d'un beau talent et d'un beau caractære[64] ¹ .

ª On ne peut pas ètre grand homme Þ bon marchç, lui dit Daniel de sa voix douce. Le gçnie arrose ses ő uvres de ses larmes. Le talent est une crçature morale qui a, comme tous les ètres, une enfance sujette Þ des maladies. La Sociçtç repousse les talents incomplets comme la Nature emporte les crçatures faibles ou mal conformçes. Qui veut s'çlever au-dessus des hommes doit se prçparer Þ une lutte, ne reculer devant aucune difficultç. Un grand çcrivain est un martyr qui ne mourra pas, voilÞ tout. Vous avez au front le sceau du gçnie, dit d'Arthez Þ Lucien en lui jetant un regard qui l'enveloppa ; si vous n'en avez pas au cő ur la volontç, si vous n'en avez pas la patience angçlique, si Þ quelque distance du but que vous mettent les bizarreries de la destinçe vous ne reprenez pas, comme les tortues en quelque pays qu'elles soient, le chemin de votre infini, comme elles prennent celui de leur cher ocçan, renoncez dæs aujourd'hui.

¢ Vous vous attendez donc, vous, Þ des supplices ? dit Lucien.

¢ ¾ des çpreuves en tout genre, Þ la calomnie, Þ la trahison, Þ l'injustice de mes rivaux ; aux effronteries, aux ruses, Þ l'àpretç du commerce, rçpondit le jeune homme d'une voix rçsignçe. Si votre ő uvre est belle, qu'importe une premiære perte...

¢ Voulez-vous lire et juger la mienne ? dit Lucien.

¢ Soit, dit d'Arthez. Je demeure rue des Quatre-Vents[65], dans une maison o÷ l'un des hommes les plus illustres, un des plus beaux gçnies de notre temps, un phçnomæne dans la science, Desplein, le plus grand chirurgien

connu, souffrit son premier martyre en se dçbattant avec les premiæres difficultçs de la vie et de la gloire Þ Paris[66]. Ce souvenir me donne tous les soirs la dose de courage dont j'ai besoin tous les matins. Je suis dans cette chambre o÷ il a souvent mangç, comme Rousseau, du pain et des cerises, mais sans Thçræse[67]. Venez dans une heure, j'y serai. ¹

Les deux poætes se quittærent en se serrant la main avec une indicible effusion de tendresse mçlancolique. Lucien alla chercher son manuscrit. Daniel d'Arthez alla mettre au Mont-de-Piçtç sa montre pour pouvoir acheter deux falourdes[68], afin que son nouvel ami trouvàt du feu chez lui, car il faisait froid. Lucien fut exact et vit d'abord une maison moins dçcente que son hòtel et qui avait une allçe sombre, au bout de laquelle se dçveloppait un escalier obscur. La chambre de Daniel d'Arthez, situçe au cinquiæme çtage, avait deux mçchantes croisçes entre lesquelles çtait une bibliothæque en bois noirci, pleine de cartons çtiquetçs. Une maigre couchette en bois peint, semblable aux couchettes de collæge, une table de nuit achetçe d'occasion, et deux fauteuils couverts en crin occupaient le fond de cette piæce tendue d'un papier çcossais verni par la fumçe et par le temps. Une longue table chargçe de papiers çtait placçe entre la cheminçe et l'une des croisçes. En face de cette cheminçe, il y avait une mauvaise commode en bois d'acajou. Un tapis de hasard couvrait entiærement le carreau. Ce luxe nçcessaire çvitait du chauffage. Devant la table, un vulgaire fauteuil de bureau en basane rouge blanchie par l'usage, puis six mauvaises chaises complçtaient l'ameublement. Sur la cheminçe, Lucien aperåut un vieux flambeau de bouillotte[69] Þ garde-vue, muni de quatre bougies. Quand Lucien demanda la raison des bougies en reconnaissant en toutes choses les symptòmes d'une àpre misære, d'Arthez lui rçpondit qu'il lui çtait impossible de supporter l'odeur de la chandelle. Cette circonstance indiquait une grande dçlicatesse de sens, l'indice d'une exquise sensibilitç. La lecture dura sept heures. Daniel çcouta religieusement, sans dire un mot ni faire une observation, une des plus rares preuves de bon goùt que puissent donner les auteurs.

ª Eh bien, dit Lucien Þ Daniel en mettant le manuscrit sur la cheminçe.

¢ Vous ètes dans une belle et bonne voie, rçpondit gravement le jeune homme ; mais votre ő uvre est Þ remanier. Si vous voulez ne pas ètre le singe de Walter Scott, il faut vous crçer une maniære diffçrente, et vous l'avez imitç. Vous commencez, comme lui, par de longues conversations pour poser vos personnages ; quand ils ont causç, vous faites arriver la

description et l'action. Cet antagonisme nçcessaire Þ toute ő uvre dramatique vient en dernier. Renversez-moi les termes du problæme. Remplacez ces diffuses causeries, magnifiques chez Scott, mais sans couleur chez vous, par des descriptions auxquelles se prète si bien notre langue. Que chez vous le dialogue soit la consçquence attendue qui couronne vos prçparatifs. Entrez tout d'abord dans l'action. Prenez-moi votre sujet tantòt en travers, tantòt par la queue ; enfin variez vos plans, pour n'ètre jamais le mème. Vous serez neuf tout en adaptant Þ l'histoire de France la forme du drame dialoguç de l'Çcossais. Walter Scott est sans passion, il l'ignore, ou peut-ètre lui çtait-elle interdite par les mő urs hypocrites de son pays. Pour lui, la femme est le devoir incarnç. ¾ de rares exceptions præs, ses hçroínes sont absolument les mèmes, il n'a eu pour elles qu'un seul poncif, selon l'expression des peintres. Elles procædent toutes de Clarisse Harlowe[70] ; en les ramenant toutes Þ une idçe, il ne pouvait que tirer des exemplaires d'un mème type variçs par un coloriage plus ou moins vif. La femme porte le dçsordre dans la sociçtç par la passion. La passion a des accidents infinis. Peignez donc les passions, vous aurez les ressources immenses dont s'est privç ce grand gçnie pour ètre lu dans toutes les familles de la prude Angleterre. En France, vous trouverez les fautes charmantes et les mő urs brillantes du catholicisme Þ opposer aux sombres figures du calvinisme pendant la pçriode la plus passionnçe de notre histoire. Chaque rægne authentique, Þ partir de Charlemagne, demandera tout au moins un ouvrage, et quelquefois quatre ou cinq, comme pour Louis XIV, Henri IV, Franåois Ier. Vous ferez ainsi une histoire de France pittoresque o÷ vous peindrez les costumes, les meubles, les maisons, les intçrieurs, la vie privçe, tout en donnant l'esprit du temps, au lieu de narrer pçniblement des faits connus[71]. Vous avez un moyen d'ètre original en relevant les erreurs populaires qui dçfigurent la plupart de nos rois. Osez, dans votre premiære ő uvre, rçtablir la grande et magnifique figure de Catherine que vous avez sacrifiçe aux prçjugçs qui planent encore sur elle. Enfin peignez Charles IX comme il çtait, et non comme l'ont fait les çcrivains protestants. Au bout de dix ans de persistance, vous aurez gloire et fortune. ¹

Il çtait alors neuf heures. Lucien imita l'action secræte de son futur ami en lui offrant Þ dìner chez Çdon[72], o÷ il dçpensa douze francs. Pendant ce dìner Daniel livra le secret de ses espçrances et de ses çtudes Þ Lucien. D'Arthez n'admettait pas de talent hors ligne sans de profondes connaissances

mçtaphysiques. Il procçdait en ce moment au dçpouillement de toutes les richesses philosophiques des temps anciens et modernes pour se les assimiler. Il voulait, comme Moliære[73], ètre un profond philosophe avant de faire des comçdies. Il çtudiait le monde çcrit et le monde vivant, la pensçe et le fait. Il avait pour amis de savants naturalistes, de jeunes mçdecins, des çcrivains politiques et des artistes, sociçtç de gens studieux, sçrieux, pleins d'avenir. Il vivait d'articles consciencieux et peu payçs mis dans des dictionnaires biographiques, encyclopçdiques ou de sciences naturelles ; il n'en çcrivait ni plus ni moins que ce qu'il en fallait pour vivre et pouvoir suivre sa pensçe. D'Arthez avait une őuvre d'imagination, entreprise uniquement pour çtudier les ressources de la langue. Ce livre, encore inachevç, pris et repris par caprice, il le gardait pour les jours de grande dçtresse. C'çtait une őuvre psychologique et de haute portçe sous la forme du roman. Quoique Daniel se dçcouvrìt modestement, il parut gigantesque Þ Lucien. En sortant du restaurant, Þ onze heures, Lucien s'çtait pris d'une vive amitiç pour cette vertu sans emphase, pour cette nature, sublime sans le savoir. Le poæte ne discuta pas les conseils de Daniel, il les suivit Þ la lettre. Ce beau talent dçjÞ mùri par la pensçe et par une critique solitaire, inçdite, faite pour lui non pour autrui, lui avait tout Þ coup poussç la porte des plus magnifiques palais de la fantaisie. Les lævres du provincial avaient çtç touchçes d'un charbon ardent[74], et la parole du travailleur parisien trouva dans le cerveau du poæte d'Angoulème une terre prçparçe. Lucien se mit Þ refondre son őuvre.

Heureux d'avoir rencontrç dans le dçsert de Paris un cőur o÷ abondaient des sentiments gçnçreux en harmonie avec les siens, le grand homme de province fit ce que font tous les jeunes gens affamçs d'affection : il s'attacha comme une maladie chronique Þ d'Arthez, il alla le chercher pour se rendre Þ la bibliothæque, il se promena præs de lui au Luxembourg par les belles journçes, il l'accompagna tous les soirs jusque dans sa pauvre chambre, apræs avoir dìnç præs de lui chez Flicoteaux, enfin il se serra contre lui comme un soldat se pressait sur son voisin dans les plaines glacçes de la Russie. Pendant les premiers jours de sa connaissance avec Daniel, Lucien ne remarqua pas sans chagrin une certaine gène causçe par sa prçsence dæs que les intimes çtaient rçunis. Les discours de ces ètres supçrieurs, dont lui parlait d'Arthez avec un enthousiasme concentrç, se tenaient dans les bornes d'une rçserve en dçsaccord avec les tçmoignages visibles de leur vive amitiç. Lucien sortait alors discrætement en ressentant une sorte de peine

causçe par l'ostracisme dont il çtait l'objet et par la curiositç qu'excitaient en lui ces personnages inconnus ; car tous s'appelaient par leurs noms de baptème. Tous portaient au front, comme d'Arthez, le sceau d'un gçnie spçcial. Apræs de secrætes oppositions combattues Þ son insu par Daniel, Lucien fut enfin jugç digne d'entrer dans ce Cçnacle de grands esprits[75]. Lucien put dæs lors connaìtre ces personnes unies par les plus vives sympathies, par le sçrieux de leur existence intellectuelle, et qui se rçunissaient presque tous les soirs chez d'Arthez. Tous pressentaient en lui le grand çcrivain : ils le regardaient comme leur chef depuis qu'ils avaient perdu l'un des esprits les plus extraordinaires de ce temps, un gçnie mystique, leur premier chef, qui, pour des raisons inutiles Þ rapporter, çtait retournç dans sa province, et dont Lucien entendait souvent parler sous le nom de Louis[76]. On comprendra facilement combien ces personnages avaient dù rçveiller l'intçrèt et la curiositç d'un poæte, Þ l'indication de ceux qui depuis ont conquis, comme d'Arthez, toute leur gloire ; car plusieurs succombærent.

Parmi ceux qui vivent encore çtait Horace Bianchon, alors interne Þ l'Hòtel-Dieu, devenu depuis l'un des flambeaux de l'Çcole de Paris, et trop connu maintenant pour qu'il soit nçcessaire de peindre sa personne ou d'expliquer son caractære et la nature de son esprit. Puis venait Lçon Giraud[77], ce profond philosophe, ce hardi thçoricien qui remue tous les systæmes, les juge, les exprime, les formule et les traìne aux pieds de son idole, l'HUMANITÇ ; toujours grand, mème dans ses erreurs, ennoblies par sa bonne foi. Ce travailleur intrçpide, ce savant consciencieux, est devenu chef d'une çcole morale et politique sur le mçrite de laquelle le temps seul pourra prononcer. Si ses convictions lui ont fait une destinçe en des rçgions çtrangæres Þ celles o÷ ses camarades se sont çlancçs, il n'en est pas moins restç leur fidæle ami. L'Art çtait reprçsentç par Joseph Bridau, l'un des meilleurs peintres de la jeune Çcole[78]. Sans les malheurs secrets auxquels le condamne une nature trop impressionnable, Joseph, dont le dernier mot n'est d'ailleurs pas dit, aurait pu continuer les grands maìtres de l'çcole italienne : il a le dessin de Rome et la couleur de Venise ; mais l'amour le tue et ne traverse pas que son cő ur : l'amour lui lance ses flæches dans le cerveau, lui dçrange sa vie et lui fait faire les plus çtranges zigzags. Si sa maìtresse çphçmære le rend ou trop heureux ou trop misçrable, Joseph enverra pour l'exposition tantòt des esquisses o÷ la couleur empàte le dessin, tantòt des tableaux qu'il a voulu finir sous le poids de chagrins

imaginaires, et o÷ le dessin l'a si bien prçoccupç que la couleur, dont il dispose Þ son grç, ne s'y retrouve pas. Il trompe incessamment et le public et ses amis. Hoffmann l'eùt adorç pour ses pointes poussçes avec hardiesse dans le champs des Arts, pour ses caprices, pour sa fantaisie. Quand il est complet, il excite l'admiration, il la savoure, et s'effarouche alors de ne plus recevoir d'çloges pour les ő uvres manquçes o÷ les yeux de son àme voient tout ce qui est absent pour l'ő il du public. Fantasque au suprème degrç, ses amis lui ont vu dçtruire un tableau achevç auquel il trouvait l'air trop peignç. ª C'est trop fait, disait-il, c'est trop çcolier. ¹ Original et sublime parfois, il a tous les malheurs et toutes les fçlicitçs des organisations nerveuses, chez lesquelles la perfection tourne en maladie. Son esprit est frære de celui de Sterne, mais sans le travail littçraire. Ses mots, ses jets de pensçe ont une saveur inouíe. Il est çloquent et sait aimer, mais avec ses caprices, qu'il porte dans les sentiments comme dans son *faire*. Il çtait cher au Cçnacle prçcisçment Þ cause de ce que le monde bourgeois eùt appelç ses dçfauts. Enfin Fulgence Rida1[79], l'un des auteurs de notre temps qui ont le plus de verve comique, un poæte insouciant de gloire, ne jetant sur le thçàtre que ses productions les plus vulgaires, et gardant dans le sçrail de son cerveau, pour lui, pour ses amis, les plus jolies scænes ; ne demandant au public que l'argent nçcessaire Þ son indçpendance, et ne voulant plus rien faire dæs qu'il l'aura obtenu. Paresseux et fçcond comme Rossini, obligç, comme les grands poætes comiques, comme Moliære et Rabelais, de considçrer toute chose Þ l'endroit du Pour et Þ l'envers du Contre, il çtait sceptique, il pouvait rire et riait de tout. Fulgence Ridal est un grand philosophe pratique. Sa science du monde, son gçnie d'observation, son dçdain de la gloire, qu'il appelle la parade, ne lui ont point dessçchç le cő ur. Aussi actif pour autrui qu'il est indiffçrent Þ ses intçrèts, s'il marche, c'est pour un ami. Pour ne pas mentir Þ son masque vraiment rabelaisien, il ne hait pas la bonne chære et ne la recherche point, il est Þ la fois mçlancolique et gai. Ses amis le nomment le *chien du régiment*, rien ne le peint mieux que ce sobriquet. Trois autres, au moins aussi supçrieurs que ces quatre amis peints de profil, devaient succomber par intervalles : Meyraux d'abord[80], qui mourut apræs avoir çmu la cçlæbre dispute entre Cuvier et Geoffroy-Saint-Hilaire, grande question qui devait partager le monde scientifique entre ces deux gçnies çgaux, quelques mois avant la mort de celui qui tenait pour une science çtroite et analyste contre le panthçiste qui vit encore et que l'Allemagne rçvære. Meyraux çtait l'ami de ce Louis qu'une

mort anticipçe allait bientòt ravir au monde intellectuel. ¾ ces deux hommes, tous deux marquçs par la mort, tous deux obscurs aujourd'hui malgrç l'immense portçe de leur savoir et de leur gçnie, il faut joindre Michel Chrestien[81], rçpublicain d'une haute portçe qui rèvait la fçdçration de l'Europe[82] et qui fut en 1830 pour beaucoup dans le mouvement moral des saint-simoniens. Homme politique de la force de Saint-Just et de Danton, mais simple et doux comme une jeune fille, plein d'illusions et d'amour, douç d'une voix mçlodieuse qui aurait ravi Mozart, Weber ou Rossini, et chantant certaines chansons de Bçranger Þ enivrer le cő ur de poçsie, d'amour ou d'espçrance, Michel Chrestien, pauvre comme Lucien, comme Daniel, comme tous ses amis, gagnait sa vie avec une insouciance diogçnique. Il faisait des tables des madæres pour de grands ouvrages, des prospectus pour les libraires, muet d'ailleurs sur ses doctrines comme est muette une tombe sur les secrets de la mort. Ce gai bohçmien de l'intelligence, ce grand homme d'Çtat, qui peut-ètre eùt changç la face du monde, mourut au cloìtre Saint-Merry comme un simpe soldat[83]. La balle de quelque nçgociant tua lÞ l'une des plus nobles crçatures qui foulassent le sol franåais. Michel Chrestien pçrit pour d'autres doctrines que les siennes. Sa fçdçration menaåait beaucoup plus que la propagande rçpublicaine l'aristocratie europçenne[84] ; elle çtait plus rationnelle et moins folle que les affreuses idçes de libertç indçfinie proclamçes par les jeunes insensçs qui se portent hçritiers de la Convention. Ce noble plçbçien fut pleurç de tous ceux qui le connaissaient ; il n'est aucun d'eux qui ne songe, et souvent, Þ ce grand homme politique inconnu.

Ces neuf personnes composaient un Cçnacle o÷ l'estime et l'amitiç faisaient rçgner la paix entre les idçes et les doctrines les plus opposçes. Daniel d'Arthez, gentilhomme picard[85], tenait pour la Monarchie avec une conviction çgale Þ celle qui faisait tenir Michel Chrestien Þ son fçdçralisme europçen. Fulgence Ridal se moquait des doctrines philosophiques de Lçon Giraud, qui lui-mème prçdisait Þ d'Arthez la fin du christianisme et de la Famille. Michel Chrestien, qui croyait Þ la religion du Christ, le divin lçgislateur de l'Çgalitç, dçfendait l'immortalitç de l'àme contre le scalpel de Bianchon, l'analyste par excellence. Tous discutaient sans disputer. Ils n'avaient point de vanitç, çtant eux-mèmes leur auditoire. Ils se communiquaient leurs travaux, et se consultaient avec l'adorable bonne foi de la jeunesse. S'agissait-il d'une affaire sçrieuse ? l'opposant quittait son opinion pour entrer dans les idçes de son ami, d'autant plus apte Þ l'aider,

qu'il çtait impartial dans une cause ou dans une őuvre en dehors de ses idçes. Presque tous avaient l'esprit doux et tolçrant, deux qualitçs qui prouvaient leur supçrioritç. L'Envie, cet horrible trçsor de nos espçrances trompçes, de nos talents avortçs, de nos succæs manquçs, de nos prçtentions blessçes, leur çtait inconnue. Tous marchaient d'ailleurs dans des voies diffçrentes. Aussi, ceux qui furent admis, comme Lucien, dans leur sociçtç, se sentaient-ils Þ l'aise. Le vrai talent est toujours bon enfant et candide, ouvert, point gourmç ; chez lui, l'çpigramme caresse l'esprit, et ne vise jamais l'amour-propre. Une fois la premiære çmotion que cause le respect dissipçe, on çprouvait des douceurs infinies aupræs de ces jeunes gens d'çlite. La familiaritç n'excluait pas la conscience que chacun avait de sa valeur, chacun sentait une profonde estime pour son voisin ; enfin, chacun se sentant de force Þ être Þ son tour le bienfaiteur ou l'obligç, tout le monde acceptait sans faåon. Les conversations, pleines de charmes et sans fatigue, embrassaient les sujets les plus variçs. Lçgers Þ la maniære des flæches, les mots allaient Þ fond tout en allant vite. La grande misære extçrieure et la splendeur des richesses intellectuelles produisaient un singulier contraste. LÞ, personne ne pensait aux rçalitçs de la vie que pour en tirer d'amicales plaisanteries. Par une journçe o÷ le froid se fit prçmaturçment sentir, cinq des amis de d'Arthez arriværent ayant eu chacun la même pensçe, tous apportaient du bois sous leur manteau, comme dans ces repas champêtres o÷, chaque invitç devant fournir son plat, tout le monde donne un pâtç. Tous douçs de cette beautç morale qui rçagit sur la forme, et qui, non moins que les travaux et les veilles, dore les jeunes visages d'une teinte divine, ils offraient ces traits un peu tourmentçs que la puretç de la vie et le feu de la pensçe rçgularisent et purifient. Leurs fronts se recommandaient par une ampleur poçtique. Leurs yeux vifs et brillants dçposaient d'une vie sans souillures. Les souffrances de la misære, quand elles se faisaient sentir, çtaient si gaiement supportçes, çpousçes avec une telle ardeur par tous, qu'elles n'altçraient point la sçrçnitç particuliære aux visages des jeunes gens encore exempts de fautes graves, qui ne se sont amoindris dans aucune des lâches transactions qu'arrachent la misære mal supportçe, l'envie de parvenir sans aucun choix de moyens, et la facile complaisance avec laquelle les gens de lettres accueillent ou pardonnent les trahisons. Ce qui rend les amitiçs indissolubles et double leur charme, est un sentiment qui manque Þ l'amour, la certitude. Ces jeunes gens çtaient sûrs d'eux-mêmes : l'ennemi de l'un devenait l'ennemi de tous, ils eussent brisç leurs intçrêts les plus urgents

pour obçir Þ la sainte solidaritç de leurs cő urs. Incapables tous d'une làchetç, ils pouvaient opposer un *non* formidable Þ toute accusation, et se dçfendre les uns les autres avec sçcuritç. Çgalement nobles par le cő ur et d'çgale force dans les choses de sentiment, ils pouvaient tout penser et se tout dire sur le terrain de la science et de l'intelligence ; de lÞ, l'innocence de leur commerce, la gaietç de leur parole. Certains de se comprendre, leur esprit divaguait Þ l'aise ; aussi ne faisaient-ils point de faåon entre eux, ils se confiaient leurs peines et leurs joies, ils pensaient et souffraient Þ plein cő ur. Les charmantes dçlicatesses qui font de la fable des DEUX AMIS un trçsor pour les grandes àmes çtaient habituelles chez eux. Leur sçvçritç pour admettre dans leur sphære un nouvel habitant se conåoit. Ils avaient trop la conscience de leur grandeur et de leur bonheur pour le troubler en y laissant entrer des çlçments nouveaux et inconnus.

Cette fçdçration de sentiments et d'intçrèts dura sans choc ni mçcomptes pendant vingt annçes. La mort, qui leur enleva Louis Lambert, Meyraux et Michel Chrestien, put seule diminuer cette noble Plçiade[86]. Quand, en 1832, ce dernier succomba, Horace Bianchon, Daniel d'Arthez, Lçon Giraud, Joseph Bridau, Fulgence Ridal allærent, malgrç le pçril de la dçmarche, retirer son corps Þ Saint-Merry, pour lui rendre les derniers devoirs Þ la face brùlante de la Politique. Ils accompagnærent ces restes chçris jusqu'au cimetiære du Pære-Lachaise pendant la nuit. Horace Bianchon leva toutes les difficultçs Þ ce sujet, et ne recula devant aucune ; il sollicita les ministres en leur confessant sa vieille amitiç pour le fçdçraliste expirç. Ce fut une scæne touchante gravçe dans la mçmoire des amis peu nombreux qui assistærent les cinq hommes cçlæbres. En vous promenant dans cet çlçgant cimetiære, vous verrez un terrain achetç Þ perpçtuitç, o÷ s'çlæve une tombe de gazon surmontçe d'une croix en bois noir sur laquelle sont gravçs en lettres rouges ces deux noms : MICHEL CHRESTIEN. C'est le seul monument qui soit dans ce style. Les cinq amis ont pensç qu'il fallait rendre hommage Þ cet homme simple par cette simplicitç.

Dans cette froide mansarde se rçalisaient donc les plus beaux rèves du sentiment. LÞ, des fræres tous çgalement forts en diffçrentes rçgions de la science s'çclairaient mutuellement avec bonne foi, se disant tout, mème leurs pensçes mauvaises, tous d'une instruction immense et tous çprouvçs au creuset de la misære. Une fois admis parmi ces ètres d'çlite et pris pour un çgal, Lucien y reprçsenta la Poçsie et la Beautç. Il y lut des sonnets qui furent admirçs. On lui demandait un sonnet, comme il priait Michel

Chrestien de lui chanter une chanson. Dans le dçsert de Paris, Lucien trouva donc une oasis rue des Quatre-Vents.

Au commencement du mois d'octobre, Lucien, apræs avoir employç le reste de son argent pour se procurer un peu de bois, resta sans ressources au milieu du plus ardent travail, celui du remaniement de son őuvre. Daniel d'Arthez, lui, brùlait des mottes, et supportait hçroíquement la misære : il ne se plaignait point, il çtait rangç comme une vieille fille, et ressemblait Þ un avare, tant il avait de mçthode. Ce courage excitait celui de Lucien qui, nouveau venu dans le Cçnacle, çprouvait une invincible rçpugnance Þ parler de sa dçtresse. Un matin, il alla jusqu'Þ la rue du Coq pour vendre *L'Archer de Charles IX* Þ Doguereau, qu'il ne rencontra pas. Lucien ignorait combien les grands esprits ont d'indulgence. Chacun de ses amis concevait les faiblesses particulières aux hommes de poçsie, les abattements qui suivent les efforts de l'àme surexcitçe par les contemplations de la nature qu'ils ont mission de reproduire. Ces hommes si forts contre leurs propres maux çtaient tendres pour les douleurs de Lucien. Ils avaient compris son manque d'argent. Le Cçnacle couronna donc les douces soirçes de causeries, de profondes mçditations, de poçsies, de confidences, de courses Þ pleines ailes dans les champs de l'intelligence, dans l'avenir des nations, dans les domaines de l'histoire, par un trait qui prouve combien Lucien avait peu compris ses nouveaux amis.

ª Lucien, mon ami, lui dit Daniel, tu n'es pas venu dìner hier chez Flicoteaux, et nous savons pourquoi. ¹

Lucien ne put retenir des larmes qui coulærent sur ses joues.

ª Tu as manquç de confiance en nous, lui dit Michel Chrestien, nous ferons une croix Þ la cheminçe et quand nous serons Þ dix[87]...

¢ Nous avons tous, dit Bianchon, trouvç quelque travail extraordinaire : moi j'ai gardç pour le compte de Desplein un riche malade, d'Arthez a fait un article pour *La Revue encyclopédique*[88], Chrestien a voulu aller chanter un soir dans les Champs-Çlysçes avec un mouchoir et quatre chandelles ; mais il a trouvç une brochure Þ faire pour un homme qui veut devenir un homme politique, et il lui a donnç pour six cents francs de Machiavel ; Lçon Giraud a empruntç cinquante francs Þ son libraire, Joseph a vendu des croquis, et Fulgence a fait donner sa piæce dimanche, il a eu salle pleine.

¢ VoilÞ deux cents francs, dit Daniel, accepte-les et qu'on ne t'y reprenne plus.

¢ Allons, ne va-t-il pas nous embrasser, comme si nous avions fait quelque chose d'extraordinaire ? ¹ dit Chrestien.

---

1 Rappelons que c'est seulement dans l'çdition Furne que le second acte de la trilogie commence ici. Dans l'çdition originale d'*Illusions perdues* (Werdet, 1837), le rçcit de ce qui n'est pas encore la premiære partie continue sans solution de continuitç.

2 Cf. *L'Interdiction*. Elle avait refusç de suivre son mari qui voulait rompre avec sa sociçtç pour rçparer la lointaine spoliation d'o÷ provenait sa fortune.

3 Aujourd'hui rue Cambon.

4 Antçrieurement Þ Furne, on lisait *septembre* au lieu de juin, ce qui s'accorde mieux avec les vendanges...

5 Rue Montorgueil, un des hauts lieux de l'çlçgance et de la gastronomie.

6 Rue de Chartres, præs du Louvre.

7 Allusion Þ la fable de La Fontaine, *Le Singe et le Dauphin* (IV, 7).

8 Opçra de Salieri (1784). Il ne s'agit donc pas d'une prestigieuse premiære, mais de la reprise d'un ouvrage du rçpertoire ; l'essentiel est çvidemment dans le symbolisme du titre et du sujet.

9 Encore une grande table, au Palais-Royal.

10 Le verbe archaïque *gaber* est attestç par Littrç au sens de ª moquer, railler ¹ . La possible racine latine *gaudere* explique dans quelle acception Balzac l'emploie souvent : se rçjouir, ètre dans l'allçgresse.

11 La ª vestignomonie ¹ balzacienne a çtç finement analysçe (et sur Lucien en particulier) par R. Kempf, *Sur le corps romanesque*, Seuil, 1968.

12 Commis.

13 Petit groom.

14 Balzac confond cette comtesse (mære du marçchal) avec son fræe, qui tomba dans une embuscade tendue par le pære de Sophie-Dorothçe de Zeel, son amie d'enfance (fin du XVIIIe siæcle).

15 Personnage reparaissant et important de *La Comédie humaine*. En 1821, Fçlicitç des Touches, riche et bien apparentçe, rægne Þ Paris sur un salon frçquentç par tout ce qui a du talent dans la littçrature, la science et les arts. ¢ Le manuscrit, en indiquant ª poæte çminent depuis peu couronnç par l'Acadçmie ¹, semble ici renvoyer Þ Delphine Gay (future Mme de Girardin), qui recevra en 1822 ¢ Þ dix-huit ans ¢ un prix acadçmique pour un poæme sur *Les Sœurs de Sainte-Camille*.

16 Personnage reparaissant. Cousine de Diane de Maufrigneuse, elle avait çpousç un richissime receveur gçnçral et possçdait un hòtel rue du Bac. Veuve en 1822, elle se remariera avec le comte Octave de Camps.

17 Malgrç ce qui a çtç dit plus haut sur l'absence de la bonne compagnie en juin, ª tout Paris ¹ est lÞ. La vraisemblance compte moins que l'initiation (manquçe) de Lucien. Cette scæne a çtç çtudiçe par P. Michot, *Le Spectacle est dans la salle (Balzac et l'opéra*) in *Littérature et Opéra*, Presses Universitaires de Grenoble, 1987.

18 Træs lancçe dans le monde gràce Þ sa fortune et Þ son nom, Mme de Sçrizy avait une vie sentimentale assez agitçe. Seul le salon Grandlieu lui restait fermç. Dans *Splendeurs et misères des courtisanes*, elle concevra une folle passion pour Lucien.

19 Cf. *La Duchesse de Langeais*. Dçsespçrçe par Montriveau, la duchesse s'est faite carmçlite dans un couvent espagnol.

20 Qui sont amants depuis l'annçe prçcçdente (cf. *Le Père Goriot*).

21 Personnage reparaissant. Rçputçe l'une des duchesses napolçoniennes les plus dçvouçes aux Bourbons.

22 Cf. *Le Lys dans la vallée*.

23 Le nom de Canalis n'apparaìt que dans Furne. Dans les çditions de 1837 et 1839, on çvoque ses traits ultçrieurs : ª faåons byroniennes ¹ , ª prçtentions impçriales ¹ , ª plçnitude de lui-mème ¹ , ce qui, pour A. Adam, renvoie Þ un mixte de Lamartine, Hugo, Vigny. Pour la liaison avec Mme de Chaulieu, cf. *Modeste Mignon.*

24 La duchesse de Duras. Mais *Ourika* ne paraìtra qu'en 1824.

25 *S'est marié*, disait le manuscrit, ce qui renverrait Þ Lamartine, dont le mariage, plus ou moins imposç par une admiratrice anglaise, avait fort amusç Balzac en 1820.

26 Cf. *Étude de femme*.

27 Le marquis est dçputç de la droite. *Étude de femme* nous apprend qu'on le surnommait ª le temps couvert ¹ ...

28 Rue de Richelieu. C'est aussi chez lui que s'habillera Julien Sorel.

29 Respectivement rue de Richelieu et galerie de pierre du Palais-Royal.

30 De la Concorde. La Restauration lui avait rendu son nom d'origine.

31 La promenade çlçgante aux Champs-Elysçes et au bois de Boulogne.

32 Les travaux, commencçs en 1806, avaient çtç interrompus en 1814.

33 L'accusateur du Tribunal rçvolutionnaire sous la Terreur.

34 Au Palais-Royal, galerie de pierre.

35 Aujourd'hui rue Victor-Cousin.

36 C'est lÞ que s'achevait *Illusions perdues* en 1837 (Werdet) et en 1839 (Charpentier). Ici commence donc *Un grand homme de province à Paris* dans l'çdition Souverain de 1839.

37 Son restaurant çtait une institution pour les çtudiants en mçdecine et en droit. Balzac l'avait frçquentç en 1824-1825, du temps de ses dçbuts difficiles sous le nom d'Horace de Saint-Aubin.

38 Elle reliait la rue de La Harpe Þ la place de la Sorbonne.

39 C'est-Þ-dire une promesse non tenue, comme la charte octroyçe par Louis XVIII.

40 Un vin catholique est baptisç...

41 Populairement, une liqueur chaude composçe de cafç, de sucre et d'eau-de-vie ou de rhum.

42 Prçnommç *Émile* sur le manuscrit. Le prote et l'imprimerie Balzac se nommait Lousteau. On a voulu voir en Lousteau Þ la fois Sandeau, Latouche, Janin, Etienne Bçquet (journaliste aux *Débats*).

43 Comme le docteur Çmile Regnault, ami de Sandeau, de G. Sand, de Balzac, et qui servira pour le personnage de Bianchon.

44 Entre le boulevard Saint-Germain actuel et la rue Saint-Andrç-des-Arts.

45 *Les Vêpres siciliennes* sont de 1819.

46 Acteurs du Thçàtre-Franåais. Fleury ne jouait plus en 1821.

47 Le roman de Ducange ne paraìtra qu'en 1823 ; l'ouvrage de Kçratry datait de 1818.

48 En fait, elle avait fait son apparition dæs les derniæres annçes du XVIIIe siæcle.

49 Ce dialogue hermçtique au profane met aux prises un libraire-fabricant (Pollet, l'çditeur de Ducange) et un libraire-commissionnaire. Nous empruntons les explications suivantes Þ R. Chollet : ª Le fabricant propose Þ Vidal et Porchon 500 exemplaires d'un ouvrage qu'il vient de sortir, un roman en 4 vol. in-12 sans doute, qui se vend 12 francs chez le libraire dçtaillant ; il n'en demande que 5 francs et offre en outre deux exemplaires gratuits pour chaque douzaine fournie. Vidal et Porchon recevront donc 584 exemplaires. D'o÷ ce prix de 4,20 francs... Le fabricant ne peråoit guære que le tiers du prix de vente chez le dçtaillant. Ces prçcisions sont rigoureusement exactes ¹ (Bibliothæque de la Plçiade, p. 1233).

50 *Agathe ou le Petit Vieillard de Calais*, 1819. Gràce Þ leurs voyageurs les libraires-commissionnaires contròlaient la diffusion en province, et contraignaient les libraires-fabricants Þ des rabais ruineux en feignant de privilçgier leurs concurrents.

51 Jusqu'alors, Louis-Benoit Picard s'çtait essentiellement occupç de thçàtre.

52 Il est parfaitement exact que Pollet, Þ partir de 1822, payait fort cher Ducange pour en avoir l'exclusivitç. Cela le conduira Þ la faillite en 1830. Balzac le connaissait bien, puisque c'est lui qui en 1822 avait publiç *Le Vicaire des Ardennes* et *Le Centenaire* (signçs Horace de Saint-Aubin).

53 Personnage imaginaire, çvidemment inspirç du rçel *Pigoreau*, installç comme lui præs de Saint-Germain l'Auxerrois, et que Balzac avait approchç. Dans sa cçlæbre lettre Þ Salvagnoli sur *Le Rouge et le Noir* (octobre-novembre 1832), Stendhal çvoque les ª petits romans in-12 pour femmes de chambre ¹, ª imprimçs chez M. Pigoreau ¹, ª o÷ le hçros est toujours parfait et d'une beautç ravissante, fait *au tour* et avec de grands yeux *à fleur de tête* ».

54 Que Pigoreau avait çtç.

55 Balzac parle ici en son propre nom (cf. *Sur Catherine de Médicis*). On reconnaìt dans ces idçes l'influence saint-simonienne du groupe de Buchez, hostile au protestantisme comme favorisant l'anarchie.

56 Qui avait lancç Þ la fin du XVIIIe siæcle la vogue des ª romans noirs ¹, rççditçs avec succæs en France entre 1819 et 1822.

57 De même, dans *Vie et malheurs de Horace de Saint-Aubin*, de Sandeau, l'çditeur qui s'intçresse Þ *La Dernière Fée*, arrivç chez Horace avec l'idçe de lui en proposer 1500 livres, Þ la vue de son dçnuement, ne lui en offre finalement que 300 francs.

58 ª Pro captu lectoris habent sua fata libelli ¹ (Terentianus Maurus). Le destin des livres dçpend de la capacitç de leur lecteur. Ici : les livres ont leur destin.

59 Cf. la lettre de Balzac Þ Thomassy (avril-mai 1823 ; *Correspondance*, Garnier, t. I, p. 218) : ª *Wann-Chlore* dont on m'offre devinez quoi ? 600 francs !... j'aimerais mieux aller labourer la terre avec mes ongles que de consentir Þ une pareille infamie. ¹

60 Portraitiste Þ la mode (1756-1831). La ressemblance avec Bonaparte rapproche d'Arthez de Buchez, l'inspirateur du Cçnacle dont il sera question plus loin.

61 Entre la rue de la Sorbonne et la rue Saint-Jacques.

62 Il a brùlç en 1799 et 1818. L'anecdote reste obscure.

63 ª Le gçnie n'est autre chose qu'une plus grande aptitude Þ la patience ¹, mot attribuç Þ Buffon par Hçrault de Sçchelles dans son *Voyage à Montbard*.

64 Vers de Ducis.

65 C'est prçcisçment dans cette rue que Buchez rassembla autour de lui, en 1816, un groupe amical et philosophique.

66 Cf. *La Messe de l'athée* (1836).

67 Thçræse Levasseur, la compagne, puis, vingt-cinq ans plus tard, l'çpouse de Jean-Jacques.

68 Fagot de quatre ou cinq bùches liçes ensemble.

69 Jeu de cartes.

70 L'hçroíne çponyme du roman de Richardson (1749).

71 Balzac a lui-même longuement nourri ce projet, dont on trouve trace de 1825 Þ 1836. Dans sa critique de W. Scott, d'Arthez expose d'ailleurs les idçes balzaciennes.

72 Rue des Fossçs-Saint-Germain-des-Prçs.

73 Le manuscrit indique : *Machiavel*. Comme d'Arthez, Balzac, avant d'aborder les ő uvres d'imagination, s'çtait consacrç Þ des çtudes philosophiques (1818-1820) : ª ... ce fut pendant les annçes 1818, 1819 et 1820, que M. de Balzac, rçfugiç dans un grenier præs de la bibliothæque de l'Arsenal, travailla sans relàche Þ comparer, analyser, rçsumer les ő uvres que les philosophes et les mçdecins de l'Antiquitç, du Moyen Àge et des deux siæcles prççcdents avaient laissçes sur le cerveau de l'homme ¹ (*Introduction aux Etudes philosophiques*, rçdigçe par F. Davin en 1834).

74 Image biblique de la purification (cf. Isaíe VI, 6).

75 Le mot *Cénacle* a çtç empruntç aux deux cercles romantiques animçs en 1824 et 1826 par Nodier et Hugo, mais ici il s'agit de tout autre chose. Dans les annçes 1820-1822, de nombreuses sociçtçs plus ou moins çsotçriques s'çtaient formçes Þ Paris. Pour les sources d'inspiration de Balzac ici, on se reportera Þ l'article de B. Tolley (*The Cenacle of Balzac's Illusions perdues, French Studies*, octobre 1961), qui a montrç tout ce qu'il doit au groupe de rçflexion animç par Buchez et qui, sous des formes diverses, fonctionna jusqu'en 1831. Liç Þ l'origine au carbonarisme, il fut essentiellement marquç par l'influence de Saint-Simon (dont il s'çloigna en 1831), mais aussi de Ballanche et de

Lamennais. Balzac çtait familier avec les idçes du groupe (auquel il n'appartenait pas) : en 1828, c'est lui qui imprimait *Le Gymnase*, organe proche de Buchez ; en 1830, il dirige le *Feuilleton des journaux politiques* o÷ s'expriment Buchez et ses amis. Sur tout ce que le Cçnacle doit Þ Pierre Leroux, cf. l'ouvrage d'O. Nishio indiquç dans la Bibliographie. ¢ Le manuscrit montre qu'Þ l'origine les membres du Cçnacle ne devaient ètre que cinq : d'Arthez, Bianchon, Meyraux, Lambert, Chrestien.

76 Louis Lambert (cf. le roman homonyme) avait quittç Paris en 1820 pour lutter contre les premiæres atteintes de la folie.

77 Balzac semble avoir ici pensç Þ Pierre Leroux, qui publiera *De l'Humanité* en 1840.

78 On a suggçrç comme pilotis possible de ce personnage Ary Scheffer, dont le frære appartenait au mème groupe carbonariste que Buchez rue des Quatre-Vents.

79 A. Adam (*éd. cit*., pp. XXVI-XXVII) a pensç pour ce personnage au journaliste royaliste Jean-Toussaint Merle, qui dirigea le thçàtre de la Porte-Saint-Martin et çpousa l'actrice Marie Dorval.

80 Çvidemment d'apræs le docteur *Meyranx*, mort en 1832, coauteur d'un mçmoire sur l'organisation des mollusques qui mettait en cause les conceptions de Cuvier (tenant d'une ª science çtroite et analyste ¹). Geoffroy Saint-Hilaire le prçsenta Þ l'Acadçmie des sciences en 1830, et Goethe salua son triomphe sur Cuvier dans le dernier article qu'il çcrivit.

81 On a pensç pour lui Þ Armand Carrel, le chef du parti rçpublicain (mort en 1836), et encore Þ Buchez (Donnard, *op. cit*., pp. 105-109). Mais il s'agit surtout d'une figure idçale.

82 Buchez et ses amis firent paraìtre fin 1831 un journal intitulç *L'Européen*.

83 Lors de l'çmeute rçpublicaine des 5-6 juin 1832, consçcutive Þ l'enterrement du gçnçral Lamarque.

84 Version du manuscrit : ª sa fçdçration n'çtait pas la Rçpublique, elle menaåait beaucoup plus l'Europe ¹ .

85 Comme Saint-Simon.

86 Par allusion au groupe de jeunes poætes animç par Ronsard.

87 Moliære, *L'Étourdi* (I, 11) : ª Quand nous serons Þ dix, nous ferons une croix ! ¹

88 Elle parut de 1819 Þ 1833 et çtait d'un niveau remarquable. Cf. F. Rude, *Stendhal et la Revue encyclopédique*, in *Stendhal et la presse*, *Recherches et travaux de l'U.E.R. de Lettres de l'Université de Grenoble III*, hors sçrie n®4, 1986.

Pour faire comprendre quelles dçlices ressentait Lucien au milieu de cette vivante encyclopçdie d'esprits angçliques, de jeunes gens empreints des originalitçs diverses que chacun d'eux tirait de la science qu'il cultivait, il suffira de rapporter les rçponses que Lucien reåut, le lendemain, Þ une lettre çcrite Þ sa famille, chef-d'ő uvre de sensibilitç, de bon vouloir, un horrible cri que lui avait arrachç sa dçtresse.

DAVID SÇCHARD ¾ LUCIEN

ª Mon cher Lucien, tu trouveras ci-joint un effet Þ quatre-vingt-dix jours et Þ ton ordre de deux cents francs. Tu pourras le nçgocier chez M. Mçtivier, marchand de papier, notre correspondant Þ Paris, rue Serpente. Mon bon Lucien, nous n'avons absolument rien. Ma femme s'est mise Þ diriger l'imprimerie, et s'acquitte de sa tàche avec un dçvouement, une patience, une activitç qui me font bçnir le ciel de m'avoir donnç pour femme un pareil ange. Elle-mème a constatç l'impossibilitç o÷ nous sommes de t'envoyer le plus lçger secours. Mais, mon ami, je te crois dans un si beau chemin, accompagnç de cő urs si grands et si nobles, que tu ne saurais faillir Þ ta belle destinçe en te trouvant aidç par les intelligences presque divines de MM. Daniel d'Arthez, Michel Chrestien et Lçon Giraud, conseillç par MM. Meyraux, Bianchon et Ridal que ta chære lettre nous a fait connaìtre. ¾ l'insu d'Æve, je t'ai donc souscrit cet effet, que je trouverai moyen d'acquitter Þ l'çchçance. Ne sors pas de ta voie : elle est rude ; mais elle sera glorieuse. Je prçfçrerais souffrir mille maux Þ l'idçe de te savoir tombç dans quelque bourbier de Paris o÷ j'en ai tant vu. Aie le courage d'çviter, comme tu le fais, les mauvais endroits, les mçchantes gens, les çtourdis et certains gens de lettres que j'ai appris Þ estimer Þ leur juste valeur pendant mon sçjour Þ Paris. Enfin, sois le digne çmule de ces esprits cçlestes que tu m'as rendus chers. Ta conduite sera bientòt rçcompensçe. Adieu, mon frære bien-aimç, tu m'as ravi le cő ur, je n'avais pas attendu de toi tant de courage.

ª DAVID. ¹

ÆVE SÇCHARD ¾ LUCIEN

ª Mon ami, ta lettre nous a fait pleurer tous. Que ces nobles cő urs vers lesquels ton bon ange te guide le sachent : une mære, une pauvre jeune femme prieront Dieu soir et matin pour eux ; et si les priæres les plus ferventes montent jusqu'Þ son tròne, elles obtiendront quelques faveurs pour vous tous. Oui, mon fræe, leurs noms sont gravçs dans mon cő ur. Ah ! je les verrai quelque jour. J'irai, dussç-je faire la route Þ pied, les remercier de leur amitiç pour toi, car elle a rçpandu comme un baume sur mes plaies vives. Ici, mon ami, nous travaillons comme de pauvres ouvriers. Mon mari, ce grand homme inconnu que j'aime chaque jour davantage en dçcouvrant de moments en moments de nouvelles richesses dans son cő ur, dçlaisse son imprimerie, et je devine pourquoi : ta misære, la nòtre, celle de notre mære l'assassinent. Notre adorç David est comme Promçthçe dçvorç par un vautour, un chagrin jaune Þ bec aigu. Quant Þ lui, le noble homme, il n'y pense guære, il a l'espoir d'une fortune. Il passe toutes ses journçes Þ faire des expçriences sur la fabrication du papier ; il m'a priçe de m'occuper Þ sa place des affaires, dans lesquelles il m'aide autant que le lui permet sa prçoccupation. Hçlas ! je suis grosse. Cet çvçnement, qui m'eùt comblçe de joie, m'attriste dans la situation o÷ nous sommes tous. Ma pauvre mære est redevenue jeune, elle a retrouvç des forces pour son fatigant mçtier de garde-malade. Aux soucis de fortune præs, nous serions heureux. Le vieux pære Sçchard ne veut pas donner un liard Þ son fils ; David est allç le voir pour lui emprunter quelques deniers afin de te secourir, car ta lettre l'avait mis au dçsespoir. ɄJe connais Lucien, il perdra la tète, et fera des sottisesΛ, disait-il. Je l'ai bien grondç. Mon fræe, manquer Þ quoi que ce soit ?... lui ai-je rçpondu, Lucien sait que j'en mourrais de douleur. Ma mære et moi, sans que David s'en doute, nous avons engagç quelques objets ; ma mære les retirera dæs qu'elle rentrera dans quelque argent. Nous avons pu faire ainsi cent francs que je t'envoie par les messageries. Si je n'ai pas rçpondu Þ ta premiære lettre, ne m'en veux pas, mon ami. Nous çtions dans une situation Þ passer les nuits, je travaillais comme un homme. Ah ! je ne me savais pas autant de force. Mme de Bargeton est une femme sans àme ni cő ur ; elle se devait toujours, mème en ne t'aimant plus, de te protçger et de t'aider apræs t'avoir arrachç de nos bras pour te jeter dans cette affreuse mer parisienne o÷ il faut une bçnçdiction de Dieu pour rencontrer des amitiçs vraies parmi ces flots d'hommes et d'intçrèts. Elle n'est pas Þ regretter. Je te voulais apræs de toi quelque femme dçvouçe, une seconde moi-mème ; mais maintenant que je te sais des amis qui continuent nos sentiments, me voilÞ

tranquille. Dçploie tes ailes, mon beau gçnie aimç ! Tu seras notre gloire, comme tu es dçjÞ notre amour.

ª ÆVE. ¹

ª Mon enfant chçri, je ne puis que te bçnir apræs ce que te dit ta sőur, et t'assurer que mes priæres et mes pensçes ne sont, hçlas ! pleines que de toi, au dçtriment de ceux que je vois ; car il est des cőurs o÷ les absents ont raison, et il en est ainsi dans le cőur de

ª TA MÆRE. ¹

Ainsi, deux jours apræs, Lucien put rendre Þ ses amis leur prèt si gracieusement offert. Jamais peut-ètre la vie ne lui sembla plus belle, mais le mouvement de son amour-propre n'çchappa point aux regards profonds de ses amis et Þ leur dçlicate sensibilitç.

ª On dirait que tu as peur de nous devoir quelque chose, s'çcria Fulgence.

¢ Oh ! le plaisir qu'il manifeste est bien grave Þ mes yeux, dit Michel Chrestien, il confirme les observations que j'ai faites : Lucien a de la vanitç.

¢ Il est poæte, dit d'Arthez.

¢ M'en voulez-vous d'un sentiment aussi naturel que le mien ?

¢ Il faut lui tenir compte de ce qu'il ne nous l'a pas cachç, dit Lçon Giraud, il est encore franc ; mais j'ai peur que plus tard il ne nous redoute.

¢ Et pourquoi ? demanda Lucien.

¢ Nous lisons dans ton cőur, rçpondit Joseph Bridau.

¢ Il y a chez toi, lui dit Michel Chrestien, un esprit diabolique avec lequel tu justifieras Þ tes propres yeux les choses les plus contraires Þ nos principes : au heu d'ètre un sophiste d'idçes, tu seras un sophiste d'action.

¢ Ah ! j'en ai peur, dit d'Arthez. Lucien, tu feras en toi-mème des discussions admirables o÷ tu seras grand, et qui aboutiront Þ des faits blàmables... Tu ne seras jamais d'accord avec toi-mème.

¢ Sur quoi donc appuyez-vous votre rçquisitoire ? demanda Lucien.

¢ Ta vanitç, mon cher poæte, est si grande, que tu en mets jusque dans ton amitiç ! s'çcria Fulgence. Toute vanitç de ce genre accuse un effroyable çgoísme, et l'çgoísme est le poison de l'amitiç.

¢ Oh ! mon Dieu, s'çcria Lucien, vous ne savez donc pas combien je vous aime.

¢ Si tu nous aimais comme nous nous aimons, aurais-tu mis tant d'empressement et tant d'emphase Þ nous rendre ce que nous avions tant de plaisir Þ te donner ?

¢ On ne se prète rien ici, on se donne, lui dit brutalement Joseph Bridau.

¢ Ne nous crois pas rudes, mon cher enfant, lui dit Michel Chrestien, nous sommes prçvoyants. Nous avons peur de te voir un jour prçfçrant les joies d'une petite vengeance aux joies de notre pure amitiç. Lis *Le Tasse* de Goethe, la plus grande ő uvre de ce beau gçnie[1], et tu y verras que le poæte aime les brillantes çtoffes, les festins, les triomphes, l'çclat : eh bien, sois le Tasse sans sa folie. Le monde et ses plaisirs t'appelleront ?... reste ici. Transporte dans la rçgion des idçes tout ce que tu demandes Þ tes vanitçs. Folie pour folie, mets la vertu dans tes actions et le vice dans tes idçes ; au lieu, comme te le disait d'Arthez, de bien penser et de te mal conduire. [1]

Lucien baissa la tète : ses amis avaient raison.

ª J'avoue que je ne suis pas aussi fort que vous l'ètes, dit-il en leur jetant un adorable regard. Je n'ai pas des reins et des çpaules Þ soutenir Paris, Þ lutter avec courage. La nature nous a donnç des tempçraments et des facultçs diffçrentes, et vous connaissez mieux que personne l'envers des vices et des vertus. Je suis dçjÞ fatiguç, je vous le confie.

¢ Nous te soutiendrons, dit d'Arthez, voilÞ prçcisçment Þ quoi servent les amitiçs fidæles.

¢ Le secours que je viens de recevoir est prçcaire, et nous sommes tous aussi pauvres les uns que les autres ; le besoin me poursuivra bientòt. Chrestien, aux gages du premier venu, ne peut rien en librairie. Bianchon est en dehors de ce cercle d'affaires. D'Arthez ne connaìt que les libraires de science ou de spçcialitçs, qui n'ont aucune prise sur les çditeurs de nouveautçs. Horace, Fulgence Ridal et Bridau travaillent dans un ordre d'idçes qui les met Þ cent lieues des libraires. Je dois prendre un parti.

¢ Tiens-toi donc au nòtre, souffrir ! dit Bianchon, souffrir courageusement et se fier au Travail !

¢ Mais ce qui n'est que souffrance pour vous est la mort pour moi, dit vivement Lucien.

¢ Avant que le coq ait chantç trois fois, dit Lçon Giraud en souriant, cet homme aura trahi la cause du Travail pour celle de la Paresse et des vices de Paris.

¢ O÷ le travail vous a-t-il mençs ? dit Lucien en riant.

¢ Quand on part de Paris pour l'Italie, on ne trouve pas Rome Þ moitiç chemin, dit Joseph Bridau. Pour toi, les petits pois devraient pousser tout accommodçs au beurre.

¢ Ils ne poussent ainsi que pour les fils aînçs des pairs de France, dit Michel Chrestien. Mais, nous autres, nous les semons, les arrosons et les trouvons meilleurs. ¹

La conversation devint plaisante, et changea de sujet. Ces esprits perspicaces, ces cőurs dçlicats cherchærent Þ faire oublier cette petite querelle Þ Lucien, qui comprit dæs lors combien il çtait difficile de les tromper. Il arriva bientòt Þ un dçsespoir intçrieur qu'il cacha soigneusement Þ ses amis, en les croyant des mentors implacables. Son esprit mçridional, qui parcourait si facilement le clavier des sentiments, lui faisait prendre les rçsolutions les plus contraires.

¾ plusieurs reprises il parla de se jeter dans les journaux, et toujours ses amis lui dirent : ª Gardez-vous-en bien.

¢ LÞ serait la tombe du beau, du suave Lucien que nous aimons et connaissons, dit d'Arthez.

¢ Tu ne rçsisterais pas Þ la constante opposition de plaisir et de travail qui se trouve dans la vie des journalistes ; et, rçsister, c'est le fond de la vertu. Tu serais si enchantç d'exercer le pouvoir, d'avoir droit de vie et de mort sur les őuvres de la pensçe, que tu serais journaliste en deux mois. Ètre journaliste, c'est passer proconsul dans la rçpublique des lettres. Qui peut tout dire, arrive Þ tout faire ! Cette maxime est de Napolçon et se comprend.

¢ Ne serez-vous pas præs de moi ? dit Lucien.

¢ Nous n'y serons plus, s'çcria Fulgence. Journaliste, tu ne penserais pas plus Þ nous que la fille d'Opçra brillante, adorçe, ne pense, dans sa voiture doublçe de soie, Þ son village, Þ ses vaches, Þ ses sabots. Tu n'as que trop les qualitçs du journaliste : le brillant et la soudainetç de la pensçe. Tu ne te refuserais jamais Þ un trait d'esprit, dùt-il faire pleurer ton ami. Je vois les journalistes aux foyers de thçàtre, ils me font horreur. Le journalisme est un enfer, un abìme d'iniquitçs, de mensonges, de trahisons, que l'on ne peut traverser et d'o÷ l'on ne peut sortir pur, que protçgç comme Dante par le divin laurier de Virgile. ¹

Plus le Cçnacle dçfendait cette voie Þ Lucien, plus son dçsir de connaìtre le pçril l'invitait Þ s'y risquer, et il commenåait Þ discuter en lui-mème : n'çtait-il pas ridicule de se laisser encore une fois surprendre par la dçtresse sans avoir rien fait contre elle ? En voyant l'insuccæs de ses dçmarches Þ

propos de son premier roman, Lucien çtait peu tentç d'en composer un second. D'ailleurs, de quoi vivrait-il pendant le temps de l'çcrire ? Il avait çpuisç sa dose de patience durant un mois de privations. Ne pourrait-il faire noblement ce que les journalistes faisaient sans conscience ni dignitç ? Ses amis l'insultaient avec leurs dçfiances, il voulait leur prouver sa force d'esprit. Il les aiderait peut-ètre un jour, il serait le hçraut de leurs gloires !

ª D'ailleurs, qu'est donc une amitiç qui recule devant la complicitç ? demanda-t-il un soir Þ Michel Chrestien qu'il avait reconduit jusque chez lui, en compagnie de Lçon Giraud.

¢ Nous ne reculons devant rien, rçpondit Michel Chrestien. Si tu avais le malheur de tuer ta maìtresse, je t'aiderais Þ cacher ton crime et pourrais t'estimer encore ; mais, si tu devenais espion, je te fuirais avec horreur, car tu serais làche et infàme par systæme. VoilÞ le journalisme en deux mots. L'amitiç pardonne l'erreur, le mouvement irrçflçchi de la passion ; elle doit ètre implacable pour le parti pris de trafiquer de son àme, de son esprit et de sa pensçe.

¢ Ne puis-je me faire journaliste pour vendre mon recueil de poçsies et mon roman, puis abandonner aussitòt le journal ?

¢ Machiavel se conduirait ainsi, mais non Lucien de Rubemprç, dit Lçon Giraud.

¢ Eh bien, s'çcria Lucien, je vous prouverai que je vaux Machiavel.

¢ Ah ! s'çcria Michel en serrant la main de Lçon, tu viens de le perdre. Lucien, dit-il, tu as trois cents francs, c'est de quoi vivre pendant trois mois Þ ton aise ; eh bien, travaille, fais un second roman, d'Arthez et Fulgence t'aideront pour le plan, tu grandiras, tu seras un romancier. Moi, je pçnçtrerai dans un de ces *lupanars* de la pensçe, je serai journaliste pendant trois mois, je te vendrai tes livres Þ quelque libraire de qui j'attaquerai les publications, j'çcrirai les articles, j'en obtiendrai pour toi ; nous organiserons un succæs, tu seras un grand homme, et tu resteras notre Lucien.

¢ Tu me mçprises donc bien en croyant que je pçrirais lÞ o÷ tu te sauveras ! dit le poæte.

¢ Pardonnez-lui, mon Dieu, c'est un enfant ! ¹ s'çcria Michel Chrestien.

Apræs s'ètre dçgourdi l'esprit pendant les soirçes passçes chez d'Arthez, Lucien avait çtudiç les plaisanteries et les articles des petits journaux. Sùr d'ètre au moins l'çgal des plus spirituels rçdacteurs, il s'essaya secrætement Þ cette gymnastique de la pensçe, et sortit un matin avec la triomphante idçe d'aller demander du service Þ quelque colonel de ces troupes lçgæres de la

Presse. Il se mit dans sa tenue la plus distinguçe et passa les ponts en pensant que des auteurs, des journalistes, des çcrivains, enfin ses fræres futurs auraient un peu plus de tendresse et de dçsintçressement que les deux genres de libraires contre lesquels s'çtaient heurtçes ses espçrances. Il rencontrerait des sympathies, quelque bonne et douce affection comme celle qu'il trouvait au Cçnacle de la rue des Quatre-Vents. En proie aux çmotions du pressentiment çcoutç, combattu, qu'aiment tant les hommes d'imagination, il arriva rue Saint-Fiacre[2] aupræs du boulevard Montmartre, devant la maison o÷ se trouvaient les bureaux du petit journal et dont l'aspect lui fit çprouver les palpitations du jeune homme entrant dans un mauvais lieu. Nçanmoins il monta dans les bureaux situçs Þ l'entresol. Dans la premiære piæce, que divisait en deux parties çgales une cloison moitiç en planches et moitiç grillagçe jusqu'au plafond, il trouva un invalide manchot qui de son unique main tenait plusieurs rames de papier sur la tète et avait entre ses dents le livret voulu par l'administration du Timbre[3]. Ce pauvre homme, dont la figure çtait d'un ton jaune et semçe de bulbes rouges, ce qui lui valait le surnom de *Coloquinte*, lui montra derriære le grillage le Cerbære du journal. Ce personnage çtait un vieil officier dçcorç, le nez enveloppç de moustaches grises, un bonnet de soie noire sur la tète, et enseveli dans une ample redingote bleue comme une tortue sous sa carapace.

ª De quel jour monsieur veut-il que parte son abonnement ? lui demanda l'officier de l'Empire.

¢ Je ne viens pas pour un abonnement ¹, rçpondit Lucien. Le poæte regarda, sur la porte qui correspondait Þ celle par laquelle il çtait entrç, la pancarte o÷ se lisaient ces mots : BUREAU DE RÇDACTION, et au-dessous : *Le public n'entre pas ici*.

ª Une rçclamation sans doute, reprit le soldat de Napolçon. Ah ! oui : nous avons çtç durs pour Mariette[4]. Que voulez-vous, je ne sais pas encore le pourquoi. Mais si vous demandez raison, je suis prèt, ajouta-t-il en regardant des fleurets et des pistolets, la panoplie moderne groupçe en faisceau dans un coin.

¢ Encore moins, monsieur. Je viens pour parler au rçdacteur en chef.

¢ Il n'y a jamais personne ici avant quatre heures.

¢ Voyez-vous, mon vieux Giroudeau, je trouve onze colonnes, lesquelles Þ cent sous piæce font cinquante-cinq francs ; j'en ai reåu quarante, donc vous me devez encore quinze francs, comme je vous le disais... ¹

Ces paroles partaient d'une petite figure chafouine, claire comme un blanc d'ő uf mal cuit, percçe de deux yeux d'un bleu tendre, mais effrayante de malice, et qui appartenait Þ un jeune homme mince, cachç derriære le corps opaque de l'ancien militaire. Cette voix glaåa Lucien, elle tenait du miaulement des chats et de l'çtouffement asthmatique de l'hyæne.

ª Oui, mon petit milicien, rçpondit l'officier en retraite ; mais vous comptez les titres et les blancs, j'ai ordre de Finot d'additionner le total des lignes et de les diviser par le nombre voulu pour chaque colonne. Apræs avoir pratiquç cette opçration strangulatoire sur votre rçdaction, il s'y trouve trois colonnes de moins.

¢ Il ne paye pas les blancs, l'arabe ! et il les compte Þ son associç dans le prix de sa rçdaction en masse[5]. Je vais aller voir Çtienne Lousteau, Vernou...

¢ Je ne puis enfreindre la consigne, mon petit, dit l'officier. Comment, pour quinze francs, vous criez contre votre nourrice, vous qui faites des articles aussi facilement que je fume un cigare ! Eh ! vous payerez un bol de punch de moins Þ vos amis, ou vous gagnerez une partie de billard de plus, et tout sera dit !

¢ Finot rçalise des çconomies qui lui coùteront bien cher ¹ , rçpondit le rçdacteur qui se leva et partit.

ª Ne dirait-on pas qu'il est Voltaire et Rousseau ? ¹ se dit Þ lui-mème le caissier en regardant le poæte de province.

ª Monsieur, reprit Lucien, je reviendrai vers quatre heures. ¹

Pendant la discussion, Lucien avait vu sur les murs, les portraits de Benjamin Constant, du gçnçral Foy[6], des dix-sept orateurs illustres du parti libçral, mèlçs Þ des caricatures contre le gouvernement. Il avait surtout regardç la porte du sanctuaire o÷ devait s'çlaborer la feuille spirituelle qui l'amusait tous les jours et qui jouissait du droit de ridiculiser les rois, les çvçnements les plus graves, enfin de mettre tout en question par un bon mot. Il alla flàner sur les boulevards, plaisir tout nouveau pour lui, mais si attrayant qu'il vit les aiguilles des pendules chez les horlogers sur quatre heures sans s'apercevoir qu'il n'avait pas dçjeunç. Le poæte rabattit promptement vers la rue Saint-Fiacre, il monta l'escalier, ouvrit la porte, ne trouva plus le vieux militaire et vit l'invalide assis sur son papier timbrç, mangeant une croùte de pain et gardant le poste d'un air rçsignç, fait au journal comme jadis Þ la corvçe, et ne le comprenant pas plus qu'il ne connaissait le pourquoi des marches rapides ordonnçes par l'Empereur. Lucien conåut la pensçe hardie de tromper ce redoutable fonctionnaire ; il

passa le chapeau sur la tète, et ouvrit, comme s'il çtait de la maison, la porte du sanctuaire. Le bureau de rçdaction offrit Þ ses regards avides une table ronde couverte d'un tapis vert, et six chaises en merisier garnies de paille encore neuve. Le petit carreau de cette piæce, mis en couleur, n'avait pas encore çtç frottç ; mais il çtait propre, ce qui annonåait une frçquentation publique assez rare. Sur la cheminçe, une glace, une pendule d'çpicier couverte de poussiære, deux flambeaux o÷ deux chandelles avaient çtç brutalement fichçes, enfin des cartes de visite çparses. Sur la table grimaåaient de vieux journaux autour d'un encrier o÷ l'encre sçchçe ressemblait Þ de la laque et dçcorç de plumes tortillçes en soleils. Il lut sur de mçchants bouts de papier quelques articles d'une çcriture illisible et presque hiçroglyphique, dçchirçs en haut par les compositeurs de l'imprimerie, Þ qui cette marque sert Þ reconnaìtre les articles faits. Puis, åÞ et lÞ, sur des papiers gris, il admira des caricatures dessinçes assez spirituellement par des gens qui sans doute avaient tàchç de tuer le temps en tuant quelque chose pour s'entretenir la main. Sur le petit papier de tenture couleur vert d'eau, il vit collçs avec des çpingles neuf dessins diffçrents faits en charge et Þ la plume sur *Le Solitaire*, livre qu'un succæs inouí recommandait alors Þ l'Europe et qui devait fatiguer les journalistes[7]. ¢ Le Solitaire en province, paraissant, les femmes çtonne. ¢ Dans un chàteau, le Solitaire, lu. ¢ Effet du Solitaire sur les domestiques animaux. ¢ Chez les sauvages, le Solitaire expliquç, le plus succæs brillant obtient. ¢ Le Solitaire traduit en chinois et prçsentç, par l'auteur, de Pçkin Þ l'empereur. ¢ Par le Mont-Sauvage, Çlodie violçe. Cette caricature sembla træs impudique Þ Lucien, mais elle le fit rire. ¢ Par les journaux, le Solitaire sous un dais promenç processionnellement. ¢ Le Solitaire, faisant çclater une presse, les Ours blesse. ¢ Lu Þ l'envers, çtonne le Solitaire les acadçmiciens par des supçrieures beautçs. Lucien aperåut sur une bande de journal un dessin reprçsentant un rçdacteur qui tendait son chapeau, et dessous : *Finot, mes cent francs ?* signç d'un nom devenu fameux, qui ne sera jamais illustre. Entre la cheminçe et la croisçe se trouvaient une table Þ secrçtaire, un fauteuil d'acajou, un panier Þ papier et un tapis oblong appelç *devant de cheminée ;* le tout couvert d'une çpaisse couche de poussiære. Les fenètres n'avaient que de petits rideaux. Sur le haut de ce secrçtaire, il y avait environ vingt ouvrages dçposçs pendant la journçe, des gravures, de la musique, des tabatiæres Þ la Charte[8], un exemplaire de la neuviæme çdition du *Solitaire*[9], toujours la grande plaisanterie du moment, et une dizaine de

lettres cachetçes. Quand Lucien eut inventoriç cet çtrange mobilier, eut fait des rçflexions Þ perte de vue, que cinq heures eurent sonnç, il revint Þ l'invalide pour le questionner. Coloquinte avait fini sa croùte et attendait avec la patience du factionnaire le militaire dçcorç qui peut-ètre se promenait sur le boulevard. En ce moment, une femme parut sur le seuil de la porte apræs avoir fait entendre le murmure de sa robe dans l'escalier et ce lçger pas fçminin si facile Þ reconnaìtre. Elle çtait assez jolie.

ª Monsieur, dit-elle Þ Lucien, je sais pourquoi vous vantez tant les chapeaux de Mlle Virginie, et je viens vous demander d'abord un abonnement d'un an ; mais dites-moi ses conditions...

¢ Madame, je ne suis pas du journal.

¢ Ah !

¢ Un abonnement Þ dater d'octobre ? demanda l'invalide.

¢ Que rçclame madame ? ¹ dit le vieux militaire qui reparut.

Le vieil officier entra en confçrence avec la belle marchande de modes. Quand Lucien, impatientç d'attendre, rentra dans la premiære piæce, il entendit cette phrase finale : ª Mais je serai træs enchantçe, monsieur. Mlle Florentine[10] pourra venir Þ mon magasin et choisira ce qu'elle voudra. Je tiens les rubans. Ainsi tout est bien entendu : vous ne parlerez plus de Virginie, une saveteuse incapable d'inventer une forme, tandis que j'invente, moi ! ¹

Lucien entendit tomber un certain nombre d'çcus dans la caisse. Puis le militaire se mit Þ faire son compte journalier.

ª Monsieur, je suis lÞ depuis une heure, dit le poæte d'un air assez fàchç.

– *Ils* ne sont pas venus, dit le vçtçran napolçonien en manifestant un çmoi par politesse. Åa ne m'çtonne pas. Voici quelque temps que je ne *les* aperåois plus. Nous sommes au milieu du mois, voyez-vous. Ces lapins-lÞ ne viennent que quand on paye du 29 au 30.

¢ Et M. Finot ? dit Lucien qui avait retenu le nom du directeur.

¢ Il est chez lui, rue Feydeau. Coloquinte, mon vieux, porte-lui tout ce qui est venu aujourd'hui en portant le papier Þ l'imprimerie. ¹

ª O÷ se fait donc le journal ? ¹ dit Lucien en se parlant Þ lui-mème.

ª Le journal ? dit l'employç qui reåut de Coloquinte le reste de l'argent du timbre, le journal ?... ¢ broum ! broum ! ¢ Mon vieux, sois demain Þ six heures Þ l'imprimerie pour voir Þ faire filer les porteurs. ¢ Le journal, monsieur, se fait dans la rue, chez les auteurs, Þ l'imprimerie, entre onze heures et minuit. Du temps de l'Empereur, monsieur, ces boutiques de

papier gàtç n'çtaient pas connues. Ah ! il vous aurait fait secouer åa par quatre hommes et un caporal, et ne se serait pas laissç embèter comme ceux-ci par des phrases. Mais, assez causç. Si mon neveu y trouve son compte, et que l'on çcrive pour le fils de l'*autre*[11], ¢ broum ! broum ! ¢ apræs tout, ce n'est pas un mal. Ah åÞ, les abonnçs ne m'ont pas l'air d'arriver en colonne serrçe, je vais quitter le poste.

¢ Monsieur, vous me paraissez ètre au fait de la rçdaction du journal.

¢ Sous le rapport financier, broum ! broum ! dit le soldat en ramassant les phlegmes qu'il avait dans le gosier. Selon les talents, cent sous ou trois francs la colonne de cinquante lignes Þ quarante lettres, sans blancs, voilÞ. Quant aux rçdacteurs, c'est de singuliers pistolets, de petits jeunes gens dont je n'aurais pas voulu pour des soldats du train, et qui, parce qu'ils mettent des pattes de mouche sur du papier blanc, ont l'air de mçpriser un vieux capitaine des dragons de la Garde Impçriale, retraitç chef de bataillon, entrç dans toutes les capitales de l'Europe avec Napolçon... ¹

Lucien, poussç vers la porte par le soldat de Napolçon, qui brossait sa redingote bleue et manifestait l'intention de sortir, eut le courage de se mettre en travers.

ª Je viens pour ètre rçdacteur, dit-il, et vous jure que je suis plein de respect pour un capitaine de la Garde Impçriale, des hommes de bronze...

¢ Bien dit, mon petit pçkin, reprit l'officier en frappant sur le ventre de Lucien. Mais dans quelle classe de rçdacteurs voulez-vous entrer ? ¹ rçpliqua le soudard en passant sur le ventre de Lucien et descendant l'escalier. Il ne s'arrèta que pour allumer son cigare chez le portier. ª S'il vient des abonnements, recevez-les et prenez-en note, mære Chollet. ¢ Toujours l'abonnement, je ne connais que l'abonnement, reprit-il en se tournant vers Lucien qui l'avait suivi. Finot est mon neveu, le seul de la famille qui m'ait adouci ma position. Aussi quiconque cherche querelle Þ Finot trouve-t-il le vieux Giroudeau, capitaine aux dragons de la Garde, parti simple cavalier Þ l'armçe de Sambre-et-Meuse, cinq ans maìtre d'armes au premier hussards, armçe d'Italie ! Une, deux, et le plaignant serait Þ l'ombre ! ajouta-t-il en faisant le geste de se fendre. Or donc, mon petit, nous avons diffçrents corps dans les rçdacteurs : il y a le rçdacteur qui rçdige et qui a sa solde, le rçdacteur qui rçdige et qui n'a rien, ce que nous appelons un volontaire ; enfin le rçdacteur qui ne rçdige rien et qui n'est pas le plus bète, il ne fait pas de fautes celui-lÞ, il se donne pour un çcrivain, il

appartient au journal, il nous paye Þ dìner, il flàne dans les thçàtres, il entretient une actrice, il est træs heureux. Que voulez-vous ètre ?

¢ Mais rçdacteur travaillant bien, et partant bien payç.

¢ Vous voilÞ comme tous les conscrits qui veulent ètre marçchaux de France ! Croyez-en le vieux Giroudeau, par file Þ gauche, pas accçlçrç, allez ramasser des clous dans le ruisseau comme ce brave homme qui a servi, åa se voit Þ sa tournure. Est-ce pas une horreur qu'un vieux soldat qui est allç mille fois Þ la gueule du brutal[12] ramasse des clous dans Paris ? Dieu de Dieu, tu n'es qu'un gueux, tu n'as pas soutenu l'Empereur ! Enfin, mon petit, ce particulier que vous avez vu ce matin a gagnç quarante francs dans son mois. Ferez-vous mieux ? Et, selon Finot, c'est le plus spirituel de ses rçdacteurs.

¢ Quand vous ètes allç dans Sambre-et-Meuse, on vous a dit qu'il y avait du danger.

¢ Parbleu !

¢ Eh bien ?

¢ Eh bien, allez voir mon neveu Finot, un brave garåon, le plus loyal garåon que vous rencontrerez, si vous pouvez le rencontrer ; car il se remue comme un poisson. Dans son mçtier, il ne s'agit pas d'çcrire, voyez-vous, mais de faire que les autres çcrivent. Il parait que les paroissiens aiment mieux se rçgaler avec les actrices que de barbouiller du papier. Oh ! c'est de singuliers pistolets ! ¾ l'honneur de vous revoir. ¹

Le caissier fit mouvoir sa redoutable canne plombçe, une des protectrices de *Germanicus*[13], et laissa Lucien sur le boulevard, aussi stupçfait de ce tableau de la rçdaction qu'il l'avait çtç des rçsultats dçfinitifs de la littçrature chez Vidal et Porchon. Lucien courut dix fois chez Andoche Finot, directeur du journal, rue Feydeau, sans jamais le trouver. De grand matin, Finot n'çtait pas rentrç. ¾ midi, Finot çtait en course : ª il dçjeunait, disait-on, Þ tel cafç ¹. Lucien allait au cafç, demandait Finot Þ la limonadiære, en surmontant des rçpugnances inouíes : Finot venait de sortir. Enfin Lucien, lassç, regarda Finot comme un personnage apocryphe et fabuleux, il trouva plus simple de guetter Çtienne Lousteau chez Flicoteaux. Ce jeune journaliste expliquerait sans doute le mystære qui planait sur la vie du journal auquel il çtait attachç.

Depuis le jour bçni cent fois o÷ Lucien fit la connaissance de Daniel d'Arthez, il avait changç de place chez Flicoteaux : les deux amis dìnaient Þ còtç l'un de l'autre, et causaient Þ voix basse de haute littçrature, des sujets Þ

traiter, de la maniære de les prçsenter, de les entamer, de les dçnouer. En ce moment, Daniel d'Arthez corrigeait le manuscrit de *L'Archer de Charles IX*, il y refaisait des chapitres, il y çcrivait les belles pages qui y sont, il y mettait la magnifique prçface qui peut-ètre domine le livre, et qui jeta tant de clartçs dans la jeune littçrature. Un jour, au moment o÷ Lucien s'asseyait Þ còtç de Daniel qui l'avait attendu et dont la main çtait dans la sienne, il vit Þ la porte Çtienne Lousteau qui tournait le bec-de-cane. Lucien quitta brusquement la main de Daniel, et dit au garåon qu'il voulait dìner Þ son ancienne place aupræs du comptoir. D'Arthez jeta sur Lucien un de ces regards angçliques o÷ le pardon enveloppe le reproche, et qui tomba si vivement dans le cő ur du poæte qu'il reprit la main de Daniel pour la lui serrer de nouveau.

ª Il s'agit pour moi d'une affaire importante, je vous en parlerai ¹ , lui dit-il.

Lucien fut Þ son ancienne place au moment o÷ Lousteau prit la sienne ; le premier, il salua, la conversation s'engagea bientòt, et fut si vivement poussçe entre eux, que Lucien alla chercher le manuscrit des *Marguerites* pendant que Lousteau finissait de dìner. Il avait obtenu de soumettre ses sonnets au journaliste, et comptait sur sa bienveillance de parade pour avoir un çditeur ou pour entrer au journal. ¾ son retour, Lucien vit, dans le coin du restaurant, Daniel tristement accoudç qui le regarda mçlancoliquement ; mais, dçvorç par la misære et poussç par l'ambition, il feignit de ne pas voir son fræe du Cçnacle, et suivit Lousteau. Avant la chute du jour, le journaliste et le nçophyte allærent s'asseoir sous les arbres dans cette partie du Luxembourg qui de la grande allçe de l'Observatoire conduit Þ la rue de l'Ouest. Cette rue çtait alors un long bourbier, bordç de planches et de marais, o÷ les maisons se trouvaient seulement vers la rue de Vaugirard, et ce passage çtait si peu frçquentç, qu'au moment o÷ Paris dìne, deux amants pouvaient s'y quereller et s'y donner les arrhes d'un raccommodement sans crainte d'y ètre vus. Le seul trouble-fète possible çtait le vçtçran en faction Þ la petite grille de la rue de l'Ouest, si le vçnçrable soldat s'avisait d'augmenter le nombre de pas dont se compose sa promenade monotone. Ce fut dans cette allçe, sur un banc de bois, entre deux tilleuls, qu'Çtienne çcouta les sonnets choisis pour çchantillons parmi *Les Marguerites*. Çtienne Lousteau, qui, depuis deux ans d'apprentissage, avait le pied Þ l'çtrier en qualitç de rçdacteur[14], et qui comptait quelques amitiçs parmi les cçlçbritçs de cette çpoque, çtait un imposant personnage aux yeux de Lucien. Aussi,

tout en dçtortillant le manuscrit des *Marguerites*, le poæte de province jugea-t-il nçcessaire de faire une sorte de prçface.

ª Le sonnet, monsieur, est une des ő uvres les plus difficiles de la poçsie. Ce petit poæme a çtç gçnçralement abandonnç. Personne en France n'a pu rivaliser Pçtrarque[15], dont la langue, infiniment plus souple que la nòtre, admet des jeux de pensçe repoussçs par notre *positivisme* (pardonnez-moi ce mot)[16]. Il m'a donc paru original de dçbuter par un recueil de sonnets. Victor Hugo a pris l'ode, Canalis donne dans la poçsie fugitive, Bçranger monopolise la Chanson, Casimir Delavigne accapare la Tragçdie et Lamartine la Mçditation.

¢ Ètes-vous classique ou romantique ? [1] lui demanda Lousteau.

L'air çtonnç de Lucien dçnotait une si complæte ignorance de l'çtat des choses dans la Rçpublique des Lettres, que Lousteau jugea nçcessaire de l'çclairer.

ª Mon cher, vous arrivez au milieu d'une bataille acharnçe, il faut vous dçcider promptement. La littçrature est partagçe d'abord en plusieurs zones ; mais nos grands hommes sont divisçs en deux camps. Les Royalistes sont romantiques, les Libçraux sont classiques. La divergence des opinions littçraires se joint Þ la divergence des opinions politiques, et il s'ensuit une guerre Þ toutes armes, encre Þ torrents, bons mots Þ fer aiguisç, calomnies pointues, sobriquets Þ outrance, entre les gloires naissantes et les gloires dçchues. Par une singuliære bizarrerie, les Royalistes romantiques demandent la libertç littçraire et la rçvocation des lois qui donnent des formes convenues Þ notre littçrature ; tandis que les Libçraux veulent maintenir les unitçs, l'allure de l'alexandrin et le thæme classique. Les opinions littçraires sont donc en dçsaccord, dans chaque camp, avec les opinions politiques. Si vous ètes çclectique, vous n'aurez personne pour vous. De quel còtç vous rangez-vous[17] ?

¢ Quels sont les plus forts ?

¢ Les journaux libçraux ont beaucoup plus d'abonnçs que les journaux royalistes et ministçriels ; nçanmoins Canalis perce, quoique monarchique et religieux, quoique protçgç par la cour et par le clergç. ¢ Bah ! des sonnets, c'est de la littçrature d'avant Boileau, dit Çtienne en voyant Lucien effrayç d'avoir Þ choisir entre deux banniæres. Soyez romantique. Les romantiques se composent de jeunes gens, et les classiques sont des perruques : les romantiques l'emporteront. [1]

Le mot perruque çtait le dernier mot trouvç par le journalisme romantique, qui en avait affublç les classiques.

ª LA PÀQUERETTE ! ¹ dit Lucien en choisissant le premier des deux sonnets qui justifiaient le titre et servaient d'inauguration.

Pâquerettes des prés, vos couleurs assorties
Ne brillent pas toujours pour égayer les yeux ;
Elles disent encor les plus chers de nos vœux
En un poème où l'homme apprend ses sympathies :
Vos étamines d'or par de l'argent serties
Révèlent les trésors dont il fera ses dieux ;
Et vos filets, où coule un sang mystérieux,
Ce que coûte un succès en douleurs ressenties !
Est-ce pour être éclos le jour où du tombeau
Jésus, ressuscité sur un monde plus beau,
Fit pleuvoir des vertus en secouant ses ailes,
Que l'automne revoit vos courts pétales blancs
Parlant à nos regards de plaisirs infidèles,
Ou pour nous rappeler la fleur de nos vingt ans[18] *?*

Lucien fut piquç de la parfaite immobilitç de Lousteau pendant qu'il çcoutait ce sonnet ; il ne connaissait pas encore la dçconcertante impassibilitç que donne l'habitude de la critique, et qui distingue les journalistes fatiguçs de prose, de drames et de vers. Le poæte, habituç Þ recevoir des applaudissements, dçvora son dçsappointement ; il lut le sonnet prçfçrç par Mme de Bargeton et par quelques-uns de ses amis du Cçnacle.

ª Celui-ci lui arrachera peut-ètre un mot ¹ , pensa-t-il.

Deuxiæme sonnet

LA MARGUERITE

Je suis la marguerite, et j'étais la plus belle
Des fleurs dont s'étoilait le gazon velouté.
Heureuse, on me cherchait pour ma seule beauté,
Et mes jours se flattaient d'une aurore étemelle.

Hélas ! malgré mes vœux, une vertu nouvelle
À versé sur mon front sa fatale clarté ;
Le sort m'a condamnée au don de vérité,

Et je souffre et je meurs : la science est mortelle.

Je n'ai plus de silence et n'ai plus de repos ;
L'amour vient m'arracher l'avenir en deux mots,
Il déchire mon cœur pour y lire qu'on l'aime.

Je suis la seule fleur qu'on jette sans regret :
On dépouille mon front de son blanc diadème,
Et l'on me foule aux pieds dès qu'on a mon secret[19].

Quand il eut fini, le poæte regarda son aristarque, Çtienne Lousteau contemplait les arbres de la pçpiniære.

ª Eh bien ? lui dit Lucien.

¢ Eh bien ? mon cher, allez ! Ne vous çcoutç-je pas ? ¾ Paris, çcouter sans mot dire est un çloge.

¢ En avez-vous assez ? dit Lucien.

¢ Continuez [1] , rçpondit assez brusquement le journaliste.

Lucien lut le sonnet suivant ; mais il le lut la mort au cő ur, car le sang-froid impçnçtrable de Lousteau lui glaåa son dçbit. Plus avancç dans la vie littçraire, il aurait su que. chez les auteurs, le silence et la brusquerie en pareille circonstance trahissent la jalousie que cause une belle ő uvre, de mème que leur admiration annonce le plaisir inspirç par une ő uvre mçdiocre qui rassure leur amour-propre.

Trentiæme sonnet

LE CAMÇLIA

Chaque fleur dit un mot du livre de nature : La rose est Þ l'amour et fète la beautç, La violette exhale une àme aimante et pure, Et le lys resplendit de sa simplicitç.

Mais le camçlia, monstre de la culture, Rose sans ambroisie et lys sans majestç, Semble s'çpanouir, aux saisons de froidure, Pour les ennuis coquets de la virginitç.

Cependant, au rebord des loges de thçàtre, J'aime Þ voir, çvasant leurs pçtales d'albàtre, Couronne de pudeur, de blancs camçlias

Parmi les cheveux noirs des belles jeunes femmes Qui savent inspirer un amour pur aux àmes, Comme les marbres grecs du sculpleur Phidias 306'.

ª Que pensez-vous de mes pauvres sonnets ? demanda formellement Lucien.

¢ Voulez-vous la vçritç ? dit Lousteau.

¢ Je suis assez jeune pour l'aimer, et je veux trop rçussir pour ne pas l'entendre sans me fàcher, mais non sans dçsespoir, rçpondit Lucien.

¢ Hç bien, mon cher, les entortillages du premier annoncent une ő uvre faite Þ Angoulème et qui vous a sans doute trop coùtç pour y renoncer ; le second et le troisiœme sentent dçjÞ Paris ; mais lisez-m'en un autre encore ? ¹ ajouta-t-il en faisant un geste qui parut charmant au grand homme de province.

Encouragç par cette demande, Lucien lut avec plus de confiance le sonnet que prçfçraient d'Arthez et Bridau, peut-ètre Þ cause de sa couleur.

Cinquantiœme sonnet

LA TULIPE

Moi, je suis la tulipe, une fleur de Hollande ;
Et telle est ma beauté que l'avare Flamand
Paye un de mes oignons plus cher qu'un diamant,
Si mes fonds sont bien purs, si je suis droite et grande.

Mon air est féodal, et, comme une Yolande
Dans sa jupe à longs plis étoffée amplement,
Je porte des blasons peints sur mon vêtement :
Gueules fascé d'argent, or avec pourpre en bande ;

Le jardinier divin a filé de ses doigts
Les rayons du soleil et la pourpre des rois
Pour me faire une robe à trame douce et fine.

Nulle fleur du jardin n'égale ma splendeur,
Mais la nature, hélas ! n'a pas versé d'odeur
Dans mon calice fait comme un vase de Chine[20].

ª Eh bien ? dit Lucien aprœs un moment de silence qui lui sembla d'une longueur dçmesurçe.

¢ Mon cher, dit gravement Çtienne Lousteau en voyant le bout des bottes que Lucien avait apportçes d'Angoulème et qu'il achevait d'user, je vous engage Þ noircir vos bottes avec votre encre afin de mçnager votre cirage, Þ faire des cure-dents de vos plumes pour vous donner l'air d'avoir dìnç quand vous vous promenez, en sortant de chez Flicoteaux, dans la belle allçe de ce

jardin, et Þ chercher une place quelconque. Devenez petit clerc d'huissier si vous avez du cő ur, commis si vous avez du plomb dans les reins, ou soldat si vous aimez la musique militaire. Vous avez l'çtoffe de trois poætes ; mais, avant d'avoir percç, vous avez six fois le temps de mourir de faim, si vous comptez sur les produits de votre poçsie pour vivre. Or, vos intentions sont, d'apræs vos trop jeunes discours, de battre monnaie avec votre encrier. Je ne juge pas votre poçsie, elle est de beaucoup supçrieure Þ toutes les poçsies qui encombrent les magasins de la librairie. Ces çlçgants rossignols, vendus un peu plus cher que les autres Þ cause de leur papier vçlin, viennent presque tous s'abattre sur les rives de la Seine, o÷ vous pouvez aller çtudier leurs chants, si vous voulez faire un jour quelque pælerinage instructif sur les quais de Paris, depuis l'çtalage du pære Jçròme, au pont Notre-Dame, jusqu'au Pont-Royal. Vous rencontrerez lÞ tous les Essais poçtiques, les Inspirations, les Elçvations, les Hymnes, les Chants, les Ballades, les Odes, enfin toutes les couvçes çcloses depuis sept annçes, des muses couvertes de poussiære, çclaboussçes par les fiacres, violçes par tous les passants qui veulent voir la vignette du titre. Vous ne connaissez personne, vous n'avez d'accæs dans aucun journal : vos *Marguerites* resteront chastement pliçes comme vous les tenez, elles n'çcloront jamais au soleil de la publicitç dans la prairie des grandes marges, çmaillçe des fleurons que prodigue l'illustre Dauriat, le libraire des cçlçbritçs, le roi des Galeries de Bois. Mon pauvre enfant, je suis venu comme vous le cő ur plein d'illusions, poussç par l'amour de l'Art, portç par d'invincibles çlans vers la gloire : j'ai trouvç les rçalitçs du mçtier, les difficultçs de la librairie et le positif de la misære. Mon exaltation, maintenant comprimçe, mon effervescence premiære me cachaient le mçcanisme du monde ; il a fallu le voir, se cogner Þ tous les rouages, heurter les pivots, me graisser aux huiles, entendre le cliquetis des chaìnes et des volants. Comme moi, vous allez savoir que, sous toutes ces belles choses rèvçes, s'agitent des hommes, des passions et des nçcessitçs. Vous vous mèlerez forcçment Þ d'horribles luttes, d'ő uvre Þ ő uvre, d'homme Þ homme, de parti Þ parti, o÷ il faut se battre systçmatiquement pour ne pas ètre abandonnç par les siens. Ces combats ignobles dçsenchantent l'àme, dçpravent le cő ur et fatiguent en pure perte ; car vos efforts servent souvent Þ faire couronner un homme que vous haíssez, un talent secondaire prçsentç malgrç vous comme un gçnie. La vie littçraire a ses coulisses. Les succæs surpris ou mçritçs, voilÞ ce qu'applaudit le parterre ; les moyens, toujours hideux, les comparses enluminçs, les

claqueurs et les garåons de service, voilÞ ce que recælent les coulisses. Vous ètes encore au parterre. Il en est temps, abdiquez avant de mettre un pied sur la premiære marche du tròne que se disputent tant d'ambitions, et ne vous dçshonorez pas comme je le fais pour vivre. (Une larme mouilla les yeux d'Çtienne Lousteau.) Savez-vous comment je vis ? reprit-il avec un accent de rage. Le peu d'argent que pouvait me donner ma famille fut bientòt mangç. Je me trouvai sans ressource apræs avoir fait recevoir une piæce au Thçàtre-Franåais. Au Thçàtre-Franåais, la protection d'un prince ou d'un premier gentilhomme de la chambre du Roi ne suffit pas pour faire obtenir un tour de faveur : les comçdiens ne cædent qu'Þ ceux qui menacent leur amour-propre. Si vous aviez le pouvoir de faire dire que le jeune premier a un asthme, la jeune premiære une fistule o÷ vous voudrez, que la soubrette tue les mouches au vol, vous seriez jouç demain. Je ne sais pas si dans deux ans d'ici je serai, moi qui vous parle, en çtat d'obtenir un semblable pouvoir : il faut trop d'amis. O÷, comment et par quoi gagner mon pain, fut une question que je me suis faite en sentant les atteintes de la faim. Apræs bien des tentatives, apræs avoir çcrit un roman anonyme payç deux cents francs par Doguereau, qui n'y a pas gagnç grand-chose, il m'a çtç prouvç que le journalisme seul pourrait me nourrir. Mais comment entrer dans ces boutiques ? Je ne vous raconterai pas mes dçmarches et mes sollicitations inutiles, ni six mois passçs Þ travailler comme surnumçraire et Þ m'entendre dire que j'effarouchais l'abonnç, quand au contraire je l'apprivoisais. Passons sur ces avanies. Je rends compte aujourd'hui des thçàtres du boulevard, presque gratis, dans le journal qui appartient Þ Finot, ce gros garåon qui dçjeune encore deux ou trois fois par mois au cafç Voltaire[21] (mais vous n'y allez pas !). Finot est rçdacteur en chef. Je vis en vendant les billets que me donnent les directeurs de ces thçàtres pour solder ma sous-bienveillance au journal, les livres que m'envoient les libraires et dont je dois parler. Enfin je trafique, une fois Finot satisfait, des tributs en nature qu'apportent les industries pour lesquelles ou contre lesquelles il me permet de lancer des articles. *L'Eau carminative*, la *Pâte des Sultanes*, *l'Huile céphalique*, la *Mixture brésilienne*[22] payent un article goguenard vingt ou trente francs. Je suis forcç d'aboyer apræs le libraire qui donne peu d'exemplaires au journal : le journal en prend deux que vend Finot, il m'en faut deux Þ vendre. Publiàt-il un chef-d'őuvre, le libraire avare d'exemplaires est assommç. C'est ignoble, mais je vis de ce mçtier, moi comme cent autres ! Ne croyez pas le monde politique beaucoup plus beau

que ce monde littçraire : tout dans ces deux mondes est corruption, chaque homme y est ou corrupteur ou corrompu. Quand il s'agit d'une entreprise de librairie un peu considçrable, le libraire me paye, de peur d'ètre attaquç. Aussi mes revenus sont-ils en rapport avec les prospectus. Quand le Prospectus sort en çruptions miliaires[23], l'argent entre Þ flots dans mon gousset, je rçgale alors mes amis. Pas d'affaires en librairie, je dìne chez Flicoteaux. Les actrices payent aussi les çloges, mais les plus habiles payent les critiques, le silence est ce qu'elles redoutent le plus. Aussi une critique, faite pour ètre rçtorquçe ailleurs, vaut-elle mieux et se paye-t-elle plus cher qu'un çloge tout sec, oubliç le lendemain. La polçmique, mon cher, est le piçdestal des cçlçbritçs. ¾ ce mçtier de spadassin des idçes et des rçputations industrielles, littçraires et dramatiques, je gagne cinquante çcus par mois, je puis vendre un roman cinq cents francs, et je commence Þ passer pour un homme redoutable. Quand, au lieu de vivre chez Florine aux dçpens d'un droguiste qui se donne des airs de milord, je serai dans mes meubles, que je passerai dans un grand journal o÷ j'aurai un feuilleton, ce jour-lÞ, mon cher, Florine deviendra une grande actrice ; quant Þ moi, je ne sais pas alors ce que je puis devenir : ministre ou honnète homme, tout est encore possible. (Il releva sa tète humiliçe, jeta vers le feuillage un regard de dçsespoir accusateur et terrible.) Et j'ai une belle tragçdie reåue ! Et j'ai dans mes papiers un poæme qui mourra ! Et j'çtais bon ! J'avais le cő ur pur : j'ai pour maìtresse une actrice du Panorama-Dramatique, moi qui rèvais de belles amours parmi les femmes les plus distinguçes du grand monde ! Enfin, pour un exemplaire refusç par le libraire Þ mon journal, je dis du mal d'un livre que je trouve beau ! [1]

Lucien, çmu aux larmes, serra la main d'Çtienne.

ª En dehors du monde littçraire, dit le journaliste en se levant et se dirigeant vers la grande allçe de l'Observatoire o÷ les deux poætes se promenærent comme pour donner plus d'air Þ leurs poumons, il n'existe pas une seule personne qui connaisse l'horrible odyssçe par laquelle on arrive Þ ce qu'il faut nommer, selon les talents, la vogue, la mode, la rçputation, la renommçe, la cçlçbritç, la faveur publique, ces diffçrents çchelons qui mænent Þ la gloire, et qui ne la remplacent jamais. Ce phçnomæne moral, si brillant, se compose de mille accidents qui varient avec tant de rapiditç, qu'il n'y a pas exemple de deux hommes parvenus par une mème voie. Canalis et Nathan sont deux faits dissemblables et qui ne se renouvelleront pas. D'Arthez, qui s'çreinte Þ travailler, deviendra cçlæbre par un autre

hasard. Cette rçputation tant dçsirçe est presque toujours une prostituçe couronnçe. Oui, pour les basses ő uvres de la littçrature, elle reprçsente la pauvre fille qui gæde au coin des bornes ; pour la littçrature secondaire, c'est la femme entretenue qui sort des mauvais lieux du journalisme et Þ qui je sers de souteneur ; pour la littçrature heureuse, c'est la brillante courtisane insolente, qui a des meubles, paye des contributions Þ l'Çtat, reåoit les grands seigneurs, les traite et les maltraite, a sa livrçe, sa voiture, et qui peut faire attendre ses crçanciers altçrçs. Ah ! ceux pour qui elle est, pour moi jadis, pour vous aujourd'hui, un ange aux ailes diaprçes, revètu de sa tunique blanche, montrant une palme verte dans sa main, une flamboyante çpçe dans l'autre, tenant Þ la fois de l'abstraction mythologique qui vit au fond d'un puits et de la pauvre fille vertueuse exilçe dans un faubourg, ne s'enrichissant qu'aux clartçs de la vertu par les efforts d'un noble courage, et revolant aux cieux avec un caractære immaculç, quand elle ne dçcæde pas souillçe, fouillçe, violçe, oubliçe dans le char des pauvres ; ces hommes Þ cervelle cerclçe de bronze, aux cő urs encore chauds sous les tombçes de neige de l'expçrience, ils sont rares dans le pays que vous voyez Þ nos pieds [1] , dit-il en montrant la grande ville qui fumait au dçclin du jour.

Une vision du Cçnacle passa rapidement aux yeux de Lucien et l'çmut, mais il fut entraìnç par Lousteau qui continua son effroyable lamentation.

[a] Ils sont rares et clairsemçs dans cette cuve en fermentation, rares comme les vrais amants dans le monde amoureux, rares comme les fortunes honnètes dans le monde financier, rares comme un homme pur dans le journalisme. L'expçrience du premier qui m'a dit ce que je vous dis a çtç perdue, comme la mienne sera sans doute inutile pour vous. Toujours la mème ardeur prçcipite chaque annçe, de la province ici, un nombre çgal, pour ne pas dire croissant, d'ambitions imberbes qui s'çlancent la tète haute, le cő ur altier, Þ l'assaut de la Mode, cette espæce de princesse Tourandocte des *Mille et un jours* pour qui chacun veut ètre le prince Calaf[24] ! Mais aucun ne devine l'çnigme. Tous tombent dans la fosse du malheur, dans la boue du journal, dans les marais de la librairie. Ils glanent, ces mendiants, des articles biographiques, des tartines, des faits-Paris[25] aux journaux, ou des livres commandçs par de logiques marchands de papier noirci qui prçfærent une bètise dçbitçe en quinze jours Þ un chef-d'ő uvre qui veut du temps pour se vendre. Ces chenilles, çcrasçes avant d'ètre papillons, vivent de honte et d'infamie, prètes Þ mordre ou Þ vanter un talent naissant, sur l'ordre d'un pacha du *Constitutionnel*, de *La Quotidienne*, des *Débats*[26], au

signal des libraires, Þ la priære d'un camarade jaloux, souvent pour un dìner. Ceux qui surmontent les obstacles oublient les misæres de leur dçbut. Moi qui vous parle, j'ai fait pendant six mois des articles o÷ j'ai mis la fleur de mon esprit pour un misçrable qui les disait de lui, qui sur ces çchantillons a passç rçdacteur d'un feuilleton : il ne m'a pas pris pour collaborateur, il ne m'a pas mème donnç cent sous, je suis forcç de lui tendre la main et de lui serrer la sienne.

¢ Et pourquoi ? dit fiærement Lucien.

¢ Je puis avoir besoin de mettre dix lignes dans son feuilleton, rçpondit froidement Lousteau. Enfin, mon cher, travailler n'est pas le secret de la fortune en littçrature, il s'agit d'exploiter le travail d'autrui. Les propriçtaires de journaux sont des entrepreneurs, nous sommes des maåons. Aussi plus un homme est mçdiocre, plus promptement arrive-t-il ; il peut avaler des crapauds vivants, se rçsigner Þ tout, flatter les petites passions basses des sultans littçraires, comme un nouveau venu de Limoges, Hector Merlin, qui fait dçjÞ de la politique dans un journal du centre droit, et qui travaille Þ notre petit journal[27] : je lui ai vu ramasser le chapeau tombç d'un rçdacteur en chef. En n'offusquant personne, ce garåon-lÞ passera entre les ambitions rivales pendant qu'elles se battront. Vous me faites pitiç. Je me vois en vous comme j'çtais, et je suis sùr que vous serez, dans un ou deux ans, comme je suis. Vous croirez Þ quelque jalousie secræte, Þ quelque intçrèt personnel dans ces conseils amers ; mais ils sont dictçs par le dçsespoir du damnç qui ne peut plus quitter l'Enfer. Personne n'ose dire ce que je vous crie avec la douleur de l'homme atteint au cő ur et comme un autre Job sur le fumier : Voici mes ulcæres !

¢ Lutter sur ce champ ou ailleurs, je dois lutter, dit Lucien.

¢ Sachez-le donc ! reprit Lousteau, cette lutte sera sans trève si vous avez du talent, car votre meilleure chance serait de n'en pas avoir. L'austçritç de votre conscience aujourd'hui pure flçchira devant ceux Þ qui vous verrez votre succæs entre les mains ; qui, d'un mot, peuvent vous donner la vie et qui ne voudront pas le dire : car, croyez-moi, l'çcrivain Þ la mode est plus insolent, plus dur envers les nouveaux venus que ne l'est le plus brutal libraire. O÷ le libraire ne voit qu'une perte, l'auteur redoute un rival : l'un vous çconduit, l'autre vous çcrase. Pour faire de belles ő uvres, mon pauvre enfant, vous puiserez Þ pleines plumçes d'encre dans votre cő ur la tendresse, la sæve, l'çnergie, et vous l'çtalerez en passions, en sentiments, en phrases ! Oui, vous çcrirez au lieu d'agir, vous chanterez au lieu de

combattre, vous aimerez, vous haírez, vous vivrez dans vos livres ; mais quand vous aurez rçservç vos richesses pour votre style, votre or, votre pourpre pour vos personnages, que vous vous promænerez en guenilles dans les rues de Paris, heureux d'avoir lancç, en rivalisant avec l'çtat civil, un ètre nommç Adolphe, Corinne, Clarisse ou Manon, que vous aurez gàtç votre vie et votre estomac pour donner la vie Þ cette crçation, vous la verrez calomniçe, trahie, vendue, dçportçe[28] dans les lagunes de l'oubli par les journalistes, ensevelie par vos meilleurs amis. Pourrez-vous attendre le jour o÷ votre crçature s'çlancera rçveillçe par qui ? quand ? comment ? Il existe un magnifique livre, le *pianto*[29] de l'incrçdulitç, *Obermann*, qui se promæne solitaire dans le dçsert des magasins[30], et que dæs lors les libraires appellent ironiquement un rossignol : quand Pàques arrivera-t-il pour lui ? personne ne le sait ! Avant tout, essayez de trouver un libraire assez osç pour imprimer *Les Marguerites* ? Il ne s'agit pas de vous les faire payer, mais de les imprimer. Vous verrez alors des scænes curieuses. ¹

Cette rude tirade, prononcçe avec les accents divers des passions qu'elle exprimait, tomba comme une avalanche de neige dans le cő ur de Lucien et y mit un froid glacial. Il demeura debout et silencieux pendant un moment. Enfin, son cő ur, comme stimulç par l'horrible poçsie des difficultçs, çclata. Lucien serra la main de Lousteau, et lui cria : ª Je triompherai !

¢ Bon ! dit le journaliste, encore un chrçtien qui descend dans l'aræne pour se livrer aux bètes. Mon cher, il y a ce soir une premiære reprçsentation au Panorama-Dramatique, elle ne commencera qu'Þ huit heures, il est six heures, allez mettre votre meilleur habit, enfin soyez convenable. Venez me prendre. Je demeure rue de La Harpe, au-dessus du cafç Servel, au quatriæme çtage. Nous passerons chez Dauriat d'abord. Vous persistez, n'est-ce pas ? Eh bien, je vous ferai connaìtre ce soir un des rois de la librairie et quelques journalistes. Apræs le spectacle, nous souperons chez ma maìtresse avec des amis, car notre dìner ne peut pas compter pour un repas. Vous y trouverez Finot, le rçdacteur en chef et le propriçtaire de mon journal. Vous savez le mot de Minette du Vaudeville : *Le temps est un grand maigre*[31] *?* eh bien, pour nous le hasard est aussi un grand maigre, il faut le tenter.

¢ Je n'oublierai jamais cette journçe, dit Lucien.

¢ Munissez-vous de votre manuscrit, et soyez en tenue, moins Þ cause de Florine que du libraire. ¹

La bonhomie de camarade, qui succçdait au cri violent du poæte peignant la guerre littçraire, toucha Lucien tout aussi vivement qu'il l'avait çtç

naguære Þ la mème place par la parole grave et religieuse de d'Arthez. Animç par la perspective d'une lutte immçdiate entre les hommes et lui, l'inexpçrimentç jeune homme ne soupåonna point la rçalitç des malheurs moraux que lui dçnonåait le journaliste. Il ne se savait pas placç entre deux voies distinctes, entre deux systæmes reprçsentçs par le Cçnacle et par le Journalisme, dont l'un çtait long, honorable, sùr ; l'autre semç d'çcueils et pçrilleux, plein de ruisseaux fangeux o÷ devait se crotter sa conscience. Son caractære le portait Þ prendre le chemin le plus court, en apparence le plus agrçable, Þ saisir les moyens dçcisifs et rapides. Il ne vit en ce moment aucune diffçrence entre la noble amitiç de d'Arthez et la facile camaraderie de Lousteau. Cet esprit mobile aperåut dans le Journal une arme Þ sa portçe, il se sentait habile Þ la manier, il la voulut prendre. Çbloui par les offres de son nouvel ami dont la main frappa la sienne avec un laisser-aller qui lui parut gracieux, pouvait-il savoir que, dans l'armçe de la Presse, chacun a besoin d'amis, comme les gçnçraux ont besoin de soldats ! Lousteau, lui voyant de la rçsolution, le racolait en espçrant se l'attacher. Le journaliste en çtait Þ son premier ami, comme Lucien Þ son premier protecteur : l'un voulait passer caporal, l'autre voulait ètre soldat. Le nçophyte revint joyeusement Þ son hòtel, o÷ il fit une toilette aussi soignçe que le jour nçfaste o÷ il avait voulu se produire dans la loge de la marquise d'Espard Þ l'Opçra ; mais dçjÞ ses habits lui allaient mieux, il se les çtait appropriçs. Il mit son beau pantalon collant de couleur claire, de jolies bottes Þ glands qui lui avaient coùtç quarante francs, et son habit de bal. Ses abondants et fins cheveux blonds, il les fit friser, parfumer, ruisseler en boucles brillantes. Son front se para d'une audace puisçe dans le sentiment de sa valeur et de son avenir. Ses mains de femme furent soignçes, leurs ongles en amande devinrent nets et rosçs. Sur son col de satin noir, les blanches rondeurs de son menton çtincelærent. Jamais un plus joli jeune homme ne descendit la montagne du pays latin.

Beau comme un dieu grec, Lucien prit un fiacre, et fut Þ sept heures moins un quart Þ la porte de la maison du cafç Servel. La portiære l'invita Þ grimper quatre çtages en lui donnant des notions topographiques assez compliquçes. Armç de ces renseignements, il trouva, non sans peine, une porte ouverte au bout d'un long corridor obscur, et reconnut la chambre classique du quartier Latin. La misære des jeunes gens le poursuivait lÞ comme rue de Cluny, chez d'Arthez, chez Chrestien, partout ! Mais, partout, elle se recommande par l'empreinte que lui donne le caractære du patient. LÞ

cette misære çtait sinistre. Un lit en noyer, sans rideaux, au bas duquel grimaåait un mçchant tapis d'occasion ; aux fenètres, des rideaux jaunis par la fumçe d'une cheminçe qui n'allait pas et par celle du cigare ; sur la cheminçe, une lampe Carcel[32] donnçe par Florine et encore çchappçe au Mont-de-Piçtç ; puis, une commode d'acajou terni, une table chargçe de papiers, deux ou trois plumes çbouriffçes lÞ-dessus, pas d'autres livres que ceux apportçs la veille ou pendant la journçe : tel çtait le mobilier de cette chambre dçnuçe d'objets de valeur, mais qui offrait un ignoble assemblage de mauvaises bottes bàillant dans un coin, de vieilles chaussettes Þ l'çtat de dentelle ; dans un autre, des cigares çcrasçs, des mouchoirs sales, des chemises en deux volumes, des cravates Þ trois çditions. C'çtait enfin un bivouac littçraire meublç de choses nçgatives et de la plus çtrange nuditç qui se puisse imaginer. Sur la table de nuit, chargçe des livres lus pendant la matinçe, brillait le rouleau rouge de Fumade[33]. Sur le manteau de la cheminçe erraient un rasoir, une paire de pistolets, une boìte Þ cigares. Dans un panneau, Lucien vit des fleurets croisçs sous un masque. Trois chaises et deux fauteuils, Þ peine dignes du plus mçchant hòtel garni de cette rue, complçtaient cet ameublement. Cette chambre, Þ la fois sale et triste, annonåait une vie sans repos et sans dignitç : on y dormait, on y travaillait Þ la hàte, elle çtait habitçe par force, on çprouvait le besoin de la quitter. Quelle diffçrence entre ce dçsordre cynique et la propre, la dçcente misære de d'Arthez ?... Ce conseil enveloppç dans un souvenir, Lucien ne l'çcouta pas, car Çtienne lui fit une plaisanterie pour masquer le nu du Vice.

ª Voilà mon chenil, ma grande reprçsentation est rue de Bondy, dans le nouvel appartement que notre droguiste a meublç pour Florine, et que nous inaugurons ce soir. ¹

Çtienne Lousteau avait un pantalon noir, des bottes bien cirçes, un habit boutonnç jusqu'au cou ; sa chemise, que Florine devait sans doute lui changer, çtait cachçe par un col de velours, et il brossait son chapeau pour lui donner l'apparence du neuf.

ª Partons, dit Lucien.

¢ Pas encore, j'attends un libraire pour avoir de la monnaie, on jouera peut-ètre. Je n'ai pas un liard ; et, d'ailleurs, il me faut des gants. ¹

En ce moment les deux nouveaux amis entendirent les pas d'un homme dans le corridor.

ª C'est lui, dit Lousteau. Vous allez voir, mon cher, la tournure que prend la Providence quand elle se manifeste aux poætes. Avant de contempler dans

sa gloire Dauriat le libraire fashionable, vous aurez vu le libraire du quai des Augustins, le libraire escompteur, le marchand de ferraille littçraire, le Normand ex-vendeur de salade. Arrivez donc, vieux Tartare ? cria Lousteau.

¢ Me voilÞ, dit une voix fèlçe comme celle d'une cloche cassçe.

¢ Avec de l'argent ?

¢ De l'argent ? Il n'y en a plus en librairie, rçpondit un jeune homme qui entra en regardant Lucien d'un air curieux.

¢ Vous me devez cinquante francs d'abord, reprit Lousteau. Puis voici deux exemplaires d'un *Voyage en Égypte* qu'on dit une merveille, il y foisonne des gravures, il se vendra : Finot a çtç payç pour deux articles que je dois faire. *Item*, deux des derniers romans de Victor Ducange, un auteur illustre au Marais. *Item*, deux exemplaires du second ouvrage d'un commenåant, Paul de Kock, qui travaille dans le mème genre. *Item*, deux d'*Yseult de Dole*, un joli ouvrage de province[34]. En tout cent francs, au prix fort. Ainsi vous me devez cent francs, mon petit Barbet. ¹

Barbet regarda les livres en en examinant les tranches et les couvertures avec soin.

ª Oh ! ils sont dans un çtat parfait de conservation, s'çcria Lousteau. Le *Voyage* n'est pas coupç, ni le Paul de Kock, ni le Ducange, ni celui-lÞ sur la cheminçe, *Considérations sur la Symbolique*[35], je vous l'abandonne, le mythe est si ennuyeux, que je le donne pour ne pas en voir sortir des milliers de mites.

¢ Eh bien, dit Lucien, comment ferez-vous vos articles ? ¹

Barbet jeta sur Lucien un regard de profond çtonnement, et reporta ses yeux sur Çtienne en ricanant : ª On voit que monsieur n'a pas le malheur d'ètre homme de lettres.

¢ Non, Barbet, non. Monsieur est un poæte, un grand poæte qui enfoncera Canalis, Bçranger et Delavigne. Il ira loin, Þ moins qu'il ne se jette Þ l'eau, encore irait-il jusqu'Þ Saint-Cloud[36].

¢ Si j'avais un conseil Þ donner Þ monsieur, dit Barbet, ce serait de laisser les vers et de se mettre Þ la prose. On ne veut plus de vers sur le quai. ¹

Barbet avait une mçchante redingote boutonnçe par un seul bouton, son col çtait gras, il gardait son chapeau sur la tète, il portait des souliers, son gilet entrouvert laissait voir une bonne grosse chemise de toile forte. Sa figure ronde, percçe de deux yeux avides, ne manquait pas de bonhomie ; mais il avait dans le regard l'inquiçtude vague des gens habituçs Þ s'entendre

demander de l'argent et qui en ont. Il paraissait rond et facile, tant sa finesse çtait cotonnçe d'embonpoint. Apræs avoir çtç commis, il avait pris depuis deux ans une misçrable petite boutique sur le quai, d'o÷ il s'çlanåait chez les journalistes, chez les auteurs, chez les imprimeurs, y achetant Þ bas prix les livres qui leur çtaient donnçs, et gagnant ainsi quelque dix ou vingt francs par jour. Riche de ses çconomies, il flairait les besoins de chacun, il espionnait quelque bonne affaire, il escomptait au taux de quinze ou vingt pour cent, chez les auteurs gènçs, les effets des libraires auxquels il allait le lendemain acheter, Þ prix dçbattus au comptant, quelques bons livres demandçs ; puis il leur rendait leurs propres effets au lieu d'argent. Il avait fait ses çtudes, et son instruction lui servait Þ çviter soigneusement la poçsie et les romans modernes. Il affectionnait les petites entreprises, les livres d'utilitç dont l'entiære propriçtç coùtait mille francs et qu'il pouvait exploiter Þ son grç, tels que l'*Histoire de France mise à la portée des enfants*, la *Tenue des livres en vingt leçons*, la *Botanique des jeunes filles*. Il avait laissç çchapper dçjÞ deux ou trois bons livres, apræs avoir fait revenir vingt fois les auteurs chez lui, sans se dçcider Þ leur acheter leur manuscrit. Quand on lui reprochait sa couardise, il montrait la relation d'un fameux procæs dont le manuscrit, pris dans les journaux, ne lui coùtait rien, et lui avait rapportç deux ou trois mille francs[37]. Barbet çtait le libraire trembleur, qui vit de noix et de pain, qui souscrit peu de billets, qui grappille sur les factures, les rçduit, colporte lui-mème ses livres on ne sait o÷, mais qui les place et se les fait payer. Il çtait la terreur des imprimeurs, qui ne savaient comment le prendre : il les payait sous escompte et rognait leurs factures en devinant des besoins urgents ; puis il ne se servait plus de ceux qu'il avait çtrillçs, en craignant quelque piæge.

ª Hç bien, continuons-nous nos affaires ? dit Lousteau.

¢ Eh ! mon petit, dit familiærement Barbet, j'ai dans ma boutique six mille volumes Þ vendre. Or, selon le mot d'un vieux libraire, les *livres* ne sont pas des *francs*. La librairie va mal.

¢ Si vous alliez dans sa boutique, mon cher Lucien, dit Çtienne, vous trouveriez sur un comptoir en bois de chène, qui vient de la vente apræs faillite de quelque marchand de vin, une chandelle non mouchçe, elle se consume alors moins vite. ¾ peine çclairç par cette lueur anonyme, vous apercevriez des casiers vides. Pour garder ce nçant, un petit garåon en veste bleue souffle dans ses doigts, bat la semelle, ou se brasse[38] comme un

cocher de fiacre sur son siæge. Regardez ? pas plus de livres que je n'en ai ici. Personne ne peut deviner le commerce qui se fait lÞ.

¢ Voici un billet de cent francs Þ trois mois, dit Barbet qui ne put s'empècher de sourire en sortant un papier timbrç de sa poche, et j'emporterai vos bouquins. Voyez-vous, je ne peux plus donner l'argent comptant, les ventes sont trop difficiles. J'ai pensç que vous aviez besoin de moi, j'çtais sans le sou, j'ai souscrit un effet pour vous obliger, car je n'aime pas Þ donner ma signature.

¢ Ainsi, vous voulez encore mon estime et des remerciements ? dit Lousteau.

¢ Quoiqu'on ne paye pas ses billets avec des sentiments, j'accepterai tout de mème votre estime, rçpondit Barbet.

¢ Mais il me faut des gants, et les parfumeurs auront la làchetç de refuser votre papier, dit Lousteau. Tenez, voilÞ une superbe gravure, lÞ, dans le premier tiroir de la commode, elle vaut quatre-vingts francs, elle est avant la lettre et apræs l'article, car j'en ai fait un assez bouffon. Il y avait Þ mordre sur Hippocrate refusant les prçsents d'Artaxerxæs[39]. Hein ! cette belle planche convient Þ tous les mçdecins qui refusent les dons exagçrçs des satrapes parisiens. Vous trouverez encore sous la gravure une trentaine de romances. Allons, prenez le tout, et donnez-moi quarante francs.

¢ Quarante francs ! dit le libraire en jetant un cri de poule effrayçe, tout au plus vingt. Encore puis-je les perdre, ajouta Barbet.

¢ O÷ sont les vingt francs ? dit Lousteau.

¢ Ma foi, je ne sais pas si je les ai, dit Barbet en se fouillant. Les voilÞ. Vous me dçpouillez, vous avez sur moi un ascendant...

¢ Allons, partons, dit Lousteau qui prit le manuscrit de Lucien et fit un trait Þ l'encre sous la corde.

¢ Avez-vous encore quelque chose ? demanda Barbet.

¢ Rien, mon petit Shylock[40]. Je te ferai faire une affaire excellente (o÷ tu perdras mille çcus, pour t'apprendre Þ me voler ainsi), dit Þ voix basse Çtienne Þ Lucien.

¢ Et vos articles ? dit Lucien en roulant vers le Palais-Royal.

¢ Bah ! vous ne savez pas comment cela se bàcle. Quant au *Voyage en Égypte*, j'ai ouvert le livre et lu des endroits åÞ et lÞ sans le couper, j'y ai dçcouvert onze fautes de franåais. Je ferai une colonne en disant que si l'auteur a appris le langage des canards gravçs sur les cailloux çgyptiens appelçs des obçlisques, il ne connaìt pas sa langue, et je le lui prouverai. Je

dirai qu'au lieu de nous parler d'histoire naturelle et d'antiquitçs, il aurait dù ne s'occuper que de l'avenir de l'Çgypte, du progræs de la civilisation, des moyens de rallier l'Çgypte Þ la France, qui, apræs l'avoir conquise et perdue, peut se l'attacher encore par l'ascendant moral. LÞ-dessus une tartine patriotique, le tout entrelardç de tirades sur Marseille, sur le Levant, sur notre commerce.

¢ Mais s'il avait fait cela, que diriez-vous ?

¢ Hç bien, je dirais qu'au lieu de nous ennuyer de politique, il aurait dù s'occuper de l'Art, nous peindre le pays sous son còtç pittoresque et territorial. Le critique se lamente alors. La politique, dit-il, nous dçborde, elle nous ennuie, on la trouve partout. Je regretterai ces charmants voyages o÷ l'on nous expliquait les difficultçs de la navigation, le charme des dçbouquements[41], les dçlices du passage de la Ligne, enfin ce qu'ont besoin de savoir ceux qui ne voyageront jamais. Tout en les approuvant, on se moque des voyageurs qui cçlæbrent comme de grands çvçnements un oiseau qui passe, un poisson volant, une pèche, les points gçographiques relevçs, les bas-fonds reconnus. On redemande ces choses scientifiques parfaitement inintelligibles, qui fascinent comme tout ce qui est profond, mystçrieux, incomprçhensible. L'abonnç rit, il est servi. Quant aux romans, Florine est la plus grande liseuse de romans qu'il y ait au monde, elle m'en fait l'analyse, et je broche mon article d'apræs son opinion. Quand elle a çtç ennuyçe par ce qu'elle nomme les *phrases d'auteur*, je prends le livre en considçration, et fais redemander un exemplaire au libraire qui l'envoie, enchantç d'avoir un article favorable.

¢ Bon Dieu ! mais la critique, la sainte critique ! dit Lucien imbu des doctrines de son Cçnacle.

¢ Mon cher, dit Lousteau, la critique est une brosse qui ne peut pas s'employer sur les çtoffes lçgæres, o÷ elle emporterait tout. Çcoutez, laissons lÞ le mçtier. Voyez-vous cette marque ? lui dit-il en lui montrant le manuscrit des *Marguerites*. J'ai uni par un peu d'encre votre corde au papier. Si Dauriat lit votre manuscrit, il lui sera certes impossible de remettre la corde exactement. Ainsi votre manuscrit est comme scellç. Ceci n'est pas inutile pour l'expçrience que vous voulez faire. Encore, remarquez que vous n'arriverez pas, seul et sans parrain, dans cette boutique, comme ces petits jeunes gens qui se prçsentent chez dix libraires avant d'en trouver un qui leur prçsente une chaise... [1]

Lucien avait çprouvç dçjÞ la vçritç de ce dçtail. Lousteau paya le fiacre en lui donnant trois francs, au grand çbahissement de Lucien surpris de la prodigalitç qui succçdait Þ tant de misære. Puis les deux amis entrærent dans les Galeries de Bois, o÷ trònait alors la Librairie dite de Nouveautçs. ¾ cette çpoque, les Galeries de Bois constituaient une des curiositçs parisiennes les plus illustres. Il n'est pas inutile de peindre ce bazar ignoble ; car, pendant trente-six ans, il a jouç dans la vie parisienne un si grand ròle, qu'il est peu d'hommes àgçs de quarante ans Þ qui cette description, incroyable pour les jeunes gens, ne fasse encore plaisir[42]. En place de la froide, haute et large galerie d'Orlçans, espæce de serre sans fleurs, se trouvaient des baraques, ou, pour ètre plus exact, des huttes en planches, assez mal couvertes, petites, mal çclairçes sur la cour et sur le jardin par des jours de souffrance appelçs croisçes, mais qui ressemblaient aux plus sales ouvertures des guinguettes hors barriære. Une triple rangçe de boutiques y formait deux galeries, hautes d'environ douze pieds. Les boutiques sises au milieu donnaient sur les deux galeries dont l'atmosphære leur livrait un air mçphitique, et dont la toiture laissait passer peu de jour Þ travers des vitres toujours sales. Ces alvçoles avaient acquis un tel prix par suite de l'affluence du monde, que malgrç l'çtroitesse de certaines, Þ peine larges de six pieds et longues de huit Þ dix, leur location coùtait mille çcus. Les boutiques çclairçes sur le jardin et sur la cour çtaient protçgçes par de petits treillages verts, peut-ètre pour empècher la foule de dçmolir, par son contact, les murs en mauvais plàtras qui formaient le derriære des magasins. LÞ donc se trouvait un espace de deux ou trois pieds o÷ vçgçtaient les produits les plus bizarres d'une botanique inconnue Þ la science, mèlçs Þ ceux de diverses industries non moins florissantes. Une maculature[43] coiffait un rosier, en sorte que les fleurs de rhçtorique çtaient embaumçes par les fleurs avortçes de ce jardin mal soignç, mais fçtidement arrosç. Des rubans de toutes les couleurs ou des prospectus fleurissaient dans les feuillages. Les dçbris de modes çtouffaient la vçgçtation : vous trouviez un nő ud de rubans sur une touffe de verdure, et vous çtiez dçåu dans vos idçes sur la fleur que vous veniez admirer en apercevant une coque de satin qui figurait un dahlia. Du còtç de la cour, comme du còtç du jardin, l'aspect de ce palais fantasque offrait tout ce que la saletç parisienne a produit de plus bizarre : des badigeonnages lavçs, des plàtras refaits, de vieilles peintures, des çcriteaux fantastiques. Enfin le public parisien salissait çnormçment les treillages verts, soit sur le jardin, soit sur la cour.

Ainsi, des deux còtçs, une bordure infàme et nausçabonde semblait dçfendre l'approche des Galeries aux gens dçlicats ; mais les gens dçlicats ne reculaient pas plus devant ces horribles choses que les princes des contes de fçes ne reculent devant les dragons et les obstacles interposçs par un mauvais gçnie entre eux et les princesses. Ces galeries çtaient comme aujourd'hui percçes au milieu par un passage, et comme aujourd'hui l'on y pçnçtrait encore par les deux pçristyles actuels commencçs avant la Rçvolution et abandonnçs faute d'argent. La belle galerie de pierre qui mæne au Thçàtre-Franåais formait alors un passage çtroit d'une hauteur dçmesurçe et si mal couvert qu'il y pleuvait souvent. On la nommait Galerie Vitrçe, pour la distinguer des Galeries de Bois. Les toitures de ces bouges çtaient toutes d'ailleurs en si mauvais çtat, que la Maison d'Orlçans eut un procæs avec un cçlæbre marchand de cachemires et d'çtoffes qui, pendant une nuit, trouva des marchandises avariçes pour une somme considçrable. Le marchand eut gain de cause. Une double toile goudronnçe servait de couverture en quelques endroits. Le sol de la Galerie Vitrçe, o÷ Chevet[44] commenåa sa fortune, et celui des Galeries de Bois çtaient le sol naturel de Paris, augmentç du sol factice amenç par les bottes et les souliers des passants. En tout temps, les pieds heurtaient des montagnes et des vallçes de boue durcie, incessamment balayçes par les marchands, et qui demandaient aux nouveaux venus une certaine habitude pour y marcher.

Ce sinistre amas de crottes, ces vitrages encrassçs par la pluie et par la poussiære, ces huttes plates et couvertes de haillons au-dehors, la saletç des murailles commencçes, cet ensemble de choses qui tenait du camp des Bohçmiens, des baraques d'une foire, des constructions provisoires avec lesquelles on entoure Þ Paris les monuments qu'on ne bàtit pas, cette physionomie grimaåante allait admirablement aux diffçrents commerces qui grouillaient sous ce hangar impudique, effrontç, plein de gazouillements et d'une gaietç folle, o÷, depuis la Rçvolution de 1789 jusqu'Þ la Rçvolution de 1830, il s'est fait d'immenses affaires. Pendant vingt annçes[45], la Bourse s'est tenue en face, au rez-de-chaussçe du Palais. Ainsi, l'opinion publique, les rçputations se faisaient et se dçfaisaient lÞ, aussi bien que les affaires politiques et financiæres. On se donnait rendez-vous dans ces galeries avant et apræs la Bourse. Le Paris des banquiers et des commeråants encombrait souvent la cour du Palais-Royal, et refluait sous ces abris par les temps de pluie. La nature de ce bàtiment, surgi sur ce point on ne sait comment, le rendait d'une çtrange sonoritç. Les çclats de rire y foisonnaient. Il n'arrivait

pas une querelle Þ un bout qu'on ne sùt Þ l'autre de quoi il s'agissait. Il n'y avait lÞ que des libraires, de la poçsie, de la politique et de la prose, des marchandes de modes, enfin des filles de joie qui venaient seulement le soir. LÞ fleurissaient les nouvelles et les livres, les jeunes et les vieilles gloires, les conspirations de la Tribune et les mensonges de la Librairie. LÞ se vendaient les nouveautçs au public, qui s'obstinait Þ ne les acheter que lÞ. LÞ, se sont vendus dans une seule soirçe plusieurs milliers de tel ou tel pamphlet de Paul-Louis Courier, ou des *Aventures de la fille d'un roi*, le premier coup de feu tirç par la Maison d'Orlçans sur la Charte de Louis XVIII[46]. ¾ l'çpoque o÷ Lucien s'y produisait, quelques boutiques avaient des devantures, des vitrages assez çlçgants ; mais ces boutiques appartenaient aux rangçes donnant sur le jardin ou sur la cour. Jusqu'au jour o÷ pçrit cette çtrange colonie sous le marteau de l'architecte Fontaine[47], les boutiques sises entre les deux galeries furent entiærement ouvertes, soutenues par des piliers comme les boutiques des foires de province, et l'ő il plongeait sur les deux galeries Þ travers les marchandises ou les portes vitrçes. Comme il çtait impossible d'y avoir du feu, les marchands n'avaient que des chaufferettes et faisaient eux-mèmes la police du feu, car une imprudence pouvait enflammer en un quart d'heure cette rçpublique de planches dessçchçes par le soleil et comme enflammçes dçjÞ par la prostitution, encombrçes de gaze, de mousseline, de papiers, quelquefois ventilçes par des courants d'air. Les boutiques de modistes çtaient pleines de chapeaux inconcevables, qui semblaient ètre lÞ moins pour la vente que pour l'çtalage, tous accrochçs par centaines Þ des broches de fer terminçes en champignon, et pavoisant les galeries de leurs mille couleurs. Pendant vingt ans, tous les promeneurs se sont demandç sur quelles tètes ces chapeaux poudreux achevaient leur carriære. Des ouvriæres gçnçralement laides, mais çgrillardes, raccrochaient les femmes par des paroles astucieuses, suivant la coutume et avec le langage de la Halle. Une grisette dont la langue çtait aussi dçliçe que ses yeux çtaient actifs se tenait sur un tabouret et harcelait les passants : ª Achetez-vous un joli chapeau, madame ? ¹ ª Laissez-moi donc vous vendre quelque chose, monsieur ? ¹ Leur vocabulaire fçcond et pittoresque çtait variç par les inflexions de voix, par des regards et par des critiques sur les passants. Les libraires et les marchandes de modes vivaient en bonne intelligence. Dans le passage nommç si fastueusement la Galerie Vitrçe, se trouvaient les commerces les plus singuliers. LÞ s'çtablissaient les ventriloques, les charlatans de toute

espæce, les spectacles o÷ l'on ne voit rien et ceux o÷ l'on vous montre le monde entier. LÞ s'est çtabli pour la premiære fois un homme qui a gagnç sept ou huit cent mille francs Þ parcourir les foires. Il avait pour enseigne un soleil tournant dans un cadre noir, autour duquel çclataient ces mots çcrits en rouge : *Ici l'homme voit ce que Dieu ne saurait voir. Prix : deux sous*. L'aboyeur ne vous admettait jamais seul, ni jamais plus de deux. Une fois entrç, vous vous trouviez nez Þ nez avec une grande glace. Tout Þ coup une voix, qui eùt çpouvantç Hoffmann le Berlinois, partait comme une mçcanique dont le ressort est poussç : ª Vous voyez lÞ, messieurs, ce que dans toute l'çternitç Dieu ne saurait voir, c'est-Þ-dire votre semblable. Dieu n'a pas son semblable ! ¹ Vous vous en alliez honteux sans oser avouer votre stupiditç. De toutes les petites portes partaient des voix semblables qui vous vantaient des Cosmoramas[48], des vues de Constantinople, des spectacles de marionnettes, des automates qui jouaient aux çchecs, des chiens qui distinguaient la plus belle femme de la sociçtç. Le ventriloque Fitz-James a fleuri lÞ dans le cafç Borel avant d'aller mourir Þ Montmartre, mèlç aux çlæves de l'Çcole polytechnique[49]. Il y avait des fruitiæres et des marchandes de bouquets, un fameux tailleur dont les broderies militaires reluisaient le soir comme des soleils. Le matin, jusqu'Þ deux heures apræs midi, les Galeries de Bois çtaient muettes, sombres et dçsertes. Les marchands y causaient comme chez eux. Le rendez-vous que s'y est donnç la population parisienne ne commenåait que vers trois heures, Þ l'heure de la Bourse. Dæs que la foule venait, il se pratiquait des lectures gratuites Þ l'çtalage des libraires par les jeunes gens affamçs de littçrature et dçnuçs d'argent. Les commis chargçs de veiller sur les livres exposçs laissaient charitablement les pauvres gens tournant les pages. Quand il s'agissait d'un in-12 de deux cents pages comme *Smarra, Pierre Schlémilh, Jean Sbogar, Jocko*[50], en deux sçances il çtait dçvorç. En ce temps-lÞ les cabinets de lecture n'existaient pas[51], il fallait acheter un livre pour le lire ; aussi les romans se vendaient-ils alors Þ des nombres qui paraìtraient fabuleux aujourd'hui. Il y avait donc je ne sais quoi de franåais dans cette aumòne faite Þ l'intelligence jeune, avide et pauvre. La poçsie de ce terrible bazar çclatait Þ la tombçe du jour. De toutes les rues adjacentes allaient et venaient un grand nombre de filles qui pouvaient s'y promener sans rçtribution. De tous les points de Paris, une fille de joie accourait *faire son Palais*. Les Galeries de Pierre appartenaient Þ des maisons privilçgiçes qui payaient le droit d'exposer des crçatures habillçes comme des princesses,

entre telle ou telle arcade, et Þ la place correspondante dans le jardin ; tandis que les Galeries de Bois çtaient pour la prostitution un terrain public, le Palais par excellence, mot qui signifiait alors le temple de la prostitution. Une femme pouvait y venir, en sortir accompagnçe de sa proie, et l'emmener o÷ bon lui semblait. Ces femmes attiraient donc le soir aux Galeries de Bois une foule si considçrable qu'on y marchait au pas, comme Þ la procession ou au bal masquç. Cette lenteur, qui ne gènait personne, servait Þ l'examen. Ces femmes avaient une mise qui n'existe plus ; la maniære dont elles se tenaient dçcolletçes jusqu'au milieu du dos, et træs bas aussi par-devant ; leurs bizarres coiffures inventçes pour attirer les regards : celle-ci en Cauchoise, celle-lÞ en Espagnole ; l'une bouclçe comme un caniche, l'autre en bandeaux lisses ; leurs jambes serrçes par des bas blancs et montrçes on ne sait comment, mais toujours Þ propos, toute cette infàme poçsie est perdue. La licence des interrogations et des rçponses, ce cynisme public en harmonie avec le lieu ne se retrouve plus, ni au bal masquç, ni dans les bals si cçlæbres qui se donnent aujourd'hui. C'çtait horrible et gai. La chair çclatante des çpaules et des gorges çtincelait au milieu des vètements d'hommes presque toujours sombres, et produisait les plus magnifiques oppositions. Le brouhaha des voix et le bruit de la promenade formait un murmure qui s'entendait dæs le milieu du jardin, comme une basse continue brodçe des çclats de rire des filles ou des cris de quelque rare dispute. Les personnes comme il faut, les hommes les plus marquants y çtaient coudoyçs par des gens Þ figure patibulaire. Ces monstrueux assemblages avaient je ne sais quoi de piquant, les hommes les plus insensibles çtaient çmus. Aussi tout Paris est-il venu lÞ jusqu'au dernier moment ; il s'y est promenç sur le plancher de bois que l'architecte a fait au-dessus des caves pendant qu'il les bàtissait. Des regrets immenses et unanimes ont accompagnç la chute de ces ignobles morceaux de bois.

Le libraire Ladvocat s'çtait çtabli depuis quelques jours Þ l'angle du passage qui partageait ces galeries par le milieu, devant Dauriat, jeune homme maintenant oubliç, mais audacieux et qui dçfricha la route o÷ brilla depuis son concurrent[52]. La boutique de Dauriat se trouvait sur une des rangçes donnant sur le jardin, et celle de Ladvocat çtait sur la cour. Divisçe en deux parties, la boutique de Dauriat offrait un vaste magasin Þ sa librairie, et l'autre portion lui servait de cabinet. Lucien, qui venait lÞ pour la premiære fois le soir, fut çtourdi de cet aspect, auquel ne rçsistaient pas les provinciaux ni les jeunes gens. Il perdit bientòt son introducteur.

ª Si tu çtais beau comme ce garåon-lÞ, je te donnerais du retour ¹ , dit une crçature Þ un vieillard en lui montrant Lucien.

Lucien devint honteux comme le chien d'un aveugle, il suivit le torrent dans un çtat d'hçbçtement et d'excitation difficile Þ dçcrire. Harcelç par les regards des femmes, sollicitç par des rondeurs blanches, par des gorges audacieuses qui l'çblouissaient, il se raccrochait Þ son manuscrit qu'il serrait pour qu'on ne le lui volàt point, l'innocent !

ª Hç bien, monsieur ¹ , cria-t-il en se sentant pris par un bras et croyant que sa poçsie avait allçchç quelque auteur. Il reconnut son ami Lousteau qui lui dit : ª Je savais bien que vous finiriez par passer lÞ ! ¹ Le poæte çtait sur la porte du magasin o÷ Lousteau le fit entrer, et qui çtait plein de gens attendant le moment de parler au Sultan de la librairie. Les imprimeurs, les papetiers et les dessinateurs, groupçs autour des commis, les questionnaient sur des affaires en train ou qui se mçditaient.

ª Tenez, voilÞ Finot, le directeur de mon journal ; il cause avec un jeune homme qui a du talent, Fçlicien Vernou, un petit dròle mçchant comme une maladie secræte.

¢ Hç bien, tu as une premiære reprçsentation, mon vieux, dit Finot en venant avec Vernou Þ Lousteau. J'ai disposç de la loge.

¢ Tu l'as vendue Þ Braulard ?

¢ Eh bien, apræs ? tu te feras placer. Que viens-tu demander Þ Dauriat ? Ah ! il est convenu que nous pousserons Paul de Kock, Dauriat en a pris deux cents exemplaires et Victor Ducange lui refuse un roman. Dauriat veut, dit-il, faire un nouvel auteur dans le mème genre. Tu mettras Paul de Kock au-dessus de Ducange.

¢ Mais j'ai une piæce avec Ducange Þ la Gaìtç, dit Lousteau.

¢ Hç bien, tu lui diras que l'article est de moi, je serai censç l'avoir fait atroce, tu l'auras adouci, il te devra des remerciements.

¢ Ne pourrais-tu me faire escompter ce petit bon de cent francs par le caissier de Dauriat ? dit Çtienne Þ Finot. Tu sais ! nous soupons ensemble pour inaugurer le nouvel appartement de Florine.

¢ Ah ! oui, tu nous traites, dit Finot en ayant l'air de faire un effort de mçmoire. Hç bien, Gabusson, dit Finot en prenant le billet de Barbet et le prçsentant au caissier, donnez quatre-vingt-dix francs pour moi Þ cet homme-lÞ. Endosse le billet, mon vieux ? ¹

Lousteau prit la plume du caissier pendant que le caissier comptait l'argent, et signa. Lucien, tout yeux et tout oreilles, ne perdit pas une syllabe

de cette conversation.

ª Ce n'est pas tout, mon cher ami, reprit Çtienne, je ne te dis pas merci, c'est entre nous Þ la vie Þ la mort. Je dois prçsenter monsieur Þ Dauriat, et tu devrais le disposer Þ nous çcouter.

¢ De quoi s'agit-il ? demanda Finot.

¢ D'un recueil de poçsies, rçpondit Lucien.

¢ Ah ! dit Finot en faisant un haut-le-corps.

¢ Monsieur, dit Vernou en regardant Lucien, ne pratique pas depuis longtemps la librairie, il aurait dçjÞ serrç son manuscrit dans les coins les plus sauvages de son domicile. ¹

En ce moment un beau jeune homme, Emile Blondet, qui venait de dçbuter au journal des *Débats*[53] par des articles de la plus grande portçe, entra, donna la main Þ Finot, Þ Lousteau, et salua lçgærement Vernou.

ª Viens souper avec nous, Þ minuit, chez Florine, lui dit Lousteau.

¢ J'en suis, dit le jeune homme. Mais qu'y a-t-il ?

¢ Ah ! il y a, dit Lousteau, Florine et Matifat le droguiste ; Du Bruel, l'auteur qui a donnç un ròle Þ Florine pour son dçbut ; un petit vieux, le pære Cardot et son gendre Camusot ; puis Finot...

¢ Fait-il les choses convenablement, ton droguiste ?

¢ Il ne nous donnera pas de drogues, dit Lucien.

¢ Monsieur a beaucoup d'esprit, dit sçrieusement Blondet en regardant Lucien. Il est du souper, Lousteau ?

¢ Oui.

¢ Nous rirons bien. ¹

Lucien avait rougi jusqu'aux oreilles.

ª En as-tu pour longtemps, Dauriat ? dit Blondet en frappant Þ la vitre qui donnait au-dessus du bureau de Dauriat.

¢ Mon ami, je suis Þ toi.

¢ Bon, dit Lousteau Þ son protçgç. Ce jeune homme, presque aussi jeune que vous, est aux *Débats*. Il est un des princes de la critique[54] : il est redoutç, Dauriat viendra le cajoler, et nous pourrons alors dire notre affaire au Pacha des vignettes et de l'imprimerie. Autrement, Þ onze heures notre tour ne serait pas venu. L'audience se grossira de moment en moment. ¹

Lucien et Lousteau s'approchærent alors de Blondet, de Finot, de Vernou, et allærent former un groupe Þ l'extrçmitç de la boutique.

ª Que fait-il ? dit Blondet Þ Gabusson, le premier commis qui se leva pour venir le saluer.

¢ Il achæte un journal hebdomadaire[55] qu'il veut restaurer afin de l'opposer Þ l'influence de *La Minerve* qui sert trop exclusivement Eymery, et au *Conservateur* qui est trop aveuglçment romantique[56].

¢ Payera-t-il bien ?

¢ Mais comme toujours... trop ! ¹ dit le caissier.

En ce moment un jeune homme entra, qui venait de faire paraìtre un magnifique roman, vendu rapidement et couronnç par le plus beau succæs, un roman dont la seconde çdition s'imprimait pour Dauriat. Ce jeune homme, douç de cette tournure extraordinaire et bizarre qui signale les natures artistes, frappa vivement Lucien.

ª VoilÞ Nathan ¹ , dit Lousteau Þ l'oreille du poæte de province[57]. Nathan, malgrç la sauvage fiertç de sa physionomie, alors dans toute sa jeunesse, aborda les journalistes chapeau bas, et se tint presque humble devant Blondet qu'il ne connaissait encore que de vue. Blondet et Finot gardærent leurs chapeaux sur la tète.

ª Monsieur, je suis heureux de l'occasion que me prçsente le hasard...

¢ Il est si troublç, qu'il fait un plçonasme, dit Fçlicien Þ Lousteau.

¢ ... de vous peindre ma reconnaissance pour le bel article que vous avez bien voulu me faire au *Journal des Débats*. Vous ètes pour la moitiç dans le succæs de mon livre.

¢ Non, mon cher, non, dit Blondet d'un air o÷ la protection se cachait sous la bonhomie. Vous avez du talent, le diable m'emporte, et je suis enchantç de faire votre connaissance.

¢ Comme votre article a paru, je ne paraìtrai plus ètre le flatteur du pouvoir : nous sommes maintenant Þ l'aise vis-Þ-vis l'un de l'autre. Voulez-vous me faire l'honneur et le plaisir de dìner avec moi demain ? Finot en sera. Lousteau, mon vieux, tu ne me refuseras pas ? ajouta Nathan en donnant une poignçe de main Þ Çtienne. Ah ! vous ètes dans un beau chemin, monsieur, dit-il Þ Blondet, vous continuez les Dussault, les Fiçvçe, les Geoffroy ! Hoffmann[58] a parlç de vous Þ Claude Vignon, son çlæve, un de mes amis, et lui a dit qu'il mourrait tranquille, que le *Journal des Débats* vivrait çternellement. On doit vous payer çnormçment ?

¢ Cent francs la colonne, reprit Blondet. Ce prix est peu de chose quand on est obligç de lire les livres, d'en lire cent pour en trouver un dont on peut s'occuper, comme le vòtre. Votre ő uvre m'a fait plaisir, parole d'honneur.

¢ Et i1[59] lui a rapportç quinze cents francs, dit Lousteau Þ Lucien.

¢ Mais vous faites de la politique ? reprit Nathan.

¢ Oui, par-ci par-lÞ ¹ , rçpondit Blondet.

Lucien, qui se trouvait lÞ comme un embryon, avait admirç le livre de Nathan, il rçvçrait l'auteur Þ l'çgal d'un Dieu, et il fut stupide de tant de làchetç devant ce critique dont le nom et la portçe lui çtaient inconnus. ª Me conduirais-je jamais ainsi ? faut-il donc abdiquer sa dignitç ! se dit-il. Mets donc ton chapeau, Nathan ? tu as fait un beau livre et le critique n'a fait qu'un article. ¹ Ces pensçes lui fouettaient le sang dans les veines. Il apercevait, de moment en moment, des jeunes gens timides, des auteurs besogneux qui demandaient Þ parler Þ Dauriat ; mais qui, voyant la boutique pleine, dçsespçraient d'avoir audience et disaient en sortant : ª Je reviendrai. ¹ Deux ou trois hommes politiques causaient de la convocation des Chambres et des affaires publiques au milieu d'un groupe composç de cçlçbritçs politiques. Le journal hebdomadaire duquel traitait Dauriat avait le droit de parler politique. Dans ce temps les tribunes de papier timbrç devenaient rares. Un journal çtait un privilæge aussi couru que celui d'un thçàtre. Un des actionnaires les plus influents du *Constitutionnel* se trouvait au milieu du groupe politique. Lousteau s'acquittait Þ merveille de son office de cicçrone. Aussi, de phrase en phrase, Dauriat grandissait-il dans l'esprit de Lucien, qui voyait la politique et la littçrature convergeant dans cette boutique. ¾ l'aspect d'un poæte çminent y prostituant la muse Þ un journaliste, y humiliant l'Art, comme la Femme çtait humiliçe, prostituçe sous ces galeries ignobles, le grand homme de province recevait des enseignements terribles. L'argent ! çtait le mot de toute çnigme. Lucien se sentait seul, inconnu, rattachç par le fil d'une amitiç douteuse au succæs et Þ la fortune. Il accusait ses tendres, ses vrais amis du Cçnacle de lui avoir peint le monde sous de fausses couleurs, de l'avoir empèchç de se jeter dans cette mèlçe, sa plume Þ la main. ª Je serais dçjÞ Blondet ¹ , s'çcria-t-il en lui-mème. Lousteau, qui venait de crier sur les sommets du Luxembourg comme un aigle blessç, qui lui avait paru si grand, n'eut plus alors que des proportions minimes. LÞ, le libraire fashionable, le moyen de toutes ces existences, lui parut ètre l'homme important. Le poæte ressentit, son manuscrit Þ la main, une trçpidation qui ressemblait Þ de la peur. Au milieu de cette boutique, sur des piçdestaux de bois peint en marbre, il vit des bustes, celui de Byron, celui de Goethe et celui de M. de Canalis[60], de qui Dauriat espçrait obtenir un volume, et qui, le jour o÷ il vint dans cette boutique, avait pu mesurer la hauteur Þ laquelle le mettait la Librairie. Involontairement, Lucien perdait de sa propre valeur, son courage

faiblissait, il entrevoyait quelle çtait l'influence de ce Dauriat sur sa destinçe et il en attendait impatiemment l'apparition.

ª Hç bien, mes enfants, dit un petit homme gros et gras Þ figure assez semblable Þ celle d'un proconsul romain, mais adoucie par un air de bonhomie auquel se prenaient les gens superficiels. Me voilÞ propriçtaire du seul journal hebdomadaire qui pùt ètre achetç et qui a deux mille abonnçs.

¢ Farceur ! le Timbre en accuse sept cents, et c'est dçjÞ bien joli, dit Blondet.

¢ Ma parole d'honneur la plus sacrçe, il y en a douze cents. J'ai dit deux mille, ajouta-t-il Þ voix basse, Þ cause des papetiers et des imprimeurs qui sont lÞ. Je te croyais plus de tact, mon petit, reprit-il Þ haute voix.

¢ Prenez-vous des associçs ? demanda Finot.

¢ C'est selon, dit Dauriat. Veux-tu d'un tiers pour quarante mille francs ?

¢ Åa va, si vous acceptez pour rçdacteur Çmile Blondet que voici, Claude Vignon, Scribe, Thçodore Leclercq, Fçlicien Vernou, Jay, Jouy, Lousteau[61]...

¢ Et pourquoi pas Lucien de Rubemprç ? dit hardiment le poæte de province en interrompant Finot.

¢ Et Nathan ? dit Finot en terminant.

¢ Et pourquoi pas les gens qui se promænent ? dit le libraire en fronåant le sourcil et se tournant vers l'auteur des *Marguerites*. ¾ qui ai-je l'honneur de parler ? dit-il en regardant Lucien d'un air impertinent.

¢ Un moment, Dauriat, rçpondit Lousteau. C'est moi qui vous amæne monsieur. Pendant que Finot rçflçchit Þ votre proposition, çcoutez-moi. ¹

Lucien eut sa chemise mouillçe dans le dos en voyant l'air froid et mçcontent de ce redoutable padischah[62] de la librairie, qui tutoyait Finot quoique Finot lui dìt vous, qui appelait le redoutç Blondet *mon petit*, qui avait tendu royalement sa main Þ Nathan en lui faisant un signe de familiaritç.

ª Une nouvelle affaire, mon petit, s'çcria Dauriat. Mais, tu le sais, j'ai onze cents manuscrits ! Oui, messieurs, cria-t-il, on m'a offert onze cents manuscrits, demandez Þ Gabusson ? Enfin j'aurai bientòt besoin d'une administration pour rçgir le dçpòt des manuscrits, un bureau de lecture pour les examiner ; il y aura des sçances pour voter sur leur mçrite, avec des jetons de prçsence, et un secrçtaire perpçtuel pour me prçsenter des rapports. Ce sera la succursale de l'Acadçmie franåaise, et les acadçmiciens seront mieux payçs aux Galeries de Bois qu'Þ l'Institut.

¢ C'est une idçe, dit Blondet.

¢ Une mauvaise idçe, reprit Dauriat. Mon affaire n'est pas de procçder au dçpouillement des çlucubrations de ceux d'entre vous qui se mettent littçrateurs quand ils ne peuvent ètre ni capitalistes, ni bottiers, ni caporaux, ni domestiques, ni administrateurs, ni huissiers ! On n'entre ici qu'avec une rçputation faite ! Devenez cçlæbre, et vous y trouverez des flots d'or. VoilÞ, depuis deux ans, trois grands hommes de ma faåon, j'ai fait trois ingrats ! Nathan parle de six mille francs pour la seconde çdition de son livre qui m'a coùtç trois mille francs d'articles et ne m'a pas rapportç mille francs. Les deux articles de Blondet, je les ai payçs mille francs et un dìner de cinq cents francs...

¢ Mais, monsieur, si tous les libraires disent ce que vous dites, comment peut-on publier un premier livre ? demanda Lucien aux yeux de qui Blondet perdit çnormçment de sa valeur quand il apprit le chiffre auquel Dauriat devait les articles des *Débats*.

¢ Cela ne me regarde pas, dit Dauriat en plongeant un regard assassin sur le beau Lucien qui le regarda d'un air agrçable. Moi, je ne m'amuse pas Þ publier un livre, Þ risquer deux mille francs pour en gagner deux mille ; je fais des spçculations en littçrature : je publie quarante volumes Þ dix mille exemplaires, comme font Panckoucke et les Baudouin[63]. Ma puissance et les articles que j'obtiens poussent une affaire de cent mille çcus au lieu de pousser un volume de deux mille francs. Il faut autant de peine pour faire prendre un nom nouveau, un auteur et son livre, que pour faire rçussir les *Théâtres Étrangers, Victoires et Conquêtes*, ou les *Mémoires* sur la Rçvolution, qui sont une fortune. Je ne suis pas ici pour ètre le marchepied des gloires Þ venir, mais pour gagner de l'argent et pour en donner aux hommes cçlæbres. Le manuscrit que j'achæte cent mille francs est moins cher que celui dont l'auteur inconnu me demande six cents francs ! Si je ne suis pas tout Þ fait un mçcæne, j'ai droit Þ la reconnaissance de la littçrature : j'ai dçjÞ fait hausser de plus du double le prix des manuscrits. Je vous donne ces raisons, parce que vous ètes l'ami de Lousteau, mon petit, dit Dauriat au poæte en le frappant sur l'çpaule par un geste d'une rçvoltante familiaritç. Si je causais avec tous les auteurs qui veulent que je sois leur çditeur, il faudrait fermer ma boutique, car je passerais mon temps en conversations extrèmement agrçables, mais beaucoup trop chæres. Je ne suis pas encore assez riche pour çcouter les monologues de chaque amour-propre. Åa ne se voit qu'au thçàtre, dans les tragçdies classiques. [1]

Le luxe de la toilette de ce terrible Dauriat appuyait, aux yeux du poæte de province, ce discours cruellement logique.

ª Qu'est-ce que c'est que åa ? dit-il Þ Lousteau.

¢ Un magnifique volume de vers. ¹

En entendant ce mot, Dauriat se tourna vers Gabusson par un mouvement digne de Talma : ª Gabusson, mon ami, Þ compter d'aujourd'hui, quiconque viendra ici pour me proposer des manuscrits... Entendez-vous åa, vous autres ? dit-il en s'adressant Þ trois commis qui sortirent de dessous les piles de livres Þ la voix colçrique de leur patron qui regardait ses ongles et sa main qu'il avait belle. ¾ quiconque m'apportera des manuscrits, vous demanderez si c'est des vers ou de la prose. En cas de vers, congçdiez-le aussitòt. Les vers dçvoreront la librairie !

¢ Bravo ! Il a bien dit cela, Dauriat, criærent les journalistes.

¢ C'est vrai, s'çcria le libraire en arpentant sa boutique le manuscrit de Lucien Þ la main ; vous ne connaissez pas, messieurs, le mal que les succæs de lord Byron, de Lamartine, de Victor Hugo, de Casimir Delavigne, de Canalis et de Bçranger ont produit. Leur gloire nous vaut une invasion de Barbares. Je suis sùr qu'il y a dans ce moment en librairie mille volumes de vers proposçs qui commencent par des histoires interrompues, et sans queue ni tète, Þ l'imitation du *Corsaire* et de *Lara*[64]. Sous prçtexte d'originalitç, les jeunes gens se livrent Þ des strophes incomprçhensibles, Þ des poæmes descriptifs, o÷ la jeune çcole se croit nouvelle en inventant Delille[65] ! Depuis deux ans, les poætes ont pullulç comme les hannetons. J'y ai perdu vingt mille francs l'annçe derniære ! Demandez Þ Gabusson ? Il peut y avoir dans le monde des poætes immortels, j'en connais de roses et de frais qui ne se font pas encore la barbe, dit-il Þ Lucien ; mais en librairie, jeune homme, il n'y a que quatre poætes : Bçranger, Casimir Delavigne, Lamartine et Victor Hugo ; car Canalis !... c'est un poæte fait Þ coups d'articles. ¹

Lucien ne se sentit pas le courage de se redresser et de faire de la fiertç devant ces hommes influents qui riaient de bon cő ur. Il comprit qu'il serait perdu de ridicule, mais il çprouvait une dçmangeaison violente de sauter Þ la gorge du libraire, de lui dçranger l'insultante harmonie de son nő ud de cravate, de briser la chaìne d'or qui brillait sur sa poitrine, de fouler sa montre et de le dçchirer. L'amour-propre irritç ouvrit la porte Þ la vengeance, il jura une haine mortelle Þ ce libraire auquel il souriait.

ª La poçsie est comme le soleil qui fait pousser les forèts çternelles et qui engendre les cousins, les moucherons, les moustiques, dit Blondet. Il n'y a

pas une vertu qui ne soit doublçe d'un vice. La littçrature engendre bien les libraires.

¢ Et les journalistes ! ¹ dit Lousteau.

Dauriat partit d'un çclat de rire.

ª Qu'est-ce que åa, enfin ? dit-il en montrant le manuscrit.

¢ Un recueil de sonnets Þ faire honte Þ Pçtrarque, dit Lousteau.

¢ Comment l'entends-tu ? demanda Dauriat.

¢ Comme tout le monde ¹ , dit Lousteau qui vit un sourire fin sur toutes les lævres.

Lucien ne pouvait se fàcher, mais il suait dans son harnais.

ª Eh bien, je le lirai, dit Dauriat en faisant un geste royal qui montrait toute l'çtendue de cette concession. Si tes sonnets sont Þ la hauteur du dix-neuviæme siæcle, je ferai de toi, mon petit, un grand poæte.

¢ S'il a autant d'esprit qu'il est beau, vous ne courrez pas de grands risques, dit un des plus fameux orateurs de la Chambre qui causait avec un des rçdacteurs du *Constitutionnel* et le directeur de *La Minerve*.

¢ Gçnçral, dit Dauriat, la gloire, c'est douze mille francs d'articles et mille çcus de dìners, demandez Þ l'auteur du *Solitaire*[66] ? Si M. Benjamin Constant veut faire un article sur ce jeune poæte, je ne serai pas longtemps Þ conclure l'affaire. ¹

Au mot de gçnçral et en entendant nommer l'illustre Benjamin Constant, la boutique prit aux yeux du grand homme de province les proportions de l'Olympe.

ª Lousteau, j'ai Þ te parler, dit Finot ; mais je te retrouverai au thçàtre. Dauriat, je fais l'affaire, mais Þ des conditions. Entrons dans votre cabinet.

¢ Viens, mon petit ? dit Dauriat en laissant passer Finot devant lui et faisant un geste d'homme occupç Þ dix personnes qui attendaient ; il allait disparaìtre, quand Lucien, impatient, l'arrèta.

¢ Vous gardez mon manuscrit, Þ quand la rçponse ?

¢ Mais, mon petit poæte, reviens ici dans trois ou quatre jours, nous verrons. ¹

Lucien fut entraìnç par Lousteau qui ne lui laissa pas le temps de saluer Vernou, ni Blondet, ni Raoul Nathan, ni le gçnçral Foy, ni Benjamin Constant dont l'ouvrage sur les Cent-Jours venait de paraìtre[67]. Lucien entrevit Þ peine cette tète blonde et fine, ce visage oblong, ces yeux spirituels, cette bouche agrçable, enfin l'homme qui pendant vingt ans avait

çtç le Potemkine de Mme de Staél, et qui faisait la guerre aux Bourbons apræs l'avoir faite Þ Napolçon, mais qui devait mourir atterrç de sa victoire[68].

ª Quelle boutique ! s'çcria Lucien quand il fut assis dans un cabriolet de place Þ còtç de Lousteau.

¢ Au Panorama-Dramatique, et du train ! tu as trente sous pour ta course, dit Çtienne au cocher. Dauriat est un dròle qui vend pour quinze ou seize cent mille francs de livres par an, il est comme le ministre de la littçrature, rçpondit Lousteau dont l'amour-propre çtait agrçablement chatouillç et qui se posait en maìtre devant Lucien. Son aviditç, tout aussi grande que celle de Barbet, s'exerce sur des masses. Dauriat a des formes, il est gçnçreux, mais il est vain ; quant Þ son esprit, åa se compose de tout ce qu'il entend dire autour de lui ; sa boutique est un lieu træs excellent Þ frçquenter. On peut y causer avec les gens supçrieurs de l'çpoque. LÞ, mon cher, un jeune homme en apprend plus en une heure qu'Þ pàlir sur des livres pendant dix ans. On y discute des articles, on y brasse des sujets, on s'y lie avec des gens cçlæbres ou influents qui peuvent ètre utiles. Aujourd'hui, pour rçussir, il est nçcessaire d'avoir des relations. Tout est hasard, vous le voyez. Ce qu'il y a de plus dangereux est d'avoir de l'esprit tout seul dans son coin.

¢ Mais quelle impertinence ! dit Lucien.

¢ Bah ! nous nous moquons tous de Dauriat, rçpondit Çtienne. Vous avez besoin de lui, il vous marche sur le ventre ; il a besoin du *Journal des Débats*, Çmile Blondet le fait tourner comme une toupie. Oh ! si vous entrez dans la littçrature, vous en verrez bien d'autres ! Eh bien, que vous disais-je ?

¢ Oui, vous avez raison, rçpondit Lucien. J'ai souffert dans cette boutique encore plus cruellement que je ne m'y attendais, d'apræs votre programme.

¢ Et pourquoi vous livrer Þ la souffrance ? Ce qui nous coùte notre vie, le sujet qui, durant des nuits studieuses, a ravagç notre cerveau ; toutes ces courses Þ travers les champs de la pensçe, notre monument construit avec notre sang devient pour les çditeurs une affaire bonne ou mauvaise. Les libraires vendront ou ne vendront pas votre manuscrit, voilÞ pour eux tout le problæme. Un livre, pour eux, reprçsente des capitaux Þ risquer. Plus le livre est beau, moins il a de chances d'ètre vendu. Tout homme supçrieur s'çlæve au-dessus des masses, son succæs est donc en raison directe avec le temps nçcessaire pour apprçcier l'ő uvre. Aucun libraire ne veut attendre. Le livre d'aujourd'hui doit ètre vendu demain. Dans ce systæme-lÞ, les libraires

refusent les livres substantiels auxquels il faut de hautes, de lentes approbations.

¢ D'Arthez a raison, s'çcria Lucien.

¢ Vous connaissez d'Arthez ? dit Lousteau. Je ne sais rien de plus dangereux que les esprits solitaires qui pensent, comme ce garåon-lÞ, pouvoir attirer le monde Þ eux. En fanatisant les jeunes imaginations par une croyance qui flatte la force immense que nous sentons d'abord en nous-mèmes, ces gens Þ gloire posthume les empèchent de se remuer Þ l'àge o÷ le mouvement est possible et profitable. Je suis pour le systæme de Mahomet, qui, apræs avoir commandç Þ la montagne de venir Þ lui, s'est çcriç : ɄSi tu ne viens pas Þ moi, j'irai donc vers toi !Λ¹

Cette saillie, o÷ la raison prenait une forme incisive, çtait de nature Þ faire hçsiter Lucien entre le systæme de pauvretç soumise que prèchait le Cçnacle, et la doctrine militante que Lousteau lui exposait. Aussi le poæte d'Angoulème garda-t-il le silence jusqu'au boulevard du Temple.

Le Panorama-Dramatique, aujourd'hui remplacç par une maison, çtait une charmante salle de spectacle situçe vis-Þ-vis la rue Charlot, sur le boulevard du Temple, et o÷ deux administrations succombærent sans obtenir un seul succæs, quoique Vignol, l'un des acteurs qui se sont partagç la succession de Potier, y ait dçbutç, ainsi que Florine, actrice qui, cinq ans plus tard, devint si cçlæbre[69]. Les thçàtres, comme les hommes, sont soumis Þ des fatalitçs. Le Panorama-Dramatique avait Þ rivaliser avec l'Ambigu, la Gaìtç, la Porte-Saint-Martin et les thçàtres de vaudeville[70] ; il ne put rçsister Þ leurs manő uvres, aux restrictions de son privilæge et au manque de bonnes piæces. Les auteurs ne voulurent pas se brouiller avec les thçàtres existants pour un thçàtre dont la vie semblait problçmatique. Cependant l'administration comptait sur la piæce nouvelle, espæce de mçlodrame comique d'un jeune auteur, collaborateur de quelques cçlçbritçs, nommç Du Bruel, qui disait l'avoir faite Þ lui seul. Cette piæce avait çtç composçe pour le dçbut de Florine, jusqu'alors comparse Þ la Gaìtç, o÷ depuis un an elle jouait des petits ròles dans lesquels elle s'çtait fait remarquer, sans pouvoir obtenir d'engagement, en sorte que le Panorama l'avait enlevçe Þ son voisin. Coralie, une autre actrice, devait y dçbuter aussi. Quand les deux amis arriværent, Lucien fut stupçfait par l'exercice du pouvoir de la Presse.

ª Monsieur est avec moi, dit Çtienne au Contròle qui s'inclina tout entier.

¢ Vous trouverez bien difficilement Þ vous placer, dit le contròleur en chef. Il n'y a plus de disponible que la loge du directeur. ¹

Çtienne et Lucien perdirent un certain temps Þ errer dans les corridors et Þ parlementer avec les ouvreuses.

ª Allons dans la salle, nous parlerons au directeur, qui nous prendra dans sa loge. D'ailleurs je vous prçsenterai Þ l'hçroíne de la soirçe, Þ Florine. ¹

Sur un signe de Lousteau, le portier de l'Orchestre prit une petite clef et ouvrit une porte perdue dans un gros mur. Lucien suivit son ami, et passa soudain du corridor illuminç au trou noir qui, dans presque tous les thçàtres, sert de communication entre la salle et les coulisses. Puis, en montant quelques marches humides, le poæte de province aborda la coulisse, o÷ l'attendait le spectacle le plus çtrange. L'çtroitesse des *portants*, la hauteur du thçàtre, les çchelles Þ quinquets, les dçcorations si horribles vues de præs, les acteurs plàtrçs, leurs costumes si bizarres et faits d'çtoffes si grossiæres, les garåons Þ vestes huileuses, les cordes qui pendent, le rçgisseur qui se promæne son chapeau sur la tète, les comparses assises, les toiles de fond suspendues, les pompiers, cet ensemble de choses bouffonnes, tristes, sales, affreuses, çclatantes ressemblait si peu Þ ce que Lucien avait vu de sa place au thçàtre que son çtonnement fut sans bornes. On achevait un gros bon mçlodrame intitulç *Bertram*, piæce imitçe d'une tragçdie de Maturin qu'estimaient infiniment Nodier, lord Byron et Walter Scott, mais qui n'obtint aucun succæs Þ Paris[71].

ª Ne quittez pas mon bras si vous ne voulez pas tomber dans une trappe, recevoir une forèt sur la tète, renverser un palais ou accrocher une chaumiære ¹, dit Çtienne Þ Lucien. ª Florine est-elle dans sa loge, mon bijou ? dit-il Þ une actrice qui se prçparait Þ son entrçe en scæne en çcoutant les acteurs.

¢ Oui, mon amour. Je te remercie de ce que tu as dit de moi. Tu es d'autant plus gentil que Florine entrait ici.

¢ Allons, ne manque pas ton effet, ma petite, lui dit Lousteau. Prçcipite-toi, haut la patte ! dis-moi bien : *Arrête, malheureux !* car il y a deux mille francs de recette. ¹

Lucien stupçfait vit l'actrice se composant et s'çcriant : *Arrête, malheureux !* de maniære Þ le glacer d'effroi. Ce n'çtait plus la mème femme.

ª VoilÞ donc le thçàtre, dit-il Þ Lousteau.

¢ C'est comme la boutique des Galeries de Bois et comme un journal pour la littçrature, une vraie cuisine ¹, lui rçpondit son nouvel ami.

Nathan parut.

ª Pour qui venez-vous donc ici ? lui demanda Lousteau.

¢ Mais je fais les petits thçàtres Þ *La Gazette*[72], en attendant mieux, rçpondit Nathan.

¢ Eh ! soupez donc avec nous ce soir, et traitez bien Florine, Þ charge de revanche, lui dit Lousteau.

¢ Tout Þ votre service, rçpondit Nathan.

¢ Vous savez, elle demeure maintenant rue de Bondy. [1]

ª Qui donc est ce beau jeune homme avec qui tu es, mon petit Lousteau ? dit l'actrice en rentrant de la scæne dans la coulisse.

¢ Ah ! ma chære, un grand poæte, un homme qui sera cçlæbre. Comme vous devez souper ensemble, monsieur Nathan, je vous prçsente M. Lucien de Rubemprç.

¢ Vous portez un beau nom, monsieur, dit Raoul Þ Lucien.

¢ Lucien ? M. Raoul Nathan, fit Çtienne Þ son nouvel ami.

¢ Ma foi, monsieur, je vous lisais il y a deux jours, et je n'ai pas conåu, quand on a fait votre livre et votre recueil de poçsies, que vous soyez si humble devant un journaliste.

¢ Je vous attends Þ votre premier livre, rçpondit Nathan en laissant çchapper un fin sourire.

¢ Tiens, tiens, les Ultras et les Libçraux[73] se donnent donc des poignçes de main, s'çcria Vernou en voyant ce trio.

¢ Le matin je suis des opinions de mon journal, dit Nathan, mais le soir je pense ce que je veux, *la nuit tous les rédacteurs sont gris*.

¢ Çtienne, dit Fçlicien en s'adressant Þ Lousteau, Finot est venu avec moi, il te cherche. Et... le voilÞ.

¢ Ah ! åÞ, il n'y a donc pas une place ? dit Finot.

¢ Vous en avez toujours une dans nos cő urs, lui dit l'actrice qui lui adressa le plus agrçable sourire.

¢ Tiens, ma petite Florville[74], te voilÞ dçjÞ guçrie de ton amour. On te disait enlevçe par un prince russe.

¢ Est-ce qu'on enlæve les femmes aujourd'hui ? dit la Florville, qui çtait l'actrice d'*Arrête, malheureux*. Nous sommes restçs dix jours Þ Saint-Mandç, mon prince en a çtç quitte pour une indemnitç payçe Þ l'Administration. Le directeur, reprit Florville en riant, va prier Dieu qu'il vienne beaucoup de princes russes, leurs indemnitçs lui feraient des recettes sans frais.

¢ Et toi, ma petite, dit Finot Þ une jolie paysanne qui les çcoutait, o÷ donc as-tu volç les boutons de diamants que tu as aux oreilles ? As-tu *fait* un prince indien ?

¢ Non, mais un marchand de cirage, un Anglais qui est dçjÞ parti ! N'a pas qui veut, comme Florine et Coralie, des nçgociants millionnaires ennuyçs de leur mçnage : sont-elles heureuses ?

¢ Tu vas manquer ton entrçe, Florville, s'çcria Lousteau, le cirage de ton amie te monte Þ la tète.

¢ Si tu veux avoir du succæs, lui dit Nathan, au lieu de crier comme une furie : Il *est sauvé !* entre tout uniment, arrive jusqu'Þ la rampe et dis d'une voix de poitrine : Il *est sauvé*, comme la Pasta dit : *O ! patria* dans *Tancrède*[75]. Va donc ! ajouta-t-il en la poussant.

¢ Il n'est plus temps, elle rate son effet ! dit Vernou.

¢ Qu'a-t-elle fait ? la salle applaudit Þ tout rompre, dit Lousteau.

¢ Elle leur a montrç sa gorge en se mettant Þ genoux, c'est sa grande ressource, dit l'actrice veuve du cirage.

¢ Le directeur nous donne sa loge, tu m'y retrouveras ¹ , dit Finot Þ Çtienne.

Lousteau conduisit alors Lucien derriære le thçàtre Þ travers le dçdale des coulisses, des corridors et des escaliers jusqu'au troisiæme çtage, Þ une petite chambre o÷ ils arriværent suivis de Nathan et de Fçlicien Vernou.

ª Bonjour ou bonsoir, messieurs, dit Florine. Monsieur, dit-elle en se tournant vers un homme gros et court qui se tenait dans un coin, ces messieurs sont les arbitres de mes destinçes, mon avenir est entre leurs mains ; mais ils seront, je l'espære, sous notre table demain matin, si M. Lousteau n'a rien oubliç...

¢ Comment ! vous aurez Blondet des *Débats*, lui dit Çtienne, le vrai Blondet, Blondet lui-mème, enfin Blondet.

¢ Oh ! mon petit Lousteau, tiens, il faut que je t'embrasse ¹ , dit-elle en lui sautant au cou.

¾ cette dçmonstration, Matifat, le gros homme, prit un air sçrieux. ¾ seize ans, Florine çtait maigre. Sa beautç, comme un bouton de fleur plein de promesses, ne pouvait plaire qu'aux artistes qui prçfærent les esquisses aux tableaux. Cette charmante actrice avait dans les traits toute la finesse qui la caractçrise, et ressemblait alors Þ la Mignon de Goethe[76]. Matifat, riche droguiste de la rue des Lombards, avait pensç qu'une petite actrice des boulevards serait peu dispendieuse ; mais, en onze mois, Florine lui coùta

soixante mille francs. Rien ne parut plus extraordinaire Þ Lucien que cet honnète et probe nçgociant posç lÞ comme un dieu Terme dans un coin de ce rçduit de dix pieds carrçs, tendu d'un joli papier, dçcorç d'une psychç, d'un divan, de deux chaises, d'un tapis, d'une cheminçe et plein d'armoires. Une femme de chambre achevait d'habiller l'actrice en Espagnole. La piæce çtait un imbroglio o÷ Florine faisait le ròle d'une comtesse.

ª Cette crçature sera dans cinq ans la plus belle actrice de Paris, dit Nathan Þ Fçlicien.

¢ Ah ! åÞ, mes amours, dit Florine en se retournant vers les trois journalistes, soignez-moi demain : d'abord, j'ai fait garder des voitures cette nuit, car je vous renverrai soùls comme des mardi-gras. Matifat a eu des vins, oh ! mais des vins dignes de Louis XVIII, et il a pris le cuisinier du ministre de Prusse.

¢ Nous nous attendons Þ des choses çnormes en voyant monsieur, dit Nathan.

¢ Mais il sait qu'il traite les hommes les plus dangereux de Paris ¹ , rçpondit Florine.

Matifat regardait Lucien d'un air inquiet, car la grande beautç de ce jeune homme excitait sa jalousie.

ª Mais en voilÞ un que je ne connais pas ? dit Florine en avisant Lucien. Qui de vous a ramenç de Florence l'Apollon du Belvçdære[77] ? Monsieur est gentil comme une figure de Girodet.

¢ Mademoiselle, dit Lousteau, monsieur est un poæte de province que j'ai oubliç de vous prçsenter. Vous ètes si belle ce soir qu'il est impossible de songer Þ la civilitç puçrile et honnète[78]...

¢ Est-il riche, qu'il fait de la poçsie ? demanda Florine.

¢ Pauvre comme Job, rçpondit Lucien.

¢ C'est bien tentant pour nous autres ¹ , dit l'actrice.

Du Bruel, l'auteur de la piæce, un jeune homme en redingote, petit, dçliç, tenant Þ la fois du bureaucrate, du propriçtaire et de l'agent de change, entra soudain.

ª Ma petite Florine, vous savez bien votre ròle, hein ? pas de dçfaut de mçmoire. Soignez la scæne du second acte, du mordant, de la finesse ! Dites bien : *Je ne vous aime pas,* comme nous en sommes convenus.

¢ Pourquoi prenez-vous des ròles o÷ il y a de pareilles phrases ? ¹ dit Matifat Þ Florine.

Un rire universel accueillit l'observation du droguiste.

ª Qu'est-ce que cela vous fait, lui dit-elle, puisque ce n'est pas Þ vous que je parle, animal-bète ? Oh ! il fait mon bonheur avec ses niaiseries, ajouta-t-elle en regardant les auteurs. Foi d'honnète fille, je lui payerais tant par bètise, si åa ne devait pas me ruiner.

¢ Oui, mais vous me regarderez en disant cela comme quand vous rçpçtez votre ròle, et åa me fait peur, rçpondit le droguiste.

¢ Hç bien, je regarderai mon petit Lousteau ¹ , rçpondit-elle.

Une cloche retentit dans les corridors.

ª Allez-vous-en tous, dit Florine, laissez-moi relire mon ròle et tàcher de le comprendre. ¹

Lucien et Lousteau partirent les derniers. Lousteau baisa les çpaules de Florine, et Lucien entendit l'actrice disant : ª Impossible pour ce soir. Cette vieille bète a dit Þ sa femme qu'il allait Þ la campagne.

¢ La trouvez-vous gentille ? dit Çtienne Þ Lucien.

¢ Mais, mon cher, ce Matifat..., s'çcria Lucien.

¢ Eh ! mon enfant, vous ne savez rien encore de la vie parisienne, rçpondit Lousteau. Il est des nçcessitçs qu'il faut subir ! C'est comme si vous aimiez une femme mariçe, voilÞ tout. On se fait une raison. ¹

Çtienne et Lucien entrærent dans une loge d'avant-scæne, au rez-de-chaussçe, o÷ ils trouværent le directeur du thçàtre et Finot. En face, Matifat çtait dans la loge opposçe, avec un de ses amis nommç Camusot, un marchand de soieries qui protçgeait Coralie, et accompagnç d'un honnète petit vieillard, son beau-pære[79]. Ces trois bourgeois nettoyaient le verre de leurs lorgnettes en regardant le parterre dont les agitations les inquiçtaient. Les loges offraient la sociçtç bizarre des premiæres reprçsentations : des journalistes et leurs maìtresses, des femmes entretenues et leurs amants, quelques vieux habituçs des thçàtres friands de premiæres reprçsentations, des personnes du beau monde qui aiment ces sortes d'çmotions. Dans une premiære loge se trouvait le directeur gçnçral et sa famille qui avait casç du Bruel dans une administration financiære o÷ le faiseur de vaudevilles touchait les appointements d'une sinçcure. Lucien, depuis son dìner, voyageait d'çtonnements en çtonnements. La vie littçraire, depuis deux mois si pauvre, si dçnuçe Þ ses yeux, si horrible dans la chambre de Lousteau, si humble et si insolente Þ la fois aux Galeries de Bois, se dçroulait avec d'çtranges magnificences et sous des aspects singuliers. Ce mçlange de hauts et de bas, de compromis avec la conscience, de suprçmaties et de

làchetçs, de trahisons et de plaisirs, de grandeurs et de servitudes, le rendait hçbçtç comme un homme attentif Þ un spectacle inouí.

ª Croyez-vous que la piæce de du Bruel vous fasse de l'argent ? dit Finot au directeur.

¢ La piæce est une piæce d'intrigue o÷ du Bruel a voulu faire du Beaumarchais. Le public des boulevards n'aime pas ce genre, il veut ètre bourrç d'çmotions. L'esprit n'est pas apprçciç ici. Tout, ce soir, dçpend de Florine et de Coralie qui sont ravissantes de gràce, de beautç. Ces deux crçatures ont des jupes træs courtes, elles dansent un pas espagnol, elles peuvent enlever le public. Cette reprçsentation est un coup de cartes. Si les journaux me font quelques articles spirituels, en cas de rçussite, je puis gagner cent mille çcus.

¢ Allons, je le vois, ce ne sera qu'un succæs d'estime, dit Finot.

¢ Il y a une cabale montçe par les trois thçàtres voisins, on va siffler quand mème ; mais je me suis mis en mesure de dçjouer ces mauvaises intentions. J'ai surpayç les claqueurs envoyçs contre moi, ils siffleront maladroitement. VoilÞ trois nçgociants qui, pour procurer un triomphe Þ Coralie et Þ Florine, ont pris chacun cent billets et les ont donnçs Þ des connaissances capables de faire mettre la cabale Þ la porte. La cabale, deux fois payçe, se laissera renvoyer, et cette exçcution dispose toujours bien le public.

¢ Deux cents billets[80] ! quels gens prçcieux ! s'çcria Finot.

¢ Oui ! avec deux autres jolies actrices aussi richement entretenues que Florine et Coralie, je me tirerais d'affaire. ¹

Depuis deux heures, aux oreilles de Lucien, tout se rçsolvait par de l'argent. Au Thçàtre comme en Librairie, en Librairie comme au Journal, de l'art et de la gloire, il n'en çtait pas question. Ces coups du grand balancier de la Monnaie, rçpçtçs sur sa tète et sur son cő ur, les lui martelaient. Pendant que l'orchestre jouait l'ouverture, il ne put s'empècher d'opposer aux applaudissements et aux sifflets du parterre en çmeute les scænes de poçsie calme et pure qu'il avait goùtçes dans l'imprimerie de David, quand tous deux ils voyaient les merveilles de l'Art, les nobles triomphes du gçnie, la Gloire aux ailes blanches. En se rappelant les soirçes du Cçnacle, une larme brilla dans les yeux du poæte.

ª Qu'avez-vous ? lui dit Çtienne Lousteau.

¢ Je vois la poçsie dans un bourbier, dit-il.

¢ Eh ! mon cher, vous avez encore des illusions.

¢ Mais faut-il donc ramper et subir ici ces gros Matifat et Camusot, comme les actrices subissent les journalistes, comme nous subissons les libraires.

¢ Mon petit, lui dit Þ l'oreille Çtienne en lui montrant Finot, vous voyez ce lourd garåon, sans esprit ni talent, mais avide, voulant la fortune Þ tout prix et habile en affaires, qui, dans la boutique de Dauriat, m'a pris quarante pour cent en ayant l'air de m'obliger ?... eh bien, il a des lettres o÷ plusieurs gçnies en herbe sont Þ genoux devant lui pour cent francs. ¹

Une contraction causçe par le dçgoùt serra le cő ur de Lucien qui se rappela : *Finot, mes cent francs ?* ce dessin laissç sur le tapis vert de la Rçdaction.

ª Plutòt mourir, dit-il.

¢ Plutòt vivre ¹ , lui rçpondit Çtienne.

Au moment o÷ la toile se leva, le directeur sortit et alla dans les coulisses pour donner quelques ordres.

ª Mon cher, dit alors Finot Þ Çtienne, j'ai la parole de Dauriat, je suis pour un tiers dans la propriçtç du journal hebdomadaire. J'ai traitç pour trente mille francs comptant Þ condition d'ètre fait rçdacteur en chef et directeur. C'est une affaire superbe. Blondet m'a dit qu'il se prçpare des lois restrictives contre la presse, les journaux existants seront seuls conservçs[81]. Dans six mois, il faudra un million pour entreprendre un nouveau journal. J'ai donc conclu sans avoir Þ moi plus de dix mille francs. Çcoute-moi. Si tu peux faire acheter la moitiç de ma part, un sixiæme, Þ Matifat, pour trente mille francs, je te donnerai la rçdaction en chef de mon petit journal, avec deux cent cinquante francs par mois. Tu seras mon prète-nom. Je veux pouvoir toujours diriger la rçdaction, y garder tous mes intçrèts et ne pas avoir l'air d'y ètre pour quelque chose. Tous les articles te seront payçs Þ raison de cent sous la colonne ; ainsi tu peux te faire un boni de quinze francs par jour en ne les payant que trois francs, et en profitant de la rçdaction gratuite[82]. C'est encore quatre cent cinquante francs par mois. Mais je veux rester maìtre de faire attaquer ou dçfendre les hommes et les affaires Þ mon grç dans le journal, tout en te laissant satisfaire les haines et les amitiçs qui ne gèneront point ma politique. Peut-ètre serai-je ministçriel ou ultra, je ne sais pas encore ; mais je veux conserver, en dessous main, mes relations libçrales. Je te dis tout, Þ toi qui es un bon enfant. Peut-ètre te ferais-je avoir les Chambres dans le journal o÷ je les fais[83], je ne pourrai sans doute pas les garder. Ainsi, emploie Florine Þ ce petit maquignonnage,

et dis-lui de presser vivement le bouton au droguiste : je n'ai que quarante-huit heures pour me dçdire, si je ne peux pas payer. Dauriat a vendu l'autre tiers trente mille francs Þ son imprimeur et Þ son marchand de papier. Il a, lui, son tiers *gratis*, et gagne dix mille francs, puisque le tout ne lui en coùte que cinquante mille. Mais dans un an le recueil vaudra deux cent mille francs Þ vendre Þ la Cour, si elle a, comme on le prçtend, le bon sens d'amortir les journaux[84].

¢ Tu as du bonheur, s'çcria Lousteau.

¢ Si tu avais passç par les jours de misære que j'ai connus, tu ne dirais pas ce mot-lÞ. Mais dans ce temps-ci, vois-tu, je jouis d'un malheur sans remæde : je suis fils d'un chapelier qui vend encore des chapeaux rue du Coq. Il n'y a qu'une rçvolution qui puisse me faire arriver ; et, faute d'un bouleversement social, je dois avoir des millions. Je ne sais pas si, de ces deux choses, la rçvolution n'est pas la plus facile. Si je portais le nom de ton ami, je serais dans une belle passe. Silence, voici le directeur. Adieu, dit Finot en se levant. Je vais Þ l'Opçra, j'aurai peut-ètre un duel demain : je fais et signe d'un F un article foudroyant contre deux danseuses qui ont des gçnçraux pour amis. J'attaque, et raide, l'Opçra.

¢ Ah ! bah ? dit le directeur.

¢ Oui, chacun lçsine avec moi, rçpondit Finot. Celui-ci me retranche mes loges, celui-lÞ refuse de me prendre cinquante abonnements. J'ai donnç mon ultimatum Þ l'Opçra : je veux maintenant cent abonnements et quatre loges par mois. S'ils acceptent, mon journal aura huit cents abonnçs servis et mille payants. Je sais les moyens d'avoir encore deux cents autres abonnements : nous serons Þ douze cents en janvier...

¢ Vous finirez par nous ruiner, dit le directeur.

¢ Vous ètes bien malade, vous, avec vos dix abonnements. Je vous ai fait deux bons articles au *Constitutionnel*.

¢ Oh ! je ne me plains pas de vous, s'çcria le directeur.

¢ ¾ demain soir, Lousteau, reprit Finot. Tu me donneras rçponse aux Franåais, o÷ il y a une premiære reprçsentation ; et comme je ne pourrai pas faire l'article, tu prendras ma loge au journal. Je te donne la prçfçrence : tu t'es çchinç pour moi, je suis reconnaissant. Fçlicien Vernou m'offre de me faire remise des appointements pendant un an et me propose vingt mille francs pour un tiers dans la propriçtç du journal ; mais j'y veux rester maìtre absolu. Adieu. [1]

ª Il ne se nomme pas Finot pour rien, celui-lÞ, dit Lucien Þ Lousteau.

¢ Oh ! c'est un pendu qui fera son chemin, lui rçpondit Çtienne sans se soucier d'ètre ou non entendu par l'homme habile qui fermait la porte de la loge.

¢ Lui ?... dit le directeur, il sera millionnaire, il jouira de la considçration gçnçrale, et peut-ètre aura-t-il des amis[85]...

¢ Bon Dieu ! dit Lucien, quelle caverne ! Et vous allez faire entamer par cette dçlicieuse fille une pareille nçgociation ? dit-il en montrant Florine qui leur lanåait des ő illades.

¢ Et elle rçussira. Vous ne connaissez pas le dçvouement et la finesse de ces chæres crçatures, rçpondit Lousteau.

¢ Elles rachætent tous leurs dçfauts, elles effacent toutes leurs fautes par l'çtendue, par l'infini de leur amour quand elles aiment, dit le directeur en continuant. La passion d'une actrice est une chose d'autant plus belle qu'elle produit un plus violent contraste avec son entourage.

¢ C'est trouver dans la boue un diamant digne d'orner la couronne la plus orgueilleuse, rçpliqua Lousteau.

¢ Mais, reprit le directeur, Coralie est distraite. Votre ami *fait* Coralie sans s'en douter, et va lui faire manquer tous ses effets : elle n'est plus Þ ses rçpliques, voilÞ deux fois qu'elle n'entend pas le souffleur. Monsieur, je vous en prie, mettez-vous dans ce coin, dit-il Þ Lucien. Si Coralie est amoureuse de vous, je vais aller lui dire que vous ètes parti.

¢ Eh ! non, s'çcria Lousteau, dites-lui que monsieur est du souper, qu'elle en fera ce qu'elle voudra, et elle jouera comme Mlle Mars[86]. ¹

Le directeur partit.

ª Mon ami, dit Lucien Þ Çtienne, comment ! vous n'avez aucun scrupule de faire demander par Mlle Florine trente mille francs Þ ce droguiste pour la moitiç d'une chose que Finot vient d'acheter Þ ce prix-lÞ ? ¹

Lousteau ne laissa pas Þ Lucien le temps de finir son raisonnement.

ª Mais, de quel pays ètes-vous donc, mon cher enfant ? ce droguiste n'est pas un homme, c'est un coffre-fort donnç par l'amour.

¢ Mais votre conscience ?

¢ La conscience, mon cher, est un de ces bàtons que chacun prend pour battre son voisin, et dont il ne se sert jamais pour lui. Ah ! åa, Þ qui diable en avez-vous ? Le hasard fait pour vous en un jour un miracle que j'ai attendu pendant deux ans, et vous vous amusez Þ en discuter les moyens ? Comment ! vous qui me paraissez avoir de l'esprit, qui arriverez Þ l'indçpendance d'idçes que doivent avoir les aventuriers intellectuels dans le

monde o÷ nous sommes, vous barbotez dans des scrupules de religieuse qui s'accuse d'avoir mangç son ő uf avec concupiscence ?... Si Florine rçussit, je deviens rçdacteur en chef, je gagne deux cent cinquante francs de fixe, je prends les grands thçàtres, je laisse Þ Vernou les thçàtres de vaudeville, vous mettez le pied Þ l'çtrier en me succçdant dans tous les thçàtres des boulevards. Vous aurez alors trois francs par colonne, et vous en çcrirez une par jour, trente par mois qui vous produiront quatre-vingt-dix-francs ; vous aurez pour soixante francs de livres Þ vendre Þ Barbet ; puis vous pouvez demander mensuellement Þ vos thçàtres dix billets, en tout quarante billets, que vous vendrez quarante francs au Barbet des thçàtres, un homme avec qui je vous mettrai en relation. Ainsi je vous vois deux cents francs par mois. Vous pourriez, en vous rendant utile Þ Finot, placer un article de cent francs dans son nouveau journal hebdomadaire, au cas o÷ vous dçploieriez un talent transcendant ; car lÞ on signe, et il ne faut plus rien *lâcher* comme dans le petit journal. Vous auriez alors cent çcus par mois. Mon cher, il y a des gens de talent, comme ce pauvre d'Arthez qui dìne tous les jours chez Flicoteaux, ils sont dix ans avant de gagner cent çcus. Vous vous ferez avec votre plume quatre mille francs par an, sans compter les revenus de la Librairie, si vous çcrivez pour elle. Or, un sous-prçfet n'a que mille çcus d'appointements, et s'amuse comme un bàton de chaise dans son arrondissement. Je ne vous parle pas du plaisir d'aller au spectacle sans payer, car ce plaisir deviendra bientòt une fatigue ; mais vous aurez vos entrçes dans les coulisses de quatre thçàtres. Soyez dur et spirituel pendant un ou deux mois, vous serez accablç d'invitations, de parties avec les actrices ; vous serez courtisç par leurs amants ; vous ne dìnerez chez Flicoteaux qu'aux jours o÷ vous n'aurez pas trente sous dans votre poche, ni pas un dìner en ville. Vous ne saviez o÷ donner de la tète Þ cinq heures dans le Luxembourg, vous ètes Þ la veille de devenir une des cent personnes privilçgiçes qui imposent des opinions Þ la France. Dans trois jours, si nous rçussissons, vous pouvez, avec trente bons mots imprimçs Þ raison de trois par jour, faire maudire la vie Þ un homme ; vous pouvez vous crçer des rentes de plaisir chez toutes les actrices de vos thçàtres, vous pouvez faire tomber une bonne piæce et faire courir tout Paris Þ une mauvaise. Si Dauriat refuse d'imprimer *Les Marguerites* sans vous en rien donner, vous pouvez le faire venir, humble et soumis, chez vous, vous les acheter deux mille francs. Ayez du talent, et flanquez dans trois journaux diffçrents trois articles qui menacent de tuer quelques-unes des spçculations de Dauriat ou un livre sur

lequel il compte, vous le verrez grimpant Þ votre mansarde et y sçjournant comme une clçmatite. Enfin votre roman, les libraires, qui dans ce moment vous mettraient tous Þ la porte plus ou moins poliment, feront queue chez vous, et le manuscrit, que le pære Doguereau vous estimerait quatre cents francs, sera surenchçri jusqu'Þ quatre mille francs ! VoilÞ les bçnçfices du mçtier de journaliste. Aussi dçfendons-nous l'approche des journaux Þ tous les nouveaux venus ; non seulement il faut un immense talent, mais encore bien du bonheur pour y pçnçtrer. Et vous chicanez votre bonheur !... Voyez ? si nous ne nous çtions pas rencontrçs aujourd'hui chez Flicoteaux, vous pouviez faire le pied de grue encore pendant trois ans ou mourir de faim, comme d'Arthez, dans un grenier. Quand d'Arthez sera devenu aussi instruit que Bayle[87] et aussi grand çcrivain que Rousseau, nous aurons fait notre fortune, nous serons maìtres de la sienne et de sa gloire. Finot sera dçputç, propriçtaire d'un grand journal ; et nous serons, nous, ce que nous aurons voulu ètre : pairs de France ou dçtenus Þ Sainte-Pçlagie pour dettes.

¢ Et Finot vendra son grand journal aux ministres qui lui donneront le plus d'argent, comme il vend ses çloges Þ Mme Bastienne en dçnigrant Mlle Virginie, et prouvant que les chapeaux de la premiære sont supçrieurs Þ ceux que le journal vantait d'abord ! s'çcria Lucien en se rappelant la scæne dont il avait çtç tçmoin.

¢ Vous ètes un niais, mon cher, rçpondit Lousteau d'un ton sec. Finot, il y a trois ans, marchait sur les tiges de ses bottes, dìnait chez Tabar[88] Þ dix-huit sous, brochait un prospectus pour dix francs, et son habit lui tenait sur le corps par un mystære aussi impçnçtrable que celui de l'immaculçe conception : Finot a maintenant Þ lui seul son journal estimç cent mille francs ; avec les abonnements payçs et non servis, avec les abonnements rçels et les contributions indirectes peråues par son oncle, il gagne vingt mille francs par an ; il a tous les jours les plus somptueux dìners du monde, il a cabriolet depuis un mois ; enfin le voilÞ demain Þ la tète d'un journal hebdomadaire, avec un sixiæme de la propriçtç pour rien, avec cinq cents francs par mois de traitement auxquels il ajoutera mille francs de rçdaction obtenus gratis et qu'il fera payer Þ ses associçs. Vous, le premier, si Finot consent Þ vous payer cinquante francs la feuille, serez trop heureux de lui apporter trois articles pour rien. Quand vous serez dans une position analogue, vous pourrez juger Finot : on ne peut ètre jugç que par ses pairs. N'avez-vous pas un immense avenir, si vous obçissez aveuglçment aux haines de position, si vous attaquez quand Finot vous dira : Attaque ! si

vous louez quand il vous dira : Loue ! Lorsque vous aurez une vengeance Þ exercer contre quelqu'un, vous pourrez rouer votre ami ou votre ennemi par une phrase insçrçe tous les matins Þ notre journal en me disant : Lousteau, tuons cet homme-lÞ ! Vous rçassassinerez votre victime par un grand article dans le journal hebdomadaire. Enfin, si l'affaire est capitale pour vous, Finot, Þ qui vous vous serez rendu nçcessaire, vous laissera porter un dernier coup d'assommoir dans un grand journal qui aura dix ou douze mille abonnçs.

¢ Ainsi vous croyez que Florine pourra dçcider son droguiste Þ faire le marchç ? dit Lucien çbloui.

¢ Je le crois bien, voici l'entracte, je vais dçjÞ lui en aller dire deux mots, cela se conclura cette nuit. Une fois sa leåon faite, Florine aura tout mon esprit et le sien.

¢ Et cet honnète nçgociant qui est lÞ, bouche bçante, admirant Florine, sans se douter qu'on va lui extirper trente mille francs !...

¢ Encore une autre sottise ! Ne dirait-on pas qu'on le vole ? s'çcria Lousteau. Mais, mon cher, si le ministære achæte le journal, dans six mois le droguiste aura peut-ètre cinquante mille francs de ses trente mille. Puis, Matifat ne verra pas le journal, mais les intçrèts de Florine. Quand on saura que Matifat et Camusot (car ils se partageront l'affaire) sont propriçtaires d'une revue, il y aura dans tous les journaux des articles bienveillants pour Florine et Coralie. Florine va devenir cçlæbre, elle aura peut-ètre un engagement de douze mille francs dans un autre thçàtre. Enfin, Matifat çconomisera les mille francs par mois que lui coùteraient les cadeaux et les dìners aux journalistes. Vous ne connaissez ni les hommes, ni les affaires.

¢ Pauvre homme ! dit Lucien, il compte avoir une nuit agrçable.

¢ Et, reprit Lousteau, il sera sciç en deux par mille raisonnements jusqu'Þ ce qu'il ait montrç Þ Florine l'acquisition du sixiæme achetç Þ Finot. Et moi, le lendemain je serai rçdacteur en chef, et je gagnerai mille francs par mois. Voici donc la fin de mes misæres ! [1] s'çcria l'amant de Florine.

Lousteau sortit laissant Lucien abasourdi, perdu dans un abìme de pensçes, volant au-dessus du monde comme il est. Apræs avoir vu aux Galeries de Bois les ficelles de la Librairie et la cuisine de la gloire, apræs s'ètre promenç dans les coulisses du thçàtre, le poæte apercevait l'envers des consciences, le jeu des rouages de la vie parisienne, le mçcanisme de toute chose. Il avait enviç le bonheur de Lousteau en admirant Florine en scæne. DçjÞ, pendant quelques instants, il avait oubliç Matifat. Il demeura lÞ durant

un temps inapprçciable, peut-ètre cinq minutes. Ce fut une çternitç. Des pensçes ardentes enflammaient son àme, comme ses sens çtaient embrasçs par le spectacle de ces actrices aux yeux lascifs et relevçs par le rouge, Þ gorges çtincelantes, vètues de basquines voluptueuses Þ plis licencieux, Þ jupes courtes, montrant leurs jambes en bas rouges Þ coins verts, chaussçes de maniære Þ mettre un parterre en çmoi. Deux corruptions marchaient sur deux lignes parallæles, comme deux nappes qui, dans une inondation, veulent se rejoindre ; elles dçvoraient le poæte accoudç dans le coin de la loge, le bras sur le velours rouge de l'appui, la main pendante, les yeux fixçs sur la toile, et d'autant plus accessible aux enchantements de cette vie mçlangçe d'çclairs et de nuages qu'elle brillait comme un feu d'artifice apræs la nuit profonde de sa vie travailleuse, obscure, monotone. Tout Þ coup la lumiære amoureuse d'un ő il ruissela sur les yeux inattentifs de Lucien, en trouant le rideau du thçàtre. Le poæte, rçveillç de son engourdissement, reconnut l'ő il de Coralie qui le brùlait ; il baissa la tète, et regarda Camusot qui rentrait alors dans la loge en face. Cet amateur çtait un bon gros et gras marchand de soieries de la rue des Bourdonnais, juge au tribunal de commerce, pære de quatre enfants, mariç pour la seconde fois, riche de quatre-vingt mille livres de rente, mais àgç de cinquante-six ans, ayant comme un bonnet de cheveux gris sur la tète, l'air papelard d'un homme qui jouissait de son reste, et qui ne voulait pas quitter la vie sans son compte de bonne joie, apræs avoir avalç les mille et une couleuvres du commerce[89]. Ce front, couleur beurre frais, ces joues monastiques et fleuries semblaient n'ètre pas assez larges pour contenir l'çpanouissement d'une jubilation superlative : Camusot çtait sans sa femme, et entendait applaudir Coralie Þ tout rompre. Coralie çtait toutes les vanitçs rçunies de ce riche bourgeois, il tranchait chez elle du grand seigneur d'autrefois. En ce moment, il se croyait de moitiç dans le succæs de l'actrice et il le croyait d'autant mieux qu'il l'avait soldç. Cette conduite çtait sanctionnçe par la prçsence du beau-pære de Camusot, un petit vieux, Þ cheveux poudrçs, aux yeux çgrillards, et nçanmoins træs digne. Les rçpugnances de Lucien se rçveillærent, il se souvint de l'amour pur, exaltç qu'il avait ressenti pendant un an pour Mme de Barge ton. Aussitòt l'amour des poætes dçplia ses ailes blanches, et mille souvenirs environnærent de leurs horizons bleuàtres le grand homme d'Angoulème qui retomba dans la rèverie. La toile se leva. Coralie et Florine çtaient en scæne.

ª Ma chære, il pense Þ toi comme au Grand Turc ¹ , dit Florine Þ voix basse pendant que Coralie dçbitait une rçplique.

Lucien ne put s'empècher de rire, et regarda Coralie. Cette femme, une des plus charmantes et des plus dçlicieuses actrices de Paris, la rivale de Mme Perrin et de Mlle Fleuriet[90] auxquelles elle ressemblait et dont le sort devait ètre le sien, çtait le type des filles qui exercent Þ volontç la fascination sur les hommes. Coralie offrait le type sublime de la figure juive, ce long visage ovale d'un ton d'ivoire blond, Þ bouche rouge comme une grenade, Þ menton fin comme le bord d'une coupe. Sous des paupiæres brùlçes par une prunelle de jais, sous des cils recourbçs, on devinait un regard languissant o÷ scintillaient Þ propos les ardeurs du dçsert. Ces yeux obombrçs par un cercle olivàtre çtaient surmontçs de sourcils arquçs et fournis. Sur un front brun, couronnç de deux bandeaux d'çbæne o÷ brillaient alors les lumiæres comme sur du vernis, siçgeait une magnificence de pensçe qui aurait pu faire croire Þ du gçnie. Mais, semblable Þ beaucoup d'actrices, Coralie, sans esprit malgrç son ironie de coulisses, sans instruction malgrç son expçrience de boudoir, n'avait que l'esprit des sens et la bontç des femmes amoureuses. Pouvait-on d'ailleurs s'occuper du moral, quand elle çblouissait le regard avec ses bras ronds et polis, ses doigts tournçs en fuseau, ses çpaules dorçes, avec la gorge chantçe par le Cantique des Cantiques, avec un col mobile et recourbç, avec des jambes d'une çlçgance adorable, et chaussçes en soie rouge ? Ces beautçs d'une poçsie vraiment orientale çtaient encore mises en relief par le costume espagnol convenu dans nos thçàtres. Coralie faisait la joie de la salle o÷ tous les yeux serraient sa taille bien prise dans sa basquine, et flattaient sa croupe andalouse qui imprimait des torsions lascives Þ la jupe. Il y eut un moment o÷ Lucien, en voyant cette crçature jouant pour lui seul, se souciant de Camusot autant que le gamin du paradis se soucie de la pelure d'une pomme, mit l'amour sensuel au-dessus de l'amour pur, la jouissance au-dessus du dçsir, et le dçmon de la luxure lui souffla d'atroces pensçes. ª J'ignore tout de l'amour qui se roule dans la bonne chære, dans le vin, dans les joies de la matiære, se dit-il. J'ai plus encore vçcu par la Pensçe que par le Fait. Un homme qui veut tout peindre doit tout connaìtre. Voici mon premier souper fastueux, ma premiære orgie avec un monde çtrange, pourquoi ne goùterais-je pas une fois ces dçlices si cçlæbres o÷ se ruaient les grands seigneurs du dernier siæcle en vivant avec des impures ? Quand ce ne serait que pour les transporter dans les belles rçgions de l'amour vrai, ne

faut-il pas apprendre les joies, les perfections, les transports, les ressources, les finesses de l'amour des courtisanes et des actrices ? N'est-ce pas, apræs tout, la poçsie des sens ? Il y a deux mois, ces femmes me semblaient des divinitçs gardçes par des dragons inabordables ; en voilÞ une dont la beautç surpasse celle de Florine que j'enviais Þ Lousteau ; pourquoi ne pas profiter de sa fantaisie, quand les plus grands seigneurs achætent de leurs plus riches trçsors une nuit Þ ces femmes-lÞ ? Les ambassadeurs, quand ils mettent le pied dans ces gouffres, ne se soucient ni de la veille ni du lendemain. Je serais un niais d'avoir plus de dçlicatesse que les princes, surtout quand je n'aime encore personne ! ¹ Lucien ne pensait plus Þ Camusot. Apræs avoir manifestç Þ Lousteau le plus profond dçgoùt pour le plus odieux partage, il tombait dans cette fosse, il nageait dans un dçsir, entraìnç par le jçsuitisme de la passion.

ª Coralie est folle de vous, lui dit Lousteau en entrant. Votre beautç, digne des plus illustres marbres de la Græce, fait un ravage inouí dans les coulisses. Vous ètes heureux, mon cher. ¾ dix-huit ans, Coralie pourra dans quelques jours avoir soixante mille francs par an pour sa beautç. Elle est encore træs sage. Vendue par sa mære, il y a trois ans, soixante mille francs, elle n'a encore rçcoltç que des chagrins, et cherche le bonheur. Elle est entrçe au thçàtre par dçsespoir, elle avait en horreur de Marsay, son premier acquçreur ; et, au sortir de la galære, car elle a çtç bientòt làchçe par le roi de nos dandies, elle a trouvç ce bon Camusot qu'elle n'aime guære ; mais il est comme un pære pour elle, elle le souffre et se laisse aimer. Elle a refusç dçjÞ les plus riches propositions, et se tient Þ Camusot qui ne la tourmente pas. Vous ètes donc son premier amour. Oh ! elle a reåu comme un coup de pistolet dans le cő ur en vous voyant, et Florine est allçe l'arraisonner[91] dans sa loge o÷ elle pleure de votre froideur. La piæce va tomber, Coralie ne sait plus son ròle, et adieu l'engagement au Gymnase que Camusot lui prçparait !...

¢ Bah ?... pauvre fille ! dit Lucien dont toutes les vanitçs furent caressçes par ces paroles et qui se sentit le cő ur gonflç d'amour-propre. Il m'arrive, mon cher, dans une soirçe, plus d'çvçnements que dans les dix-huit premiæres annçes de ma vie. ¹

Et Lucien raconta ses amours avec Mme de Bargeton, et sa haine contre le baron Chàtelet.

ª Tiens, le journal manque de bète noire, nous allons l'empoigner. Ce baron est un beau de l'Empire, il est ministçriel, il nous va, je l'ai vu souvent

Þ l'Opçra. J'aperåois d'ici votre grande dame, elle est souvent dans la loge de la marquise d'Espard. Le baron fait la cour Þ votre ex-maìtresse, un os de seiche. Attendez ! Finot vient de m'envoyer un expræs me dire que le journal est sans *copie*, un tour que lui joue un de nos rçdacteurs, un dròle, le petit Hector Merlin Þ qui l'on a retranchç ses blancs. Finot au dçsespoir broche un article contre l'Opçra. Eh bien, mon cher, faites l'article sur cette piæce, çcoutez-la, pensez-y. Moi, je vais aller dans le cabinet du directeur mçditer trois colonnes sur votre homme et sur votre belle dçdaigneuse qui ne seront pas Þ la noce demain...

¢ VoilÞ donc o÷ et comment se fait le journal ? dit Lucien.

¢ Toujours comme åa, rçpondit Lousteau. Depuis dix mois que j'y suis, le journal est toujours sans copie Þ huit heures du soir. ¹

On nomme, en argot typographique, copie, le manuscrit Þ composer, sans doute parce que les auteurs sont censçs n'envoyer que la copie de leur ő uvre. Peut-ètre aussi est-ce une ironique traduction du mot latin *copia* (abondance), car la copie manque toujours !...

ª Le grand projet qui ne se rçalisera jamais est d'avoir quelques numçros d'avance, reprit Lousteau. VoilÞ dix heures, et il n'y a pas une ligne. Je vais dire Þ Vernou et Þ Nathan, pour finir brillamment le numçro, de nous prèter une vingtaine d'çpigrammes sur les dçputçs, sur le chancelier *Cruzoé*[92], sur les ministres, et sur nos amis au besoin. Dans ce cas-lÞ, on massacrerait son pære, on est comme un corsaire qui charge ses canons avec les çcus de sa prise pour ne pas mourir[93]. Soyez spirituel dans votre article, et vous aurez fait un grand pas dans l'esprit de Finot : il est reconnaissant par calcul. C'est la meilleure et la plus solide des reconnaissances, apræs toutefois celles du Mont-de-Piçtç !

¢ Quels hommes sont donc les journalistes ?... s'çcria Lucien. Comment, il faut se mettre Þ une table et avoir de l'esprit...

¢ Absolument comme on allume un quinquet... jusqu'Þ ce que l'huile manque. ¹

Au moment o÷ Lousteau ouvrait la porte de la loge, le directeur et du Bruel entrærent.

ª Monsieur, dit l'auteur de la piæce Þ Lucien, laissez-moi dire de votre part Þ Coralie que vous vous en irez avec elle apræs souper, ou ma piæce va tomber. La pauvre fille ne sait plus ce qu'elle dit ni ce qu'elle fait, elle va pleurer quand il faudra rire, et rira quand il faudra pleurer. On a dçjÞ sifflç.

Vous pouvez encore sauver la piæce. Ce n'est pourtant pas un malheur que le plaisir qui vous attend.

¢ Monsieur, je n'ai pas l'habitude d'avoir des rivaux, rçpondit Lucien.

¢ Ne lui rçpçtez pas ce propos, s'çcria le directeur en regardant l'auteur, Coralie est fille Þ jeter Camusot par la fenètre, et se ruinerait træs bien. Ce digne propriçtaire du *Cocon d'or* donne Þ Coralie deux mille francs par mois, paye tous ses costumes et ses claqueurs.

¢ Comme votre promesse ne m'engage Þ rien, sauvez votre piæce, dit sultanesquement Lucien.

¢ Mais n'ayez pas l'air de rebuter cette charmante fille, dit le suppliant du Bruel.

¢ Allons, il faut que j'çcrive l'article sur votre piæce, et que je sourie Þ votre jeune premiære, soit ! ¹ s'çcria le poæte.

L'auteur disparut apræs avoir fait un signe Þ Coralie qui joua dæs lors merveilleusement. Bouffç, qui remplissait le ròle d'un vieil alcade dans lequel il rçvçla pour la premiære fois son talent pour se grimer en vieillard[94], vint au milieu d'un tonnerre d'applaudissements dire : ª *Messieurs, la pièce que nous avons eu l'honneur de représenter est de MM. Raoul et de Cursy*[95]. »

ª Tiens, Nathan est de la piæce, dit Lousteau, je ne m'çtonne plus de sa prçsence. ¹

ª Coralie ! Coralie ! ¹ s'çcria le parterre soulevç. De la loge o÷ çtaient les deux nçgociants, il partit une voix de tonnerre qui cria : ª Et Florine ! ¢ Florine et Coralie ! ¹ rçpçtærent alors quelques voix. Le rideau se releva, Bouffç reparut avec les deux actrices Þ qui Matifat et Camusot jetærent chacun une couronne, Coralie ramassa la sienne et la tendit Þ Lucien. Pour Lucien, ces deux heures passçes au thçàtre furent comme un rève. Les coulisses, malgrç leurs horreurs, avaient commencç l'ő uvre de cette fascination. Le poæte, encore innocent, y avait respirç le vent du dçsordre et l'air de la voluptç. Dans ces sales couloirs encombrçs de machines et o÷ fument des quinquets huileux, il ræ gne comme une peste qui dçvore l'àme. La vie n'y est plus ni sainte ni rçelle. On y rit de toutes les choses sçrieuses, et les choses impossibles paraissent vraies. Ce fut comme un narcotique pour Lucien, et Coralie acheva de le plonger dans une ivresse joyeuse. Le lustre s'çteignit. Il n'y avait plus alors dans la salle que des ouvreuses qui faisaient un singulier bruit en òtant les petits bancs et fermant les loges. La rampe, soufflçe comme une seule chandelle, rçpandit une odeur infecte. Le

rideau se leva. Une lanterne descendit du cintre. Les pompiers commencærent leur ronde avec les garåons de service. ¾ la fçerie de la scæne, au spectacle des loges pleines de jolies femmes, aux çtourdissantes lumiæres, Þ la splendide magie des dçcorations et des costumes neufs succçdaient le froid, l'horreur, l'obscuritç, le vide. Ce fut hideux.

Lucien çtait dans une surprise indicible.

ª Eh bien, viens-tu, mon petit ? dit Lousteau de dessus le thçàtre. Saute de la loge ici. ¹

D'un bond, Lucien se trouva sur la scæne. ¾ peine reconnut-il Florine et Coralie dçshabillçes, enveloppçes dans leurs manteaux et dans des douillettes communes, la tète couverte de chapeaux Þ voiles noirs, semblables enfin Þ des papillons rentrçs dans leurs larves.

ª Me ferez-vous l'honneur de me donner le bras ? lui dit Coralie en tremblant.

¢ Volontiers ¹ , dit Lucien qui sentit le cő ur de l'actrice palpitant sur le sien comme celui d'un oiseau quand il l'eut prise.

L'actrice, en se serrant contre le poæte, eut la voluptç d'une chatte qui se frotte Þ la jambe de son maìtre avec une moelleuse ardeur.

ª Nous allons donc souper ensemble ! ¹ lui dit-elle.

---

1 Drame en cinq actes et en vers (1790).

2 Dans *La Rabouilleuse* (1841-1842), Balzac dçcrira plus longuement les bureaux du mème journal, en les situant tout præs, rue du Sentier. Par inadvertance, il parlera plus bas des factions de Lucien rue du Sentier.

3 Chaque feuille imprimçe doit recevoir le sceau de cette administration, qui peråoit une taxe.

4 Le manuscrit indique : *la Montessu* (danseuse de l'Opçra). Mariette, danseuse fictive, reparaìtra dans *La Rabouilleuse* comme maìtresse de Philippe Bridau.

5 Balzac avait eu Þ se plaindre pour le mème motif de la *Revue de Paris* en 1832-1833. Le rçdacteur en chef, qui est aussi actionnaire, touche 5 francs par colonne et donne moins aux journalistes, en ne payant ni les titres ni les blancs.

6 C'est-Þ-dire des plus grandes lumiæres de l'opposition. Le journal se situe nettement Þ gauche.

7 Roman du vicomte d'Arlincourt, paru en 1821 (dix çditions en moins de trois ans). Son style inimitable (et ici par Balzac imitç) lui avait valu le surnom d'ª inversif vicomte ¹ ; c'çtait l'une des tètes de Turc des libçraux.

8 C'est-Þ-dire ayant sur leur couvercle, en caractæres minuscules, le texte de la Charte.

9 Laquelle ne devait sortir en rçalitç qu'en novembre 1822.

10 Figurante du thçàtre de la Gaìtç, dont *La Rabouilleuse* nous apprendra qu'elle est la maìtresse de Giroudeau.

11 Napolçon, souvent dçsignç ainsi par prudence sous la Restauration.

12 Le canon.

13 Tragçdie d'Arnault, dont la premiære reprçsentation (22 mars 1817) dçclencha de træs violentes bagarres entre les forces de l'ordre et les bonapartistes. On se battit avec des cannes de bambou qu'on

appela des *germanicus*.

14 Le manuscrit prçcise : ª du *Courrier des Théâtres* ¹ . Titre rçel, Þ partir de 1823.

15 Sic. Emploi transitif peu courant.

16 Qui ne fait son apparition qu'en 1830.

17 C'est en 1823, plutòt qu'en 1821, que les deux camps en prçsence s'opposeront sur des positions tranchçes. Sur le romantisme royaliste et le romantisme libçral, cf. P. Bçnichou, *Le Sacre de l'écrivain*, 1750-1830, Corti, 1985 (2e çd.), chapitre VII.

18 Ce sonnet çtait traditionnellement attribuç Þ Charles Lassailly (lui aussi journaliste et poæte plus ou moins famçlique, fils de pharmacien lui aussi, montç d'Orlçans, et qui deviendra fou en 1840. Il avait çcrit un long poæme intitulç *Illusions*...) mais T. Bodin a montrç (*Au ras des pâquerettes, Année balzacienne 1989*) qu'il avait çtç entiærement rççcrit par Balzac.

19 Ce sonnet est de Delphine de Girardin.

20 Ce sonnet est de Thçophile Gautier.

21 Place de l'Odçon, Þ clientæle çlçgante.

22 Les trois premiers produits ont çtç crççs par le fictif Cçsar Birotteau (cf. *Grandeur et Décadence*..., 1837). Finot avait organisç le succæs de l'Huile cçphalique grâce Þ un matraquage de rçclame dans la presse. La *Mixture brésilienne* est une drogue rçelle contre les maladies vçnçriennes ; Balzac en avait imprimç le prospectus.

23 Et non *militaires*, comme l'imprime A. Adam. Une çruption miliaire, terme de pathologie, dçsigne une çlevure Þ la peau dont le volume ne dçpasse pas celui d'un grain de millet. C'est donc une affection assez bçnigne, mais il semble que Balzac veuille au contraire dçsigner ici un phçnomæne violent (une forte publication de prospectus).

24 Lçgende chinoise qui a inspirç une piæce Þ Gozzi et un opçra Þ Puccini : il s'agit de deviner l'çnigme proposçe par la princesse pour pouvoir l'çpouser ; quiconque çchoue est mis Þ mort. Les *Mille et un jours* de Pçtis de la Croix avaient paru en 1710-1712.

25 Chroniques des çvçnements du jour dans la capitale.

26 C'est-Þ-dire Þ gauche, Þ droite et au centre-droit.

27 Le manuscrit porte *Saint-Jean-Verdelin* (qui çvoque *Saint-Marc-Girardin*), rayç par *Félicien Vernou* et ajoute : ª qui fait dçjÞ de la politique au *Courrier* et qui s'apprète Þ passer dans un journal ministçriel. ¹ *Le Courrier français* çtait animç par Benjamin Constant. Merlin a toujours deux fers au feu : rçdacteur au petit journal libçral, il travaille aussi pour ce qui pourrait ètre *Le Journal des Débats*.

28 L'image s'impose tout naturellement Þ Balzac qui vient d'çvoquer le destin de Manon Lescaut.

29 La dçploration.

30 L'ouvrage de Senancour avait paru en 1804 ; il ne devait trouver son public (toujours restreint) qu'Þ la faveur d'une rççdition en 1833.

31 Dçformation du proverbe ª le temps est un grand maìtre ¹ . Minette est une actrice rçelle.

32 Du nom de son inventeur (un dispositif Þ ressort et piston y amæne l'huile Þ la mæche).

33 Inventeur d'un briquet au phosphore.

34 Sous ce titre devait paraìtre en 1828 une chronique en deux volumes de Charles Dussillet, çcrivain dolois.

35 Peut-ètre *Symbolik und Mythologie der alten Völker* de Creutzer, traduit Þ partir de 1825.

36 O÷ un barrage retenait les cadavres.

37 Peut-ètre l'*Histoire et procès complet des assassins de Fualdès*, par Latouche, publiç en 1818, et purement repris du *Sténographe parisien*.

38 Se frappe avec ses bras pour se rçchauffer.

39 Tableau de Girodet (1791).

40 Usurier du *Marchand de Venise* de Shakespeare.

41 *Débouquer*, en termes de marine, c'est sortir des bouches ou canaux qui sçparent des ìles.

42 Le duc d'Orlçans, pour payer ses dettes, avait fait construire de 1781 Þ 1784, sur trois còtçs du jardin du Palais-Royal ; le quatriæme çtait occupç par des installations provisoires.

43 Feuille imprimçe servant d'enveloppe.

44 Illustre traiteur.

45 Sous le Consulat et l'Empire.

46 Cet ouvrage de Jean Vatout parut en 1820 avec grand succæs ; la fille royale çtait la Charte elle-mème. Vatout devint bibliothçcaire du duc d'Orlçans et suivit Louis-Philippe en exil.

47 Qui crça la galerie d'Orlçans.

48 Collections de vues d'optique des villes et sites du monde.

49 En 1814, contre les Alliçs.

50 *Smarra* et *Jean Sbogar* de Nodier (1821, 1818) ; *Peter Schlemihl* de Chamisso ; *Jocko* est tirç des *Lettres inédites sur l'instinct des animaux* de Pougens (1824).

51 En tout cas, ils existaient sous la Restauration : on a vu Lucien chez Blosse.

52 Le fictif Dauriat s'inspire de libraires rçels : Renduel et surtout Ladvocat, l'çditeur de Lamartine, dont on reconnaìt les bagues, le tutoiement et le cabriolet.

53 Le manuscrit montre les tàtonnements de Balzac, qui a d'abord çcrit Claude Vignon, et pensç au *Mercure de France*, Þ *La Minerve* (libçraux), puis au *Conservateur* (monarchiste).

54 L'expression renvoie directement Þ Jules Janin, l'çtoile *du Journal des Débats*.

55 Le manuscrit indique : *Le Mercure de France*. Ce titre avait çtç interdit en 1818 ; une tentative pour le reprendre avait çchouç en 1820.

56 *La Minerve française* (libçrale) parut de fçvrier 1818 Þ mars 1820. Elle n'existe donc plus au moment o÷ Lucien est prçsentç Þ Dauriat. Eymery çtait son premier çditeur. *Le Conservateur*, animç par Chateaubriand, avait eu la mème durçe que *La Minerve*. Peut-ètre Balzac veut-il parler du *Conservateur littéraire*, dirigç par V. Hugo, qui fut publiç de 1819 Þ mars 1821 (donc disparu aussi Þ la date de l'action romanesque).

57 Sur ce personnage impossible Þ ramener Þ un modæle unique, cf. Patrick Berthier : *Nathan, Balzac et La Comédie humaine*, in *L'Année balzacienne*, 1971.

58 Ce sont les quatre plus influents critiques sous l'Empire.

59 On attendrait *elle*.

60 Ce nom remplace celui de Lamartine Þ partir de l'çdition Furne.

61 Scribe, Leclercq, Jay et Jouy, çcrivains chargçs de lester de ª rçalitç ¹ les fictifs Blondet, Vignon, *Vernou* et Lousteau, confirment la couleur libçrale de la feuille dçsormais contròlçe par Dauriat. Le manuscrit y ajoute Fiçvçe, immanquablement appelç par Leclercq, de notoriçtç publique son amant.

62 L'empereur des Turcs.

63 Louis Panckoucke publia entre 1817 et 1821 les 25 volumes de *Victoires et conquêtes des Français*. De 1820 Þ 1827, les fils Baudoin (et non Baudouin) publiærent les 55 volumes des *Mémoires relatifs à la Révolution française. Les Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers* parurent en 25 volumes chez Ladvocat entre 1821 et 1823.

64 De Byron.

65 L'abbç Delille, poæte des Jardins (1780).

66 Le vicomte d'Arlincourt payait les critiques pour parler de ses livres, et passait pour en acheter lui-mème des exemplaires afin de donner artificiellement l'impression du succæs.

67 Le gçnçral Foy çtait l'un des meilleurs orateurs parlementaires du parti libçral. *Les Mémoires sur les Cent-Jours* de Constant parurent d'abord dans *La Minerve française* en 1819.

68 En septembre 1830. Potemkine çtait le favori de Catherine de Russie.

69 Ce thçàtre, inaugurç en avril 1821, ne devait jamais prçsenter plus de deux acteurs parlants. Il ferma en juillet 1823 et fut dçmoli. Le fictif Vignol remplace dans Furne corrigç le rçel Bouffç, acteur comique, çmule du cçlæbre Potier.

70 L'Ambigu çtait tout proche du Panorama-Dramatique, sur le boulevard du Temple, de mème que la Gaìtç, spçcialisçe dans le mçlodrame ; la Porte-Saint-Martin drainait un large public.
71 C'est seulement en novembre 1822 que le Panorama-Dramatique donna *Bertram ou le Pirate*, mçlodrame tirç de la tragçdie de Maturin, que Nodier avait traduite l'annçe prçcçdente.
72 Quotidien ultra.
73 Le manuscrit indique : ª *La Gazette* et *Le Miroir* ¹. Lousteau collabore au *Miroir des Spectacles*, feuille d'opposition qui parut de fçvrier 1821 Þ juin 1823.
74 *Coralie* dans le manuscrit. Florville, actrice rçelle du Panorama-Dramatique.
75 L'opçra de Rossini. Giuditta Pasta y remporta des triomphes inoubliables dans le ròle-titre.
76 Dans les *Années de voyage de Wilhelm Meister*.
77 Qui se trouve en rçalitç au Vatican !
78 Titre d'un vieux traitç des bonnes maniæres Þ l'usage des enfants.
79 Ce dernier (Cardot) n'apparaìt que dans Furne. Il a commencç Þ exister en 1842 dans *Un début dans la vie*.
80 Trois *cents*, attendrait-on.
81 Fin 1821, ces lois existent dçjÞ : c'est apræs l'assassinat du duc de Berry que la censure avait çtç rçtablie, ainsi que l'autorisation prçalable.
82 C'est-Þ-dire en publiant ce qu'on n'appelle pas encore les ª priæres d'insçrer ¹, çmanant des çditeurs.
83 Le manuscrit prçcise : ª au *Constitutionnel* ».
84 C'est ce que fera Villæle en 1824 au prix de 2 millions : ne pouvant supprimer les journaux, on les achæte (*La Foudre*, *L'Oriflamme*, *Le Drapeau blanc*, *La Gazette de France*, *Le Journal de Paris*).
85 Pour modæle principal de Finot, on a proposç Amçdçe Pichot, directeur de *La Revue de Paris*. Balzac, qui n'avait pas eu Þ s'en fçliciter dans les annçes 1832-1833, rægle quelques comptes avec lui.
86 La cçlæbre actrice de la Comçdie-Franåaise çtait en pleine activitç et ne fit ses adieux qu'en 1841, Þ 62 ans.
87 Dont le *Dictionnaire historique et critique* (1697) a servi de rçfçrence Þ tous les philosophes du XVIIIe siæcle.
88 Rue Rohan.
89 Camusot deviendra dçputç, baron et pair de France (*Le Cousin Pons*).
90 Deux actrices rçelles. Mlle Fleuriet mourut en 1823, Þ dix-neuf ans.
91 Ramener Þ la raison (sens vieilli).
92 La presse libçrale fit des gorges chaudes de l'anecdote de Louis XVIII disant ª Entrez, Zoç ¹ au chancelier Dambray qui avait frappç Þ la porte de son cabinet ; le monarque l'avait pris pour sa favoritç Zoç du Cayla et Dambray avait çtç ª cru Zoç ¹.
93 Allusion Þ l'histoire connue du corsaire Antoine Fuet qui, aux Antilles, Þ court de mitraille, chargea ses canons de piæces d'or portugaises (fin du XVIIIe siæcle).
94 En 1835, c'est Bouffç qui campa le pære Grandet dans *La Fille de l'Avare*, adaptation thçàtrale du roman de Balzac.
95 Ce nom çvoque celui de Frçdçric de Courcy, abondant auteur de vaudevilles.

Tous quatre sortirent et virent deux fiacres Þ la porte des acteurs qui donnait sur la rue des Fossçs-du-Temple[1]. Coralie fit monter Lucien dans la voiture o÷ se trouvaient dçjÞ Camusot et son beau-pære, le bonhomme Cardot. Elle offrit la quatriæme place Þ du Bruel. Le directeur partit avec Florine, Matifat et Lousteau.

ª Ces fiacres sont infàmes ! dit Coralie.

¢ Pourquoi n'avez-vous pas un çquipage ? rçpliqua du Bruel.

¢ Pourquoi ? s'çcria-t-elle avec humeur, je ne veux pas le dire devant M. Cardot qui sans doute a formç son gendre. Croiriez-vous que, petit et vieux comme il est, M. Cardot ne donne que cinq cents francs par mois Þ Florentine, juste de quoi payer son loyer, sa pàtçe et ses socques. Le vieux marquis de Rochegude, qui a six cent mille livres de rente, m'offre un coupç depuis deux mois. Mais je suis une artiste, et non une fille.

¢ Vous aurez une voiture apræs-demain, mademoiselle, dit gravement Camusot ; mais vous ne me l'aviez jamais demandçe.

¢ Est-ce que åa se demande ? Comment, quand on aime une femme, la laisse-t-on patauger dans la crotte et risquer de se casser les jambes en allant Þ pied. Il n'y a que ces chevaliers de l'Aune[2] pour aimer la boue au bas d'une robe. ¹

En disant ces paroles avec une aigreur qui brisa le cő ur de Camusot, Coralie trouvait la jambe de Lucien et la pressait entre les siennes, elle lui prit la main et la lui serra. Elle se tut alors et parut concentrçe dans une de ces jouissances infinies qui rçcompensent ces pauvres crçatures de tous leurs chagrins passçs, de leurs malheurs, et qui dçveloppent dans leur àme une poçsie inconnue aux autres femmes Þ qui ces violents contrastes manquent, heureusement.

ª Vous avez fini par jouer aussi bien que Mlle Mars, dit du Bruel Þ Coralie.

¢ Oui, dit Camusot, mademoiselle a eu quelque chose au commencement qui la chiffonnait ; mais dæs le milieu du second acte, elle a çtç dçlirante. Elle est pour la moitiç dans votre succæs.

¢ Et moi pour la moitiç dans le sien, dit du Bruel.

¢ Vous vous battez de la chape de l'çvèque[3] ¹ , dit-elle d'une voix altçrçe.

L'actrice profita d'un moment d'obscuritç pour porter Þ ses lævres la main de Lucien, et la baisa en la mouillant de pleurs. Lucien fut alors çmu jusque dans la moelle de ses os. L'humilitç de la courtisane amoureuse comporte des magnificences qui en remontrent aux anges.

ª Monsieur va faire l'article, dit du Bruel en parlant Þ Lucien, il peut çcrire un charmant paragraphe sur notre chære Coralie.

¢ Oh ! rendez-nous ce petit service, dit Camusot avec la voix d'un homme Þ genoux devant Lucien, vous trouverez en moi un serviteur bien disposç pour vous, en tout temps.

¢ Mais laissez donc Þ monsieur son indçpendance, cria l'actrice enragçe, il çcrira ce qu'il voudra. Papa Camusot, achetez-moi des voitures et non pas des çloges.

¢ Vous les aurez Þ træs bon marchç, rçpondit poliment Lucien. Je n'ai jamais rien çcrit dans les journaux, je ne suis pas au fait de leurs mő urs, vous aurez la virginitç de ma plume...

¢ Ce sera dròle, dit du Bruel.

¢ Nous voilÞ rue de Bondy ¹ , dit le petit pære Cardot que la sortie de Coralie avait atterrç.

ª Si j'ai les prçmices de ta plume, tu auras celles de mon cő ur ¹ , dit Coralie pendant le rapide instant o÷ elle resta seule avec Lucien dans la voiture.

Coralie alla rejoindre Florine dans sa chambre Þ coucher pour y prendre la toilette qu'elle y avait envoyçe. Lucien ne connaissait pas le luxe que dçploient chez les actrices ou chez leurs maìtresses les nçgociants enrichis qui veulent jouir de la vie. Quoique Matifat, qui n'avait pas une fortune aussi considçrable que celle de son ami Camusot, eùt fait les choses assez mesquinement, Lucien fut surpris en voyant une salle Þ manger artistement dçcorçe, tapissçe en drap vert garni de clous Þ tètes dorçes, çclairçe par de belles lampes, meublçe de jardiniæres pleines de fleurs, et un salon tendu de soie jaune relevçe par des agrçments bruns, o÷ resplendissaient les meubles alors Þ la mode, un lustre de Thomire[4], un tapis Þ dessins perses. La pendule, les candçlabres, le feu, tout çtait de bon goùt. Matifat avait laissç tout ordonner par Grindot, un jeune architecte qui lui bàtissait une maison, et qui, sachant la destination de cet appartement, y mit un soin particulier[5]. Aussi Matifat, toujours nçgociant, prenait-il des prçcautions pour toucher aux moindres choses, il semblait avoir sans cesse devant lui le chiffre des mçmoires, et regardait ces magnificences comme des bijoux imprudemment sortis d'un çcrin.

ª VoilÞ pourtant ce que je serai forcç de faire pour Florentine ¹ , çtait une pensçe qui se lisait dans les yeux du pære Cardot.

Lucien comprit soudain que l'çtat de la chambre o÷ demeurait Lousteau n'inquiçtait guære le journaliste aimç. Roi secret de ces fètes, Çtienne jouissait de toutes ces belles choses. Aussi se carrait-il en maìtre de maison, devant la cheminçe, en causant avec le directeur qui fçlicitait du Bruel.

ª La copie ! la copie ! cria Finot en entrant. Rien dans la boìte du journal. Les compositeurs tiennent mon article, et l'auront bientòt fini.

¢ Nous arrivons, dit Çtienne. Nous trouverons une table et du feu dans le boudoir de Florine. Si M. Matifat veut nous procurer du papier et de l'encre, nous brocherons le journal pendant que Florine et Coralie s'habillent. [1]

Cardot, Camusot et Matifat disparurent, empressçs de chercher les plumes, les canifs et tout ce qu'il fallait aux deux çcrivains. En ce moment une des plus jolies danseuses de ce temps, Tullia[6], se prçcipita dans le salon.

ª Mon cher enfant, dit-elle Þ Finot, on t'accorde tes cent abonnements, ils ne coùteront rien Þ la Direction, ils sont dçjÞ placçs, imposçs au Chant, Þ l'Orchestre et au Corps de ballet. Ton journal est si spirituel que personne ne se plaindra. Tu auras tes loges. Enfin voici le prix du premier trimestre, dit-elle en prçsentant deux billets de banque. Ainsi, ne m'çchine pas !

¢ Je suis perdu, s'çcria Finot. Je n'ai plus d'article de tète pour mon numçro, car il faut aller supprimer mon infàme diatribe...

¢ Quel beau mouvement, ma divine Laís[7], s'çcria Blondet qui suivait la danseuse avec Nathan, Vernou et Claude Vignon amenç par lui. Tu resteras Þ souper avec nous, cher amour, ou je te fais çcraser comme un papillon que tu es. En ta qualitç de danseuse, tu n'exciteras ici aucune rivalitç de talent. Quant Þ la beautç, vous avez toutes trop d'esprit pour ètre jalouses en public.

¢ Mon Dieu ! mes amis, du Bruel, Nathan, Blondet, sauvez-moi, cria Finot. J'ai besoin de cinq colonnes.

¢ J'en ferai deux avec la piæce, dit Lucien.

¢ Mon sujet en fournit une, dit Lousteau.

¢ Eh bien, Nathan, Vernou, du Bruel, faites-moi les plaisanteries de la fin. Ce brave Blondet pourra bien m'octroyer les deux petites colonnes de ta premiære page. Je cours Þ l'imprimerie. Heureusement, Tullia, tu es venue avec ta voiture.

¢ Oui, mais le duc y est avec un ministre allemand, dit-elle.

¢ Invitons le duc et le ministre, dit Nathan.

¢ Un Allemand, åa boit bien, åa çcoute, nous lui dirons tant de hardiesses qu'il en çcrira Þ sa cour, s'çcria Blondet.

¢ Quel est, de nous tous, le personnage assez sçrieux pour descendre lui parler, dit Finot. Allons, du Bruel, tu es un bureaucrate, amæne le duc de Rhçtorç[8], le ministre, et donne le bras Þ Tullia. Mon Dieu ! Tullia est-elle belle ce soir !...

¢ Nous allons ètre treize ! dit Matifat en pàlissant.

¢ Non, quatorze, s'çcria Florentine en arrivant, je veux surveiller (*maie laurt querdôtte*) milord Cardot !

¢ D'ailleurs, dit Lousteau, Blondet est accompagnç de Claude Vignon.

¢ Je l'ai menç boire, rçpondit Blondet en prenant un encrier. Ah ! åÞ, vous autres, ayez de l'esprit pour les cinquante-six bouteilles de vin que nous boirons, dit-il Þ Nathan et Þ Vernou. Surtout stimulez du Bruel, c'est un vaudevilliste, il est capable de faire quelques mçchantes pointes, poussez-le jusqu'au bon mot. [1]

Lucien, animç par le dçsir de faire ses preuves devant des personnages si remarquables, çcrivit son premier article sur la table ronde du boudoir de Florine, Þ la lueur des bougies roses allumçes par Matifat.

PANORAMA-DRAMATIQUE

Première représentation de L'Alcade dans l'embarras[9], *imbroglio en trois actes. – Début de Mlle Florine. – Mlle Coralie. – Bouffé*.

[a] On entre, on sort, on parle, on se promæne, on cherche quelque chose et l'on ne trouve rien, tout est en rumeur. L'alcade a perdu sa fille et retrouve son bonnet ; mais le bonnet ne lui va pas, ce doit ètre le bonnet d'un voleur. O÷ est le voleur ? On entre, on sort, on parle, on se promæne, on cherche de plus belle. L'alcade finit par trouver un homme sans sa fille, et sa fille sans un homme, ce qui est satisfaisant pour le magistrat, et non pour le public. Le calme renaìt, l'alcade veut interroger l'homme. Ce vieil alcade s'assied dans un grand fauteuil d'alcade en arrangeant ses manches d'alcade. L'Espagne est le seul pays o÷ il y ait des alcades attachçs Þ de grandes manches, o÷ se voient autour du cou des alcades ces fraises qui sur les thçàtres de Paris sont la moitiç de leurs fonctions. Cet alcade qui a tant trottinç d'un petit pas de vieillard poussif, est Bouffç, Bouffç le successeur de Potier, un jeune acteur qui fait si bien les vieillards qu'il a fait rire les plus vieux vieillards. Il y a un avenir de cent vieillards dans ce front chauve, dans cette voix chevrotante, dans ces fuseaux tremblants sous un corps de Gçronte. Il est si vieux, ce jeune acteur, qu'il effraie, on a peur que sa vieillesse ne se communique comme une maladie contagieuse. Et quel

admirable alcade ! Quel charmant sourire inquiet, quelle bètise importante ! quelle dignitç stupide ! quelle hçsitation judiciaire ! Comme cet homme sait bien que tout peut devenir alternativement faux et vrai ! Comme il est digne d'ètre le ministre d'un roi constitutionnel ! ¾ chacune des demandes de l'alcade, l'inconnu l'interroge ; Bouffç rçpond, en sorte que questionnç par la rçponse, l'alcade çclaircit tout par ses demandes. Cette scæne çminemment comique o÷ respire un parfum de Moliære a mis la salle en joie. Tout le monde sur la scæne a paru d'accord, mais je suis hors d'çtat de vous dire ce qui est clair et ce qui est obscur : la fille de l'alcade çtait lÞ, reprçsentçe par une vçritable Andalouse, une Espagnole, aux yeux espagnols, au teint espagnol, Þ la taille espagnole, Þ la dçmarche espagnole, une Espagnole de pied en cap, avec son poignard dans sa jarretiære, son amour au cőur, sa croix au bout d'un ruban sur la gorge. ¾ la fin de l'acte, quelqu'un m'a demandç comment allait la piæce, je lui ai dit : Elle a des bas rouges Þ coins verts, un pied grand comme åa, dans des souliers vernis, et la plus belle jambe de l'Andalousie ! Ah ! cette fille d'alcade, elle fait venir l'amour Þ la bouche, elle vous donne des dçsirs horribles, on a envie de sauter dessus la scæne et de lui offrir sa chaumiære et son cőur, ou trente mille livres de rente et sa plume. Cette Andalouse est la plus belle actrice de Paris. Coralie, puisqu'il faut l'appeler par son nom, est capable d'ètre comtesse ou grisette. On ne sait sous quelle forme elle plairait davantage. Elle sera ce qu'elle voudra ètre, elle est nçe pour tout faire, n'est-ce pas ce qu'il y a de mieux Þ dire d'une actrice au boulevard ?

ª Au second acte est arrivçe une Espagnole de Paris, avec sa figure de camçe et ses yeux assassins. J'ai demandç Þ mon tour d'o÷ elle venait, on m'a rçpondu qu'elle sortait de la coulisse et se nommait Mlle Florine ; mais, ma foi, je n'en ai rien pu croire, tant elle avait de feu dans les mouvements, de fureur dans son amour. Cette rivale de la fille de l'alcade est la femme d'un seigneur taillç dans le manteau d'Almaviva, o÷ il y a de l'çtoffe pour cent grands seigneurs du boulevard. Si Florine n'avait ni bas rouges Þ coins verts, ni souliers vernis, elle avait une mantille, un voile dont elle se servait admirablement, la grande dame qu'elle est ! Elle a fait voir Þ merveille que la tigresse peut devenir chatte. J'ai compris qu'il y avait lÞ quelque drame de jalousie, aux mots piquants que ces deux Espagnoles se sont dits. Puis, quand tout allait s'arranger, la bètise de l'alcade a tout rebrouillç. Tout ce monde de flambeaux, de riches[10], de valets, de Figaros, de seigneurs, d'alcades, de filles et de femmes, s'est remis Þ chercher, aller, venir, tourner.

L'intrigue s'est alors renouçe et je l'ai laissçe se renouer, car ces deux femmes, Florine la jalouse et l'heureuse Coralie, m'ont entortillç de nouveau dans les plis de leur basquine, de leur mantille, et m'ont fourrç leurs petits pieds dans l'ő il.

ª J'ai pu gagner le troisiæme acte sans avoir fait de malheur, sans avoir nçcessitç l'intervention du commissaire de police, ni scandalisç la salle, et je crois dæs lors Þ la puissance de la morale publique et religieuse dont on s'occupe tant Þ la Chambre des dçputçs qu'on dirait qu'il n'y a plus de morale en France. J'ai pu comprendre qu'il s'agit d'un homme qui aime deux femmes sans en ètre aimç, ou qui en est aimç sans les aimer, qui n'aime pas les alcades ou que les alcades n'aiment pas ; mais qui, Þ coup sùr, est un brave seigneur qui aime quelqu'un, lui-mème ou Dieu, comme pis-aller, car il se fait moine. Si vous voulez en savoir davantage, courez au Panorama-Dramatique. Vous voilÞ suffisamment prçvenu qu'il faut y aller une premiære fois pour se faire Þ ces triomphants bas rouges Þ coins verts, Þ ce petit pied plein de promesses, Þ ces yeux par o÷ filtre un rayon de soleil, Þ ces finesses de femme parisienne dçguisçe en Andalouse, et d'Andalouse dçguisçe en Parisienne ; puis une seconde fois pour jouir de la piæce qui fait mourir de rire sous forme de vieillard, pleurer sous forme de seigneur amoureux. La piæce a rçussi sous les deux espæces. L'auteur, qui, dit-on, a pour collaborateur un de nos grands poætes, a visç le succæs avec une fille amoureuse dans chaque main ; aussi a-t-il failli tuer de plaisir son parterre en çmoi. Les jambes de ces deux filles semblaient avoir plus d'esprit que l'auteur. Nçanmoins quand les deux rivales s'en allaient, on trouvait le dialogue spirituel, ce qui prouve assez victorieusement l'excellence de la piæce. L'auteur a çtç nommç au milieu d'applaudissements qui ont donnç des inquiçtudes Þ l'architecte de la salle ; mais l'auteur, habituç aux mouvements du Vçsuve avinç qui bout sous le lustre[11], ne tremblait pas : c'est M. de Cursy. Quant aux deux actrices, elles ont dansç le fameux bolçro de Sçville qui a trouvç gràce devant les pæres du Concile autrefois[12] et que la censure a permis, malgrç la dangereuse lascivitç des poses. Ce bolçro suffit Þ attirer tous les vieillards qui ne savent que faire de leur reste d'amour, et j'ai la charitç de les avertir de tenir le verre de leur lorgnette træs limpide. ¹

Pendant que Lucien çcrivait cette page qui fit rçvolution dans le journalisme par la rçvçlation d'une maniære neuve et originale[13], Lousteau

çcrivait un article, dit de mő urs, intitulç *L'Ex-Beau*, et qui commenåait ainsi :

ª Le beau de l'Empire est toujours un homme long et mince, bien conservç, qui porte un corset et qui a la croix de la Lçgion d'honneur. Il s'appelle quelque chose comme Potelet ; et, pour se mettre bien en cour aujourd'hui, le baron de l'Empire s'est gratifiç d'un *du :* il est du Potelet, quitte Þ redevenir Potelet en cas de rçvolution. Homme Þ deux fins d'ailleurs, comme son nom, il fait la cour au faubourg Saint-Germain apræs avoir çtç le glorieux, l'utile et l'agrçable porte-queue d'une ső ur de cet homme que la pudeur m'empèche de nommer. Si du Potelet renie son service apræs de l'Altesse impçriale, il chante encore les romances de sa bienfaitrice intime... ¹

L'article çtait un tissu de personnalitçs comme on les faisait Þ cette çpoque, assez sottes, car ce genre fut çtrangement perfectionnç depuis, notamment par le *Figaro*. Il s'y trouvait entre Mme de Bargeton, Þ qui le baron Chàtelet faisait la cour, et un os de seiche un parallæle bouffon qui plaisait sans qu'on eùt besoin de connaître les deux personnes desquelles on se moquait. Chàtelet çtait comparç Þ un hçron. Les amours de ce hçron, ne pouvant avaler la seiche, qui se cassait en trois quand il la laissait tomber, provoquaient irrçsistiblement le rire. Cette plaisanterie, qui se divisa en plusieurs articles, eut, comme on sait, un retentissement çnorme dans le faubourg Saint-Germain, et fut une des mille et une causes des rigueurs apportçes Þ la lçgislation de la Presse. Une heure apræs, Blondet, Lousteau, Lucien revinrent au salon o÷ causaient les convives, le duc, le ministre et les quatre femmes, les trois nçgociants, le directeur du thçàtre, Finot et les trois auteurs. Un apprenti, coiffç de son bonnet de papier, çtait dçjÞ venu chercher la copie pour le journal.

ª Les ouvriers vont quitter si je ne leur rapporte rien, dit-il.

¢ Tiens, voilÞ dix francs, et qu'ils attendent, rçpondit Finot.

¢ Si je les leur donne, monsieur, ils feront de la soùlographie, et adieu le journal.

¢ Le bon sens de cet enfant m'çpouvante ¹ , dit Finot[14].

Ce fut au moment o÷ le ministre prçdisait un brillant avenir Þ ce gamin que les trois auteurs entrærent. Blondet lut un article excessivement spirituel contre les romantiques. L'article de Lousteau fit rire. Le duc de Rhçtorç recommanda, pour ne pas trop indisposer le faubourg Saint-Germain, d'y glisser un çloge indirect pour Mme d'Espard.

ª Et vous, lisez-nous ce que vous avez fait ¹ , dit Finot Þ Lucien.

Quand Lucien, qui tremblait de peur, eut fini, le salon retentissait d'applaudissements, les actrices embrassaient le nçophyte, les trois nçgociants le serraient Þ l'çtouffer, du Bruel lui prenait la main et avait une larme Þ l'ő il, enfin, le directeur l'invitait Þ dìner.

ª Il n'y a plus d'enfants, dit Blondet. Comme M. de Chateaubriand a dçjÞ fait le mot d'*enfant sublime* pour Victor Hugo, je suis obligç de vous dire tout simplement que vous ètes un homme d'esprit, de cő ur et de style.

¢ Monsieur est du journal, dit Finot en remerciant Çtienne et lui jetant le fin regard de l'exploitateur[15].

¢ Quels mots avez-vous faits ? dit Lousteau Þ Blondet et Þ du Bruel.

¢ VoilÞ ceux de du Bruel, dit Nathan.

*« ŒEn voyant combien M. le vicomte d'A *** occupe le public, M. le vicomte Démosthène a dit hier : ‘ Ils vont peut-être me laisser tranquille[16] '.”*

« “Une dame dit à un Ultra qui blâmait le discours de M. Pasquier comme continuant le système de Decazes[17] : ‘ Oui, mais il a des mollets bien monarchiques'.Λ

¢ Si åa commence ainsi, je ne vous en demande pas davantage ; tout va bien, dit Finot. Cours leur porter cela, dit-il Þ l'apprenti. Le journal est un peu plaquç, mais c'est notre meilleur numçro, dit-il en se tournant vers le groupe des çcrivains qui dçjÞ regardaient Lucien avec une sorte de sournoiserie.

¢ Il a de l'esprit, ce gars-lÞ, dit Blondet.

¢ Son article est bien, dit Claude Vignon.

¢ ¾ table ! ¹ cria Matifat.

Le duc donna le bras Þ Florine, Coralie prit celui de Lucien, et la danseuse eut d'un còtç Blondet, de l'autre le ministre allemand.

ª Je ne comprends pas pourquoi vous attaquez Mme de Bargeton et le baron Chàtelet, qui est, dit-on, nommç prçfet de la Charente et maìtre des requètes.

¢ Mme de Bargeton a mis Lucien Þ la porte comme un dròle, dit Lousteau.

¢ Un si beau jeune homme ! ¹ fit le ministre.

Le souper, servi dans une argenterie neuve, dans une porcelaine de Sævres, sur du linge damassç, respirait une magnificence cossue. Chevet avait fait le souper, les vins avaient çtç choisis par le plus fameux nçgociant

du quai Saint-Bernard, ami de Camusot, de Matifat et de Cardot. Lucien, qui vit pour la premiære fois le luxe parisien fonctionnant, marchait ainsi de surprise en surprise, et cachait son çtonnement en homme d'esprit, de cő ur et de style qu'il çtait, selon le mot de Blondet.

En traversant le salon, Coralie avait dit Þ l'oreille de Florine : ª Fais-moi si bien griser Camusot qu'il soit obligç de rester endormi chez toi.

¢ Tu as donc *fait* ton journaliste ? rçpondit Florine en employant un mot du langage particulier Þ ces filles.

¢ Non, ma chære, je l'aime ! ¹ rçpliqua Coralie en faisant un admirable petit mouvement d'çpaules.

Ces paroles avaient retenti dans l'oreille de Lucien, apportçes par le cinquiæme pçchç capita1[18]. Coralie çtait admirablement bien habillçe, et sa toilette mettait savamment en relief ses beautçs spçciales ; car toute femme a des perfections qui lui sont propres. Sa robe, comme celle de Florine, avait le mçrite d'ètre d'une dçlicieuse çtoffe inçdite nommçe *mousseline de soie*, dont la primeur appartenait pour quelques jours Þ Camusot, l'une des providences parisiennes des fabriques de Lyon, en sa qualitç de chef du *Cocon d'or*. Ainsi l'amour et la toilette, ce fard et ce parfum de la femme, rehaussaient les sçductions de l'heureuse Coralie. Un plaisir attendu, et qui ne nous çchappera pas, exerce des sçductions immenses sur les jeunes gens. Peut-ètre la certitude est-elle Þ leurs yeux tout l'attrait des mauvais lieux, peut-ètre est-elle le secret des longues fidçlitçs ? L'amour pur, sincære, le premier amour enfin, joint Þ l'une de ces rages fantastiques qui piquent ces pauvres crçatures, et aussi l'admiration causçe par la grande beautç de Lucien, donnærent l'esprit du cő ur Þ Coralie.

ª Je t'aimerais laid et malade ! ¹ dit-elle Þ l'oreille de Lucien en se mettant Þ table.

Quel mot pour un poæte ! Camusot disparut et Lucien ne le vit plus en voyant Coralie. Çtait-ce un homme tout jouissance et tout sensation, ennuyç de la monotonie de la province, attirç par les abìmes de Paris, lassç de misære, harcelç par sa continence forcçe, fatiguç de sa vie monacale rue de Cluny, de ses travaux sans rçsultat, qui pouvait se retirer de ce festin brillant ? Lucien avait un pied dans le lit de Coralie, et l'autre dans la glu du Journal, au-devant duquel il avait tant couru sans pouvoir le joindre. Apræs tant de factions montçes en vain rue du Sentier, il trouvait le Journal attablç, buvant frais, joyeux, bon garåon. Il venait d'ètre vengç de toutes ses douleurs par un article qui devait le lendemain mème percer deux cő urs o÷

il avait voulu mais en vain verser la rage et la douleur dont on l'avait abreuvç. En regardant Lousteau, il se disait : ª Voilÿ un ami ! º sans se douter que dçjÿ Lousteau le craignait comme un dangereux rival. Lucien avait eu le tort de montrer tout son esprit : un article terne l'eùt admirablement servi. Blondet contrebalanåa l'envie qui dçvorait Lousteau en disant ÿ Finot qu'il fallait capituler avec le talent quand il çtait de cette force-lÿ. Cet arrèt dicta la conduite de Lousteau qui rçsolut de rester l'ami de Lucien et de s'entendre avec Finot pour exploiter un nouveau venu si dangereux en le maintenant dans le besoin. Ce fut un parti pris rapidement et compris dans toute son çtendue entre ces deux hommes par deux phrases dites d'oreille ÿ oreille. ª Il a du talent. ¢ Il sera exigeant. ¢ Oh ! ¢ Bon ! º

ª Je ne soupe jamais sans effroi avec des journalistes franåais, dit le diplomate allemand avec une bonhomie calme et digne en regardant Blondet qu'il avait vu chez la comtesse de Montcornet[19]. Il y a un mot de Blúcher que vous ètes chargçs de rçaliser.

¢ Quel mot ? dit Nathan.

¢ Quand Blúcher arriva sur les hauteurs de Montmartre avec Saacken, en 1814, pardonnez-moi, messieurs, de vous reporter ÿ ce jour fatal pour vous, Saacken, qui çtait un brutal, dit : Nous allons donc brùler Paris ! ¢ Gardez-vous-en bien, la France ne mourra que de *ça !* rçpondit Blúcher en montrant ce grand chancre qu'ils voyaient çtendu ÿ leurs pieds, ardent et fumeux, dans la vallçe de la Seine[20]. Je bçnis Dieu de ce qu'il n'y a pas de journaux dans mon pays, reprit le ministre apræs une pause. Je ne suis pas encore remis de l'effroi que m'a causç ce petit bonhomme coiffç de papier, qui, ÿ dix ans, possæde la raison d'un vieux diplomate. Aussi, ce soir, me semble-t-il que je soupe avec des lions et des panthæres qui me font l'honneur de velouter leurs pattes.

¢ Il est clair, dit Blondet, que nous pouvons dire et prouver ÿ l'Europe que Votre Excellence a vomi un serpent ce soir, qu'elle a manquç l'inoculer ÿ Mlle Tullia, la plus jolie de nos danseuses, et lÿ-dessus faire des commentaires sur Æve, la Bible, le premier et le dernier pçchç. Maís rassurez-vous, vous ètes notre hòte.

¢ Ce serait dròle, dit Finot.

¢ Nous ferions imprimer des dissertations scientifiques sur tous les serpents trouvçs dans le cőur et dans le corps humain pour arriver au corps diplomatique, dit Lousteau.

¢ Nous pourrions montrer un serpent quelconque dans ce bocal de cerises Þ l'eau-de-vie, dit Vernou.

¢ Vous finiriez par le croire vous-mème, dit Vignon au diplomate.

¢ Messieurs, ne rçveillez pas vos griffes qui dorment, s'çcria le duc de Rhçtorç.

¢ L'influence et le pouvoir du journal n'est qu'Þ son aurore, dit Finot, le journalisme est dans l'enfance, il grandira. Tout, dans dix ans d'ici, sera soumis Þ la publicitç. La pensçe çclairera tout, elle...

¢ Elle flçtrira tout, dit Blondet en interrompant Finot.

¢ C'est un mot, dit Claude Vignon.

¢ Elle fera des rois, dit Lousteau.

¢ Et dçfera les monarchies, dit le diplomate.

¢ Aussi, dit Blondet, si la Presse n'existait point, faudrait-il ne pas l'inventer, mais la voilÞ, nous en vivons.

¢ Vous en mourrez, dit le diplomate. Ne voyez-vous pas que la supçrioritç des masses, en supposant que vous les çclairiez, rendra la grandeur de l'individu plus difficile ; qu'en semant le raisonnement au cő ur des basses classes, vous rçcolterez la rçvolte, et que vous en serez les premiæres victimes. Que casse-t-on Þ Paris quand il y a une çmeute ?

¢ Les rçverbæres, dit Nathan ; mais nous sommes trop modestes pour avoir des craintes, nous ne serons que fèlçs.

¢ Vous ètes un peuple trop spirituel pour permettre Þ quelque gouvernement que ce soit de se dçvelopper, dit le ministre. Sans cela vous recommenceriez avec vos plumes la conquète de l'Europe que votre çpçe n'a pas su garder.

¢ Les journaux sont un mal, dit Claude Vignon. On pouvait utiliser ce mal, mais le gouvernement veut le combattre. Une lutte s'ensuivra. Qui succombera ? voilÞ la question.

¢ Le gouvernement, dit Blondet, je me tue Þ le crier. En France, l'esprit est plus fort que tout, et les journaux ont de plus que l'esprit de tous les hommes spirituels, l'hypocrisie de Tartuffe.

¢ Blondet ! Blondet, dit Finot, tu vas trop loin : il y a des abonnçs ici.

¢ Tu es propriçtaire d'un de ces entrepòts de venin, tu dois avoir peur ; mais moi je me moque de toutes vos boutiques, quoique j'en vive !

¢ Blondet a raison, dit Claude Vignon. Le Journal au lieu d'ètre un sacerdoce est devenu un moyen pour les partis ; de moyen, il s'est fait commerce ; et comme tous les commerces, il est sans foi ni loi. Tout journal

est, comme le dit Blondet, une boutique o÷ l'on vend au public des paroles de la couleur dont il les veut. S'il existait un journal des bossus, il prouverait soir et matin la beautç, la bontç, la nçcessitç des bossus. Un journal n'est plus fait pour çclairer, mais pour flatter les opinions. Ainsi, tous les journaux seront dans un temps donnç làches, hypocrites, infàmes, menteurs, assassins ; ils tueront les idçes, les systæmes, les hommes, et fleuriront par cela mème. Ils auront le bçnçfice de tous les ètres de raison : le mal sera fait sans que personne en soit coupable. Je serai moi Vignon, vous serez toi Lousteau, toi Blondet, toi Finot, des Aristide, des Platon, des Caton, des hommes de Plutarque ; nous serons tous innocents, nous pourrons nous laver les mains de toute infamie. Napolçon a donnç la raison de ce phçnomæne moral ou immoral, comme il vous plaira, dans un mot sublime que lui ont dictç ses çtudes sur la Convention : *Les crimes collectifs n'engagent personne*. Le journal peut se permettre la conduite la plus atroce, personne ne s'en croit sali personnellement.

¢ Mais le pouvoir fera des lois rçpressives, dit du Bruel, il en prçpare.

¢ Bah ! que peut la loi contre l'esprit franåais, dit Nathan, le plus subtil de tous les dissolvants.

¢ Les idçes ne peuvent ètre neutralisçes que par des idçes, reprit Vignon. La terreur, le despotisme peuvent seuls çtouffer le gçnie franåais, dont la langue se prète admirablement Þ l'allusion, Þ la double entente. Plus la loi sera rçpressive, plus l'esprit çclatera, comme la vapeur dans une machine Þ soupape. Ainsi, le Roi fait du bien, si le journal est contre lui, ce sera le ministre qui aura tout fait, et rççiproquement. Si le journal invente une infàme calomnie, on la lui a dite. ¾ l'individu qui se plaint, il sera quitte pour demander pardon de la libertç grande. S'il est traìnç devant les tribunaux, il se plaint qu'on ne soit pas venu lui demander une rectification ; mais demandez-la-lui ? il la refuse en riant, il traite son crime de bagatelle. Enfin il bafoue sa victime quand elle triomphe. S'il est puni, s'il a trop d'amende Þ payer, il vous signalera le plaignant comme un ennemi des libertçs, du pays et des lumiæres. Il dira que monsieur un tel est un voleur en expliquant comment il est le plus honnète homme du royaume. Ainsi, ses crimes, bagatelles ! ses agresseurs, des monstres ! et il peut en un temps donnç faire croire ce qu'il veut Þ des gens qui le lisent tous les jours. Puis rien de ce qui lui dçplaìt ne sera patriotique, et jamais il n'aura tort. Il se servira de la religion contre la religion, de la charte contre le Roi ; il bafouera la magistrature quand la magistrature le froissera ; il la louera

quand elle aura servi les passions populaires. Pour gagner des abonnçs, il inventera les fables les plus çmouvantes, il fera la parade comme Bobæche[21]. Le journal servirait son pære tout cru Þ la croque au sel de ses plaisanteries, plutòt que de ne pas intçresser ou amuser son public. Ce sera l'acteur mettant les cendres de son fils dans l'urne pour pleurer vçritablement[22], la maìtresse sacrifiant tout Þ son ami.

¢ C'est enfin le peuple in-folio, s'çcria Blondet en interrompant Vignon.

¢ Le peuple hypocrite et sans gçnçrositç, reprit Vignon, il bannira de son sein le talent comme Athænes a banni Aristide[23]. Nous verrons les journaux, dirigçs d'abord par des hommes d'honneur, tomber plus tard sous le gouvernement des plus mçdiocres qui auront la patience et la làchetç de gomme çlastique qui manquent aux beaux gçnies, ou Þ des çpiciers qui auront de l'argent pour acheter des plumes. Nous voyons dçjÞ ces choses-lÞ ! Mais dans dix ans le premier gamin sorti du collæge se croira un grand homme, il montera sur la colonne d'un journal pour souffleter ses devanciers, il les tirera par les pieds pour avoir leur place. Napolçon avait bien raison de museler la Presse. Je gagerais que, sous un gouvernement çlevç par elles, les feuilles de l'Opposition battraient en bræche, par les mèmes raisons et par les mèmes articles qui se font aujourd'hui contre celui du Roi, ce mème gouvernement au moment o÷ il leur refuserait quoi que ce fùt. Plus on fera de concessions aux journalistes, plus les journaux seront exigeants. Les journalistes parvenus seront remplacçs par des journalistes affamçs et pauvres. La plaie est incurable, elle sera de plus en plus maligne, de plus en plus insolente ; et plus le mal sera grand, plus il sera tolçrç, jusqu'au jour o÷ la confusion se mettra dans les journaux par leur abondance, comme Þ Babylone[24]. Nous savons, tous tant que nous sommes, que les journaux iront plus loin que les rois en ingratitude, plus loin que le plus sale commerce en spçculations et en calculs, qu'ils dçvoreront nos intelligences Þ vendre tous les matins leur trois-six[25] cçrçbral ; mais nous y çcrirons tous, comme ces gens qui exploitent une mine de vif-argent[26] en sachant qu'ils y mourront. VoilÞ lÞ-bas, Þ còtç de Coralie, un jeune homme... comment se nomme-t-il ? Lucien ! il est beau, il est poæte, et, ce qui vaut mieux pour lui, homme d'esprit ; eh bien, il entrera dans quelques-uns de ces mauvais lieux de la pensçe appelçs journaux, il y jettera ses plus belles idçes, il y dessçchera son cerveau, il y corrompra son àme, il y commettra ces làchetçs anonymes qui, dans la guerre des idçes, remplacent les stratagæmes, les pillages, les incendies, les revirements de bord dans la

guerre des *condottieri*. Quand il aura, lui, comme mille autres, dçpensç quelque beau gçnie au profit des actionnaires, ces marchands de poison le laisseront mourir de faim s'il a soif, et de soif s'il a faim.

¢ Merci, dit Finot.

¢ Mais, mon Dieu, dit Claude Vignon, je savais cela, je suis dans le bagne, et l'arrivçe d'un nouveau foråat me fait plaisir. Blondet et moi, nous sommes plus forts que messieurs tels et tels qui spçculent sur nos talents, et nous serons nçanmoins toujours exploitçs par eux. Nous avons du cő ur sous notre intelligence, il nous manque les fçroces qualitçs de l'exploitant. Nous sommes paresseux, contemplateurs, mçditatifs, jugeurs : on boira notre cervelle et l'on nous accusera d'inconduite !

¢ J'ai cru que vous seriez plus dròles, s'çcria Florine.

¢ Florine a raison, dit Blondet, laissons la cure des maladies publiques Þ ces charlatans d'hommes d'Çtat. Comme dit Charlet[27] : Cracher sur la vendange ? jamais !

¢ Savez-vous de quoi Vignon me fait l'effet ? dit Lousteau en montrant Lucien, d'une de ces grosses femmes de la rue du Pçlican, qui dirait Þ un collçgien : Mon petit, tu es trop jeune pour venir ici... ¹

Cette saillie fit rire, mais elle plut Þ Coralie. Les nçgociants buvaient et mangeaient en çcoutant.

ª Quelle nation que celle o÷ il se rencontre tant de bien et tant de mal ! dit le ministre au duc de Rhçtorç. Messieurs, vous ètes des prodigues qui ne pouvez pas vous ruiner. ¹

Ainsi, par la bçnçdiction du hasard, aucun enseignement ne manquait Þ Lucien sur la pente du prçcipice o÷ il devait tomber. D'Arthez avait mis le poæte dans la noble voie du travail en rçveillant le sentiment sous lequel disparaissent les obstacles. Lousteau lui-mème avait essayç de l'çloigner par une pensçe çgoíste, en lui dçpeignant le journalisme et la littçrature sous leur vrai jour. Lucien n'avait pas voulu croire Þ tant de corruptions cachçes ; mais il entendait enfin des journalistes criant de leur mal, il les voyait Þ l'ő uvre, çventrant leur nourrice pour prçdire l'avenir[28]. Il avait pendant cette soirçe vu les choses comme elles sont. Au lieu d'ètre saisi d'horreur Þ l'aspect du cő ur mème de cette corruption parisienne si bien qualifiçe par Blúcher, il jouissait avec ivresse de cette sociçtç spirituelle. Ces hommes extraordinaires sous l'armure damasquinçe de leurs vices et le casque brillant de leur froide analyse, il les trouvait supçrieurs aux hommes graves et sçrieux du Cçnacle. Puis il savourait les premiæres dçlices de la richesse,

il çtait sous le charme du luxe, sous l'empire de la bonne chære ; ses instincts capricieux se rçveillaient, il buvait pour la premiære fois des vins d'çlite, il faisait connaissance avec les mets exquis de la haute cuisine ; il voyait un ministre, un duc et sa danseuse, mèlçs aux journalistes, admirant leur atroce pouvoir ; il sentit une horrible dçmangeaison de dominer ce monde de rois, il se trouvait la force de les vaincre. Enfin, cette Coralie qu'il venait de rendre heureuse par quelques phrases, il l'avait examinçe Þ la lueur des bougies du festin, Þ travers la fumçe des plats et le brouillard de l'ivresse, elle lui paraissait sublime, l'amour la rendait si belle ! Cette fille çtait d'ailleurs la plus jolie, la plus belle actrice de Paris. Le Cçnacle, ce ciel de l'intelligence noble, dut succomber sous une tentation si complæte. La vanitç particuliære aux auteurs venait d'ètre caressçe chez Lucien par des connaisseurs, il avait çtç louç par ses futurs rivaux. Le succæs de son article et la conquète de Coralie çtaient deux triomphes Þ tourner une tète moins jeune que la sienne. Pendant cette discussion, tout le monde avait remarquablement bien mangç, supçrieurement bu. Lousteau, le voisin de Camusot, lui versa deux ou trois fois du kirsch dans son vin, sans que personne y fìt attention, et il stimula son amour-propre pour l'engager Þ boire. Cette manœuvre fut si bien mençe, que le nçgociant ne s'en aperåut pas, il se croyait dans son genre aussi malicieux que les journalistes. Les plaisanteries acerbes commencærent au moment o÷ les friandises du dessert et les vins circulærent. Le diplomate, en homme de beaucoup d'esprit, fit un signe au duc et Þ la danseuse dæs qu'il entendit ronfler les bètises qui annoncærent chez ces hommes d'esprit les scænes grotesques par lesquelles finissent les orgies, et tous trois ils disparurent. Dæs que Camusot eut perdu la tète, Coralie et Lucien qui, durant tout le souper, se comportærent en amoureux de quinze ans, s'enfuirent par les escaliers et se jetærent dans un fiacre. Comme Camusot çtait sous la table, Matifat crut qu'il avait disparu de compagnie avec l'actrice ; il laissa ses hòtes fumant, buvant, riant, disputant, et suivit Florine quand elle alla se coucher. Le jour surprit les combattants, ou plutòt Blondet, buveur intrçpide, le seul qui pùt parler et qui proposait aux dormeurs un toast Þ l'Aurore aux doigts de rose[29].

Lucien n'avait pas l'habitude des orgies parisiennes ; il jouissait bien encore de sa raison quand il descendit les escaliers, mais le grand air dçtermina son ivresse qui fut hideuse. Coralie et sa femme de chambre furent obligçes de monter le poæte au premier çtage de la belle maison o÷

logeait l'actrice, rue de Vendòme. Dans l'escalier, Lucien faillit se trouver mal, et fut ignoblement malade.

ª Vite, Bçrçnice, s'çcria Coralie, du thç. Fais du thç !

¢ Ce n'est rien, c'est l'air, disait Lucien. Et puis, je n'ai jamais tant bu.

¢ Pauvre enfant ! c'est innocent comme un agneau ¹ , dit Bçrçnice, grosse Normande aussi laide que Coralie çtait belle.

Enfin Lucien fut mis Þ son insu dans le lit de Coralie. Aidçe par Bçrçnice, l'actrice avait dçshabillç avec le soin et l'amour d'une mære pour un petit enfant son poæte qui disait toujours : ª C'est rien ! c'est l'air. Merci, maman.

¢ Comme il dit bien maman ! s'çcria Coralie en le baisant dans les cheveux.

¢ Quel plaisir d'aimer un pareil ange, mademoiselle, et o÷ l'avez-vous pèchç ? Je ne croyais pas qu'il pùt exister un homme aussi joli que vous ètes belle ¹ , dit Bçrçnice.

Lucien voulait dormir, il ne savait o÷ il çtait et ne voyait rien, Coralie lui fit avaler plusieurs tasses de thç, puis elle le laissa dormant.

ª La portiære ni personne ne nous a vus, dit Coralie.

¢ Non, je vous attendais.

¢ Victoire ne sait rien.

¢ Plus souvent ¹ , dit Bçrçnice.

Dix heures apræs, vers midi, Lucien se rçveilla sous les yeux de Coralie qui l'avait regardç dormant ! Il comprit cela, le poæte. L'actrice çtait encore dans sa belle robe abominablement tachçe et de laquelle elle allait faire une relique. Lucien reconnut les dçvouements, les dçlicatesses de l'amour vrai qui voulait sa rçcompense : il regarda Coralie. Coralie fut dçshabillçe en un moment, et se coula comme une couleuvre aupræs de Lucien. ¾ cinq heures, le poæte dormait bercç par des voluptçs divines, il avait entrevu la chambre de l'actrice, une ravissante crçation du luxe, toute blanche et rose, un monde de merveilles et de coquettes recherches qui surpassait ce que Lucien avait admirç dçjÞ chez Florine. Coralie çtait debout. Pour jouer son ròle d'Andalouse, elle devait ètre Þ sept heures au thçàtre. Elle avait encore contemplç son poæte endormi dans le plaisir, elle s'çtait enivrçe sans pouvoir se repaìtre de ce noble amour, qui rçunissait les sens au cő ur et le cő ur aux sens pour les exalter ensemble. Cette divinisation qui permet d'ètre deux ici-bas pour sentir, un seul dans le ciel pour aimer, çtait son absolution. ¾ qui d'ailleurs la beautç surhumaine de Lucien n'aurait-elle pas

servi d'excuse ? Agenouillçe Þ ce lit, heureuse de l'amour en lui-mème, l'actrice se sentait sanctifiçe. Ces dçlices furent troublçes par Bçrçnice.

ª Voici le Camusot, il vous sait ici ¹ , cria-t-elle.

Lucien se dressa, pensant avec une gçnçrositç innçe Þ ne pas nuire Þ Coralie. Bçrçnice leva un rideau. Lucien entra dans un dçlicieux cabinet de toilette, o÷ Bçrçnice et sa maìtresse apportærent avec une prestesse inouíe les vètements de Lucien. Quand le nçgociant apparut, les bottes du poæte frappærent les regards de Coralie ; Bçrçnice les avait mises devant le feu pour les chauffer apræs les avoir cirçes en secret. La servante et la maìtresse avaient oubliç ces bottes accusatrices. Bçrçnice partit apræs avoir çchangç un regard d'inquiçtude avec sa maìtresse. Coralie se plongea dans sa causeuse, et dit Þ Camusot de s'asseoir dans une gondole[30] en face d'elle. Le brave homme, qui adorait Coralie, regardait les bottes et n'osait lever les yeux sur sa maìtresse.

ª Dois-je prendre la mouche pour cette paire de bottes et quitter Coralie ? Ce serait se fàcher pour peu de chose. Il y a des bottes partout. Celles-ci seraient mieux placçes dans l'çtalage d'un bottier, ou sur les boulevards Þ se promener aux jambes d'un homme. Cependant, ici, sans jambes, elles disent bien des choses contraires Þ la fidçlitç. J'ai cinquante ans, il est vrai : je dois ètre aveugle comme l'amour. ¹

Ce làche monologue çtait sans excuse. La paire de bottes n'çtait pas de ces demi-bottes en usage aujourd'hui, et que jusqu'Þ un certain point un homme distrait pourrait ne pas voir ; c'çtait, comme la mode ordonnait alors de les porter, une paire de bottes entiæres, træs çlçgantes, et Þ glands, qui reluisaient sur des pantalons collants presque toujours de couleur claire, et o÷ se reflçtaient les objets comme dans un miroir. Ainsi, les bottes crevaient les yeux de l'honnète marchand de soieries, et, disons-le, elles lui crevaient le cő ur.

ª Qu'avez-vous ? lui dit Coralie.

¢ Rien, dit-il.

¢ Sonnez ¹ , dit Coralie en souriant de la làchetç de Camusot. ª Bçrçnice, dit-elle Þ la Normande dæs qu'elle arriva, ayez-moi donc des crochets pour que je mette encore ces damnçes bottes. Vous n'oublierez pas de les apporter ce soir dans ma loge.

¢ Comment ?... vos bottes ?... dit Camusot qui respira plus Þ l'aise.

¢ Eh ! que croyez-vous donc ? demanda-t-elle d'un air hautain. Grosse bète, n'allez-vous pas croire... Oh ! il le croirait ! dit-elle Þ Bçrçnice. J'ai un

ròle d'homme dans la piæce de Chose, et je ne me suis jamais mise en homme. Le bottier du thçàtre m'a apportç ces bottes-lÞ pour essayer Þ marcher, en attendant la paire de laquelle il m'a pris mesure ; il me les a mises, mais j'ai tant souffert que je les ai òtçes, et je dois cependant les remettre.

¢ Ne les remettez pas si elles vous gènent, dit Camusot que les bottes avaient tant gènç.

¢ Mademoiselle, dit Bçrçnice, ferait mieux, au heu de se martyriser, comme tout Þ l'heure ; elle en pleurait monsieur ! et si j'çtais homme, jamais une femme que j'aimerais ne pleurerait ! elle ferait mieux de les porter en maroquin bien mince. Mais l'administration est si ladre ! Monsieur, vous devriez aller lui en commander...

¢ Oui, oui, dit le nçgociant. Vous vous levez, dit-il Þ Coralie.

¢ ¾ l'instant, je ne suis rentrçe qu'Þ six heures, apræs vous avoir cherchç partout, vous m'avez fait garder mon fiacre pendant sept heures. VoilÞ de vos soins ! m'oublier pour des bouteilles. J'ai dù me soigner, moi qui vais jouer maintenant tous les soirs, tant que *L'Alcade* fera de l'argent. Je n'ai pas envie de mentir Þ l'article de ce jeune homme !

¢ Il est beau, cet enfant-lÞ, dit Camusot.

¢ Vous trouvez ? je n'aime pas ces hommes-lÞ, ils ressemblent trop Þ une femme ; et puis åa ne sait pas aimer comme vous autres, vieilles bètes du commerce. Vous vous ennuyez tant !

¢ Monsieur dìne-t-il avec Madame, demanda Bçrçnice.

¢ Non, j'ai la bouche empàtçe.

¢ Vous avez çtç joliment paf, hier. Ah ! papa Camusot, d'abord, moi je n'aime pas les hommes qui boivent...

¢ Tu feras un cadeau Þ ce jeune homme, dit le nçgociant.

¢ Ah ! oui, j'aime mieux les payer ainsi, que de faire ce que fait Florine. Allons, mauvaise race qu'on aime, allez-vous-en, ou donnez-moi une voiture pour que je ne perde plus de temps...

¢ Vous l'aurez demain pour dìner avec votre directeur, au *Rocher de Cancale*. On ne jouera pas la piæce nouvelle dimanche.

¢ Venez, je vais dìner [1], dit Coralie en emmenant Camusot.

Une heure apræs, Lucien fut dçlivrç par Bçrçnice, la compagne d'enfance de Coralie, une crçature aussi fine, aussi dçliçe d'esprit qu'elle çtait corpulente.

ª Restez ici, Coralie reviendra seule, elle veut mème congçdier Camusot s'il vous ennuie, dit Bçrçnice Þ Lucien ; mais, cher enfant de son cő ur, vous ètes trop ange pour la ruiner. Elle me l'a dit, elle est dçcidçe Þ tout planter lÞ, Þ sortir de ce paradis pour aller vivre dans votre mansarde. Oh ! les jaloux, les envieux ne lui ont-ils pas expliquç que vous n'aviez ni sou, ni maille, que vous viviez au quartier Latin. Je vous suivrais, voyez-vous, je vous ferais votre mçnage. Mais je viens de consoler la pauvre enfant. Pas vrai, monsieur, que vous avez trop d'esprit pour donner dans de pareilles bètises ? Ah ! vous verrez bien que l'autre gros n'a rien que le cadavre et que vous ètes le chçri, le bien-aimç, la divinitç Þ laquelle on abandonne l'àme. Si vous saviez comme ma Coralie est gentille quand je lui fais rçpçter ses ròles ! un amour d'enfant, quoi ! Elle mçritait bien que Dieu lui envoyàt un de ses anges, elle avait le dçgoùt de la vie. Elle a çtç si malheureuse avec sa mære, qui la battait, qui l'a vendue ! Oui, monsieur, une mære, sa propre enfant ! Si j'avais une fille, je la servirais comme ma petite Coralie, de qui je me suis fait un enfant. VoilÞ le premier bon temps que je lui ai vu, la premiære fois qu'elle a çtç bien applaudie. Il paraìt que, vu ce que vous avez çcrit, on a montç une fameuse claque pour la seconde reprçsentation. Pendant que vous dormiez, Braulard est venu travailler avec elle.

ª Qui ! Braulard ? demanda Lucien qui crut avoir entendu dçjÞ ce nom.

¢ Le chef des claqueurs, qui, de concert avec elle, est convenu des endroits du ròle o÷ elle serait soignçe. Quoiqu'elle se dise son amie, Florine pourrait vouloir lui jouer un mauvais tour et prendre tout pour elle. Tout le boulevard est en rumeur Þ cause de votre article. Quel lit arrangç pour les amours d'un prince !... ¹ dit-elle en mettant sur le lit un couvre-pied en dentelle.

Elle alluma les bougies. Aux lumiæres, Lucien çtourdi se crut en effet dans un palais du *Cabinet des fées*[31]. Les plus riches çtoffes du *Cocon d'or* avaient çtç choisies par Camusot pour servir aux tentures et aux draperies des fenètres. Le poæte marchait sur un tapis royal. Le palissandre des meubles arrètait dans les tailles de ses sculptures des frissons de lumiære qui y papillotaient. La cheminçe en marbre blanc resplendissait des plus coùteuses bagatelles. La descente du lit çtait en cygne bordç de martre. Des pantoufles en velours noir, doublçes de soie pourpre, y parlaient des plaisirs qui attendaient le poæte des *Marguerites*. Une dçlicieuse lampe pendait du plafond tendu de soie. Partout des jardiniæres merveilleuses montraient des fleurs choisies, de jolies bruyæres blanches, des camçlias sans parfum.

Partout vivaient les images de l'innocence. Comment imaginer lÞ une actrice et les mő urs du thçàtre ? Bçrçnice remarqua l'çbahissement de Lucien.

ª Est-ce gentil ? lui dit-elle d'une voix càline. Ne serez-vous pas mieux lÞ pour aimer que dans un grenier ? Empèchez son coup de tète ¹ , reprit-elle en amenant devant Lucien un magnifique guçridon chargç de mets dçrobçs au dìner de sa maìtresse, afin que la cuisiniære ne pùt soupåonner la prçsence d'un amant.

Lucien dìna træs bien, servi par Bçrçnice dans une argenterie sculptçe, dans des assiettes peintes Þ un louis la piæce. Ce luxe agissait sur son àme comme une fille des rues agit avec ses chairs nues et ses bas blancs bien tirçs sur un lycçen.

ª Est-il heureux, ce Camusot ! s'çcria-t-il.

¢ Heureux ? reprit Bçrçnice. Ah ! il donnerait bien sa fortune pour ètre Þ votre place, et pour troquer ses vieux cheveux gris contre votre jeune chevelure blonde. ¹

Elle engagea Lucien, Þ qui elle donna le plus dçlicieux vin que Bordeaux ait soignç pour le plus riche Anglais, Þ se recoucher en attendant Coralie, Þ faire un petit somme provisoire, et Lucien avait en effet envie de se coucher dans ce lit qu'il admirait. Bçrçnice, qui avait lu ce dçsir dans les yeux du poæte, en çtait heureuse pour sa maìtresse. ¾ dix heures et demie, Lucien s'çveilla sous un regard trempç d'amour. Coralie çtait lÞ dans la plus voluptueuse toilette de nuit. Lucien avait dormi, Lucien n'çtait plus ivre que d'amour. Bçrçnice se retira demandant : ª ¾ quelle heure demain ?

¢ Onze heures, tu nous apporteras notre dçjeuner au lit. Je n'y serai pour personne avant deux heures. ¹

¾ deux heures le lendemain, l'actrice et son amant çtaient habillçs et en prçsence, comme si le poæte fùt venu faire une visite Þ sa protçgçe. Coralie avait baignç, peignç, coiffç, habillç Lucien ; elle lui avait envoyç chercher douze belles chemises, douze cravates, douze mouchoirs chez Colliau[32], une douzaine de gants dans une boìte de cædre. Quand elle entendit le bruit d'une voiture Þ sa porte, elle se prçcipita vers la fenètre avec Lucien. Tous deux virent Camusot descendant d'un coupç magnifique.

ª Je ne croyais pas, dit-elle, qu'on pùt haír tant un homme et le luxe...

¢ Je suis trop pauvre pour consentir Þ ce que vous vous ruiniez, dit Lucien en passant ainsi sous les Fourches caudines.

¢ Pauvre petit chat, dit-elle en pressant Lucien sur son cő ur, tu m'aimes donc bien ? ¢ j'ai engagç monsieur, dit-elle en montrant Lucien Þ Camusot, Þ venir me voir ce matin, en pensant que nous irions nous promener aux Champs-Çlysçes pour essayer la voiture.

¢ Allez-y seuls, dit tristement Camusot, je ne dìne pas avec vous, c'est la fète de ma femme, je l'avais oubliç.

¢ Pauvre Musot ! comme tu t'ennuieras [1] , dit-elle en sautant au cou du marchand.

Elle çtait ivre de bonheur en pensant qu'elle çtrennerait seule avec Lucien ce beau coupç, qu'elle irait seule avec lui au Bois ; et, dans son accæs de joie, elle eut l'air d'aimer Camusot Þ qui elle fit mille caresses.

ª Je voudrais pouvoir vous donner une voiture tous les jours, dit le pauvre homme.

¢ Allons, monsieur, il est deux heures [1] , dit l'actrice Þ Lucien qu'elle vit honteux et qu'elle consola par un geste adorable.

Coralie dçgringola par les escaliers en entraìnant Lucien qui entendit le nçgociant se traìnant comme un phoque apræs eux, sans pouvoir les rejoindre. Le poæte çprouva la plus enivrante des jouissances : Coralie, que le bonheur rendait sublime, offrit Þ tous les yeux ravis une toilette pleine de goùt et d'çlçgance. Le Paris des Champs-Çlysçes admira ces deux amants. Dans une allçe du bois de Boulogne, leur coupç rencontra la calæche de Mmes d'Espard et de Bargeton qui regardærent Lucien d'un air çtonnç, mais auxquelles il lanåa le coup d'ő il mçprisant du poæte qui pressent sa gloire et va user de son pouvoir. Le moment o÷ il put çchanger par un coup d'ő il avec ces deux femmes quelques-unes des pensçes de vengeance qu'elles lui avaient mises au cő ur pour le ronger, fut un des plus doux de sa vie et dçcida peut-ètre de sa destinçe. Lucien fut repris par les Furies de l'orgueil : il voulut reparaìtre dans le monde, y prendre une çclatante revanche, et toutes les petitesses sociales, naguære foulçes aux pieds du travailleur, de l'ami du Cçnacle, rentrærent dans son àme. Il comprit alors toute la portçe de l'attaque faite pour lui par Lousteau : Lousteau venait de servir ses passions ; tandis que le Cçnacle, ce Mentor collectif, avait l'air de les mater au profit des vertus ennuyeuses et de travaux que Lucien commenåait Þ trouver inutiles. Travailler ! n'est-ce pas la mort pour les àmes avides de jouissances ? Aussi avec quelle facilitç les çcrivains ne glissent-ils pas dans le *farniente*, dans la bonne chære et les dçlices de la vie luxueuse des actrices et des femmes faciles ! Lucien sentit une irrçsistible envie de

continuer la vie de ces deux folles journçes. Le dìner au *Rocher de Cancale* fut exquis. Lucien trouva les convives de Florine, moins le ministre, moins le duc et la danseuse, moins Camusot, remplacçs par deux acteurs cçlæbres et par Hector Merlin accompagnç de sa maìtresse, une dçlicieuse femme qui se faisait appeler Mme du Val-Noble[33], la plus belle et la plus çlçgante des femmes qui composaient alors Þ Paris le monde exceptionnel de ces femmes qu'aujourd'hui l'on a dçcemment nommçes des *Lorettes*[34]. Lucien, qui vivait depuis quarante-huit heures dans un paradis, apprit le succæs de son article. En se voyant fètç, enviç, le poæte trouva son aplomb : son esprit scintilla, il fut le Lucien de Rubemprç qui pendant plusieurs mois brilla dans la littçrature et dans le monde artiste. Finot, cet homme d'une incontestable adresse Þ deviner le talent et qui le flairait comme un ogre sent la chair fraìche, cajola Lucien en essayant de l'embaucher dans l'escouade de journalistes qu'il commandait. Lucien mordit Þ ces flatteries. Coralie observa le manæge de ce consommateur d'esprit, et voulut mettre Lucien en garde contre lui.

ª Ne t'engage pas, mon petit, dit-elle Þ son poæte, attends, ils veulent t'exploiter, nous causerons de cela ce soir.

¢ Bah ! lui rçpondit Lucien, je me sens assez fort pour ètre aussi mçchant et aussi fin qu'ils peuvent l'ètre. ¹

Finot, qui ne s'çtait sans doute pas brouillç pour les blancs avec Hector Merlin, prçsenta Merlin Þ Lucien et Lucien Þ Merlin. Coralie et Mme du Val-Noble fraternisærent, se comblærent de caresses et de prçvenances. Mme du Val-Noble invita Lucien et Coralie Þ dìner. Hector Merlin, le plus dangereux de tous les journalistes prçsents Þ ce dìner, çtait un petit homme sec, Þ lævres pincçes, couvant une ambition dçmesurçe, d'une jalousie sans bornes, heureux de tous les maux qui se faisaient autour de lui, profitant des divisions qu'il fomentait, ayant beaucoup d'esprit, peu de vouloir, mais remplaåant la volontç par l'instinct qui mæne les parvenus vers les endroits çclairçs par l'or et par le pouvoir. Lucien et lui se dçplurent mutuellement. Il n'est pas difficile d'expliquer pourquoi. Merlin eut le malheur de parler Þ Lucien Þ haute voix comme Lucien pensait tout bas. Au dessert, les liens de la plus touchante amitiç semblaient unir ces hommes qui tous se croyaient supçrieurs l'un Þ l'autre. Lucien, le nouveau venu, çtait l'objet de leurs coquetteries. On causait Þ cőur ouvert. Hector Merlin seul ne riait pas. Lucien lui demanda la raison de sa raison.

ª Mais je vous vois entrant dans le monde littçraire et journaliste avec des illusions. Vous croyez aux amis. Nous sommes tous amis ou ennemis selon les circonstances. Nous nous frappons les premiers avec l'arme qui devrait ne nous servir qu'Þ frapper les autres. Vous vous apercevrez avant peu que vous n'obtiendrez rien par les beaux sentiments. Si vous ètes bon, faites-vous mçchant. Soyez hargneux par calcul. Si personne ne vous a dit cette loi suprème, je vous la confie et je ne vous aurai pas fait une mçdiocre confidence. Pour ètre aimç, ne quittez jamais votre maìtresse sans l'avoir fait pleurer un peu ; pour faire fortune en littçrature, blessez toujours tout le monde, mème vos amis, faites pleurer les amours-propres : tout le monde vous caressera. ¹

Hector Merlin fut heureux en voyant Þ l'air de Lucien que sa parole entrait chez le nçophyte comme la lame d'un poignard dans un cő ur. On joua. Lucien perdit tout son argent. Il fut emmenç par Coralie, et les dçlices de l'amour lui firent oublier les terribles çmotions du Jeu qui, plus tard, devait trouver en lui l'une de ses victimes. Le lendemain, en sortant de chez elle et revenant au quartier Latin, il trouva dans sa bourse l'argent qu'il avait perdu. Cette attention l'attrista d'abord, il voulut revenir chez l'actrice et lui rendre un don qui l'humiliait ; mais il çtait dçjÞ rue de La Harpe, il continua son chemin vers l'hòtel de Cluny. Tout en marchant, il s'occupa de ce soin de Coralie, il y vit une preuve de cet amour maternel que ces sortes de femmes mèlent Þ leurs passions. Chez elles, la passion comporte tous les sentiments. De pensçe en pensçe, Lucien finit par trouver une raison d'accepter en se disant : ª Je l'aime, nous vivrons ensemble comme mari et femme et je ne la quitterai jamais ! ¹ ¾ moins d'ètre Diogæne[35], qui ne comprendrait alors les sensations de Lucien en montant l'escalier boueux et puant de son hòtel, en faisant grincer la serrure de sa porte, en revoyant le carreau sale et la piteuse cheminçe de sa chambre horrible de misære et de nuditç ? Il trouva sur sa table le manuscrit de son roman et ce mot de Daniel d'Arthez :

ª Nos amis sont presque contents de votre ő uvre, cher poæte. Vous pourrez la prçsenter avec plus de confiance, disent-ils, Þ vos amis et Þ vos ennemis. Nous avons lu votre charmant article sur le Panorama-Dramatique, et vous devez exciter autant d'envie dans la littçrature que de regrets chez nous.

ª DANIEL. ¹

ª Regrets ! que veut-il dire ? ¹ s'çcria Lucien surpris du ton de politesse qui rçgnait dans ce billet. Çtait-il donc un çtranger pour le Cçnacle ? Apræs avoir dçvorç les fruits dçlicieux que lui avait tendus l'Æve des coulisses, il tenait encore plus Þ l'estime et Þ l'amitiç de ses amis de la rue des Quatre-Vents. Il resta pendant quelques instants plongç dans une mçditation par laquelle il embrassait son prçsent dans cette chambre et son avenir dans celle de Coralie. En proie Þ des hçsitations alternativement honorables et dçpravantes, il s'assit et se mit Þ examiner l'çtat dans lequel ses amis lui rendaient son ő uvre. Quel çtonnement fut le sien ! De chapitre en chapitre, la plume habile et dçvouçe de ces grands hommes encore inconnus avait changç ses pauvretçs en richesses. Un dialogue plein, serrç, concis, nerveux remplaåait ses conversations qu'il comprit alors n'ètre que des bavardages en les comparant Þ des discours o÷ respirait l'esprit du temps. Ses portraits, un peu mous de dessin, avaient çtç vigoureusement accusçs et colorçs ; tous se rattachaient aux phçnomænes curieux de la vie humaine par des observations physiologiques dues sans doute Þ Bianchon, exprimçes avec finesse, et qui les faisaient vivre. Ses descriptions verbeuses çtaient devenues substantielles et vives. Il avait donnç une enfant mal faite, mal vètue, et il retrouvait une dçlicieuse fille en robe blanche, Þ ceinture, Þ çcharpe roses, une crçation ravissante. La nuit le surprit, les yeux en pleurs, atterrç de cette grandeur, sentant le prix d'une pareille leåon, admirant ces corrections qui lui en apprenaient plus sur la littçrature et sur l'art que ses quatre annçes de lectures, de comparaisons et d'çtudes. Le redressement d'un carton mal conåu, un trait magistral sur le vif en disent toujours plus que les thçories et les observations.

ª Quels amis ! quels cő urs ! suis-je heureux ! ¹ s'çcria-t-il en serrant le manuscrit.

Entraìnç par l'emportement naturel aux natures poçtiques et mobiles, il courut chez Daniel. En montant l'escalier, il se crut cependant moins digne de ces cő urs que rien ne pouvait faire dçvier du sentier de l'honneur. Une voix lui disait que, si Daniel avait aimç Coralie, il ne l'aurait pas acceptçe avec Camusot. Il connaissait aussi la profonde horreur du Cçnacle pour les journalistes, et il se savait dçjÞ quelque peu journaliste. Il trouva ses amis, moins Meyraux, qui venait de sortir, en proie Þ un dçsespoir peint sur toutes les figures.

ª Qu'avez-vous, mes amis ? dit Lucien.

¢ Nous venons d'apprendre une horrible catastrophe : le plus grand esprit de notre çpoque, notre ami le plus aimç, celui qui pendant deux ans a çtç notre lumiære...

¢ Louis Lambert ? dit Lucien.

¢ Il est dans un çtat de catalepsie qui ne laisse aucun espoir, dit Bianchon.

¢ Il mourra le corps insensible et la tète dans les cieux, ajouta solennellement Michel Chrestien.

¢ Il mourra comme il a vçcu, dit d'Arthez.

¢ L'amour, jetç comme un feu dans le vaste empire de son cerveau, l'a incendiç, dit Lçon Giraud.

¢ Ou, dit Joseph Bridau, l'a exaltç Þ un point o÷ nous le perdons de vue.

¢ C'est nous qui sommes Þ plaindre, dit Fulgence Ridal.

¢ Il se guçrira peut-ètre, s'çcria Lucien.

¢ D'apræs ce que nous a dit Meyraux, la cure est impossible, rçpondit Bianchon. Sa tète est le thçàtre de phçnomænes sur lesquels la mçdecine n'a nul pouvoir.

¢ Il existe cependant des agents, dit d'Arthez...

¢ Oui, dit Bianchon, il n'est que cataleptique, nous pouvons le rendre imbçcile.

¢ Ne pouvoir offrir au gçnie du mal une tète en remplacement de celle-lÞ ! Moi, je donnerais la mienne ! s'çcria Michel Chrestien.

¢ Et que deviendrait la fçdçration europçenne[36] ? dit d'Arthez.

¢ Ah ! c'est vrai, reprit Michel Chrestien, avant d'ètre Þ un homme on appartient Þ l'Humanitç.

¢ Je venais ici le cő ur plein de remerciements pour vous tous, dit Lucien. Vous avez changç mon billon en louis d'or.

¢ Des remerciements ! Pour qui nous prends-tu ? dit Bianchon.

¢ Le plaisir a çtç pour nous, reprit Fulgence.

¢ Eh bien, vous voilÞ journaliste ? lui dit Lçon Giraud. Le bruit de votre dçbut est arrivç jusque dans le quartier Latin.

¢ Pas encore, rçpondit Lucien.

¢ Ah ! tant mieux ! dit Michel Chrestien.

¢ Je vous le disais bien, reprit d'Arthez. Lucien est un de ces cő urs qui connaissent le prix d'une conscience pure. N'est-ce pas un viatique fortifiant que de poser le soir sa tète sur l'oreiller en pouvant se dire : ɄJe n'ai pas jugç les ő uvres d'autrui, je n'ai causç d'affliction Þ personne ; mon esprit, comme

un poignard, n'a fouillç l'àme d'aucun innocent ; ma plaisanterie n'a immolç aucun bonheur, elle n'a mème pas troublç la sottise heureuse, elle n'a pas injustement fatiguç le gçnie ; j'ai dçdaignç les faciles triomphes de l'çpigramme ; enfin je n'ai jamais menti Þ mes convictions ?Λ

¢ Mais, dit Lucien, on peut, je crois, ètre ainsi tout en travaillant Þ un journal. Si je n'avais dçcidçment que ce moyen d'exister, il faudrait bien y venir.

¢ Oh ! oh ! oh ! fit Fulgence en montant d'un ton Þ chaque exclamation, nous capitulons.

¢ Il sera journaliste, dit gravement Lçon Giraud. Ah ! Lucien, si tu voulais l'ètre avec nous, qui allons publier un journal o÷ jamais la vçritç ni la justice ne seront outragçes, o÷ nous rçpandrons les doctrines utiles Þ l'Humanitç, peut-ètre...

¢ Vous n'aurez pas un abonnç, rçpliqua machiavçliquement Lucien en interrompant Lçon.

¢ Ils en auront cinq cents qui en vaudront cinq cent mille, rçpondit Michel Chrestien.

¢ Il vous faudra bien des capitaux, reprit Lucien.

¢ Non, dit d'Arthez, mais du dçvouement.

¢ On dirait d'une boutique de parfumeur, s'çcria Michel Chrestien en flairant par un geste comique la tète de Lucien. On t'a vu dans une voiture supçrieurement astiquçe, traìnçe par des chevaux de dandy, avec une maìtresse de prince, Coralie.

¢ Eh bien, dit Lucien, y a-t-il du mal Þ cela ?

¢ Tu dis cela comme s'il y en avait, lui cria Bianchon.

¢ J'aurais voulu Þ Lucien, dit d'Arthez, une Bçatrix, une noble femme qui l'aurait soutenu dans la vie...

¢ Mais, Daniel, est-ce que l'amour n'est pas partout semblable Þ lui-mème ? dit le poæte.

¢ Ah ! dit le rçpublicain, en ceci je suis aristocrate. Je ne pourrais pas aimer une femme qu'un acteur baise sur la joue en face du public, une femme tutoyçe dans les coulisses, qui s'abaisse devant un parterre et lui sourit, qui danse des pas en relevant ses jupes et qui se met en homme pour montrer ce que je veux ètre seul Þ voir. Ou, si j'aimais une pareille femme, elle quitterait le thçàtre, et je la purifierais par mon amour.

¢ Et si elle ne pouvait pas quitter le thçàtre ?

¢ Je mourrais de chagrin, de jalousie, de mille maux. On ne peut pas arracher son amour de son cő ur comme on arrache une dent. ¹

Lucien devint sombre et pensif. ª Quand ils apprendront que je subis Camusot, ils me mçpriseront ¹ , se disait-il.

ª Tiens, lui dit le sauvage rçpublicain avec une affreuse bonhomie, tu pourras ètre un grand çcrivain, mais tu ne seras jamais qu'un petit farceur[37] . ¹

Il prit son chapeau et sortit.

ª Il est dur, Michel Chrestien, dit le poæte.

¢ Dur et salutaire comme le davier du dentiste, dit Bianchon. Michel voit ton avenir, et peut-ètre en ce moment pleure-t-il sur toi dans la rue. ¹

D'Arthez fut doux et consolant, il essaya de relever Lucien. Au bout d'une heure le poæte quitta le Cçnacle, maltraitç par sa conscience qui lui criait : ª Tu seras journaliste ! ¹ comme la sorciære crie Þ Macbeth : ª Tu seras roi. ¹ Dans la rue, il regarda les croisçes du patient d'Arthez, çclairçes par une faible lumiære, et revint chez lui le cő ur attristç, l'àme inquiæte. Une sorte de pressentiment lui disait qu'il avait çtç serrç sur le cő ur de ses vrais amis pour la derniære fois. En entrant dans la rue de Cluny par la place de la Sorbonne, il reconnut l'çquipage de Coralie. Pour venir voir son poæte un moment, pour lui dire un simple bonsoir, l'actrice avait franchi l'espace du boulevard du Temple Þ la Sorbonne. Lucien trouva sa maìtresse tout en larmes Þ l'aspect de sa mansarde, elle voulait ètre misçrable comme son amant, elle pleurait en rangeant les chemises, les gants, les cravates et les mouchoirs dans l'affreuse commode de l'hòtel. Ce dçsespoir çtait si vrai, si grand, il exprimait tant d'amour, que Lucien, Þ qui l'on avait reprochç d'avoir une actrice, vit dans Coralie une sainte bien præs d'endosser le cilice de la misære. Pour venir, cette adorable crçature avait pris le prçtexte d'avertir son ami que la sociçtç Camusot, Coralie et Lucien rendrait Þ la sociçtç Matifat, Florine et Lousteau leur souper, et de demander Þ Lucien s'il avait quelque invitation Þ faire qui lui fùt utile ; Lucien lui rçpondit qu'il en causerait avec Lousteau. L'actrice, apræs quelques moments, se sauva en cachant Þ Lucien que Camusot l'attendait en bas. Le lendemain, dæs huit heures, Lucien alla chez Çtienne, ne le trouva pas, et courut chez Florine. Le journaliste et l'actrice reåurent leur ami dans la jolie chambre Þ coucher o÷ ils çtaient maritalement çtablis, et tous trois ils y dçjeunærent splendidement.

ª Mais, mon petit, lui dit Lousteau quand ils lurent attablçs et que Lucien lui eut parlç du souper que donnerait Coralie, je te conseille de venir avec moi voir Fçlicien Vernou, de l'inviter, et de te lier avec lui autant qu'on peut se lier avec un pareil dròle. Fçlicien te donnera peut-ètre accæs dans le journal politique o÷ il cuisine le feuilleton, et o÷ tu pourras fleurir Þ ton aise en grands articles dans le haut de ce journal. Cette feuille, comme la nòtre, appartient au parti libçral, tu seras libçral, c'est le parti populaire ; d'ailleurs, si tu voulais passer du còtç ministçriel, tu y entrerais avec d'autant plus d'avantages que tu te serais fait redouter. Hector Merlin et sa Mme du Val-Noble, chez qui vont quelques grands seigneurs, les jeunes dandies et les millionnaires, ne t'ont-ils pas priç, toi et Coralie, Þ dìner ?

¢ Oui, rçpondit Lucien, et tu en es avec Florine. ¹

Lucien et Lousteau, dans leur griserie du vendredi et pendant leur dìner du dimanche, en çtaient arrivçs Þ se tutoyer.

ª Eh bien, nous rencontrerons Merlin au journal, c'est un gars qui suivra Finot de præs ; tu feras bien de le soigner, de le mettre de ton souper avec sa maìtresse : il te sera peut-ètre utile avant peu, car les gens haineux ont besoin de tout le monde, et il te rendra service pour avoir ta plume au besoin.

¢ Votre dçbut a fait assez de sensation pour que vous n'çprouviez aucun obstacle, dit Florine Þ Lucien, hàtez-vous d'en profiter, autrement vous seriez promptement oubliç.

¢ L'affaire, reprit Lousteau, la grande affaire est consommçe ! Ce Finot, un homme sans aucun talent, est directeur et rçdacteur en chef du journal hebdomadaire de Dauriat, propriçtaire d'un sixiæme qui ne lui coùte rien, et il a six cents francs d'appointements par mois. Je suis, de ce matin, mon cher, rçdacteur en chef de notre petit journal. Tout s'est passç comme je le prçsumais l'autre soir : Florine a çtç superbe, elle rendrait des points au prince de Talleyrand.

¢ Nous tenons les hommes par leur plaisir, dit Florine, les diplomates ne les prennent que par l'amour-propre ; les diplomates leur voient faire des faåons et nous leur voyons faire des bètises, nous sommes donc les plus fortes.

¢ En concluant, dit Lousteau, Matifat a commis le seul bon mot qu'il prononcera dans sa vie de droguiste : L'affaire, a-t-il dit, ne sort pas de mon commerce !

¢ Je soupåonne Florine de le lui avoir soufflç, s'çcria Lucien.

¢ Ainsi, mon cher amour, reprit Lousteau, tu as le pied Þ l'çtrier.

¢ Vous ètes nç coiffç, dit Florine. Combien voyons-nous de petits jeunes gens qui *droguent*[38] dans Paris pendant des annçes sans arriver Þ pouvoir insçrer un article dans un journal ! Il en aura çtç de vous comme d'Emile Blondet. Dans six mois d'ici, je vous vois *faisant votre tête*, ajouta-t-elle en se servant d'un mot de son argot[39] et en lui jetant un sourire moqueur.

¢ Ne suis-je pas Þ Paris depuis trois ans, dit Lousteau et depuis hier seulement Finot me donne trois cents francs de fixe par mois pour la rçdaction en chef, me paye cent sous la colonne, et cent francs la feuille Þ son journal hebdomadaire.

¢ Hç bien, vous ne dites rien ?... s'çcria Florine en regardant Lucien.

¢ Nous verrons, dit Lucien.

¢ Mon cher, rçpondit Lousteau d'un air piquç, j'ai tout arrangç pour toi comme si tu çtais mon fræe ; mais je ne te rçponds pas de Finot. Finot sera sollicitç par soixante dròles qui, d'ici Þ deux jours, vont venir lui faire des propositions au rabais. J'ai promis pour toi, tu lui diras non, si tu veux. Tu ne te doutes pas de ton bonheur, reprit le journaliste apræs une pause. Tu feras partie d'une coterie dont les camarades attaquent leurs ennemis dans plusieurs journaux, et s'y servent mutuellement.

¢ Allons d'abord voir Fçlicien Vernou ¹ , dit Lucien qui avait hàte de se lier avec ces redoutables oiseaux de proie.

Lousteau envoya chercher un cabriolet, et les deux amis allærent rue Mandar, o÷ demeurait Vernou, dans une maison Þ allçe. Il y occupait un appartement au deuxiæme çtage. Lucien fut træs çtonnç de trouver ce critique acerbe, dçdaigneux et gourmç, dans une salle Þ manger de la derniære vulgaritç, tendue d'un mauvais petit papier briquetç, chargç de mousses par intervalles çgaux, ornçe de gravures Þ l'aqua-tinta dans des cadres dorçs, attablç avec une femme trop laide pour ne pas ètre lçgitime, et deux enfants en bas àge perchçs sur ces chaises Þ pieds træs çlevçs et Þ barriære, destinçes Þ maintenir ces petits dròles. Surpris dans une robe de chambre confectionnçe avec les restes d'une robe d'indienne Þ sa femme, Fçlicien eut un air assez mçcontent.

ª As-tu dçjeunç, Lousteau ? dit-il en offrant une chaise Þ Lucien.

¢ Nous sortons de chez Florine, dit Çtienne, et nous y avons dçjeunç. ¹

Lucien ne cessait d'examiner Mme Vernou, qui ressemblait Þ une bonne, grasse cuisiniære, assez blanche, mais superlativement commune. Mme Vernou portait un foulard par-dessus un bonnet de nuit Þ brides que ses

joues pressçes dçbordaient. Sa robe de chambre, sans ceinture, attachçe au col par un bouton, descendait Þ grands plis et l'enveloppait si mal qu'il çtait impossible de ne pas la comparer Þ une borne. D'une santç dçsespçrante, elle avait les joues presque violettes, et des mains Þ doigts en forme de boudins. Cette femme expliqua soudain Þ Lucien l'attitude gènçe de Vernou dans le monde. Malade de son mariage, sans force pour abandonner femme et enfants, mais assez poæte pour en toujours souffrir, cet auteur ne devait pardonner Þ personne un succæs, il devait ètre mçcontent de tout, en se sentant toujours mçcontent de lui-mème. Lucien comprit l'air aigre qui glaåait cette figure envieuse, l'àcretç des reparties que ce journaliste semait dans sa conversation, l'acerbitç de sa phrase, toujours pointue et travaillçe comme un stylet.

ª Passons dans mon cabinet, dit Fçlicien en se levant, il s'agit sans doute d'affaires littçraires.

¢ Oui et non, lui rçpondit Lousteau. Mon vieux, il s'agit d'un souper.

¢ Je venais, dit Lucien, vous prier de la part de Coralie... ¹

¾ ce nom, Mme Vernou leva la tète.

ª ¾ souper d'aujourd'hui en huit, dit Lucien en continuant. Vous trouverez chez elle la sociçtç que vous avez eue chez Florine, et augmentçe de Mme du Val-Noble, de Merlin et de quelques autres. Nous jouerons.

¢ Mais, mon ami, ce jour-lÞ nous devons aller chez Mme Mahoudeau, dit la femme.

¢ Eh ! qu'est-ce que cela fait ? dit Vernou.

¢ Si nous n'y allions pas, elle se choquerait, et tu es bien aise de la trouver pour escompter tes effets de librairie.

¢ Mon cher, voilÞ une femme qui ne comprend pas qu'un souper qui commence Þ minuit n'empèche pas d'aller Þ une soirçe qui finit Þ onze heures. Je travaille Þ còtç d'elle, ajouta-t-il.

¢ Vous avez tant d'imagination ! rçpondit Lucien qui se fit un ennemi mortel de Vernou par ce seul mot.

¢ Eh bien, reprit Lousteau, tu viens, mais ce n'est pas tout. M. de Rubemprç devient un des nòtres, ainsi pousse-le Þ ton journal ; prçsente-le comme un gars capable de faire la haute littçrature, afin qu'il puisse mettre au moins deux articles par mois.

¢ Oui, s'il veut ètre des nòtres, attaquer nos ennemis comme nous attaquerons les siens, et dçfendre nos amis, je parlerai de lui ce soir Þ l'Opçra, rçpondit Vernou.

¢ Eh bien, Þ demain, mon petit, dit Lousteau en serrant la main de Vernou avec les signes de la plus vive amitiç. Quand paraìt ton livre ?

¢ Mais, dit le pære de famille, cela dçpend de Dauriat, j'ai fini.

¢ Es-tu content ?...

¢ Mais oui et non...

¢ Nous chaufferons le succæs [1], dit Lousteau en se levant et saluant la femme de son confrære.

Cette brusque sortie fut nçcessitçe par les criailleries des deux enfants qui se disputaient et se donnaient des coups de cuiller en s'envoyant de la panade par la figure.

ª Tu viens de voir, mon enfant, dit Çtienne Þ Lucien, une femme qui, sans le savoir, fera bien des ravages en littçrature. Ce pauvre Vernou ne nous pardonne pas sa femme. On devrait l'en dçbarrasser, dans l'intçrèt public bien entendu. Nous çviterions un dçluge d'articles atroces, d'çpigrammes contre tous les succæs et contre toutes les fortunes. Que devenir avec une pareille femme accompagnçe de ces deux horribles moutards ? Vous avez vu le Rigaudin de *La Maison en loterie*, la piæce de Picard[40]... eh bien, comme Rigaudin, Vernou ne se battra pas, mais il fera battre les autres ; il est capable de se crever un ő il pour en crever deux Þ son meilleur ami ; vous le verrez posant le pied sur tous les cadavres, souriant Þ tous les malheurs, attaquant les princes, les ducs, les marquis, les nobles, parce qu'il est roturier ; attaquant les renommçes cçlibataires Þ cause de sa femme, et parlant toujours morale, plaidant pour les joies domestiques et pour les devoirs de citoyen. Enfin ce critique si moral ne sera doux pour personne, pas même pour les enfants. Il vit dans la rue Mandar entre une femme qui pourrait faire le mamamouchi du *Bourgeois gentilhomme* et deux petits Vernou laids comme des teignes ; il veut se moquer du faubourg Saint-Germain, o÷ il ne mettra jamais le pied, et fera parler les duchesses comme parle sa femme. VoilÞ l'homme qui va hurler apræs les jçsuites, insulter la cour, lui prèter l'intention de rçtablir les droits fçodaux, le droit d'aìnesse, et qui prèchera quelque croisade en faveur de l'çgalitç, lui qui ne se croit l'çgal de personne. S'il çtait garåon, s'il allait dans le monde, s'il avait les allures des poætes royalistes pensionnçs, ornçs de croix de la Lçgion d'honneur, ce serait un optimiste. Le journalisme a mille points de dçpart semblables. C'est une grande catapulte mise en mouvement par de petites haines. As-tu maintenant envie de te marier ? Vernou n'a plus de cő ur, le fiel a tout

envahi. Aussi est-ce le journaliste par excellence, un tigre Þ deux mains qui dçchire tout, comme si ses plumes avaient la rage.

ª Il est gunophobe[41], dit Lucien. A-t-il du talent ?

¢ Il a de l'esprit, c'est un *Articlier*. Vernou porte des articles, fera toujours des articles, et rien que des articles. Le travail le plus obstinç ne pourra jamais greffer un livre sur sa prose. Fçlicien est incapable de concevoir une ő uvre, d'en disposer les masses, d'en rçunir harmonieusement les personnages dans un plan qui commence, se noue et marche vers un fait capital ; il a des idçes, mais il ne connaìt pas les faits ; ses hçros seront des utopies philosophiques ou libçrales ; enfin, son style est d'une originalitç cherchçe, sa phrase ballonnçe tomberait si la critique lui donnait un coup d'çpingle. Aussi craint-il çnormçment les journaux, comme tous ceux qui ont besoin des gourdes et des bourdes de l'çloge pour se soutenir au-dessus de l'eau.

¢ Quel article tu fais, s'çcria Lucien.

¢ Ceux-lÞ, mon enfant, il faut se les dire et jamais les çcrire.

¢ Tu deviens rçdacteur en chef, dit Lucien.

¢ O÷ veux-tu que je te jette ? lui demanda Lousteau.

¢ Chez Coralie.

¢ Ah ! nous sommes amoureux, dit Lousteau. Quelle faute ! Fais de Coralie ce que je fais de Florine, une mçnagære, mais la libertç sur la montagne !

¢ Tu ferais damner les saints ! lui dit Lucien en riant.

¢ On ne damne pas les dçmons [1] , rçpondit Lousteau.

Le ton lçger, brillant de son nouvel ami, la maniære dont il traitait la vie, ses paradoxes mèlçs aux maximes vraies du machiavçlisme parisien agissaient sur Lucien Þ son insu. En thçorie, le poæte reconnaissait le danger de ces pensçes, et les trouvait utiles Þ l'application. En arrivant sur le boulevard du Temple, les deux amis convinrent de se retrouver, entre quatre et cinq heures, au bureau du journal, o÷ sans doute Hector Merlin viendrait. Lucien çtait, en effet, saisi par les voluptçs de l'amour vrai des courtisanes qui attachent leurs grappins aux endroits les plus tendres de l'àme en se pliant avec une incroyable souplesse Þ tous les dçsirs, en favorisant les molles habitudes d'o÷ elles tirent leur force. Il avait dçjÞ soif des plaisirs parisiens, il aimait la vie facile, abondante et magnifique que lui faisait l'actrice chez elle. Il trouva Coralie et Camusot ivres de joie. Le

Gymnase[42] proposait pour Pàques prochain un engagement dont les conditions, nettement formulçes, surpassaient les espçrances de Coralie.

ª Nous vous devons ce triomphe, dit Camusot.

¢ Oh ! certes, sans lui *L'Alcade* tombait, s'çcria Coralie, il n'y avait pas d'article, et j'çtais encore au boulevard pour six ans. ¹

Elle lui sauta au cou devant Camusot. L'effusion de l'actrice avait je ne sais quoi de moelleux dans sa rapiditç, de suave dans son entraìnement : elle aimait ! Comme tous les hommes dans leurs grandes douleurs, Camusot abaissa ses yeux Þ terre, et reconnut, le long de la couture des bottes de Lucien, le fil de couleur employç par les bottiers cçlæbres et qui se dessinait en jaune foncç sur le noir luisant de la tige. La couleur originale de ce fil l'avait prçoccupç pendant son monologue sur la prçsence inexplicable d'une paire de bottes devant la cheminçe de Coralie. Il avait lu en lettres noires imprimçes sur le cuir blanc et doux de la doublure l'adresse d'un bottier fameux Þ cette çpoque : Gay, rue de La Michodiære.

ª Monsieur, dit-il Þ Lucien, vous avez de bien belles bottes.

¢ Il a tout beau, rçpondit Coralie.

¢ Je voudrais bien me fournir chez votre bottier.

¢ Oh ! dit Coralie, comme c'est rue des Bourdonnais de demander les adresses des fournisseurs ! Allez-vous porter des bottes de jeune homme ? vous seriez joli garåon. Gardez donc vos bottes Þ revers, qui conviennent Þ un homme çtabli, qui a femme, enfants et maìtresse.

¢ Enfin, si monsieur voulait tirer une de ses bottes, il me rendrait un service signalç, dit l'obstinç Camusot.

¢ Je ne pourrais la remettre sans crochets, dit Lucien en rougissant.

¢ Bçrçnice en ira chercher, ils ne seront pas de trop ici, dit le marchand d'un air horriblement goguenard.

¢ Papa Camusot, dit Coralie en lui jetant un regard empreint d'un atroce mçpris, ayez le courage de votre làchetç ! Allons, dites toute votre pensçe. Vous trouvez que les bottes de monsieur ressemblent aux miennes ? Je vous dçfends d'òter vos bottes, dit-elle Þ Lucien. Oui, monsieur Camusot, oui, ces bottes sont absolument les mèmes que celles qui se croisaient les bras devant mon foyer l'autre jour, et monsieur cachç dans mon cabinet de toilette les attendait, il avait passç la nuit ici. VoilÞ ce que vous pensez, hein ? Pensez-le, je le veux. C'est la vçritç pure. Je vous trompe. Apræs ? Cela me plaìt, Þ moi ! ¹

Elle s'assit sans colære et de l'air le plus dçgagç du monde en regardant Camusot et Lucien, qui n'osaient se regarder.

ª Je ne croirai que ce vous voudrez que je croie, dit Camusot. Ne plaisantez pas, j'ai tort.

¢ Ou je suis une infàme dçvergondçe qui dans un moment s'est amourachç de monsieur, ou je suis une pauvre misçrable crçature qui a senti pour la premiære fois le vçritable amour apræs lequel courent toutes les femmes. Dans les deux cas, il faut me quitter ou me prendre comme je suis, dit-elle en faisant un geste de souveraine par lequel elle çcrasa le nçgociant.

¢ Serait-ce vrai ? dit Camusot qui vit Þ la contenance de Lucien que Coralie ne riait pas et qui mendiait une tromperie.

¢ J'aime mademoiselle ¹ , dit Lucien.

En entendant ce mot dit d'une voix çmue, Coralie sauta au cou de son poæte, le pressa dans ses bras et tourna la tète vers le marchand de soieries en lui montrant l'admirable groupe d'amour qu'elle faisait avec Lucien.

ª Pauvre Musot, reprends tout ce que tu m'as donnç, je ne veux rien de toi, j'aime comme une folle cet enfant-lÞ, non pour son esprit, mais pour sa beautç. Je prçfære la misære avec lui, Þ des millions avec toi. ¹

Camusot tomba sur un fauteuil, se mit la tète dans les mains, et demeura silencieux.

ª Voulez-vous que nous nous en allions ? ¹ lui dit-elle avec une incroyable fçrocitç.

Lucien eut froid dans le dos en se voyant chargç d'une femme, d'une actrice et d'un mçnage.

ª Reste ici, garde tout, Coralie, dit le marchand d'une voix faible et douloureuse qui partait de l'àme, je ne veux rien reprendre. Il y a pourtant lÞ soixante mille francs de mobilier, mais je ne saurais me faire Þ l'idçe de ma Coralie dans la misære. Et tu seras cependant avant peu dans la misære. Quelque grands que soient les talents de monsieur, ils ne peuvent pas te donner une existence. VoilÞ ce qui nous attend tous, nous autres vieillards ! Laisse-moi, Coralie, le droit de venir te voir quelquefois : je puis t'ètre utile. D'ailleurs, je l'avoue, il me serait impossible de vivre sans toi. ¹

La douceur de ce pauvre homme, dçpossçdç de tout son bonheur au moment o÷ il se croyait le plus heureux, toucha vivement Lucien, mais non Coralie.

ª Viens, mon pauvre Musot, viens tant que tu voudras, dit-elle, je t'aimerai mieux en ne te trompant point. ¹

Camusot parut content de n'ètre pas chassç de son paradis terrestre o÷ sans doute il devait souffrir, mais o÷ il espçra rentrer plus tard dans tous ses droits en se fiant sur les hasards de la vie parisienne et sur les sçductions qui allaient entourer Lucien. Le vieux marchand matois pensa que tòt ou tard ce beau jeune homme se permettrait des infidçlitçs, et pour l'espionner, pour le perdre dans l'esprit de Coralie, il voulait rester leur ami. Cette làchetç de la passion vraie effraya Lucien. Camusot offrit Þ dìner au Palais-Royal, chez Vçry, ce qui fut acceptç.

ª Quel bonheur, cria Coralie quand Camusot fut parti, plus de mansarde au quartier Latin, tu demeureras ici, nous ne nous quitterons pas, tu prendras pour conserver les apparences un petit appartement, rue Charlot, et vogue la galære ! ¹

Elle se mit Þ danser son pas espagnol avec un entrain qui peignit une indomptable passion.

ª Je puis gagner cinq cents francs par mois en travaillant beaucoup, dit Lucien.

¢ J'en ai toujours autant au thçàtre, sans compter les feux[43]. Camusot m'habillera toujours, il m'aime ! Avec quinze cents francs par mois, nous vivrons comme des Crçsus.

¢ Et les chevaux, et le cocher, et le domestique ? dit Bçrçnice.

¢ Je ferai des dettes ¹ , s'çcria Coralie.

Elle se remit Þ danser une gigue avec Lucien.

ª Il faut dæs lors accepter les propositions de Finot, s'çcria Lucien.

¢ Allons, dit Coralie, je m'habille et te mæne Þ ton journal, je t'attendrai en voiture, sur le boulevard. ¹

Lucien s'assit sur un sofa, regarda l'actrice faisant sa toilette, et se livra aux plus graves rçflexions. Il eùt mieux aimç laisser Coralie libre que d'ètre jetç dans les obligations d'un pareil mariage ; mais il la vit si belle, si bien faite, si attrayante, qu'il fut saisi par les pittoresques aspects de cette vie de Bohæme, et jeta le gant Þ la face de la Fortune. Bçrçnice eut ordre de veiller au dçmçnagement et Þ l'installation de Lucien. Puis, la triomphante, la belle, l'heureuse Coralie entraìna son amant aimç, son poæte, et traversa tout Paris pour aller rue Saint-Fiacre. Lucien grimpa lestement l'escalier, et se produisit en maìtre dans les bureaux du journal. Coloquinte ayant toujours son papier timbrç sur la tète et le vieux Giroudeau lui dirent encore assez hypocritement que personne n'çtait venu.

ª Mais les rçdacteurs doivent se voir quelque part pour convenir du journal, dit-il.

¢ Probablement, mais la rçdaction ne me regarde pas [1] , dit le capitaine de la Garde impçriale qui se remit Þ vçrifier ses bandes en faisant son çternel broum ! broum !

En ce moment, par un hasard, doit-on dire heureux ou malheureux ? Finot vint pour annoncer Þ Giroudeau sa fausse abdication, et lui recommander de veiller Þ ses intçrèts.

ª Pas de diplomatie avec monsieur, il est du journal, dit Finot Þ son oncle en prenant la main de Lucien et la lui serrant.

¢ Ah ! monsieur est du journal, s'çcria Giroudeau surpris du geste de son neveu. Eh bien, monsieur, vous n'avez pas eu de peine Þ y entrer.

¢ Je veux y faire votre lit pour que vous ne soyez pas *jobardé*[44] par Çtienne, dit Finot en regardant Lucien d'un air fin. Monsieur aura trois francs par colonne pour toute sa rçdaction, y compris les comptes rendus de thçàtre.

¢ Tu n'as jamais fait ces conditions Þ personne, dit Giroudeau en regardant Lucien avec çtonnement.

¢ Il aura les quatre thçàtres du boulevard, tu auras soin que ses loges ne lui soient pas *chipées*, et que ses billets de spectacle lui soient remis. Je vous conseille nçanmoins de vous les faire adresser chez vous, dit-il en se tournant vers Lucien. Monsieur s'engage Þ faire, en outre de sa critique, dix articles Variçtçs d'environ deux colonnes pour cinquante francs par mois pendant un an. Cela vous va-t-il ?

¢ Oui, dit Lucien qui avait la main forcçe par les circonstances.

¢ Mon oncle, dit Finot au caissier, tu rçdigeras le traitç que nous signerons en descendant.

¢ Qui est monsieur ? demanda Giroudeau en se levant et òtant son bonnet de soie noire.

¢ M. Lucien de Rubemprç, l'auteur de l'article sur *L'Alcade*, dit Finot.

¢ Jeune homme, s'çcria le vieux militaire en frappant sur le front de Lucien, vous avez lÞ des mines d'or. Je ne suis pas littçraire, mais votre article, je l'ai lu, il m'a fait plaisir. Parlez-moi de cela ! VoilÞ de la gaietç. Aussi ai-je dit : Åa nous amænera des abonnçs ! Et il en est venu. Nous avons vendu cinquante numçros.

¢ Mon traitç avec Çtienne Lousteau est-il copiç double et prèt Þ signer ? dit Finot Þ son oncle.

¢ Oui, dit Giroudeau.

¢ Mets Þ celui que je signe avec monsieur la date d'hier, afin que Lousteau soit sous l'empire de ces conventions. ¹ Finot prit le bras de son nouveau rçdacteur avec un semblant de camaraderie qui sçduisit le poæte, et l'entraìna dans l'escalier en lui disant : ª Vous avez ainsi une position faite. Je vous prçsenterai moi-mème Þ *mes* rçdacteurs. Puis, ce soir, Lousteau vous fera reconnaìtre aux thçàtres. Vous pouvez gagner cent cinquante francs par mois Þ notre petit journal que va diriger Lousteau ; aussi tàchez de bien vivre avec lui. DçjÞ le dròle m'en voudra de lui avoir liç les mains en votre endroit, mais vous avez du talent, et je ne veux pas que vous soyez en butte aux caprices d'un rçdacteur en chef. Entre nous, vous pouvez m'apporter jusqu'Þ deux feuilles par mois pour ma Revue hebdomadaire, je vous les payerai deux cents francs. Ne parlez de cet arrangement Þ personne, je serais en proie Þ la vengeance de tous ces amours-propres blessçs de la fortune d'un nouveau venu. Faites quatre articles de vos deux feuilles, signez-en deux de votre nom et deux d'un pseudonyme, afin de ne pas avoir l'air de manger le pain des autres. Vous devez votre position Þ Blondet et Þ Vignon qui vous trouvent de l'avenir. Ainsi, ne vous galvaudez pas. Surtout, dçfiez-vous de vos amis. Quant Þ nous deux, entendons-nous bien toujours. Servez-moi, je vous servirai. Vous avez pour quarante francs de loges et de billets Þ vendre, et pour soixante francs de livres Þ *laver*[45]. Åa et votre rçdaction vous donneront quatre cent cinquante francs par mois. Avec de l'esprit, vous saurez trouver au moins deux cents francs en sus chez les libraires qui vous payeront des articles et des prospectus. Mais vous ètes Þ moi, n'est-ce pas ? Je puis compter sur vous. ¹

Lucien serra la main de Finot avec un transport de joie inouí.

ª N'ayons pas l'air de nous ètre entendus ¹, lui dit Finot Þ l'oreille en poussant la porte d'une mansarde au cinquiæme çtage de la maison, et situçe au fond d'un long corridor.

Lucien aperåut alors Lousteau, Fçlicien Vernou, Hector Merlin et deux autres rçdacteurs qu'il ne connaissait pas, tous rçunis Þ une table couverte d'un tapis vert, devant un bon feu, sur des chaises ou des fauteuils, fumant ou riant. La table çtait chargçe de papiers, il s'y trouvait un vçritable encrier plein d'encre, des plumes assez mauvaises, mais qui servaient aux rçdacteurs. Il fut dçmontrç au nouveau journaliste que lÞ s'çlaborait le grand ő uvre.

ª Messieurs, dit Finot, l'objet de la rçunion est l'installation en mon lieu et place de notre cher Lousteau comme rçdacteur en chef du journal que je suis obligç de quitter. Mais, quoique mes opinions subissent une transformation nçcessaire pour que je puisse passer rçdacteur en chef de la Revue dont les destinçes vous sont connues, mes convictions sont les mèmes et nous restons amis. Je suis tout Þ vous, comme vous serez Þ moi. Les circonstances sont variables, les principes sont fixes. Les principes sont le pivot sur lequel marchent les aiguilles du baromætre politique. ¹

Tous les rçdacteurs partirent d'un çclat de rire.

ª Qui t'a donnç ces phrases-lÞ ? demanda Lousteau.

¢ Blondet, rçpondit Finot.

¢ Vent, pluies, tempète, beau fixe, dit Merlin, nous parcourrons tout ensemble.

¢ Enfin, reprit Finot, ne nous embarbouillons pas dans les mçtaphores : tous ceux qui auront quelques articles Þ m'apporter retrouveront Finot. Monsieur, dit-il en prçsentant Lucien, est des vòtres. J'ai traitç avec lui, Lousteau. ¹

Chacun complimenta Finot sur son çlçvation et sur ses nouvelles destinçes.

ª Te voilÞ Þ cheval sur nous et sur les autres, lui dit l'un des rçdacteurs inconnus Þ Lucien, tu deviens Janus...

¢ Pourvu qu'il ne soit pas Janot[46], dit Vernou.

¢ Tu nous laisses attaquer nos bètes noires ?

¢ Tout ce que vous voudrez ! dit Finot.

¢ Ah ! mais, dit Lousteau, le journal ne peut pas reculer. M. Chàtelet s'est fàchç, nous n'allons pas le làcher pendant une semaine.

¢ Que s'est-il passç ? dit Lucien.

¢ Il est venu demander raison, dit Vernou. L'ex-beau de l'Empire a trouvç le pære Giroudeau, qui, du plus beau sang-froid du monde, a montrç dans Philippe Bridau[47] l'auteur de l'article, et Philippe a demandç au baron son heure et ses armes. L'affaire en est restçe lÞ. Nous sommes occupçs Þ prçsenter des excuses au baron dans le numçro de demain. Chaque phrase est un coup de poignard.

¢ Mordez-le ferme, il viendra me trouver, dit Finot. J'aurai l'air de lui rendre service en vous apaisant, il tient au Ministære, et nous accrocherons lÞ quelque chose, une place de professeur supplçant ou quelque bureau de

tabac. Nous sommes heureux qu'il se soit piquç au jeu. Qui de vous veut faire dans mon nouveau journal un article de fond sur Nathan ?

¢ Donnez-le Þ Lucien, dit Lousteau. Hector et Vernou feront des articles dans leurs journaux respectifs...

¢ Adieu, messieurs, nous nous reverrons seul Þ seul chez Barbin[48] ¹ , dit Finot en riant.

Lucien reåut quelques compliments sur son admission dans le corps redoutable des journalistes, et Lousteau le prçsenta comme un homme sur qui l'on pouvait compter.

ª Lucien vous invite en masse, messieurs, Þ souper chez sa maìtresse, la belle Coralie.

¢ Coralie va au Gymnase, dit Lucien Þ Çtienne.

¢ Eh bien, messieurs, il est entendu que nous pousserons Coralie, hein ? Dans tous vos journaux, mettez quelques lignes sur son engagement et parlez de son talent. Vous donnerez du tact, de l'habiletç Þ l'administration du Gymnase, pouvons-nous lui donner de l'esprit ?

¢ Nous lui donnerons de l'esprit, rçpondit Merlin, Frçdçric a une piæce avec Scribe.

¢ Oh ! le directeur du Gymnase est alors le plus prçvoyant et le plus perspicace des spçculateurs, dit Vernou.

¢ Ah ! åÞ, ne faites pas vos articles sur le livre de Nathan que nous ne nous soyons concertçs, vous saurez pourquoi, dit Lousteau. Nous devons ètre utiles Þ notre nouveau camarade. Lucien a deux livres Þ placer, un recueil de sonnets et un roman. Par la vertu de l'entrefilet ! il doit ètre un grand poæte Þ trois mois d'çchçance. Nous nous servirons de ses *Marguerites* pour rabaisser les Odes, les Ballades, les Mçditations, toute la poçsie romantique.

¢ Åa serait dròle si les sonnets ne valaient rien, dit Vernou. Que pensez-vous de vos sonnets, Lucien ?

¢ LÞ, comment les trouvez-vous ? dit un des rçdacteurs inconnus.

¢ Messieurs, ils sont bien, dit Lousteau, parole d'honneur.

¢ Eh bien, j'en suis content, dit Vernou, je les jetterai dans les jambes de ces poætes de sacristie qui me fatiguent.

¢ Si Dauriat, ce soir, ne prend pas *Les Marguerites*, nous lui flanquerons article sur article contre Nathan.

¢ Et Nathan, que dira-t-il ? ¹ s'çcria Lucien.

---

1 Aujourd'hui rue Amelot.

2 Mçchante allusion au mçtier de Camusot, qui se sert de l'aune pour mesurer les soieries qu'il vend.

3 C'est-Þ-dire : vous vous disputez pour quelque chose qui ne vous reviendra pas.

4 Fournisseur du comte d'Artois.

5 Ce personnage fictif est employç par de nombreux personnages de *La Comédie humaine*.

6 Ce nom remplace celui de *Maria* Þ partir de l'çdition Furne. Tullia, nçe Claudine Chaffaroux, çpousera du Bruel (cf. *Un prince de la bohème*).

7 Cçlæbre courtisane grecque.

8 Protecteur de Tullia.

9 R. Chollet a montrç (pp. 75-77 de son çdition de la Bibliothæque de la Plçiade) que cette espagnolade peut avoir pour modæles d'innombrables piæces du même genre jouçes sous la Restauration. Quant Þ l'article de Lucien, il pastiche le style de Jules Janin, dont le compte rendu de *La Peau de chagrin*, paru dans *L'Artiste* du 14 août 1831, commenåait ainsi : ª Vous entendez un grand bruit ; on entre, on sort, on se heurte, on crie, on hurle, on joue, on s'enivre, on est fou, on est fat... ¹ etc.

10 Le manuscrit porte : *torches.*

11 LÞ o÷ sont placçs les claqueurs, souvent appelçs ª chevaliers du lustre ¹ .

12 On pense Þ la danse des ső urs Elssler dans *Le Diable boiteux*, ballet de... Coraly (1836). *L'Artiste*, sous la plume vraisemblablement de Janin, rendit compte des charmes de Fanny dans le bolçro. En 1838, on avait prêtç Þ Balzac le projet d'çpouser l'une des ső urs Elssler.

13 Exactement comme Janin avec son premier feuilleton dramatique dans *Les Débats*.

14 Çcho de Piron, *La Métromanie* (II, 11) : ª Le bon sens du maraud quelquefois m'çpouvante. ¹

15 On attendrait plutôt *exploiteur*.

16 Le vicomte d'Arlincourt et le vicomte Sosthæne de La Rochefoucauld, l'ineffable directeur des Beaux-Arts (en 1824), qui fit allonger les robes des danseuses de l'Opçra et mettre des feuilles de vigne en papier sur les tableaux du Louvre.

17 Au dçbut de 1820, le chancelier Pasquier avait semblç soutenir la droite, mais dans la discussion du budget de 1821, son attitude suscita les critiques des ultras.

18 La luxure.

19 Apræs une liaison de quinze annçes, Mme de Montcornet çpousera Blondet en 1837 (*Les Paysans*).

20 Dans ses *Maximes et pensées de Napoléon*, c'est Þ l'Empereur que Balzac fait dire (maxime 436) : ª La France ne mourra que de Paris. ¹

21 Qui jouait Jocrisse sur un trçteau du Boulevard du Temple.

22 Anecdote racontçe par Aulu-Gelle dans ses *Nuits attiques* et reprise par Diderot (*Paradoxe sur le comédien*) : un certain Paulus, jouant le rôle d'Çlectre, parut sur la scæne en embrassant non pas l'urne censçe contenir les cendres d'Oreste, mais celle qui renfermait les cendres de son propre fils rçcemment dçcçdç.

23 Parce que le peuple çtait fatiguç de l'entendre toujours nommer ª le Juste ¹ (Ve siæcle av. J.-C).

24 Babel (avec sa confusion de langues) est le nom hçbreu de Babylone.

25 Alcool Þ 90®

26 Le mercure.

27 Cçlæbre caricaturiste et lithographe (1792-1845).

28 Comme les aruspices de l'Antiquitç, lisant le destin dans les entrailles des victimes.

29 Comme chez Homære et Platon rçunis.

30 Pliant sans dossier.

31 Recueil de contes. Le manuscrit indique que Balzac avait d'abord songç aux *Mille et Une Nuits*. On pense çvidemment Þ *La Dernière Fée*, que Balzac avait publiç (sous le nom d'Horace de Saint-Aubin) chez Barba en 1823.

32 Rue Neuve-des-Petits-Champs.
33 C'est Suzanne, l'ancienne ouvriære blanchisseuse de fin chez Mme Cardot Þ Alenåon (*La Vieille Fille*).
34 Femmes lçgæres exeråant leurs talents dans le quartier de l'çglise Notre-Dame de Lorette. Le mot apparaìt vers 1840.
35 Le manuscrit ajoute *et Saint-Siméon stylite*.
36 Manuscrit : *la République ?*
37 C'est ce mot mème que Balzac applique Þ Hugo, apræs avoir çtç dçåu que le dçdicataire d'*Illusions perdues* l'eùt laissç attaquer dans un journal par l'un de ses protçgçs (*Lettres à Mme Hanska*, t. II, pp. 114-115).
38 Se morfondent.
39 C'est-Þ-dire prenant des airs supçrieurs.
40 Dont le hçros s'amuse Þ dresser les habitants de sa petite ville les uns contre les autres (1817).
41 C'est-Þ-dire qu'il hait la (ou plutòt *sa*) femme.
42 Nouveau thçàtre, boulevard Bonne-Nouvelle, consacrç surtout au vaudeville.
43 Indemnitç que peråoit un artiste Þ chaque reprçsentation, en plus du salaire fixe.
44 Pris pour un jobard (une dupe).
45 C'est-Þ-dire Þ revendre (alors qu'on les a reåus gratis en service de presse).
46 Comme le lapin de La Fontaine. Ces jeux de mots font bien çvidemment penser Þ Janin, que sa versatilitç et ses retournements de veste avaient fait surnommer *Janus*.
47 Frære de Joseph, ancien militaire, bonapartiste notoire et de moralitç douteuse.
48 ª Eh bien nous nous verrons seul Þ seul chez Barbin ¹ (Moliære, *Les Femmes savantes*, III, 3). Barbin çtait un cçlæbre libraire du XVIIe siæcle.

Les cinq rçdacteurs çclatærent de rire.

ª Il sera enchantç, dit Vernou. Vous verrez comment nous arrangerons les choses.

¢ Ainsi, monsieur est des nòtres ? dit un des deux rçdacteurs que Lucien ne connaissait pas.

¢ Oui, oui, Frçdçric, pas de farces. Tu vois, Lucien, dit Çtienne au nçophyte, comment nous agissons avec toi, tu ne reculeras pas dans l'occasion. Nous aimons tous Nathan, et nous allons l'attaquer. Maintenant partageons-nous l'empire d'Alexandre. Frçdçric, veux-tu les Franåais et l'Odçon ?

¢ Si ces messieurs y consentent [1] , dit Frçdçric.

Tous inclinærent la tète, mais Lucien vit briller des regards d'envie.

ª Je garde l'Opçra, les Italiens et l'Opçra-Comique[1], dit Vernou.

¢ Eh bien, Hector prendra les thçàtres de Vaudeville[2], dit Lousteau.

¢ Et moi, je n'ai donc pas de thçàtres ? s'çcria l'autre rçdacteur que ne connaissait pas Lucien.

¢ Eh bien, Hector te laissera les Variçtçs, et Lucien la Porte-Saint-Martin, dit Çtienne. Abandonne-lui la Porte-Saint-Martin, il est fou de Fanny Beauprç[3], dit-il Þ Lucien, tu prendras le Cirque-Olympique en çchange. Moi, j'aurai Bobino, les Funambules et Mme Saqu1[4]. Qu'avons-nous pour le journal de demain ?

¢ Rien.

¢ Rien.

¢ Rien !

¢ Messieurs, soyez brillants pour mon premier numçro. Le baron Chàtelet et sa seiche ne dureront pas huit jours. L'auteur du *Solitaire* est bien usç.

¢ Sosthæne-Dçmosthæne n'est plus dròle, dit Vernou, tout le monde nous l'a pris.

¢ Oh ! il nous faut de nouveaux morts, dit Frçdçric.

¢ Messieurs, si nous prètions des ridicules aux hommes vertueux de la Droite ? Si nous disions que M. de Bonald pue des pieds ? s'çcria Lousteau.

¢ Commenåons une sçrie de portraits des orateurs ministçriels ? dit Hector Merlin.

¢ Fais cela, mon petit, dit Lousteau, tu les connais, ils sont de ton parti, tu pourras satisfaire quelques haines intestines. Empoigne Beugnot, Syrieys de

Mayrinhac[5] et autres. Les articles peuvent ètre prèts Þ l'avance, nous ne serons pas embarrassçs pour le journal.

¢ Si nous inventions quelques refus de sçpulture, avec des circonstances plus ou moins aggravantes ? dit Hector.

¢ N'allons pas sur les brisçes des grands journaux constitutionnels qui ont leurs *cartons aux curés* pleins de *canards*[6], rçpondit Vernou.

¢ De canards ? dit Lucien.

¢ Nous appelons un canard, lui rçpondit Hector, un fait qui a l'air d'ètre vrai, mais qu'on invente pour relever les Faits-Paris quand ils sont pàles. Le canard est une trouvaille de Franklin, qui a inventç le paratonnerre, le canard et la rçpublique. Ce journaliste trompa si bien les encyclopçdistes par ses canards d'outre-mer que, dans l'*Histoire philosophique des Indes*, Raynal a donnç deux de ces canards pour des faits authentiques.

¢ Je ne savais pas cela, dit Vernou. Quels sont les deux canards ?

¢ L'histoire relative Þ l'Anglais qui vend sa libçratrice, une nçgresse, apræs l'avoir rendue mære afin d'en tirer plus d'argent. Puis le plaidoyer sublime de la jeune fille grosse gagnant sa cause[7]. Quand Franklin vint Þ Paris, il avoua ses canards chez Necker, Þ la grande confusion des philosophes franåais. Et voilÞ comment le Nouveau Monde a deux fois corrompu l'ancien.

¢ Le journal, dit Lousteau, tient pour vrai tout ce qui est probable. Nous partons de lÞ.

¢ La justice criminelle ne procæde pas autrement, dit Vernou.

¢ Eh bien, Þ ce soir, neuf heures, ici ¹ , dit Merlin.

Chacun se leva, se serra les mains, et la sçance fut levçe au milieu des tçmoignages de la plus touchante familiaritç.

ª Qu'as-tu donc fait Þ Finot, dit Çtienne Þ Lucien en descendant, pour qu'il ait passç un marchç avec toi ? Tu es le seul avec lequel il se soit liç.

¢ Moi, rien, il me l'a proposç, dit Lucien.

¢ Enfin, tu aurais avec lui des arrangements, j'en serais enchantç, nous n'en serions que plus forts tous deux. ¹

Au rez-de-chaussçe, Çtienne et Lucien trouværent Finot qui prit Þ part Lousteau dans le cabinet ostensible de la Rçdaction.

ª Signez votre traitç pour que le nouveau directeur croie la chose faite d'hier ¹ , dit Giroudeau qui prçsentait Þ Lucien deux papiers timbrçs.

En lisant ce traitç, Lucien entendit entre Çtienne et Finot une discussion assez vive qui roulait sur les produits en nature du journa1[8]. Çtienne voulait

sa part de ces impòts peråus par Giroudeau. Il y eut sans doute une transaction entre Finot et Lousteau, car les deux amis sortirent entiærement d'accord.

ª ¾ huit heures, aux Galeries de Bois, chez Dauriat ¹, dit Çtienne Þ Lucien.

Un jeune homme se prçsenta pour ètre rçdacteur de l'air timide et inquiet qu'avait Lucien naguære. Lucien vit avec un plaisir secret Giroudeau pratiquant sur le nçophyte les plaisanteries par lesquelles le vieux militaire l'avait abusç ; son intçrèt lui fit parfaitement comprendre la nçcessitç de ce manæge, qui mettait des barriæres presque infranchissables entre les dçbutants et la mansarde o÷ pçnçtraient les çlus.

ª Il n'y a pas dçjÞ tant d'argent pour les rçdacteurs, dit-il Þ Giroudeau.

¢ Si vous çtiez plus de monde, chacun de vous en aurait moins, rçpondit le capitaine. Et donc ! ¹

L'ancien militaire fit tourner sa canne plombçe, sortit en *broum-broumant*, et parut stupçfait de voir Lucien montant dans le bel çquipage qui stationnait sur les boulevards.

ª Vous ètes maintenant les militaires, et nous sommes les pçquins, lui dit le soldat.

¢ Ma parole d'honneur, ces jeunes gens me paraissent ètre les meilleurs enfants du monde, dit Lucien Þ Coralie. Me voilÞ journaliste avec la certitude de pouvoir gagner six cents francs par mois, en travaillant comme un cheval ; mais je placerai mes deux ouvrages et j'en ferai d'autres, car mes amis vont m'organiser un succæs ! Ainsi, je dis comme toi, Coralie : Vogue la galære.

¢ Tu rçussiras, mon petit ; mais ne sois pas aussi bon que tu es beau, tu te perdrais. Sois mçchant avec les hommes, c'est bon genre. ¹

Coralie et Lucien allærent se promener au bois de Boulogne, ils y rencontrærent encore la marquise d'Espard, Mme de Bargeton et le baron Chàtelet. Mme de Bargeton regarda Lucien d'un air sçduisant qui pouvait passer pour un salut. Camusot avait commandç le meilleur dìner du monde. Coralie, en se sachant dçbarrassçe de lui, fut si charmante pour le pauvre marchand de soieries qu'il ne se souvint pas, durant les quatorze mois de leur liaison, de l'avoir vue si gracieuse ni si attrayante.

ª Allons, se dit-il, restons avec elle, *quand même ! »*

Camusot proposa secrætement Þ Coralie une inscription de six mille livres de rente sur le Grand-Livre, que ne connaissait pas sa femme, si elle voulait

rester sa maìtresse, en consentant Þ fermer les yeux sur ses amours avec Lucien.

ª Trahir un pareil ange ?... mais regarde-le donc, pauvre magot[9], et regarde-toi ! ¹ dit-elle en lui montrant le poæte que Camusot avait lçgærement çtourdi en le faisant boire.

Camusot rçsolut d'attendre que la misære lui rendìt la femme que la misære lui avait dçjÞ livrçe.

ª Je ne serai donc que ton ami ¹ , dit-il en la baisant au front.

Lucien laissa Coralie et Camusot pour aller aux Galeries de Bois. Quel changement son initiation aux mystæres du journal avait produit dans son esprit ! Il se mèla sans peur Þ la foule qui ondoyait dans les Galeries, il eut l'air impertinent parce qu'il avait une maìtresse, il entra chez Dauriat d'un air dçgagç parce qu'il çtait journaliste. Il y trouva grande sociçtç, il y donna la main Þ Blondet, Þ Nathan, Þ Finot, Þ toute la littçrature avec laquelle il avait fraternisç depuis une semaine ; il se crut un personnage, et se flatta de surpasser ses camarades ; la petite pointe de vin qui l'animait le servit Þ merveille, il fut spirituel, et montra qu'il savait hurler avec les loups. Nçanmoins, Lucien ne recueillit pas les approbations tacites, muettes ou parlçes sur lesquelles il comptait, il aperåut un premier mouvement de jalousie parmi ce monde, moins inquiet que curieux peut-ètre de savoir quelle place prendrait une supçrioritç nouvelle, et ce qu'elle avalerait dans le partage gçnçral des produits de la Presse. Finot, qui trouvait en Lucien une mine Þ exploiter, Lousteau, qui croyait avoir des droits sur lui, furent les seuls que le poæte vit souriant. Lousteau, qui avait dçjÞ pris les allures d'un rçdacteur en chef, frappa vivement aux carreaux du cabinet de Dauriat.

ª Dans un moment, mon ami ¹ , lui rçpondit le libraire en levant la tète au-dessus des rideaux verts et en le reconnaissant.

Le moment dura une heure, apræs laquelle Lucien et son ami entrærent dans le sanctuaire.

ª Eh bien, avez-vous pensç Þ l'affaire de notre ami ? dit le nouveau rçdacteur en chef.

¢ Certes, dit Dauriat en se penchant sultanesquement dans son fauteuil. J'ai parcouru le recueil, je l'ai fait lire Þ un homme de goùt, Þ un bon juge, car je n'ai pas la prçtention de m'y connaìtre. Moi, mon ami, j'achæte la gloire toute faite comme cet Anglais achetait l'amour. Vous ètes aussi grand poæte que vous ètes joli garåon, mon petit, dit Dauriat. Foi d'honnète homme, je ne dis pas de libraire, remarquez ? vos sonnets sont magnifiques,

on n'y sent pas le travail, ce qui est rare quand on a l'inspiration et de la verve. Enfin, vous savez rimer, une des qualitçs de la nouvelle çcole. Vos *Marguerites* sont un beau livre, mais ce n'est pas une affaire, et je ne peux m'occuper que de vastes entreprises. Par conscience, je ne veux pas prendre vos sonnets, il me serait impossible de les pousser, il n'y a pas assez Þ gagner pour faire les dçpenses d'un succæs. D'ailleurs vous ne continuerez pas la poçsie, votre livre est un livre isolç. Vous ètes jeune, jeune homme ! vous m'apportez l'çternel recueil des premiers vers que font au sortir du collæge tous les gens de lettres, auquel ils tiennent tout d'abord, et dont ils se moquent plus tard. Lousteau, votre ami, doit avoir un poæme cachç dans ses vieilles chaussettes. N'as-tu pas un poæme auquel tu as cru, Lousteau ? dit Dauriat en jetant sur Çtienne un fin regard de compære.

¢ Eh ! comment pourrais-je çcrire en prose ? dit Lousteau.

¢ Eh bien, vous le voyez, il ne m'en a jamais parlç ; mais notre ami connaìt la librairie et les affaires, reprit Dauriat. Pour moi, la question, dit-il en càlinant Lucien, n'est pas de savoir si vous ètes un grand poæte ; vous avez beaucoup, mais beaucoup de mçrite ; si je commenåais la librairie, je commettrais la faute de vous çditer. Mais d'abord, aujourd'hui, mes commanditaires et mes bailleurs de fonds me couperaient les vivres ; il suffit que j'y ai perdu vingt mille francs l'annçe derniære pour qu'ils ne veuillent entendre Þ aucune poçsie, et ils sont mes maìtres. Nçanmoins la question n'est pas lÞ. J'admets que vous soyez un grand poæte, serez-vous fçcond ? Pondrez-vous rçguliærement des sonnets ? Deviendrez-vous dix volumes ? Serez-vous une affaire ? Eh bien, non, vous serez un dçlicieux prosateur ; vous avez trop d'esprit pour le gàter par des chevilles, vous avez Þ gagner trente mille francs par an dans les journaux, et vous ne les troquerez pas contre trois mille francs que vous donneront træs difficilement vos hçmistiches, vos strophes et autres ficharades !

¢ Vous savez, Dauriat, que monsieur est du journal, dit Lousteau.

¢ Oui, rçpondit Dauriat, j'ai lu son article ; et, dans son intçrèt bien entendu, je lui refuse *Les Marguerites* ! Oui, monsieur, je vous aurai donnç plus d'argent dans six mois d'ici pour les articles que j'irai vous demander que pour votre poçsie invendable !

¢ Et la gloire ? [1] s'çcria Lucien.

Dauriat et Lousteau se mirent Þ rire.

ª Dame ! dit Lousteau, åa conserve des illusions.

¢ La gloire, rçpondit Dauriat, c'est dix ans de persistance et une alternative de cent mille francs de perte ou de gain pour le libraire. Si vous trouvez des fous qui impriment vos poçsies, dans un an d'ici vous aurez de l'estime pour moi en apprenant le rçsultat de leur opçration.

¢ Vous avez lÞ le manuscrit ? dit Lucien froidement.

¢ Le voici, mon ami ¹, rçpondit Dauriat dont les faåons avec Lucien s'çtaient dçjÞ singuliærement çdulcorçes.

Lucien prit le rouleau sans regarder l'çtat dans lequel çtait la ficelle, tant Dauriat avait l'air d'avoir lu *Les Marguerites*. Il sortit avec Lousteau sans paraìtre ni consternç ni mçcontent. Dauriat accompagna les deux amis dans la boutique en parlant de son journal et de celui de Lousteau. Lucien jouait nçgligemment avec le manuscrit des *Marguerites*.

ª Tu crois que Dauriat a lu ou fait lire tes sonnets ? lui dit Çtienne Þ l'oreille.

¢ Oui, dit Lucien.

¢ Regarde les scellçs. ¹

Lucien aperåut l'encre et la ficelle dans un çtat de conjonction parfaite[10].

ª Quel sonnet avez-vous le plus particuliærement remarquç ? dit Lucien au libraire en pàlissant de colære et de rage.

¢ Ils sont tous remarquables, mon ami, rçpondit Dauriat, mais celui sur la marguerite est dçlicieux, il se termine par une pensçe fine et træs dçlicate. LÞ, j'ai devinç le succæs que votre prose doit obtenir. Aussi vous ai-je recommandç sur-le-champ Þ Finot. Faites-nous des articles, nous les payerons bien. Voyez-vous, penser Þ la gloire, c'est fort beau, mais n'oubliez pas le solide, et prenez tout ce qui se prçsentera. Quand vous serez riche, vous ferez des vers. ¹

Le poæte sortit brusquement dans les Galeries pour ne pas çclater, il çtait furieux. ª Eh bien, enfant, dit Lousteau qui le suivit, sois donc calme, accepte les hommes pour ce qu'ils sont, des moyens. Veux-tu prendre ta revanche ?

¢ ¾ tout prix, dit le poæte.

¢ Voici un exemplaire du livre de Nathan que Dauriat vient de me donner, la seconde çdition paraìt demain, relis cet ouvrage et broche un article qui le dçmolisse. Fçlicien Vernou ne peut souffrir Nathan dont le succæs nuit, Þ ce qu'il croit, au futur succæs de son ouvrage. Une des manies de ces petits esprits est d'imaginer que, sous le soleil, il n'y a pas de place pour deux

succæs. Aussi fera-t-il mettre ton article dans le grand journal auquel il travaille.

¢ Mais que peut-on dire contre ce livre ? il est beau, s'çcria Lucien.

¢ Ha ! åÞ, mon cher, apprends ton mçtier, dit en riant Lousteau. Le livre, fùt-il un chef-d'ő uvre, doit devenir sous ta plume une stupide niaiserie, une ő uvre dangereuse et malsaine.

¢ Mais comment ?

¢ Tu changeras les beautçs en dçfauts.

¢ Je suis incapable d'un pareil tour de force.

¢ Mon cher, un journaliste est un acrobate, il faut t'habituer aux inconvçnients de l'çtat. Tiens, je suis bon enfant, moi ! voici la maniære de procçder en semblable occurrence. Attention, mon petit ! Tu commenceras par trouver l'ő uvre belle, et tu peux t'amuser Þ çcrire alors ce que tu en penses. Le public se dira : Ce critique est sans jalousie, il sera sans doute impartial. Dæs lors le public tiendra ta critique pour consciencieuse. Apræs avoir conquis l'estime de ton lecteur, tu regretteras d'avoir Þ blàmer le systæme dans lequel de semblables livres vont faire entrer la littçrature franåaise. La France diras-tu, ne gouverne-t-elle pas l'intelligence du monde entier ? Jusqu'aujourd'hui, de siæcle en siæcle, les çcrivains franåais maintenaient l'Europe dans la voie de l'analyse, de l'examen philosophique, par la puissance du style et par la forme originale qu'ils donnaient aux idçes. Ici, tu places, pour le bourgeois, un çloge de Voltaire, de Rousseau, de Diderot, de Montesquieu, de Buffon. Tu expliqueras combien en France la langue est impitoyable, tu prouveras qu'elle est un vernis çtendu sur la pensçe. Tu làcheras des axiomes, comme : Un grand çcrivain en France est toujours un grand homme, il est tenu par la langue Þ toujours penser ; il n'en est pas ainsi dans les autres pays, etc. Tu dçmontreras ta proposition en comparant Rabener, un moraliste satirique allemand[11], Þ La Bruyære. Il n'y a rien qui pose un critique comme de parler d'un auteur çtranger inconnu. Kant est le piçdestal de Cousin[12]. Une fois sur ce terrain, tu lances un mot qui rçsume et explique aux niais le systæme de nos hommes de gçnie du dernier siæcle, en appelant leur littçrature une *littérature idéée*. Armç de ce mot, tu jettes tous les morts illustres Þ la tète des auteurs vivants. Tu expliques alors que de nos jours il se produit une nouvelle littçrature o÷ l'on abuse du dialogue (la plus facile des formes littçraires), et des descriptions qui dispensent de penser. Tu opposeras les romans de Voltaire, de Diderot, de Sterne, de Lesage, si substantiels, si incisifs, au roman moderne o÷ tout

se traduit par des images, et que Walter Scott a beaucoup trop *dramatisé*. Dans un pareil genre, il n'y a place que pour l'inventeur. Le roman Þ la Walter Scott est un genre et non un systæme, diras-tu. Tu foudroieras ce genre funeste o÷ l'on dçlaye les idçes, o÷ elles sont passçes au laminoir, genre accessible Þ tous les esprits, genre o÷ chacun peut devenir auteur Þ bon marchç, genre que tu nommeras enfin la *littérature imagée*[13]. Tu feras tomber cette argumentation sur Nathan, en dçmontrant qu'il est un imitateur et n'a que l'apparence du talent. Le grand style serrç du dix-huitiæme siæcle manque Þ son livre, tu prouveras que l'auteur y a substituç les çvçnements aux sentiments. Le mouvement n'est pas la vie, le tableau n'est pas l'idçe ! Làche de ces sentences-lÞ, le public les rçpæte. Malgrç le mçrite de cette ő uvre, elle te paraìt alors fatale et dangereuse, elle ouvre les portes du Temple de la Gloire Þ la foule, et tu feras apercevoir dans le lointain une armçe de petits auteurs empressçs d'imiter cette forme, si facile. Ici tu pourras te livrer dæs lors Þ de tonnantes lamentations sur la dçcadence du goùt, et tu glisseras l'çloge de MM. Çtienne, Jouy, Tissot, Gosse, Duval, Jay, Benjamin Constant, Aignan, Baour-Lormian, Villemain[14], les coryphçes du parti libçral napolçonien, sous la protection desquels se trouve le journal de Vernou. Tu montreras cette glorieuse phalange rçsistant Þ l'invasion des romantiques, tenant pour l'idçe et le style contre l'image et le bavardage, continuant l'çcole voltairienne et s'opposant Þ l'çcole anglaise et allemande, de mème que les dix-sept orateurs de la Gauche combattent pour la nation contre les Ultras de la Droite. Protçgç par ces noms rçvçrçs de l'immense majoritç des Franåais qui seront toujours pour l'Opposition de la Gauche, tu peux çcraser Nathan dont l'ouvrage, quoique renfermant des beautçs supçrieures, donne en France droit de bourgeoisie Þ une littçrature sans idçes. Dæs lors, il ne s'agit plus de Nathan ni de son livre, comprends-tu ? mais de la gloire de la France. Le devoir des plumes honnètes et courageuses est de s'opposer vivement Þ ces importations çtrangæres. LÞ, tu flattes l'abonnç. Selon toi, la France est une fine commære, il n'est pas facile de la surprendre. Si le libraire a, par des raisons dans lesquelles tu ne veux pas entrer, escamotç[15] un succæs, le vrai public a bientòt fait justice des erreurs causçes par les cinq cents niais qui composent son avant-garde. Tu diras qu'apræs avoir eu le bonheur de vendre une çdition de ce livre, le libraire est bien audacieux d'en faire une seconde, et tu regretteras qu'un si habile çditeur connaisse si peu les instincts du pays. VoilÞ tes masses. Saupoudre-moi d'esprit ces raisonnements, relæve-les par un petit filet de

vinaigre, et Dauriat est frit dans la poèle aux articles. Mais n'oublie pas de terminer en ayant l'air de plaindre dans Nathan l'erreur d'un homme Þ qui, s'il quitte cette voie, la littçrature contemporaine devra de belles ő uvres. ¹

Lucien fut stupçfait en entendant parler Lousteau : Þ la parole du journaliste, il lui tombait des çcailles des yeux, il dçcouvrait des vçritçs littçraires qu'il n'avait mème pas soupåonnçes.

ª Mais ce que tu me dis, s'çcria-t-il, est plein de raison et de justesse.

¢ Sans cela, pourrais-tu battre en bræche le livre de Nathan ? dit Lousteau. VoilÞ, mon petit, une premiære forme d'article qu'on emploie pour dçmolir un ouvrage. C'est le pic du critique. Mais il y a bien d'autres formules ! ton çducation se fera. Quand tu seras obligç de parler absolument d'un homme que tu n'aimeras pas, quelquefois les propriçtaires, les rçdacteurs en chef d'un journal ont la main forcçe, tu dçploieras les nçgations de ce que nous appelons l'article de fond. On met en tète de l'article le titre du livre dont on veut que vous vous occupiez ; on commence par des considçrations gçnçrales dans lesquelles on peut parler des Grecs et des Romains, puis on dit Þ la fin : Ces considçrations nous ramænent au livre de monsieur un tel, qui sera la matiære d'un second article. Et le second article ne paraìt jamais. On çtouffe ainsi le livre entre deux promesses. Ici, tu ne fais pas un article contre Nathan, mais contre Dauriat ; il faut un coup de pic. Sur un bel ouvrage, le pic n'entame rien, et il entre dans un mauvais livre jusqu'au cő ur : au premier cas, il ne blesse que le libraire ; et dans le second, il rend service au public. Ces formes de critique littçraire s'emploient çgalement dans la critique politique. ¹

La cruelle leåon d'Çtienne ouvrait des cases dans l'imagination de Lucien qui comprit admirablement ce mçtier.

ª Allons au journal, dit Lousteau, nous y trouverons nos amis, et nous conviendrons d'une charge Þ fond de train contre Nathan, et åa les fera rire, tu verras. ¹

Arrivçs rue Saint-Fiacre, ils montærent ensemble Þ la mansarde o÷ se faisait le journal, et Lucien fut aussi surpris que ravi de voir l'espæce de joie avec laquelle ses camarades convinrent de dçmolir le livre de Nathan. Hector Merlin prit un carrç de papier, et il çcrivit ces lignes qu'il alla porter Þ son journal :

On annonce une seconde édition du livre de M. Nathan. Nous comptions garder le silence sur cet ouvrage, mais cette apparence de succès nous

oblige à publier un article, moins sur l'œuvre que sur la tendance de la jeune littérature.

En tète des plaisanteries pour le numçro du lendemain, Lousteau mit cette phrase :

Le libraire Dauriat publie une seconde édition du livre de M. Nathan ? Il ne connaît donc pas le proverbe du Palais : NON BIS IN IDEM[16]*. Honneur au courage malheureux !*

Les paroles d'Çtienne avaient çtç comme un flambeau pour Lucien, Þ qui le dçsir de se venger de Dauriat tint lieu de conscience et d'inspiration. Trois jours apræs, pendant lesquels il ne sortit pas de la chambre de Coralie o÷ il travaillait au coin du feu, servi par Bçrçnice, et caressç dans ses moments de lassitude par l'attentive et silencieuse Coralie, Lucien mit au net un article critique, d'environ trois colonnes, o÷ il s'çtait levç Þ une hauteur surprenante. Il courut au journal, il çtait neuf heures du soir, il y trouva les rçdacteurs et leur lut son travail. Il fut çcoutç sçrieusement. Fçlicien ne dit pas un mot, il prit le manuscrit et dçgringola les escaliers.

ª Que lui prend-il ? s'çcria Lucien.

¢ Il porte ton article Þ l'imprimerie ! dit Hector Merlin, c'est un chef-d'ő uvre o÷ il n'y a ni un mot Þ retrancher, ni une ligne Þ ajouter.

¢ Il ne faut que te montrer le chemin ! dit Lousteau.

¢ Je voudrais voir la mine que fera Nathan demain en lisant cela, dit un autre rçdacteur sur la figure duquel çclatait une douce satisfaction.

¢ Il faut ètre votre ami, dit Hector Merlin.

¢ C'est donc bien ? demanda vivement Lucien.

¢ Blondet et Vignon s'en trouveront mal, dit Lousteau.

¢ Voici, reprit Lucien, un petit article que j'ai brochç pour vous, et qui peut, en cas de succæs, fournir une sçrie de compositions semblables.

¢ Lisez-nous cela [1] , dit Lousteau.

Lucien leur lut alors un de ces dçlicieux articles qui firent la fortune de ce petit journal, et o÷ en deux colonnes il peignait un des menus dçtails de la vie parisienne, une figure, un type, un çvçnement normal, ou quelques singularitçs. Cet çchantillon, intitulç : *Les Passants de Paris*, çtait çcrit dans cette maniære neuve et originale o÷ la pensçe rçsultait du choc des mots, o÷ le cliquetis des adverbes et des adjectifs rçveillait l'attention. Cet article

çtait aussi diffçrent de l'article grave et profond sur Nathan, que les *Lettres persanes* diffærent de *L'Esprit des lois*.

ª Tu es nç journaliste, lui dit Lousteau. Cela passera demain, fais-en tant que tu voudras.

¢ Ah åÞ, dit Merlin, Dauriat est furieux des deux obus que nous avons lancçs dans son magasin. Je viens de chez lui ; il fulminait des imprçcations, il s'emportait contre Finot qui lui disait t'avoir vendu son journal. Moi, je l'ai pris Þ part, et lui ai coulç ces mots dans l'oreille : *Les Marguerites* vous coùteront cher ! Il vous arrive un homme de talent, et vous l'envoyez promener quand nous l'accueillons Þ bras ouverts.

¢ Dauriat sera foudroyç par l'article que nous venons d'entendre, dit Lousteau Þ Lucien. Tu vois, mon enfant, ce qu'est le journal ? Mais ta vengeance marche ! Le baron Chàtelet est venu demander ce matin ton adresse, il y a eu ce matin un article sanglant contre lui, l'ex-beau a une tète faible, il est au dçsespoir. Tu n'as pas lu le journal ? l'article est dròle. Vois ? *Convoi du Héron pleuré par la Seiche*. Mme de Bargeton est dçcidçment appelçe l'os *de seiche* dans le monde, et Chàtelet n'est plus nommç que le *baron Héron*. »

Lucien prit le journal et ne put s'empècher de rire en lisant ce petit chef-d'ő uvre de plaisanterie dù Þ Vernou.

ª Ils vont capituler [1] , dit Hector Merlin.

Lucien participa joyeusement Þ quelques-uns des bons mots et des traits avec lesquels on terminait le journal, en causant et fumant, en racontant les aventures de la journçe, les ridicules des camarades ou quelques nouveaux dçtails sur leur caractære. Cette conversation çminemment moqueuse, spirituelle, mçchante mit Lucien au courant des mő urs et du personnel de la littçrature.

ª Pendant que l'on compose le journal, dit Lousteau, je vais aller faire un tour avec toi, te prçsenter Þ tous les contròles et Þ toutes les coulisses des thçàtres o÷ tu as tes entrçes ; puis nous irons retrouver Florine et Coralie au Panorama-Dramatique o÷ nous *folichonnerons* avec elles dans leurs loges. [1]

Tous deux donc, bras dessus, bras dessous, ils allærent de thçàtre en thçàtre, o÷ Lucien fut intronisç comme rçdacteur, complimentç par les directeurs, lorgnç par les actrices qui tous avaient su l'importance qu'un seul article de lui venait de donner Þ Coralie et Þ Florine, engagçes, l'une au Gymnase Þ douze mille francs par an, et l'autre Þ huit mille francs au Panorama. Ce fut autant de petites ovations qui grandirent Lucien Þ ses

propres yeux, et lui donnærent la mesure de sa puissance. ¾ onze heures, les deux amis arriværent au Panorama-Dramatique o÷ Lucien eut un air dçgagç qui fit merveille. Nathan y çtait, Nathan tendit la main Þ Lucien qui la prit et la serra.

ª Ah åÞ, mes maìtres, dit-il en regardant Lucien et Lousteau, vous voulez donc m'enterrer ?

¢ Attends donc Þ demain, mon cher, tu verras comment Lucien t'a empoignç ! Parole d'honneur, tu seras content. Quand la critique est aussi sçrieuse que celle-lÞ, un livre y gagne. ¹

Lucien çtait rouge de honte.

ª Est-ce dur ? demanda Nathan.

¢ C'est grave, dit Lousteau.

¢ Il n'y aura donc pas de mal ? reprit Nathan. Hector Merlin disait au foyer du Vaudeville que j'çtais çchinç.

¢ Laissez-le dire, et attendez ¹ , s'çcria Lucien qui se sauva dans la loge de Coralie en suivant l'actrice au moment o÷ elle quittait la scæne dans son attrayant costume.

Le lendemain, au moment o÷ Lucien dçjeunait avec Coralie, il entendit un cabriolet dont le bruit net dans sa rue assez solitaire annonåait une çlçgante voiture, et dont le cheval avait cette allure dçliçe et cette maniære d'arrèter qui trahit la race pure. De sa fenètre, Lucien aperåut en effet le magnifique cheval anglais de Dauriat, et Dauriat qui tendait les guides Þ son groom avant de descendre.

ª C'est le libraire, cria Lucien Þ sa maìtresse.

¢ Faites attendre ¹ , dit aussitòt Coralie Þ Bçrçnice.

Lucien sourit de l'aplomb de cette jeune fille qui s'identifiait si admirablement Þ ses intçrèts, et revint l'embrasser avec une effusion vraie : elle avait eu de l'esprit. La promptitude de l'impertinent libraire, l'abaissement subit de ce prince des charlatans tenait Þ des circonstances presque entiærement oubliçes, tant le commerce de la librairie s'est violemment transformç depuis quinze ans. De 1816 Þ 1827, çpoque Þ laquelle les cabinets littçraires, d'abord çtablis pour la lecture des journaux, entreprirent de donner Þ lire les livres nouveaux moyennant une rçtribution, et o÷ l'aggravation des lois fiscales sur la presse pçriodique fit crçer l'Annonce[17], la librairie n'avait pas d'autres moyens de publication que les articles insçrçs ou dans les feuilletons ou dans le corps des journaux. Jusqu'en 1822, les journaux franåais paraissaient en feuilles d'une si

mçdiocre çtendue, que les grands journaux dçpassaient Þ peine les dimensions des petits journaux d'aujourd'hui. Pour rçsister Þ la tyrannie des journalistes, Dauriat et Ladvocat, les premiers, inventærent ces affiches par lesquelles ils captærent l'attention de Paris, en y dçployant des caractæres de fantaisie, des coloriages bizarres, des vignettes, et plus tard des lithographies qui firent de l'affiche un poæme pour les yeux et souvent une dçception pour la bourse des amateurs. Les affiches devinrent si originales qu'un de ces maniaques appelçs *collectionneurs* possæde un recueil complet des affiches parisiennes. Ce moyen d'annonce, d'abord restreint aux vitres des boutiques et aux çtalages des boulevards, mais plus tard çtendu Þ la France entiære, fut abandonnç pour l'Annonce. Nçanmoins l'affiche, qui frappe encore les yeux quand l'annonce et souvent l'ő uvre sont oubliçes, subsistera toujours, surtout depuis qu'on a trouvç le moyen de la peindre sur les murs. L'annonce, accessible Þ tous moyennant finance, et qui a converti la quatriæme page des journaux en un champ aussi fertile pour le fisc que pour les spçculateurs, naquit sous les rigueurs du timbre, de la poste et des cautionnements. Ces restrictions inventçes du temps de M. de Villæle, qui aurait pu tuer alors les journaux en les vulgarisant, crçærent au contraire des espæces de privilæges en rendant la fondation d'un journal presque impossible. En 1821, les journaux avaient donc droit de vie et de mort sur les conceptions de la pensçe et sur les entreprises de la librairie. Une annonce de quelques lignes insçrçe aux Faits-Paris se payait horriblement cher. Les intrigues çtaient si multipliçes au sein des bureaux de rçdaction, et le soir sur le champ de bataille des imprimeries, Þ l'heure o÷ la *mise en pages* dçcidait de l'admission ou du rejet de tel ou tel article, que les fortes maisons de librairie avaient Þ leur solde un homme de lettres pour rçdiger ces petits articles o÷ il fallait faire entrer beaucoup d'idçes en peu de mots. Ces journalistes obscurs, payçs seulement apræs l'insertion, restaient souvent pendant la nuit aux imprimeries pour voir mettre sous presse, soit les grands articles obtenus, Dieu sait comme ! soit ces quelques lignes qui prirent depuis le nom de *réclames*. Aujourd'hui, les mő urs de la littçrature et de la librairie ont si fort changç, que beaucoup de gens traiteraient de fables les immenses efforts, les sçductions, les làchetçs, les intrigues que la nçcessitç d'obtenir ces rçclames inspirait aux libraires, aux auteurs, aux martyrs de la gloire, Þ tous les foråats condamnçs au succæs Þ perpçtuitç. Dìners, cajoleries, prçsents, tout çtait mis en usage apræs des journalistes.

L'anecdote suivante expliquera mieux que toutes les assertions l'çtroite alliance de la critique et de la librairie.

Un homme de haut style et visant Þ devenir homme d'Çtat, dans ce temps-lÞ jeune, galant et rçdacteur d'un grand journal, devint le bien-aimç d'une fameuse maison de librairie. Un jour, un dimanche, Þ la campagne o÷ l'opulent libraire fètait les principaux rçdacteurs des journaux, la maìtresse de la maison, alors jeune et jolie, emmena dans son parc l'illustre çcrivain. Le premier commis, Allemand froid, grave et mçthodique, ne pensant qu'aux affaires, se promenait un feuilletoniste sous le bras, en causant d'une entreprise sur laquelle il le consultait ; la causerie les mæne hors du parc, ils atteignent les bois. Au fond d'un fourrç, l'Allemand voit quelque chose qui ressemble Þ sa patronne ; il prend son lorgnon, fait signe au jeune rçdacteur de se taire, de s'en aller, et retourne lui-mème avec prçcaution sur ses pas. ª Qu'avez-vous vu ? lui demanda l'çcrivain. ¢ Presque rien, rçpondit-il. Notre grand article passe. Demain nous aurons au moins trois colonnes aux *Débats*. »

Un autre fait expliquera cette puissance des articles. Un livre de M. de Chateaubriand sur le dernier des Stuarts[18] çtait dans un magasin Þ l'çtat de rossignol. Un seul article çcrit par un jeune homme dans le *Journal des Débats* fit vendre ce livre en une semaine. Par un temps o÷, pour lire un livre, il fallait l'acheter et non le louer[19], on dçbitait dix mille exemplaires de certains ouvrages libçraux, vantçs par toutes les feuilles de l'Opposition ; mais aussi la contrefaåon belge n'existait pas encore. Les attaques prçparatoires des amis de Lucien et son article avaient la vertu d'arrèter la vente du livre de Nathan. Nathan ne souffrait que dans son amour-propre, il n'avait rien Þ perdre, il çtait payç[20] ; mais Dauriat pouvait perdre trente mille francs. En effet le commerce de la librairie dite de *nouveautés* se rçsume dans ce thçoræme commercial : une rame de papier blanc vaut quinze francs, imprimçe elle vaut, selon le succæs, ou cent sous ou cent çcus. Un article pour ou contre, dans ce temps-lÞ, dçcidait souvent cette question financiære. Dauriat, qui avait cinq cents rames Þ vendre, accourait donc pour capituler avec Lucien. De Sultan, le libraire devenait esclave. Apræs avoir attendu pendant quelque temps en murmurant, en faisant le plus de bruit possible et parlementant avec Bçrçnice, il obtint de parler Þ Lucien. Ce fier libraire prit l'air riant des courtisans quand ils entrent Þ la cour, mais mèlç de suffisance et de bonhomie.

ª Ne vous dçrangez pas, mes chers amours ! dit-il. Sont-ils gentils, ces deux tourtereaux ! vous me faites l'effet de deux colombes ! Qui dirait, mademoiselle, que cet homme, qui a l'air d'une jeune fille, est un tigre Þ griffes d'acier qui vous dçchire une rçputation comme il doit dçchirer vos peignoirs quand vous tardez Þ les òter. ¹ Et il se mit Þ rire sans achever sa plaisanterie[21]. ª Mon petit ¹, dit-il en continuant et s'asseyant aupræs de Lucien... ª Mademoiselle, je suis Dauriat ¹, dit-il en s'interrompant.

Le libraire jugea nçcessaire de làcher le coup de pistolet de son nom, en ne se trouvant pas assez bien reåu par Coralie.

ª Monsieur, avez-vous dçjeunç, voulez-vous nous tenir compagnie ? dit l'actrice.

¢ Mais oui, nous causerons mieux Þ table, rçpondit Dauriat. D'ailleurs, en acceptant votre dçjeuner, j'aurai le droit de vous avoir Þ dìner avec mon ami Lucien, car nous devons maintenant ètre amis comme le gant et la main.

¢ Bçrçnice ! des huìtres, des citrons, du beurre frais, et du vin de Champagne, dit Coralie.

¢ Vous ètes homme de trop d'esprit pour ne pas savoir ce qui m'amæne, dit Dauriat en regardant Lucien.

¢ Vous venez acheter mon recueil de sonnets ?

¢ Prçcisçment, rçpondit Dauriat. Avant tout, dçposons les armes de part et d'autre. ¹

Il tira de sa poche un çlçgant portefeuille, prit trois billets de mille francs, les mit sur une assiette, et les offrit Þ Lucien d'un air courtisanesque en lui disant : ª Monsieur est-il content ?

¢ Oui ¹, dit le poæte qui se sentit inondç par une bçatitude inconnue Þ l'aspect de cette somme inespçrçe.

Lucien se contint, mais il avait envie de chanter, de sauter, il croyait Þ la Lampe merveilleuse[22], aux enchanteurs ; il croyait enfin Þ son gçnie.

ª Ainsi, *Les Marguerites* sont Þ moi ? dit le libraire. Mais vous n'attaquerez jamais aucune de mes publications.

– *Les Marguerites* sont Þ vous, mais je ne puis engager ma plume, elle est Þ mes amis, comme la leur est Þ moi.

¢ Mais, enfin, vous devenez un de mes auteurs. Tous mes auteurs sont mes amis. Ainsi vous ne nuirez pas Þ mes affaires sans que je sois averti des attaques afin que je puisse les prçvenir.

¢ D'accord.

¢ ¾ votre gloire ! dit Dauriat en haussant son verre.

¢ Je vois bien que vous avez lu *Les Marguerites* ¹ , dit Lucien.

Dauriat ne se dçconcerta pas.

ª Mon petit, acheter *Les Marguerites* sans les connaìtre est la plus belle flatterie que puisse se permettre un libraire. Dans six mois, vous serez un grand poæte ; vous aurez des articles, on vous craint, je n'aurai rien Þ faire pour vendre votre livre. Je suis aujourd'hui le mème nçgociant d'il y a quatre jours. Ce n'est pas moi qui ai changç, mais vous : la semaine derniære, vos sonnets çtaient pour moi comme des feuilles de chou, aujourd'hui votre position en a fait des *Messéniennes*[23].

¢ Eh bien, dit Lucien que le plaisir sultanesque d'avoir une belle maìtresse et que la certitude de son succæs rendait railleur et adorablement impertinent, si vous n'avez pas lu mes sonnets, vous avez lu mon article.

¢ Oui, mon ami, sans cela serais-je venu si promptement ? Il est malheureusement træs beau, ce terrible article. Ah ! vous avez un immense talent, mon petit. Croyez-moi, profitez de la vogue, dit-il avec une bonhomie qui cachait la profonde impertinence du mot. Mais avez-vous reåu le journal, l'avez-vous lu ?

¢ Pas encore, dit Lucien, et cependant voilÞ la premiære fois que je publie un grand morceau de prose ; mais Hector l'aura fait adresser chez moi, rue Charlot.

¢ Tiens, lis ¹ , dit Dauriat en imitant Talma dans *Manlius*[24].

Lucien prit la feuille que Coralie lui arracha.

ª ¾ moi les prçmices de votre plume, vous savez bien ¹ , dit-elle en riant.

Dauriat fut çtrangement flatteur et courtisan, il craignait Lucien, il l'invita donc avec Coralie Þ un grand dìner qu'il donnait aux journalistes vers la fin de la semaine. Il emporta le manuscrit des *Marguerites* en disant Þ *son* poæte de passer quand il lui plairait aux Galeries de Bois pour signer le traitç qu'il tiendrait prèt. Toujours fidæle aux faåons royales par lesquelles il essayait d'en imposer aux gens superficiels, et de passer plutòt pour un Mçcæne que pour un libraire, il laissa les trois mille francs sans en prendre de reåu, refusa la quittance offerte par Lucien en faisant un geste de nonchalance, et partit en baisant la main Þ Coralie.

ª Eh bien, mon amour, aurais-tu vu beaucoup de ces chiffons-lÞ, si tu çtais restç dans ton trou de la rue de Cluny Þ marauder dans tes bouquins de la bibliothæque Sainte-Geneviæve ? dit Coralie Þ Lucien qui lui avait racontç toute son existence. Tiens, tes petits amis de la rue des Quatre-Vents me font l'effet d'ètre de grands *jobards !* »

Ses fræres du Cçnacle çtaient des jobards ! et Lucien entendit cet arrèt en riant. Il avait lu son article imprimç, il venait de goùter cette ineffable joie des auteurs, ce premier plaisir d'amour-propre qui ne caresse l'esprit qu'une seule fois. En lisant et relisant son article, il en sentait mieux la portçe et l'çtendue. L'impression est aux manuscrits ce que le thçàtre est aux femmes, elle met en lumiære les beautçs et les dçfauts ; elle tue aussi bien qu'elle fait vivre ; une faute saute alors aux yeux aussi vivement que les belles pensçes. Lucien enivrç ne songeait plus Þ Nathan, Nathan çtait son marchepied, il nageait dans la joie, il se voyait riche. Pour un enfant qui naguære descendait modestement les rampes de Beaulieu Þ Angoulème, revenait Þ l'Houmeau dans le grenier de Postel o÷ toute la famille vivait avec douze cents francs par an, la somme apportçe par Dauriat çtait le Potose[25]. Un souvenir, bien vif encore, mais que les continuelles jouissances de la vie parisienne devaient çteindre, le ramena sur la place du Mùrier. Il se rappela sa belle, sa noble ső ur Æve, son David et sa pauvre mære ; aussitòt il envoya Bçrçnice changer un billet, et pendant ce temps il çcrivit une petite lettre Þ sa famille ; puis il dçpècha Bçrçnice aux Messageries en craignant de ne pouvoir, s'il tardait, donner les cinq cents francs qu'il adressait Þ sa mære. Pour lui, pour Coralie, cette restitution paraissait ètre une bonne action. L'actrice embrassa Lucien, elle le trouva le modæle des fils et des fræres, elle le combla de caresses, car ces sortes de traits enchantent ces bonnes filles qui toutes ont le cő ur sur la main.

ª Nous avons maintenant, lui dit-elle, un dìner tous les jours pendant une semaine, nous allons faire un petit carnaval, tu as bien assez travaillç. ¹

Coralie, en femme qui voulait jouir de la beautç d'un homme que toutes les femmes allaient lui envier, le ramena chez Staub, elle ne trouvait pas Lucien assez bien habillç. De lÞ, les deux amants allærent au bois de Boulogne, et revinrent dìner chez Mme du Val-Noble o÷ Lucien trouva Rastignac, Bixiou, des Lupeaulx, Finot, Blondet, Vignon, le baron de Nucingen, Beaudenord, Philippe Bridau, Conti le grand musicien, tout le monde des artistes, des spçculateurs, des gens qui veulent opposer de grandes çmotions Þ de grands travaux, et qui tous accueillirent Lucien Þ merveille. Lucien, sùr de lui, dçploya son esprit comme s'il n'en faisait pas commerce, et fut proclamç *homme fort*, çloge alors Þ la mode entre ces demi-camarades.

ª Oh ! il faudra voir ce qu'il a dans le ventre ¹ , dit Thçodore Gaillard[26] Þ l'un des poætes protçgçs par la cour qui songeait Þ fonder un petit journal

royaliste appelç plus tard *Le Réveil*.

Apræs le dìner, les deux journalistes accompagnærent leurs maìtresses Þ l'Opçra, o÷ Merlin avait une loge, et o÷ toute la compagnie se rendit. Ainsi Lucien reparut triomphant lÞ o÷, quelques mois auparavant, il çtait lourdement tombç. Il se produisit au foyer donnant le bras Þ Merlin et Þ Blondet, regardant en face les dandies qui naguære l'avaient mystifiç. Il tenait Chàtelet sous ses pieds ! De Marsay, Vandenesse, Manerville, les lions de cette çpoque, çchangærent alors quelques airs insolents avec lui. Certes, il avait çtç question du beau, de l'çlçgant Lucien dans la loge de Mme d'Espard, o÷ Rastignac fit une longue visite, car la marquise et Mme de Bargeton lorgnærent Coralie. Lucien excitait-il un regret dans le cő ur de Mme de Bargeton ? Cette pensçe prçoccupa le poæte : en voyant la Corinne d'Angoulème, un dçsir de vengeance agitait son cő ur comme au jour o÷ il avait essuyç le mçpris de cette femme et de sa cousine aux Champs-Çlysçes.

ª Ètes-vous venu de votre province avec une amulette ? dit Blondet Þ Lucien en entrant quelques jours apræs vers onze heures chez Lucien qui n'çtait pas encore levç. Sa beautç, dit-il en montrant Lucien Þ Coralie qu'il baisa au front, fait des ravages depuis la cave jusqu'au grenier, en haut, en bas. Je viens vous mettre en rçquisition, mon cher, dit-il en serrant la main au poæte, hier, aux Italiens, Mme la comtesse de Montcornet a voulu que je vous prçsentasse chez elle. Vous ne refuserez pas une femme charmante, jeune, et chez qui vous trouverez l'çlite du beau monde ?

¢ Si Lucien est gentil, dit Coralie, il n'ira pas chez votre comtesse. Qu'a-t-il besoin de traìner sa cravate dans le monde ? il s'y ennuierait.

¢ Voulez-vous le tenir en chartre privçe[27] ? dit Blondet. Ètes-vous jalouse des femmes comme il faut ?

¢ Oui, s'çcria Coralie, elles sont pires que nous.

¢ Comment le sais-tu, ma petite chatte ? dit Blondet.

¢ Par leurs maris, rçpondit-elle. Vous oubliez que j'ai eu de Marsay pendant six mois.

¢ Croyez-vous, mon enfant, dit Blondet, que je tienne beaucoup Þ introduire chez Mme de Montcornet un homme aussi beau que le vòtre ? Si vous vous y opposez, prenons que je n'ai rien dit. Mais il s'agit moins, je crois, de femme, que d'obtenir paix et misçricorde de Lucien Þ propos d'un pauvre diable, le plastron[28] de son journal. Le baron Chàtelet a la sottise de prendre des articles au sçrieux. La marquise d'Espard, Mme de Bargeton et

le salon de la comtesse de Montcornet s'intçressent au Hçron, et j'ai promis de rçconcilier Laure et Pçtrarque, Mme de Bargeton et Lucien.

¢ Ah ! s'çcria Lucien dont toutes les veines reåurent un sang plus frais et qui sentit l'enivrante jouissance de la vengeance satisfaite, j'ai donc le pied sur leur ventre ! Vous me faites adorer ma plume, adorer mes amis, adorer la fatale puissance de la Presse. Je n'ai pas encore fait d'articles sur la Seiche et le Hçron. J'irai, mon petit, dit-il en prenant Blondet par la taille, oui, j'irai, mais quand ce couple aura senti le poids de cette chose si lçgære ! ¹ Il prit la plume avec laquelle il avait çcrit l'article sur Nathan et la brandit. ª Demain je leur lance deux petites colonnes Þ la tète. Apræs, nous verrons. Ne t'inquiæte de rien, Coralie : il ne s'agit pas d'amour, mais de vengeance, et je la veux complæte.

¢ VoilÞ un homme ! dit Blondet. Si tu savais, Lucien, combien il est rare de trouver une explosion semblable dans le monde blasç de Paris, tu pourrais t'apprçcier. Tu seras un fier dròle, dit-il en se servant d'une expression un peu plus çnergique, tu es dans la voie qui mæne au pouvoir.

¢ Il arrivera, dit Coralie.

¢ Mais il a dçjÞ fait bien du chemin en six semaines.

¢ Et quand il ne sera sçparç de quelque sceptre que par l'çpaisseur d'un cadavre, il pourra se faire un marchepied du corps de Coralie.

¢ Vous vous aimez comme au temps de l'àge d'or, dit Blondet. Je te fais mon compliment sur ton grand article, reprit-il en regardant Lucien, il est plein de choses neuves. Te voilÞ passç maìtre. ¹

Lousteau vint avec Hector Merlin et Vernou voir Lucien, qui fut prodigieusement flattç d'ètre l'objet de leurs attentions. Fçlicien apportait cent francs Þ Lucien pour le prix de son article. Le journal avait senti la nçcessitç de rçtribuer un travail si bien fait, afin de s'attacher l'auteur. Coralie, en voyant ce Chapitre de journalistes, avait envoyç commander un dçjeuner au *Cadran-Bleu*, le restaurant le plus voisin[29] ; elle les invita tous Þ passer dans sa belle salle Þ manger quand Bçrçnice vint lui dire que tout çtait prèt. Au milieu du repas, quand le vin de Champagne eut montç toutes les tètes, la raison de la visite que faisaient Þ Lucien ses camarades se dçvoila.

ª Tu ne veux pas, lui dit Lousteau, te faire un ennemi de Nathan ? Nathan est journaliste, il a des amis, il te jouerait un mauvais tour Þ ta premiære publication. N'as-tu pas *L'Archer de Charles IX* Þ vendre ? Nous avons vu

Nathan ce matin, il est au dçsespoir ; mais tu vas lui faire un article o÷ tu lui seringueras des çloges par la figure.

¢ Comment ! apræs mon article contre son livre, vous voulez... [1] , demanda Lucien.

Çmile Blondet, Hector Merlin, Çtienne Lousteau, Fçlicien Vernou, tous interrompirent Lucien par un çclat de rire.

ª Tu l'as invitç Þ souper ici pour apræs-demain ? lui dit Blondet.

¢ Ton article, lui dit Lousteau, n'est pas signç. Fçlicien, qui n'est pas si neuf que toi, n'a pas manquç d'y mettre au bas un C, avec lequel tu pourras dçsormais signer tes articles dans son journal, qui est Gauche pure. Nous sommes tous de l'Opposition. Fçlicien a eu la dçlicatesse de ne pas engager tes futures opinions. Dans la boutique d'Hector, dont le journal est Centre droit, tu pourras signer par un L. On est anonyme pour l'attaque, mais on signe træs bien l'çloge.

¢ Les signatures ne m'inquiætent pas, dit Lucien ; mais je ne vois rien Þ dire en faveur du livre.

¢ Tu pensais donc ce que tu as çcrit ? dit Hector Þ Lucien.

¢ Oui.

¢ Ah ! mon petit, dit Blondet, je te croyais plus fort ! Non, ma parole d'honneur, en regardant ton front, je te douais d'une omnipotence semblable Þ celle des grands esprits, tous assez puissamment constituçs pour pouvoir considçrer toute chose dans sa double forme. Mon petit, en littçrature, chaque idçe a son envers et son endroit ; personne ne peut prendre sur lui d'affirmer quel est l'envers. Tout est bilatçral dans le domaine de la pensçe. Les idçes sont binaires. Janus est le mythe de la critique et le symbole du gçnie. Il n'y a que Dieu de triangulaire ! Ce qui met Moliære et Corneille hors ligne, n'est-ce pas la facultç de faire dire *oui* Þ Alceste et *non* Þ Philinte, Þ Octave et Þ Cinna ? Rousseau, dans *La Nouvelle Héloïse*, a çcrit une lettre pour et une lettre contre le duel, oserais-tu prendre sur toi de dçterminer sa vçritable opinion ? Qui de nous pourrait prononcer entre Clarisse et Lovelace, entre Hector et Achille ? Quel est le hçros d'Homære ? quelle fut l'intention de Richardson ? La critique doit contempler les ő uvres sous tous leurs aspects. Enfin nous sommes de grands rapporteurs.

¢ Vous tenez donc Þ ce que vous çcrivez ? lui dit Vernou d'un air railleur. Mais nous sommes des marchands de phrases, et nous vivons de notre commerce. Quand vous voudrez faire une grande et belle ő uvre, un livre enfin, vous pourrez y jeter vos pensçes, votre àme, vous y attacher, le

dçfendre ; mais des articles lus aujourd'hui, oubliçs demain, åa ne vaut Þ mes yeux que ce qu'on les paye. Si vous mettez de l'importance Þ de pareilles stupiditçs, vous ferez donc le signe de la croix et vous invoquerez l'Esprit saint pour çcrire un prospectus ! ¹

Tous parurent çtonnçs de trouver Þ Lucien des scrupules et achevæent de mettre en lambeaux sa robe prçtexte[30] pour lui passer la robe virile des journalistes.

ª Sais-tu par quel mot s'est consolç Nathan apræs avoir lu ton article ? dit Lousteau.

¢ Comment le saurais-je ?

¢ Nathan s'est çcriç : ȽLes petits articles passent, les grands ouvrages restent !Λ Cet homme viendra souper ici dans deux jours, il doit se prosterner Þ tes pieds, baiser ton ergot, et te dire que tu es un grand homme.

¢ Ce serait dròle, dit Lucien.

¢ Dròle, reprit Blondet, c'est nçcessaire.

¢ Mes amis, je veux bien, dit Lucien un peu gris ; mais comment faire ?

¢ Eh bien, dit Lousteau, çcris pour le journal de Merlin trois belles colonnes o÷ tu te rçfuteras toi-mème. Apræs avoir joui de la fureur de Nathan, nous venons de lui dire qu'il nous devrait bientòt des remerciements pour la polçmique serrçe Þ l'aide de laquelle nous allions faire enlever son livre en huit jours. Dans ce moment-ci, tu es, Þ ses yeux, un espion, une canaille, un dròle ; apræs-demain tu seras un grand homme, une tète forte, un homme de Plutarque ! Nathan t'embrassera comme son meilleur ami. Dauriat est venu, tu as trois billets de mille francs : le tour est fait. Maintenant il te faut l'estime et l'amitiç de Nathan. Il ne doit y avoir d'attrapç que le libraire. Nous ne devons immoler et poursuivre que nos ennemis. S'il s'agissait d'un homme qui eùt conquis un nom sans nous, d'un talent incommode et qu'il fallùt annuler, nous ne ferions pas de rçplique semblable ; mais Nathan est un de nos amis, Blondet l'avait fait attaquer dans *Le Mercure* pour se donner le plaisir de rçpondre dans *Les Débats*[31]. Aussi la premiære çdition du livre s'est-elle enlevçe !

¢ Mes amis, foi d'honnète homme, je suis incapable d'çcrire deux mots d'çloge sur ce livre...

¢ Tu auras encore cent francs, dit Merlin, Nathan t'aura dçjÞ rapportç dix louis, sans compter un article que tu peux faire dans la Revue de Finot, et qui te sera payç cent francs par Dauriat et cent francs par la Revue : total, vingt louis !

¢ Mais que dire ? demanda Lucien.

¢ Voici comment tu peux t'en tirer, mon enfant, rçpondit Blondet[32] en se recueillant. L'envie, qui s'attache Þ toutes les belles ő uvres, comme le ver aux bons fruits, a essayç de mordre sur ce livre, diras-tu. Pour y trouver des dçfauts, la critique a çtç forcçe d'inventer des thçories Þ propos de ce livre, de distinguer deux littçratures : celle qui se livre aux idçes et celle qui s'adonne aux images. LÞ, mon petit, tu diras que le dernier degrç de l'art littçraire est d'empreindre l'idçe dans l'image. En essayant de prouver que l'image est toute la poçsie, tu te plaindras du peu de poçsie que comporte notre langue, tu parleras des reproches que nous font les çtrangers sur le *positivisme* de notre style, et tu loueras M. de Canalis[33] et Nathan des services qu'ils rendent Þ la France en dçprosaísant son langage. Accable ta prçcçdente argumentation en faisant voir que nous sommes en progræs sur le dix-huitiæme siæcle. Invente le *Progrès* (une adorable mystification Þ faire aux bourgeois) ! Notre jeune littçrature procæde par tableaux o÷ se concentrent tous les genres, la comçdie et le drame, les descriptions, les caractæres, le dialogue sertis par les nő uds brillants d'une intrigue intçressante. Le roman, qui veut le sentiment, le style et l'image, est la crçation moderne la plus immense. Il succæde Þ la comçdie qui, dans les mő urs modernes, n'est plus possible avec ses vieilles lois. Il embrasse le fait et l'idçe dans ses inventions qui exigent l'esprit de La Bruyære et sa morale incisive, les caractæres traitçs comme l'entendait Moliære, les grandes machines de Shakespeare et la peinture des nuances les plus dçlicates de la passion, unique trçsor que nous aient laissç nos devanciers. Aussi le roman est-il bien supçrieur Þ la discussion froide et mathçmatique, Þ la sæche analyse du dix-huitiæme siæcle. Le roman, diras-tu sentencieusement, est une çpopçe amusante. Cite *Corinne*, appuie-toi sur Mme de Staél. Le dix-huitiæme siæcle a tout mis en question, le dix-neuviæme est chargç de conclure ; aussi conclut-il par des rçalitçs ; mais par des rçalitçs qui vivent et qui marchent ; enfin il met en jeu la passion, çlçment inconnu Þ Voltaire. Tirade contre Voltaire. Quant Þ Rousseau, il n'a fait qu'habiller des raisonnements et des systæmes. Julie et Claire[34] sont des entçlçchies[35], elles n'ont ni chair ni os. Tu peux dçmancher[36] sur ce thæme et dire que nous devons Þ la paix, aux Bourbons, une littçrature jeune et originale, car tu çcris dans un journal Centre droit. Moque-toi des faiseurs de systæmes. Enfin tu peux t'çcrier par un beau mouvement : VoilÞ bien des erreurs, bien des mensonges chez notre confrære ! et pourquoi ? pour

dçprçcier une belle ő uvre, pour tromper le public et arriver Þ cette conclusion : Un livre qui se vend ne se vend pas. *Proh pudor*[37] *!* lâche *Proh pudor !* ce juron honnète anime le lecteur. Enfin annonce la dçcadence de la critique ! Conclusion : Il n'y a qu'une seule littçrature, celle des livres amusants. Nathan est entrç dans une voie nouvelle, il a compris son çpoque et rçpond Þ ses besoins. Le besoin de l'çpoque est le drame. Le drame est le vő u d'un siæcle o÷ la politique est un mimodrame perpçtuel. N'avons-nous pas vu en vingt ans, diras-tu, les quatre drames de la Rçvolution, du Directoire, de l'Empire et de la Restauration ? De lÞ, tu roules dans le dithyrambe de l'çloge, et la seconde çdition s'enlæve. Voici comme : samedi prochain, tu feras une feuille dans notre Revue, et tu la signeras DE RUBEMPRÇ en toutes lettres. Dans ce dernier article, tu diras : Le propre des belles ő uvres est de soulever d'amples discussions. Cette semaine tel journal a dit telle chose du livre de Nathan, tel autre lui a vigoureusement rçpondu. Tu critiques les deux critiques *C.* et *L.*, tu me dis en passant une politesse Þ propos du premier article que j'ai fait aux *Débats*, et tu finis en affirmant que l'ő uvre de Nathan est le plus beau livre de l'çpoque. C'est comme si tu ne disais rien, on dit cela de tous les livres. Tu auras gagnç quatre cents francs dans ta semaine, outre le plaisir d'çcrire la vçritç quelque part. Les gens sensçs donneront raison ou Þ C. ou Þ L. ou Þ Rubemprç, peut-ètre Þ tous trois ! La mythologie, qui certes est une des plus grandes inventions humaines, a mis la Vçritç dans le fond d'un puits, ne faut-il pas des seaux pour l'en tirer ? tu en auras donnç trois pour un au public ! VoilÞ, mon enfant. Marche ! ¹

Lucien fut çtourdi, Blondet l'embrassa sur les deux joues en lui disant : ª Je vais Þ ma boutique. ¹

Chacun s'en alla Þ sa boutique. Pour ces hommes forts, le journal n'çtait qu'une boutique. Tous devaient se revoir le soir aux Galeries de Bois, o÷ Lucien irait signer son traitç chez Dauriat. Florine et Lousteau, Lucien et Coralie, Blondet et Finot dìnaient au Palais-Royal, o÷ du Bruel traitait le directeur du Panorama-Dramatique.

ª Ils ont raison ! s'çcria Lucien quand il fut seul avec Coralie, les hommes doivent ètre des moyens entre les mains des gens forts. Quatre cents francs pour trois articles ! Doguereau me les donnait Þ peine pour un livre qui m'a coùtç deux ans de travail.

¢ Fais de la critique, dit Coralie, amuse-toi ! Est-ce que je ne suis pas ce soir en Andalouse, demain ne me mettrai-je pas en bohçmienne, un autre

jour en homme ? Fais comme moi, donne-leur des grimaces pour leur argent, et vivons heureux. ¹

Lucien, çpris du paradoxe, fit monter son esprit sur ce mulet capricieux, fils de Pçgase et de l'ànesse de Balaam. Il se mit Þ galoper dans les champs de la pensçe pendant sa promenade au Bois, et dçcouvrit des beautçs originales dans la thæse de Blondet. Il dìna comme dìnent les gens heureux, il signa chez Dauriat un traitç par lequel il lui cçdait en toute propriçtç le manuscrit des *Marguerites* sans y apercevoir aucun inconvçnient ; puis il alla faire un tour au journal, o÷ il brocha deux colonnes, et revint rue de Vendòme. Le lendemain matin, il se trouva que les idçes de la veille avaient germç dans sa tète, comme il arrive chez tous les esprits pleins de sæve dont les facultçs ont encore peu servi. Lucien çprouva du plaisir Þ mçditer ce nouvel article, il s'y mit avec ardeur. Sous sa plume se rencontræent les beautçs que fait naìtre la contradiction. Il fut spirituel et moqueur, il s'çleva mème Þ des considçrations neuves sur le sentiment, sur l'idçe et l'image en littçrature. Ingçnieux et fin, il retrouva, pour louer Nathan, ses premiæres impressions Þ la lecture du livre au cabinet littçraire de la cour du Commerce. De sanglant et àpre critique, de moqueur comique, il devint poæte en quelques phrases finales qui se balancærent majestueusement comme un encensoir chargç de parfums vers l'autel.

ª Cent francs, Coralie ! ¹ dit-il en montrant les huit feuillets de papier çcrits pendant qu'elle s'habillait.

Dans la verve o÷ il çtait, il fit Þ petites plumçes l'article terrible promis Þ Blondet contre Chàtelet et Mme de Bargeton. Il goùta pendant cette matinçe l'un des plaisirs secrets les plus vifs des journalistes, celui d'aiguiser l'çpigramme, d'en polir la lame froide qui trouve sa gaine dans le cœur de la victime, et de sculpter le manche pour les lecteurs. Le public admire le travail spirituel de cette poignçe, il n'y entend pas malice, il ignore que l'acier du bon mot altçrç de vengeance barbote dans un amour-propre fouillç savamment, blessç de mille coups. Cet horrible plaisir, sombre et solitaire, dçgustç sans tçmoins, est comme un duel avec un absent, tuç Þ distance avec le tuyau d'une plume, comme si le journaliste avait la puissance fantastique accordçe aux dçsirs de ceux qui possædent des talismans dans les contes arabes. L'çpigramme est l'esprit de la haine, de la haine qui hçrite de toutes les mauvaises passions de l'homme, de mème que l'amour concentre toutes ses bonnes qualitçs. Aussi n'est-il pas d'homme qui ne soit spirituel en se vengeant, par la raison qu'il n'en est pas un Þ qui l'amour ne

donne des jouissances. Malgrç la facilitç, la vulgaritç de cet esprit en France, il est toujours bien accueilli. L'article de Lucien devait mettre et mit le comble Þ la rçputation de malice et de mçchancetç du journal ; il entra jusqu'au fond de deux cő urs, il blessa griævement Mme de Bargeton, son ex-Laure, et le baron Chàtelet, son rival.

[a] Eh bien, allons faire une promenade au Bois, les chevaux sont mis, et ils piaffent, lui dit Coralie ; il ne faut pas se tuer.

¢ Portons l'article sur Nathan chez Hector. Dçcidçment le journal est comme la lance d'Achille qui guçrissait les blessures qu'elle avait faites [1] , dit Lucien en corrigeant quelques expressions.

Les deux amants partirent et se montrærent dans leur splendeur Þ ce Paris qui, naguære, avait reniç Lucien, et qui maintenant commenåait Þ s'en occuper. Occuper Paris de soi quand on a compris l'immensitç de cette ville et la difficultç d'y ètre quelque chose, causa d'enivrantes jouissances qui grisærent Lucien.

[a] Mon petit, dit l'actrice, passons chez ton tailleur presser tes habits ou les essayer s'ils sont prèts. Si tu vas chez tes belles madames, je veux que tu effaces ce monstre de de Marsay, le petit Rastignac, les Ajuda-Pinto, les Maxime de Trailles, les Vandenesse, enfin tous les çlçgants. Songe que ta maìtresse est Coralie ! Mais ne me fais pas de traits, hein ? [1]

Deux jours apræs, la veille du souper offert par Lucien et Coralie Þ leurs amis, l'Ambigu donnait une piæce nouvelle dont le compte devait ètre rendu par Lucien. Apræs leur dìner, Lucien et Coralie allærent Þ pied de la rue de Vendòme au Panorama-Dramatique, par le boulevard du Temple du còtç du Cafç Turc, qui, dans ce temps-lÞ, çtait un lieu de promenade en faveur. Lucien entendit vanter son bonheur et la beautç de sa maìtresse. Les uns disaient que Coralie çtait la plus belle femme de Paris, les autres trouvaient Lucien digne d'elle. Le poæte se sentit dans son milieu. Cette vie çtait sa vie. Le Cçnacle, Þ peine l'apercevait-il. Ces grands esprits qu'il admirait tant deux mois auparavant, il se demandait s'ils n'çtaient pas un peu niais avec leurs idçes et leur puritanisme. Le mot de jobards, dit insouciamment par Coralie, avait germç dans l'esprit de Lucien, et portait dçjÞ ses fruits. Il mit Coralie dans sa loge, flàna dans les coulisses du thçàtre o÷ il se promenait en sultan, o÷ toutes les actrices le caressaient par des regards brùlants et par des mots flatteurs.

[a] Il faut que j'aille Þ l'Ambigu faire mon mçtier [1] , dit-il.

¾ l'Ambigu, la salle çtait pleine. Il ne s'y trouva pas de place pour Lucien. Lucien alla dans les coulisses et se plaignit amærement de ne pas ètre placç. Le rçgisseur, qui ne le connaissait pas encore, lui dit qu'on avait envoyç deux loges Þ son journal, et l'envoya promener.

ª Je parlerai de la piæce selon ce que j'en aurai entendu, dit Lucien d'un air piquç.

¢ Ètes-vous bète ? dit la jeune premiære au rçgisseur, c'est l'amant de Coralie ! ¹

Aussitòt le rçgisseur se retourna vers Lucien et lui dit : ª Monsieur, je vais aller parler au directeur. ¹

Ainsi les moindres dçtails prouvaient Þ Lucien l'immensitç du pouvoir du journal et caressaient sa vanitç. Le directeur vint et obtint du duc de Rhçtorç et de Tullia, le premier sujet, qui se trouvaient dans une loge d'avant-scæne, de prendre Lucien avec eux. Le duc y consentit en reconnaissant Lucien.

ª Vous avez rçduit deux personnes au dçsespoir, lui dit le jeune homme en lui parlant du baron Chàtelet et de Mme de Bargeton.

¢ Que sera-ce donc demain ? dit Lucien. Jusqu'Þ prçsent mes amis se sont portçs contre eux en voltigeurs, mais je tire Þ boulet rouge cette nuit. Demain, vous verrez pourquoi nous nous moquons de Potelet. L'article est intitulç : ɄPotelet de 1811 Þ Potelet de 1821Λ Chàtelet sera le type des gens qui ont reniç leur bienfaiteur en se ralliant aux Bourbons. Apræs avoir fait sentir tout ce que je puis, j'irai chez Mme de Montcornet. ¹

Lucien eut avec le jeune duc une conversation çtincelante d'esprit ; il çtait jaloux de prouver Þ ce grand seigneur combien Mmes d'Espard et de Bargeton s'çtaient grossiærement trompçes en le mçprisant ; mais il montra le bout de l'oreille en essayant d'çtablir ses droits Þ porter le nom de Rubemprç, quand, par malice, le duc de Rhçtorç l'appela Chardon.

ª Vous devriez, lui dit le duc, vous faire royaliste. Vous vous ètes montrç un homme d'esprit, soyez maintenant homme de bon sens. La seule maniære d'obtenir une ordonnance du Roi qui vous rende le titre et le nom de vos ancètres maternels, est de la demander en rçcompense des services que vous rendrez au Chàteau. Les Libçraux ne vous feront jamais comte ! Voyez-vous, la Restauration finira par avoir raison de la Presse, la seule puissance Þ craindre. On a dçjÞ trop attendu, elle devrait ètre muselçe. Profitez de ses derniers moments de libertç pour vous rendre redoutable. Dans quelques annçes, un nom et un titre seront en France des richesses plus sùres que le talent. Vous pouvez ainsi tout avoir : esprit, noblesse et beautç, vous

arriverez Þ tout. Ne soyez donc en ce moment libçral que pour vendre avec avantage votre royalisme. [1]

Le duc pria Lucien d'accepter l'invitation Þ dìner que devait lui envoyer le ministre avec lequel il avait soupç chez Florine. Lucien fut en un moment sçduit par les rçflexions du gentilhomme, et charmç de voir s'ouvrir devant lui les portes des salons d'o÷ il se croyait Þ jamais banni quelques mois auparavant. Il admira le pouvoir de la pensçe. La Presse, l'Intelligence çtaient donc le moyen de la sociçtç prçsente. Lucien comprit que peut-ètre Lousteau se repentait de lui avoir ouvert les portes du temple, il sentait dçjÞ pour son propre compte la nçcessitç d'opposer des barriæres difficiles Þ franchir aux ambitions de ceux qui s'çlanåaient de la province vers Paris. Un poæte serait venu vers lui comme il s'çtait jetç dans les bras d'Çtienne, il n'osait se demander quel accueil il lui ferait. Le jeune duc aperåut chez Lucien les traces d'une mçditation profonde et ne se trompa point en en cherchant la cause : il avait dçcouvert Þ cet ambitieux, sans volontç fixe, mais non sans dçsir, tout l'horizon politique comme les journalistes lui avaient montrç du haut du Temple, ainsi que le dçmon Þ Jçsus[38], le monde littçraire et ses richesses. Lucien ignorait la petite conspiration ourdie contre lui par les gens que blessait en ce moment le journal, et dans laquelle M. de Rhçtorç trempait. Le jeune duc avait effrayç la sociçtç de Mme d'Espard en leur parlant de l'esprit de Lucien. Chargç par Mme de Bargeton de sonder le journaliste, il avait espçrç le rencontrer Þ l'Ambigu-Comique. Ni le monde ni les journalistes n'çtaient profonds, ne croyez pas Þ des trahisons ourdies. Ni l'un ni les autres ils n'arrètent de plan, leur machiavçlisme va pour ainsi dire au jour le jour, et consiste Þ toujours ètre lÞ, prèts Þ tout, prèts Þ profiter du mal comme du bien, Þ çpier les moments o÷ la passion leur livre un homme. Pendant le souper de Florine, le jeune duc avait reconnu le caractære de Lucien, il venait de le prendre par ses vanitçs, et s'essayait sur lui Þ devenir diplomate. Lucien, la piæce jouçe, courut Þ la rue Saint-Fiacre y faire son article sur la piæce. Sa critique fut, par calcul, àpre et mordante ; il se plut Þ essayer son pouvoir. Le mçlodrame valait mieux que celui du Panorama-Dramatique ; mais il voulait savoir s'il pouvait, comme on le lui avait dit, tuer une bonne et faire rçussir une mauvaise piæce. Le lendemain, en dçjeunant avec Coralie, il dçplia le journal, apræs lui avoir dit qu'il y çreintait l'Ambigu-Comique. Lucien ne fut pas mçdiocrement çtonnç de lire, apræs son article sur Mme de Bargeton et sur Chàtelet, un compte rendu de l'Ambigu si bien çdulcorç durant la nuit, que, tout en conservant sa

spirituelle analyse, il en sortait une conclusion favorable. La piæce devait remplir la caisse du thçàtre. Sa fureur ne saurait se dçcrire ; il se proposa de dire deux mots Þ Lousteau. Il se croyait dçjÞ nçcessaire, et se promettait de ne pas se laisser dominer, exploiter comme un niais. Pour çtablir dçfinitivement sa puissance, il çcrivit l'article o÷ il rçsumait et balanåait toutes les opinions çmises Þ propos du livre de Nathan pour la Revue de Dauriat et de Finot. Puis, une fois montç, il brocha l'un de ses articles *variétés* dus au petit journal. Dans leur premiære effervescence, les jeunes journalistes pondent des articles avec amour et livrent ainsi træs imprudemment toutes leurs fleurs. Le directeur du Panorama-Dramatique donnait la premiære reprçsentation d'un vaudeville, afin de laisser Þ Florine et Þ Coralie leur soirçe. On devait jouer avant le souper. Lousteau vint chercher l'article de Lucien, fait d'avance sur cette petite piæce, dont il avait vu la rçpçtition gçnçrale, afin de n'avoir aucune inquiçtude relativement Þ la composition du numçro. Quand Lucien lui eut lu l'un de ces petits charmants articles sur les particularitçs parisiennes, qui firent la fortune du journal, Çtienne l'embrassa sur les deux yeux et le nomma la providence des journaux.

ª Pourquoi donc t'amuses-tu Þ changer l'esprit de mes articles ? dit Lucien qui n'avait fait ce brillant article que pour donner plus de force Þ ses griefs.

¢ Moi ! s'çcria Lousteau

¢ Eh bien, qui donc a changç mon article ?

¢ Mon cher, rçpondit Çtienne en riant, tu n'es pas encore au courant des affaires. L'Ambigu nous prend vingt abonnements, dont neuf seulement sont servis au directeur, au chef d'orchestre, au rçgisseur, Þ leurs maìtresses et Þ trois copropriçtaires du thçàtre. Chacun des thçàtres du boulevard paye ainsi huit cents francs au journal. Il y a pour tout autant d'argent en loges donnçes Þ Finot, sans compter les abonnements des acteurs et des auteurs. Le dròle se fait donc huit mille francs aux boulevards. Par les petits thçàtres, juge des grands ! Comprends-tu ? Nous sommes tenus Þ beaucoup d'indulgence.

¢ Je comprends que je ne suis pas libre d'çcrire ce que je pense...

¢ Eh ! que t'importe, si tu y fais tes orges, s'çcria Lousteau. D'ailleurs, mon cher, quel grief as-tu contre le thçàtre ? il te faut une raison pour çchiner la piæce d'hier. Çchiner pour çchiner, nous compromettrions le

journal. Quand le journal frapperait avec justice, il ne produirait plus aucun effet. Le directeur t'a-t-il manquç ?

¢ Il ne m'avait pas rçservç de place.

¢ Bon, fit Lousteau. Je montrerai ton article au directeur, je lui dirai que je t'ai adouci, tu t'en trouveras mieux que de l'avoir fait paraìtre. Demande-lui demain des billets, il t'en signera quarante en blanc tous les mois et je te mænerai chez un homme avec qui tu t'entendras pour les placer ; il te les achætera tous Þ cinquante pour cent de remise sur le prix des places. On fait sur les billets de spectacle le mème trafic que sur les livres. Tu verras un autre Barbet, un chef de claque, il ne demeure pas loin d'ici, nous avons le temps, viens ?

¢ Mais, mon cher, Finot fait un infàme mçtier Þ lever ainsi sur les champs de la pensçe des contributions indirectes. Tòt ou tard...

¢ Ah ! åÞ, d'o÷ viens-tu ? s'çcria Lousteau. Pour qui prends-tu Finot ? Sous sa fausse bonhomie, sous cet air Turcaret, sous son ignorance et sa bètise, il y a toute la finesse du marchand de chapeaux dont il est issu. N'as-tu pas vu dans sa cage, au bureau du journal, un vieux soldat de l'Empire, l'oncle de Finot ? Cet oncle est non seulement un honnète homme, mais il a le bonheur de passer pour un niais. Il est l'homme compromis dans toutes les transactions pçcuniaires. ¾ Paris, un ambitieux est bien riche quand il a præs de lui une crçature qui consent Þ ètre compromise. Il est en politique comme en journalisme une foule de cas o÷ les chefs ne doivent jamais ètre mis en cause. Si Finot devenait un personnage politique, son oncle deviendrait son secrçtaire et recevrait pour son compte les contributions qui se lævent dans les bureaux sur les grandes affaires. Giroudeau, qu'au premier abord on prendrait pour un niais, a prçcisçment assez de finesse pour ètre un compære indçchiffrable. Il est en vedette pour empècher que nous ne soyons assommçs par les criailleries, par les dçbutants, par les rçclamations, et je ne crois pas qu'il y ait son pareil dans un autre journal.

¢ Il joue bien son ròle, dit Lucien, je l'ai vu Þ l'ő uvre. [1]

Çtienne et Lucien allærent dans la rue du Faubourg-du-Temple, o÷ le rçdacteur en chef s'arrèta devant une maison de belle apparence.

ª M. Braulard y est-il ? demanda-t-il au portier.

¢ Comment monsieur ? dit Lucien. Le chef des claqueurs est donc *monsieur ?*

¢ Mon cher, Braulard a vingt mille livres de rentes, il a la griffe des auteurs dramatiques du boulevard qui tous ont un compte courant chez lui,

comme chez un banquier. Les billets d'auteur et de faveur se vendent. Cette marchandise, Braulard la place. Fais un peu de statistique, science assez utile quand on n'en abuse pas. ¾ cinquante billets de faveur par soirçe Þ chaque spectacle, tu trouveras deux cent cinquante billets par jour ; si, l'un dans l'autre, ils valent quarante sous, Braulard paye cent vingt-cinq francs par jour aux auteurs et court la chance d'en gagner autant. Ainsi, les seuls billets des auteurs lui procurent præs de quatre mille francs par mois, au total quarante-huit mille francs par an. Suppose vingt mille francs de perte, car il ne peut pas toujours placer ses billets.

¢ Pourquoi ?

¢ Ah ! les gens qui viennent payer leurs places au bureau passent concurremment avec les billets de faveur qui n'ont pas de places rçservçes. Enfin le thçàtre garde ses droits de location. Il y a les jours de beau temps, et de mauvais spectacles. Ainsi, Braulard gagne peut-ètre trente mille francs par an sur cet article. Puis il a ses claqueurs, autre industrie. Florine et Coralie sont ses tributaires ; si elles ne le subventionnaient pas, elles ne seraient point applaudies Þ toutes leurs entrçes et leurs sorties. ¹

Lousteau donnait cette explication Þ voix basse en montant l'escalier.

ª Paris est un singulier pays ¹ , dit Lucien en trouvant l'intçrèt accroupi dans tous les coins.

Une servante proprette introduisit les deux journalistes chez M. Braulard. Le marchand de billets, qui siçgeait sur un fauteuil de cabinet, devant un grand secrçtaire Þ cylindre, se leva en voyant Lousteau. Braulard, enveloppç d'une redingote de molleton gris, portait un pantalon Þ pied et des pantoufles rouges absolument comme un mçdecin ou comme un avouç. Lucien vit en lui l'homme du peuple enrichi : un visage commun, des yeux gris pleins de finesse, des mains de claqueur, un teint sur lequel les orgies avaient passç comme la pluie sur les toits, des cheveux grisonnants, et une voix assez çtouffçe.

ª Vous venez, sans doute, pour Mlle Florine, et monsieur pour Mlle Coralie, dit-il, je vous connais bien. Soyez tranquille, monsieur, dit-il Þ Lucien, j'achæte la clientæle du Gymnase, je soignerai votre maìtresse et je l'avertirai des farces qu'on voudrait lui faire.

¢ Ce n'est pas de refus, mon cher Braulard, dit Lousteau ; mais nous venons pour les billets du journal Þ tous les thçàtres des boulevard : moi comme rçdacteur en chef, monsieur comme rçdacteur de chaque thçàtre.

¢ Ah ! oui, Finot a vendu son journal. J'ai su l'affaire. Il va bien, Finot. Je lui donne Þ dìner Þ la fin de la semaine. Si vous voulez me faire l'honneur et le plaisir de venir, vous pouvez amener vos çpouses, il y aura noces et festins, nous avons Adæle Dupuis, Ducange, Frçdçric du Petit-Mçrç, Mlle Millot[39] ma maìtresse, nous rirons bien ! nous boirons mieux !

¢ Il doit ètre gènç, Ducange, il a perdu son procæs[40].

¢ Je lui ai prètç dix mille francs, le succæs de *Calas*[41] va me les rendre ; aussi l'ai-je chauffç ! Ducange est un homme d'esprit, il a des moyens... ¹ Lucien croyait rèver en entendant cet homme apprçcier les talents des auteurs. ª Coralie a gagnç, lui dit Braulard de l'air d'un juge compçtent. Si elle est bonne enfant, je la soutiendrai secrætement contre la cabale Þ son dçbut au Gymnase. Çcoutez ? Pour elle, j'aurai des hommes bien mis aux Galeries qui souriront et qui feront de petits murmures afin d'entraìner l'applaudissement. VoilÞ un manæge qui pose une femme. Elle me plaìt, Coralie, et vous devez ètre content d'elle, elle a des sentiments. Ah ! je puis faire chuter qui je veux...

¢ Mais rçglons l'affaire des billets ? dit Lousteau.

¢ Hç bien, j'irai les prendre chez monsieur, vers les premiers jours de chaque mois. Monsieur est votre ami, je le traiterai comme vous. Vous avez cinq thçàtres, on vous donnera trente billets ; ce sera quelque chose comme soixante-quinze francs par mois. Peut-ètre dçsirez-vous une avance ? dit le marchand de billets en revenant Þ son secrçtaire et tirant sa caisse pleine d'çcus.

¢ Non, non, dit Lousteau, nous garderons cette ressource pour les mauvais jours...

¢ Monsieur, reprit Braulard en s'adressant Þ Lucien, j'irai travailler avec Coralie ces jours-ci, nous nous entendrons bien. ¹

Lucien ne regardait pas sans un çtonnement profond le cabinet de Braulard o÷ il voyait une bibliothæque, des gravures, un meuble convenable. En passant par le salon, il en remarqua l'ameublement çgalement çloignç de la mesquinerie et du trop grand luxe. La salle Þ manger lui parut ètre la piæce la mieux tenue, il en plaisanta.

ª Mais Braulard est gastronome, dit Lousteau. Ses dìners, citçs dans la littçrature dramatique, sont en harmonie avec sa caisse.

¢ J'ai de bons vins, rçpondit modestement Braulard. Allons, voilÞ mes allumeurs ¹, s'çcria-t-il en entendant des voix enrouçes et le bruit de pas singuliers dans l'escalier.

En sortant, Lucien vit dçfiler devant lui la puante escouade des claqueurs et des vendeurs de billets, tous gens Þ casquettes, Þ pantalons mùrs, Þ redingotes ràpçes, Þ figures patibulaires, bleuàtres, verdàtres, boueuses, rabougries, Þ barbes longues, aux yeux fçroces et patelins tout Þ la fois, horrible population qui vit et foisonne sur les boulevards de Paris, qui, le matin, vend des chaìnes de sùretç, des bijoux en or pour vingt-cinq sous, et qui claque sous les lustres le soir, qui se plie enfin Þ toutes les fangeuses nçcessitçs de Paris.

ª Voil Þ les Romains[42] ! dit Lousteau en riant, voilÞ la gloire des actrices et des auteurs dramatiques. Vu de præs, åa n'est pas plus beau que la nòtre.

¢ Il est difficile, rçpondit Lucien en revenant chez lui, d'avoir des illusions sur quelque chose Þ Paris. Il y a des impòts sur tout, on y vend tout, on y fabrique tout, mème le succæs. ¹

Les convives de Lucien çtaient Dauriat, le directeur du Panorama, Matifat et Florine, Camusot, Lousteau, Finot, Nathan, Hector Merlin et Mme du Val-Noble, Fçlicien Vernou, Blondet, Vignon, Philippe Bridau, Mariette, Giroudeau, Cardot et Florentine, Bixiou[43]. Il avait invitç ses amis du Cçnacle. Tullia la danseuse, qui, disait-on, çtait peu cruelle pour du Bruel, fut aussi de la partie, mais sans son duc, ainsi que les propriçtaires des journaux o÷ travaillaient Nathan, Merlin, Vignon et Vernou. Les convives formaient une assemblçe de trente personnes, la salle Þ manger de Coralie ne pouvait en contenir davantage. Vers huit heures, au feu des lustres allumçs, les meubles, les tentures, les fleurs de ce logis prirent cet air de fète qui prète au luxe parisien l'apparence d'un rève. Lucien çprouva le plus indçfinissable mouvement de bonheur, de vanitç satisfaite et d'espçrance en se voyant le maìtre de ces lieux, il ne s'expliquait plus ni comment ni par qui ce coup de baguette avait çtç frappç. Florine et Coralie, mises avec la folle recherche et la magnificence artiste des actrices, souriaient au poæte de province comme deux anges chargçs de lui ouvrir les portes du palais des Songes. Lucien songeait presque. En quelques mois sa vie avait si brusquement changç d'aspect, il çtait si promptement passç de l'extrème misære Þ l'extrème opulence, que par moments il lui prenait des inquiçtudes comme aux gens qui, tout en rèvant, se savent endormis. Son ő il exprimait nçanmoins Þ la vue de cette belle rçalitç une confiance Þ laquelle des envieux eussent donnç le nom de fatuitç. Lui-mème, il avait changç. Heureux tous les jours, ses couleurs avaient pàli, son regard çtait trempç des moites expressions de la langueur ; enfin, selon le mot de Mme

d'Espard, il avait l'air *aimé*. Sa beautç y gagnait. La conscience de son pouvoir et de sa force peråait dans sa physionomie çclairçe par l'amour et par l'expçrience. Il contemplait enfin le monde littçraire et la sociçtç face Þ face, en croyant pouvoir s'y promener en dominateur. ¾ ce poæte, qui ne devait rçflçchir que sous le poids du malheur, le prçsent parut ètre sans soucis. Le succæs enflait les voiles de son esquif. Il avait Þ ses ordres les instruments nçcessaires Þ ses projets : une maison montçe, une maìtresse que tout Paris lui enviait, un çquipage, enfin des sommes incalculables dans son çcritoire. Son àme, son cő ur et son esprit s'çtaient çgalement mçtamorphosçs : il ne songeait plus Þ discuter les moyens en prçsence de si beaux rçsultats. Ce train de maison semblera si justement suspect aux çconomistes qui ont pratiquç la vie parisienne, qu'il n'est pas inutile de montrer la base, quelque frèle qu'elle fùt, sur laquelle reposait le bonheur matçriel de l'actrice et de son poæte. Sans se compromettre, Camusot avait engagç les fournisseurs de Coralie Þ lui faire crçdit pendant au moins trois mois. Les chevaux, les gens, tout devait donc aller comme par enchantement pour ces deux enfants empressçs de jouir, et qui jouissaient de tout avec dçlices. Coralie vint prendre Lucien par la main et l'initia par avance au coup de thçàtre de la salle Þ manger, parçe de son couvert splendide, de ses candçlabres chargçs de quarante bougies, aux recherches royales du dessert, et au menu, l'ő uvre de Chevet. Lucien baisa Coralie au front en la pressant sur son cő ur.

ª J'arriverai, mon enfant, lui dit-il, et je te rçcompenserai de tant d'amour et de tant de dçvouement.

¢ Bah ! dit-elle, es-tu content ?

¢ Je serais bien difficile.

¢ Eh bien, ce sourire paye tout ¹, rçpondit-elle en apportant par un mouvement de serpent ses lævres aux lævres de Lucien.

Ils trouværent Florine, Lousteau, Matifat et Camusot en train d'arranger les tables de jeu. Les amis de Lucien arrivaient, car tous ces gens s'intitulaient dçjÞ les amis de Lucien. On joua de neuf heures Þ minuit. Heureusement pour lui, Lucien ne savait aucun jeu ; mais Lousteau perdit mille francs et les emprunta Þ Lucien qui ne crut pas pouvoir se dispenser de les prèter, son ami les lui demanda. ¾ dix heures environ, Michel, Fulgence et Joseph se prçsentærent. Lucien, qui alla causer avec eux dans un coin, trouva leurs visages assez froids et sçrieux, pour ne pas dire contraints. D'Arthez n'avait pu venir, il achevait son livre, Lçon Giraud çtait

occupç par la publication du premier numçro de sa Revue. Le Cçnacle avait envoyç ses trois artistes qui devaient se trouver moins dçpaysçs que les autres au milieu d'une orgie.

ª Eh bien, mes enfants, dit Lucien en affichant un petit ton de supçrioritç, vous verrez que le *petit farceur* peut devenir un *grand politique*.

¢ Je ne demande pas mieux que de m'ètre trompç, dit Michel.

¢ Tu vis avec Coralie en attendant mieux ? lui demanda Fulgence.

¢ Oui, reprit Lucien d'un air qu'il voulait rendre naíf. Coralie avait un pauvre vieux nçgociant qui l'adorait, elle l'a mis Þ la porte. Je suis plus heureux que ton frære Philippe qui ne sait comment gouverner Mariette, ajouta-t-il en regardant Joseph Bridau.

¢ Enfin, dit Fulgence, tu es maintenant un homme comme un autre, tu feras ton chemin.

¢ Un homme qui pour vous restera le mème en quelque situation qu'il se trouve ¹ , rçpondit Lucien.

Michel et Fulgence se regardærent en çchangeant un sourire moqueur que vit Lucien, et qui lui fit comprendre le ridicule de sa phrase.

ª Coralie est bien admirablement belle, s'çcria Joseph Bridau. Quel magnifique portrait Þ faire !

¢ Et bonne, rçpondit Lucien. Foi d'homme, elle est angçlique ; mais tu feras son portrait ; prends-la, si tu veux, pour modæle de ta Vçnitienne amençe au Sçnateur par une vieille femme[44].

¢ Toutes les femmes qui aiment sont angçliques ¹ , dit Michel Chrestien.

En ce moment Raoul Nathan se prçcipita sur Lucien avec une furie d'amitiç, lui prit les mains et les lui serra.

ª Mon bon ami, non seulement vous ètes un grand homme, mais encore vous avez du cő ur, ce qui est aujourd'hui plus rare que le gçnie, dit-il. Vous ètes dçvouç Þ vos amis. Enfin, je suis Þ vous Þ la vie, Þ la mort, et n'oublierai jamais ce que vous avez fait cette semaine pour moi. ¹

Lucien, au comble de la joie en se voyant patelinç par un homme dont s'occupait la Renommçe, regarda ses trois amis du Cçnacle avec une sorte de supçrioritç. Cette entrçe de Nathan çtait due Þ la communication que Merlin lui avait faite de l'çpreuve de l'article en faveur de son livre, et qui paraissait dans le journal du lendemain.

ª Je n'ai consenti Þ çcrire l'attaque, rçpondit Lucien Þ l'oreille de Nathan, qu'Þ la condition d'y rçpondre moi-mème. Je suis des vòtres. ¹

Il revint Þ ses trois amis du Cçnacle, enchantç d'une circonstance qui justifiait la phrase de laquelle avait ri Fulgence.

ª Vienne le livre de d'Arthez, et je suis en position de lui ètre utile. Cette chance seule m'engagerait Þ rester dans les journaux.

¢ Y es-tu libre ? dit Michel.

¢ Autant qu'on peut l'ètre quand on est indispensable [1] , rçpondit Lucien avec une fausse modestie.

Vers minuit, les convives furent attablçs, et l'orgie commenåa[45]. Les discours furent plus libres chez Lucien que chez Matifat, car personne ne soupåonna la divergence de sentiments qui existait entre les trois dçputçs du Cçnacle et les reprçsentants des journaux. Ces jeunes esprits, si dçpravçs par l'habitude du Pour et du Contre, en vinrent aux prises, et se renvoyærent les plus terribles axiomes de la jurisprudence qu'enfantait alors le journalisme. Claude Vignon, qui voulait conserver Þ la critique un caractære auguste, s'çleva contre la tendance des petits journaux vers la personnalitç, disant que plus tard les çcrivains arriveraient Þ se dçconsidçrer eux-mèmes. Lousteau, Merlin et Finot prirent alors ouvertement la dçfense de ce systæme, appelç dans l'argot du journalisme la *blague*, en soutenant que ce serait comme un poinåon Þ l'aide duquel on marquerait le talent.

ª Tous ceux qui rçsisteront Þ cette çpreuve seront des hommes rçellement forts, dit Lousteau.

¢ D'ailleurs, s'çcria Merlin, pendant les ovations des grands hommes, il faut autour d'eux, comme autour des triomphateurs romains, un concert d'injures[46].

¢ Eh ! dit Lucien, tous ceux de qui l'on se moquera croiront Þ leur triomphe !

¢ Ne dirait-on pas que cela te regarde ? s'çcria Finot.

¢ Et nos sonnets ! dit Michel Chrestien, ne nous vaudraient-ils pas le triomphe de Pçtrarque ?

¢ L'or (Laure) y est dçjÞ pour quelque chose, dit Dauriat dont le calembour excita des acclamations gçnçrales.

– *Faciamus experimentum in anima v111*[47], rçpondit Lucien en souriant.

¢ Eh ! malheur Þ ceux que le Journal ne discutera pas, et auxquels il jettera des couronnes Þ leur dçbut ! Ceux-lÞ seront relçguçs comme des saints dans leur niche, et personne n'y fera plus la moindre attention, dit Vernou.

¢ On leur dira comme Champcenetz au marquis de Genlis, qui regardait trop amoureusement sa femme : ɄPassez, bonhomme, on vous a dçjÞ donnçΛ dit Blondet[48].

¢ En France, le succæs tue, dit Finot. Nous y sommes trop jaloux les uns des autres pour ne pas vouloir oublier et faire oublier les triomphes d'autrui.

¢ C'est en effet la contradiction qui donne la vie en littçrature, dit Claude Vignon.

¢ Comme dans la nature, o÷ elle rçsulte de deux principes qui se combattent, s'çcria Fulgence. Le triomphe de l'un sur l'autre est la mort.

¢ Comme en politique, ajouta Michel Chrestien.

¢ Nous venons de le prouver, dit Lousteau. Dauriat vendra cette semaine deux mille exemplaires du livre de Nathan. Pourquoi ? Le livre attaquç sera bien dçfendu.

¢ Comment un article semblable, dit Merlin en prenant l'çpreuve de son journal du lendemain, n'enlæverait-il pas une çdition ?

¢ Lisez-moi l'article ? dit Dauriat. Je suis libraire partout, mème en soupant. ¹

Merlin lut le triomphant article de Lucien, qui fut applaudi par toute l'assemblçe.

ª Cet article aurait-il pu se faire sans le premier ? ¹ demanda Lousteau.

Dauriat tira de sa poche l'çpreuve du troisiæme article et le lut. Finot suivit avec attention la lecture de cet article destinç au second numçro de sa Revue ; et, en sa qualitç de rçdacteur en chef, il exagçra son enthousiasme.

ª Messieurs, dit-il, si Bossuet vivait dans notre siæcle, il n'eùt pas çcrit autrement.

¢ Je le crois bien, dit Merlin. Bossuet aujourd'hui serait journaliste.

¢ ¾ Bossuet II ! dit Claude Vignon en çlevant son verre et saluant ironiquement Lucien.

¢ ¾ mon Christophe Colomb ! rçpondit Lucien en portant un toast Þ Dauriat.

¢ Bravo ! cria Nathan.

¢ Est-ce un surnom ? demanda mçchamment Merlin en regardant Þ la fois Finot et Lucien.

¢ Si vous continuez ainsi, dit Dauriat, nous ne pourrons pas vous suivre et ces messieurs, ajouta-t-il en montrant Matifat et Camusot, ne vous comprendront plus. La plaisanterie est comme le coton qui, filç trop fin, casse, a dit Bonaparte.

¢ Messieurs, dit Lousteau, nous sommes tçmoins d'un fait grave, inconcevable, inouí, vraiment surprenant. N'admirez-vous pas la rapiditç avec laquelle notre ami s'est changç de provincial en journaliste ?

¢ Il çtait nç journaliste, dit Dauriat.

¢ Mes enfants, dit alors Finot en se levant et tenant une bouteille de vin de Champagne Þ la main, nous avons protçgç tous et tous encouragç les dçbuts de notre amphitryon dans la carriære o÷ il a surpassç nos espçrances. En deux mois il a fait ses preuves par les beaux articles que nous connaissons : je propose de le baptiser journaliste authentiquement.

¢ Une couronne de roses afin de constater sa double victoire ¹, cria Bixiou en regardant Coralie[49].

Coralie fit un signe Þ Bçrçnice qui alla chercher de vieilles fleurs artificielles dans les cartons de l'actrice. Une couronne de roses fut bientòt tressçe dæs que la grosse femme de chambre eut apportç des fleurs avec lesquelles se paræent grotesquement ceux qui se trouvaient les plus ivres. Finot, le grand prètre, versa quelques gouttes de vin de Champagne sur la belle tète blonde de Lucien en prononåant avec une dçlicieuse gravitç ces paroles sacramentales : ª Au nom du Timbre, du Cautionnement et de l'Amende, je te baptise journaliste. Que tes articles te soient lçgers[50] !

¢ Et payçs sans dçduction des blancs ! ¹ dit Merlin.

En ce moment Lucien aperåut les visages attristçs de Michel Chrestien, de Joseph Bridau et de Fulgence Ridal qui prirent leurs chapeaux et sortirent au milieu d'un hurrah d'imprçcations.

ª VoilÞ de singuliers chrçtiens ? dit Merlin.

¢ Fulgence çtait un bon garåon, reprit Lousteau ; mais *ils* l'ont perverti de morale.

¢ Qui ? demanda Claude Vignon.

¢ Des jeunes hommes graves qui s'assemblent dans un *musico*[51] philosophique et religieux de la rue des Quatre-Vents, o÷ l'on s'inquiæte du sens gçnçral de l'Humanitç..., rçpondit Blondet.

¢ Oh ! oh ! oh !

¢ ... On y cherche Þ savoir si elle tourne sur elle-mème, dit Blondet en continuant, ou si elle est en progræs. Ils çtaient træs embarrassçs entre la ligne droite et la ligne courbe, ils trouvaient un non-sens au triangle biblique, et il leur est alors apparu je ne sais quel prophæte qui s'est prononcç pour la spirale.

¢ Des hommes rçunis peuvent inventer des bètises plus dangereuses, s'çcria Lucien qui voulut dçfendre le Cçnacle.

¢ Tu prends ces thçories-lÞ pour des paroles oiseuses, dit Fçlicien Vernou, mais il vient un moment o÷ elles se transforment en coups de fusil ou en guillotine.

¢ Ils n'en sont encore, dit Bixiou, qu'Þ chercher la pensçe providentielle du vin de Champagne, le sens humanitaire des pantalons et la petite bète qui fait aller le monde. Ils ramassent des grands hommes tombçs, comme Vico, Saint-Simon, Fourier[52]. J'ai bien peur qu'ils ne tournent la tète Þ mon pauvre Joseph Bridau.

¢ Ils sont cause, dit Lousteau, que Bianchon, mon compatriote et mon camarade de collæge, me bat froid...

¢ Y enseigne-t-on la gymnastique et l'orthopçdie des esprits ? demanda Merlin.

¢ Åa se pourrait, rçpondit Finot, puisque Bianchon donne dans leurs rèveries.

¢ Bah ! il sera, dit Lousteau, tout de mème un grand mçdecin.

¢ Leur chef visible n'est-il pas d'Arthez, dit Nathan, un petit jeune homme qui doit nous avaler tous ?

¢ C'est un homme de gçnie ! s'çcria Lucien.

¢ J'aime mieux un verre de vin de xçræs [1] , dit Claude Vignon en souriant.

En ce moment, chacun expliquait son caractære Þ son voisin. Quand les gens d'esprit en arrivent Þ vouloir s'expliquer eux-mèmes, Þ donner la clef de leurs cő urs, il est sùr que l'Ivresse les a pris en croupe. Une heure apræs, tous les convives, devenus les meilleurs amis du monde, se traitaient de grands hommes, d'hommes forts, de gens Þ qui l'avenir appartenait. Lucien, en qualitç de maìtre de maison, avait conservç quelque luciditç dans l'esprit : il çcouta des sophismes qui le frappærent et acheværent l'ő uvre de sa dçmoralisation.

ª Mes enfants, dit Finot, le parti libçral est obligç de raviver sa polçmique, car il n'a rien Þ dire en ce moment contre le gouvernement, et vous comprenez dans quel embarras se trouve alors l'Opposition. Qui de vous veut çcrire une brochure pour demander le rçtablissement du droit d'aìnesse, afin de faire crier contre les desseins secrets de la Cour ? La brochure sera bien payçe.

¢ Moi, dit Hector Merlin, c'est dans mes opinions.

¢ Ton parti dirait que tu le compromets, rçpliqua Finot. Fçlicien, charge-toi de cette brochure, Dauriat l'çditera, nous garderons le secret.

¢ Combien donne-t-on ? dit Vernou.

¢ Six cents francs ! Tu signeras : le comte C...

¢ Åa va ! dit Vernou.

¢ Vous allez donc çlever le canard jusqu'Þ la politique ? reprit Lousteau.

¢ C'est l'affaire de Chabot transportçe dans la sphære des idçes[53], reprit Finot. On attribue des intentions au Gouvernement, et l'on dçchaîne contre lui l'opinion publique.

¢ Je serai toujours dans le plus profond çtonnement de voir un gouvernement abandonnant la direction des idçes Þ des dròles comme nous autres, dit Claude Vignon.

¢ Si le ministære commet la sottise de descendre dans l'aræne, reprit Finot, on le mæne tambour battant ; s'il se pique, on envenime la question, on dçsaffectionne les masses. Le Journal ne risque jamais rien, lÞ o÷ le Pouvoir a toujours tout Þ perdre.

¢ La France est annulçe jusqu'au jour o÷ le Journal sera mis hors la loi, reprit Claude Vignon. Vous faites d'heure en heure des progræs, dit-il Þ Finot. Vous serez les Jçsuites, moins la foi, la pensçe fixe, la discipline et l'union. ¹

Chacun regagna les tables de jeu. Les lueurs de l'aurore firent bientòt pàlir les bougies.

ª Tes amis de la rue des Quatre-Vents çtaient tristes comme des condamnçs Þ mort, dit Coralie Þ son amant.

¢ Ils çtaient les juges, rçpondit le poæte.

¢ Les juges sont plus amusants que åa ¹ , dit Coralie. Lucien vit pendant un mois son temps pris par des soupers, des dìners, des dçjeuners, des soirçes, et fut entraìnç par un courant invincible dans un tourbillon de plaisirs et de travaux faciles. Il ne calcula plus. La puissance du calcul au milieu des complications de la vie est le sceau des grandes volontçs que les poætes, les gens faibles ou purement spirituels ne contrefont jamais. Comme la plupart des journalistes, Lucien vçcut au jour le jour, dçpensant son argent Þ mesure qu'il le gagnait, ne songeant point aux charges pçriodiques de la vie parisienne, si çcrasantes pour ces bohçmiens. Sa mise et sa tournure rivalisaient avec celles des dandies les plus cçlæbres. Coralie aimait, comme tous les fanatiques, Þ parer son idole ; elle se ruina pour donner Þ son cher poæte cet çlçgant mobilier des çlçgants qu'il avait tant

dçsirç pendant sa premiære promenade aux Tuileries. Lucien eut alors des cannes merveilleuses, une charmante lorgnette, des boutons en diamants, des anneaux pour ses cravates du matin, des bagues Þ la chevaliære, enfin des gilets mirifiques en assez grand nombre pour pouvoir assortir les couleurs de sa mise[54]. Il passa bientòt dandy. Le jour o÷ il se rendit Þ l'invitation du diplomate allemand, sa mçtamorphose excita une sorte d'envie contenue chez les jeunes gens qui s'y trouværent, et qui tenaient le haut du pavç dans le royaume de la fashion, tels que de Marsay, Vandenesse, Ajuda-Pinto, Maxime de Trailles, Rastignac, le duc de Maufrigneuse, Beaudenord, Manerville, etc. Les hommes du monde sont jaloux entre eux Þ la maniære des femmes. La comtesse de Montcornet et la marquise d'Espard, pour qui le dìner se donnait, eurent Lucien entre elles, et le comblærent de coquetteries.

ª Pourquoi donc avez-vous quittç le monde ? lui demanda la marquise, il çtait si disposç Þ vous bien accueillir, Þ vous fèter. J'ai une querelle Þ vous faire ! vous me deviez une visite, et je l'attends encore. Je vous ai aperåu l'autre jour Þ l'Opçra, vous n'avez pas daignç venir me voir ni me saluer.

¢ Votre cousine, madame, m'a si positivement signifiç mon congç...

¢ Vous ne connaissez pas les femmes, rçpondit Mme d'Espard en interrompant Lucien. Vous avez blessç le cő ur le plus angçlique et l'àme la plus noble que je connaisse. Vous ignorez tout ce que Louise voulait faire pour vous, et combien elle mettait de finesse dans son plan. Oh ! elle eùt rçussi, fit-elle Þ une muette dçnçgation de Lucien. Son mari, qui maintenant est mort, comme il devait mourir, d'une indigestion, n'allait-il pas lui rendre, tòt ou tard, sa libertç ? Croyez-vous qu'elle voulùt ètre Mme Chardon ? Le titre de comtesse de Rubemprç valait bien la peine d'ètre conquis. Voyez-vous ? l'amour est une grande vanitç qui doit s'accorder, surtout en mariage, avec toutes les autres vanitçs. Je vous aimerais Þ la folie, c'est-Þ-dire assez pour vous çpouser, il me serait træs dur de m'appeler Mme Chardon. Convenez-en ? Maintenant, vous avez vu les difficultçs de la vie Þ Paris, vous savez combien de dçtours il faut faire pour arriver au but ; eh bien, avouez que pour un inconnu sans fortune, Louise aspirait Þ une faveur presque impossible, elle devait donc ne rien nçgliger. Vous avez beaucoup d'esprit, mais quand nous aimons, nous en avons encore plus que l'homme le plus spirituel. Ma cousine voulait employer ce ridicule Chàtelet... Je vous dois des plaisirs, vos articles contre lui m'ont fait bien rire ! ¹ dit-elle en s'interrompant.

Lucien ne savait plus que penser. Initiç aux trahisons et aux perfidies du journalisme, il ignorait celles du monde ; aussi, malgrç sa perspicacitç, devait-il y recevoir de rudes leåons.

ª Comment, madame, dit le poæte dont la curiositç fut vivement çveillçe, ne protçgez-vous pas le Hçron ?

¢ Mais dans le monde on est forcç de faire des politesses Þ ses plus cruels ennemis, de paraìtre s'amuser avec les ennuyeux, et souvent on sacrifie en apparence ses amis pour les mieux servir. Vous ètes donc encore bien neuf ? Comment, vous qui voulez çcrire, vous ignorez les tromperies courantes du monde. Si ma cousine a semblç vous sacrifier au Hçron, ne le fallait-il pas pour mettre cette influence Þ profit pour vous, car notre homme est træs bien vu par le Ministære actuel ; aussi, lui avons-nous dçmontrç que jusqu'Þ un certain point vos attaques le servaient, afin de pouvoir vous raccommoder tous deux, un jour. On a dçdommagç Chàtelet de vos persçcutions. Comme le disait des Lupeaulx[55] aux ministres : Pendant que les journaux tournent Chàtelet en ridicule, ils laissent en repos le Ministære.

¢ M. Blondet m'a fait espçrer que j'aurais le plaisir de vous voir chez moi, dit la comtesse de Montcornet pendant le temps que la marquise abandonna Lucien Þ ses rçflexions. Vous y trouverez quelques artistes, des çcrivains et une femme qui a le plus vif dçsir de vous connaìtre, Mlle des Touches, un de ces talents rares parmi notre sexe, et chez qui sans doute vous irez. Mlle des Touches, Camille Maupin, si vous voulez, a l'un des salons les plus remarquables de Paris, elle est prodigieusement riche ; on lui a dit que vous ètes aussi beau que spirituel, elle se meurt d'envie de vous voir. ¹

Lucien ne put que se confondre en remerciements, et jeta sur Blondet un regard d'envie. Il y avait autant de diffçrence entre une femme du genre et de la qualitç de la comtesse de Montcornet et Coralie qu'entre Coralie et une fille des rues. Cette comtesse, jeune, belle et spirituelle, avait, pour beautç spçciale, la blancheur excessive des femmes du Nord ; sa mære çtait nçe princesse Scherbellof ; aussi le ministre, avant le dìner, lui avait-il prodiguç ses plus respectueuses attentions. La marquise avait alors achevç de sucer dçdaigneusement une aile de poulet.

ª Ma pauvre Louise, dit-elle Þ Lucien, avait tant d'affection pour vous ! j'çtais dans la confidence du bel avenir qu'elle rèvait pour vous : elle aurait supportç bien des choses, mais quel mçpris vous lui avez marquç en lui renvoyant ses lettres ! Nous pardonnons les cruautçs, il faut encore croire en nous pour nous blesser ; mais l'indiffçrence !... l'indiffçrence est comme la

glace des pòles, elle çtouffe tout. Allons, convenez-en ? vous avez perdu des trçsors par votre faute. Pourquoi rompre ? Quand mème vous eussiez çtç dçdaignç, n'avez-vous pas votre fortune Þ faire, votre nom Þ reconquçrir ? Louise pensait Þ tout cela.

¢ Pourquoi ne m'avoir rien dit ? rçpondit Lucien.

¢ Eh ! mon Dieu, c'est moi qui lui ai donnç le conseil de ne pas vous mettre dans sa confidence. Tenez, entre nous, en vous voyant si peu fait au monde, je vous craignais : j'avais peur que votre inexpçrience, votre ardeur çtourdie ne dçtruisissent ou ne dçrangeassent ses calculs et nos plans. Pouvez-vous maintenant vous souvenir de vous-mème ? Avouez-le ? Vous seriez de mon opinion en voyant aujourd'hui votre Sosie. Vous ne vous ressemblez plus. LÞ est le seul tort que nous ayons eu. Mais, en mille, se rencontre-t-il un homme qui rçunisse Þ tant d'esprit une si merveilleuse aptitude Þ prendre l'unisson ? Je n'ai pas cru que vous fussiez une si surprenante exception. Vous vous ètes mçtamorphosç si promptement, vous vous ètes si facilement initiç aux faåons parisiennes, que je ne vous ai pas reconnu au bois de Boulogne, il y a un mois. [1]

Lucien çcoutait cette grande dame avec un plaisir inexprimable : elle joignait Þ ses paroles flatteuses un air si confiant, si mutin, si naíf ; elle paraissait s'intçresser Þ lui si profondçment, qu'il crut Þ quelque prodige semblable Þ celui de sa premiære soirçe au Panorama-Dramatique. Depuis cet heureux soir, tout le monde lui souriait, il attribuait Þ sa jeunesse une puissance talismanique, il voulut alors çprouver la marquise en se promettant de ne pas se laisser surprendre.

ª Quels çtaient donc, madame, ses plans devenus aujourd'hui des chimæres ?

¢ Louise voulait obtenir du roi une ordonnance qui vous permìt de porter le nom et le titre de Rubemprç. Elle voulait enterrer le Chardon. Ce premier succæs, si facile Þ obtenir alors, et que maintenant vos opinions rendent presque impossible, çtait pour vous une fortune. Vous traiterez ces idçes de visions et de bagatelles ; mais nous savons un peu la vie, et nous connaissons tout ce qu'il y a de solide dans un titre de comte portç par un çlçgant, par un ravissant jeune homme. Annoncez ici devant quelques jeunes Anglaises millionnaires ou devant des hçritiæres : *M. Chardon ou M. le comte de Rubempré ?* il se ferait deux mouvements bien diffçrents. Fùt-il endettç, le comte trouverait les cő urs ouverts, sa beautç mise en lumiære serait comme un diamant dans une riche monture. M. Chardon ne serait pas

seulement remarquç. Nous n'avons pas crçç ces idçes, nous les trouvons rçgnant partout, mème parmi les bourgeois. Vous tournez en ce moment le dos Þ la fortune. Regardez ce joli jeune homme, le vicomte Fçlix de Vandenesse, il est un des deux secrçtaires particuliers du Roi. Le Roi aime assez les jeunes gens de talent, et celui-lÞ, quand il est arrivç de sa province, n'avait pas un bagage plus lourd que le vòtre, vous avez mille fois plus d'esprit que lui ; mais appartenez-vous Þ une grande famille ? avez-vous un nom ? Vous connaissez des Lupeaulx, son nom ressemble au vòtre, il se nomme Chardin ; mais il ne vendrait pas pour un million sa mçtairie des Lupeaulx, il sera quelque jour comte des Lupeaulx[56], et son petit-fils deviendra peut-ètre un grand seigneur. Si vous continuez Þ marcher dans la fausse voie o÷ vous vous ètes engagç, vous ètes perdu. Voyez combien M. Çmile Blondet est plus sage que vous ? il est dans un journal qui soutient le pouvoir, il est bien vu par toutes les puissances du jour, il peut sans danger se mèler avec les Libçraux, il pense bien ; aussi parviendra-t-il tòt ou tard ; mais il a su choisir et son opinion et ses protections. Cette jolie personne, votre voisine[57], est une demoiselle de Troisville qui a deux pairs de France et deux dçputçs dans sa famille, elle a fait un riche mariage Þ cause de son nom ; elle reåoit beaucoup, elle aura de l'influence et remuera le monde politique pour ce petit M. Emile Blondet. ¾ quoi vous mæne une Coralie ? Þ vous trouver perdu de dettes et fatiguç de plaisirs dans quelques annçes d'ici. Vous placez mal votre amour, et vous arrangez mal votre vie. VoilÞ ce que me disait l'autre jour Þ l'Opçra la femme que vous prenez plaisir Þ blesser. En dçplorant l'abus que vous faites de votre talent et de votre belle jeunesse, elle ne s'occupait pas d'elle, mais de vous.

¢ Ah ! si vous disiez vrai, madame ! s'çcria Lucien.

¢ Quel intçrèt verriez-vous Þ des mensonges ? ¹ fit la marquise en jetant sur Lucien un regard hautain et froid qui le replongea dans le nçant.

Lucien interdit ne reprit pas la conversadon, la marquise offensçe ne lui parla plus. Il fut piquç, mais il reconnut qu'il y avait eu de sa part maladresse et se promit de la rçparer. Il se tourna vers Mme de Montcornet et lui parla de Blondet en exaltant le mçrite de ce jeune çcrivain. Il fut bien reåu par la comtesse qui l'invita, sur un signe de Mme d'Espard, Þ sa prochaine soirçe, en lui demandant s'il n'y verrait pas avec plaisir Mme de Bargeton qui, malgrç son deuil, y viendrait : il ne s'agissait pas d'une grande soirçe, c'çtait sa rçunion des petits jours, on serait entre amis.

ª Madame la marquise, dit Lucien, prçtend que tous les torts sont de mon còtç, n'est-ce pas Þ sa cousine Þ ètre bonne pour moi ?

¢ Faites cesser les attaques ridicules dont elle est l'objet, qui d'ailleurs la compromettent fortement avec un homme de qui elle se moque, et vous aurez bientòt signç la paix. Vous vous ètes cru jouç par elle, m'a-t-on dit, moi je l'ai vue bien triste de votre abandon. Est-il vrai qu'elle ait quittç sa province avec vous et pour vous ? ¹

Lucien regarda la comtesse en souriant, sans oser rçpondre.

ª Comment pouviez-vous vous dçfier d'une femme qui vous faisait de tels sacrifices ! Et d'ailleurs, belle et spirituelle comme elle l'est, elle devait ètre aimçe *quand même*. Mme de Bargeton vous aimait moins pour vous que pour vos talents. Croyez-moi, les femmes aiment l'esprit avant d'aimer la beautç ¹ , dit-elle en regardant Emile Blondet Þ la dçrobçe.

Lucien reconnut dans l'hòtel du ministre les diffçrences qui existent entre le grand monde et le monde exceptionnel o÷ il vivait depuis quelque temps. Ces deux magnificences n'avaient aucune similitude, aucun point de contact. La hauteur et la disposition des piæces dans cet appartement, l'un des plus riches du faubourg Saint-Germain ; les vieilles dorures des salons, l'ampleur des dçcorations, la richesse sçrieuse des accessoires, tout lui çtait çtranger, nouveau ; mais l'habitude si promptement prise des choses de luxe empècha Lucien de paraìtre çtonnç. Sa contenance fut aussi çloignçe de l'assurance et de la fatuitç que de la complaisance et de la servilitç. Le poæte eut bonne faåon et plut Þ ceux qui n'avaient aucune raison de lui ètre hostiles, comme les jeunes gens Þ qui sa soudaine introduction dans le grand monde, ses succæs et sa beautç donnærent de la jalousie. En sortant de table, il offrit le bras Þ Mme d'Espard qui l'accepta. En voyant Lucien courtisç par la marquise d'Espard, Rastignac vint se recommander de leur compatriotisme, et lui rappeler leur premiære entrevue chez Mme du Val-Noble. Le jeune noble parut vouloir se lier avec le grand homme de sa province en l'invitant Þ venir dçjeuner chez lui quelque matin, et s'offrant Þ lui faire connaìtre les jeunes gens Þ la mode. Lucien accepta cette proposition.

ª Le cher Blondet en sera ¹ , dit Rastignac.

Le ministre vint se joindre au groupe formç par le marquis de Ronquerolles, le duc de Rhçtorç, de Marsay, le gçnçral Montriveau, Rastignac et Lucien.

ª Traæs bien, dit-il Þ Lucien avec la bonhomie allemande sous laquelle il cachait sa redoutable finesse, vous avez fait la paix avec Mme d'Espard, elle est enchantçe de vous, et nous savons tous, dit-il en regardant les hommes Þ la ronde, combien il est difficile de lui plaire.

¢ Oui, mais elle adore l'esprit, dit Rastignac. et mon illustre compatriote en vend.

¢ Il ne tardera pas Þ reconnaìtre le mauvais commerce qu'il fait, dit vivement Blondet, il nous viendra, ce sera bientòt un des nòtres. ¹

Il y eut autour de Lucien un chorus sur ce thaæme. Les hommes sçrieux lancaærent quelques phrases profondes d'un ton despotique, les jeunes gens plaisantaærent du parti libçral.

ª Il a, je suis sùr, dit Blondet, tirç Þ pile ou face pour la Gauche ou la Droite ; mais il va maintenant choisir. ¹

Lucien se mit Þ rire en se souvenant de sa scaæne au Luxembourg avec Lousteau.

ª Il a pris pour cornac, dit Blondet en continuant, un Çtienne Lousteau, un bretteur de petit journal qui voit une piaæce de cent sous dans une colonne, dont la politique consiste Þ croire au retour de Napolçon, et, ce qui me semble encore plus niais, Þ la reconnaissance, au patriotisme de messieurs du Còtç gauche. Comme Rubemprç, les penchants de Lucien doivent ètre aristocrates ; comme journaliste, il doit ètre pour le pouvoir, ou il ne sera jamais ni Rubemprç ni secrçtaire gçnçral. ¹

Lucien, Þ qui le diplomate proposa une carte pour jouer le whist, excita la plus grande surprise quand il avoua ne pas savoir le jeu.

ª Mon ami, lui dit Þ l'oreille Rastignac, arrivez de bonne heure chez moi le jour o÷ vous y viendrez faire un mçchant dçjeuner, je vous apprendrai le whist, vous dçshonorez notre royale ville d'Angoulème, et je rçpçterai un mot de M. de Talleyrand en vous disant que, si vous ne savez pas ce jeu-lÞ, vous vous prçparez une vieillesse traæs malheureuse. ¹

On annonåa des Lupeaulx, un maìtre des requètes en faveur et qui rendait des services secrets au ministaære, homme fin et ambitieux qui se coulait partout. Il salua Lucien avec lequel il s'çtait dçjÞ rencontrç chez Mme du Val-Noble, et il y eut dans son salut un semblant d'amitiç qui devait tromper Lucien. En trouvant lÞ le jeune journaliste, cet homme qui se faisait en politique ami de tout le monde, afin de n'ètre pris au dçpourvu par personne, comprit que Lucien allait obtenir dans le monde autant de succaæs que dans la littçrature. Il vit un ambitieux en ce poaæte, et il l'enveloppa de

protestations, de tçmoignages d'amitiç, d'intçrèt, de maniære Þ vieillir leur connaissance et tromper Lucien sur la valeur de ses promesses et de ses paroles. Des Lupeaulx avait pour principe de bien connaìtre ceux dont il voulait se dçfaire, quand il trouvait en eux des rivaux. Ainsi Lucien fut bien accueilli par le monde. Il comprit tout ce qu'il devait au duc de Rhçtorç, au ministre, Þ Mme d'Espard, Þ Mme de Montcornet. Il alla causer avec chacune de ces femmes pendant quelques moments avant de partir, et dçploya pour elles toute la gràce de son esprit.

ª Quelle fatuitç ! dit des Lupeaulx Þ la marquise quand Lucien la quitta.

¢ Il se gàtera avant d'ètre mùr, dit Þ la marquise de Marsay en souriant. Vous devez avoir des raisons cachçes pour lui tourner ainsi la tète. ¹

Lucien trouva Coralie au fond de sa voiture dans la cour, elle çtait venue l'attendre ; il fut touchç de cette attention, et lui raconta sa soirçe. ¾ son grand çtonnement, l'actrice approuva les nouvelles idçes qui trottaient dçjÞ dans la tète de Lucien, et l'engagea fortement Þ s'enròler sous la banniære ministçrielle.

ª Tu n'as que des coups Þ gagner avec les Libçraux, ils conspirent, ils ont tuç le duc de Berry. Renverseront-ils le gouvernement ? Jamais ! Par eux, tu n'arriveras Þ rien ; tandis que, de l'autre còtç, tu deviendras comte de Rubemprç. Tu peux rendre des services, ètre nommç pair de France, çpouser une femme riche. Sois ultra. D'ailleurs, c'est bon genre, ajouta-t-elle en lanåant le mot qui pour elle çtait la raison suprème. La Val-Noble, chez qui je suis allçe dìner, m'a dit que Thçodore Gaillard fondait dçcidçment son petit journal royaliste appelç *Le Réveil*, afin de riposter aux plaisanteries du vòtre et du *Miroir*. ¾ l'entendre, M. de Villæle et son parti seront au ministære avant un an[58]. Tàche de profiter de ce changement en te mettant avec eux pendant qu'ils ne sont rien encore ; mais ne dis rien Þ Çtienne ni Þ tes amis qui seraient capables de te jouer quelque mauvais tour. ¹

Huit jours apræs, Lucien se prçsenta chez Mme de Montcornet, o÷ il çprouva la plus violente agitadon en revoyant la femme qu'il avait tant aimçe, et Þ laquelle sa plaisanterie avait percç le cő ur. Louise aussi s'çtait mçtamorphosçe ! Elle çtait redevenue ce qu'elle eùt çtç sans son sçjour en province, grande dame. Il y avait dans son deuil une gràce et une recherche qui annonåaient une veuve heureuse. Lucien crut ètre pour quelque chose dans cette coquetterie, et il ne se trompait pas ; mais il avait, comme un ogre, goùtç la chair fraìche, il resta pendant toute cette soirçe indçcis entre

la belle, l'amoureuse, la voluptueuse Coralie, et la sæche, la hautaine, la cruelle Louise. Il ne sut pas prendre un parti, sacrifier l'actrice Þ la grande dame. Ce sacrifice, Mme de Bargeton, qui ressentait alors de l'amour pour Lucien en le voyant si spirituel et si beau, l'attendit pendant toute la soirçe ; elle en fut pour ses frais, pour ses paroles insidieuses, pour ses mines coquettes, et sortit du salon avec un irrçvocable dçsir de vengeance.

ª Eh bien, cher Lucien, dit-elle avec une bontç pleine de gràce parisienne et de noblesse, vous deviez ètre mon orgueil, et vous m'avez prise pour votre premiære victime. Je vous ai pardonnç, mon enfant, en songeant qu'il y avait un reste d'amour dans une pareille vengeance. ¹

Mme de Bargeton reprenait sa position par cette phrase accompagnçe d'un air royal. Lucien, qui croyait avoir mille fois raison, se trouvait avoir tort. Il ne fut question ni de la terrible lettre d'adieu par laquelle il avait rompu, ni des motifs de la rupture. Les femmes du grand monde ont un talent merveilleux pour amoindrir leurs torts en en plaisantant. Elles peuvent et savent tout effacer par un sourire, par une question qui joue la surprise. Elles ne se souviennent de rien, elles expliquent tout, elles s'çtonnent, elles interrogent, elles commentent, elles amplifient, elles querellent, et finissent par enlever leurs torts comme on enlæve une tache par un petit savonnage : vous les saviez noires, elles deviennent en un moment blanches et innocentes. Quant Þ vous, vous ètes bienheureux de ne pas vous trouver coupable de quelque crime irrçmissible. En un moment, Lucien et Louise avaient repris leurs illusions sur eux-mèmes, parlaient le langage de l'amitiç ; mais Lucien, ivre de vanitç satisfaite, ivre de Coralie, qui, disons-le, lui rendait la vie facile, ne sut pas rçpondre nettement Þ ce mot que Louise accompagna d'un soupir d'hçsitation : Ètes-vous heureux ? Un non mçlancolique eùt fait sa fortune. Il crut ètre spirituel en expliquant Coralie ; il se dit aimç pour lui-mème, enfin toutes les bètises de l'homme çpris. Mme de Bargeton se mordit les lævres. Tout fut dit. Mme d'Espard vint aupræs de sa cousine avec Mme de Montcornet. Lucien se vit, pour ainsi dire, le hçros de la soirçe : il fut caressç, càlinç, fètç par ces trois femmes qui l'entortillærent avec un art infini. Son succæs dans ce beau et brillant monde ne fut donc pas moindre qu'au sein du journalisme. La belle Mlle des Touches, si cçlæbre sous le nom de Camille Maupin, et Þ qui Mmes d'Espard et de Bargeton prçsentærent Lucien, l'invita pour l'un de ses mercredis Þ dìner, et parut çmue de cette beautç si justement fameuse. Lucien essaya de prouver qu'il çtait encore plus spirituel que beau. Mlle des

Touches exprima son admiration avec cette naívetç d'enjouement et cette jolie fureur d'amitiç superficielle Þ laquelle se prennent tous ceux qui ne connaissent pas Þ fond la vie parisienne, o÷ l'habitude et la continuitç des jouissances rendent si avide de la nouveautç.

ª Si je lui plaisais autant qu'elle me plaìt, dit Lucien Þ Rastignac et Þ de Marsay, nous abrçgerions le roman...

¢ Vous savez l'un et l'autre trop bien les çcrire pour vouloir en faire, rçpondit Rastignac. Entre auteurs, peut-on jamais s'aimer ? Il arrive toujours un certain moment o÷ l'on se dit de petits mots piquants.

¢ Vous ne feriez pas un mauvais rève, lui dit en riant de Marsay. Cette charmante fille a trente ans, il est vrai ; mais elle a præs de quatre-vingt mille livres de rente. Elle est adorablement capricieuse, et le caractære de sa beautç doit se soutenir fort longtemps. Coralie est une petite sotte, mon cher, bonne pour vous poser ; car il ne faut pas qu'un joli garåon reste sans maìtresse ; mais si vous ne faites pas quelque belle conquète dans le monde, l'actrice vous nuirait Þ la longue. Allons, mon cher, supplantez Conti qui va chanter avec Camille Maupin[59]. De tout temps la poçsie a eu le pas sur la musique. ¹

Quand Lucien entendit Mlle des Touches et Conti, ses espçrances s'envolærent.

ª Conti chante trop bien ¹ , dit-il Þ des Lupeaulx.

Lucien revint Þ Mme de Bargeton, qui l'emmena dans le salon o÷ çtait la marquise d'Espard.

ª Eh bien, ne voulez-vous pas vous intçresser Þ lui ? dit Mme de Bargeton Þ sa cousine.

¢ Mais que M. Chardon, dit la marquise d'un air Þ la fois impertinent et doux, se mette en position d'ètre patronnç sans inconvçnient pour ses protecteurs. S'il veut obtenir l'ordonnance qui lui permettra de quitter le misçrable nom de son pære pour celui de sa mære, ne doit-il pas ètre au moins des nòtres ?

¢ Avant deux mois j'aurai tout arrangç, dit Lucien.

¢ Eh bien, dit la marquise, je verrai mon pære et mon oncle qui sont de service auppræs du Roi, ils parleront de vous au chancelier. ¹

Le diplomate et ces deux femmes avaient bien devinç l'endroit sensible chez Lucien. Ce poæte, ravi des splendeurs aristocratiques, ressentait des mortifications indicibles Þ s'entendre appeler Chardon, quand il voyait n'entrer dans les salons que des hommes portant des noms sonores

enchàssçs dans des titres. Cette douleur se rçpçta partout o÷ il se produisit pendant quelques jours. Il çprouvait d'ailleurs une sensation tout aussi dçsagrçable en redescendant aux affaires de son mçtier, apræs ètre allç la veille dans le grand monde, o÷ il se montrait convenablement avec l'çquipage et les gens de Coralie. Il apprit Þ monter Þ cheval pour pouvoir galoper Þ la portiære des voitures de Mme d'Espard, de Mlle des Touches et de la comtesse de Montcornet, privilæge qu'il avait tant enviç Þ son arrivçe Þ Paris. Finot fut enchantç de procurer Þ son rçdacteur essentiel une entrçe de faveur Þ l'Opçra o÷ Lucien perdit bien des soirçes ; mais il appartint dæs lors au monde spçcial des çlçgants de cette çpoque. Si le poæte rendit Þ Rastignac et Þ ses amis du monde un splendide dçjeuner, il commit la faute de le donner chez Coralie ; car il çtait trop jeune, trop poæte et trop confiant pour connaìtre certaines nuances de conduite : une actrice, excellente fille, mais sans çducation, pouvait-elle lui apprendre la vie ? Le provincial prouva de la maniære la plus çvidente Þ ces jeunes gens, pleins de mauvaises dispositions pour lui, cette collusion d'intçrèts entre l'actrice et lui que tout jeune homme jalouse secrætement et que chacun flçtrit. Celui qui le soir mème en plaisanta le plus cruellement fut Rastignac, quoiqu'il se soutìnt dans le monde par des moyens pareils, mais en gardant si bien les apparences, qu'il pouvait traiter la mçdisance de calomnie. Lucien avait promptement appris le whist. Le jeu devint une passion chez lui. Coralie, pour çviter toute rivalitç, loin de dçsapprouver Lucien, en favorisait les dissipations avec l'aveuglement particulier aux sentiments entiers qui ne voient jamais que le prçsent et qui sacrifient tout, mème l'avenir, Þ la jouissance du moment. Le caractære de l'amour vçritable offre de constantes similitudes avec l'enfance : il en a l'irrçflexion, l'imprudence, la dissipation, le rire et les pleurs.

¾ cette çpoque florissait une sociçtç de jeunes gens riches ou pauvres, tous dçső uvrçs, appelçs *viveurs*, et qui vivaient en effet avec une incroyable insouciance, intrçpides mangeurs, buveurs plus intrçpides encore. Tous bourreaux d'argent et mèlant les plus rudes plaisanteries Þ cette existence, non pas folle, mais enragçe, ils ne reculaient devant aucune impossibilitç, se faisaient gloire de leurs mçfaits, contenus nçanmoins en de certaines bornes : l'esprit le plus original couvrait leurs escapades, il çtait impossible de ne pas les leur pardonner. Aucun fait n'accuse si hautement l'ilotisme auquel la Restauration avait condamnç la jeunesse. Les jeunes gens, qui ne savaient Þ quoi employer leurs forces, ne les jetaient pas seulement dans le

journalisme, dans les conspirations, dans la littçrature et dans l'art, ils les dissipaient dans les plus çtranges excæs, tant il y avait de sæve et de luxuriantes puissances dans la jeune France. Travailleuse, cette belle jeunesse voulait le pouvoir et le plaisir ; artiste, elle voulait des trçsors ; oisive, elle voulait animer ses passions ; de toute maniære elle voulait une place, et la politique ne lui en faisait nulle part. Les viveurs çtaient des gens presque tous douçs de facultçs çminentes ; quelques-uns les ont perdues dans cette vie çnervante, quelques autres y ont rçsistç. Le plus cçlæbre de ces viveurs, le plus spirituel, Rastignac a fini par entrer, conduit par de Marsay, dans une carriære sçrieuse o÷ il s'est distinguç[60]. Les plaisanteries auxquelles ces jeunes gens se sont livrçs sont devenues si fameuses qu'elles ont fourni le sujet de plusieurs vaudevilles. Lucien, lancç par Blondet dans cette sociçtç de dissipateurs, y brilla præs de Bixiou, l'un des esprits les plus mçchants et le plus infatigable railleur de ce temps. Pendant tout l'hiver, la vie de Lucien fut donc une longue ivresse coupçe par les faciles travaux du journalisme ; il continua la sçrie de ses petits articles, et fit des efforts çnormes pour produire de temps en temps quelques belles pages de critique fortement pensçe. Mais l'çtude çtait une exception, le poæte ne s'y adonnait que contraint par la nçcessitç : les dçjeuners, les dìners, les parties de plaisir, les soirçes du monde, le jeu prenaient tout son temps, et Coralie dçvorait le reste. Lucien se dçfendait de songer au lendemain. Il voyait d'ailleurs ses prçtendus amis se conduisant tous comme lui, dçfrayçs par des prospectus de librairie chærement payçs, par des primes donnçes Þ certains articles nçcessaires aux spçculations hasardçes, mangeant Þ mème et peu soucieux de l'avenir. Une fois admis dans le journalisme et dans la littçrature sur un pied d'çgalitç, Lucien aperåut des difficultçs çnormes Þ vaincre au cas o÷ il voudrait s'çlever : chacun consentait Þ l'avoir pour çgal, nul ne le voulait pour supçrieur. Insensiblement il renonåa donc Þ la gloire littçraire en croyant la fortune politique plus facile Þ obtenir.

ª L'intrigue soulæve moins de passions contraires que le talent, ses mençes sourdes n'çveillent l'attention de personne, lui dit un jour Chàtelet avec qui Lucien s'çtait raccommodç. L'intrigue est d'ailleurs supçrieure au talent : de rien, elle fait quelque chose ; tandis que la plupart du temps les immenses ressources du talent ne servent qu'Þ faire le malheur de l'homme. ¹

¾ travers cette vie o÷ toujours le Lendemain marchait sur les talons de la Veille au milieu d'une orgie et ne trouvait point le travail promis, Lucien

poursuivit donc sa pensçe principale : il çtait assidu dans le monde, il courtisait Mme de Bargeton, la marquise d'Espard, la comtesse de Montcornet, et ne manquait pas une seule des soirçes de Mlle des Touches ; il arrivait dans le monde avant une partie de plaisir, apræs quelque dìner donnç par les auteurs ou par les libraires ; il quittait les salons pour un souper, fruit de quelque pari ; les frais de la conversation parisienne et le jeu absorbaient le peu d'idçes et de forces que lui laissaient ses excæs. Le poæte n'eut plus alors cette luciditç d'esprit, cette froideur de tète nçcessaires pour observer autour de lui, pour dçployer le tact exquis que les parvenus doivent employer Þ tout instant ; il lui fut impossible de reconnaìtre les moments o÷ Mme de Bargeton revenait Þ lui, s'çloignait blessçe, lui faisait gràce ou le condamnait de nouveau. Chàtelet aperåut les chances qui restaient Þ son rival, et devint l'ami de Lucien pour le maintenir dans la dissipation o÷ se perdait son çnergie. Rastignac, jaloux de son compatriote et qui trouvait d'ailleurs dans le baron un alliç plus sùr et plus utile que Lucien, çpousa la cause de Chàtelet. Aussi, quelques jours apræs l'entrevue du Pçtrarque et de la Laure d'Angoulème, Rastignac avait-il rçconciliç le poæte et le vieux beau de l'Empire au milieu d'un magnifique souper au *Rocher de Cancale*. Lucien, qui rentrait toujours le matin et se levait au milieu de la journçe, ne savait pas rçsister Þ un amour Þ domicile et toujours prèt. Ainsi le ressort de sa volontç, sans cesse assoupli par une paresse qui le rendait indiffçrent aux belles rçsolutions prises dans les moments o÷ il entrevoyait sa position sous son vrai jour, devint nul, et ne rçpondit bientòt plus aux plus fortes pressions de la misære. Apræs avoir çtç træs heureuse de voir Lucien s'amusant, apræs l'avoir encouragç en voyant dans cette dissipation des gages pour la durçe de son attachement et des liens dans les nçcessitçs qu'elle crçait, la douce et tendre Coralie eut le courage de recommander Þ son amant de ne pas oublier le travail, et fut plusieurs fois obligçe de lui dire qu'il avait gagnç peu de chose dans son mois. L'amant et la maìtresse s'endettærent avec une effrayante rapiditç. Les quinze cents francs restant sur le prix des *Marguerites*, les premiers cinq cents francs gagnçs par Lucien avaient çtç promptement dçvorçs. En trois mois, ses articles ne produisirent pas au poæte plus de mille francs, et il crut avoir çnormçment travaillç. Mais Lucien avait adoptç dçjÞ la jurisprudence plaisante des viveurs sur les dettes. Les dettes sont jolies chez les jeunes gens de vingt-cinq ans ; plus tard, personne ne les leur pardonne. Il est Þ remarquer que certaines àmes, vraiment poçtiques, mais o÷ la volontç faiblit, occupçes Þ

sentir pour rendre leurs sensations par des images, manquent essentiellement du sens moral qui doit accompagner toute observation. Les poætes aiment plutòt Þ recevoir en eux des impressions que d'entrer chez les autres y çtudier le mçcanisme des sentiments. Ainsi Lucien ne demanda pas compte aux viveurs de ceux d'entre eux qui disparaissaient, il ne vit pas l'avenir de ces prçtendus amis qui les uns avaient des hçritages, les autres des espçrances certaines, ceux-ci des talents reconnus, ceux-lÞ la foi la plus intrçpide en leur destinçe et le dessein prçmçditç de tourner les lois. Lucien crut Þ son avenir en se fiant Þ ces profonds axiomes de Blondet : ª Tout finit par s'arranger. ¢ Rien ne se dçrange chez les gens qui n'ont rien. ¢ Nous ne pouvons perdre que la fortune que nous cherchons ! ¢ En allant avec le courant, on finit par arriver quelque part. ¢ Un homme d'esprit qui a pied dans le monde fait fortune quand il veut ! ¹

Cet hiver, rempli par tant de plaisirs, fut nçcessaire Þ Thçodore Gaillard et Þ Hector Merlin pour trouver les capitaux qu'exigeait la fondation du *Réveil*, dont le premier numçro ne parut qu'en mars 1822[61]. Cette affaire se traitait chez Mme du Val-Noble. Cette çlçgante et spirituelle courtisane qui disait, en montrant ses magnifiques appartements : ª VoilÞ les comptes des Mille et Une Nuits ! ¹ exeråait une certaine influence sur les banquiers, les grands seigneurs et les çcrivains du parti royaliste, tous habituçs Þ se rçunir dans son salon pour traiter certaines affaires qui ne pouvaient ètre traitçes que lÞ. Hector Merlin, Þ qui la rçdaction en chef du *Réveil* çtait promise, devait avoir pour bras droit Lucien, devenu son ami intime, et Þ qui le feuilleton d'un des journaux ministçriels fut çgalement promis. Ce changement de front dans la position de Lucien se prçparait sourdement Þ travers les plaisirs de sa vie. Cet enfant se croyait un grand politique en dissimulant ce coup de thçàtre, et comptait beaucoup sur les largesses ministçrielles pour arranger ses comptes, pour dissiper les ennuis secrets de Coralie. L'actrice, toujours souriant, cachait sa dçtresse ; mais Bçrçnice, plus hardie, instruisait Lucien. Comme tous les poætes, le grand homme en herbe s'apitoyait un moment sur les dçsastres, il promettait de travailler, il oubliait sa promesse et noyait ce souci passager dans ses dçbauches. Le jour o÷ Coralie apercevait des nuages sur le front de son amant, elle grondait Bçrçnice et disait Þ son poæte que tout se pacifiait. Mme d'Espard et Mme de Bargeton attendaient la conversion de Lucien pour faire demander au ministre par Chàtelet, disaient-elles, l'ordonnance tant dçsirçe sur le changement de nom. Lucien avait promis de dçdier ses *Marguerites* Þ la

marquise d'Espard, qui paraissait træs flattçe d'une distinction que les auteurs ont rendue rare depuis qu'ils sont devenus un pouvoir. Quand Lucien allait le soir chez Dauriat et demandait o÷ en çtait son livre, le libraire lui opposait d'excellentes raisons pour retarder la mise sous presse. Dauriat avait telle ou telle opçration en train qui lui prenait tout son temps, on allait publier un nouveau volume de Canalis contre lequel il ne fallait pas se heurter, les secondes *Méditations* de M. de Lamartine çtaient sous presse[62], et deux importants recueils de poçsie ne devaient pas se rencontrer, l'auteur devait d'ailleurs se fier Þ l'habiletç de son libraire. Cependant les besoins de Lucien devenaient si pressants, qu'il eut recours Þ Finot qui lui fit quelques avances sur des articles. Quand le soir, Þ souper, le poæte-journaliste expliquait sa situation Þ ses amis les viveurs, ils noyaient ses scrupules dans des flots de vin de Champagne glacç de plaisanteries. Les dettes ! il n'y a pas d'homme fort sans dettes ! Les dettes reprçsentent des besoins satisfaits, des vices exigeants. Un homme ne parvient que pressç par la main de fer de la nçcessitç.

ª Aux grands hommes, le Mont-de-Piçtç reconnaissant ! lui criait Blondet.

¢ Tout vouloir, c'est devoir tout, disait Bixiou.

¢ Non, tout devoir, c'est avoir eu tout ! ¹ rçpondait des Lupeaulx.

Les viveurs savaient prouver Þ cet enfant que ses dettes seraient l'aiguillon d'or avec lequel il piquerait les chevaux attelçs au char de sa fortune. Puis, toujours Cçsar avec ses quarante millions de dettes, et Frçdçric II recevant de son pære un ducat par mois[63] , et toujours les fameux, les corrupteurs exemples des grands hommes montrçs dans leurs vices et non dans la toute-puissance de leur courage et de leurs conceptions ! Enfin la voiture, les chevaux et le mobilier de Coralie furent saisis par plusieurs crçanciers pour des sommes dont le total montait Þ quatre mille francs. Quand Lucien recourut Þ Lousteau pour lui redemander le billet de mille francs qu'il lui avait prètç, Lousteau lui montra des papiers timbrçs qui çtablissaient chez Florine une position analogue Þ celle de Coralie ; mais Lousteau reconnaissant lui proposa de faire les dçmarches nçcessaires pour placer *L'Archer de Charles IX*.

ª Comment Florine en est-elle arrivçe lÞ ? demanda Lucien.

¢ Le Matifat s'est effrayç, rçpondit Lousteau, nous l'avons perdu ; mais si Florine le veut, il payera cher sa trahison ! Je te conterai l'affaire. ¹

Trois jours apræs la dçmarche inutile faite par Lucien chez Lousteau, les deux amants dçjeunaient tristement au coin du feu dans leur belle chambre Þ coucher ; Bçrçnice leur avait cuisinç des őufs sur le plat dans la cheminçe, car la cuisiniære, le cocher, les gens çtaient partis. Il çtait impossible de disposer du mobilier saisi. Il n'y avait plus dans le mçnage aucun objet d'or ou d'argent, ni aucune valeur intrinsæque ; mais tout çtait d'ailleurs reprçsentç par des reconnaissances du Mont-de-Piçtç formant un petit volume in-octavo træs instructif. Bçrçnice avait conservç deux couverts. Le peut journal rendait des services inapprçciables Þ Lucien et Þ Coralie en maintenant le tailleur, la marchande de modes et la couturiære, qui tous tremblaient de mçcontenter un journaliste capable de tympaniser leurs çtablissements. Lousteau vint pendant le dçjeuner en criant : ª Hourrah ! Vive *L'Archer de Charles IX* ! J'ai *lavé* pour cent francs de livres, mes enfants, dit-il, partageons ? [1]

Il remit cinquante francs Þ Coralie, et envoya Bçrçnice chercher un dçjeuner substantiel.

ª Hier, Hector Merlin et moi nous avons dìnç avec des libraires, et nous avons prçparç la vente de ton roman par de savantes insinuations. Tu es en marchç avec Dauriat ; mais Dauriat lçsine, il ne veut pas donner plus de quatre mille francs pour deux mille exemplaires, et tu veux six mille francs. Nous t'avons fait deux fois plus grand que Walter Scott. Oh ! tu as dans le ventre des romans incomparables ! tu n'offres pas un livre, mais une affaire ; tu n'es pas l'auteur d'un roman plus ou moins ingçnieux, tu seras une collection ! Ce mot collection a portç coup. Ainsi n'oublie pas ton ròle, tu as en portefeuille : *La Grande Mademoiselle ou La France sous Louis XIV. – Cotillon Ier ou Les premiers jours de Louis XV. – La Reine et le Cardinal ou Tableau de Paris sous la Fronde. – Le Fils de Concini ou Une intrigue de Richelieu !...* Ces romans seront annoncçs sur la couverture. Nous appelons cette manőuvre berner les succæs. On fait sauter ses livres sur la couverture jusqu'Þ ce qu'ils deviennent cçlæbres, et l'on est alors bien plus grand par les őuvres qu'on ne fait pas que par celles qu'on a faites. Le *Sous presse* est l'hypothæque littçraire ! Allons, rions un peu ? Voici du vin de Champagne. Tu comprends, Lucien, que nos hommes ont ouvert des yeux grands comme tes soucoupes... Tu as donc encore des soucoupes ?

¢ Elles sont saisies, dit Coralie.

¢ Je comprends, et je reprends, reprit Lousteau. Les libraires croiront Þ tous tes manuscrits, s'ils en voient un seul. En librairie, on demande Þ voir

le manuscrit, on a la prçtention de le lire. Laissons aux libraires leur fatuitç : jamais ils ne lisent de livres, autrement ils n'en publieraient pas tant ! Hector et moi, nous avons laissç pressentir qu'Þ cinq mille francs tu concçderais trois mille exemplaires en deux çdidons. Donne-moi le manuscrit de *L'Archer*, apræs-demain nous dçjeunons chez les libraires et nous les enfonåons !

¢ Qui est-ce ? dit Lucien.

¢ Deux associçs, deux bons garåons, assez ronds en affaires, nommçs Fendant et Cavalier. L'un est un ancien premier commis de la maison Vidal et Porchon, l'autre est le plus habile voyageur du quai des Augustins, tous deux çtablis depuis un an. Apræs avoir perdu quelques lçgers capitaux Þ publier des romans traduits de l'anglais, mes gaillards veulent maintenant exploiter les romans indigænes. Le bruit court que ces deux marchands de papier noirci risquent uniquement les capitaux des autres, mais il t'est, je pense, assez indiffçrent de savoir Þ qui appartient l'argent qu'on te donnera. [1]

Le surlendemain, les deux journalistes çtaient invitçs Þ dçjeuner rue Serpente, dans l'ancien quartier de Lucien, o÷ Lousteau conservait toujours sa chambre rue de La Harpe ; et Lucien, qui vint y prendre son ami, la vit dans le mème çtat o÷ elle çtait le soir de son introduction dans le monde littçraire, mais il ne s'en çtonna plus : son çducation l'avait initiç aux vicissitudes de la vie des journalistes, il en concevait tout. Le grand homme de province avait reåu, jouç, perdu le prix de plus d'un article en perdant aussi l'envie de le faire ; il avait çcrit plus d'une colonne d'apræs les procçdçs ingçnieux que lui avait dçcrits Lousteau quand ils avaient descendu de la rue de La Harpe au Palais-Royal. Tombç sous la dçpendance de Barbet et de Braillard, il trafiquait des livres et des billets de thçàtres ; enfin il ne reculait devant aucun çloge, ni devant aucune attaque ; il çprouvait mème en ce moment une espæce de joie Þ tirer de Lousteau tout le parti possible avant de tourner le dos aux Libçraux, qu'il se proposait d'attaquer d'autant mieux qu'il les avait plus çtudiçs. De son còtç, Lousteau recevait, au prçjudice de Lucien, une somme de cinq cents francs en argent de Fendant et Cavalier, sous le nom de commission, pour avoir procurç ce futur Walter Scott aux deux libraires en quète d'un Scott franåais.

La maison Fendant et Cavalier çtait une de ces maisons de librairie çtablies sans aucune espæce de capital, comme il s'en çtablissait beaucoup alors, et comme il s'en çtablira toujours, tant que la papeterie et l'imprimerie

continueront Þ faire crçdit Þ la librairie, pendant le temps de jouer sept Þ huit de ces coups de cartes appelçs publications. Alors comme aujourd'hui, les ouvrages s'achetaient aux auteurs en billets souscrits Þ des çchçances de six, neuf et douze mois, payement fondç sur la nature de la vente qui se solde entre libraires par des valeurs encore plus longues. Ces libraires payaient en mème monnaie les papetiers et les imprimeurs, qu1[64] avaient ainsi pendant un an entre les mains, *gratis*, toute une librairie composçe d'une douzaine ou d'une vingtaine d'ouvrages. En supposant deux ou trois succæs, le produit des bonnes affaires soldait les mauvaises, et ils se soutenaient en entant livre sur livre. Si les opçrations çtaient toutes douteuses, ou, si, pour leur malheur, ils rencontraient de bons livres qui ne pouvaient se vendre qu'apræs avoir çtç goùtçs, apprçciçs par le vrai public ; si les escomptes de leurs valeurs çtaient onçreux, s'ils subissaient eux-mèmes des failli les, ils dçposaient tranquillement leur bilan, sans nul souci, prçparçs par avance Þ ce rçsultat. Ainsi toutes les chances çtaient en leur faveur, ils jouaient sur le grand tapis vert de la spçculation les fonds d'autrui, non les leurs. Fendant et Cavalier se trouvaient dans cette situation. Cavalier avait apportç son savoir-faire, Fendant y avait joint son industrie. Le fonds social mçritait çminemment ce titre, car il consistait en quelques milliers de francs, çpargnes pçniblement amassçes par leurs maìtresses, sur lesquels ils s'çtaient attribuç l'un et l'autre des appointements assez considçrables, træs scrupuleusement dçpensçs en dìners offerts aux journalistes et aux auteurs, au spectacle o÷ se faisaient, disaient-ils, les affaires. Ces demi-fripons passaient tous deux pour habiles ; mais Fendant çtait plus rusç que Cavalier. Digne de son nom, Cavalier voyageait, Fendant dirigeait les affaires Þ Paris. Cette association fut ce qu'elle sera toujours entre deux libraires, un duel. Les associçs occupaient le rez-de-chaussçe d'un de ces vieux hòtels de la rue Serpente, o÷ le cabinet de la maison se trouvait au bout de vastes salons convertis en magasins. Ils avaient dçjÞ publiç beaucoup de romans, tels que *La Tour du Nord, Le Marchand de Bénarès, La Fontaine du sépulcre, Tekeli*, les romans de Galt, auteur anglais qui n'a pas rçussi en France[65]. Le succæs de Walter Scott çveillait tant l'attention de la librairie sur les produits de l'Angleterre, que les libraires çtaient tous prçoccupçs, en vrais Normands, de la conquète de l'Angleterre ; ils y cherchaient du Walter Scott, comme plus tard on devait chercher des asphaltes dans les terrains caillouteux, du bitume dans les marais, et rçaliser des bçnçfices sur les chemins de fer en projet. Une des plus grandes

niaiseries du commerce parisien est de vouloir trouver le succæs dans les analogues, quand il est dans les contraires. ¾ Paris surtout, le succæs tue le succæs. Aussi sous le titre de *Les Strelitz, ou La Russie il y a cent ans,* Fendant et Cavalier insçraient-ils bravement en grosses lettres, *dans le genre de Walter Scott*. Fendant et Cavalier avaient soif d'un succæs : un bon livre pouvait leur servir Þ çcouler leurs ballots de piles, et ils avaient çtç affriolçs par la perspective d'avoir des articles dans les journaux, la grande condition de la vente d'alors, car il est extrèmement rare qu'un livre soit achetç pour sa propre valeur, il est presque toujours publiç par des raisons çtrangæres Þ son mçrite. Fendant et Cavalier voyaient en Lucien le journaliste, et dans son livre une fabrication dont la premiære vente leur faciliterait une fin de mois. Les journalistes trouværent les associçs dans leur cabinet, le traitç tout prèt, les billets signçs. Cette promptitude çmerveilla Lucien. Fendant çtait un petit homme maigre, porteur d'une sinistre physionomie : l'air d'un Kalmouk, petit front bas, nez rentrç, bouche serrçe, deux petits yeux noirs çveillçs, les contours du visage tourmentçs, un teint aigre, une voix qui ressemblait au son que rend une cloche fèlçe, enfin tous les dehors d'un fripon consommç ; mais il compensait ces dçsavantages par le mielleux de ses discours, il arrivait Þ ses fins par la conversation. Cavalier, garåon tout rond et que l'on aurait pris pour un conducteur de diligence plutòt que pour un libraire, avait des cheveux d'un blond hasardç, le visage allumç, l'encolure çpaisse et le verbe çternel du commis voyageur.

ª Nous n'aurons pas de discussions, dit Fendant en s'adressant Þ Lucien et Þ Lousteau. J'ai lu l'ouvrage, il est træs littçraire et nous convient si bien que j'ai dçjÞ remis le manuscrit Þ l'imprimerie. Le traitç est rçdigç d'apræs les bases convenues ; d'ailleurs, nous ne sortons jamais des conditions que nous y avons stipulçes. Nos effets sont Þ six, neuf et douze mois, vous les escompterez facilement, et nous vous rembourserons l'escompte. Nous nous sommes rçservç le droit de donner un autre titre Þ l'ouvrage, nous n'aimons pas *L'Archer de Charles IX*, il ne pique pas assez la curiositç des lecteurs, il y a plusieurs rois du nom de Charles, et dans le Moyen Âge il se trouvait tant d'archers ! Ah ! si vous disiez *Le Soldat de Napoléon !* mais *L'Archer de Charles IX ?...* Cavalier serait obligç de faire un cours d'histoire de France pour placer chaque exemplaire en province.

¢ Si vous connaissiez les gens Þ qui nous avons affaire, s'çcria Cavalier.

– *La Saint-Barthélemy* vaudrait mieux, reprit Fendant.

– *Catherine de Médicis, ou la France sous Charles IX*, dit Cavalier, ressemblerait plus Þ un titre de Walter Scott.

¢ Enfin nous le dçterminerons quand l'ouvrage sera imprimç, reprit Fendant.

¢ Comme vous voudrez, dit Lucien, pourvu que le titre me convienne. ¹

Le traitç lu, signç, les doubles çchangçs, Lucien mit les billets dans sa poche avec une satisfaction sans çgale. Puis tous quatre, ils montærent chez Fendant o÷ ils firent le plus vulgaire des dçjeuners : des huìtres, des biftecks, des rognons au vin de Champagne et du fromage de Brie ; mais ces mets furent accompagnçs par des vins exquis, dus Þ Cavalier qui connaissait un voyageur du commerce des vins. Au moment de se mettre Þ table apparut l'imprimeur Þ qui çtait confiçe l'impression du roman, et qui vint surprendre Lucien en lui apportant les deux premiæres feuilles de son livre en çpreuves.

ª Nous voulons marcher rapidement, dit Fendant Þ Lucien, nous comptons sur votre livre, et nous avons diantrement besoin d'un succæs. ¹

Le dçjeuner, commencç vers midi, ne fut fini qu'Þ cinq heures.

ª O÷ trouver de l'argent ? dit Lucien Þ Lousteau.

¢ Allons voir Barbet ¹ , rçpondit Çtienne.

Les deux amis descendirent, un peu çchauffçs et avinçs, vers le quai des Augustins.

ª Coralie est surprise au dernier point de la perte que Florine a faite, Florine ne la lui a dite qu'hier en t'attribuant ce malheur, elle paraissait aigrie au point de te quitter, dit Lucien Þ Lousteau.

¢ C'est vrai, dit Lousteau qui ne conserva pas sa prudence et s'ouvrit Þ Lucien. Mon ami, car tu es mon ami, toi, Lucien, tu m'as prètç mille francs et tu ne me les as encore demandçs qu'une fois. Dçfie-toi du jeu. Si je ne jouais pas, je serais heureux. Je dois Þ Dieu et au diable. J'ai dans ce moment-ci les gardes du commerce Þ mes trousses. Enfin je suis forcç, quand je vais au Palais-Royal, de doubler des caps dangereux. ¹

Dans la langue des viveurs, doubler un cap dans Paris, c'est faire un dçtour, soit pour ne pas passer devant un crçancier, soit pour çviter l'endroit o÷ il peut ètre rencontrç. Lucien, qui n'allait pas indiffçremment par toutes les rues, connaissait la manő uvre sans en connaìtre le nom.

ª Tu dois donc beaucoup ?

¢ Une misære ! reprit Lousteau. Mille çcus me sauveraient. J'ai voulu me ranger, ne plus jouer, et, pour me liquider, j'ai fait un peu de *chantage*.

¢ Qu'est-ce que le chantage ? dit Lucien Þ qui ce mot çtait inconnu.

¢ Le chantage est une invention de la presse anglaise, importçe rçcemment en France. Les *chanteurs* sont des gens placçs de maniære Þ disposer des journaux. Jamais un directeur de journal, ni un rçdacteur en chef, n'est censç tremper dans le chantage. On a des Giroudeau, des Philippe Bridau. Ces *bravi*[66] viennent trouver un homme qui, pour certaines raisons, ne veut pas qu'on s'occupe de lui. Beaucoup de gens ont sur la conscience des peccadilles plus ou moins originales. Il y a beaucoup de fortunes suspectes Þ Paris, obtenues par des voies plus ou moins lçgales, souvent par des manő uvres criminelles, et qui fourniraient de dçlicieuses anecdotes, comme la gendarmerie de Fouchç cernant les espions du prçfet de police qui, n'çtant pas dans le secret de la fabrication des faux billets de la banque anglaise, allaient saisir les imprimeurs clandestins protçgçs par le ministre ; puis l'histoire des diamants du prince Galathione, l'affaire Maubreuil, la succession Pombreton[67], etc. Le chanteur s'est procurç quelque piæce, un document important, il demande un rendez-vous Þ l'homme enrichi. Si l'homme compromis ne donne pas une somme quelconque, le chanteur lui montre la presse prète Þ l'entamer, Þ dçvoiler ses secrets. L'homme riche a peur, il finance. Le tour est fait. Vous vous livrez Þ quelque opçration pçrilleuse, elle peut succomber Þ une suite d'articles : on vous dçtache un chanteur qui vous propose le rachat des articles. Il y a des ministres Þ qui l'on envoie des chanteurs, et qui stipulent avec eux que le journal attaquera leurs actes politiques et non leur personne, ou qui livrent leur personne et demandent gràce pour leur maìtresse. Des Lupeaulx, ce joli maìtre des requètes que tu connais, est perpçtuellement occupç de ces sortes de nçgociations avec les journalistes. Le dròle s'est fait une position merveilleuse au centre du pouvoir par ses relations : il est Þ la fois le mandataire de la presse et l'ambassadeur des ministres, il maquignonne les amours-propres, il çtend mème ce commerce aux affaires politiques, il obtient des journaux leur silence sur tel emprunt, sur telle concession accordçs sans concurrence ni publicitç dans laquelle on donne une part aux loups-cerviers[68] de la banque libçrale. Tu as fait un peu de chantage avec Dauriat, il t'a donnç mille çcus pour t'empècher de dçcrier Nathan. Dans le dix-huitiæme siæcle o÷ le journalisme çtait au maillot, le chantage se faisait au moyen de pamphlets dont la destruction çtait achetçe par les favorites et les grands seigneurs. L'inventeur du chantage est l'Arçtin, un træs grand

homme d'Italie qui imposait les rois comme de nos jours tel journal impose les acteurs.

¢ Qu'as-tu pratiquç contre le Matifat pour avoir tes mille çcus ?

¢ J'ai fait attaquer Florine dans six journaux, et Florine s'est plainte Þ Matifat. Matifat a priç Braulard de dçcouvrir la raison de ces attaques. Braulard a çtç jouç par Finot. Finot, au profit de qui je *chantais*, a dit au droguiste que tu dçmolissais Florine dans l'intçrèt de Coralie. Giroudeau est venu dire confidentiellement Þ Matifat que tout s'arrangerait s'il voulait vendre son sixiæme de propriçtç dans la Revue de Finot moyennant dix mille francs. Finot me donnait mille çcus en cas de succæs. Matifat allait conclure l'affaire, heureux de retrouver dix mille francs sur ses trente mille qui lui paraissaient aventurçs, car depuis quelques jours Florine lui disait que la Revue de Finot ne prenait pas. Au lieu d'un dividende Þ recevoir, il çtait question d'un nouvel appel de fonds. Avant de dçposer son bilan, le directeur du Panorama-Dramatique a eu besoin de nçgocier quelques effets de complaisance ; et, pour les faire placer par Matifat, il l'a prçvenu du tour que lui jouait Finot. Matifat, en fin commeråant, a quittç Florine, a gardç son sixiæme, et nous voit maintenant venir. Finot et moi, nous hurlons de dçsespoir. Nous avons eu le malheur d'attaquer un homme qui ne tient pas Þ sa maìtresse, un misçrable sans cőur ni àme. Malheureusement le commerce que fait Matifat n'est pas justiciable de la presse, il est inattaquable dans ses intçrèts. On ne critique pas un droguiste comme on critique des chapeaux, des choses de mode, des thçàtres ou des affaires d'art. Le cacao, le poivre, les couleurs, les bois de teinture, l'opium ne peuvent pas se dçprçcier. Florine est aux abois, le Panorama ferme demain, elle ne sait que devenir.

¢ Par suite de la fermeture du thçàtre, Coralie dçbute dans quelques jours au Gymnase, dit Lucien, elle pourra servir Florine.

¢ Jamais ! dit Lousteau. Coralie n'a pas d'esprit, mais elle n'est pas encore assez bète pour se donner une rivale ! Nos affaires sont furieusement gàtçes ! Mais Finot est tellement pressç de rattraper son sixiæme...

¢ Et pourquoi ?

¢ L'affaire est excellente, mon cher. Il y a chance de vendre le journal trois cent mille francs, Finot aurait alors un tiers, plus une commission allouçe par ses associçs et qu'il partage avec des Lupeaulx. Aussi vais-je lui proposer un coup de chantage.

¢ Mais le chantage, c'est la bourse ou la vie ?

¢ Bien mieux, dit Lousteau. C'est la bourse ou l'honneur. Avant-hier, un petit journal au propriçtaire duquel on avait refusç un crçdit a dit que la montre Þ rçpçtition entourçe de diamants appartenant Þ l'une des notabilitçs de la capitale se trouvait d'une faåon bizarre entre les mains d'un soldat de la Garde royale, et il promettait le rçcit de cette aventure digne des *Mille et Une Nuits*. La notabilitç s'est empressçe d'inviter le rçdacteur en chef Þ dìner. Le rçdacteur en chef a certes gagnç quelque chose, mais l'histoire contemporaine a perdu l'anecdote de la montre. Toutes les fois que tu verras la presse acharnçe apræs quelques gens puissants, sache qu'il y a lÞ-dessous des escomptes refusçs, des services qu'on n'a pas voulu rendre. Ce chantage relatif Þ la vie privçe est ce que craignent le plus les riches Anglais, il entre pour beaucoup dans les revenus secrets de la presse britannique, infiniment plus dçpravçe que ne l'est la nòtre. Nous sommes des enfants ! En Angleterre, on achæte une lettre compromettante cinq Þ six mille francs pour la revendre.

¢ Quel moyen as-tu trouvç d'empoigner Matifat ? dit Lucien.

¢ Mon cher, reprit Lousteau, ce vil çpicier a çcrit les lettres les plus curieuses Þ Florine : orthographe, style, pensçes, tout est d'un comique achevç. Matifat craint beaucoup sa femme ; nous pouvons, sans le nommer, sans qu'il puisse se plaindre, l'atteindre au sein de ses lares et de ses pçnates o÷ il se croit en sùretç. Juge de sa fureur en voyant le premier article d'un petit roman de mő urs, intitulç *Les Amours d'un droguiste*, quand il aura çtç loyalement prçvenu du hasard qui met entre les mains des rçdacteurs de tel journal des lettres o÷ il parle du petit Cupidon, o÷ il çcrit *gamet* pour jamais, o÷ il dit de Florine qu'elle l'aide Þ traverser le dçsert de la vie, ce qui peut faire croire qu'il la prend pour un chameau. Enfin, il y a de quoi dçsopiler la rate des abonnçs pendant quinze jours dans cette correspondance çminemment drolatique. On lui donnera la peur d'une lettre anonyme par laquelle on mettrait sa femme au fait de la plaisanterie. Florine voudra-t-elle prendre sur elle de paraìtre poursuivre Matifat ? Elle a encore des principes, c'est-Þ-dire des espçrances. Peut-ètre garde-t-elle les lettres pour elle, et veut-elle une part. Elle est rusçe, elle est mon çlæve. Mais quand elle saura que le garde du commerce n'est pas une plaisanterie, quand Finot lui aura fait un prçsent convenable, ou donnç l'espoir d'un engagement, elle me livrera les lettres, que je remettrai contre çcus Þ Finot. Finot remettra la correspondance Þ son oncle et Giroudeau fera capituler le droguiste. [1]

Cette confidence dçgrisa Lucien, il pensa d'abord qu'il avait des amis extrèmement dangereux ; puis il songea qu'il ne fallait pas se brouiller avec eux, car il pouvait avoir besoin de leur terrible influence au cas o÷ Mme d'Espard, Mme de Bargeton et Chàtelet lui manqueraient de parole. Çtienne et Lucien çtaient alors arrivçs sur le quai devant la misçrable boutique de Barbet.

ª Barbet, dit Çtienne au libraire, nous avons cinq mille francs de Fendant et Cavalier Þ six, neuf et douze mois ; voulez-vous nous escompter leurs billets ?

¢ Je les prends pour mille çcus, dit Barbet avec un calme imperturbable.

¢ Mille çcus ! s'çcria Lucien.

¢ Vous ne les trouverez chez personne, reprit le libraire. Ces messieurs feront faillite avant trois mois ; mais je connais chez eux deux bons ouvrages dont la vente est *dure*, ils ne peuvent pas attendre, je les leur achæterai comptant et leur rendrai leurs valeurs : par ce moyen, j'aurai deux mille francs de diminution sur les marchandises.

¢ Veux-tu perdre deux mille francs ? dit Çtienne Þ Lucien.

¢ Non ! s'çcria Lucien çpouvantç de cette premiære affaire.

¢ Tu as tort, rçpondit Çtienne.

¢ Vous ne nçgocierez leur papier nulle part, dit Barbet. Le livre de monsieur est le dernier coup de cartes de Fendant et Cavalier, ils ne peuvent l'imprimer qu'en laissant les exemplaires en dçpòt chez leur imprimeur, un succæs ne les sauvera que pour six mois, car, tòt ou tard, ils sauteront ! Ces gens-lÞ boivent plus de petits verres qu'ils ne vendent de livres ! Pour moi leurs effets reprçsentent une affaire, et vous pouvez alors en trouver une valeur supçrieure Þ celle que donneront les escompteurs qui se demanderont ce que vaut chaque signature. Le commerce de l'escompteur consiste Þ savoir si trois signatures donneront chacune trente pour cent en cas de faillite. D'abord, vous n'offrez que deux signatures, et chacune ne vaut pas dix pour cent. ¹

Les deux amis se regardærent, surpris d'entendre sortir de la bouche de ce cuistre une analyse o÷ se trouvait en peu de mots tout l'esprit de l'escompte.

ª Pas de phrases, Barbet, dit Lousteau. Chez quel escompteur pouvons-nous aller ?

¢ Le pære Chaboisseau, quai Saint-Michel, vous savez, a fait la derniære fin de mois de Fendant. Si vous refusez ma proposition, voyez chez lui ;

mais vous me reviendrez, et je ne vous donnerai plus alors que deux mille cinq cents francs. ¹

Çtienne et Lucien allærent sur le quai Saint-Michel dans une petite maison Þ allçe, o÷ demeurait ce Chaboisseau, l'un des escompteurs de la librairie, et ils le trouværent au second çtage dans un appartement meublç de la faåon la plus originale. Ce banquier subalterne, et nçanmoins millionnaire, aimait le style grec. La corniche de la chambre çtait une grecque. Drapç par une çtoffe teinte en pourpre et disposçe Þ la grecque le long de la muraille comme le fond d'un tableau de David, le lit, d'une forme træs pure, datait du temps de l'Empire o÷ tout se fabriquait dans ce goùt. Les fauteuils, les tables, les lampes, les flambeaux, les moindres accessoires, sans doute choisis avec patience chez les marchands de meubles, respiraient la gràce fine et grèle, mais çlçgante de l'Antiquitç. Ce systæme mythologique et lçger formait une opposition bizarre avec les mő urs de l'escompteur. Il est Þ remarquer que les hommes les plus fantasques se trouvent parmi les gens adonnçs au commerce de l'argent. Ces gens sont, en quelque sorte, les libertins de la pensçe. Pouvant tout possçder, et consçquemment blasçs, ils se livrent Þ des efforts çnormes pour se sortir de leur indiffçrence. Qui sait les çtudier trouve toujours une manie, un coin du cő ur par o÷ ils sont accessibles. Chaboisseau paraissait retranchç dans l'Antiquitç comme dans un camp imprenable.

ª Il est sans doute digne de son enseigne ¹, dit en souriant Çtienne Þ Lucien.

Chaboisseau, petit homme Þ cheveux poudrçs, Þ redingote verdàtre, gilet couleur noisette, dçcorç d'une culotte noire et terminç par des bas chinçs et des souliers qui craquaient sous le pied, prit les billets, les examina ; puis il les rendit Þ Lucien gravement.

ª MM. Fendant et Cavalier sont de charmants garåons, des jeunes gens pleins d'intelligence, mais je me trouve sans argent, dit-il d'une voix douce.

¢ Mon ami sera coulant sur l'escompte, rçpondit Çtienne.

¢ Je ne prendrais ces valeurs pour aucun avantage ¹, dit le petit homme dont les mots glissærent sur la proposition de Lousteau comme le couteau de la guillotine sur la tète d'un homme.

Les deux amis se retirærent ; en traversant l'antichambre, jusqu'o÷ les reconduisit prudemment Chaboisseau, Lucien aperåut un tas de bouquins que l'escompteur, ancien libraire, avait achetçs, et parmi lesquels brilla tout Þ coup aux yeux du romancier l'ouvrage de l'architecte du Cerceau sur les

maisons royales et les cçlæbres chàteaux de France dont les plans sont dessinçs dans ce livre avec une grande exactitude[69].

ª Me cçderiez-vous cet ouvrage ? dit Lucien.

¢ Oui, dit Chaboisseau qui d'escompteur redevint libraire.

¢ Quel prix ?

¢ Cinquante francs.

¢ C'est cher, mais il me le faut ; et je n'aurais pour vous payer que les valeurs dont vous ne voulez pas.

¢ Vous avez un effet de cinq cents francs Þ six mois, je vous le prendrai ¹ , dit Chaboisseau qui sans doute devait Þ Fendant et Cavalier un reliquat de bordereau pour une somme çquivalente.

Les deux amis rentrærent dans la chambre grecque, o÷ Chaboisseau fit un petit bordereau Þ six pour cent d'intçrèt et six pour cent de commission, ce qui produisit une dçduction de trente francs ; il porta sur le compte les cinquante francs, prix du du Cerceau, et tira de sa caisse, pleine de beaux çcus, quatre cent vingt francs.

¢ Ah åÞ ! monsieur Chaboisseau, les effets sont tous bons ou tous mauvais, pourquoi ne nous escomptez-vous pas les autres ?

---

1 L'Opçra, rue Le Peletier depuis que l'ancien (rue de Richelieu) avait çtç dçmoli Þ la suite de l'assassinat du duc de Berry (1820) ; les Italiens, rue Favart ; l'Opçra-Comique, rue Feydeau.

2 Le Vaudeville (rue de Chartres), les Variçtçs (boulevard Montmartre), le Gymnase.

3 C'est Þ partir de Furne corrigç que ce nom imaginaire remplace celui d'une actrice rçelle, Jenny Vertprç.

4 Le Cirque-Olympique des fræres Franconi, faubourg du Temple ; Bobino (ou Thçàtre du Luxembourg), rue Madame ; les Funambules, boulevard du Temple, Þ còtç de la salle o÷ se produisait la cçlæbre Mme Saqui, danseuse de corde.

5 Dçputç, le comte Beugnot s'çtait pourtant signalç en 1819 par son çnergique dçfense de la libertç de la presse. Mayrinhac, dçputç de droite, directeur gçnçral de l'agriculture et du commerce, cible favorite du *Figaro*.

6 Balzac çcrit dans la *Monographie de la presse parisienne : « Le Constitutionnel*, sous la Restauration, avait fait du canard une arme politique. Il avait son fameux carton aux curçs, qui contenait des refus de sçpulture, et des rçcits de tracasseries faites aux curçs libçraux, *qui n'ont jamais existé... »*

7 Franklin n'est pas l'auteur de la premiære anecdote et a inventç la seconde. Balzac les a dçnichçes dans le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire, qu'il a d'ailleurs mal lu.

8 R. Chollet cite (p. 62 de son çdition) un *Tarif des journaux* de mai 1822 : ª Pour louer une tragçdienne sifflçe, soupiære d'argent ; pour vanter un chanteur qui fausse, pendule de salon [...]. Pour les dçbutants Þ pròner, on se contentera d'une caisse de vin de Bordeaux ou d'un panier de vin de Champagne. ¹

9 Ce mot dçsigne d'abord un genre de singe, puis un ètre fort laid.

10 La mème mçsaventure serait arrivçe en 1912 au manuscrit de *Du côté de chez Swann*, proposç en vain par Proust Þ la NRF : sa gouvernante Cçleste prçtendit reconnaìtre, au retour du paquet, le nő ud træs particulier qu'elle avait fait en l'expçdiant... Autre temps, mèmes mő urs ?

11 Mort en 1771.

12 V. Cousin avait çtç destituç en 1820 de sa chaire d'histoire de la philosophie moderne, qu'il ne retrouvera ¢ avec un grand çclat ¢ qu'en 1828. C'est lui qui a introduit en France certains concepts kantiens ; Balzac avait suivi ses cours lorsqu'il avait vingt ans.

13 Dans une lettre Þ Custine du 10 fçvrier 1839 (donc au moment o÷ il çcrit *Un grand homme de province à Paris*), Balzac reprend Þ son compte cette opposition entre littçrature *idéée* et littçrature *imagée*, de mème que dans son grand article de la *Revue parisienne* sur *La Chartreuse de Parme* (25 septembre 1840).

14 Tous plus ou moins liçs au parti libçral. Duval çtait le chef des classiques au thçàtre ; Villemain avait çtç rçvoquç de ses fonctions de professeur ; quoique chantre de la religion, Baour-Lormian attaquait les romantiques radicaux.

15 Obtenu par ruse.

16 Un dçlit ne peut ètre jugç deux fois.

17 En fait, les cabinets littçraires existaient Þ Paris dæs avant la Rçvolution, et l'annonce payante avait ses tarifs dæs 1824 dans *Le Feuilleton littéraire* auquel collaborait Balzac.

18 *Les Quatre Stuarts* (1828).

19 Les cabinets de lecture, surveillçs par la police, n'osaient souvent pas proposer les ouvrages rçputçs ª dangereux ¹ .

20 Au forfait, Þ la remise du manuscrit, sans percevoir de droits d'auteur sur chaque exemplaire vendu.

21 Qu'il vient pourtant d'achever ! Mais le manuscrit s'arrètait Þ ª tardez... ¹ .

22 D'Aladin dans *Les Mille et Une Nuits*.

23 De Casimir Delavigne (1818-1819), publiçes chez Ladvocat avec un çnorme succæs.

24 *Manlius Capitolinus*, tragçdie de Lafosse (1698), remise Þ la mode par l'interprçtation de Talma.

25 Rçgion de Bolivie riche en mines d'argent.

26 Futur çpoux de Mme du Val-Noble.

27 Le sçquestrer.

28 La cible des attaques.

29 ¾ l'angle du boulevard du Temple et de la rue Charlot.

30 C'çtait la robe blanche garnie d'une petite bande de pourpre que portaient jusqu'Þ la pubertç les enfants des patriciens romains.

31 Blondet collabore aux *Débats* (royaliste), et s'est entendu avec un journaliste libçral, qui a fait contre Nathan un article dans *Le Mercure* ; lequel a fourni Þ Blondet le prçtexte de rçpondre dans *Les Débats*.

32 Blondet, royaliste et romantique, dçtruit point par point l'argumentation qu'avait d'abord suggçrçe Lousteau, libçral et classique.

33 Ce nom n'apparaìt que dans Furne. Auparavant : *Victor Hugo*.

34 Dans *La Nouvelle Héloïse*.

35 Mot crçç par Aristote, dçsignant la force par laquelle un objet passe d'un premier çtat Þ un second. Ici, le mot semble pris au simple sens d'abstraction.

36 Lexique du violon : le ª dçmanchç ¹ dçsigne la virtuositç des doigts de la main gauche tout au long de la touche.

37 Oh honte !

38 Çvangile selon saint Matthieu, IV, 8-11.

39 Adæle Dupuis brillait au firmament du mçlodrame ; c'çtait l'actrice de prçdilection de Pixerçcourt. Du Petit-Mçrç, vaudevilliste, dirigea l'Odçon. Mlle Millot jouait Þ la Gaìtç.

40 ¾ la suite de la publication de son roman *Valentine ou le Pasteur d'Uzès*, o÷ il çvoquait la Terreur blanche, il avait çtç condamnç Þ cinq mois de prison pour outrage Þ la morale publique et provocation Þ la guerre civile (1821).

41 Drame jouç en 1819 Þ l'Ambigu.

42 On appelait ainsi les claqueurs depuis la crçation du *Germanicus* d'Arnault, o÷ les soldats de Nçron çtaient chargçs d'entraìner le public Þ applaudir.

43 Commis (fictif) au ministære des Finances, cçlæbre pour ses charges. Il quittera sa place en 1824, pour se consacrer Þ la caricature. Ce personnage est largement inspirç par Henry Monnier.

44 Cf. *La Rabouilleuse*.

45 ¾ comparer avec celle de *La Peau de chagrin* (1831).

46 ¾ Rome, quand le triomphateur montait sur son char au Capitule, il çtait accompagnç d'un esclave chargç de l'insulter pour lui rappeler la fragilitç des grandeurs humaines.

47 Faisons l'expçrience sur un ètre sans valeur.

48 Anecdote dçformçe, trouvçe chez Chamfort : il s'agit du marquis de Chastellux qui, ayant vu sa femme occupçe d'un jeune et bel çtranger, lui faisait des reproches ; le marquis de Genlis lui dit alors : ª Passez, passez, bonhomme, on vous a donnç. ¹

49 C'est ainsi que Balzac fut ironiquement couronnç par Alphonse Karr lors d'un dìner chez le libraire Werdet en 1836.

50 Parodie du ª Que la terre te soit lçgære ! ¹ rituellement prononcç dans l'Antiquitç en rçpandant une libation sur une tombe.

51 En Hollande, local public et populaire o÷ l'on boit en çcoutant de la musique. Le mot çtait dçjÞ vieilli.

52 Le philosophe et historien napolitain Vico (1668-1743) a publiç son ő uvre maìtresse *Principi di una scienza nuova* en 1725 ; Michelet la traduira sous le titre *Principes de la philosophie de l'Histoire* en 1827. Du philosophe socialiste Fourier, le premier ouvrage (*Théorie des quatre mouvements et des destinées générales*) avait paru en 1808 ; le second (*Le Nouveau Monde industriel*) paraìtra en 1822 ; sur le ª flirt fouriçriste ¹ de Balzac apræs 1840, cf. P. Barbçris, *Mythes balzaciens*, A. Colin, 1972, pp. 307 sq.

53 Franåois Chabot, membre de la Lçgislative, mort en 1794 ; il attaquait violemment le pouvoir. Balzac fait allusion ici Þ un çpisode vçcu : en 1824, il avait çcrit sur commande, en la signant D.., une brochure prònant le rçtablissement du droit d'aìnesse, tout en collaborant au libçral *Feuilleton littéraire*.

54 Tous dçtails renvoyant Þ Balzac lui-mème pendant sa pçriode de splendeur en 1835-1836.

55 Secrçtaire gçnçral du ministære des Finances, personnage fictif et reparaissant (cf. *Les Employés*), qui semble inspirç par Lingay, secrçtaire de la Prçsidence du Conseil, chargç des rapports avec la presse.

56 En effet : en 1830, il sera comte, dçputç, secrçtaire gçnçral de la Prçsidence du Conseil et conseiller intime du Roi.

57 La comtesse de Montcornet.

58 Ici, et souvent dans le roman, la chronologie est problçmatique : Villæle vient au pouvoir en dçcembre 1821, tout de suite apræs la dçmission de Richelieu.

59 Il çpousera Mme de Rochefide (*Béatrix*).

60 Il sera comte et trois fois ministre.

61 Il fut en rçalitç fondç le 1er aoùt de cette annçe.

62 C'est dans Furne corrigç que le nom de Canalis remplace celui de ª M. Hugo ¹ . Les *Nouvelles Méditations* de Lamartine paraìtront en septembre 1823.

63 La brutalitç pçdagogique de Frçdçric-Guillaume Ier Þ l'çgard de son fils est restçe lçgendaire.

64 A pour antçcçdent *libraires*.

65 *La Tour du Nord* fait penser Þ *La Tour du Bog* de Legay (1820) ; *Le Marchand de Bénarès* mçlange *Le Marchand forain* (indiquç par le manuscrit : roman de Legay, 1819) et *La Fiancée de*

Bénarès, de Philaræte Chasles (1824), *Tekeli*, Þ la fois mçlodrame de Pixerçcourt (1803) et roman anonyme publiç chez Dupont (1828). Lecointe et Durey ont publiç deux traductions de Galt en 1823 (*Sir André Wylie*) et 1824 (*Les Lairds de Grippy*).

66 Assassins Þ gages.

67 Seule l'affaire Maubreuil est historique : Maubreuil fut jugç en 1817 pour avoir mis la main sur l'or et les bijoux de la reine de Westphalie dont il avait pour mission de s'assurer au nom de l'Etat. Le prince Galathione apparaìt çpisodiquement dans *La Comédie humaine*, et la succession Pombreton est expliquçe dans *La Vieille Fille*.

68 Ce mot, qui dçsigne un quadrupæde carnassier (du genre du lynx), a pris le sens d'ª homme d'argent rapace ¹ .

69 *Les Plus Excellens Bastiments de France* (1576).

¢ Je n'escompte pas, je me paye d'une vente ¹ , dit le bonhomme.

Çtienne et Lucien riaient encore de Chaboisseau sans l'avoir compris, quand ils arriværent chez Dauriat o÷ Lousteau pria Gabusson de leur indiquer un escompteur. Les deux amis prirent un cabriolet Þ l'heure et allærent au boulevard Poissonniære, munis d'une lettre de recommandation que leur avait donnçe Gabusson, en leur annonåant le plus bizarre et le plus çtrange *particulier*, selon son expression.

ª Si Samanon ne prend pas vos valeurs, avait dit Gabusson, personne ne vous les escomptera. ¹

Bouquiniste au rez-de-chaussçe, marchand d'habits au premier çtage, vendeur de gravures prohibçes au second, Samanon çtait encore prèteur sur gages. Aucun des personnages introduits dans les romans d'Hoffmann, aucun des sinistres avares de Walter Scott ne peut ètre comparç Þ ce que la nature sociale et parisienne s'çtait permis de crçer en cet homme, si toutefois Samanon est un homme. Lucien ne put rçprimer un geste d'effroi Þ l'aspect de ce petit vieillard sec, dont les os voulaient percer le cuir parfaitement tannç, tachç de nombreuses plaques vertes ou jaunes, comme une peinture de Titien ou de Paul Vçronæse vue de præs. Samanon avait un ő il immobile et glacç, l'autre vif et luisant. L'avare, qui semblait se servir de cet ő il mort en escomptant et employer l'autre Þ vendre ses gravures obscænes, portait une petite perruque plate dont le noir poussait au rouge, et sous laquelle se redressaient des cheveux blancs ; son front jaune avait une attitude menaåante, ses joues çtaient creusçes carrçment par la saillie des màchoires, ses dents encore blanches paraissaient tirçes sur ses lævres comme celles d'un cheval qui bàille. Le contraste de ses yeux et la grimace de cette bouche, tout lui donnait un air passablement fçroce. Les poils de sa barbe, durs et pointus, devaient piquer comme autant d'çpingles. Une petite redingote ràpçe arrivçe Þ l'çtat d'amadou, une cravate noire dçteinte, usçe par sa barbe, et qui laissait voir un cou ridç comme celui d'un dindon, annonåaient peu l'envie de racheter par la toilette une physionomie sinistre. Les deux journalistes trouværent cet homme assis dans un comptoir horriblement sale, et occupç Þ coller des çtiquettes au dos de quelques vieux livres achetçs Þ une vente. Apræs avoir çchangç un coup d'ő il par lequel ils se communiquærent les mille questions que soulevait l'existence d'un pareil personnage, Lucien et Lousteau le saluærent en lui prçsentant la lettre de Gabusson et les valeurs de Fendant et Cavalier. Pendant que Samanon lisait, il entra dans cette obscure boutique un homme d'une haute intelligence,

vètu d'une petite redingote qui paraissait avoir çtç taillçe dans une couverture de zinc, tant elle çtait solidifiçe par l'alliage de mille substances çtrangæres.

ª J'ai besoin de mon habit, de mon pantalon noir et de mon gilet de satin ¹ , dit-il Þ Samanon en lui prçsentant une carte numçrotçe.

Dæs que Samanon eut tirç le bouton en cuivre d'une sonnette, il descendit une femme qui paraissait ètre Normande Þ la fraìcheur de sa riche carnation.

ª Prète Þ monsieur ses habits, dit-il en tendant la main Þ l'auteur. Il y a plaisir Þ travailler avec vous ; mais un de vos amis m'a amenç un petit jeune homme qui m'a rudement attrapç !

¢ On l'attrape ! ¹ dit l'artiste aux deux journalistes en leur montrant Samanon par un geste profondçment comique.

Ce grand homme donna, comme donnent les lazzaroni pour ravoir un jour leurs habits de fète au *Monte-di-Pietà*, trente sous que la main jaune et crevassçe de l'escompteur prit et fit tomber dans la caisse de son comptoir.

ª Quel singulier commerce fais-tu ? dit Lousteau Þ ce grand artiste livrç Þ l'opium et qui retenu par la contemplation en des palais enchantçs ne voulait ou ne pouvait rien crçer.

¢ Cet homme prète beaucoup plus que le Mont-de-Piçtç sur les objets engageables, et il a de plus l'çpouvantable charitç de vous les laisser reprendre dans les occasions o÷ il faut que l'on soit vètu, rçpondit-il. Je vais ce soir dìner chez les Keller avec ma maìtresse. Il m'est plus facile d'avoir trente sous que deux cents francs, et je viens chercher ma garde-robe, qui, depuis six mois, a rapportç cent francs Þ ce charitable usurier. Samanon a dçjÞ dçvorç ma bibliothæque livre Þ livre.

¢ Et sou Þ sou, dit en riant Lousteau.

¢ Je vous donnerai quinze cents francs ¹ , dit Samanon Þ Lucien.

Lucien fit un bond comme si l'escompteur lui avait plongç dans le cő ur une broche de fer rougi. Samanon regardait les billets avec attention, en examinant les dates.

ª Encore, dit le marchand, ai-je besoin de voir Fendant qui devra me dçposer des livres. Vous ne valez pas grand-chose, dit-il Þ Lucien, vous vivez avec Coralie et vos meubles sont saisis. ¹

Lousteau regarda Lucien qui reprit ses billets et sauta de la boutique sur le boulevard en disant : ª Est-ce le diable ? ¹ Le poæte contempla pendant quelques instants cette petite boutique, devant laquelle tous les passants devaient sourire, tant elle çtait piteuse, tant les petites caisses Þ livres

çtiquetçs çtaient mesquines et sales, en se demandant : ª Quel commerce fait-on lÞ ? ¹

Quelques moments apræs, le grand inconnu, qui devait assister, Þ dix ans de lÞ, l'entreprise immense mais sans base des saint-simoniens, sortit træs bien vètu, sourit aux deux journalistes, et se dirigea vers le passage des Panoramas[1] avec eux, pour y complçter sa toilette en se faisant cirer ses bottes.

ª Quand on voit entrer Samanon chez un libraire, chez un marchand de papier ou chez un imprimeur, ils sont perdus, dit l'artiste aux deux çcrivains. Samanon est alors comme un croque-mort qui vient prendre mesure d'une biære.,

¢ Tu n'escompteras plus tes billets, dit alors Çtienne Þ Lucien.

¢ LÞ o÷ Samanon refuse, dit l'inconnu, personne n'accepte, car il est l'*ultima ratio*[2] ! C'est un des *moutons* de Gigonnet, de Palma, Werbrust, Gobseck[3] et autres crocodiles qui nagent sur la place de Paris, et avec lesquels tout homme dont la fortune est Þ faire ou Þ dçfaire doit tòt ou tard se rencontrer.

¢ Si tu ne peux pas escompter tes billets Þ cinquante pour cent, reprit Çtienne, il faut les çchanger contre des çcus.

¢ Comment ?

¢ Donne-les Þ Coralie, elle les prçsentera chez Camusot. ¢ Tu te rçvoltes, reprit Lousteau que Lucien arrèta en faisant un bond. Quel enfantillage ! Peux-tu mettre en balance ton avenir et une semblable niaiserie ?

¢ Je vais toujours porter cet argent Þ Coralie, dit Lucien.

¢ Autre sottise ! s'çcria Lousteau. Tu n'apaiseras rien avec quatre cents francs lÞ o÷ il en faut quatre mille. Gardons de quoi nous griser en cas de perte, et joue !

¢ Le conseil est bon ¹ , dit le grand inconnu.

¾ quatre pas de Frascat1[4], ces paroles eurent une vertu magnçtique. Les deux amis renvoyærent leur cabriolet et montærent au jeu. D'abord ils gagnærent trois mille francs, revinrent Þ cinq cents, regagnærent trois mille sept cents francs ; puis ils retombærent Þ cent sous, se retrouværent Þ deux mille francs, et les risquærent sur Pair, pour les doubler d'un seul coup ; Pair n'avait pas passç depuis cinq coups, ils y pontærent la somme. Impair sortit encore. Lucien et Lousteau dçgringolærent alors par l'escalier de ce pavillon cçlæbre, apræs avoir consumç deux heures en çmotions dçvorantes. Ils avaient gardç cent francs. Sur les marches du petit pçristyle Þ deux colonnes

qui soutenaient extçrieurement une petite marquise en tòle que plus d'un ő il a contemplçe avec amour ou dçsespoir, Lousteau dit en voyant le regard enflammç de Lucien : ª Ne mangeons que cinquante francs. ¹

Les deux journalistes remontærent. En une heure, ils arriværent Þ mille çcus ; ils mirent les mille çcus sur Rouge qui avait passç cinq fois, en se fiant au hasard auquel ils devaient leur perte prçcçdente. Noir sortit. Il çtait six heures.

ª Ne mangeons que vingt-cinq francs ¹ , dit Lucien.

Cette nouvelle tentative dura peu, les vingt-cinq francs furent perdus en dix coups. Lucien jeta rageusement ses derniers vingt-cinq francs sur le chiffre de son àge, et gagna : rien ne peut dçpeindre le tremblement de sa main quand il prit le ràteau pour retirer les çcus que le banquier jetait un Þ un. Il donna dix louis Þ Lousteau et lui dit : ª Sauve-toi chez Vçry ! ¹

Lousteau comprit Lucien et alla commander le dìner. Lucien, restç seul au jeu, porta ses trente louis sur Rouge et gagna. Enhardi par la voix secræte qu'entendent parfois les joueurs, il laissa le tout sur Rouge et gagna ; son ventre devint alors un brasier ! Malgrç la voix, il reporta les cent vingt louis sur Noir et perdit. Il sentit alors en lui la sensation dçlicieuse qui succæde, chez les joueurs, Þ leurs horribles agitations, quand, n'ayant plus rien Þ risquer, ils quittent le palais ardent o÷ se passent leurs rèves fugaces. Il rejoignit Lousteau chez Vçry o÷ il se rua, selon l'expression de La Fontaine, en cuisine[5], et noya ses soucis dans le vin. ¾ neuf heures, il çtait si complætement gris, qu'il ne comprit pas pourquoi sa portiære de la rue de Vendòme le renvoyait rue de la Lune.

ª Mlle Coralie a quittç son appartement et s'est installçe dans la maison dont l'adresse est çcrite sur ce papier. ¹

Lucien, trop ivre pour s'çtonner de quelque chose, remonta dans le fiacre qui l'avait amenç, se fit conduire rue de la Lune, et se dit Þ lui-mème des calembours sur le nom de la rue. Pendant cette matinçe, la faillite du Panorama-Dramatique avait çclatç. L'actrice effrayçe s'çtait empressçe de vendre tout son mobilier du consentement de ses crçanciers au petit pære Cardot qui, pour ne pas changer la destination de cet appartement, y mit Florentine. Coralie avait tout payç, tout liquidç et satisfait le propriçtaire. Pendant le temps que prit cette opçration, qu'elle appelait une *lessive*, Bçrçnice garnissait, des meubles indispensables achetçs d'occasion, un petit appartement de trois piæces, au quatriæme çtage d'une maison rue de la Lune, Þ deux pas du Gymnase. Coralie y attendait Lucien, ayant sauvç de ce

naufrage son amour sans souillure et un sac de douze cents francs. Lucien, dans son ivresse, raconta ses malheurs Þ Coralie et Þ Bçrçnice.

ª Tu as bien fait, mon ange, lui dit l'actrice en le serrant dans ses bras. Bçrçnice saura bien nçgocier tes billets Þ Braulard. ¹

Le lendemain matin, Lucien s'çveilla dans les joies enchanteresses que lui prodigua Coralie. L'actrice redoubla d'amour et de tendresse, comme pour compenser par les plus riches trçsors du cő ur l'indigence de son nouveau mçnage. Elle çtait ravissante de beautç, ses cheveux çchappçs de dessous un foulard tordu, blanche et fraìche, les yeux rieurs, la parole gaie comme le rayon de soleil levant qui entra par les fenètres pour dorer cette charmante misære. La chambre, encore dçcente, çtait tendue d'un papier vert d'eau Þ bordure rouge, ornçe de deux glaces, l'une Þ la cheminçe, l'autre au-dessus de la commode. Un tapis d'occasion, achetç par Bçrçnice de ses deniers, malgrç les ordres de Coralie, dçguisait le carreau nu et froid du plancher. La garde-robe des deux amants tenait dans une armoire Þ glace et dans la commode. Les meubles d'acajou çtaient garnis en çtoffe de coton bleu. Bçrçnice avait sauvç du dçsastre une pendule et deux vases de porcelaine, quatre couverts en argent et six petites cuillers. La salle Þ manger, qui se trouvait avant la chambre Þ coucher, ressemblait Þ celle du mçnage d'un employç Þ douze cents francs. La cuisine faisait face au palier. Au-dessus Bçrçnice couchait dans une mansarde. Le loyer ne s'çlevait pas Þ plus de cent çcus. Cette horrible maison avait une fausse porte cochære. Le portier logeait dans un des vantaux condamnç, percç d'un croisillon par o÷ il surveillait dix-sept locataires. Cette ruche s'appelle une maison de produit en style de notaire. Lucien aperåut un bureau, un fauteuil, de l'encre, des plumes et du papier. La gaietç de Bçrçnice qui comptait sur le dçbut de Coralie au Gymnase, celle de l'actrice qui regardait son ròle, un cahier de papier nouç avec un bout de faveur bleue, chassærent les inquiçtudes et la tristesse du poæte dçgrisç.

ª Pourvu que dans le monde on ne sache rien de cette dçgringolade, nous nous en tirerons, dit-il. Apræs tout, nous avons quatre mille cinq cents francs devant nous ! Je vais exploiter ma nouvelle position dans les journaux royalistes. Demain, nous inaugurons *Le Réveil*, je me connais maintenant en journalisme, j'en ferai ! ¹

Coralie, qui ne vit que de l'amour dans ces paroles, baisa les lævres qui les avaient prononcçes. En ce moment, Bçrçnice avait mis la table aupræs du feu, et venait de servir un modeste dçjeuner composç d'ő ufs brouillçs,

de deux còtelettes et de cafç Þ la cræme. On frappa. Trois amis sincæres, d'Arthez, Lçon Giraud et Michel Chrestien, apparurent aux yeux çtonnçs de Lucien qui, vivement touchç, leur offrit de partager son dçjeuner.

ª Non, dit d'Arthez. Nous venons pour des affaires plus sçrieuses que de simples consolations, car nous savons tout, nous revenons de la rue de Vendòme. Vous connaissez mes opinions, Lucien. Dans toute autre circonstance, je me rçjouirais de vous voir adoptant mes convictions politiques ; mais, dans la situation o÷ vous vous ètes mis en çcrivant aux journaux libçraux, vous ne sauriez passer dans les rangs des Ultras sans flçtrir Þ jamais votre caractære et souiller votre existence. Nous venons vous conjurer au nom de notre amitiç, quelque affaiblie qu'elle soit, de ne pas vous entacher ainsi. Vous avez attaquç les Romantiques, la Droite et le Gouvernement ; vous ne pouvez pas maintenant dçfendre le Gouvernement, la Droite et les Romantiques.

¢ Les raisons qui me font agir sont tirçes d'un ordre de pensçes supçrieur, la fin justifiera tout, dit Lucien.

¢ Vous ne comprenez peut-ètre pas la situation dans laquelle nous sommes, lui dit Lçon Giraud. Le Gouvernement, la Cour, les Bourbons, le parti absolutiste, ou, si vous voulez tout comprendre dans une expression gçnçrale, le systæme opposç au systæme constitutionnel, et qui se divise en plusieurs fractions toutes divergentes dæs qu'il s'agit des moyens Þ prendre pour çtouffer la Rçvolution, est au moins d'accord sur la nçcessitç de supprimer la Presse. La fondation du *Réveil*, de *La Foudre*, du *Drapeau blanc*[6], tous journaux destinçs Þ rçpondre aux calomnies, aux injures, aux railleries de la presse libçrale, que je n'approuve pas en ceci, car cette mçconnaissance de la grandeur de notre sacerdoce est prçcisçment ce qui nous a conduits Þ publier un journal digne et grave dont l'influence sera dans peu de temps respectable et sentie, imposante et digne, dit-il en faisant une parenthæse ; eh bien, cette artillerie royaliste et ministçrielle est un premier essai de reprçsailles, entrepris pour rendre aux Libçraux trait pour trait, blessure pour blessure. Que croyez-vous qu'il arrivera, Lucien ? Les abonnçs sont en majoritç du Còtç gauche. Dans la Presse, comme Þ la guerre, la victoire se trouvera du còtç des gros bataillons ! Vous serez des infàmes, des menteurs, des ennemis du peuple ; les autres seront des dçfenseurs de la patrie, des gens honorables, des martyrs, quoique plus hypocrites et plus perfides que vous, peut-ètre. Ce moyen augmentera l'influence pernicieuse de la Presse, en lçgitimant et consacrant ses plus

odieuses entreprises. L'injure et la personnalitç deviendront un de ses droits publics, adoptç pour le profit des abonnçs et passç en force de chose jugçe par un usage rçciproque. Quand le mal se sera rçvçlç dans toute son çtendue, les lois restrictives et prohibitives, la censure, mise Þ propos de l'assassinat du duc de Berry et levçe depuis l'ouverture des chambres, reviendra. Savez-vous ce que le peuple franåais conclura de ce dçbat ? il admettra les insinuations de la presse libçrale, il croira que les Bourbons veulent attaquer les rçsultats matçriels et acquis de la Rçvolution, il se lævera quelque beau jour et chassera les Bourbons. Non seulement vous salissez votre vie, mais vous serez un jour dans le parti vaincu. Vous ètes trop jeune, trop nouveau venu dans la Presse ; vous en connaissez trop peu les ressorts secrets, les rubriques ; vous y avez excitç trop de jalousie, pour rçsister au *tolle* gçnçral qui s'çlævera contre vous dans les journaux libçraux. Vous serez entraìnç par la fureur des partis, qui sont encore dans le paroxysme de la fiævre ; seulement leur fiævre a passç, des actions brutales de 1815 et 1816, dans les idçes, dans les luttes orales de la Chambre et dans les dçbats de la Presse.

¢ Mes amis, dit Lucien, je ne suis pas l'çtourdi, le poæte que vous voulez voir en moi. Quelque chose qui puisse arriver, j'aurai conquis un avantage que jamais le triomphe du parti libçral ne peut me donner. Quand vous aurez la victoire, mon affaire sera faite.

¢ Nous te couperons... les cheveux, dit en riant Michel Chrestien.

¢ J'aurai des enfants alors, rçpondit Lucien, et me couper la tète, ce sera ne rien couper. ¹

Les trois amis ne comprirent pas Lucien, chez qui ses relations avec le grand monde avaient dçveloppç au plus haut degrç l'orgueil nobiliaire et les vanitçs aristocratiques. Le poæte voyait, avec raison d'ailleurs, une immense fortune dans sa beautç, dans son esprit appuyçs du nom et du titre de comte de Rubemprç. Mme d'Espard, Mme de Bargeton et Mme de Montcornet le tenaient par ce fil comme un enfant tient un hanneton. Lucien ne volait plus que dans un cercle dçterminç. Ces mots : ª Il est des nòtres, il pense bien ! ¹ dits trois jours auparavant dans les salons de Mlle des Touches, l'avaient enivrç, ainsi que les fçlicitations qu'il avait reåues des ducs de Lenoncourt, de Navarreins et de Grandlieu, de Rastignac, de Blondet, de la belle duchesse de Maufrigneuse, du comte d'Esgrignon, de des Lupeaulx, des gens les plus influents et les mieux en cour du paru royaliste.

ª Allons ! tout est dit, rçpliqua d'Arthez. Il te sera plus difficile qu'Þ tout autre de te conserver pur et d'avoir ta propre estime. Tu souffriras beaucoup, je te connais, quand tu te verras mçprisç par ceux-lÞ mèmes Þ qui tu te seras dçvouç. ¹

Les trois amis dirent adieu Þ Lucien sans lui tendre amicalement la main. Lucien resta pendant quelques instants pensif et triste.

ª Eh ! laisse donc ces niais-lÞ, dit Coralie en sautant sur les genoux de Lucien et lui jetant ses beaux bras frais autour du cou, ils prennent la vie au sçrieux, et la vie est une plaisanterie. D'ailleurs tu seras comte Lucien de Rubemprç. Je ferai, s'il le faut, des agaceries Þ la chancellerie. Je sais par o÷ prendre ce libertin de des Lupeaulx, qui fera signer ton ordonnance. Ne t'ai-je pas dit que, quand il te faudrait une marche de plus pour saisir ta proie, tu aurais le cadavre de Coralie ! ¹

Le lendemain, Lucien laissa mettre son nom parmi ceux des collaborateurs du *Réveil*. Ce nom fut annoncç comme une conquète dans le prospectus, disuibuç par les soins du ministære Þ cent mille exemplaires. Lucien vint au repas triomphal, qui dura neuf heures, chez Robert, Þ deux pas de Frascati, et auquel assistaient les coryphçes de la presse royaliste : Martainville, Auger, Destains[7] et une foule d'auteurs encore vivants qui, dans ce temps-lÞ, *faisaient de la monarchie et de la religion*, selon une expression consacrçe.

ª Nous allons leur en donner, aux Libçraux ! dit Hector Merlin.

¢ Messieurs ! rçpondit Nathan qui s'enròla sous cette banniære en jugeant bien qu'il valait mieux avoir pour soi que contre soi l'autoritç dans l'exploitation du thçàtre Þ laquelle il songeait, si nous leur faisons la guerre, faisons-la sçrieusement ; ne nous tirons pas des balles de liæge ! Attaquons tous les çcrivains classiques et libçraux sans distinction d'àge ni de sexe, passons-les au fil de la plaisanterie, et ne faisons pas de quartier.

¢ Soyons honorables, ne nous laissons pas gagner par les exemplaires, les prçsents, l'argent des libraires. Faisons la restauration du journalisme.

¢ Bien ! dit Martainville. *Justum et tenacem propositi virum*[8] *!* Soyons implacables et mordants. Je ferai de Lafayette ce qu'il est : Gilles[9] Premier !

¢ Moi, dit Lucien, je me charge des hçros du *Constitutionnel*, du sergent Mercier[10], des *Œuvres complètes* de M. Jouy[11], des illustres orateurs de la Gauche ! ¹

Une guerre Þ mort fut rçsolue et votçe Þ l'unanimitç, Þ une heure du matin, par les rçdacteurs qui noyærent toutes leurs nuances et toutes leurs

idçes dans un punch flamboyant.

« Nous nous sommes donné une fameuse culotte monarchique et religieuse[12] [1] , dit sur le seuil de la porte un des çcrivains les plus cçlæbres de la littçrature romantique.

Ce mot historique, rçvçlç par un libraire qui assistait au dìner, parut le lendemain dans *Le Miroir* ; mais la rçvçlation fut attribuçe Þ Lucien[13]. Cette dçfection fut le signal d'un effroyable tapage dans les journaux libçraux, Lucien devint leur bète noire, et fut tympanisç de la plus cruelle faåon : on raconta les infortunes de ses sonnets, on apprit au public que Dauriat aimait mieux perdre mille çcus que de les imprimer, on l'appela le poæte sans sonnets !

Un matin, dans ce mème journal o÷ Lucien avait dçbutç si brillamment, il lut les lignes suivantes çcrites uniquement pour lui, car le public ne pouvait guære comprendre cette plaisanterie :

Si le libraire Dauriat persiste à ne pas publier les sonnets du futur Pétrarque français, nous agirons en ennemis généreux, nous ouvrirons nos colonnes à ces poèmes qui doivent être piquants, à en juger par celui-ci que nous communique un ami de l'auteur.

Et, sous cette terrible annonce, le poæte lut ce sonnet qui le fit pleurer Þ chaudes larmes.

Une plante chétive et de louche apparence
Surgit un beau matin dans un parterre en fleurs ;
À l'en croire, pourtant, de splendides couleurs
Témoigneraient un jour de sa noble semence :

On la toléra donc ! Mais, pour reconnaissance,
Elle insulta bientôt ses plus brillantes sœurs,
Qui, s'indignant enfin de ses grands airs casseurs,
La mirent au défi de prouver sa naissance.

Elle fleurit alors. Mais un vil baladin
Ne fut jamais sifflé comme tout le jardin
Honnit, siffla, railla ce calice vulgaire.

Puis le maître, en passant, la brisa sans pardon ;
Et le soir sur sa tombe un âne seul vint braire,

Car ce n'était vraiment qu'un ignoble CHARDON[14] !

Vernou parla de la passion de Lucien pour le jeu, et signala d'avance *L'Archer* comme une ő uvre antinationale o÷ l'auteur prenait le parti des çgorgeurs catholiques contre les victimes calvinistes. En huit jours, cette querelle s'envenima. Lucien comptait sur son ami Lousteau qui lui devait mille francs, et avec lequel il avait eu des conventions secrætes ; mais Lousteau devint l'ennemi jurç de Lucien. Voici comment. Depuis trois mois Nathan aimait Florine et ne savait comment l'enlever Þ Lousteau, pour qui d'ailleurs elle çtait une providence. Dans la dçtresse et le dçsespoir o÷ se trouvait cette actrice en se voyant sans engagement, Nathan, le collaborateur de Lucien, vint voir Coralie, et la pria d'offrir Þ Florine un ròle dans une piæce de lui, se faisant fort de procurer un engagement conditionnel au Gymnase Þ l'actrice sans thçàtre. Florine, enivrçe d'ambition, n'hçsita pas. Elle avait eu le temps d'observer Lousteau. Nathan çtait un ambitieux littçraire et politique, un homme qui avait autant d'çnergie que de besoins, tandis que chez Lousteau les vices tuaient le vouloir. L'actrice, qui voulut reparaìtre environnçe d'un nouvel çclat, livra les lettres du droguiste Þ Nathan, et Nathan les fit racheter par Matifat contre le sixiæme du journal convoitç par Finot. Florine eut alors un magnifique appartement rue Hauteville, et prit Nathan pour protecteur Þ la face de tout le journalisme et du monde thçàtral. Lousteau fut si cruellement atteint par cet çvçnement qu'il pleura vers la fin d'un dìner que ses amis lui donnærent pour le consoler. Dans cette orgie, les convives trouværent que Nathan avait jouç son jeu. Quelques çcrivains comme Finot et Vernou savaient la passion du dramaturge pour Florine ; mais, au dire de tous, Lucien, en maquignonnant cette affaire, avait manquç aux plus saintes lois de l'amitiç. L'esprit de parti, le dçsir de servir ses nouveaux amis rendaient le nouveau royaliste inexcusable.

[a] Nathan est emportç par la logique des passions ; tandis que le grand homme de province, comme dit Blondet, cæde Þ des calculs ! [1] s'çcria Bixiou.

Aussi la perte de Lucien, de cet intrus, de ce peut dròle qui voulait avaler tout le monde, fut-elle unanimement rçsolue et profondçment mçditçe. Vernou qui haíssait Lucien se chargea de ne pas le làcher. Pour se dispenser de payer mille çcus Þ Lousteau, Finot accusa Lucien de l'avoir empèchç de gagner cinquante mille francs en donnant Þ Nathan le secret de l'opçration

contre Matifat. Nathan, conseillç par Florine, s'çtait mçnagç l'appui de Finot en lui vendant son *petit sixième* pour quinze mille francs. Lousteau, qui perdait ses mille çcus, ne pardonna pas Þ Lucien cette lçsion çnorme de ses intçrèts. Les blessures d'amour-propre deviennent incurables quand l'oxyde d'argent y pçnætre. Aucune expression, aucune peinture ne peut rendre la rage qui saisit les çcrivains quand leur amour-propre souffre, ni l'çnergie qu'ils trouvent au moment o÷ ils se sentent piquçs par les flæches empoisonnçes de la raillerie. Ceux dont l'çnergie et la rçsistance sont stimulçes par l'attaque, succombent promptement. Les gens calmes et dont le thæme est fait d'apræs le profond oubli dans lequel tombe un article injurieux, ceux-lÞ dçploient le vrai courage littçraire. Ainsi les faibles, au premier coup d'ő il, paraissent ètre les forts ; mais leur rçsistance n'a qu'un temps. Pendant les premiers quinze jours, Lucien enragç fit pleuvoir une grèle d'articles dans les journaux royalistes o÷ il partagea le poids de la critique avec Hector Merlin. Tous les jours sur la bræche du *Réveil*, il fit feu de tout son esprit, appuyç d'ailleurs par Martainville, le seul qui le servìt sans arriære-pensçe, et qu'on ne mit pas dans le secret des conventions signçes par des plaisanteries apræs boire, ou aux Galeries de Bois chez Dauriat, et dans les coulisses de thçàtre, entre les journalistes des deux partis que la camaraderie unissait secrætement. Quand Lucien allait au foyer du Vaudeville, il n'çtait plus traitç en ami, les gens de son parti lui donnaient seuls la main ; tandis que Nathan, Hector Merlin, Thçodore Gaillard fraternisaient sans honte avec Finot, Lousteau, Vernou et quelques-uns de ces journalistes dçcorçs du surnom de *bons enfants*. ¾ cette çpoque, le foyer du Vaudeville çtait le chef-lieu des mçdisances littçraires, une espæce de boudoir o÷ venaient des gens de tous les partis, des hommes politiques et des magistrats. Apræs une rçprimande faite en certaine Chambre du Conseil, le prçsident, qui avait reprochç Þ l'un de ses collægues de balayer les coulisses de sa simarre, se trouva simarre Þ simarre avec le rçprimandç dans le foyer du Vaudeville. Lousteau finit par y donner la main Þ Nathan. Finot y venait presque tous les soirs. Quand Lucien avait le temps, il y çtudiait les dispositions de ses ennemis, et ce malheureux enfant voyait toujours en eux une implacable froideur.

En ce temps, l'esprit de parti engendrait des haines bien plus sçrieuses qu'elles ne le sont aujourd'hui. Aujourd'hui, Þ la longue, tout s'est amoindri par une trop grande tension des ressorts. Aujourd'hui, la critique, apræs avoir immolç le livre d'un homme, lui tend la main. La victime doit

embrasser le sacrificateur sous peine d'ètre passçe par les verges de la plaisanterie. En cas de refus, un çcrivain passe pour ètre insociable, mauvais coucheur, pçtri d'amour-propre, inabordable, haineux, rancuneux. Aujourd'hui, quand un auteur a reåu dans le dos les coups de poignard de la trahison, quand il a çvitç les piæges tendus avec une infàme hypocrisie, essuyç les plus mauvais procçdçs, il entend ses assassins lui souhaitant le bonjour, et manifestant des prçtentions Þ son estime, voire mème Þ son amitiç. Tout s'excuse et se justifie Þ une çpoque o÷ l'on a transformç la vertu en vice, comme on a çrigç certains vices en vertus. La camaraderie est devenue la plus sainte des libertçs. Les chefs des opinions les plus contraires se parlent Þ mots çmoussçs, Þ pointes courtoises. Dans ce temps, si tant est qu'on s'en souvienne, il y avait du courage pour certains çcrivains royalistes et pour quelques çcrivains libçraux, Þ se trouver dans le mème thçàtre. On entendait les provocations les plus haineuses. Les regards çtaient chargçs comme des pistolets, la moindre çtincelle pouvait faire partir le coup d'une querelle. Qui n'a pas surpris des imprçcations chez son voisin, Þ l'entrçe de quelques hommes plus spçcialement en butte aux attaques respectives des deux partis ? Il n'y avait alors que deux partis, les royalistes et les libçraux, les romantiques et les classiques, la mème haine sous deux formes, une haine qui faisait comprendre les çchafauds de la Convention. Lucien, devenu royaliste et romantique forcenç, de libçral et de voltairien enragç qu'il avait çtç dæs son dçbut, se trouva donc sous le poids des inimitiçs qui planaient sur la tète de l'homme le plus abhorrç des libçraux Þ cette çpoque, de Martainville, le seul qui le dçfendìt et l'aimàt. Cette solidaritç nuisit Þ Lucien. Les partis sont ingrats envers leurs vedettes[15], ils abandonnent volontiers leurs enfants perdus. Surtout en politique, il est nçcessaire Þ ceux qui veulent parvenir d'aller avec le gros de l'armçe. La principale mçchancetç des petits journaux fut d'accoupler Lucien et Martainville. Le Libçralisme les jeta dans les bras l'un de l'autre. Cette amitiç, fausse ou vraie, leur valut Þ tous deux des articles çcrits avec du fiel par Fçlicien au dçsespoir des succæs de Lucien dans le grand monde, et qui croyait, comme tous les anciens camarades du poæte, Þ sa prochaine çlçvation. La prçtendue trahison du poæte fut alors envenimçe et embellie des circonstances les plus aggravantes. Lucien fut nommç le petit Judas, et Martainville le grand Judas, car Martainville çtait, Þ tort ou Þ raison, accusç d'avoir livrç le pont du Pecq aux armçes çtrangæres[16]. Lucien rçpondit en riant Þ des Lupeaulx que, quant Þ lui, sùrement il avait livrç le pont aux

ànes. Le luxe de Lucien, quoique creux et fondç sur des espçrances, rçvoltait ses amis qui ne lui pardonnaient ni son çquipage Þ bas, car pour eux il roulait toujours, ni ses splendeurs de la rue de Vendòme. Tous sentaient instinctivement qu'un homme jeune et beau, spirituel et corrompu par eux, allait arriver Þ tout ; aussi pour le renverser employærent-ils tous les moyens.

Quelques jours avant le dçbut de Coralie au Gymnase, Lucien vint bras dessus bras dessous, avec Hector Merlin, au foyer du Vaudeville. Merlin grondait son ami d'avoir servi Nathan dans l'affaire de Florine.

ª Vous vous ètes fait, de Lousteau et de Nathan, deux ennemis mortels. Je vous avais donnç de bons conseils et vous n'en avez point profitç. Vous avez distribuç l'çloge et rçpandu le bienfait, vous serez cruellement puni de vos bonnes actions. Florine et Coralie ne vivront jamais en bonne intelligence en se trouvant sur la mème scæne : l'une voudra l'emporter sur l'autre. Vous n'avez que nos journaux pour dçfendre Coralie. Nathan, outre l'avantage que lui donne son mçtier de faiseur de piæces, dispose des journaux libçraux dans la question des thçàtres, et il est dans le journalisme depuis un peu plus de temps que vous. [1]

Cette phrase rçpondait Þ des craintes secrætes de Lucien, qui ne trouvait ni chez Nathan, ni chez Gaillard, la franchise Þ laquelle il avait droit ; mais il ne pouvait pas se plaindre, il çtait si fraìchement converti ! Gaillard accablait Lucien en lui disant que les nouveaux venus devaient donner pendant longtemps des gages avant que leur parti pùt se fier Þ eux. Le poæte rencontrait dans l'intçrieur des journaux royalistes et ministçriels une jalousie Þ laquelle il n'avait pas songç, la jalousie qui se dçclare entre tous les hommes en prçsence d'un gàteau quelconque Þ partager, et qui les rend comparables Þ des chiens se disputant une proie : ils offrent alors les mèmes grondements, les mèmes attitudes, les mèmes caractæres. Ces çcrivains se jouaient mille mauvais tours secrets pour se nuire les uns aux autres aupræs du pouvoir, ils s'accusaient de tiçdeur ; et, pour se dçbarrasser d'un concurrent, ils inventaient les machines les plus perfides. Les Libçraux n'avaient aucun sujet de dçbats intestins en se trouvant loin du pouvoir et de ses gràces. En entrevoyant cet inextricable lacis d'ambitions, Lucien n'eut pas assez de courage pour tirer l'çpçe afin d'en couper les nő uds, et ne se sentit pas la patience de les dçmèler, il ne pouvait ètre ni l'Arçtin, ni le Beaumarchais, ni le Frçron de son çpoque, il s'en tint Þ son unique dçsir : avoir son ordonnance, en comprenant que cette restauration lui vaudrait un

beau mariage. Sa fortune ne dçpendrait plus alors que d'un hasard auquel aiderait sa beautç. Lousteau, qui lui avait marquç tant de confiance, avait son secret, le journaliste savait o÷ blesser Þ mort le poæte d'Angoulème ; aussi, le jour o÷ Merlin l'amenait au Vaudeville, Çtienne avait-il prçparç pour Lucien un piæge horrible o÷ cet enfant devait se prendre et succomber.

ª Voilà notre beau Lucien, dit Finot en traìnant des Lupeaulx avec lequel il causait devant Lucien dont il prit la main avec les dçcevantes chatteries de l'amitiç. Je ne connais pas d'exemples d'une fortune aussi rapide que la sienne, dit Finot en regardant tour Þ tour Lucien et le maìtre des requètes. ¾ Paris, la fortune est de deux espæces : il y a la fortune matçrielle, l'argent que tout le monde peut ramasser, et la fortune morale, les relations, la position, l'accæs dans un certain monde inabordable pour certaines personnes, quelle que soit leur fortune matçrielle, et mon ami...

¢ Notre ami, dit des Lupeaulx en jetant Þ Lucien un caressant regard.

¢ Notre ami, reprit Finot en tapotant la main de Lucien entre les siennes, a fait sous ce rapport une brillante fortune. ¾ la vçritç, Lucien a plus de moyens, plus de talent, plus d'esprit que tous ses envieux, puis il est d'une beautç ravissante ; ses anciens amis ne lui pardonnent pas ses succæs, ils disent qu'il a eu du bonheur.

¢ Ces bonheurs-lÞ, dit des Lupeaulx, n'arrivent jamais aux sots ni aux incapables. Hç ! peut-on appeler du bonheur, le sort de Bonaparte ? il y avait eu vingt gçnçraux en chef avant lui pour commander les armçes d'Italie, comme il y a cent jeunes gens en ce moment qui voudraient pçnçtrer chez Mlle des Touches, que dçjÞ dans le monde on vous donne pour femme, mon cher ! dit des Lupeaulx en frappant sur l'çpaule de Lucien. Ah ! vous ètes en grande faveur. Mme d'Espard, Mme de Bargeton et Mme de Montcornet sont folles de vous. N'ètes-vous pas ce soir de la soirçe de Mme Firmiani, et demain du raout de la duchesse de Grandlieu ?

¢ Oui, dit Lucien.

¢ Permettez-moi de vous prçsenter un jeune banquier, M. du Tillet, un homme digne de vous, il a su faire une belle fortune et en peu de temps. ¹

Lucien et du Tillet se saluærent, entrærent en conversation, et le banquier invita Lucien Þ dìner. Finot et des Lupeaulx, deux hommes d'une çgale profondeur et qui se connaissaient assez pour demeurer toujours amis, parurent continuer une conversation commencçe, ils laissærent Lucien, Merlin, du Tillet et Nathan causant ensemble, et se dirigærent vers un des divans qui meublaient le foyer du Vaudeville.

ª Ah åÞ, mon cher ami, dit Finot Þ des Lupeaulx, dites-moi la vçritç ? Lucien est-il sçrieusement protçgç, car il est devenu la bète noire de tous mes rçdacteurs ; et, avant de favoriser leur conspiration, j'ai voulu vous consulter pour savoir s'il ne vaut pas mieux la dçjouer et le servir. ¹

Ici le maìtre des requètes et Finot se regardærent pendant une lçgære pause avec une profonde attendon.

ª Comment, mon cher, dit des Lupeaulx, pouvez-vous imaginer que la marquise d'Espard, Chàtelet et Mme de Bargeton qui a fait nommer le baron prçfet de la Charente et comte afin de rentrer triomphalement Þ Angoulème, pardonnent Þ Lucien ses attaques ? elles[17] l'ont jetç dans le parti royaliste afin de l'annuler. Aujourd'hui, tous cherchent des motifs pour refuser ce qu'on a promis Þ cet enfant ; trouvez-en ? vous aurez rendu le plus immense service Þ ces deux femmes : un jour ou l'autre, elles s'en souviendront. J'ai le secret de ces deux dames, elles haíssent ce petit bonhomme Þ un tel point qu'elles m'ont surpris. Ce Lucien pouvait se dçbarrasser de sa plus cruelle ennemie, Mme de Bargeton, en ne cessant ses attaques qu'Þ des conditions que toutes les femmes aiment Þ exçcuter, vous comprenez ? il est beau, il est jeune, il aurait noyç cette haine dans des torrents d'amour, il devenait alors comte de Rubemprç, la seiche lui aurait obtenu quelque place dans la maison du roi, des sinçcures ! Lucien çtait un træs joli lecteur pour Louis XVIII, il eùt çtç bibliothçcaire je ne sais o÷, maìtre des requètes pour rire, directeur de quelque chose aux Menus-Plaisirs. Ce petit sot a manquç son coup. Peut-ètre est-ce lÞ ce qu'on ne lui a point pardonnç. Au heu d'imposer des conditions, il en a reåu. Le jour o÷ Lucien s'est laissç prendre Þ la promesse de l'ordonnance, le baron Chàtelet a fait un grand pas. Coralie a perdu cet enfant-lÞ. S'il n'avait pas eu l'actrice pour maìtresse, il aurait revoulu la seiche, et il l'aurait eue.

¢ Ainsi nous pouvons l'abattre, dit Finot.

¢ Par quel moyen, demanda nçgligemment des Lupeaulx qui voulait se prçvaloir de ce service aupræs de la marquise d'Espard.

¢ Il a un marchç qui l'oblige Þ travailler au petit journal de Lousteau, nous lui ferons d'autant mieux faire des articles qu'il est sans le sou. Si le garde des Sceaux se sent chatouillç par un article plaisant et qu'on lui prouve que Lucien en est l'auteur, il le regardera comme un homme indigne des bontçs du Roi. Pour faire perdre un peu la tète Þ ce grand homme de province, nous avons prçparç la chute de Coralie : il verra sa maìtresse sifflçe et sans ròles. Une fois l'ordonnance indçfiniment suspendue, nous

plaisanterons alors notre victime sur ses prçtentions aristocratiques, nous parlerons de sa mære accoucheuse, de son pære apothicaire. Lucien n'a qu'un courage d'çpiderme, il succombera, nous le renverrons d'o÷ il vient. Nathan m'a fait vendre par Florine le sixiæme de la Revue que possçdait Matifat, j'ai pu acheter la part du papetier, je suis seul avec Dauriat ; nous pouvons nous entendre, vous et moi, pour absorber ce journal au profit de la Cour. Je n'ai protçgç Florine et Nathan qu'Þ la condition de la restitution de *mon* sixiæme, ils me l'ont vendu, je dois les servir ; mais, auparavant, je voulais connaìtre les chances de Lucien...

¢ Vous ètes digne de votre nom, dit des Lupeaulx en riant. Allez ! j'aime les gens de votre sorte...

¢ Eh bien, vous pouvez faire avoir Þ Florine un engagement dçfinitif ? dit Finot au maìtre des requètes.

¢ Oui ; mais dçbarrassez-nous de Lucien, car Rastignac et de Marsay ne veulent plus entendre parler de lui.

¢ Dormez en paix, dit Finot. Nathan et Merlin auront toujours des articles que Gaillard aura promis de faire passer, Lucien ne pourra pas donner une ligne, nous lui couperons ainsi les vivres. Il n'aura que le journal de Martainville pour se dçfendre et dçfendre Coralie : un journal contre tous, il est impossible de rçsister.

¢ Je vous dirai les endroits sensibles du ministre ; mais livrez-moi le manuscrit de l'article que vous aurez fait faire Þ Lucien ¹, rçpondit des Lupeaulx qui se garda bien de dire Þ Finot que l'ordonnance promise Þ Lucien çtait une plaisanterie.

Des Lupeaulx quitta le foyer. Finot vint Þ Lucien ; et, de ce ton de bonhomie auquel se sont pris tant de gens, il expliqua comment il ne pouvait renoncer Þ la rçdaction qui lui çtait due. Finot reculait Þ l'idçe d'un procæs qui ruinerait les espçrances que son ami voyait dans le parti royaliste. Finot aimait les hommes assez forts pour changer hardiment d'opinion. Lucien et lui ne devaient-ils pas se rencontrer dans la vie, n'auraient-ils pas l'un et l'autre mille petits services Þ se rendre ? Lucien avait besoin d'un homme sùr dans le parti libçral pour faire attaquer les ministçriels ou les ultras qui se refuseraient Þ le servir.

ª Si l'on se joue de vous, comment ferez-vous ? dit Finot en terminant. Si quelque ministre, croyant vous avoir attachç par le licou de votre apostasie, ne vous redoute plus et vous envoie promener, ne vous faudra-t-il pas lui lancer quelques chiens pour le mordre aux mollets ? Eh bien, vous ètes

brouillç Þ mort avec Lousteau qui demande votre tète. Fçlicien et vous, vous ne vous parlez plus. Moi seul, je vous reste ! Une des lois de mon mçtier est de vivre en bonne intelligence avec les hommes vraiment forts. Vous pourrez me rendre, dans le monde o÷ vous allez, l'çquivalent des services que je vous rendrai dans la Presse. Mais les affaires avant tout ! envoyez-moi des articles purement littçraires, ils ne vous compromettront pas, et vous aurez exçcutç nos conventions. [1]

Lucien ne vit que de l'amitiç mèlçe Þ de savants calculs dans les propositions de Finot dont la flatterie et celle de des Lupeaulx l'avaient mis en belle humeur : il remercia Finot !

Dans la vie des ambitieux et de tous ceux qui ne peuvent parvenir qu'Þ l'aide des hommes et des choses, par un plan de conduite plus ou moins bien combinç, suivi, maintenu, il se rencontre un cruel moment o÷ je ne sais quelle puissance les soumet Þ de rudes çpreuves : tout manque Þ la fois, de tous còtçs les fils rompent ou s'embrouillent, le malheur apparaìt sur tous les points. Quand un homme perd la tète au milieu de ce dçsordre moral, il est perdu. Les gens qui savent rçsister Þ cette premiære rçvolte des circonstances, qui se roidissent en laissant passer la tourmente, qui se sauvent en gravissant par un çpouvantable effort la sphære supçrieure, sont les hommes rçellement forts. Tout homme, Þ moins d'ètre nç riche, a donc ce qu'il faut appeler sa fatale semaine. Pour Napolçon, cette semaine fut la retraite de Moscou. Ce cruel moment çtait venu pour Lucien. Tout s'çtait trop heureusement succçdç pour lui dans le monde et dans la littçrature ; il avait çtç trop heureux, il devait voir les hommes et les choses se tourner contre lui. La premiære douleur fut la plus vive et la plus cruelle de toutes, elle l'atteignit lÞ o÷ il se croyait invulnçrable, dans son cő ur et dans son amour. Coralie pouvait n'ètre pas spirituelle ; mais douçe d'une belle àme, elle avait la facultç de la mettre en dehors par ces mouvements soudains qui font les grandes actrices. Ce phçnomæne çtrange tant qu'il n'est pas devenu comme une habitude par un long usage, est soumis aux caprices du caractære, et souvent Þ une admirable pudeur qui domine les actrices encore jeunes. Intçrieurement naíve et timide, en apparence hardie et leste comme doit ètre une comçdienne, Coralie encore aimante çprouvait une rçaction de son cő ur de femme sur son masque de comçdienne. L'art de rendre les sentiments, cette sublime faussetç, n'avait pas encore triomphç chez elle de la nature. Elle çtait honteuse de donner au public ce qui n'appartenait qu'Þ l'amour. Puis elle avait une faiblesse particuliære aux femmes vraies. Tout

en se sachant appelçe Þ rçgner en souveraine sur la scæne, elle avait besoin du succæs. Incapable d'affronter une salle avec laquelle elle ne sympathisait pas, elle tremblait toujours en arrivant en scæne ; et, alors, la froideur du public pouvait la glacer. Cette terrible çmotion lui faisait trouver dans chaque nouveau ròle un nouveau dçbut. Les applaudissements lui causaient une espæce d'ivresse, inutile Þ son amour-propre, mais indispensable Þ son courage : un murmure de dçsapprobation ou le silence d'un public distrait lui òtaient ses moyens ; une salle pleine, attentive, des regards admirateurs et bienveillants l'çlectrisaient ; elle se mettait alors en communication avec les qualitçs nobles de toutes ces àmes, et se sentait la puissance de les çlever, de les çmouvoir. Ce double effet accusait bien et la nature nerveuse et la constitution du gçnie, en trahissant aussi les dçlicatesses et la tendresse de cette pauvre enfant. Lucien avait fini par apprçcier les trçsors que renfermait ce cő ur, il avait reconnu combien sa maìtresse çtait jeune fille. Inhabile aux faussetçs de l'actrice, Coralie çtait incapable de se dçfendre contre les rivalitçs et les manő uvres des coulisses auxquelles s'adonnait Florine, fille aussi dangereuse, aussi dçpravçe dçjÞ que son amie çtait simple et gçnçreuse. Les ròles devaient venir trouver Coralie ; elle çtait trop fiære pour implorer les auteurs et subir leurs dçshonorantes conditions, pour se donner au premier journaliste qui la menacerait de son amour et de sa plume. Le talent, dçjÞ si rare dans l'art extraordinaire du comçdien, n'est qu'une condition du succæs, le talent est mème longtemps nuisible s'il n'est accompagnç d'un certain gçnie d'intrigue qui manquait absolument Þ Coralie. Prçvoyant les souffrances qui attendaient son amie Þ son dçbut au Gymnase, Lucien voulut Þ tout prix lui procurer un triomphe. L'argent qui restait sur le prix du mobilier vendu, celui que Lucien gagnait, tout avait passç aux costumes, Þ l'arrangement de la loge, Þ tous les frais d'un dçbut. Quelques jours auparavant, Lucien fit une dçmarche humiliante Þ laquelle il se rçsolut par amour : il prit les billets de Fendant et Cavalier, se rendit rue des Bourdonnais au *Cocon d'or* pour en proposer l'escompte Þ Camusot. Le poæte n'çtait pas encore tellement corrompu qu'il pùt aller froidement Þ cet assaut. Il laissa bien des douleurs sur le chemin, il le pava des plus terribles pensçes en se disant alternativement : oui ! ¢ non ! Mais il arriva nçanmoins au petit cabinet froid, noir, çclairç par une cour intçrieure, o÷ siçgeait gravement non plus l'amoureux de Coralie, le dçbonnaire, le fainçant, le libertin, l'incrçdule Camusot qu'il connaissait ; mais le sçrieux pære de famille, le nçgociant poudrç de ruses et de vertus, masquç de la pruderie

judiciaire d'un magistrat du tribunal de commerce, et dçfendu par la froideur patronale d'un chef de maison, entourç de commis, de caissiers, de cartons verts, de factures et d'çchantillons, bardç de sa femme, accompagnç d'une fille simplement mise. Lucien frçmit de la tète aux pieds en l'abordant, car le digne nçgociant lui jeta le regard insolemment indiffçrent qu'il avait dçjÞ vu dans les yeux des escompteurs.

ª Voici des valeurs, je vous aurais mille obligations si vous vouliez me les prendre, monsieur ? dit-il en se tenant debout aupræs du nçgociant assis.

¢ Vous m'avez pris quelque chose, monsieur, dit Camusot, je m'en souviens. ¹

LÞ, Lucien expliqua la situation de Coralie, Þ voix basse et en parlant Þ l'oreille du marchand de soieries, qui put entendre les palpitations du poæte humiliç. Il n'çtait pas dans les intentions de Camusot que Coralie çprouvàt une chute. En çcoutant, le nçgociant regardait les signatures et sourit, il çtait juge au tribunal de commerce, il connaissait la situation des libraires. Il donna quatre mille cinq cents francs Þ Lucien, Þ la condition de mettre dans son endos *valeur reçue en soieries*. Lucien alla sur-le-champ voir Braulard et fit træs bien les choses avec lui pour assurer Þ Coralie un beau succæs. Braulard promit de venir et vint Þ la rçpçtition gçnçrale afin de convenir des endroits o÷ ses romains dçploieraient leurs battoirs de chair, et enlæveraient le succæs. Lucien remit le reste de son argent Þ Coralie en lui cachant sa dçmarche aupræs de Camusot ; il calma les inquiçtudes de l'actrice et de Bçrçnice, qui dçjÞ ne savaient comment faire aller le mçnage. Martainville, un des hommes de ce temps qui connaissaient le mieux le thçàtre, çtait venu plusieurs fois faire rçpçter le ròle de Coralie. Lucien avait obtenu de plusieurs rçdacteurs royalistes la promesse d'articles favorables, il ne soupåonnait donc pas le malheur. La veille du dçbut de Coralie, il arriva quelque chose de funeste Þ Lucien. Le livre de d'Arthez avait paru. Le rçdacteur en chef du journal d'Hector Merlin donna l'ouvrage Þ Lucien comme Þ l'homme le plus capable d'en rendre compte : il devait sa fatale rçputation en ce genre aux articles qu'il avait faits sur Nathan. Il y avait du monde au bureau, tous les rçdacteurs s'y trouvaient. Martainville y çtait venu s'entendre sur un point de la polçmique gçnçrale adoptçe par les journaux royalistes contre les journaux libçraux. Nathan, Merlin, tous les collaborateurs du *Réveil* s'y entretenaient de l'influence du journal semi-hebdomadaire de Lçon Giraud, influence d'autant plus pernicieuse que le langage en çtait prudent, sage et modçrç. On commenåait Þ parler du

Cçnacle de la rue des Quatre-Vents, on l'appelait une Convention. Il avait çtç dçcidç que les journaux royalistes feraient une guerre Þ mort et systçmatique Þ ces dangereux adversaires, qui devinrent en effet les metteurs en ő uvre de la Doctrine, cette fatale secte qui renversa les Bourbons, dæs le jour o÷ la plus mesquine des vengeances amena le plus brillant çcrivain royaliste Þ s'allier avec elle[18]. D'Arthez, dont les opinions absolutistes çtaient inconnues, enveloppç dans l'anathæme prononcç sur le Cçnacle, allait ètre la premiære victime. Son livre devait ètre *échiné*, selon le mot classique. Lucien refusa de faire l'article. Ce refus excita le plus violent scandale parmi les hommes considçrables du parti royaliste venus Þ ce rendez-vous. On dçclara nettement Þ Lucien qu'un nouveau converti n'avait pas de volontç ; s'il ne lui convenait pas d'appartenir Þ la monarchie et Þ la religion, il pouvait retourner Þ son premier camp : Merlin et Martainville le prirent Þ part et lui firent amicalement observer qu'il livrait Coralie Þ la haine que les journaux libçraux lui avaient vouçe, et qu'elle n'aurait plus les journaux royalistes et ministçriels pour se dçfendre. L'actrice allait donner lieu sans doute Þ une polçmique ardente qui lui vaudrait cette renommçe apræs laquelle soupirent toutes les femmes de thçàtre.

ª Vous n'y connaissez rien, lui dit Martainville, elle jouera pendant trois mois au milieu des feux croisçs de nos articles, et trouvera trente mille francs en province dans ses trois mois de congç. Pour un de ces scrupules qui vous empècheront d'ètre un homme politique, et qu'on doit fouler aux pieds, vous allez tuer Coralie et votre avenir, vous jetez votre gagne-pain. ¹

Lucien se vit forcç d'opter entre d'Arthez et Coralie : sa maìtresse çtait perdue s'il n'çgorgeait pas d'Arthez dans le grand journal et dans *Le Réveil*. Le pauvre poæte revint chez lui, la mort dans l'àme ; il s'assit au coin du feu dans sa chambre et lut ce livre, l'un des plus beaux de la littçrature moderne. Il laissa des larmes de page en page, il hçsita longtemps, mais enfin il çcrivit un article moqueur, comme il savait si bien en faire, il prit ce livre comme les enfants prennent un bel oiseau pour le dçplumer et le martyriser. Sa terrible plaisanterie çtait de nature Þ nuire au livre. En relisant cette belle ő uvre, tous les bons sentiments de Lucien se rçveillærent : il traversa Paris Þ minuit, arriva chez d'Arthez, vit Þ travers les vitres trembler la chaste et timide lueur qu'il avait si souvent regardçe avec les sentiments d'admiration que mçritait la noble constance de ce vrai grand homme ; il ne se sentit pas la force de monter, il demeura sur une borne pendant quelques instants. Enfin, poussç par son bon ange, il frappa, trouva d'Arthez lisant et sans feu.

ª Que vous arrive-t-il ? dit le jeune çcrivain en apercevant Lucien et devinant qu'un horrible malheur pouvait seul le lui amener.

¢ Ton livre est sublime, s'çcria Lucien les yeux pleins de larmes, et ils m'ont commandç de l'attaquer.

¢ Pauvre enfant, tu manges un pain bien dur, dit d'Arthez.

¢ Je ne vous demande qu'une gràce, gardez-moi le secret sur ma visite, et laissez-moi dans mon enfer Þ mes occupations de damnç. Peut-ètre ne parvient-on Þ rien sans s'ètre fait des calus aux endroits les plus sensibles du cő ur.

¢ Toujours le mème ! dit d'Arthez.

¢ Me croyez-vous un làche ? Non, d'Arthez, non, je suis un enfant ivre d'amour. ¹

Et il lui expliqua sa position.

ª Voyons l'article ¹ , dit d'Arthez çmu par tout ce que Lucien venait de lui dire de Coralie.

Lucien lui tendit le manuscrit, d'Arthez le lut, et ne put s'empècher de sourire : ª Quel fatal emploi de l'esprit ! ¹ s'çcria-t-il ; mais il se tut en voyant Lucien dans un fauteuil, accablç d'une douleur vraie. ª Voulez-vous me le laisser corriger ? je vous le renverrai demain, reprit-il. La plaisanterie dçshonore une ő uvre, une critique grave et sçrieuse est parfois un çloge, je saurai rendre votre article plus honorable et pour vous et pour moi. D'ailleurs, moi seul, je connais bien mes fautes !

¢ En montant une còte aride, on trouve quelquefois un fruit pour apaiser les ardeurs d'une soif horrible ; ce fruit, le voilÞ ! dit Lucien qui se jeta dans les bras de d'Arthez, y pleura et lui baisa le front en disant : Il me semble que je vous confie ma conscience pour me la rendre un jour !

¢ Je regarde le repentir pçriodique comme une grande hypocrisie, dit solennellement d'Arthez, le repentir est alors une prime donnçe aux mauvaises actions. Le repentir est une virginitç que notre àme doit Þ Dieu : un homme qui se repent deux fois est donc un horrible sycophante. J'ai peur que tu ne voies que des absolutions dans tes repentirs ! ¹

Ces paroles foudroyærent Lucien qui revint Þ pas lents rue de la Lune. Le lendemain, le poæte porta au journal son article, renvoyç et remaniç par d'Arthez ; mais, depuis ce jour, il fut dçvorç par une mçlancolie qu'il ne sut pas toujours dçguiser. Quand le soir il vit la salle du Gymnase pleine, il çprouva les terribles çmotions que donne un dçbut au thçàtre, et qui s'agrandirent chez lui de toute la puissance de son amour. Toutes ses vanitçs

çtaient en jeu, son regard embrassait toutes les physionomies comme celui d'un accusç embrasse les figures des jurçs et des juges : un murmure allait le faire tressaillir ; un petit incident sur la scæne, les entrçes et les sorties de Coralie, les moindres inflexions de voix devaient l'agiter dçmesurçment. La piæce o÷ dçbutait Coralie çtait une de celles qui tombent, mais qui rebondissent, et la piæce tomba. En entrant en scæne, Coralie ne fut pas applaudie, et fut frappçe par la froideur du Parterre. Dans les loges, elle n'eut pas d'autres applaudissements que celui de Camusot. Des personnes placçes au Balcon et aux Galeries firent taire le nçgociant par des chut rçpçtçs. Les Galeries imposærent silence aux claqueurs, quand les claqueurs se livrærent Þ des salves çvidemment exagçrçes. Martainville applaudissait courageusement, et l'hypocrite Florine, Nathan, Merlin l'imitaient. Une fois la piæce tombçe, il y eut foule dans la loge de Coralie ; mais cette foule aggrava le mal par les consolations qu'on lui donnait. L'actrice revint au dçsespoir moins pour elle que pour Lucien.

ª Nous avons çtç trahis par Braulard [1], dit-il.

Coralie eut une fiævre horrible, elle çtait atteinte au cő ur. Le lendemain, il lui fut impossible de jouer : elle se vit arrètçe dans sa carriære, Lucien lui cacha les journaux, il les dçcacheta dans la salle Þ manger. Tous les feuilletonistes attribuaient la chute de la piæce Þ Coralie : elle avait trop prçsumç de ses forces ; elle, qui faisait les dçlices des boulevards, çtait dçplacçe au Gymnase ; elle avait çtç poussçe lÞ par une louable ambition, mais elle n'avait pas consultç ses moyens, elle avait mal pris son ròle. Lucien lut alors sur Coralie des tartines composçes dans le systæme hypocrite de ses articles sur Nathan. Une rage digne de Milon de Crotone quand il se sentit les mains prises dans le chène qu'il avait ouvert lui-mème çclata chez Lucien, il devint blème ; ses amis donnaient Þ Coralie, dans une phrasçologie admirable de bontç, de complaisance et d'intçrèt, les conseils les plus perfides. Elle devait jouer, y disait-on, des ròles que les perfides auteurs de ces feuilletons infâmes savaient ètre entiærement contraires Þ son talent. Tels çtaient les journaux royalistes serinçs sans doute par Nathan. Quant aux journaux libçraux et aux petits journaux, ils dçployaient les perfidies, les moqueries que Lucien avait pratiquçes. Coralie entendit un ou deux sanglots, elle sauta de son lit vers Lucien, aperåut les journaux, voulut les voir et les lut. Apræs cette lecture, elle alla se recoucher, et garda le silence. Florine çtait de la conspiration, elle en avait prçvu l'issue, elle savait le ròle de Coralie, elle avait eu Nathan pour rçpçtiteur.

L'Administration qui tenait Þ la piæce, voulut donner le ròle de Coralie Þ Florine. Le directeur vint trouver la pauvre actrice, elle çtait en larmes et abattue ; mais quand il lui dit devant Lucien que Florine savait le ròle et qu'il çtait impossible de ne pas donner la piæce le soir, elle se dressa, sauta hors du lit.

ª Je jouerai [1] , cria-t-elle.

Elle tomba çvanouie. Florine eut donc le ròle et s'y fit une rçputation, car elle releva la piæce ; elle eut dans tous les journaux une ovation Þ partir de laquelle elle fut cette grande actrice que vous savez. Le triomphe de Florine exaspçra Lucien au plus haut degrç.

ª Une misçrable Þ laquelle tu as mis le pain Þ la main ! Si le Gymnase le veut, il peut racheter ton engagement. Je serai comte de Rubemprç, je ferai fortune et t'çpouserai.

¢ Quelle sottise ! dit Coralie en lui jetant un regard pàle.

¢ Une sottise ! cria Lucien. Eh bien, dans quelques jours tu habiteras une belle maison, tu auras un çquipage, et je te ferai un ròle ! [1]

Il prit deux mille francs et courut Þ Frascati. Le malheureux y resta sept heures dçvorç par des furies, le visage calme et froid en apparence. Pendant cette journçe et une partie de la nuit, il eut les chances les plus diverses : il possçda jusqu'Þ trente mille francs, et sortit sans un sou. Quand il revint, il trouva Finot qui l'attendait pour avoir *ses petits articles*. Lucien commit la faute de se plaindre.

ª Ah ! tout n'est pas rose, rçpondit Finot ; vous avez fait si brutalement votre demi-tour Þ gauche que vous deviez perdre l'appui de la presse libçrale, bien plus forte que la presse ministçrielle et royaliste. Il ne faut jamais passer d'un camp dans un autre sans s'ètre fait un bon lit o÷ l'on se console des pertes auxquelles on doit s'attendre ; mais, dans tous les cas, un homme sage va voir ses amis, leur expose ses raisons, et se fait conseiller par eux son abjuration, ils en deviennent les complices, ils vous plaignent, et l'on convient alors, comme Nathan et Merlin avec leurs camarades, de se rendre des services mutuels. Les loups ne se mangent point. Vous avez eu, vous, en cette affaire, l'innocence d'un agneau. Vous serez forcç de montrer les dents Þ votre nouveau parti pour en tirer cuisse ou aile. Ainsi, l'on vous a sacrifiç nçcessairement Þ Nathan. Je ne vous cacherai pas le bruit, le scandale et les criailleries que soulæve votre article contre d'Arthez. Marat est un saint comparç Þ vous. Il se prçpare des attaques contre vous, votre livre y succombera. O÷ en est-il, votre roman ?

¢ Voici les derniæres feuilles, dit Lucien en montrant un paquet d'çpreuves.

¢ On vous attribue les articles non signçs des journaux ministçriels et ultras contre ce petit d'Arthez. Maintenant, tous les jours, les coups d'çpingle du *Réveil* sont dirigçs contre les gens de la rue des Quatre-Vents, et les plaisanteries sont d'autant plus sanglantes qu'elles sont dròles. Il y a toute une coterie politique, grave et sçrieuse derriære le journal de Lçon Giraud, une coterie Þ qui le pouvoir appartiendra tòt ou tard.

¢ Je n'ai pas mis le pied au *Réveil* depuis huit jours.

¢ Eh bien, pensez Þ mes petits articles. Faites-en cinquante sur-le-champ, je vous les payerai en masse ; mais faites-les dans la couleur du journal. ¹

Et Finot donna nçgligemment Þ Lucien le sujet d'un article plaisant contre le garde des Sceaux en lui racontant une prçtendue anecdote qui, lui dit-il, courait les salons.

Pour rçparer sa perte au jeu, Lucien retrouva, malgrç son affaissement, de la verve, de la jeunesse d'esprit, et composa trente articles de chacun deux colonnes. Les articles finis, Lucien alla chez Dauriat, sùr d'y rencontrer Finot auquel il voulait les remettre secrætement ; il avait d'ailleurs besoin de faire expliquer le libraire sur la non-publication des *Marguerites*. Il trouva la boutique pleine de ses ennemis. ¾ son entrçe, il y eut un silence complet, les conversations cessærent. En se voyant mis au ban du journalisme, Lucien se sentit un redoublement de courage, et se dit en lui-mème comme dans l'allçe du Luxembourg : ª Je triompherai ! ¹ Dauriat ne fut ni protecteur ni doux, il se montra goguenard, retranchç dans son droit : il ferait paraìtre *Les Marguerites* Þ sa guise, il attendrait que la position de Lucien en assuràt le succæs, il avait achetç l'entiære propriçtç. Quand Lucien objecta que Dauriat çtait tenu de publier ses *Marguerites* par la nature mème du contrat et de la qualitç des contractants, le libraire soutint le contraire et dit que judiciairement il ne pourrait ètre contraint Þ une opçration qu'il jugeait mauvaise, il çtait seul juge de l'opportunitç. Il y avait d'ailleurs une solution que tous les tribunaux admettraient : Lucien çtait maìtre de rendre les mille çcus, de reprendre son ő uvre et de la faire publier par un libraire royaliste.

Lucien se retira plus piquç du ton modçrç que Dauriat avait pris, qu'il ne l'avait çtç de sa pompe autocratique Þ leur premiære entrevue. Ainsi, *Les Marguerites* ne seraient sans doute publiçes qu'au moment o÷ Lucien aurait pour lui les forces auxiliaires d'une camaraderie puissante, ou deviendrait formidable par lui-mème. Le poæte revint chez lui lentement, en proie Þ un

dçcouragement qui le menait au suicide, si l'action eùt suivi la pensçe. Il vit Coralie au lit, pàle et souffrante.

ª Un ròle, ou elle meurt ¹ , lui dit Bçrçnice pendant que Lucien s'habillait pour aller rue du Mont-Blanc chez Mlle des Touches qui donnait une grande soirçe o÷ il devait trouver des Lupeaulx, Vignon, Blondet, Mme d'Espard et Mme de Bargeton.

La soirçe çtait donnçe pour Conti, le grand compositeur qui possçdait l'une des voix les plus cçlæbres en dehors de la scæne, pour la Cinti, la Pasta, Garcia, Levasseur[19], et deux ou trois voix illustres du beau monde. Lucien se glissa jusqu'Þ l'endroit o÷ la marquise, sa cousine et Mme de Mont cor net çtaient assises. Le malheureux jeune homme prit un air lçger, content, heureux ; il plaisanta, se montra comme il çtait dans ses jours de splendeur, il ne voulait point paraìtre avoir besoin du monde. Il s'çtendit sur les services qu'il rendait au parti royaliste, il en donna pour preuve les cris de haine que poussaient les Libçraux.

ª Vous en serez bien largement rçcompensç, mon ami, lui dit Mme de Bargeton en lui adressant un gracieux sourire. Allez apræs-demain Þ la chancellerie avec le Hçron et des Lupeaulx, et vous y trouverez votre ordonnance signçe par le Roi. Le garde des Sceaux la porte demain au chàteau ; mais il y a conseil, il reviendra tard : nçanmoins, si je savais le rçsultat, dans la soirçe, j'enverrais chez vous. O÷ demeurez-vous ?

¢ Je viendrai, rçpondit Lucien honteux d'avoir Þ dire qu'il demeurait rue de la Lune.

¢ Les ducs de Lenoncourt et de Navarreins ont parlç de vous au Roi, reprit la marquise, ils ont vantç en vous un de ces dçvouements absolus et entiers qui voulaient une rçcompense çclatante afin de vous venger des persçcutions du parti libçral. D'ailleurs, le nom et le titre des Rubemprç, auxquels vous avez droit par votre mære, vont devenir illustres en vous. Le Roi a dit Þ Sa Grandeur, le soir, de lui apporter une ordonnance pour autoriser le sieur Lucien Chardon Þ porter le nom et les titres des comtes de Rubemprç, en sa qualitç de petit-fils du dernier comte par sa mære. ɄFavorisons les chardonnerets du Pinde[20], a-t-il dit apræs avoir lu votre sonnet sur le lys dont s'est heureusement souvenu ma cousine et qu'elle avait donnç au duc. ¢ Surtout quand le Roi peut faire le miracle de les changer en aiglesɅ a rçpondu M. de Navarreins. ¹

Lucien eut une effusion de cő ur qui aurait pu attendrir une femme moins profondçment blessçe que l'çtait Louise d'Espard de Nægrepelisse. Plus

Lucien çtait beau, plus elle avait soif de vengeance. Des Lupeaulx avait raison, Lucien manquait de tact : il ne sut pas deviner que l'ordonnance dont on lui parlait n'çtait qu'une plaisanterie comme savait en faire Mme d'Espard. Enhardi par ce succæs et par la distinction flatteuse que lui tçmoignait Mlle des Touches, il resta chez elle jusqu'Þ deux heures du matin pour pouvoir lui parler en particulier. Lucien avait appris dans les bureaux des journaux royalistes que Mlle des Touches çtait la collaboratrice secræte d'une piæce o÷ devait jouer la grande merveille du moment, la petite Fay[21]. Quand les salons furent dçserts, il emmena Mlle des Touches sur un sofa, dans le boudoir, et lui raconta d'une faåon si touchante le malheur de Coralie et le sien, que cette illustre hermaphrodite[22] lui promit de faire donner le ròle principal Þ Coralie.

Le lendemain de cette soirçe, au moment o÷ Coralie, heureuse de la promesse de Mlle des Touches Þ Lucien, revenait Þ la vie et dçjeunait avec son poæte, Lucien lisait le journal de Lousteau, o÷ se trouvait le rçcit çpigrammatique de l'anecdote inventçe sur le garde des Sceaux et sur sa femme. La mçchancetç la plus noire s'y cachait sous l'esprit le plus incisif. Le Roi Louis XVIII y çtait admirablement mis en scæne, et ridiculisç sans que le Parquet pùt intervenir. Voici le fait auquel le parti libçral essayait de donner l'apparence de la vçritç, mais qui n'a fait que grossir le nombre de ses spirituelles calomnies[23].

La passion de Louis XVIII pour une correspondance galante et musquçe, pleine de madrigaux et d'çtincelles, y çtait interprçtçe comme la derniære expression de son amour qui devenait doctrinaire : il passait, y disait-on, du fait Þ l'idçe. L'illustre maìtresse, si cruellement attaquçe par Bçranger sous le nom d'Octavie, avait conåu les craintes les plus sçrieuses. La correspondance languissait. Plus Octavie dçployait d'esprit, plus son amant se montrait froid et terne. Octavie avait fini par dçcouvrir la cause de sa dçfaveur, son pouvoir çtait menacç par les prçmices et les çpices d'une nouvelle correspondance du royal çcrivain avec la femme du garde des Sceaux. Cette excellente femme çtait supposçe incapable d'çcrire un billet, elle devait ètre purement et simplement l'çditeur responsable d'une audacieuse ambition. Qui pouvait ètre cachç sous cette jupe ? Apræs quelques observations, Octavie dçcouvrit que le Roi correspondait avec son ministre. Son plan est fait. Aidçe par un ami fidæle, elle retient un jour le ministre Þ la Chambre par une discussion orageuse, et se mçnage un tète-Þ-tète o÷ elle rçvolte l'amour-propre du Roi par la rçvçlation de cette

tromperie. Louis XVIII entre dans un accæs de colære bourbonienne et royale, il çclate contre Octavie, il doute ; Octavie offre une preuve immçdiate en le priant d'çcrire un mot qui voulùt absolument une rçponse. La malheureuse femme surprise envoie requçrir son mari Þ la Chambre ; mais tout çtait prçvu, dans ce moment il occupait la tribune. La femme sue sang et eau, cherche tout son esprit, et rçpond avec l'esprit qu'elle trouve. ª Votre chancelier vous dira le reste ¹, s'çcria Octavie en riant du dçsappointement du Roi.

Quoique mensonger, l'article piquait au vif le garde des Sceaux, sa femme et le Roi. Des Lupeaulx, Þ qui Finot a toujours gardç le secret, avait, dit-on, inventç l'anecdote. Ce spirituel et mordant article fit la joie des Libçraux et celle du parti de Monsieur[24], Lucien s'en amusa sans y voir autre chose qu'un træs agrçable *canard*. Il alla le lendemain prendre des Lupeaulx et le baron du Chàtelet. Le baron venait remercier Sa Grandeur. Le sieur Chàtelet, nommç conseiller d'Çtat en service extraordinaire, çtait fait comte avec la promesse de la prçfecture de la Charente, dæs que le prçfet actuel aurait fini les quelques mois nçcessaires pour complçter le temps voulu pour lui faire obtenir le maximum de la retraite. Le comte du Chàtelet, car le *du* fut insçrç dans l'ordonnance, prit Lucien dans sa voiture et le traita sur un pied d'çgalitç. Sans les articles de Lucien, il ne serait peut-ètre pas parvenu si promptement ; la persçcution des Libçraux avait çtç comme un piçdestal pour lui. Des Lupeaulx çtait au ministære, dans le cabinet du secrçtaire gçnçral. ¾ l'aspect de Lucien, ce fonctionnaire fit un bond d'çtonnement et regarda des Lupeaulx.

ª Comment ! vous osez venir ici, monsieur ? dit le secrçtaire gçnçral Þ Lucien stupçfait. Sa Grandeur a dçchirç votre ordonnance prçparçe, la voici ! ¹ Il montra le premier papier venu dçchirç en quatre. ª Le ministre a voulu connaìtre l'auteur de l'çpouvantable article d'hier, et voici la copie du numçro, dit le secrçtaire gçnçral en tendant Þ Lucien les feuillets de son article. Vous vous dites royaliste, monsieur, et vous ètes collaborateur de cet infàme journal qui fait blanchir les cheveux aux ministres, qui chagrine les Centres et nous entraìne dans un abìme. Vous dçjeunez du *Corsaire*, du *Miroir*, du *Constitutionnel*, du *Courrier* ; vous dìnez de *La Quotidienne*, du *Réveil*, et vous soupez avec Martainville, le plus terrible antagoniste du ministære, et qui pousse le Roi vers l'absolutisme, ce qui l'amænerait Þ une rçvolution tout aussi promptement que s'il se livrait Þ l'extrème Gauche ? Vous ètes un træs spirituel journaliste, mais vous ne serez jamais un homme

politique. Le ministre vous a dçnoncç comme l'auteur de l'article au Roi, qui, dans sa colære, a grondç M. le duc de Navarreins, son premier gentilhomme de service. Vous vous ètes fait des ennemis d'autant plus puissants qu'ils vous çtaient plus favorables ! Ce qui chez un ennemi semble naturel, est çpouvantable chez un ami.

¢ Mais vous ètes donc un enfant, mon cher ? dit des Lupeaulx. Vous m'avez compromis. Mmes d'Espard et de Bargeton, Mme de Montcornet, qui avaient rçpondu de vous, doivent ètre furieuses. Le duc a dù faire retomber sa colære sur la marquise, et la marquise a dù gronder sa cousine. N'y allez pas ! Attendez.

¢ Voici Sa Grandeur, sortez ! ¹ dit le secrçtaire gçnçral.

Lucien se trouva sur la place Vendòme, hçbçtç comme un homme Þ qui l'on vient de donner sur la tète un coup d'assommoir. Il revint Þ pied par les boulevards en essayant de se juger. Il se vit le jouet d'hommes envieux, avides et perfides. Qu'çtait-il dans ce monde d'ambitions ? Un enfant qui courait apræs les plaisirs et les jouissances de vanitç, leur sacrifiant tout ; un poæte, sans rçflexion profonde, allant de lumiære en lumiære comme un papillon, sans plan fixe, l'esclave des circonstances, pensant bien et agissant mal. Sa conscience fut un impitoyable bourreau. Enfin, il n'avait plus d'argent et se sentait çpuisç de travail et de douleur. Ses articles ne passaient qu'apræs ceux de Merlin et de Nathan. Il allait Þ l'aventure, perdu dans ses rçflexions ; il vit en marchant, chez quelques cabinets littçraires qui commenåaient Þ donner des livres en lecture avec les journaux, une affiche o÷, sous un titre bizarre, Þ lui tout Þ fait inconnu, brillait son nom : *Par M. Lucien Chardon de Rubempré*. Son ouvrage paraissait, il n'en avait rien su, les journaux se taisaient. Il demeura les bras pendants, immobile, sans apercevoir un groupe de jeunes gens les plus çlçgants, parmi lesquels çtaient Rastignac, de Marsay et quelques autres de sa connaissance. Il ne fit pas attention Þ Michel Chrestien et Þ Lçon Giraud, qui venaient Þ lui.

ª Vous ètes monsieur Chardon ? lui dit Michel d'un ton qui fit rçsonner les entrailles de Lucien comme des cordes.

¢ Ne me connaissez-vous pas ? ¹ rçpondit-il en pàlissant.

Michel lui cracha au visage.

ª VoilÞ les honoraires de vos articles contre d'Arthez. Si chacun dans sa cause ou dans celle de ses amis imitait ma conduite, la Presse resterait ce qu'elle doit être : un sacerdoce, respectable et respectç ! ¹

Lucien avait chancelç ; il s'appuya sur Rastignac en lui disant, ainsi qu'Þ de Marsay : ª Messieurs, vous ne sauriez refuser d'ètre mes tçmoins. Mais je veux d'abord rendre la partie çgale, et l'affaire sans remæde. ¹

Lucien donna vivement un soufflet Þ Michel, qui ne s'y attendait pas. Les dandies et les amis de Michel se jetærent entre le rçpublicain et le royaliste, afin que cette lutte ne prìt pas un caractære populacier. Rastignac saisit Lucien et l'emmena chez lui, rue Taitbout, Þ deux pas de cette scæne, qui avait lieu sur le boulevard de Gand[25], Þ l'heure du dìner. Cette circonstance çvita les rassemblements d'usage en pareil cas. De Marsay vint chercher Lucien, que les deux dandies forcærent Þ dìner joyeusement avec eux au Cafç Anglais, o÷ ils se grisærent.

ª Ètes-vous fort Þ l'çpçe ? lui dit de Marsay.

¢ Je n'en ai jamais maniç.

¢ Au pistolet ? dit Rastignac.

¢ Je n'ai pas dans ma vie tirç un seul coup de pistolet.

¢ Vous avez pour vous le hasard, vous ètes un terrible adversaire, vous pouvez tuer votre homme ¹ , dit de Marsay.

Lucien trouva fort heureusement Coralie au lit et endormie. L'actrice avait jouç dans une petite piæce et Þ l'improviste, elle avait repris sa revanche en obtenant des applaudissements lçgitimes et non stipendiçs. Cette soirçe, Þ laquelle ne s'attendaient pas ses ennemis, dçtermina le directeur Þ lui donner le principal ròle dans la piæce de Camille Maupin ; car il avait fini par dçcouvrir la cause de l'insuccæs de Coralie Þ son dçbut. Courroucç par les intrigues de Florine et de Nathan pour faire tomber une actrice Þ laquelle il tenait, le directeur avait promis Þ Coralie la protection de l'Administration.

¾ cinq heures du matin, Rastignac vint chercher Lucien.

ª Mon cher, vous ètes logç dans le systæme de votre rue, lui dit-il pour tout compliment. Soyons les premiers au rendez-vous, sur le chemin de Clignancourt, c'est de bon goùt, et nous devons de bons exemples. ¢ Voici le programme, lui dit de Marsay dæs que le fiacre roula dans le faubourg Saint-Denis. Vous vous battez au pistolet, Þ vingt-cinq pas, marchant Þ volontç l'un sur l'autre jusqu'Þ une distance de quinze pas. Vous avez chacun cinq pas Þ faire et trois coups Þ tirer, pas davantage. Quoi qu'il arrive, vous vous engagez Þ en rester lÞ l'un et l'autre. Nous chargeons les pistolets de votre adversaire, et ses tçmoins chargent les vòtres. Les armes ont çtç choisies par

les quatre tçmoins rçunis chez un armurier. Je vous promets que nous avons aidç le hasard : vous avez des pistolets de cavalerie. ¹

Pour Lucien, la vie çtait devenue un mauvais rève ; il lui çtait indiffçrent de vivre ou de mourir. Le courage particulier au suicide lui servit donc Þ paraìtre en grand costume de bravoure aux yeux des spectateurs de son duel. Il resta, sans marcher, Þ sa place. Cette insouciance passa pour un froid calcul : on trouva ce poæte træs fort. Michel Chrestien vint jusqu'Þ sa limite. Les deux adversaires firent feu en mème temps, car les insultes avaient çtç regardçes comme çgales. Au premier coup, la balle de Chrestien effleura le menton de Lucien dont la balle passa Þ dix pieds au-dessus de la tète de son adversaire. Au second coup, la balle de Michel se logea dans le col de la redingote du poæte, lequel çtait heureusement piquç et garni de bougran[26]. Au troisiæme coup, Lucien reåut la balle dans le sein et tomba.

ª Est-il mort ? demanda Michel.

¢ Non, dit le chirurgien, il s'en tirera.

¢ Tant pis, rçpondit Michel.

¢ Oh ! oui, tant pis ¹ , rçpçta Lucien en versant des larmes.

¾ midi, ce malheureux enfant se trouva dans sa chambre et sur son lit ; il avait fallu cinq heures et de grands mçnagements pour l'y transporter. Quoique son çtat fùt sans danger, il exigeait des prçcautions : la fiævre pouvait amener de fàcheuses complications. Coralie çtouffa son dçsespoir et ses chagrins. Pendant tout le temps que son ami fut en danger, elle passa les nuits avec Bçrçnice en apprenant ses ròles. Le danger de Lucien dura deux mois. Cette pauvre crçature jouait quelquefois un ròle qui voulait de la gaietç, tandis qu'intçrieurement elle se disait : ª Mon cher Lucien meurt peut-ètre en ce moment ! ¹

Pendant ce temps, Lucien fut soignç par Bianchon : il dut la vie au dçvouement de cet ami si vivement blessç, mais Þ qui d'Arthez avait confiç le secret de la dçmarche de Lucien en justifiant le malheureux poæte. Dans un moment lucide, car Lucien eut une fiævre nerveuse d'une haute gravitç, Bianchon, qui soupåonnait d'Arthez de quelque gçnçrositç, questionna son malade ; Lucien lui dit n'avoir pas fait d'autre article sur le livre de d'Arthez que l'article sçrieux et grave insçrç dans le journal d'Hector Merlin.

¾ la fin du premier mois, la maison Fendant et Cavalier dçposa son bilan. Bianchon dit Þ l'actrice de cacher ce coup affreux Þ Lucien. Le fameux roman de *L'Archer de Charles IX*, publiç sous un titre bizarre, n'avait pas eu le moindre succæs. Pour se faire de l'argent avant de dçposer le bilan,

Fendant, Þ l'insu de Cavalier, avait vendu cet ouvrage en bloc Þ des çpiciers qui le revendaient Þ bas prix au moyen du colportage. En ce moment le livre de Lucien garnissait les parapets des ponts et les quais de Paris. La librairie du quai des Augustins, qui avait pris une certaine quantitç d'exemplaires de ce roman, se trouvait donc perdre une somme considçrable par suite de l'avilissement subit du prix : les quatre volumes in-12 qu'elle avait achetçs quatre francs cinquante centimes çtaient donnçs pour cinquante sous. Le commerce jetait les hauts cris, et les journaux continuaient Þ garder le plus profond silence. Barbet n'avait pas prçvu ce *lavage*, il croyait au talent de Lucien ; contrairement Þ ses habitudes, il s'çtait jetç sur deux cents exemplaires ; et la perspective d'une perte le rendait fou, il disait des horreurs de Lucien. Barbet prit un parti hçroíque : il mit ses exemplaires dans un coin de son magasin par un entètement particulier aux avares, et laissa ses confræres se dçbarrasser des leurs Þ vil prix. Plus tard, en 1824, quand la belle prçface de d'Arthez, le mçrite du livre et deux articles faits par Lçon Giraud eurent rendu Þ cette ő uvre sa valeur, Barbet vendit ses exemplaires un par un au prix de dix francs. Malgrç les prçcautions de Bçrçnice et de Coralie, il fut impossible d'empècher Hector Merlin de venir voir son ami mourant ; et il lui fit boire goutte Þ goutte le calice amer de ce *bouillon*, mot en usage dans la librairie pour peindre l'opçration funeste Þ laquelle s'çtaient livrçs Fendant et Cavalier en publiant le livre d'un dçbutant. Martainville, seul fidæle Þ Lucien, fit un magnifique article en faveur de l'ő uvre ; mais l'exaspçration çtait telle, et chez les libçraux, et chez les ministçriels, contre le rçdacteur en chef de *L'Aristarque*, de *L'Oriflamme* et du *Drapeau blanc*, que les efforts de ce courageux athlæte, qui rendit toujours dix insultes pour une au libçralisme, nuisirent Þ Lucien. Aucun journal ne releva le gant de la polçmique, quelque vives que fussent les attaques du Bravo royaliste. Coralie, Bçrçnice et Bianchon fermærent la porte Þ tous les soi-disant amis de Lucien qui jetærent les hauts cris ; mais il fut impossible de la fermer aux huissiers. La faillite de Fendant et de Cavalier rendait leurs billets exigibles en vertu d'une des dispositions du Code de commerce, la plus attentatoire aux droits des tiers qui sont ainsi privçs des bçnçfices du terme. Lucien se trouva vigoureusement poursuivi par Camusot. En voyant ce nom, l'actrice comprit la terrible et humiliante dçmarche qu'avait dù faire son poæte, pour elle si angçlique ; elle l'en aima dix fois plus, et ne voulut pas implorer Camusot. En venant chercher leur prisonnier, les gardes du commerce le trouværent au lit, et reculærent Þ l'idçe

de l'emmener ; ils allærent chez Camusot avant de prier le prçsident du tribunal d'indiquer la maison de santç dans laquelle ils dçposeraient le dçbiteur. Camusot accourut aussitòt rue de la Lune. Coralie descendit et remonta tenant les piæces de la procçdure qui d'apræs l'endos avait dçclarç Lucien commeråant. Comment avait-elle obtenu ces papiers de Camusot ? quelle promesse avait-elle faite ? elle garda le plus morne silence ; mais elle çtait remontçe quasi morte. Coralie joua dans la piæce de Camille Maupin, et contribua beaucoup Þ ce succæs de l'illustre hermaphrodite littçraire. La crçation de ce ròle fut la derniære çtincelle de cette belle lampe. ¾ la vingtiæme reprçsentation, au moment o÷ Lucien rçtabli commenåait Þ se promener, Þ manger, et parlait de reprendre ses travaux, Coralie tomba malade : un chagrin secret la dçvorait. Bçrçnice a toujours cru que, pour sauver Lucien, elle avait promis de revenir Þ Camusot. L'actrice eut la mortification de voir donner son ròle Þ Florine. Nathan dçclarait la guerre au Gymnase dans le cas o÷ Florine ne succçderait pas Þ Coralie. En jouant le ròle jusqu'au dernier moment pour ne pas le laisser prendre par sa rivale, Coralie outrepassa ses forces ; le Gymnase lui avait fait quelques avances pendant la maladie de Lucien, elle ne pouvait plus rien demander Þ la caisse du thçàtre ; malgrç son bon vouloir, Lucien çtait encore incapable de travailler, il soignait d'ailleurs Coralie afin de soulager Bçrçnice ; ce pauvre mçnage arriva donc Þ une dçtresse absolue, il eut cependant le bonheur de trouver dans Bianchon un mçdecin habile et dçvouç, qui lui donna crçdit chez un pharmacien. La situation de Coralie et de Lucien fut bientòt connue des fournisseurs et du propriçtaire. Les meubles furent saisis. La couturiære et le tailleur, ne craignant plus le journaliste, poursuivirent ces deux bohçmiens Þ outrance. Enfin il n'y eut plus que le pharmacien et le charcutier qui fissent crçdit Þ ces malheureux enfants. Lucien, Bçrçnice et la malade furent obligçs pendant une semaine environ de ne manger que du porc sous toutes les formes ingçnieuses et variçes que lui donnent les charcutiers. La charcuterie, assez inflammatoire de sa nature, aggrava la maladie de l'actrice. Lucien fut contraint par la misære d'aller chez Lousteau rçclamer les mille francs que cet ancien ami, ce traìtre, lui devait. Ce fut, au milieu de ses malheurs, la dçmarche qui lui coùta le plus. Lousteau ne pouvait plus rentrer chez lui rue de La Harpe, il couchait chez ses amis, il çtait poursuivi, traquç comme un liævre. Lucien ne put trouver son fatal introducteur dans le monde littçraire que chez Flicoteaux. Lousteau dìnait Þ la mème table o÷ Lucien l'avait rencontrç, pour son malheur, le jour o÷ il

s'çtait çloignç de d'Arthez. Lousteau lui offrit Þ dìner, et Lucien accepta ! Quand, en sortant de chez Flicoteaux, Claude Vignon, qui y mangeait ce jour-lÞ, Lousteau, Lucien et le grand inconnu qui remisait sa garde-robe chez Samanon voulurent aller au cafç Voltaire prendre du cafç, jamais ils ne purent faire trente sous en rçunissant le billon qui retentissait dans leurs poches. Ils flànærent au Luxembourg, espçrant y rencontrer un libraire, et ils virent en effet un des plus fameux imprimeurs de ce temps auquel Lousteau demanda quarante francs, et qui les donna. Lousteau partagea la somme en quatre portions çgales, et chacun des çcrivains en prit une. La misære avait çteint toute fiertç, tout sentiment chez Lucien ; il pleura devant ces trois artistes en leur racontant sa situation ; mais chacun de ses camarades avait un drame tout aussi cruellement horrible Þ lui dire : quand chacun eut paraphrasç le sien, le poæte se trouva le moins malheureux des quatre. Aussi tous avaient-ils besoin d'oublier et leur malheur et leur pensçe qui doublait le malheur. Lousteau courut au Palais-Royal, y jouer les neuf francs qui lui restærent sur ses dix francs. Le grand inconnu, quoiqu'il eùt une divine maìtresse, alla dans une vile maison suspecte se plonger dans le bourbier des voluptçs dangereuses. Vignon se rendit au *Petit Rocher de Cancale*[27] dans l'intention d'y boire deux bouteilles de vin de Bordeaux pour abdiquer sa raison et sa mçmoire. Lucien quitta Claude Vignon sur le seuil du restaurant, en refusant sa part de ce souper. La poignçe de main que le grand homme de province donna au seul journaliste qui ne lui avait pas çtç hostile fut accompagnçe d'un horrible serrement de cő ur.

ª Que faire ? lui demanda-t-il.

¢ ¾ la guerre, comme Þ la guerre, lui dit le grand critique. Votre livre est beau, mais il vous a fait des envieux, votre lutte sera longue et difficile. Le gçnie est une horrible maladie. Tout çcrivain porte en son cő ur un monstre qui, semblable au taenia dans l'estomac, y dçvore les sentiments Þ mesure qu'ils y çclosent. Qui triomphera ? la maladie de l'homme, ou l'homme de la maladie ? Certes, il faut ètre un grand homme pour tenir la balance entre son gçnie et son caractære. Le talent grandit, le cő ur se dessæche. ¾ moins d'ètre un colosse, Þ moins d'avoir des çpaules d'Hercule, on reste ou sans cő ur ou sans talent. Vous ètes mince et fluet, vous succomberez ¹ , ajouta-t-il en entrant chez le restaurateur.

Lucien revint chez lui en mçditant sur cet horrible arrèt dont la profonde vçritç lui çclairait la vie littçraire.

ª De l'argent ! ¹ lui criait une voix.

Il fit lui-mème, Þ son ordre, trois billets de mille francs chacun Þ un, deux et trois mois d'çchçance, en y imitant avec une admirable perfection la signature de David Sçchard, il les endossa, puis, le lendemain, il les porta chez Mçtivier, le marchand de papier de la rue Serpente, qui les lui escompta sans aucune difficultç. Lucien çcrivit quelques lignes Þ son beau-frære pour le prçvenir de cette attaque Þ sa caisse, en lui promettant, selon l'usage, de faire les fonds Þ l'çchçance. Les dettes de Coralie et celles de Lucien payçes, il resta trois cents francs que le poæte remit entre les mains de Bçrçnice, en lui disant de ne lui rien donner s'il demandait de l'argent : il craignait d'ètre saisi par l'envie d'aller au jeu. Lucien, animç d'une rage sombre, froide et taciturne, se mit Þ çcrire ses plus spirituels articles Þ la lueur d'une lampe en veillant Coralie. Quand il cherchait ses idçes, il voyait cette crçature adorçe, blanche comme une porcelaine, belle de la beautç des mourantes, lui souriant de deux lævres pàles, lui montrant des yeux brillants comme le sont ceux de toutes les femmes qui succombent autant Þ la maladie qu'au chagrin. Lucien envoyait ses articles aux journaux ; mais comme il ne pouvait pas aller dans les bureaux pour tourmenter les rçdacteurs en chef, les articles ne paraissaient pas. Quand il se dçcidait Þ venir au journal, Thçodore Gaillard, qui lui avait fait des avances et qui plus tard profita de ces diamants littçraires, le recevait froidement.

ª Prenez garde Þ vous, mon cher ! vous n'avez plus d'esprit, ne vous laissez pas abattre, ayez de la verve ! ¹ lui disait-il.

ª Ce petit Lucien n'avait que son roman et ses premiers articles dans le ventre, s'çcriaient Fçlicien Vernou, Merlin, et tous ceux qui le haíssaient quand il çtait question de lui chez Dauriat ou au Vaudeville. Il nous envoie des choses pitoyables. ¹

Ne rien avoir dans le ventre, mot consacrç dans l'argot du journalisme, constitue un arrèt souverain dont il est difficile d'appeler, une fois qu'il a çtç prononcç. Ce mot, colportç partout, tuait Lucien, Þ l'insu de Lucien, car il eut alors *des ennuis* au-dessus de ses forces. Au milieu de ses çcrasants travaux, il fut poursuivi pour les effets de David Sçchard, et il eut recours Þ l'expçrience de Camusot. L'ancien ami de Coralie eut la gçnçrositç de protçger Lucien. Cette affreuse situation dura deux mois, qui furent çmaillçs de beaucoup de papiers timbrçs, que, selon la recommandation de Camusot, Lucien envoyait Þ Desroches[28], un ami de Bixiou, de Blondet et de des Lupeaulx.

Au commencement du mois d'aoùt, Bianchon dit au poæte que Coralie çtait perdue, elle n'avait pas plus de quelques jours Þ vivre. Bçrçnice et Lucien passærent ces fatales journçes Þ pleurer, sans pouvoir cacher leurs larmes Þ cette pauvre fille au dçsespoir de mourir Þ cause de Lucien. Par un retour çtrange, Coralie exigea que Lucien lui amenàt un prètre. L'actrice voulut se rçconcilier avec l'Çglise, et mourir en paix. Elle fit une fin chrçtienne, son repentir fut sincære. Cette agonie et cette mort acheværent d'òter Þ Lucien sa force et son courage. Le poæte demeura dans un complet abattement, assis dans un fauteuil, au pied du lit de Coralie, en ne cessant de la regarder, jusqu'au moment o÷ il vit les yeux de l'actrice tournçs par la main de la mort. Il çtait alors cinq heures du matin. Un oiseau vint s'abattre sur les pots de fleurs qui se trouvaient en dehors de la croisçe, et gazouilla quelques chants. Bçrçnice agenouillçe baisait la main de Coralie qui se refroidissait sous ses larmes. Il y avait alors onze sous sur la cheminçe. Lucien sortit poussç par un dçsespoir qui lui conseillait de demander l'aumòne pour enterrer sa maìtresse, ou d'aller se jeter aux pieds de la marquise d'Espard, du comte du Chàtelet, de Mme de Bargeton, de Mlle des Touches, ou du terrible dandy de Marsay : il ne se sentait plus alors ni fiertç, ni force. Pour avoir quelque argent, il se serait engagç soldat ! Il marcha de cette allure affaissçe et dçcomposçe que connaissent les malheureux, jusqu'Þ l'hòtel de Camille Maupin, il y entra sans faire attention au dçsordre de ses vètements, et la fit prier de le recevoir.

ª Mademoiselle s'est couchçe Þ trois heures du matin, et personne n'oserait entrer chez elle avant qu'elle n'ait sonnç, rçpondit le valet de chambre.

¢ Quand vous sonne-t-elle ?

¢ Jamais avant dix heures. ¹

Lucien çcrivit alors une de ces lettres çpouvantables o÷ les gueux çlçgants ne mçnagent plus rien. Un soir, il avait mis en doute la possibilitç de ces abaissements, quand Lousteau lui parlait des demandes faites par de jeunes talents Þ Finot, et sa plume l'emportait peut-ètre alors au-delÞ des limites o÷ l'infortune avait jetç ses prçdçcesseurs. En revenant imbçcile et fiçvreux par les boulevards, sans se douter de l'horrible chef-d'ő uvre que venait de lui dicter le dçsespoir, il rencontra Barbet.

ª Barbet, cinq cents francs ? lui dit-il en lui tendant la main.

¢ Non, deux cents, rçpondit le libraire.

¢ Ah ! vous avez donc un cő ur.

¢ Oui, mais j'ai aussi des affaires. Vous me faites perdre bien de l'argent, ajouta-t-il apræs lui avoir racontç la faillite de Fendant et de Cavalier, faites-m'en donc gagner ? ¹

Lucien frissonna.

ª Vous ètes poæte, vous devez savoir faire toutes sortes de vers, dit le libraire en continuant. En ce moment, j'ai besoin de chansons grivoises pour les mèler Þ quelques chansons prises Þ diffçrents auteurs, afin de ne pas ètre poursuivi comme contrefacteur et pouvoir vendre dans les rues un joli recueil de chansons Þ dix sous. Si vous voulez m'envoyer demain dix bonnes chansons Þ boire ou croustilleuses... lÞ... vous savez ! je vous donnerai deux cents francs. ¹

Lucien revint chez lui : il y trouva Coralie çtendue droit et roide sur un lit de sangle, enveloppçe dans un mçchant drap de lit que cousait Bçrçnice en pleurant. La grosse Normande avait allumç quatre chandelles aux quatre coins de ce lit. Sur le visage de Coralie çtincelait cette fleur de beautç qui parle si haut aux vivants en leur exprimant un calme absolu, elle ressemblait Þ ces jeunes filles qui ont la maladie des pàles couleurs : il semblait par moments que ces deux lævres violettes allaient s'ouvrir et murmurer le nom de Lucien, ce mot qui, mèlç Þ celui de Dieu, avait prçcçdç son dernier soupir. Lucien dit Þ Bçrçnice d'aller commander aux pompes funæbres un convoi qui ne coutàt pas plus de deux cents francs, en y comprenant le service Þ la chçtive çglise de Bonne-Nouvelle. Dæs que Bçrçnice fut sortie, le poæte se mit Þ sa table, apræs du corps de sa pauvre amie, et y composa les dix chansons qui voulaient des idçes gaies et des airs populaires. Il çprouva des peines inouíes avant de pouvoir travailler ; mais il finit par trouver son intelligence au service de la nçcessitç, comme s'il n'eùt pas souffert. Il exçcutait dçjÞ le terrible arrèt de Claude Vignon sur la sçparation qui s'accomplit entre le cőur et le cerveau. Quelle nuit que celle o÷ ce pauvre enfant se livrait Þ la recherche de poçsies Þ offrir aux Goguettes[29] en çcrivant Þ la lueur des cierges, Þ còtç du prètre qui priait pour Coralie[30] ! Le lendemain matin, Lucien, qui avait achevç sa derniære chanson, essayait de la mettre sur un air alors Þ la mode ; en l'entendant chanter, Bçrçnice et le prètre eurent peur qu'il ne fùt devenu fou :

Amis, la morale en chanson
Me fatigue et m'ennuie ;
Doit-on invoquer la raison

Quand on sert la Folie ?
D'ailleurs tous les refrains sont bons
Lorsqu'on trinque avec des lurons :
Épicure l'atteste.
N'allons pas chercher Apollon
Quand Bacchus est notre échanson ;
Rions ! buvons !
Et moquons-nous du reste.

Hippocrate à tout bon buveur
Promettait la centaine.
Qu'importe, après tout, par malheur,
Si la jambe incertaine
Ne peut plus poursuivre un tendron,
Pourvu qu'à vider un flacon
La main soit toujours leste ?
Si toujours, en vrais biberons,
Jusqu'à soixante ans nous trinquons,
Rions ! buvons !
Et moquons-nous du reste.

Veut-on savoir d'où nous venons,
La chose est très facile ;
Mais, pour savoir où nous irons,
Il faudrait être habile.
Sans nous inquiéter, enfin,
Usons, ma foi, jusqu'à la fin
De la bonté céleste !
Il est certain que nous mourrons ;
Mais il est sûr que nous vivons :
Rions ! buvons !
Et moquons-nous du reste.

Au moment o÷ le poæte chantait cet çpouvantable dernier couplet, Bianchon et d'Arthez entræent et le trouvæent dans le paroxysme de l'abattement, il versait un torrent de larmes, et n'avait plus la force de remettre ses chansons au net. Quand, Þ travers ses sanglots, il eut expliquç sa situation, il vit des larmes dans les yeux de ceux qui l'çcoutaient.

ª Ceci, dit d'Arthez, efface bien des fautes !

¢ Heureux ceux qui trouvent l'Enfer ici-bas ¹ , dit gravement le prètre.

Le spectacle de cette belle morte souriant Þ l'çternitç, la vue de son amant lui achetant une tombe avec des gravelures, Barbet payant un cercueil, ces quatre chandelles autour de cette actrice dont la basquine et les bas rouges Þ coins verts faisaient naguære palpiter toute une salle, puis sur la porte le prètre qui l'avait rçconciliçe avec Dieu retournant Þ l'çglise pour y dire une messe en faveur de celle qui avait tant aimç ! ces grandeurs et ces infamies, ces douleurs çcrasçes sous la nçcessitç glacærent le grand çcrivain et le grand mçdecin qui s'assirent sans pouvoir profçrer une parole. Un valet apparut et annonåa Mlle des Touches. Cette belle et sublime fille comprit tout, elle alla vivement Þ Lucien, lui serra la main, et y glissa deux billets de mille francs.

ª Il n'est plus temps ¹ , dit-il en lui jetant un regard de mourant.

D'Arthez, Bianchon et Mlle des Touches ne quittærent Lucien qu'apræs avoir bercç son dçsespoir des plus douces paroles, mais tous les ressorts çtaient brisçs chez lui. ¾ midi, le Cçnacle, moins Michel Chrestien qui cependant avait çtç dçtrompç sur la culpabilitç de Lucien, se trouva dans la petite çglise de Bonne-Nouvelle, ainsi que Bçrçnice et Mlle des Touches, deux comparses du Gymnase, l'habilleuse de Coralie et le malheureux Camusot. Tous les hommes accompagnærent l'actrice jusqu'au cimetiære du Pære-Lachaise. Camusot, qui pleurait Þ chaudes larmes, jura solennellement Þ Lucien d'acheter un terrain Þ perpçtuitç et d'y faire construire une colonnette sur laquelle on graverait : CORALIE, et dessous : *Morte à dix-neuf ans* (aoùt 1822).

Lucien demeura seul jusqu'au coucher du soleil, sur cette colline d'o÷ ses yeux embrassaient Paris. ª Par qui serais-je aimç ? se demanda-t-il. Mes vrais amis me mçprisent. Quoi que j'eusse fait, tout de moi semblait noble et bien Þ celle qui est lÞ ! Je n'ai plus que ma ső ur, David et ma mære ! Que pensent-ils de moi, lÞ-bas ? ¹

Le pauvre grand homme de province revint rue de la Lune, o÷ ses impressions furent si vives en revoyant l'appartement vide, qu'il alla se loger dans un mçchant hòtel de la mème rue. Les deux mille francs de Mlle des Touches payærent toutes les dettes, mais en y ajoutant le produit du mobilier. Bçrçnice et Lucien eurent cent francs Þ eux qui les firent vivre pendant deux mois que Lucien passa dans un accablement maladif : il ne

pouvait ni çcrire, ni penser, il se laissait aller Þ la douleur, Bçrçnice eut pitiç de lui.

ª Si vous retournez dans votre pays, comment irez-vous ? rçpondit-elle Þ une exclamation de Lucien qui pensait Þ sa ső ur, Þ sa mære et Þ David Sçchard.

¢ ¾ pied, dit-il.

¢ Encore faut-il pouvoir vivre et se coucher en route. Si vous faites douze lieues par jour, vous avez besoin d'au moins vingt francs.

¢ Je les aurai ¹ , dit-il.

Il prit ses habits et son beau linge, ne garda sur lui que le strict nçcessaire, et alla chez Samanon qui lui offrit cinquante francs de toute sa dçfroque. Il supplia l'usurier de lui donner assez pour prendre la diligence, il ne put le flçchir. Dans sa rage, Lucien monta d'un pied chaud Þ Frascati, tenta la fortune et revint sans un liard. Quand il se trouva dans sa misçrable chambre, rue de la Lune, il demanda le chàle de Coralie Þ Bçrçnice. ¾ quelques regards, la bonne fille comprit, d'apræs l'aveu que Lucien lui fit de la perte au jeu, quel çtait le dessein de ce pauvre poæte au dçsespoir : il voulait se pendre.

ª Ètes-vous fou, monsieur ? dit-elle. Allez vous promener et revenez Þ minuit, j'aurai gagnç votre argent ; mais restez sur les boulevards, n'allez pas vers les quais. ¹

Lucien se promena sur les boulevards, hçbçtç de douleur, regardant les çquipages, les passants, se trouvant diminuç, seul, dans cette foule qui tourbillonnait fouettçe par les mille intçrèts parisiens. En revoyant par la pensçe les bords de sa Charente, il eut soif des joies de la famille, il eut alors un de ces çclairs de force qui trompent toutes ces natures Þ demi fçminines, il ne voulut pas abandonner la partie avant d'avoir dçchargç son cő ur dans le cő ur de David Sçchard, et pris conseil des trois anges qui lui restaient. En flànant, il vit Bçrçnice endimanchçe causant avec un homme, sur le boueux boulevard Bonne-Nouvelle, o÷ elle stationnait au coin de la rue de la Lune.

ª Que fais-tu ? dit Lucien çpouvantç par les soupåons qu'il conåut Þ l'aspect de la Normande.

¢ VoilÞ vingt francs qui peuvent coùter cher, mais vous partirez ¹ , rçpondit-elle en coulant quatre piæces de cent sous dans la main du poæte.

Bçrçnice se sauva sans que Lucien pùt savoir par o÷ elle avait passç ; car, il faut le dire Þ sa louange, cet argent lui brùlait la main et il voulait le

rendre ; mais il fut forcç de le garder comme un dernier stigmate de la vie parisienne.

---

1 Construit en 1800 et donnant sur le boulevard Montmartre.

2 Cf. la devise que Louis XIV avait fait inscrire sur ses canons : ª ultima ratio regum ¹ , l'argument suprème des rois.

3 Tous les usuriers de *La Comédie humaine*.

4 Cçlæbre maison de jeu, au coin de la rue de Richelieu et du boulevard des Italiens.

5 Cf. *Le Jardinier et son seigneur (Fables*, IV, 4).

6 *La Foudre* parut de mars 1821 Þ novembre 1823. *Le Drapeau blanc*, crçç en 1819, dura ¢ avec des çclipses ¢ jusqu'en 1830.

7 Martainville dirigeait *Le Drapeau blanc* ; Auger, secrçtaire perpçtuel de l'Acadçmie franåaise, auteur le 24 avril 1824 d'un cçlæbre discours antiromantique (cf. Stendhal, *Racine et Shakespeare* II, 1825) ; Destains, rçdacteur au *Drapeau blanc*, puis directeur de *La Gazette de France*.

8 Homme juste et ferme dans son propos (Horace, *Odes*, III, 3).

9 Plutòt Gille : personnage du thçàtre de la Foire, incarnant la niaiserie.

10 Ce membre de la Garde nationale avait refusç d'expulser de la Chambre le dçputç libçral Manuel. Mais cet çpisode n'interviendra qu'en 1823.

11 Jouy çcrivit des livrets d'opçra, des tragçdies (*Sylla*, 1822, jouçe avec succæs par Talma) et toute la sçrie des *Hermites (de la Chaussée d'Antin, de la Guyane, en province, en prison*...).

12 Se *donner une culotte* semble signifier : se payer une saoulerie.

13 Ajout (ensuite supprimç) du manuscrit : ª Les petits journaux libçraux inventærent alors la fameuse ronde dansçe aux cris de : *Enfoncé Racine !* »

14 Ce sonnet est de Charles Lassailly ; Þ partir de l'çdition Furne, il en remplace un autre, qui çtait de Delphine de Girardin.

15 Cavaliers postçs en sentinelle et qui reviennent promptement signaler ce qu'ils ont dçcouvert.

16 En 1815. Il fut effectivement en butte Þ cette accusation, qui donne la mesure des haines suscitçes par ce polçmiste ultra.

17 Il faudrait *ils*.

18 Allusion Þ Chateaubriand, qui passa Þ l'opposition en juin 1824 apræs avoir perdu le ministære des Affaires çtrangæres. La ª Doctrine ¹ peut renvoyer au *Globe*, Þ ses dçbuts saint-simoniens influencçs par P. Leroux.

19 Cçlæbres soprano, contralto, tçnor et basse qui s'illustrærent principalement dans les opçras de Rossini.

20 Montagne de Thessalie, consacrçe Þ Apollon et aux Muses.

21 Lçontine Fay, nçe en 1811, joua la comçdie dæs l'àge de cinq ans.

22 Par son pseudonyme ambigu de *Camille* Maupin. Le personnage (au moins dans *Béatrix*) est largement inspirç par G. Sand.

23 L'anecdote qui suit semble historique et met en scæne Mme du Cayla (favorite du Roi) et la femme du garde des Sceaux, la comtesse de Serre. Celle-ci protesta apræs de Balzac qui, dans l'çdition Furne, attçnua quelque peu (l'çdition originale parlait du ª billet de cuisiniære ¹ envoyç par elle Þ Louis XVIII).

24 Le comte d'Artois, futur Charles X.

25 Aujourd'hui des Italiens.

26 Toile forte et gommçe, employçe pour les doublures.

27 Rue de l'Ancienne-Comçdie (c'est-Þ-dire des Fossçs-Saint-Germain). Cet çtablissement n'a rien Þ voir avec le ª grand ¹ *Rocher*.

28 Avouç fictif et reparaissant. C'est lui que, dans *Splendeurs et misères des courtisanes*, Lucien chargera d'acquçrir la terre ancestrale nçcessaire Þ un riche mariage.

29 Rçunions populaires o÷ l'on chantait le dimanche.

30 Sur les ª sources ¹ de cet çpisode, et son ª mçlange inextricable d'invention et d'imitation ¹ , R. Chollet fait le point dans son *Introduction* (çd. cit., pp. 46-49). D'apræs les *Souvenirs de la vie littéraire* de Werdet, il advint Þ Maurice Alhoy, l'un des fondateurs du *Figaro*. Dans *La Peau de chagrin* (1830), l'antiquaire avait dçjÞ demandç Þ Raphaél : ª Vous trouvez-vous obligç de composer des flons-flons pour payer le convoi de votre maìtresse ? ¹

TROISIÈME PARTIE

LES SOUFFRANCES DE L'INVENTEUR

Le lendemain, Lucien fit viser son passeport[1], acheta une canne de houx, prit, Þ la place de la rue d'Enfer, un coucou[2] qui, moyennant dix sous, le mit Þ Longjumeau. Pour premiære çtape, il coucha dans l'çcurie d'une ferme Þ deux lieues d'Arpajon. Quand il eut atteint Orlçans, il se trouva dçjÞ bien las et bien fatiguç ; mais, pour trois francs, un batelier le descendit Þ Tours, et pendant le trajet il ne dçpensa que deux francs pour sa nourriture. De Tours Þ Poitiers, Lucien marcha pendant cinq jours. Bien au-delÞ de Poitiers, il ne possçdait plus que cent sous, mais il rassembla pour continuer sa route un reste de force. Un jour, Lucien surpris par la nuit dans une plaine rçsolut d'y bivouaquer, quand, au fond d'un ravin, il aperåut une calæche montant une còte. ¾ l'insu du postillon, des voyageurs et d'un valet de chambre placç sur le siæge, il put se blottir derriære entre deux paquets, et s'endormit en se plaåant de maniære Þ pouvoir rçsister aux cahots. Au matin, rçveillç par le soleil qui lui frappait les yeux et par un bruit de voix, il reconnut Mansle, cette petite ville o÷, dix-huit mois[3] auparavant, il çtait allç attendre Mme de Bargeton, le cőur plein d'amour, d'espçrance et de joie. Se voyant couvert de poussiære, au milieu d'un cercle de curieux et de postillons, il comprit qu'il devait ètre l'objet d'une accusation ; il sauta sur ses pieds, et allait parler, quand deux voyageurs sortis de la calæche lui coupærent la parole : il vit le nouveau prçfet de la Charente, le comte Sixte du Chàtelet et sa femme, Louise de Nægrepelisse.

ª Si nous avions su quel compagnon le hasard nous avait donnç ! dit la comtesse. Montez avec nous, monsieur. ¹

Lucien salua froidement ce couple en lui jetant un regard Þ la fois humble et menaåant, il se perdit dans un chemin de traverse en avant de Mansle, afin de gagner une ferme o÷ il pùt dçjeuner avec du pain et du lait, se

reposer et dçlibçrer en silence sur son avenir. Il avait encore trois francs. L'auteur des *Marguerites*, poussç par la fiævre, courut pendant longtemps ; il descendit le cours de la riviære en examinant la disposition des lieux qui devenaient de plus en plus pittoresques. Vers le milieu du jour, il atteignit Þ un endroit o÷ la nappe d'eau, environnçe de saules, formait une espæce de lac. Il s'arrèta pour contempler ce frais et touffu bocage dont la gràce champètre agit sur son àme. Une maison attenant Þ un moulin assis sur un bras de la riviære montrait entre les tètes d'arbres son toit de chaume ornç de joubarbe. Cette naíve faåade avait pour seuls ornements quelques buissons de jasmin, de chævrefeuille et de houblon, et tout alentour brillaient les fleurs du phlox et des plus splendides plantes grasses. Sur l'empierrement retenu par un pilotis grossier, qui maintenait la chaussçe au-dessus des plus grandes crues, il aperåut des filets çtendus au soleil. Des canards nageaient dans le bassin clair qui se trouvait au-delÞ du moulin, entre les deux courants d'eau mugissant dans les vannes. Le moulin faisait entendre son bruit agaåant. Sur un banc rustique, le poæte aperåut une bonne grosse mçnagære tricotant et surveillant un enfant qui tourmentait des poules.

ª Ma bonne femme, dit Lucien en s'avanåant, je suis bien fatiguç, j'ai la fiævre, et n'ai que trois francs ; voulez-vous me nourrir de pain bis et de lait, me coucher sur la paille pendant une semaine ? j'aurai eu le temps d'çcrire Þ mes parents qui m'enverront de l'argent ou qui viendront me chercher ici.

¢ Volontiers, dit-elle, si toutefois mon mari le veut. Hç ! petit homme ? ¹

Le meunier sortit, regarda Lucien et s'òta sa pipe de la bouche pour dire : ª Trois francs, une semaine ? autant ne vous rien prendre. ¹

ª Peut-ètre finirai-je garåon meunier ¹ , se dit le poæte en contemplant ce dçlicieux paysage[4] avant de se coucher dans le lit que lui fit la meuniære et o÷ il dormit de maniære Þ effrayer ses hòtes.

ª Courtois, va donc voir si ce jeune homme est mort ou vivant, voici quatorze heures qu'il est couchç, je n'ose pas y aller, dit la meuniære le lendemain vers midi.

¢ Je crois, rçpondit le meunier Þ sa femme en achevant d'çtaler ses filets et ses engins Þ prendre le poisson, que ce joli garåon-lÞ pourrait bien ètre quelque gringalet de comçdien, sans sou ni maille.

¢ ¾ quoi vois-tu donc cela, petit homme ? dit la meuniære.

¢ Dame ! ce n'est ni un prince, ni un ministre, ni un dçputç, ni un çvèque ; pourquoi ses mains sont-elles blanches comme celles d'un homme qui ne fait rien ?

¢ Il est alors bien çtonnant que la faim ne l'çveille pas, dit la meuniære qui venait d'apprèter un dçjeuner pour l'hòte que le hasard leur avait envoyç la veille. Un comçdien ? reprit-elle. O÷ irait-il ? Ce n'est pas encore le moment de la foire Þ Angoulème. ¹

Ni le meunier ni la meuniære ne pouvaient se douter qu'Þ part le comçdien, le prince et l'çvèque, il est un homme Þ la fois prince et comçdien, un homme revètu d'un magnifique sacerdoce, le Poæte qui semble ne rien faire et qui nçanmoins rægne sur l'Humanitç quand il a su la peindre.

ª Qui serait-ce donc ? dit Courtois Þ sa femme.

¢ Y aurait-il du danger Þ le recevoir ? demanda la meuniære.

¢ Bah ! les voleurs sont plus dçgourdis que åa, nous serions dçjÞ dçvalisçs, reprit le meunier.

¢ Je ne suis ni prince, ni voleur, ni çvèque, ni comçdien, dit tristement Lucien qui se montra soudain et qui sans doute avait entendu par la croisçe le colloque de la femme et du mari. Je suis un pauvre jeune homme fatiguç, venu Þ pied de Paris ici. Je me nomme Lucien de Rubemprç, et suis le fils de M. Chardon, le prçdçcesseur de Postel, le pharmacien de l'Houmeau. Ma ső ur a çpousç David Sçchard, l'imprimeur de la place du Mùrier Þ Angoulème.

¢ Attendez donc ! dit le meunier. C't imprimeur-lÞ n'est-il pas le fils du vieux malin qui fait valoir son domaine de Marsac ?

¢ Prçcisçment, rçpondit Lucien.

¢ Un dròle de pære, allez ! reprit Courtois. Il fait, dit-on, tout vendre chez son fils, et il a pour plus de deux cent mille francs de bien, sans compter son *esquipot*[5]. »

Lorsque l'àme et le corps ont çtç brisçs dans une longue et douloureuse lutte, l'heure o÷ les forces sont dçpassçes est suivie ou de la mort ou d'un ançantissement pareil Þ la mort, mais o÷ les natures capables de rçsister reprennent alors des forces. Lucien, en proie Þ une crise de ce genre, parut præs de succomber au moment o÷ il apprit, quoique vaguement, la nouvelle d'une catastrophe arrivçe Þ David Sçchard, son beau-frære.

ª Oh ! ma ső ur ! s'çcria-t-il, qu'ai-je fait, mon Dieu ! Je suis un infàme. ¹

Puis il se laissa tomber sur un banc de bois, dans la pàleur et l'affaissement d'un mourant ; la meuniære s'empressa de lui apporter une jatte de lait qu'elle le foråa de boire ; mais il pria le meunier de l'aider Þ se mettre sur son lit, en lui demandant pardon de lui donner l'embarras de sa

mort, car il crut sa derniære heure arrivçe. En apercevant le fantòme de la mort, ce gracieux poæte fut pris d'idçes religieuses : il voulut voir le curç, se confesser et recevoir les sacrements. De telles plaintes exhalçes d'une voix faible par un garåon douç d'une charmante figure et aussi bien fait que Lucien touchærent vivement Mme Courtois.

ª Dis donc, petit homme, monte Þ cheval, et va donc quçrir M. Marron, le mçdecin de Marsac ; il verra ce qu'a ce jeune homme, qui ne me parait point en bon çtat, et tu ramæneras aussi le curç ; peut-ètre sauront-ils mieux que toi ce qui s'en va de cet imprimeur de la place du Mùrier, puisque Postel est le gendre de M. Marron. ¹

Courtois parti, la meuniære, imbue comme tous les gens de la campagne de cette idçe que la maladie exige de la nourriture, restaura Lucien qui se laissa faire, en s'abandonnant Þ de violents remords qui le sauværent de son abattement par la rçvulsion que produisit cette espæce de topique[6] moral.

Le moulin de Courtois se trouvait Þ une lieue de Marsac, chef-lieu de canton, situç Þ mi-chemin de Mansle et d'Angoulème ; aussi le brave meunier ramena-t-il promptement le mçdecin et le curç de Marsac. Ces deux personnages avaient entendu parler de la liaison de Lucien avec Mme de Bargeton, et comme tout le dçpartement de la Charente causait en ce moment du mariage de cette dame et de sa rentrçe Þ Angoulème avec le nouveau prçfet, le comte Sixte du Chàtelet, en apprenant que Lucien çtait chez le meunier, le mçdecin comme le curç çprouværent un violent dçsir de connaìtre les raisons qui avaient empèchç la veuve de M. de Bargeton d'çpouser le jeune poæte avec lequel elle s'çtait enfuie, et de savoir s'il revenait au pays pour secourir son beau-frære, David Sçchard. La curiositç, l'humanitç, tout se rçunissait donc pour amener promptement des secours au poæte mourant. Aussi, deux heures apræs le dçpart de Courtois, Lucien entendit-il sur la chaussçe pierreuse du moulin le bruit de ferraille que rendait le mçchant cabriolet du mçdecin de campagne. MM. Marron se montrærent aussitòt, car le mçdecin çtait le neveu du curç. Ainsi Lucien voyait en ce moment des gens aussi liçs avec le pære de David Sçchard que peuvent l'ètre des voisins dans un petit bourg vignoble[7]. Quand le mçdecin eut observç le mourant, lui eut tàtç le pouls, examinç la langue, il regarda la meuniære en souriant de maniære Þ dissiper toute inquiçtude.

ª Madame Courtois, dit-il, si, comme je n'en doute pas, vous avez Þ la cave quelque bonne bouteille de vin, et dans votre sentineau[8] quelque bonne

anguille, servez-les Þ votre malade qui n'a pas autre chose qu'une courbature. Cela fait, notre grand homme sera promptement sur pied !

¢ Ah ! monsieur, dit Lucien, mon mal n'est pas au corps, mais Þ l'àme, et ces braves gens m'ont dit une parole qui m'a tuç en m'annonåant des dçsastres chez ma ső ur, Mme Sçchard ! Au nom de Dieu, vous qui, si j'en crois Mme Courtois, avez mariç votre fille Þ Postel, vous devez savoir quelque chose des affaires de David Sçchard !

¢ Mais il doit ètre en prison, rçpondit le mçdecin, son pære a refusç de le secourir...

¢ En prison ! reprit Lucien, et pourquoi ?

¢ Mais pour des traites venues de Paris et qu'il avait sans doute oubliçes, car il ne passe pas pour savoir trop ce qu'il fait, rçpondit M. Marron.

¢ Laissez-moi, je vous prie, avec M. le curç ¹, dit le poæte, dont la physionomie s'altçra gravement.

Le mçdecin, le meunier et sa femme sortirent. Quand Lucien se vit seul avec le vieux prètre, il s'çcria : ª Je mçrite la mort que je sens venir, monsieur, et je suis un bien grand misçrable qui n'a plus qu'Þ se jeter dans les bras de la religion. C'est moi, monsieur, qui suis le bourreau de ma ső ur et de mon frære, car David Sçchard est un frære pour moi ! J'ai fait les billets que David n'a pas pu payer... Je l'ai ruinç. Dans l'horrible misære o÷ je me suis trouvç, j'oubliais ce crime. Les poursuites auxquelles les billets ont donnç lieu se sont apaisçes par l'intervention d'un millionnaire, et j'ai cru qu'il les avait payçs, il n'en serait donc rien ! ¹

Et Lucien raconta ses malheurs. Quand il eut achevç ce poæme par une narration fiçvreuse, vraiment digne d'un poæte, il supplia le curç d'aller Þ Angoulème et de s'enquçrir aupræs d'Æve, sa ső ur, et de sa mære, Mme Chardon, du vçritable çtat des choses, afin qu'il sùt s'il pouvait encore y remçdier.

ª Jusqu'Þ votre retour, monsieur, dit-il en pleurant Þ chaudes larmes, je pourrai vivre. Si ma mære, si ma ső ur, si David ne me repoussent pas, je ne mourrai point ! ¹

L'çloquence du Parisien, les larmes de ce repentir effrayant, ce beau jeune homme pàle et quasi mourant de son dçsespoir, le rçcit d'infortunes qui dçpassaient les forces humaines, tout excita la pitiç, l'intçrèt du curç.

ª En province comme Þ Paris, monsieur, lui rçpondit-il, il ne faut croire que la moitiç de ce qu'on dit : ne vous çpouvantez pas d'une rumeur qui, Þ trois lieues d'Angoulème, doit ètre træs erronçe. Le vieux Sçchard, notre

voisin, a quittç Marsac depuis quelques jours ; ainsi probablement il s'occupe Þ pacifier les affaires de son fils. Je vais Þ Angoulème et reviendrai vous dire si vous pouvez rentrer dans votre famille aupræs de laquelle vos aveux, votre repentir m'aideront Þ plaider votre cause. ¹

Le curç ne savait pas que, depuis dix-huit mois, Lucien s'çtait tant de fois repenti, que son repentir, quelque violent qu'il fùt, n'avait d'autre valeur que celle d'une scæne parfaitement jouçe et jouçe encore de bonne foi ! Au curç succçda le mçdecin. En reconnaissant chez le malade une crise nerveuse dont le danger commenåait Þ se passer, le neveu fut aussi consolant que l'avait çtç l'oncle, et finit par dçterminer son malade Þ se restaurer.

Le curç, qui connaissait le pays et ses habitudes, avait gagnç Mansle o÷ la voiture de Ruffec Þ Angoulème ne devait pas tarder Þ passer et dans laquelle il eut une place. Le vieux prètre comptait demander des renseignements sur David Sçchard Þ son petit-neveu Postel, le pharmacien de l'Houmeau, l'ancien rival de l'imprimeur aupræs de la belle Æve. ¾ voir les prçcautions que prit le petit pharmacien pour aider le vieillard Þ descendre de l'affreuse patache qui faisait alors le service de Ruffec Þ Angoulème, le spectateur le plus obtus eùt devinç que M. et Mme Postel hypothçquaient leur bienètre sur sa succession.

ª Avez-vous dçjeunç, voulez-vous quelque chose ? Nous ne vous attendions point, et nous sommes agrçablement surpris... ¹

Ce fut mille questions Þ la fois. Mme Postel çtait bien prçdestinçe Þ devenir la femme d'un pharmacien de l'Houmeau. De la taille du petit Postel, elle avait la figure rouge d'une fille çlevçe Þ la campagne ; sa tournure çtait commune, et toute sa beautç consistait dans une grande fraìcheur. Sa chevelure rousse, plantçe træs bas sur le front, ses maniæres et son langage appropriç Þ la simplicitç gravçe dans les traits d'un visage rond, des yeux presque jaunes, tout en elle disait qu'elle avait çtç mariçe pour ses espçrances de fortune. Aussi dçjÞ commandait-elle apræs un an de mçnage, et paraissait-elle s'ètre entiæremment rendue maìtresse de Postel, trop heureux d'avoir trouvç cette hçritiære. Mme Lçonie Postel, nçe Marron, nourrissait un fils, l'amour du vieux curç, du mçdecin et de Postel, un horrible enfant qui ressemblait Þ son pære et Þ sa mære.

ª Hç bien, mon oncle, que venez-vous donc faire Þ Angoulème, dit Lçonie, puisque vous ne voulez rien prendre et que vous parlez de nous quitter aussitòt entrç ? ¹

Dæs que le digne ecclçsiastique eut prononcç le nom d'Æve et de David Sçchard, Postel rougit, et Lçonie jeta sur le petit homme ce regard de jalousie obligçe qu'une femme entiærement maìtresse de son mari ne manque jamais Þ exprimer pour le passç, dans l'intçrèt de son avenir.

ª Qu'est-ce qu'ils vous ont donc fait, ces gens-lÞ, mon oncle, pour que vous vous mèliez de leurs affaires ? dit Lçonie avec une visible aigreur.

¢ Ils sont malheureux, ma fille, rçpondit le curç, qui peignit Þ Postel l'çtat dans lequel se trouvait Lucien chez les Courtois.

¢ Ah ! voilÞ dans quel çquipage il revient de Paris, s'çcria Postel. Pauvre garåon ! il avait de l'esprit cependant, et il çtait ambitieux ! Il allait chercher du grain, et il revient sans paille. Mais que vient-il faire ici ? sa sőur est dans la plus affreuse misære, car tous ces gçnies-lÞ, ce David tout comme Lucien, åa ne se connaìt guære en commerce. Nous avons parlç de lui au Tribunal, et, comme juge, j'ai dù signer son jugement !... Åa m'a fait un mal ! Je ne sais pas si Lucien pourra, dans les circonstances actuelles, aller chez sa sőur ; mais, en tout cas, la petite chambre qu'il occupait ici est libre, et je la lui offre volontiers.

¢ Bien, Postel, dit le prètre en mettant son tricorne et se disposant Þ quitter la boutique apræs avoir embrassç l'enfant qui dormait dans les bras de Lçonie.

¢ Vous dìnerez sans doute avec nous, mon oncle, dit Mme Postel, car vous n'aurez pas promptement fini, si vous voulez dçbrouiller les affaires de ces gens-lÞ. Mon mari vous reconduira dans sa carriole avec son petit cheval. ¹

Les deux çpoux regardærent leur prçcieux grand-oncle s'en allant vers Angoulème.

ª Il va bien tout de mème pour son àge ¹ , dit le pharmacien.

Pendant que le vçnçrable ecclçsiastique monte les rampes d'Angoulème, il n'est pas inutile d'expliquer le lacis d'intçrèts dans lequel il allait mettre le pied.

Apræs le dçpart de Lucien, David Sçchard, ce bőuf, courageux et intelligent comme celui que les peintres donnent pour compagnon Þ l'çvangçliste[9], voulut faire la grande et rapide fortune qu'il avait souhaitçe moins pour lui que pour Æve et pour Lucien, un soir, au bord de la Charente, assis avec Æve sur le Barrage, quand elle lui donna sa main et son cőur. Mettre sa femme dans la sphære d'çlçgance et de richesse o÷ elle devait vivre, soutenir de son bras puissant l'ambition de son frære, tel fut le

programme çcrit en lettres de feu devant ses yeux. Les journaux, la politique, l'immence dçveloppement de la librairie et de la littçrature, celui des sciences, la pente Þ une discussion publique de tous les intçrèts du pays, tout le mouvement social qui se dçclara lorsque la Restauration parut assise allait exiger une production de papier presque dçcuple comparçe Þ la quantitç sur laquelle spçcula le cçlæbre Ouvrard[10] au commencement de la Rçvolution, guidç par de semblables motifs. Mais, en 1821, les papeteries çtaient trop nombreuses en France pour qu'on pùt espçrer de s'en rendre le possesseur exclusif, comme fit Ouvrard qui s'empara des principales usines apræs avoir accaparç leurs produits. David n'avait d'ailleurs ni l'audace, ni les capitaux nçcessaires Þ de pareilles spçculations. En ce moment, la mçcanique Þ faire le papier de toute longueur commenåait Þ fonctionner en Angleterre. Ainsi rien de plus nçcessaire que d'adapter la papeterie aux besoins de la civilisation franåaise qui menaåait d'çtendre la discussion Þ tout et de reposer sur une perpçtuelle manifestation de la pensçe individuelle, un vrai malheur, car les peuples qui dçlibærent agissent træs peu. Ainsi, chose çtrange ! pendant que Lucien entrait dans les rouages de l'immense machine du Journalisme, au risque d'y laisser son honneur et son intelligence en lambeaux, David Sçchard, du fond de son imprimerie, embrassait le mouvement de la Presse pçriodique dans ses consçquences matçrielles. Il voulait mettre les moyens en harmonie avec le rçsultat vers lequel tendait l'esprit du Siæcle. Il voyait d'ailleurs si juste en cherchant une fortune dans la fabrication du papier Þ bas prix, que l'çvçnement a justifiç sa prçvoyance. Pendant ces quinze derniæres annçes, le bureau chargç des demandes de brevets d'invention a reåu plus de cent requètes de prçtendues dçcouvertes de substances Þ introduire dans la fabrication du papier. Plus certain que jamais de l'utilitç de cette dçcouverte, sans çclat, mais d'un immense profit, David tomba donc, apræs le dçpart de son beau-frære pour Paris, dans la constante prçoccupation que devait causer ce problæme Þ qui le voulait rçsoudre. Comme il avait çpuisç toutes ses ressources pour se marier et pour subvenir aux dçpenses du voyage de Lucien Þ Paris, il se vit au dçbut de son mariage dans la plus profonde misære. Il avait gardç mille francs pour les besoins de son imprimerie, et devait un billet de pareille somme Þ Postel, le pharmacien. Ainsi, pour ce profond penseur, le problæme fut double : il fallait inventer un papier Þ bas prix, et inventer promptement ; il fallait enfin adapter les profits de la dçcouverte aux besoins de son mçnage et de son commerce. Or, quelle çpithæte donner Þ la cervelle

capable de secouer les cruelles prçoccupations que causent et une indigence Þ cacher, et le spectacle d'une famille sans pain, et les exigences journaliæres d'une profession aussi mçticuleuse que celle de l'imprimeur, tout en parcourant les domaines de l'inconnu, avec l'ardeur et les enivrements du savant Þ la poursuite d'un secret qui de jour en jour çchappe aux plus subtiles recherches ? Hçlas ! comme on va le voir, les inventeurs ont bien encore d'autres maux Þ supporter, sans compter l'ingratitude des masses Þ qui les oisifs et les incapables disent d'un homme de gçnie : ª Il çtait nç pour devenir inventeur, il ne pouvait pas faire autre chose. Il ne faut pas plus lui savoir grç de sa dçcouverte, qu'on ne sait grç Þ un homme d'ètre nç prince ! il exerce des facultçs naturelles ! et il a d'ailleurs trouvç sa rçcompense dans le travail mème. [1]

Le mariage cause Þ une jeune fille de profondes perturbations morales et physiques ; mais, en se mariant dans les conditions bourgeoises de la classe moyenne, elle doit de plus çtudier des intçrèts tout nouveaux, et s'initier Þ des affaires ; de lÞ, pour elle, une phase o÷ nçcessairement elle reste en observation sans agir. L'amour de David pour sa femme en retarda malheureusement l'çducation, il n'osa pas lui dire l'çtat des choses, ni le lendemain des noces, ni les jours suivants. Malgrç la dçtresse profonde Þ laquelle le condamnait l'avarice de son pære, il ne put se rçsoudre Þ gàter sa lune de miel par le triste apprentissage de sa profession laborieuse et par les enseignements nçcessaires Þ la femme d'un commeråant. Aussi, les mille francs, le seul avoir, furent-ils dçvorçs plus par le mçnage que par l'atelier. L'insouciance de David et l'ignorance de sa femme dura quatre mois ! Le rçveil fut terrible. ¾ l'çchçance du billet souscrit par David Þ Postel, le mçnage se trouva sans argent, et la cause de cette dette çtait assez connue Þ Æve pour qu'elle sacrifiàt Þ son acquittement et ses bijoux de mariçe et son argenterie. Le soir mème du payement de cet effet, Æve-voulut faire causer David sur ses affaires, car elle avait remarquç qu'il dçlaissait son imprimerie pour le problæme dont il lui avait parlç naguære. Dæs le second mois de son mariage, David passait la majeure partie de son temps sous l'appentis situç au fond de la cour, dans une petite piæce qui lui servait Þ fondre ses rouleaux. Trois mois apræs son arrivçe Þ Angoulème, il avait substituç aux pelotes Þ tamponner les caractæres l'encrier Þ table et Þ cylindre o÷ l'encre se faåonne et se distribue au moyen de rouleaux composçs de colle forte et de mçlasse. Ce premier perfectionnement de la typographie fut tellement incontestable, qu'aussitòt apræs en avoir vu l'effet,

les fræres Cointet l'adoptærent. David avait adossç au mur mitoyen de cette espæce de cuisine un fourneau Þ bassine en cuivre, sous prçtexte de dçpenser moins de charbon pour refondre ses rouleaux, dont les moules rouillçs çtaient rangçs le long de la muraille, et qu'il ne refondit pas deux fois. Non seulement il mit Þ cette piæce une solide porte en chène, intçrieurement garnie en tòle, mais encore il remplaåa les sales carreaux du chàssis d'o÷ venait la lumiære par des vitres en verre cannelç, pour empècher de voir du dehors l'objet de ses occupations. Au premier mot que dit Æve Þ David au sujet de leur avenir, il la regarda d'un air inquiet et l'arrèta par ces paroles : ª Mon enfant, je sais tout ce que doit t'inspirer la vue d'un atelier dçsert et l'espæce d'ançantissement commercial o÷ je reste ; mais, vois-tu, reprit-il en l'amenant Þ la fenètre de leur chambre et lui montrant le rçduit mystçrieux, notre fortune est lÞ... Nous aurons Þ souffrir encore pendant quelques mois ; mais souffrons avec patience, et laisse-moi rçsoudre le problæme d'industrie qui fera cesser toutes nos misæres et que tu connais. ¹

David çtait si bon, son dçvouement devait ètre si bien cru sur parole, que la pauvre femme, prçoccupçe comme toutes les femmes de la dçpense journaliære, se donna pour tàche de sauver Þ son mari les ennuis du mçnage ; elle quitta donc la jolie chambre bleue et blanche o÷ elle se contentait de travailler Þ des ouvrages de femme en devisant avec sa mære, et descendit dans une des deux cages de bois situçes au fond de l'atelier pour çtudier le mçcanisme commercial de la typographie. N'çtait-ce pas de l'hçroísme pour une femme dçjÞ grosse ? Durant ces premiers mois, l'inerte imprimerie de David avait çtç dçsertçe par les ouvriers jusqu'alors nçcessaires Þ ses travaux, et qui s'en allærent un Þ un. Accablçs de besogne, les fræres Cointet employaient non seulement les ouvriers du dçpartement allçchçs par la perspective de faire chez eux de fortes journçes, mais encore quelques-uns de Bordeaux, d'o÷ venaient surtout les apprentis qui se croyaient assez habiles pour se soustraire aux conditions de l'apprentissage. En examinant les ressources que pouvait prçsenter l'imprimerie Sçchard, Æve n'y trouva plus que trois personnes. D'abord Cçrizet, cet apprenti que David avait amenç de Paris avec lui ; puis Marion, attachçe Þ la maison comme un chien de garde ; enfin Kolb, un Alsacien, jadis homme de peine chez messieurs Didot. Pris par le service militaire, Kolb se trouva par hasard Þ Angoulème, o÷ David le reconnut Þ une revue, au moment o÷ son temps de service expirait. Kolb alla voir David et s'amouracha de la grosse

Marion en dçcouvrant chez elle toutes les qualitçs qu'un homme de sa classe demande Þ une femme : cette santç vigoureuse qui brunit les joues, cette force masculine qui permettait Þ Marion de soulever une *forme de caractères* avec aisance, cette probitç religieuse Þ laquelle tiennent les Alsaciens, ce dçvouement Þ ses maîtres qui rçvæle un bon caractære, et enfin cette çconomie Þ laquelle elle devait une petite somme de mille francs, du linge, des robes et des effets d'une propretç provinciale. Marion, grosse et grasse, àgçe de trente-six ans, assez flattçe de se voir l'objet des attentions d'un cuirassier haut de cinq pieds sept pouces, bien bàti, fort comme un bastion, lui suggçra naturellement l'idçe de devenir imprimeur. Au moment o÷ l'Alsacien reåut son congç dçfinitif, Marion et David en avaient fait un *ours* assez distinguç, qui ne savait nçanmoins ni lire ni çcrire. La composition des ouvrages dits *de ville* ne fut pas tellement abondante pendant ce trimestre que Cçrizet n'eùt pu y suffire. ¾ la fois compositeur, metteur en pages, et prote de l'imprimerie, Cçrizet rçalisait ce que Kant appelle une triplicitç phçnomçnale[11] : il composait, il corrigeait sa composition, il inscrivait les commandes, et dressait les factures ; mais, le plus souvent sans ouvrage, il lisait des romans, dans sa cage au fond de l'atelier, attendant la commande d'une affiche ou d'un billet de *faire-part*. Marion, formçe par Sçchard pære, faåonnait le papier, le trempait, aidait Kolb Þ l'imprimer, l'çtendait, le rognait, et n'en faisait pas moins la cuisine, en allant au marchç de grand matin.

Quand Æve se fit rendre compte du premier semestre par Cçrizet, elle trouva que la recette çtait de huit cents francs. La dçpense, Þ raison de trois francs par jour pour Cçrizet et Kolb, qui avaient pour leur journçe l'un deux et l'autre un franc, s'çlevait Þ six cents francs. Or, comme le prix des fournitures exigçes par les ouvrages fabriquçs et livrçs se montait Þ cent et quelques francs, il fut clair pour Æve que pendant les six premiers mois de son mariage, David avait perdu ses loyers, l'intçrèt des capitaux reprçsentçs par la valeur de son matçriel et de son brevet, les gages de Marion, l'encre, et enfin les bçnçfices que doit faire un imprimeur, ce monde de choses exprimçes en langage d'imprimerie par le mot *étoffes*, expression due aux draps, aux soieries employçes Þ rendre la pression de la vis moins dure aux caractæres par l'interposition d'un carrç d'çtoffe (le blanchet) entre la platine de la presse et le papier qui reåoit l'impression. Apræs avoir compris en gros les moyens de l'imprimerie et ses rçsultats, Æve devina combien peu de ressources offrait cet atelier dessçchç par l'activitç dçvorante des fræres

Cointet, Þ la fois fabricants de papier, journalistes, imprimeurs, brevetçs de l'Çvèchç, fournisseurs de la Ville et de la Prçfecture. Le journal que, deux ans auparavant, les Sçchard pære et fils avaient vendu vingt-deux mille francs, rapportait alors dix-huit mille francs par an. Æve reconnut les calculs cachçs sous l'apparente gçnçrositç des fræres Cointet qui laissaient Þ l'imprimerie Sçchard assez d'ouvrage pour subsister, et pas assez pour qu'elle leur fìt concurrence. En prenant la conduite des affaires, elle commenåa par dresser un inventaire exact de toutes les valeurs. Elle employa Kolb, Marion et Cçrizet Þ ranger l'atelier, le nettoyer et y mettre de l'ordre. Puis, par une soirçe o÷ David revenait d'une excursion dans les champs, suivi d'une vieille femme qui lui portait un çnorme paquet enveloppç de linges, Æve lui demanda des conseils pour tirer parti des dçbris que leur avait laissçs le pære Sçchard, en lui promettant de diriger Þ elle seule les affaires. D'apræs l'avis de son mari, Mme Sçchard employa tous les restants de papiers qu'elle avait trouvçs et mis par espæces Þ imprimer sur deux colonnes et sur une seule feuille ces lçgendes populaires coloriçes que les paysans collent sur les murs de leurs chaumiæres : l'histoire du Juif-Errant, Robert le Diable, la Belle Maguelonne[12], le rçcit de quelques miracles. Æve fit de Kolb un colporteur. Cçrizet ne perdit pas un instant, il composa ces pages naíves et leurs grossiers ornements depuis le matin jusqu'au soir. Marion suffisait au tirage. Mme Chardon se chargea de tous les soins domestiques, car Æve coloria les gravures. En deux mois, gràce Þ l'activitç de Kolb et Þ sa probitç, Mme Sçchard vendit, Þ douze lieues Þ la ronde d'Angoulème, trois mille feuilles qui lui coùtærent trente francs Þ fabriquer et qui lui rapportærent, Þ raison de deux sous piæce, trois cents francs. Mais quand toutes les chaumiæres et les cabarets furent tapissçs de ces lçgendes, il fallut songer Þ quelque autre spçculation, car l'Alsacien ne pouvait pas voyager au-delÞ du dçpartement. Æve, qui remuait tout dans l'imprimerie, y trouva la collection des figures nçcessaires Þ l'impression d'un almanach dit des Bergers, o÷ les choses sont reprçsentçes par des signes, par des images, des gravures en rouge, en noir ou en bleu. Le vieux Sçchard, qui ne savait ni lire ni çcrire, avait jadis gagnç beaucoup d'argent Þ imprimer ce livre destinç Þ ceux qui ne savent pas lire. Cet almanach, qui se vend un sou, consiste en une feuille pliçe soixante-quatre fois, ce qui constitue un in-64 de cent vingt-huit pages. Tout heureuse du succæs de ses feuilles volantes, industrie Þ laquelle s'adonnent surtout les petites imprimeries de province, Mme Sçchard entreprit l'Almanach des

Bergers sur une grande çchelle en y consacrant ses bçnçfices. Le papier de l'Almanach des Bergers, dont plusieurs millions d'exemplaires se vendent annuellement en France, est plus grossier que celui de l'Almanach liçgeois, et coùte environ quatre francs la rame. Imprimçe, cette rame, qui contient cinq cents feuilles, se vend donc, Þ raison d'un sou la feuille, vingt-cinq francs. Mme Sçchard rçsolut d'employer cent rames Þ un premier tirage, ce qui faisait cinquante mille almanachs Þ placer et deux mille francs de bçnçfice Þ recueillir. Quoique distrait comme devait l'ètre un homme si profondçment occupç, David fut surpris, en donnant un coup d'ő il Þ son atelier, d'entendre grogner une presse, et de voir Cçrizet toujours debout composant sous la direction de Mme Sçchard. Le jour o÷ il y entra pour surveiller les opçrations entreprises par Æve, ce fut un beau triomphe pour elle que l'approbation de son mari, qui trouva l'affaire de l'almanach excellente. Aussi David promit-il ses conseils pour l'emploi des encres des diverses couleurs que nçcessitent les configurations de cet almanach o÷ tout parle aux yeux. Enfin, il voulut refondre lui-mème les rouleaux dans son atelier mystçrieux pour aider, autant qu'il le pouvait, sa femme dans cette grande petite entreprise.

Au dçbut de cette activitç furieuse, vinrent les dçsolantes lettres par lesquelles Lucien apprit Þ sa mære, Þ sa ső ur et Þ son beau-fræe son insuccæs et sa dçtresse Þ Paris. On doit comprendre alors qu'en envoyant Þ cet enfant gàtç trois cents francs, Æve, Mme Chardon et David avaient offert au poæte, chacun de leur còtç, le plus pur de leur sang. Accablçe par ces nouvelles et dçsespçrçe de gagner si peu en travaillant avec tant de courage, Æve n'accueillit pas sans effroi l'çvçnement qui met le comble Þ la joie des jeunes mçnages. En se voyant sur le point de devenir mære, elle se dit : ª Si mon cher David n'a pas atteint le but de ses recherches au moment de mes couches, que deviendrons-nous ?... Et qui conduira les affaires naissantes de notre pauvre imprimerie ? ¹

L'Almanach des Bergers devait ètre bien fini avant le premier janvier ; mais Cçrizet, sur qui roulait toute la composition, y mettait une lenteur d'autant plus dçsespçrante que Mme Sçchard ne connaissait pas assez l'imprimerie pour le rçprimander, elle se contenta d'observer ce jeune Parisien. Orphelin du grand hospice des Enfants-Trouvçs de Paris, Cçrizet avait çtç placç chez MM. Didot comme apprenti. De quatorze Þ dix-sept ans, il fut le sçide de Sçchard, qui le mit sous la direction d'un des plus habiles ouvriers, et qui en fit son gamin, son page typographique ; car

David s'intçressa naturellement Þ Cçrizet en lui trouvant de l'intelligence et il conquit son affection en lui procurant quelques plaisirs et des douceurs que lui interdisait son indigence. Douç d'une assez jolie petite figure chafouine, Þ chevelure rousse, les yeux d'un bleu trouble, Cçrizet avait importç les mő urs du gamin de Paris dans la capitale de l'Angoumois. Son esprit vif et railleur, sa malignitç l'y rendaient redoutable. Moins surveillç par David Þ Angoulème, soit que plus àgç il inspiràt plus de confiance Þ son mentor, soit que l'imprimeur comptàt sur l'influence de la province, Cçrizet çtait devenu, mais Þ l'insu de son tuteur, le don Juan en casquette de trois ou quatre petites ouvriæres, et s'çtait dçpravç complætement. Sa moralitç, fille des cabarets parisiens, prit l'intçrèt personnel pour unique loi. D'ailleurs, Cçrizet, qui, selon l'expression populaire, devait *tirer à la conscription* l'annçe suivante, se vit sans carriære ; aussi fit-il des dettes en pensant que dans six mois il deviendrait soldat, et qu'alors aucun de ses crçanciers ne pourrait courir apræs lui. David conservait quelque autoritç sur ce garåon, non pas Þ cause de son titre de maìtre, non pas pour s'ètre intçressç Þ lui, mais parce que l'ex-gamin de Paris reconnaissait en David une haute intelligence. Cçrizet fraternisa bientòt avec les ouvriers des Cointet, attirç vers eux par la puissance de la veste, de la blouse, enfin par l'esprit de corps, plus influent peut-ètre dans les classes infçrieures que dans les classes supçrieures. Dans cette frçquentation, Cçrizet perdit le peu de bonnes doctrines que David lui avait inculquçes ; nçanmoins, quand on le plaisantait sur les *sabots* de son atelier, terme de mçpris donnç par les ours aux vieilles presses des Sçchard, en lui montrant les magnifiques presses en fer, au nombre de douze, qui fonctionnaient dans l'immense atelier des Cointet, o÷ la seule presse en bois existant servait Þ faire les çpreuves, il prenait encore le parti de David et jetait avec orgueil ces paroles au nez des *blagueurs :* ª Avec ses sabots mon naíf ira plus loin que les vòtres avec leurs bilboquets en fer d'o÷ il ne sort que des livres de messe ! Il cherche un secret qui fera la queue[13] Þ toutes les imprimeries de France et de Navarre !... ¢ En attendant, mçchant prote Þ quarante sous, tu as pour bourgeoise une repasseuse ! lui rçpondait-on. ¢ Tiens, elle est jolie, rçpliquait Cçrizet, et c'est plus agrçable Þ voir que les *mufles* de vos bourgeois. ¢ Est-ce que la vue de sa femme te nourrit ? ¹ De la sphære du cabaret ou de la porte de l'imprimerie o÷ ces disputes amicales avaient lieu, quelques lueurs parvinrent aux fræres Cointet sur la situation de l'imprimerie Sçchard ; ils apprirent la spçculation tentçe par Æve, et jugærent nçcessaire

d'arrèter dans son essor une entreprise qui pouvait mettre cette pauvre femme dans une voie de prospçritç. ª Donnons-lui sur les doigts, afin de la dçgoùter du commerce ¹ , se dirent les deux fræres. Celui des deux Cointet qui dirigeait l'imprimerie rencontra Cçrizet, et lui proposa de lire des çpreuves pour eux, Þ tant par çpreuve, pour soulager leur correcteur qui ne pouvait suffire Þ la lecture de leurs ouvrages. En travaillant quelques heures de nuit, Cçrizet gagna plus avec les fræres Cointet qu'avec David Sçchard pendant sa journçe. Il s'ensuivit quelques relations entre les Cointet et Cçrizet, Þ qui l'on reconnut de grandes facultçs, et qu'on plaignit d'ètre placç dans une situation si dçfavorable Þ ses intçrèts. ª Vous pourriez, lui dit un jour l'un des Cointet, devenir prote d'une imprimerie considçrable o÷ vous gagneriez six francs par jour, et avec votre intelligence vous arriveriez Þ vous faire intçresser un jour dans les affaires. ¢ ¾ quoi cela peut-il me servir d'ètre un bon prote ? rçpondit Cçrizet, je suis orphelin, je fais partie du contigent de l'annçe prochaine, et, si je tombe au sort, qui est-ce qui me payera un homme[14] ? ¢ Si vous vous rendez utile, rçpondit le riche imprimeur, pourquoi ne vous avancerait-on pas la somme nçcessaire Þ votre libçration ? ¢ Ce ne sera toujours pas mon naíf, dit Cçrizet. ¢ Bah ! peut-ètre aura-t-il trouvç le secret qu'il cherche... ¹ Cette phrase fut dite de maniære Þ rçveiller les plus mauvaises pensçes chez celui qui l'çcoutait ; aussi Cçrizet lanåa-t-il au fabricant de papier un regard qui valait la plus pçnçtrante interrogation. ª Je ne sais pas de quoi il s'occupe, rçpondit-il prudemment en trouvant *le bourgeois* muet, mais ce n'est pas un homme Þ chercher des capitales dans son bas de casse[15] ! ¢ Tenez, mon ami, dit l'imprimeur en prenant six feuilles du Paroissien du Diocæse et les tendant Þ Cçrizet, si vous pouvez nous avoir corrigç cela pour demain, vous aurez demain dix-huit francs. Nous ne sommes pas mçchants, nous faisons gagner de l'argent au prote de notre concurrent ! Enfin, nous pourrions laisser Mme Sçchard s'engager dans l'affaire de l'Almanach des Bergers, et la ruiner ; eh bien, nous vous permettons de lui dire que nous avons entrepris un Almanach des Bergers, et de lui faire observer qu'elle n'arrivera pas la premiære sur la place... ¹ On doit comprendre maintenant pourquoi Cçrizet allait si lentement sur la composition de l'Almanach.

En apprenant que les Cointet troublaient sa pauvre petite spçculation, Æve fut saisie de terreur, et voulut voir une preuve d'attachement dans la communication assez hypocritement faite par Cçrizet de la concurrence qui

l'attendait ; mais elle surprit bientòt chez son unique compositeur quelques indices d'une curiositç trop vive qu'elle voulut attribuer Þ son àge.

ª Cçrizet, lui dit-elle un matin, vous vous posez sur le pas de la porte et vous attendez M. Sçchard au passage afin d'examiner ce qu'il cache, vous regardez dans la cour quand il sort de l'atelier Þ fondre les rouleaux, au lieu d'achever la composition de notre almanach. Tout cela n'est pas bien, surtout quand vous me voyez, moi sa femme, respectant ses secrets et me donnant tant de mal pour lui laisser la libertç de se livrer Þ ses travaux. Si vous n'aviez pas perdu tant de temps, l'almanach serait fini, Kolb en vendrait dçjÞ, les Cointet ne pourraient nous faire aucun tort.

¢ Eh ! madame, rçpondit Cçrizet, pour quarante sous par jour que je gagne ici, croyez-vous que ce ne soit pas assez de vous faire pour cent sous de composition ? Mais si je n'avais pas des çpreuves Þ lire le soir pour les fræres Cointet, je pourrais bien me nourrir de son.

¢ Vous ètes ingrat de bonne heure, vous ferez votre chemin, rçpondit Æve atteinte au cő ur moins par les reproches de Cçrizet que par la grossiæretç de son accent, par sa menaåante attitude et par l'agression de ses regards.

¢ Ce ne sera toujours pas avec une femme pour bourgeois, car alors le mois n'a pas souvent trente jours. ¹

En se sentant blessçe dans sa dignitç de femme, Æve jeta sur Cçrizet un regard foudroyant et remonta chez elle. Quand David vint dìner, elle lui dit :
ª Es-tu sùr, mon ami, de ce petit dròle de Cçrizet ?

¢ Cçrizet ? rçpondit-il. Eh ! c'est mon gamin, je l'ai formç, je l'ai eu pour teneur de copie, je l'ai mis Þ la casse, enfin il me doit d'ètre tout ce qu'il est ! Autant demander Þ un pære s'il est sùr de son enfant... ¹

Æve apprit Þ son mari que Cçrizet lisait des çpreuves pour le compte des Cointet.

ª Pauvre garåon ! il faut bien qu'il vive, rçpondit David avec l'humilitç d'un maìtre qui se sentait en faute.

¢ Oui ; mais, mon ami, voici la diffçrence qui existe entre Kolb et Cçrizet ; Kolb fait vingt lieues tous les jours, dçpense quinze ou vingt sous, nous rapporte sept, huit, quelquefois neuf francs de feuilles vendues, et ne me demande que ses vingt sous, sa dçpense payçe. Kolb se couperait la main plutòt que de tirer le barreau d'une presse chez les Cointet, et il ne regarderait pas les choses que tu jettes dans la cour, quand on lui offrirait mille çcus ; tandis que Cçrizet les ramasse et les examine. ¹

Les belles àmes arrivent difficilement Þ croire au mal, Þ l'ingratitude, il leur faut de rudes leåons avant de reconnaìtre l'çtendue de la corruption humaine ; puis, quand leur çducation en ce genre est faite, elles s'çlævent Þ une indulgence qui est le dernier degrç du mçpris.

ª Bah ! pure curiositç de gamin de Paris, s'çcria donc David.

¢ Eh bien, mon ami, fais-moi le plaisir de descendre Þ l'atelier, d'examiner ce que ton gamin a composç depuis un mois, et de me dire si, pendant ce mois, il n'aurait pas dù finir notre almanach... ¹

Apræs le dìner, David reconnut que l'Almanach aurait dù ètre composç en huit jours ; puis en apprenant que les Cointet en prçparaient un semblable, il vint au secours de sa femme : il fit interrompre Þ Kolb la vente des feuilles d'images et dirigea tout dans son atelier ; il mit en train lui-mème une forme que Kolb dut tirer avec Marion, tandis que lui-mème tira l'autre avec Cçrizet, en surveillant les impressions en encres de diverses couleurs. Chaque couleur exige une impression sçparçe. Quatre encres diffçrentes veulent donc quatre coups de presse. Imprimç quatre fois pour une, l'Almanach des Bergers coùte alors tant Þ çtablir, qu'il se fabrique exclusivement dans les ateliers de province o÷ la main-d'őuvre et les intçrèts du capital engagç dans l'imprimerie sont presque nuls. Ce produit, quelque grossier qu'il soit, est donc interdit aux imprimeries d'o÷ sortent de beaux ouvrages. Pour la premiære fois depuis la retraite du vieux Sçchard, on vit alors deux presses roulant dans ce vieil atelier. Quoique l'almanach fùt, dans son genre, un chef-d'őuvre, nçanmoins Æve fut obligçe de le donner Þ deux liards, car les fræres Cointet donnærent le leur Þ trois centimes aux colporteurs ; elle fit ses frais avec le colportage, elle gagna sur les ventes directement faites par Kolb ; mais sa spçculation fut manquçe. En se voyant devenu l'objet de la dçfiance de sa belle patronne, Cçrizet se posa dans son for intçrieur en adversaire, et il se dit : ª Tu me soupåonnes, je me vengerai ! ¹ Le gamin de Paris est ainsi fait. Cçrizet accepta donc de MM. Cointet fræres des çmoluments çvidemment trop forts pour la lecture des çpreuves qu'il allait chercher Þ leur bureau tous les soirs et qu'il leur rendait tous les matins. En causant tous les jours davantage avec eux, il se familiarisa, finit pas apercevoir la possibilitç de se libçrer du service militaire qu'on lui prçsentait comme appàt ; et, loin d'avoir Þ le corrompre, les Cointet entendirent de lui les premiers mots relativement Þ l'espionnage et Þ l'exploitation du secret que cherchait David.

Inquiæte en voyant combien elle devait peu compter sur Cçrizet et dans l'impossibilitç de trouver un autre Kolb, Æve rçsolut de renvoyer l'unique compositeur, en qui sa seconde vue de femme aimante lui fit voir un traìtre ; mais comme c'çtait la mort de son imprimerie, elle prit une rçsolution virile : elle pria par une lettre M. Mçtivier, le correspondant de David Sçchard, des Cointet et de presque tous les fabricants de papier du dçpartement, de faire mettre dans le *Journal de la Librairie*, Þ Paris, l'annonce suivante : ª ¾ cçder, une imprimerie en pleine activitç, matçriel et brevet, situçe Þ Angoulème. S'adresser, pour les conditions, Þ M. Mçtivier, rue Serpente. ¹ Apræs avoir lu le numçro du journal o÷ se trouvait cette annonce, les Cointet se dirent : ª Cette petite femme ne manque pas de tète, il est temps de nous rendre maìtres de son imprimerie en lui donnant de quoi vivre ; autrement, nous pourrions rencontrer un adversaire dans le successeur de David, et notre intçrèt est de toujours avoir un ől il dans cet atelier. ¹ Mus par cette pensçe, les fræres Cointet vinrent parler Þ David Sçchard. Æve, Þ qui les deux fræres s'adressærent, çprouva la plus vive joie en voyant le rapide effet de sa ruse, car ils ne lui cachærent pas leur dessein de proposer Þ M. Sçchard de faire des impressions Þ leur compte : ils çtaient encombrçs, leurs presses ne pouvaient suffire Þ leurs travaux, ils avaient demandç des ouvriers Þ Bordeaux, et se faisaient fort d'occuper les trois presses de David.

ª Messieurs, dit-elle aux deux fræres Cointet pendant que Cçrizet allait avertir David de la visite de ses confræres, mon mari a connu chez MM. Didot d'excellents ouvriers probes et actifs, il se choisira sans doute un successeur parmi les meilleurs... Ne vaut-il pas mieux vendre son çtablissement une vingtaine de mille francs, qui nous donneront mille francs de rente, que de perdre mille francs par an au mçtier que vous nous faites faire ? Pourquoi nous avoir enviç la pauvre petite spçculation de notre Almanach, qui d'ailleurs appartenait Þ cette imprimerie ?

¢ Eh ! pourquoi, madame, ne pas nous en avoir prçvenus ? nous ne serions pas allçs sur vos brisçes, dit gracieusement celui des deux fræres qu'on appelait le grand Cointet.

¢ Allons donc, messieurs, vous n'avez commencç votre almanach qu'apræs avoir appris par Cçrizet que je faisais le mien. ¹

En disant ces paroles vivement, elle regarda celui qu'on appelait le grand Cointet, et lui fit baisser les yeux. Elle acquit ainsi la preuve de la trahison de Cçrizet.

Ce Cointet, le directeur de la papeterie et des affaires, çtait beaucoup plus habile commeråant que son fræe Jean, qui conduisait d'ailleurs l'imprimerie avec une grande intelligence, mais dont la capacitç pouvait se comparer Þ celle d'un colonel ; tandis que Boniface çtait un gçnçral auquel Jean laissait le commandement en chef. Boniface, homme sec et maigre, Þ figure jaune comme un cierge et marbrçe de plaques rouges, Þ bouche serrçe, et dont les yeux avaient de la ressemblance avec ceux des chats, ne s'emportait jamais ; il çcoutait avec le calme d'un dçvot les plus grosses injures, et rçpondait d'une voix douce. Il allait Þ la messe, Þ confesse et communiait. Il cachait sous ses maniæres patelines, sous un extçrieur presque mou, la tçnacitç, l'ambition du prètre et l'aviditç du nçgociant dçvorç par la soif des richesses et des honneurs. Dæs 1820, le grand Cointet voulait tout ce que la bourgeoisie a fini par obtenir Þ la rçvolution de 1830. Plein de haine contre l'aristocratie, indiffçrent en matiære de religion, il çtait dçvot comme Bonaparte fut montagnard. Son çpine dorsale flçchissait avec une merveilleuse flexibilitç devant la Noblesse et l'Administration pour lesquelles il se faisait petit, humble et complaisant. Enfin, pour peindre cet homme par un trait dont la valeur sera bien apprçciçe par des gens habituçs Þ traiter les affaires, il portait des conserves[16] Þ verres bleus Þ l'aide desquelles il cachait son regard, sous prçtexte de prçserver sa vue de l'çclatante rçverbçration de la lumiære dans une ville o÷ la terre, o÷ les constructions sont blanches, et o÷ l'intensitç du jour est augmentçe par la grande çlçvation du sol. Quoique sa taille ne fùt qu'un peu au-dessus de la moyenne, il paraissait grand Þ cause de sa maigreur, qui annonåait une nature accablçe de travail, une pensçe en continuelle fermentation. Sa physionomie jçsuitique çtait complçtçe par une chevelure plate, grise, longue, taillçe Þ la faåon de celle des ecclçsiastiques, et par son vètement qui, depuis sept ans, se composait d'un pantalon noir, de bas noirs, d'un gilet noir et d'une *lévite* (le nom mçridional d'une redingote) en drap couleur marron. On l'appelait le grand Cointet pour le distinguer de son fræe, qu'on nommait le gros Cointet, en exprimant ainsi le contraste qui existait autant entre la taille qu'entre les capacitçs des deux fræes, çgalement redoutables d'ailleurs. En effet, Jean Cointet, bon gros garåon Þ face flamande, brunie par le soleil de l'Angoumois, petit et court, pansu comme Sancho, le sourire sur les lævres, les çpaules çpaisses, produisait une opposition frappante avec son aìnç. Jean ne diffçrait pas seulement de physionomie et d'intelligence avec son fræe, il professait des opinions presque libçrales, il çtait *Centre*

gauche, n'allait Þ la messe que les dimanches, et s'entendait Þ merveille avec les commeråants libçraux. Quelques nçgociants de l'Houmeau prçtendaient que cette divergence d'opinions çtait un jeu jouç par les deux fræres. Le grand Cointet exploitait avec habiletç l'apparente bonhomie de son fræe, il se servait de Jean comme d'une massue. Jean se chargeait des paroles dures, des exçcutions qui rçpugnaient Þ la mansuçtude de son fræe. Jean avait le dçpartement des colæres, il s'emportait, il laissait çchapper des propositions inacceptables, qui rendaient celles de son fræe plus douces ; et ils arrivaient ainsi, tòt ou tard, Þ leurs fins.

Æve, avec le tact particulier aux femmes, eut bientòt devinç le caractære des deux fræres ; aussi resta-t-elle sur ses gardes en prçsence d'adversaires si dangereux. David, dçjÞ mis au fait par sa femme, çcouta d'un air profondçment distrait les propositions de ses ennemis.

ª Entendez-vous avec ma femme, dit-il aux deux Cointet en sortant du cabinet vitrç pour retourner dans son petit laboratoire, elle est plus au fait de mon imprimerie que je ne le suis moi-mème. Je m'occupe d'une affaire qui sera plus lucrative que ce pauvre çtablissement, et au moyen de laquelle je rçparerai les pertes que j'ai faites avec vous...

¢ Et comment ? ¹ dit le gros Cointet en riant.

Æve regarda son mari pour lui recommander la prudence.

ª Vous serez mes tributaires, vous et tous ceux qui consomment du papier, rçpondit David.

¢ Et que cherchez-vous donc ? ¹ demanda Benoìt-Boniface Cointet.

Quand Boniface eut làchç sa demande d'un ton doux et d'une faåon insinuante, Æve regarda de nouveau son mari pour l'engager Þ ne rien rçpondre ou Þ rçpondre quelque chose qui ne fùt rien.

ª Je cherche Þ fabriquer le papier Þ cinquante pour cent au-dessous du prix actuel de revient... ¹

Et il s'en alla sans voir le regard que les deux fræres çchangærent, et par lequel ils se disaient : ª Cet homme devait ètre un inventeur ; on ne pouvait pas avoir son encolure et rester oisif ! ¢ Exploitons-le ? disait Boniface. ¢ Et comment ? ¹ disait Jean.

ª David agit avec vous comme avec moi, dit Mme Sçchard. Quand je fais la curieuse, il se dçfie sans doute de mon nom, et me jette cette phrase qui n'est apræs tout qu'un programme.

¢ Si votre mari peut rçaliser ce programme, il fera certainement fortune plus rapidement que par l'imprimerie, et je ne m'çtonne plus de lui voir

nçgliger cet çtablissement, reprit Boniface en se tournant vers l'atelier dçsert o÷ Kolb assis sur un ais frottait son pain avec une gousse d'ail ; mais il nous conviendrait peu de voir cette imprimerie aux mains d'un concurrent actif, remuant, ambitieux, et peut-ètre pourrions-nous arriver Þ nous entendre. Si, par exemple, vous consentiez Þ louer pour une certaine somme votre matçriel Þ l'un de nos ouvriers qui travaillerait pour nous, sous votre nom, comme cela se fait Þ Paris, nous occuperions assez ce gars-lÞ pour lui permettre de vous payer un træs bon loyer et de rçaliser de petits profits...

¢ Cela dçpend de la somme, rçpondit Æve Sçchard. Que voulez-vous donner ? ajouta-t-elle en regardant Boniface de maniære Þ lui faire voir qu'elle comprenait parfaitement son plan.

¢ Mais quelles seraient vos prçtentions ? rçpliqua vivement Jean Cointet.

¢ Trois mille francs pour six mois, dit-elle.

¢ Eh ! ma chære petite dame, vous parliez de vendre votre imprimerie vingt mille francs, rçpliqua tout doucettement Boniface. L'intçrèt de vingt mille francs n'est que de douze cents francs, Þ six pour cent. ¹

Æve resta pendant un moment tout interdite, et reconnut alors tout le prix de la discrçtion en affaires.

ª Vous vous servirez de nos presses, de nos caractæres avec lesquels je vous ai prouvç que je savais faire encore de petites affaires, reprit-elle, et nous avons des loyers Þ payer Þ M. Sçchard le pære qui ne nous comble pas de cadeaux. ¹

Apræs une lutte de deux heures, Æve obtint deux mille francs pour six mois, dont mille seraient payçs d'avance. Quand tout fut convenu, les deux fræres lui apprirent que leur intention çtait de faire Þ Cçrizet le bail des ustensiles de l'imprimerie. Æve ne put retenir un mouvement de surprise.

ª Ne vaut-il pas mieux prendre quelqu'un qui soit au fait de l'atelier ? ¹ dit le gros Cointet.

Æve salua les deux fræres sans rçpondre, et se promit de surveiller elle-mème Cçrizet.

ª Eh bien, voilÞ nos ennemis dans la place ! dit en riant David Þ sa femme quand au moment du dìner elle lui montra les actes Þ signer.

¢ Bah ! dit-elle, je rçponds de l'attachement de Kolb et de Marion ; Þ eux deux, ils surveilleront tout. D'ailleurs, nous nous faisons quatre mille francs de rente d'un mobilier industriel qui nous coùtait de l'argent, et je te vois un an devant toi pour rçaliser tes espçrances !

¢ Tu devais ètre, comme tu me l'as dit au Barrage, la femme d'un chercheur d'inventions ! [1] dit Sçchard en serrant la main de sa femme avec tendresse.

Si le mçnage de David eut une somme suffisante pour passer l'hiver, il se trouva sous la surveillance de Cçrizet et, sans le savoir, dans la dçpendance du grand Cointet.

ª Ils sont Þ nous ! dit en sortant le directeur de la papeterie Þ son fræe l'imprimeur. Ces pauvres gens vont s'habituer Þ recevoir le loyer de leur imprimerie ; ils compteront lÞ-dessus, et ils s'endetteront. Dans six mois nous ne renouvellerons pas le bail, et nous verrons alors ce que cet homme de gçnie aura dans son sac, car nous lui proposerons de le tirer de peine en nous associant pour exploiter sa dçcouverte. [1]

Si quelque rusç commeråant avait pu voir le grand Cointet prononåant ces mots : *en nous associant*, il aurait compris que le danger du mariage est encore moins grand Þ la mairie qu'au tribunal de commerce. N'çtait-ce pas trop dçjÞ que ces fçroces chasseurs fussent sur les traces de leur gibier ? David et sa femme, aidçs par Kolb et par Marion, çtaient-ils en çtat de rçsister aux ruses d'un Boniface Cointet ?

Quand l'çpoque des couches de Mme Sçchard arriva, le billet de cinq cents francs envoyç par Lucien, joint au second payement de Cçrizet, permit de suffire Þ toutes les dçpenses. Æve, sa mære et David, qui se croyaient oubliçs par Lucien, çprouværent alors une joie çgale Þ celle que leur donnaient les premiers succæs du poæte, dont les dçbuts dans le journalisme firent encore plus de tapage Þ Angoulème qu'Þ Paris.

Endormi dans une sçcuritç trompeuse, David chancela sur ses jambes en recevant de son beau-fræe ce mot cruel.

ª Mon cher David, j'ai nçgociç, chez Mçtivier, trois billets signçs de toi, faits Þ mon ordre, Þ un, deux et trois mois d'çchçance. Entre cette nçgociation et mon suicide, j'ai choisi cette horrible ressource qui, sans doute, te gènera beaucoup. Je t'expliquerai dans quelle nçcessitç je me trouve, et je tàcherai d'ailleurs de t'envoyer les fonds Þ l'çchçance.

ª Brùle ma lettre, ne dis rien ni Þ ma sœ ur ni Þ ma mære, car je t'avoue avoir comptç sur ton hçroísme bien connu de

ª Ton fræe au dçsespoir,

LUCIEN DE RUBEMPRÇ. [1]

ª Ton pauvre fræe, dit David Þ sa femme qui relevait alors de couches, est dans d'affreux embarras, je lui ai envoyç trois billets de mille francs, Þ un, deux et trois mois ; prends-en note. ¹

ª Puis il s'en alla dans les champs afin d'çviter les explications que sa femme allait lui demander. Mais, en commentant avec sa mære cette phrase pleine de malheurs, Æve, dçjÞ træs inquiæte du silence gardç par son fræe depuis six mois, eut de si mauvais pressentiments que, pour les dissiper, elle se rçsolut Þ faire une de ces dçmarches conseillçes par le dçsespoir. M. de Rastignac fils çtait venu passer quelques jours dans sa famille, et il avait parlç de Lucien en assez mauvais termes pour que ces nouvelles de Paris, commentçes par toutes les bouches qui les avaient colportçes, fussent arrivçes jusqu'Þ la ső ur et Þ la mære du journaliste. Æve alla chez Mme de Rastignac, y sollicita la faveur d'une entrevue avec le fils, Þ qui elle fit part de toutes ses craintes en lui demandant la vçritç sur la situation de Lucien Þ Paris. En un moment, Æve apprit la liaison de son fræe avec Coralie, son duel avec Michel Chrestien, causç par sa trahison envers d'Arthez, enfin toutes les circonstances de la vie de Lucien envenimçes par un dandy spirituel qui sut donner Þ sa haine et Þ son envie les livrçes de la pitiç, la forme amicale du patriotisme alarmç sur l'avenir d'un grand homme et les couleurs d'une admiration sincære pour le talent d'un enfant d'Angoulème, si cruellement compromis. Il parla des fautes que Lucien avait commises et qui venaient de lui coùter la protection des plus hauts personnages, de faire dçchirer une ordonnance qui lui confçrait les armes et le nom de Rubemprç.

ª Madame, si votre fræe eùt çtç bien conseillç, il serait aujourd'hui dans la voie des honneurs et le mari de Mme de Bargeton ; mais que voulez-vous ?... il l'a quittçe, insultçe ! Elle est, Þ son grand regret, devenue Mme la comtesse Sixte du Chàtelet, car elle aimait Lucien.

¢ Est-ce possible ?... s'çcria Mme Sçchard.

¢ Votre fræe est un aiglon que les premiers rayons du luxe et de la gloire ont aveuglç. Quand un aigle tombe, qui peut savoir au fond de quel prçcipice il s'arrètera ? La chute d'un grand homme est toujours en raison de la hauteur Þ laquelle il est parvenu. ¹

Æve revint çpouvantçe par cette derniære phrase qui lui traversa le cő ur comme d'une flæche. Blessçe dans les endroits les plus sensibles de son àme, elle garda chez elle le plus profond silence ; mais plus d'une larme roula sur les joues et sur le front de l'enfant qu'elle nourrissait. Il est si difficile de renoncer aux illusions que l'esprit de famille autorise et qui

naissent avec la vie, qu'Æve se dçfia d'Eugæne de Rastignac, elle voulut entendre la voix d'un vçritable ami. Elle çcrivit donc une lettre touchante Þ d'Arthez, dont l'adresse lui avait çtç donnçe par Lucien, au temps o÷ Lucien çtait enthousiaste du Cçnacle, et voici la rçponse qu'elle reåut :

ª Madame,

ª Vous me demandez la vçritç sur la vie que mæne Þ Paris monsieur votre fræe, vous voulez ètre çclairçe sur son avenir ; et, pour m'engager Þ vous rçpondre franchement, vous me rçpçtez ce que vous en a dit M. de Rastignac, en me demandant si de tels faits sont vrais. En ce qui me concerne, madame, il faut rectifier, Þ l'avantage de Lucien, les confidences de M. de Rastignac. Votre fræe a çprouvç des remords, il est venu me montrer la critique de mon livre, en me disant qu'il ne pouvait se rçsoudre Þ la publier, malgrç le danger que sa dçsobçissance aux ordres de son parti faisait courir Þ une personne bien chære. Hçlas, madame, la tàche d'un çcrivain est de concevoir les passions, puisqu'il met sa gloire Þ les exprimer : j'ai donc compris qu'entre une maìtresse et un ami, l'ami devait ètre sacrifiç. J'ai facilitç son crime Þ votre fræe, j'ai corrigç moi-mème cet article *libellicide* et l'ai complætement approuvç. Vous me demandez si Lucien a conservç mon estime et mon amitiç. Ici, la rçponse est difficile Þ faire. Votre fræe est dans une voie o÷ il se perdra. En ce moment, je le plains encore ; bientòt, je l'aurai volontairement oubliç, non pas tant Þ cause de ce qu'il a dçjÞ fait que de ce qu'il doit faire. Votre Lucien est un homme de poçsie et non un poæte, il rève et ne pense pas, il s'agite et ne crçe pas. Enfin c'est, permettez-moi de le dire, une femmelette qui aime Þ paraìtre, le vice principal du Franåais. Ainsi Lucien sacrifiera toujours le meilleur de ses amis au plaisir de montrer son esprit. Il signerait volontiers demain un pacte avec le dçmon, si ce pacte lui donnait pour quelques annçes une vie brillante et luxueuse. N'a-t-il pas dçjÞ fait pis en troquant son avenir contre les passagæres dçlices de sa vie publique avec une actrice ? En ce moment, la jeunesse, la beautç, le dçvouement de cette femme, car il en est adorç, lui cachent les dangers d'une situation que ni la gloire, ni le succæs, ni la fortune ne font accepter par le monde. Eh bien, Þ chaque nouvelle sçduction, votre fræe ne verra, comme aujourd'hui, que les plaisirs du moment. Rassurez-vous, Lucien n'ira jamais jusqu'au crime, il n'en aurait pas la force ; mais il accepterait un crime tout fait, il en partagerait les

profits sans en avoir partagç les dangers : ce qui semble horrible Þ tout le monde, mème aux scçlçrats. Il se mçprisera lui-mème, il se repentira ; mais, la nçcessitç revenant, il recommencerait ; car la volontç lui manque, il est sans force contre les amorces de la voluptç, contre la satisfaction de ses moindres ambitions. Paresseux comme tous les hommes Þ poçsie, il se croit habile en escamotant les difficultçs au lieu de les vaincre. Il aura du courage Þ telle heure, mais Þ telle autre il sera làche. Et il ne faut pas plus lui savoir grç de son courage que lui reprocher sa làchetç, Lucien est une harpe dont les cordes se tendent ou s'amollissent au grç des variations de l'atmosphære. Il pourra faire un beau livre dans une phase de colære ou de bonheur, et ne pas ètre sensible au succæs, apræs l'avoir cependant dçsirç. Dæs les premiers jours de son arrivçe Þ Paris, il est tombç dans la dçpendance d'un jeune homme sans moralitç, mais dont l'adresse et l'expçrience au milieu des difficultçs de la vie littçraire l'ont çbloui. Ce prestidigitateur a complætement sçduit Lucien, il l'a entraìnç dans une existence sans dignitç sur laquelle, malheureusement pour lui, l'amour a jetç ses prestiges. Trop facilement accordçe, l'admiration est un signe de faiblesse : on ne doit pas payer en mème monnaie un danseur de corde et un poæte. Nous avons çtç tous blessçs de la prçfçrence accordçe Þ l'intrigue et Þ la friponnerie littçraire sur le courage et sur l'honneur de ceux qui conseillaient Þ Lucien d'accepter le combat au lieu de dçrober le succæs, de se jeter dans l'aræne au lieu de se faire un des trompettes de l'orchestre. La Sociçtç, madame, est, par une bizarrerie singuliære, pleine d'indulgence pour les jeunes gens de cette nature ; elle les aime, elle se laisse prendre aux beaux semblants de leurs dons extçrieurs ; d'eux, elle n'exige rien, elle excuse toutes leurs fautes, elle leur accorde les bçnçfices des natures complætes en ne voulant voir que leurs avantages, elle en fait enfin ses enfants gàtçs. Au contraire, elle est d'une sçvçritç sans bornes pour les natures fortes et complætes. Dans cette conduite, la Sociçtç, si violemment injuste en apparence, est peut-ètre sublime. Elle s'amuse des bouffons sans leur demander autre chose que du plaisir, et les oublie promptement ; tandis que pour plier le genou devant la grandeur, elle lui demande de divines magnificences. ¾ chaque chose, sa loi : l'çternel diamant doit ètre sans tache, la crçation momentançe de la Mode a le droit d'ètre lçgære, bizarre et sans consistance. Aussi, malgrç ses erreurs, peut-ètre Lucien rçussira-t-il Þ merveille, il lui suffira de profiter de quelque veine heureuse, ou de se trouver en bonne compagnie ; mais, s'il rencontre un mauvais ange, il ira jusqu'au fond de l'enfer. C'est un brillant

assemblage de belles qualitçs brodçes sur un fond trop lçger ; l'àge emporte les fleurs, il ne reste un jour que le tissu ; et, s'il est mauvais, on y voit un haillon. Tant que Lucien sera jeune, il plaira ; mais, Þ trente ans, dans quelle position sera-t-il ? telle est la question que doivent se faire ceux qui l'aiment sincærement. Si j'eusse çtç seul Þ penser ainsi de Lucien, peut-ètre aurais-je çvitç de vous donner tant de chagrin par ma sincçritç ; mais, outre qu'çluder par des banalitçs les questions posçes par votre sollicitude me semblait indigne de vous dont la lettre est un cri d'angoisse, et de moi dont vous faites trop d'estime, ceux de mes amis qui ont connu Lucien sont unanimes en ce jugement : j'ai donc vu l'accomplissement d'un devoir dans la manifestation de la vçritç, quelque terrible qu'elle soit. On peut tout attendre de Lucien en bien comme en mal. Telle est notre pensçe, en un seul mot, o÷ se rçsume cette lettre. Si les hasards de sa vie, maintenant bien misçrable, bien chanceuse, ramenaient ce poæte vers vous, usez de toute votre influence pour le garder au sein de la famille ; car, jusqu'Þ ce que son caractære ait pris de la fermetç, Paris sera toujours dangereux pour lui. Il vous appelait, vous et votre mari, ses anges gardiens, et il vous a sans doute oubliçs ; mais il se souviendra de vous au moment o÷, battu par la tempète, il n'aura plus que sa famille pour asile, gardez-lui donc votre cő ur, madame ; il en aura besoin.

ª Agrçez, madame, les sincæres hommages d'un homme Þ qui vos prçcieuses qualitçs sont connues, et qui respecte trop vos maternelles inquiçtudes pour ne pas vous offrir ici ses obçissances en se disant

ª Votre dçvouç serviteur,

ª D'ARTHEZ. [1]

Deux jours apræs avoir lu cette rçponse, Æve fut obligçe de prendre une nourrice, son lait tarissait. Apræs avoir fait un dieu de son frære, elle le voyait dçpravç par l'exercice des plus belles facultçs ; enfin, pour elle, il roulait dans la boue. Cette noble crçature ne savait pas transiger avec la probitç, avec la dçlicatesse, avec toutes les religions domestiques cultivçes au foyer de la famille, encore si pur, si rayonnant au fond de la province. David avait donc eu raison dans ses prçvisions. Quand le chagrin, qui mettait sur son front si blanc des teintes de plomb, fut confiç par Æve Þ son mari dans une de ces limpides conversations o÷ le mçnage de deux amants peut tout se dire, David fit entendre de consolantes paroles. Quoiqu'il eùt les

larmes aux yeux en voyant le beau sein de sa femme tari par la douleur, et cette mære au dçsespoir de ne pouvoir accomplir son ő uvre maternelle, il rassura sa femme en lui donnant quelques espçrances.

ª Vois-tu, mon enfant, ton fræe a pçchç par l'imagination. Il est si naturel Þ un poæte de vouloir sa robe de pourpre et d'azur, il court avec tant d'empressement aux fètes ! Cet oiseau se prend Þ l'çclat, au luxe, avec tant de bonne foi que Dieu l'excuse lÞ o÷ la Sociçtç le condamne !

¢ Mais il nous tue !... s'çcria la pauvre femme.

¢ Il nous tue aujourd'hui comme il nous sauvait il y a quelques mois en nous envoyant les prçmices de son gain ! rçpondit le bon David qui eut l'esprit de comprendre que le dçsespoir menait sa femme au-delÞ des bornes et qu'elle reviendrait bientòt Þ son amour pour Lucien. Mercier disait dans son *Tableau de Paris*, il y a environ cinquante ans[17], que la littçrature, la poçsie, les lettres et les sciences, que les crçations du cerveau ne pouvaient jamais nourrir un homme ; et Lucien en sa qualitç de poæte, n'a pas cru Þ l'expçrience de cinq siæcles. Les moissons arrosçes d'encre ne se font (quand elles se font) que dix ou douze ans apræs les semailles, et Lucien a pris l'herbe pour la gerbe. Il aura du moins appris la vie. Apræs avoir çtç la dupe d'une femme, il devait ètre la dupe du monde et des fausses amitiçs. L'expçrience qu'il a gagnçe est chærement payçe, voilÞ tout. Nos ancètres disaient : Pourvu qu'un fils de famille revienne avec ses deux oreilles et l'honneur sauf, tout est bien...

¢ L'honneur !... s'çcria la pauvre Æve. Hçlas ! Þ combien de vertus Lucien a-t-il manquç !... Çcrire contre sa conscience ! Attaquer son meilleur ami !... Accepter l'argent d'une actrice !... Se montrer avec elle ! Nous mettre sur la paille !...

¢ Oh ! cela, ce n'est rien !... ¹ s'çcria David qui s'arrèta.

Le secret du faux commis par son beau-fræe allait lui çchapper, et malheureusement Æve, en s'apercevant de ce mouvement, conserva de vagues inquiçtudes.

ª Comment rien ! rçpondit-elle. Et o÷ prendrons-nous de quoi payer trois mille francs ?

¢ D'abord, reprit David, nous allons avoir Þ renouveler le bail de l'exploitation de notre imprimerie avec Cçrizet. Depuis six mois les quinze pour cent que les Cointet lui allouent sur les travaux faits pour eux lui ont donnç six cents francs, et il a su gagner cinq cents francs avec des ouvrages de ville.

¢ Si les Cointet savent cela, peut-ètre ne recommenceront-ils pas le bail, ils auront peur de lui, dit Æve, car Cçrizet est un homme dangereux.

¢ Eh ! que m'importe ! s'çcria Sçchard, dans quelques jours nous serons riches ! Une fois Lucien riche, mon ange, il n'aura que des vertus...

¢ Ah ! David, mon ami, mon ami, quel mot viens-tu de laisser çchapper ! En proie Þ la misære, Lucien serait donc sans force contre le mal ! Tu penses de lui tout ce qu'en pense M. d'Arthez ! Il n'y a pas de supçrioritç sans force, et Lucien est faible... Un ange qu'il ne faut pas tenter, qu'est-ce ?...

¢ Eh ! c'est une nature qui n'est belle que dans son milieu, dans sa sphære, dans son ciel. Lucien n'est pas fait pour lutter, je lui çpargnerai la lutte. Tiens, vois ! je suis trop præs du rçsultat pour ne pas t'initier aux moyens. ¹ Il sortit de sa poche plusieurs feuillets de papier blanc de la grandeur d'un in-octavo, les brandit victorieusement et les apporta sur les genoux de sa femme. ª Une rame de ce papier, format grand raisin, ne coùtera pas plus de cinq francs, dit-il en faisant manier les çchantillons Þ Æve, qui laissa voir une surprise enfantine[18].

¢ Eh bien, comment as-tu fait ces essais ! dit-elle.

¢ Avec un vieux tamis en crin que j'ai pris Þ Marion, rçpondit-il.

¢ Tu n'es donc pas encore content ? demanda-t-elle.

¢ La question n'est pas dans la fabrication, elle est dans le prix de revient de la pàte. Hçlas ! mon enfant, je ne suis qu'un des derniers entrçs dans cette voie difficile[19]. Mme Masson, dæs 1794, essayait de convertir les papiers imprimçs en papier blanc ; elle a rçussi, mais Þ quel prix ! En Angleterre, vers 1800, le marquis de Salisbury tentait, en mème temps que Sçguin en 1801, en France, d'employer la paille Þ la fabrication du papier. Notre roseau commun, l'*arundo phragmitis*[20], a fourni les feuilles de papier que tu tiens. Mais je vais employer les orties, les chardons ; car, pour maintenir le bon marchç de la matiære premiære, il faut s'adresser Þ des substances vçgçtales qui puissent venir dans les marçcages et dans les mauvais terrains : elles seront Þ vil prix. Le secret gìt tout entier dans une prçparation Þ donner Þ ces tiges. En ce moment mon procçdç n'est pas encore assez simple. Eh bien, malgrç cette difficultç, je suis sùr de donner Þ la papeterie franåaise le privilæge dont jouit notre littçrature, en faire un monopole pour notre pays, comme les Anglais ont celui du fer, de la houille ou des poteries communes. Je veux ètre le Jacquard[21] de la papeterie. ¹

Æve se leva, mue par un enthousiasme et par une admiration que la simplicitç de David excitait ; elle ouvrait ses bras et le serra sur son cő ur en

penchant sa tète sur son çpaule.

ª Tu me rçcompenses comme si j'avais dçjÞ trouvç ¹ , lui dit-il.

Pour toute rçponse, Æve montra sa belle figure tout inondçe de larmes, et resta pendant un moment sans pouvoir parler.

ª Je n'embrasse pas l'homme de gçnie, dit-elle, mais le consolateur ! ¾ une gloire tombçe, tu m'opposes une gloire qui s'çlæve. Aux chagrins que me cause l'abaissement d'un fræe, tu opposes la grandeur du mari... Oui, tu seras grand comme les Graindorge, les Rouvet, les Van Robais, comme le Persan qui nous a donnç la garance[22], comme tous ces hommes dont tu m'as parlç, dont les noms restent obscurs parce qu'en perfectionnant une industrie ils ont fait le bien sans çclat. ¹

ª Que font-ils, Þ cette heure ?... ¹ disait Boniface.

Le grand Cointet se promenait sur la place du Mùrier avec Cçrizet en examinant les ombres de la femme et du mari qui se dessinaient sur les rideaux de mousseline ; car il venait causer tous les jours Þ minuit avec Cçrizet, chargç de surveiller les moindres dçmarches de son ancien patron.

ª Il lui montre, sans doute, les papiers qu'il a fabriquçs ce matin, rçpondit Cçrizet.

¢ De quelles substances s'est-il servi ? demanda le fabricant de papier.

¢ Impossible de le deviner, rçpondit Cçrizet, j'ai trouç le toit, j'ai grimpç dessus, et j'ai vu mon naíf, pendant la nuit derniære, faisant bouillir sa pàte dans la bassine en cuivre ; j'ai eu beau examiner ses approvisionnements amoncelçs dans un coin, tout ce que j'ai pu remarquer, c'est que les matiæres premiæres ressemblent Þ des tas de filasse...

¢ N'allez pas plus loin, dit Boniface Cointet d'une voix pateline Þ son espion, ce serait improbe !... Mme Sçchard vous proposera de renouveler votre bail de l'exploitation de l'imprimerie, dites que vous voulez vous faire imprimeur, offrez la moitiç de ce que valent le brevet et le matçriel, et si l'on y consentait, venez me trouver. En tout cas, traìnez en longueur... ils sont sans argent.

¢ Sans un sou ! dit Cçrizet.

¢ Sans un sou ¹ , rçpçta le grand Cointet. ª Ils sont Þ moi ¹ , se dit-il.

La maison Mçtivier et la maison Cointet fræres joignaient la qualitç de banquiers Þ leur mçtier de commissionnaires en papeterie et de papetiers-imprimeurs ; titre pour lequel ils se gardaient bien d'ailleurs de payer patente. Le fisc n'a pas encore trouvç le moyen de contròler les affaires commerciales au point de forcer tous ceux qui font subrepticement la

banque Þ prendre patente de banquier, laquelle Þ Paris, par exemple, coùte cinq cents francs. Mais les fræres Cointet et Mçtivier, pour ètre ce qu'on appelle Þ la Bourse des *marrons*, n'en remuaient pas moins entre eux quelques centaines de mille francs par trimestre sur les places de Paris, de Bordeaux et d'Angoulème. Or, dans la soirçe mème, la maison Cointet fræres avait reåu de Paris les trois mille francs d'effets faux fabriquçs par Lucien. Le grand Cointet avait aussitòt bàti sur cette dette une formidable machine dirigçe, comme on va le voir, contre le patient et pauvre inventeur.

Le lendemain, Þ sept heures du matin, Boniface Cointet se promenait le long de la prise d'eau qui alimentait sa vaste papeterie, et dont le bruit couvrait celui des paroles. Il y attendait un jeune homme, àgç de vingt-neuf ans, depuis six semaines avouç præs le tribunal de premiære instance d'Angoulème, et nommç Pierre Petit-Claud.

ª Vous çtiez au collæge d'Angoulème en mème temps que David Sçchard, dit le grand Cointet en saluant le jeune avouç, qui se gardait bien de manquer Þ l'appel du riche fabricant.

¢ Oui, monsieur, rçpondit Petit-Claud en se mettant au pas du grand Cointet.

¢ Avez-vous renouvelç connaissance ?

¢ Nous nous sommes rencontrçs deux fois tout au plus depuis mon retour. Il ne pouvait pas en ètre autrement : j'çtais enfoui dans l'çtude ou au Palais les jours ordinaires ; et, le dimanche ou les jours de fète, je travaillais Þ complçter mon instruction, car j'attendais tout de moi-mème... [1]

Le grand Cointet hocha la tète en signe d'approbation.

ª Quand David et moi nous nous sommes revus, il m'a demandç ce que je devenais. Je lui ai dit qu'apræs avoir fait mon droit Þ Poitiers, j'çtais devenu premier clerc de maìtre Olivet, et que j'espçrais un jour ou l'autre traiter de cette charge... Je connaissais beaucoup plus Lucien Chardon, qui se fait maintenant appeler de Rubemprç, l'amant de Mme de Bargeton, notre grand poæte, enfin le beau-frære de David Sçchard.

¢ Vous pouvez alors aller annoncer Þ David votre nomination et lui offrir vos services, dit le grand Cointet.

¢ Cela ne se fait pas, rçpondit le jeune avouç.

¢ Il n'a jamais eu de procæs, il n'a pas d'avouç, cela peut se faire [1], rçpondit Cointet qui toisait Þ l'abri de ses lunettes le petit avouç.

Fils d'un tailleur de l'Houmeau, dçdaignç par ses camarades de collæge, Pierre Petit-Claud paraissait avoir une certaine portion de fiel extravasçe

dans le sang. Son visage offrait une de ces colorations Þ teintes sales et brouillçes qui accusent d'anciennes maladies, les veilles de la misære, et presque toujours des sentiments mauvais. Le style familier de la conversation fournit une expression qui peut peindre ce garåon en deux mots : il çtait cassant et pointu. Sa voix fèlçe s'harmoniait Þ l'aigreur de sa face, Þ son air grèle, et Þ la couleur indçcise de son ő il de pie. L'ő il de pie est, suivant une observation de Napolçon, un indice d'improbitç. ª Regardez un tel, disait-il Þ Las Cases Þ Sainte-Hçlæne en lui parlant d'un de ses confidents qu'il fut forcç de renvoyer pour cause de malversations, je ne sais pas comment j'ai pu m'y tromper si longtemps, il a l'ő il d'une pie. ¹ Aussi, quand le grand Cointet eut bien examinç ce peut avouç maigrelet, piquç de petite vçrole, Þ cheveux rares, dont le front et le cràne se confondaient dçjÞ, quand il le vit faisant dçjÞ poser Þ sa dçlicatesse le poing sur la hanche, se dit-il : ª VoilÞ mon homme. ¹ En effet, Petit-Claud, abreuvç de dçdains, dçvorç par une corrosive envie de parvenir, avait eu l'audace, quoique sans fortune, d'acheter la charge de son patron trente mille francs, en comptant sur un mariage pour se libçrer ; et, suivant l'usage, il comptait sur son patron pour lui trouver une femme, car le prçdçcesseur a toujours intçrèt Þ marier son successeur, pour se faire payer sa charge. Petit-Claud comptait encore plus sur lui-mème, car il ne manquait pas d'une certaine supçrioritç, rare en province, mais dont le principe çtait dans sa haine. Grande haine, grands efforts. Il se trouve une grande diffçrence entre les avouçs de Paris et les avouçs de province, et le grand Cointet çtait trop habile pour ne pas mettre Þ profit les petites passions auxquelles obçissent ces petits avouçs. ¾ Paris, un avouç remarquable, et il y en a beaucoup, comporte un peu des qualitçs qui distinguent le diplomate : le nombre des affaires, la grandeur des intçrèts, l'çtendue des questions qui lui sont confiçes, le dispensent de voir dans la procçdure un moyen de fortune. Arme offensive ou dçfensive, la procçdure n'est plus pour lui, comme autrefois, un objet de lucre. En province, au contraire, les avouçs cultivent ce qu'on appelle dans les çtudes de Paris la *broutille*, cette foule de petits actes qui surchargent les mçmoires de frais et consomment du papier timbrç. Ces bagatelles occupent l'avouç de province, il voit des frais Þ faire lÞ o÷ l'avouç de Paris ne se prçoccupe que des honoraires. L'honoraire est ce que le client doit, en sus des frais, Þ son avouç pour la conduite plus ou moins habile de son affaire. Le fisc est pour moitiç dans les frais, tandis que les honoraires sont tout entiers pour l'avouç. Disons-le hardiment ! Les honoraires payçs sont rarement en

harmonie avec les honoraires demandçs et dus pour les services que rend un bon avouç. Les avouçs, les mçdecins et les avocats de Paris sont, comme les courtisanes avec leurs amants d'occasion, excessivement en garde contre la reconnaissance de leurs clients. Le client, avant et apræs l'affaire, pourrait faire deux admirables tableaux de genre, dignes de Meissonier[23], et qui seraient sans doute enchçris par des avouçs honoraires. Il existe entre l'avouç de Paris et l'avouç de province une autre diffçrence. L'avouç de Paris plaide rarement, il parle quelquefois au tribunal dans les rçfçrçs ; mais, en 1822, dans la plupart des dçpartements (depuis, l'avocat a pullulç), les avouçs çtaient avocats et plaidaient eux-mèmes leurs causes. De cette double vie, il rçsulte un double travail qui donne Þ l'avouç de province les vices intellectuels de l'avocat, sans lui òter les pesantes obligations de l'avouç. L'avouç de province devient bavard, et perd cette luciditç de jugement, si nçcessaire Þ la conduite des affaires. En se dçdoublant ainsi, un homme supçrieur trouve souvent en lui-mème deux hommes mçdiocres. ¾ Paris, l'avouç ne se dçpensant point en paroles au tribunal, ne plaidant pas souvent le pour et le contre, peut conserver de la rectitude dans les idçes. S'il dispose la balistique du droit, s'il fouille dans l'arsenal des moyens que prçsentent les contradictions de la jurisprudence, il garde sa conviction sur l'affaire, Þ laquelle il s'efforce de prçparer un triomphe. En un mot, la pensçe grise beaucoup moins que la parole. ¾ force de parler, un homme finit par croire Þ ce qu'il dit ; tandis qu'on peut agir contre sa pensçe sans la vicier, et faire gagner un mauvais procæs sans soutenir qu'il est bon, comme le fait l'avocat plaidant. Aussi le vieil avouç de Paris peut-il faire, beaucoup mieux qu'un vieil avocat, un bon juge. Un avouç de province a donc bien des raisons d'ètre un homme mçdiocre : il çpouse de petites passions, il mæne de petites affaires, il vit en faisant des frais, il abuse du Code de procçdure, et il plaide ! En un mot, il a beaucoup d'infirmitçs. Aussi, quand il se rencontre parmi les avouçs de province un homme remarquable, est-il vraiment supçrieur !

ª Je croyais, monsieur, que vous m'aviez mandç pour vos affaires, rçpondit Petit-Claud en faisant de cette observation une çpigramme par le regard qu'il lanåa sur les impçnçtrables lunettes du grand Cointet.

¢ Pas d'ambages, rçpliqua Boniface Cointet. Çcoutez-moi... ¹

Apræs ce mot, gros de confidences, Cointet alla s'asseoir sur un banc en invitant Petit-Claud Þ l'imiter.

ª Quand M. du Hautoy passa par Angoulème en 1804 pour aller Þ Valence en qualitç de consul, il y connut Mme de Sçnonches, alors Mlle Zçphirine, et il en eut une fille, dit Cointet tout bas Þ l'oreille de son interlocuteur... Oui, reprit-il en voyant faire un haut-le-corps Þ Petit-Claud, le mariage de Mlle Zçphirine avec M. de Sçnonches a suivi promptement cet accouchement clandestin. Cette fille, çlevçe Þ la campagne chez sa mære, est Mlle Franåoise de La Haye, dont prend soin Mme de Sçnonches qui, selon l'usage, est sa marraine. Comme ma mære, fermiære de la vieille Mme de Cardanet, la grand-mære de Mlle Zçphirine, avait le secret de l'unique hçritiære des Cardanet et des Sçnonches de la branche aìnçe, on m'a chargç de faire valoir la petite somme que M. Francis du Hautoy destina dans le temps Þ sa fille. Ma fortune s'est faite avec ces dix mille francs, qui se montent Þ trente mille francs aujourd'hui. Mme de Sçnonches donnera bien le trousseau, l'argenterie et quelque mobilier Þ sa pupille ; moi, je puis vous faire avoir la fille, mon garåon, dit Cointet en frappant sur le genou de Petit-Claud. En çpousant Franåoise de La Haye, vous augmenterez votre clientæle de celle d'une grande partie de l'aristocratie d'Angoulème. Cette alliance, par la main gauche, vous ouvre un avenir magnifique... La position d'un avocat-avouç paraìtra suffisante : on ne veut pas mieux, je le sais.

¢ Que faut-il faire ?... dit avidement Petit-Claud, car vous avez Me Cachan pour avouç...

¢ Aussi ne quitterai-je pas brusquement Cachan pour vous, vous n'aurez ma clientæle que plus tard, dit finement le grand Cointet. Ce qu'il faut faire, mon ami ? eh ! mais les affaires de David Sçchard. Ce pauvre diable a mille çcus de billets Þ nous payer, il ne les payera pas, vous le dçfendrez contre les poursuites de maniære Þ faire çnormçment de frais... Soyez sans inquiçtude, marchez, entassez les incidents. Doublon, mon huissier, qui sera chargç de l'actionner, sous la direction de Cachan, n'ira pas de mainmorte... ¾ bon çcouteur, un mot suffit. Maintenant, jeune homme ?... ¹

Il se fit une pause çloquente pendant laquelle ces deux hommes se regardærent.

ª Nous ne nous sommes jamais vus, reprit Cointet, je ne vous ai rien dit, vous ne savez rien de M. du Hautoy, ni de Mme de Sçnonches, ni de Mlle de La Haye ; seulement, quand il en sera temps, dans deux mois, vous demanderez cette jeune personne en mariage. Quand nous aurons Þ nous voir, vous viendrez ici, le soir. N'çcrivons point.

¢ Vous voulez donc ruiner Sçchard ? demanda Petit-Claud.

¢ Pas tout Þ fait ; mais il faut le tenir pendant quelque temps en prison...

¢ Et dans quel but ?...

¢ Me croyez-vous assez niais pour vous le dire ? si vous avez l'esprit de le deviner, vous aurez celui de vous taire.

¢ Le pære Sçchard est riche, dit Petit-Claud en entrant dçjÞ dans les idçes de Boniface et apercevant une cause d'insuccæs.

¢ Tant que le pære vivra, il ne donnera pas un liard Þ son fils, et cet ex-typographe n'a pas encore envie de faire tirer son billet de mort...

¢ C'est entendu ! dit Petit-Claud qui se dçcida promptement. Je ne vous demande pas de garanties, je suis avouç ; si j'çtais jouç, nous aurions Þ compter ensemble. ¹

ª Le dròle ira loin ¹ , pensa Cointet en saluant Petit-Claud.

Le lendemain de cette confçrence, le 30 avril, les fræres Cointet firent prçsenter le premier des trois billets fabriquçs par Lucien. Par malheur, l'effet fut remis Þ la pauvre Mme Sçchard, qui, en reconnaissant l'imitation de la signature de son mari par Lucien, appela David et lui dit Þ brùle-pourpoint : ª Tu n'as pas signç ce billet ?...

¢ Non ! lui dit-il. Ton frære çtait si pressç, qu'il a signç pour moi... ¹

Æve rendit le billet au garåon de caisse de la maison Cointet fræres en lui disant : ª Nous ne sommes pas en mesure. ¹

Puis, en se sentant dçfaillir, elle monta dans sa chambre o÷ David la suivit.

ª Mon ami, dit Æve Þ Sçchard d'une voix mourante, cours chez MM. Cointet, ils auront des çgards pour toi ; prie-les d'attendre, et d'ailleurs fais-leur observer qu'au renouvellement du bail de Cçrizet ils te devront mille francs. ¹

David alla sur-le-champ chez ses ennemis. Un prote peut toujours devenir imprimeur, mais il n'y a pas toujours un nçgociant chez un habile typographe ; aussi David, qui connaissait peu les affaires, resta-t-il court devant le grand Cointet lorsque, apræs lui avoir, la gorge serrçe et le cő ur palpitant, assez mal dçbitç ses excuses et formulç sa requète, il en reåut cette rçponse : ª Ceci ne nous regarde en rien, nous tenons le billet de Mçtivier, Mçtivier nous payera. Adressez-vous Þ M. Mçtivier.

¢ Oh ! dit Æve en apprenant cette rçponse, du moment o÷ le billet retourne Þ M. Mçtivier, nous pouvons ètre tranquilles. ¹

Le lendemain, Victor-Ange-Hermçnçgilde Doublon, huissier de MM. Cointet, fit le protèt[24] Þ deux heures, heure o÷ la place du Mùrier est pleine

de monde ; et, malgrç le soin qu'il eut de causer sur la porte de l'allçe avec Marion et Kolb, le protèt n'en fut pas moins connu de tout le commerce d'Angoulème dans la soirçe. D'ailleurs, les formes hypocrites de Me Doublon, Þ qui le grand Cointet avait recommandç les plus grands çgards, pouvaient-elles sauver Æve et David de l'ignominie commerciale qui rçsulte d'une suspension de payement ? qu'on en juge ! Ici, les longueurs vont paraìtre trop courtes. Quatre-vingt-dix lecteurs sur cent seront affriolçs par les dçtails suivants comme par la nouveautç la plus piquante. Ainsi sera prouvçe encore une fois la vçritç de cet axiome :

Il n'y a rien de moins connu que ce que tout le monde doit savoir, LA LOI[25] !

Certes, Þ l'immense majoritç des Franåais, le mçcanisme d'un des rouages de la Banque, bien dçcrit, offrira l'intçrèt d'un chapitre de voyage dans un pays çtranger. Lorsqu'un nçgociant envoie de la ville o÷ il a son çtablissement un de ses billets Þ une personne demeurant dans une autre ville, comme David çtait censç l'avoir fait pour obliger Lucien, il change l'opçration si simple d'un effet souscrit entre nçgociants de la mème ville pour affaires de commerce en quelque chose qui ressemble Þ la lettre de change tirçe d'une place sur une autre. Ainsi, en prenant les trois effets Þ Lucien, Mçtivier çtait obligç, pour en toucher le montant, de les envoyer Þ MM. Cointet fræres, ses correspondants. De lÞ une premiære perte pour Lucien, dçsignçe sous le nom de *commission pour change de place*, et qui s'çtait traduite par un tant pour cent rabattu sur chaque effet, outre l'escompte. Les effets Sçchard avaient donc passç dans la catçgorie des affaires de Banque. Vous ne sauriez croire Þ quel point la qualitç de banquier, jointe au titre auguste de crçancier, change la condition du dçbiteur. Ainsi, *en Banque* (saisissez bien cette expression ?), dæs qu'un effet transmis de la place de Paris Þ la place d'Angoulème est impayç, les banquiers se doivent Þ eux-mèmes de s'adresser ce que la loi nomme un *compte de retour*. Calembour Þ part, jamais les romanciers n'ont inventç de conte plus invraisemblable que celui-lÞ ; car voici les ingçnieuses plaisanteries Þ la Mascarille[26] qu'un certain article du Code de commerce autorise, et dont l'explication vous dçmontrera combien d'atrocitçs se cachent sous ce mot terrible : *la légalité !*

Dæs que Me Doublon eut fait enregistrer son protèt, il l'apporta lui-mème Þ MM. Cointet fræres. L'huissier çtait en compte avec ces loups-cerviers d'Angoulème, et leur faisait un crçdit de six mois que le grand Cointet

menait Þ un an par la maniære dont il le soldait, tout en disant de mois en mois, Þ ce sous-loup-cervier : ª Doublon, vous faut-il de l'argent ? ¹ Ce n'est pas tout encore ! Doublon favorisait d'une remise cette puissante maison qui gagnait ainsi quelque chose sur chaque acte, un rien, une misære, un franc cinquante centimes sur un protèt !... Le grand Cointet se mit Þ son bureau tranquillement, y prit un petit carrç de papier timbrç de trente-cinq centimes tout en causant avec Doublon de maniære Þ savoir de lui des renseignements sur l'çtat vrai des commeråants.

ª Eh bien, ètes-vous content du petit Gannerac ?...

¢ Il ne va pas mal. Dame ! un roulage...

¢ Ah ! le fait est qu'il a du tirage ! On m'a dit que sa femme lui causait beaucoup de dçpenses...

¢ ¾ lui ?... ¹ s'çcria Doublon d'un air narquois.

Et le Loup-Cervier, qui venait d'achever de rçgler son papier, çcrivit en ronde le sinistre intitulç sous lequel il dressa le compte suivant. (*Sic !)*

COMPTE DE RETOUR ET FRAIS

À un effet de MILLE FRANCS, *daté d'Angoulême le dix février mil huit cent vingt-deux, souscrit par* SÇCHARD FILS, Þ l'*ordre de* LUCIEN CHARDON dit DE RUBEMBRÇ *passé à l'ordre de* MÇTIVIER, *et à notre ordre, échu le trente avril dernier, protesté par* DOUBLON, *huissier, le premier mai mil huit cent vingt-deux.*

Principal	1 000
Protêt	12,35
Commission à un demi pour cent	5
Commission de courtage d'un quart %	2,50
Timbre de notre retraite et du présent	1,35
Intérêts et ports de lettres	3
	1 024,20
Change de place à un et un quart % sur 1 024,20	13,25
	1 037,45

Mille trente-sepl francs quarante-cinq centimes, de laquelle somme nous nous remboursons en notre traite à vue sur MM. Métivier, rue Serpente, à Paris, à l'ordre de M. Gannerac de l'Houmeau.

Angoulème, le deux mai mil huit cent vingt-deux.

COINTET fræres.

Au bas de ce petit mçmoire, fait avec toute l'habitude d'un praticien, car il causait toujours avec Doublon, le grand Cointet çcrivit la dçclaration suivante :

Nous soussignés, Postel, maître pharmacien à l'Houmeau, et Gannerac, commissionnaire en roulage, négociants en cette ville, certifions que le change de notre place sur Paris est de un et un quart pour cent.

Angoulème, le trois mai mil huit cent vingt-deux.

ª Tenez, Doublon, faites-moi le plaisir d'aller chez Postel et chez Gannerac, les prier de me signer cette dçclaration, et rapportez-la-moi demain matin. [1]

Et Doublon, au fait de ces instruments de torture, s'en alla, comme s'il se fùt agi de la chose la plus simple. Çvidemment le protèt aurait çtç remis, comme Þ Paris, sous enveloppe, tout Angoulème devait ètre instruit de l'çtat malheureux dans lequel çtaient les affaires de ce pauvre Sçchard. Et de combien d'accusations son apathie ne fut-elle pas l'objet ? les uns le disaient perdu par l'amour excessif qu'il portait Þ sa femme ; les autres l'accusaient de trop d'affection pour son beau-fræe. Et quelles atroces conclusions chacun ne tirait-il pas de ces prçmisses ? on ne devait jamais çpouser les intçrèts de ses proches ! On approuvait la duretç du pære Sçchard envers son fils, on l'admirait !

Maintenant, vous tous qui, par des raisons quelconques, oubliez de *faire honneur à vos engagements*, examinez bien les procçdçs, parfaitement lçgaux, par lesquels, en dix minutes, on fait, en Banque, rapporter vingt-huit francs d'intçrèt Þ un capital de mille francs.

Le premier article de ce *compte de retour* en est la seule chose incontestable.

Le deuxiæme article contient la part du fisc et de l'huissier. Les six francs que peråoit le Domaine en enregistrant le chagrin du dçbiteur et fournissant le papier timbrç, feront vivre l'abus encore pendant longtemps ! Vous savez, d'ailleurs, que cet article donne un bçnçfice d'un franc cinquante centimes au banquier Þ cause de la remise faite par Doublon.

La commission d'un demi pour cent, objet du troisiæme article, est prise sous ce prçtexte ingçnieux, que ne pas recevoir son payement çquivaut, en banque, Þ escompter un effet. Quoique ce soit absolument le contraire, rien de plus semblable que de donner mille francs ou de ne pas les encaisser.

Quiconque a prçsentç des effets Þ l'escompte, sait qu'outre les six pour cent dus lçgalement, l'escompteur prçlæve, sous l'humble nom de commission, un tant pour cent qui reprçsente les intçrèts que lui donne, au-dessus du taux lçgal, le gçnie avec lequel il fait valoir ses fonds. Plus il peut gagner d'argent, plus il vous en demande. Aussi faut-il escompter chez les sots, c'est moins cher. Mais en Banque y a-t-il des sots ?...

La loi oblige le banquier Þ faire certifier par un agent de change le taux du change. Dans les places assez malheureuses pour ne pas avoir de Bourse, l'agent de change est supplçç par deux nçgociants. La commission dite de courtage due Þ l'agent est fixçe Þ un quart pour cent de la somme exprimçe dans l'effet protestç. L'usage s'est introduit de compter cette commission comme donnçe aux nçgociants qui remplacent l'agent, et le banquier la met tout simplement dans sa caisse. De lÞ le troisiæme article[27] de ce charmant compte.

Le quatriæme article comprend le coùt du carrç de papier timbrç sur lequel est rçdigç le *compte de retour* et celui du timbre de ce qu'on appelle si ingçnieusement la retraite, c'est-Þ-dire la nouvelle traite tirçe par le banquier sur son confrære, pour se rembourser.

Le cinquiæme article comprend le prix des ports de lettres et les intçrèts lçgaux de la somme pendant tout le temps qu'elle peut manquer dans la caisse du banquier.

Enfin le change de place, l'objet mème de la Banque, est ce qu'il en coùte pour se faire payer d'une place Þ l'autre.

Maintenant çpluchez ce compte, o÷, selon la maniære de supputer du Þolichinelle de la chanson napolitaine si bien jouçe par Lablache[28], quinze et cinq font vingt-deux ? Çvidemment la signature de MM. Postel et Gannerac çtait une affaire de complaisance : les Cointet certifiaient au besoin pour Gannerac ce que Gannerac certifiait pour les Cointet. C'est la mise en pratique de ce proverbe connu, *Passez-moi la rhubarbe, je vous passerai le séné*. MM. Cointet fræres, se trouvant en compte courant avec Mçtivier, n'avaient pas besoin de faire traite. Entre eux, un effet retournç ne produisait qu'une ligne de plus au *crédit* ou au *débit*.

Ce compte fantastique se rçduisait donc en rçalitç Þ mille francs dus, au protèt de treize francs, et Þ un demi pour cent d'intçrèt pour un mois de retard, en tout peut-ètre mille dix-huit francs.

Si une grande maison de banque a tous les jours, en moyenne, un *compte de retour* sur une valeur de mille francs, elle touche tous les jours vingt-huit

francs par la gràce de Dieu et les constitutions de la Banque, royautç formidable inventçe par les juifs au douziæme siæcle, et qui domine aujourd'hui les trònes et les peuples. En d'autres termes, mille francs rapportent alors Þ cette maison vingt-huit francs par jour ou dix mille deux cent vingt francs par an. Triplez la moyenne des *comptes de retour*, et vous apercevrez un revenu de trente mille francs, donnç par ces capitaux fictifs. Aussi rien de plus amoureusement cultivç que les *comptes de retour*. David Sçchard serait venu payer son effet, le trois mai, ou le lendemain mème du protèt, MM. Cointet fræres lui eussent dit : ª Nous avons retournç votre effet Þ M. Mçtivier ! ¹ quand mème l'effet se fùt encore trouvç sur leur bureau. Le *compte de retour* est acquis le soir mème du protèt. Ceci, dans le langage de la banque de province, s'appelle : *faire suer les écus*. Les seuls ports de lettres produisent quelque vingt mille francs Þ la maison Keller qui correspond avec le monde entier, et les *comptes de retour* payent la loge aux Italiens, la voiture et la toilette de Mme la baronne de Nucingen. Le *port de lettre* est un abus d'autant plus effroyable que les banquiers s'occupent de dix affaires semblables en dix lignes d'une lettre. Chose çtrange ! le fisc a sa part dans cette prime arrachçe au malheur, et le Trçsor public s'enfle ainsi des infortunes commerciales. Quant Þ la Banque, elle jette au dçbiteur, du haut de ses comptoirs, cette parole pleine de raison : ª Pourquoi n'ètes-vous pas en mesure ? ¹ Þ laquelle malheureusement on ne peut rien rçpondre. Ainsi le *compte de retour* est un conte plein de fictions terribles pour lequel les dçbiteurs, qui rçflçchiront sur cette page instructive, çprouveront dçsormais un effroi salutaire.

Le quatre mai, Mçtivier reåut de MM. Cointet fræres le *compte de retour* avec un ordre de poursuivre Þ outrance Þ Paris M. Lucien Chardon dit de Rubemprç.

Quelques jours apræs, Æve reåut, en rçponse Þ la lettre qu'elle çcrivit Þ M. Mçtivier, le petit mot suivant, qui la rassura complætement.

ª ¾ M. SÇCHARD FILS, IMPRIMEUR ¾ ANGOULÈME

ª J'ai reåu en son temps votre estimçe du 5 courant. J'ai compris, d'apræs vos explications relativement Þ l'effet impayç du 30 avril dernier, que vous aviez obligç votre beau-frære, M. de Rubemprç, qui fait assez de dçpenses pour que ce soit vous rendre service que de le contraindre Þ payer : il est dans une situation Þ ne pas se laisser longtemps poursuivre. Si votre honorç

beau-fræe ne payait point, je ferais fond sur la loyautç de votre vieille maison, et me dis, comme toujours,

ª Votre dçvouç serviteur,

ª MÇTIVIER. ¹

ª Eh bien, dit Æve Þ David, mon fræe saura par cette poursuite que nous n'avons pas pu payer. ¹

Quel changement cette parole n'annonåait-elle pas chez Æve ? L'amour grandissant que lui inspirait le caractære de David, de mieux en mieux connu, prenait dans son cőur la place de l'affection fraternelle. Mais Þ combien d'illusions ne disait-elle pas adieu ?...

Voyons maintenant tout le chemin que fit le *compte de retour* sur la place de Paris ? Un tiers porteur, nom commercial de celui qui possæde un effet par transmission, est libre, aux termes de la loi, de poursuivre uniquement celui des divers dçbiteurs de cet effet qui lui prçsente la chance d'ètre payç le plus promptement. En vertu de cette facultç, Lucien fut poursuivi par l'huissier de M. Mçtivier. Voici quelles furent les phases de cette action, d'ailleurs entiærement inutile. Mçtivier, derriære lequel se cachaient les Cointet, connaissait l'insolvabilitç de Lucien ; mais, toujours dans l'esprit de la loi, l'insolvabilitç *de fait* n'existe *en droit* qu'apræs avoir çtç constatçe. On constata donc l'impossibilitç d'obtenir de Lucien le payement de l'effet, de la maniære suivante.

L'huissier de Mçtivier dçnonåa, le 5 mai, le *compte de retour* et le protèt d'Angoulème Þ Lucien, en l'assignant au tribunal de commerce de Paris pour entendre dire une foule de choses, entre autres qu'il serait condamnç par corps comme nçgociant. Quand, au milieu de sa vie de cerf aux abois, Lucien lut ce grimoire, il recevait la signification d'un jugement obtenu contre lui par dçfaut au tribunal de commerce. Coralie, sa maìtresse, ignorant ce dont il s'agissait, imagina que Lucien avait obligç son beau-fræe ; elle lui donna tous les actes ensemble, trop tard. Une actrice voit trop d'acteurs en huissiers dans les vaudevilles pour croire au papier timbrç. Lucien eut des larmes aux yeux, il s'apitoya sur Sçchard, il eut honte de son faux, et il voulut payer. Naturellement, il consulta ses amis sur ce qu'il devait faire pour gagner du temps. Mais quand Lousteau, Blondet, Bixiou, Nathan eurent instruit Lucien du peu de cas qu'un poæte devait faire du tribunal de commerce, juridiction çtablie pour les boutiquiers, le poæte se trouvait dçjÞ sous le coup d'une saisie. Il voyait Þ sa porte cette petite

affiche jaune dont la couleur dçteint sur les portiæres, qui a la vertu la plus astringente sur le crçdit, qui porte l'effroi dans le cő ur des moindres fournisseurs, et qui surtout glace le sang dans les veines des poætes assez sensibles pour s'attacher Þ ces morceaux de bois, Þ ces guenilles de soie, Þ ces tas de laine coloriçe, Þ ces brimborions appelçs mobilier. Quand on vint pour enlever les meubles de Coralie, l'auteur des *Marguerites* alla trouver un ami de Bixiou, Desroches, un avouç qui se mit Þ rire en voyant tant d'effroi chez Lucien pour si peu de chose. ª Ce n'est rien, mon cher, vous voulez gagner du temps ? ¢ Le plus possible. ¢ Eh bien, opposez-vous Þ l'exçcution du jugement. Allez trouver un de mes amis, Masson, un agrçç, portez-lui vos piæces, il renouvellera l'opposition, se prçsentera pour vous, et dçclinera la compçtence du tribunal de commerce. Ceci ne fera pas la moindre difficultç, vous ètes un journaliste assez connu. Si vous ètes assignç devant le tribunal civil, vous viendrez me voir, åa me regardera : je me charge de faire promener ceux qui veulent chagriner la belle Coralie. ¹ Le vingt-huit mai, Lucien, assignç devant le tribunal civil, y fut condamnç plus promptement que ne le pensait Desroches, car on poursuivait Lucien Þ outrance. Quand une nouvelle saisie fut pratiquçe, lorsque l'affiche jaune vint encore dorer les pilastres de la porte de Coralie et qu'on voulut enlever le mobilier, Desroches, un peu sot de s'ètre *laissé pincer* par son confrære (telle fut son expression), s'y opposa, prçtendant, avec raison d'ailleurs, que le mobilier appartenait Þ Mlle Coralie, et il introduisit un rçfçrç. Sur le rçfçrç, le prçsident du tribunal renvoya les parties Þ l'audience, o÷ la propriçtç des meubles fut adjugçe Þ l'actrice par un jugement. Mçtivier, qui appela de ce jugement, fut dçboutç de son appel par un arrèt, le trente juillet.

Le sept aoùt, Me Cachan reåut par la diligence un çnorme dossier intitulç : MÇTIVIER CONTRE SÇCHARD ET LUCIEN CHARDON.

La premiære piæce çtait la jolie petite note suivante, dont l'exactitude est garantie, elle a çtç copiçe.

Billet du 30 avril dernier, souscrit par Séchard fils, ordre Lucien de Rubempré (2 mai). Compte de retour :

	1037 fr. 45 c.
(5 mai.) Dénonciation du compte de retour et du protêt avec assignation devant le tribunal de commerce de Paris, pour le 7 mai	8,75
(7 mai.) Jugement, condamnation par défaut, avec contrainte par corps	35
(10 mai.) Signification du jugement	8,50
(12 mai.) Commandement	5,50
(14 mai.) Procès-verbal de saisie	16
(18 mai.) Procès-verbal d'apposition d'affiches.	15,25
(19 mai.) Insertion au journal	4
(24 mai.) Procès-verbal de récolement précédant l'enlèvement, et contenant opposition à l'exécution du jugement par le sieur Lucien de Rubempré..........................	12
(27 mai.) Jugement du tribunal qui, faisant droit, renvoie, sur l'opposition dûment réitérée, les parties devant le tribunal civil	35
(28 mai.) Assignation à bref délai par Métivier, devant le tribunal civil avec constitution d'avoué............................	6,50
(2 juin.) Jugement contradictoire qui condamne Lucien Chardon à payer les causes du compte de retour *et laisse à la charge du poursuivant les frais faits devant le tribunal de commerce*	150
(6 juin.) Signification dudit	10
(15 juin.) Commandement	5,50
(19 juin.) Procès-verbal tendant à saisie, et contenant opposition à cette saisie par la demoiselle Coralie, qui prétend que le mobilier lui appartient et demande d'aller en référé sur l'heure, dans le cas où l'on voudrait passer outre	20
Ordonnance du président, qui renvoie les parties à l'audience en état de référé	40
(19 juin.) Jugement qui adjuge la propriété des meubles à ladite demoiselle Coralie.........	250
(20 juin.) Appel par Métivier	17
(30 juin.) Arrêt confirmatif du jugement	250
Total.........................	889
Billet du 31 mai	1 037,45
Dénonciation à Lucien	8,75
	1 046,20
Billet du 30 juin, compte de retour	1 037,45
Dénonciation à Lucien	8,75
	1 046,20

---

1 C'est seulement dans la seconde moitiç du siæcle que le passeport intçrieur tombera en dçsuçtude.

2 Voiture publique et bon marchç qui fait le service dans la banlieue parisienne.

3 LÞ encore, la chronologie interne du roman s'avære plus que problçmatique.

4 C'est sur ce mot (suivi de l'indication : ª Aux Jardies, dçcembre 1838, Paris, mai 1839 ¹) que se terminait dans l'çdition originale *Un grand homme de province à Paris*. Le texte de l'çdition Dumont commence ici.

5 Tirelire.

6 Mçdicament qu'on applique localement Þ l'extçrieur (par exemple, onguents ou cataplasmes).

7 Cet emploi comme adjectif est rare, mais attestç.

8 Ce mot rçgional dçsigne une vieille barque o÷ l'on conserve le poisson.

9 Saint Luc.

10 Ce financier (fils de papetier) acheta aux papeteries du Poitou et de l'Angoumois leur production de deux ans, fit courir le bruit d'une hausse et revendit aussitòt Þ des maisons de Tours et de Nantes. Profit : 300 000 francs.

11 Comme de nombreux journalistes, Balzac se moque de l'amphigouri kantien, mis Þ la mode par les cours de Victor Cousin.

12 Ces histoires font partie du vieux fonds mçdiçval de colportage. La lçgende du Juif-Errant est connue depuis le XIIIe siæcle : il est condamnç Þ parcourir sans trève le monde pour avoir insultç le Christ montant au Calvaire. L'histoire de Robert le Diable est elle aussi du XIIIe siæcle : ce chevalier, victime innocente d'une faute de sa mære, s'arrache Þ l'influence diabolique et finit comme un saint apræs avoir expiç ses dçbordements en s'offrant aux humiliations rçservçes Þ l'insensç qu'il feint d'ètre, et dçfendu par trois fois, sous un dçguisement, l'Empire contre les Turcs. La lçgende languedocienne de Maguelonne et de Pierre de Provence remonte au XIIe siæcle et a çtç mise en roman au XVe.

13 Populairement : trompera.

14 C'est-Þ-dire un remplaåant pour le service militaire.

15 C'est-Þ-dire Þ tout mçlanger, puisque le bas de casse ne contient que les caractæres minuscules.

16 Lunettes Þ verres teintçs.

17 Plutòt quarante : Louis-Sçbastien Mercier a publiç son ouvrage en 1781.

18 C'est ici que, dans l'çdition Furne, se trouvait le dçveloppement sur l'histoire du papier que Balzac a ª remontç ¹ ensuite dans *Les Deux Poètes*.

19 R. Chollet fait le point sur la documentation (consciencieuse) de Balzac dans son *Introduction (éd. cit.*, pp. 93-96).

20 *Phragmites* en rçalitç.

21 Il fit fonctionner son mçtier Þ tisser en 1806.

22 Antoine Graindorge avait au XVIe siæcle inventç l'art de figurer sur la toile des fleurs et des carreaux ; Jean Rouvet imagina Þ la mème çpoque le flottage du bois sur les riviæres ; Josse Vanrobais çtablit au XVIIe siæcle une manufacture de draps Þ Abbeville ; Jean Althen, fils d'un gouverneur persan, fut enlevç, vendu comme esclave, s'çchappa en France et introduisit en 1760 la culture de la garance dans la rçgion d'Avignon.

23 C'est beaucoup plus tard que ce peintre, nç en 1815, se fit une spçcialitç des tableaux militaires ou historiques. Balzac lui demanda plusieurs illustrations pour *La Comédie humaine*.

24 Acte par lequel, faute de paiement d'une lettre de change, billet Þ ordre ou autre effet de commerce, on dçclare que le dçbiteur sera responsable de tous frais et prçjudices.

25 Pour dçcrire l'engrenage judiciaire qui va broyer David, Balzac n'a qu'Þ se souvenir de ses propres mçsaventures en 1836-1837 : le libraire Werdet, qui avait souscrit des effets Þ ordre de William Duckett avec l'aval de garantie de Balzac, fait faillite, Duckett se retourne contre Balzac, qui doit se cacher pour çviter la prison pour dettes, voit son tilbury saisi, etc. D'autre part, il s'est renseignç sur les infinies ressources de la procçdure apræs de son ami, l'avouç Gavault, qui le conseillait dans ses affaires.

26 Allusion aux *Précieuses ridicules* de Moliære et au jeu de mots (bien en situation ici) sur *amarante, de ma rente*, etc.

27 Quatriæme, en fait (et ainsi de suite).

28 Cçlæbre basse. Stendhal fait chanter cette chanson au signer Geronimo dans *Le Rouge et le Noir* (I, 23).

Ces piæces çtaient accompagnçes d'une lettre par laquelle Mçtivier donnait l'ordre Þ Me Cachan, avouç d'Angoulème, de poursuivre David Sçchard par tous les moyens de droit. Me Victor-Ange-Hermçnçgilde Doublon assigna donc David Sçchard, le 3 juillet, au tribunal de commerce d'Angoulème pour le payement de la somme totale de quatre mille dix-huit francs quatre-vingt-cinq centimes, montant des trois effets et des frais dçjÞ faits. Le jour o÷ Doublon devait lui apporter Þ elle-mème le commandement de payer cette somme çnorme pour elle, Æve reåut dans la matinçe cette lettre foudroyante çcrite par Mçtivier :

ª ¾ M. SÇCHARD FILS, IMPRIMEUR ¾ ANGOULÈME

ª Votre beau-fræe, M. Chardon, est un homme d'une insigne mauvaise foi qui a mis son mobilier sous le nom d'une atrice avec laquelle il vit, et vous auriez dù, Monsieur, me prçvenir loyalement de ces circonstances afin de ne pas me laisser faire des poursuites inutiles, car vous n'avez pas rçpondu Þ ma lettre du 10 mai dernier. Ne trouvez donc pas mauvais que je vous demande immçdiatement le remboursement des trois effets et de tous mes dçbours.

ª Agrçez mes salutations.

ª MÇTIVIER. ¹

En n'entendant plus parler de rien, Æve, peu savante en droit commercial, pensait que son fræe avait rçparç son crime en payant les billets fabriquçs.

ª Mon ami, dit-elle Þ son mari, cours avant tout chez Petit-Claud, explique-lui notre position, et consulte-le. ¹

ª Mon ami, dit le pauvre imprimeur en entrant dans le cabinet de son camarade chez lequel il avait couru prçcipitamment, je ne savais pas, quand tu es venu m'annoncer ta nomination en m'offrant tes services, que je pourrais en avoir si tòt besoin. ¹

Petit-Claud çtudia la belle figure de penseur que lui prçsenta cet homme assis dans un fauteuil en face de lui, car il n'çcouta pas le dçtail d'affaires qu'il connaissait mieux que ne les savait celui qui les lui expliquait. En voyant entrer Sçchard inquiet, il s'çtait dit : ª Le tour est fait ! ¹ Cette scæne se joue assez souvent au fond du cabinet des avouçs. ª Pourquoi les Cointet le persçcutent-ils ?... ¹ se demandait Petit-Claud. Il est dans l'esprit des

avouçs de pçnçtrer tout aussi bien dans l'àme de leurs clients que dans celle des adversaires : ils doivent connaìtre l'envers aussi bien que l'endroit de la trame judiciaire.

ª Tu veux gagner du temps, rçpondit enfin Petit-Claud Þ Sçchard quand Sçchard eut fini. Que te faut-il, quelque chose comme trois ou quatre mois ?

¢ Oh ! quatre mois ! je suis sauvç, s'çcria David Þ qui Petit-Claud parut ètre un ange.

¢ Eh bien, l'on ne touchera Þ aucun de tes meubles, et l'on ne pourra pas t'arrèter avant trois ou quatre mois... Mais cela te coùtera bien cher, dit Petit-Claud.

¢ Eh ! qu'est-ce que cela me fait ? s'çcria Sçchard.

¢ Tu attends des rentrçes, en es-tu sùr ?... demanda l'avouç presque surpris de la facilitç avec laquelle son client entrait dans la machination.

¢ Dans trois mois je serai riche, rçpondit l'inventeur avec une assurance d'inventeur.

¢ Ton pære n'est pas encore en prç, rçpondit Petit-Claud, il tient Þ rester dans les vignes.

¢ Est-ce que je compte sur la mort de mon pære ?... rçpondit David. Je suis sur la trace d'un secret industriel qui me permettra de fabriquer sans un brin de coton un papier aussi solide que le papier de Hollande, et Þ cinquante pour cent au-dessous du prix de revient actuel de la pàte de coton...

¢ C'est une fortune, s'çcria Petit-Claud qui comprit alors le projet du grand Cointet.

¢ Une grande fortune, mon ami, car il faudra, dans dix ans d'ici, dix fois plus de papier qu'il ne s'en consomme aujourd'hui. Le journalisme sera la folie de notre temps !

¢ Personne n'a ton secret ?...

¢ Personne, exceptç ma femme.

¢ Tu n'as pas dit ton projet, ton programme Þ quelqu'un..., aux Cointet, par exemple ?

¢ Je leur en ai parlç, mais vaguement, je crois ! [1]

Un çclair de gçnçrositç passa dans l'àme enfiellçe de Petit-Claud qui essaya de tout concilier, l'intçrèt des Cointet, le sien et celui de Sçchard.

ª Çcoute, David, nous sommes camarades de collæge, je te dçfendrai ; mais, sache-le bien, cette dçfense Þ l'encontre des lois te coùtera cinq Þ six mille francs !... Ne compromets pas ta fortune. Je crois que tu seras obligç

de partager les bçnçfices de ton invention avec un de nos fabricants. Voyons ? tu y regarderas Þ deux fois avant d'acheter ou de faire construire une papeterie... Il te faudra d'ailleurs prendre un brevet d'invention... Tout cela voudra du temps et voudra de l'argent. Les huissiers fondront sur toi peut-ètre trop tòt, malgrç les dçtours que nous allons faire devant eux...

¢ Je tiens mon secret ! rçpondit David avec la naívetç du savant.

¢ Eh bien, ton secret sera ta planche de salut, reprit Petit-Claud repoussç dans sa premiære et loyale intention d'çviter un procæs par une transaction, je ne veux pas le savoir ; mais çcoute-moi bien : tàche de travailler dans les entrailles de la terre, que personne ne te voie et ne puisse soupåonner tes moyens d'exçcution, car ta planche te serait volçe sous tes pieds... Un inventeur cache souvent un jobard sous sa peau ! Vous pensez trop Þ vos secrets pour pouvoir penser Þ tout. On finira par se douter de l'objet de tes recherches, tu es environnç de fabricants ! Autant de fabricants, autant d'ennemis ! Je te vois comme le castor au milieu des chasseurs, ne leur donne pas ta peau...

¢ Merci, mon cher camarade, je me suis dit tout cela, s'çcria Sçchard ; mais je te suis obligç de me montrer tant de prudence et de sollicitude !... Il ne s'agit pas de moi dans cette entreprise. ¾ moi, douze cents francs de rente me suffiraient, et mon pære doit m'en laisser au moins trois fois autant quelque jour... Je vis par l'amour et par ma pensçe !... une vie cçleste... Il s'agit de Lucien et de ma femme, c'est pour eux que je travaille...

¢ Allons, signe-moi ce pouvoir, et ne t'occupe plus que de ta dçcouverte. Le jour o÷ il faudra te cacher Þ cause de la contrainte par corps, je te prçviendrai la veille ; car il faut tout prçvoir. Et laisse-moi te dire de ne laisser pçnçtrer chez toi personne de qui tu ne sois sùr comme de toi-mème.

¢ Cçrizet n'a pas voulu continuer le bail de l'exploitation de mon imprimerie, et de lÞ sont venus nos petits chagrins d'argent. Il ne reste donc plus chez moi que Marion, Kolb, un Alsacien qui est comme un caniche pour moi, ma femme et ma belle-mære...

¢ Çcoute, dit Petit-Claud, dçfie-toi du caniche...

¢ Tu ne le connais pas, s'çcria David. Kolb, c'est comme moi-mème.

¢ Veux-tu me le laisser çprouver ?...

¢ Oui, dit Sçchard.

¢ Allons, adieu ; mais envoie-moi la belle Mme Sçchard, un pouvoir de ta femme est indispensable. Et, mon ami, songe bien que le feu est dans tes

affaires, dit Petit-Claud Þ son camarade en le prçvenant ainsi de tous les malheurs judiciaires qui allaient fondre sur lui. ¹

ª Me voilÞ donc un pied en Bourgogne et un pied en Champagne ¹ , se dit Petit-Claud apræs avoir reconduit son ami David Sçchard jusqu'Þ la porte de l'çtude.

En proie aux chagrins que cause le manque d'argent, en proie aux peines que lui donnait l'çtat de sa femme assassinçe par l'infamie de Lucien, David cherchait toujours son problæme ; or, tout en allant de chez lui chez Petit-Claud, il màchait par distraction une tige d'ortie qu'il avait mise dans de l'eau pour arriver Þ un rouissage[1] quelconque des tiges employçes comme matiære de sa pàte. Il voulait remplacer les divers brisements qu'opærent la macçration[2], le tissage, ou l'usage de tout ce qui devient fil, linge, ou chiffon par des procçdçs çquivalents. Quand il alla par les rues, assez content de sa confçrence avec son ami Petit-Claud, il se trouva dans les dents une boule de pàte, il la prit sur sa main, l'çtendit et vit une bouillie supçrieure Þ toutes les compositions qu'il avait obtenues ; car le principal inconvçnient des pàtes obtenues des vçgçtaux est un dçfaut de liant. Ainsi la paille donne un papier cassant, quasi mçtallique et sonore. Ces hasards-lÞ ne sont rencontrçs que par les audacieux chercheurs des causes naturelles ! ª Je vais, se disait-il, remplacer par l'effet d'une machine et d'un agent chimique l'opçration que je viens de faire machinalement. ¹ Et il apparut Þ sa femme dans la joie de sa croyance Þ un triomphe.

ª Oh ! mon ange, sois sans inquiçtude ! dit David en voyant que sa femme avait pleurç. Petit-Claud nous garantit pour quelques mois de tranquillitç. L'on me fera des frais ; mais, comme il me l'a dit en me reconduisant : ɄTous les Franåais ont le droit de faire attendre leurs crçanciers, pourvu qu'ils finissent par leur payer capital, intçrèts et frais !...Λ Eh bien, nous payerons...

¢ Et vivre ?... dit la pauvre Æve qui pensait Þ tout.

¢ Ah ! c'est vrai, rçpondit David en portant la main Þ son oreille par un geste inexplicable et familier Þ presque tous les gens embarrassçs.

¢ Ma mære gardera notre petit Lucien et je puis me remettre Þ travailler, dit-elle.

¢ Æve, ò mon Æve ! s'çcria David en prenant sa femme et la serrant sur son cő ur, Æve ! Þ deux pas d'ici, Þ Saintes, au seiziæme siæcle, un des plus grands hommes de la France, car il ne fut pas seulement l'inventeur des çmaux, il fut aussi le glorieux prçcurseur de Buffon, de Cuvier, il trouva la

gçologie avant eux, ce naíf bonhomme ! Bernard de Palissy souffrait la passion des chercheurs de secrets, mais il voyait sa femme, ses enfants, et tout un faubourg contre lui. Sa femme lui vendait ses outils... Il errait dans la campagne, incompris !... pourchassç, montrç au doigt !... Mais, moi, je suis aimç...

¢ Bien aimç, rçpondit Æve avec la placide expression de l'amour sùr de lui-mème.

¢ On peut souffrir alors tout ce qu'a souffert ce pauvre Bernard de Palissy, l'auteur des faíences d'Çcouen, et que Charles IX excepta de la Saint-Barthçlemy, qui fit enfin Þ la face de l'Europe, vieux, riche et honorç[3], des cours publics sur sa *science des terres*, comme il l'appelait.

¢ Tant que mes doigts auront la force de tenir un fer Þ repasser, tu ne manqueras de rien ! s'çcria la pauvre femme avec l'accent du dçvouement le plus profond. Dans le temps que j'çtais premiære demoiselle chez Mme Prieur, j'avais pour amie une petite fille bien sage, la cousine Þ Postel, Basine Clerget ; eh bien, Basine vient de m'annoncer, en m'apportant mon linge fin, qu'elle succæde Þ Mme Prieur, j'irai travailler chez elle !...

¢ Ah ! tu n'y travailleras pas longtemps ! rçpondit Sçchard. J'ai trouvç... ¹

Pour la premiære fois la sublime croyance au succæs, qui soutient les inventeurs et leur donne le courage d'aller en avant dans les forèts vierges du pays des dçcouvertes, fut accueillie par Æve avec un sourire presque triste, et David baissa la tète par un mouvement funæbre.

ª Oh ! mon ami, je ne me moque pas, je ne ris pas, je ne doute pas, s'çcria la belle Æve en se mettant Þ genoux devant son mari. Mais je vois combien tu avais raison de garder le plus profond silence sur tes essais, sur tes espçrances. Oui, mon ami, les inventeurs doivent cacher le pçnible enfantement de leur gloire Þ tout le monde, mème Þ leurs femmes !... Une femme est toujours femme. Ton Æve n'a pu s'empècher de sourire en t'entendant dire : J'ai trouvç !... pour la dix-septiæme fois depuis un mois. ¹

David se mit Þ rire si franchement de lui-mème qu'Æve lui prit la main et la baisa saintement. Ce fut un moment dçlicieux, une de ces roses d'amour et de tendresse qui fleurissent au bord des plus arides chemins de la misære et quelquefois au fond des prçcipices.

Æve redoubla de courage en voyant le malheur redoubler de furie. La grandeur de son mari, sa naívetç d'inventeur, les larmes qu'elle surprit parfois dans les yeux de cet homme de cő ur et de poçsie, tout dçveloppa chez elle une force de rçsistance inouíe. Elle eut encore une fois recours au

moyen qui lui avait dçjÞ si bien rçussi. Elle çcrivit Þ M. Mçtivier d'annoncer la vente de l'imprimerie en lui offrant de le payer sur le prix qu'on en obtiendrait et en le suppliant de ne pas ruiner David en frais inutiles. Devant cette lettre sublime Mçtivier fit le mort, son premier commis rçpondit qu'en l'absence de M. Mçtivier il ne pouvait pas prendre sur lui d'arrèter les poursuites, car telle n'çtait pas la coutume de son patron en affaires. Æve proposa de renouveler les effets en payant tous les frais, et le commis y consentit, pourvu que le pære de David Sçchard donnàt sa garantie par un aval. Æve se rendit alors Þ pied Þ Marsac, accompagnçe de sa mære et de Kolb. Elle affronta le vieux vigneron, elle fut charmante, elle rçussit Þ dçrider cette vieille figure ; mais, quand, le cő ur tremblant, elle parla de l'aval, elle vit un changement complet et soudain sur cette face soùlographique.

ª Si je laissais Þ mon fils la libertç de mettre la main Þ mes lævres, au bord de ma caisse, il la plongerait jusqu'au fond de mes entrailles, et il viderait tout, s'çcria-t-il. Les enfants mangent tous Þ mème dans la bourse paternelle[4]. Et comment ai-je fait, moi ? Je n'ai jamais coùtç un liard Þ mes parents. Votre imprimerie est vide. Les souris et les rats sont seuls Þ y faire des impressions... Vous ètes belle, vous, je vous aime ; vous ètes une femme travailleuse et soigneuse ; mais mon fils !... Savez-vous ce qu'est David ?... Eh bien, c'est un fainçant de savant. Si je l'avais *lairré* comme on m'a *lairré*[5], sans se connaìtre aux lettres, et que j'en eusse fait un *ours*, comme son pære, il aurait des rentes... Oh ! c'est ma croix, ce garåon-lÞ, voyez-vous ! Et, par malheur, il est bien unique, car sa *retiration*[6] n'existera jamais ! Enfin il vous rend malheureuse... (Æve protesta par un geste de dçnçgation absolue.) ¢ Oui, reprit-il en rçpondant Þ ce geste, vous avez çtç obligçe de prendre une nourrice, le chagrin vous a tari votre lait. Je sais tout, allez ! vous ètes au tribunal et tambourinçs par la ville. Je n'çtais qu'un *ours*, je ne suis pas savant, je n'ai pas çtç prote chez MM. Didot, la gloire de la typographie ; mais jamais je n'ai reåu de papier timbrç ! Savez-vous ce que je me dis en allant dans mes vignes, les soignant et rçcoltant, et faisant mes petites affaires ?... Je me dis : ŁMon pauvre vieux, tu te donnes bien du mal, tu mets çcu sur çcu, tu lairreras de beaux biens, ce sera pour les huissiers, pour les avouçs... ou pour les chimæres... pour les idçes...ΛTenez, mon enfant, vous ètes mære de ce petit garåon, qui m'a eu l'air d'avoir la truffe de son grand-pære au milieu du visage quand je l'ai tenu sur les fonts avec Mme Chardon, eh bien, pensez moins Þ Sçchard qu'Þ ce petit dròle-lÞ...

Je n'ai confiance qu'en vous... Vous pourriez empècher la dissipation de mes biens... de mes pauvres biens...

¢ Mais, mon cher papa Sçchard, votre fils sera votre gloire, et vous le verrez un jour riche par lui-mème et avec la croix de la Lçgion d'honneur Þ la boutonniære...

¢ Quç qui fera donc pour cela ? demanda le vigneron.

¢ Vous le verrez !... Mais, en attendant, mille çcus vous ruineraient-ils ?... Avec mille çcus vous feriez cesser les poursuites... Eh bien, si vous n'avez pas confiance en lui, prètez-les-moi, je vous les rendrai, vous les hypothçquerez sur ma dot, sur mon travail...

¢ David Sçchard est donc poursuivi ? s'çcria le vigneron çtonnç d'apprendre que ce qu'il croyait une calomnie çtait vrai. VoilÞ ce que c'est que de savoir signer son nom !... Et mes loyers !... Oh ! il faut, ma petite fille, que j'aille Þ Angoulème me mettre en rægle et consulter Cachan, mon avouç... Vous avez joliment bien fait de venir... Un homme averti en vaut deux ! ¹

Apræs une lutte de deux heures, Æve fut obligçe de s'en aller, battue par cet argument invincible : ª Les femmes n'entendent rien aux affaires. ¹ Venue avec un vague espoir de rçussir, Æve refit le chemin de Marsac Þ Angoulème presque brisçe. En rentrant, elle arriva prçcisçment Þ temps pour recevoir la signification du jugement qui condamnait Sçchard Þ tout payer Þ Mçtivier. En province, la prçsence d'un huissier Þ la porte d'une maison est un çvçnement ; mais Doublon venait beaucoup trop souvent depuis quelque temps pour que le voisinage n'en causàt pas. Aussi Æve n'osait-elle plus sortir de chez elle, elle avait peur d'entendre des chuchotements Þ son passage.

ª Oh ! mon frære, mon frære ! s'çcria la pauvre Æve en se prçcipitant dans son allçe et montant les escaliers, je ne puis te pardonner que s'il s'agissait de ta...

¢ Hçlas, lui dit Sçchard, qui venait au-devant d'elle, il s'agissait d'çviter son suicide.

¢ N'en parlons donc plus jamais, rçpondit-elle doucement. La femme qui l'a emmenç dans ce gouffre de Paris est bien criminelle !... et ton pære, mon David, est bien impitoyable !... Souffrons en silence. ¹

Un coup frappç discrætement arrèta quelque tendre parole sur les lævres de David, et Marion se prçsenta remorquant Þ travers la premiære piæce le grand et gros Kolb.

ª Madame, dit-elle, Kolb et moi nous avons su que monsieur et madame çtaient bien tourmentçs ; et, comme nous avons Þ nous deux onze cents francs d'çconomies, nous avons pensç qu'ils ne pouvaient pas ètre mieux placçs qu'entre les mains de madame...

– *Te matame*, rçpçta Kolb avec enthousiasme.

¢ Kolb, s'çcria David Sçchard, nous ne nous quitterons jamais, porte mille francs Þ compte chez Cachan, l'avouç, mais en demandant une quittance ; nous garderons le reste. Kolb, qu'aucune puissance humaine ne t'arrache un mot sur ce que je fais, sur mes heures d'absence, sur ce que tu pourras me voir rapporter, et quand je t'enverrai chercher des herbes, tu sais, qu'aucun ő il humain ne te voie... On cherchera, mon bon Kolb, Þ te sçduire, on t'offrira peut-ètre des mille, des dix mille francs pour parler...

– *On m'ovrirait pien tes millions, queu cheu ne tirais bas une motte ! Est-ce que che nei gonnais boind la gonzigne milidaire*[7] *?*

¢ Tu es averti, marche, et va prier M. Petit-Claud d'assister Þ la remise de ces fonds chez M. Cachan.

– *Ui*, fit l'Alsacien, *chesbère edre assez riche ein chour pire lui domper sire le gazaquin, à ced ôme te chistice ! Ch'aime bas sa visache !*

¢ C'est un bon homme, madame, dit la grosse Marion, il est fort comme un Turc et doux comme un mouton. En voilÞ un qui ferait le bonheur d'une femme. C'est lui pourtant qui a eu l'idçe de placer ainsi nos gages, qu'il appelle des *caches !* Pauvre homme ! s'il parle mal, il pense bien, et je l'entends tout de mème. Il a l'idçe d'aller travailler chez les autres pour ne nous rien coùter... ¹

ª On deviendrait riche uniquement pour pouvoir rçcompenser ces braves gens-lÞ ¹ , dit Sçchard en regardant sa femme.

Æve trouvait cela tout simple, elle n'çtait pas çtonnçe de rencontrer des àmes Þ la hauteur de la sienne. Son attitude eùt expliquç toute la beautç de son caractære aux ètres les plus stupides, et mème Þ un indiffçrent.

ª Vous serez riche, mon cher monsieur, vous avez du pain de cuit, s'çcria Marion, votre pære vient d'acheter une ferme, il vous en fait, allez ! des rentes... ¹

Dans la circonstance, ces paroles, dites par Marion pour diminuer en quelque sorte le mçrite de son action, ne trahissaient-elles pas une exquise dçlicatesse ?

Comme toutes les choses humaines, la procçdure franåaise a des vices ; nçanmoins, de mème qu'une arme Þ deux tranchants, elle sert aussi bien Þ la

dçfense qu'Þ l'attaque. En outre, elle a cela de plaisant, que si deux avouçs s'entendent (et ils peuvent s'entendre sans avoir besoin d'çchanger deux mots, ils se comprennent par la seule marche de leur procçdure !), un procæs ressemble alors Þ la guerre comme la faisait le premier marçchal de Biron Þ qui son fils proposait au siæge de Rouen un moyen de prendre la ville en deux jours. ª Tu es donc bien pressç, lui dit-il, d'aller planter nos choux[8]. ¹ Deux gçnçraux peuvent çterniser la guerre en n'arrivant Þ rien de dçcisif et mçnageant leurs troupes, selon la mçthode des gçnçraux autrichiens que le Conseil aulique ne rçprimande jamais d'avoir fait manquer une combinaison pour laisser manger la soupe Þ leurs soldats. Me Cachan, Petit-Claud et Doublon se comportærent encore mieux que des gçnçraux autrichiens, ils se modelærent sur un Autrichien de l'antiquitç, sur Fabius *Cunctator*[9] *!*

Petit-Claud, malicieux comme un mulet, eut bientòt reconnu tous les avantages de sa position. Dæs que le payement des frais Þ faire çtait garanti par le grand Cointet, il se promit de ruser avec Cachan, et de faire briller son gçnie aux yeux du papetier, en crçant des incidents qui retombassent Þ la charge de Mçtivier. Mais, malheureusement pour la gloire de ce jeune Figaro de la Basoche[10], l'historien doit passer sur le terrain de ses exploits comme s'il marchait sur des charbons ardents. Un seul mçmoire de frais, comme celui fait Þ Paris, suffit sans doute Þ l'histoire des mő urs contemporaines. Imitons donc le style des bulletins de la Grande Armçe ; car, pour l'intelligence du rçcit, plus rapide sera l'çnoncç des faits et gestes de Petit-Claud, meilleure sera cette page exclusivement judiciaire.

Assignç, le 3 juillet, au tribunal de commerce d'Angoulème, David fit dçfaut ; le jugement lui fut signifiç le 8. Le 10, Doublon lanåa un commandement et tenta, le 12, une saisie Þ laquelle s'opposa Petit-Claud en rçassignant Mçtivier Þ quinze jours. De son còtç, Mçtivier trouva ce temps trop long, rçassigna le lendemain Þ bref dçlai, et obtint, le 19, un jugement qui dçbouta Sçchard de son opposition. Ce jugement, signifiç roide le 21, autorisa un commandement le 22, une signification de contrainte par corps le 23, et un procæs-verbal de saisie le 24. Cette fureur de saisie fut bridçe par Petit-Claud qui s'y opposa en interjetant appel en Cour royale. Cet appel, rçitçrç le 15 juillet, traìnait Mçtivier Þ Poitiers. ª Allez ! se dit Petit-Claud, nous resterons lÞ pendant quelque temps. ¹ Une fois l'orage dirigç sur Poitiers, chez un avouç de Cour royale Þ qui Petit-Claud donna ses instructions, ce dçfenseur Þ double face fit assigner Þ bref dçlai David Sçchard, par Mme Sçchard, en sçparation de biens. Selon l'expression du

Palais, il *diligenta* de maniære Þ obtenir son jugement de sçparation le 28 juillet, il l'insçra dans le *Courrier de la Charente*, le signifia dùment, et, le 1er août, il se faisait par-devant notaire une liquidation des reprises de Mme Sçchard qui la constituait crçanciære de son mari pour la faible somme de dix mille francs que l'amoureux David lui avait reconnue en dot par le contrat de mariage, et pour le payement de laquelle il lui abandonna le mobilier de son imprimerie et celui du domicile conjugal. Pendant que Petit-Claud mettait ainsi Þ couvert l'avoir du mçnage, il faisait triompher Þ Poitiers la prçtention sur laquelle il avait basç son appel. Selon lui, David devait d'autant moins ètre passible des frais faits Þ Paris sur Lucien de Rubemprç, que le tribunal civil de la Seine les avait, par son jugement, mis Þ la charge de Mçtivier. Ce systæme, adoptç par la Cour, fut consacrç dans un arrèt qui confirma les condamnations portçes au jugement du tribunal de commerce d'Angoulème contre Sçchard fils, en faisant distraction d'une somme de six cents francs sur les frais de Paris, mise Þ la charge de Mçtivier, en compensant quelques frais entre les parties, eu çgard Þ l'incident qui motivait l'appel de Sçchard. Cet arrèt signifiç, le 17 août, Þ Sçchard fils, se traduisit, le 18, en un commandement de payer le capital, les intçrèts, les frais dus, suivi d'un procæs-verbal de saisie le 20. LÞ, Petit-Claud intervint au nom de Mme Sçchard et revendiqua le mobilier comme appartenant Þ l'çpouse, dùment sçparçe. De plus, Petit-Claud fit apparaître Sçchard pære devenu son client. Voici pourquoi.

Le lendemain de la visite que lui fit sa belle-fille, le vigneron çtait venu voir son avouç d'Angoulème, Me Cachan, auquel il demanda la maniære de recouvrer ses loyers compromis dans la bagarre o÷ son fils çtait engagç.

ª Je ne puis pas *occuper* pour le pære lorsque je poursuis le fils, lui dit Cachan, mais allez voir Petit-Claud, il est træs habile, et il vous servira peut-ètre encore mieux que je ne le ferais... ¹

Au Palais, Cachan dit Þ Petit-Claud : ª Je t'ai envoyç le pære Sçchard, *occupe* pour moi Þ charge de revanche. ¹

Entre avouçs, ces sortes de services se rendent en province comme Þ Paris.

Le lendemain du jour o÷ le pære Sçchard eut donnç sa confiance Þ Petit-Claud, le grand Cointet vint voir son complice et lui dit : ª Tàchez de donner une leåon au pære Sçchard ! Il est homme Þ ne jamais pardonner Þ son fils de lui coùter mille francs ; et ce dçbours sçchera dans son cő ur toute pensçe gçnçreuse, s'il en poussait ! ¹

ª Allez Þ vos vignes, dit Petit-Claud Þ son nouveau client, votre fils n'est pas heureux, ne le grugez pas en mangeant chez lui. Je vous appellerai quand il en sera temps. ¹

Donc, au nom de Sçchard, Petit-Claud prçtendit que les presses çtant scellçes devenaient d'autant plus immeubles par destination que, depuis le ræg̃ne de Louis XIV, la maison servait Þ une imprimerie. Cachan, indignç pour le compte de Mçtivier, qui, apræs avoir trouvç Þ Paris les meubles de Lucien appartenant Þ Coralie, trouvait encore Þ Angoulème les meubles de David appartenant Þ la femme et au pære (il y eut lÞ de jolies choses dites Þ l'audience), assigna le pære et le fils pour faire tomber de telles prçtentions. ª Nous voulons, s'çcria-t-il, dçmasquer les fraudes de ces hommes qui dçploient les plus redoutables fortifications de la mauvaise foi ; qui, des articles les plus innocents et les plus clairs du Code, font des chevaux de frise pour se dçfendre ! et de quoi, de payer trois mille francs ! pris o÷... dans la caisse du pauvre Mçtivier. Et l'on ose accuser les escompteurs !... Dans quel temps vivons-nous !... Enfin, je le demande, n'est-ce pas Þ qui prendra l'argent de son voisin ?... Vous ne sanctionnerez pas une prçtention qui ferait passer l'immoralitç au cő ur de la justice !... ¹ Le tribunal d'Angoulème, çmu par la belle plaidoirie de Cachan, rendit un jugement, contradictoire entre toutes les parties, qui donna la propriçtç des meubles meublants seulement Þ Mme Sçchard, repoussa les prçtentions de Sçchard pære et le condamna net Þ payer quatre cent trente-quatre francs soixante-cinq centimes de frais.

ª Le pære Sçchard est bon, se dirent en riant les avouçs, il a voulu mettre la main dans le plat, qu'il paye !... ¹

Le 26 aoùt, ce jugement fut signifiç de maniære Þ pouvoir saisir les presses et les accessoires de l'imprimerie le 28 aoùt. On apposa les affiches !... On obtint, sur requète, un jugement pour pouvoir vendre dans les lieux mèmes. On insçra l'annonce de la vente dans les journaux, et Doublon se flatta de pouvoir procçder au rçcolement et Þ la vente le 2 septembre. En ce moment, David Sçchard devait, par jugement en ræg̃le et par exçcutoires levçs, bien lçgalement, Þ Mçtivier, la somme totale de cinq mille deux cent soixante-quinze francs vingt-cinq centimes non compris les intçrèts. Il devait Þ Petit-Claud douze cents francs et les honoraires, dont le chiffre çtait laissç, suivant la noble confiance des cochers qui vous ont conduit rondement, Þ sa gçnçrositç. Mme Sçchard devait Þ Petit-Claud environ trois cent cinquante francs, et des honoraires. Le pære Sçchard

devait ses quatre cent trente-quatre francs soixante-cinq centimes et Petit-Claud lui demandait cent çcus d'honoraires. Ainsi, le tout pouvait aller Þ dix mille francs. ¾ part l'utilitç de ces documents pour les nations çtrangæres qui pourront y voir le jeu de l'artillerie judiciaire en France, il est nçcessaire que le lçgislateur, si toutefois le lçgislateur a le temps de lire, connaisse jusqu'o÷ peut aller l'abus de la procçdure. Ne devrait-on pas bàcler une petite loi qui, dans certains cas, interdirait aux avouçs de surpasser *en frais* la somme qui fait l'objet du procæs ? N'y a-t-il pas quelque chose de ridicule Þ soumettre une propriçtç d'un centiare aux formalitçs qui rçgissent une terre d'un million ! On comprendra, par cet exposç træs sec de toutes les phases par lesquelles passait le dçbat, la valeur de ces mots : *la forme, la justice, les frais !* dont ne se doute pas l'immense majoritç des Franåais. VoilÞ ce qui s'appelle en argot de Palais mettre le feu dans les affaires d'un homme. Les caractæres de l'imprimerie pesant cinq milliers[11] valaient, au prix de la fonte, deux mille francs. Les trois presses valaient six cents francs. Le reste du matçriel eùt çtç vendu comme du vieux fer et du vieux bois. Le mobilier du mçnage aurait produit tout au plus mille francs. Ainsi, de valeurs appartenant Þ Sçchard fils et reprçsentant une somme d'environ quatre mille francs, Cachan et Petit-Claud en avaient fait le prçtexte de sept mille francs de frais sans compter l'avenir dont la fleur promettait d'assez beaux fruits, comme on va le voir. Certes les praticiens de France et de Navarre, ceux de Normandie mème, accorderont leur estime et leur admiration Þ Petit-Claud ; mais les gens de cő ur n'accorderont-ils pas une larme de sympathie Þ Kolb et Þ Marion ?

Pendant cette guerre, Kolb, assis Þ la porte de l'allçe sur une chaise tant que David n'avait pas besoin de lui, remplissait les devoirs d'un chien de garde. Il recevait les actes judiciaires, toujours surveillçs d'ailleurs par un clerc de Petit-Claud. Quand des affiches annonåaient la vente du matçriel composant une imprimerie, Kolb les arrachait aussitòt que l'afficheur les avait apposçes, et il courait par la ville les òter, en s'çcriant : ª *Les goquins !... dourmander ein si prafe ôme ! Ed ilz abellent ça de la chistice !* ¹ Marion gagnait pendant la matinçe une piæce de dix sous Þ tourner une machine dans une papeterie et l'employait Þ la dçpense journaliære. Mme Chardon avait recommencç sans murmurer les fatigantes veilles de son çtat de garde-malade, et apportait Þ sa fille son salaire Þ la fin de chaque semaine. Elle avait dçjÞ fait deux neuvaines, en s'çtonnant de

trouver Dieu sourd Þ ses priæres, et aveugle aux clartçs des cierges qu'elle lui allumait.

Le 2 septembre, Æve reåut la seule lettre que Lucien çcrivit apræs celle par laquelle il avait annoncç la mise en circulation des trois billets Þ son beau-frære et que David avait cachçe Þ sa femme.

ª Voil Þ la troisiæme lettre que j'aurai eue de lui depuis son dçpart ¹ , se dit la pauvre ső ur en hçsitant Þ dçcacheter le fatal papier. En ce moment, elle donnait Þ boire Þ son enfant, elle le nourrissait au biberon, car elle avait çtç forcçe de renvoyer la nourrice par çconomie. On peut juger dans quel çtat la mit la lecture de la lettre suivante, ainsi que David, qu'elle fit lever. Apræs avoir passç la nuit Þ faire du papier, l'inventeur s'çtait couchç vers le jour.

ª Paris, 29 aoùt.

ª Ma chære ső ur,

ª Il y a deux jours, Þ cinq heures du matin, j'ai reåu le dernier soupir d'une des plus belles crçatures de Dieu, la seule femme qui pouvait m'aimer comme tu m'aimes, comme m'aiment David et ma mære, en joignant Þ ces sentiments si dçsintçressçs ce qu'une mære et une ső ur ne sauraient donner : toutes les fçlicitçs de l'amour ! Apræs m'avoir tout sacrifiç, peut-ètre la pauvre Coralie est-elle morte pour moi ! pour moi qui n'ai pas en ce moment de quoi la faire enterrer... Elle m'eùt consolç de la vie ; vous seuls, mes chers anges, pourrez me consoler de sa mort. Cette innocente fille a, je le crois, çtç absoute par Dieu, car elle morte chrçtiennement. Oh ! Paris !... Mon Æve, Paris est Þ la fois toute la gloire et toute l'infamie de la France, j'y ai dçjÞ perdu bien des illusions, et je vais en perdre encore d'autres en y mendiant le peu d'argent dont j'ai besoin pour mettre en terre sainte le corps d'un ange !

ª Ton malheureux frære,

ª LUCIEN. ¹

ª P.-S. ¢ J'ai dù te causer bien des chagrins par ma lçgæretç, tu sauras tout un jour, et tu m'excuseras. D'ailleurs, tu dois ètre tranquille : en nous voyant si tourmentçs, Coralie et moi, un brave nçgociant Þ qui j'ai fait de cruels soucis, M. Camusot, s'est chargç d'arranger, a-t-il dit, cette affaire. ¹

ª La lettre est encore humide de ses larmes ! dit-elle Þ David en le regardant avec tant de pitiç qu'il çclatait dans ses yeux quelque chose de son

ancienne affection pour Lucien.

¢ Pauvre garåon, il a dù bien souffrir, s'il çtait aimç comme il le dit ¹ , s'çcria l'heureux çpoux d'Æve.

Et le mari comme la femme oubliærent toutes leurs douleurs, devant le cri de cette douleur suprème. En ce moment, Marion se prçcipita disant : ª Madame, les voilÞ !... les voilÞ !...

¢ Qui ?

¢ Doublon et ses hommes, le diable, Kolb se bat avec eux, on va vendre.

¢ Non, non, l'on ne vendra pas, rassurez-vous ! s'çcria Petit-Claud dont la voix retentit dans la piæce qui prçcçdait la chambre Þ coucher, je viens de signifier un appel. Nous ne devons pas rester sous le poids d'un jugement qui nous taxe de mauvaise foi. Je ne me suis pas avisç de me dçfendre ici. Pour vous gagner du temps, j'ai laissç bavarder Cachan, je suis certain de triompher encore une fois Þ Poitiers...

¢ Mais combien ce triomphe coùtera-t-il ? demanda Mme Sçchard.

¢ Des honoraires si vous triomphez, et mille francs si nous perdons.

¢ Mon Dieu, s'çcria la pauvre Æve, mais le remæde n'est-il pas pire que le mal ?... ¹

En entendant ce cri de l'innocence çclairçe au feu judiciaire, Petit-Claud resta tout interdit, tant Æve lui parut belle. Le pære Sçchard, mandç par Petit-Claud, arriva sur ces entrefaites. La prçsence du vieillard dans la chambre Þ coucher de ses enfants, o÷ son petit-fils au berceau souriait au malheur, rendit cette scæne complæte.

ª Papa Sçchard, dit le jeune avouç, vous me devez sept cents francs pour votre intervention ; mais vous les rçpçterez contre[12] votre fils, en les ajoutant Þ la masse des loyers qui vous sont dus. ¹

Le vieux vigneron saisit la piquante ironie que Petit-Claud mit dans son accent et dans son air en lui adressant cette phrase.

ª Il vous en aurait moins coùtç pour cautionner votre fils ! ¹ lui dit Æve en quittant le berceau pour venir embrasser le vieillard...

David, accablç par la vue de l'attroupement qui s'çtait fait devant sa maison, o÷ la lutte de Kolb et des gens de Doublon avait attirç du monde, tendit la main Þ son pære sans lui dire bonjour.

ª Et comment puis-je vous devoir sept cents francs ? demanda le vieillard Þ Petit-Claud.

¢ Mais parce que j'ai, d'abord, *occupé* pour vous. Comme il s'agit de vos loyers, vous ètes vis-Þ-vis de moi solidaire avec votre dçbiteur. Si votre fils

ne me paye pas ces frais-lÞ, vous me les payerez, vous... Mais, ceci n'est rien, dans quelques heures on voudra mettre David en prison, l'y laisserez-vous aller ?...

¢ Que doit-il ?

¢ Mais quelque chose comme cinq Þ six mille francs, sans compter ce qu'il vous doit et ce qu'il doit Þ sa femme. ¹

Le vieillard, devenu tout dçfiance, regarda le tableau touchant qui se prçsentait Þ ses regards dans cette chambre bleue et blanche : une belle femme en pleurs aupræs d'un berceau, David flçchissant enfin sous le poids de ses chagrins, l'avouç qui peut-ètre l'avait attirç lÞ comme dans un piæge ; l'ours crut alors sa paternitç mise en jeu par eux, il eut peur d'ètre exploitç. Il alla voir et caresser l'enfant, qui lui tendit ses petites mains. Au milieu de tant de soins, l'enfant, soignç comme celui d'un pair d'Angleterre, avait sur la tète un petit bonnet brodç doublç de rose.

ª Eh ! que David s'en tire comme il pourra, moi je ne pense qu'Þ cet enfant-lÞ, s'çcria le vieux grand-pære, et sa mære m'approuvera. David est si savant, qu'il doit savoir comment payer ses dettes.

¢ Je vais vous traduire en bon franåais vos sentiments, dit l'avouç d'un air moqueur. Tenez, papa Sçchard, vous ètes jaloux de votre fils. Çcoutez la vçritç ? vous avez mis David dans la position o÷ il est, en lui vendant votre imprimerie trois fois ce qu'elle valait, et en le ruinant pour vous faire payer ce prix usuraire. Oui, ne branlez pas la tète, le journal vendu aux Cointet, et dont le prix a çtç empochç par vous en entier, çtait toute la valeur de votre imprimerie... Vous haíssez votre fils non seulement parce que vous l'avez dçpouillç, mais encore parce que vous en avez fait un homme au-dessus de vous. Vous vous donnez le genre d'aimer prodigieusement votre petit-fils pour masquer la banqueroute de sentiments que vous faites Þ votre fils et Þ votre bru qui vous coùteraient de l'argent *hic et nunc*, tandis que votre petit-fils n'a besoin de votre affection que *in extremis*. Vous aimez ce petit gars-lÞ pour avoir l'air d'aimer quelqu'un de votre famille, et ne pas ètre taxç d'insensibilitç. VoilÞ le fond de votre sac, pære Sçchard...

¢ Est-ce pour entendre åa que vous m'avez fait venir ? dit le vieillard d'un ton menaåant en regardant tour Þ tour son avouç, sa belle-fille et son fils.

¢ Mais, monsieur, s'çcria la pauvre Æve en s'adressant Þ Petit-Claud, avez-vous donc jurç notre ruine ? Jamais mon mari ne s'est plaint de son pære... ¹ Le vigneron regarda sa belle-fille d'un air sournois. ª Il m'a dit cent

fois que vous l'aimiez Þ votre maniære ¹, dit-elle au vieillard en en comprenant la dçfiance.

D'apræs les instructions du grand Cointet, Petit-Claud achevait de brouiller le pære et le fils afin que le pære ne fìt pas sortir David de la cruelle position o÷ il se trouvait.

ª Le jour o÷ nous tiendrons David en prison, avait dit la veille le grand Cointet Þ Petit-Claud, vous serez prçsentç chez Mme de Sçnonches. ¹

L'intelligence que donne l'affection avait çclairç Mme Sçchard, qui devinait cette inimitiç de commande, comme elle avait dçjÞ senti la trahison de Cçrizet. Chacun imaginera facilement l'air surpris de David, qui ne pouvait pas comprendre que Petit-Claud connùt si bien et son pære et ses affaires. Le loyal imprimeur ne savait pas les liaisons de son dçfenseur avec les Cointet, et d'ailleurs il ignorait que les Cointet fussent dans la peau de Mçtivier. Le silence de David çtait une injure pour le vieux vigneron ; aussi l'avouç profita-t-il de l'çtonnement de son client pour quitter la place.

ª Adieu, mon cher David, vous ètes averti, la contrainte par corps n'est pas susceptible d'ètre infirmçe par l'appel, il ne reste plus que cette voie Þ vos crçanciers, ils vont la prendre. Ainsi, sauvez-vous !... Ou plutòt, si vous m'en croyez, tenez, allez voir les fræres Cointet, ils ont des capitaux, et, si votre dçcouverte est faite, si elle tient ses promesses, associez-vous avec eux ; ils sont, apræs tout, træs bons enfants...

¢ Quel secret ? demanda le pære Sçchard.

¢ Mais croyez-vous votre fils assez niais pour avoir abandonnç son imprimerie sans penser Þ autre chose ? s'çcria l'avouç. Il est en train, m'a-t-il dit, de trouver le moyen de fabriquer pour trois francs la rame de papier qui revient en ce moment Þ dix francs...

¢ Encore une maniære de m'attraper ! s'çcria le pære Sçchard. Vous vous entendez tous ici comme des larrons en foire. Si David a trouvç cela, il n'a pas besoin de moi, le voilÞ millionnaire ! Adieu, mes petits amis, bonsoir. ¹

Et le vieillard de s'en aller par les escaliers.

ª Songez Þ vous cacher ¹, dit Þ David Petit-Claud qui courut apræs le vieux Sçchard pour l'exaspçrer encore.

Le petit avouç retrouva le vigneron grommelant sur la place du Mùrier, le reconduisit jusqu'Þ l'Houmeau, et le quitta en le menaåant de prendre un exçcutoire pour les frais qui lui çtaient dus, s'il n'çtait pas payç dans la semaine.

ª Je vous paye, si vous me donnez les moyens de dçshçriter mon fils sans nuire Þ mon petit-fils et Þ ma bru !... ¹ dit le vieux Sçchard en quittant brusquement Petit-Claud.

ª Comme le grand Cointet connaìt bien son monde !... Ah ! il me le disait bien : ces sept cents francs Þ donner empècheront le pære de payer les sept mille francs de son fils, s'çcriait le petit avouç en remontant Þ Angoulème. Nçanmoins ne nous laissons pas *enfoncer* par ce vieux finaud de papetier, il est temps de lui demander autre chose que des paroles. ¹

ª Eh bien, David, mon ami, que comptes-tu faire ?... dit Æve Þ son mari quand le pære Sçchard et l'avouç les eurent laissçs.

¢ Mets ta plus grande marmite au feu, mon enfant, s'çcria David en regardant Marion, je tiens mon affaire ! ¹

En entendant cette parole, Æve prit son chapeau, son chàle, ses souliers avec une vivacitç fçbrile.

ª Habillez-vous, mon ami, dit-elle Þ Kolb, vous allez m'accompagner, car il faut que je sache s'il existe un moyen de sortir de cet enfer... ¹

ª Monsieur, s'çcria Marion quand Æve fut sortie, soyez donc raisonnable, ou madame mourra de chagrin. Gagnez de l'argent pour payer ce que vous devez, et, apræs, vous chercherez vos trçsors Þ votre aise...

¢ Tais-toi, Marion, rçpondit David, la derniære difficultç sera vaincue. J'aurai tout Þ la fois un brevet d'invention et un brevet de perfectionnement. ¹

La plaie des inventeurs, en France, est le brevet de perfectionnement. Un homme passe dix ans de sa vie Þ chercher un secret d'industrie, une machine, une dçcouverte quelconque, il prend un brevet, il se croit maìtre de sa chose ; il est suivi par un concurrent qui, s'il n'a pas tout prçvu, lui perfectionne son invention par une vis, et la lui òte ainsi des mains[13]. Or, en inventant, pour fabriquer le papier, une pàte Þ bon marchç, tout n'çtait pas dit ! D'autres pouvaient perfectionner le procçdç. David Sçchard voulait tout prçvoir, afin de ne pas se voir arracher une fortune cherchçe au milieu de tant de contrariçtçs. Le papier de Hollande (ce nom reste au papier fabriquç tout en chiffon de fil de lin, quoique la Hollande n'en fabrique plus) est lçgærement collç ; mais il se colle feuille Þ feuille par une main-d'ő uvre qui renchçrit le papier. S'il devenait possible de coller la pàte dans la cuve, et par une colle peu dispendieuse (ce qui se fait d'ailleurs aujourd'hui, mais imparfaitement encore), il ne resterait aucun

perfectionnement Þ trouver. Depuis un mois, David cherchait donc Þ coller en cuve la pàte de son papier. Il visait Þ la fois deux secrets.

Æve alla voir sa mære. Par un hasard favorable, Mme Chardon gardait la femme du premier substitut[14], laquelle venait de donner un hçritier prçsomptif aux Milaud de Ne vers. Æve, en dçfiance de tous les officiers ministçriels, avait inventç de consulter, sur sa position, le dçfenseur lçgal des veuves et des orphelins, de lui demander si elle pouvait libçrer David en s'obligeant, en vendant ses droits ; mais elle espçrait aussi savoir la vçritç sur la conduite ambigué de Petit-Claud. Le magistrat, surpris de la beautç de Mme Sçchard, la reåut, non seulement avec les çgards dus Þ une femme, mais encore avec une espæce de courtoisie Þ laquelle Æve n'çtait pas habituçe. La pauvre femme vit enfin dans les yeux du magistrat cette expression que, depuis son mariage, elle n'avait plus trouvçe que chez Kolb, et qui, pour les femmes belles comme Æve, est le *criterium* avec lequel elles jugent les hommes. Quand une passion, quand l'intçrèt ou l'àge glacent dans les yeux d'un homme le pçtillement de l'obçissance absolue qui y flambe au jeune àge, une femme entre alors en dçfiance de cet homme et se met Þ l'observer. Les Cointet, Petit-Claud, Cçrizet, tous les gens en qui Æve avait devinç des ennemis, l'avaient regardçe d'un ő il sec et froid, elle se sentit donc Þ l'aise avec le substitut, qui, tout en l'accueillant avec gràce, dçtruisit en peu de mots toutes ses espçrances.

ª Il n'est pas certain, madame, lui dit-il, que la Cour royale rçforme le jugement qui restreint aux meubles meublants l'abandon que vous a fait votre mari de tout ce qu'il possçdait pour vous remplir de vos reprises[15]. Votre privilæge ne doit pas servir Þ couvrir une fraude. Mais, comme vous serez admise en qualitç de crçanciære au partage du prix des objets saisis, que votre beau-pære doit exercer çgalement son privilæge pour la somme des loyers dus, il y aura, l'arrèt de la cour une fois rendu, matiære Þ d'autres contestations, Þ propos de ce que nous appelons, en termes de droit, une *contribution*[16].

¢ Mais M. Petit-Claud nous ruine donc ?... s'çcria-t-elle.

¢ La conduite de Petit-Claud, reprit le magistrat, est conforme au mandat donnç par votre mari, qui veut, dit son avouç, gagner du temps. Selon moi, peut-ètre vaudrait-il mieux se dçsister de l'appel, et vous rendre acquçreurs Þ la vente, vous et votre beau-pære, des ustensiles les plus nçcessaires Þ votre exploitation, vous dans la limite de ce qui doit vous revenir, lui pour

la somme de ses loyers... Mais ce serait aller trop promptement au but. Les avouçs vous grugent !...

¢ Je serais alors dans les mains de M. Sçchard pære, Þ qui je devrais le loyer des ustensiles et celui de la maison ; mon mari n'en resterait pas moins sous le coup des poursuites de M. Mçtivier, qui n'aurait presque rien eu...

¢ Oui, madame.

¢ Eh bien, notre position serait pire que celle o÷ nous sommes...

¢ La force de la loi, madame, appartient en dçfinitive au crçancier. Vous avez reåu trois mille francs, il faut nçcessairement les rendre...

¢ Oh ! monsieur, nous croyez-vous donc capables de...? ¹

Æve s'arrèta en s'apercevant du danger que sa justification pouvait faire courir Þ son fræe.

ª Oh ! je sais bien, reprit le magistrat, que cette affaire est obscure et du còtç des dçbiteurs, qui sont probes, dçlicats, grands mème !... et du còtç du crçancier qui n'est qu'un prète-nom... ¹ Æve çpouvantçe regardait le magistrat d'un air hçbçtç. ª Vous comprenez, dit-il en lui jetant un regard plein de grosse finesse, que nous avons, pour rçflçchir Þ ce qui se passe sous nos yeux, tout le temps pendant lequel nous sommes assis Þ çcouter les plaidoiries de messieurs les avocats. ¹

Æve revint au dçsespoir de son inutilitç. Le soir Þ sept heures, Doublon apporta le commandement par lequel il dçnonåait la contrainte par corps. ¾ cette heure, la poursuite arriva donc Þ son apogçe.

ª ¾ compter de demain, dit David, je ne pourrai plus sortir que pendant la nuit[17]. ¹

Æve et Mme Chardon fondirent en larmes. Pour elles, se cacher çtait un dçshonneur. En apprenant que la libertç de leur maìtre çtait menacçe, Kolb et Marion s'alarmærent d'autant plus que, depuis longtemps, ils l'avaient jugç dçnuç de toute malice ; et ils tremblærent tellement pour lui, qu'ils vinrent trouver Mme Chardon, Æve et David, sous prçtexte de savoir Þ quoi leur dçvouement pouvait ètre utile. Ils arriværent au moment o÷ ces trois ètres, pour qui la vie avait çtç jusqu'alors si simple, pleuraient en apercevant la nçcessitç de cacher David. Mais comment çchapper aux espions invisibles qui, dæs Þ prçsent, devaient observer les moindres dçmarches de cet homme, malheureusement si distrait ?

« *Si matame feut addentre ein bedit quard'hire, che fais bousser eine regonnaissanze dans le gampe ennemi*, dit Kolb, *et vis ferrez que che m'y*

gonnais, quoique chaie l'air d'ein Hallemante ; gomme che suis ein frai Vrançais, chai engor te la malice.

¢ Oh ! madame, dit Marion, laissez-le aller, il ne pense qu'Þ garder monsieur, il n'a pas d'autres idçes. Kolb n'est pas un Alsacien. C'est... quoi ?... un vrai terre-neuvien !

¢ Allez, mon bon Kolb, lui dit David, nous avons encore le temps de prendre un parti. [1]

Kolb courut chez l'huissier, o÷ les ennemis de David, rçunis en conseil, avisaient aux moyens de s'emparer de lui.

L'arrestation des dçbiteurs est, en province, un fait exorbitant, anormal, s'il en fut jamais. D'abord, chacun s'y connaìt trop bien pour que personne emploie jamais un moyen si odieux. On doit se trouver, crçanciers et dçbiteurs, face Þ face pendant toute la vie. Puis, quand un commeråant, un banqueroutier, pour se servir des expressions de la province, qui ne transige guære sur cette espæce de vol lçgal, mçdite une vaste faillite, Paris lui sert de refuge. Paris est en quelque sorte la Belgique de la province : on y trouve des retraites presque impçnçtrables, et le mandat de l'huissier poursuivant expire aux limites de sa juridicdon. En outre, il est d'autres empèchements quasi dirimants. Ainsi, la loi qui consacre l'inviolabilitç du domicile rægne sans exception en province ; l'hussier n'y a pas le droit, comme Þ Paris, de pçnçtrer dans une maison tierce pour y venir saisir le dçbiteur[18]. Le Lçgislateur a cru devoir excepter Paris, Þ cause de la rçunion constante de plusieurs familles dans la mème maison. Mais, en province, pour violer le domicile du dçbiteur lui-mème, l'huissier doit se faire assister du juge de paix. Or le juge de paix, qui tient sous sa puissance les huissiers, est Þ peu præs le maìtre d'accorder ou de refuser son concours. ¾ la louange des juges de paix, on doit dire que cette obligation leur pæse, ils ne veulent pas servir des passions aveugles, ou des vengeances. Il est encore d'autres difficultçs non moins graves et qui tendent Þ modifier la cruautç tout Þ fait inutile de la loi sur la contrainte par corps, par l'action des mő urs qui change souvent les lois au point de les annuler. Dans les grandes villes, il existe assez de misçrables, de gens dçpravçs, sans foi ni loi, pour servir d'espions ; mais dans les petites villes chacun se connaìt trop pour pouvoir se mettre aux gages d'un huissier. Quiconque, dans la classe infime, se prèterait Þ ce genre de dçgradation, serait obligç de quitter la ville. Ainsi, l'arrestation d'un dçbiteur n'çtant pas, comme Þ Paris ou comme dans les grands centres de population, l'objet de l'industrie privilçgiçe des gardes du commerce,

devient une ő uvre de procçdure excessivement difficile, un combat de ruse entre le dçbiteur et l'huissier dont les inventions ont quelquefois fourni de træs agrçables rçcits aux Faits-Paris des journaux. Cointet l'aînç n'avait pas voulu se montrer ; mais le gros Cointet, qui se disait chargç de cette affaire par Mçtivier, çtait venu chez Doublon avec Cçrizet, devenu son prote, et dont la coopçration avait çtç acquise par la promesse d'un billet de mille francs. Doublon devait compter sur deux de ses praticiens. Ainsi, les Cointet avaient dçjÞ trois limiers pour surveiller leur proie. Au moment de l'arrestation, Doublon pouvait d'ailleurs employer la gendarmerie, qui, aux termes des jugements, doit son concours Þ l'huissier qui le requiert. Ces cinq personnes çtaient donc en ce moment mème rçunies dans le cabinet de Me Doublon, situç au rez-de-chaussçe de la maison, en suite de l'çtude.

On entrait Þ l'çtude par un assez large corridor dallç, qui formait comme une allçe. La maison avait une simple porte bàtarde, de chaque còtç de laquelle se voyaient les panonceaux ministçriels dorçs, au centre desquels on lit en lettres noires : HUISSIER. Les deux fenètres de l'çtude donnant sur la rue çtaient dçfendues par de forts barreaux de fer. Le cabinet avait vue sur un jardin, o÷ l'huissier, amant de Pomone[19], cultivait lui-mème avec un grand succæs les espaliers. La cuisine faisait face Þ l'çtude, et derriære la cuisine se dçveloppait l'escalier par lequel on montait Þ l'çtage supçrieur. Cette maison se trouvait dans une petite rue, derriære le nouveau Palais de Justice, alors en construction, et qui ne fut fini qu'apræs 1830. Ces dçtails ne sont pas inutiles Þ l'intelligence de ce qui advint Þ Kolb. L'Alsacien avait inventç de se prçsenter Þ l'huissier sous prçtexte de lui vendre son maìtre, afin d'apprendre ainsi quels seraient les piæges qu'on lui tendrait, et de l'en prçserver. La cuisiniære vint ouvrir, Kolb lui manifesta le dçsir de parler Þ M. Doublon pour affaires. Contrariçe d'ètre dçrangçe pendant qu'elle lavait sa vaisselle, cette femme ouvrit la porte de l'çtude en disant Þ Kolb, qui lui çtait inconnu, d'y attendre Monsieur, pour le moment en confçrence dans son cabinet ; puis, elle alla prçvenir son maìtre qu'un homme voulait lui parler. Cette expression, *un homme*, signifiait si bien un paysan, que Doublon dit : ª Qu'il attende ! ¹ Kolb s'assit apræs de la porte du cabinet.

ª Ah åÞ ! comment comptez-vous procçder ? car si nous pouvions l'empoigner demain matin, ce serait du temps de gagnç, disait le gros Cointet.

¢ Il n'a pas volç son nom de Naíf, rien ne sera plus facile ¹, s'çcria Cçrizet.

En reconnaissant la voix du gros Cointet, mais surtout en entendant ces deux phrases, Kolb devina sur-le-champ qu'il s'agissait de son maìtre, et son çtonnement alla croissant quand il distingua la voix de Cçrizet.

« Eine karson qui a manché son bain ¹ , s'çcria-t-il frappç d'çpouvante.

ª Mes enfants, dit Doublon, voici ce qu'il faut faire. Nous çchelonnerons notre monde Þ de grandes distances, depuis la rue de Beaulieu et la place du Mùrier, dans tous les sens, de maniære Þ suivre le Naíf, ce surnom me plaìt, sans qu'il puisse s'en apercevoir, nous ne le quitterons pas qu'il ne soit entrç dans la maison o÷ il se croira cachç ; nous lui laisserons quelques jours de sçcuritç, puis nous l'y rencontrerons quelque jour avant le lever ou le coucher du soleil.

¢ Mais en ce moment que fait-il ? il peut nous çchapper, dit le gros Cointet.

¢ Il est chez lui, dit Me Doublon ; s'il sortait, je le saurais. J'ai l'un de mes praticiens sur la place du Mùrier en observation, un autre au coin du Palais, et un autre Þ trente pas de ma maison. Si notre homme sortait, ils siffleraient ; et il n'aurait pas fait trois pas, que je le saurais dçjÞ par cette communication tçlçgraphique. ¹

Les huissiers donnent Þ leurs recors le nom honnète de praticiens.

Kolb n'avait pas comptç sur un si favorable hasard, il sortit doucement de l'çtude et dit Þ la servante : ª M. Doublon est occupç pour longtemps, je reviendrai demain matin de bonne heure. ¹

L'Alsacien, en sa qualitç de cavalier, avait çtç saisi par une idçe qu'il alla sur-le-champ mettre Þ exçcution. Il courut chez un loueur de chevaux de sa connaissance, y choisit un cheval, le fit seller , et revint en toute hàte chez son maìtre, o÷ il trouva Mme Æve dans la plus profonde dçsolation.

ª Qu'y a-t-il, Kolb ? demanda l'imprimeur en trouvant Þ l'Alsacien un air Þ la fois joyeux et effrayç.

– Vus êdes endourés de goquins. Le plis sire ede te gager mon maîdre. Montante a-d-elle bensé à meddre monzière quelque bart ?... »

Quand l'honnète Kolb eut expliquç la trahison de Cçrizet, les circonvallations tracçes autour de la maison, la part que le gros Cointet prenait Þ cette affaire, et fait pressentir les ruses que mçditeraient de tels hommes contre son maìtre, les plus fatales lueurs çclairærent la position de David.

ª C'est les Cointet qui te poursuivent, s'çcria la pauvre Æve ançantie, et voilÞ pourquoi Mçtivier se montrait si dur... ils sont papetiers, ils veulent

ton secret.

¢ Mais que faire pour leur çchapper ? s'çcria Mme Chardon.

– *Si montante beud affoir ein bedide entroid à meddre monzière,* demanda Kolb, *che bromets de l'y gontuire zans qu'on le zache chamais*.

¢ N'entrez que de nuit chez Basine Clerget, rçpondit Æve, j'irai convenir de tout avec elle. Dans cette circonstance, Basine est une autre moi-même.

¢ Les espions te suivront, dit enfin David qui recouvra quelque prçsence d'esprit. Il s'agit de trouver un moyen de prçvenir Basine sans qu'aucun de nous y aille.

– *Montante beud y hâler*, dit Kolb. *Foissi ma gompinazion : che fais sordir affec monsière, nus emmènerons sir nos draces les sivleurs. Bentant ce demps, matame ira chez matemoiselle Clerchet, èle ne sera pas zuifie. Chai ein gefal, che prents monsière en groube ; ed, ti tiaple, si l'on nus addrabe !*

¢ Eh bien, adieu, mon ami, s'çcria la pauvre femme en se jetant dans les bras de son mari ; aucun de nous n'ira te voir, car nous pourrions te faire prendre. Il faut nous dire adieu pour tout le temps que durera cette prison volontaire. Nous correspondrons par la poste, Basine y jettera tes lettres, et je t'çcrirai sous son nom. [1]

¾ leur sortie David et Kolb entendirent les sifflements, et menærent les espions jusqu'au bas de la porte Palet o÷ demeurait le loueur de chevaux. LÞ, Kolb prit son maître en croupe, en lui recommandant de se bien tenir Þ lui.

« Zifflez, zifflez, mes pons hâmis ! Che me mogue de vus dous ! s'çcria Kolb. *Vus n'addraberez bas ein fieux gafalier*. »

Et le vieux cavalier piqua des deux dans la campagne avec une rapiditç qui devait mettre et qui mit les espions dans l'impossibilitç de les suivre, ni de savoir o÷ ils allaient.

Æve alla chez Postel sous le prçtexte assez ingçnieux de le consulter. Apræs avoir subi les insultes de cette pidç qui ne prodigue que des paroles, elle quitta le mçnage Postel, et put gagner, sans être vue, la maison de Basine, Þ qui elle confia ses chagrins en lui demandant secours et protection. Basine, qui pour plus de discrçtion avait fait entrer Æve dans sa chambre, ouvrit la porte d'un cabinet contigu dont le jour venait d'un châssis Þ tabatiære et sur lequel aucun ől ne pouvait avoir de vue. Les deux amies dçbouchærent une petite cheminçe dont le tuyau longeait celui de la cheminçe de l'atelier o÷ les ouvriæres entretenaient du feu pour leurs fers.

Æve et Basine çtendirent de mauvaises couvertures sur le carreau pour assourdir le bruit, si David en faisait par mçgarde ; elles lui mirent un lit de sangle pour dormir, un fourneau pour ses expçriences, une table et une chaise pour s'asseoir et pour çcrire. Basine promit de lui donner Þ manger la nuit ; et, comme personne ne pçnçtrait jamais dans sa chambre, David pouvait dçfier tous ses ennemis, et mème la police.

ª Enfin, dit Æve en embrassant son amie, il est en sùretç. ¹

Æve retourna chez Postel pour çclaircir quelque doute qui, dit-elle, la ramenait chez un si savant juge du tribunal de commerce, et elle se fit reconduire par lui chez elle en çcoutant ses dolçances. ª Si vous m'aviez çpousçe, en seriez-vous lÞ ?... ¹ Ce sentiment çtait au fond de toutes les phrases du petit pharmacien. Au retour, Postel trouva sa femme jalouse de l'admirable beautç de Mme Sçchard, et furieuse de la politesse de son mari, Lçonie fut apaisçe par l'opinion que le pharmacien prçtendit avoir de la supçrioritç des petites femmes rousses sur les grandes femmes brunes qui, selon lui, çtaient, comme de beaux chevaux, toujours Þ l'çcurie. Il donna sans doute quelques preuves de sincçritç, car le lendemain Mme Postel le mignardait.

ª Nous pouvons ètre tranquilles, dit Æve Þ sa mære et Þ Marion, qu'elle trouva, selon l'expression de Marion, encore *saisies*.

¢ Oh ! ils sont partis ¹, dit Marion quand Æve regarda machinalement dans sa chambre.

« U vaud-il nus diriger ?... demanda Kolb quand il fut Þ une lieue sur la grande route de Paris.

¢ ¾ Marsac, rçpondit David ; puisque tu m'as mis sur ce chemin-lÞ, je vais faire une derniære tentative sur le cő ur de mon pære.

– C'haimerais mié monder à l'assaut t'une padderie de ganons, barce qu'il n'a boind de cuer, mennesier fôdre bère... »

Le vieux pressier ne croyait pas en son fils ; il le jugeait, comme juge le peuple, d'apræs les rçsultats. D'abord, il ne croyait pas avoir dçpouillç David ; puis, sans s'arrèter Þ la diffçrence des temps, il se disait : ª Je l'ai mis Þ cheval sur une imprimerie, comme je m'y suis trouvç moi-mème ; et lui, qui en savait mille fois plus que moi, n'a pas su marcher ! ¹ Incapable de comprendre son fils, il le condamnait, et se donnait sur cette haute intelligence une sorte de supçrioritç en se disant : ª Je lui conserve du pain. ¹ Jamais les moralistes ne parviendront Þ faire comprendre toute l'influence que les sentiments exercent sur les intçrèts. Cette influence est

aussi puissante que celle des intçrèts sur les sentiments. Toutes les lois de la nature ont un double effet, en sens inverse l'un de l'autre. David, lui, comprenait son pære et il avait la sublime charitç de l'excuser. Arrivçs Þ huit heures Þ Marsac, Kolb et David surprirent le bonhomme vers la fin de son dìner qui se rapprochait forcçment de son coucher.

ª Je te vois par autoritç de justice, dit le pære Þ son fils avec un sourire amer.

– *Gommand, mon maîdre et fus, bouffez-vus vus rengondrer... il foyache tans les cieux et vus êdes tuchurs tans les fignes...*, s'çcria Kolb indignç. *Bayez, bayez ! c'edde fodre édat te bère....*

¢ Allons, Kolb, va-t'en, mets le cheval chez Mme Courtois afin de ne pas en embarrasser mon pære, et sache que les pæres ont toujours raison. ¹

Kolb s'en alla grommelant comme un chien qui, grondç par son maìtre pour sa prudence, proteste encore en obçissant. David, sans dire ses secrets, offrit alors Þ son pære de lui donner la preuve la plus çvidente de sa dçcouverte, en lui proposant un intçrèt dans cette affaire pour prix des sommes qui lui devenaient nçcessaires, soit pour se libçrer immçdiatement, soit pour se livrer Þ l'exploitation de son secret.

ª Eh ! comment me prouveras-tu que tu peux faire avec rien du beau papier qui ne coùte rien ? ¹ demanda l'ancien typographe en lanåant Þ son fils un regard avinç, mais fin, curieux, avide. Vous eussiez dit un çclair sortant d'un nuage pluvieux, car le vieil ours, fidæle Þ ses traditions, ne se couchait jamais sans ètre coiffç de nuit. Son bonnet de nuit consistait en deux bouteilles d'excellent vin vieux que, selon son expression, il *sirotait*.

ª Rien de plus simple, rçpondit David. Je n'ai pas de papier sur moi, je suis venu par ici pour fuir Doublon ; et, me voyant sur la route de Marsac, j'ai pensç que je pourrais bien trouver chez vous les facilitçs que j'aurais chez un usurier. Je n'ai rien sur moi que mes habits. Enfermez-moi dans un local bien clos, o÷ personne ne puisse pçnçtrer, o÷ personne ne puisse me voir, et...

¢ Comment, dit le vieillard en jetant Þ son fils un effroyable regard, tu ne me laisseras pas te voir faisant tes opçrations...

¢ Mon pære, rçpondit David, vous m'avez prouvç qu'il n'y avait pas de pære dans les affaires...

¢ Ah ! tu te dçfies de celui qui t'a donnç la vie.

¢ Non, mais de celui qui m'a òtç les moyens de vivre.

¢ Chacun pour soi, tu as raison ! dit le vieillard. Eh bien, je te mettrai dans mon cellier.

¢ J'y entre avec Kolb, vous me donnerez un chaudron pour faire ma pàte, reprit David sans avoir aperåu le coup d'ő il que lui lanåa son pære, puis vous irez me chercher des tiges d'artichaut, des tiges d'asperge, des orties Þ dard, des roseaux que vous couperez aux bords de votre petite riviære. Demain matin, je sortirai de votre cellier avec du magnifique papier...

¢ Si c'est possible..., s'çcria l'Ours en laissant çchapper un hoquet, je te donnerai peut-ètre... je verrai si je puis te donner... bah !... vingt-cinq mille francs, Þ la condition de m'en faire gagner autant tous les ans...

¢ Mettez-moi Þ l'çpreuve, j'y consens ! s'çcria David. Kolb, monte Þ cheval, pousse jusqu'Þ Mansle, achætes-y un grand tamis de crin chez un boisselier[20], de la colle chez un çpicier, et reviens en toute hàte.

¢ Tiens, bois..., dit le pære en mettant devant son fils une bouteille de vin, du pain, et des restes de viandes froides. Prends des forces, je vais t'aller faire tes provisions de chiffons verts ; car ils sont verts, tes chiffons ! j'ai mème peur qu'ils ne soient un peu trop verts. ¹

Deux heures apræs, sur les onze heures du soir, le vieillard enfermait son fils et Kolb dans une petite piæce adossçe Þ son cellier, couverte en tuiles creuses, et o÷ se trouvaient les ustensiles nçcessaires Þ brùler les vins de l'Angoumois qui fournissent, comme on sait, toutes les eaux-de-vie dites de Cognac.

ª Oh ! mais je suis lÞ comme dans une fabrique... voilÞ du bois et des bassines, s'çcria David.

¢ Eh bien, Þ demain, dit le pære Sçchard, je vais vous enfermer, et je làcherai mes deux chiens, je suis sùr qu'on ne vous apportera pas de papier. Montre-moi des feuilles demain, je te dçclare que je serai ton associç, les affaires seront alors claires et bien mençes... ¹

Kolb et David se laissærent enfermer et passærent deux heures environ Þ briser, Þ prçparer les tiges, en se servant de deux madriers. Le feu brillait, l'eau bouillait. Vers deux heures du matin, Kolb, moins occupç que David, entendit un soupir tournç comme un hoquet d'ivrogne ; il prit une des deux chandelles et se mit Þ regarder partout ; il aperåut alors la figure violacçe du pære Sçchard qui remplissait une petite ouverture carrçe, pratiquçe au-dessus de la porte par laquelle on communiquait du cellier au brùloir et cachçe par des futailles vides. Le malicieux vieillard avait introduit son fils et Kolb dans son brùloir par la porte extçrieure qui servait Þ passer les

piæces pour les livrer. Cette autre porte intçrieure permettait de rouler les poinåons du cellier dans le brùloir sans faire le tour par la cour.

« Ah ! baba ! ceci n'ed bas de cheu, fus foulez vilouder fôdre vils... Safez-vus ce que vus vaides, quand fus pufez eine poudeille te bon fin ? Vus appreufez ein goquin.

¢ Oh ! mon pære, dit David.

¢ Je venais savoir si vous aviez besoin de quelque chose, dit le vigneron quasi dçgrisç.

– *Et c'edde bar indérêd pir nus que affez bris eine bedide egelle ?...* dit Kolb qui ouvrit la porte apræs en avoir dçbarrassç l'entrçe et qui trouva le vieillard montç sur une çchelle courte, en chemise.

¢ Risquer votre santç ! s'çcria David.

¢ Je crois que je suis somnambule, dit le vieillard honteux en descendant. Ton dçfaut de confiance en ton pære m'a fait rèver, je songeais que tu t'entendais avec le diable pour rçaliser l'impossible.

– *Le tiaple, c'ed fôdre bassion pire les bedits chaunets !* s'çcria Kolb.

¢ Allez vous recoucher, mon pære, dit David ; enfermez-nous si vous voulez, mais çpargnez-vous la peine de revenir : Kolb va faire sentinelle. [1]

Le lendemain, Þ quatre heures, David sortit du brùloir, ayant fait disparaìtre toutes les traces de ses opçrations, et vint apporter Þ son pære une trentaine de feuilles de papier dont la finesse, la blancheur, la consistance, la force ne laissaient rien Þ dçsirer et qui portaient pour filigranes les marques des fils plus forts les uns que les autres du tamis de crin. Le vieillard prit ces çchantillons, il y appliqua la langue en ours habituç, depuis son jeune àge, Þ faire de son palais une çprouvette Þ papiers ; il les mania, les chiffonna, les plia, les soumit Þ toutes les çpreuves que les typographes font subir aux papiers pour en reconnaìtre les qualitçs, et quoiqu'il n'y eùt rien Þ redire, il ne voulut pas s'avouer vaincu.

ª Il faut savoir ce que åa deviendra sous presse !... dit-il pour se dispenser de louer son fils.

– *Trôle t'orne !* [1] s'çcria Kolb.

Le vieillard, devenu froid, couvrit, sous sa dignitç paternelle, une irrçsolution jouçe.

ª Je ne veux pas vous tromper, mon pære, ce papier-lÞ me semble encore devoir encore[21] coùter trop cher, et je veux rçsoudre le problæme du collage en cuve... il ne me reste plus que cet avantage Þ conquçrir...

¢ Ah ! tu voudrais m'attraper !

¢ Mais, vous le dirai-je ? je colle bien en cuve, mais jusqu'Þ prçsent la colle ne pçnætre pas çgalement ma pàte, et donne au papier le rèche d'une brosse.

¢ Eh bien, perfectionne ton collage en cuve, et tu auras mon argent.

– Mon maîdre ne ferra chamais la gouleur te fodre archant ! »

Çvidemment le vieillard voulait faire payer Þ David la honte qu'il avait bue la nuit ; aussi le traita-t-il plus que froidement.

ª Mon pære, dit David qui renvoya Kolb, je ne vous en ai jamais voulu d'avoir estimç votre imprimerie Þ un prix exorbitant, et de me l'avoir vendue Þ votre seule estimation ; j'ai toujours vu le pære en vous. Je me suis dit : Laissons un vieillard, qui s'est donnç bien du mal, qui m'a certainement çlevç mieux que je ne devais l'ètre, jouir en paix et Þ sa maniære du fruit de ses travaux. Je vous ai mème abandonnç le bien de ma mære, et j'ai pris sans murmurer la vie obçrçe que vous m'aviez faite. Je me suis promis de gagner une belle fortune sans vous importuner. Eh bien, ce secret, je l'ai trouvç, les pieds dans le feu, sans pain chez moi, tourmentç pour des dettes qui ne sont pas les miennes... Oui, j'ai luttç patiemment jusqu'Þ ce que mes forces se soient çpuisçes. Peut-ètre me devez-vous des secours !... mais ne pensez pas Þ moi, voyez une femme et un petit enfant !... (LÞ, David ne put retenir ses larmes) et prètez-leur aide et protection. Serez-vous au-dessous de Marion et de Kolb qui m'ont donnç leurs çconomies ? s'çcria le fils en voyant son pære froid comme un marbre de presse.

¢ Et åa ne t'a pas suffi..., s'çcria le vieillard sans çprouver la moindre vergogne, mais tu dçvorerais la France... Bonsoir ! moi, je suis trop ignorant pour me fourrer dans des exploitations o÷ il n'y aurait que moi d'exploitç. Le Singe ne mangera pas l'Ours, dit-il en faisant allusion Þ leur surnom d'atelier. Je suis vigneron, je ne suis pas banquier... Et puis, vois-tu, des affaires entre pære et fils, åa va mal. Dìnons, tiens, tu ne diras pas que je ne te donne rien !... [1]

David çtait un de ces ètres Þ cő ur profond qui peuvent y repousser leurs souffrances de maniære Þ en faire un secret pour ceux qui leur sont chers ; aussi, chez eux, quand la douleur dçborde ainsi, est-ce leur effort suprème. Æve avait bien compris ce beau caractære d'homme. Mais le pære vit, dans ce flot de douleur ramenç du fond Þ la surface, la plainte vulgaire des enfants qui veulent *attraper leurs pères*, et il prit l'excessif abattement de son fils pour la honte de l'insuccæs. Le pære et le fils se quittærent brouillçs. David et Kolb revinrent Þ minuit environ Þ Angoulème, o÷ ils entrærent Þ pied avec

autant de prçcautions qu'en eussent pris des voleurs pour un vol. Vers une heure du matin, David fut introduit, sans tçmoin, chez Mlle Basine Clerget, dans l'asile impçnçtrable prçparç pour lui par sa femme. En entrant lÞ, David allait y ètre gardç par la plus ingçnieuse de toutes les pitiçs, celle d'une grisette. Le lendemain matin, Kolb se vanta d'avoir fait sauver son maìtre Þ cheval, et de ne l'avoir quittç qu'apræs l'avoir mis dans une patache qui devait l'emmener aux environs de Limoges. Une assez grande provision de matiæres premiæres fut emmagasinçe dans la cave de Basine, en sorte que Kolb, Marion, Mme Sçchard et sa mære purent n'avoir aucune relation avec Mlle Clerget.

Deux jours apræs cette scæne avec son fils, le vieux Sçchard, qui se vit encore Þ lui vingt jours avant de se livrer aux occupations de la vendange, accourut chez sa belle-fille, amenç par son avarice. Il ne dormait plus, il voulait savoir si la dçcouverte offrait quelques chances de fortune, et pensait Þ veiller au grain, selon son expression. Il vint habiter, au-dessus de l'appartement de sa belle-fille, une des deux chambres en mansarde qu'il s'çtait rçservçes, et vçcut en fermant les yeux sur le dçnuement pçcuniaire qui affligeait le mçnage de son fils. On lui devait des loyers, on pouvait bien le nourrir ! Il ne trouvait rien d'çtrange Þ ce qu'on se servìt de couverts en fer çtamç.

ª J'ai commencç comme åa ¹, rçpondit-il Þ sa belle-fille quand elle s'excusa de ne pas le servir en argenterie.

Marion fut obligçe de s'engager envers les marchands pour tout ce qui se consommerait au logis. Kolb servait les maåons Þ vingt sous par jour. Enfin, bientòt il ne resta plus que dix francs Þ la pauvre Æve qui, dans l'intçrèt de son enfant et de David, sacrifiait ses derniæres ressources Þ bien recevoir le vigneron. Elle espçrait toujours que ses chatteries, que sa respectueuse affection, que sa rçsignation attendriraient l'avare ; mais elle le trouvait toujours insensible. Enfin, en lui voyant l'ő il froid des Cointet, de Petit-Claud et de Cçrizet, elle voulut observer son caractære et deviner ses intentions ; mais ce fut peine perdue ! Le pære Sçchard se rendait impçnçtrable en restant toujours entre deux vins. L'ivresse est un double voile. ¾ la faveur de sa griserie, aussi souvent jouçe que rçelle, le bonhomme essayait d'arracher Þ Æve les secrets de David. Tantòt il caressait, tantòt il effrayait sa belle-fille. Quand Æve lui rçpondait qu'elle ignorait tout, il lui disait : ª Je boirai tout mon bien, *je le mettrai en viager*... ¹ Ces luttes dçshonorantes fatiguaient la pauvre victime qui, pour

ne pas manquer de respect Þ son beau-pære, avait fini par garder le silence. Un jour, poussçe Þ bout, elle lui dit : ª Mais, mon pære, il y a une maniære bien simple de tout avoir[22] ; payez les dettes de David, il reviendra ici, vous vous entendrez ensemble.

¢ Ah ! voilÞ tout ce que vous voulez avoir de moi, s'çcria-t-il, c'est bon Þ savoir. ¹

Le pære Sçchard, qui ne croyait pas en son fils, croyait aux Cointet. Les Cointet, qu'il alla consulter, l'çblouirent Þ dessein, en lui disant qu'il s'agissait de millions dans les recherches entreprises par son fils.

ª Si David peut prouver qu'il a rçussi, je n'hçsiterai pas Þ mettre en sociçtç ma papeterie en comptant Þ votre fils sa dçcouverte pour une valeur çgale ¹ , lui dit le grand Cointet.

Le dçfiant vieillard prit tant d'informations en prenant des petits verres avec les ouvriers, il questionna si bien Petit-Claud en faisant l'imbçcile, qu'il finit par soupåonner les Cointet de se cacher derriære Mçtivier ; il leur attribua le plan de ruiner l'imprimerie Sçchard et de se faire payer par lui en l'amoråant avec la dçcouverte, car le vieil homme du peuple ne pouvait pas deviner la complicitç de Petit-Claud, ni les trames ourdies pour s'emparer tòt ou tard de ce beau secret industriel. Enfin, un jour, le vieillard, exaspçrç de ne pouvoir vaincre le silence de sa belle-fille et de ne pas mème obtenir d'elle de savoir o÷ David s'çtait cachç, rçsolut de forcer la porte de l'atelier Þ fondre les rouleaux, apræs avoir fini par apprendre que son fils y faisait ses expçriences. Il descendit de grand matin et se mit Þ travailler la serrure.

ª Eh bien, que faites-vous donc lÞ, papa Sçchard ?... lui cria Marion qui se levait au jour pour aller Þ sa fabrique et qui bondit jusqu'Þ la tremperie.

¢ Ne suis-je pas chez moi, Marion ? fit le bonhomme honteux.

¢ Ah ! åÞ, devenez-vous voleur sur vos vieux jours... vous ètes Þ jeun, cependant... Je vas conter cela tout chaud Þ madame.

¢ Tais-toi, Marion, dit le vieillard en tirant de sa poche deux çcus de six francs. Tiens...

¢ Je me tairai, mais n'y revenez pas ! lui dit Marion en le menaåant du doigt, ou je le dirais Þ tout Angoulème. ¹

Dæs que le vieillard fut sorti, Marion monta chez sa maìtresse.

ª Tenez, madame, j'ai soutirç douze francs Þ votre beau-pære, les voilÞ...

¢ Et comment as-tu fait ?...

¢ Ne voulait-il pas voir les bassines et les provisions de monsieur, histoire de dçcouvrir le secret. Je savais bien qu'il n'y avait plus rien dans la

petite cuisine ; mais je lui ai fait peur comme s'il allait voler son fils, et il m'a donnç deux çcus pour me taire... ¹

En ce moment, Basine apporta joyeusement Þ son amie une lettre de David, çcrite sur du magnifique papier, et qu'elle lui remit en secret.

ª Mon Æve adorçe, je t'çcris Þ toi la premiære sur la premiære feuille de papier obtenue par mes procçdçs. J'ai rçussi Þ rçsoudre le problæme du collage en cuve ! La livre de pàte revient, mème en supposant la mise en culture spçciale de bons terrains pour les produits que j'emploie, Þ cinq sous. Ainsi la rame de douze livres emploiera pour trois francs de pàte collçe. Je suis sùr de supprimer la moitiç du poids des livres. L'enveloppe, la lettre, les çchantillons, sont de diverses fabrications. Je t'embrasse, nous serons heureux par la fortune, la seule chose qui nous manquait. ¹

ª Tenez, dit Æve Þ son beau-pære en lui tendant les çchantillons, donnez Þ votre fils le prix de votre rçcolte, et laissez-lui faire sa fortune, il vous rendra dix fois ce que vous lui aurez donnç, car il a rçussi !... ¹

Le pære Sçchard courut chez les Cointet. LÞ, chaque çchantillon fut essayç, minutieusement examinç : les uns çtaient collçs, les autres sans colle ; ils çtaient çtiquetçs depuis trois francs jusqu'Þ dix francs par rame ; les uns çtaient d'une puretç mçtallique, les autres doux comme du papier de Chine, il y en avait de toutes les nuances possibles du blanc. Des juifs examinant des diamants n'auraient pas eu les yeux plus animçs que ne l'çtaient ceux des Cointet et du vieux Sçchard.

ª Votre fils est en bon chemin, dit le gros Cointet.

¢ Eh bien, payez ses dettes, dit le vieux pressier.

¢ Bien volontiers, s'il veut nous prendre pour associçs, rçpondit le grand Cointet.

¢ Vous ètes des *chauffeurs*[23] ! s'çcria l'ours retirç, vous poursuivez mon fils sous le nom de Mçdvier, et vous voulez que je vous paye, voilÞ tout. Pas si bète, bourgeois !... ¹

Les deux fræres se regardærent, mais ils surent contenir la surprise que leur causa la perspicacitç de l'avare.

ª Nous ne sommes pas encore assez millionnaires pour nous amuser Þ faire l'escompte, rçpliqua le gros Cointet ; nous nous croirions assez

heureux de pouvoir payer notre chiffon comptant, et nous faisons encore des billets Þ notre marchand.

¢ Il faut tenter une expçrience en grand, rçpondit froidement le grand Cointet, car ce qui rçussit dans une marmite çchoue dans une fabrication entreprise sur une grande çchelle. Dçlivrez votre fils.

¢ Oui, mais mon fils en libertç m'admettra-t-il comme son associç ? demanda le vieux Sçchard.

¢ Ceci ne nous regarde pas, dit le gros Cointet. Est-ce que vous croyez, mon bonhomme, que quand vous aurez donnç dix mille francs Þ votre fils, tout sera dit ? Un brevet d'invention coùte deux mille francs, il faudra faire des voyages Þ Paris ; puis, avant de se lancer dans des avances, il est prudent de fabriquer, comme dit mon fræe, mille rames, risquer des cuvçes entiæres afin de se rendre compte. Voyez-vous, il n'y a rien dont il faille plus se dçfier que des inventeurs.

¢ Moi, dit le grand Cointet, j'aime le pain tout cuit. ¹

Le vieillard passa la nuit Þ ruminer ce dilemme : Si je paye les dettes de David, il est libre, et une fois libre il n'a pas besoin de m'associer Þ sa fortune. Il sait bien que je l'ai roulç dans l'affaire de notre premiære association ; il n'en voudra pas faire une seconde. Mon intçrèt serait donc de le tenir en prison, malheureux.

Les Cointet connaissaient assez le pære Sçchard pour savoir qu'ils chasseraient de compagnie. Donc ces trois hommes disaient : ª Pour faire une sociçtç basçe sur le secret, il faut des expçriences ; et, pour faire ces expçriences, il faut libçrer David Sçchard. David libçrç nous çchappe. ¹ Chacun avait de plus une petite arriære-pensçe. Petit-Claud se disait : ª Apræs mon mariage, je serai franc du collier avec les Cointet ; mais jusque-lÞ je les tiens. ¹ Le grand Cointet se disait : ª J'aimerais mieux avoir David sous clef, je serais le maìtre. ¹ Le vieux Sçchard se disait : ª Si je paye ses dettes, mon fils me salue avec un remerciement. ¹ Æve, attaquçe, menacçe par le vigneron d'ètre chassçe de la maison, ne voulait ni rçvçler l'asile de son mari, ni mème lui proposer d'accepter un sauf-conduit. Elle n'çtait pas certaine de rçussir Þ cacher David une seconde fois aussi bien que la premiære, elle rçpondait donc Þ son beau-pære : ª Libçrez votre fils, vous saurez tout. ¹ Aucun des quatre intçressçs, qui se trouvaient tous comme devant une table bien servie, n'osait toucher au festin, tant il craignait de se voir devancç ; et tous s'observaient en se dçfiant les uns des autres.

Quelques jours apræs la rçclusion de Sçchard, Petit-Claud çtait venu trouver le grand Cointet Þ sa papeterie.

ª J'ai fait de mon mieux, lui dit-il, David s'est mis volontairement dans une prison qui nous est inconnue, et il y cherche en paix quelque perfectionnement. Si vous n'avez pas atteint Þ votre but, il n'y a pas de ma faute, tiendrez-vous votre promesse ?

¢ Oui, si nous rçussissons, rçpondit le grand Cointet. Le pære Sçchard est ici depuis quelques jours, il est venu nous faire des questions sur la fabrication du papier, le vieil avare a flairç l'invention de son fils, il en veut profiter, il y a donc quelque espçrance d'arriver Þ une association. Vous ètes l'avouç du pære et du fils...

¢ Ayez le Saint-Esprit de les livrer, reprit Petit-Claud en souriant.

¢ Oui, rçpondit Cointet. Si vous rçussissez ou Þ mettre David en prison ou Þ le mettre dans nos mains par un acte de sociçtç, vous serez le mari de Mlle de La Haye.

¢ Est-ce bien lÞ votre *ultimatum ?* dit Petit-Claud.

– *Yes !* fit Cointet, puisque nous parlons des langues çtrangæres.

¢ Voici le mien en bon franåais, reprit Petit-Claud d'un ton sec.

¢ Ah ! voyons, rçpliqua Cointet d'un air curieux.

¢ Prçsentez-moi demain Þ Mme de Sçnonches, faites qu'il y ait pour moi quelque chose de positif, enfin accomplissez votre promesse, ou je paye la dette de Sçchard et je m'associe avec lui en revendant ma charge. Je ne veux pas ètre jouç. Vous m'avez parlç net, je me sers du mème langage. J'ai fait mes preuves, faites les vòtres. Vous avez tout, je n'ai rien. Si je n'ai pas de gages de votre sincçritç, je prends votre jeu. ¹

Le grand Cointet prit son chapeau, son parapluie, son air jçsuite, et sortit en disant Þ Petit-Claud de le suivre.

ª Vous verrez, mon cher ami, si je ne vous ai pas prçparç les voies ?... ¹ dit le nçgociant Þ l'avouç.

En un moment, le fin et rusç papetier avait reconnu le danger de sa position, et vu dans Petit-Claud un de ces hommes avec lesquels il faut jouer franc jeu. DçjÞ, pour ètre en mesure et par acquit de conscience, il avait, sous prçtexte de donner un çtat de la situation financiære de Mlle de La Haye, jetç quelques paroles dans l'oreille de l'ancien consul gçnçral.

ª J'ai l'affaire de Franåoise, car avec trente mille francs de dot, aujourd'hui, dit-il en souriant, une fille ne doit pas ètre exigeante.

¢ Nous en parlerons, avait rçpondit Francis du Hautoy. Depuis le dçpart de Mme de Bargeton, la position de Mme de Sçnonches est bien changçe : nous pourrons marier Franåoise Þ quelque bon vieux gentilhomme campagnard.

¢ Et elle se conduira mal, dit le papetier en prenant son air froid. Eh ! mariez-la donc Þ un jeune homme capable, ambitieux, que vous protçgerez, et qui mettra sa femme dans une belle position.

¢ Nous verrons, avait rçpçtç Francis ; la marraine doit ètre avant tout consultçe. ¹

¾ la mort de M. de Bargeton, Louise de Nægrepelisse avait fait vendre l'hòtel de la rue du Minage. Mme de Sçnonches, qui se trouvait petitement logçe, dçcida M. de Sçnonches Þ acheter cette maison, le berceau des ambitions de Lucien et o÷ cette scæne a commencç. Zçphirine de Sçnonches avait formç le plan de succçder Þ Mme de Bargeton dans l'espæce de royautç qu'elle avait exercçe, d'avoir un salon, de faire enfin la grande dame. Une scission avait eu lieu dans la haute sociçtç d'Angoulème entre ceux qui, lors du duel de M. Bargeton et de M. de Chandour, tinrent qui pour l'innocence de Louise de Nægrepelisse, qui pour les calomnies de Stanislas de Chandour. Mme de Sçnonches se dçclara pour les Bargeton, et conquit d'abord tous ceux de ce parti. Puis, quand elle fut installçe dans son hòtel, elle profita des accoutumances de bien des gens qui venaient y jouer depuis tant d'annçes. Elle reåut tous les soirs et l'emporta dçcidçment sur Amçlie de Chandour, qui se posa comme son antagoniste. Les espçrances de Francis du Hautoy, qui se vit au cő ur de l'aristocratie d'Angoulème, allaient jusqu'Þ vouloir marier Franåoise avec le vieux M. de Sçverac, que Mme du Brossard n'avait pu capturer pour sa fille. Le retour de Mme de Bargeton, devenue prçfæte d'Angoulème, augmenta les prçtentions de Zçphirine pour sa bien-aimçe filleule. Elle se disait que la comtesse Sixte du Chàtelet userait de son crçdit pour celle qui s'çtait constituçe son champion. Le papetier, qui savait son Angoulème sur le bout du doigt, apprçcia d'un coup d'ő il toutes ces difficultçs ; mais il rçsolut de se tirer de ce pas difficile par une de ces audaces que Tartuffe seul se serait permise. Le petit avouç, træs surpris de la loyautç de son commanditaire en chicane, le laissait Þ ses prçoccupations en cheminant de la papeterie Þ l'hòtel de la rue du Minage, o÷, sur le palier, les deux importuns furent arrètçs par ces mots : ª Monsieur et Madame dçjeunent.

¢ Annoncez-nous tout de mème ¹ , rçpondit le grand Cointet.

Et, sur son nom, le dçvot commeråant, aussitòt introduit, prçsenta l'avocat Þ la prçcieuse Zçphirine, qui dçjeunait en tète Þ tète avec M. Francis du Hautoy et Mlle de La Haye. M. de Sçnonches çtait allç, comme toujours, ouvrir la chasse chez M. de Pimentel.

ª Voici, madame, le jeune avocat-avouç de qui je vous ai parlç, et qui se chargera de l'çmancipation de votre belle pupille. ¹

L'ancien diplomate examina Petit-Claud, qui, de son còtç, regardait Þ la dçrobçe la *belle pupille*. Quant Þ la surprise de Zçphirine, Þ qui jamais Cointet ni Francis n'avaient dit un mot, elle fut telle que sa fourchette lui tomba des mains. Mlle de La Haye, espæce de pie-griæche Þ figure rechignçe, de taille peu gracieuse, maigre, Þ cheveux d'un blond fade, çtait, malgrç son petit air aristocratique, excessivement difficile Þ marier. Ces mots : *père et mère inconnus* de son acte de naissance, lui interdisaient en rçalitç la sphære o÷ l'amitiç de sa marraine et de Francis la voulait placer. Mlle de La Haye, ignorant sa position, faisait la difficile : elle eùt rejetç le plus riche commeråant de l'Houmeau. La grimace assez significative inspirçe Þ Mlle de La Haye par l'aspect du maigre avouç, Cointet la retrouva sur les lævres de Petit-Claud. Mme de Sçnonches et Francis paraissaient se consulter pour savoir de quelle maniære congçdier Cointet et son protçgç. Cointet, qui vit tout, pria M. du Hautoy de lui accorder un moment d'audience, et passa dans le salon avec le diplomate.

ª Monsieur, lui dit-il nettement, la paternitç vous aveugle. Vous marierez difficilement votre fille ; et, dans votre intçrèt Þ tous, je vous ai mis dans l'impossibilitç de reculer ; car j'aime Franåoise comme on aime une pupille. Petit-Claud sait tout !... Son excessive ambition vous garantit le bonheur de votre chære petite. D'abord Franåoise fera de son mari tout ce qu'elle voudra ; mais vous, aidç par la prçfæte qui nous arrive, vous en ferez un procureur du Roi. M. Milaud est nommç dçcidçment Þ Ne vers. Petit-Claud vendra sa charge, vous obtiendrez facilement pour lui la place du second substitut, et il deviendra bientòt procureur du Roi, puis prçsident du tribunal, dçputç... ¹

Revenu dans la salle Þ manger, Francis fut charmant pour le prçtendu de sa fille. Il regarda Mme de Sçnonches d'une certaine maniære, et finit cette scæne de prçsentation en invitant Petit-Claud Þ dìner pour le lendemain afin de causer affaires. Puis il reconduisit le nçgociant et l'avouç jusque dans la cour en disant Þ Petit-Claud que, sur la recommandation de Cointet, il çtait disposç, ainsi que Mme de Sçnonches, Þ confirmer tout ce que le gardien de

la fortune de Mlle de La Haye aurait disposç pour le bonheur de ce petit ange.

ª Ah ! qu'elle est laide ! s'çcria Petit-Claud. Je suis pris !...

¢ Elle a l'air distinguç, rçpondit Cointet ; mais, si elle çtait belle, vous la donnerait-on ?... Hç ! mon cher, il y a plus d'un petit propriçtaire Þ qui trente mille francs, la protection de Mme de Sçnonches et celle de la comtesse du Chàtelet iraient Þ merveille ; d'autant plus que M. Francis du Hautoy ne se mariera jamais, et que cette fille est son hçritiære... Votre mariage est fait !...

¢ Et comment ?

¢ VoilÞ ce que je viens de dire, repartit le grand Cointet en racontant Þ l'avouç son trait d'audace. Mon cher, M. Milaud va, dit-on, ètre nommç procureur du Roi Þ Nevers : vous vendrez votre charge, et dans dix ans vous serez garde des Sceaux. Vous ètes assez audacieux pour ne reculer devant aucun des services que demandera la cour...

¢ Eh bien, trouvez-vous demain, Þ quatre heures et demie, sur la place du Mùrier, rçpondit l'avouç fanatisç par les probabilitçs de cet avenir, j'aurai vu le pære Sçchard, et nous arriverons Þ un acte de sociçtç o÷ le pære et le fils appartiendront au Saint-Esprit des Cointet. ¹

Au moment o÷ le vieux curç de Marsac montait les rampes d'Angoulème pour aller instruire Æve de l'çtat o÷ se trouvait son fræe, David çtait cachç depuis onze jours Þ deux portes de celle que le digne prètre venait de quitter.

Quand l'abbç Marron dçboucha sur la place du Mùrier, il y trouva les trois hommes, remarquables chacun dans leur genre, qui pesaient de tout leur poids sur l'avenir et sur le prçsent du pauvre prisonnier volontaire : le pære Sçchard, le grand Cointet, le petit avouç maigrelet. Trois hommes, trois cupiditçs ! mais trois cupiditçs aussi diffçrentes que les hommes. L'un avait inventç de trafiquer de son fils, l'autre de son client, et le grand Cointet achetait toutes ces infamies en se flattant de ne rien payer. Il çtait environ cinq heures, et la plupart de ceux qui revenaient dìner chez eux s'arrètaient pour regarder pendant un moment ces trois hommes. ª Que diable le vieux pære Sçchard et le grand Cointet ont-ils donc Þ se dire ?... pensaient les plus curieux. ¢ Il s'agit sans doute entre eux de ce pauvre malheureux qui laisse sa femme, sa belle-mære et son enfant sans pain, rçpondait-on. ¢ Envoyez donc vos enfants apprendre un çtat Þ Paris ! ¹ disait un esprit fort de province.

ª Hç ! que venez-vous faire par ici, monsieur le curç ? s'çcria le vigneron en apercevant l'abbç Marron aussitòt qu'il dçboucha sur la place.

¢ Je viens pour les vòtres, rçpondit le vieillard.

¢ Encore une idçe de mon fils !... dit le vieux Sçchard.

¢ Il vous en coùterait bien peu de rendre tout le monde heureux ¹ , dit le prètre en indiquant les fenètres o÷ Mme Sçchard montrait entre les rideaux sa belle tète.

En ce moment, Æve apaisait les cris de son enfant en le faisant sauter et lui chantant une chanson.

ª Apportez-vous des nouvelles de mon fils, dit le pære, ou, ce qui vaudrait mieux, de l'argent ?

¢ Non, dit M. Marron, j'apporte Þ la ső ur des nouvelles du fræe.

¢ De Lucien ?... s'çcria Petit-Claud.

¢ Oui. Le pauvre jeune homme est venu de Paris Þ pied. Je l'ai trouvç chez Courtois mourant de fatigue et de misære, rçpondit le prètre... Oh ! il est bien malheureux ! ¹

Petit-Claud salua le prètre et prit le grand Cointet par le bras en disant Þ haute voix : ª Nous dìnons chez Mme de Sçnonches, il est temps de nous habiller !... ¹ Et Þ deux pas il lui dit Þ l'oreille : ª Quand on a le petit, on a bientòt la mære. Nous tenons David...

¢ Je vous ai mariç, mariez-moi, dit le grand Cointet en laissant çchapper un sourire faux.

¢ Lucien est mon camarade de collæge, nous çtions *copains !*... En huit jours je saurai bien quelque chose de lui. Faites en sorte que les bans se publient, et je vous rçponds de mettre David en prison. Ma mission finit avec son çcrou.

¢ Ah ! s'çcria tout doucement le grand Cointet, la belle affaire serait de prendre le brevet Þ notre nom ! ¹

En entendant cette derniære phrase, le petit avouç maigrelet frissonna.

En ce moment Æve voyait entrer son beau-pære et l'abbç Marron, qui, par un seul mot, venait de dçnouer le drame judiciaire.

ª Tenez, Mme Sçchard, dit le vieil ours Þ sa belle-fille, voici notre curç qui vient sans doute nous en raconter de belles sur votre fræe.

¢ Oh ! s'çcria la pauvre Æve atteinte au cő ur, que peut-il donc lui ètre encore arrivç ! ¹

Cette exclamation annonåait tant de douleurs ressenties, tant d'apprçhensions, et de tant de sortes, que l'abbç Marron se hàta de dire :

ª Rassurez-vous, madame, il vit !

¢ Seriez-vous assez bon, mon pære, dit Æve au vieux vigneron, pour aller chercher ma mære : elle entendra ce que monsieur doit avoir Þ nous dire de Lucien. ¹

Le vieillard alla chercher Mme Chardon, Þ laquelle il dit : ª Vous aurez Þ en dçcoudre avec l'abbç Marron, qui est bon homme *quoique prêtre*. Le dìner sera sans doute retardç, je reviens dans une heure. ¹

Et le vieillard, insensible Þ tout ce qui ne sonnait ou ne reluisait pas or, laissa la vieille femme sans voir l'effet du coup qu'il venait de lui porter. Le malheur qui pesait sur ses deux enfants, l'avortement des espçrances assises sur la tète de Lucien, le changement si peu prçvu d'un caractære qu'on crut pendant si longtemps çnergique et probe ; enfin, tous les çvçnements arrivçs depuis dix-huit mois avaient dçjÞ rendu Mme Chardon mçconnaissable. Elle n'çtait pas seulement noble de race, elle çtait encore noble de cő ur, et adorait ses enfants. Aussi avait-elle souffert plus de maux en ces derniers six mois que depuis son veuvage. Lucien avait eu la chance d'ètre Rubemprç par ordonnance du Roi, de recommencer cette famille, d'en faire revivre le titre et les armes, de devenir grand ! Et il çtait tombç dans la fange ! Car, plus sçvære pour lui que la ső ur, elle avait regardç Lucien comme perdu, le jour o÷ elle apprit l'affaire des billets. Les mæres veulent quelquefois se tromper ; mais elles connaissent toujours bien les enfants qu'elles ont nourris, qu'elles n'ont pas quittçs, et, dans les discussions que soulevaient entre David et sa femme les chances de Lucien Þ Paris, Mme Chardon, tout en paraissant partager les illusions d'Æve sur son frære, tremblait que David n'eùt raison, car il parlait comme elle entendait parler sa conscience de mære. Elle connaissait trop la dçlicatesse de sensation de sa fille pour pouvoir lui exprimer ses douleurs, elle çtait donc forcçe de les dçvorer dans ce silence dont sont capables seulement les mæres qui savent aimer leurs enfants. Æve, de son còtç, suivait avec terreur les ravages que faisaient les chagrins chez sa mære, elle la voyait passant de la vieillesse Þ la dçcrçpitude, et allant toujours ! La mære et la fille se faisaient donc l'une Þ l'autre de ces nobles mensonges qui ne trompent point. Dans la vie de cette mære, la phrase du fçroce vigneron fut la goutte d'eau qui devait remplir la coupe des afflictions, Mme Chardon se sentit atteinte au cő ur.

Aussi, quand Æve dit au prètre : ª Monsieur, voici ma mære ! ¹ quand l'abbç regarda ce visage macçrç comme celui d'une vieille religieuse, encadrç de cheveux entiærement blanchis, mais embelli par l'air doux et

calme des femmes pieusement rçsignçes, et qui marchent, comme on dit, Þ la volontç de Dieu, comprit-il toute la vie de ces deux crçatures. Le prètre n'eut plus de pitiç pour le bourreau, pour Lucien, il frçmit en devinant tous les supplices subis par les victimes.

ª Ma mære, dit Æve en s'essuyant les yeux, mon pauvre fræe est bien præs de nous, il est Þ Marsac.

¢ Et pourquoi pas ici ? ¹ demanda Mme Chardon.

L'abbç Marron raconta tout ce que Lucien lui avait dit des misæres de son voyage, et les malheurs de ses derniers jours Þ Paris. Il peignit les angoisses qui venaient d'agiter le poæte quand il avait appris quels çtaient au sein de sa famille les effets de ses imprudences et quelles çtaient ses apprçhensions sur l'accueil qui pouvait l'attendre Þ Angoulème.

ª En est-il arrivç Þ douter de nous ? dit Mme Chardon.

¢ Le malheureux est venu vers vous Þ pied, en subissant les plus horribles privations, et il revient disposç Þ entrer dans les chemins les plus humbles de la vie... Þ rçparer ses fautes.

¢ Monsieur, dit la sőur, malgrç le mal qu'il nous a fait, j'aime mon fræe, comme on aime le corps d'un ètre qui n'est plus ; et l'aimer ainsi, c'est encore l'aimer plus que beaucoup de sőurs n'aiment leurs fræes. Il nous a rendus bien pauvres ; mais qu'il vienne, il partagera le chçtif morceau de pain qui nous reste, enfin ce qu'il nous a laissç. Ah ! s'il ne nous avait pas quittçs, monsieur, nous n'aurions pas perdu nos plus chers trçsors.

¢ Et c'est la femme qui nous l'a enlevç dont la voiture l'a ramenç, s'çcria Mme Chardon. Parti dans la calæche de Mme de Bargeton Þ còtç d'elle, il est revenu derriære !

¢ ¾ quoi puis-je vous ètre utile dans la situation o÷ vous ètes ? dit le brave curç qui cherchait une phrase de sortie.

¢ Eh ! monsieur, rçpondit Mme Chardon, plaie d'argent n'est pas mortelle, dit-on ; mais ces plaies-lÞ ne peuvent pas avoir d'autre mçdecin que le malade.

¢ Si vous aviez assez d'influence pour dçterminer mon beau-pære Þ aider son fils, vous sauveriez toute une famille, dit Mme Sçchard.

¢ Il ne croit pas en vous, et il m'a paru træs exaspçrç contre votre mari ¹, dit le vieillard Þ qui les paraphrases du vigneron avaient fait considçrer les affaires de Sçchard comme un guèpier o÷ il ne fallait pas mettre le pied.

Sa mission terminçe, le prètre alla dìner chez son petit-neveu Postel, qui dissipa le peu de bonne volontç de son vieil oncle en donnant, comme tout

Angoulème, raison au pære contre le fils.

ª Il y a de la ressource avec des dissipateurs, dit en finissant le petit Postel ; mais avec ceux qui font des expçriences, on se ruinerait. ¹

La curiositç du curç de Marsac çtait entiærement satisfaite, ce qui, dans toutes les provinces de France, est le principal but de l'excessif intçrèt qu'on s'y tçmoigne. Dans la soirçe, il mit le poæte au courant de tout ce qui se passait chez les Sçchard, en lui donnant son voyage comme une mission dictçe par la charitç la plus pure.

ª Vous avez endettç votre sœ ur et votre beau-fræe de dix Þ douze mille francs, dit-il en terminant ; et personne, mon cher monsieur, n'a cette bagatelle Þ prèter au voisin. En Angoumois, nous ne sommes pas riches. Je croyais qu'il s'agissait de beaucoup moins quand vous me parliez de vos billets. ¹

Apræs avoir remerciç le vieillard de ses bontçs, le poæte lui dit : ª La parole de pardon, que vous m'apportez, est pour moi le vrai trçsor. ¹

Le lendemain, Lucien partit de træs grand matin de Marsac pour Angoulème, o÷ il entra vers neuf heures, une canne Þ la main, vètu d'une petite redingote assez endommagçe par le voyage et d'un pantalon noir Þ teintes blanches. Ses bottes usçes disaient d'ailleurs assez qu'il appartenait Þ la classe infortunçe des piçtons. Aussi ne se dissimulait-il pas l'effet que devait produire sur ses compatriotes le contraste de son retour et de son dçpart. Mais, le cœ ur encore pantelant sous l'çtreinte des remords que lui causait le rçcit du vieux prètre, il acceptait pour le moment cette punition, dçcidç d'affronter les regards des personnes de sa connaissance. Il se disait en lui-mème : ª Je suis hçroíque ! ¹ Toutes ces natures de poæte commencent par se duper elles-mèmes. ¾ mesure qu'il marcha dans l'Houmeau, son àme lutta entre la honte de ce retour et la poçsie de ses souvenirs. Son cœ ur battit en passant devant la porte de Postel, o÷, fort heureusement pour lui, Lçonie Marron se trouva seule dans la boutique avec son enfant. Il vit avec plaisir (tant sa vanitç conservait de force) le nom de son pære effacç. Depuis son mariage, Postel avait fait repeindre sa boutique, et mis au-dessus, comme Þ Paris : PHARMACIE. En gravissant la rampe de la Porte-Palet, Lucien çprouva l'influence de l'air natal, il ne sentit plus le poids de ses infortunes, et se dit avec dçlices : ª Je vais donc les revoir ! ¹ Il atteignit la place du Mùrier sans avoir rencontrç personne : un bonheur qu'il espçrait Þ peine, lui qui jadis se promenait en triomphateur dans sa ville ! Marion et Kolb, en sentinelle sur la porte, se prçcipitærent

dans l'escalier en criant : ª Le voilÞ ! ¹ Lucien revit le vieil atelier et la vieille cour, il trouva dans l'escalier sa ső ur et sa mære, et ils s'embrassærent en oubliant pour un instant tous les malheurs dans cette çtreinte. En famille, on compose presque toujours avec le malheur ; on s'y fait un lit, et l'espçrance en fait accepter la duretç. Si Lucien offrait l'image du dçsespoir, il en offrait aussi la poçsie : le soleil des grands chemins lui avait bruni le teint ; une profonde mçlancolie, empreinte dans ses traits, jetait ses ombres sur son front de poæte. Ce changement annonåait tant de souffrances, qu'Þ l'aspect des traces laissçes par la misære sur sa physionomie, le seul sentiment possible çtait la pitiç. L'imagination partie du sein de la famille y trouvait au retour de tristes rçalitçs. Æve eut au milieu de sa joie le sourire des saintes au milieu de leur martyre. Le chagrin rend sublime le visage d'une jeune femme træs belle. La gravitç qui remplaåait dans la figure de sa ső ur la complæte innocence qu'il y avait vue Þ son dçpart pour Paris, parlait trop çloquemment Þ Lucien pour qu'il n'en reåùt pas une impression douloureuse. Aussi la premiære effusion des sentiments, si vive, si naturelle, fut-elle suivie de part et d'autre d'une rçaction : chacun craignait de parler. Lucien ne put cependant s'empècher de chercher par un regard celui qui manquait Þ cette rçunion. Ce regard bien compris fit fondre en larmes Æve, et par contrecoup Lucien. Quant Þ Mme Chardon, elle resta blème, et en apparence impassible. Æve se leva, descendit pour çpargner Þ son fråre un mot dur, et alla dire Þ Marion : ª Mon enfant, Lucien aime les fraises, il faut en trouver !...

¢ Oh ! j'ai bien pensç que vous vouliez fèter M. Lucien. Soyez tranquille, vous aurez un joli petit dçjeuner et un bon dìner aussi. ¹

ª Lucien, dit Mme Chardon Þ son fils, tu as beaucoup Þ rçparer ici. Parti pour ètre un sujet d'orgueil pour ta famille, tu nous as plongçs dans la misære. Tu as presque brisç dans les mains de ton fråre l'instrument de la fortune Þ laquelle il n'a songç que pour sa nouvelle famille. Tu n'as pas brisç que cela... ¹, dit la mære. Il se fit une pause effrayante et le silence de Lucien impliqua l'acceptation de ces reproches maternels. ª Entre dans une voie de travail, reprit doucement Mme Chardon. Je ne te blàme pas d'avoir tentç de faire revivre la noble famille d'o÷ je suis sortie ; mais, Þ de telles entreprises il faut avant tout une fortune, et des sentiments fiers : tu n'as rien eu de tout cela. ¾ la croyance, tu as fait succçder en nous la dçfiance. Tu as dçtruit la paix de cette famille travailleuse et rçsignçe, qui cheminait ici dans une voie difficile... Aux premiæres fautes, un premier pardon est dù.

Ne recommence pas. Nous nous trouvons ici dans des circonstances difficiles, sois prudent, çcoute ta sőur : le malheur est un maìtre dont les leåons, bien durement donnçes, ont portç leur fruit chez elle : elle est devenue sçrieuse, elle est mære, elle porte tout le fardeau du mçnage par dçvouement pour notre cher David ; enfin, elle est devenue, par ta faute, mon unique consolation.

¢ Vous pouviez ètre plus sçvære, dit Lucien en embrassant sa mære. J'accepte votre pardon, parce que ce sera le seul que j'aurai jamais Þ recevoir. ¹

Æve revint ; et, Þ la pose humiliçe de son fræe, elle comprit que Mme Chardon avait parlç. Sa bontç lui mit un sourire sur les lævres, auquel Lucien rçpondit par des larmes rçprimçes. La prçsence a comme un charme, elle change les dispositions les plus hostiles entre amants comme au sein des familles, quelques forts que soient les motifs de mçcontentement. Est-ce que l'affection trace dans le cőur des chemins o÷ l'on aime Þ retomber ? Ce phçnomæne appartient-il Þ la science du magnçtisme ? La raison dit-elle qu'il faut ou ne jamais se revoir, ou se pardonner ? Que ce soit au raisonnement, Þ une cause physique ou Þ l'àme que cet effet appartienne, chacun doit avoir çprouvç que les regards, le geste, l'action d'un ètre aimç retrouvent chez ceux qu'il a le plus offensçs, chagrinçs ou maltraitçs, des vestiges de tendresse. Si l'esprit oublie difficilement, si l'intçrèt souffre encore, le cőur, malgrç tout, reprend sa servitude. Aussi, la pauvre sőur, en çcoutant jusqu'Þ l'heure du dçjeuner les confidences du fræe, ne fut-elle pas maìtresse de ses yeux quand elle le regarda, ni de son accent quand elle laissa parler son cőur. En comprenant les çlçments de la vie littçraire Þ Paris, elle comprit comment Lucien avait pu succomber dans la lutte. La joie du poæte en caressant l'enfant de sa sőur, ses enfantillages, le bonheur de revoir son pays et les siens, mèlç au profond chagrin de savoir David cachç, les mots de mçlancolie qui çchappærent Þ Lucien, son attendrissement en voyant qu'au milieu de sa dçtresse sa sőur s'çtait souvenue de son goùt quand Marion servit les fraises ; tout, jusqu'Þ l'obligation de loger le fræe prodigue et de s'occuper de lui, fit de cette journçe une fète. Ce fut comme une halte dans la misære. Le pære Sçchard lui-mème fit rebrousser aux deux femmes le cours de leurs sentiments, en disant : ª Vous le fètez, comme s'il vous apportait des mille et des cents !...

¢ Mais qu'a donc fait mon fræe pour ne pas ètre fètç ?... ¹ s'çcria Mme Sçchard jalouse de cacher la honte de Lucien.

Nçanmoins, les premiæres tendresses passçes, les nuances du vrai percærent. Lucien aperåut bientòt chez Æve la diffçrence de l'affection actuelle et de celle qu'elle lui portait jadis. David çtait profondçment honorç, tandis que Lucien çtait aimç *quand même*, et comme on aime une maìtresse malgrç les dçsastres qu'elle cause. L'estime, fonds nçcessaire Þ nos sentiments, est la solide çtoffe qui leur donne je ne sais quelle certitude, quelle sçcuritç dont on vit, et qui manquait entre Mme Chardon et son fils, entre le fræe et la ső ur. Lucien se sentit privç de cette entiære confiance qu'on aurait eue en lui s'il n'avait pas failli Þ l'honneur. L'opinion çcrite par d'Arthez sur lui, devenue celle de sa ső ur, se laissa deviner dans les gestes, dans les regards, dans l'accent. Lucien çtait plaint ! mais, quant Þ ètre la gloire, la noblesse de la famille, le hçros du foyer domestique, toutes ces belles espçrances avaient fui sans retour. On craignit assez sa lçgæretç pour lui cacher l'asile o÷ vivait David. Æve, insensible aux caresses dont fut accompagnçe la curiositç de Lucien qui voulait voir son fræe, n'çtait plus l'Æve de l'Houmeau pour qui, jadis, un seul regard de Lucien çtait un ordre irrçsistible. Lucien parla de rçparer ses torts, en se vantant de pouvoir sauver David. Æve lui rçpondit : ª Ne t'en mèle pas, nous avons pour adversaires les gens les plus perfides et les plus habiles. ¹ Lucien hocha la tète, comme s'il eùt dit : ª J'ai combattu des Parisiens... ¹ Sa ső ur lui rçpliqua par un regard qui signifiait : ª Tu as çtç vaincu. ¹

ª Je ne suis plus aimç, pensa Lucien. Pour la famille comme pour le monde, il faut donc rçussir. ¹ Dæs le second jour, en essayant de s'expliquer le peu de confiance de sa mære et de sa ső ur, le poæte fut pris d'une pensçe non pas haineuse, mais chagrine. Il appliqua la mesure de la vie parisienne Þ cette chaste vie de province, en oubliant que la mçdiocritç patiente de cet intçrieur sublime de rçsignation çtait son ouvrage : ª Elles sont bourgeoises, elles ne peuvent pas me comprendre ¹, se dit-il en se sçparant ainsi de sa ső ur, de sa mære et de Sçchard qu'il ne pouvait plus tromper ni sur son caractære, ni sur son avenir.

Æve et Mme Chardon, chez qui le sens divinatoire çtait çveillç par tant de chocs et tant de malheurs, çpiaient les plus secrætes pensçes de Lucien, elles se sentirent mal jugçes et le virent s'isolant d'elles. ª Paris nous l'a bien changç ! ¹ se dirent-elles. Elles recueillaient enfin le fruit de l'çgoísme qu'elles avaient elles-mèmes cultivç. De part et d'autre, ce lçger levain devait fermenter, et il fermenta ; mais principalement chez Lucien qui se trouvait si reprochable. Quant Þ Æve, elle çtait bien de ces ső urs qui savent

dire Þ un fræe en faute : ª Pardonne-moi *tes* torts... ¹ Lorsque l'union des àmes a çtç parfaite comme elle le fut au dçbut de la vie entre Æve et Lucien, toute atteinte Þ ce beau idçal du sentiment est mortelle. LÞ o÷ des scçlçrats se raccommodent apræs des coups de poignard, les amoureux se brouillent irrçvocablement pour un regard, pour un mot. Dans ce souvenir de la quasi-perfection de la vie du cő ur se trouve le secret de sçparations souvent inexplicables. On peut vivre avec une dçfiance au cő ur, alors que le passç n'offre pas le tableau d'une affection pure et sans nuages ; mais, pour deux ètres autrefois parfaitement unis, la vie, quand le regard, la parole exigent des prçcautions, devient insupportable. Aussi les grands poætes font-ils mourir leurs Paul et Virginie au sortir de l'adolescence. Comprendriez-vous Paul et Virginie brouillçs ?... Remarquons, Þ la gloire d'Æve et de Lucien, que les intçrèts, si fortement blessçs, n'avivaient point ces blessures : chez laső ur irrçprochable, comme chez le poæte en faute, tout çtait sentiment ; aussi le moindre malentendu, la plus petite querelle, un nouveau mçcompte dù Þ Lucien pouvait-il les dçsunir ou inspirer une de ces querelles qui brouillent irrçvocablement les familles. En fait d'argent tout s'arrange ; mais les sentiments sont impitoyables.

Le lendemain Lucien reåut un numçro du journal d'Angoulème et pàlit de plaisir en se voyant le sujet d'un des premiers *Premiers-Angoulême*[24] que se permit cette estimable feuille qui, semblable aux Acadçmies de province, en fille bien çlevçe, selon le mot de Voltaire, ne faisait jamais parler d'elle.

ª Que la Franche-Comtç s'enorgueillisse d'avoir donnç le jour Þ Victor Hugo, Þ Charles Nodier et Þ Cuvier ; la Bretagne, Þ Chateaubriand et Þ Lamennais ; la Normandie Þ Casimir Delavigne : la Touraine, Þ l'auteur d'*Eloa*[25] *;* aujourd'hui, l'Angoumois, o÷ dçjÞ sous Louis XIII l'illustre Guez, plus connu sous le nom de Balzac, s'est fait notre compatriote, n'a plus rien Þ envier ni Þ ces provinces ni au Limousin, qui a produit Dupuytren, ni Þ l'Auvergne, patrie de Montlosier[26], ni Þ Bordeaux, qui a eu le bonheur de voir naìtre tant de grands hommes ; nous aussi, nous avons un poæte ! l'auteur des beaux sonnets intitulçs *Les Marguerites* joint Þ la gloire du poæte celle du prosateur, car on lui doit çgalement le magnifique roman de *L'Archer de Charles IX*. Un jour nos neveux seront fiers d'avoir pour compatriote Lucien Chardon, un rival de Pçtrarque !!!... ¹ Dans les journaux de province de ce temps, les points d'admiration ressemblaient aux *hurra* par lesquels on accueille les *speech* des *meeting*[27] en Angleterre. ª Malgrç ses çclatants succæs Þ Paris, notre jeune poæte s'est souvenu que

l'hòtel de Bargeton avait çtç le berceau de ses triomphes, que l'aristocratie angoumoisine avait applaudi, la premiære, Þ ses poçsies ; que l'çpouse de M. le comte du Chàtelet, prçfet de notre dçpartement, avait encouragç ses premiers pas dans la carriære des Muses, et il est revenu parmi nous !... L'Houmeau tout entier s'est çmu quand, hier, notre Lucien de Rubemprç s'est prçsentç. La nouvelle de son retour a produit partout la plus vive sensation. Il est certain que la ville d'Angoulème ne se laissera pas devancer par l'Houmeau dans les honneurs qu'on parle de dçcerner Þ celui qui, soit dans la Presse, soit dans la Littçrature, a reprçsentç si glorieusement notre ville Þ Paris. Lucien, Þ la fois poæte religieux et royaliste, a bravç la fureur des partis ; il est venu, dit-on, se reposer des fatigues d'une lutte qui fatiguerait des athlætes plus forts encore que des hommes de poçsie et de rèverie.

ª Par une pensçe çminemment politique, Þ laquelle nous applaudissons, et que Mme la comtesse du Chàtelet a eue, dit-on, la premiære, il est question de rendre Þ notre grand poæte le titre et le nom de l'illustre famille des Rubemprç, dont l'unique hçritiære est Mme Chardon, sa mære. Rajeunir ainsi, par des talents et par des gloires nouvelles, les vieilles familles præs de s'çteindre est, chez l'immortel auteur de la Charte, une nouvelle preuve de son constant dçsir exprimç par ces mots : *union et oubli*.

Notre poæte est descendu chez sa ső ur, Mme Sçchard. ¹

¾ la rubrique d'Angoulème se trouvaient les nouvelles suivantes :

ª Notre prçfet, M. le comte du Chàtelet, dçjÞ nommç gentilhomme ordinaire de la Chambre de S.M., vient d'ètre fait conseiller d'Çtat en service extraordinaire.

ª Hier toutes les autoritçs se sont prçsentçes chez M. le prçfet.

ª Mme la comtesse Sixte du Chàtelet recevra tous les jeudis.

ª Le maire de l'Escarbas, M. de Nægrepelisse, reprçsentant de la branche cadette des d'Espard, pære de Mme du Chàtelet, rçcemment nommç comte, pair de France, et commandeur de l'ordre royal de Saint-Louis, est, dit-on, dçsignç pour prçsider le grand collæge çlectoral d'Angoulème aux prochaines çlections[28]. ¹

ª Tiens ¹ , dit Lucien Þ sa ső ur en lui apportant le journal. Apræs avoir lu l'article attentivement, Æve rendit la feuille Þ Lucien d'un air pensif. ª Que dis-tu de cela ?... lui demanda Lucien çtonnç d'une prudence qui ressemblait Þ de la froideur.

¢ Mon ami, rçpondit-elle, ce journal appartient aux Cointet, ils sont absolument les maìtres d'y insçrer des articles, et ne peuvent avoir la main forcçe que par la Prçfecture ou par l'Çvèchç. Supposes-tu ton ancien rival, aujourd'hui prçfet, assez gçnçreux pour chanter ainsi tes louanges ? Oublies-tu que les Cointet nous poursuivent sous le nom de Mçtivier et veulent sans doute amener David Þ les faire profiter de ses dçcouvertes ?... De quelque part que vienne cet article, je le trouve inquiçtant. Tu n'excitais ici que des haines, des jalousies ; on t'y calomniait en vertu du proverbe : *Nul n'est prophète en son pays*, et voilÞ que tout change en un clin d'őil !...

¢ Tu ne connais pas l'amour-propre des villes de province, rçpondit Lucien. On est allç dans une petite ville du Midi recevoir en triomphe, aux portes de la ville, un jeune homme qui avait remportç le prix d'honneur au grand concours, en voyant en lui un grand homme en herbe !

¢ Çcoute-moi, mon cher Lucien, je ne veux pas te sermonner, je te dirai tout dans un seul mot : ici dçfie-toi des plus petites choses.

¢ Tu as raison ¹, rçpondit Lucien surpris de trouver sa sőur si peu enthousiaste.

Le poæte çtait au comble de la joie de voir changer en un triomphe sa mesquine et honteuse rentrçe Þ Angoulème.

ª Vous ne croyez pas au peu de gloire qui nous coùte si cher ! ¹ s'çcria Lucien apræs une heure de silence pendant laquelle il s'amassa comme un orage dans son cőur.

Pour toute rçponse, Æve regarda Lucien, et ce regard le rendit honteux de son accusation.

Quelques instants avant le dìner, un garåon de bureau de la prçfecture apporta une lettre adressçe Þ M. Lucien Chardon et qui parut donner gain de cause Þ la vanitç du poæte que le monde disputait Þ la famille.

Cette lettre çtait l'invitation suivante :

M. le comte Sixte du Châtelet et Mme la comtesse du Châtelet prient M. Lucien Chardon de leur faire l'honneur de dîner avec eux le quinze seplembre prochain.

R.S.V.P.

¾ cette lettre çtait jointe cette carte de visite :

LE COMTE SIXTE DU CHATELET

Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi,

Préfet de la Charente,
Conseiller d'État.

ª Vous ètes en faveur, dit le pære Sçchard, on parle de vous en ville comme d'un grand personnage... On se dispute entre Angoulème et l'Houmeau Þ qui vous tortillera des couronnes... ¹

ª Ma chære Æve, dit Lucien Þ l'oreille de sa sőur, je me retrouve absolument comme j'çtais Þ l'Houmeau le jour o÷ je devais aller chez Mme de Bargeton : je suis sans habit pour le dìner du prçfet. ¹

---

1 Fermentation qui çlimine dans les plantes ce qui est impropre Þ l'usage textile.

2 Le ª pourrissage ¹ qui complçtait le rouissage.

3 Absolument pas, mais embastillç apræs avoir çtç condamnç Þ ètre brùlç vif. ¢ En octobre 1833, Balzac a eu le projet d'aller Þ Saintes, pour çtudier le site des *Souffrances d'un inventeur*, dont le hçros devait ètre Bernard Palissy. Ni le voyage ni le texte ne furent rçalisçs.

4 Sur le mythe cannibalique du ª pçlican Þ rebours ¹, qui, redoutant d'ètre dçvorç par son fils, choisit de l'affamer, cf. L. Frappier-Mazur, *op. cit.*, pp. 274-275.

5 Laissç.

6 Terme typographique : c'est l'action d'imprimer le verso de la feuille dont le recto est dçjÞ imprimç. Le vieux Sçchard veut dire qu'il n'y aura jamais un autre David.

7 Balzac n'a jamais su rçsister au plaisir de la phonçtique tudesque (cf. le sabir du baron de Nucingen dans *Splendeurs et misères des courtisanes*).

8 Au XVIe siæcle.

9 Fabius ª le temporisateur ¹ (275-203 av. J.-C), cçlæbre par sa lune contre Annibal, qu'il battit Þ Cannes en 216.

10 Nom d'une cour de justice anciennement çtablie entre les clercs du Parlement de Paris, pour juger leurs diffçrends. Par extension : tous les professionnels du droit.

11 Un millier vaut mille livres.

12 Rçclamerez Þ.

13 La Chambre des Pairs essayait justement de remçdier Þ ce problæme au moment o÷ Balzac terminait son roman (cf. J.-H. Donnard, *op. cit.*, pp. 268-269).

14 Ce personnage reparait dans *La Muse du département*.

15 C'est-Þ-dire pour vous remettre la part des biens de la communautç qui revient Þ chacun des çpoux quand elle est dissoute.

16 La rçpartition du prix des biens d'un dçbiteur entre ses crçanciers.

17 On ne peut arrèter le dçbiteur entre le coucher et le lever du soleil.

18 Erreur de Balzac. Paris est soumis au mème rçgime que la province.

19 Dçesse des jardins et des fruits.

20 Fabricant de boisseaux et autres instruments de mçnage en bois.

21 *Sic*. Erreur non corrigçe.

22 Il faut sans doute lire : *savoir.*

23 Pendant les guerres de Vendçe, les chauffeurs brùlaient les pieds de leurs prisonniers.

24 Par analogie avec les *Premiers-Paris* (çditoriaux).

25 Alfred de Vigny (1824).

26 Homme politique et publiciste, fameux pour ses *Mémoires à consulter sur un système religieux, politique et tendant à renverser la religion, la société et le trône* (1826), o÷ il dçnonåa les abus du parti-prètre et des Jçsuites.

27 L'anglais balzacien est approximatif...

28 Il y avait un double vote depuis 1820 : les çlecteurs payant 300 francs d'imposition votaient dans le cadre de l'arrondissement pour çlire 258 dçputçs ; et le quart des çlecteurs les plus imposçs du dçpartement votaient en outre dans le cadre du ª grand collæge çlectoral ¹ pour çlire 172 dçputçs supplçmentaires.

ª Tu comptes donc accepter cette invitation ? ¹ s'çcria Mme Sçchard effrayçe.

Il s'engagea, sur la question d'aller ou de ne pas aller Þ la prçfecture, une polçmique entre le frære et la sőur. Le bon sens de la femme de province disait Þ Æve qu'on ne doit se montrer au monde qu'avec un visage riant, en costume complet, et en tenue irrçprochable ; mais elle cachait sa vraie pensçe : ª O÷ le dìner du prçfet mænera-t-il Lucien ? Que peut pour lui le grand monde d'Angoulème ? Ne machine-t-on pas quelque chose contre lui ? ¹

Lucien finit par dire Þ sa sőur avant d'aller se coucher : ª Tu ne sais pas quelle est mon influence : la femme du prçfet a peur du journaliste ; et d'ailleurs dans la comtesse du Chàtelet il y a toujours Louise de Nægrepelisse ! Une femme qui vient d'obtenir tant de faveurs peut sauver David ! Je lui dirai la dçcouverte que mon frære vient de faire, et ce ne sera rien pour elle que d'obtenir un secours de dix mille francs au ministære. ¹

¾ onze heures du soir, Lucien, sa sőur, sa mære et le pære Sçchard, Marion et Kolb furent rçveillçs par la musique de la ville Þ laquelle s'çtait rçunie celle de la garnison et trouværent la place du Mùrier pleine de monde. Une sçrçnade fut donnçe Þ Lucien Chardon de Rubemprç par les jeunes gens d'Angoulème. Lucien se mit Þ la fenètre de sa sőur, et dit au milieu du plus profond silence, apræs le dernier morceau : ª Je remercie mes compatriotes de l'honneur qu'ils me font, je tàcherai de m'en rendre digne ; ils me pardonneront de ne pas en dire davantage : mon çmotion est si vive que je ne saurais continuer.

¢ Vive l'auteur de *L'Archer de Charles IX !*... ¢ Vive l'auteur des *Marguerites !* ¢ Vive Lucien de Rubemprç ! ¹

Apræs ces trois salves, criçes par quelques voix, trois couronnes et des bouquets furent adroitement jetçs par la croisçe dans l'appartement. Dix minutes apræs, la place du Mùrier çtait vide, le silence y rçgnait.

ª J'aimerais mieux dix mille francs, dit le vieux Sçchard qui tourna, retourna les couronnes et les bouquets d'un air profondçment narquois. Mais vous leur avez donnç des marguerites, ils vous rendent des bouquets : vous faites dans les fleurs.

¢ VoilÞ l'estime que vous faites des honneurs que me dçcernent mes concitoyens ! s'çcria Lucien dont la physionomie offrit une expression entiærement dçnuçe de mçlancolie et qui vçritablement rayonna de satisfaction. Si vous connaissiez les hommes, papa Sçchard, vous verriez

qu'il ne se rencontre pas deux moments semblables dans la vie. Il n'y a qu'un enthousiasme vçritable Þ qui l'on puisse devoir de semblables triomphes !... Ceci, ma chære mære et ma bonne ső ur, efface bien des chagrins. ¹ Lucien embrassa sa ső ur et sa mære comme l'on s'embrasse dans ces moments o÷ la joie dçborde Þ flots si larges qu'il faut la jeter dans le cő ur d'un ami. (Faute d'un ami, disait un jour Bixiou, un auteur ivre de son succæs embrasse son portier.) ª Eh bien, ma chære enfant, dit-il Þ Æve, pourquoi pleures-tu ?... Ah ! c'est de joie... ¹

ª Hçlas ! dit Æve Þ sa mære avant de se recoucher et quand elles furent seules, dans un poæte il y a, je crois, une jolie femme de la pire espæce...

¢ Tu as raison, rçpondit la mære en hochant la tète. Lucien a dçjÞ tout oubliç non seulement de ses malheurs, mais des nòtres. ¹

La mære et la fille se sçparærent sans oser se dire toutes leurs pensçes.

Dans les pays dçvorçs par le sentiment d'insubordination sociale cachç sous le mot *égalité*, tout triomphe est un de ces miracles qui ne va pas, comme certains miracles d'ailleurs, sans la coopçration d'adroits machinistes. Sur dix ovations obtenues par des hommes vivants et dçcernçes au sein de la patrie, il y en a neuf dont les causes sont çtrangæres au glorieux couronnç. Le triomphe de Voltaire sur les planches du Thçàtre-Franåais[1] n'çtait-il pas celui de la philosophie de son siæcle ? En France on ne peut triompher que quand tout le monde se couronne sur la tète du triomphateur. Aussi les deux femmes avaient-elles raison dans leurs pressentiments. Le succæs du grand homme de province çtait trop antipathique aux mő urs immobiles d'Angoulème pour ne pas avoir çtç mis en scæne par des intçrèts ou par un machiniste passionnç, collaborations çgalement perfides. Æve, comme la plupart des femmes d'ailleurs, se dçfiait par sentiment et sans pouvoir se justifier Þ elle-mème sa dçfiance. Elle se dit en s'endormant : ª Qui donc aime assez ici mon frære pour avoir excitç le pays ?... *Les Marguerites* ne sont d'ailleurs pas encore publiçes, comment peut-on le fçliciter d'un succæs Þ venir ?... ¹

Ce triomphe çtait en effet l'ő uvre de Petit-Claud. Le jour o÷ le curç de Marsac lui annonåa le retour de Lucien, l'avouç dìnait pour la premiære fois chez Mme de Sçnonches, qui devait recevoir officiellement la demande de la main de sa pupille. Ce fut un de ces dìners de famille dont la solennitç se trahit plus par les toilettes que par le nombre des convives. Quoique en famille, on se sait en reprçsentation, et les intentions percent dans toutes les contenances. Franåoise çtait mise comme en çtalage. Mme de Sçnonches

avait arborç les pavillons de ses toilettes les plus recherchçes. M. du Hautoy çtait en habit noir. M. de Sçnonches, Þ qui sa femme avait çcrit l'arrivçe de Mme du Chàtelet qui devait se montrer pour la premiære fois chez elle et la prçsentation officielle d'un prçtendu pour Franåoise, çtait revenu de chez M. de Pimentel. Cointet, vètu de son plus bel habit marron Þ coupe ecclçsiastique, offrit aux regards un diamant de six mille francs sur son jabot, la vengeance du riche commeråant sur l'aristocratie pauvre. Petit-Claud, çpilç, peignç, savonnç, n'avait pu se dçfaire de son petit air sec. Il çtait impossible de ne pas comparer cet avouç maigrelet, serrç dans ses habits, Þ une vipære gelçe ; mais l'espoir augmentait si bien la vivacitç de ses yeux de pie, il mit tant de glace sur sa figure, il se gourma si bien, qu'il arriva juste Þ la dignitç d'un petit procureur du Roi ambitieux. Mme de Sçnonches avait priç ses intimes de ne pas dire un mot sur la premiære entrevue de sa pupille avec un prçtendu, ni de l'apparition de la prçfæte, en sorte qu'elle s'attendit Þ voir ses salons pleins. En effet, M. le prçfet et sa femme avaient fait leurs visites officielles par cartes, en rçservant l'honneur des visites personnelles comme un moyen d'action. Aussi l'aristocratie d'Angoulème çtait-elle travaillçe d'une si çnorme curiositç, que plusieurs personnes du camp de Chandour se proposærent de venir Þ l'hòtel Bargeton, car on s'obstinait Þ ne pas appeler cette maison l'hòtel de Sçnonches. Les preuves du crçdit de la comtesse du Chàtelet avaient rçveillç bien des ambitions ; et d'ailleurs on la disait tellement changçe Þ son avantage que chacun voulait en juger par soi-mème. En apprenant de Cointet, pendant le chemin, la grande nouvelle de la faveur que Zçphirine avait obtenue de la prçfæte pour pouvoir lui prçsenter le futur de la chære Franåoise, Petit-Claud se flatta de tirer parti de la fausse position o÷ le retour de Lucien mettait Louise de Nægrepelisse.

M. et Mme de Sçnonches avaient pris des engagements si lourds en achetant leur maison, qu'en gens de province ils ne s'avisærent pas d'y faire le moindre changement. Aussi, le premier mot de Zçphirine Þ Louise fut-il, en allant Þ sa rencontre, quand on l'annonåa : ª Ma chære Louise, voyez..., vous ètes encore ici chez vous !... en lui montrant le petit lustre Þ pendeloques, les boiseries et le mobilier qui jadis avaient fascinç Lucien.

¢ C'est, ma chære, ce que je veux le moins me rappeler ¹, dit gracieusement Mme la prçfæte en jetant un regard autour d'elle pour examiner l'assemblçe.

Chacun s'avoua que Louise de Nægrepelisse ne se ressemblait pas Þ elle-mème. Le monde parisien o÷ elle çtait restçe pendant dix-huit mois, les premiers bonheurs de son mariage qui transformaient aussi bien la femme[2] que Paris avait transformç la provinciale, l'espæce de dignitç que donne le pouvoir, tout faisait de la comtesse du Chàtelet une femme qui ressemblait Þ Mme de Bargeton comme une fille de vingt ans ressemble Þ sa mære. Elle portait un charmant bonnet de dentelles et de fleurs nçgligemment attachç par une çpingle Þ tète de diamant. Ses cheveux Þ l'anglaise lui accompagnaient bien la figure et la rajeunissaient en en cachant les contours. Elle avait une robe en foulard, Þ corsage en pointe, dçlicieusement frangçe et dont la faåon due Þ la cçlæbre Victorine faisait bien valoir sa taille. Ses çpaules, couvertes d'un fichu de blonde[3], çtaient Þ peine visibles sous une çcharpe de gaze adroitement mise autour de son cou trop long. Enfin elle jouait avec ces jolies bagatelles dont le maniement est l'çcueil des femmes de province : une jolie cassolette pendait Þ son bracelet par une chaìne ; elle tenait dans une main son çventail et son mouchoir roulç sans en ètre embarrassçe. Le goùt exquis des moindres dçtails, la pose et les maniæres copiçes de Mme d'Espard rçvçlaient en Louise une savante çtude du faubourg Saint-Germain. Quant au vieux Beau de l'Empire, le mariage l'avait avancç comme ces melons qui, de verts encore la veille, dçviennent jaunes dans une seule nuit. En retrouvant sur le visage çpanoui de sa femme la verdeur que Sixte avait perdue, on se fit, d'oreille Þ oreille, des plaisanteries de province, et d'autant plus volontiers que toutes les femmes enrageaient de la nouvelle supçrioritç de l'ancienne reine d'Angoulème ; et le tenace intrus dut payer pour sa femme. Exceptç M. de Chandour et sa femme, feu Bargeton, M. de Pimentel et les Rastignac, le salon se trouvait Þ peu præs aussi nombreux que le jour o÷ Lucien y fit sa lecture, car Mgr l'çvèque arriva suivi de ses grands vicaires. Petit-Claud, saisi par le spectacle de l'aristocratie angoumoisine, au cő ur de laquelle il dçsespçrait de se voir jamais quatre mois auparavant, sentit sa haine contre les classes supçrieures se calmer. Il trouva la comtesse Chàtelet ravissante en se disant : ª Voilà pourtant la femme qui peut me faire nommer substitut ! ¹ Vers le milieu de la soirçe, apræs avoir causç pendant le mème temps avec chacune des femmes en variant le ton de son entretien selon l'importance de la personne et la conduite qu'elle avait tenue Þ propos de sa fuite avec Lucien, Louise se retira dans le boudoir avec Monseigneur. Zçphirine prit alors le bras de Petit-Claud, Þ qui le cő ur battit, et l'amena

vers ce boudoir o÷ les malheurs de Lucien avaient commencç, et o÷ ils allaient se consommer.

ª Voici M. Petit-Claud, ma chære, je te le recommande d'autant plus vivement que tout ce que tu feras pour lui profitera sans doute Þ ma pupille.

¢ Vous ètes avouç, monsieur ? dit l'auguste fille des Nægrepelisse en toisant Petit-Claud.

¢ Hçlas ! oui, *madame la comtesse*. (Jamais le fils du tailleur de l'Houmeau n'avait eu, dans toute sa vie, une seule fois, l'occasion de se servir de ces trois mots ; aussi sa bouche en fut-elle comme pleine.) Mais, reprit-il, il dçpend de madame la comtesse de me faire tenir debout au parquet. M. Milaud va, dit-on, Þ Nevers...

¢ Mais, reprit la comtesse, n'est-on pas second, puis premier substitut ? je voudrais vous voir sur-le-champ premier substitut... Pour m'occuper de vous et vous obtenir cette faveur, je veux quelque certitude de votre dçvouement Þ la Lçgitimitç, Þ la Religion, et surtout Þ M. de Villæle.

¢ Ah ! madame, dit Petit-Claud en s'approchant de son oreille, je suis homme Þ obçir absolument au Roi.

¢ C'est ce qu'il *nous* faut aujourd'hui, rçpliqua-t-elle en se reculant pour lui faire comprendre qu'elle ne voulait plus rien s'entendre dire Þ l'oreille. Si vous convenez toujours Þ Mme de Sçnonches, comptez sur moi, ajouta-t-elle en faisant un geste royal avec son çventail.

¢ Madame, dit Petit-Claud Þ qui Cointet se montra en arrivant Þ la porte du boudoir, Lucien est ici.

¢ Eh bien, monsieur ?... rçpondit la comtesse d'un ton qui eùt arrètç toute espæce de parole dans le gosier d'un homme ordinaire.

¢ Madame la comtesse ne me comprend pas, reprit Petit-Claud en se servant de la formule la plus respectueuse, je veux lui donner une preuve de mon dçvouement Þ sa personne. Comment madame la comtesse veut-elle que le grand homme qu'elle a fait soit reåu dans Angoulème ? Il n'y a pas de milieu : il doit y ètre un objet ou de mçpris ou de gloire. [1]

Louise de Nægrepelisse n'avait pas pensç Þ ce dilemme, auquel elle çtait çvidemment intçressçe, plus Þ cause du passç que du prçsent. Or, des sentiments que la comtesse portait actuellement Þ Lucien dçpendait la rçussite du plan conåu par l'avouç pour mener Þ bien l'arrestation de Sçchard.

ª Monsieur Petit-Claud, dit-elle en prenant une attitude de hauteur et de dignitç, vous voulez appartenir au Gouvernement, sachez que son premier

principe doit ètre de ne jamais avoir eu tort, et que les femmes ont encore mieux que les gouvernements l'instinct du pouvoir et le sentiment de leur dignitç.

¢ C'est bien lÞ ce que je pensais, madame, rçpondit-il vivement en observant la comtesse avec une attention aussi profonde que peu visible. Lucien arrive ici dans la plus grande misære. Mais, s'il doit y recevoir une ovation, je puis aussi le contraindre, Þ cause de l'ovation mème, Þ quitter Angoulème o÷ sa ső ur et son beau-frære David Sçchard sont sous le coup de poursuites ardentes... ¹

Louise de Nægrepelisse laissa voir sur son visage altier un lçger mouvement produit par la rçpression mème de son plaisir. Surprise d'ètre si bien devinçe, elle regarda Petit-Claud en dçpliant son çventail, car Franåoise de La Haye entrait, ce qui lui donna le temps de trouver une rçponse.

ª Monsieur, dit-elle avec un sourire significatif, vous serez promptement procureur du Roi... ¹

N'çtait-ce pas tout dire sans se compromettre ?

ª Oh ! madame, s'çcria Franåoise en venant remercier la prçfæte, je vous devrai donc le bonheur de ma vie. ¹ Elle lui dit Þ l'oreille en se penchant vers sa protectrice par un petit geste de jeune fille : ª Je serais morte Þ petit feu d'ètre la femme d'un avouç de province... ¹

Si Zçphirine s'çtait ainsi jetçe sur Louise, elle y avait çtç poussçe par Francis, qui ne manquait pas d'une certaine connaissance du monde bureaucratique.

ª Dans les premiers jours de tout avænement, que ce soit celui d'un prçfet, d'une dynastie ou d'une exploitation, dit l'ancien consul gçnçral Þ son amie, on trouve les gens tout feu pour rendre service ; mais ils ont bientòt reconnu les inconvçnients de la protection, et deviennent de glace. Aujourd'hui Louise fera pour Petit-Claud des dçmarches que, dans trois mois, elle ne voudrait plus faire pour votre mari.

¢ Madame la comtesse pense-t-elle, dit Petit-Claud, Þ toutes les obligations du triomphe de notre poæte ? Elle devra recevoir Lucien pendant les dix jours que durera notre engouement. ¹

La prçfæte fit un signe de tète afin de congçdier Petit-Claud, et se leva pour aller causer avec Mme de Pimentel qui montra sa tète Þ la porte du boudoir. Saisie par la nouvelle de l'çlçvation du bonhomme de Nægrepelisse

Þ la pairie, la marquise avait jugç nçcessaire de venir caresser une femme assez habile pour avoir augmentç son influence en faisant une quasi-faute.

ª Dites-moi donc, ma chære, pourquoi vous vous ètes donnç la peine de mettre votre pære Þ la Chambre haute, dit la marquise au milieu d'une conversation confidentielle o÷ elle pliait le genou devant la supçrioritç de *sa chère* Louise.

¢ Ma chære, on m'a d'autant mieux accordç cette faveur que mon pære n'a pas d'enfants, et votera toujours pour la couronne ; mais, si j'ai des garåons, je compte bien que mon aînç sera substituç au titre, aux armes et Þ la pairie de son grand-pære... ¹

Mme de Pimentel vit avec chagrin qu'elle ne pourrait pas employer Þ rçaliser son dçsir de faire çlever M. de Pimentel Þ la pairie une mære dont l'ambition s'çtendait sur les enfants Þ venir.

ª Je tiens la prçfæte, disait Petit-Claud Þ Cointet en sortant, et je vous promets votre acte de sociçtç... Je serai dans un mois premier substitut, et vous, vous serez maître de Sçchard. Tàchez maintenant de me trouver un successeur pour mon çtude, j'en ai fait en cinq mois la premiære d'Angoulème...

¢ Il ne fallait que vous mettre Þ cheval ¹ , dit Cointet presque jaloux de son ő uvre.

Chacun peut maintenant comprendre la cause du triomphe de Lucien dans son pays. ¾ la maniære de ce roi de France qui ne vengeait pas le duc d'Orlçans[4], Louise ne voulait pas se souvenir des injures reåues Þ Paris par Mme de Bargeton. Elle voulait patronner Lucien, l'çcraser de sa protection et s'en dçbarrasser *honnêtement*. Mis au fait de toute l'intrigue de Paris par les commçrages, Petit-Claud avait bien devinç la haine vivace que les femmes portent Þ l'homme qui n'a pas su les aimer Þ l'heure o÷ elles ont eu l'envie d'ètre aimçes.

Le lendemain de l'ovation qui justifiait le passç de Louise de Nægrepelisse, Petit-Claud, pour achever de griser Lucien et s'en rendre maître, se prçsenta chez Mme Sçchard Þ la tète de six jeunes gens de la ville, tous anciens camarades de Lucien au collæge d'Angoulème. Cette dçputation çtait envoyçe Þ l'auteur des *Marguerites* et de *L'Archer de Charles IX* par ses condisciples, pour le prier d'assister au banquet qu'ils voulaient donner au grand homme sorti de leurs rangs.

ª Tiens, c'est toi, Petit-Claud ! s'çcria Lucien.

¢ Ta rentrçe ici, lui dit Petit-Claud, a stimulç notre amour-propre, nous nous sommes piquçs d'honneur, nous nous sommes cotisçs, et nous te prçparons un magnifique repas. Notre proviseur et nos professeurs y assisteront ; et, Þ la maniære dont vont les choses, nous aurons sans doute les autoritçs.

¢ Et pour quel jour ? dit Lucien.

¢ Dimanche prochain.

¢ Cela me serait impossible, rçpondit le poæte, je ne puis accepter que pour dans dix jours d'ici... Mais alors ce sera volontiers...

¢ Eh bien, nous sommes Þ tes ordres, dit Petit-Claud ; soit, dans dix jours. [1]

Lucien fut charmant avec ses anciens camarades, qui lui tçmoignærent une admiration presque respectueuse. Il causa pendant environ une demi-heure avec beaucoup d'esprit, car il se trouvait sur un piçdestal et voulait justifier l'opinion du pays : il se mit les mains dans les goussets, il parla tout Þ fait en homme qui voit les choses de la hauteur o÷ ses concitoyens l'ont mis. Il fut modeste, et bon enfant, comme un gçnie en dçshabillç. Ce fut les plaintes d'un athlæte fatiguç des luttes Þ Paris, dçsenchantç surtout, il fçlicita ses camarades de ne pas avoir quittç leur bonne province, etc. Il les laissa tout enchantçs de lui. Puis, il prit Petit-Claud Þ part et lui demanda la vçritç sur les affaires de David, en lui reprochant l'çtat de sçquestration o÷ se trouvait son beau-frære. Lucien voulait ruser avec Petit-Claud. Petit-Claud s'efforåa de donner Þ son ancien camarade cette opinion que lui, Petit-Claud, çtait un pauvre petit avouç de province, sans aucune espæce de finesse. La constitution actuelle des sociçtçs, infiniment plus compliquçe dans ses rouages que celle des sociçtçs antiques, a eu pour effet de subdiviser les facultçs chez l'homme. Autrefois, les gens çminents, forcçs d'ètre universels, apparaissaient en petit nombre et comme des flambeaux au milieu des nations antiques. Plus tard, si les facultçs se spçcialisærent, la qualitç s'adressait encore Þ l'ensemble des choses. Ainsi un homme *riche en cautèle*, comme on l'a dit de Louis XI, pouvait appliquer sa ruse Þ tout ; mais aujourd'hui, la qualitç s'est elle-mème subdivisçe. Par exemple, autant de professions, autant de ruses diffçrentes. Un rusç diplomate sera træs bien jouç, dans une affaire, au fond d'une province, par un avouç mçdiocre ou par un paysan. Le plus rusç journaliste peut se trouver fort niais en matiære d'intçrèts commerciaux, et Lucien devait ètre et fut le jouet de Petit-Claud. Le malicieux avocat avait naturellement çcrit lui-mème l'article o÷ la ville

d'Angoulème, compromise avec son faubourg de l'Houmeau, se trouvait obligçe de fèter Lucien. Les concitoyens de Lucien venus sur la place du Mùrier çtaient les ouvriers de l'imprimerie et de la papeterie des Cointet, accompagnçs des clercs de Petit-Claud, de Cachan, et de quelques camarades de collæge. Redevenu pour le poæte le *copain* du collæge, l'avouç pensait avec raison que son camarade laisserait çchapper, dans un temps donnç, le secret de la retraite de David. Et si David pçrissait par la faute de Lucien, Angoulème n'çtait pas tenable pour le poæte. Aussi, pour mieux assurer son influence, se posa-t-il comme l'infçrieur de Lucien.

ª Comment n'aurais-je pas fait pour le mieux ? dit Petit-Claud Þ Lucien. Il s'agissait de la ső ur de mon *copain ;* mais, au Palais, il y a des positions o÷ l'on doit pçrir. David m'a demandç, le premier juin, de lui garantir sa tranquillitç pendant trois mois ; il n'est en danger qu'en septembre, et encore ai-je su soustraire tout son avoir Þ ses crçanciers ; car je gagnerai le procæs en Cour royale ; j'y ferai juger que le privilæge de la femme est absolu, que, dans l'espæce, il ne couvre aucune fraude... Quant Þ toi, tu reviens malheureux, mais tu es un homme de gçnie... (Lucien fit un geste comme d'un homme Þ qui l'encensoir arrive trop præs du nez.) Oui, mon cher, reprit Petit-Claud, j'ai lu *L'Archer de Charles IX*, et c'est plus qu'un ouvrage, c'est un livre ! La prçface n'a pu ètre çcrite que par deux hommes : Chateaubriand ou toi ! [1]

Lucien accepta cet çloge, sans dire que cette prçface çtait de d'Arthez. Sur cent auteurs franåais, quatre-vingt-dix-neuf eussent agi comme lui.

ª Eh bien, ici l'on n'avait pas l'air de te connaìtre, reprit Petit-Claud en jouant l'indignation. Quand j'ai vu l'indiffçrence gçnçrale, je me suis mis en tète de rçvolutionner tout ce monde. J'ai fait l'article que tu as lu...

¢ Comment, c'est toi qui !... s'çcria Lucien.

¢ Moi-mème !... Angoulème et l'Houmeau se sont trouvçs en rivalitç, j'ai rassemblç des jeunes gens, tes anciens camarades de collæge, et j'ai organisç la sçrçnade d'hier ; puis, une fois lancçs dans l'enthousiasme, nous avons làchç la souscription pour le dìner. ÙSi David se cache, au moins Lucien sera couronnç !Λme suis-je dit. J'ai fait mieux, reprit Petit-Claud, j'ai vu la comtesse Chàtelet, et je lui ai fait comprendre qu'elle se devait Þ elle-mème de tirer David de sa position, elle le peut, elle le doit. Si David a bien rçellement trouvç le secret dont il m'a parlç, le gouvernement ne se ruinera pas en le soutenant, et quel genre pour un prçfet d'avoir l'air d'ètre pour moitiç dans une si grande dçcouverte par l'heureuse protection qu'il accorde

Þ l'inventeur ! On fait parler de soi comme d'un administrateur çclairç... Ta ső ur s'est effrayçe du jeu de notre mousqueterie judiciaire ! elle a eu peur de la fumçe... La guerre au Palais coùte aussi cher que sur les champs de bataille ; mais David a maintenu sa position, il est maìtre de son secret : on ne peut pas l'arrèter, on ne l'arrètera pas !

¢ Je te remercie, mon cher, et je vois que je puis te confier mon plan, tu m'aideras Þ le rçaliser. ¹ Petit-Claud regarda Lucien en donnant Þ son nez en vrille l'air d'un point d'interrogation. ª Je veux sauver Sçchard, dit Lucien avec une sorte d'importance, je suis la cause de son malheur, je rçparerai tout... J'ai plus d'empire sur Louise...

¢ Qui, Louise ?...

¢ La comtesse Chàtelet !... ¹ (Petit-Claud fit un mouvement.) ª J'ai sur elle plus d'empire qu'elle ne le croit elle-mème, reprit Lucien ; seulement, mon cher, si j'ai du pouvoir sur votre gouvernement, je n'ai pas d'habits... ¹

Petit-Claud fit un autre mouvement comme pour offrir sa bourse.

ª Merci, dit Lucien en serrant la main de Petit-Claud. Dans dix jours d'ici, j'irai faire une visite Þ Mme la prçfæte, et je te rendrai la tienne. ¹

Et ils se sçparærent en se donnant des poignçes de main de camarades.

ª Il doit ètre poæte, se dit en lui-mème Petit-Claud, car il est fou. ¹

ª On a beau dire, pensait Lucien en revenant chez sa ső ur ; en fait d'amis, il n'y a que les amis de collæge.

¢ Mon Lucien, dit Æve, que t'a donc promis Petit-Claud pour lui tçmoigner tant d'amitiç ? Prends garde Þ lui !

¢ ¾ lui ? s'çcria Lucien. Çcoute, Æve, reprit-il en paraissant obçir Þ une rçflexion, tu ne crois plus en moi, tu te dçfies de moi, tu peux bien te dçfier de Petit-Claud ; mais, dans douze ou quinze jours, tu changeras d'opinion ¹ , ajouta-t-il d'un petit air fat...

Lucien remonta dans sa chambre, et y çcrivit la lettre suivante Þ Lousteau.

ª Mon ami, de nous deux, moi seul puis me souvenir du billet de mille francs que je t'ai prètç : mais je connais trop bien, hçlas ! la situation o÷ tu seras en ouvrant ma lettre, pour ne pas ajouter aussitòt que je ne te les redemande pas en espæces d'or ou d'argent ; non, je te les demande en crçdit, comme on les demanderait Þ Florine en plaisir. Nous avons le mème tailleur, tu peux donc me faire confectionner sous le plus bref dçlai un habillement complet. Sans ètre prçcisçment dans le costume d'Adam, je ne

puis me montrer. Ici, les honneurs dçpartementaux dus aux illustrations parisiennes m'attendaient, Þ mon grand çtonnement. Je suis le hçros d'un banquet, ni plus ni moins qu'un dçputç de la Gauche ; comprends-tu maintenant la nçcessitç d'un habit noir ? Promets le payement ; charge-t'en, fais jouer la rçclame ; enfin trouve une scæne inçdite de Don Juan avec M. Dimanche[5], car il faut m'endimancher Þ tout prix. Je n'ai rien que des haillons : pars de lÞ ! Nous sommes en septembre, il fait un temps magnifique ; *ergo*, veille Þ ce que je reåoive, Þ la fin de cette semaine, un charmant habillement du matin : petite redingote vert bronze foncç, trois gilets, l'un couleur soufre, l'autre de fantaisie, genre çcossais, le troisiæme d'une entiære blancheur ; plus, trois pantalons *à faire des femmes*, l'un blanc çtoffe anglaise, l'autre nankin, le troisiæme en lçger casimir noir ; enfin un habit noir et un gilet de satin noir pour soirçe. Si tu as retrouvç une Florine quelconque, je me recommande Þ elle pour deux cravates de fantaisie. Ceci n'est rien, je compte sur toi, sur ton adresse : le tailleur m'inquiæte peu. Mon cher ami, nous l'avons maintes fois dçplorç : l'intelligence de la misære qui, certes, est le plus actif poison dont soit travaillç l'homme par excellence, le Parisien ! cette intelligence dont l'activitç surprendrait Satan, n'a pas encore trouvç le moyen d'avoir Þ crçdit un chapeau ! Quand nous aurons mis Þ la mode des chapeaux qui vaudront mille francs, les chapeaux seront possibles ; mais jusque-lÞ, nous devrons toujours avoir assez d'or dans nos poches pour payer un chapeau. Ah ! quel mal la Comçdie-Franåaise nous a fait avec ce : *Lafleur, tu mettras de l'or dans mes poches !* Je sens donc profondçment toutes les difficultçs de l'exçcution de cette demande : joins une paire de bottes, une paire d'escarpins, un chapeau, six paires de gants, Þ l'envoi du tailleur ! C'est demander l'impossible, je le sais. Mais la vie littçraire n'est-elle pas l'impossible mis en coupe rçglçe ?... Je ne te dis qu'une seule chose : opære ce prodige en faisant un grand article ou quelque petite infamie, je te quitte et dçcharge de ta dette. Et c'est une dette d'honneur, mon cher, elle a douze mois de carnet : tu en rougirais, si tu pouvais rougir. Mon cher Lousteau, plaisanterie Þ part, je suis dans des circonstances graves. Juges-en par ce seul mot : la Seiche est engraissçe, elle est devenue la femme du Hçron, et le Hçron est prçfet d'Angoulème. Cet affreux couple peut beaucoup pour mon beau-frære que j'ai mis dans une situation affreuse, il est poursuivi, cachç, sous le poids de la lettre de change !... Il s'agit de reparaìtre aux yeux de Mme la prçfæte et de reprendre sur elle quelque empire Þ tout prix. N'est-ce pas effrayant Þ penser que la

fortune de David Sçchard dçpende d'une jolie paire de bottes, de bas de soie gris Þ jour (ne va pas les oublier), et d'un chapeau neuf !... Je vais me dire malade et souffrant, me mettre au lit comme fit Duvicquet[6], pour me dispenser de rçpondre Þ l'empressement de mes concitoyens. Mes concitoyens m'ont donnç, mon cher, une træs belle sçrçnade. Je commence Þ me demander combien il faut de sots pour composer ce mot : *mes concitoyens*, depuis que j'ai su que l'enthousiasme de la capitale de l'Angoumois avait eu quelques-uns de mes camarades de collæge pour boute-en-train.

Si tu pouvais mettre aux *Faits-Paris* quelques lignes sur ma rçception, tu me grandirais ici de plusieurs talons de botte. Je ferais d'ailleurs sentir Þ la Seiche que j'ai, sinon des amis, du moins quelque crçdit dans la Presse parisienne. Comme je ne renonce Þ rien de mes espçrances, je te revaudrai cela. S'il te fallait un bel article de fond pour un recueil quelconque, j'ai le temps d'en mçditer un Þ loisir. Je ne te dis plus qu'un mot, mon cher ami : je compte sur toi, comme tu peux compter sur celui qui se dit :

ª Tout Þ toi,

ª LUCIEN DE R. ¹

« P.-S. ¢ Adresse-moi le tout par les diligences, bureau restant. ¹

Cette lettre, o÷ Lucien reprenait le ton de supçrioritç que son succæs lui donnait intçrieurement, lui rappela Paris. Pris depuis six jours par le calme absolu de la province, sa pensçe se reporta vers ses bonnes misæres, il eut des regrets vagues, il resta pendant toute une semaine prçoccupç de la comtesse Chàtelet ; enfin, il attacha tant d'importance Þ sa rçapparition que, quand il descendit, Þ la nuit tombante, Þ l'Houmeau chercher au bureau des diligences les paquets qu'il attendait de Paris, il çprouvait toutes les angoisses de l'incertitude, comme une femme qui a mis ses derniæres espçrances sur une toilette et qui dçsespære de l'avoir.

ª Ah ! Lousteau ! je te pardonne tes trahisons ¹ , se dit-il en remarquant par la forme des paquets que l'envoi devait contenir tout ce qu'il avait demandç.

Il trouva la lettre suivante dans le carton Þ chapeau.

ª Du salon de Florine.

ª Mon cher enfant,

ª Le tailleur s'est træs bien conduit ; mais, comme ton profond coup d'ő il rçtrospectif te le faisait pressentir, les cravates, le chapeau, les bas de soie Þ trouver ont portç le trouble dans nos cő urs, car il n'y avait rien Þ troubler dans notre bourse. Nous le disions avec Blondet : il y aurait une fortune Þ faire en çtablissant une maison o÷ les jeunes gens trouveraient ce qui coùte peu de chose. Car nous finissons par payer træs cher ce que nous ne payons pas. D'ailleurs, le grand Napolçon, arrètç dans sa course vers les Indes, faute d'une paire de bottes, l'a dit : *Les affaires faciles ne se font jamais !* Donc tout allait, exceptç ta chaussure... Je te voyais habillç sans chapeau ! giletç sans souliers, et je pensais Þ t'envoyer une paire de mocassins qu'un Amçricain a donnçs par curiositç Þ Florine. Florine a offert une masse de quarante francs Þ jouer pour toi. Nathan, Blondet et moi, nous avons çtç si heureux en ne jouant plus pour notre compte que nous avons çtç assez riches pour emmener la Torpille[7], l'ancien rat de des Lupeaulx, Þ souper. Frascati nous devait bien cela. Florine s'est chargçe des acquisitions ; elle y a joint trois belles chemises. Nathan t'offre une canne. Blondet, qui a gagnç trois cents francs, t'envoie une chaìne d'or. Le rat y a joint une montre en or, grande comme une piæce de quarante francs qu'un imbçcile lui a donnçe et qui ne va pas : ª *C'est de la pacotille, comme ce qu'il a eu !* ¹ nous a-t-elle dit. Bixiou, qui nous est venu trouver au *Rocher de Cancale*, a voulu mettre un flacon d'eau de Portugal dans l'envoi que te fait Paris. Notre premier comique a dit : ª *Si cela peut faire son bonheur, qu'il le soit !...* ¹ avec cet accent de basse-taille et cette importance bourgeoise qu'il peint si bien[8]. Tout cela, mon cher enfant, te prouve combien l'on aime ses amis dans le malheur. Florine, Þ qui j'ai eu la faiblesse de pardonner, te prie de nous envoyer un article sur le dernier ouvrage de Nathan. Adieu, mon fils ! Je ne puis que te plaindre d'ètre retournç dans le bocal d'o÷ tu sortais quand tu t'es fait un vieux camarade de

ª Ton ami

ª ÇTIENNE L. ¹

ª Pauvres garåons ! ils ont jouç pour moi ! ¹ se dit-il tout çmu.

Il vient des pays malsains ou de ceux o÷ l'on a le plus souffert des bouffçes qui ressemblent aux senteurs du paradis. Dans une vie tiæde le

souvenir des souffrances est comme une jouissance indçfinissable. Æve fut stupçfaite quand son fræe descendit dans ses vètements neufs ; elle ne le reconnaissait pas.

ª Je puis maintenant m'aller promener Þ Beaulieu, s'çcria-t-il ; on ne dira pas de moi : Il est revenu en haillons ! Tiens, voilÞ une montre que je te rendrai, car elle est bien Þ moi ; puis, elle me ressemble, elle est dçtraquçe.

¢ Quel enfant tu es !... dit Æve. On ne peut t'en vouloir de rien.

¢ Croirais-tu donc, ma chære fille, que j'aie demandç tout cela dans la pensçe assez niaise de briller aux yeux d'Angoulème, dont je me soucie comme de cela ! dit-il en fouettant l'air avec sa canne Þ pomme d'or giselçe. Je veux rçparer le mal que j'ai fait, et je me suis mis sous les armes. ¹

Le succæs de Lucien comme çlçgant fut le seul triomphe rçel qu'il obtint, mais il fut immense. L'envie dçlie autant de langues que l'admiration en glace. Les femmes raffolærent de lui, les hommes en mçdirent, et il put s'çcrier comme le chansonnier : ª *Ô mon habit, que je te remercie*[9] ! ¹ Il alla mettre deux cartes Þ la prçfecture et fit çgalement une visite Þ Petit-Claud, qu'il ne trouva pas. Le lendemain, jour du banquet, les journaux de Paris contenaient tous, Þ la rubrique d'Angoulème, les lignes suivantes :

ª ANGOULÈME. ¢ Le retour d'un jeune poæte dont les dçbuts ont çtç si brillants, de l'auteur de *L'Archer de Charles IX*, l'unique roman historique fait en France sans imitation du genre de Walter Scott, et dont la prçface est un çvçnement littçraire, a çtç signalç par une ovation aussi flatteuse pour la ville que pour M. Lucien de Rubemprç. La ville s'est empressçe de lui offrir un banquet patriotique. Le nouveau prçfet, Þ peine installç, s'est associç Þ la manifestation publique en fètant l'auteur des *Marguerites*, dont le talent fut si vivement encouragç Þ ses dçbuts par Mme la comtesse Chàtelet. ¹

En France, une fois l'çlan donnç, personne ne peut plus l'arrèter. Le colonel du rçgiment en garnison offrit sa musique. Le maìtre d'hòtel de la Cloche, dont les expçditions de dindes truffçes vont jusqu'en Chine et s'envoient dans les plus magnifiques porcelaines, le fameux aubergiste de l'Houmeau, chargç du repas, avait dçcorç sa grande salle avec des draps sur lesquels des couronnes de laurier entremèlçes de bouquets faisaient un effet superbe. ¾ cinq heures quarante personnes çtaient rçunies lÞ, toutes en habit de cçrçmonie. Une foule de cent et quelques habitants, attirçs principalement par la prçsence des musiciens dans la cour, reprçsentait les concitoyens.

ª Tout Angoulème est lÞ ! ¹ dit Petit-Claud en se mettant Þ la fenètre.

ª Je n'y comprends rien, disait Postel Þ sa femme, qui vint pour çcouter la musique. Comment ! le prçfet, le receveur gçnçral, le colonel, le directeur de la Poudrerie, notre dçputç, le maire, le proviseur, le directeur de la fonderie de Ruelle, le prçsident, le procureur du Roi, M. Milaud, toutes les autoritçs viennent d'arriver !... ¹

Quand on se mit Þ table, l'orchestre militaire commenåa par des variations sur l'air de *Vive le Roi, vive la France !* qui n'a pu devenir populaire. Il çtait cinq heures du soir. ¾ huit heures un dessert de soixante-cinq plats, remarquable par un Olympe en sucreries surmontç de la France en chocolat, donna le signal des toasts.

ª Messieurs, dit le prçfet en se levant, au Roi !... Þ la Lçgitimitç ! N'est-ce pas Þ la paix que les Bourbons nous ont ramençe que nous devons la gçnçration de poætes et de penseurs qui maintient dans les mains de la France le sceptre de la littçrature !...

¢ Vive le Roi ! ¹ criærent les convives, parmi lesquels les ministçriels çtaient en force.

Le vçnçrable proviseur se leva.

ª Au jeune poæte, dit-il, au hçros du jour, qui a su allier Þ la gràce et Þ la poçsie de Pçtrarque, dans un genre que Boileau dçclarait si difficile, le talent du prosateur !

¢ Bravo ! Bravo !... ¹

Le colonel se leva.

ª Messieurs, au Royaliste ! car le hçros de cette fète a eu le courage de dçfendre les bons principes !

¢ Bravo ! ¹ dit le prçfet, qui donna le ton aux applaudissements.

Petit-Claud se leva.

ª Tous les camarades de Lucien Þ la gloire du collæge d'Angoulème, au vçnçrable proviseur qui nous est si cher, et Þ qui nous devons reporter tout ce qui lui appartient dans nos succæs !... ¹

Le vieux proviseur, qui ne s'attendait pas Þ ce toast, s'essuya les yeux. Lucien se leva : le plus profond silence s'çtablit, et le poæte devint blanc. En ce moment le vieux proviseur, qui se trouvait Þ sa gauche, lui posa sur la tète une couronne de laurier. On battit des mains. Lucien eut des larmes dans les yeux et dans la voix.

ª Il est gris, dit Þ Petit-Claud le futur procureur du Roi de Ne vers.

¢ Ce n'est pas le vin qui l'a grisç, rçpondit l'avouç.

¢ Mes chers compatriotes, mes chers camarades, dit enfin Lucien, je voudrais avoir la France entiære pour tçmoin de cette scæne. C'est ainsi qu'on çlæve les hommes et qu'on obtient dans notre pays les grandes ő uvres et les grandes actions. Mais, voyant le peu que j'ai fait et le grand honneur que j'en reåois, je ne puis que me trouver confus et m'en remettre Þ l'avenir du soin de justifier l'accueil d'aujourd'hui. Le souvenir de ce moment me rendra des forces au milieu de luttes nouvelles. Permettez-moi de signaler Þ vos hommages celle qui fut et ma premiære muse et ma protectrice et de boire aussi Þ ma ville natale : donc Þ la belle comtesse Sixte du Chàtelet et Þ la noble ville d'Angoulème.

¢ Il ne s'en est pas mal tirç, dit le procureur du Roi, qui hocha la tète en signe d'approbation ; car nos toasts çtaient prçparçs, et le sien est improvisç. ¹

¾ dix heures les convives s'en allærent par groupes, David Sçchard, entendant cette musique extraordinaire, dit Þ Basine : ª Que se passe-t-il donc Þ l'Houmeau ?

¢ L'on donne, rçpondit-elle, une fète Þ votre beau-frære Lucien...

¢ Je suis sùr, dit-il, qu'il aura dù regretter de ne pas m'y voir ! ¹

¾ minuit Petit-Claud reconduisit Lucien jusque sur la place du Mùrier. LÞ Lucien dit Þ l'avouç : ª Mon cher, entre nous c'est Þ la vie, Þ la mort.

¢ Demain, dit l'avouç, l'on signe mon contrat de mariage, chez Mme de Sçnonches, avec Mlle Franåoise de La Haye, sa pupille ; fais-moi le plaisir d'y venir ; Mme de Sçnonches m'a priç de t'y amener, et tu y verras la prçfæte, qui sera træs flattçe de ton toast, dont on va sans doute lui parler.

¢ J'avais bien mes idçes, dit Lucien.

¢ Oh ! tu sauveras David !

¢ J'en suis sùr ¹ , rçpondit le poæte.

En ce moment David se montra comme par enchantement. Voici pourquoi. Il se trouvait dans une position assez difficile : sa femme lui dçfendait absolument et de recevoir Lucien et de lui faire savoir le lieu de sa retraite, tandis que Lucien lui çcrivait les lettres les plus affectueuses en lui disant que sous peu de jours il aurait rçparç le mal. Or Mlle Clerget avait remis Þ David les deux lettres suivantes en lui disant le motif de la fète dont la musique arrivait Þ son oreille.

ª Mon ami, fais comme si Lucien n'çtait pas ici ; ne t'inquiæte de rien, et grave dans ta chære tète cette proposition : notre sçcuritç vient tout entiære

de l'impossibilitç o÷ sont tes ennemis de savoir o÷ tu es. Tel est mon malheur que j'ai plus de confiance en Kolb, en Marion, en Basine, qu'en mon fræe. Hçlas ! mon pauvre Lucien n'est plus le candide et tendre poæte que nous avons connu. C'est prçcisçment parce qu'il veut se mèler de tes affaires et qu'il a la prçsomption de faire payer nos dettes (par orgueil, mon David !...) que je le crains. Il a reåu de Paris de beaux habits et cinq piæces d'or dans une belle bourse. Il les a mises Þ ma disposition, et nous vivons de cet argent. Nous avons enfin un ennemi de moins : ton pære nous a quittçs, et nous devons son dçpart Þ Petit-Claud, qui a dçmèlç les intentions du pære Sçchard et qui les a sur-le-champ annihilçes en lui disant que tu ne ferais plus rien sans lui ; que lui, Petit-Claud, ne te laisserait rien cçder de ta dçcouverte sans une indemnitç prçalable de trente mille francs : d'abord quinze mille pour te liquider, quinze mille que tu toucherais dans tous les cas, succæs ou insuccæs. Petit-Claud est inexplicable pour moi. Je t'embrasse comme une femme embrasse son mari malheureux. Notre petit Lucien va bien. Quel spectacle que celui de cette fleur qui se colore et grandit au milieu de nos tempètes domestiques ! Ma mære, comme toujours, prie Dieu et t'embrasse presque aussi tendrement que

ª TON ÆVE. [1]

Petit-Claud et les Cointet, effrayçs de la ruse paysanne du vieux Sçchard, s'en çtaient, comme on voit, d'autant mieux dçbarrassçs que ses vendanges le rappelaient Þ ses vignes de Marsac.

La lettre de Lucien, incluse dans celle d'Æve, çtait ainsi conåue :

ª Mon cher David, tout va bien. Je suis armç de pied en cap ; j'entre en campagne aujourd'hui, dans deux jours j'aurai fait bien du chemin. Avec quel plaisir je t'embrasserai quand tu seras libre et quitte de mes dettes ! Mais je suis blessç, pour la vie et au cő ur, de la dçfiance que ma ső ur et ma mære continuent Þ me tçmoigner. Ne sais-je pas dçjÞ que tu te caches chez Basine ? Toutes les fois que Basine vient Þ la maison, j'ai de tes nouvelles et la rçponse Þ mes lettres. Il est d'ailleurs çvident que ma ső ur ne pouvait compter que sur son amie d'atelier. Aujourd'hui je serai bien præs de toi et cruellement marri de ne pas te faire assister Þ la fète que l'on me donne. L'amour-propre d'Angoulème m'a valu un petit triomphe qui, dans quelques jours, sera entiærement oubliç, mais o÷ ta joie aurait çtç la seule de sincære.

Enfin, encore quelques jours, et tu pardonneras tout Þ celui qui compte pour plus que toutes les gloires du monde d'ètre

ª Ton fræe,

ª LUCIEN. ¹

David eut le cőur vivement tiraillç par ces deux forces, quoiqu'elles fussent inçgales ; car il adorait sa femme, et son amitiç pour Lucien s'çtait diminuçe d'un peu d'estime. Mais dans la solitude la force des sentiments change entiærement. L'homme seul, et en proie Þ des prçoccupations comme celles qui dçvoraient David, cæde Þ des pensçes contre lesquelles il trouverait des points d'appui dans le milieu ordinaire de la vie. Ainsi, en lisant la lettre de Lucien au milieu des fanfares de ce triomphe inattendu, il fut profondçment çmu d'y voir exprimç le regret sur lequel il comptait. Les àmes tendres ne rçsistent pas Þ ces petits effets du sentiment, qu'ils estiment aussi puissants chez les autres que chez eux. N'est-ce pas la goutte d'eau qui tombe de la coupe pleine ?... Aussi, vers minuit, toutes les supplications de Basine ne purent-elles empècher David d'aller voir Lucien.

ª Personne, lui dit-il, ne se promæne Þ cette heure dans les rues d'Angoulème, on ne me verra pas, l'on ne peut pas m'arrèter la nuit ; et, dans le cas o÷ je serais rencontrç, je puis me servir du moyen inventç par Kolb pour revenir dans ma cachette. Il y a d'ailleurs trop longtemps que je n'ai embrassç ma femme et mon enfant. ¹

Basine cçda devant toutes ces raisons assez plausibles, et laissa sortir David, qui criait : ª Lucien ! ¹ au moment o÷ Lucien et Petit-Claud se disaient bonsoir. Et les deux fræres se jetærent dans les bras l'un de l'autre en pleurant. Il n'y a pas beaucoup de moments semblables dans la vie. Lucien sentait l'effusion d'une de ces amitiçs *quand même*, avec lesquelles on ne compte jamais et qu'on se reproche d'avoir trompçes. David çprouvait le besoin de pardonner. Ce gçnçreux et noble inventeur voulait surtout sermonner Lucien et dissiper les nuages qui voilaient l'affection de la sőur et du fræe. Devant ces considçrations de sentiment, tous les dangers engendrçs par le dçfaut d'argent avaient disparu.

Petit-Claud dit Þ son client : ª Allez chez vous, profitez au moins de votre imprudence, embrassez votre femme et votre enfant ! et qu'on ne vous voie pas ! ¹

ª Quel malheur ! se dit Petit-Claud, qui resta seul sur la place du Mùrier. Ah ! si j'avais lÞ Cçrizet... ¹

Au moment o÷ l'avouç se parlait Þ lui-mème le long de l'enceinte en planches faite autour de la place o÷ s'çlæve orgueilleusement aujourd'hui le Palais de Justice, il entendit cogner derriære lui sur une planche, comme quand quelqu'un cogne du doigt Þ une porte.

ª J'y suis, dit Cçrizet dont la voix passait entre la fente de deux planches mal jointes. J'ai vu David sortant de l'Houmeau. Je commenåais Þ soupåonner le lieu de sa retraite, maintenant j'en suis sùr, et sais o÷ le pincer ; mais, pour lui tendre un piæge, il est nçcessaire que je sache quelque chose des projets de Lucien, et voilÞ que vous les faites rentrer. Au moins restez lÞ sous un prçtexte quelconque. Quand David et Lucien sortiront, amenez-les præs de moi : ils se croiront seuls, et j'entendrai les derniers mots de leur adieu.

¢ Tu es un maìtre diable ! dit tout bas Petit-Claud.

¢ Nom d'un petit bonhomme, s'çcria Cçrizet, que ne ferait-on pas pour avoir ce que vous m'avez promis ! ¹

Petit-Claud quitta les planches et se promena sur la place du Mùrier en regardant les fenètres de la chambre o÷ la famille çtait rçunie et pensant Þ son avenir comme pour se donner du courage ; car l'adresse de Cçrizet lui permettait de frapper le dernier coup. Petit-Claud çtait un de ces hommes profondçment retors et traìtreusement doubles, qui ne se laissent jamais prendre aux amorces du prçsent ni aux leurres d'aucun attachement apræs avoir observç les changements du cő ur humain et la stratçgie des intçrèts. Aussi avait-il d'abord peu comptç sur Cointet. Dans le cas o÷ l'ő uvre de son mariage aurait manquç sans qu'il eùt le droit d'accuser le grand Cointet de traìtrise, il s'çtait mis en mesure de le chagriner ; mais, depuis son succæs Þ l'hòtel de Bargeton, Petit-Claud jouait franc jeu. Son arriære-trame, devenue inutile, çtait dangereuse pour la situation politique Þ laquelle il aspirait. Voici les bases sur lesquelles il voulait asseoir son importance future. Gannerac et quelques gros nçgociants commenåaient Þ former dans l'Houmeau un comitç libçral qui se rattachait par les relations du commerce aux chefs de l'Opposition. L'avænement du ministære Villæle, acceptç par Louis XVIII mourant, çtait le signal d'un changement de conduite dans l'Opposition, qui, depuis la mort de Napolçon, renonåait au moyen dangereux des conspirations[10]. Le parti libçral organisait au fond des provinces son systæme de rçsistance lçgale : il tendit Þ se rendre maìtre de la

matiære çlectorale, afin d'arriver Þ son but par la conviction des masses. Enragç libçral et fils de l'Houmeau, Petit-Claud fut le promoteur, l'àme et le conseil secret de l'Opposition de la basse ville, opprimçe par l'aristocratie de la ville haute. Le premier il fit apercevoir le danger de laisser les Cointet disposer Þ eux seuls de la presse dans le dçpartement de la Charente, o÷ l'Opposition devait avoir un organe, afin de ne pas rester en arriære des autres villes.

ª Que chacun de nous donne un billet de cinq cents francs Þ Gannerac, il aura vingt et quelque mille francs pour acheter l'imprimerie Sçchard, dont nous serons alors les maìtres en en tenant le propriçtaire par un prèt ¹ , dit Petit-Claud.

L'avouç fit adopter cette idçe, en vue de corroborer ainsi sa double position vis-Þ-vis de Cointet et de Sçchard, et il jeta naturellement les yeux sur un dròle de l'encolure de Cçrizet pour en faire l'homme dçvouç du parti.

ª Si tu peux dçcouvrir ton ancien bourgeois et le mettre entre mes mains, dit-il Þ l'ancien prote de Sçchard, on te prètera vingt mille francs pour acheter son imprimerie, et probablement tu seras Þ la tète d'un journal. Ainsi, marche. ¹

Plus sùr de l'activitç d'un homme comme Cçrizet que de celle de tous les Doublon du monde, Petit-Claud avait alors promis au grand Cointet l'arrestation de Sçchard. Mais depuis que Petit-Claud caressait l'espçrance d'entrer dans la magistrature, il prçvoyait la nçcessitç de tourner le dos aux Libçraux, et il avait si bien montç les esprits Þ l'Houmeau que les fonds nçcessaires Þ l'acquisition de l'imprimerie çtaient rçalisçs. Petit-Claud rçsolut de laisser aller les choses Þ leur cours naturel.

ª Bah ! se dit-il, Cçrizet commettra quelque dçlit de presse, et j'en profiterai pour montrer mes talents... ¹

Il alla vers la porte de l'imprimerie et dit Þ Kolb qui faisait sentinelle : ª Monte avertir David de profiter de l'heure pour s'en aller, et prenez bien vos prçcautions ; je m'en vais, il est une heure... ¹

Lorsque Kolb quitta le pas de la porte, Marion vint prendre sa place. Lucien et David descendirent, Kolb les prçcçda de cent pas en avant et Marion les suivit de cent pas en arriære. Quand les deux fræres passærent le long des planches, Lucien parlait avec chaleur Þ David.

ª Mon ami, lui dit-il, mon plan est d'une excessive simplicitç ; mais comment en parler devant Æve, qui n'en comprendrait jamais les moyens ? Je suis sùr que Louise a dans le fond du cő ur un dçsir que je saurai

rçveiller, je la veux uniquement pour me venger de cet imbçcile de prçfet. Si nous nous aimons, ne fùt-ce qu'une semaine, je lui ferai demander au ministære un encouragement de vingt mille francs pour toi. Demain je reverrai cette crçature dans ce petit boudoir o÷ nos amours ont commencç, et o÷, selon Petit-Claud, il n'y a rien de changç : j'y jouerai la comçdie. Aussi, apræs-demain matin, te ferai-je remettre par Basine un petit mot pour te dire si j'ai çtç sifflç... Qui sait, peut-ètre seras-tu libre... Comprends-tu maintenant pourquoi j'ai voulu des habits de Paris ? Ce n'est pas en haillons qu'on peut jouer le ròle de jeune premier. ¹

¾ six heures du matin, Cçrizet vint voir Petit-Claud.

ª Demain, Þ midi, Doublon peut prçparer son coup ; il prendra notre homme, j'en rçponds, lui dit le Parisien : je dispose de l'une des ouvriæres de Mlle Clerget, comprenez-vous ?... ¹

Apræs avoir çcoutç le plan de Cçrizet, Petit-Claud courut chez Cointet.

ª Faites en sorte que ce soir M. du Hautoy se soit dçcidç Þ donner Þ Franåoise la nue-propriçtç de ses biens, vous signerez dans deux jours un acte de sociçtç avec Sçchard. Je ne me marierai que huit jours apræs le contrat ; ainsi nous serons bien dans les termes de nos petites conventions : *donnant donnant*. Mais çpions bien ce soir ce qui se passera chez Mme de Sçnonches entre Lucien et Mme la comtesse du Chàtelet, car tout est lÞ... Si Lucien espære rçussir par la prçfæte, je tiens David.

¢ Vous serez, je crois, garde des Sceaux, dit Cointet.

¢ Et pourquoi pas ? M. de Peyronnet l'est bien ¹, dit Petit-Claud qui n'avait pas encore tout Þ fait dçpouillç la peau du libçra1[11].

L'çtat douteux de Mlle de La Haye lui valut la prçsence de la plupart des nobles d'Angoulème Þ la signature de son contrat. La pauvretç de ce futur mçnage mariç sans corbeille avivait l'intçrèt que le monde aime Þ tçmoigner ; car il en est de la bienfaisance comme des triomphes : on aime une charitç qui satisfait l'amour-propre. Aussi la marquise de Pimentel, la comtesse du Chàtelet, M. de Sçnonches et deux ou trois habituçs de la maison firent-ils Þ Franåoise quelques cadeaux dont on parlait beaucoup en ville. Ces jolies bagatelles rçunies au trousseau prçparç depuis un an par Zçphirine, aux bijoux du parrain et aux prçsents d'usage du mariç, consolærent Franåoise et piquærent la curiositç de plusieurs mæres qui amenærent leurs filles. Petit-Claud et Cointet avaient dçjÞ remarquç que les nobles d'Angoulème les tolçraient l'un et l'autre dans leur Olympe comme une nçcessitç : l'un çtait le rçgisseur de la fortune, le subrogç-tuteur de

Franåoise ; l'autre çtait indispensable Þ la signature du contrat comme le pendu Þ une exçcution ; mais le lendemain de son mariage, si Mme Petit-Claud conservait le droit de venir chez sa marraine, le mari s'y voyait difficilement admis, et il se promettait bien de s'imposer Þ ce monde orgueilleux. Rougissant de ses obscurs parents, l'avouç fit rester sa mære Þ Mansle o÷ elle s'çtait retirçe, il la pria de se dire malade et de lui donner son consentement par çcrit. Assez humiliç de se voir sans parents, sans protecteurs, sans signature de son còtç, Petit-Claud se trouvait donc træs heureux de prçsenter dans l'homme cçlæbre un ami acceptable, et que la comtesse dçsirait revoir. Aussi vint-il prendre Lucien en voiture. Pour cette mçmorable soirçe, le poæte avait fait une toilette qui devait lui donner, sans contestation, une supçrioritç sur tous les hommes. Mme de Sçnonches avait d'ailleurs annoncç le hçros du moment, et l'entrevue des deux amants brouillçs çtait une de ces scænes dont on est particuliærement friand en province. Lucien çtait passç Þ l'çtat de *Lion :* on le disait si beau, si changç, si merveilleux, que les femmes de l'Angoulème noble avaient toutes une vellçitç de le revoir. Suivant la mode de cette çpoque Þ laquelle on doit la transition de l'ancienne culotte de bal aux ignobles pantalons actuels, il avait mis un pantalon noir collant. Les hommes dessinaient encore leurs formes au grand dçsespoir des gens maigres ou mal faits ; et celles de Lucien çtaient *apolloniennes*. Ses bas de soie gris Þ jour, ses petits souliers, son gilet de satin noir, sa cravate, tout fut scrupuleusement tirç, collç pour ainsi dire sur lui. Sa blonde et abondante chevelure frisçe faisait valoir son front blanc, autour duquel les boucles se relevaient avec une gràce cherchçe. Ses yeux, pleins d'orgueil, çtincelaient. Ses petites mains de femme, belles sous le gant, ne devaient pas se laisser voir dçgantçes. Il copia son maintien sur celui de de Marsay, le fameux dandy parisien, en tenant d'une main sa canne et son chapeau qu'il ne quitta pas, et il se servit de l'autre pour faire des gestes rares Þ l'aide desquels il commenta ses phrases. Lucien aurait bien voulu se glisser dans le salon, Þ la maniære de ces gens cçlæbres qui, par une fausse modestie, se baisseraient sous la porte Saint-Denis. Mais Petit-Claud, qui n'avait qu'un ami, en abusa. Ce fut presque pompeusement qu'il amena Lucien jusqu'Þ Mme de Sçnonches au milieu de la soirçe. ¾ son passage, le poæte entendit des murmures qui jadis lui eussent fait perdre la tète, et qui le trouværent froid : il çtait sùr de valoir, Þ lui seul, tout l'Olympe d'Angoulème.

ª Madame, dit-il Þ Mme de Sçnonches, j'ai dçjÞ fçlicitç mon ami Petit-Claud, qui est de l'çtoffe dont on fait les gardes des Sceaux, d'avoir le bonheur de vous appartenir, quelque faibles que soient les liens entre une marraine et sa filleule (ce fut dit d'un air çpigrammatique træs bien senti par toutes les femmes qui çcoutaient sans en avoir l'air). Mais, pour mon compte, je bçnis une circonstance qui me permet de vous offrir mes hommages. ¹

Ce fut dit sans embarras et dans une pose de grand seigneur en visite chez de petites gens. Lucien çcouta la rçponse entortillçe que lui fit Zçphirine, en jetant un regard de circumnavigation dans le salon, afin d'y prçparer ses effets. Aussi put-il saluer avec gràce et en nuanåant ses sourires Francis du Hautoy et le prçfet qui le saluærent ; puis il vint enfin Þ Mme du Chàtelet en feignant de l'apercevoir. Cette rencontre çtait si bien l'çvçnement de la soirçe, que le contrat de mariage o÷ les gens marquants allaient mettre leur signature, conduits dans la chambre Þ coucher, soit par le notaire, soit par Franåoise, fut oubliç. Lucien fit quelques pas vers Louise de Nægrepelisse ; et, avec cette gràce parisienne, pour elle Þ l'çtat de souvenir depuis son arrivçe, il lui dit assez haut : ª Est-ce Þ vous, madame, que je dois l'invitation qui me procure le plaisir de dìner apræs-demain Þ la prçfecture ?...

¢ Vous ne la devez, monsieur, qu'Þ votre gloire, rçpliqua sæchement Louise un peu choquçe de la tournure agressive de la phrase mçditçe par Lucien pour blesser l'orgueil de son ancienne protectrice.

¢ Ah ! madame la comtesse, dit Lucien d'un air Þ la fois fin et fat, il m'est impossible de vous amener l'homme s'il est dans votre disgràce. ¹ Et, sans attendre de rçponse, il tourna sur lui-mème en apercevant l'çvèque, qu'il salua træs noblement. ª Votre Grandeur a çtç presque prophæte, dit-il d'une voix charmante, et je tàcherai qu'elle le soit tout Þ fait. Je m'estime heureux d'ètre venu ce soir ici, puisque je puis vous prçsenter mes respects. ¹

Lucien entraìna Monseigneur dans une conversation qui dura dix minutes. Toutes les femmes regardaient Lucien comme un phçnomæne. Son impertinence inattendue avait laissç Mme du Chàtelet sans voix ni rçponse. En voyant Lucien l'objet de l'admiration de toutes les femmes ; en suivant, de groupe en groupe, le rçcit que chacune se faisait Þ l'oreille des phrases çchangçes o÷ Lucien l'avait comme aplatie en ayant l'air de la dçdaigner, elle fut pincçe au cő ur par une contraction d'amour-propre.

ª S'il ne venait pas demain, apræs cette phrase, quel scandale ! pensa-t-elle. D'o÷ lui vient cette fiertç ? Mlle des Touches serait-elle çprise de lui ?... ¢ Il est si beau ! ¢ On dit qu'elle a couru chez lui, Þ Paris, le lendemain de la mort de l'actrice !... Peut-ètre est-il venu sauver son beau-frære, et s'est-il trouvç derriære notre calæche Þ Mansle, par un accident de voyage. Ce matin-lÞ, Lucien nous a singuliærement toisçs, Sixte et moi. ¹

Ce fut une myriade de pensçes, et, malheureusement pour Louise, elle s'y laissait aller en regardant Lucien qui causait avec l'çvèque comme s'il eùt çtç le roi du salon : il ne saluait personne et attendait qu'on vìnt Þ lui, promenant son regard avec une variçtç d'expression, avec une aisance digne de de Marsay, son modæle. Il ne quitta pas le prçlat pour aller saluer M. de Sçnonches, qui se fit voir Þ peu de distance.

Au bout de dix minutes, Louise n'y tint plus. Elle se leva, marcha jusqu'Þ l'çvèque et lui dit : ª Que vous dit-on donc, Monseigneur, pour vous faire si souvent sourire ? ¹

Lucien se recula de quelques pas pour laisser discrætement Mme du Chàtelet avec le prçlat.

ª Ah ! madame la comtesse, ce jeune homme a bien de l'esprit !... il m'expliquait comment il vous devait toute sa force...

¢ Je ne suis pas ingrat, moi, madame !... dit Lucien en lanåant un regard de reproche qui charma la comtesse.

¢ Entendons-nous, dit-elle en ramenant Þ elle Lucien par un geste d'çventail, venez avec Monseigneur, par ici !... Sa Grandeur sera notre juge. ¹ Et elle montra le boudoir en y entraìnant l'çvèque.

ª Elle fait faire un dròle de mçtier Þ Monseigneur ¹, dit une femme du camp Chandour assez haut pour ètre entendue.

ª Notre juge !... dit Lucien en regardant tour Þ tour le prçlat et la prçfæte, il y aura donc un coupable ? ¹

Louise de Nægrepelisse s'assit sur le canapç de son ancien boudoir. Apræs y avoir fait asseoir Lucien Þ còtç d'elle et Monseigneur de l'autre còtç, elle se mit Þ parler. Lucien fit Þ son ancienne amie l'honneur, la surprise et le bonheur de ne pas çcouter. Il eut l'attitude, les gestes de la Pasta dans *Tancredi* quand elle va dire : *Ô patria !...* Il chanta sur sa physionomie la fameuse cavatine *del Rizzo*[12]. Enfin, l'çlæve de Coralie trouva moyen de se faire venir un peu de larmes dans les yeux.

ª Ah ! Louise, comme je t'aimais ! lui dit-il Þ l'oreille sans se soucier du prçlat ni de la conversation au moment o÷ il vit que ses larmes avaient çtç

vues par la comtesse.

¢ Essuyez vos yeux, ou vous me perdriez, ici, encore une fois, dit-elle en se retournant vers lui par un apartç qui choqua l'çvèque.

¢ Et c'est assez d'une, reprit vivement Lucien. Ce mot de la cousine de Mme d'Espard sçcherait toutes les larmes d'une Madeleine. Mon Dieu !... j'ai retrouvç pour un moment mes souvenirs, mes illusions, mes vingt ans et vous me les... ¹

Monseigneur rentra brusquement au salon, en comprenant que sa dignitç pouvait ètre compromise entre ces deux anciens amants. Chacun affecta de laisser la prçfæte et Lucien seuls dans le boudoir. Mais un quart d'heure apræs, Sixte, Þ qui les discours, les rires et les promenades au seuil du boudoir dçplurent, y vint d'un air plus que soucieux et trouva Lucien et Louise træs animçs.

ª Madame, dit Sixte Þ l'oreille de sa femme, vous qui connaissez mieux que moi Angoulème, ne devriez-vous pas songer Þ Mme la prçfæte et au gouvernement.

¢ Mon cher, dit Louise en toisant son çditeur responsable d'un air de hauteur qui le fit trembler, je cause avec M. de Rubemprç de choses importantes pour vous. Il s'agit de sauver un inventeur sur le point d'ètre victime des manő uvres les plus basses, et vous nous y aiderez... Quant Þ ce que ces dames peuvent penser de moi, vous allez voir comment je vais me conduire pour glacer le venin sur leurs langues. ¹

Elle sortit du boudoir appuyçe sur le bras de Lucien, et le mena signer le contrat en s'affichant avec une audace de grande dame.

ª Signons ensemble ?... ¹ dit-elle en tendant la plume Þ Lucien.

Lucien se laissa montrer par elle la place o÷ elle venait de signer, afin que leurs signatures fussent l'une apræs de l'autre.

ª Monsieur de Sçnonches, auriez-vous reconnu M. de Rubemprç ? ¹ dit la comtesse en foråant l'impertinent chasseur Þ saluer Lucien.

Elle ramena Lucien au salon, elle le mit entre elle et Zçphirine sur le redoutable canapç du milieu. Puis, comme une reine sur son tròne, elle commenåa, d'abord Þ voix basse, une conversation çvidemment çpigrammatique Þ laquelle se joignirent quelques-uns de ses anciens amis et plusieurs femmes qui lui faisaient la cour. Bientòt Lucien, devenu le hçros d'un cercle, fut mis par la comtesse sur la vie de Paris dont la satire fut improvisçe avec une verve incroyable et semçe d'anecdotes sur les gens cçlæbres, vçritables friandises de conversation dont sont excessivement

avides les provinciaux. On admira l'esprit comme on avait admirç l'homme. Mme la comtesse Sixte triomphait si patemment de Lucien, elle en jouait si bien en femme enchantçe de son instrument, elle lui fournissait la rçplique avec tant d'Þ-propos, elle quètait pour lui des approbations par des regards si compromettants, que plusieurs femmes commencærent Þ voir dans la coíncidence du retour de Louise et de Lucien un profond amour victime de quelque double mçprise. Un dçpit avait peut-ètre amenç le malencontreux mariage de Chàtelet, contre lequel il se faisait alors une rçaction.

ª Eh bien, dit Louise Þ une heure du matin et Þ voix basse Þ Lucien avant de se lever, apræs-demain, faites-moi le plaisir d'ètre exact... ¹

La prçfæte laissa Lucien en lui mimant une petite inclination de tète excessivement amicale, et alla dire quelques mots au comte Sixte qui cherchait son chapeau.

ª Si ce que Mme du Chàtelet vient de me dire est vrai, mon cher Lucien, comptez sur moi, dit le prçfet en se mettant Þ la poursuite de sa femme qui partait sans lui, comme Þ Paris. Dæs ce soir, votre beau-frære peut se regarder comme hors d'affaire.

¢ M. le comte me doit bien cela ¹ , rçpondit Lucien en souriant.

ª Eh bien, nous sommes *fumés*[13]... ¹ , dit Cointet Þ l'oreille de Petit-Claud tçmoin de cet adieu.

Petit-Claud, foudroyç par le succæs de Lucien, stupçfait par les çclats de son esprit et par le jeu de sa gràce, regardait Franåoise de La Haye dont la physionomie, pleine d'admiration pour Lucien, semblait dire Þ son prçtendu : Soyez comme votre ami.

Un çclair de joie passa sur la figure de Petit-Claud.

ª Le dìner du prçfet n'est que pour apræs-demain, nous avons encore une journçe Þ nous, dit-il, je rçponds de tout. ¹

ª Eh bien, mon cher, dit Lucien Þ Petit-Claud Þ deux heures du matin en revenant Þ pied : je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu ! Dans quelques heures, Sçchard sera bien heureux. ¹

ª VoilÞ tout ce que je voulais savoir ¹ , pensa Petit-Claud. ª Je ne te croyais que poæte et tu es aussi Lauzun[14], c'est ètre deux fois poæte ¹ , rçpondit-il en lui donnant une poignçe de main qui devait ètre la derniære.

ª Ma chære Æve, dit Lucien en rçveillant sa sőur, une bonne nouvelle ! Dans un mois David n'aura plus de dettes !...

¢ Et comment ?

¢ Eh bien, Mme du Chàtelet cachait sous sa jupe mon ancienne Louise ; elle m'aime plus que jamais, et va faire faire un rapport au ministære de l'Intçrieur par son mari, en faveur de notre dçcouverte !... Ainsi, nous n'avons pas plus d'un mois Þ souffrir, le temps de me venger du prçfet et de te[15] rendre le plus heureux des çpoux. ¹ (Æve crut continuer un rève en çcoutant son fræe.) ª En revoyant le petit salon gris o÷ je tremblais comme un enfant, il y a deux ans ; en examinant ces meubles, les peintures et les figures, il me tombait une taie des yeux ! comme Paris vous change les idçes.

¢ Est-ce un bonheur ?... dit Æve en comprenant enfin son fræe.

¢ Allons, tu dors, Þ demain, nous causerons apræs dçjeuner ¹ , dit Lucien.

Le plan de Cçrizet çtait d'une excessive simplicitç. Quoiqu'il appartienne aux ruses dont se servent les huissiers de province pour arrèter leurs dçbiteurs, et dont le succæs est hypothçtique, il devait rçussir ; car il reposait autant sur la connaissance des caractæres de Lucien et de David que sur leurs espçrances. Parmi les petites ouvriæres dont il çtait le Don Juan et qu'il gouvernait en les opposant les unes aux autres, le prote des Cointet, pour le moment en service extraordinaire, avait distinguç l'une des repasseuses de Basine Clerget, une fille presque aussi belle que Mme Sçchard, appelçe Henriette Signol, et dont les parents çtaient de petits vignerons vivant dans leur bien Þ deux lieues d'Angoulème, sur la route de Saintes. Les Signol, comme tous les gens de la campagne, ne se trouvaient pas assez riches pour garder leur unique enfant avec eux, et ils l'avaient destinçe Þ entrer en maison, c'est-Þ-dire Þ devenir femme de chambre. En province, une femme de chambre doit savoir blanchir et repasser le linge fin. La rçputation de Mme Prieur, Þ qui Basine succçdait, çtait telle, que les Signol y mirent leur fille en apprentissage en y payant pension pour la nourriture et le logement. Mme Prieur appartenait Þ cette race de vieilles maìtresses qui, dans les provinces, se croient substituçes aux parents. Elle vivait en famille avec ses apprenties, elle les menait Þ l'çglise et les surveillait consciencieusement. Henriette Signol, belle brune bien dçcouplçe, Þ l'ő il hardi, Þ la chevelure forte et longue, çtait blanche comme sont blanches les filles du Midi, de la blancheur d'une fleur de magnolia. Aussi Henriette fut-elle une des premiæres grisettes que visa Cerizet ; mais comme elle appartenait Þ d'*honnêtes cultivateurs* elle ne cçda que vaincue par la jalousie, par le mauvais exemple et par cette phrase sçduisante : ª Je t'çpouserai ! ¹ que lui dit Cçrizet, une fois qu'il se vit second prote chez MM. Cointet. En

apprenant que les Signol possçdaient pour quelque dix ou douze mille francs de vignes et une petite maison assez logeable, le Parisien se hàta de mettre Henriette dans l'impossibilitç d'ètre la femme d'un autre. Les amours de la belle Henriette et du petit Cçrizet en çtaient lÞ quand Petit-Claud lui parla de le rendre propriçtaire de l'imprimerie Sçchard, en lui montrant une espæce de commandite de vingt mille francs qui devait ètre un licou. Cet avenir çblouit le prote, la tète lui tourna, Mlle Signol lui parut un obstacle Þ ses ambitions, et il nçgligea la pauvre fille. Henriette, au dçsespoir, s'attacha d'autant plus au petit prote des Cointet qu'il semblait la vouloir quitter. En dçcouvrant que David se cachait chez Mlle Clerget, le Parisien changea d'idçes Þ l'çgard d'Henriette, mais sans changer de conduite ; car il se proposait de faire servir Þ sa fortune l'espæce de folie qui travaille une fille quand, pour cacher son dçshonneur, elle doit çpouser son sçducteur. Pendant la matinçe du jour o÷ Lucien devait reconquçrir sa Louise, Cçrizet apprit Þ Henriette le secret de Basine, et lui dit que leur fortune et leur mariage dçpendaient de la dçcouverte de l'endroit o÷ se cachait David. Une fois instruite, Henriette n'eut pas de peine Þ reconnaìtre que l'imprimeur ne pouvait ètre que dans le cabinet de toilette de Mlle Clerget, elle ne crut pas avoir fait le moindre mal en se livrant Þ cet espionnage ; mais Cçrizet l'avait engagçe dçjÞ dans sa trahison par ce commencement de participation.

Lucien dormait encore lorsque Cçrizet, qui vint savoir le rçsultat de la soirçe, çcoutait dans le cabinet de Petit-Claud le rçcit des grands petits çvçnements qui devaient soulever Angoulème.

ª Lucien vous a bien çcrit un petit mot depuis son retour ? demanda le Parisien apræs avoir hochç la tète en signe de satisfaction quand Petit-Claud eut fini.

¢ VoilÞ le seul que j'aie, dit l'avouç, qui tendit une lettre o÷ Lucien avait çcrit quelques lignes sur le papier Þ lettre dont se servait sa sœ ur.

¢ Eh bien, dit Cçrizet, dix minutes avant le coucher du soleil, que Doublon s'embusque Þ la Porte-Palet, qu'il cache ses gendarmes et dispose son monde, vous aurez notre homme.

¢ Es-tu sùr de *ton* affaire ? dit Petit-Claud en examinant Cçrizet.

¢ Je m'adresse au hasard, dit l'ex-gamin de Paris, mais c'est un fier dròle, il n'aime pas les honnètes gens.

¢ Il faut rçussir, dit l'avouç d'un ton sec.

¢ Je rçussirai, dit Cçrizet. C'est vous qui m'avez poussç dans ce tas de boue, vous pouvez bien me donner quelques billets de banque pour

m'essuyer... Mais, monsieur, dit le Parisien en surprenant une expression qui lui dçplut sur la figure de l'avouç, si vous m'aviez trompç, si vous ne m'achetez pas l'imprimerie sous huit jours... Eh bien, vous laisserez une jeune veuve, dit tout bas le gamin de Paris en lanåant la mort dans son regard.

¢ Si nous çcrouons David Þ six heures, sois Þ neuf heures chez M. Gannerac, et nous y ferons ton affaire, rçpondit pçremptoirement l'avouç.

¢ C'est entendu : vous serez servi, *bourgeois !* [1] dit Cçrizet.

Cçrizet connaissait dçjÞ l'industrie qui consiste Þ laver le papier et qui met aujourd'hui les intçrèts du fisc en pçril. Il lava les quatre lignes çcrites par Lucien, et les remplaåa par celles-ci, en imitant l'çcriture avec une perfection dçsolante pour l'avenir social du prote.

ª Mon cher David, tu peux venir sans crainte chez le prçfet, ton affaire est faite ; et d'ailleurs, Þ cette heure-ci, tu peux sortir, je viens au-devant de toi, pour t'expliquer comment tu dois te conduire avec le prçfet.

ª Ton frære,

ª LUCIEN. [1]

¾ midi, Lucien çcrivit une lettre Þ David, o÷ il lui apprenait le succæs de la soirçe, il lui donnait l'assurance de la protection du prçfet qui, dit-il, faisait aujourd'hui mème un rapport au ministre sur la dçcouverte dont il çtait enthousiaste. Au moment o÷ Marion apporta cette lettre Þ Mlle Basine, sous prçtexte de lui donner Þ blanchir les chemises de Lucien, Cçrizet, instruit par Petit-Claud de la probabilitç de cette lettre, emmena Mlle Signol et alla se promener avec elle sur le bord de la Charente. Il y eut sans doute un combat o÷ l'honnètetç d'Henriette se dçfendit pendant longtemps, car la promenade dura deux heures. Non seulement l'intçrèt d'un enfant çtait en jeu, mais encore tout un avenir de bonheur, une fortune ; et ce que demandait Cçrizet çtait une bagatelle, il se garda bien d'ailleurs d'en dire les consçquences. Seulement le prix exorbitant de ces bagatelles effrayait Henriette. Nçanmoins, Cçrizet finit par obtenir de sa maìtresse de se prèter Þ son stratagæme. ¾ cinq heures, Henriette dut sortir et rentrer en disant Þ Mlle Clerget que Mme Sçchard la demandait sur-le-champ. Puis, un quart d'heure apræs la sortie de Basine, elle monterait, cognerait au cabinet et

remettrait Þ David la fausse lettre de Lucien. Apræs, Cçrizet attendait tout du hasard.

Pour la premiære fois depuis plus d'un an, Æve sentit se desserrer l'çtreinte de fer par laquelle la Nçcessitç la tenait. Elle eut de l'espoir enfin. Elle aussi ! elle voulut jouir de son frære, se montrer au bras de l'homme fètç dans sa patrie, adorç des femmes, aimç de la fiære comtesse du Chàtelet. Elle se fit belle et se proposa de se promener Þ Beau lieu, apræs le dìner, au bras de son frære. ¾ cette heure, tout Angoulème, au mois de septembre, se trouve Þ prendre le frais.

ª Oh ! c'est la belle Mme Sçchard, dirent quelques voix en voyant Æve.

¢ Je n'aurais jamais cru cela d'elle, dit une femme.

¢ Le mari se cache, la femme se montre, dit Mme Postel assez haut pour que la pauvre femme l'entendìt.

¢ Oh ! rentrons, j'ai eu tort ¹ , dit Æve Þ son frære.

Quelques minutes avant le coucher du soleil, la rumeur que cause un rassemblement s'çleva de la rampe qui descend Þ l'Houmeau. Lucien et sa ső ur, pris de curiositç, se dirigærent de ce còtç, car ils entendirent quelques personnes qui venaient de l'Houmeau parlant entre elles, comme si quelque crime venait d'ètre commis.

ª C'est probablement un voleur qu'on vient d'arrèter... Il est pàle comme un mort ¹ , dit un passant au frære et Þ la ső ur en les voyant courir au-devant de ce monde grossissant.

Ni Lucien ni sa ső ur n'eurent la moindre apprçhension. Ils regardærent les trente et quelques enfants ou vieilles femmes, les ouvriers revenant de leur ouvrage qui prççç daient les gendarmes dont les chapeaux bordçs brillaient au milieu du principal groupe. Ce groupe, suivi d'une foule d'environ cent personnes, marchait comme un nuage d'orage.

ª Ah ! dit Æve, c'est mon mari !

¢ David ! cria Lucien.

¢ C'est sa femme ! dit la foule en s'çcartant.

¢ Qui donc t'a pu faire sortir ? demanda Lucien.

¢ C'est ta lettre, rçpondit David pàle et blème.

¢ J'en çtais sùre ¹ , dit Æve qui tomba roide çvanouie.

Lucien releva sa ső ur, que deux personnes l'aidærent Þ transporter chez elle, o÷ Marion la coucha. Kolb s'çlanåa pour aller chercher un mçdecin. ¾ l'arrivçe du docteur, Æve n'avait pas encore repris connaissance. Lucien fut alors forcç d'avouer Þ sa mære qu'il çtait la cause de l'arrestation de David,

car il ne pouvait pas s'expliquer le quiproquo produit par la lettre fausse. Lucien, foudroyç par un regard de sa mære qui y mit sa malçdiction, monta dans sa chambre et s'y enferma.

En lisant cette lettre çcrite au milieu de la nuit et interrompue de moments en moments, chacun devinera par les phrases jetçes comme une Þ une toutes les agitations de Lucien.

ª Ma ső ur bien-aimçe, nous nous sommes vus tout Þ l'heure pour la derniære fois. Ma rçsolution est sans appel. Voici pourquoi : Dans beaucoup de familles, il se rencontre un ètre fatal qui, pour la famille, est une sorte de maladie. Je suis cet ètre-lÞ pour vous. Cette observation n'est pas de moi, mais d'un homme qui a beaucoup vu le monde. Nous soupions un soir entre *amis*, au *Rocher de Cancale*. Entre les mille plaisanteries qui s'çchangent alors, ce diplomate nous dit que telle jeune personne qu'on voyait avec çtonnement rester fille *était malade de son père*. Et alors, il nous dçveloppa sa thçorie sur les maladies de famille. Il nous expliqua comment, sans telle mære, telle maison eùt prospçrç, comment tel fils avait ruinç son pære, comment tel pære avait dçtruit l'avenir et la considçration de ses enfants. Quoique soutenue en riant, cette thæse sociale fut en dix minutes appuyçe de tant d'exemples que j'en restai frappç. Cette vçritç payait tous les paradoxes insensçs, mais spirituellement dçmontrçs, par lesquels les journalistes s'amusent entre eux, quand il ne se trouve lÞ personne Þ mystifier. Eh bien, je suis l'ètre fatal de notre famille. Le cő ur plein de tendresse, j'agis comme un ennemi. ¾ tous vos dçvouements, j'ai rçpondu par des maux. Quoique involontairement portç, le dernier coup est de tous le plus cruel. Pendant que je menais Þ Paris une vie sans dignitç, pleine de plaisirs et de misæres, prenant la camaraderie pour l'amitiç, laissant de vçritables amis pour des gens qui voulaient et devaient m'exploiter, vous oubliant et ne me souvenant de vous que pour vous causer du mal, vous suiviez l'humble sentier du travail, allant pçniblement mais sùrement Þ cette fortune que je tentais si follement de surprendre. Pendant que vous deveniez meilleurs, moi je mettais dans ma vie un çlçment funeste. Oui, j'ai des ambitions dçmesurçes, qui m'empèchent d'accepter une vie humble. J'ai des goùts, des plaisirs dont la souvenance empoisonne les jouissances qui sont Þ ma portçe et qui m'eussent jadis satisfait. Ò ma chære Æve, je me juge plus sçværement que qui que ce soit, car je me condamne absolument et sans pitiç pour moi-mème. La lutte Þ Paris exige une force constante, et mon vouloir ne va que

par accæs : ma cervelle est intermittente. L'avenir m'effraye tant, que je ne veux pas de l'avenir, et le prçsent m'est insupportable. J'ai voulu vous revoir, j'aurais mieux fait de m'expatrier Þ jamais. Mais l'expatriation, sans moyens d'existence, serait une folie, et je ne l'ajouterai pas Þ toutes les autres. La mort me semble prçfçrable Þ une vie incomplæte ; et, dans quelque position que je me suppose, mon excessive vanitç me ferait commettre des sottises. Certains ètres sont comme des zçros, il leur faut un chiffre qui les prçcæde, et leur nçant acquiert alors une valeur dçcuple. Je ne puis acquçrir de valeur que par un mariage avec une volontç forte, impitoyable. Mme de Barge ton çtait bien ma femme, j'ai manquç ma vie en n'abandonnant pas Coralie pour elle. David et toi vous pourriez ètre d'excellents pilotes pour moi ; mais vous n'ètes pas assez forts pour dompter ma faiblesse qui se dçrobe en quelque sorte Þ la domination. J'aime une vie facile, sans ennuis ; et, pour me dçbarrasser d'une contrariçtç, je suis d'une làchetç qui peut me mener træs loin. Je suis nç prince. J'ai plus de dextçritç d'esprit qu'il n'en faut pour parvenir, mais je n'en ai que pendant un moment, et le prix dans une carriære parcourue par tant d'ambitieux est Þ celui qui n'en dçploie que le nçcessaire et qui s'en trouve encore assez au bout de la journçe. Je ferais le mal comme je viens de le faire ici, avec les meilleures intentions du monde. Il y a des hommes-chènes, je ne suis peut-ètre qu'un arbuste çlçgant, et j'ai la prçtention d'ètre un cædre. VoilÞ mon bilan çcrit. Ce dçsaccord entre mes moyens et mes dçsirs, ce dçfaut d'çquilibre annulera toujours mes efforts. Il y a beaucoup de ces caractæres dans la classe lettrçe Þ cause des disproportions continuelles entre l'intelligence et le caractære, entre le vouloir et le dçsir. Quel serait mon destin ? je puis le voir par avance en me souvenant de quelques vieilles gloires parisiennes que j'ai vues oubliçes. Au seuil de la vieillesse, je serai plus vieux que mon àge, sans fortune et sans considçration. Tout mon ètre actuel repousse une pareille vieillesse : je ne veux pas ètre un haillon social. Chæreső ur, adorçe autant pour tes derniæres rigueurs que pour tes premiæres tendresses, si nous avons payç cher le plaisir que j'ai eu Þ te revoir, toi et David, plus tard vous penserez peut-ètre que nul prix n'çtait trop çlevç pour les derniæres fçlicitçs d'un pauvre ètre qui vous aimait !... Ne faites aucune recherche ni de moi, ni de ma destinçe : au moins mon esprit m'aura-t-il servi dans l'exçcution de mes volontçs. La rçsignation, mon ange, est un suicide quotidien, moi je n'ai de rçsignation que pour un jour, je vais en profiter aujourd'hui... [1]

ª Deux heures.

ª Oui, je l'ai bien rçsolu. Adieu donc pour toujours, ma chære Æve. J'çprouve quelque douceur Þ penser que je ne vivrai plus que dans vos cő urs. LÞ sera ma tombe..., je n'en veux pas d'autre. Encore adieu !... C'est le dernier de ton fræe.

ª LUCIEN. [1]

Apræs avoir çcrit cette lettre, Lucien descendit sans faire aucun bruit, il la posa sur le berceau de son neveu, dçposa sur le front de sa ső ur endormie un dernier baiser trempç de larmes, et, sortit. Il çteignit son bougeoir au crçpuscule, et, apræs avoir regardç cette vieille maison une derniære fois, il ouvrit tout doucement la porte de l'allçe ; mais, malgrç ses prçcautions, il çveilla Kolb qui couchait sur un matelas Þ terre dans l'atelier.

« Qui fa là ?... s'çcria Kolb.

¢ C'est moi, dit Lucien, je m'en vais, Kolb.

– *Vus auriez mieux vait te ne chamais fenir*, se dit Kolb Þ lui-mème, mais assez haut pour que Lucien l'entendìt.

¢ J'aurais bien fait de ne jamais venir au monde, rçpondit Lucien. Adieu, Kolb, je ne t'en veux pas d'une pensçe que j'ai moi-mème. Tu diras Þ David que ma derniære aspiration aura çtç un regret de n'avoir pu l'embrasser. [1]

Lorsque l'Alsacien fut debout et habillç, Lucien avait fermç la porte de la maison, et il descendait vers la Charente, par la promenade de Beaulieu, mis comme s'il allait Þ une fète, car il s'çtait fait un linceul de ses habits parisiens et de son joli harnais de dandy. Frappç de l'accent et des derniæres paroles de Lucien, Kolb voulut aller savoir si sa maìtresse çtait instruite du dçpart de son fræe et si elle en avait reåu les adieux ; mais, en trouvant la maison plongçe en un profond silence, il pensa que ce dçpart çtait sans doute convenu, et il se recoucha.

On a, relativement Þ la gravitç du sujet, çcrit træs peu sur le suicide, on ne l'a pas observç. Peut-ètre cette maladie est-elle inobservable. Le suicide est l'effet d'un sentiment que nous nommerons, si vous voulez, l'*estime de soi-même*, pour ne pas le confondre avec le mot *honneur*. Le jour o÷ l'homme se mçprise, le jour o÷ il se voit mçprisç, le moment o÷ la rçalitç de la vie est en dçsaccord avec ses espçrances, il se tue et rend ainsi hommage Þ la sociçtç devant laquelle il ne veut pas rester dçshabillç de ses vertus ou de sa splendeur. Quoi qu'on en dise, parmi les athçes (il faut excepter le chrçtien

du suicide), les làches seuls acceptent une vie dçshonorçe. Le suicide est de trois natures : il y a d'abord le suicide qui n'est que le dernier accæs d'une longue maladie et qui certes appartient Þ la pathologie ; puis le suicide par dçsespoir, enfin le suicide par raisonnement. Lucien voulait se tuer par dçsespoir et par raisonnement, les deux suicides dont on peut revenir ; car il n'y a d'irrçvocable que le suicide pathologique : mais souvent les trois causes se rçunissent, comme chez Jean-Jacques Rousseau[16]. Lucien, une fois sa rçsolution prise, tomba dans la dçlibçration des moyens, et le poæte voulut finir poçtiquement. Il avait d'abord pensç tout bonnement Þ s'aller jeter dans la Charente ; mais, en descendant les rampes de Beaulieu pour la derniære fois, il entendit par avance le tapage que ferait son suicide, il vit l'affreux spectacle de son corps revenu sur l'eau, dçformç, l'objet d'une enquète judiciaire : il eut, comme quelques suicides[17], un amour-propre posthume. Pendant la journçe passçe au moulin de Courtois il s'çtait promenç le long de la riviære et avait remarquç, non loin du moulin, une de ces nappes rondes, comme il s'en trouve dans les petits cours d'eau, dont l'excessive profondeur est accusçe par la tranquillitç de la surface. L'eau n'est plus ni verte, ni bleue, ni claire, ni jaune ; elle est comme un miroir d'acier poli. Les bords de cette coupe n'offraient plus ni glaíeuls, ni fleurs bleues, ni les larges feuilles du nçnuphar, l'herbe de la berge çtait courte et pressçe, les saules pleuraient autour, assez pittoresquement placçs tous. On devinait facilement un prçcipice plein d'eau. Celui qui pouvait avoir le courage d'emplir ses poches de cailloux devait y trouver une mort inçvitable, et ne jamais ètre retrouvç. ª Voilþ, s'çtait dit le poæte en admirant ce joli petit paysage, un endroit qui vous met l'eau Þ la bouche d'une noyade. ¹

Ce souvenir lui revint Þ la mçmoire, au moment o÷ il atteignit l'Houmeau. Il chemina donc vers Marsac, en proie Þ ses derniæres et funæbres pensçes, et dans la ferme intention de dçrober ainsi le secret de sa mort, de ne pas ètre l'objet d'une enquète, de ne pas ètre enterrç, de ne pas ètre vu dans l'horrible çtat o÷ sont les noyçs quand ils reviennent Þ fleur d'eau. Il parvint bientòt au pied d'une de ces còtes qui se rencontrent si frçquemment sur les routes de France, et surtout entre Angoulème et Poitiers. La diligence de Bordeaux Þ Paris venait avec rapiditç, les voyageurs allaient sans doute en descendre pour monter cette longue còte Þ pied. Lucien, qui ne voulut pas se laisser voir, se jeta dans un petit chemin creux et se mit Þ cueillir des fleurs dans une vigne. Quand il reprit la grande

route, il tenait Þ la main un gros bouquet de *sedum*, une fleur jaune qui vient dans le caillou des vignobles, et il dçboucha prçcisçment derriære un voyageur vètu tout en noir, les cheveux poudrçs, chaussç de souliers en veau d'Orlçans Þ boucles d'argent, brun de visage, et couturç comme si, dans son enfance, il fùt tombç dans le feu. Ce voyageur, Þ tournure si patemment ecclçsiastique, allait lentement et fumait un cigare. En entendant Lucien qui sauta de la vigne sur la route, l'inconnu se retourna, parut comme saisi de la beautç profondçment mçlancolique du poæte, de son bouquet symbolique et de sa mise çlçgante. Ce voyageur ressemblait Þ un chasseur qui trouve une proie longtemps et inutilement cherchçe[18]. Il laissa, en style de marine, Lucien arriver, et retarda sa marche en ayant l'air de regarder le bas de la còte. Lucien, qui fit le mème mouvement, y aperåut une petite calæche attelçe de deux chevaux et un postillon Þ pied.

ª Vous avez laissç courir la diligence, monsieur, vous perdrez votre place, Þ moins que vous ne vouliez monter dans ma calæche pour la rattraper, car la poste va plus vite que la voiture publique ¹ , dit le voyageur Þ Lucien en prononåant ces mots avec un accent træs marquç d'espagnol et en mettant Þ son offre une exquise politesse.

Sans attendre la rçponse de Lucien, l'Espagnol tira de sa poche un çtui Þ cigares, et le prçsenta tout ouvert Þ Lucien pour qu'il en prìt un.

ª Je ne suis pas un voyageur, rçpondit Lucien, et je suis trop præs du terme de ma course pour me donner le plaisir de fumer...

¢ Vous ètes bien sçvære envers vous-mème, repartit l'Espagnol. Quoique chanoine honoraire de la cathçdrale de Tolæde, je me passe de temps en temps un petit cigare. Dieu nous a donnç le tabac pour endormir nos passions et nos douleurs... Vous me semblez avoir du chagrin, vous en avez du moins l'enseigne Þ la main, comme le triste dieu de l'hymen[19]. Tenez ?... tous vos chagrins s'en iront avec la fumçe... ¹

Et le prètre retendit sa boìte en paille avec une sorte de sçduction, en jetant Þ Lucien des regards animçs de charitç.

ª Pardon, mon pære, rçpliqua sæchement Lucien, il n'y a pas de cigares qui puissent dissiper mes chagrins... ¹

En disant cela, les yeux de Lucien se mouillærent de larmes.

ª Oh ! jeune homme, est-ce donc la providence divine qui m'a fait dçsirer de secouer par un peu d'exercice Þ pied le sommeil dont sont saisis au matin tous les voyageurs, afin que je pusse, en vous consolant, obçir Þ ma mission ici-bas ?... Et quels grands chagrins pouvez-vous avoir Þ votre àge ?

¢ Vos consolations, mon pære, seraient bien inutiles : vous ètes Espagnol, je suis Franåais ; vous croyez aux commandements de l'Çglise, moi je suis athçe...

– *Santa Virgen del Pilar*[20] !... vous ètes athçe, s'çcria le prètre en passant son bras sous celui de Lucien avec un empressement maternel. Eh ! voilÞ l'une des curiositçs que je m'çtais promis d'observer Þ Paris. En Espagne, nous ne croyons pas aux athçes... Il n'y a qu'en France, o÷, Þ dix-neuf ans, on puisse avoir de pareilles opinions.

¢ Oh ! je suis un athçe au complet ; je ne crois ni en Dieu, ni Þ la sociçtç, ni au bonheur. Regardez-moi donc bien, mon pære ; car, dans quelques heures, je ne serai plus... VoilÞ mon dernier soleil !... dit Lucien avec une sorte d'emphase en montrant le ciel.

¢ Ah ! åÞ, qu'avez-vous fait pour mourir ? qui vous a condamnç Þ mort ?

¢ Un tribunal souverain, moi-mème !

¢ Enfant ! s'çcria le prètre. Avez-vous tuç un homme ? l'çchafaud vous attend-il ? Raisonnons un peu ? Si vous voulez rentrer, selon vous, dans le nçant, tout vous est indiffçrent ici-bas. ¹ (Lucien inclina la tète en signe d'assentiment.) ª Eh bien, vous pouvez alors me conter vos peines ?... Il s'agit sans doute de quelques amourettes qui vont mal ?... ¹ (Lucien fit un geste d'çpaules træs significatif.) ª Vous voulez vous tuer pour çviter le dçshonneur, ou parce que vous dçsespçrez de la vie ? eh bien, vous vous tuerez aussi bien Þ Poitiers qu'Þ Angoulème, Þ Tours aussi bien qu'Þ Poitiers. Les sables mouvants de la Loire ne rendent pas leur proie...

¢ Non, mon pære, rçpondit Lucien, j'ai mon affaire. Il y a vingt jours, j'ai vu la plus charmante rade o÷ puisse aborder dans l'autre monde un homme dçgoùtç de celui-ci...

¢ Un autre monde... vous n'ètes plus athçe.

¢ Oh ! ce que j'entends par l'autre monde, c'est ma future transformation en animal ou en plante...

¢ Avez-vous une maladie incurable ?

¢ Oui, mon pære...

¢ Ah ! nous y voilÞ, dit le prètre, et laquelle ?

¢ La pauvretç. ¹

Le prètre regarda Lucien en souriant et lui dit avec une gràce infinie et un sourire presque ironique : ª Le diamant ignore sa valeur.

¢ Il n'y a qu'un prètre qui puisse flatter un homme pauvre qui s'en va mourir !... s'çcria Lucien.

¢ Vous ne mourrez pas, dit l'Espagnol avec autoritç.

¢ J'ai bien entendu dire, reprit Lucien, qu'on dçvalisait les gens sur la route, je ne savais pas qu'on les y enrichìt.

¢ Vous allez le savoir, dit le prètre apræs avoir examinç si la distance Þ laquelle se trouvait la voiture leur permettait de faire seuls encore quelques pas. Çcoutez-moi, dit le prètre en màchonnant son cigare, votre pauvretç ne serait pas une raison pour mourir. J'ai besoin d'un secrçtaire, le mien vient de mourir Þ Barcelone. Je me trouve dans la situation o÷ fut le baron de Goértz, le fameux ministre de Charles XII, qui arriva sans secrçtaire dans une petite ville en allant en Suæde, comme moi je vais Þ Paris[21]. Le baron rencontra le fils d'un orfævre, remarquable par une beautç qui ne pouvait certes pas valoir la vòtre... Le baron de Goértz trouve Þ ce jeune homme de l'intelligence, comme moi je vous trouve de la poçsie au front ; il le prend dans sa voiture, comme moi je vais vous prendre dans la mienne ; et, de cet enfant condamnç Þ brunir des couverts et Þ fabriquer des bijoux dans une petite ville de province comme Angoulème, il fait son favori, comme vous serez le mien. Arrivç Þ Stockholm, il installe son secrçtaire et l'accable de travaux. Le jeune secrçtaire passe les nuits Þ çcrire ; et, comme tous les grands travailleurs, il contracte une habitude, il se met Þ màcher du papier. Feu M. de Malesherbes faisait, lui, des camouflets[22] et il en donna, par parenthæse, un Þ je ne sais quel personnage dont le procæs dçpendait de son rapport. Notre beau jeune homme commence par du papier blanc, mais il s'y accoutume et passe aux papiers çcrits qu'il trouve plus savoureux. On ne fumait pas encore comme aujourd'hui. Enfin le petit secrçtaire en arrive, de saveur en saveur, Þ màchonner des parchemins et Þ les manger. On s'occupait alors, entre la Russie et la Suæde, d'un traitç de paix que les Çtats imposaient Þ Charles XII, comme en 1814 on voulait forcer Napolçon Þ traiter de la paix. La base des nçgociations çtait le traitç fait entre les deux puissances Þ propos de la Finlande ; Goértz en confie l'original Þ son secrçtaire ; mais, quand il s'agit de soumettre le projet aux Çtats, il se rencontrait cette petite difficultç, que le traitç ne se trouvait plus. Les Çtats imaginent que le ministre, pour servir les passions du Roi, s'est avisç de faire disparaìtre cette piæce, le baron de Goértz est accusç, son secrçtaire avoue alors avoir mangç le traitç... On instruit un procæs, le fait est prouvç, le secrçtaire est condamnç Þ mort. Mais, comme vous n'en ètes pas lÞ, prenez un cigare, et fumez-le en attendant notre calæche. [1]

Lucien prit un cigare et l'alluma, comme cela se fait en Espagne, au cigare du prètre en se disant : ª Il a raison, j'ai toujours le temps de me tuer. ¹

ª C'est souvent, reprit l'Espagnol, au moment o÷ les jeunes gens dçsespærent le plus de leur avenir, que leur fortune commence. VoilÞ ce que je voulais vous dire, j'ai prçfçrç vous le prouver par un exemple. Ce beau secrçtaire, condamnç Þ mort, çtait dans une position d'autant plus dçsespçrçe que le roi de Suæde ne pouvait pas lui faire gràce, sa sentence ayant çtç rendue par les Çtats de Suæde ; mais il ferma les yeux sur une çvasion. Le joli petit secrçtaire se sauve sur une barque avec quelques çcus dans sa poche, et arrive Þ la cour de Courlande, muni d'une lettre de recommandation de Goértz pour le duc, Þ qui le ministre suçdois expliquait l'aventure et la manie de son protçgç. Le duc place le bel enfant comme secrçtaire chez son intendant. Le duc çtait un dissipateur, il avait une jolie femme et un intendant, trois causes de ruine. Si vous croyiez que ce joli homme, condamnç Þ mort pour avoir mangç le traitç relatif Þ la Finlande, se corrige de son goùt dçpravç, vous ne connaìtriez pas l'empire du vice sur l'homme ; la peine de mort ne l'arrète pas quand il s'agit d'une jouissance qu'il s'est crççe ! D'o÷ vient cette puissance du vice ? est-ce une force qui lui soit propre, ou vient-elle de la faiblesse humaine ? Y a-t-il des goùts qui soient placçs sur les limites de la folie ? Je ne puis m'empècher de rire des moralistes qui veulent combattre de pareilles maladies avec de belles phrases !... Il y eut un moment o÷ le duc, effrayç du refus que lui fit son intendant Þ propos d'une demande d'argent, voulut des comptes, une sottise ! Il n'y a rien de plus facile que d'çcrire un compte, la difficultç n'est jamais lÞ. L'intendant confia toutes les piæces Þ son secrçtaire pour çtablir le bilan de la liste civile de Courlande. Au milieu de son travail et de la nuit o÷ il le finissait, notre petit mangeur de papier s'aperåoit qu'il màche une quittance du duc pour une somme considçrable : la peur le saisit, il s'arrète Þ moitiç de la signature, il court se jeter aux pieds de la duchesse en lui expliquant sa manie, en implorant la protection de sa souveraine, et l'implorant au milieu de la nuit. La beautç du jeune commis fit une telle impression sur cette femme qu'elle l'çpousa lorsqu'elle fut veuve. Ainsi, en plein dix-huitiæme siæcle, dans un pays o÷ rçgnait le blason, le fils d'un orfævre devint prince souverain... Il est devenu quelque chose de mieux !... Il a çtç rçgent Þ la mort de la premiære Catherine, il a gouvernç l'impçratrice Anne et voulut ètre le Richelieu de la Russie. Eh bien, jeune homme, sachez

une chose : c'est que si vous ètes plus beau que Biren, moi je vaux beaucoup plus, quoique simple chanoine, que le baron de Goértz. Ainsi, montez ! nous vous trouverons un duchç de Courlande Þ Paris, et, Þ dçfaut de duchç, nous aurons toujours bien la duchesse. ¹

L'Espagnol passa la main sous le bras de Lucien, le foråa littçralement Þ monter dans sa voiture, et le postillon referma la portiære.

ª Maintenant parlez, je vous çcoute, dit le chanoine de Tolæde Þ Lucien stupçfait. Je suis un vieux prètre Þ qui vous pouvez tout dire sans danger. Vous n'avez sans doute encore mangç que votre patrimoine ou l'argent de votre maman. Vous aurez fait votre petit trou Þ la lune, et nous avons de l'honneur jusqu'au bout de nos jolies petites bottes fines... Allez, confessez-vous hardiment, ce sera absolument comme si vous vous parliez Þ vous-mème. ¹

Lucien se trouvait dans la situation de ce pècheur de je ne sais quel conte arabe, qui, voulant se noyer en plein Occçan, tombe au milieu de contrçes sous-marines et y devient roi. Le prètre espagnol paraissait si vçritablement affectueux que le poæte n'hçsita pas Þ lui ouvrir son cő ur ; il lui raconta donc, d'Angoulème Þ Ruffec, toute sa vie, en n'omettant aucune de ses fautes, et finissant par le dernier dçsastre qu'il venait de causer. Au moment o÷ il terminait ce rçcit, d'autant plus poçtiquement dçbitç que Lucien le rçpçtait pour la troisiæme fois depuis quinze jours, il arrivait au point o÷, sur la route, præs de Ruffec, se trouve le domaine de la famille de Rastignac, dont le nom, la premiære fois qu'il le prononåa, fit faire un mouvement Þ l'Espagnol.

ª Voici, dit-il, d'o÷ est parti le jeune Rastignac qui ne me vaut certes pas, et qui a eu plus de bonheur que moi.

¢ Ah !

¢ Oui, cette dròle de gentilhommiære est la maison de son pære. Il est devenu, comme je vous le disais, l'amant de Mme de Nucingen, la femme du fameux banquier. Moi, je me suis laissç aller Þ la poçsie ; lui, plus habile, a donnç dans le positif... ¹

Le prètre fit arrèter sa calæche, il voulut, par curiositç, parcourir la petite avenue qui de la route conduisait Þ la maison et regarda tout avec plus d'intçrèt que Lucien n'en attendait d'un prètre espagno1[23].

ª Vous connaissez donc les Rastignac ?... lui demanda Lucien.

¢ Je connais tout Paris, dit l'Espagnol en remontant dans sa voiture. Ainsi, faute de dix ou douze mille francs, vous alliez vous tuer. Vous ètes un

enfant, vous ne connaissez ni les hommes, ni les choses. Une destinçe vaut tout ce que l'homme l'estime, et vous n'çvaluez votre avenir que douze mille francs ; eh bien, je vous achæterai tout Þ l'heure davantage. Quant Þ l'emprisonnement de votre beau-fræe, c'est une vçtille. Si ce cher M. Sçchard a fait une dçcouverte, il sera riche. Les riches n'ont jamais çtç mis en prison pour dettes. Vous ne me paraissez pas fort en Histoire. Il y a deux Histoires : l'Histoire officielle, menteuse qu'on enseigne, l'Histoire *ad usum delphin1*[24] ; puis l'Histoire secræe, o÷ sont les vçritables causes des çvçnements, une Histoire honteuse. Laissez-moi vous raconter, en trois mots, une autre historiette que vous ne connaissez pas. Un ambitieux, prètre et jeune, veut entrer aux affaires publiques, il se fait le chien couchant du favori, le favori d'une reine ; le favori s'intçresse au prètre, et lui donne le rang de ministre en lui donnant place au Conseil. Un soir, un de ces hommes qui croient rendre service (ne rendez jamais un service qu'on ne vous demande pas !) çcrit au jeune ambitieux que la vie de son bienfaiteur est menacçe. Le roi s'est courroucç d'avoir un maìtre, demain le favori doit ètre tuç s'il se rend au palais. Eh bien, jeune homme, qu'auriez-vous fait en recevant cette lettre ?...

¢ Je serais allç sur-le-champ avertir mon bienfaiteur, s'çcria vivement Lucien.

¢ Vous ètes bien encore l'enfant que rçvæle le rçcit de votre existence, dit le prètre. Notre homme s'est dit : Si le roi va jusqu'au crime, mon bienfaiteur est perdu ; je dois avoir reåu cette lettre trop tard ! Et il a dormi jusqu'Þ l'heure o÷ l'on tuait le favori...

¢ C'est un monstre ! dit Lucien qui soupåonna chez le prètre l'intention de l'çprouver.

¢ Tous les grands hommes sont des monstres, celui-lÞ s'appelle le cardinal de Richelieu, rçpondit le chanoine, et son bienfaiteur a nom le marçchal d'Ancre[25]. Vous voyez bien que vous ne connaissez pas votre histoire de France. N'avais-je pas raison de vous dire que l'HISTOIRE enseignçe dans les collæges est une collection de dates et de faits, excessivement douteuse d'abord, mais sans la moindre portçe. ¾ quoi vous sert-il de savoir que Jeanne d'Arc a existç ? En avez-vous jamais tirç cette conclusion que, si la France avait alors acceptç la dynastie angevine des Plantagenèts, les deux peuples rçunis auraient aujourd'hui l'empire du monde, et que les deux ìles o÷ se forgent les troubles politiques du continent seraient deux provinces franåaises ?... Mais avez-vous çtudiç les moyens

par lesquels les Mçdicis, de simples marchands, sont arrivçs Þ ètre grands-ducs de Toscane ?

¢ Un poæte, en France, n'est pas tenu d'ètre un bçnçdictin, dit Lucien.

¢ Eh bien, jeune homme, ils sont devenus grands-ducs, comme Richelieu devint ministre. Si vous aviez cherchç dans l'Histoire les causes humaines des çvçnements, au lieu d'en apprendre par cő ur les çtiquettes, vous en auriez tirç des prçceptes pour votre conduite. De ce que je viens de prendre au hasard dans la collection des faits vrais rçsulte cette loi : Ne voyez dans les hommes, et surtout dans les femmes, que des instruments ; mais ne le leur laissez pas voir. Adorez comme Dieu mème celui qui, placç plus haut que vous, peut vous ètre utile, et ne le quittez pas qu'il n'ait payç træs cher votre servilitç. Dans le commerce du monde, soyez enfin àpre comme le juif et bas comme lui ; faites pour la puissance tout ce qu'il fait pour l'argent. Mais aussi n'ayez pas plus de souci de l'homme tombç que s'il n'avait jamais existç. Savez-vous pourquoi vous devez vous conduire ainsi ?... Vous voulez dominer le monde, n'est-ce pas ? il faut commencer par obçir au monde et le bien çtudier. Les savants çtudient les livres, les politiques çtudient les hommes, leurs intçrèts, les causes gçnçratrices de leurs actions. Or le monde, la sociçtç, les hommes pris dans leur ensemble, sont fatalistes ; ils adorent l'çvçnement. Savez-vous pourquoi je vous fais ce petit cours d'histoire ? c'est que je vous crois une ambition dçmesurçe...

¢ Oui, mon pære !

¢ Je l'ai bien vu, reprit le chanoine. Mais en ce moment vous vous dites : Ce chanoine espagnol invente des anecdotes et pressure l'Histoire pour me prouver que j'ai eu trop de vertu... ¹ (Lucien se prit Þ sourire en voyant ses pensçes si bien devinçes.) ª Eh bien, jeune homme, prenons des faits passçs Þ l'çtat de banalitç, dit le prètre. Un jour la France est Þ peu præs conquise par les Anglais, le Roi n'a plus qu'une province. Du sein du peuple deux ètres se dressent : une pauvre jeune fille, cette mème Jeanne d'Arc dont nous parlions ; puis un bourgeois nommç Jacques Cő ur. L'une donne son bras et le prestige de sa virginitç, l'autre donne son or : le royaume est sauvç. Mais la fille est prise !... Le Roi, qui peut racheter la fille, la laisse brùler vive. Quant Þ l'hçroíque bourgeois, le roi le laisse accuser de crimes capitaux par ses courtisans, qui font curçe de tous ses biens[26]. Les dçpouilles de l'innocent, traquç, cernç, abattu par la justice, enrichissent cinq maisons nobles... Et le pære de l'archevèque de Bourges sort du royaume, pour n'y jamais revenir, sans un sou de ses biens en France,

n'ayant d'autre argent Þ lui que celui qu'il avait confiç aux Arabes, aux Sarrasins en Çgypte. Vous pouvez dire encore : Ces exemples sont bien vieux, toutes ces ingratitudes ont trois cents ans d'Instruction publique, et les squelettes de cet àge-lÞ sont fabuleux. Eh bien, jeune homme, croyez-vous au dernier demi-dieu de la France, Þ Napolçon ? Il a tenu l'un de ses gçnçraux dans sa disgràce, il ne l'a fait marçchal qu'Þ contrecő ur, jamais il ne s'est servi de lui volontiers. Ce marçchal se nomme Kellermann. Savez-vous pourquoi ?... Kellermann a sauvç la France et le premier consul Þ Marengo[27] par une charge audacieuse qui fut applaudie au milieu du sang et du feu. Il ne fut mème pas question de cette charge hçroíque dans le bulletin. La cause de la froideur de Napolçon pour Kellermann est aussi la cause de la disgràce de Fouchç, du prince de Talleyrand[28] : c'est l'ingratitude du roi Charles VII, de Richelieu, l'ingratitude...

¢ Mais, mon pære, Þ supposer que vous me sauviez la vie et que vous fassiez ma fortune, dit Lucien, vous me rendez ainsi la reconnaissance assez lçgære.

¢ Petit dròle, dit l'abbç souriant et prenant l'oreille de Lucien pour la lui tortiller avec une familiaritç quasi royale, si vous çtiez ingrat avec moi, vous seriez alors un homme fort, et je plierais devant vous ; mais vous n'en ètes pas encore lÞ, car, simple çcolier, vous avez voulu passer trop tòt maìtre. C'est le dçfaut des Franåais dans votre çpoque. Ils ont çtç gàtçs tous par l'exemple de Napolçon. Vous donnez votre dçmission parce que vous ne pouvez pas obtenir l'çpaulette que vous souhaitez... Mais avez-vous rapportç tous vos vouloirs, toutes vos actions Þ une idçe ?...

¢ Hçlas ! non, dit Lucien.

¢ Vous avez çtç ce que les Anglais appellent *inconsistent*, reprit le chanoine en souriant.

¢ Qu'importe ce que j'ai çtç, si je ne puis plus rien ètre ! rçpondit Lucien.

¢ Qu'il se trouve derriære toutes vos belles qualitçs une force *semper virens*[29], dit le prètre en tenant Þ montrer qu'il savait un peu de latin, et rien ne vous rçsistera dans le monde. Je vous aime assez dçjÞ... ¹ (Lucien sourit d'un air d'incrçdulitç.) ª Oui, reprit l'inconnu en rçpondant au sourire de Lucien, vous m'intçressez comme si vous çtiez mon fils, et je suis assez puissant pour vous parler Þ cő ur ouvert, comme vous venez de me parler. Savez-vous ce qui me plaìt de vous ?... Vous avez fait en vous-mème table rase, et vous pouvez alors entendre un cours de morale qui ne se fait nulle part ; car les hommes, rassemblçs en troupe, sont encore plus hypocrites

qu'ils ne le sont quand leur intçrèt les oblige Þ jouer la comçdie. Aussi passe-t-on une bonne partie de sa vie Þ sarcler ce que l'on a laissç pousser dans son cő ur pendant son adolescence. Cette opçration s'appelle acquçrir de l'expçrience. ¹

Lucien, en çcoutant le prètre, se disait : ª Voilà quelque vieux politique enchantç de s'amuser en chemin. Il se plaìt Þ faire changer d'opinion un pauvre garåon qu'il rencontre sur le bord d'un suicide, et il va me làcher au bout de sa plaisanterie... Mais il entend bien le paradoxe, et il me paraìt tout aussi fort que Blondet ou que Lousteau. ¹ Malgrç cette sage rçflexion, la corruption tentçe par ce diplomate sur Lucien entrait profondçment dans cette àme assez disposçe Þ la recevoir, et y faisait d'autant plus de ravages qu'elle s'appuyait sur de cçlæbres exemples. Pris par le charme de cette conversation cynique, Lucien se raccrochait d'autant plus volontiers Þ la vie qu'il se sentait ramenç du fond de son suicide Þ la surface par un bras puissant. En ceci, le prètre triomphait çvidemment. Aussi, de temps en temps, avait-il accompagnç ses sarcasmes historiques d'un malicieux sourire.

ª Si votre faåon de traiter la morale ressemble Þ votre maniære d'envisager l'Histoire, dit Lucien, je voudrais bien savoir quel est en ce moment le mobile de votre apparente charitç ?

¢ Ceci, jeune homme, est le dernier point de mon pròne, et vous me permettrez de le rçserver, car alors nous ne nous quitterons pas aujourd'hui, rçpondit-il avec la finesse d'un prètre qui voit sa malice rçussie.

¢ Eh bien, parlez-moi morale ? dit Lucien qui se dit en lui-mème : Je vais le faire poser.

¢ La morale, jeune homme, commence Þ la loi, dit le prètre. S'il ne s'agissait que de religion, les lois seraient inutiles : les peuples religieux ont peu de lois. Au-dessus de la loi civile, est la loi politique. Eh bien, voulez-vous savoir ce qui, pour un homme poli tique, est çcrit sur le front de votre dix-neuviæme siæcle ? Les Franåais ont inventç, en 1793, une souverainetç populaire qui s'est terminçe par un empereur absolu. VoilÞ pour votre histoire nationale. Quant aux mő urs : Mme Tallien et Mme de Beauharnais ont tenu la mème conduite[30], Napolçon çpouse l'une, fait d'elle votre impçratrice, et n'a jamais voulu recevoir l'autre, quoiqu'elle fùt princesse. Sans-culotte en 1793, Napolçon chausse la couronne de fer[31] en 1804. Les fçroces amants de l'*Égalité ou la Mort* de 1792 deviennent, dæs 1806, complices d'une aristocratie lçgitimçe par Louis XVIII. ¾ l'çtranger,

l'aristocratie, qui tròne aujourd'hui dans son faubourg Saint-Germain, a fait pis : elle a çtç usuriære, elle a çtç marchande, elle a fait des petits pàtçs, elle a çtç cuisiniære, fermiære, gardeuse de moutons. En France donc, la loi politique aussi bien que la loi morale, tous et chacun ont dçmenti le dçbut au point d'arrivçe, leurs opinions par la conduite, ou la conduite par les opinions. Il n'y a pas eu de logique, ni dans le gouvernement, ni chez les particuliers. Aussi n'avez-vous plus de morale. Aujourd'hui, chez vous, le succæs est la raison suprème de toutes les actions, quelles qu'elles soient. Le fait n'est donc plus rien en lui-mème, il est tout entier dans l'idçe que les autres s'en forment. De lÞ, jeune homme, un second prçcepte : ayez de beaux dehors ! cachez l'envers de votre vie, et prçsentez un endroit træs brillant. La discrçtion, cette devise des ambitieux, est celle de notre Ordre[32], faites-en la vòtre. Les grands commettent presque autant de làchetçs que les misçrables ; mais ils les commettent dans l'ombre et font parade de leurs vertus : ils restent grands. Les petits dçploient leurs vertus dans l'ombre, ils exposent leurs misæres au grand jour : ils sont mçprisçs. Vous avez cachç vos grandeurs et vous avez laissç voir vos plaies. Vous avez eu publiquement pour maìtresse une actrice, vous avez vçcu chez elle, avec elle ; vous n'çtiez nullement rçprçhensible, chacun vous trouvait l'un et l'autre parfaitement libres ; mais vous rompiez en visiære aux idçes du monde et vous n'avez pas eu la considçration que le monde accorde Þ ceux qui obçissent Þ ses lois. Si vous aviez laissç Coralie Þ ce M. Camusot, si vous aviez cachç vos relations avec elle, vous auriez çpousç Mme de Barge ton, vous seriez prçfet d'Angoulème et marquis de Rubemprç. Changez de conduite ? mettez en dehors votre beautç, vos gràces, votre esprit, votre poçsie. Si vous vous permettez de petites infamies, que ce soit entre quatre murs. Dæs lors vous ne serez plus coupable de faire tache sur les dçcorations de ce grand thçàtre appelç le monde. Napolçon appelle cela : *laver son linge sale en famille*. Du second prçcepte dçcoule ce corollaire : tout est dans la forme. Saisissez bien ce que j'appelle la Forme. Il y a des gens sans instruction qui, pressçs par le besoin, prennent une somme quelconque, par violence, Þ autrui ; on les nomme criminels et ils sont forcçs de compter avec la justice. Un pauvre homme de gçnie trouve un secret dont l'exploitation çquivaut Þ un trçsor, vous lui prètez trois mille francs (Þ l'instar de ces Cointet qui se sont trouvç vos trois mille francs entre les mains et qui vont dçpouiller votre beau-frære), vous le tourmentez de maniære Þ vous faire cçder tout ou partie du secret, vous ne comptez

qu'avec votre conscience, et votre conscience ne vous mæne pas en cour d'assises. Les ennemis de l'ordre social profitent de ce contraste pour japper apræs la justice et se courroucer au nom du peuple de ce qu'on envoie aux galæres un voleur de nuit et de poules dans une enceinte habitçe, tandis qu'on met en prison Þ peine pour quelques mois un homme qui ruine des familles en faisant une faillite frauduleuse, mais ces hypocrites savent bien qu'en condamnant le voleur les juges maintiennent la barriære entre les pauvres et les riches, qui, renversçe, amænerait la fin de l'ordre social ; tandis que le banqueroutier, l'adroit capteur de successions, le banquier qui tue une affaire Þ son profit ne produisent que des dçplacements de fortune. Ainsi, la sociçtç, mon fils, est forcçe de distinguer, pour son compte, ce que je vous fais distinguer pour le vòtre. Le grand point est de s'çgaler Þ toute la Sociçtç. Napolçon, Richelieu, les Mçdicis s'çgalærent Þ leur siæcle. Vous, vous vous estimez douze mille francs !... Votre Sociçtç n'adore plus le vrai Dieu, mais le Veau d'or ! Telle est la religion de votre Charte, qui ne tient plus compte, en politique, que de la propriçtç. N'est-ce pas dire Þ tous les sujets : Tàchez d'ètre riches[33] ?... Quand, apræs avoir su trouver lçgalement une fortune, vous serez riche et marquis de Rubemprç, vous vous permettrez le luxe de l'honneur. Vous ferez alors profession de tant de dçlicatesse, que personne n'osera vous accuser d'en avoir jamais manquç, si vous en manquiez toutefois en faisant fortune, ce que je ne vous conseillerais jamais, dit le prètre en prenant la main de Lucien et la lui tapotant. Que devez-vous donc mettre dans cette belle tète ?... Uniquement le thæme que voici : Se donner un but çclatant et cacher ses moyens d'arriver, tout en cachant sa marche. Vous avez agi en enfant, soyez homme, soyez chasseur, mettez-vous Þ l'affùt, embusquez-vous dans le monde parisien, attendez une proie et un hasard, ne mçnagez ni votre personne, ni ce qu'on appelle la dignitç ; car nous obçissons tous Þ quelque chose, Þ un vice, Þ une nçcessitç, mais observez la loi suprème ! le secret.

¢ Vous m'effrayez, mon pære ! s'çcria Lucien, ceci me semble une thçorie de grande route.

¢ Vous avez raison, dit le chanoine, mais elle ne vient pas de moi. VoilÞ comment ont raisonnç les parvenus, la maison d'Autriche, comme la maison de France. Vous n'avez rien, vous ètes dans la situation des Mçdicis, de Richelieu, de Napolçon au dçbut de leur ambition. Ces gens-lÞ, mon petit, ont estimç leur avenir au prix de l'ingratitude, de la trahison, et des contradictions les plus violentes. Il faut tout oser pour tout avoir.

Raisonnons ? Quand vous vous asseyez Þ une table de bouillotte, en discutez-vous les conditions ? Les ræгles sont lÞ, vous les acceptez[34]. ¹

ª Allons, pensa Lucien, il connaìt la bouillotte. ¹

ª Comment vous conduisez-vous Þ la bouillotte ?... dit le prètre, y pratiquez-vous la plus belle des vertus, la franchise ? Non seulement vous cachez votre jeu, mais encore vous tàchez de faire croire, quand vous ètes sùr de triompher, que vous allez tout perdre. Enfin, vous dissimulez, n'est-ce pas ?... Vous mentez pour gagner cinq louis !... Que diriez-vous d'un joueur assez gçnçreux pour prçvenir les autres qu'il a brelan carrç ? Eh bien, l'ambitieux qui veut lutter avec les prçceptes de la vertu, dans une carriære o÷ ses antagonistes s'en privent, est un enfant Þ qui les vieux politiques diraient ce que les joueurs disent Þ celui qui ne profite pas de ses brelans : ɄMonsieur, ne jouez jamais Þ la bouillotte...Λ Est-ce vous qui faites les ræгles dans le jeu de l'ambition ? Pourquoi vous ai-je dit de vous çgaler Þ la Sociçtç ?... C'est qu'aujourd'hui, jeune homme, la Sociçtç s'est insensiblement arrogç tant de droits sur les individus, que l'individu se trouve obligç de combattre la Sociçtç. Il n'y a plus de lois, il n'y a que des mő urs, c'est-Þ-dire des simagrçes, toujours la forme. ¹ (Lucien fit un geste d'çtonnement.) ª Ah ! mon enfant, dit le prètre en craignant d'avoir rçvoltç la candeur de Lucien, vous attendiez-vous Þ trouver l'ange Gabriel dans un abbç chargç de toutes les iniquitçs de la contre-diplomatie de deux rois (je suis l'intermçdiaire entre Ferdinand VI1[35] et Louis XVIII, deux grands... rois qui doivent tous deux la couronne Þ de profondes... combinaisons) ?... Je crois en Dieu, mais je crois bien plus en notre Ordre, et notre Ordre ne croit qu'au pouvoir temporel. Pour rendre le pouvoir temporel træs fort, notre Ordre maintient l'Çglise apostolique, catholique et romaine, c'est-Þ-dire l'ensemble des sentiments qui tiennent le peuple dans l'obçissance. Nous sommes les Templiers modernes, nous avons une doctrine. Comme le Temple, notre Ordre fut brisç[36] par les mèmes raisons : il s'çtait çgalç au monde. Voulez-vous ètre soldat, je serai votre capitaine. Obçissez-moi comme une femme obçit Þ son mari, comme un enfant obçit Þ sa mære, je vous garantis qu'en moins de trois ans vous serez marquis de Rubemprç, vous çpouserez une des plus nobles filles du faubourg Saint-Germain, et vous vous assiçrez un jour sur les bancs de la pairie. En ce moment, si je ne vous avais pas amusç par ma conversation, que seriez-vous ? un cadavre introuvable dans un profond lit de vase ; eh bien, faites un effort de poçsie ?... ¹ (LÞ Lucien regarda son protecteur avec curiositç.) ª Le jeune

homme qui se trouve assis lÞ, dans cette calæche, Þ còtç de l'abbç Carlos Herrera, chanoine honoraire du chapitre de Tolæde, envoyç secret de S.M. Ferdinand VII Þ S.M. le Roi de France, pour lui apporter une dçpèche o÷ il lui dit peut-être : *Quand vous m'aurez délivré*[37], *faites pendre tous ceux que je caresse en ce moment et aussi mon envoyé, pour qu'il soit vraiment secret*, ce jeune homme, dit l'inconnu, n'a plus rien de commun avec le poæte qui vient de mourir. Je vous ai pèchç, je vous ai rendu la vie, et vous m'appartenez comme la crçature est au crçateur, comme, dans les contes de fçes, l'Afrite est au gçnie, comme l'icoglan[38] est au Sultan, comme le corps est Þ l'àme ! Je vous maintiendrai, moi, d'une main puissante dans la voie du pouvoir, et je vous promets nçanmoins une vie de plaisirs, d'honneurs, de fètes continuelles... Jamais l'argent ne vous manquera... Vous brillerez, vous paraderez, pendant que, courbç dans la boue des fondations, j'assurerai le brillant çdifice de votre fortune. J'aime le pouvoir pour le pouvoir, moi ! Je serai toujours heureux de vos jouissances qui me sont interdites. Enfin, je me ferai vous !... Eh bien, le jour o÷ ce pacte d'homme Þ dçmon, d'enfant Þ diplomate, ne vous conviendra plus, vous pourrez toujours aller chercher un petit endroit, comme celui dont vous parliez, pour vous noyer : vous serez un peu plus ou un peu moins ce que vous ètes aujourd'hui, malheureux ou dçshonorç...

¢ Ceci n'est pas une homçlie de l'archevèque de Grenade[39] ! s'çcria Lucien en voyant la calæche arrètçe Þ une poste.

¢ Je ne sais pas quel nom vous donnez Þ cette instruction sommaire, mon fils, car je vous adopte et ferai de vous mon hçritier ; mais c'est le code de l'ambition. Les çlus de Dieu sont en petit nombre. Il n'y a pas de choix : ou il faut aller au fond du cloìtre (et vous y retrouvez souvent le monde en petit !), ou il faut accepter ce code.

¢ Peut-ètre vaut-il mieux n'ètre pas si savant, dit Lucien en essayant de sonder l'àme de ce terrible prètre.

¢ Comment ! reprit le chanoine, apræs avoir jouç sans connaìtre les rægles du jeu, vous abandonnez la partie au moment o÷ vous y devenez fort, o÷ vous vous y prçsentez avec un parrain solide... et sans mème avoir le dçsir de prendre une revanche ! Comment, vous n'çprouvez pas l'envie de monter sur le dos de ceux qui vous ont chassç de Paris ! [1]

Lucien frissonna comme si quelque instrument de bronze, un gong chinois, eùt fait entendre ces terribles sons qui frappent sur les nerfs.

ª Je ne suis qu'un humble prètre, reprit cet homme en laissant paraìtre une horrible expression sur son visage cuivrç par le soleil de l'Espagne ; mais si des hommes m'avaient humiliç, vexç, torturç, trahi, vendu, comme vous l'avez çtç par les dròles dont vous m'avez parlç, je serais comme l'Arabe du dçsert !... Oui, je dçvouerais mon corps et mon àme Þ la vengeance. Je me moquerais de finir ma vie accrochç Þ un gibet, assis Þ la *garrotte*[40], empalç, guillotinç, comme chez vous ; mais je ne laisserais prendre ma tète qu'apræs avoir çcrasç mes ennemis sous mes talons. ¹

Lucien gardait le silence, il ne se sentait plus l'envie de faire poser ce prètre.

ª Les uns descendent d'Abel, les autres de Gain, dit le chanoine en terminant ; moi je suis un sang-mèlç : Caín pour mes ennemis, Abel pour mes amis, et malheur Þ qui rçveille Caín !... Apræs tout, vous ètes Franåais, je suis Espagnol et, de plus, chanoine !... ¹

ª Quelle nature d'Arabe ! ¹ se dit Lucien en examinant le protecteur que le ciel venait de lui envoyer.

L'abbç Carlos Herrera n'offrait rien en lui-mème qui rçvçlàt le Jçsuite ni mème un religieux. Gros et court, de larges mains, un large buste, une force herculçenne, un regard terrible, mais adouci par une mansuçtude de commande, un teint de bronze qui ne laissait rien passer du dedans au dehors, inspiraient beaucoup plus la rçpulsion que l'attachement. De longs et beaux cheveux poudrçs Þ la faåon de ceux du prince de Talleyrand donnaient Þ ce singulier diplomate l'air d'un çvèque, et le ruban bleu lisçrç de blanc auquel pendait une croix d'or indiquait d'ailleurs un dignitaire ecclçsiastique. Ses bas de soie noire moulaient des jambes d'athlæte. Son vètement d'une exquise propretç rçvçlait ce soin minutieux de la personne que les simples prètres ne prennent pas toujours d'eux, surtout en Espagne. Un tricorne çtait posç sur le devant de la voiture armoriçe aux armes d'Espagne. Malgrç tant de causes de rçpulsion, des maniæres Þ la fois violentes et patelines attçnuaient l'effet de la physionomie ; et, pour Lucien, le prètre s'çtait çvidemment fait coquet, caressant, presque chat. Lucien examina les moindres choses d'un air soucieux. Il sentit qu'il s'agissait en ce moment de vivre ou de mourir, car il se trouvait au second relais apræs Ruffec. Les derniæres phrases du prètre espagnol avaient remuç beaucoup de cordes dans son cő ur : et, disons-le Þ la honte de Lucien et du prètre qui, d'un ő il perspicace, çtudiait la belle figure du poæte, ces cordes çtaient les plus mauvaises, celles qui vibrent sous l'attaque des sentiments dçpravçs.

Lucien revoyait Paris, il ressaisissait les rènes de la domination que ses mains inhabiles avaient làchçes, il se vengeait ! La comparaison de la vie de province et de la vie de Paris qu'il venait de faire, la plus agissante des causes de son suicide, disparaissait : il allait se retrouver dans son milieu, mais protçgç par un politique profond jusqu'Þ la scçlçratesse de Cromwell.

ª J'çtais seul, nous serons deux ¹, se disait-il. Plus il avait dçcouvert de fautes dans sa conduite antçrieure, plus l'ecclçsiastique avait montrç d'intçrèt. La charitç de cet homme s'çtait accrue en raison du malheur, et il ne s'çtonnait de rien. Nçanmoins Lucien se demanda quel çtait le mobile de ce meneur d'intrigues royales. Il se paya d'abord d'une raison vulgaire : les Espagnols sont gçnçreux ! L'Espagnol est gçnçreux, comme l'Italien est empoisonneur et jaloux, comme le Franåais est lçger, comme l'Allemand est franc, comme le Juif est ignoble, comme l'Anglais est noble. Renversez ces propositions ? vous arriverez au vrai. Les juifs ont accaparç l'or, ils çcrivent *Robert le Diable*, ils jouent *Phèdre*, ils chantent *Guillaume Tell*, ils commandent des tableaux, ils çlævent des palais, ils çcrivent *Reisebilder*[41] et d'admirables poçsies, ils sont plus puissants que jamais, leur religion est acceptçe, enfin ils font crçdit au Pape ! En Allemagne, pour les moindres choses, on demande Þ un çtranger : ª Avez-vous un contrat ? ¹ tant on y fait de chicanes. En France, on applaudit depuis cinquante ans Þ la scæne des stupiditçs nationales, on continue Þ porter d'inexplicables chapeaux, et le gouvernement ne change qu'Þ la condition d'ètre toujours le mème !... L'Angleterre dçploie Þ la face du monde des perfidies dont l'horreur ne peut se comparer qu'Þ son aviditç. L'Espagnol, apræs avoir eu l'or des deux Indes, n'a plus rien. Il n'y a pas de pays du monde o÷ il y ait moins d'empoisonnements qu'en Italie, et o÷ les mő urs soient plus faciles et plus courtoises. Les Espagnols ont beaucoup vçcu sur la rçputation des Maures.

Lorsque l'Espagnol remonta dans la calæche, il dit Þ l'oreille du postillon : ª Il me faut le train de la malle, il y a trois francs de guides[42]. ¹ Lucien hçsitait Þ monter, le prètre lui dit : ª Allons donc ¹, et Lucien monta sous prçtexte de lui dçcocher un argument *ad hominem*.

ª Mon pære, lui dit-il, un homme qui vient de dçrouler du plus beau sang-froid du monde les maximes que beaucoup de bourgeois taxeront de profondçment immorales...

¢ Et qui le sont, dit le prètre, voilÞ pourquoi Jçsus-Christ voulait que le scandale eùt heu[43], mon fils. Et voilÞ pourquoi le monde manifeste une si grande horreur du scandale.

¢ Un homme de votre trempe ne s'çtonnera pas de la question que je vais lui faire !

¢ Allez, mon fils !... dit Carlos Herrera, vous ne me connaissez pas. Croyez-vous que je prendrais un secrçtaire avant de savoir s'il a des principes assez sùrs pour ne me rien prendre ? Je suis content de vous. Vous avez encore toutes les innocences de l'homme qui se tue Þ vingt ans. Votre question ?...

¢ Pourquoi vous intçressez-vous Þ moi ? quel prix voulez-vous de mon obçissance ?... Pourquoi me donnez-vous tout ? quelle est votre part ? ¹

L'Espagnol regarda Lucien et se mit Þ sourire.

ª Attendons une còte, nous la monterons Þ pied, et nous parlerons en plein vent. Le fond d'une calæche est indiscret. ¹

Le silence rçgna pendant quelque temps entre les deux compagnons, et la rapiditç de la course aida, pour ainsi dire, Þ la griserie morale de Lucien.

ª Mon pære, voici la còte, dit Lucien en se rçveillant comme d'un rève.

¢ Eh bien, marchons ¹ , dit le prètre en criant d'une voix forte au postillon d'arrèter.

Et tous deux ils s'çlancærent sur la route.

ª Enfant, dit l'Espagnol en prenant Lucien par le bras, as-tu mçditç la *Venise sauvée* d'Otway[44] ? As-tu compris cette amitiç profonde, d'homme Þ homme, qui lie Pierre Þ Jaffier, qui fait pour eux d'une femme une bagatelle, et qui change entre eux tous les termes sociaux ?... Eh bien, voilÞ pour le poæte. ¹

ª Le chanoine connaìt aussi le thçàtre ¹ , se dit Lucien en lui-mème. ª Avez-vous lu Voltaire ?... lui demanda-t-il.

¢ J'ai fait mieux, rçpondit le chanoine, je le mets en pratique.

¢ Vous ne croyez pas en Dieu ?...

¢ Allons, c'est moi qui suis l'athçe, dit le prètre en souriant. Venons au positif, mon petit ? reprit-il en le prenant par la taille. J'ai quarante-six ans, je suis l'enfant naturel d'un grand seigneur, par ainsi sans famille, et j'ai un cő ur... Mais, apprends ceci, grave-le dans ta cervelle encore si molle : l'homme a horreur de la solitude. Et de toutes les solitudes, la solitude morale est celle qui l'çpouvante le plus. Les premiers anachoræes vivaient avec Dieu, ils habitaient le monde le plus peuplç, le monde spirituel. Les avares habitent le monde de la fantaisie et des jouissances. L'avare a tout, jusqu'Þ son sexe, dans le cerveau. La premiære pensçe de l'homme, qu'il soit lçpreux ou foråat, infàme ou malade, est d'avoir un complice de sa destinçe.

¾ satisfaire ce sentiment, qui est la vie mème, il emploie toutes ses forces, toute sa puissance, la verve de sa vie. Sans ce dçsir souverain, Satan aurait-il pu trouver des compagnons ?... Il y a lÞ tout un poæme Þ faire qui serait l'avant-scæne du *Paradis perdu*[45], qui n'est que l'apologie de la Rçvolte.

¢ Celui-lÞ serait l'Iliade de la corruption, dit Lucien.

¢ Eh bien, je suis seul, je vis seul. Si j'ai l'habit, je n'ai pas le cő ur du prètre. J'aime Þ me dçvouer, j'ai ce vice-lÞ. Je vis par le dçvouement, voilÞ pourquoi je suis prètre. Je ne crains pas l'ingratitude, et je suis reconnaissant. L'Çglise n'est rien pour moi, c'est une idçe. Je me suis dçvouç au roi d'Espagne ; mais on ne peut pas aimer le roi d'Espagne, il me protæge, il plane au-dessus de moi. Je veux aimer ma crçature[46], la faåonner, la pçtrir Þ mon usage, afin de l'aimer comme un pære aime son enfant. Je roulerai dans ton tilbury, mon garåon, je me rçjouirai de tes succæs aupræs des femmes, je dirai : ɄCe beau jeune homme, c'est moi ! ce marquis de Rubemprç, je l'ai crçç et mis au monde aristocratique ; sa grandeur est mon ő uvre, il se tait ou parle Þ ma voix, il me consulte en tout. L'abbç de Vermont[47] çtait cela pour Marie-Antoinette.Λ

¢ Il l'a mençe Þ l'çchafaud !

¢ Il n'aimait pas la reine !... rçpondit le prètre, il n'aimait que l'abbç de Vermont.

¢ Dois-je laisser derriære moi la dçsolation ? dit Lucien.

¢ J'ai des trçsors, tu y puiseras.

---

1 Voltaire y fut couronnç apræs la reprçsentation de sa tragçdie *Irène* (1778).

2 Cette notation nous semble infirmer celle de Fçlicien Marceau, selon laquelle ª coucher avec Chàtelet, ce doit ètre comme coucher avec rien ¹ (*Balzac et son monde*, Gallimard, 1986, p. 101). Mme de Bargeton est arrivçe vierge Þ son second mari ; elle ne l'est plus.

3 Dentelle de soie.

4 Louis XII.

5 Moliære, *Dom Juan* (IV, 3) : Dom Juan berne son crçancier M. Dimanche en le payant de mots.

6 Critique qui succçda Þ Geoffroy *au Journal des Débats*.

7 C'est-Þ-dire Esther Van Gobseck, celle-lÞ mème qui vivra un grand amour, conclu par le suicide, avec Lucien (cf. *Splendeurs et misères des courtisanes*). Rappelons que ce personnage existe dæs 1838 dans *La Torpille*. *Rat* signifie ª jeune protçgçe ¹ .

8 Phrase typiquement prud'hommesque par sa solennitç burlesque (rappelons que Bixiou s'inspire largement d'Henry Monnier).

9 Vers lçgærement dçformç de l'*Épître à mon habit* de Sedaine.

10 Villæle fut appelç en dçcembre 1821 et Louis XVIII ne mourut qu'en septembre 1824. Ce ne fut pas la mort de Napolçon (5 mai 1821) qui marqua la fin des conspirations, mais plutòt l'exçcution des quatre sergents de La Rochelle en septembre 1822.

11 Avocat bordelais, Peyronnet se distinguait par son mauvais ton et ses idçes particuliærement rçactionnaires. C'est Þ lui que revient la trouvaille de la ª loi de justice et d'amour ¹ (projet de censurer la presse, 1826).

12 Plutòt *dei risi :* le fameux air *Di tanti palpiti* que Rossini çcrivit, selon la tradition, pendant qu'on lui prçparait un plat de riz.

13 Perdus.

14 Marçchal de France, cçlæbre par la passion qu'il sut inspirer Þ Mlle de Montpensier (1633-1723).

15 Toutes les çditions donnent *le*, ce qui peut se justifier par l'ironie Þ l'çgard de Chàtelet cocufiç, mais nous proposons de lire *te*, qui nous parait beaucoup plus vraisemblable : rendre Þ Æve son mari sauvç.

16 On croyait assez communçment qu'il s'çtait suicidç.

17 Ici au sens de : celui qui se suicide (cf. homicide, parricide...)

18 Chez Proust cette rencontre obsæde le baron de Charlus, qui essaie de la revivre avec le narrateur : cf. notre çtude *Marcel et Charlus Herrera*, in *Balzac. Illusions perdues*. Çtudes rçunies par F. van Rossum-Guyon, Groningue, C.R.I.N., 1988.

19 Le sedum (ou orpin) passait aupræs des Anciens pour avoir des vertus aphrodisiaques. On reprçsentait le dieu Hymen comme un jeune homme couronnç de fleurs, tenant une torche et le voile jaune appelç *flammeum* dont le parait la fiancçe.

20 Sainte Vierge du Pilier ! (de Saragosse).

21 L'histoire que Carlos Herrera va raconter Þ Lucien est træs librement inspirçe d'çlçments historiques. Biren (1690-1772) avait çtç le secrçtaire du baron de Goertz, ministre des Finances de Charles XII, dçcapitç en 1719 ; puis favori d'Anne, duchesse de Courlande, qu'il n'çpousa pas mais qui, devenue impçratrice, le fit duc de Courlande. ¾ la mort d'Anne, il prit la rçgence. Balzac avait donnç une premiære version de l'çpisode dans l'*Album historique et anecdotique* qu'il avait composç, imprimç et publiç en 1827.

22 M. de Malesherbes, prçsident de la Cour des Aides et directeur de la Librairie, ami des philosophes, guillotinç en 1794. Faire des camouflets, c'est envoyer Þ la figure de quelqu'un des bouffçes de fumçe Þ l'aide d'un cornet de papier enflammç.

23 Il a connu Rastignac quand il çtait Vautrin, pensionnaire comme lui de la pension Vauquer rue Neuve-Sainte-Geneviæve Þ Paris, en 1819 (cf. *Le Père Goriot*). Ce passage çmouvait spçcialement le baron de Charlus : ª C'est si beau, le moment o÷ Carlos Herrera demande le nom du chàteau devant lequel passe sa calæche : c'est Rastignac, la demeure du jeune homme qu'il a aimç autrefois. Et l'abbç alors de tomber dans une rèverie que Swann appelait, ce qui çtait bien spirituel, la *Tristesse d'Olympio* de la pçdçrastie ¹ (*A la recherche du temps perdu, Sodome et Gomorrhe*, II, GF Flammarion, 1987, p. 225). Et Proust de commenter : ª De tels effets ne sont guære possibles que gràce Þ cette admirable invention de Balzac d'avoir gardç les mèmes personnages dans tous ses romans. Ainsi un rayon dçtachç du fond de l'ő uvre, passant sur toute une vie, peut venir toucher, de sa lueur mçlancolique et trouble, cette gentilhommiære de Dordogne et cet arrèt des deux voyageurs ¹ (*Sainte-Beuve et Balzac*, in *Contre Sainte-Beuve*, Bibliothæque de la Plçiade, p. 274).

24 A l'usage du dauphin, c'est-Þ-dire çdulcorçe.

25 Concini, favori de Marie de Mçdicis, fut massacrç sur ordre de Louis XIII le 24 avril 1617.

26 Jacques Cő ur a çtç condamnç en 1453.

27 Le 14 juin 1800.

28 Tous deux en 1815, aupræs de Louis XVIII revenu.

29 Toujours forte.

30 C'est-Þ-dire des plus lçgæres. Mme Tallien a çtç l'une des grandes Bacchantes du Directoire.

31 Des rois lombards.

32 On comprend qu'il appartient Þ la Compagnie de Jçsus.

33 C'est justement en 1843 (le 1er mars) que Guizot avait donnç le mot d'ordre : ª Enrichissez-vous par le travail et l'çconomie. ¹

34 C'est exactement ce que Stendhal a dçjÞ fait dire, dans *La Chartreuse de Parme* (1839), par la Sanseverina Þ son neveu Fabrice (chap. VI). Sur la bouillotte comme modæle du jeu politique, cf. L. Frappier-Mazur, *op. cit.*, p. 138.

35 Il avait pris possession du trône d'Espagne en 1814.

36 L'ordre des Jçsuites avait çtç aboli par le Pape en 1773 et rçtabli en 1814.

37 Ferdinand VII lutte sourdement contre le rçgime constitutionnel qui lui a çtç imposç. L'expçdition franåaise pour le rçtablir dans ses droits absolus (le ª chef-d'ő uvre diplomatique ¹ de Chateaubriand) aura heu en 1823.

38 L'afrite est un dçmon infçrieur, l'icoglan un officier du palais.

39 Dans *Gil Blas de Santillane* (Lesage), l'archevèque de Grenade compose des homçlies qui sentent l'apoplexie.

40 Furne imprime *garrot*, ce qui n'est pas satisfaisant, car en espagnol le mot *garrote* est masculin, tandis qu'en franåais *garrotte* (mort par strangulation) est bien fçminin.

41 L'opçra *Robert le Diable*, de Meyerbeer, est de 1831 ; la tragçdienne Rachel s'illustrait dans le rôle de Phædre en 1843 ; les *Reisebilder (Tableaux de voyage*) de Heine ont paru en 1826-1830. Rappelons que nous sommes censçs ètre en septembre 1822 !

42 Pourboire.

43 Interprçtation personnelle ! Jçsus a dit : ª Il est inçvitable que les scandales arrivent, mais malheur Þ celui par qui ils arrivent ! ¹ (Luc, XVII). Peut-ètre Carlos fait-il allusion Þ la parole selon laquelle Jçsus est venu apporter sur la terre non pas la paix, mais la division (Luc, XII, 51).

44 Tragçdie de 1685, empruntçe Þ *La Conjuration des Espagnols contre Venise* de Saint-Rçal. Ce doit ètre l'une des lectures favorites de Carlos, qui l'a dçjÞ çvoquçe devant Rastignac chez maman Vauquer (*Le Père Goriot*).

45 Publiç en 1667 par Milton.

46 M. Milner (*L'Année balzacienne*, 1963, p. 331) a proposç la correction : *animer*.

47 L'abbç Vermond, prçcepteur de l'archiduchesse, l'accompagna en France quand elle devint reine. Ses conseils la poussaient dans le sens autoritaire.

¢ En ce moment, je ferais bien des choses pour dçlivrer Sçchard, rçpliqua Lucien d'une voix qui ne voulait plus du suicide.

¢ Dis un mot, mon fils, et il recevra demain matin la somme nçcessaire Þ sa libçration.

¢ Comment ! vous me donneriez douze mille francs !...

¢ Eh ! enfant, ne vois-tu pas que nous faisons quatre lieues Þ l'heure ? Nous allons dìner Þ Poitiers. LÞ, si tu veux signer le pacte, me donner une seule preuve d'obçissance, elle est grande, je la veux ! eh bien, la diligence de Bordeaux portera quinze mille francs Þ ta ső ur...

¢ O÷ sont-ils ? ¹

Le prètre espagnol ne rçpondit rien, et Lucien se dit : ª Le voilÞ pris, il se moquait de moi. ¹ Un instant apræs, l'Espagnol et le poæte çtaient remontçs en voiture silencieusement. Silencieusement, le prètre mit la main Þ la poche de sa voiture, il en tira ce sac de peau fait en gibeciære divisç en trois compartiments, si connu des voyageurs ; il ramena cent portugaises, en y plongeant trois fois de sa large main qu'il ramena chaque fois pleine d'or.

ª Mon pære, je suis Þ vous, dit Lucien çbloui de ce flot d'or.

¢ Enfant ! dit le prètre en baisant Lucien au front avec tendresse, ce n'est que le tiers de l'or qui se trouve dans ce sac, trente mille francs, sans compter l'argent du voyage.

¢ Et vous voyagez seul ?... s'çcria Lucien.

¢ Qu'est-ce que cela ! fit l'Espagnol. J'ai pour plus de cent mille çcus de traites sur Paris. Un diplomate sans argent, c'est ce que tu çtais tout Þ l'heure : un poæte sans volontç[1]. ¹

Au moment o÷ Lucien montait en voiture avec le prçtendu diplomate espagnol, Æve se levait pour donner Þ boire Þ son fils, elle trouva la fatale lettre, et la lut. Une sueur froide glaåa la moiteur que cause le sommeil du matin, elle eut un çblouissement, elle appela Marion et Kolb.

¾ ce mot : ª Mon fræe est-il sorti ? ¹ Kolb rçpondit : *« Oui, montame, afant le chour !*

¢ Gardez-moi le plus profond secret sur ce que je vous confie, dit Æve aux deux domestiques, mon fræe est sans doute sorti pour mettre fin Þ ses jours. Courez tous les deux, prenez des informations avec prudence, et surveillez le cours de la riviære. ¹

Æve resta seule, dans un çtat de stupeur horrible Þ voir. Ce fut au milieu du trouble o÷ elle se trouvait que, sur les sept heures du matin, Petit-Claud

se prçsenta pour lui parler d'affaires. Dans ces moments-lÞ, l'on çcoute tout le monde.

ª Madame, dit l'avouç, notre pauvre cher David est en prison et il arrive Þ la situation que j'ai prçvue au dçbut de cette affaire. Je lui conseillais alors de s'associer pour l'exploitation de sa dçcouverte avec ses concurrents, les Cointet, qui tiennent entre leurs mains les moyens d'exçcuter ce qui, chez votre mari, n'est qu'Þ l'çtat de conception. Aussi, dans la soirçe d'hier, aussitòt que la nouvelle de son arrestation m'est parvenue, qu'ai-je fait ? je suis allç trouver MM. Cointet avec l'intention de tirer d'eux des concessions qui pussent vous satisfaire. En voulant dçfendre cette dçcouverte votre vie va continuer d'ètre ce qu'elle est : une vie de chicanes o÷ vous succomberez, o÷ vous finirez, çpuisçs et mourants, par faire, Þ votre dçtriment peut-ètre, avec un homme d'argent, ce que je veux vous voir faire, Þ votre avantage, dæs aujourd'hui, avec MM. Cointet fræres. Vous çconomiserez ainsi les privations, les angoisses du combat de l'inventeur contre l'aviditç du capitaliste et l'indiffçrence de la sociçtç. Voyons ! si MM. Cointet payent vos dettes... si, vos dettes payçes, ils vous donnent encore une somme qui vous soit acquise, quel que soit le mçrite, l'avenir ou la possibilitç de la dçcouverte, en vous accordant, bien entendu toujours, une certaine part dans les bçnçfices de l'exploitation, ne serez-vous pas heureux ?... Vous devenez, vous, madame, propriçtaire du matçriel de l'imprimerie, et vous la vendrez sans doute, cela vaudra bien vingt mille francs, je vous garantis un acquçreur Þ ce prix. Si vous rçalisez quinze mille francs, par un acte de sociçtç avec MM. Cointet, vous auriez une fortune de trente-cinq mille francs, et au taux actuel des rentes, vous vous feriez deux mille francs de rente... On vit avec deux mille francs de rente en province. Et, remarquez bien que, madame, vous auriez encore les çventualitçs de votre association avec MM. Cointet. Je dis çventualitçs, car il faut supposer l'insuccæs. Eh bien, voici ce que je suis en mesure de pouvoir obtenir : d'abord, libçration complæte de David, puis quinze mille francs remis Þ titre d'indemnitç de ses recherches, acquis sans que MM. Cointet puissent en faire l'objet d'une revendication Þ quelque titre que ce soit, quand mème la dçcouverte serait improductive ; enfin une sociçtç formçe entre David et MM. Cointet pour l'exploitation d'un brevet d'invention Þ prendre, apræs une expçrience faite en commun et secrætement, de son procçdç de fabrication sur les bases suivantes : MM. Cointet feront tous les frais. La mise de fonds de David sera l'apport du brevet, et il aura le quart des bçnçfices. Vous ètes une

femme pleine de jugement et træs raisonnable, ce qui n'arrive pas souvent aux træs belles femmes ; rçflçchissez Þ ces propositions et vous les trouverez træs acceptables...

¢ Ah ! monsieur, s'çcria la pauvre Æve au dçsespoir et en fondant en larmes, pourquoi n'ètes-vous pas venu hier au soir me proposer cette transaction ? Nous eussions çvitç le dçshonneur, et... bien pis...

¢ Ma discussion avec les Cointet, qui, vous avez dù vous en douter, se cachent derriære Mçtivier, n'a fini qu'Þ minuit. Mais qu'est-il donc arrivç depuis hier soir qui soit pire que l'arrestation de notre pauvre David ? demanda Petit-Claud.

¢ Voici l'affreuse nouvelle que j'ai trouvçe Þ mon rçveil, rçpondit-elle en tendant Þ Petit-Claud la lettre de Lucien. Vous me prouvez en ce moment que vous vous intçressez Þ nous, vous ètes l'ami de David et de Lucien, je n'ai pas besoin de vous demander le secret...

¢ Soyez sans aucune inquiçtude, dit Petit-Claud en rendant la lettre apræs l'avoir lue. Lucien ne se tuera pas. Apræs avoir çtç la cause de l'arrestation de son beau-frære, il lui fallait une raison pour vous quitter, et je vois lÞ comme une tirade de sortie, en style de coulisses. [1]

Les Cointet çtaient arrivçs Þ leur fins. Apræs avoir torturç l'inventeur et sa famille, ils saisissaient le moment de cette torture o÷ la lassitude fait dçsirer quelque repos. Tous les chercheurs de secrets ne tiennent pas du bouledogue, qui meurt sa proie entre les dents, et les Cointet avaient savamment çtudiç le caractære de leurs victimes. Pour le grand Cointet, l'arrestation de David çtait la derniære scæne du premier acte de ce drame. Le second acte commenåait par la proposition que Petit-Claud venait faire. En grand maìtre, l'avouç regarda le coup de tète de Lucien comme une de ces chances inespçrçes qui, dans une partie, achævent de la dçcider. Il vit Æve si complætement matçe par cet çvçnement qu'il rçsolut d'en profiter pour gagner sa confiance, car il avait fini par deviner l'influence de la femme sur le mari. Donc, au lieu de plonger Mme Sçchard plus avant dans le dçsespoir, il essaya de la rassurer, et il la dirigea træs habilement vers la prison dans la situation d'esprit o÷ elle se trouvait, en pensant qu'elle dçterminerait alors David Þ s'associer aux Cointet.

ª David, madame, m'a dit qu'il ne souhaitait de fortune que pour vous et pour votre frære ; mais il doit vous ètre prouvç que ce serait une folie que de vouloir enrichir Lucien. Ce garåon-lÞ mangerait trois fortunes. [1]

L'attitude d'Æve disait assez que la derniære de ses illusions sur son fræe s'çtait envolçe, aussi l'avouç fit-il une pause pour convertir le silence de sa cliente en une sorte d'assentiment.

ª Ainsi, dans cette question, reprit-il, il ne s'agit plus que de vous et de votre enfant. C'est Þ vous de savoir si deux mille francs de rente suffisent Þ votre bonheur, sans compter la succession du vieux Sçchard. Votre beau-pære se fait, depuis longtemps, un revenu de sept Þ huit mille francs, sans compter les intçrèts qu'il sait tirer de ses capitaux ; ainsi vous avez, apræs tout, un bel avenir. Pourquoi vous tourmenter ? ¹

L'avouç quitta Mme Sçchard en la laissant rçflçchir sur cette perspective, assez habilement prçparçe la veille par le grand Cointet.

ª Allez leur faire entrevoir la possibilitç de toucher une somme quelconque, avait dit le loup-cervier d'Angoulème Þ l'avouç quand il vint lui annoncer l'arrestation ; et lorsqu'ils se seront accoutumçs Þ l'idçe de palper une somme, ils seront Þ nous : nous marchanderons, et, petit Þ petit, nous les ferons arriver au prix que nous voulons donner de ce secret. ¹

Cette phrase contenait en quelque sorte l'argument du second acte de ce drame financier.

Quand Mme Sçchard, le cő ur brisç par ses apprçhensions sur le sort de son fræe, se fut habillçe, et descendit pour aller Þ la prison, elle çprouva l'angoisse que lui donna l'idçe de traverser seule les rues d'Angoulème. Sans s'occuper de l'anxiçtç de sa cliente, Petit-Claud revint lui offrir le bras, ramenç par une pensçe assez machiavçlique, et il eut le mçrite d'une dçlicatesse Þ laquelle Æve fut extrèmement sensible ; car il s'en laissa remercier, sans la tirer de son erreur. Cette petite attention, chez un homme si dur, si cassant, et dans un pareil moment, modifia les jugements que Mme Sçchard avait jusqu'Þ prçsent portçs sur Petit-Claud.

ª Je vous mæne, lui dit-il, par le chemin le plus long, mais nous n'y rencontrerons personne.

¢ Voici la premiære fois, monsieur, que je n'ai pas le droit d'aller la tète haut ! on me l'a bien durement appris hier...

¢ Ce sera la premiære et la derniære.

¢ Oh ! je ne resterai certes pas dans cette ville...

¢ Si votre mari consentait aux propositions qui sont Þ peu præs posçes entre les Cointet et moi, dit Petit-Claud Þ Æve en arrivant au seuil de la prison, faites-le-moi savoir, je viendrais aussitòt avec une autorisation de

Cachan qui permettrait Þ David de sortir ; et, vraisemblablement, il ne rentrerait pas en prison... [1]

Ceci dit en face de la geòle çtait ce que les Italiens appellent une *combinaison*. Chez eux, ce mot exprime l'acte indçfinissable o÷ se rencontre un peu de perfidie mèlçe au droit, l'Þ-propos d'une fraude permise, une fourberie quasi lçgitime et bien dressçe ; selon eux, la Saint-Barthçlemy est une combinaison politique.

Par les causes exposçes ci-dessus, la dçtention pour dettes est un fait judiciaire si rare en province que, dans la plupart des villes de France, il n'existe pas de maison d'arrèt. Dans ce cas, le dçbiteur est çcrouç Þ la prison o÷ l'on incarcære les inculpçs, les prçvenus, les accusçs et les condamnçs. Tels sont les noms divers que prennent lçgalement et successivement ceux que le peuple appelle gçnçriquement des *criminels*. Ainsi David fut mis provisoirement dans une des chambres basses de la prison d'Angoulème, d'o÷, peut-ètre, quelque condamnç venait de sortir, apræs avoir fait son temps. Une fois çcrouç avec la somme dçcrçtçe par la loi pour les aliments du prisonnier pendant un mois, David se trouva devant un gros homme qui, pour les captifs, devient un pouvoir plus grand que celui du Roi : le geòlier ! En province, on ne connaìt pas de geòlier maigre. D'abord, cette place est presque une sinçcure ; puis, un geòlier est comme un aubergiste qui n'aurait pas de maison Þ payer, il se nourrit træs bien en nourrissant træs mal ses prisonniers qu'il loge, d'ailleurs, comme fait l'aubergiste, selon leurs moyens. Il connaissait David de nom, Þ cause de son pære surtout, et il eut la confiance de le bien coucher pour une nuit, quoique David fùt sans un sou. La prison d'Angoulème date du Moyen Àge, et n'a pas subi plus de changements que la cathçdrale. Encore appelçe Maison de Justice, elle est adossçe Þ l'ancien prçsidia1[2]. Le guichet est classique, c'est la porte cloutçe, solide en apparence, usçe, basse, et de construction d'autant plus cyclopçenne qu'elle a comme un ő il unique au front, dans le judas par o÷ le geòlier vient reconnaìtre les gens avant d'ouvrir. Un corridor rægne le long de la faåade au rez-de-chaussçe, et sur ce corridor ouvrent plusieurs chambres dont les fenètres hautes et garnies de hottes tirent leur jour du prçau. Le geòlier occupe un logement sçparç de ces chambres par une voùte qui sçpare le rez-de-chaussçe en deux parties, et au bout de laquelle on voit, dæs le guichet, une grille fermant le prçau. David fut conduit par le geòlier dans celle des chambres qui se trouvait apræs de la voùte, et dont la porte

donnait en face de son logement. Le geòlier voulait voisiner avec un homme qui, vu sa position particuliære, pouvait lui tenir compagnie.

ª C'est la meilleure chambre ¹, dit-il en voyant David stupçfait Þ l'aspect du local.

Les murs de cette chambre çtaient en pierre et assez humides. Les fenètres træs çlevçes avaient des barreaux de fer. Les dalles de pierre jetaient 'un froid glacial. On entendait le pas rçgulier de la sentinelle en faction qui se promenait dans le corridor. Ce bruit monotone comme celui de la marçe vous jette Þ tout instant cette pensçe : ª On te garde ! tu n'es plus libre ! ¹ Tous ces dçtails, cet ensemble de choses agit prodigieusement sur le moral des honnètes gens. David aperåut un lit exçcrable ; mais les gens incarcçrçs sont si violemment agitçs pendant la premiære nuit, qu'ils ne s'aperåoivent de la duretç de leur couche qu'Þ la seconde nuit. Le geòlier fut gracieux, il proposa naturellement Þ son dçtenu de se promener dans le prçau jusqu'Þ la nuit. Le supplice de David ne commenåa qu'au moment de son coucher. Il çtait interdit de donner de la lumiære aux prisonniers, il fallait donc un permis du procureur du Roi pour exempter le dçtenu pour dettes du ræglement qui ne concernait çvidemment que les gens mis sous la main de justice. Le geòlier admit bien David Þ son foyer, mais il fallut enfin le renfermer, Þ l'heure du coucher. Le pauvre mari d'Æve connut alors les horreurs de la prison et la grossiæretç de ses usages qui le rçvolta. Mais, par une de ces rçactions assez familiæres aux penseurs, il s'isola dans cette solitude, il s'en sauva par un de ces rèves que les poætes ont le pouvoir de faire tout çveillçs. Le malheureux finit par porter sa rçflexion sur ses affaires. La prison pousse çnormçment Þ l'examen de conscience. David se demanda s'il avait rempli ses devoirs de chef de famille ? quelle devait ètre la dçsolation de sa femme ? pourquoi, comme le lui disait Marion, ne pas gagner assez d'argent pour pouvoir faire plus tard sa dçcouverte Þ loisir ?

ª Comment, se dit-il, rester Þ Angoulème apræs un pareil çclat ? Si je sors de prison, qu'allons-nous devenir ? o÷ irons-nous ? ¹ Quelques doutes lui vinrent sur ses procçdçs. Ce fut une de ces angoisses qui ne peut ètre comprise que par les inventeurs eux-mèmes ! De doute en doute, David en vint Þ voir clair Þ sa situation, et il se dit Þ lui-mème ce que les Cointet avaient dit au pære Sçchard, ce que Petit-Claud venait de dire Þ Æve : ª En supposant que tout aille bien, que sera-ce Þ l'application ? Il me faut un brevet d'invention, c'est de l'argent !... Il me faut une fabrique o÷ faire mes essais en grand, ce sera livrer ma dçcouverte ! Oh ! comme Petit-Claud

avait raison ! ¹ (Les prisons les plus obscures dçgagent de træs vives lueurs.) ª Bah ! dit David en s'endormant sur l'espæce de lit de camp o÷ se trouvait un horrible matelas en drap brun træs grossier, je verrai sans doute Petit-Claud, demain matin. ¹

David s'çtait donc bien prçparç lui-mème Þ çcouter les propositions que sa femme lui apportait de la part de ses ennemis. Apræs qu'elle eut embrassç son mari et se fut assise sur le pied du lit, car il n'y avait qu'une chaise en bois de la plus vile espæce, le regard de la femme tomba sur l'affreux baquet mis dans un coin et sur les murailles parsemçes de noms et d'apophtegmes çcrits par les prçdçcesseurs de David. Alors, de ses yeux rougis, les pleurs recommencærent Þ couler. Elle eut encore des larmes apræs toutes celles qu'elle avait versçes, en voyant son mari dans la situation d'un criminel.

ª VoilÞ donc o÷ peut mener le dçsir de la gloire !... s'çcria-t-elle. Ò ! mon ange, abandonne cette carriære... Allons ensemble le long de la route battue, et ne cherchons pas une fortune rapide... Il me faut peu de chose pour ètre heureuse, surtout apræs avoir tant souffert !... Et si tu savais !... cette dçshonorante arrestation n'est pas notre grand malheur !... tiens ? ¹

Elle tendit la lettre de Lucien que David eut bientòt lue ; et, pour le consoler, elle lui dit l'affreux mot de Petit-Claud sur Lucien.

ª Si Lucien s'est tuç, c'est fait en ce moment, dit David ; et si ce n'est pas fait en ce moment, il ne se tuera pas : il ne peut pas, comme il le dit, avoir du courage plus d'une matinçe...

¢ Mais rester dans cette anxiçtç ?... ¹ s'çcria la sőur qui pardonnait presque tout Þ l'idçe de la mort.

Elle redit Þ son mari les propositions que Petit-Claud avait soi-disant obtenues des Cointet, et qui furent aussitòt acceptçes par David avec un visible plaisir.

ª Nous aurons de quoi vivre dans un village aupræs de l'Houmeau o÷ la fabrique des Cointet est situçe, et je ne veux plus que la tranquillitç ! s'çcria l'inventeur. Si Lucien s'est puni par la mort, nous aurons assez de fortune pour attendre celle de mon pære ; et, s'il existe, le pauvre garåon saura se conformer Þ notre mçdiocritç... Les Cointet profiteront certainement de ma dçcouverte ; mais, apræs tout, que suis-je relativement Þ mon pays ?... Un homme. Si mon secret profite Þ tous, eh bien, je suis content ! Tiens, ma chære Æve, nous ne sommes faits ni l'un ni l'autre pour ètre des commeråants. Nous n'avons ni l'amour du gain, ni cette difficultç de làcher toute espæce d'argent, mème le plus lçgitimement dù, qui sont peut-ètre les

vertus du nçgociant, car on nomme ces deux avarices : Prudence et Gçnie commercial ! ¹

Enchantçe de cette conformitç de vues, l'une des plus douces fleurs de l'amour, car les intçrèts et l'esprit peuvent ne pas s'accorder chez deux ètres qui s'aiment, Æve pria le geòlier d'envoyer chez Petit-Claud un mot par lequel elle lui disait de dçlivrer David, en lui annonåant leur mutuel consentement aux bases de l'arrangement projetç. Dix minutes apræs, Petit-Claud entrait dans l'horrible chambre de David, et disait Þ Æve : ª Retournez chez vous, madame, nous vous y suivrons... ¹

ª Eh bien, mon cher ami, dit Petit-Claud, tu t'es donc laissç prendre ! Et comment as-tu pu commettre la faute de sortir ?

¢ Eh ! comment ne serais-je pas sorti ? voici ce que Lucien m'çcrivait. ¹

David remit Þ Petit-Claud la lettre de Cçrizet ; Petit-Claud la prit, la lut, la regarda, tàta le papier, et causa d'affaires en pliant la lettre comme par distraction, et il la mit dans sa poche. Puis l'avouç prit David par le bras, et sortit avec lui, car la dçcharge de l'huissier avait çtç apportçe au geòlier pendant cette conversation. En rentrant chez lui, David se crut dans le ciel, il pleura comme un enfant en embrassant son petit Lucien, et se retrouvant dans sa chambre Þ coucher apræs vingt jours de dçtention dont les derniæres heures çtaient, selon les mőurs de la province, dçshonorantes. Kolb et Marion çtaient revenus. Marion apprit Þ l'Houmeau que Lucien avait çtç vu marchant sur la route de Paris, au-delÞ de Marsac. La mise du dandy fut remarquçe par les gens de la campagne qui apportaient des denrçes Þ la ville. Apræs s'ètre lancç Þ cheval sur le grand chemin, Kolb avait fini par savoir Þ Mansle que Lucien, reconnu par M. Marron, voyageait dans une calæche en poste.

ª Que vous disais-je ? s'çcria Petit-Claud. Ce n'est pas un poæte, ce garåon-lÞ, c'est un roman continuel.

¢ En poste, disait Æve, et o÷ va-t-il encore, cette fois ?

¢ Maintenant, dit Petit-Claud Þ David, venez chez MM. Cointet, ils vous attendent.

¢ Ah ! monsieur, s'çcria la belle Mme Sçchard, je vous en prie, dçfendez bien nos intçrèts, vous avez tout notre avenir entre les mains.

¢ Voulez-vous, madame, dit Petit-Claud, que la confçrence ait lieu chez vous ? je vous laisse David. Ces messieurs viendront ici ce soir, et vous verrez si je sais dçfendre vos intçrèts.

¢ Ah ! monsieur, vous me feriez bien plaisir, dit Æve.

¢ Eh bien, dit Petit-Claud, Þ ce soir, ici, sur les sept heures.

¢ Je vous remercie, rçpondit Æve avec un regard et un accent qui prouværent Þ Petit-Claud combien de progræs il avait fait dans la confiance de sa cliente.

¢ Ne craignez rien, vous le voyez ? j'avais raison, ajouta-t-il. Votre fræe est Þ trente lieues de son suicide. Enfin, peut-ètre ce soir aurez-vous une petite fortune. Il se prçsente un acquçreur sçrieux pour votre imprimerie.

¢ Si cela çtait, dit Æve, pourquoi ne pas attendre avant de nous lier avec les Cointet ?

¢ Vous oubliez, madame, rçpondit Petit-Claud qui vit le danger de sa confidence, que vous ne serez libre de vendre votre imprimerie qu'apræs avoir payç M. Mçtivier, car tous vos ustensiles sont toujours saisis. ¹

Rentrç chez lui, Petit-Claud fit venir Cçrizet. Quand le prote fut dans son cabinet, il l'emmena dans une embrasure de la croisçe.

ª Tu seras demain soir propriçtaire de l'imprimerie Sçchard, et assez puissamment protçgç pour obtenir la transmission du brevet, lui dit-il dans l'oreille ; mais tu ne veux pas finir aux galæres ?

¢ De quoi !... de quoi, les galæres ? fit Cçrizet.

¢ Ta lettre Þ David est un faux, et je la tiens... Si l'on interrogeait Henriette, que dirait-elle ?... Je ne veux pas te perdre, dit aussitòt Petit-Claud en voyant pàlir Cçrizet.

¢ Vous voulez encore quelque chose de moi ? s'çcria le Parisien.

¢ Eh bien, voici ce que j'attends de toi, reprit Petit-Claud. Çcoute bien ! tu seras imprimeur Þ Angoulème dans deux mois..., mais tu devras ton imprimerie, et tu ne l'auras pas payçe en dix ans !... Tu travailleras longtemps pour tes capitalistes ! et de plus tu seras obligç d'ètre le prète-nom du parti libçral... C'est moi qui rçdigerai ton acte de commandite avec Gannerac ; je le ferai de maniære que tu puisses un jour avoir l'imprimerie Þ toi... Mais, s'ils crçent un journal, si tu en es le gçrant, si je suis ici premier substitut, tu t'entendras avec le grand Cointet pour mettre dans ton journal des articles de nature Þ le faire saisir et supprimer... Les Cointet te payeront largement pour leur rendre ce service-lÞ... Je sais bien que tu seras condamnç, que tu mangeras de la prison, mais tu passeras pour un homme important et persçcutç. Tu deviendras un personnage du parti libçral, un sergent Mercier, un Paul-Louis Courier, un Manuel au petit pied. Je ne te laisserai jamais retirer ton brevet. Enfin, le jour o÷ le journal sera supprimç, je brùlerai cette lettre devant toi... Ta fortune ne te coùtera pas cher... ¹

Les gens du peuple ont des idçes træs erronçes sur les distinctions lçgales du faux, et Cçrizet, qui se voyait dçjÞ sur les bancs de la cour d'assises, respira.

ª Je serai, dans trois ans d'ici, procureur du Roi Þ Angoulème, reprit Petit-Claud, tu pourras avoir besoin de moi, songes-y !

¢ C'est entendu, dit Cçrizet. Mais vous ne me connaissez pas : brùlez cette lettre devant moi, reprit-il, fiez-vous Þ ma reconnaissance. ¹

Petit-Claud regarda Cçrizet. Ce fut un de ces duels d'őil Þ őil o÷ le regard de celui qui observe est comme un scalpel avec lequel il essaye de fouiller l'àme, et o÷ les yeux de l'homme qui met alors ses vertus en çtalage sont comme un spectacle.

Petit-Claud ne rçpondit rien ; il alluma une bougie et brùla la lettre en se disant : ª Il a sa fortune Þ faire ! ¹

ª Vous avez Þ vous une àme damnçe ¹ , dit le prote.

David attendait avec une vague inquiçtude la confçrence avec les Cointet : ce n'çtait ni la discussion de ses intçrèts ni celle de l'acte Þ faire qui l'occupait ; mais l'opinion que les fabricants allaient avoir de ses travaux. Il se trouvait dans la situation de l'auteur dramatique devant ses juges. L'amour-propre de l'inventeur et ses anxiçtçs au moment d'atteindre au but faisaient pàlir tout autre sentiment. Enfin, sur les sept heures du soir, Þ l'instant o÷ Mme la comtesse Chàtelet se mettait au lit sous prçtexte de migraine et laissait faire Þ son mari les honneurs du dìner, tant elle çtait affligçe des nouvelles contradictoires qui couraient sur Lucien ! les Cointet, le gros et le grand, entræent avec Petit-Claud chez leur concurrent, qui se livrait Þ eux, pieds et poings liçs. On se trouva d'abord arrètç par une difficultç prçliminaire : comment faire un acte de sociçtç sans connaìtre les procçdçs de David ? Et les procçdçs de David divulguçs, David se trouvait Þ la merci des Cointet. Petit-Claud obtint que l'acte serait fait auparavant. Le grand Cointet dit alors Þ David de lui montrer quelques-uns de ses produits, et l'inventeur lui prçsenta les derniæres feuilles fabriquçes, en en garantissant le prix de revient.

ª Eh bien, voilÞ, dit Petit-Claud, la base de l'acte tout trouvçe ; vous pouvez vous associer sur ces donnçes-lÞ, en introduisant une clause de dissolution dans le cas o÷ les conditions du brevet ne seraient pas remplies Þ l'exçcution en fabrique.

¢ Autre chose, monsieur, dit le grand Cointet Þ David, autre chose est de fabriquer, en petit, dans sa chambre, avec une petite forme, des çchantillons

de papier, ou de se livrer Þ des fabrications sur une grande çchelle. Jugez-en par un seul fait ? Nous faisons des papiers de couleur, nous achetons, pour les colorer, des parties de couleur bien identiques. Ainsi, l'indigo pour *bleuter* nos Coquilles est pris dans une caisse dont tous les pains proviennent d'une mème fabrication. Eh bien, nous n'avons jamais pu obtenir deux cuvçes de teintes pareilles... Il s'opære dans la prçparation de nos matiæres des phçnomænes qui nous çchappent. La quantitç, la qualitç de pàte changent sur-le-champ toute espæce de question. Quand vous teniez dans une bassine une portion d'ingrçdients que je ne demande pas Þ connaìtre, vous en çtiez le maìtre, vous pouviez agir sur toutes les parties uniformçment, les lier, les *malaxer*, les pçtrir, Þ votre grç, leur donner une faåon homogæne... Mais qui vous a garanti que sur une cuvçe de cinq cents rames il en sera de mème, et que vos procçdçs rçussiront ?... [1]

David, Æve et Petit-Claud se regardærent en se disant bien des choses par les yeux.

ª Prenez un exemple qui vous offre une analogie quelconque, dit le grand Cointet apræs une pause. Vous coupez environ deux bottes de foin dans une prairie, et vous les mettez bien serrçes dans votre chambre sans avoir laissç les herbes jeter leur feu, comme disent les paysans ; la fermentation a lieu, mais elle ne cause pas d'accident. Vous appuieriez-vous de cette expçrience pour entasser deux mille bottes dans une grange bàtie en bois ?... vous savez bien que le feu prendrait dans ce foin et que votre grange brùlerait comme une allumette. Vous ètes un homme instruit, dit Cointet Þ David, concluez ?... Vous avez, en ce moment, coupç deux bottes de foin, et nous craignons de mettre feu Þ notre papeterie en en serrant deux mille. Nous pouvons, en d'autres termes, perdre plus d'une cuvçe, faire des pertes, et nous trouver avec rien dans les mains apræs avoir dçpensç beaucoup d'argent. [1]

David çtait atterrç. La Pratique parlait son langage positif Þ la Thçorie dont la parole est toujours au Futur.

ª Du diable si je signe un pareil acte de sociçtç ! s'çcria brutalement le gros Cointet. Tu perdras ton argent si tu veux, Boniface, moi je garde le mien... J'offre de payer les dettes de M. Sçchard, et six mille francs... Encore trois mille francs en billets, dit-il en se reprenant, et Þ douze et quinze mois... Ce sera bien assez de risques Þ courir... Nous avons douze mille francs Þ prendre sur notre compte avec Mçtivier. Cela fera quinze mille francs ! Mais c'est tout ce que je payerais le secret pour l'exploiter Þ

moi tout seul. Ah ! voilÞ cette trouvaille dont tu me parlais, Boniface... Eh bien, merci, je te croyais plus d'esprit. Non, ce n'est pas lÞ ce qu'on appelle une affaire...

¢ La question, pour vous, dit alors Petit-Claud sans s'effrayer de cette sortie, se rçduit Þ ceci : Voulez-vous risquer vingt mille francs pour acheter un secret qui peut vous enrichir ? Mais, messieurs, les risques sont toujours en raison des bçnçfices... C'est un enjeu de vingt mille francs contre la fortune. Le joueur met un louis pour en avoir trente-six Þ la roulette, mais il sait que son louis est perdu. Faites de mème.

¢ Je demande Þ rçflçchir, dit le gros Cointet ; moi, je ne suis pas aussi fort que mon fræe. Je suis un pauvre garåon tout rond qui ne connais qu'une seule chose : fabriquer Þ vingt sous le paroissien que je vends quarante sous. J'aperåois dans une invention qui n'en est qu'Þ sa premiære expçrience une cause de ruine. On rçussira une premiære cuvçe, on manquera la seconde, on continuera, on se laisse alors entraìner, et quand on a passç le bras dans ces engrenages-lÞ, le corps suit... ¹ Il raconta l'histoire d'un nçgociant de Bordeaux ruinç pour avoir voulu cultiver les Landes sur la foi d'un savant ; il trouva six exemples pareils autour de lui, dans le dçpartement de la Charente et de la Dordogne, en industrie et en agriculture ; il s'emporta, ne voulut plus rien çcouter, les objections de Petit-Claud accroissaient son irritation au lieu de le calmer. ª J'aime mieux acheter plus cher une chose plus certaine que cette dçcouverte, et n'avoir qu'un petit bçnçfice, dit-il en regardant son fræe. Selon moi, rien ne parait assez avancç pour çtablir une affaire, s'çcria-t-il en terminant.

¢ Enfin vous ètes venus ici pour quelque chose ? dit Petit-Claud. Qu'offrez-vous ?

¢ De libçrer M. Sçchard, et de lui assurer, en cas de succæs, trente pour cent de bçnçfices, rçpondit vivement le gros Cointet.

¢ Eh ! monsieur, dit Æve, avec quoi vivrons-nous pendant tout le temps des expçriences ? mon mari a eu la honte de l'arrestation, il peut retourner en prison, il n'en sera ni plus ni moins, et nous payerons nos dettes... ¹

Petit-Claud mit un doigt sur ses lævres en regardant Æve.

ª Vous n'ètes pas raisonnables, dit-il aux deux fræres. Vous avez vu le papier, le pære Sçchard vous a dit que son fils, enfermç par lui, avait, dans une seule nuit, avec des ingrçdients qui devaient coùter peu de chose, fabriquç d'excellent papier... Vous ètes ici pour aboutir Þ l'acquisition. Voulez-vous acquçrir, oui ou non ?

¢ Tenez, dit le grand Cointet, que mon fræe veuille ou ne veuille pas, je risque, moi, le payement des dettes de M. Sçchard ; je donne six mille francs, argent comptant, et M. Sçchard aura trente pour cent dans les bçnçfices ; mais çcoutez bien ceci : si dans l'espace d'un an il n'a pas rçalisç les conditions qu'il posera lui-mème dans l'acte, il nous rendra les six mille francs, le brevet nous restera, nous nous en tirerons comme nous pourrons. ¹

ª Es-tu sùr de toi ? dit Petit-Claud en prenant David Þ part.

¢ Oui ¹ , dit David qui fut pris Þ cette tactique des deux fræes et qui tremblait de voir rompre au gros Cointet cette confçrence d'o÷ son avenir dçpendait.

ª Eh bien, je vais aller rçdiger l'acte, dit Petit-Claud aux Cointet et Þ Æve ; vous en aurez chacun un double pour ce soir, vous le mçditerez pendant toute la matinçe ; puis, demain soir, Þ quatre heures, au sortir de l'audience, vous le signerez. Vous, messieurs, retirez les piæces de Mçtivier. Moi, j'çcrirai d'arrèter le procæs en Cour royale, et nous nous signifierons les dçsistements rçciproques. ¹

Voici quel fut l'çnoncç des obligations de Sçchard.

ª ENTRE LES SOUSSIGNÇS, ETC.

ª M. David Sçchard fils, imprimeur Þ Angoulème, affirmant avoir trouvç le moyen de coller çgalement le papier en cuve, et le moyen de rçduire le prix de fabrication de toute espæce de papier de plus de cinquante pour cent par l'introduction de matiæres vçgçtales dans la pàte, soit en les mèlant aux chiffons employçs jusqu'Þ prçsent, soit en les employant sans adjonction de chiffon, une Sociçtç pour l'exploitation du brevet d'invention Þ prendre en raison de ces procçdçs est formçe entre M. David Sçchard fils et MM. Cointet fræes, aux clauses et conditions suivantes... ¹

Un des articles de l'acte dçpouillait complætement David Sçchard de ses droits dans le cas o÷ il n'accomplirait pas les promesses çnoncçes dans ce libellç soigneusement fait par le grand Cointet et consenti par David.

En apportant cet acte le lendemain matin Þ sept heures et demie, Petit-Claud apprit Þ David et Þ sa femme que Cçrizet offrait vingt-deux mille francs comptant de l'imprimerie. L'acte de vente pouvait se signer dans la soirçe.

ª Mais, dit-il, si les Cointet apprenaient cette acquisition, ils seraient capables de ne pas signer votre acte, de vous tourmenter, de faire vendre ici...

¢ Vous ètes sùr du payement ? dit Æve çtonnçe de voir se terminer une affaire de laquelle elle dçsespçrait et qui, trois mois plus tòt, eùt tout sauvç.

¢ J'ai les fonds chez moi, rçpondit-il nettement.

¢ Mais c'est de la magie, dit David en demandant Þ Petit-Claud l'explication de ce bonheur.

¢ Non, c'est bien simple, les nçgociants de l'Houmeau veulent fonder un journal, dit Petit-Claud.

¢ Mais je me le suis interdit, s'çcria David.

¢ Vous !... mais votre successeur... D'ailleurs, reprit-il, ne vous inquiçtez de rien, vendez, empochez le prix, et laissez Cçrizet se dçpètrer des clauses de la vente, il saura se tirer d'affaire.

¢ Oh ! oui, dit Æve.

¢ Si vous vous ètes interdit de faire un journal Þ Angoulème, reprit Petit-Claud, les bailleurs de fonds de Cçrizet le feront Þ l'Houmeau. ¹

Æve, çblouie par la perspective de possçder trente mille francs, d'ètre au-dessus du besoin, ne regarda plus l'acte d'association que comme une espçrance secondaire. Aussi M. et Mme Sçchard cçdærent-ils sur un point de l'acte social qui donna matiære Þ une derniære discussion. Le grand Cointet exigea la facultç de mettre en son nom le brevet d'invention. Il rçussit Þ çtablir que, du moment o÷ les droits utiles de David çtaient parfaitement dçfinis dans l'acte, le brevet pouvait ètre indiffçremment au nom d'un des associçs. Son fraere finit par dire : ª C'est lui qui donne l'argent du brevet, qui fait les frais du voyage, et c'est encore deux mille francs ! qu'il le prenne en son nom ou il n'y a rien de fait. ¹ Le loup-cervier triompha donc sur tous les points. L'acte de sociçtç fut signç vers quatre heures et demie. Le grand Cointet offrit galamment Þ Mme Sçchard six douzaines de couverts Þ filets et un beau chàle Ternaux[3], en maniære d'çpingles[4], pour lui faire oublier les çclats de la discussion ! dit-il. ¾ peine les doubles çtaient-ils çchangçs, Þ peine Cachan avait-il fini de remettre Þ Petit-Claud les dçcharges et les piæces ainsi que les trois terribles effets fabriquçs par Lucien, que la voix de Kolb retentit dans l'escalier, apræs le bruit assourdissant d'un camion[5] du bureau des Messageries qui s'arrèta devant la porte.

« Montame ! montame ! quince mile vrancs !... cria-t-il, *enfoyés te Boidiers* (Poitiers) *en frai archant, bar mennessier Licien...*

¢ Quinze mille francs ! s'çcria Æve en levant les bras.

¢ Oui, madame, dit le facteur en se prçsentant, quinze mille francs apportçs par la diligence de Bordeaux qui en avait sa charge, allez ! J'ai lÞ deux hommes en bas qui montent les sacs. Åa vous est expçdiç par M. Lucien Chardon de Rubemprç... Je vous monte un petit sac de peau dans lequel il y a, pour vous, cinq cents francs en or, et vraisemblablement une lettre. ¹

Æve crut rèver en lisant la lettre suivante :

ª Ma chære ső ur, voici quinze mille francs.

ª Au lieu de me tuer, j'ai vendu ma vie. Je ne m'appartiens plus, je suis plus que le secrçtaire d'un diplomate espagnol, je suis sa crçature.

ª Je recommence une existence terrible. Peut-ètre aurait-il mieux valu me noyer.

ª Adieu. David sera libre, et, avec quatre mille francs, il pourra sans doute acheter une petite papeterie et faire fortune.

ª Ne pensez plus, je le veux, Þ

ª Votre pauvre frære,

ª LUCIEN. ¹

ª Il est dit, s'çcria Mme Chardon qui vint voir entasser les sacs, que mon pauvre fils sera toujours fatal, comme il l'çcrivait, mème en faisant le bien. ¹

ª Nous l'avons çchappç belle ! s'çcria le grand Cointet quand il fut sur la place du Mùrier. Une heure plus tard, les reflets de cet argent auraient çclairç l'acte, et notre homme se serait effrayç. Dans trois mois, comme il nous l'a promis, nous saurons Þ quoi nous en tenir. ¹

Le soir, Þ sept heures, Cçrizet acheta l'imprimerie et la paya, en gardant Þ sa charge le loyer du dernier trimestre. Le lendemain Æve avait remis quarante mille francs au receveur gçnçral, pour faire acheter, au nom de son mari, deux mille cinq cents francs de rente. Puis elle çcrivit Þ son beau-pære de lui trouver Þ Marsac une petite propriçtç de dix mille francs pour y asseoir sa fortune personnelle.

Le plan du grand Cointet çtait d'une simplicitç formidable. Du premier abord, il jugea le collage en cuve impossible. L'adjonction de matiæres

vçgçtales peu coùteuses Þ la pàte de chiffon lui parut le vrai, le seul moyen de fortune. Il se proposa donc de regarder comme rien le bon marchç de la pàte, et de tenir çnormçment au collage en cuve. Voici pourquoi. La fabrication d'Angoulème s'occupait alors presque uniquement des papiers Þ çcrire dits Çcu, Poulet, Çcolier, Coquille, qui, naturellement, sont tous collçs. Ce fut longtemps la gloire de la papeterie d'Angoulème. Ainsi, la spçcialitç, monopolisçe par les fabricants d'Angoulème depuis longues annçes, donnait gain de cause Þ l'exigence des Cointet ; et le papier collç, comme on va le voir, n'entrait pour rien dans sa spçculation. La fourniture des papiers Þ çcrire est excessivement bornçe, tandis que celle des papiers d'impression non collçs est presque sans limites. Dans le voyage qu'il fit Þ Paris pour y prendre le brevet Þ son nom, le grand Cointet pensait Þ conclure des affaires qui dçtermineraient de grands changements dans son mode de fabrication. Logç chez Mçtivier, Cointet lui donna des instructions pour enlever, dans l'espace d'un an, la fourniture des journaux aux papetiers qui l'exploitaient, en baissant le prix de la rame Þ un taux auquel nulle fabrique ne pouvait arriver, et promettant Þ chaque journal un blanc et des qualitçs supçrieures aux plus belles *sortes* employçes jusqu'alors. Comme les marchçs des journaux sont Þ terme, il fallait une certaine pçriode de travaux souterrains avec les administrations pour arriver Þ rçaliser ce monopole ; mais Cointet calcula qu'il aurait le temps de se dçfaire de Sçchard pendant que Mçtivier obtiendrait des traitçs avec les principaux journaux de Paris, dont la consommation s'çlevait alors Þ deux cents rames par jour. Cointet intçressa naturellement Mçtivier, dans une proportion dçterminçe, Þ ces fournitures, afin d'avoir un reprçsentant habile sur la place de Paris, et ne pas y perdre du temps en voyages. La fortune de Mçtivier, l'une des plus considçrables du commerce de la papeterie, a eu cette affaire pour origine. Pendant dix ans, il eut, sans concurrence possible, la fourniture des journaux de Paris. Tranquille sur ses dçbouchçs futurs, le grand Cointet revint Þ Angoulème assez Þ temps pour assister au mariage de Petit-Claud dont l'çtude çtait vendue, et qui attendait la nomination de son successeur pour prendre la place de M. Milaud, promise au protçgç de la comtesse Chàtelet. Le second substitut du procureur du roi d'Angoulème fut nommç premier substitut Þ Limoges, et le garde des Sceaux envoya un de ses protçgçs au parquet d'Angoulème, o÷ le poste de premier substitut vaqua pendant deux mois. Cet intervalle fut la lune de miel de Petit-Claud. En l'absence du grand Cointet, David fit d'abord une premiære cuvçe sans

colle qui donna du papier Þ journal bien supçrieur Þ celui que les journaux employaient, puis une seconde cuvçe de papier vçlin magnifique, destinç aux belles impressions, et dont se servit l'imprimerie Cointet pour une çdition du paroissien du Diocæse. Les matiæres avaient çtç prçparçes par David lui-mème, en secret, car il ne voulut pas d'autres ouvriers avec lui que Kolb et Marion.

Au retour du grand Cointet, tout changea de face, il regarda les çchantillons des papiers fabriquçs, il en fut mçdiocrement satisfait.

ª Mon cher ami, dit-il Þ David, le commerce d'Angoulème, c'est le papier Coquille. Il s'agit, avant tout, de faire de la plus belle Coquille possible Þ cinquante pour cent au-dessous du prix de revient actuel. ¹

David essaya de fabriquer une cuvçe de pàte collçe pour Coquille, et il obtint un papier rèche comme une brosse, et o÷ la colle se mit en grumeleaux[6]. Le jour o÷ l'expçrience fut terminçe et o÷ David tint une des feuilles, il alla dans un coin, il voulait ètre seul Þ dçvorer son chagrin ; mais le grand Cointet vint le relancer, et fut avec lui d'une amabilitç charmante, il consola son associç.

ª Ne vous dçcouragez pas, dit Cointet, allez toujours ! je suis bon enfant, et je vous comprends, j'irai jusqu'au bout !... ¹

ª Vraiment, dit David Þ sa femme en revenant dìner avec elle, nous sommes avec de braves gens, et je n'aurais jamais cru le grand Cointet si gçnçreux ! ¹

Et il raconta sa conversation avec son perfide associç.

Trois mois se passærent en expçriences. David couchait Þ la papeterie, il observait les effets des diverses compositions de sa pàte. Tantòt il attribuait son insuccæs au mçlange du chiffon et de ses matiæres, et il faisait une cuvçe entiærement composçe de ses ingrçdients. Tantòt il essayait de coller une cuvçe entiærement composçe de chiffons. Et poursuivant son ő uvre avec une persçvçrance admirable, et sous les yeux du grand Cointet de qui le pauvre homme ne se dçfiait plus, il alla, de matiære homogæne en matiære homogæne, jusqu'Þ ce qu'il eùt çpuisç la sçrie de ses ingrçdients combinçs avec toutes les diffçrentes colles. Pendant les six premiers mois de l'annçe 1823, David Sçchard vçcut dans la papeterie avec Kolb, si ce fut vivre que de nçgliger sa nourriture, son vètement et sa personne. Il se battit si dçsespçrçment avec les difficultçs, que c'eùt çtç pour d'autres hommes que les Cointet un spectacle sublime, car aucune pensçe d'intçrèt ne prçoccupait ce hardi lutteur. Il y eut un moment o÷ il ne dçsira rien que la

victoire. Il çpiait avec une sagacitç merveilleuse les effets si bizarres des substances transformçes par l'homme en produits Þ sa convenance, o÷ la nature est en quelque sorte domptçe dans ses rçsistances secrætes, et il en dçduisit de belles lois d'industrie, en observant qu'on ne pouvait obtenir ces sortes de crçations qu'en obçissant aux rapports ultçrieurs des choses, Þ ce qu'il appela la seconde nature des substances. Enfin, il arriva, vers le mois d'aoùt, Þ obtenir un papier collç en cuve, absolument semblable Þ celui que l'industrie fabrique en ce moment, et qui s'emploie comme papier d'çpreuve dans les imprimeries ; mais dont les *sortes* n'ont aucune uniformitç, dont le collage n'est mème pas toujours certain. Ce rçsultat, si beau en 1823, eu çgard Þ l'çtat de la papeterie, avait coùtç dix mille francs, et David espçrait rçsoudre les derniæres difficultçs du problæme. Mais il se rçpandit alors dans Angoulème et dans l'Houmeau de singuliers bruits : David Sçchard ruinait les fræres Cointet. Apræs avoir dçvorç trente mille francs en expçrience, il obtenait enfin, disait-on, de træs mauvais papier. Les autres fabricants effrayçs s'en tenaient Þ leurs anciens procçdçs ; et, jaloux des Cointet, ils rçpandaient le bruit de la ruine prochaine de cette ambitieuse maison. Le grand Cointet, lui, faisait venir les machines Þ fabriquer le papier continu, tout en laissant croire que ces machines çtaient nçcessaires aux expçriences de David Sçchard. Mais le jçsuite mèlait Þ sa pàte les ingrçdients indiquçs par Sçchard, en le poussant toujours Þ ne s'occuper que du collage en cuve, et il expçdiait Þ Mçtivier des milliers de rames de papier Þ journal.

Au mois de septembre, le grand Cointet prit David Sçchard Þ part ; et, en apprenant de lui qu'il mçditait une triomphante expçrience, il le dissuada de continuer cette lutte.

ª Mon cher David, allez Þ Marsac voir votre femme et vous reposer de vos fatigues, nous ne voulons pas nous ruiner, dit-il amicalement. Ce que vous regardez comme un grand triomphe n'est encore qu'un point de dçpart. Nous attendrons maintenant avant de nous livrer Þ de nouvelles expçriences. Soyez juste ? voyez les rçsultats. Nous ne sommes pas seulement papetiers, nous sommes imprimeurs, banquiers, et l'on dit que vous nous ruinez... ¹ (David Sçchard fit un geste d'une naívetç sublime pour protester de sa bonne foi.) ª Ce n'est pas cinquante mille francs de jetçs dans la Charente qui nous ruineront, dit le grand Cointet en rçpondant au geste de David, mais nous ne voulons pas ètre obligçs, Þ cause des calomnies qui courent sur notre compte, de payer tout comptant, nous

serions forcçs d'arrèter nos opçrations. Nous voilÞ dans les termes de notre acte, il faut y rçflçchir de part et d'autre. ¹

ª Il a raison ! ¹ se dit David, qui, plongç dans ses expçriences en grand, n'avait pas pris garde au mouvement de la fabrique.

Et il revint Þ Marsac, o÷, depuis six mois, il allait voir Æve tous les samedis soir et la quittait le mardi matin. Bien conseillçe par le vieux Sçchard, Æve avait achetç, prçcisçment en avant des vignes de son beau-pære, une maison appelçe la Verberie, accompagnçe de trois arpents de jardin et d'un clos de vignes enclavç dans le vignoble du vieillard. Elle vivait avec sa mære et Marion træs çconomiquement, car elle devait cinq mille francs restant Þ payer sur le prix de cette charmante propriçtç, la plus jolie de Marsac. La maison, entre cour et jardin, çtait bàtie en tuffeau blanc, couverte en ardoise et ornçe de sculptures que la facilitç de tailler le tuffeau permet de prodiguer sans trop de frais. Le joli mobilier venu d'Angoulème paraissait encore plus joli Þ la campagne, o÷ personne ne dçployait alors dans ces pays le moindre luxe. Devant la faåade du còtç du jardin, il y avait une rangçe de grenadiers, d'orangers et de plantes rares que le prçcçdent propriçtaire, un vieux gçnçral, mort de la main de M. Marron, cultivait lui-mème. Ce fut sous un oranger, au moment o÷ David jouait avec sa femme et son petit Lucien, devant son pære, que l'huissier de Mansle apporta lui-mème une assignation des fræres Cointet Þ leur associç pour constituer le tribunal arbitral devant lequel, aux termes de leur acte de sociçtç, devaient se porter leurs contestations. Les fræres Cointet demandaient la restitution des six mille francs et la propriçtç du brevet ainsi que les futurs contingents[7] de son exploitation, comme indemnitç des exorbitantes dçpenses faites par eux sans aucun rçsultat.

ª On dit que tu les ruines ! dit le vigneron Þ son fils. Eh bien, voilÞ la seule chose que tu aies faite qui me soit agrçable. ¹

Le lendemain, Æve et David çtaient Þ neuf heures dans l'antichambre de M. Petit-Claud, devenu le dçfenseur de la veuve, le tuteur de l'orphelin, et dont les conseils leur parurent les seuls Þ suivre. Le magistrat reåut Þ merveille ses anciens clients, et voulut absolument que M. et Mme Sçchard lui fissent le plaisir de dçjeuner avec lui.

ª Les Cointet vous rçclament six mille francs ! dit-il en souriant. Que devez-vous encore sur le prix de la Verberie ?

¢ Cinq mille francs, monsieur, mais j'en ai deux mille..., rçpondit Æve.

¢ Gardez vos deux mille francs, rçpondit Petit-Claud. Voyons, cinq mille !... il vous faut encore dix mille francs pour vous bien installer lÞ-bas... Eh bien, dans deux heures, les Cointet vous apporteront quinze mille francs... [1]

Æve fit un geste de surprise.

ª ... Contre votre renonciation Þ tous les bçnçfices de l'acte de sociçtç que vous dissoudrez Þ l'amiable, dit le magistrat. Cela vous va-t-il ?...

¢ Et ce sera bien lçgalement Þ nous ? dit Æve.

¢ Bien lçgalement, dit le magistrat en souriant. Les Cointet vous ont fait assez de chagrins, je veux mettre un terme Þ leurs prçtentions. Çcoutez, aujourd'hui je suis magistrat, je vous dois la vçritç. Eh bien, les Cointet vous jouent en ce moment ; mais vous ètes entre leurs mains. Vous pourriez gagner le procæs qu'ils vous intentent, en acceptant la guerre. Voulez-vous ètre encore au bout de dix ans Þ plaider ? On multipliera les expertises et les arbitrages, et vous serez soumis aux chances des avis les plus contradictoires... Et, dit-il en souriant, je ne vous vois point d'avouç pour vous dçfendre ici, mon successeur est sans moyens. Tenez, un mauvais arrangement vaut mieux qu'un bon procæs...

¢ Tout arrangement qui nous donnera la tranquillitç me sera bon, dit David.

¢ Paul ! cria Petit-Claud Þ son domestique, allez chercher M. Sçgaud, mon successeur !... Pendant que nous dçjeunerons, il ira voir les Cointet, dit-il Þ ses anciens clients, et dans quelques heures vous partirez pour Marsac, ruinçs, mais tranquilles. Avec dix mille francs, vous vous ferez encore cinq cents francs de rente, et, dans votre jolie petite propriçtç, vous vivrez heureux ! [1]

Au bout de deux heures, comme Petit-Claud l'avait dit, Me Sçgaud revint avec des actes en bonne forme signçs des Cointet, et avec quinze billets de mille francs.

ª Nous te devons beaucoup, dit Sçchard Þ Petit-Claud.

¢ Mais je viens de vous ruiner, rçpondit Petit-Claud Þ ses anciens clients çtonnçs. Je vous ai ruinçs, je vous le rçpæte, vous le verrez avec le temps ; mais je vous connais, vous prçfçrez votre ruine Þ une fortune que vous auriez peut-ètre trop tard.

¢ Nous ne sommes pas intçressçs, monsieur, nous vous remercions de nous avoir donnç les moyens du bonheur, dit Mme Æve, et vous nous en trouverez toujours reconnaissants.

¢ Mon Dieu ! ne me bçnissez pas !... dit Petit-Claud, vous me donnez des remords ; mais je crois avoir aujourd'hui tout rçparç. Si je suis devenu magistrat, c'est gràce Þ vous ; et si quelqu'un doit ètre reconnaissant, c'est moi... Adieu. ¹

Avec le temps, l'Alsacien changea d'opinion sur le compte du pære Sçchard ; qui, de son còtç, prit l'Alsacien en affection en le trouvant comme lui sans aucune notion des lettres ni de l'çcriture, et facile Þ griser. L'ancien ours apprit Þ l'ancien cuirassier Þ gçrer le vignoble et Þ en vendre les produits, il le forma dans la pensçe de laisser un homme de tète Þ ses enfants ; car, dans ses derniers jours, ses craintes furent grandes et puçriles sur le sort de ses biens. Il avait pris Courtois le meunier pour son confident.

ª Vous verrez, lui disait-il, comme tout ira chez mes enfants, quand je serai dans le trou. Ah ! mon Dieu, leur avenir me fait trembler. ¹

En 1829, au mois de mars, le vieux Sçchard mourut, laissant environ deux cent mille francs de biens au soleil, qui, rçunis Þ la Verberie, en firent une magnifique propriçtç træs bien rçgie par Kolb depuis deux ans.

David et sa femme trouværent præs de cent mille çcus en or chez leur pære. La voix publique, comme toujours, grossit tellement le trçsor du vieux Sçchard, qu'on l'çvaluait Þ un million dans tout le dçpartement de la Charente. Æve et David eurent Þ peu præs trente mille francs de rente, en joignant Þ cette succession leur petite fortune ; car ils attendirent quelque temps pour faire l'emploi de leurs fonds, et purent les placer sur l'Çtat Þ la rçvolution de juillet. Alors seulement, le Dçpartement de la Charente et David Sçchard surent Þ quoi s'en tenir sur la fortune du grand Cointet. Riche de plusieurs millions, nommç dçputç, le grand Cointet est pair de France, et sera, dit-on, ministre du Commerce dans la prochaine combinaison. En 1842, il a çpousç la fille d'un des hommes d'Çtat les plus influents de la dynastie, Mlle Popinot, fille de M. Anselme Popinot, dçputç de Paris, maire d'un arrondissement[8].

La dçcouverte de David Sçchard a passç dans la fabrication franåaise comme la nourriture dans un grand corps. Gràce Þ l'introduction de matiæres autres que le chiffon, la France peut fabriquer le papier Þ meilleur marchç qu'en aucun pays de l'Europe. Mais le papier de Hollande, selon la prçvision de David Sçchard, n'existe plus. Tòt ou tard il faudra sans doute çriger une Manufacture royale de papier, comme on a crçç les Gobelins, Sævres, la Savonnerie et l'Imprimerie royale, qui jusqu'Þ prçsent ont surmontç les coups que leur ont portçs de vandales bourgeois.

David Sçchard, aimç par sa femme, pære de deux fils et d'une fille, a eu le bon goùt de ne jamais parler de ses tentatives, Æve a eu l'esprit de le faire renoncer Þ la terrible vocation des inventeurs, ces Moíse dçvorçs par leur buisson d'Horeb[9]. Il cultive les lettres par dçlassement, mais il mæne la vie heureuse et paresseuse du propriçtaire faisant valoir. Apræs avoir dit adieu sans retour Þ la gloire, il s'est bravement rangç dans la classe des rèveurs et des collectionneurs ; il s'adonne Þ l'entomologie, et recherche les transformations jusqu'Þ prçsent si secrætes des insectes que la science ne connaìt que dans leur dernier çtat.

Tout le monde a entendu parler des succæs de Petit-Claud comme procureur gçnçral, il est le rival du fameux Vinet de Provins[10], et son ambition est de devenir premier prçsident de la Cour royale de Poitiers.

Cçrizet, condamnç souvent pour dçlits politiques, a fait beaucoup parler de lui. Le plus hardi des enfants perdus du parti libçral, il fut surnommç le Courageux-Cçrizet. Obligç par le successeur de Petit-Claud de vendre son imprimerie d'Angoulème, il chercha sur la scæne de province une existence nouvelle que son talent comme acteur pouvait rendre brillante. Une jeune premiære le foråa d'aller Þ Paris y demander Þ la science des ressources contre l'amour, et il essaya d'y monnayer la faveur du parti libçral[11].

Quant Þ Lucien, son retour Þ Paris est du domaine des *Scènes de la vie parisienne*.

1835-1843.

---

1 On apprendra dans *Splendeurs et misères des courtisanes* que Jacques Collin, alias Vautrin, çvadç pour la deuxiæme fois du bagne de Rochefort, apræs avoir tuç dans une embuscade le vçritable Carlos Herrera et usurpç son identitç, dupa une pçnitente de Barcelone qui lui avait rçvçlç en confession dçtenir un trçsor dù Þ un crime qu'elle avait commis : il prçtendit le remettre aux ayants droit, mais s'enfuit en France avec lui.

2 Tribunal qui, en certains cas et pour certaines sommes, jugeait en dernier ressort.

3 Ternaux avait çtabli des manufactures de drap ; dans *D'un nouveau complot contre les industriels* (1825), Stendhal ironise sur son introduction en France de la chævre tibçtaine.

4 Petit cadeau d'usage offert Þ la femme ou Þ la fille de celui avec qui on vient de conclure une affaire.

5 Charrette Þ roue basse.

6 Mot non attestç (petits grumeaux).

7 C'est-Þ-dire les bçnçfices Þ venir.

8 Ce personnage, qui commence comme caissier chez Cçsar Birotteau, sera ministre du Commerce, comte et pair de France.

9 Vocation de Moíse : rçvçlation de Dieu dans le buisson ardent (*Exode*, 3).

10 Personnage imaginaire (cf. *Pierrette*).

11 Nommç sous-prçfet par le gouvernement de Juillet, destituç trois mois apræs, il continuera Þ çvoluer dans des activitçs journalistiques et financiæres douteuses (cf. *Les Petits Bourgeois)*.

ANTHOLOGIE CRITIQUE

L'intelligence, la facilitç Þ versifier, l'institution des lycçes impçriaux et le succæs des *Méditations* ont çtç fatals Þ Lucien de Rubemprç, comme l'intelligence, la volontç, le sçminaire et le destin de Bonaparte ont çtç fatals Þ Julien Sorel. Rubemprç et Julien Sorel ont çtç l'un et l'autre intoxiquçs par la quantitç de pensçe mise en circulation dans leur siæcle. Mais il y a pour chaque çpoque un aspect viril et un aspect fçminin de la mème pensçe. Cette distinction essentielle que les historiens omettent de faire et qui explique souvent bien des malentendus Þ partir de la mème attitude initiale, illustre la signification diffçrente de ces deux destinçes. Julien Sorel est intoxiquç par la lignçe virile de la pensçe du XIXe siæcle, le culte de l'çnergie, de la rçvolte, la haine du mensonge, le souvenir du temps des hommes : Rubemprç est intoxiquç par des poisons fçminins, la poçsie, le romantisme, la vanitç, il est prèt Þ s'accommoder de tout pourvu qu'on lui assure une position. Il y a d'immenses diffçrences entre ces deux destinçes : du mçpris lucide de Julien Sorel pour son temps Þ l'çblouissement de paysanne pervertie qu'çprouve Lucien de Rubemprç. Il y a aussi d'immenses diffçrences humaines qu'il n'est pas besoin de dire, car ce n'est pas notre dessein de comparer les deux personnages. Mais l'un et l'autre sont victimes de cette mème inondation de la pensçe ; et l'un, rageur, obstinç, s'imagine qu'il franchira les digues invisibles et qu'il retiendra assez longtemps son souffle pour que la poursuite de l'ennemi soit vaine, l'autre ne voit rien, et ne distingue pas Þ fleur d'eau les barrages qui subsistent et canalisent. Mais tous les deux sont sçduits par la mème carriære apparemment ouverte Þ tous, par la mème voix qui leur dit : Paris est Þ toi. Le vçritable mal du siæcle fut peut-ètre seulement la possibilitç de devenir prçfet.

Mais le vrai sujet de Balzac, c'est l'çtude de cet appareil monstrueux qui s'est implantç dans l'organisme social pour gçrer cette masse de pensçe en suspension, l'alimenter, la faire fermenter, la rçpandre et lui donner de la virulence, en maintenir et en augmenter le degrç d'alcool, en jouer comme d'une force nouvelle : cuve dont les ingçnieurs s'intoxiquent et se gangrænent, mais qu'on vçnære comme une source de fortune, de pouvoir et de jouissances. C'est l'usine qui nous est montrçe. On dçnombre les conduites, les manomætres, les mixages, on nous fait respirer les vapeurs dçlçtæres. Et d'abord on nous fait voir ce que sont devenus les manipulateurs, on parcourt les ateliers comme les salles d'un hòpital : pareils aux mineurs, ils ont tous une silicose. Mais cette maladie professionnelle n'est qu'un trait de mő urs. Le mal qu'ils font est bien plus grave que ces ő dæmes qui se dçveloppent en eux. Et Balzac nous fait apercevoir les connexions de l'argent et de la pensçe, c'est-Þ-dire les diverses formes de spçculation fondçes sur la manipulation de la pensçe. On gagne de l'argent en *vendant* de la pensçe, et cette pensçe, selon Balzac, c'est un alcool, un ª trois-six cçrçbral ¹ comme il dit, qui est peut-ètre nçcessaire Þ la vie, mais qui devrait ètre inoculç avec prçcautions, dosç avec soin, appliquç avec prudence comme l'excitant le plus fçcond, mais aussi le plus dangereux. Au contraire, la spçculation *pousse* son produit, crçe le besoin de sa drogue, cherche Þ la rendre toujours plus excitante et toujours plus nçcessaire. Elle se soucie peu de ce que l'organisme peut supporter. Elle çtend son marchç, ce qui veut dire qu'elle cherche Þ rçpandre et Þ exacerber dans le corps social tout entier la passion de juger, de discuter et de revendiquer. La spçculation sur la pensçe a donc pour rçsultat d'introduire dans l'organisme social un poison que celui-ci ne peut plus çliminer et en mème temps de corrompre, en les prenant pour instruments, ceux qui sont l'çlite de la nation et qui devraient avoir pour mission de la guider et de lui faire comprendre son temps. Ces deux malheurs se rejoignent et se complætent, la prostitution de l'çlite intellectuelle n'çtant pas moins grave que l'abètissement de la nation par les excæs de l'information et de la publicitç.

On comprend alors la gravitç de l'avertissement que Balzac a voulu donner. On peut, certes, goùter *Illusions perdues* en n'y voyant qu'une pittoresque description de la vie littçraire sous la Restauration. Mais je crois qu'on n'en voit toute la portçe qu'en le rattachant aux prçoccupations majeures de Balzac et Þ sa maniære de poser tout le problæme social. Ainsi

compris, *Illusions perdues* n'est plus seulement une description des coulisses du journalisme. Le roman dçnonce un ª mal du siæcle ¹ bien plus grave et bien plus pernicieux que la neurasthçnie romantique. Il explique comment l'intelligence de la nation s'effçmine et se pervertit dans les jeux des sophistes. La virilitç de la pensçe, le pouvoir de dominer et de conduire, la vocation de *docteur* qui est celle du vçritable çcrivain se perdent dans ce byzantinisme. Le pouvoir mème de la vçritç se dilue entre les impostures. Finalement, l'armature intellectuelle de la nation disparaìt ; l'çlite ne peut plus rendre le service qui rçpond Þ sa fonction, elle n'est plus capable d'aider le pays Þ prendre conscience de lui-mème. Une nation soumise Þ d'innombrables et contradictoires pressions intellectuelles, çnervçe par le scepticisme, n'a plus le sentiment de son existence collective ; elle ne sait plus ce qu'elle est, elle ne sait plus o÷ elle va. Apræs un siæcle et demi, on n'a pas dçpassç *Illusions perdues*, on n'a mème pas rçussi Þ le refaire. Nulle part on n'a montrç plus durement la vanitç des idoles et l'immense fatigue, l'çcő urement et l'indiffçrence de ceux qui prçparent chaque jour ce grand brouet fçtide dont on nourrit notre jobardise et notre frivolitç.

Maurice BARDÆCHE,
Une lecture de Balzac,
Les Sept Couleurs, 1964 (pp. 140-142).

Composç de jeunes gens qui attendent tout de la vie, le Cçnacle doit bien avoir une opinion, opinion nçgative et de condamnation d'abord, et tout naturellement, mais aussi et surtout opinion positive sur ce que devrait ètre le monde futur. Les Treize çtaient d'un opportunisme pratique qui tranchait joyeusement parfois sur les demi-mesures et les prudences bourgeoises, mais leur ª pensçe ¹ çtait singuliærement dçpourvue d'avenir. Les çtudiants du Cçnacle, eux, veulent construire une vie digne d'estime et qu'ils puissent juger avec leur conscience. Ils mettent en commun pour cela, et en attendant, leur jeunesse et leur amitiç ; ils se prètent de l'argent, des idçes, etc. C'est l'aspect çlçmentaire de leur communautç. Mais surtout ils vivent ensemble pour un idçal. Lequel ? Jamais peut-ètre Balzac n'a mieux fait vivre en termes romanesques et non de mythe, par consçquent en termes de rçalitç, l'absence d'unitç dans la sociçtç et dans la pensçe. Tous ces jeunes

gens sont d'opinion diffçrente. D'Arthez est monarchiste, Michel Chrestien rçpublicain, Bianchon matçrialiste. Cependant, tous s'aiment et s'estiment comme si l'avenir qu'ils attendent devait accomplir enfin la synthæse de toutes les vçritçs aujourd'hui dispersçes et hostiles. Chacun a en partie raison, et c'est au-delÞ de toutes les divisions que se referont l'homme et la sociçtç. Le spiritualisme unitaire de d'Arthez, l'çgalitarisme dçmocratique de Michel Chrestien, le rçalisme scientifique de Bianchon, le gentilhomme picard et le carabin, tout aura sa place, tout devrait avoir sa place dans une politique qui serait une politique, dans une science qui serait une science. Lorsque Michel Chrestien est tuç Þ Saint-Merry, on comprend bien qu'il meurt pour quelque chose de plus vaste que la Rçpublique immçdiate, celle de Carrel, qu'il meurt pour d'Arthez, pour Lucien aussi, mème, pour tous, pour quelque chose qui appartient Þ tous. Aussi tous ses amis vont-ils retirer son cadavre de l'çglise sanglante et vont-ils l'inhumer en hommage non Þ une çtroite rçpublique impuissante ou politicienne mais Þ une grande idçe, træs vague, dont on sait seulement qu'elle se trouve [a] en avant [1] et qu'elle unira sans les mutiler tous les aperåus contradictoires de l'homme d'aujourd'hui sur son destin. Nulle synthæse dçfinitive ne saurait encore valablement s'opposer au dçsordre, ou, si l'on veut, Þ l'ordre rçgnant. Ou plutòt toute synthæse ne saurait Þ l'heure actuelle avoir qu'une valeur critique. L'unitç est encore Þ venir, Þ trouver et Þ faire. N'oublions pas que Louis Lambert lui aussi a fait partie du Cçnacle, Lambert qui cherchait de toutes ses forces Þ çlucider le mystære de la volontç, de cette volontç qui fait le lien entre la matiære et l'esprit, cette volontç qui fait l'unitç de la vie. Et la volontç, n'est-ce pas ce qui fait l'unitç de ce Cçnacle, comme une grande force d'unification ? Aussi le Cçnacle est-il comme une prçfiguration, comme la cellule mære de la sociçtç Þ naìtre. Tournç vers tous les possibles, il est cimentç par une exigence plus que par un dessein prçcis. C'est pourquoi il n'a rien d'un syndicat d'ambitieux. Lucien, qui veut rçussir et vite, ne pourra jamais s'intçgrer rçellement Þ ces jeunes gens qui ne cædent au monde que dans les limites de la nçcessitç la plus çlçmentaire : une traduction Þ faire, des leåons Þ donner, ce qu'il faut pour vivre. Il faut pour cela une tète de fer, des dçsirs de plus haute volçe que ceux qui travaillent Lucien. Ainsi Lucien trahira, partira rejoindre la fète du siæcle. Les autres continueront.

Mais continueront vers quoi ? Le Cçnacle, ne pouvant continuer dans la sociçtç, continuera dans *La Comédie humaine*. Le Cçnacle est condamnç Þ

l'çchec puisque rien dans le monde en train de se faire ne correspond, peu ou prou, Þ ses ambitions, puisque le processus historique en cours, processus non de dçcadence, mais ayant pour lui tout un avenir, ne va pas dans le sens de ses exigences. Le Cçnacle est d'une admirable fidçlitç, d'une solidaritç Þ toute çpreuve ; lors de l'enlævement de la dçpouille de Michel Chrestien, le dçvouement sans phrases de ses amis par sa silencieuse efficacitç n'est pas sans çvoquer les Treize. Mais ces jeunes gens n'iront pas plus loin que leur ferveur et que leur amitiç. Michel Chrestien mourra pour rien sur une barricade, tuç par ª la balle de quelque nçgociant ¹ . Louis Lambert finit fou. D'Arthez ne rçalisera aucun de ses nobles objectifs et n'aura droit pour toute apothçose qu'Þ l'amour assagi de la princesse de Cadignan. Bianchon rçussira, mais seul, et sans changer en quoi que ce soit la vie. Le monde dont rèvait et que postulait le Cçnacle n'est jamais venu au jour et c'est pourquoi le Cçnacle s'est dispersç, et si d'Arthez est devenu cçlæbre, Balzac ne montrera jamais cette cçlçbritç ; il ne la fera pas vivre comme il a fait vivre la rçussite de Rastignac, et l'on doit y voir une compensation mythique donnçe par le romancier Þ l'çcrivain comme revanche sur la rçalitç. D'Arthez cçlæbre continuera Þ vivre cloìtrç (ª l'existence de Daniel d'Arthez est entiærement consacrçe au travail, il ne voit la Sociçtç que par çchappçes, elle est pour lui comme un rève ¹) : Þ se rçserver, Þ se garder d'un monde impur.

C'est encore et toujours le thæme de *La Peau de chagrin*. Riche et connu, d'Arthez ne cçdera pas aux objurgations ª rçalistes ¹ de Rastignac :

ª Comment [...] quand on porte *tranché de gueules et d'or à un bezan et un tourteau de l'un en l'autre*, ne fait-on pas briller ce vieil çcu picard sur une voiture ? Vous avez trente mille livres de rente et les produits de votre plume, vous avez justifiç votre devise, qui forme le calembour tant recherchç par nos ancètres : ARS, *THEsaurusque virtus*, et vous ne vous promenez pas au bois de Boulogne ! Nous sommes dans un siæcle o÷ la vertu doit se montrer. ¹

Un certain besoin d'au-delÞ et d'absolu reste insatisfait en cet homme qui incarnait tout le Cçnacle, et il se retrouvera avec Diane de Maufrigneuse devenue princesse de Cadignan, femme Þ qui le plaisir, on l'a vu, n'a pas apportç le bonheur, dans l'admiration posthume de Michel Chrestien, le seul au fond qui ait çtç jusqu'au bout, le seul qui ait fait tout ce qui çtait possible. ª La monarchie et la rçpublique sont les deux seules formes de gouvernement qui n'çtouffent pas les beaux sentiments ¹ , dira la princesse,

et lorsqu'elle ajoutera ª les rçpublicains sont encore plus absolus dans leurs idçes que nous autres absolutistes ¹ , on comprendra bien qu'il s'agit de tout autre chose que d'une banale histoire d'amour. Michel Chrestien est mort pour quelque chose qui fait vivre, pour quelque chose par quoi les hommes çchappent Þ leur solitude, qui les grandit et dont la qualitç se fait aisçment et immçdiatement reconnaìtre par tous ceux qui ont quelque peu cherchç. Le porte-drapeau du Cçnacle est un mort, et lui seul sans doute s'est parfaitement rçconciliç avec lui-mème, s'est totalement retrouvç. La villa de Genæve o÷ d'Arthez vit avec sa princesse, ce n'est plus, bien sùr, la mansarde, c'est quand mème un peu, Þ l'çcart du monde, le Cçnacle qui continue, morose et dçsillusionnç, mais cherchant toujours Þ prçserver, sous forme de souvenirs cette fois, ce qui l'avait autrefois fait vivre. Ce n'est plus la cellule mære d'un monde Þ naìtre, c'est ce qui reste d'une ambition manquçe, de quelque chose que le monde n'çtait pas prèt Þ recevoir. Le Cçnacle n'a pas fait lever la pàte et l'on sait bien qu'un levain d'idçal ne suffit pas dans un monde soumis Þ des lois objectives auxquelles ne peuvent rien ni la candeur ni la bonne volontç. D'Arthez n'a pas rçussi Þ rejoindre lui non plus. Et comment pourrait-on rejoindre dans un monde qui n'est pas une communautç et qui, surtout, n'est pas Þ la veille d'en devenir une ?

Pierre BARBÇRIS,
Le Monde de Balzac,
Arthaud, 1973 (pp. 447-449).

Dans chacun des tableaux de la seconde partie, le narrateur s'est ingçniç Þ introduire dans sa prose une espæce de rçflexivitç qui nous permet de dçceler les illusions trompeuses. Les questions qui se posent Þ propos du roman de d'Arthez sont prçcisçment celles que le narrateur lui-mème a constamment Þ rçsoudre. La plainte de Lousteau sort des entrailles d'un narrateur qui a atteint ce point ¢ *Illusions perdues* ¢ apræs avoir passç par des çpreuves analogues, tout en les transcendant. Le caractære sordide de la Galerie de Bois ou des coulisses du Panorama-Dramatique est dçcrit de faåon telle que se trouve accentuç l'çcart entre l'objet de la description et la maniære dont il est dçcrit. Dans ces cas-lÞ, la voix narrative refuse clairement d'accepter ce qu'elle dçcrit. Elle se refuse Þ ètre ce qu'elle dçcrit.

Ces rçalitçs rebutantes doivent ètre çvoquçes, mais *Illusions perdues* les englobe en mème temps qu'elle les transcende. Dans chaque cas nous entendons la voix de la *Pensée* qui proteste contre la prostitution de l'instrument mème qui la fait exister. En outre la voix de la Pensçe proteste contre l'idçe que la rçalitç est immuable et identifiable. Elle proteste partout ¢ au Cçnacle, dans la Galerie de Bois, au Panorama-Dramatique ¢ contre le rçalisme naíf, contre la monçtisation des mots. Le monde qui nous est montrç est une salle tapissçe de miroirs ¢ monde o÷ la vertu n'a jamais pçnçtrç et d'o÷ l'art est exclu. O÷ que nous nous tournions le processus comparatif conduit Þ des simulacres : signes sans rçpondants vçrifiables, qu'il s'agisse des personnes de l'histoire ou de nous, lecteurs. Dire que la seconde partie d'*Illusions perdues* est un dçfi Þ la mimçsis ne signifie pas pour autant qu'elle s'envole dans les nues de l'imaginaire ; mais plutòt qu'elle brave les normes d'un jugement Þ priori chez ses personnages et du discours objectif en soi. De toute çvidence, le fait mème que nous voyons des illusions en tant qu'illusions implique une prise de position de la part du narrateur. Que le point de vue soit omniscient n'implique pas qu'il soit nçcessairement cohçrent, et nous avons constatç suffisamment de contradiction et de paradoxe dans la faåon dont il manipule ses matçriaux pour comprendre qu'il se trouve lui aussi dçconcertç par les problæmes de la narration. Bien que nous n'ayons aucun doute pour dçterminer o÷ vont ses sympathies parmi les valeurs reprçsentçes par les divers personnages, il n'offre pas de solutions toutes simples. Les mçchants ne sont pas punis de faåon tranchçe, ni les bons rçcompensçs : il se trouve fascinç par eux tous. Le narrateur suggære que le monde qu'il çvoque est rempli de mal, et pourtant il s'abstient de suggçrer des solutions. Il s'emploie Þ montrer, Þ juxtaposer, Þ mettre en question, Þ attendre ¢ processus qui caractçrise tous les narrateurs sensibles aux exigences de la *Pensée*. Pour lui comme pour ses personnages, croire Þ une rçalitç immuable et Þ un systæme de valeurs universellement acceptable peut constituer la plus grande de toutes les illusions.

Martin KANES,
Balzac's Comedy of Words,
Princeton University Press, 1975
(pp. 250-251. Trad. de Rençe Dçnier).

BIBLIOGRAPHIE

I. – *Éditions*

Antoine ADAM, introduction et notes, Garnier, 1956.

Maurice BARDÆCHE, prçface, in *Œuvres complètes* de Balzac, Club de l'honnète homme, 1956, t. VII.

Roland CHOLLET, introduction et notes, in *La Comédie humaine*, Gallimard, ª Bibliothæque de la Plçiade ¹ , 1977, t. V.

Patrick BERTHIER, prçsentation et annotation, LGF, Le Livre de Poche classique, 2006.

II. – *Ouvrages*

Pierre BARBÇRIS, *Balzac et le mal du siècle*, Gallimard, 1970, t. I.

– , *Mythes balzaciens*, Armand Colin, 1972.

– , *Le Monde de Balzac*, Arthaud, 1973.

Collectif, *Balzac. Illusions perdues*, çd. Franåoise Van Rossum-Guyon, Groningue, C.R.I.N., 1988.

Collectif, *Illusions perdues*, Actes du colloque de la Sorbonne, çds. Josç-Luis Diaz et Andrç Guyaux, Presses de l'universitç de Paris Sorbonne, 2003.

Aude DÇRUELLE et Franåoise RULLIER-THEURET, *Illusions perdues de Balzac*, Neuilly, Atlande, 2003.

Josç-Luis DIAZ, *Illusions perdues d'Honoré de Balzac*, Gallimard, ª Foliothæque ¹ , 2000.

Dieter HORNIG, *Aspekte des Französischen Desillusions-romans*, Vienne/Cologne/Graz, Búhlau, 1981.

Suzanne JEAN-BÇRARD, *La Genèse d'un roman de Balzac : Illusions perdues*, Armand Colin, 1961, 2 vol.

Martin KANES, *Balzac's Comedy of Words*, Princeton University Press, 1975.

Nicole MOZET, *La Ville de province dans l'œuvre de Balzac*, SEDES/CDU, 1982.

Osamu NISHIO, *La Signification du Cénacle dans la Comédie humaine de Balzac*, Tokyo, France Tosho, 1980.

III. -*Articles*

Philippe BERTHIER, ª La Caverne dramatique ¹, in *Le Miroir et le chemin. L'univers romanesque de Pierre-Louis Rey*, çd. Vincent Laisney, Presses de la Sorbonne nouvelle, 2006.

Christæle COULEAU, ª Parole utile, parole futile : la rhçtorique auctoriale face aux discours du monde, Þ propos d'*Illusions perdues* », in *Spectacles de la parole*, çd. Hçlæne Millot et Corinne Saminadayar-Perrin, Çditions des Cahiers intempestifs, 2003.

Aude DÇRUELLE, ª Un coup d'ő il sur la papeterie. Rçflexions sur une digression ¹, *Méthode !*, n®5, automne 2003.

George HOLOCH, A *reading of Illusions perdues. The Romanic Review*, novembre 1978.

Pierre LAFORGUE, ª *Illusions perdues* ou la poçsie en prose ¹, in *Romanticoco, une esthétique du bariolé*, Presses universitaires de Vincennes, 2001.

Jacques NEEFS, *Illusions perdues : représentations de l'acte romanesque*, in *Le Roman de Balzac*, çd. Roland Le Huenen et Paul Perron, Didier, 1980.

Franåoise VAN ROSSUM-GUYON, *La Marque de l'auteur : l'exemple balzacien d'Illusions perdues*, Bruxelles, Degrçs, n°s 49-50, printemps-çtç 1987.

CHRONOLOGIE

(Cette chronologie a çtç çtablie par Andrç LORANT.)

1799 : Naissance, Þ Tours, le 20 mai, d'Honorç Balzac, fils du ª citoyen Bernard-Franåois Balzac ¹ et de la ª citoyenne Anne-Charlotte-Laure Sallambier, son çpouse ¹ . Le premier-nç du mçnage, Louis-Daniel Balzac, nç le 20 mai 1798, nourri par sa mære, meurt Þ trente-trois jours, le 22 juin suivant. Honorç sera mis en nourrice Þ Saint-Cyr-sur-Loire jusqu'Þ l'àge de quatre ans. Il aura deux ső urs : Laure, nçe en 1800, et Laurence, nçe en 1802 ; un frære, Henri, nç en 1807.

1804 : Il entre Þ la pension Le Guay, Þ Tours.

1807 : Il entre, le 22 juin, au collæge des Oratoriens de Vendòme, o÷ il passera six ans d'internat.

1813 : Il quitte Vendòme, le 22 avril 1813. En çtç, il est placç pour quelques mois comme pensionnaire dans l'institution Ganser, Þ Paris.

1814 : Pendant l'çtç, il frçquente le collæge de Tours. En novembre, il suit sa famille Þ Paris, 40, rue du Temple au Marais (actuel n®122).

1815 : Il frçquente deux institutions du quartier du Marais, l'institution Lepìtre, puis, Þ partir d'octobre, l'institution Ganser et suit vraisemblablement les cours du lycçe Charlemagne.

1816 : En novembre, il s'inscrit Þ la Facultç de Droit, et entre, comme clerc, chez Me Guillonnet-Merville, avouç, rue Coquilliære.

1818 : Il quitte, en mars, l'çtude de Me Guillonnet-Merville pour entrer dans celle de Me Passez, notaire, ami de ses parents et qui habite la mème maison, rue du Temple. Il rçdige des *Notes sur l'immortalité de l'âme.*

1819 : Vers le 1er aoùt, Bernard-Franåois Balzac, retraitç de l'administration militaire, se retire Þ Villeparisis avec sa famille. Le 16 aoùt, Lotus Balssa, fræe de Bernard-Franåois, accusç d'avoir assassinç une fille de ferme, est guillotinç Þ Albi. Honorç, bachelier en droit depuis le mois de janvier, obtient de rester Þ Paris pour devenir homme de lettres. Installç dans un modeste logis mansardç, 9, rue Lesdiguiæres, præs l'Arsenal, il y compose une tragçdie, *Cromwell*, qui ne sera ni jouçe ni publiçe de son vivant.

1820 : Il commence *Falthurne et Sténie*, deux rçcits qu'il n'achævera pas. Le 18 mai, il assiste au mariage de sa ső ur Laure avec Eugæne Surville, ingçnieur des Ponts et Chaussçes. Ses parents donnent congç rue Lesdiguiæres pour le 1er janvier 1821.

1821 : Il commence *Sténie*, autre rçcit qui restera inachevç. Le 1er septembre sa ső ur Laurence çpouse M. de Montzaigie.

1822 : Dçbut de sa liaison avec Laure de Berny, àgçe de quarante-cinq ans, dont il a fait la connaissance Þ Villeparisis l'annçe prçcçdente ; elle sera pour lui la plus vigilante et la plus dçvouçe des amies. Pendant l'çtç, il sçjourne Þ Baveux, en Normandie, avec les Surville. Ses parents emmçnagent avec lui Þ Paris, dans le Marais, rue du Roi-Dorç. En collaboration avec Auguste Lepoitevin *dit* de l'Çgreville, il publie, sous le pseudonyme de lord R'Hoone, *L'Héritière de Birague*, ª par A. de Viellerglç et lord R'Hoone ¹ ; *Jean-Louis* et *Clotilde de Lusignan*, ª par lord R'Hoone ¹ ; *Le Centenaire* et *Le Vicaire des Ardennes*, parus la mème annçe, sont signçs Horace de Saint-Aubin. Il commence *Wann-Chlore*, rçdige un mçlodrame, *Le Nègre*, laisse une nouvelle inachevçe : *Une heure dans ma vie*.

1823 : Au cours de l'çtç, sçjour en Touraine. *La Dernière Fée*, par Horace de Saint-Aubin.

1824 : Vers la fin de l'çtç, ses parents ayant regagnç Villeparisis, il s'installe rue de Tournon.

Annette et le criminel, par Horace de Saint-Aubin, publiç chez Çmile Buissot, libraire, rue Pastourelle, n®3, au Marais (avril). Le roman sera rççditç, dans une version çdulcorçe, dans les *Œuvres complètes d'Horace de Saint-Aubin*, en 1836, chez Souverain, sous le titre *Argow le Pirate*. Sous l'anonymat : *Du droit d'aînesse ; Histoire impartiale des Jésuites*.

1825 : Associç avec Urbain Canel, il rççdite les ő uvres de Moliære et de La Fontaine. En avril, bref voyage Þ Alenåon. Dçbut des relations avec la

duchesse d'Abrantæs. Sa ső ur Laurence meurt le 11 aoùt. *Wann-Chlore*, par Horace de Saint-Aubin. Sous l'anonymat : *Code des gens honnêtes*.

1826 : Le 1er juin, il obtient un brevet d'imprimeur. Associç avec Barbier, il s'installe rue des Marais-Saint-Germain (aujourd'hui rue Visconti). Au cours de l'çtç, sa famille abandonne Villeparisis pour se fixer Þ Versailles.

1827 : Le 15 juillet, avec Laurent et Barbier, il crçe une sociçtç pour l'exploitation d'une fonderie de caractæres d'imprimerie.

1828 : Au dçbut du printemps, Balzac s'installe 1, rue Cassini, præs de l'Observatoire. Ses affaires marchent mal : il doit les liquider et contracter de lourdes dettes. Il revient Þ la littçrature : du 15 septembre Þ la fin d'octobre, il sçjourne Þ Fougæres, chez le gçnçral de Pommereul, pour prçparer un roman sur la chouannerie.

1829 : Balzac commence Þ frçquenter les salons : il est reåu chez Sophie Gay, chez le baron Gçrard, chez Mme Hamelin, chez la princesse Bagration, chez Mme Rçcamier. Dçbut de la correspondance avec Mme Zulma Carraud qui, mariçe Þ un commandant d'artillerie, habite alors Saint-Cyr-l'Çcole. Le 19 juin, mort de Bernard-Franåois Balzac.

En mars a paru, avec la signature Honorç Balzac, *Le Dernier Chouan ou La Bretagne en 1800* qui, sous le titre dçfinitif *Les Chouans*, sera le premier roman incorporç Þ *La Comédie humaine*. En dçcembre, *Physiologie du mariage*, ª par un jeune cçlibataire ¹ .

1830 : Balzac collabore Þ la *Revue de Paris*, Þ la *Revue des Deux Mondes*, ainsi qu'Þ divers journaux : le *Feuilleton des Journaux politiques*, *La Mode*, *La Silhouette*, *Le Voleur*, *La Caricature*. Il adopte la particule et commence Þ signer ª de Balzac ¹ . Avec Mme de Berny, il descend la Loire en bateau (juin) et sçjourne, pendant l'çtç, dans la propriçtç de la Grenadiære, Þ Saint-Cyr-sur-Loire. ¾ l'automne, il devient un familier du salon de Charles Nodier, Þ l'Arsenal.

Premiæres ª *Scènes de la vie privée » : La Vendetta ; Les Dangers de l'inconduite (Gobseck) ; Le Bal de Sceaux ; Gloire et Malheur (La Maison du Chat-qui-pelote) ; La Femme vertueuse (Une double famille) ; La Paix du ménage*. Parmi les premiers ª contes philosophiques ¹ : *Les Deux Rêves, L'Élixir de longue vie*...

1831 : Dçsormais consacrç comme çcrivain, il travaille avec acharnement, tout en menant, Þ ses heures, une vie mondaine et luxueuse, qui ranimera indçfiniment ses dettes. Ambitions politiques demeurçes insatisfaites.

La Peau de chagrin, roman philosophique. Sous l'çtiquette ª Contes philosophiques ¹ : *Les Proscrits ; Le Chef-d'Œuvre inconnu*...

1832 : Entrçe en relations avec Mme Hanska, ª l'Çtrangære ¹, qui habite le chàteau de Wierzchownia, en Ukraine. Il est l'hòte de M. de Margonne Þ Sachç (o÷ il a fait et fera d'autres sçjours) ; puis des Carraud, qui habitent maintenant Angoulème. Il est devenu l'ami de la marquise de Castries, qu'il rejoint en aoùt Þ Aix-les-Bains et qu'il suit en octobre Þ Genæve : dçsillusion amoureuse. Au retour, il passe trois semaines Þ Nemours aupræs de Mme de Berny. Il a adhçrç au parti nço-lçgitimiste et publiç plusieurs essais politiques.

La Transaction (Le Colonel Chabert). Parmi de nouvelles ª *Scènes de la vie privée » : Les Célibataires (Le Curé de Tours*) et cinq ª scænes ¹ distinctes qui seront groupçes plus tard dans *La Femme de trente ans*. Parmi de nouveaux ª contes philosophiques ¹ : *Louis Lambert*. En marge de la future *Comédie humaine :* premier dixain des *Contes drolatiques*.

1833 : Dçbut d'une correspondance suivie avec Mme Hanska. Il la rencontre pour la premiære fois en septembre Þ Neufchàtel et la retrouve Þ Genæve pour la Noél. Liaison secræte avec Maria du Fresnay, nçe Daminois. Contrat avec Mme Bçchet pour la publication, achevçe par Werdet, des *Études de mœurs au XIXe siècle* qui, de 1833 Þ 1837, paraìtront en douze volumes et qui sont comme une prçfiguration de *La Comédie humaine* (I Þ IV : ª *Scènes de la vie privée* ¹ ; V Þ VIII : ª *Scènes de la vie de province* ¹ ; IX Þ XII : ª *Scènes de la vie parisienne »). Le Médecin de campagne*. Parmi les premiæres ª *Scènes de la vie de province » : La Femme abandonnée ; La Grenadière ; L'Illustre Gaudissart ; Eugénie Grandet* (dçcembre).

1834 : Retour de Suisse en fçvrier. Le 4 juin naìt Maria du Fresnay, sa fille prçsumçe. Nouveaux dçveloppements de la vie mondaine : il se lie avec la comtesse Guidoboni-Visconti.

La Recherche de l'absolu. Parmi les premiæres ª *Scènes de la vie parisienne » : Histoire des Treize* (I. *Ferragus*, 1833. II. *Ne touchez pas la hache [La Duchesse de Langeais*], 1833-1834. III. *La Fille aux yeux d'or*, 1834-1835).

1835 : Une çdition collective d'*Études philosophiques* (1835-1840) commence Þ paraìtre chez Werdet. Au printemps, Balzac s'installe en secret rue des Batailles, Þ Chaillot. Au mois de mai, il rejoint Mme Hanska, qui

est avec son mari Þ Vienne, en Autriche ; il passe trois semaines aupræs d'elle et ne la reverra plus pendant huit ans.

Le Père Goriot (1834-1835). *Melmoth réconcilié. La Fleur des pois (Le Contrat de mariage). Séraphîta*.

1836 : Annçe agitçe. Le 20 mai naìt Lionel-Richard Guidoboni-Visconti, qui est peut-ètre son fils naturel. En juin, Balzac gagne un procæs contre la *Revue de Paris* au sujet du *Lys dans la vallée*. En juillet, il doit liquider *La Chronique de Paris*, qu'il dirigeait depuis janvier. Il va passer quelques semaines Þ Turin ; au retour, il apprend la mort de Mme de Berny, survenue le 27 juillet. *Le Lys dans la vallée. L'Interdiction. La Messe de l'Athée. Facino Cane. L'Enfant maudit* (1831-1836). *Le Secret des Ruggieri (La Confidence des Ruggieri), Argow le Pirate* (2e çdition d'*Annette et le criminel*), constituant les t. VII et VIII des *Œuvres complètes d'Horace de Saint-Aubin*.

1837 : Nouveau voyage en Italie (fçvrier-avril) : Milan, Venise, Gènes, Livourne, Florence, le lac de Còme. *La Vieille Fille. Illusions perdues* (dçbut). *César Birotteau.*

1838 : Sçjour Þ Frapesle, præs d'Issoudun, o÷ sont fixçs dçsormais les Carraud (fçvrier-mars) ; quelques jours Þ Nohant, chez George Sand. Voyage en Sardaigne et dans la pçninsule Italienne (avril-mai). En juillet, installation aux Jardies, entre Sævres et Ville-d'Avray.

La Femme supérieure (Les Employés). La Maison Nucingen. Dçbut des futures *Splendeurs et Misères des courtisanes (La Torpille*).

1839 : Balzac est nommç, en avril, prçsident de la Sociçtç des Gens de Lettres. En septembre-octobre, il mæne une campagne inutile en faveur du notaire Peytel, ancien codirecteur du *Voleur*, condamnç Þ mort pour meurtre de sa femme et d'un domestique. Activitç dramatique : il achæve *L'École des ménages* et *Vautrin*. Candidat Þ l'Acadçmie franåaise, il s'efface, le 2 dçcembre, devant Victor Hugo, qui ne sera pas çlu.

Le Cabinet des antiques. Gambara. Une fille d'Ève. Massimilla Doni. Béatrix ou les Amours forcés. Une princesse parisienne (Les Secrets de la princesse de Cadignan).

1840 : *Vautrin*, crçç le 14 mars Þ la Porte-Saint-Martin, est interdit le 16. Balzac dirige et anime la *Revue parisienne*, qui aura trois numçros (juillet-aoùt-septembre) ; dans le dernier, la cçlæbre çtude sur *La Chartreuse de Parme*. En octobre, il s'installe 19, rue Basse (aujourd'hui la ª Maison de

Balzac [1], 47, rue Raynouard). *Pierrette. Pierre Grassou. Z. Marcas. Les Fantaisies de Claudine (Un prince de la bohème*).

1841 : Le 2 octobre, traitç avec Furne et un consortium de librairies pour la publication de *La Comédie humaine*, qui paraìtra avec un *Avant-propos* capital, en dix-sept volumes (1842-1848) et un volume posthume (1855). *Le Curé de village* (1839-1841). *Les Lecamus (Le Martyr calviniste*).

1842 : Le 19 mars, crçation, Þ l'Odçon, des *Ressources de Quinola. Mémoires de deux jeunes mariées. Albert Savarus. La Fausse Maîtresse. Autre étude de femme. Ursule Mirouët. Un début dans la vie. Les Deux Frères (La Rabouilleuse*).

1843 : Juillet-octobre : sçjour Þ Saint-Pçtersbourg, aupræs de Mme Hanska, veuve depuis le 10 novembre 1841 ; retour par l'Allemagne. Le 26 septembre, crçation, Þ l'Odçon, de *Paméla Giraud.*

Une ténébreuse affaire. La Muse du département. Honorine. Illusions perdues, complet en trois parties (I. *Les Deux Poètes*, 1837. II. *Un grand homme de province à Paris*, 1839. III. *Les Souffrances de l'inventeur*, 1843).

1844 : *Modeste Mignon. Les Paysans* (dçbut). *Béatrix* (II. *La lune de miel). Gaudissart II*.

1845 : Mai-aoùt : Balzac rejoint Þ Dresde Mme Hanska, sa fille Anna et le comte Georges Mniszech ; il voyage avec eux en Allemagne, en France, en Hollande et en Belgique. En octobre-novembre, il retrouve Mme Hanska Þ Chàlons et se rend avec elle Þ Naples. En dçcembre, seconde candidature Þ l'Acadçmie franåaise.

Un homme d'affaires. Les Comédiens sans le savoir.

1846 : Fin mars : sçjour Þ Rome avec Mme Hanska ; puis la Suisse et le Rhin jusqu'Þ Francfort. Le 13 octobre, Þ Wiesbaden, Balzac est tçmoin au mariage d'Anna Hanska avec le comte Mniszech. Au dçbut de novembre, Mme Hanska met au monde un enfant mort-nç, qui devait s'appeler Victor-Honorç.

Petites Misères de la vie conjugale (1845-1846). *L'Envers de l'histoire contemporaine* (premier çpisode). *La Cousine Bette*.

1847 : De fçvrier Þ mai, Mme Hanska sçjourne Þ Paris, tandis que Balzac s'installe rue Fortunçe (aujourd'hui rue Balzac). Le 28 juin, il fait d'elle sa lçgataire universelle. Il la rejoint Þ Wierzchownia en septembre.

Le Cousin Pons. La Dernière Incarnation de Vautrin (derniære partie de *Splendeurs et Misères des courtisanes*).

1848 : Rentrç Þ Paris le 15 fçvrier, il assiste aux premiæres journçes de la Rçvolution. *La Marâtre* est crççe, en mai, au Thçàtre historique ; *Mercadet*, reåu en aoùt au Thçàtre-Franåais, n'y sera pas reprçsentç. A la fin de septembre, il retrouve Mme Hanska en Ukraine et reste avec elle jusqu'au printemps de 1850.

L'Initié, second çpisode de *L'Envers de l'histoire contemporaine*.

1849 : Deux voix Þ l'Acadçmie franåaise le 11 janvier (fauteuil Chateaubriand) ; deux voix encore le 18 (fauteuil Vatout). La santç de Balzac, dçjÞ çprouvçe, s'altære gravement : crises cardiaques rçpçtçes au cours de l'annçe.

1850 : Le 14 mars, Þ Berditcheff, il çpouse Mme Hanska. Malade, il rentre avec elle Þ Paris le 20 mai et meurt le 18 aoùt. Sa mære lui survit jusqu'en 1854 et sa femme jusqu'en 1882. Son frære Henri mourra en 1858 ; sa ső ur Laure en 1871.

1854 : Publication posthume du *Député d'Arcis*, terminç par Charles Rabou.

1855 : Publication posthume *des Paysans*, terminçs sur l'initiative de Mme Honorç de Balzac. Çdition, commencçe en 1853, des *Œuvres complètes* en vingt volumes par Houssiaux, qui prend la suite de Fume comme concessionnaire (I Þ XVIII. *La Comédie humaine*. XIX. *Théâtre*. XX. *Contes drolatiques*).

1856-1857 : Publication posthume des *Petits Bourgeois*, roman terminç par Charles Rabou.

1869-1876 : Çdition dçfinitive des *Œuvres complètes* de Balzac en vingt-quatre volumes chez Michel Lçvy, puis Calmann-Lçvy. Parmi les ª *Scènes de la vie parisienne* ¹ sont rçunies pour la premiære fois les quatre parties de *Splendeurs et Misères des courtisanes.*

Flammarion